# Pierre Bordage

# Rohel

CYLE DE LUCIFAL

Les anges du Fer • Le grand Fleuve-Temps • L'enfant à la main d'homme • Les portes de Babûlon • Lucifal

L'ATALANTE

Pierre Bordage

# Rohel

II

LE CYCLE DE LUCIFAL
Lee anges du Fer
Le grand Fleuve-Temps
L'enfant à la main d'homme
Les portes de Babûlon
Lucifal

Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved
eBook diffusé en DOC, HTML, PDF, EPUB et MOBI
Team AlexandriZ
teamalexandriz.org

L'ATALANTE
Nantes

Couverture et illustrations intérieures : Gess

© Pierre Bordage et la Librairie l'Atalante, 1999
ISBN 2-84172-123-x

Librairie l'Atalante, 15, rue des Vieilles-Douves, 44000 Nantes

Fragment de l'*Encyclopédie des mondes recensés*

# CHAPITRE PREMIER

Le Vioter s'approcha prudemment du feu de bois. Il ne distingua aucune construction alentour, seulement la plaine infinie inondée de ténèbres.

— Venez partager notre repas, sire ! insista la femme.

Vêtue de hardes effilochées et puantes, comme l'homme et les deux enfants assis dans l'herbe, elle dévisageait le nouvel arrivant avec ardeur. Sa beauté s'inscrivait en filigrane sous les mèches ajourées de sa longue chevelure châtain.

Le Vioter identifia immédiatement les tumeurs nodulaires qui lui parsemaient le visage et le cou, sculptées par les lueurs tremblotantes des flammes : des lépromes.

Elle plongea la main dans un panier d'osier, en retira un pain rond, le rompit et en tendit un morceau à Rohel. Le contraste entre la mie d'une blancheur immaculée et ses doigts, également déformés par les lépromes noirs, avait quelque chose de choquant, de répugnant.

— Prenez, sire ! La lèpre de Thulla n'est pas contagieuse, dit-elle avec un sourire en coin. Voyez les deux enfants qui me restent : ils ne sont pas infectés, et pourtant je les embrasse chaque jour du cerve au moment du coucher… Voyez Chambalain, le sire ami qui a bien voulu prendre la place de mon époux défunt : il dort chaque nuit avec moi, frotte son corps sur le mien, mélange sa salive à la mienne, m'arrose régulièrement de sa semence, et pourtant sa peau reste aussi lisse et douce que celle d'un nouveau-né…

Le dénommé Chambalain, un grand escogriffe à la tignasse et à la barbe emmêlées, se fendit d'un grognement qui pouvait passer pour un acquiescement. Le Vioter se reprocha sa réaction hésitante devant l'offre généreuse de la femme : lors de ses missions pour le compte du Jahad, le service secret du Chêne Vénérable, il avait croisé à maintes

reprises des individus contaminés par la lèpre de Thulla, et il savait que la maladie, éradiquée de la plupart des mondes recensés, n'était pas contagieuse. On l'appelait également la lèpre de l'espace, car le bacille avait été importé, trois millénaires plus tôt, par le *Thulla,* un vaisseau pirate en provenance de la Treizième Voie Galactica.

Il s'approcha de la femme et saisit le morceau de pain.

— Merci, dame…

Le pain avait un délicieux goût de seigle et de froment mélangés. Probablement intrigués par ses yeux d'émeraude, sa chevelure bouclée et sa combinaison verte frappée d'un chêne holographique sur le haut des manches, les deux enfants, un garçon âgé d'environ dix ans et une fillette qui n'avait pas atteint ses cinq printemps, ne quittaient pas le visiteur des yeux.

— Maintenant que vous avez mangé le pain, sire, vous ne pouvez plus refuser de partager le repas tout entier, reprit la femme. C'est la coutume de chez nous… Vous venez d'un autre continent… ou même d'un autre monde, n'est-ce pas ?

Le Vioter s'assit sur une grosse pierre à quelques mètres du feu. Il se ressentait encore des brûlures vives qu'avait provoquées la désintégration de la felouque du Chêne Vénérable. Il avait émergé de son hypsaut deux jours plus tôt, à la lisière de l'atmosphère de cette petite planète du Cou de la Tortue. La voix synthétique du système d'alarme avait tout à coup retenti, ne lui laissant pas le temps de lire les informations affichées sur l'écran-carte du tableau de bord : Évacuation immédiate dans un scaphandre autonome de survie… Évacuation immédiate dans un scaphandre autonome de survie… Il avait jeté un bref coup d'œil par la baie vitrée de la cabine de pilotage, n'avait remarqué aucun mouvement anormal autour de la felouque, aucun vaisseau menaçant, aucun orage magnétique… Il avait d'abord pensé que l'hypsaut, le saut quantique à travers l'espace, avait endommagé les circuits électroniques de surveillance. Puis la felouque avait été capturée par l'invisible champ magnétique qui ceinturait la planète, et la carène avait aussitôt commencé à rougir, à se gondoler, à se volatiliser en une pluie de microparticules enflammées. Le Vioter s'était rué dans la soute de secours, s'était glissé dans un scaphandre de survie et s'était éjecté quelques secondes avant l'explosion finale de l'appareil. Le champ magnétique n'avait pas désintégré le scaphandre, probablement parce qu'il était constitué de spunstène blanc, un alliage souple où les métaux n'étaient pas dominants.

Le Vioter avait actionné le dériveur assisté de la combinaison autonome, pénétré sans encombre dans l'atmosphère de la planète et entamé sa descente. Il avait atterri à proximité d'un village, seul relief digne de ce nom sur une étendue ocre et plate. Il avait à peine

déverrouillé le hublot qu'une lourde odeur de sang, de bois et de chair carbonisés lui avait agressé les narines. Il avait aperçu des colonnes de fumée noire qui montaient des maisons dévastées, des corps d'hommes, de femmes et d'enfants brûlés, pendus, empalés sur des pieux ou cloués sur des portails de bois. Certains vivaient encore, poussaient des râles pitoyables, et leurs yeux exorbités l'avaient supplié de mettre fin à leur calvaire. Il avait dispersé les innombrables mouches rougeâtres qui, surexcitées par l'odeur et le goût du sang, se montraient particulièrement agressives, avait extirpé son vibreur mortel de la poche intérieure de sa combinaison et pulvérisé le crâne des agonisants. Puis il avait marché pendant deux jours, pestant contre la perte de la felouque, suivant la direction d'un gigantesque soleil bleuté dont les rayons ne parvenaient pas à transpercer l'épaisse chape de brume. Il s'était arrêté à la tombée de la nuit pour se reposer à même l'herbe détrempée. À l'orée du second crépuscule, l'éclat d'un feu lointain l'avait attiré.

Sous les sourcils broussailleux, les yeux sombres et renfoncés de Chambalain luisaient de méfiance. Il avait posé des morceaux de viande faisandée sur des pierres rougies par le feu et les tournait de temps à autre à l'aide d'une petite fourche de bois.

— Je vois que vous avez la défiance dans le cœur, sire, déclara la femme. Vous n'avez rien à craindre de nous : nous ne sommes pas des miliciens des Cohortes Angéliques, mais seulement les survivants d'une famille détruite, ruinée…

Les multiples déchirures de sa robe de laine, resserrée à la taille par une ceinture de tissu, dévoilaient en partie sa peau brune et sale.

— Les Cohortes Angéliques ? demanda Le Vioter.

— Les miliciens du culte néopur. Des bêtes enragées. Ils sèment la terreur dans le pays, exterminent sans pitié tous ceux qu'ils soupçonnent d'adorer le fer. Ainsi ont été empalés mon époux, mes deux fils aînés et ma sœur Giphelle… Votre ignorance trahit vos origines étrangères, sire. Prenez garde à vous : il ne fait pas bon être un hors-monde sur Kélonia… Je gage que votre machine à traverser le ciel s'est écrasée sur l'antifer.

— L'antifer ?

— Le bouclier magnétique qui protège Kélonia de toute invasion…

Le garçon se leva, contourna le foyer et vint s'asseoir aux côtés de Rohel. Si son corps était encore celui d'un enfant, son visage, ses yeux en particulier, étaient déjà ceux d'un vieillard. Il avait probablement vu davantage d'atrocités en une décennie que des hommes en plus d'un siècle sur d'autres mondes. Les mèches inégales de ses cheveux châtains se répandaient sur son front ridé, sur ses joues hâves, sur ses maigres épaules. À en juger par ses bras squelettiques, il ne devait pas

manger à sa faim tous les jours, et Le Vioter prit subitement conscience du sacrifice qu'ils avaient consenti en lui offrant de partager leur repas.

— L'antifer a été installé en l'an 5012, précisa le garçon avec cet air important que confère le savoir. À la fin des grandes guerres de la Tortue. Le culte néopur a renversé l'ancien gouvernement de la reine Amigaëlle et déclaré tabous le fer et tous les métaux, jugés responsables des malheurs de Kélonia…

— Plus de trois siècles que ça dure ! maugréa la femme. Trois siècles !

Les images du village sinistré défilèrent dans l'esprit de Rohel, et il n'y décela aucune trace de métal, ni sur les traverses des portes, fixées aux panneaux à l'aide de chevilles de bois, ni sur les croisillons des fenêtres. De même, il croyait se souvenir que les outils appuyés contre les murs de pierre ou abandonnés dans la rue principale étaient en pierre taillée. Enfin, c'était avec des pointes d'ivoire ou d'os qu'on avait cloué les habitants sur les vantaux des bâtiments communs.

— Quels sont les moyens de transport sur votre monde ? demanda-t-il.

Les pieds nus de la femme frappèrent le sol à deux reprises. Chambalain, également démuni de chaussures, jetait des coups d'œil envieux sur les bottes de l'invité.

— Les pieds pour les pauvres, les chemalles pour les riches et les miliciens des Cohortes Angéliques ! répondit-elle. N'escomptez pas repartir un jour de Kélonia, sire. Vous n'y trouverez aucune machine à traverser le ciel en état de marche, même chez les adorateurs secrets du fer… Et si par miracle vous en trouviez une, vous ne réussiriez pas à traverser l'antifer…

Chambalain piqua sa fourche dans un morceau de viande et le tendit d'assez mauvaise grâce à Rohel. La femme partagea en cinq parts égales le pain rond à la croûte dorée. Bien que grillée, la viande conservait un fort goût musqué. Le Vioter s'efforça d'ignorer le lent écœurement qui le gagnait, autant pour ne pas froisser ses hôtes que pour calmer sa faim, inassouvie depuis deux jours.

— Ce n'est pas souvent que nous avons la chance de manger de la viande, dit la femme en s'essuyant les lèvres d'un revers de manche. Chambalain a piégé un rat des plaines avant-hier. Il nous faut des forces pour nous rendre à Iskra. Si vous ne savez pas où aller, sire, accompagnez-nous. Dans moins d'une semaine débutent les consultations quinquennales de la pythonisse du Temps…

— Elle apparaît tous les cinq ans dans le bassin du Temps, dit le garçon qui avait surpris le regard interrogateur de Rohel. Les anciens disent que le bassin est un vestige du grand fleuve du Temps qui a submergé la planète il y a des milliers d'années de cela. La pythonisse

voit le futur et aide les gens à affronter leur avenir.

— Yvain, si tu veux vraiment avoir l'air d'un savant, ne parle pas d'une légende comme d'une vérité ! intervint la femme. Nul ne sait d'où vient la pythonisse. Les prêtres néopurs l'ont annexée à leur culte et n'autorisent que les lépreux à pénétrer à l'intérieur du bassin. Je te l'ai déjà dit cent fois : tu ne seras pas admis à la consulter !

Le garçon se tut, mais la résolution farouche qui s'affichait sur ses traits tourmentés indiquait qu'il ne renoncerait pas aussi facilement à son projet.

— Si vous choisissez de nous accompagner, sire, vous devrez changer de vêtements, ajouta la femme. Les vôtres vous feraient immédiatement repérer et, je vous le répète, il ne fait pas bon être un hors-monde sur Kélonia. Dormez tranquille : vous avez jusqu'à demain matin pour prendre votre décision.

La nuit tombait sur la plaine. Aucune étoile, aucun satellite ne brillait sur la voûte céleste tendue d'un velours noir et profond.

Des bruissements étouffés tirèrent Le Vioter de son sommeil. Le feu s'était éteint mais il distingua, se découpant sur le rideau de ténèbres, une ombre compacte et furtive qui progressait dans sa direction. Il glissa lentement la main dans la poche intérieure de sa combinaison et agrippa la crosse de son vibreur. Il entendait la respiration régulière des enfants, recroquevillés en chien de fusil à quelques pas de lui. Les rafales d'un vent piquant colportaient des odeurs tenaces de transpiration, de viande froide et de cendres.

Un éclair fugitif creva l'obscurité juste au-dessus de lui : une courbe parabolique, décrite par un instrument effilé et blanc. Il se jeta sur le côté, roula sur lui-même, perçut le choc sourd de l'arme qui se fichait dans le sol, le juron de dépit qui s'échappait de la gorge de son agresseur.

Le Vioter se rétablit sur ses jambes et braqua le vibreur sur l'ombre accroupie, ahanante, qui tentait d'arracher la lame profondément enfoncée dans la terre. Une première onde mortelle traça un sillon rectiligne et vint percuter une motte de terre sèche à quelques centimètres de mains crispées sur le manche d'un poignard d'ivoire. Avant de se dissoudre dans les ténèbres. L'onde jeta une lueur livide sur une face bestiale, encadrée d'une longue tignasse et d'une barbe emmêlées.

La voix enrouée de la femme brisa tout à coup le silence nocturne.

— Chambalain ! Où es-tu passé ?

— Il est ici, dame ! dit Le Vioter.

— Ce vaurien vous aurait-il créé des ennuis, sire ?

— Il a simplement tenté de m'égorger…

Elle se leva, sortit deux longues allumettes de son panier d'osier,

en frotta une sur une pierre plate. La flamme vive dispersa les ténèbres, modela le bras, le buste dénudé et le visage inquiet de la femme, révéla les cendres et les pierres du foyer noircies par le feu, souligna les corps endormis des enfants, débusqua enfin la silhouette d'un Chambalain hagard, terrorisé, tremblant comme un animal pris au piège.

Elle remonta rapidement sa robe sur ses épaules et s'avança vers Rohel. Les jeux d'ombre et de lumière se modifiaient à chacun de ses pas. Des senteurs de résine s'exhalaient de l'allumette – davantage une torche qu'un simple ustensile d'allumage – qui se consumait en émettant un subtil grésillement.

La femme s'immobilisa à trois pas de Chambalain et le dévisagea d'un air méprisant.

— Chez toi, il n'y a plus que la queue qui soit encore droite et fière ! cracha-t-elle d'une voix forte. Cet homme est mon invité. En violant les lois de l'hospitalité, c'est moi que tu as trahie.

— Ce n'est qu'un hors-monde, couina Chambalain. Je voulais seulement lui prendre ses bottes, pas le tuer…

Ses yeux épouvantés revenaient sans cesse se poser sur le vibreur de Rohel. Lorsque l'onde scintillante avait jailli de la gueule du canon, il avait cru que la foudre d'une entité supérieure s'était abattue sur lui, que cet être au physique et aux vêtements étranges était descendu des cieux pour le punir de ses crimes.

— Je savais que tu ne valais pas grand-chose, reprit la femme, mais j'aimais la chaleur et la vigueur de ton corps. Je pensais que tu n'étais pas tout à fait mauvais parce que tu n'hésitais pas à mêler ta sueur à celle d'une lépreuse…

— Que faisons-nous de lui ? demanda Le Vioter.

— Il mérite dix mille fois la mort ! Cette agression sur votre personne n'est rien en comparaison des horreurs qu'il a commises avant d'échouer dans ma maison. C'était un membre de la secte de l'Acier Trempé, l'aile la plus fanatique des adorateurs du fer. Ces gens-là ne combattent pas seulement les Cohortes Angéliques du culte néopur : ils razzient régulièrement les campagnes, volent le bétail, pillent les greniers, violent les femmes, tuent les hommes et les enfants.

— Pourquoi l'avoir gardé près de vous ?

Elle leva des yeux larmoyants sur Le Vioter.

— Pour deux raisons, sire : la première, c'est que j'ai été émue par son air de chemalle battu, la deuxième, moins avouable, c'est que je mourais d'envie de serrer un homme dans mes bras. Bien peu nombreux sont ceux qui acceptent de couvrir une lépreuse, et pourtant, croyez-moi, les lépreuses ont beaucoup d'amour à recevoir et à donner… Votre arme donne la mort à distance n'est-ce pas ?

Le Vioter hocha la tête.

— Alors tuez-le ! lâcha-t-elle d'une voix sourde.

L'allumette était maintenant brûlée sur les deux tiers de sa tige, et le halo doré de la flamme vacillante se rétractait, capitulait peu à peu devant les ténèbres environnantes.

— Vous n'avez plus de compassion pour lui, dame ? Plus d'envie ?

— Il y a longtemps que j'ai oublié la notion de pitié… Quant à l'envie, j'apprendrai à m'en passer…

À cet instant, une rafale de vent souffla la flamme agonisante de la tige enduite de résine. Figée dans l'obscurité, la femme ne craqua pas la seconde allumette dont elle s'était munie, sans doute pour offrir à Chambalain une ultime chance d'échapper à la mort. Contrairement à ce qu'elle prétendait, elle ressentait encore une certaine forme de tendresse pour cet homme fruste qui n'avait pas hésité à se frotter à ses lépromes. L'union de leurs corps avait noué des liens affectifs plus profonds qu'elle ne voulait se l'avouer.

Aiguillonné par la peur, Chambalain se releva et se fondit comme un voleur dans la nuit noire. Le silence absorba peu à peu le bruit de ses pas.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas exécuté, sire ? Trop de misérables de sa sorte errent sur les plaines.

— Vous ne le souhaitiez pas, dame. Je suis votre invité, et donc votre obligé.

— Votre esprit est autant aiguisé que vos réflexes, sire ! Les hommes comme vous sont rares sur Kélonia. Mais je suppose que, même si je vous en faisais la demande pressante, vous refuseriez de prendre la place de ce vaurien. Et je vous comprendrais : je suis plus encore souillée par sa semence, sa sueur et sa salive que par la lèpre de Thulla. J'étais une femme riche, adulée et respectée autrefois. Voyez ce que je suis devenue : un ventre en voie de putréfaction.

Son visage et son cou blafards crevaient le rideau de ténèbres. Les larmes roulaient maintenant sur ses joues, se faufilaient entre les tumeurs nodulaires.

— Dame, je ne prendrai pas sa place parce qu'une femme m'attend à des millions d'années-lumière de votre monde, murmura Le Vioter.

— Ne vous croyez pas obligé de vous justifier, sire : cela retentit comme la pire des insultes. Je m'habituerai à la froidure de la nuit, et il me reste un espoir : le bassin du temps… Je suis Mangrelle, épouse de feu Joséphain Verprez, mère d'Yvain et de Mizelle, les deux enfants que les mânes de mes ancêtres ont bien voulu épargner !

La manière dont elle avait prononcé ces noms résonnait comme un défi jeté à la face de l'univers.

*

Trois jours de marche leur furent nécessaires pour traverser la plaine en friche. Les réserves de pain et d'eau étaient épuisées depuis plus de vingt-quatre heures quand ils aperçurent, émergeant de la brume, un chariot bâché tiré par deux chemalles, des animaux domestiques aux pattes larges et puissantes, au long cou coiffé d'une crinière courte et rêche, à l'échine surmontée d'une bosse.

— Un marchand ambulant ! s'écria Mizelle, tenaillée par la faim et la soif.

La fillette se mit à hurler et à agiter les bras pour attirer l'attention du cocher. Ses longs cheveux clairs dansèrent sur ses épaules.

Dame Mangrelle extirpa une bourse de cuir de la ceinture de sa robe, en dénoua le lacet et en écarta les fronces du pouce et de l'index.

— Il ne me reste que dix kélonis, dit-elle en fronçant les sourcils. À peine de quoi acheter du pain et de l'eau…

Le marchand ambulant, un gros homme chauve vêtu d'une pèlerine brune, immobilisa ses chemalles, empocha prestement les kélonis, des pierres polies, rondes, frappées du sceau néopur, et donna en retour quatre pains rassis et trois gourdes de peau remplies d'une eau trouble et croupie.

— Comprenez, dame, la farine est de plus en plus difficile à trouver, plaida-t-il d'une voix grasseyante. Les agriculteurs en ont assez d'être saignés à blanc par les Cohortes Angéliques et les adorateurs du fer. L'un après l'autre, ils désertent leurs terres, et les plaines se transforment en friche. Bientôt, les mauvaises herbes et les ronces empêcheront mes chemalles de passer et je devrai renoncer à mes tournées. Le malheur s'est abattu sur Kélonia, dame.

La combinaison verte, le physique peu commun et le regard glacial de Rohel l'intriguaient, l'inquiétaient même – davantage que les tumeurs de dame Mangrelle, car il lui arrivait fréquemment de croiser des groupes de lépreux dans les plaines – mais, s'il était pressé de décamper, il s'efforça de ne rien en laisser paraître. Gagnés par la nervosité rentrée de leur maître, les chemalles renâclaient et tapaient des sabots. Leurs courtes oreilles pointues étaient parcourues de frémissements, leurs flancs rebondis palpitaient, de fines volutes de vapeur s'élevaient de leurs robes feu et luisantes, des flocons d'écume s'évadaient de leurs larges naseaux et de leurs gueules entrouvertes. Le Vioter ne remarqua aucun anneau ou œillet métallique dans les harnais, dans les colliers, les sellettes, les sous-ventrières, les sangles, les culerons ou les barres de fesse. De même, les quatre roues du chariot étaient entièrement composées de bois, hormis les moyeux et les essieux, taillés dans des blocs de pierre noire.

— La nuit va bientôt tomber et j'ai encore une longue route à faire, dit le marchand en se tortillant sur son siège. Le bonsoir, dame et sire, et prenez garde à vous : des hordes de l'Acier Trempé rôdent dans les parages. Que les mânes de vos ancêtres vous accompagnent…

Il empoigna ses guides de cuir tressé et donna le signal du départ d'un claquement de langue. Le Vioter, qui s'était placé devant les chemalles, agrippa les larges muserolles et empêcha l'attelage de s'ébranler.

Un voile grisâtre glissa sur le visage rougeaud du marchand.

— Qu'est-ce qui vous prend ?

— Le pain et l'eau que vous avez livrés à dame Mangrelle sont impropres à la consommation.

— Je l'ai déjà dit, sire : on ne trouve pratiquement plus de pain frais et d'eau pure dans les plaines, bredouilla le gros homme.

— Permettez-moi d'aller jeter un coup d'œil à l'intérieur de votre chariot.

Rohel devait s'arc-bouter sur ses jambes pour contenir les chemalles, à la fois contrariés et effrayés par cet humain qui leur interdisait d'exécuter la volonté de leur maître. Les lèvres retroussées, ils blatéraient et donnaient de puissants coups de tête vers l'avant pour contraindre l'intrus à lâcher prise.

Un pâle sourire affleura la bouche lippue du marchand.

— À votre aise, sire. Calme, calme, mes tout beaux.

— Descendez ! ordonna Le Vioter.

Le gros homme se fendit d'un long soupir, secoua la tête, reposa les guides sur le banc du cocher, se leva, posa le pied sur le brancard puis sur le marchepied et descendit jusqu'au sol. À en juger par sa respiration saccadée et sifflante, son corps enrobé de mauvaise graisse n'appréciait guère ce genre d'exercice. Il remonta l'ample col de sa pèlerine d'un geste agacé et vint se placer aux côtés de dame Mangrelle, qu'il dominait d'une bonne tête. Tout en mâchonnant un bout de pain rassis, Yvain et Mizelle fixaient l'étranger d'un air stupéfait : c'était la première fois qu'ils voyaient quelqu'un s'en prendre à un membre de l'omnipotente guilde des marchands ambulants, les Kéloniens les plus redoutés après les miliciens des Cohortes Angéliques et les sectateurs du fer.

Les chemalles apaisés écartèrent les membres antérieurs et plongèrent le mufle dans l'herbe de la plaine, sur laquelle tomba un silence pesant, souligné par le doux friselis de l'immensité de verdure sous la brise. L'étoile de Kélonia teintait de bleu le manteau brumeux qui habillait le ciel.

— Vous êtes sûr de ce que vous faites, sire ? demanda Mangrelle à Rohel.

— Laissez donc cet individu agir à sa guise, dame, chuchota le

marchand. J'ignore où vous l'avez recueilli, mais c'est visiblement un hors-monde, un impur. Il apprendra très rapidement ce qu'il en coûte de violer les coutumes des plaines.

Le Vioter contourna les chemalles, gravit souplement le marchepied et écarta les lourdes tentures qui occultaient l'entrée du chariot. Des senteurs d'épices, de farine, de résine, de savon et de graisse animale lui envahirent les narines. Un sentiment de danger l'étreignit tout à coup. Il trouva suspecte la facilité avec laquelle le marchand avait accédé à sa requête. Toutefois, il ne distingua rien d'autre, sous la bâche, que des barriques, des malles, des sacs suspendus et des huches fixées au plancher. La lumière du jour révélait également les monceaux de marchandises – bougies, allumettes, clous d'ivoire, outils en pierre et en bois… – qui jonchaient les étagères suspendues aux ridelles à claire-voie.

Il se dirigea d'abord vers une huche, en souleva le couvercle et entrevit des boules odorantes entassées les unes sur les autres. Les lattes du plancher craquèrent sous les semelles de ses bottes. De l'index, il appuya sur la croûte dorée d'un pain et s'aperçut qu'il était nettement plus frais que les quatre remis par le marchand à dame Mangrelle. À première vue, il était issu d'une fournée récente, et la mie n'avait encore rien perdu de son élasticité. Comme il l'avait deviné, le gros homme au regard fuyant avait tenté d'escroquer dame Mangrelle. Il réservait probablement ses marchandises saines à l'usage de ses clients réguliers – quel prix ces derniers devaient-ils payer pour avoir le droit de ne pas mourir d'empoisonnement ?

Le Vioter se servit de six pains et s'accroupit près du robinet d'une barrique. De sa main libre il donna un quart de tour à la clef, recueillit quelques gouttes de liquide sur la pulpe de ses doigts, s'en humecta les lèvres et la pointe de la langue. C'était de l'eau, mais elle n'était pas imprégnée du goût saumâtre de celle, croupie, que contenaient les gourdes.

La petite sonnette d'alarme qui résonnait en sourdine dans un recoin de son esprit se mit à hurler. Un grondement menaçant s'éleva d'une zone non éclairée du chariot. Il reposa les pains sur le plancher, plongea le pouce et l'index dans la poche intérieure de sa combinaison, saisit la crosse de son vibreur et se redressa.

À moins d'un mètre de lui, deux taches jaunes transperçaient la pénombre.

— Cet imbécile va comprendre ce qu'il en coûte de s'en prendre à un marchand de la guilde ! gloussa le gros homme.

Le grondement avait glacé d'effroi dame Mangrelle et ses deux enfants.

— Un lupus noir ! s'exclama Yvain.

— Exact, mon garçon ! approuva le marchand avec un détestable

sourire. La guilde a obtenu du conseil milicien l'autorisation pour ses membres d'employer des lupus noirs dressés. Et tu sais ce qu'il va advenir de ce hors-monde ? Il va être réduit en charpie en moins de cinq secondes ! Pourquoi crois-tu que je l'ai autorisé à pénétrer dans mon chariot ?

Il se tourna vers dame Mangrelle.

— Je vous ai rendu un fier service, dame : si vos enfants et vous étiez arrivés en ville en compagnie d'un impur, vous auriez été bons pour l'empalement.

Yvain regretta amèrement de ne pas avoir dix ans et cinquante kilos de plus : il aurait volontiers sauté à la gorge du gros homme pour lui faire rentrer ses paroles dans la gorge.

# CHAPITRE II

Le Vioter n'eut pas le temps de presser la détente du vibreur. Des crocs affûtés se plantèrent dans son avant-bras, lui déchiquetèrent la chair jusqu'à l'os. La douleur lui paralysa le bras, l'épaule, puis tout le flanc droit. Le vibreur glissa de ses doigts et tomba dans la flaque d'eau qui s'étalait au pied de la barrique. Sans relâcher sa prise, poussant des grognements continus, le fauve au pelage noir donna de puissants coups de gueule du haut vers le bas pour déséquilibrer sa proie et la renverser sur le plancher.

En un réflexe machinal, Rohel banda les muscles de ses jambes pour s'opposer à la terrible traction de l'animal. Malgré sa souffrance, il prit conscience que ce n'était pas la bonne méthode. Plus il résistait et plus se resserraient les mâchoires du fauve, dont les canines crissaient sur son radius. Des filets de sang s'écoulaient dans la paume de sa main, s'infiltraient entre ses doigts écartés, dégringolaient en pluie dans les huches, maculaient les croûtes dorées des miches de pain.

Comme dans un rêve, il perçut les voix de dame Mangrelle et du marchand.

— Rappelez votre bête, sire ! Cet homme n'a rien fait de mal !

— Il est mal vu de prendre la défense d'un hors-monde, dame !

— Les hors-monde sont des humains comme les autres.

— Des impurs ! Des utilisateurs du fer ! Des germes de destruction ! Mon lupus noir ne fait que rendre la justice.

— Et de fournir du pain rassis et de l'eau croupie à une femme et à ses deux enfants, est-ce une façon de rendre la justice ?

— Prenez garde, dame ! Vous commencez à épuiser ma patience !

Un lupus noir, avait dit le marchand… Une espèce protohistorique de canidés qui avait été importée d'une galaxie oubliée, disséminée

sur les mondes recensés et renforcée par des croisements avec des espèces indigènes sélectionnées pour leur extrême férocité. Dès qu'il aurait couché sa proie, il lui sauterait à la gorge et lui briserait le cou d'un seul coup de mâchoire. Et si elle persistait à lui résister, il lui arracherait d'abord le bras et recommencerait avec l'autre, ou avec une jambe.

Ses crocs rongeaient le radius de Rohel, ses griffes labouraient les lattes vermoulues du plancher, sa queue en panache fouettait le tore ventru des barriques, balayait les étagères basses, renversait des peignes en os, des brosses, des savons, des flacons… Des senteurs capiteuses se mêlèrent à l'odeur forte, musquée, qui s'exhalait de son poil court et luisant.

Une envie violente traversa Le Vioter de lui écraser son poing libre sur le museau, mais il prit conscience que cela ne servirait qu'à exciter sa fureur. Il s'appliqua à ralentir sa respiration, à recouvrer sa lucidité. Puis, tout en fléchissant légèrement les genoux pour donner l'impression au lupus qu'il commençait à capituler, il s'efforça d'accepter la souffrance, de l'admettre comme une partie intégrante, nécessaire, de lui-même. La douleur n'est qu'une expression du mental, disait souvent son vieil instructeur d'Antiter. Considère-la comme une ennemie et elle te combattra, traite-la en alliée et elle t'enseignera la vigilance. Lutter contre la souffrance, qui étendait son territoire, qui déployait ses tentacules, qui gangrenait les muscles, les organes, les nerfs, c'était renforcer son emprise, reconnaître sa propre faiblesse.

Un éclat de lumière accrocha le canon du vibreur. Il gisait dans la flaque d'eau régulièrement gonflée par les gouttes qui s'échappaient du robinet de la barrique. Le lupus ne donnait plus de coups de gueule à présent. Les oreilles dressées, le museau pointé vers le plancher, il tirait de manière continue, régulière, persuadé que sa proie allait bientôt basculer à la renverse.

Un grand calme se fit peu à peu en Rohel. Il atteignit l'état de vigilance au repos, un état second où penser devenait superflu, où s'établissait une relation directe, fluide, entre le cerveau, le système nerveux et les muscles. Il eut l'étrange impression de sortir de lui-même, d'être le témoin extérieur de la scène qui se jouait dans le chariot, et sa douleur s'évanouit comme par enchantement. Il se laissa progressivement tirer vers le bas par le lupus jusqu'à ce que ses doigts effleurent la base arrondie de la barrique et les lattes disjointes du plancher. Tout en surveillant le fauve, qui grognait déjà d'allégresse, il lança sa main à la recherche de son vibreur. Au moment où il agrippait la crosse métallique, ses jambes flageolantes se dérobèrent sous lui. Le lupus lâcha immédiatement l'avant-bras et bondit vers la tête de sa proie.

Le Vioter sentit sur sa nuque le souffle brûlant du fauve, dont les griffes des pattes antérieures lui labourèrent le dos.

— Cela aura été un peu plus long que d'habitude, mais mon mignon en a fini avec ce crétin ! s'exclama le marchand après qu'il eut entendu les jappements aigus de son lupus. Laissons-le terminer son repas.

Les ridelles et la bâche du chariot avaient cessé de remuer. Un silence mortuaire était retombé sur la plaine.

— Il n'y a pas de quoi se vanter ! grommela dame Mangrelle. Les hommes qui ont quelque chose entre les jambes ne règlent pas leurs comptes par l'intermédiaire d'un animal !

Le gros homme enveloppa la lépreuse d'un regard méprisant.

— Si vous n'étiez pas couverte de ces horreurs, dame, je retrousserais volontiers votre robe et je vous montrerais d'autorité ce qui se cache entre mes jambes !

— Si je n'étais pas couverte de ces horreurs, sire, je feindrais de me laisser faire pour mieux vous arracher les bourses !

Les yeux du marchand s'injectèrent de haine. Hors de lui, il leva le bras pour gifler dame Mangrelle. Yvain lâcha la main de sa sœur et vint se placer devant sa mère.

— Garde le bras bien en l'air, marchand ! fit une voix.

Saisi, le gros homme se retourna aussi vivement que le lui permettait sa corpulence. Il tressaillit lorsqu'il vit le hors-monde se glisser derrière le banc du cocher et braquer une arme inconnue dans sa direction.

— Je vous conseille de ne pas bouger, sire marchand ! s'exclama dame Mangrelle. Il possède une arme qui donne la mort à distance. Comme une arbalète, mais cent fois plus rapide et destructrice…

— Vous avez eu le lupus, sire ! s'écria Yvain.

La combinaison de Rohel, aussi pâle que la bâche du chariot, s'ornait de larges corolles pourpres. Un bras pendait le long de sa hanche. La déchirure de la manche laissait entrevoir le rouge vif de la chair broyée et le blanc de l'os. Il s'était retourné au moment où le lupus ouvrait la gueule, avait pressé la détente à l'aveuglette. L'onde s'était engouffrée dans la gorge du fauve et lui avait pulvérisé l'occiput. Exténué, Le Vioter s'était dégagé tant bien que mal de la masse inerte de l'animal et s'était relevé.

— Qu… qu'avez-vous fait de mon mignon ? balbutia le marchand, livide.

— Ce qu'il voulait faire de moi, répondit Rohel. Un cadavre.

Il était sorti de l'état de veille au repos, et chaque battement de son cœur réveillait la douleur, de plus en plus virulente. Un linceul de sueur glacée le recouvrait de la tête aux pieds. Les formes et les sons se déformaient, s'effilochaient comme des bancs de brume écharpés

par le vent.

— Misérable crapaud ! glapit le marchand.

Fou de rage, il s'avança vers le chariot, mais le vibreur vomit une onde scintillante qui creusa un profond cratère aux bords noirs et fumants à quelques centimètres de ses bottines.

— J'ai besoin de tes vêtements, dit Rohel. Déshabille-toi !

Éberlué, le gros homme se tourna vers dame Mangrelle comme pour l'implorer d'intercéder en sa faveur auprès du hors-monde. Il l'avait certes escroquée – quatre pains rassis et trois gourdes d'eau croupie pour dix kélonis, c'était davantage qu'un vol, une tentative d'homicide –, n'avait pas proféré que des amabilités à son égard, mais elle restait une femme du pays, une compatriote, et il voulait croire qu'elle saurait oublier ses griefs et pactiser avec lui contre un impur, un démon, un sectateur du fer tombé du ciel. Elle intervint, mais pas dans le sens qu'il souhaitait.

— Eh bien, sire marchand, qu'attendez-vous ? Ne me proposiez-vous pas, il y a de cela quelques secondes, de me dévoiler les merveilles qui pendent entre vos cuisses ?

La deuxième onde qui crépita entre les pieds du gros homme leva ses dernières hésitations. Il dégrafa le fermoir du col de son épaisse pèlerine, puis, après que celle-ci eut silencieusement glissé sur l'herbe, les boutons de sa veste tendue par son ventre proéminent et la ceinture de cuir de son pantalon. Il se déchaussa de ses bottines et ne fut bientôt plus vêtu que d'une ample chemise grise aux pans échancrés et de chaussettes de laine écrue.

— Et la chemise, sire ? fit dame Mangrelle.

— Je… je ne porte rien en dessous… Et votre fille pourrait être choquée par…

— Ne vous souciez pas de Mangrelle ! Dans les plaines, les filles apprennent très tôt à reconnaître la différence entre les mâles et les femelles !

La voix de dame Mangrelle était devenue dure, coupante.

— Je peux vous proposer des vêtements neufs, dame, argumenta le marchand. À l'intérieur de mon chariot, j'ai tout qu'il faut pour…

— Aussi neufs que votre pain et votre eau, sans doute ! Votre chemise, vous dis-je !

La mort dans l'âme, le marchand fit passer sa chemise par-dessus sa tête. Le contraste était assez comique entre la rondeur de ses pectoraux, de son ventre, et la maigreur de ses fesses, de ses cuisses, de ses mollets. Seul le bas plissé et velu de son scrotum dépassait du bourrelet graisseux qui tirait un rideau hermétique sur ses merveilles.

— Le chemin est encore long jusqu'à Iskra, ajouta Rohel. Nous confisquons ton chariot. Prends les quatre pains et les trois gourdes que tu as vendus à dame Mangrelle et fiche le camp !

Pour le marchand, ce ne fut guère facile de ramasser les pains et les gourdes disséminés dans l'herbe tout en gardant une main plaquée sur son bas-ventre. Mais, aiguillonné par une nouvelle salve d'ondes, il finit par oublier toute notion de pudeur et de dignité. Muni de son butin avarié, il s'éloigna au pas de course et ne fut rapidement qu'un point gris absorbé par la brume bleutée.

— L'infâme pourceau ! Il faut lui soulever les plis du ventre pour…

Un bruit sourd interrompit dame Mangrelle. À bout de force, Le Vioter s'était effondré sur le banc du cocher. Les chemalles, effrayés, blatérèrent et donnèrent de puissants coups de sabot sur le sol.

*

Dame Mangrelle employa une méthode assez peu orthodoxe pour soigner la profonde blessure de Rohel : elle déchira une manche de la chemise du marchand et pria le blessé de l'imbiber de sa propre urine. Elle ne fit même pas semblant de se tourner lorsque Le Vioter s'exécuta. Elle saisit la compresse humide sans le moindre signe de dégoût et la noua autour de l'avant-bras déchiqueté.

— La médecine des pauvres… Je devrais moi-même l'appliquer sur mes lépromes mais, outre que ma vessie n'est pas extensible, je ne veux pas que mes proches soient incommodés par l'odeur… Je me contente d'en boire un peu chaque matin… C'est peut-être pour ça que je ne suis pas encore morte. Ne faites pas cette tête, sire : l'urine est un médicament puissant. Elle possède des vertus antiseptiques d'autant plus intéressantes qu'elles sont personnalisées.

Les mains de dame Mangrelle étaient d'une douceur ensorcelante. Il se rappela les paroles qu'elle avait prononcées quelques jours plus tôt : Les lépreuses ont beaucoup d'amour à recevoir et à donner… Elle lui avait confectionné un matelas de fortune en entassant des couvertures qu'elle avait découvertes dans une malle. Elle avait également déniché des vêtements destinés à la vente – le marchand n'avait pas menti à ce sujet –, avait habillé ses enfants de neuf et s'était elle-même revêtue d'une robe droite et noire. Elle s'était lavée, parfumée, coiffée, avait planté deux peignes de chaque côté de sa chevelure pour empêcher ses mèches folles de lui tomber sur les yeux. La douce lumière du jour déclinant ne révélait pas seulement ses tumeurs nodulaires, mais également la finesse et la régularité de ses traits, la sensualité de ses lèvres, la gracilité de son cou, la naissance de sa gorge. Lorsqu'il était revenu à lui, Le Vioter avait eu la brève impression de se retrouver devant une inconnue. Il avait perdu beaucoup de sang, mais l'artère radiale dénudée n'avait pas été sectionnée par les crocs du lupus.

Un mouvement régulier de balancier agitait le chariot. Tout en se gavant de pain frais et de morceaux de viande séchée, Yvain et Mizelle, assis sur le banc du cocher, se disputaient de temps à autre les guides, et les chemalles, agacés par les brusques saccades de leurs mors, ruaient dans les brancards.

— Mizelle ! Laisse ton frère conduire ! cria dame Mangrelle. Les chemalles ne sont pas des jouets de bois ! Tournez-vous, sire : je dois maintenant soigner les blessures de votre dos.

Joignant le geste à la parole, elle dégrafa elle-même les attaches supérieures de la combinaison et dégagea le torse de Rohel jusqu'à la taille. Une lame chauffée à blanc lui traversa tout le bras lorsqu'il se retourna sur le ventre. Elle se pencha sur lui pour examiner les plaies provoquées par les griffes du lupus. Il sentit les effleurements réguliers de son souffle tiède et les caresses de ses cheveux sur sa nuque et ses épaules.

— Elles ne sont pas profondes. Cet onguent des plaines devrait suffire à les cicatriser. La caverne ambulante de cet immonde pourceau regorge de richesses !

Agenouillée à côté d'une huche, elle dévissa le bouchon du flacon, s'enduisit la pulpe des doigts d'une substance blanche, parfumée et visqueuse, et l'étala délicatement sur les plaies.

— Comment est-elle ? chuchota-t-elle sans cesser son mouvement circulaire de massage.

— Qui ?

— La femme qui vous attend à des millions d'années-lumière de là…

Submergé par une puissante vague de détresse, Le Vioter ne répondit pas. Six années universelles plus tôt, le cartel des Garloups de Déviel avait exterminé son peuple et enlevé Saphyr, la féelle d'Antiter, pour le contraindre à dérober le mentral, une formule destructrice mise au point par le Chêne Vénérable, l'Église fanatique d'Orginn. Après cinq ans passés au service du Jahad, le service secret du Chêne Vénérable, il était parvenu à recueillir la formule d'un Ulman chercheur agonisant et s'était enfui à bord d'un vaisseau. La route était encore longue jusqu'à Déviel, la planète-fief des Garloups, et Le Vioter n'était pas certain que les êtres mystérieux issus des trous noirs, qui avaient besoin de la formule pour ouvrir des brèches sur l'espace et entamer leur opération de conquête de tous les mondes recensés, respecteraient les termes de leur marché. Il n'était pas certain de revoir Saphyr vivante…

— Inutile de me répondre, sire, murmura dame Mangrelle, dont les doigts avaient nettement perçu la crispation des muscles dorsaux du hors-monde. Je gage qu'elle est belle, douce, aimante… Et saine.

Une tristesse infinie imprégnait sa voix.

— Je donnerais dix ans de ma vie pour que ma peau retrouve l'aspect lisse et soyeux de la sienne, de la vôtre. J'en ai terminé. Reposez-vous maintenant. Vous avez besoin de reprendre des forces. Nous arriverons après-demain à Iskra. Nous irons frapper à la porte de la maison de ma belle-sœur, la plus jeune sœur de mon défunt mari. Elle a quitté les plaines pour épouser un riche négociant. Et… euh… soyez mille fois béni pour avoir pris la défense d'une femme seule, lépreuse de surcroît, et de ses deux enfants.

— Vous n'êtes plus seule puisque je vous accompagne…

Le sourire qui se dessina sur la bouche gourmande de la Kélonienne dévoila la nacre de ses dents.

— Pour combien de temps encore, sire inconnu ?

Le Vioter estima inutile – et incorrect vis-à-vis de cette femme qui lui avait offert le pain avec tant de générosité – de conserver l'anonymat sur un monde où le Chêne Vénérable, acharné à sa poursuite, ne disposait probablement d'aucune légation, d'aucun représentant.

— Mon nom est Rohel Le Vioter.

Les yeux noisette de dame Mangrelle s'agrandirent de surprise.

— Il ne vous convient pas, dame ?

Elle secoua lentement la tête. Une crainte révérencieuse s'afficha sur son visage crispé. Elle se mordilla nerveusement la lèvre supérieure, qui blanchit sous la pression de ses incisives.

— Il ne s'agit pas de cela, sire… Veuillez me pardonner si je vous ai témoigné de l'irrespect… Reposez-vous maintenant.

Elle se releva avec brusquerie, remonta sa robe, enjamba le banc du cocher et s'assit entre ses enfants. Le Vioter l'observa un long moment puis, bercé par les grincements réguliers des roues du chariot, finit par clore les paupières et s'endormir.

Le voyage se déroula sans anicroche jusqu'aux premiers faubourgs d'Iskra, la capitale des plaines, une cité gigantesque posée autour d'un massif, ceinturée par une haute muraille et traversée par un fleuve de plus d'un kilomètre de large. Des colonnes de fumée grise montaient de hautes cheminées et se jetaient dans la mer nuageuse et sombre qui ensevelissait la colline centrale, au sommet de laquelle se dressait un imposant dôme noir.

Dame Mangrelle écarta les tentures et se tourna vers Le Vioter, assis sur une malle.

— Nous allons abandonner le chariot, sire. Nous ne sommes pas répertoriés sur le registre de la guilde des marchands. En cas de contrôle, nous serions soumis à l'interrogatoire et condamnés à l'empalement. Vous devriez changer de vêtements et de chaussures. Vous trouverez tout ce dont vous avez besoin dans les malles.

Elle ne lui adressait plus la parole que de manière épisodique, et toujours en cas de nécessité. Elle avait régulièrement changé la compresse de son avant-bras – contrairement à la première fois, elle s'était détournée pudiquement lorsqu'il avait imbibé d'urine les morceaux de tissu qu'elle lui avait tendus –, lui avait lavé le visage et les aisselles, avait étalé l'onguent des plaines sur les blessures de son dos, veillé à ce qu'il ne manque ni de nourriture ni d'eau fraîche, mais elle semblait avoir établi une certaine distance entre elle et lui. C'était, davantage que de la froideur, une sorte de retenue, une déférence polie, comme si elle avait soudain pris conscience que sa sensualité et son franc-parler naturels s'accommodaient mal avec la personnalité de ce hors-monde. Les questions qu'il lui avait posées étaient restées sans réponse, et il se demandait toujours ce qui avait motivé ce revirement d'attitude. Les enfants eux-mêmes s'éloignaient dès qu'il s'approchait d'eux, se contentaient de lui jeter des regards dérobés et craintifs.

Bien qu'elle eût abondamment suppuré pendant toute la nuit, la blessure de son avant-bras ne s'était pas infectée. La douleur cuisante des premières heures s'était transformée en une démangeaison d'autant plus irritante qu'il ne pouvait rien faire pour la soulager. Les chairs se refermaient, formaient un épais bourrelet cicatriciel qui l'élançait dès que la température tombait de plusieurs degrés, mais il avait pratiquement recouvré l'usage intégral de son poignet et de sa main. Le « médicament des pauvres » avait accompli des miracles.

Il ouvrit une malle, en extirpa un paquet de vêtements qu'il posa sur le couvercle d'une barrique. À la lueur du jour, il choisit un pantalon de lin, une chemise, une veste et une cape de laine qu'il estima à sa taille. Il se défit de ce qui restait de sa combinaison et de ses bottes. Dame Mangrelle laissa errer un moment son regard sur son corps nu avant de refermer précipitamment les tentures, comme effrayée par sa propre audace. Une fois qu'il se fut rhabillé – le pantalon et la chemise lui allaient parfaitement, la veste et la cape étaient en revanche un peu grandes, mais confortables –, il se saisit des vêtements restants pour les remettre à leur place. C'est alors qu'il repéra une forme claire et ronde qui crevait le fond d'obscurité de la malle : une bourse de cuir jaune, gonflée à craquer. Il dénoua le lacet, écarta les fronces et vit qu'elle contenait d'innombrables galets ronds, polis et frappés des lettres NP du sceau néopur.

Il avait découvert par hasard la réserve de kélonis du marchand ambulant. Il glissa la bourse dans une poche de la veste, le vibreur dans la ceinture de son pantalon, referma la malle et jeta son dévolu sur une paire de bottines noires qui trônaient sur une étagère basse.

Yvain dirigea les chemalles vers un bâtiment au toit défoncé. Trois cents mètres plus loin se pressait une foule dense sur le large chemin pavé qui s'évadait des remparts d'Iskra et se perdait dans

l'ocre monotonie des plaines.

Dame Mangrelle passa une cape à large capuchon par-dessus sa robe et, sur son ordre, Yvain, Mizelle et Le Vioter garnirent leurs poches de tout produit susceptible de servir de monnaie d'échange : savons, parfums, onguents, peignes d'écaille, broches de cuir, clous d'ivoire… Puis ils abandonnèrent le chariot, coupèrent à travers un terrain vague et se fondirent dans l'interminable flot humain qui s'écoulait de la porte monumentale de la cité. Le Vioter n'eut pas besoin de remonter le col de sa cape pour se soustraire à d'éventuels regards de curiosité : ses traits, dissimulés sous une barbe de plusieurs jours et une épaisse couche de poussière, ne se différenciaient guère des traits rudes des hommes kéloniens.

Une puanteur insoutenable régnait au pied du rempart. L'eau noire des douves charriait quantité de déchets organiques, d'excréments animaux ou humains. Çà et là, cloués sur les poutres vermoulues de soutènement, des corps en croix d'hommes et de femmes, en état de décomposition avancée, pris d'assaut par des nuées de mouches rougeâtres, répandaient une suffocante odeur de charogne.

La plupart des piétons marchaient sur le bas-côté du chemin, la tête baissée, comme s'ils voulaient absolument éviter de croiser le regard des jeunes gens vêtus d'uniformes blancs et pétris de morgue qui paradaient sur des chemalles somptueusement harnachés.

— Des miliciens des Cohortes Angéliques, souffla dame Mangrelle.

Ils portaient sur le côté une épée de pierre noire à la poignée incrustée de gemmes. Maintenues par des sangles antérieures et postérieures, pourvues d'un dossier rigide et d'un pommeau incurvé, les selles épousaient l'arête arrondie de la bosse de leur monture. Malheur au piéton à qui prenait l'absurde fantaisie de dévier de sa ligne et de gêner la progression d'un milicien : la face ornée d'un rictus, ce dernier lançait immédiatement son chemalle au galop, renversait et piétinait l'imprudent sans autre forme de procès.

— Ne regardez pas ainsi autour de vous, sire ! murmura dame Mangrelle. Faites plutôt attention où vous mettez les pieds !

Au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient de la porte monumentale, l'une des vingt-deux portes du rempart d'Iskra, ils rencontraient des difficultés grandissantes à se frayer un chemin dans la multitude, divisée par de brusques et puissants courants contradictoires.

Sous le linteau triangulaire de pierre noire et sculptée, se bousculaient, outre les chemalles des miliciens et les piétons, des porteurs, des camelots, des mendiants, des groupes de lépreux munis de crécelles et enveloppés dans des bandelettes, des paysans transportant des légumes ou des fruits dans des hottes d'osier, des

chariots bâchés, des charrettes chargées de balles de coton, des voitures à bras aux fenêtres tendues de voilages translucides…

De peur d'être prise à partie, dame Mangrelle rabattit le capuchon de sa cape sur sa tête.

— En tant que lépreuse, ma mère devrait agiter une crécelle pour solliciter le passage, expliqua brièvement Yvain à Rohel.

C'était la première fois que le garçon lui adressait la parole depuis deux jours.

— Je suis vivante, ajouta dame Mangrelle à voix basse. Vivante ! Et ces stupides momies qui secouent leur crécelle sont déjà mortes.

Ils durent jouer des coudes et des épaules pour franchir le seuil de la porte et emprunter une avenue sinueuse, populeuse, bordée de chaque côté par des immeubles de trois étages aux façades lézardées, aux toits pentus rongés par une mousse brune, aux portes, aux fenêtres et aux volets de bois écaillés. Les badauds s'agglutinaient devant les vitrines des échoppes, contemplaient avec envie les soies, les cotons, les laines, les ornements de cuir, d'os, d'écaille, les bijoux, les pierres précieuses, les pains, les gâteaux ou les flacons de vin qu'ils n'avaient pas les moyens de s'offrir. Certains pataugeaient sans s'en rendre compte dans les caniveaux où stagnait une eau visqueuse aussi noire que celle des douves. La puanteur se faisait encore plus fétide et oppressante qu'à l'extérieur du rempart. Les semelles dérapaient sur les pavés recouverts d'une épaisse couche organique et glissante. Parfois, à l'intersection de deux rues ou sur les places circulaires, se dressaient des pals empoissés de sang. Des suppliciés au bassin et aux jambes dénudés, suspendus par les poignets aux poulies des potences, entraînés par leur propre poids, glissaient lentement, inexorablement, sur les monstrueuses échardes de bois. Certains avaient cessé de se débattre et de hurler depuis bien longtemps : l'extrémité acérée des pieux leur avait crevé le dos, la gorge ou le sommet du crâne.

Tirés à hue et à dia, sollicités par des mendiants, des lépreux ou des prostitués, hommes et femmes, Le Vioter, dame Mangrelle et ses enfants se plaquaient contre les murs dès qu'ils percevaient un lointain grondement de sabots. Les chemalles, cravachés par leur cavalier, débouchaient au grand galop des ruelles adjacentes et ne ralentissaient pas l'allure, même lorsqu'un enfant traversait devant eux.

— En moins de trente ans du cerve, Iskra est passée de huit cent mille à plus de six millions d'âmes, soupira dame Mangrelle. Les Kélonis désertent les plaines centrales et viennent s'entasser dans la capitale. Ces fous se figurent qu'ils sont en sécurité à l'intérieur du rempart !

— Il n'y a pas d'autre ville ? demanda Le Vioter.

— Des villages seulement. Seul le continent des plaines est habité.

Au sud s’étend un désert montagneux, où ne vivent que quelques tribus aborigènes. À l’est et au nord, l’océan du Présent, que ses courants et ses tempêtes rendent infranchissable. Et à l’ouest l’inextricable forêt du Passé, là où, selon les légendes, vit dame Ablaine, l’immortelle chasseresse qui veille jalousement sur la source du Temps. Et vous, sire Rohel Le Vioter, vous… Pardonnez-moi.

Elle se tut comme si elle se rendait soudain compte qu’elle allait proférer un blasphème.

Ils arrivèrent au pied d’un immense pont qui enjambait un méandre du fleuve.

— Le fleuve Futur, l’unique cours d’eau des plaines ! cria Yvain.

Bien qu’au premier abord le pont ne parût guère engageant – pylônes de bois rongé, câbles porteurs et suspentes en corde tressée, tablier de pierre et de brique soutenu par des arches aux voûtes et pieds érodés –, une foule grouillante l’avait pris d’assaut. Le Vioter comprit rapidement la raison de cette invraisemblable cohue : aussi loin que portait le regard, il n’entrevoyait aucun autre pont en amont ou en aval du fleuve, large à cet endroit de huit cents mètres. Cet assemblage hétéroclite de pierre, de brique, de corde et de bois était le seul passage entre la partie occidentale, plate, et la partie orientale, au relief accidenté, de la cité. Sur l’autre rive, le double moutonnement des hautes collines et des nuages bas occultait en partie le gigantesque dôme sombre du palais néopur.

Quelques mètres en contrebas, au pied de la première arche, des tentes sommaires avaient été plantées sur la grève boueuse. Des enfants nus, aux ventres distendus et aux côtes saillantes, barbotaient dans l’eau trouble du fleuve. Des vieillards édentés, assis sur les marches usées des escaliers, disputaient des parties de cartes acharnées. Des femmes habillées de haillons discutaient et riaient entre des cordes à linge tendues d’un mât à l’autre des précaires abris de toile.

Au spectacle de ces miséreux harcelés par les mouches, couverts de vermine, réduits à survivre comme des animaux au milieu des tas d’immondices, un double sentiment de révolte et de découragement gagna Le Vioter. En venant à Iskra, il avait secrètement espéré trouver un moyen de quitter Kélonia et de poursuivre son voyage, mais il se rendait compte que l’éradication du fer et de tous les métaux de la surface de la planète avait entraîné, outre un recul inéluctable de la technologie, l’avènement d’une ère ténébreuse et désespérante. Il ne s’était sorti des griffes du Chêne Vénérable que pour échouer dans un piège n’offrant aucune issue apparente.

— Des villageois comme nous, lâcha dame Mangrelle entre ses lèvres serrées. Voyez ce que le culte néopur a fait de ces malheureux. Ma belle-sœur réside dans la partie haute de la ville. Donnez-moi la

main, sire, et tenez-la fermement pendant que nous traverserons le pont. C'est la seule façon de ne pas être séparés par la cohue.

Les glapissements des porteurs de chaise, les blatèrements des chemalles, les hurlements des marchands ambulants, les crépitements des crécelles des lépreux, les gémissements des empalés ou des crucifiés, les rires clairs des enfants, les ordres gutturaux des miliciens des Cohortes Angéliques, les claquements des semelles ou des sabots sur le tablier du pont, le bourdonnement incessant des mouches et les pépiements des oiseaux blancs et gris qui traçaient leurs arabesques sous les arches composaient une symphonie dissonante, tapageuse, lancinante.

Dame Mangrelle saisit la main de Rohel et l'entraîna vers le pont.

— Un instant, dame ! dit-il en la retenant. J'ai besoin de savoir pourquoi vous avez changé d'attitude à mon égard. Ai-je fait ou dit quelque chose qui vous a déplu ?

Elle demeura interdite pendant quelques secondes puis leva ses beaux yeux noirs sur lui. La pénombre de la capuche de sa cape, d'où s'écoulaient des ruisseaux brillants de sa chevelure, estompait les contours de son visage.

— Je… je ne peux pas vous parler ici, sire. Des oreilles indiscrètes risqueraient d'intercepter notre conversation.

Main dans la main, Yvain et Mizelle s'étaient déjà plongés dans le torrent humain qui submergeait le pont. Le Vioter les accompagna un moment du regard puis les perdit de vue.

— Vos enfants…

— Ne vous souciez pas d'eux. Yvain connaît le chemin. Nous les retrouverons chez ma belle-sœur. J'ai eu peur de vous, sire. Ou plus exactement peur de moi, peur que mon langage et mes manières vous aient offusqué, peur que vous me punissiez. Mon appétit de vivre, décuplé par la lèpre, me pousse souvent à commettre des excès.

— Au nom de quoi punirais-je une femme qui m'a si aimablement accueilli ?

Une poussée subite et rageuse de la foule environnante emporta dame Mangrelle. Le Vioter la rattrapa par le poignet et, repoussant de l'épaule, de la cuisse ou du coude les corps qui s'échouaient sur eux, la serra contre lui. Au travers des étoffes, il sentit ses seins fermes s'écraser sur son torse, son ventre légèrement bombé épouser le sien, ses cuisses se frotter contre les siennes. Elle résista encore un peu avant de s'abandonner sur son épaule.

— Vous ne devriez pas, sire. Je suis lépreuse… Et une autre vous attend.

— Je vous trouve plus séduisante que la plupart des femmes saines.

Elle redressa la tête, la rejeta en arrière et le contempla avec une

étrange ardeur.

— Rohel… Rohel Le Vioter.

Elle ne prononçait pas son nom, elle le psalmodiait. L'éclat qui irradiait de ses immenses yeux noirs semblait provenir des profondeurs de son être.

— Rohel Le Vioter… Nous t'attendons depuis plus de trois siècles. Tu es l'envoyé descendu des mondes supérieurs pour conduire notre peuple jusqu'à la source du Temps. Et c'est à toi, toi notre sauveur, toi le prophète des temps nouveaux, que j'ai proposé de prendre la place de ce misérable Chambalain sur ma couche ! Toi que j'ai traité comme un vulgaire soudard !

Et les larmes roulaient sur ses joues constellées de lépromes comme des gouttes du sang de son âme.

# CHAPITRE III

La face sévère et ridée d'une vieille femme s'immisça dans l'entrebâillement de la porte.

— Ni mendiant ni lépreux ! Fichez le camp !

Du pied, dame Mangrelle l'empêcha de refermer l'huis de bois massif.

— Idiote ! Je suis Mangrelle, épouse de feu Joséphain Verprez.

La surprise déplissa les paupières fanées de la servante. Ses lèvres sèches, rainurées, esquissèrent un sourire contrit.

— Toutes mes excuses, dame Mangrelle, je ne vous avais pas reconnue. Nous sommes tellement sollicités par les miséreux d'Iskra… Vos enfants, Yvain et Mizelle, sont déjà là. Entrez.

La maison était pratiquement située au sommet de l'une des douze collines du massif d'Éternité. Il avait fallu gravir sur toute sa longueur la ruelle fortement déclive qui serpentait entre les pâtés de maisons et les rochers en surplomb. La ville haute était nettement plus aérée et paisible que la ville basse. Au détour d'un virage, on découvrait de temps à autre un bosquet, un jardin, un espace vert, un massif fleuri, une fontaine… Ici, les façades des immeubles étaient parfaitement entretenues, les chemalles des miliciens allaient au pas, les camelots, les mendiants et les lépreux, pourtant de plus en plus nombreux à l'approche des consultations quinquennales de la pythonisse du Temps, se faisaient rares. Les pals avaient été installés dans des fosses profondes pour ne pas souiller le regard des passants silencieux et furtifs qui rasaient les murs. Du haut de la colline, on avait une vue d'ensemble d'Iskra et on s'apercevait que les quartiers du haut, bordés d'un côté par le rempart et de l'autre par le fleuve du Futur, n'occupaient qu'un dixième de la superficie totale de la capitale kélonienne. La hauteur de la muraille, la largeur du cours d'eau et

l'unicité du pont facilitaient la surveillance, interdisaient pratiquement toute insurrection populaire, et cela d'autant plus que les Kéloniens répugnaient visiblement à utiliser des embarcations fluviales (ou en avaient oublié les techniques de fabrication). Le Vioter n'avait remarqué aucun objet flottant qui ressemblât de près ou de loin à une barque sur le miroir lisse et scintillant du Futur.

La vieille servante, toute de noir vêtue, s'effaça devant les visiteurs.

La demeure de dame Aprelle – ainsi se nommait la jeune sœur de feu Joséphain Verprez – respirait le calme et le luxe. De riches tentures de soie ornaient les murs blanchis à la chaux. Les yeux de dame Mangrelle errèrent rêveusement sur le carrelage de marbre blanc, les moulures du plafond, les colonnes aux bases annelées, les vasques de pierre, les lourds meubles cirés, les tapis de laine.

— Attendez ici en compagnie de votre… ami. Je cours prévenir ma maîtresse, croassa la vieille femme.

Elle disparut par la porte du fond.

De l'index, dame Mangrelle caressa lentement l'arrondi d'une vasque.

— Aprelle est celle de ma belle-famille qui a le mieux réussi. Elle détestait les travaux de la ferme. Elle a quitté les plaines à l'âge de seize ans, s'est engagée comme servante chez le sire Lucain Mâchepierre, un fournisseur officiel du clergé néopur, s'est glissée dans son lit, a exigé la répudiation de sa première femme et l'a épousé. Elle fait désormais partie de l'élite kélonienne.

— Vous l'enviez ?

Une moue déforma l'adorable bouche de dame Mangrelle.

— Elle a vendu son âme aux démons, sire ! Et tôt ou tard les démons réclameront leur dû.

— Si vous la méprisez tant, pourquoi lui demandez-vous son aide ?

— La vie ne m'a pas laissé le choix. Depuis la mort de Joséphain, je n'ai plus d'ami, plus de ressources. Elle est la seule parente qui me reste et la consultation coûte cher. Très cher. Les miliciens demandent mille kélonis pour entrer dans le bassin du Temps. Mille pour moi et mille pour vous. Car si vous êtes celui que je crois, vous devez absolument rencontrer la pythonisse.

— D'où tenez-vous cette idée que je viens des mondes supérieurs ? coupa sèchement Le Vioter. Je ne suis qu'un homme ordinaire, un pilote dont le vaisseau s'est pulvérisé sur l'antifer et qui a eu tout juste le temps de se glisser dans un scaphandre autonome de survie !

Elle s'approcha de lui et lui posa délicatement le doigt sur les lèvres.

— Ne parlez pas si fort, sire. Un homme ordinaire n'aurait pas vaincu un lupus noir.

— J'étais armé.

— La stance du Livre des prophéties décrit également votre arme : Le Vioter, l'archange vêtu de vert descendu des cieux, tuera tous ceux qui s'opposeront à sa volonté. En sa main tiendra une arme terrible qui lancera des éclairs brillants… J'ai lu ce livre il y a très longtemps et je cite de mémoire. J'ai oublié certains passages, mais je me suis toujours souvenue de votre nom. Le Vioter, ces mots résonnaient comme une promesse de délivrance…

— Ce livre, comment a-t-il atterri entre vos mains ?

— On trouve l'Angélivre, le manuel officiel du culte néopur, dans tous les temples.

— Il ne s'agit peut-être que d'une coïncidence. Le Vioter signifie « de la vieille Terre ». Ils sont nombreux ceux qui peuvent porter ce nom.

— Peut-être, mais je reste persuadée que vous êtes l'archange de la rédemption. Mon intuition me trompe rarement. De toute façon, avez-vous d'autre choix que d'entrer dans le bassin du Temps ? Quelle solution envisagez-vous pour repartir de Kélonia et voler vers l'élue de votre cœur ?

Il hocha la tête : la pythonisse, si elle existait réellement et possédait ces pouvoirs miraculeux que lui prêtaient les autochtones, représentait effectivement le seul espoir de s'évader un jour de ce monde en déliquescence. Un espoir infime, reposant davantage sur des croyances populaires que sur des faits établis.

— Comment croyez-vous que les miliciens des Cohortes Angéliques accueilleraient quelqu'un qui se présente comme l'archange de la rédemption ?

— Certains ont eu cette audace et cela s'est fort mal terminé pour eux, sire. On leur a arraché les yeux, on leur a tranché la langue, les organes sexuels, et on les a crucifiés sur le rempart. Le clergé néopur n'apprécie guère que l'on remette en cause ses privilèges. Il serait préférable que cette histoire reste entre vous et moi.

— Et vos enfants ?

— Je ne les ai pas informés. Je leur ai simplement demandé de ne pas vous importuner. Nous devons maintenant trouver un moyen de vous faire entrer dans le bassin.

Elle rabattit le capuchon de sa cape sur ses épaules.

— Je croyais que les miliciens ne laissaient passer que les lépreux, fit observer Le Vioter.

— Il y a peut-être une solution, mais il me faudrait de la…

Elle n'eut pas le temps de finir sa phrase. Une grosse femme s'introduisit dans le vestibule et s'avança vers eux, précédée des

senteurs capiteuses de son parfum.

— Mangrelle ! Cela fait si longtemps.

Dame Aprelle écarta les bras pour embrasser sa belle-sœur mais suspendit son geste lorsqu'elle aperçut les lésions cutanées qui lui ravageaient le visage et le cou. Un masque de dégoût tomba sur sa face enrobée de graisse et outrageusement maquillée.

— Mangrelle… Tu es… tu es lépreuse !

Elle avait expulsé ce mot comme un crachat. Elle était vêtue d'une ample robe jaune ornée de volants de tulle qui alourdissait une silhouette déjà épaisse. Elle avait planté des aiguilles d'ivoire, des peignes et des porte-rubans dans ses cheveux huilés, savamment disposés en chignon. Sous les sourcils épilés, ses yeux globuleux fixaient dame Mangrelle comme la pire horreur qu'il lui avait été donné de contempler. Ses nombreux mentons et ses bajoues flasques tremblaient de dégoût.

— Tes enfants ne m'ont rien dit…

— Aprelle, crois-tu qu'il soit facile à des enfants d'avouer que leur mère est lépreuse ?

— Depuis combien de temps es-tu… es-tu…

— Deux ans.

— Et tu n'es pas encore…

— Morte ? À ton avis, Aprelle ?

La grosse femme tendit le bras et désigna Le Vioter.

— Lui, qui est-ce ?

— Un ami des plaines.

Dame Aprelle enveloppa Rohel d'un regard trouble puis se recula de deux pas.

— Tu ne peux pas rester chez moi, Mangrelle. Mon époux, le sire Lucain, serait fâché d'apprendre qu'une lépreuse a élu domicile dans sa maison.

— Même si cette lépreuse est la belle-sœur de sa femme ?

— Joséphain n'était plus mon frère mais un adorateur du fer, un fanatique ! répliqua dame Aprelle. Il a reçu le châtiment qu'il méritait.

Des lueurs de colère embrasèrent les yeux noirs de Mangrelle.

— Et mes deux fils aînés ? Et ma sœur Giphelle ? Quelle autre faute avaient-ils commise que de se trouver dans notre maison lorsque les miliciens sont venus prendre Joséphain ? Sais-tu le chagrin d'une femme qui découvre ses enfants, son époux et sa sœur empalés ?

Les lèvres débordantes de rouge à lèvres de dame Aprelle se figèrent en une moue qui se voulait finaude et qui ne réussissait qu'à être grotesque. D'ailleurs, tout était grotesque chez cette représentante de l'élite kélonienne, jusqu'aux mules baroques dont les extrémités pomponnées dépassaient des plis de sa robe.

— J'ai appris, par un commerçant ambulant, que tu avais

rapidement mis fin à ton veuvage. Et la présence de cet homme, un bel homme, ma foi, confirme les rumeurs qui…

— Il suffit, Aprelle ! l'interrompit dame Mangrelle. Qui es-tu pour me juger ? Du temps où tu étais désirable, ne t'es-tu pas servie de ton ventre pour prendre sire Lucain dans tes filets ?

Un voile blême se déposa sous l'épaisse couche de fard de la grosse femme.

— Je n'ai pas de leçons à recevoir d'une putain lépreuse !

— Tu n'as pas non plus de leçons à donner ! Je viens vers toi les mains ouvertes, toute honte bue, pour te prier de bien vouloir m'héberger jusqu'au début des consultations de la pythonisse du Temps et me prêter deux mille kélonis.

— Hors de question ! glapit dame Aprelle. La seule chose que je puisse faire pour toi, c'est recueillir tes enfants et les engager au service de sire Lucain Mâchepierre. En souvenir du Joséphain de jadis, du frère aimant qui ne s'était pas encore converti à la religion du fer.

— J'ai besoin de ces deux mille kélonis. Je te signerai une reconnaissance de dettes.

Le rire aigu de la grosse femme fit onduler ses innombrables bourrelets graisseux. Hors d'haleine – le rire était un exercice physique redoutable pour quelqu'un comme elle –, elle dut s'appuyer à une vasque pour reprendre son souffle.

— Tu n'en as plus pour longtemps à vivre, ma pauvre Mangrelle. Qui serait assez fou pour prêter une telle somme à une lépreuse ? Toutefois, puisque tu restes malgré tout ma belle-sœur, je te propose le gîte et le couvert pour cette nuit. Pour cette nuit seulement. Je ferai installer un matelas – un seul, je suppose ? – dans une petite pièce libre à côté des cuisines. Mais tu devras partir à la première heure du jour, avant que sire Lucain et les serviteurs ne s'aperçoivent de ta présence. Seule la vieille Laurienne sera dans la confidence. Les consultations de la pythonisse commencent après-demain. Tu auras donc deux jours du cerve pour trouver les deux mille kélonis. Sers-toi à ton tour de ton ventre, ma chère belle-sœur ! Ne vous en déplaise, sire, il lui suffit de trouver quarante lépreux prêts à débourser cinquante kélonis pour avoir l'honneur de plonger leur dard scrofuleux dans son puits infecté !

Le Vioter crut que dame Mangrelle, livide, tremblante de colère, allait planter ses ongles dans le cou de son interlocutrice. Il fut surpris de l'entendre dire, d'une voix éteinte :

— Mille grâces, Aprelle. Avant de me retirer, je voudrais embrasser mes enfants.

— Il est préférable de les habituer dès maintenant à l'idée de la séparation. Rien ne prouve que tu reviendras de la consultation, que la pythonisse du Temps te délivrera de la maladie. Ça n'est jamais arrivé

en trois siècles ! Sire Lucain leur apprendra un bon et solide métier. Ils seront mieux ici qu'à vagabonder sur les chemins. Laurienne viendra vous chercher dans quelques minutes. Adieu, Mangrelle, et que les anges des mondes purs te prennent en pitié.

La grosse femme lui décocha un dernier regard de mépris, haussa les épaules, s'essuya le coin des lèvres d'un geste précieux – parler, pour elle, revenait à expulser autant de salive que de mots –, tourna les talons et se dirigea, toute dignité dehors, vers la porte du fond. Le martèlement sourd de ses pas et le froissement délicat de sa robe sur le carrelage décrurent peu à peu.

Lorsqu'elle fut sortie, dame Mangrelle arrosa de ses larmes le rebord lisse et arrondi de la vasque.

— Rien ne vous oblige à lui laisser vos enfants, fit Le Vioter.

— Ici, au moins, ils mangeront à leur faim ! cria-t-elle en se retournant et en le fixant d'un air farouche. Avec moi, ils n'ont pas d'autre perspective que de se nourrir de pain rassis, d'eau croupie, de viande de rat, de dormir sur l'herbe humide des plaines, de se vêtir de hardes puantes, de grossir les rangs des mendiants, des voleurs ou des prostituées ! Cette infâme truie les exploitera mais elle leur fournira le gîte et le couvert ! Si je guéris, je reviendrai les lui arracher. Si je meurs…

Sa voix se brisa en sanglots. Le Vioter la saisit par les épaules, l'attira contre lui et, du dos de la main, lui effleura tendrement le front et les joues. Elle n'avait jamais réellement espéré l'aide de sa belle-sœur, mais elle avait piétiné sa fierté pour s'assurer qu'Yvain et Mizelle ne manqueraient de rien.

— Vous ne comptiez pas sur elle pour trouver l'argent, n'est-ce pas ? murmura Le Vioter.

— Chambalain devait s'en occuper. Il avait projeté de détrousser un commerçant. Lorsqu'il s'est enfui, j'ai tout de suite pensé que vous, avec votre arme… Quelle idiote j'ai fait ! Imaginer que l'archange de la rédemption s'abaisserait à piller une boutique pour moi !

— Ce ne sera pas nécessaire : c'est déjà fait !

Elle se recula et le dévisagea d'un air incrédule. Il sortit la bourse de cuir jaune de la poche de sa veste.

— Vous l'aviez dit, dame : la caverne du marchand ambulant regorgeait de merveilles !

Dame Mangrelle dénoua fébrilement le lacet de la bourse.

— Il y en a au moins pour cinq mille kélonis ! s'exclama-t-elle. Vous êtes mon ange gardien, sire !

Riant et pleurant en même temps, elle se haussa sur la pointe des pieds et déposa un baiser furtif sur les lèvres de Rohel.

*

La pièce que leur avait allouée dame Aprelle n'était qu'un réduit insalubre dépourvu de fenêtre et imprégné d'une odeur de légumes avariés. La vieille Laurienne s'était hâtée de refermer la porte à clef après y avoir introduit dame Mangrelle et Le Vioter.

Un matelas de laine, recouvert d'une couverture grise, avait été posé à même les tommettes hexagonales et rouges, non loin d'une table rustique où trônaient un pain rond, des fruits, de la viande froide, deux couteaux de pierre, deux verres et un pichet d'eau. Des jarres de différentes tailles, des pots, des boîtes jonchaient les rayonnages profonds qui couvraient deux des quatre murs.

Posée sur le manteau d'une cheminée condamnée, une lampe, une sphère transparente contenant une réserve d'huile et une longue mèche, dispensait un éclairage diffus.

— Nous sommes prisonniers, sire. Cette vieille harpie a bouclé la porte !

Le chagrin avait gonflé et rougi les yeux de dame Mangrelle.

— Nous sommes au moins à l'abri, dit Le Vioter.

Laurienne les avait entraînés dans une succession de couloirs et d'escaliers. En traversant les immenses cuisines, ils avaient perçu des éclats de voix qui provenaient des étages supérieurs.

— Cette truie d'Aprelle vous a pris pour Chambalain ! Heureusement qu'elle n'a pas contemplé le vrai : elle se serait étouffée dans son mépris !

Ils s'assirent côte à côte sur l'unique banc et mangèrent en silence. Si le pain de seigle avait conservé une certaine fraîcheur, les fruits étaient blets, la viande faisandée, et l'eau avait un goût prononcé de sel.

— Pourquoi avez-vous quitté la femme de votre vie, sire ? demanda Mangrelle à la fin du repas.

— On nous a séparés.

— Sur n'importe quel monde, la vie s'ingénie à séparer ceux qui s'aiment…

Elle fut saisie d'une nouvelle crise de larmes.

— Veuillez me pardonner de vous offrir ce lamentable spectacle, sire, articula-t-elle d'une voix entrecoupée de sanglots. Je n'ai pas encore épuisé mon réservoir de pleurs.

Elle s'essuya les joues d'un revers de manche énergique.

— Aprelle nous a servi de la saumure, reprit-elle. L'eau qui sert à conserver les viandes, l'eau usagée que les riches Iskraliens distribuent aux animaux et aux lépreux. Elle est imbuvable, mais pour l'occasion, elle nous sera d'une grande utilité.

— Comment ça ?

D'un mouvement de menton, elle désigna la lame d'un couteau de pierre.

— Je vais profaner votre beau visage, sire. Si vous voulez tromper la vigilance des miliciens, vous devez avoir l'air d'un lépreux. Quelques égratignures imbibées de saumure suffiront à donner l'illusion. Les plaies se boursoufleront et suppureront pendant quatre ou cinq jours. Les gardiens du bassin se figureront que vous en êtes au dernier stade de la maladie. Ils ne s'aviseront pas de vous soumettre à l'interrogatoire. Qu'en pensez-vous ?

— Je n'ai pas d'autre choix que de vous faire confiance, dame.

Un sourire amer effleura les lèvres de la Kélonienne.

— Si on m'avait dit que j'aurais un jour à mutiler l'archange de la rédemption.

Il retira sa cape, sa veste, sa chemise, ses bottines, posa son vibreur sur le carrelage et s'allongea, torse nu, sur le matelas. Mangrelle s'agenouilla sur les tommettes, se pencha sur lui, dénoua la compresse et examina la blessure de son avant-bras. Les chairs s'étaient refermées, avaient recouvré leur carnation naturelle, n'était-ce la teinte bleuâtre de la cicatrice. Elle ne jugea donc pas nécessaire de confectionner un nouveau pansement.

— Veuillez me pardonner le mal que je vais vous faire, murmura-t-elle en refermant les doigts sur le manche du couteau.

Elle pratiqua plusieurs entailles sur les joues, le front le cou et les mains de Rohel. Il ne ressentit dans un premier temps que de légers picotements, semblables à des piqûres d'insecte. Elle essuya ensuite les ruisseaux de sang à l'aide d'un chiffon, saisit le pichet et versa délicatement l'eau salée sur les écorchures. Un feu ardent se répandit dans les chairs ouvertes de Rohel, qui eut la sensation d'être tombé dans un buisson d'épines toxiques. Il serra les dents pour ne pas libérer les gémissements qui ne demandaient qu'à s'échapper de sa gorge.

— N'hésitez pas à crier si vous en avez envie, sire. J'ai entendu tant d'hommes hurler sur les pals ou sur les croix.

Il s'appliqua à ralentir sa respiration, à relâcher ses muscles tétanisés et, comme face au lupus, la douleur s'estompa peu à peu.

Mangrelle se recula et contempla son œuvre.

— Dans quelques heures, vous serez un lépreux plus vrai que nature. Vous saurez alors ce qu'est le mépris.

Elle se releva, posa le pichet et le couteau sur la table, puis recouvrit Le Vioter de la chaude couverture de laine.

L'obscurité cernait la flamme vacillante de la lampe dont la réserve d'huile était presque épuisée. Mangrelle s'assit sur le rebord du matelas, défit les boucles d'écaille de ses chaussures – elle avait opté,

parmi les nombreuses paires neuves que recelait le chariot du marchand ambulant, pour des sandales de tissu et de raphia, moins solides que des souliers de cuir, mais plus élégantes – puis dégrafa les boutons de bois verni de sa robe qu'elle fit passer par-dessus sa tête. Le Vioter entrevit les lépromes noirs qui lui couvraient les épaules et le dos et dont certains avaient la taille d'un œuf. Lorsqu'elle se glissa à son tour sous la couverture, il fut instantanément happé par la chaleur qui se dégageait de son corps.

Au cœur de la nuit, alors que les ténèbres avaient depuis longtemps vaincu la flamme de la lampe, les mains brûlantes de Mangrelle frôlèrent l'épaule et le flanc de Rohel. Cette caresse dérobée n'était pas le geste involontaire, inconscient, d'une femme ensommeillée, mais une provocation, une invitation à la fois audacieuse et effarouchée, un peu comme le vol de reconnaissance d'un insecte rassuré par l'immobilité d'un dormeur. Un silence palpable, tendu, régnait sur la pièce. Il ne percevait même pas son souffle : elle retenait sa respiration dans l'attente de sa réaction. En dépit de leur fatigue, ils ne s'étaient ni l'un ni l'autre endormis, comme s'ils avaient guetté, chacun de leur côté, le moment où l'autre donnerait le signal de leur union.

Les lépreuses ont beaucoup d'amour à recevoir et à donner…

En cet instant, il ne fut plus Rohel Le Vioter, l'amant comblé que les Garloups de Déviel avaient éloigné de la féelle Saphyr, mais un homme écrasé de solitude, un homme à qui s'offrait l'occasion d'oublier son immense détresse dans les bras d'une lépreuse de Kélonia. À l'intérieur de ce réduit obscur imprégné d'une odeur de légumes pourris, ils éprouvaient le désir mutuel de se nourrir l'un de l'autre, l'une parce que la maladie creusait un infranchissable abîme entre les autres et elle, l'autre parce que le destin avait semé des millions d'années-lumière entre sa compagne et lui.

Les doigts de Rohel épousèrent la peau embrasée de dame Mangrelle.

— Il ne faut pas, chuchota-t-elle. Rohel… Rohel Le Vioter… Archange de la rédemption… Je ne suis qu'une lépreuse, un puits infecté. Pense à celle qui t'attend, là-bas, si pure, si belle.

Ses protestations étaient de longs soupirs imprégnés d'un désespoir poignant. Ses mains rampèrent sur le visage et le cou de Rohel, escaladèrent délicatement les égratignures boursouflées par la saumure. Il lui caressa les épaules, les aisselles et le ventre. Les lépromes formaient des excroissances dures sous la tendre soie de sa peau. Non seulement il n'en éprouva aucun dégoût, mais son désir s'en trouva renforcé. Plus que dans le corps de Mangrelle, il ressentait le désir violent, impératif, de se plonger dans la beauté de son âme, de

s'abreuver à la source cachée de sa tendresse.

— Rohel Le Vioter, je t'attends et je t'aime depuis plus de trois cents ans.

Leurs bouches volèrent l'une vers l'autre avec une telle brusquerie que leurs dents s'entrechoquèrent. Les doigts fébriles de Mangrelle dégrafèrent la ceinture puis les boutons du pantalon de Rohel, s'insinuèrent sous le tissu relâché. La lèpre de Thulla n'avait pas étendu son emprise sur ses seins, comme si elle n'avait pas osé prendre d'assaut ces deux collines blanches et fermes, ces expressions arrogantes et imprenables de sa féminité.

Mangrelle s'allongea sur le dos, écarta les jambes, bascula le bassin vers l'avant, empoigna son amant des étoiles par les cheveux et, lentement, le poussa vers la faille offerte de son bas-ventre.

De la pointe de la langue, il cueillit un mamelon, un léprome, le nombril, le tendre pli d'une aine, le buisson pubien, puis il se débarrassa de son pantalon, enjamba sa partenaire et plongea résolument la tête entre ses cuisses ouvertes.

Les nymphes de Mangrelle avaient un goût de miel. Il fut chahuté par une puissante vague de plaisir lorsque le souffle, la bouche et les mains moites de la Kélonienne s'approprièrent son épée.

# CHAPITRE IV

La colonne des lépreux s’étirait sur plus de quatre kilomètres.

Elle prenait naissance sur le parvis du dôme noir dont un imposant bataillon de miliciens gardait l’entrée, dévalait les marches de l’escalier monumental, traversait l’immense esplanade nue, se répandait tout le long de la large avenue qui grimpait en louvoyant à l’assaut de la colline et se perdait dans l’entrelacs des ruelles tortueuses de la ville haute.

Les consultations de la pythonisse du Temps commençaient dans cinq heures, mais les lépreux, accourus de tous les coins du continent des plaines, montraient déjà des signes d’impatience. Des bagarres avaient éclaté en divers points de l’interminable file, tant bien que mal canalisée par des cohortes volantes de miliciens. Ces derniers avaient rétabli l’ordre à coups de gueule et de badines, de longues tiges de cuir tressé dont ils frappaient les belligérants du haut de leur chemalle. Une épée de pierre noire s’était même abattue sur le cou d’un grand escogriffe particulièrement agressif. Sa tête avait volé dans les airs et roulé dans le caniveau. Le sang qui avait jailli de son corps décapité, agité de spasmes, avait généreusement arrosé ses voisins pétrifiés.

Dame Mangrelle et Le Vioter se trouvaient à peu près à mi-pente de l’avenue, au beau milieu d’un groupe de thullalaustes, « des mystiques, des adorateurs de leur propre maladie, des fous », avait chuchoté la Kélonienne. Recouverts de bandelettes de la tête aux pieds, ils agitaient frénétiquement leurs crécelles, psalmodiaient des formules incantatoires, se balançaient d’un pied sur l’autre, répandaient une doucereuse odeur de putréfaction. Certains malades n’avaient plus la force de se tenir sur leurs jambes. On les avait installés sur des brancards de fortune munis à leur extrémité d’une

poignée de halage, une précaution qui ne les assurait pas pour autant de parvenir jusqu'au bassin du Temps.

— À l'ouverture des portes, ce sera chacun pour soi, soupira Mangrelle. Personne ne se souciera de ces pauvres bougres, ils agoniseront dans le caniveau.

Les blessures superficielles de Rohel, boursouflées par le sel, suintantes, remplissaient parfaitement leur office puisque aucun lépreux n'avait songé à contester sa présence dans la file d'attente.

La veille, réveillés au petit jour par Laurienne, ils avaient quitté la demeure de sire Lucain et de dame Aprelle comme des voleurs. Ils avaient erré toute la journée dans la ville haute, prenant leurs repas dans des gargotes réservées aux lépreux (vin au goût de vinaigre, eau croupie, pain rassis, viande corrompue, fruits et légumes chancis…), se promenant sur les bords du fleuve Futur, affrontant les railleries des passants sains ou des miliciens des Cohortes Angéliques aux faces bouffies d'arrogance. À la tombée de la nuit, ils étaient entrés dans une auberge située en bas de la colline principale, en principe interdite aux malades mais dont la tenancière n'avait pas résisté à la tentation d'empocher les deux cents kélonis – une petite fortune – que Le Vioter avait semés sur le comptoir. Elle leur avait demandé de s'enfermer à double tour, « en cas de contrôle inopiné de ces bâtards d'Angéliques », leur avait elle-même servi le dîner et le petit-déjeuner dans la chambre. Ils n'avaient d'ailleurs pas eu la moindre intention de sortir. Comme dans le réduit que leur avait attribué dame Aprelle, ils avaient passé une grande partie de la nuit à explorer le territoire de leurs sens. À l'aube, après un bain reconstituant (Mangrelle avait paressé plus d'une heure dans l'eau bouillante, acheminée vers la baignoire de faïence par un ingénieux système de cascades murales), ils s'étaient placés à l'extrémité de la file d'attente, déjà longue.

Les doigts de Mangrelle enserraient nerveusement le bras de Rohel, comme si elle avait peur de le perdre dans la cohue. Jamais un homme ne lui avait procuré autant de volupté. Les autres, ceux qu'elle avait connus avant lui – un amour de jeunesse, son époux sire Joséphain et ce vaurien de Chambalain –, ne s'étaient servis de son ventre que pour se soulager en elle. Elle avait certes grappillé quelques miettes de ces festins bâclés, mais elle en était à chaque fois ressortie avec une faim accrue, avec un pénible sentiment de frustration. Le Vioter cherchait autre chose dans l'acte sexuel. Attentif tout au long de l'union, il refusait de céder à la tyrannie de l'instinct animal, tutoyait les cimes sans jamais succomber au vertige, et c'est triomphant qu'il se dégageait d'elle, renforcé par l'exaltation et la préservation de sa virilité. Rassasiée, délicieusement vaincue, elle se sentait investie d'un rôle de gardienne du temple, elle avait l'impression d'être un puits miraculeux – « infecté », avait sifflé

Aprelle – dans lequel il se régénérait. Et plus il lui donnait du plaisir, plus elle dispensait son pouvoir de renaissance, et cela, davantage que l'éblouissement de ses sens, la plongeait dans un abîme de félicité.

Alors, malgré sa maladie, et parce qu'elle savait qu'il la quitterait un jour, elle jouissait sans retenue de ces heures offertes par les anges protecteurs. En elle s'ancrait la certitude qu'un destin hors du commun gouvernait Le Vioter, et elle en concevait une immense fierté, un peu puérile, comme si la gloire de l'archange rédempteur rejaillissait sur elle, lépreuse anonyme de Kélonia. Cette pensée l'aidait à surmonter les crises de désespoir qui venaient de temps à autre l'étreindre. Cela faisait deux jours qu'elle était séparée de ses enfants et elle souffrait cruellement de leur absence.

La promiscuité et la fébrilité engendraient une tension grandissante. Pour refroidir les ardeurs des lépreux, les miliciens jugèrent bon de se saisir d'un vieil homme, de lui arracher ses bandelettes, de le fouetter jusqu'au sang, de l'attacher au dossier d'une selle et de le traîner au grand galop sur les pavés. Ses hurlements ininterrompus restaurèrent rapidement le silence. Le Vioter se contint pour ne pas sortir son vibreur et abattre les tortionnaires. Ils étaient tellement nombreux qu'ils risquaient de le déborder et de se venger sur dame Mangrelle. Décelant la contraction de ses muscles, elle lui enfonça les ongles dans la chair de son avant-bras, à l'endroit de sa blessure, pour le supplier de ne pas s'interposer.

Au début de l'après-midi, alors que des nuages noirs occultaient le disque bleu pâle du soleil de Kélonia, les cinq séraphins, les responsables du clergé néopur, en vêtements d'apparat – toges blanches, galons dorés, coiffes coniques noires –, sortirent dans la cour du dôme noir et ordonnèrent l'ouverture des grilles monumentales.

Le bataillon des gardes, armés d'épées, de longs tridents ou d'arbalètes, intervint brutalement pour juguler les poussées rageuses des premiers rangs. Les cadavres jonchèrent par dizaines les dalles de marbre et les trottoirs. Des ruisseaux de sang s'écoulèrent dans les caniveaux jusqu'au pied de la colline, où ils stagnèrent en mares pourpres et visqueuses. Cette féroce répression ne dissuada pas d'autres lépreux de s'extraire de la file et de se précipiter vers le dôme en brandissant leur crécelle, en poussant des glapissements aigus. Des carreaux aux embouts de pierre taillée ou d'os surgirent des hauteurs et les cueillirent en pleine poitrine. Ils roulèrent un long moment sur les pavés de l'avenue pentue avant de s'immobiliser contre le mur d'une maison, contre un rocher, contre un trottoir ou contre un autre cadavre. Les ruisseaux empourprés se gonflèrent en torrents, des nuées de mouches désertèrent les bords du Futur pour venir s'abreuver dans la ville haute où se répandait une entêtante odeur de boucherie.

— Les idiots ! murmura Mangrelle. À quoi bon se presser ? La pythonisse ne se retire pas du bassin tant que chacun des lépreux ne l'a pas consultée !

— Certains ont attendu cinq ans, dit Le Vioter. Ils ne supportent pas d'attendre une minute de plus. Une réaction stupide mais humaine.

Elle lui baisa tendrement la paume de la main. La capuche de sa cape lui glissa sur les épaules lorsqu'elle se redressa et se hissa sur la pointe des pieds.

— Tu es tellement différent de nous, lui chuchota-t-elle à l'oreille. J'ai du mal à croire que tu es humain.

— Tout ce qu'il y a de plus humain, répondit-il dans un sourire. Et trop souvent stupide.

Elle fronça les sourcils et des lueurs de désarroi dansèrent dans ses grands yeux noirs.

— Tu dis ça pour… pour ce que tu as fait avec moi ? Avec une lépreuse ?

Il lui effleura les lèvres de l'index, un contact qui souffla sur les braises de son désir. Elle lui avait donné bien plus d'amour qu'elle ne se l'imaginait : la fusion de leurs deux corps l'avait irradié d'une énergie bouillonnante, d'un formidable appétit de vivre, et s'il était parvenu à échapper à la supplique de la petite mort, c'était parce qu'elle avait respecté son intégrité d'homme, que son ventre d'une extrême sensibilité n'avait pas cherché à lui dérober sa virilité. Il avait aimé Saphyr à travers Mangrelle, la lépreuse de Kélonia avait été un fragment insolite de la féelle d'Antiter.

— Ne sois pas stupide ! dit-il. C'est la chose la plus intelligente que…

À cet instant, quelqu'un tira sur la cape de Mangrelle. Saisie d'effroi, craignant d'avoir provoqué l'ire d'un milicien, elle se retourna. Un garçon d'une dizaine d'années, au visage ravagé et poussiéreux, vêtu de hardes crasseuses, se tenait en face d'elle.

— Yvain ! balbutia-t-elle. Yvain.

Elle s'accroupit et le pressa un long moment sur sa poitrine. Puis elle le repoussa, se releva et le fixa d'un air sévère.

— Qu'est-ce que tu fiches ici ?

— La même chose que toi, répondit Yvain, placide. Je viens consulter la pythonisse.

Il jetait des regards fréquents à Rohel par-dessus l'épaule de sa mère, comme pour s'assurer de la complicité de cet étrange compagnon de hasard.

— Ton visage ! (Elle baissa le ton de sa voix.) Qu'est-ce que tu lui…

— La même chose que le sire hors-monde, dit-il en désignant Le

Vioter d'un mouvement de menton. Avec une fourchette d'os et de la saumure.

— Tu crois peut-être que cette supercherie suffira à abuser la pythonisse ?

— Autant que le sire hors-monde !

— Pour lui, c'est différent. Retourne immédiatement chez ta tante Aprelle !

Le front buté d'Yvain montrait qu'il n'obtempérerait pas facilement aux injonctions de sa mère.

— Tante Aprelle n'en a que pour Mizelle ! lâcha-t-il entre ses dents serrées. Et je n'ai aucune envie de travailler dans la fabrique de bougies sacrées de sire Lucain. Je ne bougerai pas d'ici.

— Tu veux finir empalé, comme ton père et tes deux frères ? gronda Mangrelle. Et puis, qui te dit que nous avons l'argent pour payer ton droit d'entrée ?

— J'ai vendu tous les produits que j'avais récupérés dans le chariot. Plus ceux de Mizelle. Cela m'a rapporté trois cents kélonis. Les sept cents kélonis manquants, je les ai volés chez tante Aprelle !

Les lépreux les épiaient à la dérobée, cherchaient à comprendre les motifs de leur dispute. Le Vioter estima le moment opportun d'intervenir.

— On vous observe. Il vaut mieux le garder avec nous.

— Pas question ! Si le clergé néopur s'aperçoit…

— Tu ne le persuaderas pas de retourner chez ta belle-sœur, argumenta-t-il rapidement, constatant qu'elle perdait son sang-froid. Il fera semblant de t'obéir mais il se faufilera dans la file d'attente un peu plus bas. S'il reste près de nous, nous aurons au moins la possibilité de veiller sur lui.

Mangrelle se retourna, lui décocha un regard hostile, puis elle prit conscience de la justesse de son raisonnement et se rendit à ses arguments. N'était-il pas l'archange de la rédemption, l'envoyé des mondes supérieurs, l'être qui guiderait le peuple de Kélonia jusqu'à la source oubliée du Temps ? N'était-il pas l'homme qui avait exhumé le trésor enfoui de sa féminité ?

— Fassent les mondes purs que nous n'ayons pas à regretter cette décision, chuchota-t-elle en refoulant une nouvelle montée de larmes.

— Soyez mille fois remercié, sire ! s'écria Yvain d'une voix tellement joyeuse que plusieurs lépreux tournèrent la tête dans sa direction.

Un sourire radieux estompait les rides prématurées de son visage déjà fané.

*

Ils arrivèrent en vue des grilles à la tombée de la nuit. Les miliciens des Cohortes Angéliques n'avaient cessé de se relayer à l'entrée du dôme, mais ces quelques heures passées à battre le pavé suffisaient à les rendre irritables, intraitables.

Les épées ou les tridents se promenaient à quelques centimètres des têtes, des poitrines ou des ventres des lépreux des premiers rangs, et parfois des hommes, des femmes ou des enfants déséquilibrés par la pression désordonnée de la multitude venaient s'empaler sur les pointes acérées de pierre noire. Un véritable mur de cadavres et de blessés se dressait à proximité de la grille, et la puanteur se faisait désormais insoutenable. Les lamentations, les gémissements, les hurlements composaient un fond sonore assourdissant. Des malades pris de malaise s'effondraient au milieu de leurs compagnons d'infortune et, sauvagement piétinés, ne parvenaient pas à se relever. Solidement campé sur ses jambes, Le Vioter agrippait fermement le bras de Mangrelle et d'Yvain pour leur éviter d'être emportés par les vagues houleuses qui se brisaient sur les récifs des gardes.

Une vingtaine de mètres plus loin se dressaient les dais et les tables des percepteurs du culte, vêtus de chasubles bleues, auprès desquels les candidats à la consultation s'acquittaient des mille kélonis de la taxe phythonissienne. Plus loin encore, alignés sur le seuil du portail du temple, se tenaient les cinq responsables du clergé néopur, les séraphins, dont les faces blêmes se découpaient sur le fond d'obscurité du bâtiment. Leurs yeux luisaient de mépris sous leurs hennins hauts et noirs, les galons dorés de leur toge accrochaient les lueurs mourantes du crépuscule. Ils examinaient les lépreux, les soumettaient à quelques questions et, de temps en temps, pour des raisons connues d'eux seuls, refusaient l'accès du bassin à un individu ou à un groupe tout entier. Bien qu'ils eussent réglé leur droit de passage, ces derniers étaient alors escortés sous bonne garde vers une annexe du dôme, et nul ne savait ce qu'il advenait d'eux.

— Et ceux qui entrent dans le bassin ? Où vont-ils ? demanda Le Vioter à Mangrelle.

Le tumulte l'avait contraint à hurler. Il ne distinguait en effet aucune autre issue que le portail aux voussures sculptées sur les murs aveugles et convexes du dôme, enduits d'une substance noire qui évoquait le goudron. Il voyait entrer le flot des lépreux, mais il ne le voyait pas ressortir.

Ce fut Yvain qui répondit :

— On l'ignore, sire. Personne n'est jamais revenu du bassin. Certains prétendent que les consultants accèdent aux mondes supérieurs, d'autres qu'ils voguent pour l'éternité dans le grand fleuve du Temps.

Envahi d'un sombre pressentiment, Le Vioter enveloppa Mangrelle

d'un regard courroucé.

— Tu aurais pu me prévenir !

Elle se protégea le visage du bras, comme si elle craignait d'être frappée.

— Qu'est-ce que cela aurait changé ? plaida-t-elle d'une voix sourde. Ni toi ni moi n'avions le choix.

Au sein d'un groupe de vingt, ils franchirent sans encombre le premier barrage des miliciens. Une fois passé le goulet des grilles, la voie était relativement dégagée jusqu'aux tables et aux dais des percepteurs du culte. Mangrelle remit les trois mille kélonis à un homme maigre et triste qui, après les avoir soigneusement recomptées, transvasa les précieuses pierres plates dans un coffre frappé du sceau néopur.

Les miliciens du deuxième cordon s'écartèrent et, quelques minutes plus tard, Mangrelle, Yvain et Rohel se présentèrent devant les séraphins.

— Ne dis rien et laisse-moi faire, souffla la Kélonienne.

De près, les cinq responsables du clergé néopur ressemblaient à des mannequins de cire : même immobilité, même absence d'expression, même peau jaunâtre… Il était difficile de leur attribuer un âge, car, si aucune ride ni aucun autre signe de sénescence n'altérait leur visage lisse, ils paraissaient infiniment vieux, comme des êtres qui auraient traversé les siècles sans être marqués par les stigmates du temps. Des bagues d'os, serties de pierres précieuses, cerclaient les doigts d'une finesse peu commune, presque irréelle, qui dépassaient des amples manches de leur toge.

Les séraphins régnaient depuis plus de trois siècles sur une armée fanatique composée de cent mille miliciens, répartie en cent douze cohortes commandées par les chérubins. Le peuple kélonien ployait sous le joug néopur mais il ignorait les mécanismes internes qui régissaient le clergé. Issus pourtant de toutes les classes sociales de Kélonia, formés dans l'école sacrée située sur une autre colline de la ville haute, les miliciens – « On les appelle comme ça à cause des milices célestes, les armées des anges », avait précisé Yvain – gardaient jalousement le secret sur les « angélaires », les assemblées annuelles qui regroupaient l'ensemble des membres du clergé et à l'occasion desquelles étaient édictées les lois religieuses et sociales. Le clergé avait d'autant moins de mal à faire appliquer ses décrets que des dissensions internes affaiblissaient les adorateurs du fer, les seuls Kéloniens qui osaient s'opposer aux Cohortes Angéliques.

Les regards froids des séraphins se posèrent tour à tour sur Mangrelle, Yvain et Le Vioter. Derrière eux, un couloir s'enfonçait dans le ventre du bâtiment. Tous les cinq mètres, des torchères murales éclairaient les silhouettes claires et figées de miliciens.

— D'où venez-vous ? demanda un séraphin.

Une dureté implacable sous-tendait sa voix haut perchée.

— De Palandare, un village des plaines, Esprit Céleste, répondit Mangrelle, qui avait toutes les peines du monde à maîtriser le tremblement nerveux de ses membres. Notre ferme a été détruite par les adorateurs du fer…

— Est-ce là ton mari ? Ton fils ?

— Yvain est mon fils, mais cet homme n'est qu'un ami.

Le séraphin se tourna vers Le Vioter.

— Quel est ton nom ?

— Il s'appelle Chambalain, dit aussitôt Mangrelle. Il est muet et n'a aucune famille. Je l'ai recueilli après la mort de mon mari. J'avais besoin d'un homme pour les travaux de la ferme.

Les lèvres minces du séraphin se tordirent en une grimace – sa façon à lui de sourire, peut-être.

— Je suppose que tu l'emploies à d'autres fins qu'aux travaux de la ferme…

La tête baissée, Mangrelle s'abstint de protester de son innocence. Les responsables néopurs toléraient les manquements aux lois du veuvage, pas les atteintes à leur intelligence.

— Vous, les gens des plaines, vous êtes encore plus proches de la bête que de l'ange ! reprit le séraphin. Les yeux de ton ami sont d'une couleur peu courante. Ses traits sont différents de ceux des hommes kéloniens. Il semble venir… d'un autre monde.

Les doigts de Rohel se crispèrent sur la crosse du vibreur. Dans la cour inondée de ténèbres, les autres lépreux réfrénaient tant bien que mal leur impatience. La nuit absorbait les dernières traînées de lumière bleue. Des rafales d'un vent piquant, chargé d'humidité, déchiquetaient les nuages, sifflaient dans les pannes du dôme, gonflaient les capes, les toges, les vestes, les robes.

— La femme est lépreuse, déclara un deuxième séraphin d'un ton neutre. L'homme et l'enfant se sont simplement mutilé le visage.

Une pâleur mortelle se déposa sur les traits et les lépromes de Mangrelle. La face ornée d'un rictus vénéneux, le premier séraphin s'approcha de Rohel.

— Tu n'es ni muet ni fou, n'est-ce pas ? J'aimerais maintenant que tu recouvres l'usage de la voix pour nous dire d'où tu viens et nous expliquer pourquoi tu cherches à nous tromper. Fort maladroitement, d'ailleurs ! L'Esprit Céleste Algézir sait établir la différence entre les tumeurs lépreuses et les simples égratignures saupoudrées de sel !

Désespérée, Mangrelle saisit Yvain par les épaules et le pressa contre son ventre. Les plaies gonflées par la saumure avaient suffi à abuser les lépreux, mais pas les hauts responsables du clergé néopur. Ils allaient échouer tout près du but. Ils seraient condamnés à l'atroce

supplice du pal ou de la crucifixion, et de la famille Verprez, une famille autrefois honorable, ne resterait qu'une fillette de cinq ans, prisonnière de la grosse Aprelle. Elle se rendait compte qu'elle avait entraîné ses enfants et Le Vioter, l'archange de la rédemption, l'espoir de tout un peuple, dans une voie sans issue.

Une dizaine de miliciens convergeaient dans leur direction.

— Je te donne le choix suivant, sire Chambalain… ou qui que tu sois ! dit le premier séraphin. Ou tu te confesses spontanément à nous, ou je confie cette femme et son fils aux bons soins d'un bourreau du dôme.

Le Vioter évalua la situation d'un bref regard. Reprendre l'initiative, frapper à la tête, vite et fort, un principe immuable des combattants d'Antiter.

— Promettez-moi d'abord de laisser Mangrelle et Yvain tranquilles. Ils sont innocents. S'ils ont exécuté mes ordres, c'est que je les avais menacés de mort.

— Tu t'exprimes bien pour un muet ! gloussa le séraphin. Ils ne souffriront pas : nous leur trancherons directement le cou.

Des sourires grimaçants fleurirent sur les lèvres jaunes de ses quatre pairs.

— Votre mansuétude me va droit au cœur, messires, dit Le Vioter en dégrafant le fermoir de sa cape.

Il s'avança d'un pas. D'un geste précis, il agrippa le col de la toge du séraphin, le retourna, le plaqua contre lui, lui enroula le bras autour du cou puis, de sa main libre, sortit le vibreur de sa veste et lui braqua le canon sur la tempe.

— Ordonne à tes hommes de reculer !

Un silence mortuaire retomba sur la cour du dôme subitement peuplée de statues.

— Conduis-nous jusqu'au bassin du Temps. Au moindre mouvement suspect de tes angelots, je te pulvérise le cerveau !

Les miliciens n'avaient jamais vu d'arme semblable. D'une taille ridicule, totalement dénuée de pointe de pierre ou d'os, elle ressemblait vaguement aux pièces métalliques qu'ils avaient déterrées dans les temples souterrains des adorateurs du fer, mais ils n'avaient aucune idée du danger qu'elle représentait.

— Ne vous laissez pas impressionner ! rugit un chérubin, un capitaine de cohorte. Cet individu n'est qu'un misérable sectateur du fer !

Levant son épée à la lame noire, il se rua vers Rohel et le séraphin, dont la respiration se faisait de plus en plus sifflante. Il se rendit compte que le court canon de l'arme s'orientait dans sa direction, mais il continua d'avancer, roulant des yeux furibonds. Une onde scintillante jaillit de la bouche du vibreur, jeta un éclair livide

dans la nuit naissante et lui percuta le front. L'espace de quelques secondes, une âcre odeur de viande carbonisée domina les lourds effluves de sang colportés par le vent. L'épée du chérubin lui échappa des mains et se brisa en retombant sur les dalles. Il battit l'air de ses bras avant de basculer à la renverse. Son cerveau commença à se répandre par la cavité aux bords noirs et fumants qui s'épanouissait entre ses sourcils.

— Ne bougez pas ! glapit le séraphin. C'est un hors-monde ! Un démon de l'espace ! Son arme projette des ondes mortelles !

— Allons-y ! aboya Le Vioter. Mangrelle, Yvain, derrière moi.

Ils pénétrèrent sans opposition dans le couloir du dôme.

Les quatre séraphins restants ignoraient comment, malgré l'antifer, ce hors-monde avait pu atterrir sur Kélonia. Probablement était-ce l'un de ces trafiquants sans cervelle qui hantaient l'espace, ou encore un déserteur qui s'était éjecté de son vaisseau à bord d'une cellule autonome de survie. Quelle que fût sa provenance, il n'irait pas bien loin : la pythonisse n'était qu'une illusion, une apparition immatérielle qui surgissait tous les cinq ans dans le bassin du Temps. Elle se contentait de fixer les consultants d'un regard triste et compatissant. Elle ne leur était d'aucun secours concret, mais les séraphins avaient orchestré et entretenu sa légende. Les consultations quinquennales leur permettaient de renflouer les caisses du culte néopur et, par la même occasion, de débarrasser Kélonia de quelques milliers de lépreux. Lorsqu'ils avaient contemplé l'image holographique de la pythonisse, les malades ressortaient du bassin par un labyrinthe truffé de trappes. Ils tombaient dans les entrailles du dôme, dans des fosses profondes où on les laissait tranquillement mourir de faim et de soif. Puis on récupérait leurs cadavres dans un état de putréfaction avancée, on séparait les peaux parcheminées des squelettes et on récupérait les os, un matériau très précieux sur un monde privé de métaux, avec lequel on fabriquait, outre les armes, de multiples accessoires indispensables à la vie courante. La mystérieuse disparition des lépreux ne faisait qu'enrichir le mythe, et ils se pressaient à chaque consultation plus nombreux devant les grilles du dôme, abandonnant des sommes astronomiques dans les coffres des percepteurs du clergé.

La lèpre du Thulla s'était déclarée à l'issue de la grande guerre de la Tortue (elle avait probablement été importée sur la planète par un vaisseau ennemi abattu : le virus était d'origine spatiale). Elle avait facilité l'émergence du culte néopur, dont l'Angélivre, le manuel de purification angélique, était devenu l'ouvrage de référence de tout un peuple désespéré par les ravages de la guerre. Après avoir renversé le gouvernement de la reine Amigaëlle, les séraphins des premiers temps

avaient isolé Kélonia en murant la salle de commande du bouclier magnétique protecteur, qu'ils avaient rebaptisé l'antifer. Ils avaient interdit l'usage des métaux, déclarés responsables de tous les malheurs qui s'étaient abattus sur la planète. Les Cohortes Angéliques avaient impitoyablement détruit ou enterré les machines, les vaisseaux, les véhicules, les armes, les conduits d'énergie magnétique et tous les menus objets de la vie quotidienne. Les séraphins avaient bâti leur siège, le dôme noir, sur la plus haute colline du massif de l'Éternité, autour du bassin du Temps, à l'endroit même où s'était dressé le palais de la reine Amigaëlle. Ils n'étaient pas parvenus à percer le mystère de la pythonisse, mais avaient immédiatement saisi tout le parti qu'ils pouvaient tirer de ses régulières et inexplicables apparitions. Ils avaient inclus dans leur enseignement les stances prophétiques des antiques cultes érigés sur la visiteuse du Temps.

Les séraphins des générations suivantes avaient perfectionné le système. Ils avaient d'abord démantelé la Ligue-lie, la ligue des guérisseurs libres, un groupe de thérapeutes ambulants qui exploitaient la propriété des cristaux (et obtenaient des rémissions partielles ou totales de la lèpre de Thulla, ce qui les rendait particulièrement indésirables). Ils avaient ensuite réaménagé les sous-sols du dôme de manière à rationaliser la récupération et la transformation des squelettes.

Le clergé néopur n'était pas le seul à profiter de ce parfum frelaté de miracle : la guilde des marchands, une organisation puissante qui regroupait également les manufacturiers et les grandes coopératives agricoles des plaines, ne voyait aucun inconvénient à se fournir en matière première dans les ateliers souterrains du culte. Et si les séraphins interrogeaient et refoulaient certains lépreux à l'entrée du dôme, c'était que les familles de ces derniers, des familles bourgeoises parfaitement averties de ce qui se tramait dans les fosses souterraines, avaient au préalable monnayé (très chèrement) leur grâce. Les rescapés étaient regroupés dans une salle de l'annexe, puis relâchés sans explication à la fin des consultations.

Le peuple kélonien avait reporté tous ses espoirs sur la venue de l'archange rédempteur, Le Vioter, l'envoyé des mondes supérieurs… Un mythe vieux de plus de vingt siècles.

*En sa main tiendra une arme terrible qui lancera des éclairs brillants…*

Se pourrait-il que…

Les quatre séraphins se consultèrent du regard. Chacun de leur côté, ils avaient suivi un cheminement identique, abouti aux mêmes conclusions : ce hors-monde correspondait étrangement à la description de l'archange Le Vioter. Il n'était pas habillé de vert mais il avait fort bien pu changer de vêtements.

Ils tournèrent la tête en direction des silhouettes qui s'évanouissaient à l'extrémité du couloir.

— C'est peut-être lui que la pythonisse attend, Esprits Célestes, déclara le séraphin Gunjir.

— Une coïncidence probablement, avança le séraphin Vernel. Il n'a guère l'allure d'un archange.

— Peut-être, mais nous devons nous en assurer, intervint le séraphin Algézir. J'aimerais connaître les raisons pour lesquelles il a cherché à se faire passer pour un lépreux.

— Quelle importance ? coupa Gunjir. Le Vioter ou non, lépreux ou non, il tombera comme les autres dans une fosse et les dépouilleurs récupéreront ses os.

— Nous devons nous en assurer, Esprits Célestes, insista Algézir. La pythonisse n'a encore jamais parlé, mais rien ne nous dit qu'elle restera muette jusqu'à la fin des temps.

# CHAPITRE V

— Écartez-vous ! Écartez-vous !

Deux torchères suspendues de chaque côté de la porte basse jetaient des lueurs mouvantes sur les miliciens de faction au bout du couloir. Leurs yeux exorbités, leurs traits figés et leurs mains crispées sur les hampes de leurs tridents trahissaient leur désarroi. Jusqu'alors, ils avaient eu affaire à des lépreux craintifs, respectueux, écrasés par la solennité de l'endroit, et ils se trouvaient tout à coup face au séraphin Michalain, l'un de leurs cinq chefs suprêmes, à demi étranglé par un grand gaillard aux cheveux noirs et bouclés. Les accompagnaient une femme – très belle, n'étaient-ce les lépromes qui lui ravageaient les joues et le cou – et un enfant d'une dizaine d'années au visage de vieillard.

Les miliciens avaient perçu des ordres lointains, des coups de gueule qui avaient déchiré le silence profond du dôme, mais la bifurcation et l'étranglement du couloir les avaient empêchés d'évaluer la gravité de la situation. Ils avaient présumé que des adorateurs du fer s'étaient glissés parmi les candidats à la consultation et avaient provoqué une bataille rangée dans la cour intérieure du bâtiment.

Le grand gaillard, au physique peu commun, braquait un objet mystérieux sur la tempe du séraphin.

— Ouvrez la porte du bassin et écartez-vous !

Au regard noir que lança le haut responsable du clergé à ses hommes, ils comprirent qu'ils avaient intérêt à s'exécuter s'ils ne voulaient pas achever prématurément leur existence sur l'aiguille effilée d'un pal. Tandis que les autres se reculaient dans la pénombre des couloirs latéraux, l'un poussa du pied la porte basse qui grinça un long moment sur ses énormes gonds de pierre.

— Maintenant que vous êtes parvenu à… à vos fins, sire, relâchez-moi.

— Je te convie à la consultation, répliqua Le Vioter. Au cas où les miliciens auraient la malencontreuse idée de nous suivre dans le bassin.

Il enfonça le genou dans les reins du séraphin et le poussa sans ménagements vers l'entrée du bassin. Ils durent se baisser pour passer sous la voussure de la porte, que Mangrelle, plus morte que vive, eut le réflexe instinctif de refermer derrière elle.

Une dizaine de torchères disposées en cercle éclairaient une immense salle nue. Au loin, sur le mur du fond, se découpait la bouche arrondie et sombre d'une galerie. Ils parcoururent un espace dallé d'une cinquantaine de mètres de longueur pour accéder au bassin proprement dit, une fosse creusée au centre de la salle, ceinte d'un muret de vieilles pierres, au centre de laquelle se dressait un étroit promontoire rocheux.

Une lueur ténue, fixe, contrairement aux flammes ondulantes des torchères, effleurait les reliefs du rocher. Yvain se faufila par l'une des quatre ouvertures du muret et dévala les marches usées qui menaient au fond de l'excavation.

— La pythonisse ! s'écria-t-il.

Il tomba à genoux sur le sol de terre battue et, les larmes aux yeux, contempla la silhouette floue qui se tenait au pied du promontoire, à l'intérieur d'un halo de lumière blanche. Saisi par l'atmosphère légère, impalpable, du bassin, il lui semblait tout à coup basculer dans un autre espace-temps, pénétrer dans une bulle d'éternité. Il était arrivé au terme de son voyage.

Mangrelle, Le Vioter et le séraphin descendirent à leur tour dans la fosse, s'immobilisèrent derrière Yvain et observèrent la pythonisse. C'était, pour autant qu'ils pouvaient en juger, une femme jeune, d'une beauté surnaturelle. Ses longs cheveux noirs s'écoulaient en torrents scintillants sur ses épaules et sa poitrine. Ses yeux diamantins, dépourvus d'iris, lui mangeaient le tiers du visage. Une tristesse infinie imprégnait ses traits à l'incomparable finesse. À chacun de ses mouvements, les traînes des voilages translucides et superposés dont elle était revêtue dessinaient des arabesques entrelacées et fugaces. Elle ne paraissait pas faite de chair et d'os, mais d'émulsions à la fois intenses et nébuleuses, un peu comme une image holographique surexposée.

Elle se rapprocha de la paroi extérieure de sa prison de lumière et fixa tour à tour les visiteurs. Puis ses yeux étincelants revinrent se poser avec insistance sur Le Vioter (c'était, davantage qu'une certitude visuelle, une sensation, une douce chaleur qui lui léchait le front). Il fut alors traversé par la fugitive impression de la connaître. Elle

surgissait brusquement d'une zone inconsciente, inaccessible, de son esprit.

— Cessez donc de m'étrangler, sire ! gémit le séraphin. Nous pouvons sortir, maintenant que vous l'avez vue. Elle est sourde et muette. Vous n'en tirerez rien de plus.

— Tu commets une erreur, séraphin…

Ils se demandèrent d'où avait jailli cette voix, ce chuchotement à peine audible et pourtant d'une inégalable clarté, cette communication autant télépathique que verbale qui semblait provenir des profondeurs de l'espace et du temps.

Ébahi, le séraphin leva des yeux craintifs sur la pythonisse dont les lèvres pâles remuèrent à nouveau. Le murmure musical leur parvint avec quelques secondes de décalage, de la même manière qu'une transmission holo effectuée à des secondes-lumière de distance.

— Des océans de temps nous séparent, séraphin, mais je t'entends aussi nettement que tu m'entends. Les jours sont venus de l'achèvement du règne néopur. Car m'apparaît enfin celui que j'attends depuis plus de trente de vos siècles, Le Vioter, l'archange de la rédemption, l'homme qui incarne l'avenir des humanités des étoiles.

Un feu dévorant embrasa le corps de Mangrelle, incendia tous les doutes, tous les remords qui l'avaient assaillie quelques minutes plus tôt. Son intuition ne l'avait pas trompée : elle, la lépreuse de Kélonia, avait été l'indispensable lien entre l'archange de la rédemption et la visiteuse du Temps. En cet instant, la malédiction de son existence s'effaçait comme par enchantement.

— Je n'étais pas certaine que tu passerais un jour sur Kélonia, archange Le Vioter, reprit la pythonisse. C'était seulement l'un de tes futurs possibles. Maintenant que je te contemple dans le bassin du Temps, je sais que j'ai fait le bon choix.

— Quel choix ? maugréa Le Vioter.

Les paroles sibyllines de la visiteuse du Temps, si elles confirmaient les affirmations de Mangrelle, ne l'éclairaient guère sur le rôle qu'il était censé jouer sur ce monde abandonné des hommes et des dieux. On le présentait comme le personnage principal d'une pièce dont il ne connaissait ni les tenants ni les aboutissants. Il avait la sensation d'être le jouet d'une manipulation, un pion candide manœuvré par des forces mystérieuses. Son bras se resserra machinalement autour du cou du séraphin.

— Le choix de la vie, répondit la pythonisse. Nous, les envoyés du réseau-Temps, ne sommes pas gouvernés par les lois de linéarité, de chronologie. Nous déambulons d'un temps à l'autre, passé, présent, futur, aussi facilement que vous passez d'une pièce à l'autre de vos demeures. Les humains des mondes recensés ne sont pas conscients des conséquences ultérieures de leurs pensées et de leurs actes. Le

futur n'est pas figé : il se modifie en fonction de l'évolution humaine. Nous, membres du réseau-Temps, avons la charge de surveiller les fluctuations des avenirs possibles.

— Quel rapport avec moi ? coupa impatiemment Le Vioter.

Toujours agenouillé au pied de la bulle de lumière, Yvain éprouvait un sentiment beaucoup plus profond que le simple émerveillement d'un enfant devant un phénomène surnaturel. Il rentrait chez lui, il réparait enfin l'erreur qui lui avait valu de naître et de vivre sur Kélonia. Par-dessus son épaule, il jeta un bref coup d'œil à dame Mangrelle. Bien qu'elle eût une tendance marquée à délaisser ses enfants pour s'occuper des hommes qui passaient dans sa vie, elle avait été une bonne mère, meilleure en tout cas que la plupart des matrones acariâtres qui terrorisaient ses amis du village de Palandare. Ni la maladie ni la pauvreté n'étaient parvenues à émousser l'affection qu'il lui portait, et pourtant, si la possibilité s'en présentait, il la quitterait sans la moindre hésitation.

— Le futur probable des humanités est sombre, archange Le Vioter, dit la pythonisse. Déjà se manifestent les signes avant-coureurs de l'anéantissement des hommes. J'ai vu s'égrener le temps pendant trente siècles, j'ai vu se rapprocher le futur. La guerre des âmes engendrera une souffrance dont nul ne peut avoir idée. C'est à l'essence même des humains que s'attaqueront leurs adversaires, les êtres issus des trous noirs… Les Garloups.

Poussant le séraphin devant lui, Le Vioter contourna Yvain et s'approcha du halo de lumière. Il s'efforça de soutenir le regard de la pythonisse, mais l'intolérable éclat des yeux de la visiteuse du Temps l'en empêcha.

— Vous connaissez les Garloups ?

— Ceux que tu as rencontrés, les émissaires du Cartel de Déviel, sont des modèles de patience et de douceur en comparaison de ceux qui attendent, tapis dans le non-univers, que s'ouvrent les portes célestes. Et c'est toi, archange Le Vioter, qui as été choisi pour leur remettre le Mentral, la formule qui ouvre des brèches dans l'espace. Ils l'invoqueront, jailliront par milliards des trous noirs, déferleront sur les mondes recensés, ivres de vengeance, ivres de carnage. Je vois en toi le passé, je vois les corps de tes parents, de tes amis, étendus sur le carrelage des maisons ou sur les pierres des rues, je vois le visage de celle qu'ils ont enlevée, la féelle Saphyr dont le chant extatique apaise les blessures de l'âme. Les Garloups ignorent la notion de pitié.

— D'où viennent-ils ?

Des bruits confus de pas et de voix transperçaient la porte de bois et les murs de pierre. Le dôme néopur résonnait maintenant d'une agitation fébrile, des claquements des semelles sur les dalles, des aboiements des officiers des Cohortes Angéliques.

— Il ne m'est pas permis de te révéler leur origine. Ce sera à toi de la découvrir. Sache cependant que les Garloups ne se comportent pas comme des adversaires ordinaires. Bien qu'engendrés par les humains, ils ne sont pas humains. Tu leur remettras la formule, le Mentral, pour qu'ils te restituent Saphyr, la féelle d'Antiter. Mais, selon un futur probable, ils ne respecteront pas les termes de leur contrat. Dès qu'ils seront en possession de la formule, ils tenteront de vous tuer, elle et toi.

Le Vioter demeura un long moment interdit. Sans même s'en rendre compte, il relâcha son étreinte, et le séraphin, à demi asphyxié, s'effondra en tournoyant à ses pieds. La pythonisse le reliait brusquement à son passé, abolissait les six années qui s'étaient écoulées entre son départ d'Antiter et son atterrissage en catastrophe sur Kélonia. Il lui semblait tout à coup découvrir les cadavres ensanglantés de ses parents, de ses frères et sœurs, de ses amis… Étreindre Saphyr, se désaltérer à la source de sa bouche, se nourrir de sa tiédeur, de son odeur… Il se trouvait dans plusieurs endroits à la fois, dans les rues de la cité de cristal d'Antiter, à l'intérieur d'une chambre baignée d'une lumière dorée, sur la grève de sable blanc de la mer Terrannée, dans le bassin du Temps d'Iskra. Les scènes du passé, du présent, du futur se confondaient, s'enchevêtraient, composaient une symphonie d'existences parallèles simultanées. Le Vioter ne côtoyait pas seulement une lépreuse de Kélonia, son fils et un haut responsable du clergé néopur, mais également son vieil instructeur d'Antiter, ses collègues agents du Jahad, les Ultimes du Chêne Vénérable, tous les hommes et les femmes, adversaires ou alliés, qui avaient traversé son existence. Il comprenait maintenant pourquoi il avait eu l'impression de reconnaître la pythonisse quelques minutes plus tôt : elle était inscrite depuis toujours dans sa destinée, comme Saphyr. Comme Mangrelle, comme tous ceux et celles qu'il avait été amené à aimer, à haïr, à secourir, à combattre, à tuer…

— Puisque tout est écrit, à quoi cela sert-il de nous rencontrer ? murmura-t-il d'une voix imprégnée de rage et de détresse. Je ne suis pas le porteur de l'avenir des humanités, mais de son malheur. Je ne suis pas un archange, mais un homme piégé par les démons.

Les lèvres nacrées de la visiteuse du Temps s'étirèrent en un sourire chaleureux avant de recommencer à s'agiter.

— Tu es le premier maillon d'une nouvelle chaîne d'évolution. Tu parles de malheur là où il conviendrait d'évoquer la notion de transformation. Les démons des trous noirs ne sont que des reflets de la conscience humaine, les fruits pervers des pensées déçues. Tôt ou tard, d'une manière ou d'une autre, ils surgiront sur les mondes habités et accompliront la mission pour laquelle ils se sont de toute éternité préparés : anéantir les humanités. Le réseau-Temps considère

comme une grande chance que l'avènement massif des Garloups repose sur tes seules épaules, archange Le Vioter. Imagine un instant que vous soyez des centaines à posséder le Mentral : les êtres des trous noirs ouvriraient d'innombrables brèches dans l'espace et nous ne pourrions ni provoquer ni contrôler leur invasion.

— Une fois qu'ils disposeront de la formule, rien ni personne ne pourra les arrêter.

— Détrompe-toi. Les humanités bénéficient du soutien du réseau-Temps. Nous sommes nous-mêmes d'anciens humains, ou plus exactement des humains qui disposaient d'une conformation cérébrale spécifique. Comme ce garçon…

Un cri de joie s'échappa de la gorge d'Yvain : il avait enfin retrouvé sa vraie famille. Il allait bientôt quitter Kélonia, repartir avec la pythonisse, se fondre à jamais dans les couloirs du Temps. Il ne souffrirait plus de la gravité étouffante de son monde natal qui déformait son petit corps trop tendre, qui le transformait en vieillard prématuré. Il se rendait compte qu'il était un inadapté planétaire, un être trop fluide, trop volatil pour demeurer confiné dans les limites astreignantes de la matière, de l'espace-temps. Il se releva et vint enlacer tendrement sa mère. Alarmée par ce geste, un geste inhabituel de la part de son fils, Mangrelle ressentit dans sa chair, dans son âme, la douleur de la séparation.

— Il n'entre pas dans les attributions du réseau-Temps d'empêcher l'irruption des Garloups, poursuivit la pythonisse, mais si nous conservons la maîtrise de la situation, nous aurons la possibilité d'atténuer les souffrances des humanités. On soigne plus facilement une maladie dont on a localisé l'origine. Nous assumerons cette tâche jusqu'au jour où quelqu'un se lèvera et rendra leur souveraineté aux hommes. La fille qui naîtra de ton union avec la féelle Saphyr.

— Ils ont probablement entendu parler de la prophétie, dit Le Vioter. Et, vous l'avez vous-même souligné, ils chercheront à nous tuer dès que je leur aurai remis le Mentral.

Un éclat de lumière accrocha le regard du séraphin recroquevillé sur le sol. Il tourna la tête en direction du hors-monde, vit que l'arme métallique pendait mollement au bout de son bras. Accaparé par sa conversation avec la pythonisse, l'archange Le Vioter – la réalité avait fini par rattraper la légende – ne prêtait plus aucune attention à son otage. Le tumulte s'était apaisé dans les couloirs du dôme. Les chérubins des Cohortes Angéliques craignaient qu'un assaut ne signe immédiatement la mort du responsable du culte néopur et ils avaient probablement tendu des nasses dans les galeries de dégagement ou dans les caves souterraines de retraitement des cadavres.

— Voilà pourquoi je t'attends depuis trente de tes siècles, archange Le Vioter. Voilà pourquoi le réseau-Temps a conçu les

consultations quinquennales et la légende qui porte ton nom.

— Nos probabilités de rencontre étaient infimes : j'aurais pu passer sur Kélonia entre deux consultations, être refoulé à l'entrée du dôme. Et si dame Mangrelle ne m'avait pas invité à partager son dîner, je n'aurais jamais entendu parler de la légende.

— Le réseau-Temps ignorait la date exacte de ta venue, car l'ordre chronologique relève du libre arbitre des hommes, mais il savait que ton passage serait lié à une consultation.

— Et si j'avais atterri sur une autre planète que Kélonia ?

La visiteuse du temps libéra un rire musical.

— La question ne se pose plus : tu es sur Kélonia ! Mais, si cela peut te rassurer, plus de dix mille envoyés du réseau t'attendaient sur les mondes de tes autres futurs, probables, possibles ou simplement envisageables. Tous sont – étaient – chargés de te livrer le même message.

Mangrelle pressait convulsivement Yvain contre son ventre. Elle oscillait entre plusieurs sentiments, le déchirement que représentait le départ imminent et définitif de son dernier fils et le ravissement que lui procurait la vision de la pythonisse. La conversation entre l'archange et la visiteuse du Temps dépassait le plus souvent son entendement, mais elle comprenait que la trajectoire de cet homme surgi de l'espace ne s'achevait pas sur Kélonia. Il était bien davantage que le rédempteur angélique qu'attendait le petit peuple kélonien, il était l'être sur lequel reposait le sort de toutes les humanités, et elle tutoyait tout à coup des cimes vertigineuses, elle qui avait toujours rampé dans la boue d'une vie marquée par la mort et la maladie. Fascinée, elle ne s'aperçut pas que le séraphin se rapprochait, centimètre après centimètre, du bras armé de Rohel.

— Les armes traditionnelles, qu'elles soient de fer, de feu ou d'onde, sont totalement inopérantes sur les Garloups, reprit la pythonisse. Vois avec quelle facilité le Cartel de Déviel a exterminé ton peuple, le grand peuple d'Antiter, le peuple des origines.

— Ce qui signifie que je n'ai aucune chance de leur échapper après leur avoir remis le Mentral, aucune chance d'accomplir la prophétie des Grands Devins.

— Aucune dans l'état actuel des choses. Mais le réseau a consulté les archives intemporelles, mené un important travail de recherches et peut-être trouvé la solution : Lucifal.

Ce mot, qu'elle n'avait pourtant pas accentué, avait retenti comme un coup de cymbale. Des frémissements parcoururent l'échine et la nuque de Rohel.

— Lucifal, l'épée forgée par des dieux oubliés et trempée dans la lumière de la création, reprit-elle. L'épée qui servit à vaincre les démons primitifs, l'épée dérobée par la magicienne Cirphaë et

férocement gardée par les exilés du Temps.

— Où ? cria Le Vioter.

Une flamme brûlante lui dévorait le corps et l'esprit, la chaleur intense de Lucifal se répandait dans ses veines, comme si l'épée de lumière faisait déjà partie de lui-même, comme si elle était le prolongement naturel de son cerveau et de son bras.

— Dans un monde qui n'appartient pas à l'univers matériel et dont la porte se situe sur le territoire de dame Ablaine, la chasseresse de la forêt du Passé. Des passages secrets existent sur toutes les planètes recensées, mais les humains en ont le plus souvent égaré les clefs.

— Ce n'est pas précis !

— Les membres du réseau-Temps n'ont pas accès à l'univers matériel : la gravité les tuerait en quelques secondes. Vois comment ce garçon – elle désigna Yvain –, un intemporel fourvoyé dans un corps, souffre de la compression de l'espace et du temps. Ses cellules se détériorent plus vite que les vôtres. Nous ne voyons donc pas l'envers du décor et nous ignorons sous quelle forme se présentent les portes intermédiaires. Fais confiance à ton intuition, à ta force intérieure, le plus fiable de tes guides.

— Mais dame Ablaine est une magicienne, une femme cruelle qu'aucun mortel n'est en mesure de vaincre, intervint Mangrelle.

La tête de la pythonisse pivota légèrement en direction de la Kélonienne.

— Ne te laisse pas abuser par tes croyances. Elle tire son immortalité des arbres guérisseurs et son invincibilité de sa horde de lupus noirs. Les arbres meurent après lui avoir fait don de leur énergie vitale et elle ne sait pas comment les féconder. Il n'en reste aujourd'hui qu'une poignée, c'est pourquoi elle les réserve à son seul usage.

Soufflées par d'imperceptibles courants d'air, les lueurs des torchères caressaient furtivement les pierres du muret, le sol de terre battue, les flancs grenus du promontoire rocheux.

— En admettant que je trouve ce passage… commença Le Vioter.

— Des envoyés du réseau t'attendront de l'autre côté, coupa la pythonisse. Ils te guideront jusqu'au monde de Cirphaë et des exilés du Temps.

— Pourquoi ne puis-je pas directement voyager par l'intermédiaire de votre réseau ?

— Parce que, à la différence de ce garçon, tu n'es pas doté d'une conformation cérébrale spécifique, archange Le Vioter. Tu serais incapable de supporter la montée brutale de l'énergie intemporelle. Tu requiers un temps d'adaptation. Ta physiologie évoluera progressivement dans le passage qui mène de la matière à

l'intemporel, de la chronologie à l'achronie. Tu resteras toutefois soumis à des contraintes qui t'empêcheront d'utiliser toutes les ressources du réseau.

— Combien de mois, combien d'années cela me prendra-t-il ?

— Ne juge pas selon des critères de l'univers matériel. Une fois que tu seras à l'intérieur du réseau, tu échapperas aux lois de l'espace-temps. Non seulement tu ne t'éloigneras pas de la féelle Saphyr, mais tu t'en rapprocheras : lorsque tu auras arraché Lucifal des mains glacées de Cirphaë, le réseau te déposera au cœur de la Seizième Voie Galactica, sur la planète Déviel.

— Vous auriez pu la lui arracher vous-même !

— Les membres du réseau ne sont pas des guerriers, seulement des inspirateurs, des bornes indicatrices offertes par le Temps. Et puis Lucifal a été conçue pour les humains, archange Le Vioter, et elle ne servira qu'un humain.

— Elle est donc pourvue d'une âme ?

— D'une volonté, d'une intention… Elle représente le recours ultime face aux puissances ténébreuses. Avec elle, vous pourrez, Saphyr et toi, échapper aux Garloups de Déviel et accomplir la prophétie des Grands Devins d'Antiter.

— Quel rapport entre Lucifal et le mythe de l'archange rédempteur de Kélonia ?

La pythonisse se tourna une deuxième fois vers Mangrelle.

— Elle s'engouffrera dans le sillon que tu auras tracé, archange Le Vioter. Elle t'accompagnera et t'aidera à combattre dame Ablaine. Elle guidera les siens, les lépreux, vers les arbres guérisseurs dont elle assurera la pérennité. Un nouveau culte s'érigera sur son nom, renversera la confession néopure et neutralisera le bouclier antifer. Les routes stellaires se rouvriront et les malades accourront de tous les mondes de la Tortue… si tel est son désir, j'évoque seulement un futur possible.

Des larmes silencieuses s'écoulèrent des yeux de Mangrelle. Elle ne savait plus si elle pleurait de tristesse, de terreur ou de joie. Yvain l'étreignait de toutes ses forces. Oh non, elle n'avait pas été une mauvaise mère, mais une femme en proie aux doutes, aux peurs, aux instincts, une femme qui n'avait jamais pris conscience de ses immenses possibilités, et maintenant que la pythonisse révélait l'importance de son rôle, il en concevait une fierté enfantine qui atténuait la souffrance de la séparation.

— Ma mission s'achève maintenant, dit encore la pythonisse. Et avec elle les consultations quinquennales. Je ne réapparaîtrai plus dans le bassin du Temps. Tout est entre vos mains. Une dernière précision : les tunnels d'évacuation de ce dôme sont truffés de trappes et de fosses. Les séraphins laissaient mourir de faim et de soif les

lépreux qui sortaient de la consultation, et récupéraient ultérieurement leurs squelettes. L'os est une matière première très lucrative sur Kélonia…

Le Vioter lança un coup d'œil furtif sur le séraphin allongé à ses pieds et qui, glacé d'effroi par les paroles de la pythonisse, s'était arrêté de ramper. Il n'était plus qu'à quelques centimètres de la main du hors-monde et ce dernier n'avait apparemment pas remarqué son manège.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas opposée à ce carnage ? fit Le Vioter d'un ton rogue.

— La moindre intervention de ma part aurait été sanctionnée par une suspension immédiate des consultations, répondit la visiteuse du Temps. Des milliers de malheureux sont morts dans les sous-sols de ce dôme, mais si les hauts responsables du culte néopur avaient empêché notre rencontre, des milliards et des milliards d'êtres humains auraient perdu leur âme.

Il hocha lentement la tête. Il était obligé d'admettre qu'elle avait raison sur ce point, mais le sacrifice des lépreux de Kélonia abandonnait un goût amer dans sa gorge.

— Connaissez-vous une autre issue ? demanda-t-il d'une voix sourde.

— Sortez de la même manière que vous êtes entrés. Les miliciens des Cohortes Angéliques n'interviendront pas tant que vous tiendrez le séraphin en joue. Ensuite, il vous restera dix jours de marche jusqu'à l'orée de la forêt du Passé.

— Les miliciens ont des chemalles. Ils n'auront aucun mal à nous rattraper.

— Votre armée vous protégera.

— Quelle armée ?

— Celle qui vous attend dans les rues d'Iskra. Je dois partir maintenant…

La pythonisse tendit le bras en direction d'Yvain.

— Je t'attends, Yvain. L'heure est venue pour toi de rejoindre le réseau.

Le petit Kélonien enfouit son visage sur la poitrine de sa mère, essuya d'un revers de manche les larmes qui roulaient sur ses joues, se détacha d'elle et se dirigea vers la bulle de lumière. Mangrelle n'esquissa aucun geste pour le retenir : bien qu'issu de son ventre, il ne lui avait jamais appartenu. Il était depuis toujours un être immatériel, un enfant de l'ailleurs. Elle ne le verrait plus, mais elle le saurait éternel, heureux et libre dans les méandres impalpables du temps.

Yvain se retourna pour envelopper Mangrelle d'un regard brûlant.

— Je reviendrai te voir, maman, murmura-t-il.

Il ne l'appelait pas souvent maman, peut-être parce qu'il était plus âgé qu'elle, qu'il se sentait relié à un sentiment d'éternité. Elle se recula de trois pas et s'adossa au muret du bassin pour ne pas défaillir.

Yvain pénétra sans hésiter dans la bulle de lumière et saisit la main tendue de la pythonisse. Il n'eut pas le temps d'adresser un ultime salut à sa mère. Une vague aveuglante illumina le bassin du Temps et se retira en abandonnant, comme uniques traces de son passage, les lueurs tremblantes des torchères murales.

Appuyée contre le muret, repliée sur elle-même, Mangrelle libéra un long hurlement de désespoir. Touché par sa détresse, Le Vioter tourna la tête dans sa direction.

Un bref instant de relâchement que le séraphin mit instantanément à profit. D'un geste précis, il agrippa le canon du vibreur, l'arracha de la main de Rohel, sauta sur ses jambes et franchit en quelques foulées la distance qui le séparait de l'escalier du bassin.

— À moi ! À moi ! s'égosilla le haut responsable du clergé néopur en gravissant les marches usées. Je l'ai désarmé !

La porte basse pivota sur ses gonds de pierre et les miliciens des Cohortes Angéliques se ruèrent dans la pièce.

# CHAPITRE VI

Le séraphin buta sur la dernière marche, se prit les pieds dans les pans de sa toge, perdit l'équilibre et s'étala de tout son long sur les larges dalles. Son hennin noir roula à quelques pas de lui, dévoilant un crâne rasé, rond et luisant. Malgré la violence du choc, il ne relâcha pas le vibreur, qu'il tenait pourtant du bout des doigts comme un objet maléfique, diabolique. Il ne savait pas comment s'en servir, et d'ailleurs il ne cherchait pas à le savoir, il était seulement mû par sa peur, par son instinct de survie. Il lui fallait, pour échapper définitivement au hors-monde dont il sentait le souffle sur sa nuque, opérer sa jonction avec les formes claires et rugissantes des miliciens qui se déployaient sur toute la largeur de la salle. Il se désempêtra tant bien que mal de son vêtement, se releva et courut droit devant lui. Sa toge blanche flottait le long de ses jambes, lui conférait l'étrange allure d'un oiseau trop lourd et maladroit pour prendre son envol.

Lorsque Le Vioter parvint à son tour en haut de l'escalier, il constata que les miliciens, lancés à toute allure, ne lui laisseraient pas le temps de rattraper le fuyard et de récupérer son vibreur. Quelques carreaux de pierre noire, décochés de l'arrière, accrochèrent des reflets de lumière, sifflèrent autour de lui. La tête rentrée dans les épaules, il dévala quatre à quatre les marches du bassin, plongé dans la pénombre.

Les claquements des bottes sur les dalles et les vociférations des miliciens produisaient un vacarme terrifiant.

— Nous sommes perdus, souffla dame Mangrelle, pétrifiée contre le muret.

— Il reste une solution : la galerie d'évacuation.

— Elle est truffée de trappes, de fosses…

— Nous n'avons plus le choix !

Comme elle s'avérait incapable de bouger, il la saisit par le bras et la tira sans ménagements vers le promontoire. Après avoir contourné la masse rocheuse, sur laquelle s'écrasa une nouvelle volée de carreaux, il l'enlaça et murmura rapidement :

— Aie confiance : je possède une autre arme, une arme d'une puissance dont ils n'ont pas idée ! Nous allons remonter par cet escalier.

D'un mouvement de menton, il désigna les marches étroites qui donnaient sur l'arrière de la salle, un espace dégagé d'une profondeur de trente mètres. Plus loin, sur le mur du fond éclairé par deux torchères vacillantes, se découpait la bouche ténébreuse du tunnel d'évacuation.

— Une fois en haut, cours en louvoyant jusqu'à la galerie. Et ne te retourne pas. D'accord ?

Le cœur emballé de Mangrelle tambourinait sur sa propre poitrine. Elle leva sur lui des yeux agrandis par la frayeur, acquiesça d'un mouvement de tête, dégrafa sa cape et retroussa sa robe jusqu'à la taille.

Les premières vagues des miliciens submergèrent le séraphin Michalain. Des pointes d'épée ou de trident raclèrent les dalles, les vieilles pierres du muret. Les plus rapides sautèrent dans le bassin, s'éparpillèrent autour du promontoire rocheux, poussèrent des grognements de dépit : le hors-monde et la lépreuse s'étaient échappés par l'escalier opposé et fonçaient en direction de la galerie, effectuant de larges crochets pour éviter les carreaux des arbalétriers. À l'aide de ses bras écartés, la femme maintenait sa robe remontée à hauteur de ses hanches. La flamme brune de sa chevelure dansait sur ses épaules. Les fuyards se fondirent dans l'obscurité du tunnel. Certes, la mort les guettait dans les fosses souterraines de retraitement, mais les miliciens ne pouvaient s'empêcher d'éprouver un sentiment de dépit : ils auraient préféré achever le travail eux-mêmes, éventrer, égorger ou décapiter les misérables qui avaient eu l'audace de défier les séraphins, les symboles mêmes de l'autorité néopure.

À aucun moment ils ne se demandèrent où était passé l'enfant.

— Vous n'êtes pas blessé, Esprit Céleste ? demanda respectueusement le chérubin au séraphin Michalain.

Hors d'haleine, le haut responsable du clergé secoua la tête.

— Avez-vous… avez-vous disposé des hommes dans la galerie d'évacuation ? articula-t-il d'une voix essoufflée.

— Nous n'en avons pas eu le temps, Esprit Céleste. Quelle importance ? Ce démon et cette femelle lépreuse dégringoleront dans une fosse et les dépouilleurs…

— Imbécile ! siffla le séraphin. Si je ne m'étais pas débrouillé pour

fausser compagnie au hors-monde, j'aurais pu moi-même tomber dans une fosse !

Un voile grisâtre glissa sur le visage carré du chérubin.

— Nous vous aurions récupéré, Esprit Céleste…

— Dans quel état ? Rares sont ceux qui sortent indemnes d'une chute de vingt mètres !

— Nous pensions également que vous ressortiriez par l'entrée principale du dôme, plaida le chérubin en rengainant sa longue épée de pierre noire.

Le séraphin Michalain contempla d'un œil distrait les miliciens regroupés près du mur du fond. Il avait le plus grand mal à remettre de l'ordre dans ses pensées. Tendu par sa volonté d'échapper au hors-monde, il n'avait pas saisi toutes les paroles de la pythonisse – et déjà l'avait abasourdi le fait qu'elle s'était exprimée oralement, événement qui ne s'était jamais produit en plus de trente siècles de consultations quinquennales –, mais au fur et à mesure que s'apaisaient son souffle et son cœur, il prenait conscience de l'inquiétante portée des propos de la visiteuse du Temps. Elle avait non seulement désigné le hors-monde comme l'archange rédempteur des stances prophétiques de l'Angélivre, elle avait également annoncé la neutralisation de l'antifer et le renouveau des arbres guérisseurs de la forêt du Passé. Autant de prédictions qui allaient à l'encontre des intérêt fondamentaux du culte néopur, dont elle avait par ailleurs prophétisé l'effondrement. Les idées de Michalain s'entrechoquèrent à un point tel qu'il fut submergé par un début de panique.

— Vous ne vous sentez pas bien, Esprit Céleste ? s'enquit respectueusement le chérubin.

Le haut responsable du clergé ne répondit pas, se contentant de lancer un regard courroucé à l'officier des Cohortes Angéliques. Puis ses yeux revinrent se poser sur le vibreur dont la crosse métallique lui brûlait la paume. Il observa la petite excroissance mécanique sur laquelle s'était machinalement posé son index, ainsi que le long et fin tuyau terminé par une bouche ronde. Cette arme – *l'arme terrible qui lance des éclairs brillants* des stances de l'Angélivre – l'effrayait encore, mais sa curiosité d'une part, le sentiment de puissance qu'elle lui procurait d'autre part le poussaient à l'essayer sans tarder. Et donc il leva le canon sur le visage du chérubin interloqué et pressa la détente. L'onde lumineuse perfora la joue de l'officier et lui arracha l'occiput.

Le séraphin Michalain contempla d'un œil distrait le cadavre allongé sur les dalles – jusque dans la mort, le chérubin n'avait pas osé déranger son supérieur hiérarchique, il s'était affaissé sur le sol sans un bruit, comme une feuille morte. Des volutes de fumée noire s'élevaient de sa tête fracassée.

— Pourquoi avez-vous tué cet homme, Esprit Céleste ? gronda

une voix.

Michalain se retourna et fit face à ses pairs, les séraphins Gunjir, Vernel, Algézir et Olphan. Il ne les avait entendus ni entrer ni approcher. Encadrés d'une imposante escorte, ils s'étaient immobilisés à quelques pas de lui et n'avaient rien raté de l'exécution sommaire du chérubin. Leurs yeux brillaient de courroux sous leurs hennins noirs.

— Des nouvelles de ma santé, peut-être ? ironisa Michalain. Je me porte à merveille, mille grâces ! Quant à cet imbécile, il a reçu le châtiment qu'il méritait : sa négligence coupable…

— Sa négligence est également la nôtre ! coupa le séraphin Algézir d'une voix sèche. Nous sommes… nous étions ses supérieurs hiérarchiques. Vous devez donc nous tuer tous les quatre.

— Vous n'avez respecté ni la solidarité néopure ni la procédure administrative, ajouta le séraphin Vernel.

— Vous touchez le fer, et le fer est diabolique, renchérit le séraphin Gunjir. Voyez : vous êtes déjà la proie de pulsions meurtrières.

Michalain émit un petit rire étranglé. Il fut traversé par la brève mais violente envie de relever le canon de l'arme du hors-monde, de coucher ses quatre pairs en joue et d'assouvir les pulsions qu'ils lui prêtaient – et qui étaient réelles, il était obligé de le reconnaître. Il détenait le fer, le feu, et en cet instant il aurait pu les éliminer et devenir le ministre suprême du culte néopur, un rêve qu'il caressait depuis qu'il avait accédé aux plus hautes responsabilités (après avoir empoisonné son prédécesseur, le séraphin Franquill). Il prit une longue inspiration et s'efforça de garder le contrôle de lui-même : l'heure n'était pas venue de mettre son projet à exécution. Il avait d'ores et déjà gagné la guilde des marchands à sa cause, mais les négociations étaient encore en cours avec certains corps du clergé.

— Nous avons mieux à faire qu'à nous quereller, Esprits Célestes, déclara-t-il d'un ton neutre. La pythonisse a parlé.

Les quatre séraphins et leurs gardes du corps, figés derrière eux, se jetèrent des coups d'œil mutuels à la fois incrédules et inquiets.

— Ce hors-monde est-il… l'archange de la rédemption ? déglutit Gunjir.

— Je vois que vous avez fait le rapprochement entre cette arme et les stances prophétiques de l'Angélivre.

— La pythonisse a-t-elle confirmé notre impression ? insista Gunjir d'un ton impatient.

Michalain marqua un temps de pause avant de répondre. Il jouissait de la supériorité que lui procurait sur eux cette entrevue – involontaire – avec la visiteuse du Temps.

— Elle a prédit de terribles événements, Esprits Célestes : si nous n'arrêtons pas Le Vioter, l'archange rédempteur, ce sera la fin du

règne néopur, la renaissance des arbres guérisseurs, l'éradication de la lèpre de Thulla, l'ouverture du bouclier antifer, le retour de l'âge de fer…

— L'avenir n'appartient pas à la pythonisse ! rugit le séraphin Olphan. Le Vioter ne s'est-il pas réfugié dans le labyrinthe souterrain du dôme ? Ne s'est-il pas précipité dans le piège ? Archange ou non, il tombera dans une fosse et, puisque vous avez eu l'extrême habileté de lui dérober son arme, il ne nous restera plus qu'à le cueillir comme un rat.

— S'il survit à sa chute, et j'espère qu'il y survivra, il conviendra toutefois de se méfier de lui.

— Pour quelles raisons ? Il est seul, désarmé, et il y a de fortes chances qu'il se brise les os.

Michalain glissa le vibreur dans une poche de sa toge. Même au travers de l'épais tissu, il sentit la brûlure intense du métal sur son bas-ventre. Des souffles d'air lui léchaient le crâne et lui donnaient la pénible impression d'être entièrement nu.

— Selon la pythonisse, il est en possession d'une mystérieuse formule qui ouvre des brèches dans l'espace. J'aimerais lui poser quelques questions à ce sujet.

— Nous n'avons rien à faire avec l'espace, fit observer le séraphin Vernel. Si nos prédécesseurs ont muré la salle de commande de l'antifer, c'est justement pour éviter que les hors-monde ne viennent mettre le nez dans nos affaires.

Les lueurs mourantes des torchères sculptaient les visages blafards des quatre Esprits Célestes. Au fond de la salle, de l'autre côté du bassin du Temps, les miliciens s'étaient disposés de chaque côté de l'entrée de la galerie d'évacuation. Ils avaient renoncé à la poursuite et se contentaient de guetter une éventuelle réapparition du hors-monde et de la lépreuse au cas, improbable, où ces derniers se décideraient à revenir sur leurs pas.

— Cette formule pourrait être d'une grande utilité, argumenta Michalain. Pour l'instant, aucune armée extérieure n'a été en mesure de forcer l'antifer, mais rien ne nous garantit que l'espace aérien de Kélonia restera éternellement inviolé.

— Contentons-nous de retraiter les os de ce démon, avança Algézir.

— Apprenons dès maintenant à penser autrement, Esprits Célestes ! La pythonisse a affirmé que c'était sa dernière manifestation dans le bassin du Temps. Nous devons nous réorganiser, trouver un nouveau moyen de nous fournir en matière première, ou la guilde des marchands formera ses propres milices pour rabattre les lépreux et nous n'aurons plus aucun contrôle sur la gestion de Kélonia.

Les quatre séraphins se consultèrent à nouveau du regard : bien

qu'il fut désagréable à entendre, le discours de Michalain avait le mérite – ou l'excuse – de la vérité. Ils prenaient subitement conscience que l'apparition de l'archange rédempteur des légendes marquait un tournant dans l'histoire du culte néopur, un tournant brutal qu'il leur fallait négocier au mieux de leurs intérêts.

— Mettons-nous immédiatement au travail, mes frères Célestes, proposa Michalain. Renvoyons d'abord les lépreux qui attendent dehors, et…

— Stupide ! protesta Vernel. Ce serait un manque à gagner énorme ! L'absence de la pythonisse ne change rien à l'affaire : une fois qu'ils sont entrés, il suffit de les diriger vers le labyrinthe de retraitement.

— Apprenons également à perdre pour mieux gagner, argumenta Michalain. Notre priorité est de nous occuper de l'archange Le Vioter. Si nous voulons l'interroger, et à mon avis les dépouilleurs ne rencontreront aucune difficulté à le faire parler, nous ne pouvons pas attendre qu'il ait succombé à ses blessures, à la soif, à la faim… Et si nous laissons entrer ces six mille lépreux, les fosses ne renfermeront pas des cadavres, mais des hommes et des femmes encore vivants.

— Nous n'avons rien à craindre d'individus malades, désarmés, blessés ! lâcha Gunjir d'un ton méprisant.

— Détrompez-vous ! Jusqu'à présent, nous n'avons jamais eu à affronter une révolte de lépreux, mais en comptant ceux qui sont déjà tombés dans les fosses, ils constitueraient une armée de plus de dix mille membres ! Dix mille, Esprits Célestes ! Malades, désarmés, blessés, certes, mais le cœur empli de haine et mus par un puissant désir de vengeance…

— Divisons les risques, en ce cas, proposa Algézir. Lâchons vingt Cohortes Angéliques dans les rues avec l'ordre de massacrer les lépreux : les dépouilleurs passeront récupérer les cadavres à la tombée de la nuit, puis les descendront dans les ateliers de transformation.

— Dangereux ! intervint Vernel. Une répression trop voyante pourrait retourner la population saine d'Iskra contre nous.

— Argument irrecevable ! cracha Michalain. Les citadins seront ravis d'être débarrassés de la vermine lépreuse. La solution proposée par le séraphin Algézir me semble excellente. Dix cohortes nous escorteront dans les sous-sols du dôme.

— Dix cohortes pour retrouver un homme dans un cul-de-basse-fosse ! s'exclama Gunjir. Même s'il s'agit de l'archange rédempteur – et cela reste à démontrer –, ce déploiement de forces me paraît quelque peu disproportionné !

— Un homme et une femme, Esprit Céleste. La femme aussi m'intéresse : la pythonisse a prétendu qu'un nouveau culte s'érigerait sur le nom de cette petite paysanne.

— Encore une fois, l'avenir n'appartient pas à la visiteuse du Temps ! glapit Olphan.

Un petit sourire vissé au coin des lèvres, Michalain dévisagea un à un ses pairs.

— L'avenir appartient à ceux qui savent s'en faire un allié, fit-il d'un ton sentencieux. Gouverner, c'est prévoir…

Et ces quatre-là, pourtant plus anciens que lui, pourtant rompus depuis des années à l'exercice du pouvoir, n'entraient désormais plus dans les prévisions de son gouvernement.

— Au fait, où est passé l'enfant qui accompagnait le hors-monde et la lépreuse ? demanda Algézir.

— La pythonisse l'a emporté avec elle dans le Temps.

*

Les bruits étaient les seuls points de repère dans la galerie d'évacuation que noyait une encre épaisse et noire. Les miliciens avaient cessé la poursuite, comme s'ils n'avaient pas osé s'aventurer dans le labyrinthe.

Mangrelle et Le Vioter progressaient avec une extrême lenteur le long de la paroi rugueuse. Il regrettait amèrement le court moment d'inattention qui lui avait valu l'irréparable perte de son vibreur. Si la pythonisse avait dit la vérité – et il n'y avait aucune raison objective qu'il en fût autrement –, la porte temporelle de la forêt du Passé représentait son seul espoir de quitter un jour la planète Kélonia, et le chemin était encore long jusqu'au territoire de dame Ablaine.

Certaines dalles oscillaient sous leurs poids. Des grincements, des crissements, des claquements, des gémissements étouffés résonnaient dans le silence des profondeurs. Une puanteur de charogne masquait par endroits l'odeur persistante de moisissures qui imprégnait les ténèbres. La main glacée de la Kélonienne se posait régulièrement sur le bras, la hanche ou l'épaule de Rohel.

Une dalle se déroba sous leurs pieds avec une telle soudaineté qu'ils n'eurent pas le temps de se raccrocher à l'une des nombreuses aspérités du mur de la galerie. Le vide les happa instantanément, et ils tombèrent comme des pierres dans un large puits aux parois terreuses et renforcées par des étais de bois. La tête de Mangrelle heurta durement l'arête d'une pierre. À demi étourdie, elle sentit une tache poisseuse et tiède s'épanouir sur sa tempe.

Le Vioter lança les mains à la recherche de prises éventuelles, mais la terre humide, suintante, se désagrégea sous ses doigts. Les ténèbres opaques les empêchaient de distinguer quoi que ce fut, et ils avaient l'impression de s'abîmer à une vitesse effarante dans un précipice sans fond.

Le Vioter s'efforça de relâcher ses muscles qui se contractaient instinctivement dans l'attente du choc. Plus lourd que Mangrelle, il atterrit le premier au fond de la fosse. Un étrange matelas, à la fois spongieux et cassant, amortit sa chute. Allongé sur le dos, le souffle coupé par la violence de l'impact, il perçut vaguement le déplacement d'air et le bruit sourd produits par l'écrasement du corps de Mangrelle, puis, un peu plus loin, des sanglots étouffés, des plaintes, de longs cris de souffrance.

Il lui fallut trois bonnes minutes pour reprendre ses esprits. La puanteur suffocante qui régnait à l'intérieur de la fosse, plongée dans une obscurité indéchiffrable, lui souleva le cœur. Il s'aperçut tout à coup que quelque chose bougeait sous lui. Dans un premier temps, il crut qu'un rat paniqué se faufilait entre ses jambes, mais les mouvements, qui évoquaient davantage une reptation maladroite que le déplacement vif et saccadé d'un rongeur, ne s'interrompirent pas. Il allongea prudemment le bras. La pulpe de son index épousa les reliefs d'un visage, les sourcils, le nez, les yeux, la bouche entrouverte, des excroissances cutanées qu'il identifia comme des lépromes.

Il prit alors conscience qu'il était tombé sur un épais tapis formé de cadavres et d'agonisants, et une vague d'horreur le submergea. La chute avait été fatale à certains lépreux. Les uns avaient été tués sur le coup, les autres s'étaient rompu les membres ou la colonne vertébrale, étaient restés paralysés sous le déversoir du puits et avaient été broyés par les corps de leurs compagnons d'infortune piégés par la trappe de la galerie d'évacuation. Probablement avaient-ils sauvé un grand nombre de lépreux d'une mort instantanée, mais ces chocs effroyables et répétés, s'ils ne les avaient pas achevés, les avaient réduits à l'état d'épaves. C'étaient leurs organes et leurs os pulvérisés qui leur donnaient cette consistance spongieuse, cette terrible élasticité.

— Ma fille ! Tu as tué ma fille ! hurla une voix féminine.

Des ongles furieux sifflèrent à quelques centimètres de la joue de Rohel. Il se releva avec toute la vivacité dont il était encore capable. Son front percuta violemment la voûte de la fosse, tellement basse qu'il ne pouvait pas se déplier entièrement. Tout autour de lui, des formes claires et mouvantes déchiraient le rideau de ténèbres.

— Du calme, Galielle ! fit une voix masculine. Il n'y est pour rien. Et puis il vaut mieux qu'elle soit morte. Ça lui évitera la longue agonie qui nous attend dans ce trou du cul du diable !

— Ces salopards de néopurs ! mugit quelqu'un. Ils se sont foutus de nous !

— Ils nous ont fait croire que la pythonisse pouvait nous guérir ! renchérit un homme. Maintenant, on sait pourquoi les consultants ne ressortent jamais du dôme !

— Mourir de soif ou de la lèpre de Thulla… Quelle différence ?

Ils étaient partagés entre déception, révolte et résignation. Le sursis de vie que leur offraient les anges des mondes purs était un cadeau empoisonné. Ils auraient préféré être spontanément allégés du fardeau de la vie plutôt que d'expirer à petit feu comme des rats pris dans une nasse. Leur passage sur Kélonia aurait été jusqu'au bout, jusqu'à cette terrible agonie qu'on leur imposait, une lente et inexorable plongée dans l'horreur.

— Rohel ? Rohel ?

Replié sur lui-même, Le Vioter se dirigea à tâtons vers l'endroit d'où avait surgi la voix de Mangrelle. Il enjamba des cadavres, pataugea dans le sang et les viscères, bouscula plusieurs silhouettes qui se dressaient devant lui, essuya des bordées d'insultes.

— Rohel…

Il la retrouva au bout de quelques minutes de recherches. Comme lui, elle avait atterri sur le matelas de corps empilés les uns sur les autres, mais, emportée par son élan, elle avait dévalé l'autre versant du monticule et s'était immobilisée près d'un mur de pierre, étendue à même la terre battue.

— Rohel ?

Elle redressa le torse lorsque les mains de Rohel, accroupi au-dessus d'elle, se posèrent sur sa poitrine.

— Tu n'es pas blessée ?

Elle l'étreignit et enfouit la tête dans le creux de son épaule.

— Je me suis évanouie, mais je n'ai rien de cassé. Juste une petite égratignure à la tempe…

L'espace d'une dizaine de secondes, son odeur, exaltée par la peur et la transpiration, estompa le parfum de mort qui imprégnait l'air confiné de la fosse. Ils restèrent un long moment enlacés, comme si chacun puisait dans l'autre la force d'affronter la réalité.

Les ongles de Mangrelle traversaient la double épaisseur des étoffes et se plantaient profondément dans la peau de Rohel. Son souffle précipité lui effleurait délicatement le cou. Sa tiédeur, sa chaleur créaient une bulle protectrice à l'intérieur de laquelle il avait l'impression de se régénérer, comme au sortir des joutes amoureuses qu'ils s'étaient livrées. *Les lépreuses ont beaucoup d'amour à recevoir et à donner…* Elle était plus qu'une maîtresse attentive, plus qu'une mère désespérée, plus qu'une femme dont la rage de vivre forçait l'admiration, elle incarnait, et il en prenait pleinement conscience en cet instant, l'avenir de Kélonia, la porte magnifique par laquelle s'engouffrerait tout un peuple sur le chemin de son renouveau.

Elle lui happa et mordilla la lèvre inférieure.

— Comment allons-nous sortir de là ? chuchota-t-elle.

— Je t'ai déjà dit que je disposais d'une arme très puissante, répondit-il à voix basse.

— La formule dont parlait la pythonisse ?

Il sourit : la sensibilité de Mangrelle se doublait d'une redoutable perspicacité.

— Le problème est que je ne maîtrise pas ses effets. Elle peut très bien provoquer un tremblement de terre et détruire l'ensemble des fondations du dôme. À moins que…

— Que ?

La respiration de la Kélonienne se suspendit, et ses ongles s'enfoncèrent de quelques millimètres dans la peau de Rohel.

— Que je ne la dirige de la même manière que les canons des vibreurs canalisent les ondes à haute densité…

— Tu n'as plus de vibreur, plus de canon…

— Il me reste les mains. Mais je ne garantis pas le résultat : nous risquons d'être ensevelis sous des tonnes de terre et de gravats.

Elle l'embrassa à pleine bouche, rejeta la tête en arrière et murmura :

— Une stance de l'Angélivre dit : *Ainsi que s'accomplit chaque jour le miracle du soleil, accomplis l'expérience à laquelle te convie ton âme…* La pythonisse m'a enlevé mon dernier fils, ma fille a été recueillie par Aprelle. En deux jours, tu m'as donné plus d'amour que la plupart des femmes en reçoivent dans toute leur vie. Pourquoi aurais-je peur de la mort ?

Il hocha la tête.

— En ce cas, il faut prévenir les autres. Ils devront être groupés le plus loin possible de moi lorsque je prononcerai le Mentral.

— Je m'en occupe.

Il l'aida à se relever, veilla à ce qu'elle ne se cogne pas au plafond bas, précaution inutile car, nettement moins grande que lui, elle n'était pas obligée de courber l'échine pour se tenir debout. Seuls ses cheveux frôlaient les pierres grossièrement taillées de la voûte.

— Écoutez-moi, vous tous ! déclara-t-elle d'une voix forte. Il nous reste un espoir de sortir de cet enfer !

Un silence stupéfait tomba sur la fosse, à peine troublé par les gémissements des agonisants.

— Je suis Mangrelle Verprez, du village de Palandare. Je suis arrivée à Iskra en compagnie d'un hors-monde, d'un pilote de l'espace dont le vaisseau s'est désagrégé sur l'antifer. Sachez qu'il porte le nom béni de Le Vioter. La pythonisse elle-même l'a désigné comme l'archange de la rédemption.

— Mensonges ! glapit une voix féminine. La pythonisse n'est qu'une visiteuse muette, une illusion, un reflet lointain et inutile du Temps !

Des grognements d'approbation ponctuèrent les paroles de l'intervenante. La densité de l'obscurité empêchait Mangrelle de

discerner les traits de ses interlocuteurs, mais elle entrevoyait des mouvements confus devant elle. Il lui sembla que ses frères de malheur se resserraient autour d'elle comme une horde de lupus ivres de fureur.

— S'il est l'archange Le Vioter, cria un homme, comment se fait-il qu'il se soit laissé berner comme le dernier des crétins ?

— Laisse-nous crever en paix, femme Mangrelle du village de Palandare ! Nous sommes maudits ! Maudits pour l'éternité !

Ils butaient sur les cadavres, rencontraient les pires difficultés à conserver leur équilibre, les hommes surtout, que le plafond bas contraignait à progresser ployés comme des herbes giflées par le vent.

— Je vous demande seulement de vous regrouper derrière moi ! dit Mangrelle. Le verbe de l'archange Le Vioter détruira les fondations du dôme et, si vous ne m'écoutez pas, vous risquez d'être engloutis par la terre et les pierres. Qu'avez-vous à perdre ?… La vie ? On vous l'a déjà volée !

Ils restèrent un instant immobiles, silencieux. Ils n'étaient qu'à un mètre de Mangrelle, à côté de laquelle Rohel, arc-bouté sur ses jambes, se tenait prêt à s'interposer au moindre geste menaçant de leur part.

— Elle a raison ! fit tout à coup une voix rauque et tremblante. Nous avons déjà tout perdu, même nos illusions. Si elle s'est moquée de nous, je lui arracherai moi-même la langue et les yeux !

Après que les lépreux survivants se furent rassemblés derrière Mangrelle, Le Vioter se dirigea à l'aveuglette vers le mur opposé. Il heurta l'assemblage grossier de pierres inégales et grenues, repoussa du pied un agonisant qui le gênait, s'accroupit, porta les mains devant sa bouche, les referma de manière à ce que les doigts et les paumes forment un tube à peu près hermétique. Des lames chauffées à blanc lui transperçaient le crâne et le ventre. Les syllabes du Mentral se pressaient déjà dans sa gorge, tentaient de forcer le barrage de sa volonté, comme si la formule, douée d'une intelligence propre, se montrait impatiente d'accomplir ce pour quoi elle avait été conçue : détruire.

Le visage de Saphyr lui apparut tout à coup et le bouleversa. Elle traversait en pensée l'espace et le temps pour lui sourire, pour l'encourager.

Des larmes brûlantes roulaient sur ses joues lorsqu'il desserra les lèvres et libéra les premiers phonèmes du Mentral. Comme soufflé par une explosion, le mur s'effondra dans un grondement d'orage.

## CHAPITRE VII

Quelques pierres se détachèrent de la voûte et creusèrent des cratères sur la terre battue qui ondulait comme une mer en furie. Le Vioter avait le plus grand mal à conserver ses points d'appui sur ce sol fuyant. Pendant quelques secondes, les grondements sourds, les craquements des étais de bois, les éboulements de terre et de pierres lui donnèrent à penser qu'un gigantesque cataclysme allait dévaster les fondations du dôme d'apocalypse.

— Maudite femelle, nous allons tous crever par ta faute ! hurla un homme d'une voix vibrante de peur et de colère.

Sa panique ne se communiqua pas aux autres, ballottés par les secousses et serrés derrière Mangrelle comme un troupeau frileux. Une poussière âcre les aveuglait, se déposait dans leurs gorges, dans leurs poumons, leur arrachait des quintes de toux, des crachats, des larmes. La scène qui se jouait dans cette antichambre de l'enfer les épouvantait autant qu'elle les fascinait. Le miracle qu'ils avaient attendu en vain devant l'image animée et silencieuse de la pythonisse se produisait maintenant, et même s'ils n'étaient pas assurés de sortir vivants de ce déchaînement des forces telluriques, ils avaient l'impression de basculer enfin dans cet univers surnaturel que le culte néopur leur avait de tout temps promis. Plus personne – hormis peut-être l'homme qui avait exprimé sa frayeur – ne songeait à arracher la langue et les yeux de la femme Mangrelle du village de Palandare.

La terre cessa peu à peu de trembler. Les grondements décrurent lentement, jusqu'à devenir de subtils frémissements qui engendraient de minuscules tourbillons à l'intérieur du nuage de poussière.

Des courants d'air frais, chargés d'odeurs disparates, effleurèrent le visage de Rohel. Des lueurs ténues révélèrent les parois irrégulières, dentelées, de la galerie percée par le Mentral : elle partait du mur

éventré, s'enfonçait en descendant dans le ventre de la terre et débouchait, trois cents mètres plus loin, sur une ruelle d'Iskra. Des silhouettes agitées, équipées de hautes torches qui jetaient des lueurs furtives sur des immeubles effondrés, se découpaient sur l'extrémité béante de la faille. Après avoir creusé son sillon dans la colline, la formule, à la manière d'un rayon laser, avait poursuivi son travail de destruction, avait soufflé toute construction qui lui barrait le passage. Des éclats de voix s'engouffraient dans le boyau, se répercutaient sur la longue voûte asymétrique, révélaient la stupeur et l'affolement des résidents de la ville haute.

— Le Vioter…

Les lépreux se regroupèrent autour de Rohel, toujours accroupi, mais n'osèrent pas le toucher malgré l'envie qui les en pressait. Ils prenaient soudain conscience qu'ils côtoyaient l'archange de la rédemption, le personnage légendaire des stances prophétiques de l'Angélivre, et ils étaient paralysés par un sentiment de respect, par une émotion venue du fond des âges. Il n'était pas seulement venu les délivrer du mouroir du dôme, mais également des chaînes de leur maladie, de leur indigence, de leur disgrâce.

Bien que lointaines et mouvantes, les lueurs des torches venaient s'échouer sur les murs et la voûte de la fosse, plus grande qu'ils ne l'avaient cru, sur les mares de sang, sur les cadavres enchevêtrés, sur les agonisants mus par un ultime souffle de vie.

Mangrelle fendit le groupe de lépreux, se pencha sur Rohel et posa le front sur sa nuque. Il sentit les seins de la Kélonienne se comprimer sur son dos, ses bras se glisser sous ses aisselles, se refermer sur son torse.

— Tu as réussi, murmura-t-elle.

Leur destin ne s'arrêtait pas dans les sous-sols du dôme néopur. La terre s'était écartée, les routes des futurs s'étaient dégagées, et cette nouvelle perspective, davantage que le fait d'avoir échappé à la mort, emplissait Mangrelle d'allégresse, lui donnait envie de chanter, de danser.

— Le Vioter, l'archange de la rédemption, psalmodièrent en chœur les lépreux.

Les blessés, saisis d'un regain d'énergie, rampèrent sur le sol de terre battue, se faufilèrent dans la forêt de jambes qui se dressait devant eux, poussèrent les lourdes pierres de l'épaule ou du coude, tendirent le bras en direction de l'archange rédempteur.

— Le Vioter…

Les courants d'air dispersèrent la poussière. Rohel se releva, se retourna, contempla, par-dessus l'épaule de Mangrelle, les visages ravinés des lépreux caressés par les fragiles pinceaux de lumière. Il y avait de l'extase dans leurs regards. Ils exprimaient la même adoration

que les pèlerins du Chêne Vénérable, que tous les enragés qu'il avait été amené à rencontrer, à combattre, à manipuler lors de ses missions pour le compte du Jahad. Bien dirigées, les foules fanatisées constituaient de redoutables phalanges guerrières, mais en contrepartie elles se révélaient aussi délicates à manier que des bombes à propagation lumineuse et nécessitaient une vigilance de tous les instants. Qu'elles échappent au contrôle de l'homme ou la femme qu'elles élisaient comme guide, et elles se métamorphosaient en une hydre à mille tentacules, en un monstre hideux dont la sauvagerie n'avait d'égale que la cruauté. Le Vioter évitait en général d'exploiter cette donnée constante qu'avaient les populations désespérées de s'embraser pour les faux prophètes – et il persistait à se considérer comme un faux prophète –, mais, en la circonstance, il lui fallait tirer profit de la ferveur qu'il suscitait pour lever une armée. Lorsqu'ils découvriraient la fosse vide, les miliciens des Cohortes Angéliques se lanceraient aussitôt sur ses traces. Les plaines environnantes n'offraient aucun refuge, aucune autre option stratégique que le choc de deux fronts disposés en ligne. Or, dans ce genre de bataille, la victoire revenait immanquablement à l'armée la plus massive, la plus forte.

Sa seule chance de passer l'obstacle du clergé néopur et de gagner la forêt du Passé était de rassembler autour de lui le plus grand nombre possible de fidèles. Il se raccrocha à l'idée qu'il agissait dans l'intérêt des humanités dispersées, refoula les remords qui l'assaillaient et appliqua point par point les techniques de manipulation des masses.

— Frères lépreux, déclara-t-il d'une voix forte, la pythonisse nous a investis, dame Mangrelle et moi, d'une mission sacrée. Elle nous a chargés de vous guider jusqu'aux arbres guérisseurs, près de la source du Temps. Les séraphins tenteront de nous empêcher d'entrer dans la forêt du Passé : cela fait trois siècles qu'ils font régner la terreur sur Kélonia, trois siècles qu'ils vous leurrent, trois siècles qu'ils utilisent les apparitions quinquennales de la pythonisse à des fins inavouables, trois siècles qu'ils massacrent les consultants pour retraiter et vendre leurs os.

Des murmures d'indignation soulignèrent sa diatribe. Il n'avait pas besoin de travestir la réalité, mais simplement de la révéler dans sa crudité, dans sa monstruosité, pour raviver les braises qui couvaient sous les cendres de leur renoncement.

— Le jour est venu de jeter à bas le joug néopur. Les Cohortes Angéliques se rassembleront dans la plaine, aussi nombreuses et malfaisantes qu'une nuée d'insectes carnivores. Il vous faudra faire preuve d'une volonté sans faille, frères, pour vaincre les miliciens. Il vous faudra recouvrer l'esprit guerrier des conquérants, offrir vos poitrines aux sabots des chemalles, aux épées, aux lances, aux tridents,

aux carreaux des arbalétriers. Tel est le prix à payer pour votre guérison, pour votre liberté !

— Nous sommes prêts à nous battre ! s'écria un homme en brandissant le poing.

Les clameurs libérées par les centaines de poitrines absorbèrent sa voix, pourtant tonitruante. L'incendie se propageait rapidement, enflammait comme du bois mort les âmes asséchées par des siècles de mépris. Hommes et femmes, anciens et jeunes, ils sortaient enfin de leur engourdissement, de leur éternel hiver. La fraternité maudite de la lèpre, fédérée par l'archange rédempteur, revêtait soudain une signification nouvelle, galvanisante.

Conscients de la responsabilité qui leur échouait, ils choisissaient d'affronter la mort en soldats, en braves, plutôt que de se laisser emporter comme des ombres résignées et silencieuses.

Le Vioter pénétra à reculons dans la faille du mur, redressa la tête et écarta les bras pour réclamer le silence.

— Répandez-vous dans les rues d'Iskra, annoncez discrètement la nouvelle à tous vos frères de malheur. Lépreux, paysans des plaines, prostitués, vagabonds. Qu'ils se munissent de tout objet susceptible de servir d'arme et se regroupent devant la porte monumentale de la ville basse. À l'aube, nous nous dirigerons vers la forêt du Passé.

— Pourquoi ton visage est-il celui d'un lépreux ? fit remarquer une femme. La maladie n'infecte pas les envoyés des mondes purs.

— Ce ne sont que des plaies superficielles arrosées de sel. Un stratagème pour tromper la vigilance des séraphins.

— Qui de nous restera pour te protéger, archange rédempteur ? demanda un homme.

— La dispersion est le moyen le plus sûr de ne pas attirer l'attention des miliciens. Allez par groupes de deux ou trois, pas davantage, et ne vous souciez pas de moi. Je vous attendrai devant la porte monumentale.

Une détermination farouche s'affichait sur leurs traits déformés par les lépromes. Ils constitueraient désormais le noyau dur de son armée – une armée miséreuse, dépenaillée, mais dont la résolution vaudrait l'organisation des Cohortes Angéliques –, un centre énergétique auquel viendraient s'amalgamer des milliers de satellites. Il n'avait pas eu à forcer son talent pour les convaincre : le clergé néopur avait ensemencé le terreau de leur révolte depuis trois siècles.

Le Vioter pivota sur lui-même et, suivi de Mangrelle, s'avança dans le boyau foré par le Mentral. Après avoir achevé les agonisants à coups de pierre et relevé les blessés légers, les lépreux leur emboîtèrent le pas.

*

— Esprit Céleste !

Un chérubin muni d'une torche se glissa par l'entrebâillement de la lourde porte de la fosse, s'engouffra dans la galerie de desserte et se dirigea à grandes enjambées vers le séraphin Michalain. Il avait le visage blême et le regard épouvanté de celui qui vient de croiser une apparition infernale.

— Esprit Céleste.

Quarante miliciens avaient accompagné l'officier à l'intérieur de la fosse et cent vingt autres se tenaient derrière le haut responsable du clergé. Cela faisait plus de trois heures qu'ils exploraient les fondations du dôme. Il leur était impossible de savoir par laquelle des innombrables trappes était tombé le hors-monde, et cette particularité du système de récupération, si elle ne revêtait aucune importance en des circonstances ordinaires, se révélait particulièrement astreignante lorsqu'il fallait extraire deux individus de la multitude. Ils avaient été contraints de fouiller les fosses une à une, d'achever à coups d'épée ou de trident les lépreux survivants qui s'étaient rués sur eux comme des bêtes enragées. Les flammes dansantes des torches étiraient les ombres sur les parois et la voûte de pierres grossièrement taillées.

— Eh bien, parlez ! aboya Michalain.

L'atmosphère oppressante des sous-sols du dôme, un endroit ordinairement réservé au seul usage des dépouilleurs et des équarrisseurs, commençait à lui vriller les nerfs. La vision et l'odeur des cadavres lui donnaient la nausée, et, malgré le mouchoir de soie parfumé dont il se tamponnait le nez et la bouche, il répugnait de plus en plus à pénétrer dans les fosses, se bornant à envoyer ses hommes en reconnaissance.

— Il serait préférable que vous m'accompagniez, Esprit Céleste, déglutit l'officier.

— Avez-vous trouvé l'homme et la femme qui correspondent à la description ?

Leurs voix se répercutaient dans le silence des profondeurs, lacéré par les gémissements lugubres des moribonds. Michalain se demanda si les recherches des quatre autres groupes commandés par ses pairs et disséminés dans le labyrinthe avaient obtenu des résultats concrets. Il lui tardait de remonter à la surface et de respirer la brise nocturne.

— Venez, Esprit Céleste, insista le chérubin. Je crois avoir identifié le grondement que nous avons perçu tout à l'heure.

La terre avait tremblé pendant quelques secondes. Les secousses sismiques étant relativement courantes sur Kélonia, ils avaient pensé se trouver devant un phénomène naturel, s'étaient immobilisés en attendant que cessent les trépidations et avaient poursuivi leur lente et

pénible exploration.

Intrigué, le séraphin suivit l'officier à l'intérieur de la fosse.

Lorsqu'il aperçut, éclairée par les torches des miliciens, l'entrée de la faille naturelle, il établit immédiatement la relation entre la secousse et la mystérieuse formule que détenait le hors-monde : si elle avait la capacité d'ouvrir des brèches dans l'espace, elle pouvait probablement creuser ce genre de tunnel dans les entrailles de la terre. Il avait négligé cette donnée, et il se rendait compte, un peu tard, qu'il avait commis une erreur. L'oiseau avait ouvert sa cage et s'était envolé dans les rues d'Iskra.

Excédé, Michalain, que la bassesse du plafond contraignait à courber l'échine, frappa la tête d'un cadavre d'un coup de pied rageur. L'odeur doucereuse du sang et de la corruption transperçait la soie parfumée de son mouchoir et lui chavirait le cœur.

— Inutile de poursuivre les recherches, soupira-t-il. Prenez une dizaine d'hommes avec vous, chérubin, et prévenez les quatre autres Esprits Célestes que je les attends dans la salle du conseil. Faites vite, de grâce.

Une heure plus tard, les cinq hauts responsables du clergé néopur avaient pris place autour de la table ovale de l'Angélaire, constituée d'un épais tablier noduleux et de cinq pieds sculptés. Les chérubins et les miliciens étaient restés dans le vestibule de la salle du conseil, une immense pièce située au sommet du dôme et dont le plafond vitré donnait sur la voûte céleste tendue d'un velours noir et profond. Une trentaine de torches plantées dans des vasques de pierre dispensaient un éclairage instable et rougeoyant. Des tapis de laine aux motifs pourpres et dorés jonchaient le parquet. Occupant la surface entière d'un mur, une gigantesque fresque entourée d'un cadre de marbre blanc déployait ses formes tourmentées et ses tons criards. Rafraîchie tous les deux ans, elle représentait la prise du palais de la reine Amigaëlle par les séraphins des premiers temps : une femme agenouillée, vêtue de sa seule chevelure, levait des bras implorants vers un chérubin ailé dont l'épée noire s'abattait sur son cou.

— Dans quel but, cette angélaire, Esprit Céleste Michalain ? attaqua le séraphin Olphan d'un ton rogue. Vous nous priez d'abord de suspendre les consultations quinquennales, de perquisitionner ensuite dans les fosses de retraitement – une tâche pleine de désagréments – et enfin, alors que nos recherches n'ont pas abouti, vous nous convoquez à l'improviste dans la salle du conseil.

— J'avoue être aussi déconcerté que l'Esprit Céleste Olphan, renchérit Algézir.

— Avez-vous des éléments nouveaux ? demanda Vernel qui, comme à chaque fois que se tenait une angélaire, se trémoussait sans

cesse sur son inconfortable fauteuil de bois.

— Eh bien, parlez ! rugit Gunjir.

Impassible, le menton posé sur ses mains croisées Michalain soutint froidement les regards vénéneux de ses pairs.

— Le hors-monde et la petite paysanne de Palandare se sont échappés, déclara-t-il d'une voix posée.

— Absurde ! protesta Olphan. Il est tout à fait impossible de s'évader des fosses.

— Cela ne s'est jamais produit en trois siècles, approuva Algézir.

Plus il observait ses pairs et plus l'idée s'imposait en Michalain qu'il devait se débarrasser d'eux au plus vite. Ils n'étaient pas seulement des obstacles à son propre rêve de puissance et de gloire, ils ébranlaient, par leur incapacité manifeste à s'adapter aux nouvelles règles du jeu, l'édifice tout entier du culte néopur.

— Dois-je sans cesse vous rappeler que nous sommes en présence d'un hors-monde ?

Il éprouvait des difficultés grandissantes à masquer l'impatience qui le gagnait.

— D'un homme qui pense et agit de manière différente ? D'un individu présenté par la pythonisse comme l'archange de la rédemption ? Il s'est servi de la formule qu'il détient pour ouvrir une brèche dans la colline. Un tunnel par lequel il a pu tranquillement gagner les rues de la ville haute.

— Espérez-vous nous faire avaler une couleuvre pareille ? gronda Gunjir.

— Je n'ai aucun goût pour l'affabulation, Esprits Célestes ! Vous aurez tout le loisir d'aller vérifier mes dires à la fin de cette angélaire. En vous attendant, j'ai envoyé deux de mes informateurs aux renseignements.

Il marqua un temps de pause.

Le projet qu'il avait conçu ne nécessitait aucune hâte, et il se jouait avec perversité des émotions de ses pairs, en dramaturge sûr de ses effets. Il avait toujours manifesté un talent particulier pour la cruauté, et ce n'étaient pas les nombreux adorateurs du fer dont il s'était lui-même occupé qui auraient pu prétendre le contraire : aucun d'entre eux n'avait résisté aux tortures qu'il avait imaginées.

— Vos informateurs ? Que vous ont-ils appris ? implora Vernel, de plus en plus tourmenté par le bois rugueux de son siège.

— Deux choses, répondit Michalain avec une moue affectée. Primo, l'idée de lancer vingt Cohortes Angéliques sur les lépreux restés à l'extérieur du dôme n'était pas si bonne que ça ! Les miliciens n'en ont exterminé que quelques…

— Vous étiez pourtant d'accord avec cette idée ! coupa Algézir d'un air pincé.

— Il faut savoir reconnaître ses erreurs, Esprit Céleste. Les ruelles d'Iskra offrent de multiples refuges : venelles, porches, traboules, caves… Sans compter les portes ouvertes par les âmes charitables.

— Vous nous aviez certifié que les citadins seraient ravis d'être débarrassés de la vermine lépreuse ! insista Algézir.

— La charité angélique ressort également du culte néopur. Et certains ont cru bon de l'appliquer à la lettre.

— Puisque nous en sommes au chapitre des mauvaises nouvelles, faites-nous donc part du deuxième écho rapporté par vos informateurs, dit Olphan.

— Si vous cessez de m'interrompre à tout propos, Esprits Célestes, je pourrai peut-être aller au terme de mon raisonnement.

Le ton de Michalain était devenu comminatoire. L'arme de fer du hors-monde alourdissait la poche intérieure de sa toge. Elle se nichait dans les replis de son abdomen comme un animal malfaisant. D'épaisses gouttes de sueur se faufilaient sous les bords froncés de son hennin et dévalaient ses joues creuses.

— Plusieurs dizaines de lépreux se sont échappés de la fosse en compagnie du hors-monde, reprit-il après avoir jeté un regard glacial à chacun de ses interlocuteurs. Ils vont par deux ou trois dans les rues d'Iskra pour chanter les louanges de l'archange rédempteur. Innombrables sont ceux qui leur prêtent une oreille attentive. Lépreux, certes, mais également paysans des plaines, vagabonds, maraudeurs, prostitués et même bourgeois. Une troupe de plusieurs milliers de membres est en train de se constituer devant la porte monumentale de la ville basse. Dès l'aube ils se mettront en route vers la forêt du Passé, fanatisés par l'individu qu'ils prennent pour l'archange des stances prophétiques.

— Sonnons le rappel des Cohortes Angéliques et écrasons-les comme de la vermine ! rugit Vernel. (S'il proposait des solutions expéditives, c'était avant tout pour échapper au calvaire que représentait pour lui la position assise.)

— Ne commettons pas deux fois de suite la même erreur, Esprits Célestes, rétorqua calmement Michalain. À peine ces misérables cloportes apercevraient-ils les miliciens qu'ils s'égailleraient comme volée de moineaux et se disperseraient dans les rues de la ville basse ! Nous n'aurions pas résolu le problème, nous l'aurions seulement repoussé.

— Finissons-en ! meugla Vernel. (Maudites hémorroïdes…) Que proposez-vous ?

Un sourire sardonique aux lèvres, Michalain l'observa un long moment se tortiller sur son fauteuil.

— Laissons-les se rassembler et se répandre dans la plaine. Laissons-les prendre confiance, se consumer de ferveur, et préparons-

leur une réception grandiose à l'orée de la forêt du Passé.

— Vous avez perdu la tête, Esprit Céleste ! tonna Gunjir. Les chemalles ont beau être plus rapides que les hommes, ils ne pourront pas combler un retard de plusieurs jours.

— Qui vous parle d'effectuer le trajet à dos de chemalle ? Nous disposons d'un moyen de transport beaucoup plus rapide.

L'air ébahi de ses pairs divertit franchement Michalain. Avec leurs yeux exorbités et leurs bouches entrouvertes, ils ressemblaient en cet instant aux gargouilles de pierre noire des annexes du dôme. Ils évoquaient également le visage horrifié de la reine Amigaëlle implorant pour l'éternité la grâce de son bourreau.

— Vous voulez dire… ? commença Vernel.

— Le grand vaisseau de métal, Esprits Célestes. Ce même vaisseau que nos prédécesseurs ont eu l'immense sagesse de soustraire aux premières vagues de destruction du fer.

— Maléfique est le fer !

Algézir avait expulsé ces quelques mots comme un crachat.

— Cela dépend des mains qui le manipulent, riposta Michalain. Ce vaisseau a été construit pour abriter plusieurs dizaines de milliers d'hommes. Grâce à sa contenance et à sa rapidité, nous pouvons faire d'une pierre plusieurs coups : transporter la totalité des Cohortes Angéliques et des chemalles à l'orée de la forêt du Passé, livrer bataille dans la plaine, laquelle n'offre aucun abri contrairement aux rues d'Iskra, capturer le hors-monde et la femme Mangrelle, exterminer leurs adeptes et rapatrier leurs cadavres pour le retraitement des os.

— Cette paysanne s'appelle Mangrelle ? demanda étourdiment Olphan.

— Je crois également me souvenir qu'elle est originaire de Palandare, un village des plaines du Sud. Une fois que nous aurons accompli notre tâche, Esprits Célestes, il ne nous restera plus qu'à remiser le vaisseau dans son aire souterraine de stationnement.

— Est-il seulement en état de marche ?

— Cela fait trois siècles que la famille Froll l'entretient, conformément aux instructions des séraphins des premiers temps.

— Le fonctionnement de cet engin requiert des injonctions massives d'un liquide nauséabond…

— De l'aspharol, Esprit Céleste. Les Froll ont également conservé des milliers d'hectolitres de carburant dans une cuve hermétique.

— Je n'aime guère cette idée, grommela Algézir.

— Persistez à ne pas l'aimer, et vous serez bientôt égorgé par les sectateurs de l'archange ! Notre seule chance d'infléchir le cours des événements repose sur la promptitude et l'effet de surprise. Hormis les Froll, des gens entièrement dévoués à notre cause, et nous-mêmes, personne ne connaît l'existence de ce vaisseau, personne ne se figurera

que nous pouvons installer un tel dispositif en si peu de temps ! Plus de dix mille hommes et autant de chemalles, les dépouilleurs, les équarrisseurs, les concasseurs. Qu'arrivera-t-il si nous restons enferrés dans une logique vieille de trois siècles, Esprits Célestes ? Les lépreux entreront dans la forêt du Passé, affronteront les lupus de la chasseresse Ablaine, découvriront les arbres guérisseurs…

— La rumeur veut qu'ils aient pratiquement disparu, argua Vernel, dont les traits crispés trahissaient l'inconfort grandissant.

— La pythonisse a investi la femme Mangrelle du pouvoir de les régénérer. Imaginez un instant qu'elle réussisse dans son entreprise : la lèpre de Thulla serait éradiquée de Kélonia et nous manquerions rapidement de matière première.

— Ce sera de toute façon le cas ! intervint Olphan. Après les incidents de cette nuit, ne comptez plus attirer les lépreux dans les sous-sols du dôme.

— Un élément joue en notre faveur : le temps. Frappons vite et fort, et dans cinq ans, personne ne se souviendra de ces événements. Nous aurons rétabli une situation délicate : nous aurons éliminé les gêneurs, la lèpre de Thulla continuera d'étendre ses ravages et le culte néopur redeviendra le seul recours des miséreux.

— Comment ? Selon vos propres dires, la pythonisse n'apparaîtra plus dans le bassin du Temps.

— Nous exploiterons un autre mythe de l'Angélivre et nous organiserons un nouveau miracle, un nouveau pèlerinage, un nouveau système de retraitement des os… Mais assez bavardé, Esprits Célestes. Que décidez-vous ?

Lors d'une angélaire, l'unanimité était requise pour l'adoption d'une loi d'exception. Michalain examina ses pairs : il vit que les séraphins Gunjir et Olphan avaient basculé dans son camp et que Vernel se rangerait à toute décision qui lui permettrait de quitter au plus vite la salle du conseil. Restait Algézir, dont la désapprobation se lisait sur le front plissé et les lèvres crispées.

Michalain glissa discrètement la main dans la poche intérieure de sa toge et agrippa la crosse de l'arme du hors-monde. Il avait encore besoin de ses confrères – entre autres, pour expédier les affaires courantes et maintenir l'ordre pendant qu'il préparerait l'expédition –, mais il n'hésiterait pas à les tuer tous les quatre si un seul d'entre eux se mettait en travers de son chemin.

— Devrons-nous vous accompagner sur le champ de bataille ? demanda Olphan, qu'effrayait la perspective de passer quelques heures dans le ventre d'un monstre métallique volant.

— Si cela vous convient, je prendrai seul le commandement des Cohortes Angéliques, répondit Michalain. Je laisserai à votre disposition une compagnie de mille hommes.

— En ce cas, j'approuve votre initiative.

— Je joins ma voix à celle de l'Esprit Olphan, fit Gunjir.

— Moi aussi ! s'empressa d'ajouter Vernel.

Ils se tournèrent tous les trois vers Algézir, qui leva des yeux éteints sur Michalain.

— Promettez-vous de renoncer au vaisseau de fer après avoir livré bataille ? demanda-t-il d'une voix morne.

— Je le promets.

Le séraphin Michalain n'était pas à un serment près. Il usait de la promesse avec autant de désinvolture qu'il jouait du poison ou de l'arme blanche.

— Que les anges des mondes purs soient avec nous, murmura Algézir en s'inclinant.

Un sourire de triomphe éclaira le visage émacié de Michalain.

# CHAPITRE VIII

Une lueur pâle ourlait l’horizon, teintait de bleu l’étoupe de brume qui habillait la plaine. Des cris perçants et des roulements de galop retentissaient dans la ville basse, dominaient la rumeur confuse de la foule assemblée sous le linteau de pierre noire et sculptée.

Le Vioter et Mangrelle, assis sur les hauts reliefs de la porte monumentale, observaient la mer humaine qui débordait largement sur les ruelles adjacentes et sur la portion de route pavée parallèle aux douves. Ils affluaient de toutes parts, lépreux couverts de bandelettes, paysans reconnaissables à leur teint hâlé et à leur extrême maigreur, prostitués – garçons et filles à peine pubères – aux lèvres et aux yeux outrageusement fardés, vagabonds vêtus de hardes nauséabondes, maraudeurs au visage encore bouffi de sommeil… Hommes, femmes, enfants… Les prosélytes de l’archange avaient accompli des miracles au cours de la nuit. Avec la fougue et la force de persuasion qui caractérisent les convertis, ils avaient sillonné les rues d’Iskra sans prendre un instant de repos, jouant à cache-cache avec les patrouilles de miliciens, triomphant de l’incrédulité de leurs futurs condisciples, frappant aux portes des maisons bourgeoises, réveillant les réfugiés des camps de toile du bord du fleuve. Ils n’avaient pas hésité à plonger dans les eaux dangereuses des bordels et venelles des quartiers chauds pour y pêcher quelques âmes supplémentaires. Poursuivis par les hommes de main des souteneurs et des maquerelles, ils n’avaient dû leur salut qu’à l’intervention énergique et massive de leurs nouveaux partisans. Ils avaient semé le vent de la révolte dans la cité engourdie, s’étaient démenés avec une telle ardeur qu’ils avaient réussi à enrôler plus de dix mille membres d’une armée qu’ils avaient spontanément baptisée « la grande fraternité de l’archange ».

Les miliciens qui avaient eu la mauvaise idée de lancer leur

chemalle à l'assaut de cette armée loqueteuse avaient été submergés par des grappes haineuses, vidés de leur selle, massacrés à coups de bâtons ou de pierres. Outre les montures, on avait ainsi récupéré des épées, des tridents et des fouets. Des mains respectueuses avaient déposé les précieux trophées aux pieds de l'archange rédempteur et de Mangrelle, d'ores et déjà considérée comme la prêtresse des arbres guérisseurs, comme la rivale déclarée de la cruelle dame Ablaine. Le Vioter avait jeté son dévolu sur un fouet (symbole du guide), sur une longue épée, avait distribué les armes restantes aux hommes les plus robustes et les plus déterminés qu'il avait élevés au grade de capitaine. Conformément aux instructions, les autres s'étaient équipés de tout ustensile susceptible de servir d'arme : couteaux d'ivoire, longues perches taillées en pointe, piquets de tente, tisonniers de pierre, lanières de cuir tressé… Des enfants avaient même fabriqué des lance-pierres avec des fourchettes d'os et des tendons d'animaux dérobés dans les boucheries. L'intendance n'avait pas été oubliée : des groupes d'hommes et de femmes s'étaient constitués, s'étaient dispersés dans la ville basse, avaient forcé les volets de bois des épiceries, des boulangeries, des dépôts de céréales et de fruits, avaient ramené de leurs expéditions d'innombrables sacs de jute bourrés de victuailles qu'ils avaient entassés au pied du rempart.

Le Vioter et Mangrelle avaient tranquillement gagné le point de rassemblement par les ruelles baignées d'obscurité. Une telle confusion régnait dans Iskra que personne ne leur avait prêté attention. Ils avaient franchi le pont sans encombre, se réfugiant dans les replis de ténèbres dès qu'ils percevaient un roulement de sabots. Les miliciens des Cohortes Angéliques avaient déserté le pont et s'étaient rués dans la ville haute. Un comportement surprenant : en abandonnant l'unique voie d'accès à la ville basse, ils avaient considérablement facilité l'action des recruteurs de l'archange. Rohel avait décelé autre chose qu'une simple aberration stratégique dans ce repli aussi soudain qu'inopportun. Le clergé néopur avait probablement choisi de favoriser le ralliement de ses adversaires pour mieux les attendre en terrain découvert. Les séraphins ne ressentaient pas la nécessité de précipiter les choses : la vitesse de déplacement des chemalles leur procurait un avantage minimal et décisif de deux jours.

— L'aube point, archange rédempteur. L'heure est venue de nous mettre en route.

Le Vioter fixa l'homme qui s'était extrait de la multitude et avait escaladé les bas-reliefs de la porte de pierre pour se hisser à son niveau. C'était un paysan du nom de Galvain, un individu dont les larges épaules, les bras épais et le faciès de brute contrastaient avec l'extrême douceur des yeux et de la voix. Ses longs cheveux emmêlés, ses sourcils en broussaille, sa barbe inégale et noire, sa tunique et son

pantalon en lambeaux lui donnaient l'allure d'un mendiant, mais, depuis que l'archange lui avait remis un trident, symbole de son nouveau statut de capitaine, il s'efforçait de marcher et de s'exprimer avec dignité, la tête haute, le torse bombé, le verbe châtié. Cette volonté maladroite de se montrer à la hauteur de son rôle divertissait autant qu'elle attendrissait Mangrelle qui, bien qu'elle se fut assoupie quelques heures sur l'épaule de Rohel, se ressentait encore du manque de sommeil.

— Nous sommes prêts, insista Galvain.

Le Vioter contempla longuement ses troupes, ces milliers de regards fervents levés sur lui, ces trognes altérées par la lèpre, par la pauvreté, par la faim. Ils avaient placé toute leur confiance en lui comme les assoiffés se jettent sur n'importe quelle flaque au bord du chemin. Au loin se devinaient les taches claires des crucifiés et des empalés sur les pierres grises et sales du rempart. La lumière froide du petit jour dévoilait progressivement la plaine. Les chemalles, gardés par des adolescents, poussaient de puissants blatèrements et donnaient d'incessants coups de sabots sur les pavés.

Le Vioter regretta une nouvelle fois d'avoir exploité la vénération dont il faisait l'objet. Il n'avait pas eu le choix, mais combien resterait-il de ses ouailles après le choc contre les Cohortes Angéliques ? Ne se retourneraient-ils pas contre lui lorsqu'ils se rendraient compte qu'il les avait menés sur le champ de bataille comme des animaux à l'abattoir ?

Il se secoua pour chasser ses idées noires et les lambeaux de fatigue qui s'accrochaient à lui.

— Nous n'attendons plus personne ? demanda-t-il d'un ton las.

— Les recruteurs sont tous revenus, répondit Galvain dont les yeux venaient sans cesse s'échouer sur Mangrelle.

Le Vioter, Mangrelle et cinq capitaines, dont Galvain, prirent la tête de l'immense colonne qui s'ébranla au moment où les premiers rayons de l'étoile bleutée de Kélonia transperçaient les nues (fait rarissime qu'on s'empressa d'interpréter comme une bénédiction des anges des mondes purs). On jucha et sangla tant bien que mal des blessés et des vieillards sur les chemalles récalcitrants. Les paysans hissèrent les sacs de victuailles sur leurs robustes épaules, heureux de renouer pour un temps avec leurs coutumes ancestrales. Les femmes se chargèrent des gourdes de peau contenant une eau douteuse et retroussèrent leurs jupes jusqu'aux genoux. Certaines d'entre elles ouvrirent leur chemise et donnèrent le sein à leur nourrisson sans ralentir l'allure. Des clans se formèrent spontanément selon les occupations professionnelles ou les affinités. Les vagabonds cheminaient avec leurs compagnons d'errance, les maraudeurs avec

leurs complices de rapines, les prostitués masculins avec leurs consœurs vêtues de voilages transparents, les lépreux avec leurs frères de maladie… Seuls les enfants couraient allègrement d'un groupe à l'autre, traversaient en riant les cloisons invisibles et les nuages de poussière qui séparaient les adultes. Cinq autres capitaines fermaient la marche en compagnie des personnes âgées, des éclopés et des malades qu'on n'avait pas pu installer sur les chemalles. Ceux-là, ils le savaient, n'iraient pas au terme du voyage, mais ils tenaient à faire un bout de route avec les soldats de l'espoir, avec cette armée à la fois majestueuse et misérable qui s'éloignait lentement d'Iskra. Les semelles et les extrémités des bâtons frappaient le sol en cadence, couvraient les éclats de voix, les chants, les rires, les gémissements, les crépitements des crécelles.

De temps à autre, Le Vioter se retournait et lançait, par-dessus les vagues moutonnantes du flot humain, un regard inquiet sur la bouche sombre et réduite de la porte monumentale, mais il ne distingua aucun mouvement de troupe. Les Cohortes Angéliques demeurèrent invisibles, comme consignées à l'intérieur du rempart. Cette absence de réaction le conforta dans l'idée que le clergé néopur préparait calmement sa contre-attaque dans l'ombre silencieuse des couloirs du dôme.

Dans le lointain, les deux plaines, terrestre et céleste, se rejoignaient dans une profusion de brumes chatoyantes. Iskra ne fut bientôt plus qu'un point grisâtre à l'horizon.

*

Mill Froll caressa rêveusement l'arrondi du pied métallique. Cela faisait trois siècles que sa famille protégeait le géant de fer des atteintes du temps. Trois siècles que les hommes Froll, les conservateurs du vaisseau, transmettaient leurs connaissances et leur savoir-faire à leur fils aîné. Trois siècles qu'ils combattaient la gangrène de la rouille, qu'ils se faufilaient dans les conduits, dans les coursives, dans les tuyères, dans les cabines, dans les caissons, qu'ils repéraient et éliminaient les dépôts de poussière, qu'ils récuraient et graissaient l'ensemble des composants électroniques et mécaniques, qu'ils balayaient les planchers et les soutes, qu'ils nettoyaient les moteurs, les hublots, les instruments de bord.

Toutefois, si Mill Froll avait accompli sa tâche avec la conscience professionnelle qui caractérisait ses ascendants, il ne savait pas si le vaisseau de fer était encore capable de tenir le rôle pour lequel il avait été conçu : voler. Ses moteurs étaient condamnés au silence absolu depuis que les séraphins des premiers temps l'avaient remisé dans son aire souterraine de stationnement, une immense grotte étayée par des

chevrons de bois, éclairée et réchauffée par des braseros entretenus en permanence par les épouses Froll.

— Trois jours, avait dit l'esprit Céleste Michalain. Vous avez trois jours pour le faire décoller. Un échec, et toute votre famille serait immédiatement condamnée au supplice du pal !

Depuis lors, Mill Froll serrait les fesses et procédait, en compagnie de son fils aîné Jühl, à une ultime vérification des puces électroniques et des filtreurs d'aspharol.

— Notre fonction, c'est de l'entretenir, pas de le piloter ! avait grommelé Mill Froll à la fin du petit-déjeuner.

— Un vaisseau qui ne vole pas, c'est jamais qu'un tas de ferraille stupide ! s'était exclamé Jühl, un garçon d'une vingtaine d'années qui n'avait pas la langue dans la poche.

Le bras de son père s'était détendu et la gifle avait claqué, imprimant des stries rouges sur la joue de l'insolent.

— Parle pas comme ça du *Froll* ! C'est comme si tu insultais tes propres ancêtres !

Au fil des années, les Froll s'étaient tellement identifiés au vaisseau qu'ils avaient fini par l'affubler de leur patronyme. Comme mus par une volonté féroce de s'approprier définitivement l'objet de leur culte, ils en avaient même retiré le nom d'origine, un hologramme-lettres inséré dans la carène, et l'avaient remplacé par une feuille métallique prélevée sur la première couche de sécurité du fuselage. Plus personne ne connaissait les origines précises de cet appareil, abandonné à proximité d'Iskra à l'issue des grandes guerres de la Tortue, et c'était très bien ainsi : les Froll l'avaient adopté, le considéraient comme un membre à part entière de la famille et lui vouaient un amour proche de la vénération.

— Les circuits de vérification électronique ne signalent aucune anomalie, cria Jühl.

Mill Froll leva les yeux et observa son fils, qui avait passé la tête par le hublot de la cabine de pilotage, perchée une trentaine de mètres au-dessus de lui. Jühl avait un penchant certain pour l'impertinence – comme sa mère, dame Valienne Ermonz, une ancienne adoratrice du fer que Mill avait arrachée des geôles du clergé néopur –, mais le tour de main de ce sacripant était aussi rapide et précis que le coup de griffe d'un fauve. Là où lui, Mill Froll, mettait une heure à dégager une gaine de sa couche de crasse ou de rouille, son fils aîné effectuait le travail en quelques minutes.

Les grands yeux ronds et jaunes de Jühl lui donnaient un air de lémurien. À force de vivre dans les soubassements du dôme, les Frolls avaient peu à peu muté, s'étaient adaptés aux vicissitudes de la vie souterraine. S'ils laissaient les braseros allumés dans la remise pour éviter que les moisissures ne pourrissent les matériaux fragiles du

vaisseau, ils n'avaient plus besoin de lumière pour se repérer et se diriger dans les galeries ténébreuses qui desservaient leur lieu de résidence, une gigantesque caverne aménagée près d'une nappe phréatique. Ils étaient devenus nyctalopes, et leur système pileux avait débordé des cadres réglementaires du pubis et du crâne pour s'étendre à tout le corps, ne laissant à découvert que le front, les pommettes, les joues, le nez et les organes sexuels. Cette fourrure naturelle les protégeait de l'humidité glaciale qui régnait dans le ventre de la colline et rendait caduc – voire désagréable – le port des vêtements. Ils s'habillaient uniquement lorsqu'un membre du clergé néopur prenait la précaution d'annoncer sa visite. Et revêtir la tenue d'apparat, pour les Froll, revenait à se ceindre les reins d'un bout de tissu élimé et maculé de taches. Les femmes, quant à elles, demeuraient obstinément glabres. Il y avait plusieurs explications à cet état de fait : d'une part, les femmes ne poussaient pas sous terre, particularité qui contraignait les Froll mâles à jeter leur dévolu sur des épouses originaires de la surface – elles n'étaient que rarement ravies de partager la vie d'un rongeur à forme humaine, mais les séraphins leur proposaient le choix entre ce mariage, le pal et la crucifixion. D'autre part, elles retournaient souvent à l'air libre pour y acheter de quoi subvenir aux besoins de la famille. Enfin, la coquetterie féminine s'accommodait assez mal d'une pilosité luxuriante qui, bien que pratique, s'avérait passablement disgracieuse. Les filles Froll quittaient le nid familial dès qu'elles étaient en âge de procréer. Une fois qu'elles avaient obtenu la bénédiction maternelle, elles se débrouillaient pour ne jamais plus remettre les pieds dans le cauchemar labyrinthique et souterrain de leur enfance.

— Faut y mettre de l'aspharol et faire ronfler les moteurs ! hurla Jühl depuis la cabine de pilotage.

Mill Froll hocha lentement la tête et se dirigea d'un pas lourd vers le robot pompeur de la cuve de carburant. Il déroula le tuyau souple de transvasement, l'approcha de la trappe des réservoirs ouverte sur le montant du pied, glissa l'extrémité resserrée et dure dans l'étroite cavité, la bloqua avec des crochets de sécurité et retourna près du robot, un tronc métallique, archaïque, dressé sur son socle comme une statue démembrée.

Les doigts poilus et tremblants de Mill Froll se promenèrent pendant quelques secondes au-dessus de la console du robot, encastrée dans le socle. Il hésitait à presser les trois touches de remplissage. Il redoutait un échec, qui signifierait, outre l'empalement de tous les siens, la débâcle de la dynastie. Il craignait d'être le renégat, le Froll par qui serait révélée l'incompétence des treize générations qui s'étaient succédé au chevet du géant des airs.

— Eh ben, qu'est-ce que t'attends ? insista Jühl qui, épargné par

les doutes qui assaillaient son père, trépignait d’impatience de redonner un souffle de vie à ce monument édifié à la gloire du fer et de l’espace.

Il se voyait déjà, lui, l’enfant de la nuit perpétuelle, survoler sa planète, transpercer les nuages, tutoyer le soleil bleu et les étoiles.

Mill Froll émit un grognement, puis, les tripes nouées, appuya résolument sur les touches rondes. Le tuyau souple, agité par des trépidations de forte amplitude, se gondola comme un serpent ivre de fureur. Un gargouillis prolongé s’insinua dans le silence de la grotte. Les lumières rasantes des braseros étiraient les ombres sur les parois rocheuses, sur les flancs lisses et rebondis du vaisseau.

Pendant que le robot-pompe faisait le plein, une foule de questions se leva dans l’esprit embrumé de Mill Froll. Avait-il suffisamment vérifié les joints d’étanchéité ? L’aspharol avait-il conservé ses propriétés propulsives après trois siècles de gisement dans la cuve ? Les puces électroniques accepteraient-elles la brutale montée d’énergie des turbines d’extraction ? Ce vantard de Jühl parviendrait-il à maîtriser les paramètres de décollage et de vol ? Quelles raisons avaient conduit le clergé néopur à transgresser le tabou du fer ? Cette expédition avait-elle un rapport avec les folles rumeurs que lui avait rapportées dame Valienne au retour de son excursion quotidienne dans la ville haute ? Avec la pythonisse du Temps ? Avec l’archange Le Vioter ? Avec les arbres guérisseurs ?

N’étant pas accoutumé à penser de manière intensive, Mill Froll fut la proie toute désignée d’une violente migraine. Il essuya de l’avant-bras les lourdes gouttes de sueur qui prenaient naissance dans la broussaille de ses cheveux et lui dégoulinaient sur le front.

— Ça devrait suffire pour essayer l’allumage ! glapit Jühl.

Sa voix s’envola vers la voûte de la grotte.

Mill Froll obéit à l’injonction de son fils. Il pressa la touche d’arrêt et désengagea l’embout du tuyau de l’orifice du réservoir.

— Faudrait te reculer, maintenant. Ça va chauffer dur, là-dessous !

Jühl attendit que son père se fût réfugié dans l’un des nombreux et profonds replis des parois, puis referma le hublot de la cabine et se pencha sur le tableau de bord. Il enclencha une nouvelle fois le circuit de vérification électronique et fixa l’écran scintillant sur lequel s’affichaient les instructions. Il avait appris à déchiffrer les signes mystérieux qu’on appelait des mots, comme tous les Froll mâles, mais il avait rarement eu l’occasion d’exercer ses aptitudes à la lecture.

— Vé-ri-fi-ca-tion ter-mi-née, murmura-t-il, l’index pointé sur l’écran, la langue tirée, le front plissé, les yeux mi-clos.

Des lumières jaunes, vertes et rouges qui se mirent à clignoter un peu partout autour de lui le surprirent à tel point qu’il faillit tomber

de son siège. Il respira profondément pour calmer les battements affolés de son cœur et tenta de déceler un début de cohérence dans les innombrables boutons fluorescents qui brillaient dans la pénombre comme les yeux d'une horde de lupus.

De plus en plus inquiet, Mill Froll sortit prudemment de son abri. Plus de quinze minutes que Jühl s'était enfermé dans la cabine et aucun grondement significatif n'avait brisé le silence des profondeurs.

— Alors, serez-vous prêts dans deux jours, sieur Froll ? tonna une voix.

Saisi, Mill Froll se retourna. Une gangue de glace lui comprima les poumons lorsqu'il reconnut la silhouette du séraphin Michalain, qui avançait entre les braseros de la galerie d'accès à la grotte. Instinctivement, il joignit les mains en paravent sur son bas-ventre. L'Esprit Céleste ne l'avait pas prévenu de sa visite et le premier bout de tissu – le premier vêtement disponible –, un chiffon sale qui servait à éponger les fuites de liquide de refroidissement, gisait au pied du robot-pompe à une quarantaine de pas de là.

Les petits yeux du séraphin se posèrent sur Mill Froll avec autant d'amabilité qu'une lame ébréchée de pierre noire.

— Ne vous dissimulez donc pas de la sorte, sieur Froll ! Quoi que vous fassiez, vous ne réussirez jamais à ressembler à un ange des mondes purs !

Mill Froll n'avait que des notions approximatives de l'angélisme, mais, au ton acerbe de Michalain, il devinait qu'il n'accéderait pas de sitôt aux mondes merveilleux promis par le culte néopur à ses fidèles.

— Mille excuses, Esprit Céleste, bredouilla-t-il. Personne n'est venu annoncer votre visite, et je…

— Aucune importance ! coupa Michalain. La vision de vos attributs mâles ne peut me choquer : ils sont tout à fait assortis à votre aspect général.

Le séraphin embrassa le vaisseau du regard. Avec ses cent mètres de longueur et ses cinquante mètres de hauteur, le monstre de fer posé sur ses dix pieds suscitait en lui une crainte irrationnelle venue du fond des âges. À première vue, il lui paraissait inconcevable qu'un engin de ce gabarit ait la capacité de vaincre la pesanteur de Kélonia et de transporter dix mille hommes et autant de chemalles à l'orée de la forêt du Passé. Il venait pourtant d'un autre monde, avait livré des batailles dans le lointain espace avant de s'échouer à quelques kilomètres de la capitale des plaines. Michalain observa les énormes tuyaux évasés qui saillaient de ses flancs arrondis, les rangées de hublots semblables à des orbites vides, les tourelles et les clapets des canons, le renflement de la cabine de pilotage, les linéaments des sas d'embarquement.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, sieur Froll. Sera-t-il

apte à voler dans deux jours ?

— On s'y emploie, Esprit Céleste, déglutit Mill Froll. On l'a écouvillonné de fond en comble, on lui a mis un peu d'aspharol dans le ventre.

Le séraphin souleva délicatement son hennin noir et se massa le sommet du crâne. Les éclats empourprés des braseros soulignaient l'aspect anguleux de son visage.

— Avez-vous procédé aux essais des moteurs ?

— Jühl est là-haut…

— Si j'en juge par vos réponses embarrassées, sieur Froll, vous ignorez le mode de fonctionnement de cet appareil.

— Nous faudrait encore un peu de temps, Esprit Céleste, balbutia Mill Froll.

Bien que son auguste interlocuteur ait tenté de dédramatiser la situation, il n'avait pas retiré les mains de son bas-ventre, comme s'il craignait de perdre définitivement sa dignité en dévoilant ses attributs virils.

— Ne me décevez pas, Froll ! reprit Michalain d'une voix tranchante. J'ai misé très gros sur ce vaisseau et, pas davantage que vous, je n'ai le droit à l'échec.

Il sembla à Mill Froll que l'aiguille du pal lui agaçait déjà le fondement. Il se demanda ce que Jühl fabriquait là-haut, dans la cabine de pilotage. Il se rendait compte un peu tard qu'il aurait dû s'intéresser au mécanisme interne du vaisseau au lieu de le nettoyer comme une relique poussiéreuse et sacrée du temps. Bien que le manuel holographique fût impossible à déchiffrer, Jühl lui avait affirmé qu'il saurait le faire voler, qu'il « arracherait du sol ce tas de ferraille comme une dent cariée de sa gencive », mais que valaient les rodomontades d'un gosse de vingt ans ?

Un rugissement terrifiant transperça soudain les tympans de l'Esprit Céleste et de Mill Froll. Un tourbillon d'air chaud déséquilibra les deux hommes. Ils furent emportés comme des fétus de paille sur une distance de vingt mètres et percutèrent violemment le bas d'une paroi. Un orage d'une violence inouïe s'était tout à coup déclenché à l'intérieur de la grotte. Des éclairs éblouissants et des panaches de fumée noire, nauséabonde, jaillissaient des tuyères. Le fuselage du vaisseau, le robot-pompe et les roches vibraient comme s'ils étaient sur le point de se disloquer.

Mill Froll parvint à se relever malgré le tremblement incessant du sol. Du coin de l'œil, il entrevit l'Esprit Céleste empêtré dans les plis de sa toge retroussée jusqu'aux épaules. Un courant ascendant emporta son hennin noir et l'envoya percuter un hublot.

Mill Froll jubilait : le vaisseau avait retrouvé la vie après trois siècles d'hibernation, et d'après ce qu'il distinguait du corps dénudé et

blanc de l'Esprit Céleste Michalain, il constatait que ce dernier n'était pas un ange lui non plus.

*

La nuit était tombée sur la plaine.

Après une journée de marche harassante, les dix mille soldats de la fraternité de l'archange avaient établi leur campement sur la rive du fleuve Futur. Les lumières des feux de camp se réfléchissaient sur le miroir lisse et assombri du large cours d'eau. Quelques heures plus tôt, à la tombée du crépuscule, les vagabonds s'étaient proposés de fournir le bois. Rohel se demandait où ils avaient bien pu le dénicher dans cette étendue vierge de bosquets et de buissons. La brise nocturne colportait des odeurs de viande grillée. Le partage de la nourriture, effectué par les paysans, avait occasionné quelques échauffourées vite réprimées par les capitaines. Les enfants dormaient déjà sur des vestes ou des couvertures étalées. Les chemalles broutaient paisiblement l'herbe imprégnée de rosée. Çà et là s'élevaient les chants mystiques des Thullalaistes, les pleurs des nourrissons, les rires cristallins des femmes, les éclats de voix des hommes, les râles des blessés, les soupirs des amants… La ville s'était reconstituée en quelques minutes sur les bords du Futur, avec ses règles, ses habitudes, ses quartiers.

— Demain, nous devrons tourner le dos au Futur et traverser le territoire des adorateurs du fer, murmura Galvain en recrachant un morceau de cartilage.

Le Vioter, Mangrelle et les trente capitaines s'étaient installés à l'écart, sur la grève sablonneuse du fleuve. Assis sur de gros galets, ils avaient achevé leur repas et contemplaient distraitement les braises vives du foyer qu'entretenaient des adolescents au visage grave.

— Ils n'ont aucune raison de s'opposer à notre passage, dit Le Vioter. Ce sont également des ennemis déclarés du culte néopur…

— On ne sait pas toujours ce qui passe par la tête des fanatiques, objecta Galvain.

— Ils vivent comme des rats dans des temples souterrains ! ajouta un dénommé Clerac'h, un lépreux à la face et au crâne constellé de tumeurs nodulaires.

— Ils sont plus difficiles à apprivoiser que des lupus sauvages ! intervint Brigiel, un commerçant qui avait renié la guilde des marchands et épousé la cause de l'archange.

— Ils ont des armes de fer ! renchérit Galvain.

Le Vioter dévisagea un à un ses capitaines et, en dépit de l'obscurité, s'aperçut qu'ils étaient sous l'emprise de la peur. Tant qu'ils s'étaient tenus au pied rassurant du rempart d'Iskra (rassurant malgré la présence des miliciens, car la cité offrait de nombreuses

possibilités de repli, contrairement aux plaines), ils s'étaient laissé porter par la vague d'enthousiasme et n'avaient pas réfléchi aux dangers d'une campagne militaire. Maintenant qu'ils affrontaient le silence hostile des plaines, ils prenaient conscience de la fragilité, de l'indigence de leur armée, composée pour bonne part de malades, de femmes et d'enfants.

— À combien estimez-vous le nombre des adorateurs du fer ? demanda Le Vioter.

— Ils n'ont jamais été recensés de manière précise, répondit Brigiel dont les doigts caressaient nerveusement le manche d'un trident.

— Mille, deux mille, cinq mille, va donc savoir, soupira Clerac'h.

— Une cinquantaine de ces enragés suffisent à raser un village ! s'exclama Galvain.

— N'y a-t-il pas moyen de contourner leur territoire ?

Clerac'h ficha son épée de pierre noire dans le sol et secoua lentement la tête.

— Cela nous obligerait à faire un détour de plus de quinze jours.

D'un mouvement de menton, Brigiel désigna les innombrables groupes de la fraternité de l'archange, disséminés le long du Futur.

— Un jour de marche a suffi à en épuiser plus de la moitié. Certains même parlent déjà de déserter.

— Ça ira mieux après une bonne nuit de repos, dit Le Vioter d'une voix dure. À partir de cet instant, je ne veux plus entendre une plainte sortir de votre bouche. Empêchez la peur de lézarder votre confiance : elle créerait des brèches par lesquelles s'engouffreraient tous vos soldats. Votre mission est de maintenir la cohérence, non de la fragmenter. Le grade de capitaine n'est pas qu'un titre flatteur, messeigneurs : chaque désertion relèvera de votre responsabilité, chaque victoire célébrera votre gloire.

Il les dévisagea à tour de rôle. Aucun d'eux ne réussit à soutenir son regard. Les adolescents, subjugués, suspendirent leur respiration et leurs mouvements.

Rohel se leva, leur tourna le dos et s'enfonça dans la nuit noire.

Deux cents mètres plus loin, il se déshabilla, posa son épée et son fouet sur le petit tas de ses vêtements et pénétra silencieusement dans l'eau glaciale du fleuve.

Mangrelle le rejoignit quelques minutes plus tard. À la différence de la plupart de ses compatriotes, elle ne nourrissait aucune phobie vis-à-vis de l'élément liquide.

Ils traversèrent le Futur à la nage et prirent pied sur la rive opposée.

Ils firent l'amour une bonne partie de la nuit.

Le Vioter ne s'endormit pas, complètement régénéré par sa joute

avec Mangrelle. Il crut apercevoir des formes compactes et mouvantes sur le fond de ténèbres.

## CHAPITRE IX

— Combien dis-tu ? demanda le Maillechort.

— Dix mille au moins ! répéta l'éclaireur.

— Où vont-ils ?

— Vers la forêt du Passé…

Le Maillechort s'agita légèrement. Les feuilles métalliques de sa robe tintèrent contre les accoudoirs de laiton de son trône. Au-dessus de lui, à l'intérieur d'une niche ogivale, trônait la carcasse pourrissante d'une lampe à souder, l'emblème de l'Acier Trempé. Au pied de l'estrade, les sept officiants en second, les bronzes, avaient pris place sur de simples tabourets d'aluminium. L'éclairage diffus dispensé par les torches révélait les cloisons moisies de la nef principale du temple, un vaisseau antique enfoui depuis des lustres sous deux cents mètres de terre.

— Comment le sais-tu ? demanda le Maillechort.

— J'ai tué un homme qui s'était isolé pour faire ses besoins, j'ai passé ses vêtements, je me suis glissé parmi eux et j'ai écouté leurs conversations, répondit l'éclaireur. Ils sont persuadés que leur chef n'est autre que l'archange Le Vioter, l'envoyé des mondes purs, et qu'il possède une formule aux pouvoirs magiques.

— L'archange rédempteur n'est qu'une fable inventée par le clergé néopur ! glapit le Maillechort. Ces imbéciles se sont laissé manipuler comme des enfants !

Sa voix vibrait comme une scie ébréchée, l'instrument de musique officiel de l'Acier Trempé.

— Ils parlent également d'une certaine Mangrelle, une paysanne du village de Palandare, poursuivit l'éclaireur. Elle aurait le pouvoir de régénérer les arbres guérisseurs.

— Ça fait deux bonnes raisons de les massacrer ! glapit le

Maillechort. Non seulement ils essaient de nous voler la victoire sur le clergé néopur, mais ils ont l'intention de violer le sanctuaire d'Ablaine, notre protectrice.

La colère déformait ses traits, aussi saillants que les multiples arêtes de la coiffure métallique qui lui recouvrait la tête.

— Ils sont dix mille, grand Maillechort, rappela respectueusement un bronze.

— Leur armée est pour moitié composée de femmes, d'enfants et de malades, précisa l'éclaireur. Et seuls les capitaines sont armés.

— Restent donc cinq mille hommes, rétorqua le bronze. Et nous ne sommes que deux mille… Deux mille cinq cents en comptant nos alliés du Nickel. Laissons les Cohortes Angéliques régler le sort de ces va-nu-pieds et concentrons-nous sur la prise d'Iskra.

Le Maillechort jeta un regard vipérin à l'intervenant.

— Le dernier message de notre correspondant d'Iskra ne signale aucun mouvement des troupes du clergé néopur.

— De quand date ce message ?

— J'ai réceptionné son oiseau-brume ce matin même ! répliqua sèchement le Maillechort, visiblement excédé par l'insistance de son subordonné.

Conscient que son attitude, proche de l'irrespect, pouvait lui attirer les foudres de son supérieur, le bronze se tortilla sur son tabouret. Les mailles de sa longue cotte crissèrent les unes contre les autres. Ses six confrères, pétrifiés, évitèrent soigneusement de se mêler à la conversation.

— Je trouve étrange la passivité des séraphins, ne put-il s'empêcher de murmurer. À mon avis, ils préparent quelque chose.

Le Maillechort esquissa un sourire vénéneux.

— Ton avis ne compte pas davantage qu'une fiente d'oiseau dans une fosse à merde, bronze Cu-Ar !

L'éclaireur, debout devant le trône, s'attendait à tout moment à ce que le grand maître de l'Acier Trempé dégaine son long sabre recourbé et l'abatte sur le cou du bronze impudent. Il en avait décapité pour beaucoup moins que ça. Il lui prenait parfois la fantaisie d'exécuter des hommes, des femmes ou des enfants qui avaient commis le seul crime de sourire sur son passage.

Les règles étaient assez simples à l'intérieur du temple souterrain : les désirs du Maillechort avaient valeur de lois, de dogmes, et tout contrevenant s'exposait au châtiment suprême. Les sectateurs de l'Acier Trempé, l'aile la plus fanatique des adorateurs du fer, devaient donc faire preuve d'un sens aigu de l'adaptation : les nombreuses sautes d'humeur du maître entraînaient un bouleversement permanent de la législation. Il suffisait que la viande grillée lui donnât des aigreurs d'estomac pour que fût aussitôt décrétée la consommation

exclusive de viande bouillie. Était-il la proie des insomnies que le sommeil devenait illicite et que ses fidèles passaient des nuits entières à chanter ses louanges dans la nef principale. Ressentait-il des élancements au niveau du bas-ventre qu'il arrachait une femme des bras de son mari pour l'inonder généreusement de son auguste semence. Les amateurs de viande grillée, les dormeurs impénitents et les maris jaloux – et bien d'autres encore – étaient des catégories sociales en voie d'extinction au sein de l'Acier Trempé. D'après les anciens, de tous les Maillechorts qui s'étaient succédé à la tête du mouvement, celui-ci se révélait probablement le plus irascible, le plus tyrannique, le plus imprévisible.

Isolé, le bronze Cu-Ar prit subitement conscience de l'extrême précarité de sa situation.

— Je ne voulais pas vous offenser, grand Maillechort…

— Ton haleine pourrie est déjà une offense !

— Il est de notre devoir d'arrêter ces va-nu-pieds avant qu'ils n'atteignent la forêt du Passé, la demeure sacrée de notre mère Ablaine.

— Louée soit ta perspicacité !

Le Maillechort se leva dans un froissement de fer. Des étincelles de démence dansaient dans ses yeux noirs. Il arborait un rictus qui n'était pas sans évoquer les babines retroussées d'un lupus noir.

Ses doigts cerclés de bagues d'or se refermèrent sur le long manche du sabre dont le fourreau de cuir lui battait les bottes.

— L'Acier tranchant réclame le sang ! L'Acier renie les pleutres et les imbéciles !

Les intestins noués de Cu-Ar, recroquevillé sur son tabouret, émirent de curieux borborygmes. Du regard, il implora ses confrères du bronze d'intercéder en sa faveur, mais, bien que reniée par l'Acier, la pleutrerie relevait de l'art de vivre dans l'entourage proche du Maillechort. Autant ils se montraient héroïques lorsqu'il s'agissait de terroriser une poignée de paysans, de crucifier des femmes et des enfants sur les portes des granges, autant ils étalaient leur veulerie dans les coursives, nefs et cabines de la cité souterraine.

Le bronze Cu-Ar tenta de se relever, mais ses jambes flageolantes se dérobèrent sous lui et il s'affala sur le plancher comme un chemalle nouveau-né. Une odeur fétide se répandit dans l'air confiné de la grande nef.

— Ainsi t'accueillera l'Acier : comme un homme incapable de maîtriser ses sphincters ! cracha le Maillechort. Comme un chieur !

La lame courbe et luisante du sabre décrivit une parabole sifflante et entailla la moitié du cou du bronze. Une fontaine de sang jaillit de la plaie béante, arrosa l'estrade et les pieds massifs du trône.

Le Maillechort s'acharna sur le cadavre avec une fureur proche de

l'hystérie. Lorsqu'il rengaina son sabre, des myriades de gouttelettes pourpres glissaient sur les feuilles métalliques de sa robe. De la tête de Cu-Ar ne subsistait qu'une masse informe de chair écachée.

Un silence sépulcral, souligné par un gargouillis lugubre, descendit sur la nef du temple. Le Maillechort se tourna vers l'éclaireur, qui n'en menait pas large.

— Quel est ton nom ?

— Pilvier Grandemer, bredouilla l'éclaireur.

La mare de sang continuait de s'étendre, léchait les semelles de ses bottines. Il refoulait tant bien que mal son envie pressante de déguerpir, de quitter au plus vite cet endroit qui empestait la mort, l'urine et les fèces.

— L'Acier est fier de toi, Pilvier Grandemer, déclara le Maillechort d'un ton solennel. La cotte de mailles de ce merdeux te revient de droit. Je t'élève à la dignité de bronze. Tu t'appelleras désormais Au-Mang.

Le sang se retira du visage de l'éclaireur. Il se fendit d'une profonde révérence, moins pour rendre hommage à l'infinie bonté du grand maître que pour dissimuler l'immense frayeur qui le gagnait. L'anonymat lui avait permis de goûter à quelques fruits défendus (viande grillée, sommeil, entre autres…) et de mener une existence relativement confortable dans l'ombre de la cité souterraine. Il regrettait amèrement l'excès de zèle qui l'avait poussé à se mettre en avant. Le titre honorifique de bronze ne valait pas qu'on immole sa tranquillité sur l'autel d'une responsabilité empoisonnée.

— Le temps presse, vaillants guerriers de l'Acier, pérora le Maillechort. Que la totalité des hommes et des femmes en âge de combattre soit rassemblée dans moins d'une heure sur le parvis du temple. Nous ferons goûter la morsure du fer aux misérables qui récusent notre légitimité. Avec le soutien de l'Acier notre père et de l'immortelle chasseresse notre mère, nous danserons bientôt dans le sang de nos ennemis.

— Béni sois-tu, grand maître ! crièrent en chœur les bronzes, hormis l'éclaireur, surpris par la promptitude avec laquelle ils épousaient les pensées-lois du Maillechort.

— Béni sois-tu, grand maître, couina-t-il d'une voix mal assurée, avec un temps de retard qui aurait pu lui valoir un sort identique à celui de son malheureux prédécesseur.

De loin, la colonne étirée, désordonnée et poussiéreuse donnait l'impression d'une armée en déroute. Hommes et femmes, enfants et vieillards, lépreux et bien-portants avançaient au pas de course, comme pourchassés par d'invisibles adversaires. Les plus vigoureux relevaient les plus faibles qui s'écroulaient, épuisés, dans l'herbe sèche

de la plaine.

Sur ordre de l’archange, ils s’étaient délestés de tout poids inutile, des capes, des manteaux, des balluchons, des pièces de monnaie, des peignes, des brosses, des colifichets, des parures… Des femmes avaient retiré leurs robes empesées et n’avaient conservé que leurs corsages et leurs jupons légers. Les hommes avaient chargé les sacs de victuailles et les gourdes sur les bosses des chemalles avant de jucher les plus jeunes enfants sur leurs épaules. Les blessés et les malades avaient été abandonnés sans protection sur la rive du fleuve Futur.

Un vent froid s’engouffrait dans les chemises, soulevait les jupes, sifflait dans les chevelures, dispersait les brumes de l’aube. Le grondement sourd produit par l’incessant crépitement des semelles sur la terre absorbait les plaintes, les cris, les coups de gueule des capitaines, les blatèrements des chemalles. Il n’existait désormais plus aucune barrière entre les différents groupes de la fraternité de l’archange. Lépreux, paysans, vagabonds, maraudeurs et prostitués couraient côte à côte, respiraient la même poussière, exsudaient la même peur.

Les capitaines, aidés de quelques adolescents, les avaient tirés sans ménagements de leur sommeil au cœur de la nuit.

— Ordre de l’archange : Levez-vous. Nous partons. Abandonnez tout effet personnel. Ne gardez que l’essentiel, les armes et la nourriture.

Abrutis de fatigue, les fantassins de la fraternité de l’archange n’avaient pas songé à protester. Ils avaient perçu des rumeurs alarmistes de l’imminence d’une attaque des adorateurs du fer, et cet argument avait suffi à les convaincre de la nécessité d’un départ précipité.

En tête, Le Vioter ne se retournait pas. Il discernait derrière lui les souffles précipités de Mangrelle et de Galvain, Brigiel et Clerac’h, les trois capitaines qui l’escortaient.

Lorsqu’il avait entrevu les silhouettes furtives quelques heures plus tôt sur la rive opposée du Futur, il était d’abord resté tapi dans les herbes hautes, immobile, vigilant. Puis, constatant que les mystérieux noctambules ne l’avaient pas repéré, il s’était enhardi à ramper dans leur direction. Bien que nu et désarmé, il s’était approché suffisamment pour saisir des bribes de leur conciliabule.

— Ils se dirigent vers la forêt de notre mère Ablaine… Demain ils traverseront le territoire de l’Acier… Courons prévenir le Maillechort… Ils sont nombreux, au moins dix mille… Des femmes, des enfants, des lépreux… Nous n’aurons aucune difficulté à les écraser… Ils prétendent que l’archange possède une formule aux pouvoirs magiques… Allons-y… Nous avons encore trois heures de marche pour arriver au temple… Nous retraversons le fleuve un peu

plus loin… Ce n’est pas le moment de se faire remarquer…

Tandis qu’ils s’éloignaient, il avait arrêté sa décision : puisque, selon leurs propres dires, le fief de l’Acier Trempé se trouvait à trois heures de marche, il avait encore une chance d’éviter une confrontation à l’issue incertaine en prenant ses adversaires de vitesse, en contraignant son armée à traverser leur territoire avant l’aube. Suivi de Mangrelle, il avait regagné la rive du campement et passé ses vêtements sur sa peau ruisselante et glacée. Il avait réveillé les capitaines endormis autour du foyer mourant et leur avait brièvement expliqué la situation. Aiguillonnés par la peur, ces derniers n’avaient eu besoin que d’une demi-heure pour alerter l’immense campement.

Cela faisait maintenant plus de quatre heures qu’ils foulaient l’herbe ocre et sèche de la plaine. Les points de repère faisaient cruellement défaut. Il y avait quelque chose de décourageant à parcourir cette étendue désolée.

Les poumons en feu, les jambes carbonisées, les tympans bourdonnants, ils en appelaient à leur seule volonté pour continuer d’avancer. Il leur semblait percevoir le souffle des sectateurs de l’Acier Trempé sur leurs nuques. Une frayeur irraisonnée : aucun mouvement n’agitait les lointains bancs de brume.

Des larmes d’épuisement roulaient sur les joues blêmes des femmes, la sueur collait leurs corsages et leurs jupons à leur poitrine, à leur bassin, à leurs cuisses, leurs cheveux alourdis se plaquaient sur leur nuque et leurs omoplates. Elles serraient les dents et refusaient d’abdiquer : l’abandon aurait signifié une séparation définitive avec leurs enfants, et puis elles savaient à quel horrible traitement les sectateurs du fer soumettaient leurs prisonnières. Les signes de fatigue étaient différents chez les hommes mais tout aussi évidents : l’allure se faisait de plus en plus cahotique, les têtes se balançaient d’un côté sur l’autre, des filets de salive s’évadaient des commissures des lèvres et dégoulinaient sur les mentons. Irrémédiablement distancés, des vieillards et des malades n’étaient plus que des points gris avalés par la brume.

— Rohel, je n’en peux plus, gémit Mangrelle.

Sans s’arrêter, Le Vioter jeta un bref coup d’œil par-dessus son épaule. Une pâleur alarmante s’était déposée sur le visage creusé de la Kélonienne, y compris sur ses lépromes, d’habitude plus foncés que sa peau. Des râles sifflants s’échappaient de sa bouche entrouverte. Elle n’était pas la seule au bord de l’asphyxie : à ses côtés, Galvain, Clerac’h et Brigiel, à bout de forces, rencontraient les pires difficultés à reprendre leur souffle, à mettre un pied devant l’autre, à tenir le manche de leur arme.

Le Vioter, quant à lui, n’avait pas encore entamé ses réserves. Il

avait appliqué à la lettre quelques principes fondamentaux des combattants d'Antiter : après avoir fait le vide dans son esprit, il s'était concentré sur le présent, sur les mouvements mécaniques de ses jambes, sur le balancement régulier de ses bras, sur les battements accélérés de son cœur. Il n'avait offert aucune prise, aucune faille à son mental. Il s'était comme absenté de lui-même. Au bout de quelques minutes, ce n'était plus lui qui avait couru, mais la terre et l'air qui l'avaient poussé, qui l'avaient porté.

Il estima le moment venu pour ses soldats de goûter un instant de repos. Ils risquaient de franchir un seuil où ils perdraient foi et courage. Mus par la loi d'action-réaction, une spirale infernale qui exaltait leur lassitude, leur douleur, et les vidait progressivement de leur énergie, ils n'avaient pas appris à être les témoins neutres, détachés, sereins, de leur propre comportement.

Il leva le bras et s'immobilisa. Mangrelle et les trois capitaines s'effondrèrent aussitôt. En moins de cinq minutes, les dix mille membres de la fraternité de l'archange furent tous allongés sur l'herbe jaune et sèche de la plaine, trop exténués pour parler, pour boire, pour manger. Le vent dispersa le nuage de poussière, emporta le friselis délicat des herbes, les halètements, les soupirs, les gémissements. De fines écharpes de vapeur s'élevaient des flancs rebondis et palpitants des chemalles qui, livrés à eux-mêmes, s'étaient instinctivement regroupés.

— Sommes-nous sortis du territoire des adorateurs du fer ? demanda Le Vioter.

— Nous avons dépassé le temple de l'Acier Trempé, en tout cas, répondit Brigiel d'une voix tremblante.

Pour l'ancien marchand, comme pour la majorité des partisans de l'archange, le fait de voir ce dernier frais et dispos après une cavalcade échevelée de quatre heures prouvait, autant que la manière miraculeuse dont il était sorti des fosses du dôme néopur, ses origines angéliques.

— Je connais ce coin comme ma poche, poursuivit Brigiel, hors d'haleine. J'y suis souvent venu du temps où j'étais ambulant. Il y a d'autres cultes du fer un peu plus loin, mais moins importants, moins agressifs.

— Leurs relations avec l'Acier Trempé ?

— En général, ils s'ignorent. Mais si l'Acier se décide à se lancer à nos trousses, ils ne feront rien pour l'en empêcher. Par peur des représailles, ils pourraient même conclure une alliance avec le Maillechort. J'ai vu passer des oiseaux-brume tout à l'heure, des oiseaux apprivoisés qu'ils utilisent comme messagers.

Le Vioter embrassa l'horizon du regard, ficha son épée dans la terre et s'accroupit.

— Nous ne devons pas leur laisser le temps de s'organiser. Les cultes mineurs ne sont peut-être pas assez puissants pour nous barrer le chemin, mais ils peuvent nous harceler, nous retarder. Nous continuerons de progresser à marche forcée.

Mangrelle redressa le torse et leva sur lui des yeux désespérés. De larges auréoles sombres maculaient sa robe empoussiérée. Les déchirures de ses sandales de tissu et de raphia révélaient des plaies sanguinolentes.

— Je ne pourrai pas, murmura-t-elle dans un souffle. Je ne pourrai pas…

Il tendit le bras, lui saisit le poignet, le serra jusqu'à ce qu'elle esquisse une grimace de douleur.

— Il le faudra ! dit-il d'une voix dure. Nous n'avons pas d'arme, pas de bouclier. La vitesse est notre meilleur atout, pour ne pas dire le seul.

— Nous pouvons aussi nous mesurer à ces bâtards ! grogna Galvain en désignant son trident.

— Tu brûles d'envie de te battre parce que tu es jeune, vigoureux et inconscient, Galvain, rétorqua Le Vioter. Mais si les adorateurs du fer ou les Cohortes Angéliques nous rattrapent, est-ce toi qui assureras la protection des enfants, des femmes et des vieillards ? Nous ne nous battrons que lorsque nous n'aurons plus le choix. Si tu désapprouves cette décision, remets-moi ton arme.

Le paysan lui décocha un regard venimeux mais s'abstint de répliquer. Il avait vu Mangrelle se dévêtir sur la grève du fleuve, rejoindre Le Vioter dans l'eau, s'éloigner à la nage vers l'autre rive, et la jalousie lui avait rongé les entrailles comme une bête immonde. Il n'avait pas osé les suivre, car l'élément liquide lui inspirait une répulsion viscérale, mais il avait parfaitement deviné ce qu'ils étaient allés faire de l'autre côté du Futur. Il avait cru déceler, dans le murmure de la brise nocturne, des soupirs qui ne laissaient planer aucun doute sur la nature de leur relation. Accablé, glacé, il n'avait eu ni la force ni l'envie de regagner le bivouac. Il était resté debout au bord du fleuve, aussi malheureux que les pierres, gangrené par la haine. Le Vioter, l'envoyé des mondes purs, n'était pas un ange – les anges n'étaient pas sujets aux pulsions tyranniques du sexe –, mais un être de chair et de sang, un simple hors-monde qui exploitait leur foi naïve pour posséder leurs femmes.

Galvain avait conçu le projet de régler son compte à l'usurpateur dans la forêt du Passé. Une fois débarrassé de son rival, il saurait se faire aimer de Mangrelle, au besoin par la force. Ayant arrêté sa décision, il était retourné s'allonger près du feu agonisant, mais le sommeil n'avait pas voulu de lui. Il avait feint de se réveiller en sursaut lorsque, deux heures plus tard, Le Vioter lui avait secoué

l'épaule.

— À ce rythme, nous sèmerons nos soldats les uns après les autres, soupira Clerac'h, allongé sur le dos, les bras en croix. Combien d'entre eux atteindront la forêt du Passé ?

À cet instant, un grondement lointain s'insinua dans le silence.

*

Jühl ressentait un sentiment de puissance inouï aux commandes du *Froll*. Le grand vaisseau volait au-dessus de la chape nuageuse, dans un ciel éclaboussé de mauve par les rayons de l'étoile de Kélonia. Malgré la folle envie qui l'en pressait, le jeune Froll évitait de prendre de l'altitude, de peur de percuter le bouclier antifer dont il devinait le voile translucide et courbe dans le lointain.

Derrière lui, collés aux hublots, se tenaient son père Mill, le séraphin Michalain et quelques capitaines des Cohortes Angéliques. Leurs doigts crispés serraient nerveusement les poignées antitrépidations scellées dans les cloisons. Le grondement des moteurs faisait vibrer le plancher de la cabine.

Après que plusieurs milliers de miliciens eurent dégagé la cheminée d'accès à coups de pioches et de pelles de pierre, le géant de fer avait décollé sans encombre de son aire souterraine de stationnement. L'embarquement avait pris toute une nuit : aux lueurs des braseros, on avait dû pousser les chemalles récalcitrants, visiblement effrayés à la perspective d'être claustrés dans cette gigantesque boîte en fer, sur les passerelles et dans les coursives. Des dix mille montures prévues, on n'en avait hissé que la moitié – et au prix de quelles difficultés ! – dans les soutes.

— Ils ne supportent pas la promiscuité, avaient certifié les responsables des écuries au séraphin Michalain. Ils sont capables de s'entre-tuer.

De même, les maîtres-dresseurs avaient catégoriquement refusé de se joindre à l'expédition. Le séraphin Michalain avait eu beau tempêter, menacer, ils étaient restés inflexibles.

— Nous ignorons comment réagiront nos lupus dans l'espace, Esprit Céleste. Nous ne pourrons peut-être plus les tenir, et alors…

En revanche, malgré leur épouvante, les miliciens, les dépouilleurs et les équarrisseurs s'étaient sagement entassés dans les compartiments supérieurs. Les Froll, père et fils, avaient été contraints de passer des uniformes noirs à parements dorés dans lesquels ils ne se sentaient guère à l'aise mais qui présentaient l'avantage de soustraire leur monstrueuse pilosité aux regards de leurs passagers. Les séraphins Vernel, Olphan, Gunjir et Algézir étaient venus bénir leurs troupes avant le départ. Depuis un hublot de la cabine de pilotage, Michalain

avait observé ses pairs avec un dédain amusé. Lorsqu'il reviendrait de cette campagne triomphale, il enverrait quatre hommes de confiance régler le sort de ces vieillards devenus inutiles. Il se débrouillerait ensuite pour mettre ses éventuels opposants devant le fait accompli, et les inconscients qui refuseraient d'épouser sa cause moisiraient un long moment sur l'aiguille effilée d'un pal.

Les faces livides des miliciens avaient franchement diverti Jühl. Les dents et les fesses serrées, ils s'étaient engouffrés dans le *Froll* avec autant d'empressement que les condamnés se dirigeant vers le lieu de leur supplice. Le fer, ce matériau paré de tous les maléfices, les terrifiait davantage que les spectres des mondes infernaux. Les capitaines et le séraphin Michalain, pourtant initiateur du projet, ne faisaient pas exception à la règle.

La peur s'était transformée en déroute lorsque Jühl, après avoir commandé le retrait des passerelles et la fermeture des sas, avait déclenché les moteurs et enfoncé les manettes d'extraction. Le vaisseau s'était arraché du sol dans un vacarme assourdissant pour s'élever avec majesté le long de la cheminée. Le séraphin et les capitaines avaient alors vomi en chœur et, à l'odeur caractéristique qui avait envahi la cabine, le fils Froll avait cru deviner que certains s'étaient purgés par un autre orifice.

Le géant de fer avait surgi des entrailles de la terre et survolé Iskra. Par la baie vitrée, Jühl avait vu courir en tout sens de drôles d'insectes affolés qui n'étaient autres que les résidents de la ville haute. La vision aérienne de la capitale des plaines l'avait émerveillé… le dôme noir, posé sur la plus haute colline comme un gros scarabée… les habitations collées les unes aux autres comme un immense troupeau… les ruelles sinueuses qui paressaient sur les flancs du massif de l'Éternité… le ruban étroit et droit du pont… le large méandre décrit par le fleuve Futur… les quartiers bas, miséreux, où se pressait une multitude grouillante, où se déployait une activité de ruche… la ligne du rempart, brisée par les linteaux des portes monumentales… la route pavée qui se jetait dans l'ocre océan des plaines…

Le pilotage de ce monstre était un jeu d'enfant. Guidé par les instructions lumineuses, Jühl n'avait marqué aucun temps d'hésitation. À gauche, les instruments de décollage et d'atterrissage, à droite les paramètres de vol. Il avait l'impression que le vaisseau, dont il avait visité les moindres recoins lors de ses quarts de nettoyage, le reconnaissait, lui parlait.

Il avait suivi le fleuve sur une vingtaine de kilomètres (avalés en moins d'une minute…) puis lentement tiré sur le manche de PMA (pilotage manuel en atmosphère) pour prendre de la hauteur. Le vaisseau avait traversé les nuages et débouché sur l'azur étincelant et

infini de la plaine céleste.

— Pas si haut, Froll ! Vous êtes devenu fou ! avait meuglé Michalain.

— Nous sommes à bord d'un vaisseau, Esprit Céleste ! avait répliqué Jühl. Pas sur la bosse d'un chemalle.

Mill Froll avait jeté un regard à la fois hébété et réprobateur à son fils. Ce garnement se permettait décidément toutes les audaces. Vrai que Jühl ne risquait pas grand-chose tant que le séraphin aurait besoin de ses compétences, mais sa fichue impertinence pourrait lui valoir les pires ennuis au cas où le haut responsable du clergé néopur déciderait de se passer de ses services.

— Descendez sous les nuages, Froll ! avait glapi Michalain. Je veux voir la terre sous mes pieds !

— Impossible, Esprit Céleste ! L'est tellement lourd, cet engin, qu'il risquerait de s'écraser au sol comme un crottin de chemalle ! Faut un minimum de hauteur.

Sans tenir compte des protestations du séraphin, Jühl avait validé les paramètres d'altitude, mis le cap à l'est, en direction de la forêt du Passé, et avait peu à peu atteint la vitesse de croisière. Il louchait fréquemment sur la console de l'hypsaut, le transfert quantique à travers l'espace. Ce saut de puce au-dessus des plaines de Kélonia n'était qu'un avant-goût des fantastiques sensations qu'on devait éprouver dans l'espace insondable. Il rêvait d'une neutralisation de l'antifer, il rêvait de s'envoler vers l'infini, là où aucun toit ne pèse sur la tête, là où aucune cloison n'emprisonne, là où sourient les étoiles et les anges.

— Vous me répondrez de votre attitude, Froll ! grommela Michalain.

Jühl haussa les épaules et pressa un bouton holographique qui l'intriguait. *Surveillance infraholo de surface,* afficha l'écran. Le message s'estompa et des images 3-D s'élevèrent d'un socle de projection.

Le jeune Foll distingua d'abord l'herbe jaune de la plaine poussiéreuse, traversée par un sillon rectiligne, sombre, aussi large qu'un fleuve.

Puis apparurent les formes mouvantes, scintillantes, de silhouettes humaines vêtues d'étranges uniformes et coiffées de casques ronds. Elles formaient une colonne étirée et caparaçonnée de plus de cinq cents mètres de longueur. Certaines d'entre elles brandissaient des bannières grises et frangées que torturaient les rafales de vent.

— Venez donc par là, Esprit Céleste ! dit Jühl. On y voit à travers les nuages et la brume.

Michalain, Mill Froll et les capitaines se pressèrent devant le tableau de bord.

— Des sectateurs du fer, fit un capitaine. L'ordre de l'Acier

Trempé.

Épouvantés par le vrombissement des moteurs, les marcheurs s'écroulèrent les uns sur les autres et roulèrent sur l'herbe, comme fauchés par une gigantesque et invisible faux. Empêtrés dans les plis de leur cotte, ils laissèrent échapper leurs bannières, leurs boucliers ronds, leurs longues lances aux pointes acérées, leurs larges sabres, leurs haches.

— Un vrai jeu de quilles ! s'exclama Jühl.

— Ils sont sur le pied de guerre, dit le capitaine.

— Contre qui ? demanda Michalain.

— M'est avis qu'ils suivent les traces d'une autre troupe, intervint Mill Froll, dans l'espoir d'effacer en partie la mauvaise impression laissée par son fils sur l'esprit du haut responsable du clergé. Ils marchent dans un sillon qui a été creusé devant eux.

— L'armée du hors-monde probablement, murmura le séraphin, pensif.

— Le Maillechort de l'Acier Trempé n'aime pas qu'on viole son territoire, Esprit Céleste, avança le capitaine.

— Son territoire ? fulmina Michalain. Le continent des plaines appartient au clergé néopur. Ce misérable regrettera bientôt d'avoir nargué mon… notre autorité.

L'odeur fétide qui régnait dans la cabine commençait à lui vriller les nerfs. Suspendu entre ciel et terre, il se sentait inutile, impuissant, il avait la détestable impression que les événements lui glissaient entre les doigts. L'arme métallique du hors-monde alourdissait la poche intérieure de sa toge et lui irritait le bas-ventre.

— Tout cela nous arrange dans le fond, reprit-il avec un sourire forcé. Nous ferons d'une pierre deux coups. Nous écraserons d'abord les partisans de l'archange et ensuite les sectateurs du fer.

— Et j'espère que cette fois vos hommes ne se lâcheront pas dans leur combinaison ! crut bon d'ajouter Jühl.

Au regard assassin que lui lança le séraphin, il comprit qu'il venait de s'en faire un ennemi.

# CHAPITRE X

Tapie derrière le tronc d'un grand chêne rouge, Abeline observait les milliers d'hommes et de chemalles qui se déployaient dans la plaine. À ses pieds reposait Tlir, le mâle dominant, un splendide fauve à la fourrure épaisse, noire et luisante, aux yeux et aux babines d'un rouge aussi pur et violent que le rubis. Ses griffes grattaient la mousse et l'humus avec nervosité. Les amples palpitations de ses flancs ployaient les hautes herbes. Les autres membres de la horde s'étaient disséminés dans la forêt du Passé. Allongés, immobiles, les oreilles dressées, la langue pendante, ils poussaient de temps à autre des jappements aigus qui se perdaient dans le murmure des frondaisons et les jacassements des oiseaux-brume.

Abeline, l'exilée du réseau-Temps, n'avait pas quitté son sanctuaire depuis près de trois siècles. Depuis, en fait, qu'elle était apparue aux adorateurs du fer des premiers temps. Ils avaient projeté de se réfugier dans la forêt pour échapper à la féroce répression des Cohortes Angéliques, mais elle était sortie précipitamment du couvert pour les en empêcher. Elle s'était avancée dans la plaine, cheveux au vent, vêtue de sa robe blanche, environnée de la meute de lupus. À aucun prix ils ne devaient découvrir les arbres régénérateurs, les vestiges vivants du grand fleuve du Temps, les présents des Chronodes aux humains.

Ses arbres…

Figés, conditionnés par les légendes qui couraient à son sujet, les adorateurs du fer l'avaient immédiatement élue pour protectrice, pour déesse. Elle avait exploité sans vergogne la vénération qu'elle leur inspirait en déclarant zone taboue, inviolable, la forêt du Passé. Ayant rejeté l'Angélisme, orphelins de croyances, ils s'étaient empressés d'accéder à sa requête. Ils s'étaient installés en bordure de la sylve,

avaient creusé des galeries, puis de véritables villes souterraines. Ils étaient devenus les plus fidèles, les plus intraitables de ses alliés, massacrant sans pitié les rares voyageurs, marchands, lépreux, vagabonds, qui s'aventuraient dans les parages. Ils n'avaient pas renoncé au dieu Fer, au père Métal, au Nickel, à l'Acier, au Platine, mais ils avaient intégré le culte d'Abeline – nom qui s'était peu à peu déformé et transformé en Ablaine –, la mère, la chasseresse, la protectrice, l'enchanteresse, à leur religion originelle.

Le ventre du vaisseau continuait d'expulser des centaines de miliciens et de chemalles. De loin, Abeline avait l'impression d'assister à l'interminable ponte d'une reine abeille obèse et grise. Elle avait perçu, quelques heures plus tôt, un formidable rugissement qui avait fait trembler l'air et l'humus. Les lupus avaient tout à coup paru inquiets. Ils étaient tous revenus de leur chasse la queue en panache, les babines retroussées, et, sous la conduite de Tlir, s'étaient regroupés de chaque côté de la porte du Temps.

Alarmée, Abeline avait pris la direction de l'ouest et s'était dirigée vers l'endroit d'où avait surgi le vacarme. Elle avait d'abord traversé l'immense cimetière des arbres pétrifiés, puis le bois de hêtres et de chênes rouges reliés les uns aux autres par d'inextricables dentelles de gui.

Elle se demandait pourquoi, malgré l'interdit du fer, les néopurs avaient utilisé un vaisseau pour transporter la quasi-totalité de leurs troupes à l'orée de son royaume. Ils se préparaient visiblement à la guerre, mais contre qui ? Contre les adorateurs du fer ?… Improbable, le clergé angélique n'aurait pas pris le risque de vider Iskra, la capitale des plaines, de ses forces vives.

Elle pressentait que s'achevait le temps de sa tranquillité. Cela faisait dix siècles, peut-être plus, que ses six compagnons et elle avaient été bannis du réseau. Dix siècles qu'elle errait seule dans la sombre forêt de Kélonia. Dix siècles qu'elle se tenait près de la porte du Temps, attendant que les Chronodes lui pardonnent sa faute et l'autorisent à rejoindre ses frères et sœurs d'éternité. Sa place était dans les méandres du passé, du présent et du futur, dans les annales uchroniques, et non sur un monde régi par les lois contraignantes de l'espace-temps. Chaque jour, chaque heure, chaque seconde passée sur Kélonia avivait sa souffrance. Son sentiment de solitude se doublait d'une sensation grandissante d'écrasement, d'étouffement, et pourtant elle refusait obstinément de mourir. Elle tuait un à un les arbres régénérateurs pour se maintenir en vie, s'accrochait à sa jeunesse avec l'énergie du désespoir. Bien que les décisions des Chronodes, les responsables du Temps, fussent en principe irrévocables, elle voulait encore croire qu'ils la reprendraient au service du réseau.

Tlir libéra un grognement qui résonnait comme une interrogation.

Abeline lui flatta distraitement le museau.

— Tu es pressé de partir ? murmura-t-elle. Ces hommes te font peur, n'est-ce pas ? Un peu de patience : ils n'en ont pas après nous… pas pour le moment.

Les chemalles éparpillés dans la plaine produisaient un invraisemblable raffut. Ils blatéraient, donnaient des coups de sabot sur le sol, se précipitaient les uns contre les autres, la tête baissée, les lèvres retroussées. La poussière soulevée par leurs ruades occultait le lointain voile de brume. Il fallait que les hommes poussent des hurlements, les fouettent ou se jettent entre eux pour les séparer et les calmer.

Malgré les nombreux voyages qu'elle avait effectués pour le compte du réseau, Abeline n'avait jamais vu ce genre de vaisseau, disgracieux, anguleux, posé sur ses dix pieds comme un insecte emprunté. Les tuyères qui saillaient de son ventre et touchaient presque l'herbe de la plaine se recouvraient d'une hideuse suie noire.

Les préparatifs de la bataille allaient maintenant bon train. Les miliciens, tout de blanc vêtus, agenouillaient les chemalles, resserraient les sangles des selles, se juchaient sur les bosses, éperonnaient leurs montures pour les lancer dans un galop d'essai. Les archers vérifiaient les mécanismes de leur arbalète, garnissaient leur carquois de carreaux de pierre taillée. Le branle-bas de combat s'accompagnait d'une certaine allégresse. Une constante des mondes humains : quelles que fussent les planètes, quelles que fussent les races, la perspective de faire couler le sang réjouissait le cœur des soldats. De plus, ceux-là étaient soulagés de sortir indemnes d'un voyage éprouvant dans le ventre du géant de fer. En foulant de nouveau la terre ferme, ils avaient l'impression de revivre, d'être rendus à leur dimension d'homme.

Les ignorants, pensa Abeline. Que connaissent-ils de l'univers ? Une bande de terre infiniment plate, un ciel éternellement gris… Et d'eux-mêmes que savent-ils, hormis quelques fonctions primitives telles que manger, boire, dormir, uriner, déféquer, se reproduire et exploiter leurs semblables au nom de dieux inexistants ? Les lupus ont mille fois plus de dignité qu'eux. Les lupus, au moins, respectent leur nature, ils sèment la mort avec grâce, en silence.

Du petit groupe d'exilés, elle avait été la première à saisir tout le parti qu'on pouvait tirer de ces animaux. Il lui avait fallu moins d'une journée pour les apprivoiser, puis, lorsqu'elle avait compris qu'il n'y aurait pas assez d'arbres régénérateurs pour tout le monde, elle les avait lancés sur ses anciens complices du réseau-Temps. Les lupus leur avaient sauté à la gorge et les avaient dévorés. Ils n'avaient rien laissé d'eux, pas même les os, qu'ils avaient broyés et ingérés. Elle ne regrettait pas l'assassinat de ces six Sézamons. Elle avait seulement

préparé sa défense au cas, de plus en plus improbable, où les Chronodes décideraient de mettre fin à son bannissement. Sur un monde régi par la gravité et les cycles, quoi de plus naturel que de se laisser mourir de désespoir et de vieillesse ?

La vieillesse… La décrépitude… Le relâchement des tissus… L'altération des fonctions cérébrales…

Une perspective qui la glaçait d'effroi. Les arbres retardaient la fatale échéance. Ils brillaient d'un éclat flamboyant, céleste, dans le clair-obscur de la forêt profonde. Leur chant subtil l'avait attirée comme la lumière capture les insectes. Lorsqu'elle était arrivée la première fois devant eux, une irrésistible impulsion l'avait poussée à se dévêtir et à se coller contre un tronc brillant. Un feu d'énergie l'avait aussitôt irradiée, l'avait reliée à son éternité. Quelques secondes plus tard, les feuilles argentines, privées de sève, s'étaient ternies, s'étaient détachées, étaient tombées silencieusement sur la mousse. Le tronc et les branches s'étaient habillés d'une teinte grise, neutre, et elle avait pris conscience que l'arbre s'était sacrifié pour lui offrir un sursis de vie.

C'est ainsi qu'elle avait survécu dans la forêt kélonienne, aspirant la vitalité d'un autre arbre dès que se manifestaient les premiers signes de vieillissement. Bien qu'âgée de plus de mille ans, elle avait gardé l'apparence d'une jeune fille de seize ans. Elle se contemplait pendant des heures dans le miroir lisse des étangs. Elle se nourrissait de fruits sauvages, se désaltérait à l'eau fraîche des sources, consacrait le reste de son temps à surveiller son territoire, son sanctuaire. Ses lupus déchiquetaient les rares visiteurs qui échappaient à la vigilance des adorateurs du fer et se fourvoyaient dans la forêt.

Elle voyait les arbres régénérateurs se pétrifier les uns après les autres. Des cinq cents d'origine il n'en restait plus qu'une poignée. Onze exactement. En ralentissant le rythme des échanges énergétiques, ils lui assureraient encore cinquante ou soixante années de jeunesse, pas davantage. Elle tomberait ensuite dans le gouffre hideux et noir du néant. À moins que les Chronodes…

Tlir poussa un grognement menaçant.

— Du calme, Tlir ! Garde tes forces. Si ces brutes entrent dans la forêt, vous aurez tout le loisir, les tiens et toi, de leur donner le baiser de bienvenue…

*

Encouragés par les hurlements incessants des capitaines répartis tout le long de la colonne, les soldats de la fraternité de l'archange couraient en direction de la masse sombre de la forêt comme un troupeau affolé.

Pendant trois jours, ils avaient avancé par étapes successives de quatre heures entrecoupées de brèves haltes dans les villages en ruine. Recrus de fatigue, démoralisés, certains avaient refusé de se relever malgré les exhortations des capitaines. Des lépreux, des anciens, certes, mais également des hommes et des femmes en pleine force de l'âge qui ne voyaient plus l'intérêt de fuir devant un ennemi invisible, abstrait. Ils préféraient s'installer dans les masures et les granges délabrées et se promettaient de cultiver les champs en friche.

À l'aube du quatrième jour, la panique s'était répandue comme une onde lumineuse lorsque les premiers cris avaient fusé de l'arrière :

— Les sectateurs de l'Acier ! Ils sont sur nous !

Des silhouettes sombres et menaçantes s'étaient en effet découpées sur le fond de brume, à environ deux kilomètres. Alors les partisans de l'archange avaient subitement oublié la faim, la soif, la fatigue, les jambes lourdes, les courbatures, les plaies, avaient puisé dans les dernières réserves de volonté pour accélérer l'allure et maintenir cet écart de deux kilomètres avec leurs poursuivants.

Et ils avaient été payés de leurs efforts lorsqu'ils avaient entrevu, à l'horizon, la muraille sombre de la forêt du Passé. Ils se sentiraient en sécurité dans le couvert, la végétation disperserait, isolerait leurs adversaires et égaliserait les chances. En temps ordinaire, ils n'auraient jamais osé pénétrer dans cette forêt ensorcelée, hantée par la cruelle dame Ablaine et les lupus sauvages, mais les peurs ancestrales s'étaient effacées devant l'instinct de survie.

Une folle rumeur se propagea soudain de bouche en bouche, enfla comme un feu attisé par les rafales de vent.

— Les Cohortes Angéliques !

Le Vioter s'immobilisa, observa l'interminable cordon humain déployé devant les premiers arbres. Il ne lui fallut que quelques secondes pour établir la relation entre le grondement de moteur qu'ils avaient entendu trois jours plus tôt, les milliers d'hommes et de chemalles alignés, prêts au combat, et la gigantesque masse qu'il avait d'abord prise pour une excroissance rocheuse.

Le clergé néopur disposait d'un vaisseau et n'avait pas hésité à violer ses propres dogmes pour devancer la fraternité de l'archange et lui tendre un piège.

Un silence tendu retomba sur la plaine. La poussière resta un moment en suspension avant de se dissoudre sous les assauts d'une brise mollissante.

— Ces salopards nous ont bernés ! murmura Brigiel.

La peur s'affichait sur les visages déformés par la souffrance. Persuadés d'avoir définitivement échappé à la menace néopure, ils ne s'étaient préoccupés que des sectateurs de l'Acier, et ils se rendaient compte à présent qu'ils étaient pris entre les mâchoires d'un

implacable étau, entre deux armées parfaitement disciplinées et supérieurement armées. Leur courage et leur bonne volonté leur avaient permis de traverser la plaine au pas de course, mais ils s'en dépouillaient tout à coup comme des vêtements trop longtemps portés, nauséeux, inutiles. Leur seul réflexe était de se resserrer les uns contre les autres, de se transmettre leur chaleur corporelle. Les enfants perchés sur les épaules des hommes ressentaient la frayeur des adultes et commençaient à sangloter. Des larmes creusaient leurs sillons silencieux sur les joues empoussiérées des femmes. Leur abattement était à la hauteur de la folle espérance qui les avait poussés à se rassembler sous le linteau de la porte monumentale et à défier l'autorité des séraphins. Les chemalles percevaient la présence de leurs congénères et commençaient à montrer des signes de nervosité.

Anéantie, Mangrelle songeait qu'elle ne reverrait plus jamais sa fille Mizelle, le seul fruit de ses entrailles que le destin ne lui eût pas encore arraché. Jusqu'au bout, le malheur aurait gouverné son existence. Elle ne savait même plus où elle en était de ses sentiments pour Rohel. Il lui avait donné un trop bref aperçu du bonheur, il avait poussé les portes secrètes de sa féminité, mais, comme si elle propageait le maléfice à tous ceux qu'elle touchait, la fatalité avait fini par le rattraper. Pourtant, la pythonisse avait déclaré avec véhémence qu'il incarnait l'ultime recours des humanités dispersées. Était-elle maudite au point d'entraîner l'homme qu'elle aimait dans les remous de son propre naufrage ?

— Un véritable archange de la rédemption ne nous aurait pas conduits à l'abattoir ! grommela Galvain.

La tête baissée, les autres n'osèrent pas appuyer la déclaration du paysan bien qu'ils ne fussent pas loin de l'approuver. Leur espoir, leur bel espoir, se brisait sur cette barrière blanche qui leur interdisait l'accès à la forêt du Passé, et le venin du doute empoisonnait leurs pensées : l'homme mystérieux qu'ils avaient élu comme guide les avait probablement manipulés, trompés.

— Un véritable capitaine évite de transpirer de peur, répliqua Le Vioter. C'est dans l'adversité que se révèle le courage.

— On ne peut plus repartir en arrière, intervint Clerac'h. L'Acier Trempé nous coupe la retraite.

— Satané hors-monde ! cracha soudain Galvain, les yeux hors de la tête. Qui es-tu en réalité ? Un agent du clergé ?

Brandissant son trident, le paysan s'avança d'une allure décidée vers Le Vioter. Les autres se gardèrent bien de s'interposer.

La main sur la poignée de son épée, Le Vioter se retourna et enveloppa Galvain d'un regard glacial.

— Ne m'oblige pas à te tuer, lança-t-il d'une voix tranchante. Nous avons besoin de tous nos soldats.

La mine et le ton résolus de Rohel clouèrent Galvain sur place. Ses grosses mains triturèrent gauchement le manche de son trident.

— Il faut absolument que tu les tires de là, implora Mangrelle. Ils t'ont fait confiance.

— Tout ça est de ta faute, putain ! siffla Galvain. Tu aurais fait n'importe quoi pour forniquer avec lui ! Il n'est pas plus ange que moi.

Il regretta ses paroles lorsqu'il vit les larmes jaillir des yeux de Mangrelle. Il l'aimait à sa manière, qui était celle d'un rustre. Il voulait la posséder comme on possède un arpent, une maison, un chemalle de trait, une charrue. Il lui destinait une cage de pierre et de bois, une place près de l'âtre et sur sa couche. C'était une lépreuse, une femme condamnée à s'éteindre dans quelques mois, dans quelques années peut-être, mais elle témoignait d'une telle rage de vivre qu'elle soufflait sans cesse sur le feu de son désir. Il la labourerait, l'ensemencerait comme une terre… Pourquoi l'avait-il foulée aux pieds comme il piétinait les fleurs sauvages, ces expressions délicates mais inutiles de la nature ?

Les soldats des premiers rangs, qui n'avaient rien perdu de l'esclandre, s'attendirent à ce que l'archange rédempteur abatte son épée sur le cou du paysan, mais il se contenta de dire, d'une voix étonnamment calme :

— Amenez-moi un chemalle.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? demanda Mangrelle.

— Quand deux adversaires t'attaquent, adresse-toi à celui qui peut devenir ton allié, répondit-il avec un petit sourire. C'est un proverbe de chez moi.

— L'Acier Trempé ? s'étonna Brigiel. Le Maillechort est un lupus enragé ! Vous serez décapité avant d'avoir eu le temps d'ouvrir la bouche !

— Le Maillechort est un homme comme les autres.

Des adolescents amenèrent un chemalle délesté de ses sacs de victuailles et l'agenouillèrent devant Rohel. Il se jucha sur la selle, rajusta les sangles des étriers et lui donna quelques coups de talon sur les flancs pour le contraindre à se relever.

Galvain empoigna la muserolle pour empêcher le chemalle d'avancer.

— Qu'est-ce qui me prouve que tu ne cherches pas à fuir ? Que tu ne vas pas rejoindre tes amis néopurs ?

— Rien, Galvain. Il est parfois nécessaire de faire confiance à un hors-monde…

Du pied, il écarta le paysan, poussa un hurlement et lança sa monture au grand galop. Quelques minutes lui furent nécessaires pour s'accoutumer à l'allure tressautante, de l'animal.

*

Le Maillechort se demandait pourquoi les partisans du prétendu archange de la rédemption s'étaient arrêtés si près du but. Avaient-ils eu peur de dame Ablaine et de ses lupus ?

La poursuite s'était avérée exténuante pour ses propres soldats. Il n'avait pas prévu qu'elle serait aussi longue. À plusieurs reprises, ils avaient cru opérer la jonction, mais ils avaient dû se contenter de massacrer les déserteurs, les vieillards, les femmes et les enfants qui étaient restés en arrière. Et ces quelques miettes du festin promis n'avaient pas rassasié les vaillants sectateurs de l'Acier Trempé.

Et puis, alors que le Maillechort s'était résigné à laisser filer ses proies – il était hors de question de profaner le sanctuaire de leur mère Ablaine –, voilà qu'elles l'attendaient au beau milieu de la plaine, à découvert. Un comportement déroutant qui cachait sûrement quelque chose. Mais quoi ?

— Un cavalier vient vers nous, dit le bronze Zin-Ni.

Perdu dans ses pensées, le Maillechort focalisa son regard sur la tache ocre qui grossissait à l'horizon.

— Un déserteur probablement…

Le bronze Zin-Ni avait assisté à l'exécution sommaire de son confrère Cu-Ar, et il demeura pendant quelques secondes dans l'expectative. Puis il se dit qu'il ne risquait pas grand-chose à exposer son point de vue. Il mijotait dans sa sueur sous sa lourde cotte de mailles. Cette interminable course dans les plaines commençait à l'exaspérer. Son estime pour le grand maître baissait au fur et à mesure qu'augmentait sa fatigue. Quatre jours qu'ils s'acharnaient à poursuivre un insaisissable adversaire, quatre jours qu'ils n'avaient pratiquement pas pris de repos. Leurs hardes plus ou moins métalliques, selon le grade, pesaient des tonnes, leurs corps rompus imploraient le sommeil, leurs ventres vides et leurs gorges desséchées réclamaient de la nourriture et de l'eau. Les adorateurs du Nickel avaient catégoriquement refusé d'accompagner leurs frères de l'Acier dans cette chasse. Les vitupérations et les menaces de représailles du Maillechort les avaient laissés de marbre. Le Nikel, culte mineur, avait fait d'une pierre deux coups : il avait affirmé son indépendance et s'était épargné des peines inutiles.

— Veuillez me pardonner, mais je crois qu'un déserteur aurait opté pour une autre direction, lâcha Zin-Ni entre deux longues expirations.

Le cavalier piquait effectivement droit sur eux. Malgré la poussière soulevée par les sabots du chemalle, on pouvait distinguer sa chevelure noire et bouclée, sa chemise gonflée par le vent, le pommeau de son épée de pierre.

La réflexion du bronze Zin-Ni n'était peut-être qu'une fiente d'oiseau-brume dans une fosse excrémentielle, mais elle était frappée au coin du bon sens. D'un geste du bras, le Maillechort ordonna à ses troupes de s'immobiliser. Les crissements incessants des chaînes sur les feuilles métalliques s'interrompirent. Le roulement de sabots enfla rapidement dans le silence.

Parvenu à une dizaine de mètres, le cavalier se pencha en arrière et tira fermement sur les rênes de sa monture. Les sectateurs de l'Acier furent immédiatement frappés par l'éclat de ses yeux, d'un vert étincelant, et par la finesse de ses traits, peu commune sur Kélonia. Le chemalle s'arrêta dans un épais nuage de poussière. Pendant quelques secondes, le regard pénétrant, intimidant, du cavalier vogua sur la mer de têtes qui lui faisait face, puis il revint se fixer sur le grand prêtre, placé devant les sept bronzes alignés.

— C'est toi, le Maillechort ?

L'autorité de la voix du visiteur subjugua les sectateurs de l'Acier : jamais ils ne se seraient permis d'employer un ton aussi péremptoire, aussi ouvertement comminatoire, devant le grand maître du culte, devant le fils bien-aimé du Père Acier.

Fustigé, le Maillechort se drapa dans son orgueil et s'avança de quelques pas. Des taches de sang séché maculaient les plaques rouillées de sa robe. Il s'était réservé quelques-uns des retardataires que son armée avait éventrés ou décapités par centaines.

— Je suis le fils aîné de notre Père l'Acier ! déclara-t-il. Et notre Père l'Acier me réclame ton sang !

De fines volutes de vapeur s'entrelaçaient à quelques centimètres de la robe alezane et palpitante du chemalle.

— Je suis l'archange de la rédemption, rétorqua Le Vioter. Et je viens t'ordonner de te joindre à nous pour combattre les Cohortes Angéliques.

« C'est donc ça, pensa le Maillechort. Le clergé néopur a été plus rapide qu'eux et les attend à l'orée de la forêt du Passé…»

Pourquoi ses informateurs de Kélonia ne l'en avaient-ils pas averti ? Un mouvement de troupes d'une telle ampleur ne passait pourtant pas inaperçu.

— L'archange rédempteur n'est qu'une invention des séraphins ! glapit le Maillechort. Je n'ai aucun ordre à recevoir d'un usurpateur !

Le Vioter observa attentivement les soldats de l'Acier, des hommes et des femmes bardés d'armures métalliques sous lesquelles ils portaient des tuniques de laine écrue. Des casques de différentes formes, ronds, carrés, coniques, triangulaires, leur protégeaient la tête. Les uns étaient équipés de sortes de sabres aux lames ébréchées et directement taillées dans un matériau qui évoquait les cloisons des vaisseaux, les autres de lances, de francisques ou de masses d'armes.

Tous disposaient d’étroits boucliers arrondis, qui, aboutés, constitueraient un rempart provisoire, mobile, hermétique, face aux carreaux des arbalétriers. Il constata que la longue poursuite à travers la plaine les avait éreintés et qu’ils étaient nombreux à nourrir des pensées de haine à l’encontre de leur grand prêtre.

— Tu te trompes d’ennemi, Maillechort ! dit-il. Tu t’en prends à des hommes et des femmes qui, comme toi, souhaitent chasser définitivement le clergé néopur de la surface de Kélonia. Seuls nous n’y arriverons pas, et seul tu n’y arriveras pas. Unis, nous conserverons toutes nos chances. L’occasion qui s’offre à toi ne se représentera peut-être plus jamais.

— Notre Père Acier désigne ses ennemis et décide des temps ! riposta le Maillechort. Notre Père Acier exige d’abord le sang de ceux qui ont violé son territoire. Après viendra le tour des miliciens.

— Tu trembles de perdre ton pouvoir, Maillechort ! Tu obliges les tiens à vivre comme des cloportes parce que tu es un cloporte. Tu ne leur permets pas de recouvrer leur dignité d’homme !

La main du Maillechort agrippa le manche de son sabre. Le Vioter dégagea discrètement les pieds de ses étriers.

— Je m’adresse à vous, sectateurs de l’Acier ! reprit-il avec force. Le jour est venu de jeter à bas votre joug, de redresser la tête, de contempler le ciel. Dans sa folie meurtrière, le Maillechort vous a entraînés à trois ou quatre jours de marche de votre cité. Or le clergé néopur dispose d’un vaisseau de fer, et il ne lui faudra pas trois heures pour fondre sur vous. Trois heures !

— Tu mens, maudit hors-monde ! rugit le Maillechort. Tu n’es qu’une…

«… fiente d’oiseau-brume dans une fosse excrémentielle », pensèrent en chœur les sept bronzes.

— N’avez-vous pas entendu un terrible grondement dans le ciel ? coupa Le Vioter. Vous avez peut-être cru à un orage, mais moi j’ai reconnu le bruit des moteurs propulseurs d’un vaisseau…

Il s’aperçut que ses paroles se frayaient un chemin dans l’esprit des sectateurs de l’Acier. Peu leur importait que ce cavalier fut ou non l’archange de la rédemption, les mots qui sortaient de sa bouche étaient ceux qu’ils n’avaient jamais osé prononcer. Ils supportaient de plus en plus de mal la tyrannie, les pensées-lois et les foucades du Maillechort. Et puis, s’ils s’étaient convertis au fer, c’était avant tout parce qu’ils avaient rejeté l’Angélisme, parce que leurs ancêtres, leurs familles ou leurs amis avaient été empalés ou crucifiés par les sbires des séraphins. Les lépreux, les vagabonds, les paysans, les pauvres hères dont ils ambitionnaient d’être les bourreaux, étaient comme eux des victimes du clergé néopur, des frères de malheur. On ne tue pas ses frères de malheur…

— Coupez les membres de son chemalle et saisissez-vous de lui ! ordonna le Maillechort. Le Père Acier a soif de son sang !

D'habitude, les bronzes et les fidèles auraient exécuté cette pensée-loi avec la promptitude qui caractérisait leur servilité, mais cette fois-ci ils ne bougèrent pas.

Le Maillechort découvrit qu'il n'était guère rassurant de se retrouver tout à coup isolé. En quelques phrases, le cavalier, le prétendu archange rédempteur, avait réussi ce tour de force de balayer son autorité comme le vent disperse les herbes coupées. En trois siècles, jamais on n'avait bafoué de la sorte un fils aîné de l'Acier, il lui fallait d'urgence rétablir un prestige sérieusement écorné.

Il dégaina son sabre dont la lame grinça sinistrement contre le fourreau.

— Un archange est un être de lumière ! cria-t-il. Et toi, tu saigneras comme un homme !

Il abattit son sabre sur la cuisse de Rohel. Le chemalle, surpris par son geste, fit un brusque écart. Le Vioter mit à profit ce mouvement pour lancer sa jambe exposée par-dessus la bosse et se laisser tomber du côté opposé. La pointe de la lame entailla la sangle de la selle vide, puis le flanc rebondi de l'animal, qui, fou de douleur et de peur, partit aussitôt au galop.

Le Vioter roula sur l'herbe rêche, se rétablit sur ses jambes et, sans perdre une seconde, tira de sa ceinture sa longue épée de pierre noire.

Fou de rage, vif et adroit malgré le poids et la rigidité de sa robe métallique, le Maillechort se rua comme un fauve sur son adversaire. La lame ébréchée et sifflante de son sabre vola vers la tête de Rohel, qui esquiva le coup d'une simple rotation du torse puis qui, exploitant instantanément le déséquilibre du grand prêtre, piqua la pointe de son épée vers son cou, du bas vers le haut. La lame noire se faufila entre deux feuilles métalliques, s'enfonça dans la gorge du Maillechort et ressortit sous son occiput, faisant sauter son casque au passage. Il esquissa quelques pas vacillants. Il n'eut pas le temps de s'effondrer sur le sol que les sept bronzes et les fidèles des premiers rangs se précipitèrent sur lui.

Les sectateurs de l'Acier s'acharnèrent sur son cadavre avec une violence inouïe. Chaque coup qu'ils portaient, s'il ne ressuscitait pas les nombreux frères de malheur qu'ils avaient exterminés, les vengeait des offenses faites à leur femme, des insomnies répétées et de la saveur infecte de la viande bouillie.

# CHAPITRE XI

La bataille était engagée depuis maintenant trois heures.

Les premières vagues de la cavalerie milicienne s'étaient brisées sur la ligne métallique et compacte de la fraternité de l'archange. Des bouts de tissus noués les uns aux autres et munis en leurs extrémités de grosses pierres ou de chaussures avaient surgi de l'arrière et s'étaient enroulés autour des membres antérieurs des chemalles pour provoquer des chutes en cascade. Vidés de leur selle, les cavaliers avaient été immédiatement engloutis, exterminés par les lances ou les sabres des soldats ennemis.

Le séraphin Michalain, posté dans la cabine du vaisseau, avait cru que ses troupes ne feraient qu'une bouchée des quelques milliers de miséreux qui progressaient vers la forêt, et cela bien que ces derniers eussent reçu le renfort inopiné des sectateurs de l'Acier Trempé.

Manipulant quelques-uns des innombrables boutons du tableau de bord, Jühl Froll était parvenu à diriger le téléobjectif de la caméra holographique de surveillance sur la bataille. Des scènes réduites 3-D de corps à corps, de carnages, se succédaient à un rythme syncopé au-dessus du socle de projection. Fascinés, les Froll, père et fils, se rendaient compte que des femmes et des adolescents à peine sortis de l'enfance, armés de frondes, de fourchettes d'os, de bâtons, de tisonniers de pierre, participaient au combat. Le plus étonnant était que les partisans de l'archange, lépreux ou non, déambulaient pratiquement nus, leurs vêtements ayant visiblement été réquisitionnés pour fabriquer les lanières destinées à entraver la course des chemalles des Cohortes Angéliques. De temps à autre, la caméra mobile capturait un homme dans son champ de vision, un homme qui était parvenu à forcer le barrage des miliciens et qui semait la mort dans leurs rangs, un homme dont l'épée noire, prise de

folie, tournoyait inlassablement, fauchait des membres et des têtes, un homme dont l'aspect à la fois majestueux et terrifiant produisait une forte impression sur l'esprit enflammé de Jühl. Un homme brun, torse nu, qui ressemblait à un archange invincible des mondes purs… À l'archange de la rédemption.

Le jeune Froll jeta un coup d'œil sur le séraphin Michalain, collé contre la baie vitrée de la cabine. Il lui fut soudain intolérable d'être aux ordres du haut responsable du clergé. Il bouillait d'envie de s'enfuir de la cabine, de longer la coursive, de franchir la passerelle et de prêter main-forte aux fidèles de l'archange. Il devinait que l'ouverture du bouclier antifer dépendait de l'issue de la bataille, que les adversaires nus, malades, malingres des Cohortes Angéliques rétabliraient les liaisons interstellaires en cas de victoire. Mais le séraphin Michalain avait pris la précaution de s'entourer de quatre gardes du corps armés de tridents qui se tenaient de chaque côté de la porte et interdisaient toute tentative d'évasion. Michalain n'avait probablement pas confiance en Mill et Jühl Froll (ce en quoi il avait entièrement raison) et, comme il dépendait entièrement de leur compétence dans le domaine du pilotage, il les avait consignés sous haute surveillance à l'intérieur de la cabine.

Jühl observa son père à la dérobée et vit qu'il partageait ses sentiments : comme lui, Mill enrageait d'être bloqué dans cet espace confiné, comme lui, il aurait voulu apporter sa pierre à la construction d'un monde nouveau.

Un sourire de triomphe éclaira la face émaciée de Michalain.

— Ces misérables reculent ! Enfin !

Les Froll délaissèrent le socle de projection et le rejoignirent devant la baie vitrée pour avoir une vue d'ensemble de la bataille. Leur cœur se serra et leurs intestins se nouèrent lorsqu'ils constatèrent que l'armée de l'archange s'effilochait sous les coups de boutoir des Cohortes Angéliques, qui, revenues de leur surprise, s'étaient peu à peu réorganisées. La muraille humaine étirée sur plus de deux kilomètres, abritée sous les boucliers métalliques, se lézardait de plus en plus. La cavalerie milicienne s'engouffrait par les brèches et opérait un véritable massacre parmi les femmes, les vieillards, les malades et les enfants de l'arrière-garde. Les carreaux des arbalétriers touchaient maintenant leurs cibles découvertes. Des nuées d'insectes en provenance de la forêt s'abattaient sur les corps dénudés, ensanglantés, qui jonchaient par centaines l'herbe jaune et la poussière de la plaine.

— Ils vont savoir ce qu'il en coûte de défier le culte angélique ! jubila Michalain.

— Ouais, faut une sacrée dose de courage pour assassiner des femmes et des gosses ! ne put s'empêcher de murmurer Jühl.

Comme mordu par un serpent, le séraphin se tourna avec vivacité vers son interlocuteur. Il refoula l'envie qui le démangeait d'utiliser l'arme du hors-monde pour pulvériser le crâne de l'insolent. Heureusement pour le fils Froll, Michalain n'avait guère envie de rentrer à pied à Iskra.

— Femmes ou enfants, ce sont des scorpions qu'il faut écraser à coups de talon !

Révolté, Jühl ne tint aucun compte du regard suppliant de son père.

— Je ne vois ici qu'un dard venimeux : le vôtre !

— Prenez garde, Froll ! Vous ne m'êtes pas vraiment indispensable : je peux fort bien vous faire pendre avec vos tripes au train d'atterrissage de ce vaisseau et… euh, rentrer à pied à Iskra !

— Peut-être, répliqua Jühl sans se démonter, mais vous n'aurez plus aucune possibilité de planquer le *Froll*. Et le bruit se répandra vite que le clergé néopur utilise le fer qu'il a lui-même interdit !

— Sale petit… commença Michalain.

Il balaya sa colère d'un revers de main. Lorsqu'il aurait concrétisé son projet, à savoir former quelques-uns de ses hommes au pilotage et à l'entretien du vaisseau, il aurait tout le loisir de faire ravaler sa morgue à ce monstre poilu.

Les images holographiques proposées par la caméra de surveillance étaient de plus en plus confuses. Les corps entremêlés, ensanglantés, exécutaient des ballets indécis et furieux. Des grappes entières de défenseurs se suspendaient aux cous, aux membres, aux poitrails, aux sangles des chemalles. Des têtes aux yeux écarquillés, horrifiés, roulaient dans la poussière.

— Au nom des anges des mondes purs, faites immédiatement cesser cette boucherie ! fit Mill Froll.

— Une autre parole de ce genre, et je vous ouvre le ventre ! Contrairement à votre malappris de fils, vous ne m'êtes d'aucune utilité, Mill Froll.

*

Des vibrations douloureuses parcouraient le bras et l'épaule de Rohel, tétanisés par les chocs sourds et répétés de sa lame. Deux heures plus tôt, son chemalle s'était écroulé, le poitrail transpercé par un carreau.

Peu à peu, il avait été coupé de ses troupes et cerné par une meute de miliciens. Il avait alors dû soutenir les assauts de plusieurs adversaires à la fois, qui, fort heureusement, ne se rendaient pas compte que leur nombre les desservait plus qu'il ne les avantageait. Frappant d'estoc et de taille, Rohel ne leur laissait pas le temps de

prendre conscience de leur erreur, les tuait les uns après les autres, repoussait de l'épaule ou de la cuisse les cadavres qui s'effondraient sur lui.

Jetant de brefs coups d'œil par-dessus son épaule, il s'aperçut que la carapace de boucliers qu'il avait mise en place s'effritait inexorablement sous les poussées brutales de la cavalerie angélique.

La fraternité de l'archange avait repris espoir lorsque les sectateurs de l'Acier Trempé s'étaient ralliés à sa cause, et cela même si elle avait de bonnes raisons de leur garder rancune : les adorateurs du fer n'avaient-ils pas semé la terreur pendant trois siècles ? N'avaient-ils pas incendié les villages, détruit les récoltes, violé les femmes, cloué les hommes et les enfants sur les portes des granges ?

Mais, les griefs du passé s'étant effacés devant les impératifs du présent, Le Vioter avait expliqué son plan de bataille : avancerait une première digue, formée des boucliers et des feuilles métalliques assemblés comme les écailles d'une carapace. Suivrait une deuxième ligne, composée des fantassins munis de lances, d'épées, de tridents ou de francisques. Il leur avait demandé de se déshabiller, d'écharper les vêtements, de les nouer bout à bout et de les lester, en leurs deux extrémités, de pierres ou de chaussures. La troisième vague avait été chargée de lancer, par-dessus les deux premiers rangs, ces entraves improvisées conçues pour bloquer les membres antérieurs des chemalles. Enfin, les femmes – hormis les combattantes expérimentées de l'Acier –, les enfants, les vieillards, les malades avaient reçu pour consigne de se tenir une cinquantaine de mètres en arrière sous la responsabilité de Mangrelle et d'achever les ennemis blessés. Personne, pas même Galvain, n'avait songé à contester ses décisions. Il était tout à coup redevenu leur guide, l'archange de la rédemption, l'être envoyé par les mondes purs pour jeter les fondations d'un monde nouveau.

Cette tactique s'était révélée payante dans un premier temps. Les miliciens, lancés à toute allure, n'étaient pas parvenus à esquiver les souples lanières de tissu. Déséquilibrés, les chemalles avaient désarçonné leurs cavaliers, lesquels, étourdis par le choc, avaient constitué des proies faciles pour les soldats de la deuxième ligne. Pendant plus de deux heures, les vagues déferlantes étaient venues se fracasser l'une après l'autre sur cet infranchissable récif métallique. Jusqu'à ce que les chérubins s'aperçoivent que cette obstination avait quelque chose de suicidaire et ordonnent un repli général.

Dès lors le combat avait changé d'âme. Les Cohortes avaient contourné l'armée de l'archange, l'avaient harcelée sur ses flancs et obligée à colmater les brèches. Ces diversions sans cesse réitérées, ces escarmouches brèves et violentes avaient progressivement démantelé le bel ordonnancement de la carapace, scindée en de multiples

tronçons, empêchée de se reformer par les volées de carreaux expédiés par les arbalétriers.

Les cavaliers étaient de plus en plus nombreux à franchir la digue et à semer un vent de panique dans l'arrière-garde. Ils décapitaient ou transperçaient les vieillards et les malades incapables de fuir, poursuivaient les femmes et les enfants qui s'égaillaient dans la plaine. La brise répandait une suffocante odeur de boucherie, entremêlait le fracas des armes, les ahanements des combattants, les gémissements des blessés, les blatèrements des chemalles.

Le Vioter comprit que, s'il ne reformait pas immédiatement la muraille de boucliers, la fraternité de l'archange n'aurait aucune chance de s'en sortir. Lui-même reposerait pour l'éternité sur Kélonia. Les Garloups ne bénéficieraient pas de la puissance du Mentral, mais ils exécuteraient Saphyr. À l'idée de l'abominable traitement qu'ils réserveraient à leur prisonnière, il fut envahi d'une fureur noire. Il poussa un long hurlement, para les coups des épées et des tridents qui dansaient autour de lui et, tranchant à la volée bras, jambes et cous, se fraya un passage jusqu'aux premiers rangs épars de son armée.

Là, il arracha un bouclier des mains d'un vagabond terrorisé, le leva au-dessus de sa tête et se rapprocha d'un sectateur de l'Acier qui tenait en respect deux adversaires.

— Avec moi ! cria-t-il.

L'ancien adepte du Maillechort hocha la tête, vint aussitôt se placer devant lui et maintint son bouclier à la verticale de manière à ce que son bord supérieur s'aboute au bouclier de Rohel. À deux, ils formaient un embryon, une petite tortue sur la carapace de laquelle les armes adverses s'écrasaient en pure perte. Comme attirés par ce noyau, d'autres sectateurs de l'Acier les rejoignirent, reconstruisirent la muraille, bouclier après bouclier. De deux unités, ils passèrent à quatre, à six, à dix, à vingt, à cinquante… Des cris de ralliement s'élevèrent de plusieurs endroits du champ de bataille.

— Avec l'archange ! Avec l'archange !

Les soldats dispersés prirent tout à coup conscience que leur salut passait par l'union. Ils feignirent de rompre, enjambèrent les cadavres, se déplacèrent sur le côté. Ils ne cherchèrent plus à défendre leur vie coûte que coûte, mais à reconstituer le rempart originel, à puiser de nouvelles forces dans la fusion. Les deux premières lignes composées de boucliers, de feuilles métalliques, de lances, de sabres, mais également d'épées ou de tridents récupérés sur les cadavres des miliciens, regagnèrent le terrain perdu, progressèrent de nouveau en direction de la forêt, entraînèrent dans leur sillage tous les hommes valides, paysans, vagabonds, maraudeurs, prostitués, lépreux…

À l'arrière, sous les exhortations de Mangrelle, les femmes et les enfants cessèrent de fuir, ramassèrent les entraves et les armes qui

gisaient dans l'herbe, se retournèrent et firent face aux cavaliers qui les poursuivaient. Ces derniers, isolés, se virent brusquement cernés par de petits groupes reconstitués. Ils tentèrent de s'en dégager en effectuant de larges moulinets de leur épée, mais des enfants se faufilèrent sous les chemalles dont ils criblèrent le ventre ou les cuisses de coups de fourchette ou de tisonnier. Les cavaliers, projetés au sol par les brusques ruades de leur monture, furent aussitôt lardés de dizaines de pointes d'os, de pierre ou de métal. Les chérubins soufflèrent dans des cornes pour battre le rappel de leurs hommes. Il leur fallait se regrouper d'urgence pour tenter de barrer le chemin à la muraille de l'archange, à cette inquiétante tortue métallique, hérissée, qui s'enfonçait comme un fer de lance dans leurs rangs, qui ne leur offrait aucune prise. Les carreaux et les lames de pierre noire ricochaient ou se brisaient sur les boucliers assemblés, les chemalles se cabraient, refusaient d'obéir aux injonctions de leur cavalier, les fantassins cédaient inexorablement du terrain, reculaient vers les bataillons d'arbalétriers alignés devant le vaisseau.

Rohel voyait s'éclaircir les rangs des miliciens, se dessiner, entre les tourbillons de poussière et les mouvements confus, le fuselage gris du géant des airs, la masse verte et diffuse de la forêt. La cavalerie milicienne – ce qu'il en restait – essayait encore de contourner la fraternité de l'archange et de l'attaquer sur ses flancs, en principe exposés, mais les femmes et les enfants de l'arrière-garde, qui s'étaient à leur tour engouffrés dans le sillage de la tortue, l'empêchaient d'approcher en bombardant les chemalles de tous les projectiles qui leur tombaient sous la main : casques, chaussures, bâtons, éclats métalliques ou minéraux… Parfois même, ils empoignaient des têtes coupées par les cheveux et les lançaient comme des pierres.

Le Vioter se demanda brièvement si Mangrelle avait survécu à la bataille. Il avait glissé son épée entre deux boucliers. Il n'avait plus besoin de frapper, mais simplement de dresser sa lame comme une aiguille d'épineux et, d'un geste sec du poignet, de la retirer des corps qui venaient d'eux-mêmes s'y embrocher. Une chaleur d'étuve régnait sous la carapace. Une sueur acide, mêlée de poussière et de sang, lui irritait les yeux. Les peaux ruisselantes, palpitantes de ses hommes se frottaient à lui dans un chuintement de ventouse. Ils avaient oublié la peur, la fatigue, la faim, la soif. Ils n'étaient pas issus du même milieu, ne luttaient pas pour les mêmes motifs, avaient parfois été séparés par des siècles de haine, mais, désormais nus et égaux dans le combat, ils étaient tendus vers un même but, ressentaient le même désir de changement, volaient vers un même idéal. Ne subsistait plus aucune distinction entre eux : en se dépouillant de leurs vêtements, ils s'étaient également dépouillés de leurs jugements, de leurs barrières. Ils n'étaient plus sains ou lépreux, vieux ou jeunes, hommes ou

femmes, mais seulement les cellules vivantes d'un grand corps en marche vers sa liberté, vers sa dignité.

Les Cohortes Angéliques refluèrent dans le plus grand désordre, les chérubins s'époumonèrent en pure perte, les arbalétriers furent de plus en plus nombreux à déserter leur poste.

Le Vioter estima que le moment était venu de porter l'estocade.

— Ils sont à nous ! hurla-t-il. Rompez la tortue ! Pas de quartier !

Des clameurs assourdissantes jaillirent de milliers de poitrines. Comme brisée par une invisible vague, la digue se rompit et les membres de la fraternité de l'archange, poussant des rugissements féroces, se ruèrent sur les miliciens éparpillés.

*

— Vos affaires ne s'arrangent guère, m'est avis ! s'exclama Jühl Froll.

Michalain s'essuyait les lèvres et s'épongeait le front à l'aide de son mouchoir parfumé.

L'objectif de la caméra de surveillance ne capturait plus que des bribes de combats. On distinguait, à l'intérieur du cône lumineux et renversé du socle de projection, des corps atrocement mutilés, des faces haineuses, des arabesques décrites par des lames empourprées.

Des dix mille miliciens des Cohortes Angéliques il ne restait plus qu'une petite centaine. Poursuivis par des meutes ivres de fureur et de sang, ils tentaient en dernier ressort de se réfugier dans la forêt, mais ils étaient fauchés par des lanières de tissu et réduits en charpie avant d'avoir eu le temps d'atteindre les premiers arbres. Des chemalles désœuvrés erraient dans la plaine jonchée d'un épais tapis de cadavres.

La manière dont le guerrier brun avait à lui seul renversé une situation qui paraissait désespérée avait semblé miraculeuse. Les dizaines d'adversaires qui le cernaient ne l'avaient pas empêché de rejoindre ses hommes, de les galvaniser et de reconstituer le mur de boucliers. Jühl n'avait plus aucun doute sur ses origines angéliques : cet homme-là était réellement l'archange de la rédemption annoncé depuis des siècles par les stances prophétiques, l'envoyé des mondes purs, l'être qui proclamait la renaissance de Kélonia.

Livide, Michalain s'arracha à sa contemplation. Les milliers de cadavres blancs qui gisaient sur l'herbe jaune étaient les fragments de son rêve brisé. Comment justifier un tel échec devant ses pairs, les Esprits Célestes Vernel, Olphan, Algézir et Gunjir ? Cette débâcle ne portait pas seulement un coup fatal à ses propres ambitions, elle mettait en danger les fondements mêmes du culte néopur. Iskra, l'orgueilleuse capitale des plaines, désormais dépourvue de protection,

tomberait rapidement entre les mains des partisans de l'archange.

Il lui fallait à présent songer à sauver sa peau. Il réfléchirait plus tard au meilleur moyen d'infléchir le cours des événements. Peut-être en s'appuyant sur la puissante guilde des marchands et sur les familles bourgeoises. L'élite kélonienne avait de tout temps pactisé avec le clergé et elle vivrait désormais dans la terreur des représailles, dans la peur d'être dépouillée de ses biens et de ses privilèges. Grâce au trafic des os, elle avait suffisamment amassé d'argent pour recruter et payer de nouvelles milices.

— Veuillez fermer les sas d'embarquement et préparer le décollage du vaisseau ! ordonna-t-il d'une voix lasse aux Froll.

— Faites excuse, Esprit Céleste, objecta Jühl Froll d'un air faussement contrit. J'ai beau faire des efforts, je m'aperçois que j'ai tout oublié ! Je ne me souviens plus de quelle façon…

— Ne te moque pas de moi, pouilleux ! siffla Michalain. Exécute mes ordres ou…

— Ou quoi ? Tuez-moi si ça vous chante ! Vous ne serez guère avancé.

— Je mourrai, mais ton monstre de père et toi mourrez avec moi !

Le séraphin sortit l'arme du hors-monde de la poche intérieure de sa combinaison et en braqua le canon sur la tête de Jühl.

— Mon père et moi, on se laissera mourir plutôt que de vous obéir. Ce gars-là, dehors, c'est vraiment l'archange rédempteur.

On se battait maintenant dans le vaisseau. Des bruits sourds de combat transperçaient les cloisons et venaient s'échouer dans le silence tendu de la cabine. Les rares chérubins qui étaient parvenus à se réfugier dans les coursives défendaient pied à pied leur vie et leur parcelle de territoire. Le séraphin et Jühl Froll se défièrent du regard pendant quelques secondes. Les gardes du corps, hébétés, brandissaient à tout hasard leur trident, mais ils ne savaient visiblement plus de quelle manière s'en servir.

— Dix mille kélonis pour vous, si vous me rapatriez immédiatement à Iskra, lâcha Michalain.

Le jeune Froll esquissa une moue dédaigneuse.

— Votre argent ne me fait ni chaud ni froid. C'est l'argent de la honte, l'argent des lépreux que les vôtres et vous avez massacrés pendant des siècles dans les fondations du dôme noir. Vos kélonid sont à l'image de votre âme : aussi noirs, sales et puants que tout ce qui sort de votre cul ! Votre règne s'achève, Esprit Céleste.

— Imbécile ! Ne comprends-tu donc pas que ces fanatiques te découperont en petits morceaux lorsqu'ils te découvriront en ma compagnie ? Un million de kélonis…

— Vous pouvez en rajouter cent ou mille millions de plus que je ne recouvrerai pas pour autant la mémoire.

Des gouttes de sueur, des gouttes de peur perlaient de tous les pores de la peau du séraphin dont la toge, maculée d'auréoles grises, se collait à son ventre, à ses bras, à ses jambes.

Dehors, la bataille s'était achevée. Hommes, femmes et enfants, lépreux, paysans, prostitués et sectateurs de l'Acier s'étreignaient, s'embrassaient, dansaient sur les cadavres amoncelés des miliciens. Il y avait quelque chose d'à la fois fascinant et répugnant à voir ces corps nus, couverts de lépromes, de sueur et de sang composer des bouquets sans cesse renouvelés de membres luisants. Les cris de joie et les chants se substituaient peu à peu aux râles des agonisants, aux lamentations de ceux qui pleuraient leurs morts. Les vagabonds et les maraudeurs recouvraient leurs réflexes ancestraux, papillonnaient d'une dépouille à l'autre, prélevaient les menus objets de valeur, les boutons, les ceintures, les chaussures, les peignes qu'ils entassaient dans des sacs de victuailles vidés de leur contenu originel.

— Une dernière fois, Jühl Froll, articula Michalain. Au nom des liens qui ont uni depuis trois siècles votre famille au clergé néopur, au nom des anges, faites décoller ce vaisseau !

— Vous n'allez tout de même pas chier dans votre toge, Esprit Céleste ! persifla le jeune Froll. Les anges des mondes purs n'aiment pas l'odeur de la merde. Vous n'avez pas su vivre avec dignité, mourez au moins avec honneur.

Mill Froll surveillait attentivement les réactions du haut responsable du clergé. Son fils avait toujours eu le goût de la provocation, mais il est des paroles qu'il vaut mieux éviter de prononcer devant un homme armé. Il perçut l'infime crispation de l'index du séraphin sur la languette métallique. Alors, n'écoutant que son cœur de père, il fléchit les jambes et se détendit comme un ressort.

La gueule ronde du canon vomit une onde scintillante qui griffa la pénombre et lui perfora la poitrine. Une âcre odeur de viande carbonisée se diffusa dans la cabine. Mill Froll ne voulait pas partir sans avoir participé à l'avènement des mondes nouveaux. Il refusa d'écouter la supplique envoûtante de la mort. Un voile rouge lui tomba sur les yeux, le souffle lui manqua, mais il mit à profit son élan pour bousculer le séraphin et lui agripper le cou. Les deux hommes roulèrent entremêlés sur le plancher. Dans sa chute, Michalain relâcha la crosse du vibreur, qui lui échappa des mains et glissa sur le métal lisse avant de percuter la plinthe d'une cloison. Pétrifiés de chaque côté de la porte, les gardes du corps hésitèrent à se servir de leur trident, de peur de donner le coup de grâce à leur supérieur hiérarchique.

Revenu de sa surprise (et de sa douleur, il lui avait semblé que l'éclair brillant lui avait également déchiqueté la poitrine), Jühl Froll plongea de tout son long sur le côté, récupéra le vibreur, se rétablit

sur ses jambes et se cala contre le tableau de bord.

Les yeux exorbités, Michalain se débattait comme un beau diable pour se sortir de l'étreinte de son adversaire, mais les doigts puissants de Mill Froll continuèrent de s'enfoncer dans son cou, de lui comprimer la carotide. Son visage se couvrait d'une teinte bleuâtre, les veines saillaient sur ses tempes, des gargouillis pitoyables s'élevaient entre ses lèvres exsangues et entrouvertes.

Un garde arma son trident mais il n'eut pas le temps de l'abattre sur le dos de Mill Froll. Un rayon étincelant le percuta, une fleur aux pétales crénelés et noircis s'épanouit sur son front. Il n'avait fallu qu'une seconde à Jühl, fou de rage et de désespoir, pour comprendre le fonctionnement du vibreur : diriger le canon creux sur la cible, presser la languette souple… Une chaleur intense, à la limite du supportable, lui irradia la paume, le poignet, l'avant-bras. À cet instant, il fit le rapprochement entre cette arme inconnue et l'arme de fer qui lançait des éclairs brillants de l'Angélivre, et il se sentit investi des pouvoirs de l'archange de la rédemption.

Il imprima un mouvement tournant au canon, appuya sans discontinuer et faucha les trois autres gardes du corps, qui basculèrent en arrière et glissèrent lentement le long de la cloison.

Jühl s'accroupit et tenta de séparer son père et le séraphin Michalain. En dépit de ses efforts, il n'y parvint pas. L'un avait la gorge broyée et l'autre la poitrine brûlée. Ils restaient liés dans la mort comme les Froll et le clergé néopur avaient été unis pendant plus de trois siècles.

Jühl demeura un long moment prostré près du cadavre de Mill Froll. Il n'aurait jamais cru que la perte de son père, cette brute qui lui avait distribué une invraisemblable quantité de gifles, lui causerait un tel chagrin.

Quelques minutes plus tard, Le Vioter, Mangrelle, Galvain et Brigiel s'introduisirent dans la cabine de pilotage. Ils y découvrirent un étrange spectacle : un être curieux, vêtu d'un uniforme noir, accroupi près de deux cadavres entrelacés, pleurait à chaudes larmes. Lorsqu'il prit conscience de leur présence, une expression de crainte respectueuse traversa les immenses yeux jaunes qui dévoraient la moitié de son visage poilu.

Rohel repéra son vibreur, posé sur une console du tableau de bord, et, bien que son hennin posé de guingois lui dissimulât la moitié du visage, il reconnut le séraphin qu'il avait pris pour otage dans le dôme néopur. Quant à l'homme allongé sur le responsable du clergé, il arborait une pilosité en tous points identique à la créature prostrée et secouée par les sanglots.

Galvain, vêtu de sa seule chemise en lambeaux, leva son épée pour trancher le cou du survivant, mais Rohel le retint d'un geste du

bras.

— Tu es atteint de frénésie, Galvain ! Donne-lui une chance de s'expliquer.

La créature poilue, jeune en apparence, se releva et essuya ses larmes d'un furtif revers de manche. Le Vioter l'encouragea à parler d'un mouvement de menton.

— Jühl Froll. Notre famille était chargée depuis trois siècles de l'entretien du vaisseau de fer.

Il tendait instinctivement le cou, comme s'il avait déjà posé la tête sur un billot.

— L'Esprit Céleste voulait que je décolle et que je le rapatrie sur Iskra, mais j'ai refusé. Mon père s'est jeté sur lui… J'ai récupéré son arme et j'ai tué les quatre gardes que vous voyez là. Nous, les Froll, nous rêvions de voler depuis toujours, mais ce maudit bouclier antifer nous avait arraché les ailes.

Le Vioter se tourna vers Mangrelle, dont il ne restait de la robe que quelques haillons reliés les uns aux autres par des pans effilochés de la trame. Ils s'étaient longuement étreints en se retrouvant devant la passerelle du vaisseau. Planté sur ses jambes épaisses, à quelques mètres d'eux, Galvain les avait enveloppés d'un regard douloureux, haineux.

— Je te nomme commandant de la flotte kélonienne, Jühl Froll, déclara Rohel. Tu te chargeras de former des pilotes et de transporter des ambassades sur les autres mondes du Cou de la Tortue lorsque l'antifer aura été désactivé.

Jühl hésita pendant quelques instants entre affliction et allégresse, puis il se dit que Mill aurait été heureux, et il se laissa emporter par le fleuve de joie qui jaillissait du plus profond de lui-même.

La nuit tomba sur la plaine. La forêt devint une masse sombre, inquiétante, parcourue de hurlements sinistres. Après avoir enterré ses morts et élevé des stèles provisoires à la mémoire des capitaines disparus, la fraternité de l'archange se rassembla autour d'un immense feu de bois et, pendant plus de cinq heures, chanta les louanges du rédempteur.

Rohel et Mangrelle dînèrent succinctement, s'enfermèrent dans un compartiment et s'aimèrent avec une violence désespérée. Chacune de leurs caresses, chacun de leurs baisers, chacun de leurs soupirs proclamait l'imminence de leur séparation.

# CHAPITRE XII

Rohel et Mangrelle progressaient avec lenteur dans la forêt du Passé. Ils s'étaient éclipsés à l'aube par une issue dérobée du vaisseau que leur avait montrée Jühl Froll. Ils s'étaient glissés sous le couvert comme des ombres, veillant à ne pas réveiller les membres de la fraternité de l'archange allongés dans un indescriptible désordre autour du monticule de cendres et sous la gigantesque carène du géant des airs. Épuisés par leur course de quatre jours, par la bataille et par une nuit de réjouissances, les paysans, les sectateurs de l'Acier, les vagabonds, les lépreux dormaient à poings fermés, et Mangrelle avait eu l'impression de traverser un campement frappé d'un sortilège. La brise matinale n'avait pas encore balayé l'odeur de la mort.

Malgré leur propre fatigue, Le Vioter et la Kélonienne n'avaient pas fermé l'œil de la nuit. Ils avaient décidé de s'aventurer sans escorte dans la forêt, estimant que leurs partisans avaient assez donné leur sang et leur peine. Ils pressentaient également que c'était à eux, et à eux seuls, d'affronter leur destin, de retrouver les arbres guérisseurs et la porte du Temps. Jühl Froll avait reçu pour consigne de transporter la fraternité de l'archange à Iskra s'il ne les voyait pas revenir au bout de trois jours, et Brigiel, également dans la confidence, d'organiser la prise de la capitale des plaines, d'obtenir la reddition des séraphins et de former un gouvernement provisoire.

Ils avaient passé des combinaisons qu'ils avaient dénichées dans une penderie du compartiment. Imprégnées d'une odeur caractéristique à tous les vêtements spatiaux, elles avaient traversé les siècles sans subir la moindre altération. Mangrelle avait simplement dû retrousser les manches et le bas des jambes. Le Vioter n'avait pas repris son vibreur, qu'il avait offert à Jühl Froll.

— Une arme de commandant. Le symbole de ton autorité.

Jühl, étranglé par l'émotion, lui avait baisé les mains. Bien qu'il eût toujours vécu sous terre, le dernier des Froll avait déjà l'allure altière d'un vétéran de l'espace.

Rohel avait conservé son épée de pierre noire dont il se servait pour l'instant comme d'une machette. Les rayons blêmes du jour naissant ne parvenaient pas à transpercer les guirlandes entrelacées de gui et de lierre qui asphyxiaient les arbres. Parfois, un bruissement d'aile, un craquement, un grognement, un murmure déchiraient le silence sépulcral, presque palpable.

— Un oiseau-brume, chuchotait invariablement Mangrelle.

Guère rassurée au milieu de cette végétation figée, elle jetait d'incessants regards autour d'elle, comme si elle s'attendait à voir surgir des monstres de partout à la fois. Le paysage n'avait pratiquement pas évolué depuis qu'ils avaient franchi l'orée de la forêt. Mêmes chênes rouges au tronc torturé, mêmes fougères brunes, presque noires, mêmes festons de lierre et de gui, mêmes relents d'humus et de décomposition. De temps à autre, la lumière trouait les ramures, saupoudrait d'or clair les branches et les feuilles, revêtait la végétation d'une parure irréelle, magique.

Le visage ridé d'Yvain hantait l'esprit de Mangrelle. Tant qu'elle avait couru dans la plaine, qu'elle avait combattu les milices, elle avait relégué au second plan le souvenir de son fils – son préféré malgré son aspect de vieillard prématuré –, mais à présent que le tourbillon s'était apaisé, que le calme avait supplanté la fureur, il revenait occuper ses pensées et la plonger dans un abîme de mélancolie. Elle l'avait porté pendant neuf mois, l'avait expulsé de son ventre, mais que savait-elle de lui ? Il avait toujours été lointain, indifférent, absent, comme s'il n'avait jamais réussi à faire partie de ce monde. Elle n'avait pas eu accès aux secrets enfermés sous sa tignasse emmêlée, sous son front buté. Elle se rendait compte qu'elle était passée à côté de lui, comme un trésor dont elle se serait montrée incapable d'estimer la valeur. Elle souffrait maintenant de ne pas l'avoir suffisamment aimé, de ne pas l'avoir suffisamment caressé, cajolé, arrosé de tendresse. Il avait poussé comme une plante incongrue et sauvage. Dans quel monde errait-il ? Était-il heureux avec la pythonisse dans le réseau-Temps ?

Toutefois, et elle avait encore assez de lucidité pour se l'avouer, elle pleurait avant tout sur elle-même, sur le gâchis de sa vie. Le sort de Mizelle ne la préoccupait pas. Non pas qu'elle éprouvât moins d'affection pour sa fille, mais Mizelle avait la tête sur les épaules et de solides dispositions pour la vie en société, et puis, si telle était la volonté des anges, elle la retrouverait bientôt chez Aprelle, la sœur de feu Joséphain Verprez.

Rohel, elle l'avait pressenti au cours de la nuit, ne lui appartenait déjà plus. Même s'ils cheminaient côte à côte dans la forêt du Passé,

leurs routes s'étaient déjà séparées.

— Rien ne t'oblige à entrer dans le réseau-Temps, lui avait-elle fait remarquer dans le compartiment du vaisseau. Nous pouvons rentrer à Iskra, neutraliser l'antifer, et Jühl Froll te déposera sur une autre planète du Cou de la Tortue.

— J'ai besoin de cette épée, Lucifal… Et puis le vaisseau appartient au peuple kélonien. Il vous permettra de rétablir les relations diplomatiques avec les mondes voisins.

Il avait deviné qu'elle lui avait suggéré cette solution dans le seul but de le garder près d'elle deux ou trois jours supplémentaires.

— Ta mission n'est pas terminée, Mangrelle, avait-il ajouté en se redressant sur un coude. Il te faut retrouver les arbres guérisseurs. Et les régénérer.

— Comment ? Je ne suis qu'une paysanne, une ignorante…

— La réponse est quelque part en toi.

— Pourquoi n'as-tu pas utilisé la formule au lieu d'entraîner ces malheureux dans la guerre ? Tu aurais épargné bien des vies…

Des nuances de reproche et d'amertume dans la voix de Mangrelle.

— Le Mentral est imprévisible, avait-il répondu d'un ton neutre. Il aurait pu provoquer un tremblement de terre, une éruption volcanique. J'ai pris le risque dans les sous-sols du dôme néopur parce que je n'avais pas d'autre choix. Et puis, le sang est le prix à payer pour certaines victoires.

Elle avait soigneusement évité d'évoquer dame Ablaine, l'immortelle chasseresse, et ses lupus apprivoisés. Elle n'aurait peut-être pas eu le courage d'entrer dans la forêt du Passé s'ils avaient abordé le sujet.

Le Vioter avait la très nette impression qu'ils étaient suivis. Pourtant, il avait beau se retourner de temps à autre, il ne distinguait aucune ombre, aucun mouvement entre les troncs et les fougères environnants. Seulement les frissons des feuilles effleurées par la brise et les arabesques blanches des insaisissables oiseaux-brume.

— Nous aurions dû demander aux autres de nous accompagner, soupira Mangrelle.

— Nous aurions commis une erreur. Ils t'auraient empêchée de découvrir les arbres.

— Pourquoi ? riposta-t-elle avec une pointe d'agressivité.

Il s'arrêta, contempla la branche noueuse d'un chêne rouge, secoua lentement la tête.

— Je ne sais pas exactement. Une intuition. Certaines expériences requièrent un environnement calme, une harmonie vibratoire. Les autres auraient offensé le silence.

— Nous ne savons même pas vers quelle direction aller ! maugréa la Kélonienne. La pythonisse ne nous a donné aucune indication.

— La forêt est immense, dit Le Vioter. Nous n'en avons exploré qu'une infime partie.

— Les arbres guérisseurs, la porte du Temps… Tout ça n'est sûrement qu'une légende.

— La pythonisse aussi était une légende. Et pourtant elle t'a pris ton fils.

Les larmes trop longtemps contenues jaillirent des yeux de Mangrelle. Il s'approcha d'elle, la prit par les épaules et l'attira contre lui. Ce n'était plus le geste d'un amant mais celui d'un ami.

— Où est passé ton merveilleux appétit de vivre ? demanda-t-il d'une voix douce.

— Je crains qu'il ne s'en aille définitivement avec toi.

— Je resterai toujours dans ton cœur, Mangrelle de Palandare, car ton cœur est si grand que l'univers tout entier pourrait s'y loger.

Il pointa l'index sous le sein gauche de la Kélonienne.

— Peut-être est-elle là, la réponse à tes interrogations, poursuivit-il. Peut-être est-il là, ton pouvoir de ressusciter les arbres guérisseurs.

Elle leva sur lui des yeux rougis par la fatigue et le chagrin. Des larmes dévalaient ses joues et se pulvérisaient sur ses lèvres en de minuscules gerbes scintillantes.

— Remettons-nous en chemin, souffla-t-elle avec un pâle sourire.

Ils marchèrent une bonne partie de la journée, jusqu'à ce que Mangrelle, fourbue, implore un peu de repos. Ils s'assirent près d'une source et grignotèrent des fruits rouges et acides qu'offrait à profusion un buisson épineux.

*

Galvain peinait pour suivre le rythme de Mangrelle et de l'archange. Il s'était équipé de deux francisques, d'un trident, d'un bouclier et d'une gourde. Il s'efforçait de se faire le plus léger possible, ce qui n'était pas évident pour un homme de sa corpulence. Il n'avait pas eu le temps de récupérer de nouveaux vêtements. Il s'était réveillé en sursaut, allongé contre une femme qu'il n'avait même pas réussi à honorer (à sa grande confusion, les mâles étant censés accomplir infailliblement leur devoir, mais aucune autre femme que Mangrelle ne le tendait de désir). Il avait vu des ombres furtives sortir d'un sas latéral du vaisseau et, à la faveur de l'obscurité diffuse, se diriger vers la forêt. Il avait immédiatement compris que l'archange et sa putain (il aurait tant voulu qu'elle devienne la sienne) cherchaient à leur fausser compagnie. Il s'était levé, armé et lancé à leur poursuite.

De gré ou de force, Mangrelle serait à lui. Rien qu'à cette idée, il

sentait des spasmes puissants lui labourer le bas-ventre, il éprouvait de nouveau la vigueur de son soc. La brise fraîche fouettait son ardeur.

De sa chemise, il ne restait plus qu'une manche et les épaules. Il ne portait rien d'autre, et les feuilles acérées des fougères, les épines et les branches basses lui griffaient les jambes, les cuisses et les bourses. Il tuerait l'archange – plus exactement le hors-monde qui se faisait passer pour tel –, ramènerait Mangrelle par les cheveux et fonderait une nouvelle dynastie. Auréolé de son prestige de capitaine, il prendrait la tête de la paysannerie et réduirait à néant la guilde des marchands, ces vils bourgeois qui avaient exploité la sueur des travailleurs de la terre pendant plus de trois siècles. Contrairement à ses compagnons de la fraternité de l'archange, il ne voyait pas la nécessité de neutraliser l'antifer et de rouvrir les routes stellaires. L'isolement de la planète présentait plus d'avantages que d'inconvénients. Les hors-monde, les étrangers, n'avaient pas à mettre leur nez dans les affaires kéloniennes. Les plaines redeviendraient fertiles et vertes, les paysans instaureraient un système de taxes sur les légumes, sur les céréales, sur les viandes… C'était à leur tour de gouverner, de dominer.

Galvain n'avait rencontré aucune difficulté à suivre Mangrelle et Le Vioter. La forêt n'avait pas été visitée pendant des lustres et il aurait fallu être aveugle pour rater le chemin qu'ils se frayaient dans l'épaisse végétation. Les terribles légendes qui couraient sur la cruelle dame Ablaine et les lupus noirs le laissaient de marbre. Il ne croyait à rien d'autre qu'à la fécondité de la terre, aux sillons fumants creusés par la charrue, à l'odeur de la glèbe grasse, à la blondeur des champs de céréales, au crépitement des épis frottés entre les deux mains.

Il était tellement perdu dans ses pensées qu'il faillit déboucher inopinément sur une clairière. Mangrelle et le hors-monde se reposaient près d'une source qui saignait d'une haute muraille rocheuse. Fort heureusement, le murmure de la cascade avait absorbé le bruit de ses pas. Il s'immobilisa, s'accroupit entre les fougères et les observa. Elle avait retiré sa combinaison. Accroupie au-dessus d'une vasque naturelle, elle s'aspergeait d'eau fraîche le visage, la poitrine et les aisselles. Le jour déclinait, et sa peau blanche, parsemée de lépromes, inondée par les ruisseaux brillants de sa chevelure, crevait le clair-obscur bleuté du crépuscule. Ses seins ondulaient, comme agités par une invisible houle.

Une contraction douloureuse noua les entrailles de Galvain, qui dut se contenir pour ne pas se ruer sur elle. Le hors-monde n'était armé que d'une épée de pierre noire. Contrairement à Mangrelle, il ne s'était pas déshabillé. Assis sur une souche, il mangeait des fruits rouges, des airelles, tout en scrutant les environs.

Galvain décida d'attendre le moment favorable pour porter son

attaque. Il avait guerroyé aux côtés du hors-monde et s'était rendu compte que c'était un redoutable combattant, un homme dangereux. Même si le paysan bénéficiait de la supériorité des armes, même s'il lui en coûtait de surseoir à son union avec Mangrelle, il ne devait pas tout compromettre par un excès de précipitation.

Il posa les deux francisques, le bouclier et le trident sur la mousse et guetta l'instant propice.

*

Abeline se détacha du tronc. Il perdit rapidement de sa brillance argentée et se revêtit d'une hideuse couleur brune. Pendant quelques secondes, elle se laissa aller à la griserie du transfert d'énergie, s'immergea dans le flot d'éternité, recouvra ses sensations de Sézamone. Elle eut l'impression d'être à nouveau une fille du Temps, elle vogua sur les fleuves intemporels, elle explora les territoires infinis des annales uchroniques.

Puis la transe s'interrompit et elle fut brutalement restituée à la dure réalité de l'espace-temps. Elle redevint une exilée, une morte en sursis. Elle fixa les dix arbres encore vivants, au tronc, aux branches et aux feuilles enveloppés d'une subtile luminosité. Elle regretta amèrement d'avoir cédé à l'impulsion rageuse qui l'avait conduite à gaspiller le onzième. Elle l'avait tué par dépit, sans en ressentir l'impérieuse nécessité. Aucune ridule ne s'était creusée aux commissures de ses lèvres, au coin de ses yeux, sur son front, aucun fil argenté n'était venu se glisser dans sa crinière dorée.

Ce transfert inutile n'était qu'une provocation, une manière idiote de signifier au couple qui s'était introduit au petit matin dans son sanctuaire qu'elle était la seule à disposer de l'énergie des arbres régénérateurs.

De ses arbres.

Tlir, le mâle dominant, s'était allongé sur la flaque blanche et figée de sa robe. La horde attendait sagement une cinquantaine de mètres plus loin.

Elle frissonna. Le froid qui accompagnait les transferts énergétiques lui parut beaucoup plus intense que de coutume. Elle ne sentait presque plus ses pieds glacés. Elle tira sa robe d'un geste brusque et l'enfila sans tenir compte du regard suppliant de Tlir, qui mendiait une caresse.

Elle avait laissé l'homme et la femme s'enfoncer dans la forêt. Elle avait besoin de savoir, avant de lancer les lupus sur ces deux indésirables, si d'autres Kéloniens ne s'engouffraient pas dans leur sillage. Pour l'instant, un seul individu avait suivi leurs traces, un homme nu, barbu, à l'allure de bête enragée. Elle n'avait rien perdu de

leur progression. La femme, elle en avait l'intuition, était une rivale dangereuse.

Elle avait assisté à la déroute des Cohortes Angéliques dont les adversaires, des miséreux, avaient reçu le renfort inattendu des sectateurs de l'Acier Trempé. Cette alliance était également un signe : le règne de la cruelle dame Ablaine s'achevait en même temps que le règne du clergé néopur. Ses plus fidèles auxiliaires s'étaient détournés d'elle.

Elle traversa en courant le cimetière des arbres pétrifiés et, suivie à distance de Tlir, se dirigea vers la porte temporelle, située au centre de la forêt de régénération.

De porte elle n'avait que le nom. C'était une faille sombre, étroite et haute qui se dressait à la verticale et dont les extrémités resserrées se confondaient l'une avec le sol et l'autre avec le ciel. Visible uniquement de face, elle n'avait pas d'envers, car de l'autre côté, elle n'était pas régie par les lois dimensionnelles. Quelqu'un de non averti serait passé devant elle sans remarquer sa présence. Jamais cette cicatrice aérienne ne s'était rouverte, jamais elle ne s'était éclairée. Ablaine avait tenté d'en forcer le passage à d'innombrables reprises, mais il était dorénavant aussi difficile à son corps matériel, dense, de franchir une porte temporelle qu'une barrière rocheuse. Combien de fois avait-elle appelé, supplié, menacé, sangloté devant cette issue condamnée du réseau-Temps ? Combien de fois avait-elle guetté un mouvement, une lueur, un signe ? Combien de fois s'était-elle écroulée et endormie sur place, terrassée de fatigue, vaincue par le poids de la gravité, du chagrin et de la chronologie ?

Les Chronodes, les grands maîtres du réseau, étaient restés sourds à ses appels. Ses six compagnons et elle s'étaient rendus coupables d'un délit majeur, du délit le plus grave sans doute que puisse commettre un Sézamon : l'abus divin. Ils avaient mis à profit la fascination qu'ils exerçaient sur les peuples primitifs des mondes Zy pour établir et développer une religion. Ils s'étaient divertis de voir des millions de fidèles se prosterner devant leur image, déposer des offrandes au pied de la montagne où ils apparaissaient, leur offrir des sacrifices animaux, mutants, humains… Au lieu de se contenter d'édicter les nouvelles règles d'évolution préconisées par les Chronodes, de surveiller les fluctuations des futurs possibles, ils avaient joué avec les croyances des peuples Zy pendant six siècles, avaient observé comment naissaient et évoluaient les interprétations, les divisions, les schismes. Le résultat avait été à la hauteur du trouble qu'ils avaient semé dans l'esprit de leurs adeptes : des guerres meurtrières avaient secoué les mondes Zy. Les génocides s'étaient multipliés et les morts s'étaient comptés par dizaines de milliards. Alertés par d'autres envoyés du réseau-Temps, les Chronodes n'avaient

pu que constater l'étendue des dégâts. Trente siècles seraient nécessaires pour sortir les mondes Zy de l'obscurantisme dans lequel les avait plongés la perversité d'Abeline et de ses complices. Les sept fautifs avaient été condamnés à la peine maximale : l'exil sans espoir de retour sur une planète de l'univers matériel, soumise aux lois de l'évolution temporelle. Les Chronodes avaient opté pour Kélonia parce que c'était un monde d'où avait été bannie la technologie et que l'antifer emprisonnerait les exilés jusqu'à leur vieillesse et leur mort.

Des larmes brûlantes roulaient sur les joues d'Abeline. Incroyable ce que les corps comprimés par l'espace-temps pouvaient expulser comme liquide : larmes, sang, sueur, urine…

Elle crut voir, entre ses cils emperlés, bouger la porte du Temps. Son cœur bondit dans sa poitrine. Elle cligna des paupières à plusieurs reprises, pensant d'abord qu'elle était l'objet d'une illusion d'optique, puis elle dut se rendre à l'évidence : de longues ondulations parcouraient la faille sombre, posée sur le vide. Un feu ardent l'embrasa. Les Chronodes l'avaient entendue, les Chronodes lui avaient pardonné, ils la reprenaient au service du réseau.

Fléchi sur ses pattes, la queue basse, Tlir libéra un grondement sourd, menaçant.

— Calme, calme, Tlir, murmura Abeline en caressant le flanc du lupus. Ta maîtresse va bientôt rentrer chez elle…

Des rayons de lumière blanche, vive, jaillirent de la faille verticale et dessinèrent des cercles étincelants sur la mousse. De violentes convulsions, des poussées brèves et rageuses agitèrent la porte. Et, subitement, un flot d'une éblouissante clarté s'écoula de la faille, se répandit sur le sol, enlumina les arbres pétrifiés, fit reculer les ténèbres naissantes. Les yeux rouges des lupus apeurés, dressés sur leurs pattes, flamboyèrent comme des braises ravivées par le vent.

Folle de joie, Abeline s'élança vers la bouche du Temps, mais une voix puissante la cloua sur place.

— Halte. Elle ne s'ouvre pas pour toi. Franchis-la et tu seras instantanément pulvérisée.

Interdite, Abeline leva les yeux. Deux visages se découpèrent sur le fond de lumière. L'un, encadré de longs cheveux noirs, appartenait à une femme dont les yeux diamantins brillaient d'un incomparable éclat. L'autre était celui d'un homme dont l'extrême gravité démentait l'apparente jeunesse.

— Tu es Abeline Brunik, n'est-ce pas ? poursuivit la femme.

Quelques minutes furent nécessaires à Abeline pour s'habituer au décalage entre les mouvements des lèvres et le son de la voix. C'était la première fois qu'elle se retrouvait face à un envoyé du réseau-Temps, dans la position des humains et des mutants à qui elle s'était jadis adressée. Elle leur était apparue de la même manière, auréolée

du même mystère, vêtue de la même lumière, ses paroles leur étaient parvenues avec le même décalage.

Elle se sentait tout à coup déconsidérée, humiliée. La femme ne lui était pas inconnue, mais elle ne parvenait pas à remettre un nom sur ses traits. Peut-être une ancienne sœur, une Sézamone avec laquelle elle avait accompli une mission.

— Le réseau te croyait morte, reprit la femme. Où sont tes six anciens complices ?

— Disparus, bredouilla Abeline.

— Et toi, comment as-tu survécu ?

Abeline ne répondit pas.

— Les arbres régénérateurs ? dit la femme après un petit instant de silence. Ils ne t'étaient pas destinés : ce sont des présents des Chronodes aux humains.

— Il ne fallait pas m'exiler sur Kélonia !

— Ne renverse pas les rôles, Abeline Brunik. Tu as autrefois cédé à la tentation de l'abus divin. Combien reste-t-il d'arbres ?

— Les Chronodes ne m'ont pas pardonné, murmura Abeline. Vous n'avez pas ouvert la porte pour moi, n'est-ce pas ? Mais alors pour qui ? Pour de misérables humains ? Pour l'homme et la femme qui se rapprochent ?

— Cela ne te concerne pas. Tu ne fais plus partie du réseau…

Abeline fixa les deux visages d'un air de défi. Des lueurs d'inquiétude traversèrent les yeux noirs de l'homme.

— Si je ne le veux pas, les personnes que vous attendez ne parviendront pas jusqu'à la porte du Temps !

— Le réseau n'a pas pour habitude de capituler devant le chantage.

— Il ne s'agit pas d'un chantage, ricana Abeline.

Elle se détourna avec brusquerie et, escortée de toute la meute de lupus, courut en direction de la forêt de chênes rouges et de hêtres. Pas une seule fois elle ne se retourna.

*

Tendant l'oreille, Le Vioter perçut des jappements lointains. Alarmée, Mangrelle saisit sa combinaison et se redressa.

— Reste donc comme tu es, fit une voix grave. Ça m'évitera de te la retirer.

Le Vioter se précipita vers son épée, posée contre un gros rocher, mais les pointes d'un trident se fichèrent profondément dans le creux de son épaule et crissèrent sur sa clavicule. Un linceul de sueur glacée le recouvrit de la tête aux pieds. Ses jambes flageolantes se dérobèrent sous lui. Il bascula à la renverse dans la mare qui stagnait sous la

cascade.

L'eau glacée lui permit de recouvrer en partie ses esprits. Il releva la tête et vit, comme dans un rêve, un homme nu et barbu, armé d'une francisque et d'un bouclier, qui se rapprochait de lui. Au second plan il entrevit le corps inerte de Mangrelle, étendu dans la mousse.

— Eh bien, l'archange, voilà que tu saignes comme un chemalle !

Rohel reconnut cette voix. Galvain les avait suivis et leur avait tendu un piège. Il ne lui fut pas difficile de deviner la raison de son comportement. À plusieurs reprises, il avait surpris les regards noirs que le paysan jetait à la dérobée sur Mangrelle et lui.

Galvain leva sa francisque et l'abattit de toutes ses forces sur la nuque de Rohel. Il croyait donner le coup de grâce à un adversaire mortellement touché, mais la tranche de sa hache métallique ne percuta que le fond de la mare. Des gouttes d'eau lui giflèrent le visage. Le choc, d'une violence inouïe, lui meurtrit le bras jusqu'à l'épaule. Il poussa un juron de douleur et de dépit.

Le Vioter continua de rouler sur lui-même, d'abord dans l'eau, puis sur la mousse humide. Les pointes du trident lui labourèrent profondément la chair, lui incisèrent la clavicule. Il réussit à se camper sur ses jambes tremblantes, puis, d'un mouvement brusque, il arracha le trident. La douleur, intolérable, lui irradia tout le flanc. Le sang coulait en abondance, le tissu de sa combinaison irritait ses chairs à vif.

Ivre de colère, Galvain se retourna et fit face au hors-monde, qui ressemblait à un chemalle nouveau-né encore hésitant sur ses membres frêles et fuyants. Le paysan frappa une deuxième fois, du haut vers le bas. Le Vioter esquiva la hache sifflante d'un pas de côté, mais Galvain, ne lui laissant pas le temps de riposter, avança sans cesse, attaqua sous tous les angles, l'accula contre la muraille rocheuse, le contraignit à consacrer son énergie déclinante à reculer et à éviter les coups.

— Laisse-le partir et prends-moi, Galvain, puisque c'est moi que tu veux !

Revenue de son étourdissement (Galvain lui avait cinglé la nuque du plat de la main), Mangrelle s'était à son tour relevée. Elle avançait vers les deux hommes, nue, échevelée, les bras écartés.

— En arrière, catin ! mugit Galvain sans quitter sa proie du regard. Ton tour viendra après ! Je dois débarrasser Kélonia de la vermine hors-monde.

Les muscles de ses cuisses, aussi larges que des troncs d'arbre, roulaient sous sa peau épaisse. Les yeux lui sortaient de la tête. Prise de démence, sa hache pulvérisait des ramilles, des feuilles, des fougères, des ronces qui voletaient dans les airs avant de se poser en silence sur la mousse et l'eau.

— Galvain, je t’en supplie, implora Mangrelle.

— Fallait me supplier avant ! Avant de l’emmener sur l’autre rive du Futur ! Avant de lui ouvrir ton ventre !

Le Vioter raffermit sa prise sur le manche du trident et le piqua vers la cage thoracique du paysan. Mais les pointes de pierre noire se brisèrent sur le bouclier. Emporté par son mouvement, il perdit l’équilibre et s’affaissa de tout son long dans un massif de fougères.

Galvain se rua aussitôt sur lui en poussant un feulement sauvage.

— Galvain ! Non !

Comme paralysé par le cri désespéré de Mangrelle, le paysan se figea sur place. Sa francisque resta un long moment en suspension avant de s’affaisser lentement le long de sa hanche. La peur avait supplanté la haine dans ses yeux noirs.

Le Vioter redressa le torse et, bien que le moindre de ses mouvements attisât ses blessures, il jeta un regard alentour. Il distingua d’abord des éclats rouges, flamboyants, puis, en retrait, derrière le buisson aux fruits rouges, la tache dorée d’une chevelure.

Une jeune fille qui ne devait pas être âgée de plus de seize ans, et dont le regard, pourtant, était celui d’une femme infiniment vieille.

— Dame Ablaine, balbutia Galvain.

Les masses sombres des lupus se détachaient de l’obscurité naissante. Ils s’étaient approchés en silence et avaient entièrement cerné la clairière. Leur langue et leurs crocs saillaient de leur gueule entrouverte.

— Je suis Abeline Brunik, celle que vous appelez Ablaine, l’immortelle chasseresse, déclara la jeune fille. Vous avez violé mon sanctuaire ; votre châtiment sera la mort.

# CHAPITRE XIII

Dressés sur leurs pattes, tapis entre les arbres, les fougères, les buissons, les rochers, les fauves grondaient en sourdine. Pétrifiée, Mangrelle ne parvenait pas à détacher son regard de dame Ablaine. Le contraste était saisissant entre sa jeunesse, sa beauté, sa blondeur angélique et la force maléfique qui émanait d'elle. Ses yeux clairs étaient des blocs d'énergie haineuse. Un sourire démoniaque étirait ses lèvres pâles. Sa robe était aussi blanche que son âme paraissait noire.

Submergé par une terreur venue du fond des âges, Galvain ne songeait plus à achever le hors-monde, à violenter Mangrelle ni à rétablir l'hégémonie paysanne. Son pénis épais et noueux, qui s'était pratiquement tendu toute la journée, se recroquevillait piteusement dans le buisson de son pubis. Les seuls animaux pour lesquels il n'éprouvait ni aversion ni mépris étaient les chemalles de trait, ces auxiliaires précieux de la fertilisation de la terre. Les lupus n'étaient pas seulement inutiles, indomptables, mais féroces.

— Les arbres guérisseurs sont à moi ! déclara Abeline. Ils mourront avec moi. Je ne laisserai aucune trace de mon passage sur Kélonia…

Elle avait la voix chevrotante d'un vieillard.

Le Vioter tenta de se relever, mais la douleur le cloua au sol. Les lupus étaient tellement nombreux, une centaine au minimum, qu'ils n'avaient aucune chance de leur échapper. Il refusa pourtant d'accepter l'inéluctable. Il lui sembla percevoir une vibration subtile, mélodieuse, un chant d'amour et d'espoir, une harmonique de pensées, un lien fragile et ténu, une conversation entre deux âmes que ni la distance ni le temps ne pouvait séparer. Dans sa lointaine prison de Déviel, Saphyr pressentait qu'il courait un grave danger et elle traversait l'espace pour le réchauffer de son amour, pour lui redonner

courage. Il sut alors que Mangrelle détenait la clé d'une porte invisible, secrète. Il fallait seulement qu'elle cesse de se déprécier et prenne conscience de ses immenses possibilités. Elle se tenait debout face à la meute, nue, sans défense, comme offerte à ses bourreaux. L'épouvante déformait ses traits. Quelques gouttes d'eau parsemaient sa peau blanche émerisée.

Incapable de maîtriser sa terreur, Galvain lâcha son bouclier, sa francisque, enjamba un rocher, traversa la mare et détala vers le couvert.

— Tlir, à toi ! glapit Abeline.

Le mâle dominant ne se le fit pas dire deux fois. Il sauta par-dessus le buisson aux fruits rouges, fondit sur le fuyard en deux bonds prodigieux et lui sectionna les tendons du genou d'un coup de dents rapide et précis. Le paysan s'effondra sur la mousse et heurta violemment une arête rocheuse. À demi étourdi, il se protégea instinctivement le visage de ses bras, mais le museau du fauve les écarta sans difficulté et se glissa sous son menton.

Un gargouillis sinistre domina le bruissement de la cascade. Les puissantes mâchoires broyèrent le larynx de Galvain, dont les jambes écartelées furent agitées par une série de spasmes. Surexcités par l'odeur et la vue du sang, les autres membres de la horde poussaient maintenant des hurlements assourdissants. Tlir préleva sa part du butin, son morceau de prédilection. Ses canines incisèrent l'abdomen de sa proie et arrachèrent le foie. Puis, le museau marbré de sang, il s'allongea à l'écart pour achever tranquillement son repas. Ses sujets se ruèrent sur le cadavre pour la curée. Il ne leur fallut que deux minutes pour le dépecer entièrement. Ils ne laissèrent rien, pas même les os, que leurs crocs broyaient comme du bois sec. Les plus faibles se battirent pour récupérer quelques miettes du festin, des morceaux de viscères, des bouts de cartilage… Du sieur Galvain, il ne resta bientôt plus qu'une tache de sang absorbée par la mousse et quelques poignées éparses de cheveux.

Horrifiée, Mangrelle se pencha sur le côté pour vomir.

— Vous aviez faim, mes tout beaux ! fredonna Abeline. Votre banquet ne fait que commencer…

La bouche et le menton maculés de bile, Mangrelle se recula et s'accroupit près de Rohel, allongé sur son lit de fougères. Il huma son odeur exaltée par la peur et la transpiration. Ses grands yeux noirs étaient d'insondables gouffres de tristesse.

— Pardon… pardon, balbutia-t-elle. À cause de moi, tu ne retrouveras jamais celle qui t'aime et t'attend. Et les humanités s'enfonceront dans l'âge des ténèbres. Tout ce que je touche est condamné à mourir. Mon mari Joséphain, mes deux premiers fils, toi… Je suis née pour la mort.

Dominant sa souffrance, Le Vioter se redressa sur un coude et posa la main sur l'épaule de la Kélonienne.

— Si la mort te suit, c'est qu'elle a peur de toi. Peur de ton pouvoir. L'heure est venue d'ouvrir ta porte de vie, Mangrelle.

— Comment ? Comment ? Ces choses-là m'échappent !

Elle avait craché ces mots avec colère.

— Ne t'oppose pas aux lupus. (Il se rendait compte que chacune de ses paroles lui était soufflée par Saphyr.) Oublie ta peur : elle te rétrécit. Aime-les comme tes propres enfants.

Mangrelle ressentait encore le besoin de se défendre d'elle-même.

— Pourquoi moi ? Pourquoi pas toi ?

— Parce que tu es un puits de renaissance et que tu as en toi la puissance de la femme. Tu es un pont jeté entre les cieux et les terres. Je ne suis qu'un homme, un déraciné, le bras armé de forces qui dépassent notre entendement.

De plus en plus proches, de plus en plus menaçants, les lupus se dressaient de nouveau sur leurs pattes. Le poil hérissé, ils guettaient un ordre de leur maîtresse pour se jeter sur ces deux humains promis à leur appétit. Le mâle dominant avait repris sa place auprès d'Abeline. Il léchait les quelques gouttes de sang qui glissaient sur son poil noir et luisant.

L'exilée du réseau-Temps n'était pas pressée. Elle était de nouveau une prêtresse de la vie et de la mort, une déesse. Elle jouissait de son sentiment de puissance, comme autrefois, comme lorsqu'elle voguait, libre et fière, sur les grands fleuves du Temps.

Mangrelle déposa un baiser sur les lèvres de Rohel, se détacha doucement de lui, se releva, se rendit au centre de la clairière et écarta les bras.

— Ces deux idiots sont à vous ! cria Abeline qui percevait une vague menace dans l'attitude de la Kélonienne.

Tlir en tête, les fauves bondirent tous en même temps vers Mangrelle. Cependant, au lieu de renverser leur proie comme ils en avaient l'habitude, ils se mirent à tourner autour d'elle sans se préoccuper de Rohel, la queue basse, libérant des gémissements de reconnaissance et de soumission. Ils gravitaient autour de la lépreuse comme des planètes en orbite autour d'un soleil.

— Tlir ! Attaque ! rugit Abeline.

La peur avait définitivement déserté Mangrelle. Un voile s'était déchiré en elle. Elle avait cessé de résister, de lutter. Elle avait abandonné tout jugement, s'était dépouillée de sa culpabilité de femme et de mère. Elle comprenait que la lèpre de Thulla n'était que l'énoncé de sa propre sentence, de son propre mépris, elle se pardonnait enfin, s'acceptait telle qu'elle était, comme un être qui n'avait pas encore exploité son gisement d'amour. Elle ne voyait plus

les lupus comme des adversaires, comme des bêtes féroces, mais comme des prolongements d'elle-même. Elle avait l'impression de grandir, de toucher le ciel, d'englober en elle les lupus, dame Ablaine, Rohel, la forêt du Passé, la plaine, la ville d'Iskra, la planète tout entière, l'espace infini… Les fauves ne pouvaient lui faire de mal, ils vivaient à l'intérieur d'elle-même, ils étaient ses hôtes, ses enfants… Les larmes qui coulaient sur ses joues n'étaient plus les gouttes du sang de son âme, mais les manifestations pures, cristallines d'une joie profonde.

Tlir brisa le cercle, s'approcha lentement de Mangrelle et, avec une douceur et un respect infinis, lui lécha la paume de la main.

— Tuez-la ! Tuez-la ! siffla Abeline.

Mais déjà elle savait qu'elle avait perdu l'affection des seules créatures qui lui eussent apporté un peu de réconfort, un peu de chaleur dans son exil sans fin. Combien en avait-elle vus naître et mourir ? Combien de mâles dominants, de confidents, avait-elle connus ? Cent ? Deux cents ? Elle leur avait donné un nom à chacun. Comme les feuilles des arbres, comme les herbes, comme les fruits sauvages, ils avaient instinctivement respecté le mystérieux équilibre qui régissait les mondes chronologiques. Ils avaient perpétué et renforcé leur race, s'effaçant de la surface de Kélonia lorsque les jeunes prenaient leur place au sein de la horde. À leur manière, ils avaient témoigné d'une sagesse qui avait fait cruellement défaut à l'exilée.

Accablée, Abeline avisa une épée de pierre noire posée contre un rocher. Elle s'en saisit, la leva et fendit les rangs serrés des lupus. Accaparés par l'acte de soumission à leur nouvelle maîtresse, ils ne lui prêtèrent aucune attention.

— Mangrelle, attention ! hurla Le Vioter.

Abeline n'eut pas le temps d'abattre l'épée. Alerté par la voix de Rohel, Tlir lui sauta à la gorge et, de ses pattes antérieures, la renversa sur la mousse.

— Tlir ! Non ! gémit Abeline. Je suis ta…

Sa voix s'étrangla. Sa robe blanche et sa chevelure dorée disparurent entièrement sous les masses noires et ondulantes des fauves.

*

Guidés par Tlir, Mangrelle et Le Vioter atteignirent l'orée du cimetière des arbres pétrifiés à la tombée de la nuit. Le Vioter grimaça : la Kélonienne avait lavé ses plaies – elle n'avait pas utilisé la « médecine des pauvres », mais seulement l'eau fraîche de la source – et avait noué un pansement de fortune, un pan de sa combinaison,

autour de son épaule, mais, bien qu'elle l'eût soutenu durant une bonne partie du trajet, la longue marche à travers la forêt avait représenté pour lui un véritable calvaire.

Les nuages et la brume s'étaient dispersés. Les étoiles lointaines et les planètes proches du Cou de la Tortue criblaient le velours noir de la voûte céleste. Une lueur intense brillait au centre du cimetière.

— La porte du Temps ! s'exclama Mangrelle.

Ils se faufilèrent entre les arbres pétrifiés. Une épaisse couche d'humus s'enfonçait sous leur poids. Mangrelle fit le rapprochement entre ces troncs desséchés et la jeunesse éternelle de dame Ablaine. Ils étaient morts pour une illusion. Pour rien.

Une centaine de mètres plus loin, ils tombèrent sur une dizaine d'arbres auréolés d'un subtil éclat lumineux. De loin, ils évoquaient des candélabres géants coulés dans un métal scintillant. Dans sa folie, Ablaine ne les avait pas tous tués.

— Les arbres guérisseurs, murmura Mangrelle.

Elle était arrivée au terme de son voyage et une émotion intense l'étreignait.

— Déshabille-toi, dit-elle à Rohel. Ils peuvent te guérir de tes blessures.

— Tu es malade depuis trop longtemps, répondit-il. C'est toi qu'ils attendent !

Elle hocha la tête, retira ses chaussures, déboutonna sa combinaison, la fit glisser sur son corps et s'approcha d'un tronc brillant. Tlir et sa horde étaient restés à l'écart, comme s'ils avaient compris la nécessité de laisser leur nouvelle maîtresse seule face à son ultime épreuve.

Mangrelle enlaça le tronc. Sa poitrine, son ventre, ses cuisses s'écrasèrent sur la rugueuse écorce. Instantanément, elle fut happée par un puissant courant d'énergie, elle échappa aux lois de l'espace et du temps, plongea dans un indicible ailleurs. Des torrents de lave brûlante se répandirent dans ses veines, dans ses organes, dans ses muscles. Des images se succédèrent à un rythme effréné dans son esprit. Une petite fille courait dans les rues du village de Palandare… entendait la voix grave de son père qui grondait un journalier négligent… croquait un fruit rond et juteux… sentait la caresse de l'air tiède sur sa peau nue…

En elle se déroulait un combat violent, confus, comme si les anges et les démons avaient transformé son corps en champ de bataille. Elle aperçut le visage d'Yvain… Yvain… Mon Dieu, comme il avait grandi… C'était un homme maintenant… Il lui souriait, il semblait heureux… Elle se nourrissait de l'arbre, et l'arbre se nourrissait d'elle. C'était un baiser, une fusion amoureuse et sensuelle.

Subitement, tout s'interrompit.

Elle se recula, chancelante, étourdie. L'arbre n'avait pas cessé de briller. Elle avait l'impression, au contraire, qu'il rayonnait d'un éclat plus vif qu'avant l'échange, plus vif en tout cas que celui de ses neuf congénères. La brise jouait dans ses ramilles et ses feuilles devenues translucides, coruscantes.

Mangrelle se sentait merveilleusement détendue. Une vigueur nouvelle imprégnait chacune de ses cellules.

Souriante, elle se retourna vers Rohel.

Sa beauté le stupéfia. Elle avait rajeuni de dix ans. Sa peau avait recouvré la texture lisse et soyeuse d'une femme de vingt ans. Ses lépromes avaient disparu.

Sans dire un mot, elle l'aida à retirer ses chaussures, sa combinaison, et l'entraîna vers l'arbre. Comme elle, il entoura le tronc de ses bras et s'abandonna corps et âme à l'ivresse de la régénération. Comme elle, il vogua pendant une durée qu'il aurait été incapable d'évaluer sur des courants d'énergie qui l'emportèrent loin de Kélonia, sur un monde où se mêlaient étroitement les souvenirs du passé, les préoccupations du présent et les images du futur… Une épée de lumière gisait dans une grotte obscure et humide… Il déambulait dans les larges avenues de la cité de cristal d'Antiter… Il plongeait dans les yeux d'aigue-marine de Saphyr…

Lorsque s'acheva le transfert, il ne restait rien de sa blessure, pas même une cicatrice. En revanche, contrairement à ce qui s'était passé pour Mangrelle, l'éclat lumineux de l'arbre avait diminué d'une manière sensible. Il n'était qu'un homme, un être coupé de ses racines, il n'avait pas le pouvoir de donner la vie.

— Nous sommes arrivés au bout de notre route, murmura Mangrelle. La porte du Temps.

Il y avait de la nostalgie dans ses yeux et dans sa voix, cette même nostalgie qui préludait aux séparations des êtres chers.

— Maman ! fit une voix grave.

Ils contournèrent les arbres guérisseurs, traversèrent le cimetière et se dirigèrent vers une immense faille verticale d'où s'écoulait un flot de lumière blanche. Posée sur le vide, la porte temporelle donnait sur un univers inconnu, mystérieux. Deux visages se découpaient sur le fond de clarté.

Ils reconnurent immédiatement la chevelure noire et les yeux diamantins de la pythonisse. L'autre était un homme jeune, beau, dont les traits vaguement familiers rappelèrent quelqu'un à Mangrelle. Les lèvres de l'homme s'agitèrent et le son de sa voix leur parvint avec quelques secondes de décalage.

— Tu ne me reconnais pas ?

Yvain… Le cœur de Mangrelle s'accéléra. Elle l'avait aperçu dans sa forme actuelle lors de son union avec l'arbre guérisseur.

— Tu as réussi, maman. Je t'ai parfois jugée sévèrement, mais aujourd'hui je suis fier de toi.

Elle avait quitté un garçon de onze ans quelques jours plus tôt, elle se retrouvait tout à coup face à un homme. Il paraissait beaucoup plus jeune qu'avant, comme si la grâce de l'enfance s'était enfin posée sur lui. Son visage avait perdu cet aspect renfrogné qui le faisait ressembler à un vieillard ratatiné. Bouleversée, Mangrelle fut incapable de prononcer la moindre parole.

— Je suis heureux dans le réseau-Temps, maman.

Maman, un mot qu'il n'avait jamais aimé – ou osé – prononcer…

— Ton fils est très doué, intervint la pythonisse avec un sourire radieux. Il progresse à une vitesse étonnante. Il part bientôt pour sa première mission.

— J'ai choisi ma forme définitive. C'est ainsi que j'apparaîtrai aux êtres humains ou mutants dont je guiderai l'évolution. Est-ce qu'elle te plaît, maman ?

Mangrelle se contint pour ne pas libérer ses larmes et hocha lentement la tête.

— Tu as franchi tous les obstacles qui se dressaient sur la route de ton futur souhaitable, Mangrelle de Palandare. Tu as vaincu le plus redoutable de tes adversaires : toi-même. Il ne te reste plus qu'à parachever ton œuvre. Quant à toi, Rohel Le Vioter, tu es l'invité du réseau-Temps. Tu seras l'un des très rares humains à nous rendre visite. Notre mission prend fin. Lorsque tu auras franchi le seuil de cette porte, nous la refermerons pour une durée indéterminée. De l'autre côté coule un grand fleuve du Temps. Les fluviales viendront te chercher et te transporter jusqu'à sa source. Suis très précisément leurs instructions : la moindre erreur, le moindre faux pas t'entraîneraient à ta perte. Adieu.

— Ne te fais pas de soucis pour moi, maman, ajouta Yvain. Des abîmes nous séparent, mais je t'aime pour l'éternité.

Il lui adressa un ultime sourire.

— Yvain, chuchota Mangrelle.

C'est à peine si elle se rendit compte que Rohel lui embrassait tendrement la main, s'éloignait d'elle, franchissait le seuil de la porte temporelle, disparaissait dans le flot de clarté.

La lumière décrut brutalement, la faille se referma sur elle-même, comme aspirée de l'intérieur. Les ténèbres ensevelirent la forêt. Seuls brillaient la clarté diffuse des arbres guérisseurs et les yeux flamboyants des lupus.

*

Le lendemain matin, Mangrelle Verprez, la paysanne de

Palandare, fit une apparition remarquée dans la plaine. Bien qu'effrayés par la horde de lupus qui l'escortait, les membres de la fraternité de l'archange l'accueillirent avec des cris de joie.

— Les arbres l'ont guérie ! Mangrelle, notre mère !

Les lépreux se battirent pour la toucher, comme si ce simple contact avec sa peau miraculeusement lisse avait le pouvoir de les délivrer spontanément de leur propre maladie.

Brigiel, Jühl Froll et quelques capitaines sortirent précipitamment du vaisseau et les écartèrent à coups d'épaule et de poing pour les empêcher de l'étouffer.

Quelques heures plus tard, la décision fut prise de fonder une nouvelle cité à l'orée de la forêt du Passé. Des oiseaux-brume, expédiés depuis Iskra, avaient appris aux sectateurs de l'Acier qu'une émeute avait éclaté dans les rues de la capitale des plaines, que le dôme néopur avait été pris d'assaut et que les quatre séraphins avaient été crucifiés sur les remparts. L'ambassade avait été dépêchée par les insurgés, qui atteindrait la forêt dans deux jours.

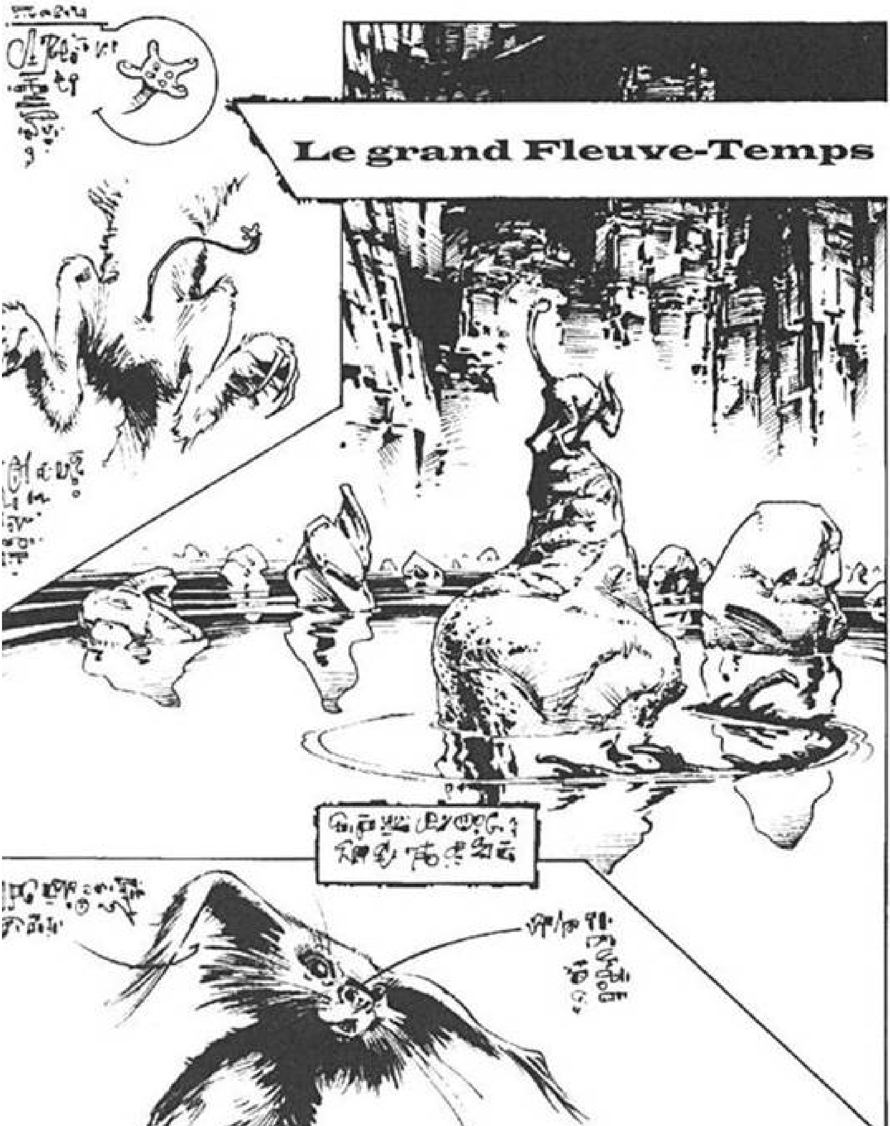
— Et l'archange ? Qu'est-il devenu ? demanda Jühl Froll.

— Il est parti sur un autre monde, répondit Mangrelle.

— Comment appellerons-nous la nouvelle cité ?

— Le Vioter, dit-elle après un long moment de silence.

Elle souriait, mais Jühl Froll, le commandant de la flotte kélonienne, remarqua les sombres éclairs de tristesse qui dansaient dans ses merveilleux yeux noirs.




Fragment de l'*Encyclopédie des mondes recensés*

# CHAPITRE PREMIER

Les vagues tumultueuses de la mer d'énergie, une substance vaporeuse et noire semblable à une brume opaque et persistante, léchaient les piliers élancés des gigantesques constructions.

Avant de s'engager sur l'une des cent quarante passerelles qui donnaient sur le bâtiment central des archives intemporelles, A-aar jeta un rapide coup d'œil sur les environs. Aucune silhouette ne déambulait sur les rues ou sur les escaliers majestueux qui reliaient les terrasses inondées de lumière.

Il ne se laissa pas abuser par cette apparente tranquillité. Cela faisait plus de dix ans (une estimation basée sur ses mécanismes biologiques d'emprunt, les lois de l'espace-temps ne régissant pas cette partie de l'univers) qu'il s'était introduit dans le réseau-Temps, et il savait que ces dômes et ces hauts murs dépourvus d'ouverture abritaient une activité intense, que les immenses salles de réunion bruissaient des murmures incessants des Chronodes, que les couloirs achroniques expédiaient sans relâche les Sézamons vers les innombrables portes des mondes matériels, que les ambassades des différents sous-peuples chargés de l'entretien de la mer et des fleuves du Temps – gardes, pêcheurs, chasseurs, sondeurs, nettoyeurs, fluviales… – se succédaient à un rythme soutenu dans les bureaux des administrateurs.

A-aar ne commettait plus l'erreur grossière de juger Olymbos, la capitale du réseau-Temps, selon les critères des cités humaines ordinaires. Ici, les rues et les jardins suspendus restaient le plus souvent déserts, et seuls le grondement sourd de la mer d'énergie, les sifflements du vent et les chants lointains des poissons-lyres troublaient le silence.

Contrairement aux humains ordinaires, qui éprouvaient le besoin

maladif de semer le bruit et la fureur partout où ils s'installaient, les Olymbiens évoluaient dans un environnement qui rappelait à A-aar la paix glaciale de son monde d'origine. Le vent, de plus en plus violent, s'engouffra avec voracité dans les pans de sa cape. Il dut agripper fermement la rampe du garde-corps pour ne pas perdre l'équilibre.

Une centaine de mètres en contrebas, les vagues d'énergie se heurtaient, se creusaient, se chevauchaient, se transformaient en tourbillons aux bords indécis et furieux.

Après avoir franchi la passerelle, A-aar se dirigea vers l'entrée principale du bâtiment circulaire, qu'il n'avait jusqu'alors jamais vu de près et dont la perspective imposante, écrasante, le surprit. Il prit soudain conscience qu'il s'aventurait en territoire dangereux et eut un moment d'hésitation avant de poser le pied sur la première marche de l'escalier : cette violation du sanctuaire des archives intemporelles risquait d'anéantir des mois et des mois d'un travail patient et tenace. Il avait subi une invraisemblable quantité d'examens et de modifications physiologiques pour entrer dans le réseau-Temps et accéder au statut de Sézamon. Il avait déployé des trésors d'ingéniosité pour se tenir informé des futurs probables entre deux missions sur des planètes en voie d'évolution. Mais, maintenant que les événements se précipitaient, il lui fallait vérifier que son dispositif était parfaitement en place, que son gibier ne pourrait pas échapper à la nasse qu'il lui avait tendue.

Une voix éraillée retentit dans son dos.

— Que cherchez-vous dans le secteur, seigneur Sézamon ?

A-aar se retourna et observa l'individu qui avait surgi d'une passerelle intermédiaire et qui, solidement campé sur ses jambes, le fixait d'un air à la fois sévère et respectueux.

Comme à chaque fois qu'il se retrouvait face à un humain isolé, A-aar dut se contenir pour ne pas lui sauter à la gorge et lui sectionner la veine jugulaire. La pulsion meurtrière dura moins d'une seconde, mais l'éclat soudain de ses yeux fit instinctivement reculer son interlocuteur, un officier de la sécurité extérieure.

— Veuillez m'excuser, seigneur, mais les consignes sont formelles. Personne ne doit s'approcher des archives intemporelles… Cet ordre vaut pour les Sézamons, et croyez bien que…

— Comment savez-vous que je suis un Sézamon ? coupa A-aar avec un rictus qui se voulait conciliant et qui ne parvenait qu'à accentuer l'aspect inquiétant de son visage.

— Votre allure, répondit l'officier. L'allure de quelqu'un qui n'a pas l'habitude de marcher…

— Je rends hommage à votre perspicacité !

— Vous n'avez toujours pas répondu à ma question : que faites-vous dans les parages ?

— Je me suis perdu…

Une moue dubitative se dessina sur les lèvres de l'officier, dont la main vint instinctivement se poser sur la crosse de l'accélérateur temporel glissé dans la ceinture de son uniforme. Les mèches de sa longue chevelure noire, fouettées par le vent, lui cinglaient les joues et le front.

A-aar avait prévu cette intervention et savait déjà de quelle manière elle s'achèverait.

— Passe encore qu'un ressortissant d'un sous-peuple se perde dans les rues d'Olymbos, grommela l'officier, mais un Sézamon…

— Vous n'avez visiblement pas une haute opinion des vôtres ! insinua A-aar d'un ton sarcastique.

— Je serai bientôt élevé à la dignité de membre permanent du réseau ! riposta l'officier. Et je n'aurai plus rien à voir avec les sous-peuples…

— Vous resterez une créature des Chronodes, insista A-aar. Tout ce que vous aurez gagné, c'est une immortalité d'esclave !

Les petits yeux de l'officier s'injectèrent de haine. La lumière de Zos, l'astre diurne d'Olymbos, sculptait les reliefs de sa face anguleuse et tourmentée.

— Voilà un curieux discours dans la bouche d'un Sézamon ! Une attitude que vous devrez justifier devant le conseil des Chronodes… comme votre présence en ces lieux, d'ailleurs.

S'efforçant de maîtriser le tremblement de ses membres, il tira son accélérateur temporel de sa ceinture et le braqua sur A-aar. Les semelles de ses bottes crissèrent sur les dalles de pierre du parvis. Il avait ordinairement affaire à des nettoyeurs, des sondeurs, des chasseurs, des fluviales ou des marchands, des individus des sous-peuples – comme lui –, de pauvres bougres que la vue de son uniforme et de son accélérateur suffisait à terroriser, et il se retrouvait tout à coup dans l'obligation d'appréhender un Sézamon, un seigneur des couloirs achroniques. Il tremblait d'excitation et de peur. Excitation, parce que si ses soupçons se révélaient exacts – et il n'y avait aucune raison qu'il en fût autrement, un Sézamon qui rôdait près du bâtiment des archives intemporelles n'avait probablement pas la conscience tranquille – il accéderait plus tôt que prévu à la dignité de membre permanent du réseau. Peur, parce qu'une énergie maléfique, terrifiante, émanait de la silhouette statufiée à quelques pas de lui. Son index se crispa sur la détente de son arme.

Écrasant d'un énergique revers de manche les épaisses gouttes de sueur qui lui perlaient sur le front, il se demanda furtivement si les accélérateurs temporels, ces concentrés de gravité qui entraînaient un brutal vieillissement des cellules, avaient un effet quelconque sur les seigneurs des couloirs achroniques.

— Vous prétendez m'arrêter, monsieur l'officier ?

La voix posée d'A-aar s'enfonça comme une lame de glace dans la poitrine de son interlocuteur.

— La loi est la même pour tous, seigneur Séza…

Bien qu'il fût doté de bons réflexes, la suite des événements se déroula un peu trop rapidement pour l'officier. Il perçut un vague mouvement devant lui… quelque chose comme un tourbillon. Il pressa la détente de l'accélérateur, mais les rayons noirs vomis par la bouche du canon ne frappèrent que les marches basses sur lesquelles ils abandonnèrent des flaques visqueuses et sombres.

Il n'eut pas le loisir de réajuster son tir. Des doigts aussi durs et coupants que des pinces lui comprimèrent la gorge, des objets tranchants se plantèrent dans son cou… des dents peut-être. Une douleur fulgurante lui paralysa l'épaule droite, un voile rouge lui tomba sur les yeux. Il se dit que c'était stupide de mourir au seuil de l'éternité promise et tenta, dans un ultime sursaut, de se dégager de l'emprise de son adversaire, mais ses muscles ne lui obéissaient plus. L'accélérateur lui échappa des mains.

La bouche inondée d'une substance tiède, A-aar releva brusquement la tête et arracha la moitié du cou de l'officier qui s'affaissa silencieusement. La saveur doucereuse du sang lui procurait d'indéfinissables sensations. L'espace de quelques secondes, il flotta dans un état second, entre plaisir et répulsion, et fut tenté de s'abreuver jusqu'à plus soif à la source pourpre qui jaillissait de la gorge béante de sa victime. Mais il se rappela qu'il était en mission, que l'avènement des siens dépendait en grande partie de lui. Si on venait à le surprendre devant le cadavre ensanglanté d'un officier – et même si ce dernier était membre d'un sous-peuple –, on l'enfermerait dans une salle à forte gravité et, le temps de l'enquête, on abolirait ses privilèges de Sézamon.

Il releva le corps inerte, le traîna jusqu'au bord du parvis et le fit basculer par-dessus la rambarde. Avant même d'atteindre les vagues d'énergie, la peau de l'officier se parchemina, ses organes se rétractèrent, tombèrent en poussière, et c'est à l'état de squelette qu'il fut englouti par la mer du Temps.

A-aar recracha le morceau de chair qu'il avait gardé entre les dents, puis essuya succinctement, à l'aide d'un pan de sa cape, les flaques de sang qui maculaient les dalles. Il récupéra l'accélérateur temporel et le glissa dans une poche de sa combinaison : cette arme inspirait une telle terreur aux créatures des sous-peuples – la hantise du vieillissement – qu'elle pourrait lui être de la plus grande utilité. Il avait usé et abusé de la promesse de crédits de vie pour recruter et motiver ses partisans, il aurait probablement besoin d'agiter la menace pour maintenir la cohérence et la discipline au sein de ses troupes.

Il embrassa d'un ultime regard les ruelles suspendues, les passerelles, les escaliers, les terrasses, les jardins aux somptueuses couleurs, les murs aveugles et blancs, les dômes auréolés de la lumière dorée de Zos. Il aperçut à l'horizon la voile carrée d'une barge flottante dont l'étrave fendait les vagues noires et moutonnantes de la mer du Temps. Il entrevit les silhouettes immobiles des fluviales et de leurs passagers, un groupe de sondeurs qui revenait d'une expédition. Ils étaient encore trop loin pour l'avoir repéré, mais il lui fallait rapidement se mettre à l'abri des regards indiscrets. Il gravit quatre à quatre les larges marches de l'escalier du bâtiment des archives intemporelles.

Des images furtives et des sons confus s'élevaient des innombrables fosses mineures. A-aar se faufila entre les piliers de soutènement. Il n'avait rencontré aucune difficulté à forcer la porte principale du bâtiment : l'employé du nettoyage qu'il avait soudoyé s'était emparé du code d'ouverture dans le cerveau d'un mémoriant, l'un de ces petits animaux dont se servaient les administrateurs du réseau pour sauvegarder les données secrètes d'Olymbos.

Comme A-aar l'avait prévu, l'immense salle était déserte. Après avoir consulté les archives intemporelles, les Chronodes s'étaient retirés dans les satellites d'expédition pour donner leurs instructions aux Sézamons. Seuls les maîtres d'Olymbos avaient accès aux archives. Brassées par la mer du Temps, elles dévoilaient les futurs envisageables, probables ou certains, des humanités dispersées, en se basant sur les critères historiques, passés et présents. Les Chronodes tentaient alors d'infléchir ou de précipiter le cours des événements, mettaient tout en œuvre pour que les populations des mondes matériels négocient au mieux les étapes de leur développement. Les seigneurs Sézamons, les voyageurs du réseau, utilisaient les couloirs achroniques pour se manifester dans les bassins du Temps et, exploitant l'effroi ou la ferveur que suscitait leur miraculeuse apparition, guidaient les humains dans les méandres de leur évolution.

A-aar, Sézamon du cinquième échelon du nom officiel d'Ar Marcall, avait lui-même été expédié à plusieurs reprises sur un monde primitif du nom d'El Nuir, un monde composé de trois planètes dont il avait été chargé de brusquer la transformation. Les Elnuiriens l'avaient pris pour un dieu et avaient érigé un culte sur son nom, conformément aux prescriptions des Chronodes. Son intervention avait entraîné des guerres de religion, des schismes, des massacres, des tortures, toutes choses qu'en d'autres circonstances il aurait encouragées, mais qu'en l'occurrence il avait désapprouvées pour ne pas éveiller les soupçons des Chronodes.

Et, tandis qu'El Nuir était passée de l'âge du fer à l'âge de l'énergie magnétique, il avait tranquillement apprêté son dispositif. Sa

contribution à l'évolution des humanités – un comble ! – avait décuplé sa haine et sa détermination. Il avait certes aidé quelques milliers de créatures primitives à développer leur potentiel cérébral, mais la partie qui se livrait dans les couloirs d'Olymbos proposait un enjeu d'une tout autre importance : l'avènement de sa propre race, et la mort ou l'asservissement de milliards et de milliards d'êtres humains.

Il s'immobilisa devant la margelle d'une fosse mineure, observa les images en trois dimensions qui se dressaient, s'évanouissaient ou se superposaient sur une hauteur de cinq mètres en jetant des lueurs fugitives sur les piliers. Des images de guerre, de désolation… Une orgueilleuse cité de métal s'effondrait sous les assauts de véhicules blindés… Un tyran était poignardé dans son lit par sa maîtresse échevelée et nue… Des soldats ivres violaient des femmes ou des fillettes sur les trottoirs… Des enfants au ventre distendu mouraient de faim et de soif au beau milieu d'une nuée de mouches…

Visions de fureur et de sang…

Pendant quelques secondes, A-aar craignit que son intrusion dans le bâtiment n'eût une quelconque influence sur les futurs potentiels, mais il se souvint que les archives ne concernaient que les humanités dispersées. Le réseau-Temps n'avait pas la capacité d'entrevoir son propre avenir, et d'ailleurs il n'avait pas d'avenir puisqu'il échappait aux lois de la chronologie.

Se rappelant les informations pillées dans le cerveau du mémoriant, A-aar s'approcha de la fosse majeure. Si l'activité des fosses mineures se limitait à des mondes précis, systèmes solaires ou galaxies, la fosse majeure, gigantesque excavation circulaire située au centre de la salle, offrait quant à elle une perspective globale du futur des humanités des étoiles. C'était celle-là qui intéressait A-aar : elle lui fournirait peut-être la confirmation dont il avait besoin.

Il eut la brusque impression de se trouver devant un gigantesque incendie. D'immenses flammes vives et changeantes éclaboussaient les piliers environnants et les clefs de la voûte. Il aperçut, dans un halo de lumière, des millions de cadavres dans les ruines de villes incendiées… Il entendit les hurlements déchirants d'hommes et de femmes qu'on égorgeait, qu'on dépeçait, qu'on crucifiait… Des formes noires se penchaient sur les agonisants et aspiraient leur âme… D'interminables colonnes de prisonniers se dirigeaient vers les camps de transfert où était récupérée leur énergie vitale… Les cadavres étaient ensuite jetés dans l'eau empourprée des fleuves et des rivières… L'herbe des prairies se revêtait d'une hideuse couleur brune, les arbres se desséchaient, tombaient en poussière…

Puis A-aar vit apparaître une fillette auréolée de lumière blanche. Bien qu'elle fût, selon l'échelle chronologique, âgée de moins de sept ans, il lui suffisait d'avancer sur un champ de cadavres pour que les

formes noires reculent, pour que les morts ressuscitent. Et l'eau des fleuves recouvrait sa limpidité initiale, les villes s'habillaient de cristal, les prairies reverdissaient, les arbres se paraient de pourpre et d'or…

Une nouvelle flambée de haine embrasa A-aar. Il n'avait nul besoin d'être Chronode pour décrypter la symbolique de ces images. C'était la première fois qu'il voyait cette fillette, mais il avait instantanément reconnu en elle l'ennemi, la créature sur laquelle reposaient les espoirs des populations humaines. Tant qu'elle hanterait l'avenir, elle représenterait une menace pour A-aar et les siens, et il s'était introduit dans le réseau pour l'empêcher de naître, pour effacer définitivement la probabilité de son existence.

La fillette disparut et il y eut d'autres images de destruction, de souffrance. Puis surgit un homme brun et bouclé, debout sur un ponton, vêtu d'une combinaison blanche… À ses pieds coulait un fleuve de Temps…

Les archives semblaient épouser le cours des pensées d'A-aar, fournir des réponses aux questions qu'il n'avait même pas le temps de se poser. Il comprit que cet homme était son gibier. Il aperçut également une barge, les mémoriants couchés dans leur panier d'osier, les cinq fluviales de l'équipage… Elles remontaient le cours tumultueux d'un affluent. Il identifia parmi elles la femme qu'il avait rencontrée dans une rue d'Olymbos et qui, contre promesse de crédits vitaux, avait accepté ses propositions. Elle avait réussi à faire partie de l'expédition chargée de convoyer l'humain jusqu'à la source du grand Fleuve-Temps. Elle paraissait légèrement plus vieille que lors de leur entrevue – l'effet du courant, sans doute. Il suffisait maintenant à A-aar d'emprunter une barge rapide et d'attendre l'expédition à son lieu de destination. Alors, comme si les archives intemporelles intégraient spontanément ces données, de nouvelles images s'élevèrent de la fosse majeure : des mondes sombres et froids, des mondes d'où la lumière se retirait… Des mondes régis par les siens.

— Avez-vous vu tout ce que vous souhaitiez voir, seigneur Sézamon ? fit une voix.

A-aar n'eut pas besoin de se retourner pour savoir à qui appartenait ce timbre grave et caverneux. Un Chronode était revenu plus tôt que prévu dans la salle des archives.

A-aar lança un regard par-dessus son épaule et distingua une masse indistincte qui progressait vers lui. Le Chronode flottait à un mètre au-dessus des dalles du carrelage. La nue lumineuse qui voilait son corps allongé ne laissait paraître que son énorme visage. De profondes crevasses sillonnaient son crâne glabre, son front et ses joues creuses. Ses yeux exorbités, diamantins, traversés d'éclats flamboyants, se posaient sans aménité sur l'intrus. Ses lèvres rainurées

s'agitèrent mollement et sa voix grave domina de nouveau la rumeur sourde qui montait des fosses.

— Votre naïveté est confondante, seigneur Sézamon ! Vous aviez présumé que les archives intemporelles demeuraient sans surveillance, n'est-ce pas ?

A-aar ne répondit pas. Il n'avait jamais envisagé un affrontement direct avec un Chronode. Il se dit d'abord que sa mission était compromise, puis il chercha une solution à ce nouveau problème. Il existait probablement une manière de supprimer un maître du réseau-Temps.

— Me tuer, pourquoi pas ? dit le Chronode. Comme toute créature vivante, j'ai besoin d'énergie. Il vous suffit de découvrir la source de cette énergie.

La redoutable perspicacité de son interlocuteur entraîna une suspension provisoire de l'activité cérébrale d'A-aar. L'espace de quelques secondes, il demeura incapable de réagir, comme déconnecté. Ces brèves pertes de conscience, ces courts-circuits cérébraux, se produisaient parfois lorsqu'il était pris au dépourvu.

— Je suis Anataos, le Chronode de l'ombre, le gardien permanent et secret des archives intemporelles. Mon rôle, seigneur Sézamon, est de détecter les incidences des futurs humains sur le réseau.

— Je croyais que le réseau n'avait pas accès à son propre avenir, protesta machinalement A-aar, recouvrant l'usage de la parole.

Une ondulation parcourut l'enveloppe nébuleuse du Chronode. Un sourire ironique affleura ses lèvres.

— Il y a toujours une exception à la règle, seigneur Sézamon. Comme vous avez pu le constater, nous avons permis à un être humain de franchir une porte intemporelle.

A-aar ne prêtait qu'une attention distraite aux paroles de son vis-à-vis. Il cherchait le défaut de sa cuirasse, la source d'énergie qui le maintenait en vie.

— Cherchez, cherchez, murmura le Chronode d'un ton sarcastique.

Guère facile de surprendre un adversaire qui a l'avantage sur vous de lire dans vos pensées, d'anticiper la moindre de vos intentions. A-aar décida de changer de stratégie, de faire le vide jusqu'au moment où jaillirait la solution.

— Nous sommes parvenus au point où s'opère la jonction entre deux mondes, poursuivit le Chronode, placide. Et de cette rencontre dépend la survie de l'univers. Ce n'est pas seulement l'avenir des humanités dispersées qui est en cause, mais également celui d'Olymbos. Nous disputons une bataille décisive, seigneur Sézamon.

A-aar et les siens savaient tout cela depuis bien longtemps. Depuis, en fait, que le groupe d'éclaireurs s'était engouffré dans la

déchirure de l'antespace et installé sur une petite planète de la Seizième Voie Galactica. Ils n'avaient pas la capacité de lire dans le futur mais ils avaient glissé des agents dans toutes les organisations humaines ou para-humaines susceptibles de servir leur dessein.

— Même si vous n'apparaissez pas directement dans les archives, quelque chose me dit que vous jouez un rôle essentiel dans cette bataille, reprit le Chronode. Depuis que vous êtes entré dans ces lieux, les futurs envisageables se sont modifiés de manière sensible…

Il s'abîma un instant dans la contemplation des scènes qui se succédaient au-dessus de la fosse majeure… L'homme debout sur un ponton… Une femme enfermée dans une pièce sombre… Une fillette auréolée de lumière blanche… Une barge de fluviales qui remontaient un fleuve… Une épée à l'incomparable éclat prisonnière d'une gangue de glace… Une forme noire capturait le mémoriant d'un enfant… Une nuit perpétuelle tombait sur l'univers…

Un voile se déchira dans l'esprit d'Anataos.

— Un… Garloup ! Vous êtes un Garloup ! s'exclama-t-il avec, dans la voix, quelque chose qui ressemblait à de l'effroi.

Effleuré par les lueurs changeantes de la fosse, son visage sembla se rétracter, se dissimuler dans la nue vaporeuse qui l'enveloppait. Il se recula de quelques mètres, comme soufflé par une rafale de vent. Il se mouvait aussi silencieusement qu'une ombre, et c'était la raison pour laquelle A-aar, malgré ses perceptions affinées, ne l'avait pas entendu entrer.

— Comment… comment êtes-vous parvenu à vous introduire dans le réseau ?

— Êtes-vous à ce point troublé, seigneur Chronode ? répondit A-aar. Vous devriez dénicher cette information dans un recoin de ma tête.

La réaction d'Anataos, une réaction de peur, avait ouvert une porte. A-aar entrevit une solution au problème que lui posait le gardien des archives intemporelles : tant qu'ils maîtrisaient la situation, les Chronodes n'offraient aucune prise, aucune faille, mais qu'un élément vînt à leur échapper, et ils montraient aussitôt des signes de faiblesse. Leur immortalité ne dépendait peut-être que de leur propre croyance en leur infaillibilité.

— Les bannis du réseau, murmura Anataos, qui s'adressait autant à lui-même qu'à son interlocuteur. Ils vous ont fourni tous les paramètres dont vous aviez besoin. Il vous a suffi de vous conformer aux particularités cérébrales des habitants d'Olymbos, de vous présenter devant un bassin du Temps, d'être remarqué par un Sézamon et d'être invité à franchir la porte intemporelle. Cela fait plus de dix années de l'univers matériel que nous réchauffons un serpent en notre sein. Je perçois maintenant l'ensemble de votre projet :

lorsque Rohel Le Vioter sera revenu à l'état d'enfance, vous déroberez son mémoriant. Vous ferez ainsi d'une pierre deux coups : vous récupérerez le Mentral, la formule qui ouvre des trous noirs sur l'espace et dont il s'est emparé, et vous permettrez à l'ensemble des vôtres de passer sur les mondes matériels.

— Vous voyez, seigneur Chronode, lorsque vous vous en donnez la peine, persifla A-aar.

— Vous tuerez Rohel Le Vioter, interdisant son union avec la féelle Saphyr d'Antiter, empêchant la naissance de leur fille, éliminant le dernier obstacle à votre avènement.

— Arrivera ce qui doit arriver. Qui pourrait l'empêcher ?

— Moi ! cria le Chronode en volant de nouveau vers A-aar, le visage empreint d'une détermination farouche.

A-aar ricana.

— Comment vous y prendrez-vous pour me neutraliser ?

— Très simplement : en vous mettant hors d'état de nuire. Les vigiles de la sécurité vous boucleront dans une salle à forte gravité, d'où vous ne sortirez que pour être jeté dans la mer du Temps.

— J'ai pris mes précautions. Ceux qui se sont mis en travers de mon chemin ont été éliminés. La machine est lancée et rien ne pourra l'arrêter.

La tête d'Anataos s'approcha de celle d'A-aar, au point que ce dernier sentit sur sa peau les émulsions volatiles et chaudes de l'enveloppe gazeuse du Chronode.

— La corruption, une arme redoutable, d'une efficacité rare, y compris sur Olymbos ! dit encore A-aar. Il n'est pas très difficile de retourner votre système – basé sur les crédits d'immortalité – contre vous.

Les yeux d'Anataos s'agrandirent de stupeur, déformant un visage déjà contrefait, boursouflé, trois ou quatre fois plus volumineux que celui d'un Sézamon.

— Combien de membres du réseau avez-vous pervertis ? Combien en avez-vous tués ?

— À vous de le déterminer, seigneur Chronode !

A-aar remarqua que la luminosité de l'enveloppe nébuleuse d'Anataos avait baissé d'intensité. La porte s'ouvrait franchement, désormais. Il avait découvert la source d'énergie des maîtres du réseau-Temps. Elle n'était pas extérieure à eux, mais naissait et coulait en eux. Ils se nourrissaient de leur propre sentiment d'importance, n'existaient que parce qu'ils se croyaient indispensables. Anciens humains, ils n'avaient plus de réalité matérielle comme ceux dont ils étaient censés préserver l'avenir.

— Prévenir les autres, gémit Anataos. Éviter que le venin du serpent se répande dans l'ensemble du réseau. Pourquoi n'avons-nous

rien deviné ?

— Les autres se sont retirés dans les satellites d’expédition et sont pour l’instant injoignables ! Il n’y a que vous et moi. Vous, le Chronode, et moi, le Garloup, vous, le maître du Temps, et moi, la créature de l’antespace. Vous n’avez rien vu, rien entendu, aucune de vos armes n’est capable de me neutraliser. Votre règne s’achève, seigneur Anataos.

À chacune des paroles d’A-aar, le Chronode semblait perdre un peu plus de sa consistance, comme une fumée dispersée par le vent. Lui, le gardien permanent des archives, le pilier caché sur lequel s’appuyait toute l’organisation, n’était pas parvenu à détecter la présence d’un traître dans le réseau-Temps. Il acceptait la supériorité des Garloups, ces êtres mystérieux venus d’un insondable au-delà, il capitulait sans combattre. Son sentiment d’invincibilité le quittait et, avec lui, l’envie de se maintenir en vie.

— Qui… qui êtes-vous ? bredouilla-t-il avant de s’effondrer lourdement sur les dalles.

— Les enfants reniés et maudits des hommes, répondit A-aar. Nous venons seulement occuper la place qui nous revient de droit.

Anataos n’était plus qu’une masse grise et informe affalée sur le sol. Ses traits s’estompaient, se diluaient dans une brume de plus en plus diaphane. Un froid intense le saisissait, le dépeçait.

— Pourquoi ? Pourquoi ?

A-aar l’acheva de cette phrase à la fois simple et terrible.

— Vous êtes devenu inutile, seigneur Chronode.

Et, tandis qu’Anataos s’effaçait lentement de la vie, des images de destruction, d’horreur, s’élevèrent de la fosse majeure. La petite fille vêtue de lumière, l’homme debout sur le ponton et la femme enfermée dans le cachot furent peu à peu engloutis par une vague de ténèbres.

— Voyez, seigneur Chronode, ajouta A-aar. Les archives intemporelles ont donné leur réponse.

# CHAPITRE II

Assis à l'extrémité du ponton, Le Vioter avait perdu toute notion du temps.

En cet endroit, l'alternance jour-nuit n'existait pas. L'astre qui régnait sur la plaine céleste d'un gris uniforme restait en permanence à son zénith. De part et d'autre du ponton, le fleuve sinueux s'enfonçait entre deux rangées de hautes montagnes dont les sommets dentelés semblaient vouloir transpercer le ciel.

L'ample lit ne contenait pas d'eau mais une substance vaporeuse, dense et noire, agitée par des courants violents. Lorsqu'il avait repris connaissance sur le ponton, Le Vioter s'était approché du bord, s'était accroupi et y avait plongé la main gauche. Une douleur fulgurante l'avait alors irradié. Il avait aussitôt retiré sa main, mais la peau avait commencé à se rider, à se parcheminer, de l'extrémité de ses doigts jusqu'à son poignet. Depuis, elle avait perdu de sa souplesse, de sa sensibilité, avait gardé l'apparence d'une main de vieillard. De temps à autre, une douleur sourde revenait le tarauder et il ne parvenait plus à déplier ses doigts recroquevillés.

Il avait compris qu'il était prisonnier de ce paysage de désolation, qu'il n'avait pas d'autre choix que d'attendre. Il ne pouvait pas revenir sur ses pas : derrière lui, le tablier et les pieds du ponton de pierre se perdaient dans un brouillard persistant aussi épais que de la glu. Les versants abrupts et lisses des montagnes interdisaient toute tentative d'escalade et, enfin, il n'osait pas s'aventurer dans le fleuve de peur d'être instantanément transformé en momie.

Il ne se ressentait pas du manque de sommeil, mais la faim et la soif le tenaillaient. Bien qu'il transpirât d'abondance sous sa combinaison de coton, il craignait d'exposer sa peau aux rayons incendiaires de l'astre fixe et n'avait retiré que ses bottes. Il éprouvait

ce sentiment crispant, insupportable, de s'être fourvoyé dans une impasse. Il tentait de tromper son ennui et son impatience en observant des bancs d'animaux transparents et gélatineux qui ressemblaient à des méduses.

Il avait parfois l'impression de perdre la mémoire. Certains de ses souvenirs lui échappaient, comme emportés par la brise et le courant, et il lui arrivait fréquemment de se demander ce qu'il fabriquait sur ce ponton désert. Alors il fermait les yeux, se concentrait, rentrait à l'intérieur de lui-même et tentait de rassembler les pièces éparses du puzzle. Il entendait la voix de la pythonisse de Kélonia, qui l'exhortait à entrer dans le réseau-Temps et à se mettre en quête de Lucifal, l'épée forgée par des dieux oubliés et dérobée par la magicienne Cirphaë, l'épée de lumière avec laquelle il pourrait combattre les Garloups de Déviel. Elle lui avait affirmé que des envoyés du réseau viendraient le chercher de l'autre côté de la porte temporelle, qu'ils le conduiraient au monde de Cirphaë.

Il rouvrait les yeux, scrutait la surface noire et moutonnante du fleuve jusqu'au vertige, mais il ne distinguait rien qui ressemblât de près ou de loin à une embarcation. Il s'efforçait alors de penser à Saphyr, autant pour recouvrer l'espoir que pour renouer avec le fil de plus en plus ténu de sa propre existence. Sept ans qu'il était séparé de la féelle. Une éternité. Il détenait la clef de sa délivrance, le Mentral, la formule mentale et sonore mise au point par les chercheurs de l'Église du Chêne Vénérable, mais il avait besoin d'une arme pour traiter sur un pied d'égalité avec les Garloups, et cette arme, c'était Lucifal. Même s'il en coûtait à Rohel de retarder le moment de ses retrouvailles avec Saphyr, il n'avait pas d'autre choix que d'effectuer ce détour par le réseau-Temps.

Encore fallait-il que les révélations de la pythonisse de Kélonia ne soient pas de simples légendes… Or pour l'instant personne ne s'était manifesté. De temps à autre, il se relevait et frappait d'un pied rageur les pierres brûlantes du ponton. Un geste dérisoire qui exprimait sa sensation d'impuissance, de dépendance. Il ne connaissait rien de pire que d'être ainsi placé dans l'incapacité d'agir. Saphyr et lui étaient les jouets de forces obscures, les enjeux de guerres absurdes qui se déroulaient dans les sphères d'un univers inaccessible. Pourquoi les Garloups l'avaient-ils épargné ? Pourquoi ne l'avaient-ils pas massacré en même temps que ses parents, en même temps que ses frères et sœurs, en même temps que les enfants, les femmes et les hommes de son peuple ?

L'astre étincelant dardait ses rayons sans discontinuer. Le jour perpétuel, horripilant, l'empêchait de plonger dans l'oubli réparateur du sommeil.

Il arrivait à se demander s'il était encore vivant, s'il n'avait pas

franchi la porte d'un improbable au-delà, puis, observant sa main momifiée, il se disait qu'on ne vieillissait pas dans le pays de la mort.

*

La barge remontait lentement l'ailoneK, un affluent du grand Fleuve-Temps. Les vents avaient faibli, et la voile carrée, blanche, claquait mollement contre le mât. La proue de l'embarcation fendait désormais une énergie plate, lisse, apaisée, crissait sur les bancs de méduses éphémères qui paressaient à la surface.

Tout en actionnant le gouvernail, Bouche-Cousue ne cessait de râler, ce qui l'amenait à desserrer fréquemment les lèvres et à désavouer de manière flagrante son prénom.

— Pas assez de vent ! Trop de méduses ! Remuez-vous, tas de fainéantes ! Qu'est-ce qui m'a fichu des sœurs pareilles ? Vous voulez finir dans le ventre d'un incarnant ? Cascade-Riante, remets ta robe ! Rangez-moi ces cordages ! Le pont n'est pas un dépotoir !

Tous les prétextes étaient bons pour libérer la fureur perpétuelle qui semblait l'habiter. C'était la même chose chaque fois qu'elle avait la responsabilité d'une expédition.

Cascade-Riante, Coup-De-Trique et Double-Jeu, les trois fluviales intermédiaires, s'étaient déjà frottées au caractère épineux de l'ancienne et ne faisaient que peu de cas de ses remontrances. Cascade-Riante ne s'était pas rhabillée et les cordages traînaient toujours sur le pont. Postées à l'avant de la barge, inondées de la lumière de Zos, elles babillaient et riaient tout en jetant des regards distraits sur le fleuve et les hautes montagnes environnantes.

En revanche, Sylph ne parvenait pas à s'habituer à la voix de crécelle de Bouche-Cousue. Assise au pied du mât, serrant son mémoriant contre sa poitrine, elle s'arrangeait pour ne pas subir les foudres de sa responsable et se laissait dériver sur la mer agitée de ses pensées. Elle n'avait pas encore reçu son nom de fluviale : c'était sa première expédition.

Cascade-Riante, volubile, lui avait longuement expliqué les us et coutumes des sœurs des fleuves.

— Ne va pas croire que les équipages sont constitués au hasard. La règle est toujours la même : une ancienne, trois intermédiaires, une cadette…

Sylph avait jeté un regard furtif vers la poupe de la barge où se tenait Bouche-Cousue. Cascade-Riante avait libéré un rire frais comme une eau de roche – contrairement à Bouche-Cousue, elle n'avait pas usurpé son nom –, puis avait baissé le son de sa voix.

— Moi aussi, lorsque j'étais jeune, j'avais du mal à supporter les anciennes ! Mais j'ai rapidement admis la nécessité de leur présence :

si nous remontons les fleuves jusqu'à leur source, nous épousons les courants rajeunissants et nous risquons de nous métamorphoser en fillettes, parfois même en nouveau-nées. Une ancienne, elle, se transforme seulement en jeune femme. Elle reste adulte et, grâce à son mémoriant, en pleine possession de ses moyens.

— Et quand nous nous dirigeons vers une embouchure ?

— Nous allons dans le sens des courants vieillissants. L'ancienne peut en mourir, les intermédiaires deviennent de vieilles femmes impotentes, et c'est toi, toi la cadette en pleine force de l'âge, à qui échoit la responsabilité de la barge.

— Et les tempêtes ? Quel effet ont-elles sur nous ?

Cascade-Riante avait jeté un regard grave, presque douloureux, à sa jeune sœur.

— Prie les Chronodes pour que les tempêtes de Temps nous épargnent, Sylph. Elles ont pris la vie de tant des nôtres.

— Et les monstres du fleuve, les incarnants ?

— Ils sont comme les tempêtes : jamais rassasiés !

— Cet homme, où devons-nous le déposer ?

— Les permanentes d'Olymbos nous ont ordonné de le transporter jusqu'à la source du grand Fleuve-Temps. Là-bas, si tout se passe bien, je serai une adolescente, ou une gamine haute comme ça – elle avait désigné la barre supérieure du bastingage –, et toi, tu ne sauras même plus marcher. Alors, crois-moi, nous apprécierons les ronchonnades de Bouche-Cousue !

Après avoir quitté le port d'arksl, les fluviales avaient descendu en partie le grand Fleuve-Temps en direction d'Olymbos, court trajet qui avait entraîné un léger vieillissement, puis elles avaient remonté l'affluent ailoneK et commencé à rajeunir. Sylph flottait désormais dans sa robe droite. Ses seins, déjà menus, avaient perdu un bon tiers de leur volume et sa voix recommençait à se percher dans les tonalités aiguës de l'enfance.

Elle caressa distraitement son mémoriant qui ronronnait d'aise dans ses bras. Cette petite boule de poils, qu'elle avait baptisée Xyo, était dorénavant son seul lien avec elle-même. Depuis que la barge voguait sur l'ailoneK, elle avait besoin de Xyo pour renouer avec les plus récents de ses souvenirs. Cette perte de la mémoire était d'autant plus insidieuse qu'elle se produisait à son insu.

— Le Temps n'agit pas seulement sur le corps, avait précisé Cascade-Riante, mais également sur l'esprit. Si nous n'avions pas nos mémoriants, nous oublierions jusqu'au but de notre expédition. Ils ne nous servent pas seulement à retrouver nos souvenirs lorsque nous voguons vers les sources, mais également à conserver les acquis de nos expériences lorsque nous retournons vers les embouchures ou vers la cité lacustre. Prends bien soin de ton mémoriant, Sylph. Le perdre, ce

serait perdre ton âme.

Sylph repensait à ces malheureuses qui s'en étaient revenues d'expédition sans mémoriant. Elles avaient retrouvé leur corps d'adulte, mais gardé un esprit de fillette, voire, pour certaines, de nourrisson. Il fallait leur réapprendre à parler, à marcher, à manger, à se maîtriser, à se laver, mais même si elles recouvraient en partie leur autonomie, elles restaient des étrangères à elles-mêmes, des amputées, des femmes séparées à jamais de leur passé.

Sylph s'était promis de ne jamais connaître semblable mésaventure. Elle ne quittait pas son mémoriant des yeux. Elle le prenait le plus souvent possible dans ses bras, ne le reposait dans son panier que lorsque Bouche-Cousue lui ordonnait d'effectuer les manœuvres de routine. Dès qu'elle avait un instant de répit, elle le levait à hauteur de son visage et le contemplait avec affection et reconnaissance. Elle aimait caresser sa fourrure grise, soyeuse, elle aimait se plonger dans ses immenses yeux ronds et jaunes, elle aimait ses petites oreilles roses et pointues, son mufle noir, sa longue queue en panache, ses courtes pattes terminées par des coussinets où se logeaient les griffes rétractiles.

Les mémoriants avaient été présentés aux cinq fluviales quelques instants avant le départ de l'expédition. Comme poussée par une force mystérieuse, Sylph avait immédiatement jeté son dévolu sur Xyo. Il était plus petit que les cinq autres, plus clair également, mais sa bouille ronde, son air à la fois étonné et triste l'avaient d'emblée séduite. Une attirance qui avait semblé réciproque : à peine était-il sorti de sa cage qu'il s'était dirigé vers elle de son allure dandinante et qu'il s'était pelotonné à ses pieds. Il s'était soumis à Sylph, avait accepté de se dévouer à elle, de capter ses souvenirs emportés par le courant, de les conserver dans un recoin de son cerveau et de les lui restituer dès qu'elle en manifesterait le besoin. L'ancienne et les trois intermédiaires avaient choisi leur mémoriant parmi les cinq restants, et le sixième, une vieille femelle à la mine renfrognée, avait été laissée dans son panier à disposition du futur passager.

De temps à autre, Sylph glissait les doigts entre les pattes arrière de Xyo, extirpait le canal réminiscent, extensible, de sa gaine de peau et en posait l'extrémité sur son cou, sur son front ou sur son menton. Elle agissait avec une extrême prudence, car le canal réminiscent était placé juste à côté du sexe du mémoriant mâle – et Xyo en était un – dont il avait à peu près la même consistance humide et souple. Il fallait éviter de prendre l'un pour l'autre, méprise qui entraînait une réaction immédiate, violente, incontrôlable. Les coups de griffe auraient alors pu arracher des lambeaux de peau à la fluviale, lui crever un œil ou encore lui sectionner une veine.

Dès que l'embout évasé du canal réminiscent entrait en contact

avec la peau de Sylph, un flot d'images et de sensations déferlait dans son esprit. Pendant quelques instants, elle avait l'impression d'émerger d'un long sommeil, il lui semblait que ces informations ne la concernaient pas, que Xyo lui avait transmis les pensées d'une sœur inconnue. Puis elle finissait par prendre conscience que son mémoriant reconstituait une partie de sa vie enfuie. Elle était sidérée d'apprendre qu'elle faisait partie d'une expédition secrète, très importante – capitale, avaient affirmé les permanentes d'Olymbos –, chargée de convoyer un être humain jusqu'à la source du grand Fleuve. Elle se rappelait les paroles de Cascade-Riante au sujet des courants rajeunissants et vieillissants, et constatait avec effroi qu'elle subissait déjà les effets de fluctuation de l'énergie-Temps. Alors, prise de panique, elle serrait Xyo à l'étouffer, et il fallait une intervention énergique de Coup-de-Trique (elle méritait bien son nom, celle-là, ses mots claquaient comme des coups de fouet) pour qu'elle se résigne à relâcher son étreinte.

— Ne le serre pas comme ça, idiote ! Laisse-le respirer ! Tu vas finir par l'étouffer !

— Du calme ! s'interposaient Cascade-Riante et Double-Jeu. Elle n'est pas encore habituée à la connexion mémorielle. Nous avons toutes eu ce genre de réaction lors de notre premier voyage.

Après Bouche-Cousue, Coup-de-Trique était sans conteste la sœur la moins agréable de l'équipage. D'une maigreur maladive, elle se montrait amicale en de rares occasions. Elle se tenait le plus souvent à l'écart, les cheveux au vent, les traits tendus, les yeux traversés de lueurs farouches, comme en proie à une terrible lutte intérieure. Les permanentes d'Olymbos avaient à plusieurs reprises refusé sa demande de mutation dans l'Ordre des sédentaires, les fluviales autorisées à participer aux rites de la fécondation.

Cascade-Riante plaisantait parfois sur l'aspiration de Coup-de-Trique à la maternité :

— Elle préfère sûrement être labourée qu'ensemencée !

Et Double-Jeu de renchérir :

— Quel laboureur aurait un soc assez dur pour fendre une terre aussi sèche ?

Sylph ne savait jamais exactement à quoi s'en tenir avec Double-Jeu. Elle était capable d'affirmer une idée avec force et de défendre le point de vue opposé avec la même détermination dans les secondes qui suivaient. Elle avait une aptitude naturelle pour la contradiction comme d'autres le don inné du chant, de la séduction ou de la navigation. Toutefois, si l'on faisait abstraction de cette agaçante versatilité, c'était une compagne attentionnée et charmante.

Quant à Cascade-Riante, elle n'avait en apparence qu'un défaut – si tant est qu'on puisse considérer cela comme un défaut : elle ne

supportait pas les vêtements. Dès que la barge s'était éloignée du port, elle avait retiré sa robe et, depuis, déambulait entièrement nue sur le pont, à la grande fureur de Bouche-Cousue pour qui l'impudeur équivalait à une mutinerie. C'est dans cette absence de tenue qu'elle participait aux manœuvres, qu'elle grimpait au mât pour dégager un pan de la voile prisonnier d'un filin, qu'elle préparait les repas, qu'elle communiquait avec son mémoriant, qu'elle éloignait les bancs de méduses éphémères à l'aide d'un harpon… Sylph jetait des regards envieux sur sa généreuse poitrine, sa longue chevelure dorée, ses bras potelés, ses jambes à la fois charnues et musclées, son ventre légèrement bombé, sa toison pubienne large et fournie. Pour la cadette, Cascade-Riante était un modèle de femme accomplie.

Après bien des hésitations, Sylph avait fini par lui poser la question qui lui brûlait les lèvres :

— Pourquoi ne fais-tu pas ta demande de mutation dans l'Ordre des sédentaires ? Tu n'aurais aucun mal à t'attirer les faveurs d'un homme lors des fêtes de la fécondation, et…

— J'aime partir en expédition sur les fleuves ! avait coupé Cascade-Riante avec une pointe d'agressivité. La sensation grisante que procure l'énergie-Temps. Les hommes, qu'ils soient sondeurs, pêcheurs ou chasseurs, ne songent qu'à se soulager dans le ventre des femmes. Pour quelques misérables instants de plaisir – elle avait désigné son bas-ventre –, combien de compromissions, combien d'humiliations ?

— Tu as connu le plaisir avec un homme ?

— Bien sûr que non ! Les sédentaires m'ont parlé de la jouissance physique, mais j'ai toujours décelé dans leurs paroles et dans leurs yeux les regrets d'avoir abandonné la vie sur les barges.

— Peut-on regretter d'avoir mis au monde des enfants ?

— C'est une question que je ne veux pas avoir un jour à me poser ! Communique avec ton mémoriant, maintenant. Les courants sont de plus en plus forts. Tu pourrais bien te retrouver de l'autre côté de la porte natale !

— Tu veux dire que je n'aurais plus de corps ? Comme avant ma naissance ?

Cascade-Riante lui avait délicatement effleuré la joue.

— Je me moque de toi, petite sotte ! Pour l'instant, il n'y a aucun risque.

Puis elle avait ajouté, d'une voix soudain grave :

— J'espère que cela ne t'arrivera jamais. Surtout, garde-toi bien de tomber dans le Fleuve.

Sylph avait réprimé une violente envie de se blottir dans les bras de sa grande sœur, de poser la tête sur les tendres coussins de ses seins. L'ailoneK s'enfonçait paresseusement entre les montagnes grises

et pelées. Les rayons de Zos scintillaient sur le cours d'énergie que ridait une brise imperceptible.

— Sylph ! glapit Bouche-Cousue, assise près du gouvernail. Balaie-moi ce pont ! On dirait que tout le monde ici souhaite donner à notre hôte l'impression d'embarquer sur une poubelle flottante ! Cascade-Riante, pour la dernière fois, rhabille-toi ! Que pensera-t-il de toi lorsqu'il te verra dans cette tenue ?

Sylph soupira et se dirigea d'une allure traînante vers un grand coffre où étaient entreposés les ustensiles de nettoyage et les réservoirs d'eau. Elle en souleva le large couvercle, se munit d'un long faubert et commença à balayer le pont sans entrain. Elle avait effectué cette corvée à plus de vingt reprises et elle ne comprenait pas très bien l'utilité de nettoyer un endroit déjà propre. Lorsqu'elle passa devant la rangée des paniers d'osier des mémoriants, elle lança un regard complice à Xyo, sagement allongé sur son coussin. Elle prit tout à coup conscience qu'elle n'éprouvait plus le besoin de dormir depuis que la barge s'était élancée sur le fleuve.

« Et l'énergie-Temps nous dispensera du cycle veille-sommeil… »

Elle n'avait pas pris garde aux paroles du chant rituel entonné la veille du départ, mais à présent elle se rendait compte que le sommeil lui manquait. Elle ne pouvait plus se réfugier dans ce délicieux abandon d'elle-même. Elle avait définitivement renoncé à l'enfance, à l'insouciance. Elle recevrait bientôt son nom de fluviale, son nom de femme. La petite Sylph était à jamais restée sur le quai du port de la cité lacustre. Des larmes amères lui roulèrent sur les joues.

Elle releva la tête et constata que Cascade-Riante, dont la peau se couvrait d'un hâle cuivré, n'avait pas remis sa robe.

Un vent violent se leva. La voile se gonfla, les filins se tendirent, gémirent, le mât craqua, des vagues furieuses secouèrent l'ailoneK.

— Enfin ! hurla Bouche-Cousue.

Sylph se demanda ce qu'elle faisait sur ce pont, un faubert à la main. Il lui fallait d'urgence communiquer avec Xyo. Elle laissa tomber son ustensile et courut vers son mémoriant. Elle vit que les quatre autres fluviales, une ancienne et quatre intermédiaires – elle ne parvenait pas à mettre un nom sur leurs visages – se ruaient également vers les paniers alignés. Après qu'elle eut posé l'extrémité du canal réminiscent de Xyo sur son front, tout lui revint en mémoire.

— Le Temps est parfois vorace ! maugréa Bouche-Cousue.

— Bénis soient les mémoriants ! murmura Double-Jeu.

— Et s'il nous arrivait d'oublier à quoi ils servent ? avança Sylph.

Comme piquées par une méduse éphémère, les quatre femmes se tournèrent vers elle dans le même mouvement. Ayant rempli leur tâche, Xyo et ses frères attendaient patiemment que leur maîtresse les repose dans leur panier. Leurs yeux ronds et jaunes dans lesquels se

reflétait la lumière de Zos ressemblaient à des étoiles fourvoyées dans des pans de ciel velus.

— Une idée stupide ! lâcha Coup-de-Trique.

— Cette éventualité a été prise en compte, intervint Cascade-Riante avec un sourire qui se voulait rassurant. Les mémoriants ont autant besoin de communications que nous.

— S'ils en sont privés trop longtemps, ils prennent l'initiative, ajouta Double-Jeu. Ils se débrouillent pour établir eux-mêmes la connexion mémorielle.

— Assez bavardé ! gronda Bouche-Cousue. Profitons du vent arrière !

Les cinq fluviales se séparèrent de leur mémoriant et se répartirent les tâches sans ajouter un mot. Tandis que Cascade-Riante grimpait au mât, nue, cheveux au vent, Bouche-Cousue s'assit sur le siège de pilotage et se cramponna à la barre du gouvernail, Double-Jeu et Coup-de-Trique tirèrent sur les drisses enroulées dans les guindeaux, et Sylph, qui ne voulait pas être en reste, ramassa le faubert gisant sur le pont.

*

Le Vioter distingua un point blanc à l'horizon et se redressa d'un bond. Il veilla à ne pas trop se rapprocher du bord du ponton, car un vent violent s'était levé et les vagues d'énergie, de plus en plus violentes, de plus en plus hautes, léchaient maintenant les poutrelles supérieures.

Il s'arc-bouta sur ses jambes pour ne pas être déséquilibré par les bourrasques. Il discerna peu à peu une voile carrée traversée par des lattes souples et la coque plate, rectangulaire, d'une embarcation. Il entrevit également, postées à la proue, immobiles, les silhouettes de quatre femmes vêtues de robes droites et dont les longues chevelures dessinaient des auréoles mouvantes autour de leurs têtes. Il distingua, sous la baume, des paniers d'osier alignés au pied du mât, les renflements arrondis de coffres de rangement, et enfin, assise à la poupe, une vieille femme penchée sur la barre du gouvernail.

Des sentiments contradictoires envahirent Le Vioter : d'une part le soulagement, l'euphorie même, de rencontrer d'autres êtres vivants, de rompre une solitude devenue insupportable, d'autre part l'inquiétude que suscitaient en lui la précarité et la rusticité apparentes de l'embarcation. Il doutait de la capacité de ce radeau à voile à braver l'énergie noire, bouillonnante et dangereuse qui s'enfonçait entre les montagnes.

Ces femmes étaient-elles réellement les envoyées du réseau-Temps ?

Il enfila ses bottes. Il ne disposait d'aucune arme, pas même d'un poignard et, au cas où les arrivantes se montreraient inamicales, il n'aurait rien d'autre que ses poings et ses pieds à leur opposer. En outre, il rencontrait des difficultés grandissantes à se concentrer sur ses gestes, sur ses pensées.

L'embarcation avançait rapidement en direction du ponton. Le Vioter se demanda comment elle réussissait à flotter sur cette énergie moins dense que de l'eau. Il observa la carène, la coque, les trois barres du bastingage, les poulies, le mât, le plancher, se rendit compte qu'ils n'étaient pas constitués de bois ni de métal, encore moins d'un matériau sophistiqué comme le spunstène des vaisseaux, mais qu'ils étaient taillés dans une pierre grise et poreuse qui évoquait la roche volcanique. La voile et les cordages étaient quant à eux faits de fibres végétales tressées ou tramées.

Les quatre femmes d'équipage réduisirent la voile qui s'affaissa au pied du mât dans un froissement prolongé. Elles œuvraient en silence, avec des mouvements rapides, précis, parfaitement coordonnés. Le vent s'engouffrait avec rage dans leur robe. Après avoir décrit une large courbe, la barge vint accoster le ponton.

Elles durent s'y mettre à quatre pour débloquer la drisse du guindeau de l'ancre, une énorme pierre polie qui pendait sur le tribord de la coque. Elles ne se préoccupèrent pas de Rohel lorsqu'elles eurent stabilisé l'embarcation ; comme mues par un appel intérieur, elles se dirigèrent toutes ensemble vers les paniers alignés, y plongèrent les mains, en retirèrent chacune un petit animal à la fourrure grise et aux yeux jaunes et ronds, extirpèrent d'entre ses pattes arrière un conduit souple, rose et luisant dont elles appliquèrent l'extrémité évasée sur leur front, leur cou ou encore la naissance de leur gorge. Elles fermèrent les yeux et restèrent immobiles pendant quelques secondes.

Elles parurent enfin prendre conscience de la présence d'un homme sur le ponton. Elles reposèrent les animaux dans les paniers, vinrent se coller contre le bastingage et le fixèrent d'un air à la fois craintif et curieux.

La plus âgée rompit le silence.

— Tu es Rohel Le Vioter ?

Il acquiesça d'un mouvement de tête.

— Vous êtes les envoyées du réseau-Temps ?

— Nous sommes des fluviales. Nous avons été chargées de te déposer à la source du grand Fleuve-Temps.

Il les dévisagea à tour de rôle. La plus ancienne, à la face ridée et aux cheveux blancs, aurait facilement pu passer pour la grand-mère de la plus jeune, à peine sortie de l'adolescence. Il était en revanche difficile de donner un âge aux trois autres. L'une était blonde et avait un visage rond, sensuel, mangé par d'immenses yeux clairs ; la

deuxième, brune, renfrognée, était toute en angles et en lames ; la troisième, également brune, semblait se cacher derrière le rideau ajouré et mouvant de ses cheveux.

— La source du Fleuve-Temps ? C'est là que commence le pays de la magicienne Cirphaë ?

Elles se consultèrent du regard.

— Cirphaë n'est qu'une légende ! s'exclama l'ancienne. Une déesse cruelle et déchue. Et nous, nous ne sommes que des fluviales, des créatures d'un sous-peuple. Notre rôle est d'exécuter la volonté de nos maîtres Chronodes et de nos Mères, les permanentes d'Olymbos. Avant de prendre pied sur la barge, tu dois être présenté à ton mémoriant.

— Mémoriant ?

La plus jeune des fluviales, aussi vive qu'un oiseau, courut vers le mât, se pencha sur un panier et se redressa avec une petite boule de fourrure grise dans les bras.

# CHAPITRE III

— Avez-vous donné un nom à votre mémoriant ? demanda Sylph à Rohel.

L'adolescente maigrelette qu'il avait découverte lors de l'apparition de la barge près du ponton s'était métamorphosée en une jeune femme ravissante. Ses hanches arrondies et sa poitrine arrogante tendaient l'épais tissu de sa robe, désormais trop étroite.

— Pas encore, répondit-il. Est-ce que je dois le faire ?

— Ce n'est pas une obligation. Le mien s'appelle Xyo.

— Et les autres ?

Elle haussa les épaules.

— J'ignore ce qu'elles ont décidé.

Elle laissa son regard errer un long moment sur ses sœurs. Quelques fils blancs parsemaient la chevelure de Cascade-Riante, de Double-Jeu et de Coup-de-Trique dont les visages s'étaient sensiblement creusés. Quant à Bouche-Cousue, elle se voûtait, se tassait à tel point qu'elle donnait l'impression de vouloir disparaître dans les plis de sa robe. Sa face n'était plus qu'un entrelacs de rides profondes qu'éclairait le feu mourant de ses yeux. Sa brutale déchéance physique, qui donnait à penser qu'elle les quitterait avant d'avoir atteint le grand Fleuve-Temps, n'avait en rien entamé l'acrimonie de son caractère. Les ordres et les insultes pleuvaient toujours aussi dru sur les quatre fluviales de l'équipage.

Le Vioter n'avait qu'à observer sa propre main gauche pour se rendre compte qu'il subissait également les effets d'un vieillissement accéléré. Depuis le moment où il avait embarqué – il ne savait pas exactement combien de temps il avait passé sur la barge, l'équivalent de trois ou quatre jours peut-être –, elle s'était peu à peu couverte de rainures et de taches noires. La chair semblait s'être putréfiée, ses

doigts crispés, glacés, ne lui obéissaient plus. Il avait l'étrange impression qu'une partie de lui-même l'avait précédé dans les mondes de l'Au-delà et il éprouvait, davantage que de la douleur physique, la souffrance morale du morcellement, du déchirement.

— On ne peut rien y faire, avait grommelé Bouche-Cousue après avoir examiné cette main encore plus desséchée que les siennes. Le Temps ne rend pas leur jeunesse aux inconscients ou aux demeurés qu'il dévore !

— Il ne savait pas, avait plaidé Double-Jeu. Il vient d'un autre univers.

— Sage est l'ignorant qui se méfie de sa curiosité, avait lâché l'ancienne d'un ton sentencieux.

Cascade-Riante, d'habitude si enjouée, arborait à présent une mine maussade. Sylph avait remarqué qu'elle s'arrangeait pour ne jamais se retrouver seule avec le passager. Peut-être ce comportement venait-il du fait qu'elle ne pouvait – ou n'osait – plus retirer sa robe, qu'elle se sentait comprimée dans le tissu ? Peut-être était-il lié aux idées qu'elle exprimait sur le rite de fécondation, sur le plaisir et sur les hommes ?

Coup-de-Trique, en revanche, cherchait sans cesse à capter l'attention du nouvel arrivant. Elle lui jetait des regards à la fois dérobés et hardis, rôdait autour de lui à chaque fois qu'elle avait un moment de libre. Elle brossait maintenant ses longs cheveux noirs, dénudait savamment une épaule ou une jambe, prenait des poses étudiées qui paraissaient outrancières et ridicules à Sylph, effarée de constater à quel point la présence d'un homme à bord de la barge bouleversait les habitudes et les attitudes de ses sœurs.

— Nya, murmura la cadette.

Elle ajouta, devant le regard interrogateur de son interlocuteur :

— C'est le nom que je suggère pour votre mémoriant.

Il éclata de rire.

— Va pour Nya !

La barge tirait de larges bords pour affronter les vents contraires et lutter contre les courants tourbillonnants. Les lignes lointaines, droites et pures de hauts plateaux désertiques avaient peu à peu supplanté les crêtes découpées des bordures montagneuses de l'ailoneK. Parfois, l'étrave crissait sur les bancs de méduses, tellement nombreuses et compactes qu'elles gênaient la progression de la barge. Les fluviales se munissaient alors de harpons aux embouts de pierre polie. Elles liaient l'extrémité du manche à leur poignet puis, calées contre le garde-corps, les lançaient sans relâche en direction des masses gélatineuses agglutinées. Elles ne cherchaient pas à les tuer – c'est l'affaire des chasseurs et des pêcheurs du fleuve, avait affirmé Double-Jeu. Il faut être agrémenté par les Chronodes pour avoir le

droit de prendre la vie des filles du Temps… – mais seulement à les éloigner. Le Vioter leur avait spontanément proposé son aide, mais elles l'avaient catégoriquement refusée.

— C'est notre travail, un travail de fluviale. Les passagers ne doivent prendre aucun risque.

Il n'avait donc rien d'autre à faire que de se laisser vieillir. La monotonie du voyage n'était interrompue que par les repas, rituels immuables pour lesquels les fluviales jetaient l'ancre et cessaient toute autre activité. Après avoir nourri et désaltéré les mémoriants, elles étalaient une nappe à même le pont, sortaient d'un coffre un sac de victuailles, des assiettes, des gobelets et une cruche d'eau, s'asseyaient en tailleur, murmuraient une action de grâce à l'intention des Pères Chronodes et des Mères d'Olymbos, puis commençaient le repas en observant toujours les mêmes règles : Sylph, la plus jeune, servait d'abord le passager, l'invité, ensuite l'ancienne et enfin les trois intermédiaires. La nourriture, frugale, était la plupart du temps composée de boulettes froides où dominaient les saveurs de légumineuses et de céréales. La fraîcheur désaltérante de l'eau compensait son goût prononcé de cendre.

La coque de la barge n'était guère profonde, à peine un mètre cinquante de hauteur, mais elle était creuse et on y avait installé des toilettes sommaires ainsi que des couchettes. On y accédait par une trappe située à la poupe, devant le gouvernail, si bien qu'il fallait passer devant Bouche-Cousue à chaque fois qu'on était pris d'un besoin pressant. L'ancienne ne se privait pas d'agonir d'injures la malheureuse qui, torturée par sa vessie, « s'en allait honteusement tirer au flanc pendant que les autres se coltinaient tout le travail ».

— Pourquoi des couchettes, puisque nous ne dormons jamais ? avait demandé Le Vioter à Coup-de-Trique.

— C'est là que nous nous réfugions en cas de tempête ou lorsque nous redevenons des enfants.

Mais c'était le plus souvent Sylph qui, moins sollicitée par les manœuvres que ses sœurs, se chargeait d'expliquer au passager les traditions du réseau-Temps. Étant elle-même néophyte en la matière, elle se contentait de répéter mot pour mot les paroles de ses aînées, y ajoutant, au gré de son humeur, des pincées de légendes des fleuves ou des interprétations personnelles tout à fait fantaisistes. Elle parlait souvent, avec de l'effroi dans la voix et dans les yeux, des incarnants, de monstrueux prédateurs qui hantaient les profondeurs de l'énergie et remontaient de temps à autre à la surface pour s'attaquer aux barges.

Tant qu'ils descendaient l'ailoneK, ils n'avaient pas besoin de recourir aux services des mémoriants. Bouche-Cousue était certes parfois saisie d'un soudain accès de sénilité, au cours duquel elle gémissait, bavait, urinait et déféquait sous elle, mais le rôle d'un

mémoriant était de conserver la mémoire et non de réparer les lésions que produisait l'accélération du temps sur un cerveau. Si les trois intermédiaires étaient excédées par la rogne perpétuelle de Bouche-Cousue, elles avaient suffisamment d'expérience et de lucidité pour comprendre que la perte de l'ancienne serait une catastrophe pour l'expédition. Dès lors, pendant que l'une d'elles s'employait à diriger l'embarcation, les deux autres déshabillaient, lavaient et soignaient leur vieille sœur jusqu'à ce qu'elle recouvre en partie ses moyens et se mette à proférer des imprécations en découvrant qu'elle était allongée, nue, couverte de déjections, sur le pont. Elle se revêtait rageusement d'une robe propre et, sans cesser de bougonner, reprenait sa place sur le banc de navigation.

Double-Jeu avait prié Rohel de communiquer de temps à autre avec le mémoriant qu'on lui avait destiné.

— Simple précaution : nous devons nous assurer que la liaison réminiscente s'établira au moment voulu. Il arrive parfois que les mémoriants rejettent leur souvenant. Vous venez d'un autre univers après tout…

— Souvenant ?

— Vous, moi, tout être dont un mémoriant garde les souvenirs.

Sylph s'était empressée de montrer au passager comment extirper en douceur le canal réminiscent, comment en poser l'extrémité souple et légèrement évasée sur la peau. Le mémoriant de Rohel était une femelle à la fourrure terne, aux flancs squelettiques, aux oreilles déchiquetées, aux yeux d'un jaune pâle et morne. Elle s'était laissé saisir sans résistance dans son panier. Elle avait apparemment accepté de servir cet homme venu d'un monde lointain, si lointain que les sous-peuples du réseau-Temps ignoraient jusqu'à son existence.

— Si elle vous avait refusé, elle se serait rebiffée, avait expliqué Sylph. Elle vous aurait peut-être même griffé !

— Si elle m'avait refusé, avait souligné Le Vioter, je me serais retrouvé sans garde-mémoire. Et ce n'est pas seulement mon passé que j'aurais perdu…

— Nous ne vous aurions pas laissé sans mémoriant, sire ! s'était récriée Sylph, offusquée. Nous en aurions choisi un parmi les nôtres qui vous convienne.

— Et s'ils m'avaient tous refusé ?

— Cela n'est jamais arrivé !

Lorsqu'il avait placé l'embout de chair rose, semblable à une ventouse, sur son cou, il avait d'abord éprouvé la sensation de plonger dans un vide insondable, de flotter dans un silence d'une telle densité qu'il en devenait palpable. Puis il avait cru discerner des bribes d'existences, des pensées éparses, des sentiments fulgurants, des images furtives d'une cascade noire, d'une cité lacustre, de bâtiments

blancs et circulaires, de rues et de jardins suspendus, d'animaux monstrueux, d'enfants sauvages… Il avait compris que le mémoriant lui restituait quelques-unes des réminiscences de ses anciens souvenants. Des vestiges d'autres vies gisaient là, comme des données anciennes et mal effacées sur un mémodisque central.

— Ça ne leur arrive jamais de mélanger les mémoires de leurs souvenants successifs ? avait-il demandé à Sylph.

Ce fut Coup-de-Trique, traînant dans les parages, qui lui avait répondu :

— Ce sont nos anges chroniques, et les anges ne se trompent jamais.

La bonne humeur et l'optimisme inattendus de sa sœur avaient étonné Sylph. Que s'était-il donc passé sur cette barge pour qu'une harpie comme Coup-de-Trique se soit soudain métamorphosée en aimable commère et que la charmante Cascade-Riante ait tout à coup oublié sa joie de vivre ?

La cadette avait épié Rohel à la dérobée : cet homme venu d'un autre univers et beau comme un dieu oublié avait-il le pouvoir, par sa simple présence, de transformer ainsi les sœurs des fleuves ? Déterrait-il les désirs ou les terreurs enfouis au plus profond d'elles-mêmes ? Révélait-il les autres à eux-mêmes comme ces héroïnes des légendes fluviales qui s'en étaient revenues, libres et glorieuses, des profondeurs du Temps ?

Autant par intérêt que pour rompre un ennui qui commençait à lui peser, Rohel s'approcha du panier, y plongea sa main valide et souleva son mémoriant. Il lui fallait maintenant s'habituer à l'idée qu'il devrait bientôt confier ses souvenirs, autant dire sa vie, à cette étrange boule de poils qui ronronnait doucement dans ses bras.

*

— Des chasseurs droit devant ! hurla Double-Jeu.

Tandis que Bouche-Cousue, rivée à la barre du gouvernail, se répandait en imprécations, les trois autres fluviales et Le Vioter se massèrent à la proue de la barge.

Quelques centaines de mètres plus loin, une immense tache blanche tranchait sur l'uniformité sombre de l'ailoneK dont le lit allait s'élargissant au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient du confluent.

Bien que son équipage se composât également d'une ancienne, de trois intermédiaires et d'une cadette, bien qu'elle fût fabriquée dans les mêmes matériaux – roche balsanique extraite de la mer du Temps par l'Ordre des sondeurs et fibres végétales tramées ou simplement entrelacées –, la barge de chasse était environ quatre fois plus volumineuse que la leur. Elle s'ornait à la proue d'un long beaupré,

sur lequel était fixé un foc dont le triangle supérieur était relié au grand mât. Elle transportait un groupe d'une dizaine d'hommes vêtus de combinaisons noires et armés de tridents.

Lorsque les deux barges furent arrivées à quelques mètres l'une de l'autre, les fluviales réduisirent les voiles et jetèrent les ancres. Durant quelques minutes, équipages et passagers s'observèrent sans dire un mot, avec des lueurs de défi dans les yeux. Le Vioter remarqua que les chasseurs, des hommes aux chevelures et aux barbes emmêlées, dissimulaient des armes de poing dans les ceintures de tissu de leur combinaison ou dans les montants de leurs bottes. Forts du sentiment de supériorité que leur conférait leur position dominante, ils le toisaient sans aménité. Leurs regards luisants semblaient l'évaluer, le jauger, avec une curiosité d'autant plus vive que ses traits n'étaient pas communs dans les méandres du réseau-Temps et que, comme tous les guerriers avides de montrer leur bravoure au combat, ils se seraient volontiers mesurés à lui.

D'une démarche claudicante, Bouche-Cousue rejoignit ses sœurs, s'appuya sur la barre supérieure du bastingage et apostropha l'ancienne de l'autre barge, laquelle était en phase de rajeunissement puisqu'elle se dirigeait vers la source de l'ailoneK. Le code de la navigation fluviale voulait que les vieillissantes aient priorité et préséance sur les rajeunissantes.

— Que les Chronodes vous bénissent, sœurs du fleuve ! Je suis Bouche-Cousue, du port d'arksl.

— Soyez bénies, mes sœurs. Je suis Épaules-d'Homme, et nous venons également du port d'arksl.

L'ancienne de la barge de chasse était une forte femme aux larges épaules, au cou puissant et aux mains carrées. Elle non plus n'avait pas usurpé son nom de fluviale. Les trois intermédiaires se tenaient à sa droite, et la cadette, une gamine à la poitrine plate et aux membres décharnés, se dressait sur la pointe des pieds à sa gauche. La différence de niveau entre les deux embarcations contraignait Sylph à lever la tête, entraînant un désagréable sentiment d'infériorité qu'elle s'efforçait de dissimuler sous un masque de fierté outrancier. Puis elle se rendit compte que cette humiliante situation n'avait finalement que peu de rapport avec le dépit qui la rongeait : elle quitterait bientôt l'ailoneK, elle remonterait vers la source du grand Fleuve-Temps, elle redeviendrait la petite fille qu'elle avait cessé d'être depuis si peu de temps, elle perdrait rapidement ses tout nouveaux atours de femme, son orgueilleuse poitrine, ses hanches rondes… Elle jeta un regard de biais à Rohel et une vague d'amertume la submergea. Oui, cet homme avait l'étrange pouvoir de réveiller les désirs les plus intimes, les plus secrets.

— Sommes-nous encore loin du grand Fleuve-Temps ? demanda

Bouche-Cousue d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre aimable mais où perçait une pointe d'agressivité.

Un sourire narquois affleura les lèvres d'Épaules-d'Homme, qui désigna les plateaux environnants d'un large geste du bras.

— As-tu donc oublié de communiquer avec ton mémoriant ? Vous êtes passées par ici, à l'aller.

— Je n'ai que faire de tes leçons ! explosa soudain Bouche-Cousue. Je sais que le confluent se trouve derrière ce massif. C'était seulement une manière d'engager la conversation.

— Désolée. Mon esprit n'est pas aussi subtil que le tien.

— Loin s'en faut ! C'est sûrement la raison pour laquelle les permanentes d'Olymbos te confient seulement le sort de quelques rustres mal embouchés.

Les chasseurs prirent vraiment conscience que Bouche-Cousue parlait d'eux au moment où Épaules-d'Homme répliqua :

— Chasser est une occupation aussi noble que les autres !

Quelle importance revêt donc ton passager pour qu'on ait mis un équipage entier à sa disposition ?

Bouche-Cousue se fit un malin plaisir de marquer un long temps de silence avant de répondre :

— Secret, ma chère.

Aux mines courroucées de leurs consœurs perchées deux bons mètres au-dessus d'elles, Cascade-Riante, Double-Jeu et Coup-de-Trique prirent conscience que l'épouvantable caractère de leur aînée, s'il était difficile à supporter dans l'espace confiné de la barge, avait de bons aspects lorsqu'il prenait un équipage extérieur pour cible. Les fluviales étaient toutes issues du sous-peuple d'arksl, mais lorsqu'elles voguaient sur les cours d'énergie, et même si elles changeaient d'embarcation et de compagnes à chaque nouvelle expédition, elles se considéraient systématiquement comme rivales. Il n'y avait pas d'explication rationnelle à cet antagonisme spontané, sinon peut-être qu'il servait à renforcer les invisibles liens qui se tissaient entre les membres d'un équipage.

— Qu'est-ce qu'il a de plus que nous ? rugit un chasseur, excédé à retardement qu'on l'eût traité de rustre mal embouché.

— Voyez ses vêtements, son visage ! intervint un autre. C'est un hors-monde, un être inférieur !

L'espace de quelques secondes, Le Vioter crut que la situation allait s'envenimer, qu'il allait être obligé d'en découdre avec les passagers de la barge de chasse, non seulement irrités par les paroles de Bouche-Cousue, mais également animés par une inexplicable agressivité. Or ils étaient dix contre un, armés de tridents, et sa main gauche était hors d'usage.

Épaules-d'Homme calma les chasseurs d'un geste du bras et

rétablit le silence, seulement troublé par le clapotis des vagues sur les coques balsaniques.

— Je te dois le respect car tu es dans le courant vieillissant, ma sœur. Le moment n'est pas venu de nous quereller. Des événements graves sont advenus dans la cité des Chronodes.

Épaules-d'Homme ne dédaigna pas l'occasion qui lui était offerte de prendre une petite revanche immédiate et observa à son tour un long temps de pause. De rivales, les fluviales de la barge de chasse se muaient tout à coup en messagères, et l'hostilité naturelle, presque ludique, qui présidait aux rencontres des équipages s'effaça comme par enchantement.

— Nous avons toutes consulté nos mémoriants, reprit Épaules-d'Homme, et nous avons croisé nos souvenirs. Leur convergence exclut toute possibilité d'hypnose collective.

— Épargne-nous les détails ! croassa Bouche-Cousue.

— Le bruit court qu'un Chronode est mort.

Sylph et les trois intermédiaires se lancèrent des regards stupéfaits.

— Impossible ! s'écria Sylph, au bord des larmes. Les Chronodes sont immortels !

La réaction de la cadette, la réaction impulsive d'une jeune fille qui n'avait pas appris à maîtriser ses sentiments, exprimait le profond désarroi dans lequel les plongeaient les paroles d'Épaules-d'Homme.

— La mer du Temps s'est retirée d'Olymbos, reprit Épaules-d'Homme. Pas longtemps, mais exactement comme cela est décrit dans le Chronodus.

— « Et la mer se retirera lorsque s'éteindra le premier de ses fils, le gardien des archives », récita machinalement Bouche-Cousue.

— Mais alors ? Les autres prédictions ? s'exclama Double-Jeu. C'est… c'est la fin du réseau-Temps !

Un étau de glace comprima les poumons et le bas-ventre de Sylph.

— Il ne s'agit peut-être que d'un phénomène naturel, dit Épaules-d'Homme. Et puis le Chronodus a été rédigé par les prophètes des sous-peuples et non par les Chronodes eux-mêmes.

Un chasseur se pencha par-dessus le bastingage et pointa un doigt accusateur sur Rohel.

— Ne serait-il pas… humain ? Certains prétendent que la mort de notre père Chronode est liée à la présence d'un être humain dans le réseau-Temps.

Le Vioter pria pour que l'ancienne ne prolonge pas davantage l'entrevue. Il comprenait désormais les motifs de l'agressivité latente des chasseurs. Il leur fallait un coupable, un être sur lequel ils pourraient déverser leur trop-plein de peur et de colère. Sur toutes les galaxies, qu'elles fussent humaines ou non, les hors-monde étaient les

responsables tout désignés des malheurs réels ou imaginaires des peuples autochtones. Les passagers de la barge de chasse se donnaient à présent des coups de coude, frappaient des pieds sur le pont, entrechoquaient leurs tridents comme pour s'encourager à libérer leur fureur. Le cliquetis des armes et les claquements des semelles sur le plancher de roche balsanique produisaient un épouvantable vacarme.

Cascade-Riante lança un regard suppliant à Bouche-Cousue.

— Nous devons repartir, maintenant, murmura l'ancienne, sortant enfin de sa torpeur. Nous avons une longue route. Que les Pères Chronodes vous protègent, mes sœurs.

Puis, se tournant vers les intermédiaires :

— Remontez l'ancre, vous autres ! Plus vite que ça ! Nous avons déjà perdu trop de temps !

Pendant qu'elle rejoignait le banc de navigation, Double-Jeu et Coup-de-Trique débloquèrent la drisse du guindeau et, synchronisant leurs mouvements de halage, remontèrent peu à peu l'ancre des profondeurs de l'énergie. Cascade-Riante et Sylph hissèrent la voile, dont la tension brutale arracha des gémissements aux filins. Elles étaient maintenant pressées de partir, pressées de mettre de la distance entre les chasseurs et elles. Elles étaient comptables, devant les permanentes d'Olymbos, de la vie de leur passager. En outre, elles ne tenaient pas à être les proies de ces brutes que l'emportement pouvait à tout moment métamorphoser en monstres sanguinaires. Les sous-peuples masculins du réseau-Temps dépendaient entièrement des fluviales pour leurs déplacements et ils tiraient une certaine rancune de cette servitude qu'ils jugeaient dégradante. Ils ne perdaient jamais une occasion de se venger des filles des fleuves et d'assouvir, par la même occasion, leurs pulsions animales. Des bruits couraient sur l'abominable sort que des groupes de chasseurs, de sondeurs ou de pêcheurs réservaient aux équipages des barges. Certes, les longues enquêtes menées par les capitaines de la garde extérieure d'Olymbos n'avaient pas établi le bien-fondé de ces rumeurs, mais elles avaient laissé des traces persistantes dans l'esprit des fluviales.

Lorsque la petite embarcation longea le tribord de la grande barge de chasse, Le Vioter lut du dépit dans les yeux des chasseurs. Il pressentait qu'ils n'étaient pas loin de la vérité, qu'il y avait un lien entre la mort présumée de ce Chronode et sa présence sur cet affluent du réseau-Temps.

*

— Le grand Fleuve-Temps ! s'exclama Sylph.

La majesté de cet immense cours d'énergie, large de plus de trois kilomètres, l'émerveillait toujours autant, mais elle se rendait compte

que s'achevait pour elle le temps de la séduction, que se brisait ce rêve éphémère et insensé de capturer Rohel Le Vioter dans le filet de ses charmes. En un geste machinal, elle glissa la main dans l'échancrure de sa robe et se caressa la poitrine. Ses doigts escaladèrent ses seins fermes et souples, ces expressions à la fois orgueilleuses et tendres de sa féminité.

Elle savait à présent ce que ressentait Coup-de-Trique, sa sœur mal aimée, cette femme que les permanentes d'Olymbos, pour des raisons connues d'elles seules, empêchaient de participer aux rites de la fécondité. Elle avait perçu ce profond appel de la chair, ce désir violent, incontrôlable, de serrer un homme dans ses bras, de lui ouvrir son ventre, de ployer sous son poids, de sentir la chaleur de ses mains sur sa peau. Cet embrasement n'avait certes pas duré longtemps, mais suffisamment pour que Sylph prenne conscience de son appartenance à l'Ordre des sédentaires, des mères. Dès son retour au port d'arksl, elle ferait sa demande officielle de mutation. Elle comprenait maintenant le désespoir de Coup-de-Trique et, dorénavant, si son mémoriant lui restituait ce genre de souvenirs (pourquoi ne l'aurait-il pas fait ?), elle s'efforcerait de couvrir d'affection sa sœur malheureuse. Elle se demandait pourquoi Cascade-Riante, dont l'apparente sensualité s'accommodait mal avec la rudesse de la vie sur les fleuves, refusait ainsi de répondre à cet appel venu du plus profond des fibres.

Sylph regardait les trois intermédiaires avec envie : elles avaient vieilli, s'étaient enlaidies lors du trajet retour sur l'ailoneK, mais, pendant que la cadette régresserait vers la petite enfance, elles se pareraient de leurs plus beaux atours, d'une peau douce et lisse, de seins fermes, d'une chevelure brillante et fournie, d'autant d'attraits qui attireraient le regard de Rohel. Elle n'aurait rien d'autre à leur opposer qu'une innocence falsifiée. Il lui resterait à vivre avec des souvenirs de femme dans un corps d'enfant. Avec des regrets… Pour la première fois, elle se prit à haïr les mémoriants.

Les tempes de Rohel s'étaient couvertes de neige, faisant ressortir le vert lumineux de ses yeux. Il avait visiblement perdu de sa tonicité musculaire, sa silhouette s'était quelque peu alourdie et ses épaules marquaient une certaine tendance à l'affaissement, mais cette apparente déchéance n'avait en rien altéré son charme mystérieux. Sylph pensa avec désespoir qu'elle ne trouverait probablement jamais un homme de sa prestance parmi les chasseurs, pêcheurs, sondeurs ou gardes de la sécurité extérieure qui étaient conviés aux fêtes de la fécondité.

Bouche-Cousue, plus morte que vive, était littéralement enroulée autour de la barre du gouvernail. Assise à ses côtés, Double-Jeu prenait le relais dès que l'ancienne était frappée d'une crise de

démence sénile. C'est avec un immense soulagement que les intermédiaires avaient aperçu à l'horizon le confluent où l'ailoneK se jetait dans le Fleuve-Temps : l'équipage n'était pas amputé de son ancienne, et l'expédition pourrait s'élancer sur le grand cours d'énergie sans craindre les tempêtes et les rapides, ces accélérateurs temporels dont les conséquences auraient pu s'avérer dramatiques.

L'énergie noire et scintillante s'écoulait paisiblement entre des collines aux pentes douces et nues, auréolées de la lumière argentine de Zos. La barge déboucha sur le Fleuve-Temps et obliqua vers la gauche. Elle fut un instant ballottée entre les forces antagonistes du courant et du vent, puis la voile se tendit, les guindeaux grincèrent, tournèrent sur leur axe, les filins gémirent, craquèrent, et la puissance du vent triompha de la vigueur du courant. Après une série de violents soubresauts, l'embarcation, qui paraissait dérisoire face à cette immensité, parvint à conserver son cap.

Tout à coup, Le Vioter se demanda ce qu'il faisait sur le pont de cette barge, au milieu de femmes vêtues de robes grossières. Il se souvenait seulement de l'entrée brillante d'une porte temporelle, d'un long couloir de lumière blanche, d'un ponton de pierre jeté sur une rivière noire… Puis il se rappela les paroles de la pythonisse de Kélonia et se dit que ces femmes étaient probablement les envoyées du réseau-Temps.

Une douleur sourde lui irradiait la main gauche.

À cet instant, la plus jeune le saisit par l'épaule et l'entraîna fermement vers une rangée de paniers alignés au pied du mât.

# CHAPITRE IV

Nous sommes au bord de la guerre, seigneurs Chronodes ! bredouilla l'officier de la sécurité extérieure. Mes hommes ne savent plus quoi faire pour calmer les sous-peuples. Nous risquons d'être rapidement submergés.

Les permanentes fluviales, les ambassadeurs des sous-peuples, les représentants des guildes professionnelles et les Sézamons quasiment au complet occupaient les travées du grand amphithéâtre du conseil. Les missions évolutives sur les mondes matériels étaient provisoirement suspendues.

— La vérité ! tonna la voix grave d'un Chronode. Il faut dire la vérité aux sous-peuples.

Les maîtres du réseau-Temps avaient pris place dans les alvéoles disposés en demi-cercle au pied des gradins, à l'intérieur desquels ils flottaient comme des poissons dans un aquarium. L'épaisseur des vitres teintées empêchait de discerner avec netteté leurs monstrueux visages et leurs corps allongés. Leurs voix graves, caverneuses, surgissaient de bulles amplificatrices encastrées dans les murs blancs de l'amphithéâtre.

Assise au cinquième rang, dame Anthya ne distinguait de ses suzerains que de vagues formes brunes transpercées de lueurs vives et furtives. Bien qu'elle fût Sézamone de troisième échelon, elle n'avait encore jamais eu le privilège de les contempler hors de leurs alvéoles. Elle jeta un regard de biais à son voisin, le seigneur Yvain, un Sézamon du premier échelon promis au plus brillant avenir et qui semblait apprécier sa compagnie.

— Quelle vérité ? gronda le Chronode Neptos, dont l'énorme face vint s'écraser sur la vitre de l'alvéole. Y a-t-il une vérité unique ? Pour l'instant, nous avons seulement perdu la trace mentale et physique de

notre frère Anataos. Rien ne nous prouve qu'il soit… mort.

Il avait hésité avant de prononcer ce mot, conscient qu'il était difficilement compatible avec la notion fondamentale d'immortalité.

Dame Anthya se pencha vers le seigneur Yvain.

— Je me demande bien pourquoi les Chronodes nous ont convoqués à ce conseil, murmura-t-elle. Ils n'ont visiblement pas l'intention de solliciter notre avis.

— Ils sont désorientés, répondit Yvain. Peut-être que…

— Que ?

Yvain baissa le son de sa voix.

— Ils nous ont rassemblés pour nous sonder. Ils cherchent des éléments, des indices dans nos esprits.

Dame Anthya ouvrit de grands yeux étonnés. Yvain se plongea avec délectation dans ces iris d'un bleu si pâle qu'il se confondait presque avec le blanc.

— La mort d'Anataos serait le fait d'un Sézamon ? chuchota-t-elle.

— Comment voulez-vous qu'il en soit autrement ? Qui d'autre qu'un Sézamon aurait pu s'approcher d'un Chronode sans éveiller sa méfiance ?

— Je croyais que les Chronodes détectaient les moindres intentions de leurs vassaux ou de leurs sujets.

— Celui ou ceux qui ont tué Anataos – dans l'hypothèse où celui-ci aurait été assassiné, bien sûr – sont probablement parvenus à masquer leurs intentions.

Anthya se redressa et désigna, d'un ample geste du bras, les travées supérieures et inférieures.

— Pourquoi un Sézamon ? Pourquoi pas l'ambassadeur d'un sous-peuple ? Une permanente fluviale ? Un officier supérieur de la sécurité ? J'ai entendu dire que certains d'entre eux avaient récemment disparu sans laisser de traces.

Yvain secoua lentement la tête.

— Ces gens ont été élevés de tout temps dans l'idée de l'immortalité de leurs pères créateurs. L'idée d'assassiner un Chronode ne leur aurait même pas effleuré l'esprit. Ce crime, si crime il y a, n'a pu être perpétré que par un élément venu de l'extérieur, quelqu'un qui s'est introduit dans le réseau avec une intention précise.

Anthya enveloppa Yvain d'un regard trouble.

— Ce portrait vous correspond assez fidèlement, seigneur Yvain. Vous venez d'un monde matériel et il n'y a pas longtemps que vous êtes entré au service du réseau.

— Quelques semaines de l'ordre chronologique universel. Mais, de grâce, excluez-moi de la liste des suspects, dame Anthya : je n'aurais pas eu assez de temps pour concrétiser un tel projet.

Elle esquissa un sourire ironique.

— Et vous, de grâce, n'employez pas ce genre d'argument ! À Olymbos, la chronologie n'est qu'une vue de l'esprit et on modèle à sa convenance le matériau temps.

Ils se turent et observèrent distraitement les masses sombres des Chronodes qui flottaient dans les alvéoles. L'officier de la sécurité, figé au garde-à-vous, attendait respectueusement les décisions des maîtres d'Olymbos. Les visages des Sézamons et des représentants des sous-peuples, sculptés par les lueurs des appliques murales, étaient des masques d'inquiétude ou de fureur contenue. Une tension presque palpable régnait sur l'amphithéâtre.

La rumeur de la mort ou de la disparition du père Anataos avait semé un vent de colère dans les bâtiments et dans les rues de la cité. Des groupes de pêcheurs, de chasseurs, de sondeurs, de commerçants et d'administrateurs s'étaient spontanément formés sur les places et avaient convergé vers les bâtiments centraux. Des échauffourées avaient éclaté entre des gardes de la sécurité extérieure et les émeutiers.

Les choses se seraient probablement calmées d'elles-mêmes si la mer du Temps ne s'était pas subitement et provisoirement retirée, dénudant les falaises, les rochers, les piliers de soutènement et les fondations des édifices. Les barges fluviales amarrées aux bittes des quais s'étaient tout à coup retrouvées posées sur un fond de balsan gris, jonché de milliers et de milliers de méduses éphémères. Les sous-peuples avaient immédiatement fait le rapprochement entre ce phénomène – tout à fait naturel d'après bon nombre de Sézamons du cinquième échelon – et les prophéties du Chronodus. Dès lors le vent de colère s'était transformé en vent de panique, et la sécurité extérieure, débordée, rencontrait des difficultés grandissantes à contenir les poussées désordonnées de la multitude qui cherchait à pénétrer dans l'amphithéâtre du conseil ou dans les satellites d'expédition.

Des prophètes de mauvais augure annonçaient l'engloutissement définitif d'Olymbos sous une gigantesque vague de Temps. Les lamentations, les cris de désespoir de ceux qui se croyaient abandonnés de leurs pères créateurs retentissaient en tous points de la cité. Des scènes de carnage et de pillage se jouaient en permanence sur les passerelles et les jardins suspendus.

Les Chronodes avaient rappelé les Sézamons, suspendu les expéditions sur les mondes de l'univers matériel et convoqué un conseil général d'urgence, lequel ne faisait que trahir leur embarras. Où donc était passée leur légendaire clairvoyance ? Pourquoi éprouvaient-ils ce besoin soudain d'en référer à leurs vassaux ?

— Nous sommes justement réunis pour proposer UNE vérité aux sous-peuples ! déclara Hermos. Et non LA vérité ! Ce qui importe, c'est

de mettre fin au désordre, de calmer les esprits.

— En ce qui concerne le retrait de la mer du Temps, intervint Haros, il nous sera aisé de démontrer qu'il s'agit d'un simple phénomène naturel.

Maintenant d'une main ses longs cheveux bruns, dame Anthya se pencha de nouveau vers Yvain. Le froissement de sa robe domina un instant le brouhaha confus qui s'élevait autour d'eux.

— Confiez-moi donc votre idée sur la question. Car vous avez une idée derrière la tête, n'est-ce pas ?

— Vous êtes plus perspicace qu'un maître du réseau !

— Simple intuition féminine. Eh bien ?

Le regard d'Yvain s'enfonça comme une lame dans celui d'Anthya. Bien qu'il fût régi, comme tout Sézamon, par le code du célibat, il avait de plus en plus de mal à se défendre de l'inclination qu'il ressentait pour cette femme à la beauté limpide et aux tenues extravagantes. Il l'avait remarquée dans une salle de transit au retour d'une expédition et, depuis, bien qu'il ignorât tout d'elle, il s'arrangeait pour se retrouver à ses côtés à la moindre occasion.

— Êtes-vous capable de garder un secret ?

Elle fronça les sourcils, le fixa d'un air offusqué et soupira :

— Les légendes sur les femmes ont la vie dure. Bien entendu, sauf si les Chronodes fouillent à mon insu dans mon cerveau.

Il lança un bref coup d'œil sur les travées supérieures.

— C'est un risque que nous devons courir. Voilà : un humain se trouve actuellement dans le réseau.

— Ne me dites pas, seigneur Yvain, que vous ajoutez foi aux rumeurs répandues par les adeptes du Chronodus. Ces fous prétendent justement que la disparition d'Anataos est liée à la présence d'un humain dans le réseau.

— Ils ont raison. Lorsque je vivais sur Kélonia, ma mère et moi avons aidé un homme, Rohel Le Vioter, à gagner le bassin du Temps. Dame Ubigaëlle l'y attendait et avait pour mission de le faire passer à l'intérieur du réseau.

— Dame Ubigaëlle ? Votre marraine ? Qu'est-elle devenue ?

— Après m'avoir accompagné dans mes premières missions de Sézamon, elle a demandé et obtenu son retrait provisoire des affaires.

— Que serait venu faire cet humain dans le réseau ?

— Se lancer sur les traces de Lucifal, l'épée de lumière forgée par les dieux primitifs.

Anthya se redressa, les lèvres déformées par une moue narquoise.

— Lucifal ? Le monde de Cirphaë ? De simples mythes créés par l'Ordre des sondeurs !

— Détrompez-vous, dame Anthya. J'ai pris le soin de consulter les annales du sous-peuple des administrateurs. Il y est fait mention de

Lucifal. Il semble même que le réseau-Temps se soit créé juste après que Cirphaë s'est emparée de l'épée de lumière.

— Pourquoi envoyer un humain à sa recherche ?

— Pour deux raisons : d'abord, elle a été conçue pour les humains, et seul un humain a la capacité de l'arracher de sa gangue de glace. Ensuite, c'est la seule arme capable d'enrayer l'invasion massive de créatures venues de l'antespace. Des créatures qui ne mettraient pas seulement l'existence des mondes matériels en danger, mais également celle des mondes intemporels. Des créatures qui se seraient déjà glissées parmi nous.

— Pourquoi me révéler tout cela ?

Yvain ne put s'empêcher de rougir jusqu'à la racine des cheveux. De son enfance sur Kélonia, il avait gardé, outre un souvenir nostalgique de sa mère et de sa sœur, une grande timidité avec les femmes. Vestiges de la nature humaine.

— Je… j'ai confiance en vous.

Un sourire radieux illumina le merveilleux visage d'Anthya.

— Ne vous en défendez pas, seigneur Yvain ! Les sentiments ne sont embarrassants que lorsqu'ils ne sont pas partagés.

— Mais le code de célibat…

Elle éclata d'un rire musical qui le fit frissonner de la tête aux pieds.

— Votre candeur est touchante ! Les codes sont faits pour être transgressés et, d'ailleurs, bon nombre de nos pairs ne s'en privent pas ! À votre avis, que devons-nous faire ? Attendre que les Chronodes aient pris leur décision ?

La voix d'Yvain se mua en un filet sonore à peine audible.

— Entrer dans la salle des archives intemporelles.

Il décela nettement la pâleur qui tombait sur les traits de son interlocutrice.

— Les annales des administrateurs m'ont également appris qu'Anataos était le gardien secret des archives, poursuivit-il rapidement (il avait maintenant peur qu'elle le prenne pour un fou, peur qu'elle se détourne de lui), il se peut que sa disparition soit liée à sa fonction. Il a peut-être surpris quelqu'un dans le bâtiment. Quelqu'un qui cherchait un renseignement, quelqu'un qui l'aurait tué.

— Les Sézamons n'ont pas accès au bâtiment des archives, protesta-t-elle d'une voix mal assurée. La loi…

— Vous venez vous-même de l'affirmer, dame Anthya : la loi est faite pour être transgressée.

*

Les deux Sézamons se dégagèrent tant bien que mal des tentacules

de la foule et se dirigèrent vers les passerelles qui donnaient sur le bâtiment des archives. Yvain tenait fermement la main d'Anthya, et il aurait fallu bien davantage que les mouvements confus et brutaux d'une multitude surexcitée pour la lui faire lâcher.

Les ressortissants des sous-peuples étaient sortis de leurs quartiers respectifs et avaient envahi la partie haute, officielle, d'Olymbos. Pêcheurs, chasseurs et sondeurs en profitaient pour vider, à coups de harpon, de lance ou de trident, les querelles de préséance qui les opposaient depuis des lustres. Des grappes humaines ivres de rage submergeaient les cordons des gardes, des cadavres ensanglantés jonchaient par centaines les places, les rues et les quais.

La vitesse avec laquelle la paisible cité s'était transformée en un théâtre de fureur et de sang sidérait dame Anthya. L'annonce, non confirmée, de la mort d'un père Chronode avait suffi à bouleverser leurs croyances, à ruiner leur monde. Ils avaient tout à coup perdu l'espoir, ils avaient aboli les règles, les lois. L'odeur entêtante du sang et de la charogne, exaltée par les effluves de chaleur, dominait à présent les senteurs habituelles des fleurs et des arbres à parfum.

— Quelle folie ! murmura Anthya, au bord de la nausée.

Seules manquaient les fluviales, qui avaient compris que la sauvagerie de leurs compagnons risquait de se retourner contre elles. Elles avaient sauté dans les barges et avaient appareillé sans demander leur reste. Les voiles déployées n'étaient plus que de minuscules points blancs à l'horizon. La mer du Temps était revenue à son niveau habituel. Les vagues d'énergie noire et condensée effleuraient de nouveau les piliers des bâtiments, les arches des passerelles et des rues, les flancs abrupts des falaises.

Yvain s'était muni de la dague métallique qu'il avait rapportée de la salle des annales chronologiques du sous-peuple des administrateurs. Quelqu'un l'avait laissée sur une table, entre deux volumes aux épaisses couvertures de cuir. Il l'avait ramassée machinalement, sans penser qu'il aurait un jour à l'utiliser. Il se demandait à présent si on ne l'avait pas volontairement abandonnée à son intention. La chaleur intense qui se dégageait de la fine lame lui irradiait l'aine et le haut de la cuisse.

Ils progressaient pour l'instant sans encombre, se faufilant entre les groupes d'émeutiers, se glissant dans les rares zones d'ombre, se dissimulant derrière les buissons ou les arbres des jardins. Une telle confusion régnait sur Olymbos que personne ne leur prêtait attention.

Les gardes de la sécurité intérieure ne s'étaient pas davantage intéressés à eux lorsqu'ils étaient sortis dans le hall d'honneur du grand amphithéâtre. Ils s'étaient levés sans attendre la fin officielle de l'assemblée extraordinaire et, négligeant les insultes ou les regards assassins des Sézamons ou des ambassadeurs qu'ils dérangeaient,

s'étaient dirigés vers l'escalier latéral.

— Nous y sommes presque, dit Yvain en désignant l'entrée de l'édifice circulaire des archives.

Ils franchissaient une étroite passerelle perchée une centaine de mètres au-dessus la mer du Temps. Ils transpiraient, le souffle commençait à leur manquer, leurs jambes étaient lourdes. Voyageant en permanence sur les courants achroniques, ils avaient perdu l'habitude de marcher.

— C'est de la folie, gémit Anthya.

Elle n'aurait jamais imaginé que ce spectacle de désolation, commun sur les mondes matériels qu'elle avait visités, se jouerait un jour dans le réseau-Temps. Comme tous les Sézamons, comme tous les représentants des sous-peuples, elle s'était crue à l'abri de ce genre de tempête. N'appartenait-elle pas à un corps d'élite chargé de guider les humanités dispersées sur les chemins de leur évolution ?

Pour Yvain, c'était différent. Il n'avait pas encore coupé l'invisible cordon qui le reliait à son passé. Ces effluves de sang et de décomposition lui donnaient l'impression de rentrer chez lui après un court exil.

À l'extrémité de la passerelle, ils tombèrent sur un trio de chasseurs vêtus de leurs traditionnelles combinaisons noires. Ils titubaient et des filets de salive s'écoulaient des commissures de leurs lèvres. Ils étaient probablement sous l'emprise du médusant, une boisson fermentée qu'on tirait d'une glande des méduses éphémères.

— Une femme ! grogna l'un d'eux lorsqu'ils aperçurent dame Anthya.

Leurs yeux s'injectèrent de sang. Depuis que les fluviales avaient massivement déserté les lieux, les occasions de posséder une femme se faisaient rares. Yvain tira Anthya par le bras et tenta de se glisser dans un espace libre, le long du garde-corps. Les pointes effilées d'un trident vinrent aussitôt se poser sur sa poitrine et le contraignirent à s'immobiliser. Le faciès orné d'un rictus, le chasseur s'avança vers lui.

— Fous le camp ! C'est elle qui nous intéresse !

La main d'Anthya se crispa dans celle d'Yvain, ébloui par les rayons étincelants de Zos, énorme disque d'argent posé à la verticale au-dessus du bâtiment.

Les chasseurs détaillèrent la jeune femme avec des lueurs égrillardes dans les yeux.

— Tu n'es pas une de ces satanées femelles des fleuves, n'est-ce pas ? Mais alors…

Une expression de surprise s'afficha sur leurs traits rudes.

— Une dame Sézamone !

L'espace de quelques secondes, ils hésitèrent à la molester, comme effrayés par leur propre audace, puis la beauté et l'élégance d'Anthya

soufflèrent puissamment sur le feu de leur désir. Ils écartèrent Yvain à coups d'épaule et de trident, se pressèrent autour d'elle en libérant des rires stupides, commencèrent à lui caresser les cheveux, à tirer sur sa robe, à lui dénuder les épaules.

En temps ordinaire, ce genre d'agression leur aurait valu d'être précipités dans la mer du Temps, mais le médusant et le désordre général se conjuguaient pour annihiler ce qu'il leur restait de raison. Anthya voulut se rebiffer, mais l'un d'eux lui décocha une gifle d'une telle violence qu'elle faillit tomber à la renverse. Les yeux emplis de larmes, la joue barrée de stries rouges, elle lança un regard désespéré à Yvain. Sa robe se déchira dans un crissement aigu, dévoilant en partie sa chair d'une blancheur immaculée.

— Sézamone ou non, c'est une femme comme les autres !

Yvain jugea le moment venu d'intervenir. Ils étaient tellement tendus vers leur but qu'ils l'avaient oublié. Il tira sa dague de la ceinture de son pantalon et, d'un geste vif et précis, l'enfonça jusqu'à la garde dans l'abdomen de l'homme qui se tenait le plus près de lui. Ce dernier lâcha son trident et, dans un affreux borborygme, s'affaissa comme une outre vide sur le plancher balsanique de la passerelle. Yvain ne laissa pas aux autres le temps de recouvrer leurs esprits. La lame de la dague vola vers la gorge du deuxième, s'enfonça sous la pomme d'Adam, glissa sur une vertèbre cervicale et ressortit sous l'occiput. Un flot de sang arrosa dame Anthya, qui poussa un hurlement de terreur et d'horreur.

Le troisième chasseur arma son trident, se rua sur Yvain. Le Sézamon esquiva les trois pointes d'une ample rotation du torse. Il ne chercha pas à riposter. Il s'accroupit, saisit un bras de son adversaire, se redressa brusquement et, d'un puissant mouvement d'épaule, le fit basculer par-dessus le garde-corps. Le vacarme environnant couvrit l'interminable hurlement du chasseur.

Yvain essuya la lame de la dague sur la combinaison d'un cadavre et la glissa précautionneusement dans la poche intérieure de sa veste. Puis il saisit la main tremblante d'Anthya, qu'un pâle sourire éclairait.

— Je ne vous connaissais pas ce talent pour le combat, seigneur Yvain, murmura-t-elle d'une voix frémissante.

— Mes racines humaines, sans doute.

*

Un silence religieux ensevelissait le bâtiment des archives intemporelles. Anthya et Yvain avançaient lentement entre les fosses d'où s'élevaient des lueurs maladives.

— On dirait que tout est mort ici.

Le chuchotement d'Anthya s'envola comme un oiseau blessé vers

la voûte de la pièce. Ils n'avaient pas rencontré âme qui vive à l'entrée du bâtiment. Les gardes de la sécurité extérieure avaient tous été mobilisés pour endiguer les assauts des ressortissants des sous-peuples. Pourtant, bien qu'il fût désormais privé de protection, personne n'avait songé à violer le sanctuaire tabou des archives.

— C'est de la folie, répéta Anthya.

— Nous n'avons plus le choix.

Ils entrevirent des lumières mouvantes et vives dans le lointain. Les piliers de soutènement surgissaient maintenant de l'obscurité comme des spectres ventrus et menaçants. Les claquements de leurs chaussures sur les dalles, les froissements de leurs vêtements et leur halètement prenaient une résonance inquiétante dans cette atmosphère figée. Ils traversèrent un vaste espace nu et arrivèrent devant une immense fosse circulaire d'où jaillissaient des lumières accompagnées d'indéfinissables grondements.

C'était, pour autant qu'ils pussent en juger, une succession syncopée d'images ou de tableaux virtuels, multidimensionnels, qui s'élevaient sur une hauteur de dix mètres. Ils s'immobilisèrent et, tout en reprenant leur souffle, tentèrent de donner une cohérence à cet incessant tourbillon sonore et visuel. Il leur fallut un bon moment pour accoutumer leurs yeux aux éclats fulgurants et saccadés qui crevaient le rideau de ténèbres. Ils crurent distinguer des êtres sombres surgissant de failles célestes et se répandant en masse sur les mondes matériels, des visages épouvantés, grimaçants, qui se superposaient aux étoiles mourantes de systèmes solaires en perdition, des planètes détruites, des colonnes humaines dirigées vers des enclos, des cadavres jetés dans les fleuves…

— Est-ce que tout cela a un sens ? soupira dame Anthya.

— Je l'ignore, répondit Yvain. Si ce sont les archives, on dirait qu'elles sont devenues folles. Voilà qui explique peut-être le trouble des Chronodes : sans Anataos, ils sont incapables de tirer la signification des archives, de prévoir l'avenir. C'est sans doute la raison pour laquelle ils ont suspendu les expéditions sézamoniales.

— Nous sommes donc devenus inutiles, murmura Anthya d'une voix défaite.

— Les Sézamons ont-ils été un jour utiles ?

Elle leva la tête vers lui. Les lueurs changeantes de la fosse soulignaient les lignes pures et douces de son visage. Elle avait rajusté à la hâte sa robe déchirée et maculée de sang. Une envie subite de la serrer dans ses bras traversa Yvain. Un reste de pudeur l'en dissuada.

— Je ne considère pas comme inutile l'assistance évolutive offerte aux humanités, protesta-t-elle.

— Les humains ont-ils réellement besoin de notre aide pour évoluer ? Au mieux nous hâtons ce qui est déjà inscrit dans le temps,

au pire nous leur interdisons d'en appeler à leur souveraineté. Nous sommes des dieux falsifiés et les paradis que nous tentons d'établir sont aussi faux que nous.

Ils contemplèrent en silence les images convulsives et cauchemardesques qui s'entremêlaient au-dessus de la fosse. Anthya se sentait transpercée par le vide. Jusqu'alors personne n'avait remis en cause son rôle de Sézamone. Les expéditions sur les mondes matériels, les conseils prodigués aux humains dont elle surveillait les progrès, les cultes qui s'établissaient et se défaisaient sur son nom, les prières que lui adressaient des hommes et des femmes fous d'espoir, l'adoration qu'elle lisait dans les yeux des enfants, tout cela constituait sa raison de vivre, plus rien n'aurait de sens si tout cela lui était retiré.

— Je sais… commença-t-elle.

— Vous savez quoi ?

— La fin… la fin d'Anataos… la fin du réseau-Temps…

Elle s'affaissa silencieusement sur les dalles. D'une pâleur extrême, elle semblait reposer paisiblement au milieu de la flaque grise et figée de sa robe. Yvain se pencha sur elle, glissa les mains sous sa nuque et lui souleva délicatement la tête. L'absence d'expression de ses yeux l'alarma. Il avait l'impression qu'un invisible courant d'air soufflait la lumière de sa vie.

— Inutile… La fin… gémit-elle.

Il comprit alors que les permanents du réseau-Temps, qu'ils fussent Chronodes ou Sézamons, n'existaient que par leur fonction. Ils n'avaient pas de mémoire propre, donc pas de racines. Ils s'estimaient supérieurs aux races humaines, pensaient maîtriser les paramètres de l'espace et du temps et pourtant ils n'avaient aucun point d'ancrage dans la matière. Ils ne vivaient que par procuration, et s'ils guidaient les peuples humains, c'était davantage pour se glorifier de leur propre importance que par générosité. Ils s'étaient exclus du jeu de la création, de la gravité, de la chronologie, de la mort, de la transformation… Peut-être avaient-ils été animés par les meilleures intentions lorsqu'ils avaient fondé le réseau, mais ils avaient perverti le système, dont ils avaient poussé les mécanismes jusqu'à l'absurde : ils dépendaient désormais autant des humains que les humains dépendaient d'eux.

— Nous pouvons encore être utiles ! cria Yvain.

Elle entrouvrit la bouche.

— Comment ?

Sa voix n'était plus qu'une flamme lointaine, fragile.

— En aidant Rohel Le Vioter à lutter contre Cirphaë et à récupérer Lucifal, dit-il avec l'énergie du désespoir.

— Où ?

— Nous nous rendrons à arksl, la capitale du sous-peuple des

fluviales. Les matrones de la cité nous indiqueront la direction à suivre. Nous réquisitionnerons une barge.

Il vit que ses mots redonnaient énergie et chaleur à dame Anthya. Elle s'en sortirait à la condition qu'il la comble de raisons de vivre.

Il déposa un baiser sur les lèvres glacées de la jeune femme.

— À moi également tu peux être utile, ajouta-t-il dans un souffle.

Elle cligna des yeux en signe d'acquiescement.

Tout à sa joie, il ne se rendit pas compte que les archives intemporelles brillaient à présent d'un vif éclat et qu'une étoile blanche se levait au-dessus des mondes morts.

# CHAPITRE V

En même temps que ses facultés physiques et mentales, Bouche-Cousue avait naturellement récupéré sa verve et, comme si elle en voulait à ses sœurs pour leur avoir offert momentanément le spectacle de son impotence, elle menait une vie d'enfer à son équipage. Les vents ne faiblissaient pas et la barge filait bon train sur le grand Fleuve-Temps. En contrepartie, les fluviales et leur passager étaient contraints de recourir fréquemment aux services de leur mémoriant.

La communication avec Nya avait fini par devenir un réflexe chez Rohel. Dès qu'il avait la sensation d'un manque, il se dirigeait instinctivement vers les paniers, attrapait le mémoriant, dégageait le canal réminiscent et s'abîmait dans l'échange mnémonique. Après avoir recouvré l'intégralité de ses souvenirs, il prenait conscience que ces absences se produisaient n'importe quand, à son insu, et il était traversé par la pénible sensation d'avoir frôlé le pire.

Il caressait distraitement Nya, qui avait la manie de se lécher les pattes après chaque échange. Il aurait suffi qu'elle disparaisse, que son panier soit renversé par une rafale de vent, qu'elle roule sur le pont et tombe dans l'énergie-Temps pour qu'il soit définitivement privé de mémoire, pour qu'il erre comme une ombre jusqu'à ce que la mort vienne le chercher.

— Nous ne pouvons pas enfermer les mémoriants dans le compartiment intérieur, lui avait affirmé Double-Jeu. Ils y seraient certes à l'abri, mais ils supportent mal l'enfermement, et les cloisons et le plancher de roche balsanique nuiraient à la qualité de leur mnémosisme.

— Ils sont agiles, avait ajouté Sylph d'une voix aigrelette. Ils se débrouillent toujours pour retomber sur leurs pattes. Et le vent ne peut pas les emporter : ils plantent leurs griffes dans le balsan en

attendant que la tempête se calme.

Sylph commençait à perdre ses rondeurs de femme et à flotter dans sa robe. La bouche ornée d'une moue boudeuse, elle réagissait de plus en plus vivement aux réflexions de ses sœurs. Il lui arrivait même de rembarrer l'ancienne lorsque celle-ci s'avisait de lui donner un ordre. Les autres mettaient son agressivité sur le compte de sa transformation physiologique – lors de leur première expédition, elles avaient toutes été perturbées par les variations d'âge – et ne lui en tenaient pas rigueur.

Au contraire de sa jeune sœur, Cascade-Riante semblait avoir retrouvé sa joie de vivre depuis que la barge s'était élancée sur le grand Fleuve-Temps. Ses rires et ses chants ponctuaient les sifflements du vent et les grondements sourds du courant. De temps à autre, elle retirait sa robe, s'allongeait sur le pont et s'abandonnait aux caresses brûlantes de Zos. Elle ne détestait pas non plus offrir son corps au regard de Rohel. Elle s'arrangeait même pour s'étendre non loin de lui, dans son champ de vision. C'était le premier homme qui lui inspirât le désir réel, profond, d'être femme. Cela lui avait été relativement facile de s'en défendre dans les courants vieillissants – car la sénescence prématurée n'incitait pas à la fête des sens –, mais maintenant qu'une sève vigoureuse, joyeuse, courait dans son corps, elle n'avait pas envie de lutter contre cette aspiration. Seuls lui importaient le moment présent et cette sensation délicieuse d'être livrée, nue, offerte, aux rayons torrides de l'astre fixe et aux yeux du passager.

Elle voulait oublier l'engagement qu'elle avait pris quelque temps plus tôt dans une salle obscure d'Olymbos, mais son mémoriant la rappelait infailliblement à son devoir. Elle était liée à son serment et cela même si les paroles d'Épaules-d'Homme avaient soulevé un vent d'espoir en elle : les événements dramatiques qui se déroulaient à Olymbos avaient peut-être modifié le cours des choses. C'était une pensée parfaitement égoïste, mais l'égoïsme était probablement le remède le plus efficace contre la névrose dans un espace aussi confiné qu'une barge. Toutefois, elle n'osait pas encore soutenir le regard de Rohel, ce regard d'un vert intense et lumineux qui semblait la fouiller jusqu'au fond de l'âme.

Après leur rencontre avec les chasseurs, ils n'avaient pas croisé d'autre expédition sur le fleuve. Bouche-Cousue maintenait la barge à quelques dizaines de mètres de la rive, comme si elle craignait de s'aventurer au cœur de l'énergie, comme si elle éprouvait le besoin de garder la terre à portée d'œil. Le paysage ne variait guère : aux plateaux succédaient des montagnes dont les sommets se perdaient parfois dans d'épaisses brumes. Le Vioter ne décelait aucune trace de vie, animale ou végétale, sur ces versants gris, désolés, ensevelis dans un silence mortuaire.

— Le fou qui s'aviserait d'habiter au bord du fleuve se retrouverait rapidement de l'autre côté de la porte, avait dit Double-Jeu.

— Quelle porte ?

— La porte des mondes de l'Au-delà… Les mondes d'où l'on ne revient pas.

Dissimulée sous ses cheveux, Double-Jeu avait l'étrange manie de le dévisager, sournoisement, toujours de biais ou par en dessous. Elle donnait l'impression de détenir un secret trop lourd à porter, ou encore de fomenter quelque mauvais coup. Quant à Coup-de-Trique, ses mines enjôleuses, ses frôlements insistants et ses gestes équivoques devenaient à la longue irritants.

Des trois intermédiaires, c'était incontestablement la compagnie de Cascade-Riante qu'il préférait. Sa gaieté et sa robustesse sensuelle étaient les rares notes d'allégresse d'une symphonie lancinante et lugubre.

Une allégresse à laquelle il était d'autant plus sensible qu'il recouvrait lui-même jeunesse, vigueur, et que le vieillissement accéléré lui avait laissé d'étranges sensations : grâce à Nya, il se remémorait ce qu'il avait éprouvé dans son corps vieilli, il gardait en lui le souvenir d'un déclin futur. Sa peau s'était flétrie, ses os avaient craqué, ses sens s'étaient altérés, son cerveau s'était embrumé. Il vivait désormais avec le vieillard qu'il serait un jour, et sa main presque momifiée était comme un rappel de cette insolite cohabitation.

— Ce n'est qu'un vieillard virtuel, avait déclaré Cascade-Riante. Un vieillard qui correspond à votre état présent. Les expériences auxquelles vous serez confronté modifieront sans cesse votre vieillard. Il dépend de votre passé et de votre présent. J'ai participé à plus de cent expéditions sur les affluents du Temps et mes vieillards se sont révélés à chaque fois différents. Les futurs ne sont pas figés.

— Ne dis pas de bêtises ! était intervenue Bouche-Cousue, qui n'avait rien perdu de la conversation. Je suis devenue la vieille femme que j'ai connue quand j'étais jeune.

— C'est normal ! avait répliqué Cascade-Riante dans un grand éclat de rire. Tu étais déjà mal embouchée !

Rohel s'habituait peu à peu à l'absence de sommeil. Il sentait qu'il lui manquait quelque chose, une porte ouverte sur les rêves peut-être, mais son métabolisme s'était naturellement adapté aux lois physiques du réseau-Temps. Cependant, il ressentait parfois le besoin de s'asseoir contre le montant d'un coffre ou contre le mât, de fermer les yeux et de laisser dériver ses pensées. Elles le ramenaient toujours vers Saphyr, vers la pièce ensoleillée qui abritait leurs ébats à la fois tendres et fougueux. Il la revoyait, allongée sur le lit, endormie, paisible, confiante, à demi recouverte par le torrent ambré de ses

cheveux. Demain elle chanterait, et sa voix d'une pureté de diamant redonnerait confiance et sérénité à tous ceux qui vivaient dans le désespoir.

Il rouvrait les yeux.

Des femmes s'agitaient sur le pont d'un étrange navire à voile. L'une était à peine sortie de l'adolescence, trois autres étaient dans la force de l'âge, la dernière enfin, qui tenait fermement la barre du gouvernail, était une ancienne aux cheveux blancs et au visage ridé. Un vent violent plaquait leurs robes sur leurs corps. L'immense fleuve sur lequel ils naviguaient ne charriait pas de l'eau mais une sorte d'énergie noire, bouillonnante et condensée. Sa main gauche, couverte de taches brunes et de rides, l'élançait. Son regard accrochait une rangée de paniers alignés au pied du mât.

Nya.

Il devait d'urgence communiquer avec Nya.

Nya l'appelait. Elle aurait certainement les réponses aux innombrables questions qu'il se posait. Ses souvenirs s'arrêtaient au moment où il rencontrait une femme lépreuse, ses deux enfants et un homme hirsute au beau milieu d'une plaine inondée de ténèbres. Il se levait, agrippait le mémoriant par la peau du cou, le sortait de son panier. Nya le fixait de ses grands yeux jaunes, dans lesquels il croyait déceler des lueurs d'ironie.

Que fallait-il faire, déjà ? Ah oui, écarter les poils de l'abdomen, dégager la gaine de peau, libérer le canal réminiscent, l'étirer avec délicatesse… Nya ronronnait de plaisir, comme si elle avait attendu ces instants avec une grande impatience.

Il posait l'extrémité humide et évasée du canal sur son cou. Sa mémoire lui était alors redonnée, plus vive et plus nette qu'avant. Enfin relié à lui-même, il caressait son mémoriant avec reconnaissance. Puis une angoisse sournoise revenait le tarauder.

Et s'il perdait Nya…

— Les réserves de vivres et d'eau diminuent, lança Coup-de-Trique en refermant le couvercle du coffre.

— Nous arriverons bientôt au relais d'elceiS, dit Bouche-Cousue. Nous y referons le plein.

— C'est tout noir, droit devant ! cria Sylph.

— Je n'aime pas ça, maugréa l'ancienne.

La tempête fondit sur eux comme un gigantesque oiseau de proie. Le vent se fit de plus en plus virulent, le ciel et les montagnes environnantes disparurent sous un voile noir, plus sombre encore que le cœur de l'énergie. Bien que les fluviales eussent abaissé la voile et jeté l'ancre, les vagues écumantes secouèrent la barge avec une rare violence. La roche balsanique de la coque émettait de longs gémissements assourdis, entrecoupés par les claquements sinistres des

haubans.

Comme s'ils avaient attendu la tempête pour prendre un peu d'exercice, les six mémoriants avaient sauté hors de leur panier et ils se promenaient à présent sur le pont mouvant. Le Vioter s'était d'abord inquiété de voir Nya, Xyo et leurs congénères s'exposer ainsi aux bourrasques, mais il s'était rapidement rendu compte que leurs griffes puissantes, solidement plantées dans le matériau poreux de la barge, les préservaient de toute mauvaise surprise. Ce déchaînement des éléments paraissait les avoir électrisés. Poussant des miaulements joyeux, stridents, ils exécutaient des cabrioles et jouaient avec les bouts de drisse qui dansaient au-dessus de leur tête comme des serpents ivres de fureur. Nya elle-même, d'habitude si calme, s'amusait comme une folle. De longues ondulations parcouraient sa fourrure grise, révélaient des bandes de peau hérissée et des cicatrices. Une flamme nouvelle, intense, illuminait ses grands yeux jaunes.

Les fluviales, y compris l'ancienne qui avait déserté le banc de navigation, s'étaient rassemblées près du mât. Le vent transportait un crachin poisseux et glacé qui imprégnait les vêtements et les cheveux. La barge gîtait de plus en plus, arrachant des grincements horripilants au guindeau de l'ancre.

— Nous devrions descendre dans la cabine, suggéra Coup-de-Trique, inquiète.

— Attendons d'abord de savoir dans quel sens se dirige la tempête, lâcha Bouche-Cousue.

— Quelle importance ? maugréa Le Vioter.

— Si elle apporte le vieillissement, je risque de franchir la porte sans retour, et j'aurai quelques dispositions à prendre.

— Vous pouvez les prendre sans vos sœurs.

— Les équipages sont solidaires de leur ancienne, telle est la règle des fleuves.

Ils étaient obligés de hurler pour couvrir les mugissements du vent et les grondements de la tempête qui les happait maintenant comme une bouche hideuse et noire.

Un pan de la mémoire de Rohel s'envola subitement sur une rafale.

Que faisait-il sur cette petite embarcation prise dans une épouvantable tourmente ? Il ne connaissait pas les cinq femmes qui se tenaient à ses côtés. Deux d'entre elles, une ancienne aux cheveux gris et une blonde au visage sensuel, serraient dans leurs bras de petits animaux à la fourrure grise. De leur abdomen s'échappait un ruban rosâtre et palpitant dont l'extrémité évasée, semblable à une ventouse, était fixée sur le front ou la joue des deux femmes.

Nya.

Communiquer avec Nya.

La dernière chose dont se souvenait Rohel, c'était le palais épiscopal de la planète Orginn, le siège du Chêne Vénérable. Cela faisait cinq années universelles qu'il s'était engagé au service du Jahad, le service secret du Chêne. Cinq années que, tout en accomplissant différentes missions sur les mondes environnants, il surveillait les travaux des Ulmans chercheurs. Ils avaient accompli des progrès considérables dans la mise au point du Mentral, grâce à laquelle l'Église Vénérable espérait soumettre tous les mondes recensés. Grâce à un plan holographique très ancien du palais, Rohel pénétrait à sa guise dans le laboratoire secret par une succession de galeries condamnées. Les chercheurs et leurs assistants n'avaient à aucun moment détecté sa présence. Il guettait inlassablement le moment où jaillirait le Mentral. Il en avait besoin pour négocier la délivrance de Saphyr auprès du Cartel des Garloups de Déviel, une petite planète de la Seizième Voie Galactica. Le Cartel lui avait proposé le marché suivant : la liberté de Saphyr contre la formule du Chêne Vénérable.

Les chasubles vertes des chercheurs s'agitaient dans les faisceaux des lampes plafonnières, des syllabes et des formules incantatoires s'inscrivaient sur un immense tableau holo, Su-Pra Froll, le responsable du programme de recherche, prononçait des suites de sons en apparence incohérentes, la terre et les murs étaient parfois agités de légers tremblements…

Il lui sembla tout à coup qu'il y avait une suite à cette histoire : il ne s'était pas spontanément matérialisé sur cette étrange embarcation. Mais il eut beau en appeler à toute sa volonté, l'écran de ses souvenirs demeura obstinément noir.

Nya.

Elle détenait la clef de l'énigme.

Le regard de Rohel vint instinctivement se poser sur les paniers vides. Les yeux de trois femmes, dont l'une était à peine sortie de l'adolescence, volaient d'un point à l'autre comme des papillons affolés. Que cherchaient-elles ? Où était Nya ? Il leva les yeux et aperçut quatre animaux gris suspendus au mât par la seule force des griffes, une dizaine de mètres au-dessus du pont. Nya se trouvait parmi eux, mais elle ne semblait pas décidée à répondre à l'appel pressant et muet de son souvenant.

L'ancienne agrippa soudain le bras de Rohel.

— Une tempête rajeunissante ! Nous devons nous mettre à l'abri : la petite est en danger.

Il se retourna, dévisagea ardemment son interlocutrice. Elle n'éveillait aucun souvenir en lui.

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que je fais ici ?

— Pas le temps de vous expliquer.

Le vent déployait toute sa fureur. De longues vibrations parcouraient les barres du bastingage et les câbles du haubanage. Le mât de roche oscillait dangereusement, mais ces balancements ne perturbaient guère les mémoriants, qui continuaient tranquillement leur périlleuse escalade vers son faîte.

— Je dois communiquer avec Nya ! dit Le Vioter.

La vieille femme relâcha le petit animal qu'elle tenait dans ses bras.

— Plus tard, dit-elle. Pour le moment, les mémoriants n'ont qu'une seule envie : jouer. Les tempêtes leur font toujours cet effet.

— Faites-nous confiance, ajouta la jeune femme blonde avec un sourire chaleureux. Venez vous abriter si vous ne voulez pas être emporté de l'autre côté de la porte. Une tornade de Temps va bientôt déferler sur nous.

Les trois autres femmes, les deux brunes et l'adolescente, se ruèrent vers une trappe située à l'arrière du pont, juste devant le banc de pilotage, et se faufilèrent par un trou d'homme. Rohel jeta un ultime coup d'œil à Nya, qui, là-haut, se riait des bourrasques et de la pluie glacée. Il lui était difficile d'admettre que ce petit animal aux yeux jaunes détenait une partie cachée de sa vie. Puis il se rendit compte qu'il n'avait pas d'autre choix que de s'en remettre à l'ancienne et à son assistante. Visiblement, elles avaient l'habitude d'affronter le courroux du fleuve. Il hocha la tête et rejoignit la trappe en trois bonds.

Il s'y glissa, longea une coursive tellement étranglée qu'il dut la parcourir accroupi, passa devant un réduit qui ressemblait à une latrine et s'engouffra dans une cabine au plafond bas. Les trois femmes qui l'avaient précédé étaient déjà allongées sur des couchettes taillées directement dans le matériau de la coque. Leurs yeux grands ouverts semblaient contempler le vide. L'adolescente poussait de petits gémissements de peur. La petite pièce ne possédait pas d'ouverture ni de lampe, mais la luminosité diffuse qui émanait de la roche suffisait à l'éclairer.

— Allongez-vous, fit une voix dans le dos de Rohel.

Les mains chaudes de la jeune femme blonde se posèrent sur ses épaules et le poussèrent vers une couchette sur laquelle il s'étendit sagement.

Comme Saphyr lui paraissait loin, soudain.

Il l'avait quittée depuis un, non, deux ans… Deux ans qu'elle attendait son retour à des millions d'années-lumière d'Orginn. Tant que les Ulmans chercheurs du Chêne Vénérable n'auraient pas trouvé la formule du Mentral, il ne pourrait pas l'étreindre… Hier encore, il rôdait dans l'holothèque du palais épiscopal, à la recherche d'informations qui lui permettraient de pénétrer clandestinement dans

le laboratoire. Les Garloups de Déviel avaient évoqué l'existence d'un plan secret du palais, mais jusqu'alors, il avait eu beau compulser des centaines et des centaines de livres-holo, ses investigations n'avaient donné aucun résultat. Demain, à l'aube, il lui faudrait partir pour le Monde des Chutes, avec pour mission de saper les fondements de l'ancien culte impérial et de préparer l'avènement de la nouvelle religion du Chêne. Il y resterait l'équivalent de trente jours universels. Trente jours, une éternité.

Comment était-il arrivé dans cette barque ballottée par la tempête ? Ces femmes avaient-elles un rapport avec sa mission sur le Monde des Chutes ? Avait-il été victime d'un hypsaut brutal ? Son vaisseau avait-il été happé par un flux intemporel ? Qui était cette Nya avec laquelle il devait absolument entrer en communication ?

Des crissements retentissaient à l'extérieur de la coque. Le vent mugissant s'acharnait sur la frêle embarcation, de plus en plus chahutée. Le Vioter devait s'agripper fermement au rebord de sa couchette pour ne pas être projeté sur les cloisons ou sur le plancher. Son regard fut tout à coup attiré par la couchette voisine : là où s'était tenue une adolescente quelques instants plus tôt se trouvait maintenant une fillette d'une dizaine d'années, hagarde, terrorisée, et dont la robe trop grande lui drapait le corps comme une couverture.

— Pourvu que cette maudite tempête s'éloigne avant que la petite soit passée de l'autre côté de la porte natale, murmura l'ancienne.

Le Vioter observa sa main gauche d'où montait une indéfinissable douleur : elle paraissait plus vieille que le reste de son corps. Une idée absurde. Sa vie tout entière semblait avoir basculé dans l'absurde.

Un craquement prolongé et sinistre domina soudain le vacarme extérieur. Un soubresaut brutal agita l'embarcation, qui donna l'impression de se disloquer.

— Le filin de l'ancre ! cria l'ancienne. Il a craqué ! La barge dérive.

Sa voix rauque tira les trois autres femmes de leur torpeur et entraîna une recrudescence de larmes et de cris chez la fillette.

Le Vioter n'appréhendait pas la réalité d'une scène dont il était pourtant l'un des acteurs principaux. Il percevait le fracas caractéristique d'une tempête, les ululements du vent, les rugissements des vagues s'écrasant sur la coque. Les femmes se lançaient des regards à la fois interrogateurs et hébétés. On aurait dit qu'elles ne se connaissaient pas, qu'elles venaient de se réveiller, comme lui, au beau milieu d'un horrible cauchemar.

Il ne comprenait pas comment il était passé directement de Déviel, d'où il était parti une semaine universelle plus tôt, à la cabine de pierre de cet étrange navire. Il croyait encore entendre les voix caverneuses des émissaires Garloups.

— Si vous ne ramenez pas le Mentral, princeps Le Vioter, vous ne reverrez jamais la féelle.

— Rien ne m'assure que je la reverrai si je vous livre la formule.

— C'est un risque que vous devez courir.

— Pourquoi n'allez-vous pas chercher le Mentral vous-mêmes ?

— Nos calculs de probabilités donnent un pourcentage de réussite plus élevé si nous utilisons un homme. Certaines subtilités humaines nous échappent encore.

— Pourquoi moi ?

— Les calculs de probabilités vous ont désigné, princeps Le Vioter. Les Ulmans chercheurs du Chêne Vénérable n'ont pas encore mis le Mentral au point, mais leurs travaux devraient bientôt porter leurs fruits. Vous vous engagerez dans leur service secret, le Jahad. De la sorte, vous serez à peu près libre de vous promener dans le palais et de trouver un moyen de pénétrer dans le laboratoire secret du Chêne.

— Quel usage comptez-vous faire de cette formule ?

— Cela ne vous concerne pas. Le Mentral contre la féelle Saphyr : ce contrat n'est pas négociable.

— Puis-je la voir une dernière fois avant de partir ?

— De loin seulement. Et pour vous prouver qu'elle est bel et bien en vie, princeps Le Vioter.

Il l'avait donc aperçue, prostrée sur la banquette, au travers de la vitre sans tain d'une minuscule cellule. Il avait hurlé son nom, mais sa voix s'était brisée sur les cloisons isolantes. Percevant toutefois sa présence, elle avait levé la tête et lancé un regard éperdu dans sa direction. Il avait serré les poings de rage. Tout autour de lui, les émissaires Garloups, dissimulés sous d'énigmatiques cagoules et capes noires, avaient observé sa réaction avec un intérêt mal dissimulé, un intérêt identique à celui que les entomologistes portent aux insectes. Non contents d'avoir massacré ses parents, ses frères, ses sœurs et tous ceux du grand peuple de la Genèse, ils avaient enlevé la féelle Saphyr, l'être qu'il aimait plus que tout au monde, plus que lui-même. Ils le séparaient d'elle en l'expédiant à des millions d'années-lumière de là… Ils lui volaient sa vie, ils lui arrachaient l'âme.

Elle avait pleuré, de l'autre côté de la vitre, mais d'intenses lueurs d'espoir et d'amour avaient traversé ses merveilleux yeux aigue-marine. Bien qu'elle ne l'ait pas vu, elle lui avait souri, elle l'avait encouragé, elle l'avait aidé à prendre sa résolution. Elle était vêtue d'une robe bleue qui mettait en valeur la blancheur de sa peau et l'ambre de ses cheveux…

— La barge ! Elle dérive ! répéta la plus âgée des femmes. Il faut l'en empêcher !

Comme pour corroborer ses dires, l'embarcation partit dans un travers brutal, une volte-face presque complète. Arrachés de leur

couchette, les passagers roulèrent sur le plancher. La fillette poussa des hurlements déchirants. Le front de Rohel percuta violemment un genou ou un coude et, sous le choc, son arcade sourcilière éclata. Un flot de sang lui dégoulina sur les yeux, sur le nez, sur le menton, des fleurs pourpres s'épanouirent sur le haut de sa combinaison. Empêtrées dans les plis de leur robe, les femmes se gênaient mutuellement et poussaient des glapissements affolés. Une odeur de sang, de sueur et d'urine se répandit dans l'air confiné de la cabine.

— Nya ? cria Le Vioter.

Personne ne lui répondit. Nya ne faisait pas partie de ces femmes. Mais pour quelle raison devait-il la rencontrer ? Avait-elle un rapport quelconque avec le Chêne Vénérable ? Était-elle l'intermédiaire qui l'introduirait au sein du Jahad, le service secret de l'Église ?

De longs craquements parcouraient la barge brimbalée par le vent et les courants. S'il n'intervenait pas dans les secondes qui suivaient, elle risquait de se désarticuler et de s'abîmer à jamais dans l'élément vaporeux. Une nouvelle embardée le projeta contre une cloison, mais, ne se laissant pas prendre au dépourvu une deuxième fois, il amortit le choc avec les mains.

Il se rendit alors compte qu'il ne maîtrisait plus tout à fait sa main gauche. Elle ne portait pourtant aucune trace apparente de blessure ou de brûlure, elle était simplement comme étrangère à lui-même.

— La barge…

Il distingua une jambe dénudée posée en travers sur la sienne. Elle appartenait à la femme la plus âgée, dont le visage, encadré de cheveux gris en bataille, exprimait une indicible souffrance. Il en comprit les raisons lorsqu'il remarqua que son pied formait un angle insolite avec son genou et que les esquilles de son tibia brisé dessinaient des reliefs inégaux sous la peau. Elle s'était probablement cassé la jambe sur l'arête verticale d'une couchette. Elle ne pleurait pas, ne gémissait pas, mais ses yeux exorbités étaient ceux d'une folle. Il n'y avait plus rien à attendre d'elle, pas davantage d'ailleurs que des autres.

Sa longue formation de princeps l'avait accoutumé à prendre des initiatives, à aller au-devant du danger plutôt que d'attendre et de subir. « Il est plus facile de parer les coups lorsqu'on les voit venir », disait Phao Tan-Tré, son instructeur. D'un énergique revers de manche, il essuya le sang qui s'écoulait de sa blessure et s'engagea dans la coursive. Elle menait certainement au pont supérieur puisque c'était la seule issue apparente de la cabine. Il progressa lentement sur le plancher mouvant. Il déboucha sur un espace dégagé et circulaire d'un diamètre de deux mètres. Relevant la tête, il repéra les linéaments d'une trappe. Elle n'était pas verrouillée et il lui suffit de se redresser et de pousser sur le volet pour l'entrebâiller.

Il fut instantanément giflé par une rafale de vent et des trombes d'une pluie poisseuse et glacée. Il faillit lâcher la trappe, mais il s'arc-bouta sur ses jambes, agrippa la tranche de l'ouverture et se hissa en force sur le pont.

Aucune sensation dans la main gauche.

Un spectacle dantesque l'attendait dehors : l'embarcation volait de vague en vague, plongeait brusquement dans les creux, frappait des murailles de plein fouet. Ce n'était pas de l'eau qui se tordait ainsi de fureur, mais une substance noire et vaporeuse qui évoquait une brume dense et polluée.

Pourquoi se retrouvait-il seul sur cet étrange bateau rectangulaire ?

Quelques heures plus tôt, Phao Tan-Tré, son instructeur, lui avait ordonné de s'installer dans la position de veille au repos et de chercher le point de convergence des énergies. Avait-il atteint ce niveau de conscience où s'abolissaient les lois fondamentales de l'espace et du temps ?

Où était Nya ? Qui était Nya ?

Il n'agissait maintenant que par réflexe, par instinct. La substance noire sur laquelle flottait le bateau lui paraissait dangereuse, un peu comme ces émanations gazeuses et toxiques des usines de Maléricor, un monde industriel. Tout en évitant les langues des vagues qui venaient lécher le pont, il se dirigea précautionneusement vers la barre du gouvernail. Des pans de la voile abaissée lui cinglèrent le visage. Le sang coulait en abondance de son arcade ouverte. Il lui fallait absolument amener l'embarcation dans les contre-courants latéraux. Eux seuls étaient susceptibles de la sortir du cœur de la tourmente et de la ramener vers la rive.

Contraint de modifier ses points d'appui en permanence – un exercice que Phao Tan-Tré appelait « le centre de gravité mobile » –, s'agrippant aux câbles de haubanage qui sifflaient tout autour de lui, il parvint à gagner le banc de navigation et à saisir la barre. Il rencontra d'abord les pires difficultés à la maîtriser : rendue glissante par la pluie, elle ne cessait de tressauter, comme si le gouvernail était pris dans de puissants courants contraires. De plus, il manquait de force dans la main gauche, qui ne lui obéissait que partiellement, qui ne lui appartenait plus. Il repéra les contre-courants entre les vagues et les creux et orienta la barre, sur laquelle il se coucha de tout son long, de manière à ce qu'ils puissent happer le bateau. Il dut s'y reprendre à cinq reprises. Le froid le transperçait jusqu'aux os.

Il allait sûrement se réveiller dans la chambre du palais de son père.

Il s'était couché très tard, la veille. En compagnie de ses parents, il était allé écouter une féelle du nom de Saphyr. Elle donnait un concert

extatique dans le grand Théâtre de cristal. Elle venait d'une province lointaine et, bien qu'elle fût précédée d'une réputation flatteuse, c'était sa première prestation à Néopolis, la capitale planétaire d'Antiter. Il l'avait aimée dès qu'il l'avait aperçue, si fragile et si pure dans les faisceaux des projecteurs mobiles. De son côté, elle ne l'avait pas quitté des yeux pendant son tour de chant. Cette rencontre avait relevé de l'évidence, comme deux âmes sœurs qui se seraient reconnues et appelées. Son chant avait non seulement enchanté l'âme de Rohel, comme d'ailleurs celle de tous les spectateurs rassemblés dans le théâtre, mais ses yeux d'un bleu aigue-marine, sa longue chevelure d'ambre, son sourire et sa grâce lui avaient également ravi le cœur. Toute la nuit, il s'était tourné et retourné dans son lit, renié par le sommeil, échafaudant mille stratagèmes pour entrer en contact avec elle.

Il entendit un miaulement.

Sans relâcher la barre, il leva les yeux et aperçut six animaux à la fourrure grise et aux yeux jaunes qui se balançaient par les griffes en haut du mât.

Nya ?

# CHAPITRE VI

Arc-bouté sur la barre, trempé jusqu'aux os, transi de froid, ensanglanté, Rohel refusa de céder au découragement et tenta une nouvelle fois de placer l'embarcation dans les courants transversaux, mais de hautes murailles noires lui barrèrent le passage, s'écrasèrent sur la proue, submergèrent une grande partie du pont et freinèrent sa progression. Il lui fallait éviter les éclats de l'énergie noire et vaporeuse qui se déchaînait autour de lui. Son sixième sens, développé par les exercices de Phao Tan-Tré, lui soufflait que cette brume maléfique avait un rapport avec la douleur sourde qui émanait de sa main gauche et lui irradiait tout le bras.

À dix reprises, alors qu'il était sur le point de passer, de regagner la rive dont il devinait la masse sombre quelques dizaines de mètres plus loin, un mur compact se dressa devant lui et le repoussa vers le milieu du fleuve. Il hurla, serra les dents, agrippa fermement la barre et chercha un nouveau passage. La voile recroquevillée au pied du mât se gondolait sous les attaques du vent, se gonflait par endroits, se soulevait comme un gigantesque oiseau prenant son envol. La pluie épaisse et glacée tombait de plus en plus dru et les rafales ne parvenaient plus à en infléchir les cordes.

Était-ce une épreuve voulue par Phao Tan-Tré ?

Il ne se souvenait pas, pourtant, avoir pris pied sur ce navire d'un autre âge, mais Phao Tan-Tré, un vieillard au visage lisse et au corps d'une étonnante souplesse, avait plus d'un tour dans son sac. C'était un maître de Taho-Téhé-Ki, l'art plurimillénaire de la maîtrise des énergies fondamentales. Il avait fort bien pu expédier son élève à son insu dans l'œil de cette tempête. Ces éléments déchaînés n'étaient peut-être que des chimères, des leurres psychiques, un examen-vérité destiné à jauger son sens de l'adaptation et de la survie. Ou bien il se

trouvait au confluent des énergies astrales et telluriques, il assistait au fameux mariage du père Ciel et de la mère Antiter du Taho-Téhé-Ki.

Peut-être également jouait-il sa vie en cet instant précis ? Qui pouvait savoir ce qui passait par la tête d'un être aussi mystérieux que Phao Tan-Tré ?

Il refoula énergiquement la tentation d'abandonner. Même s'il était invité à vaincre un danger illusoire, il devait à tout prix s'en sortir par lui-même. Donnant d'incessants coups de barre, il esquiva les murs noirs et mouvants qui se refermaient sur lui.

Il lui sembla soudain que le vent faiblissait, que la pluie se clairsemait, que les crêtes des vagues s'adoucissaient. Un crissement prolongé s'éleva de l'étrave, comme si elle raclait un fond rocailleux. Une secousse ébranla l'embarcation, qui effectua un quart de tour sur elle-même avant de heurter le pied d'une falaise. Le courant la maintint dans cette position, calée sur tout son tribord contre la rive abrupte.

Exténué, frigorifié, effondré sur le banc de navigation, Rohel contempla l'immense fleuve tourmenté. Il avait réussi, il s'était échappé du cœur de l'ouragan. Il ne lui restait plus qu'à attendre que Phao Tan-Tré le ramène sur Antiter. La voile s'envola dans un crépitement prolongé, s'enroula autour du mât, qui ploya comme une herbe couchée par la bise.

De petits animaux à la fourrure grise et aux yeux jaunes dégringolèrent vers la proue en poussant des miaulements effrayés. Cinq d'entre eux parvinrent à se recevoir en souplesse sur leurs pattes, à se rétablir sans difficulté sur le pont, mais le sixième, emporté par son élan, rebondit sur le rebord extérieur de la coque. Il n'eut pas le temps de s'agriffer à la roche poreuse, il retomba de l'autre côté du bastingage et fut happé par une vague noire.

Les serres de l'angoisse se plantèrent dans le ventre de Rohel. Il eut le sentiment que la disparition de ce petit animal représentait une perte énorme. Les cinq autres se faufilèrent sous la barre inférieure du bastingage, se tinrent en équilibre sur l'étroite corniche qui surplombait la carène, tendirent le cou, fixèrent obstinément l'endroit où avait sombré leur congénère, se reculant d'un bond lorsque les crêtes de vagues se montraient menaçantes. Ils restèrent un long moment dans cette position, comme s'ils espéraient que la brume noire finirait par leur rendre leur compagnon. La pluie s'interrompit, le vent se calma, des colonnes de lumière grise tombant des nues criblèrent de cercles scintillants la surface moutonnante du fleuve.

— Nya ! hurla soudain Rohel.

Ce nom, surgissant du plus profond de lui, était spontanément sorti de sa bouche. Aucun des cinq animaux rescapés ne réagit. Était-ce Nya qui avait disparu dans le fleuve ? Pourquoi cette perspective

lui glaçait-elle le cœur ? Pourquoi Phao Tan-Tré ne se manifestait-il pas ?

Il ressentit la nécessité vitale de la rencontre avec Nya. Elle seule pouvait apporter les réponses aux innombrables questions qui le harcelaient.

— Nya !

Pas de réaction. Une peur immense envahit Rohel. Il crut qu'il s'était à jamais égaré dans cet univers, qu'il ne reverrait plus ses parents, ses frères, ses sœurs, ses amis, qu'il ne flânerait plus dans les rues ensoleillées de Néopolis, qu'il ne lancerait plus son cheval au galop sur les plaines, qu'il ne voyagerait plus dans les trains cristallins et suspendus, qu'il ne roulerait plus avec les filles sur l'herbe parfumée des parcs. Il avait ce sentiment étrange d'avoir quitté son monde natal depuis des années, d'avoir vécu mille aventures et dormi dans son lit la nuit dernière. Entre les deux s'était produit un glissement temporel, un trou noir qu'il ne parvenait pas à combler. Un trou noir où brillait la faible lueur d'un amour à la fois familier et inconnu.

— Nya !

Les cinq animaux se retournèrent, se décidèrent enfin à quitter la corniche et se dirigèrent lentement, la tête et la queue basses, vers les paniers renversés au pied du mât, reliés les uns aux autres par une corde de fibres végétales tressées.

— Nya ?

L'un d'eux releva la tête, parut hésiter quelques secondes sur la conduite à suivre, puis se détourna brusquement des paniers et courut vers le banc du navigateur. Il sauta sur les cuisses de Rohel et, avant que celui-ci n'ait eu le temps de réagir, se dressa à la verticale contre son torse. Il ronronnait bruyamment, comme s'il quémandait une caresse.

Nya. Le Vioter se souvenait qu'elle était pourvue d'un appendice ventral indispensable aux échanges. Mais il n'eut pas besoin de glisser les doigts dans la fourrure soyeuse de son abdomen : le long canal rose et palpitant sortit de lui-même de sa gaine de peau, comme un sexe à l'extrémité évasée, se glissa dans l'échancrure de sa combinaison lacérée et se posa sur sa poitrine.

Un flot de sensations, de sons, d'odeurs, de couleurs, de saveurs se déversa dans l'esprit de Rohel. Son passé lui était enfin restitué. Le fait d'être ainsi relié à lui-même, de redécouvrir le Rohel perdu dans la tempête de Temps, l'étrangla d'émotion. Le torrent de ses souvenirs emportait tout sur son passage.

Saphyr… Les Garloups… Le Mentral…

Durant la tempête, Nya avait été la dépositaire des syllabes maléfiques de la formule destructrice du Chêne Vénérable, elle avait porté en elle l'avenir des humanités des étoiles, une responsabilité

écrasante qui ne semblait pas l'avoir perturbée. Elle rengaina d'elle-même son canal réminiscent, s'allongea sur les cuisses de son souvenant et se lécha délicatement les pieds.

La tempête s'était définitivement éloignée. Le Vioter distinguait encore le cœur noir qui se déplaçait vers l'amont du fleuve, mais au-dessus de lui le ciel s'était dégagé et l'astre Zos brillait de tout son éclat. La coque crissait légèrement contre la falaise qui culminait à plus de trois cents mètres de hauteur et apparaissait maintenant dans toute sa majesté. Des frissons à peine perceptibles agitaient la surface de l'énergie comme des restes agonisants de la tourmente.

Revigoré par la chaleur bienfaisante de Zos, Le Vioter leva la main droite et se caressa le visage. Ses doigts en épousèrent les reliefs, mais ils n'en perçurent ni les rides ni les cicatrices, aucun de ces stigmates familiers laissés par les années. Il avait maigri : il flottait dans sa combinaison. Il lui sembla avoir gagné en souplesse et en vigueur ce qu'il avait perdu en masse musculaire.

Il lui fallait maintenant porter assistance aux cinq femmes enfermées dans la cabine. Dans quel état allait-il les trouver ? L'une d'elles ne serait plus jamais reconnectée à elle-même. Comme il était incapable de différencier les mémoriants, il ignorait qui, de l'ancienne à la jambe fracturée, des trois intermédiaires ou de la cadette ne rentrerait plus en possession de ses souvenirs.

Il se leva. Son arcade ouverte et sa main gauche l'élançaient. La substance visqueuse abandonnée par la pluie s'évaporait à la chaleur. Il caressa tendrement Nya avant de la reposer dans son panier. Les quatre autres mémoriants attendaient l'échange mnémonique avec une certaine impatience, comme en témoignait leur canal réminiscent dégagé.

*

Une puanteur de ménagerie régnait dans la cabine. Sang, sueur, urine et excréments mélangés. Allongée entre deux couchettes, l'ancienne, qui n'avait plus d'ancienne que le nom, gémissait sourdement. Les esquilles les plus effilées de son tibia brisé lui transperçaient la peau. Cascade-Riante, Double-Jeu et Coup-de-Trique tentaient de remettre de l'ordre dans leur tenue. Leurs gestes étaient mécaniques, leurs yeux hagards contemplaient le vide. Quant à la cadette, c'était à présent une fillette d'environ deux ans, qui babillait et gigotait sous sa robe. L'odeur fétide qui infestait la petite pièce émanait principalement d'elle.

Le Vioter décida de porter secours d'abord aux intermédiaires. Elles n'étaient – en apparence – pas blessées, mais leur robustesse ne serait pas superflue pour l'aider à hisser Bouche-Cousue sur le pont.

Penché à cause de la bassesse du plafond, il enjamba l'ancienne et s'approcha de Cascade-Riante, assise sur sa couchette. Lorsqu'elle l'aperçut, elle eut un mouvement de recul et poussa un petit cri d'effroi.

— N'ayez pas peur, dit-il d'une voix douce. Nous avons subi une tempête de Temps. Une partie de votre mémoire s'est envolée. Vous pourrez la récupérer en communiquant avec votre mémoriant.

Des lueurs de surprise s'allumèrent dans les yeux clairs et apeurés de la jeune femme. Elle avait minci pendant la tempête. Pour le reste, elle n'avait pas beaucoup changé : ses cheveux s'étaient épaissis, sa poitrine avait diminué de volume, et elle était maintenant imprégnée d'un reste de grâce enfantine. Elle fronçait les sourcils, cherchait visiblement à percer le mystère de l'homme qui s'adressait à elle.

— Où est mon mémoriant ? finit-elle par demander d'un ton péremptoire.

— Là-haut, sur le pont.

— Vous n'êtes ni un chasseur, ni un pêcheur, ni un sondeur. Vous n'appartenez pas aux sous-peuples, n'est-ce pas ? Qui êtes-vous ? Un seigneur Sézamon ?

— Seulement le passager que vous devez convoyer jusqu'à la source du grand Fleuve-Temps.

— Qu'est-il arrivé à votre arcade sourcilière ?

— Je me trouvais également dans la cabine. Une secousse nous a arrachés de nos couchettes. Je me suis heurté à quelque chose de dur et de coupant.

— Qu'est-ce qui me prouve que vous me dites la vérité ?

— Votre mémoriant vous le confirmera.

Elle hocha la tête, puis se releva en prenant appui sur la couchette. Sa robe était maculée de taches de sang.

Il l'aida à prendre pied sur le pont. Les flèches argentines de Zos enflammèrent sa longue chevelure blonde. Elle laissa à ses yeux le temps de s'accoutumer à la luminosité, puis elle se dirigea sans hésitation vers un panier à l'intérieur duquel elle plongea les mains. Elle leva son mémoriant et s'abîma dans un échange mnémonique à l'issue duquel elle fixa Rohel d'un regard ardent.

— C'est vous qui avez sorti la barge de la tempête, déclara-t-elle d'une voix défaite.

— Il fallait bien que quelqu'un le fasse.

Elle se mordilla la lèvre inférieure.

— Nous avons failli. Sans vous, vous que nous sommes chargées de convoyer jusqu'à la source du Fleuve, nous aurions sombré.

— L'ancienne ne pouvait rien faire : elle s'est fracturé une jambe.

Elle s'efforça de contenir ses larmes.

— C'était à nous, les intermédiaires, de prendre la relève.

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

Elle haussa les épaules.

— Peut-être que la tempête a été trop violente. Peut-être que nous ne sommes pas assez fortes pour affronter le Temps.

Les larmes roulaient maintenant sur ses joues pleines et lisses. Sa beauté s'était épurée, comme un dessin dont on aurait gommé les détails.

— Un des mémoriants est tombé dans le fleuve, avança Rohel.

— J'aurais préféré que ce soit le mien, souffla-t-elle. J'aurais oublié cette tempête pour toujours.

Elle inspecta les paniers du regard.

— C'est celui de Double-Jeu.

*

Cascade-Riante et Le Vioter prêtèrent d'abord main-forte à Coup-de-Trique, puis, lorsque cette dernière eut achevé sa communication avec son mémoriant, ils montèrent Bouche-Cousue sur le pont.

Isolées sur les fleuves de Temps, les fluviales étaient entraînées à faire face aux situations extrêmes. Les deux intermédiaires réduisirent donc la fracture de l'ancienne. Comme elles ne disposaient pas de produits anesthésiants, elles opéraient à vif, et Rohel dut s'accroupir aux côtés de Bouche-Cousue pour l'empêcher de se débattre. C'était désormais une femme d'une quarantaine d'années corpulente et vigoureuse dont les hurlements ininterrompus lui perforaient les tympans. Cascade-Riante fabriqua une attelle provisoire avec un manche de faubert et des bouts de câbles du haubanage.

Lorsque Bouche-Cousue se fut quelque peu apaisée, Coup-de-Trique lui apporta son mémoriant. À peine l'ancienne fut-elle reliée à ses souvenirs qu'elle se répandit en imprécations et agonit d'injures ses équipières.

— Misérables ! Pourquoi n'avez-vous pas appliqué la loi fondamentale des fleuves ?

— La tempête, avança timidement Cascade-Riante.

— Au diable la tempête ! On vous a enseigné les gestes de base dès votre petite enfance ! Vous avez eu peur, voilà tout ! Peur ! Votre lâcheté est indigne de vos mères ! Sans notre passager, sans cet homme venu d'un autre univers, nous aurions franchi la porte des mondes d'où l'on ne revient pas. Pour nous, cela n'aurait pas été grave, mais pour lui, lui que nos Mères nous l'ont confié…

Bien qu'allongée, elle s'agitait, trépignait avec une telle ardeur que le talon de sa jambe brisée heurta violemment le pont. Les mots s'étranglèrent dans sa gorge, un voile blême glissa sur son visage, elle perdit connaissance.

*

Poussée par une douce brise, la barge progressait lentement le long de la falaise. Cascade-Riante et Coup-de-Trique avaient ravaudé de leur mieux la voile, déchirée en plusieurs endroits, et l'avaient hissée sur le mât dont elles avaient consolidé le haubanage. L'embarcation n'avait pas trop souffert de la tempête, hormis quelques éléments du bastingage qui avaient volé en éclats et la base du mât qui s'était fendillée.

On avait installé Bouche-Cousue sur le banc de navigation. Elle avait insisté pour reprendre sa place. Chaque fois qu'elle faisait un mouvement, elle serrait les dents pour ne pas laisser échapper un hurlement. Sylph, assise à ses côtés, fixait obstinément la haute falaise. Avec le tissu de son ancienne robe, les deux intermédiaires lui avaient confectionné une combinaison grossière.

La question s'était posée de savoir s'il fallait redonner sa mémoire à la cadette. N'y aurait-il pas un insupportable décalage entre son petit corps et ses souvenirs d'adulte ?

Bouche-Cousue avait tranché :

— Apportez-lui son mémoriant. Elle sera capable de raisonner, elle aura conscience du danger et ce sera mieux pour tout le monde : nous n'aurons pas besoin de la surveiller. Et puis la coutume veut que chaque fluviale dispose librement de sa mémoire.

Lorsque ses souvenirs s'étaient déversés dans son cerveau, Sylph était restée prostrée un long moment, comme incapable de porter le poids de sa mémoire. Elle avait fini par se redresser, se diriger à quatre pattes vers le banc de navigation et s'asseoir à côté de l'ancienne. Depuis, elle restait immobile, arborant une expression tragique qui contrastait avec la rondeur enfantine de son visage.

Quant à Double-Jeu, même si elle se demandait ce qu'elle fabriquait là, même si elle ne reconnaissait pas les sœurs de l'équipage, elle participait sans rechigner aux manœuvres, conditionnée depuis sa tendre enfance à la vie sur les fleuves. Elle posait d'innombrables questions auxquelles les autres répondaient de leur mieux. À en juger par son vocabulaire et son comportement général, et bien que son apparence physique fût celle d'une adulte, elle avait régressé à un stade prépubère. Taraudée par les besoins de communication, elle venait souvent rôder autour des paniers, observait longuement les mémoriants, et ses lèvres remuaient alors silencieusement, comme si elle adressait une prière muette à l'absent.

— Le relais d'elceiS ! dit Coup-de-Trique.

Un large pan de la falaise semblait s'être effondré et le fleuve s'engouffrait dans la crique engendrée par cette soudaine cassure. La barge bifurqua sur tribord, pénétra dans l'anse, louvoya entre les récifs

dont les crêtes découpées affleuraient la surface de l'énergie et se dirigea vers un ponton identique à celui sur lequel Le Vioter avait attendu les envoyés du réseau. Il aperçut, édifiée au sommet d'une colline proche, une imposante construction aux murs d'énormes blocs de roche grossièrement taillée et au toit de pierres rondes et plates.

— Curieux, murmura Coup-de-Trique, la porte est restée ouverte…

Les deux battants de la porte principale entrechoquaient régulièrement le chambranle et troublaient le silence funèbre qui régnait sur les lieux.

La barge accosta en douceur. Coup-de-Trique sauta sur le ponton, un filin à la main, et, comme elles avaient perdu l'ancre de pierre polie, elle amarra l'embarcation à un pilot. Puis Cascade-Riante lui tendit Sylph, qui gigotait de fureur, par-dessus le bastingage.

— Repose-moi au sol ! Je peux me débrouiller toute seule ! piaillait la fillette. Je ne suis pas une gamine ! Tu n'es pas ma mère !

Insensible à ses vociférations, Coup-de-Trique lui bloqua les bras, les jambes, et la maintint serrée contre sa poitrine, tandis que Cascade-Riante et Le Vioter transportaient Bouche-Cousue sur leurs bras croisés en forme de siège. Ils durent prendre un luxe de précautions pour passer la blessée par-dessus la barre supérieure du bastingage. Chaque mouvement, chaque vibration ravivaient le feu de sa fracture et lui arrachaient de longues plaintes.

Au bout du ponton, ils empruntèrent l'étroit sentier tournant qui grimpait à l'assaut de la colline. Double-Jeu les suivait docilement, apathique, comme indifférente aux autres et à elle-même. Ils gravirent le sentier avec lenteur, s'interrompant de temps à autre pour permettre à Cascade-Riante, exténuée, en sueur, de reprendre des forces. Les cris perçants de Sylph et les lamentations de Bouche-Cousue déchiraient le silence. La menace sourde qui planait sur le relais d'elceiS déclencha un signal d'alarme dans l'esprit de Rohel. Il fouilla la colline des yeux, à la recherche de n'importe quel objet qui aurait pu lui servir d'arme, mais il ne remarqua rien d'autre, sur ce versant pelé, que d'énormes rochers aux lignes arrondies.

À quelques pas de la maison, il fit signe à Cascade-Riante de reposer Bouche-Cousue sur un rocher.

— Attendez-moi ici !

— Vous craignez quelque chose ? demanda Cascade-Riante.

Sans répondre, il franchit l'espace dégagé qui le séparait de la porte d'entrée et pénétra à l'intérieur de la bâtisse. Le silence y était encore plus dense qu'à l'extérieur. Une lourde odeur de chair équarrie et de sang lui agressa les narines. Il eut la sensation fugitive de s'être introduit dans une boucherie.

Deux bancs renversés gisaient sur le carrelage. Des assiettes

garnies, des verres à demi remplis, des couverts de roche taillée jonchaient une grande table rectangulaire.

Le Vioter perçut un mouvement dans son dos. Il saisit un couteau sur la table et se retourna. Il distingua, pendu à une poutre, un mémoriant qui se balançait, la tête en bas, au bout de ce qui semblait être son propre canal réminiscent. On lui avait crevé les yeux et ouvert l'abdomen. Ses entrailles s'échappaient de l'entaille béante.

— Quelle horreur ! fit la voix de Cascade-Riante derrière lui.

Livide, au bord de la nausée, elle entra à son tour dans la pièce.

— Je vous avais dit d'attendre dehors ! gronda Rohel.

— Bouche-Cousue m'a ordonné de vous accompagner. Ce n'est pas à vous, notre passager, de régler nos problèmes.

— Vous avez une idée de celui ou de ceux qui auraient pu commettre une telle horreur ?

Elle écarta les bras dans un geste qui exprimait à la fois l'impuissance et la fatalité.

— Des chasseurs, peut-être… Ou des sondeurs. Chez eux, les variations d'âge déclenchent parfois des accès de folie meurtrière.

— Les relais ne sont que des points de ravitaillement ?

— Ce sont aussi des ateliers de réparation. Outre le bois de chauffage, les vivres et l'eau, on y entrepose du matériel pour les barges. La vie est tellement difficile au bord des fleuves que les sœurs des relais sont régulièrement remplacées.

— Combien sont-elles ?

— Deux, trois ou quatre par relais, selon son importance. À elceiS, elles étaient quatre.

Elle se rendit compte qu'elle parlait de ses sœurs au passé. Elle se mordit les lèvres, tenta de percer l'indéchiffrable obscurité du regard mais ne vit rien d'autre que le mémoriant qui oscillait doucement au bout de son canal réminiscent.

Le Vioter se dirigea vers la porte entrebâillée du fond, suivi à distance de Cascade-Riante. La seconde pièce était aussi large que la première, mais beaucoup plus profonde. Des rayons de lumière tombaient de hautes lucarnes et saupoudraient le sol de paillettes d'argent. Les murs se couvraient de hauts rayonnages où s'entassaient pêle-mêle des sacs de jute, des caisses de bois, des bocaux colorés, des étoffes pliées, des pelotes de corde.

Des senteurs de céréales et de fruits secs s'insinuaient dans l'entêtante odeur de sang. Trois autres mémoriants avaient été pendus aux poutres. Les rayons obliques de Zos révélaient également les corps dénudés de femmes crucifiées aux montants des rayonnages.

Le ou les bourreaux des fluviales s'étaient acharnés sur leurs victimes avec une violence inouïe. Non contents de les éventrer et de leur crever les yeux, comme aux mémoriants, ils les avaient tailladées

sur tout le corps, avaient répandu du sel sur leurs blessures, leur avaient arraché les cheveux par poignées entières, leur avaient tranché les seins et leur avaient cloué les poignets et les chevilles avec des aiguilles de pierre.

Cascade-Riante tomba à genoux et, la tête posée sur le bas d'un mur, secouée de spasmes, régurgita tout ce qu'elle avait dans le ventre.

Le Vioter, Cascade-Riante et Coup-de-Trique se chargèrent de donner une sépulture décente aux quatre fluviales du relais d'elceiS. Ils transportèrent les cadavres devant la maison où, sur un ordre de l'ancienne et selon la coutume du sous-peuple des fleuves, Double-Jeu avait dressé un bûcher de crémation. Puis, pendant que brûlaient les corps et que l'ancienne entonnait la prière des mondes de l'Au-delà, ils nettoyèrent les pièces à l'aide des fauberts et de chiffons imbibés d'eau. Des lueurs farouches traversaient les yeux noirs de Coup-de-Trique, qui semblait très affectée par le sort tragique de ses sœurs et proche de sombrer dans la folie.

Les visiteurs avaient emporté des vivres, comme en témoignaient les nombreux emplacements vides des rayonnages, mais ils avaient laissé des réserves d'eau et de nourriture en quantité suffisante pour subvenir aux besoins de l'expédition.

Bouche-Cousue avait chargé Sylph de surveiller le fleuve du haut de la colline et de prévenir les intermédiaires au cas où une barge approcherait du ponton. La fillette s'était installée à califourchon sur un rocher d'où elle avait une vue générale sur les environs.

Tout en remplissant sa tâche de sentinelle, elle ressassait des idées aussi noires que les vapeurs brumeuses du Fleuve-Temps. Elle se sentait humiliée d'avoir ainsi régressé au stade de la petite enfance. Pourquoi Bouche-Cousue et les intermédiaires lui avaient-elles rendu la mémoire ? Elles s'étaient montrées encore plus cruelles que les bourreaux des fluviales du relais. Elles auraient mieux fait de l'abandonner à l'insouciance et à l'innocence de l'enfance. Elle avait été presque femme sur l'ailoneK, elle avait joué de sa séduction, elle avait tutoyé le désir, et voilà qu'elle se retrouvait enfermée dans le corps minuscule, ridicule, d'une enfant incapable de maîtriser ses sphincters. Elle maudissait le zèle de Xyo qui lui avait restitué ses souvenirs avec une exactitude et une acuité telles qu'elle avait cru revivre, l'espace de quelques secondes, ces précieux instants d'une existence perdue. Elle aurait préféré avoir, comme Double-Jeu, un esprit d'oiseau dans un corps d'adulte. Pourquoi n'était-ce pas Xyo qui avait été précipité dans le sein destructeur de l'énergie-Temps ?

Rohel ne lui aurait peut-être jamais appartenu, mais si elle avait conservé ses seins, ses hanches et son ventre de femme, elle aurait continué d'espérer. Elle avait régressé à un point tel qu'elle franchirait

bientôt la porte natale, réintégrerait le néant où elle se dissoudrait comme si elle n'avait jamais existé. Il ne resterait rien d'elle, pas même une poignée de cendres.

Des pensées haineuses déferlaient en vagues dans son esprit. Elle se demandait comment elle avait pu ressentir de l'affection pour Cascade-Riante, cette oie blonde et stupide qui ne songeait qu'à prendre des poses et siffler devant Rohel. Quant à Bouche-Cousue, Double-Jeu et Coup-de-Trique, elle les détestait comme elle aurait probablement détesté n'importe quelle fluviale de l'équipage. Elle n'exécrait pas tant les individus que les coutumes cruelles d'un sous-peuple soumis à la tyrannie des Chronodes et des Mères. Elle se réjouissait de la mort du Chronode et du retrait de la mer du Temps. C'était peut-être la fin du réseau, la fin d'un monde absurde.

En contrebas, le fleuve déroulait paisiblement ses anneaux sinueux et noirs. Le Temps, prédateur implacable, exigeait d'incessants sacrifices, dévorait ses propres enfants.

Une résolution farouche s'ancra en Sylph.

Elle ne serait pas la seule à être mangée. Il lui faudrait seulement agir avant de régresser à un âge où elle serait incapable de marcher.

Double-Jeu trouva un curieux objet à quelques pas du bûcher funéraire. Il ressemblait aux accélérateurs temporels que portaient les gardes de la sécurité extérieure d'Olymbos. Comme sa mère lui interdisait de toucher aux choses qui ne lui appartenaient pas, elle se garda bien de le ramasser. Elle oublia même d'en parler aux autres.

# CHAPITRE VII

Le couloir achronique donnait sur une petite pièce nue aux murs aveugles et lambrissés, éclairée par une bulle magnétique.

Comme à chaque fois qu'ils sortaient d'un transfert, Anthya et Yvain eurent besoin d'un long moment pour s'accoutumer à la gravité, et cela même s'ils supportaient mieux la gravité légère des mondes du bord du Temps que celle, plus dense et blessante, de l'univers matériel.

Dame Anthya avait pris soin de se changer avant de gagner le satellite de transfert d'Olymbos. Elle portait maintenant une ample combinaison blanche nettement plus pratique que ses habituelles tenues extravagantes. Elle avait enfoui la masse de ses cheveux noirs sous une toque grise et ronde. Ses yeux très clairs paraissaient démesurés dans son visage dégagé.

Yvain n'osait pas encore céder à la pulsion qui le poussait à se pencher sur elle et à l'embrasser. À sa manière très particulière de le fixer, il lui semblait pourtant qu'elle l'encourageait dans cette voie, mais il ne maîtrisait pas les subtilités des relations avec l'autre sexe et il préférait pour l'instant ne pas s'aventurer en terrain inconnu. Et puis les couloirs achroniques, y compris les couloirs intérieurs qui desservaient les principales cités des sous-peuples, n'étaient pas faits pour favoriser les rapprochements. On avait l'impression que le corps s'y désintégrait, se dissolvait dans le flot d'énergie superfluide. Durant les trajets, les Sézamons étaient de purs esprits qui fusaient sur d'impalpables courants.

Une petite porte s'ouvrit sur le mur opposé à l'entrée du couloir. Une grosse femme essoufflée, comprimée dans sa robe bleue, s'introduisit dans la pièce et se précipita vers les deux arrivants.

— Dame et seigneur Sézamons ! fit-elle d'une voix grasseyante. Je

suis Mariai, la réceptionniste. La bulle magnétique m'a signalé votre présence, mais comme je n'ai pas été prévenue de votre visite, je n'ai pas pu vous réserver un accueil digne de votre rang…

— Aucune importance ! coupa Yvain d'un ton péremptoire. Nous souhaitons contacter d'urgence le service des expéditions.

Des rides verticales se creusèrent sur le front de la grosse femme.

— Est-ce un ordre des permanentes d'Olymbos ?

— Des Chronodes, mentit Yvain.

Depuis qu'elle avait été affectée à ce poste, la réceptionniste n'avait encore jamais vu surgir à l'improviste des seigneurs des couloirs achroniques. Elle avait du mal à remettre de l'ordre dans ses idées.

— Pourquoi n'ai-je pas été informée par le protocole ?

Yvain lui décocha un regard noir.

— Il me semble vous avoir déjà dit que c'était un cas d'urgence ! dit-il d'une voix tranchante. Au diable le protocole ! Conduisez-nous immédiatement au service des expéditions.

— Bien, bien, seigneur Sézamon.

La grosse femme soupira et s'inclina, autant par déférence que pour dissimuler son embarras. Puis elle les introduisit dans une seconde pièce, où elle demanda, par l'intermédiaire d'un système de communication tubulaire, une escorte officielle pour deux visiteurs de prestige.

— Inutile, intervint Anthya.

— Il ne s'agirait pas qu'il vous arrive quelque chose dans les rues d'arksl, protesta la grosse femme.

— Elles ne sont pas sûres ?

— Des groupes de chasseurs, de pêcheurs et de sondeurs s'y promènent en attendant leur embarquement. Ce sont des hommes, et comme tous les hommes… (Elle s'interrompit, se rendant compte qu'elle allait proférer une bêtise.) Veuillez m'excuser, seigneur Sézamon, le bâtiment des expéditions est situé sur le quai principal du port et…

— Vous ne pouviez pas le dire plus tôt ? maugréa Yvain.

Il saisit Anthya par la main et se dirigea d'un pas résolu vers la porte de sortie.

— Mais votre escorte, gémit la grosse femme. Dame Sézamone… Seigneur Sézamon…

Insensibles aux lamentations de la réceptionniste, ils longèrent un étroit couloir, traversèrent plusieurs pièces en enfilade où vaquaient des femmes vêtues de robes bleues, se retrouvèrent sous un immense porche soutenu par des piliers aux fûts annelés et finirent par déboucher sur le trottoir d'une large avenue. De là, ils dominaient l'ensemble de la cité, qui s'étendait à perte de vue sur le versant d'une

haute colline. L'astre Zos déposait une lumière argentée sur les toits plats des constructions.

Les passants qui déambulaient sur les trottoirs étaient en grande majorité des femmes. Les unes tenaient des enfants par la main, d'autres, assises sur des blancs de pierre, donnaient le sein à leur nourrisson. Les voix enrouées des anciennes se mêlaient aux cris aigus et aux rires des adolescentes. De temps à autre passaient des groupes d'hommes, des chasseurs reconnaissables à leur combinaison noire et à leur trident, l'emblème de leur sous-peuple, des pêcheurs sanglés dans leur traditionnel uniforme de couleur rouille et armés de leur harpon. Plus rares étaient les sondeurs, les seuls individus du réseau à pouvoir s'immerger entièrement dans l'énergie-Temps sans risquer la mort instantanée, des êtres à la peau grise, épaisse, lisse, et vêtus d'un court pagne blanc qui ne dissimulait pas grand-chose de leur curieuse anatomie. Tandis que les chasseurs et les pêcheurs s'occupaient des méduses et autres animaux qui encombraient la surface, les sondeurs se chargeaient d'explorer les lits des fleuves, d'affronter les incarnants et d'éliminer tout amas minéral ou végétal susceptible de troubler la circulation de l'énergie. On leur prêtait d'étranges mœurs et eux, de leur côté, ne faisaient rien pour dissiper le mystère dont ils s'entouraient.

L'avenue se jetait quelques centaines de mètres plus bas dans une rue suspendue, une sorte de terrasse qui ceinturait la colline et était reliée au port par d'interminables escaliers. Des écriteaux rappelaient aux badauds que les effets des courants temporels se manifestaient à partir de cette limite.

— Auront-ils de l'effet sur nous ? demanda Yvain.

— Je n'en sais rien, répondit Anthya. À ma connaissance, aucun Sézamon ne s'est un jour aventuré sur les fleuves. Certains administrateurs prétendent que nous sommes immunisés contre les variations d'âge, mais cela reste à vérifier.

— Il est encore possible de renoncer à notre projet, suggéra Yvain.

Elle le dévisagea d'un air farouche.

— Renoncer à ce projet, c'est renoncer à la vie !

Elle désigna arksl d'un ample geste du bras. La ville s'étalait au-dessus d'eux, bruissante, vibrionnante, insouciante.

— Renoncer à ce projet, c'est peut-être condamner les sous-peuples, ajouta-t-elle.

— Rien ne prouve que la disparition d'Anataos soit liée à la présence de Rohel Le Vioter dans le réseau.

— Mon intuition me dit que tu as vu juste.

Elle se rapprocha de lui et glissa les bras autour de sa taille.

— Tu m'as ouvert le cœur et l'esprit, seigneur Yvain, dit-elle dans un souffle.

Elle se dressa sur la pointe des pieds et, indifférente aux regards étonnés ou réprobateurs des passantes, captura agilement la bouche d'Yvain.

*

Une agitation fébrile régnait sur les quais.

Les coques des barges, serrées les unes contre les autres, agitées par une légère houle, se frottaient dans des crissements sourds et répétés. Bien qu'elles eussent peu ou prou la même forme rectangulaire et qu'elles fussent fabriquées dans le même matériau – une roche balsanique extraite par les sondeurs des grands fonds de la mer du Temps –, elles étaient plus ou moins longues, plus ou moins hautes selon leur usage. Les voiles carrées étaient toutes composées de fibres végétales tramées, fournies par le sous-peuple des céréaliers.

Des équipages se préparaient à appareiller. Les fluviales chargeaient des caisses de vivres et des tonneaux d'eau, surveillaient l'embarquement de leurs passagers, pêcheurs, chasseurs ou sondeurs. Des cris stridents et des chants de départ montaient des entrepôts, des ponts ou des passerelles. Çà et là, on procédait aux premières manœuvres : les intermédiaires sortaient les barges de leur aire de mouillage à l'aide de longues gaffes qu'elles manipulaient avec une rare dextérité. Puis, lorsque leur embarcation s'était correctement placée sur le mince canal qui reliait le port au premier affluent du Fleuve, elles rangeaient les gaffes, hissaient la voile, bloquaient les drisses dans les guindeaux. L'ancienne, la navigante, prononçait alors la traditionnelle supplique adressée aux Pères Chronodes et aux Mères des fleuves.

Les Sézamons se frayèrent un difficile chemin jusqu'au bâtiment des expéditions. Dans l'agitation des préparatifs, on ne leur prêta qu'une attention distraite. Les anciennes, déjà installées sur le banc de navigation, houspillaient les intermédiaires et les cadettes au moindre signe de relâchement. La présence insolite de ces deux personnages sur les quais du port d'arksl aurait pourtant eu de quoi surprendre : ils ne présentaient aucun attribut caractéristique des sous-peuples, ni traits, ni vêtements, ni allure, et marchaient d'une manière pataude, maladroite, comme s'ils ne parvenaient pas à s'accoutumer à la pesanteur.

Anthya et Yvain pénétrèrent à l'intérieur du bâtiment des expéditions, un immense entrepôt inondé de lumière grise et séparé en deux parties par un comptoir démesuré. Une foule de fluviales divisées en trois catégories se pressait devant les guichets. Les responsables de navigation s'agitaient frénétiquement derrière le comptoir et, tentant de dominer le brouhaha, hurlaient les noms des anciennes, des

intermédiaires et des cadettes qu'elles regroupaient en équipages selon une procédure connue d'elles seules.

— Les femmes que nous avons croisées dans les rues de la cité ne partent jamais sur les fleuves ? demanda Yvain.

— Les matrones de la cité organisent des roulements, répondit Anthya. Et les sédentaires, les fluviales qui sont autorisées à participer aux fêtes de la fécondité, sont dispensées d'expédition. Les sœurs des fleuves sont le seul sous-peuple féminin du réseau : les garçons qu'elles mettent au monde sont répartis entre les sous-peuples masculins. Essayons d'approcher d'un guichet.

Ils y parvinrent en jouant des coudes et des épaules. Yvain avait toutes les peines de l'univers à écarter les robustes femmes qui se dressaient sur leur passage. Il avait l'impression d'être moins dense qu'elles, un peu comme de l'eau comparée aux rochers. En devenant Sézamon, il avait perdu sa matérialité, sa compacité. Et c'était pire pour Anthya, aussi fragile que du cristal et qui semblait sur le point de se briser à la moindre poussée de la foule.

— Qui êtes-vous et que venez-vous faire ici ?

La matrone qui officiait derrière le guichet s'était adressée à eux sans aménité, comme s'ils la dérangeaient dans son travail. Le fichu dont elle se couvrait la tête et les épaules faisait ressortir la sévérité de son visage.

— Nous venons nous renseigner au sujet d'une ancienne expédition, dit Yvain.

— Veuillez déposer une demande officielle auprès des Mères de la cité, répondit-elle sans desserrer les lèvres.

— Nous n'en avons pas le temps, affirma posément Yvain. Il s'agit d'une urgence.

Anthya et lui s'agrippaient fermement au rebord du comptoir pour ne pas être emportés par les vagues tumultueuses.

— Tout est toujours urgent ! soupira la matrone.

Son regard les traversa exactement comme s'ils étaient transparents.

— Je suis le seigneur Yvain, Sézamon du premier échelon ! cria-t-il soudain, hors de lui. Et voici dame Anthya, Sézamone du troisième échelon. Et nous exigeons que vous nous procuriez ces renseignements !

La matrone parut enfin prendre conscience de leur présence. Elle esquissa un sourire qui se voulait conciliant et se fendit d'une rapide courbette.

— Veuillez m'excuser, dame et seigneur. Je n'ai pas l'habitude de recevoir des Sézamons.

Tout autour d'eux, les silhouettes s'étaient figées, comme paralysées par la voix d'Yvain. Un silence profond ensevelit le

bâtiment. Les regards qui se tournaient en leur direction exprimaient à la fois stupeur et admiration.

— Il y a quelque temps de cela, vous avez expédié une barge à la recherche d'un être humain invité par les Chronodes à pénétrer dans le réseau, reprit Yvain à voix basse.

— Je ne vois pas à quoi vous faites allusion, seigneur Sézamon.

— Rohel Le Vioter : ce nom vous dit-il quelque chose ?

Des lueurs fugitives traversèrent les yeux gris de la matrone.

— Je ne savais pas que c'était un humain, murmura-t-elle. Je pensais que c'était un grand administrateur d'Olymbos.

Yvain se rendit compte que les Chronodes avaient fait preuve de plus de prudence que lui : ils avaient soigneusement dissimulé les origines du passager. Seules les permanentes d'Olymbos, les Mères de la cité et peut-être l'équipage de la barge avaient été informés de son identité réelle.

— C'est donc de lui que parlent les rumeurs, continua la matrone.

— Quelles rumeurs ?

— On prétend que la disparition d'un père Chronode est liée à la présence d'un humain dans le réseau.

— Où l'équipage avait-il l'ordre de le transporter ?

Elle leva les yeux au plafond, fouilla dans ses souvenirs.

— À la source du grand Fleuve-Temps, je crois. Je ne sais pas ce qu'ils sont partis fabriquer dans ce secteur : il n'y a là-bas rien d'autre que des tribus d'enfants perdus, des hordes de mémoriants sauvages et des cohortes de démons.

Le bâtiment semblait avoir été frappé d'un sortilège. Les fluviales n'osaient ni bouger ni parler, de peur de s'attirer les foudres des prestigieux visiteurs. Les pouvoirs légendaires qu'elles prêtaient aux Sézamons les figeaient dans une attitude respectueuse et craintive.

— À votre avis, vos sœurs ont-elles déjà atteint leur but ? demanda Anthya.

La matrone haussa les épaules.

— Je ne pense pas. Elles sont peut-être arrivées au relais d'elceiS.

— Avons-nous une chance de les rattraper avant qu'elles parviennent à la source du fleuve ?

— Pas sûr. Même en utilisant une barge rapide. Curieux que vous me demandiez ça : un groupe de sondeurs a récemment réquisitionné une barge rapide pour aller explorer la source du grand Fleuve-Temps.

Anthya lança un regard inquiet à Yvain.

— Et vous la leur avez accordée ?

— Ils avaient priorité. Ordre d'un Sézamon du cinquième échelon.

— Vous avez vu ce Sézamon ?

— Non, dame. Un sondeur du nom d'Abraër m'a seulement présenté un document frappé de son sceau.

— Donnez-nous également une barge rapide ! fit Yvain.

La bouche et les yeux de la matrone s'arrondirent de surprise.

— Mais, seigneur Sézamon, nous ne pouvons pas…

Il se pencha par-dessus le comptoir et enfonça son regard dans celui de son interlocutrice.

— C'est la pérennité du réseau qui est en jeu ! articula-t-il d'une voix forte.

— La responsabilité…

— Dame Anthya et moi-même prenons l'entière responsabilité de cette expédition. Les Chronodes vous seront reconnaissants de votre sens de l'initiative.

La matrone s'épongea le front d'un revers de manche puis, après avoir fixé longuement les deux Sézamons, elle prononça une succession de cinq noms.

*

Les vents s'étaient levés et la barge, toutes voiles dehors, volait sur le grand Fleuve-Temps. Aiguillonnées par les ordres gutturaux de Qu'un-Œil, l'ancienne, les trois intermédiaires et la cadette se démenaient pour maintenir l'allure.

La voilure des barges rapides semblait disproportionnée par rapport à leur cubage. Outre la grand-voile carrée, elles disposaient de deux focs triangulaires, un petit et un grand, fixés sur le beaupré. Les câbles de haubanage du mât, qui culminait à plus de vingt mètres de hauteur, étaient systématiquement doublés. Quant à la carène, elle était légèrement incurvée pour offrir le moins de résistance possible à l'énergie-Temps.

Qu'un-Œil, qui était borgne comme l'indiquait son nom, donnait d'incessants coups de barre, cherchait sans cesse le meilleur compromis entre le vent et les courants.

Il n'avait pas fallu longtemps à l'équipage pour apprêter la barge : la matrone avait déclaré leur expédition prioritaire et, de ce fait, les barges de chasse, de sondage ou de pêche avaient dû différer leur appareillage pour éviter d'encombrer le canal de dégagement. Le chant de départ avait été expédié à la hâte, au mépris des coutumes ancestrales, et Qu'un-Œil n'avait même pas pris le temps de marmonner la prière rituelle aux Pères Chronodes. Elle en serait certainement pardonnée : elle transportait deux Sézamons, deux enfants chéris des maîtres d'Olymbos.

Les fluviales n'avaient pas oublié d'embarquer cinq mémoriants. En revanche, elles n'avaient même pas demandé à leurs deux passagers s'ils souhaitaient recourir aux services d'un garde-mémoire. Elles avaient sans doute estimé que les Sézamons, êtres d'essence

supérieure, n'en avaient pas besoin.

Leur métabolisme s'était immédiatement adapté aux particularités de la vie sur les fleuves. Si Zos était régulièrement recouvert par un voile sombre au-dessus d'arksl – ce « voile des rêves » qui assurait une alternance jour/nuit et donc un cycle régulier veille/sommeil –, il brillait sans interruption sur les fleuves, et les sœurs ne se ressentaient pas du manque de sommeil. Elles avaient commencé à rajeunir. Le visage marqué de Qu'un-Œil se défroissait peu à peu comme un pétale de fleur baigné de lumière et de rosée. La vitesse de la barge les contraignait à s'abîmer fréquemment dans l'échange mnémonique avec leur mémoriant.

Debout à la proue, Yvain guettait attentivement les éventuels signes de rajeunissement ou de perte de mémoire qui se seraient produits sur lui (cette dernière restant difficile à mesurer car elle s'effectuait à l'insu du souvenant), mais pour l'instant rien ne semblait devoir affecter son métabolisme ou son psychisme, ce qui accréditait la thèse de l'immunité temporelle – ou de l'immortalité – des Sézamons. Il avait seulement la sensation qu'il devenait de plus en plus lourd, de plus en plus dense. Il perdait de cette fluidité, de cette légèreté qui caractérisaient les seigneurs et dames des couloirs achroniques. Il était de nouveau un être de matière dans un monde de matière.

Il n'avait que onze ans lorsqu'il avait quitté Kélonia et suivi dame Ubigaëlle dans les couloirs achroniques. Il avait choisi son apparence définitive, celle d'un jeune homme (il ne le regrettait pas lorsque le regard d'Anthya se posait sur lui), au moment de son intronisation officielle dans l'Ordre sézamonial. Même si sa séparation d'avec sa mère et sa sœur biologiques lui avait causé un immense chagrin, cette nouvelle existence l'avait grisé, enthousiasmé. Il avait vécu des instants de puissance et de liberté inouïs lorsqu'il s'était élancé dans les couloirs achroniques, lorsqu'il avait guidé les peuples primitifs ou décadents sur le chemin de leur évolution. Il s'était installé dans son rôle de dieu rendant visite à ses créatures et, peu à peu, il avait perdu de vue sa propre humanité. Il avait pris conscience que ce n'était pas son amour pour les hommes qui le motivait, mais son propre orgueil, son désir d'apparaître comme un recours, comme une solution. S'il avait créé une dépendance entre ses adorateurs et lui, c'était moins pour leur rendre service que pour jouir de son pouvoir divin.

Il avait voulu s'ouvrir de ses doutes à sa marraine, dame Ubigaëlle, mais il n'avait pas eu l'opportunité de la rencontrer : elle avait demandé à être relevée de ses fonctions pour une durée indéterminée et elle s'était retirée dans un endroit connu d'elle seule.

Il se demanda si la disparition de dame Ubigaëlle n'était pas liée aux récents événements qui s'étaient déroulés à Olymbos. L'avait-on

réduite au silence parce qu'elle avait deviné quelque chose ?

— Yvain ?

La voix mélodieuse d'Anthya le tira de ses pensées. Elle gagnait en beauté au fur et à mesure qu'ils progressaient vers la source du grand Fleuve-Temps. Elle paraissait s'incarner, se vêtir de chair. Sa peau, jusqu'alors d'une blancheur irréelle, se parait désormais d'une délicate teinte dorée. Elle avait retiré sa toque, laissant ses cheveux noirs et brillants danser librement autour de sa tête.

— Dame Ubigaëlle, murmura Yvain, je suis presque certain qu'il l'a tuée.

— Qui ?

— L'être qui a réussi à s'introduire dans le réseau et à masquer ses intentions. L'être qui est probablement à l'origine de l'effacement d'Anataos. L'être qui veut empêcher Rohel Le Vioter de retrouver Lucifal. L'être caché parmi le groupe de sondeurs qui a réquisitionné une barque rapide. Il a beaucoup d'avance sur nous.

— Les sœurs des fleuves font ce qu'elles peuvent pour combler notre retard.

— J'aurais dû être alerté par la disparition de dame Ubigaëlle. Elle ne m'a jamais fait part d'une quelconque intention de se retirer. Elle était toujours aussi enthousiaste, aussi désireuse d'assister les humanités. Et elle ne serait pas partie sans me prévenir.

— Cet… être n'a pas pu concrétiser son projet sans bénéficier de complicités. À Olymbos, mais aussi parmi les sous-peuples.

— Il a dû exploiter les failles du réseau-Temps. Certains ressortissants des sous-peuples sont prêts à tout pour gagner des crédits d'immortalité.

Anthya leva les yeux sur lui et le dévisagea d'un air grave.

— Pourquoi es-tu entré au service du réseau, Yvain ? Pourquoi n'es-tu pas resté sur ton monde ?

Un voile de tristesse glissa sur le visage d'Yvain.

— Mon corps n'était pas adapté à la gravité des mondes matériels, répondit-il d'une voix sourde. Je vieillissais plus vite que les autres Kéloniens, plus vite que ma mère et ma sœur. J'avais entendu parler de dame Ubigaëlle, que nous appelions alors la pythonisse, et j'ai tout mis en œuvre pour la rencontrer : je savais depuis toujours que ma place était auprès d'elle. Mais toi, tu ne m'as jamais parlé de tes origines.

Anthya se détourna et s'abîma dans la contemplation de l'énergie-Temps. Le fleuve était d'une largeur telle que l'on distinguait à peine les montagnes de la rive opposée. Un soubresaut agita la barge, qui ralentit tout à coup comme si elle traversait un fort courant contraire.

— Un banc de méduses ! s'écria la cadette.

Les intermédiaires se saisirent de leur harpon et commencèrent à

disperser les milliers de ces créatures éphémères qui grouillaient à la surface de l'énergie noire.

*

Se serrant l'un contre l'autre, Anthya et Yvain parvinrent à s'allonger tous les deux sur la même couchette. Un besoin les avait soudain saisis de s'isoler, de jouir pleinement l'un de l'autre, à l'abri des regards indiscrets. Avant de descendre dans la cabine, ils avaient ordonné à Qu'un-Œil et à ses sœurs de ne les déranger sous aucun prétexte.

Pendant un long moment, ils restèrent immobiles l'un à côté de l'autre, interdits, n'osant pas se regarder. Puis, comme averties par un mystérieux signal, leurs lèvres et leurs mains volèrent les unes vers les autres.

Les mains d'Anthya, adroites et volages, arrachèrent les vêtements d'Yvain, ses doigts creusèrent des sillons brûlants sur son torse, ses dents le mordirent jusqu'au sang. Il caressa sans se lasser la peau de sa partenaire, il but à la source de sa bouche, recueillit sur la pointe de sa langue le miel de ses nymphes.

— Je suis ta première femme ? demanda Anthya dans un souffle.

Ses lèvres gonflées et ses yeux brillants la rendaient à la fois séduisante et vulnérable. Il acquiesça d'un mouvement de tête.

— Tu n'es pas mon premier mâle, ajouta-t-elle, mais tu es le premier qui me fasse goûter à l'humanité. Avec les autres, je me sentais bien, avec toi, je me sens vraiment femme.

Elle se glissa sous lui et écarta les jambes.

— Viens.

Yvain fendit avec suavité cette chair offerte.

Alors qu'ils goûtaient la paix des sens dans le silence de la cabine, Anthya se redressa sur un coude et plongea son regard dans celui d'Yvain.

— Les courants temporels ne nous font pas vieillir, murmura-t-elle, mais nous ne pourrons plus jamais emprunter les couloirs achroniques, nous ne serons plus jamais des Sézamons.

Il hocha la tête.

— Je sais : nous devenons de plus en plus denses. Est-ce que tu le regrettes ?

Elle se pencha sur lui et l'embrassa tendrement.

— L'immortalité commençait à me peser. Je suis de plus en plus attirée par l'humanité. Par un humain plus précisément.

— D'où viens-tu ? Tu ne m'as pas répondu tout à l'heure.

Elle posa l'index sur les lèvres d'Yvain.

— Il est des questions qu'il vaut mieux ne pas poser.

# CHAPITRE VIII

— Nya ?

Le Vioter se pencha sur le panier.

Un vent violent venait de se lever et, alors qu'il n'en avait pas ressenti le besoin depuis qu'ils avaient quitté le relais d'elceiS, il lui fallait à présent communiquer avec son mémoriant.

Le panier était vide.

À côté de lui, Cascade-Riante et Coup-de-Trique, deux des cinq femmes qui étaient venues le chercher sur le ponton, jetaient des regards effarés sur les autres paniers. Non loin de là, vautrée sur une robe repliée, nue, babillait une fillette de quelques mois. Un animal à la fourrure grise et aux yeux jaunes était allongé à côté d'elle. L'extrémité évasée de l'excroissance rosâtre, luisante et souple qui saillait de son abdomen était posée sur le front de l'enfant.

La présence de cette fillette sur la barge intriguait Rohel. Par ailleurs, il se demandait où était passée l'adolescente – il croyait se rappeler qu'elle s'appelait Sylph – qui lui avait expliqué les particularités de la vie sur les fleuves. Il avait également du mal à reconnaître l'ancienne dans cette femme encore jeune qui tenait la barre de l'embarcation. Une attelle maintenait sa jambe posée sur un seau renversé. Cascade-Riante, Coup-de-Trique et… comment s'appelait la dernière, déjà ? Ah oui, Double-Jeu lui paraissaient avoir renoncé à leur maturité de femme.

La voix de Sylph se détacha du tumulte de ses pensées.

« Lorsque nous nous dirigeons vers la mer, nous vieillissons, lorsque nous nous dirigeons vers la source, nous rajeunissons… »

Il fit alors le rapprochement entre cette fillette et Sylph, il comprit pourquoi Bouche-Cousue n'avait plus l'allure d'une vieillarde et pourquoi les intermédiaires ressemblaient davantage à des

adolescentes qu'à des femmes. Il s'était probablement assoupi entre le moment où ils avaient quitté l'ailoneK et celui où il s'était réveillé devant ce panier vide. La jambe brisée de l'ancienne, la jeunesse des intermédiaires, le comportement déroutant de Double-Jeu – elle se conduisait comme un enfant de cinq ou six ans – et la régression spectaculaire de Sylph, tout cela avait dû se produire pendant sa perte de conscience. Toutefois, cette hypothèse n'éclairait pas les raisons pour lesquelles il ressentait le besoin impérieux de communiquer avec Nya.

— Que se passe-t-il ? hurla Bouche-Cousue.

— Les mémoriants ont disparu ! répondit Cascade-Riante.

— Fouillez la barge ! Ils ne doivent pas être bien loin !

Sylph n'avait rien perdu de la conversation. Elle était certes incapable de marcher mais, grâce à son fidèle Xyo, elle conservait l'intégralité de sa mémoire et elle savait que les recherches de ses sœurs ne donneraient aucun résultat. De temps à autre, assaillie par les remords, elle levait ses petites mains pour interrompre le contact avec le canal réminiscent de son mémoriant, mais elle ne maîtrisait plus ses gestes et elle renonçait au bout de quelques instants de gesticulations forcenées.

Jusqu'à sa dissolution dans le néant d'avant la porte natale, elle serait condamnée à supporter le poids de sa faute, à vivre avec un repentir aussi vain que désespérant.

Elle sentit un liquide chaud lui couler entre les cuisses. Son urine s'échappait de sa vessie comme son âme s'échappait de son corps. Elle fut envahie d'un profond dégoût d'elle-même. Elle voulut demander pardon à ses sœurs, mais les mots se diluèrent dans un inaudible gargouillis. Ses cordes vocales ne lui obéissaient pas davantage que ses jambes, ses bras et ses sphincters.

Elle pouvait encore tenir sur ses jambes lorsque la barge s'était éloignée du ponton. Elle avait agi avec promptitude, mettant à profit un moment où tous étaient occupés : Cascade-Riante avait grimpé au mât pour dégager une latte prise dans le haubanage, Coup-de-Trique était descendue aux toilettes de la cabine, Bouche-Cousue se concentrait sur la navigation entre les récifs et Rohel Le Vioter, assis contre le mât et perdu dans ses pensées, lui tournait le dos. Double-Jeu, la seule qui l'avait aperçue, n'avait pas paru intéressée par ses activités.

Sylph s'était glissée jusqu'aux paniers. Elle avait renversé le premier et avait pris le mémoriant de Bouche-Cousue dans les bras. Le petit animal ne s'était pas méfié d'elle, même lorsqu'elle l'avait approché du bord de la barge et l'avait glissé sous la barre inférieure du bastingage. Il s'était agité seulement lorsqu'elle l'avait précipité dans le fleuve. Trop tard. Ses coups de pattes désespérés avaient griffé

le vide et l'énergie-Temps l'avait englouti.

Elle avait jeté des regards furtifs alentour. Elle avait agi avec tant de résolution et de célérité que personne n'avait prêté attention à son manège. Elle avait relevé le premier panier, renversé le deuxième et procédé de la même manière avec le mémoriant de Coup-de-Trique. Puis avec celui de Cascade-Riante.

Avec Nya, enfin. Cette dernière avait légèrement résisté, mais elle n'avait pas insisté, comme si elle avait craint de blesser la fillette. Sylph avait eu l'impression que ce n'était pas elle qui avait jeté Nya dans le fleuve, mais Nya qui avait choisi de sauter. Le résultat avait été le même : elle avait sombré dans le sein du fleuve, comme les autres, du moins Sylph le supposait car elle ne l'avait pas vu s'enfoncer dans la substance vaporeuse et noire.

Les remords l'étouffaient désormais. Elle avait accompli un acte d'abomination : elle avait volontairement dépouillé ses sœurs et leur passager de leur mémoire. Elle les avait condamnés à l'oubli progressif et définitif.

Elle avait faim et soif. L'intérieur de ses cuisses, sa vulve et ses fesses humides l'irritaient. Xyo n'interrompait pas l'échange. Avait-il deviné qu'elle avait tué ses congénères et voulait-il l'en punir en lui restituant sa lucidité jusqu'au franchissement de la porte natale ? Elle s'entendait vagir et pleurer, et cela l'agaçait comme lorsqu'elle entendait les enfants de ses sœurs brailler dans la maison familiale d'arksl.

Elle ne serait plus jamais femme. Elle ne suffoquerait jamais sous le poids d'un homme, elle ne connaîtrait jamais le plaisir de la fécondation, la joie de sentir un petit être se développer en elle. Jusqu'au bout, sa vie n'aurait été qu'une tragique erreur.

Elle avait trompé ses Mères et ses sœurs, elle avait trahi Rohel Le Vioter, l'être venu d'un monde humain. Qu'attendait donc le Temps pour la dévorer ?

— Faisons demi-tour ! proposa Cascade-Riante.

— À quoi bon ? répliqua Bouche-Cousue. Nous avons oublié à quel relais nous nous sommes réapprovisionnés…

— À elceiS, selon toute logique, intervint Coup-de-Trique. C'est le relais le plus proche d'ici.

— Je persiste à penser qu'un retour sur nos pas serait complètement inutile, insista l'ancienne. Si nos mémoriants étaient restés à elceiS, nous les aurions repérés au moment du départ. Même s'il leur avait pris l'absurde fantaisie de se dégourdir les pattes à terre, ils ne se seraient pas éloignés du ponton. Je crois plutôt qu'ils sont tombés dans le fleuve.

Les traits de deux intermédiaires se figèrent.

— Impossible ! protesta Coup-de-Trique. Les mémoriants sont trop

agiles pour perdre l'équilibre.

— À moins qu'on ne les y aide…

— Qui ?

— Peut-être Double-Jeu : son âge mental est celui d'une enfant. Peut-être l'une de vous deux. La présence de cet homme sur la barge entraîne des réactions imprévisibles.

— Pourquoi pas toi ? riposta Coup-de-Trique, offusquée.

Bouche-Cousue désigna sa jambe d'un mouvement de menton.

— Je ne peux pas me déplacer.

— Nous réglerons cela plus tard, dit Cascade-Riante. Nous ne pouvons pas continuer sans mémoriant. Retournons en arksl.

— Pas le temps ! riposta Bouche-Cousue. Nos Mères nous ont demandé de transporter le plus rapidement ce passager jusqu'à la source du grand Fleuve-Temps. Un retour à la case départ représenterait une perte de temps considérable.

Cascade-Riante maintint ses longs cheveux blonds en arrière pour bien dégager ses yeux et plongea son regard dans celui de l'ancienne.

— Si nous continuons, nous aurons bientôt oublié jusqu'au but de notre expédition, articula-t-elle d'une voix forte. Ce sera bien pire qu'une simple perte de temps.

Coup-de-Trique s'empressa d'approuver les paroles de sa sœur intermédiaire : poursuivre le voyage serait de la folie pure. En admettant qu'elles reviennent de la source du fleuve, elles retrouveraient leur corps de femme mais garderaient une cervelle d'enfant. Les courants vieillissants agissaient sur la mémoire physiologique des cellules, ils pouvaient donc reconstituer les organismes qu'avaient modifiés les courants rajeunissants, mais ils n'avaient aucune prise sur la mémoire cérébrale, volatile par définition. Coup-de-Trique ne tenait pas à subir un sort identique à celui de Double-Jeu.

— Nos Mères n'approuveraient pas que nous rebroussions chemin, répéta Bouche-Cousue.

Cascade-Riante se redressa et tendit le bras en direction de Rohel, accoudé au bastingage de la proue.

— Et pour lui, que se passera-t-il s'il perd la mémoire ? Il oubliera les raisons de sa présence dans le réseau.

— Ce n'est pas notre problème ! coupa sèchement Bouche-Cousue. Notre mission est de le transporter jusqu'à la source du fleuve, là elle s'arrête. D'autres l'accueilleront et le ramèneront sur le chemin de sa quête.

Des lueurs de surprise dansèrent dans les yeux clairs de Cascade-Riante.

— Quelqu'un l'attend là-bas ?

— Il est des choses que sait une ancienne et qu'ignorent les

membres de son équipage. Quant à nous, nous utiliserons le système des écritoires d'avant les mémoriants. À partir de maintenant, nous consignerons par écrit tout ce qui nous passe par la tête. Ces notes seront nos références, notre garde-mémoire.

— Elles nous paraîtront étrangères, comme écrites par quelqu'un d'autre, argumenta Cascade-Riante. De vieilles légendes racontent que les équipages prenaient leurs propres écrits pour des messages envoyés par les démons et destinés à les égarer.

— Moi, je saurai établir le lien, soutint l'ancienne. Assez parlé. Coup-de-Trique, va chercher les écritoires !

Coup-de-Trique lança un regard interrogateur à Cascade-Riante, puis, comme cette dernière ne réagissait pas, se rendit près d'un coffre, en souleva le couvercle, écarta les fauberts et autres ustensiles de nettoyage, extirpa enfin les archaïques écritoires d'un fouillis de cordages et de récipients. Les fluviales n'utilisaient jamais ces témoignages émouvants d'une période révolue, mais elles les emmenaient par superstition. Les sœurs des fleuves, même si elles s'en défendaient, les considéraient comme des porte-bonheur et elles n'auraient pas embarqué sur une barge qui aurait été démunie de ces vestiges de la vie primitive du réseau.

D'un revers de manche, Coup-de-Trique essuya la poussière accumulée sur l'épaisse couverture de bois. À l'intérieur, des fils torsadés et transparents reliaient entre elles de fines feuilles végétales jaunies par le temps. Des crayons de pierre encreuse – une pierre produisant un liquide bleuté qu'un système de récupération interne canalisait vers la pointe de la plume – étaient glissés dans la tranche. Coup-de-Trique retira un crayon de sa gaine, ouvrit une écritoire et commença à griffonner sur la première feuille.

Cascade-Riante prit conscience qu'elle ne pourrait pas infléchir la volonté de l'ancienne, se saisit à son tour d'une écritoire et alla s'asseoir au pied du mât, à côté des paniers vides.

Je suis Cascade-Riante, fille de Terre-Brûlée, écrivit-elle rageusement. Nous avons égaré nos mémoriants et notre ancienne, Bouche-Cousue, refuse catégoriquement de faire demi-tour. Nous sommes condamnées à perdre la mémoire. Notre cadette, Sylph, n'a pas encore reçu son nom de fluviale. Nous avons probablement essuyé une tempête de Temps et elle franchira bientôt le seuil de la porte natale. Que les Chronodes la prennent en pitié. Nous transportons un être humain, Rohel Le Vioter, jusqu'à la source du grand Fleuve-Temps. Avant d'entamer ma régression définitive, je voudrais me délivrer de l'énorme poids qui me pèse sur la conscience : à l'occasion d'une visite à Olymbos, j'ai pris un engagement que je regrette…

— Et moi ? croassa Bouche-Cousue.

Coup-de-Trique tendit une écritoire à l'ancienne, qui cala

l'extrémité de la barre sous son aisselle.

Nous transportons Rohel Le Vioter, un être venu d'un monde humain, vers la source du grand Fleuve-Temps, écrivit Bouche-Cousue. Une fois parvenu à destination, il sera pris en charge par un autre envoyé du réseau-Temps, un Sézamon. À Olymbos, ce dernier m'a promis des crédits d'immortalité si je lui remettais le passager en main propre, et je saurai lui rappeler sa promesse. Quelqu'un, peut-être notre pauvre sœur Double-Jeu, a jeté quatre mémoriants dans l'énergie-Temps. Elle n'a épargné que Xyo, le mémoriant de notre cadette…

Le grondement sourd que Rohel avait perçu dans le lointain se précisait. Le cours d'énergie noire se resserrait de plus en plus. Les sommets escarpés qui bordaient les deux rives semblaient vouloir opérer leur jonction au-dessus de sa tête. Des écharpes d'une brume dense occultaient en partie l'astre scintillant qui régnait sur le ciel gris.

Deux jeunes filles et une femme d'âge mûr, assise sur le banc de navigation, cessaient de temps à autre leur activité pour noircir des feuilles jaunes à l'aide d'un crayon de pierre. Un bébé de quelques semaines, une fillette, hurlait sur une couverture pliée. Sa petite voix aiguë, tremblante, dominait les claquements des voiles, les sifflements du vent et le clapotis des vagues sur l'étrave. Un animal à la fourrure grise était relié à elle par un conduit rose et palpitant qui évoquait un cordon ombilical. Les yeux hébétés d'une troisième jeune fille fixaient obstinément des paniers renversés.

Rohel ne parvenait pas à s'imprégner de la réalité de cette scène, à se défaire de l'impression d'évoluer dans un rêve. Il n'avait pas la moindre idée de la manière dont il était arrivé là. L'image de la pythonisse de Kélonia, de cette femme de lumière au regard diamantin, se découpait sur l'écran de sa mémoire. Elle l'avait exhorté à franchir la porte temporelle qui s'ouvrait sur le réseau-Temps, à se lancer à la recherche de Lucifal, l'arme forgée par les dieux primitifs, l'épée de lumière qui attendait qu'un humain vînt la retirer de sa gangue de glace dans le pays de la magicienne Cirphaë.

Le Vioter revit également dame Mangrelle, la lépreuse de Kélonia, son fils Yvain et le séraphin qu'il avait pris en otage. Ils étaient tous rassemblés dans le bassin du Temps, à l'intérieur du dôme principal du culte néopur. La pythonisse invitait Yvain à la rejoindre dans le réseau. Le garçon étreignait sa mère une dernière fois. Ensuite, c'était le néant : Rohel ne se rappelait pas être sorti du dôme, il ignorait ce qu'étaient devenus Mangrelle, son fils et le séraphin. C'était comme si quelqu'un lui avait subtilisé une partie de ses souvenirs. À moins que la pythonisse n'ait eu le pouvoir de le faire passer directement dans le réseau.

Il n'y croyait pas. Elle lui avait affirmé qu'il ne supporterait pas un passage trop brutal d'un monde à l'autre et elle ne l'aurait pas directement transféré sur cette barque rectangulaire. Des échardes de douleur lui transperçaient la main gauche.

Le courant se faisait de plus en plus violent et l'embarcation prenait peu à peu de la vitesse. La largeur du fleuve n'excédait pas vingt mètres. Les échines luisantes et acérées de récifs affleuraient la surface de l'énergie noire. À plusieurs reprises, Le Vioter crut que l'embarcation allait se fracasser sur les écueils où se pulvérisaient des gerbes de particules grises, mais la femme assise sur le banc de navigation donnait d'incessants et habiles coups de barre pour les esquiver.

Deux des plus jeunes, dont l'une, la blonde, avait retiré sa robe et déambulait entièrement nue, abaissèrent la voile. La troisième s'accroupit contre le bastingage et se mit à rire toute seule. Il constata que le bébé allongé sur la couverture rapetissait à vue d'œil : c'était maintenant un nouveau-né à peine sorti du ventre d'une invisible mère. Il poussait des vagissements déchirants, mais seul l'animal à la fourrure grise paraissait se soucier de lui.

S'agrippant au bastingage, Le Vioter s'approcha de la jeune fille blonde.

— À qui appartient ce bébé ? demanda-t-il d'un ton rogue.

Affairée à descendre la voile, elle ne lui répondit pas. Ses petits seins tressautaient à chacun de ses mouvements. Un duvet doré et clairsemé lui recouvrait le pubis. L'astre gris ne parvenait pas à rougir sa peau d'une blancheur immaculée. Après que la voile se fut affaissée dans un froissement, elle ramassa le paquet de feuilles jaunes qui gisait à ses pieds et parcourut des yeux une page emplie d'une fine écriture noire.

— La cadette de l'équipage, répondit-elle enfin. Elle est sur le point de franchir la porte natale.

— Vous ne pouvez rien faire pour la soulager ? Pour l'empêcher de pleurer ?

Elle tira soigneusement sur le fil transparent qui reliait les feuilles jaunes, referma la couverture de bois et haussa les épaules.

— Elle est condamnée, murmura-t-elle.

— Comment suis-je arrivé sur cette barque ?

Elle rouvrit son ouvrage et consulta de nouveau la page écrite.

— Vous nous attendiez sur un ponton de l'ailoneK. Nous devons vous transporter jusqu'à la source du grand Fleuve-Temps.

— Est-ce un ordre de la pythonisse de Kélonia ?

— J'ignore de qui vous parlez. Nous exécutons la volonté de nos Mères.

— La source du grand Fleuve-Temps ? C'est là que se trouvent le

pays de Cirphaë, Lucifal ?

— Lucifal ? Cirphaë ? Des légendes colportées par l'Ordre des sondeurs.

— Comment se fait-il que je ne me souvienne de rien ?

Un sourire contrit se dessina sur les lèvres sensuelles de son interlocutrice.

— Les courants temporels emportent nos souvenirs, et nous avons égaré nos mémoriants, hormis celui-ci. (Elle désigna le petit animal gris qui veillait sur le bébé.) Nous avons été contraintes d'employer l'archaïque système des écritoires pour nous remémorer le but de notre expédition. Nous nous raccrochons ainsi aux grandes lignes, mais nous oublions les détails.

Elle le fixa tout à coup d'un air farouche.

— Mon nom est Cascade-Riante. Avant de partir, j'ai participé à une réunion secrète à Olymbos. Je me suis engagée dans les rangs des Ondines, les fluviales qui souhaitent rétablir l'hégémonie féminine sur le réseau. Des permanentes d'Olymbos soutiennent notre action.

Elle parlait rapidement, comme pressée de se libérer d'un fardeau trop lourd à porter.

— Ça ne me concerne pas, dit Le Vioter.

Elle parcourut une troisième fois la feuille des yeux.

— J'avais juré de ne jamais avoir de relations avec un homme, mais je suppose que je n'ai pas respecté mon serment : j'ai écrit ici que je vous aimais.

— S'est-il passé quelque chose entre nous ?

Elle secoua lentement la tête.

— Je ne crois pas, je me serais empressée de l'écrire.

— Vous n'avez pas commis de parjure en ce cas.

— Chez les Ondines, l'intention vaut l'action et la faute vaut la mort. Quelle importance maintenant ?

Elle allongea le bras et lui saisit le poignet. Il grimaça : une douleur fulgurante monta de sa main et lui irradia tout le bras.

— J'ai noté que vous avez trempé votre main gauche dans l'énergie-Temps, dit-elle. Elle restera à jamais plus vieille que le reste de votre corps.

Elle marqua un temps de silence, leva des yeux sur lui brillants de hardiesse.

— Je voudrais que tu me fasses femme avant que je retourne en enfance. Je voudrais connaître le vertige des sens avant que se brise le fil de ma vie. J'ai toujours eu peur des hommes, des pêcheurs, des chasseurs, des sondeurs, de toutes ces brutes que les Chronodes nous imposent comme fécondateurs. Avec toi, c'est différent.

Il se dégagea doucement de l'emprise de la jeune femme.

— Tu es très belle, dit-il lentement. Et un jour tu rencontreras un

homme digne de toi.

Elle ne put contenir davantage ses larmes. Des rivières brillantes dévalèrent ses joues rondes.

— Cascade-Riante ! cria Bouche-Cousue. Qu'est-ce que tu attends pour plier la voile ? Nous entrons bientôt dans les rapides !

Elle enveloppa Rohel d'un regard lourd de regrets, puis tourna les talons, ramassa sa robe qui traînait sur le plancher de roche poreuse et se rhabilla. Elle abandonna son écritoire au pied du mât : elle préférait désormais couper définitivement les ponts avec son passé.

*

Brinquebalée par les courants, la barge se balançait d'un côté sur l'autre et percutait brutalement les récifs. Elle progressait à vive allure dans un étroit goulet bordé de falaises abruptes, un passage où le flot d'énergie se montrait particulièrement agité. Bouche-Cousue ne parvenait plus à maîtriser la barre. Sa jambe fracturée l'élançait au moindre choc.

— Attention ! hurla l'ancienne alors qu'une langue d'écume grise venait de submerger le pont. Il ne faut surtout pas être touché par l'énergie-Temps.

Rohel se tourna vers elle, la dévisagea, mais il ne réussit pas à mettre un souvenir sur son visage. À cet instant, son regard fut attiré par un nourrisson qui roulait vers le bord du pont. Toutes griffes dehors, un petit animal gris tentait vainement d'enrayer sa folle glissade. Sans plus chercher à comprendre ce qu'il fabriquait sur cette barque en perdition, Le Vioter bondit vers l'enfant et le rattrapa juste avant qu'il s'engouffre sous la barre inférieure du bastingage. Il le cala dans un bras, se recula et s'agrippa au mât. Le petit animal rengaina l'excroissance rose qui saillait de son abdomen, le suivit et s'installa silencieusement à ses pieds.

Deux jeunes filles, une blonde et une brune, se battaient contre la voile affalée que soulevaient des rafales de vent. Leurs robes trop grandes pour elles entravaient leurs mouvements. Une troisième se tenait debout devant le bastingage de la proue. Elle dansait d'un pied sur l'autre en poussant des rires hystériques. D'incessants gémissements s'échappaient de la bouche de la navigatrice. Rohel comprit qu'ils avaient un rapport avec l'attelle qui lui emprisonnait la jambe droite.

Il eut la curieuse impression que la fillette qui se tordait et hurlait à l'intérieur de son bras replié perdait de son volume et de son poids à chaque seconde. Ses cheveux s'étaient clairsemés et ses iris s'étaient emplis de l'indéfinissable teinte bleu sombre des yeux des nouveau-nés.

Un invisible courant avait happé Sylph. Elle percevait désormais la porte natale, une bouche sombre qui l'attirait. Elle était encore consciente des limites de son corps minuscule, elle se sentait bouger, elle s'entendait hurler, mais les formes, les couleurs et les ondes se dispersaient dans un gouffre insondable et froid.

Elle se rendit compte que Rohel l'avait prise dans ses bras. Ironie du destin ! C'était avec un corps de femme qu'elle aurait aimé vivre ces instants-là ! Elle rencontrait des difficultés grandissantes à retenir ses pensées. Les images défilaient, tourbillonnaient, s'arrêtaient toujours sur la même scène : elle portait un mémoriant dont le poids lui meurtrissait les bras, dont la chaleur lui irradiait la poitrine et le ventre. Elle le glissait sous le bastingage et le poussait vers le bord extérieur du pont, incapable de détacher son regard des grands yeux jaunes de sa victime qui la fixaient, incrédules, jusqu'à ce que le sein ténébreux du fleuve les engloutît.

Elle avait tué Nya. Un homme privé de mémoire, condamné à une enfance perpétuelle, n'avait que peu de chances de survivre.

Elle avait tué Rohel. Elle aurait tant voulu lui murmurer des mots d'amour et de regrets. Elle était persuadée qu'il la comprendrait, qu'il lui pardonnerait sa faute. Elle aurait pu partir en paix, mais rien d'autre ne sortait de sa bouche que ces cris stridents et stupides.

Que deviendrait-elle lorsqu'elle aurait franchi le seuil de la porte natale ? Resterait-elle consciente d'elle-même, de son unicité ? Serait-elle absorbée par le néant ? Une peur immense l'envahit.

Les fluviales observaient un rituel funéraire qu'elles appelaient l'accompagnement aux âmes dans les mondes de l'après-vie, mais il n'existait aucune cérémonie pour les mondes de l'avant-vie. Un froid insupportable la dépeça. Elle tomba dans le gouffre silencieux où ne brillait aucune lumière.

Rohel crut qu'il avait perdu la raison. Il avait tenu un bébé quelques secondes plus tôt et son bras engourdi, replié d'une manière caractéristique, était maintenant vide. Un froid glacial se diffusait là où s'était accumulée la chaleur corporelle de l'enfant. Il ne s'était aperçu de rien. Le petit animal gris était toujours assis à ses pieds.

Une brutale embardée le projeta contre le mât. Les deux adolescentes qui s'affairaient autour de la voile affalée perdirent l'équilibre et roulèrent sur le pont. La barre échappa des mains de la navigatrice et lui percuta le visage. Elle bascula en arrière, heurta de la nuque le dossier du banc et perdit connaissance, le nez et la bouche en sang. La barge, livrée à elle-même, rebondit d'un rocher à l'autre. De sinistres grincements parcoururent la coque et le mât. Des haubans se brisèrent dans une succession de claquements secs.

L'embarcation folle se mit en travers et emboutit un large récif par le tribord. La secousse arracha Rohel du plancher. Il retomba de

tout son poids entre les paniers renversés. La jeune fille qui se dressait à la proue bascula par-dessus le bastingage. Elle tenta de se raccrocher à la barre supérieure, mais un nouveau soubresaut la contraignit à relâcher sa prise. Allongé sur le pont, à demi étourdi, impuissant, Rohel vit son visage s'enfoncer lentement dans le cœur de la brume noire. Elle ouvrait de grands yeux horrifiés mais aucun son ne sortait de sa bouche. Sa peau se couvrit subitement de profondes rides, se parchemina, se décomposa, laissant apparaître les os arrondis et le sourire grimaçant d'un crâne.

La vitesse à laquelle elle s'était transformée en squelette – moins d'une seconde ! – stupéfia Le Vioter. Il fit le rapprochement entre ce spectacle macabre et le vieillissement apparent de sa main.

Des langues de brume noire et grésillante l'encerclaient comme une horde de prédateurs guettant leur proie. Il ne savait pas de quoi était composée cette substance vaporeuse, mais aucun doute ne subsistait sur sa nocivité. L'embarcation – c'était la première fois qu'il naviguait sur ce type de bateau rectangulaire fabriqué d'un seul tenant dans une roche poreuse – gîtait à un point tel qu'elle avançait pratiquement à la verticale. Deux jeunes filles, les robes en sang, tentaient désespérément de conserver l'équilibre sur le pont fuyant en se raccrochant aux drisses qui volaient autour d'elles.

Elles ne lui étaient pas inconnues mais il ne parvenait pas à mettre un nom ou un souvenir sur leur visage. Il y avait probablement une explication plausible à sa présence sur ce bateau ivre. Quelques heures plus tôt, il était entré dans le dôme de cristal, avait découvert le livre-carte du maître-sonneur Marus Alter, avait sélectionné la destination de Madrilange, s'était assis au centre du cercle des mages. Un léger bourdonnement avait retenti, puis un son grave, puissant, et enfin une multitude de voix qui semblaient provenir de plusieurs endroits à la fois. Le chant du voyage avait pénétré comme une lame chauffée à blanc dans sa chair… Il avait eu la sensation d'être projeté dans l'infini… Était-il resté un long moment sans connaissance lorsqu'il s'était rematérialisé sur Madrilange ? Était-il sur Madrilange ?

Le Mentral bourdonnait en sourdine dans un recoin de son esprit. Les syllabes de la formule semblaient vouloir forcer le barrage de ses lèvres et accomplir ce pour quoi elles avaient été conçues : détruire. Une chaleur intense, à la limite du supportable, se diffusait sous son crâne. Aurait-il suffisamment de volonté pour ramener le Mentral sur Déviel et obtenir la liberté de Saphyr ? Son cerveau parviendrait-il à supporter l'énergie maléfique qui émanait de la formule ?

Des pages jaunes s'arrachaient de livres grossiers et ouverts, s'envolaient dans les spirales ascendantes, se plaquaient contre les murailles rocheuses.

Une formule ?

De quelle formule s'agissait-il ? Le Mentral ? Il n'avait pas encore atteint le système d'Orginn, le siège du Chêne Vénérable, puisqu'il venait tout juste de franchir les deux galaxies voisines de la Seizième Voie Galactica. Son vaisseau s'était peut-être pulvérisé sur un bouclier magnétique, et il sortait d'un sommeil cataleptique de survie. Des femmes l'avaient trouvé inconscient sur une rive et l'avaient secouru.

Des nuages noirs et bas occultaient un grand disque argenté. Un miaulement aigrelet montait d'un panier renversé.

Le navigateur ne maîtrisait plus son bateau. Rohel tourna la tête vers la poupe. C'était une navigatrice et sa tête ensanglantée, inerte, se balançait d'un côté sur l'autre. Les chocs successifs l'avaient presque vidé de son siège. L'attelle posée autour de sa jambe droite avait éclaté en plusieurs endroits. Il ne fallait pas compter sur l'aide des deux filles terrorisées qui s'accrochaient aux cordages comme des naufragés de l'espace à leur bouée antidérive de survie.

Il se dirigea lentement vers la poupe, s'appliquant à ne pas perdre l'équilibre. Il avait la nette sensation d'être plus léger et plus petit que d'habitude. Il crut voir une grève de sable noir à l'horizon, des formes humaines qui émergeaient de la brume.

Emportée par son élan, l'embarcation enfourcha un écueil à la pente douce, décolla à la verticale comme d'un tremplin, retomba plus loin sur la crête découpée d'un récif et se disloqua dans un craquement lugubre.

# CHAPITRE IX

Rohel ouvrit les yeux.

Il était allongé sur un lit de cailloux ronds et noirs. À ses côtés, deux filles d'une dizaine d'années, une blonde et une brune, paraissaient plongées dans un profond sommeil. Des chuchotements attirèrent son attention : des visages étaient penchés sur lui. Ils appartenaient à des enfants de huit à douze ans, vêtus de hardes effilochées et crasseuses. Un astre gris surplombait les hautes et étroites falaises qui bordaient le lit d'un fleuve. Un grondement continu et les sifflements du vent ébranlaient le silence.

Rohel se redressa sur un coude. Une douleur sourde lui vrilla la nuque et l'épaule. Il avait l'impression d'avoir été enfermé quelques heures dans un trépanier à concasser le blé. Il était vêtu d'une combinaison blanche lacérée beaucoup trop grande pour lui. Des bottes aux semelles et aux tiges usagées gisaient à ses pieds. Entre les jambes nues des enfants qui l'entouraient, il distingua l'épave d'une embarcation qui ressemblait à un antique radeau à voile. Un peu plus loin, assis sur un morceau du mât, un garçon plus âgé et plus grand que les autres compulsait un vieux livre à la couverture de bois et aux feuilles végétales. Plusieurs animaux à la fourrure grise et aux yeux jaunes jouaient près du corps inerte d'une femme.

Ce paysage, ces animaux, ce radeau n'éveillaient aucun souvenir en Rohel. De même, il ne reconnaissait aucun de ses amis parmi les enfants qui l'observaient. Son père, le seigneur Jehl, lui avait présenté son instructeur ce matin même : Phao Tan-Tré, un vieil homme aux cheveux de neige et au regard perçant.

Une semaine plus tôt, les Grands Devins avaient désigné Rohel, troisième fils du seigneur Jehl et de dame Almia, comme le futur princeps d'Antiter. Cette investiture avait constitué une surprise pour

les principaux dirigeants de la planète, exception faite du seigneur Jehl, qui, comme tous les pères, avait secrètement espéré que l'un de ses enfants serait élevé à la dignité suprême. Rohel avait lu de la jalousie dans les yeux de ses deux frères et de l'admiration dans ceux de ses trois sœurs. Bien que le choix des Grands Devins fût inattendu, aucun dignitaire ne s'était avisé de le contester : cela faisait plus de dix siècles qu'ils désignaient les princeps d'Antiter, laquelle connaissait une ère de prospérité et de paix sans précédent. Le système précédent, les dynasties dictatoriales, avait conduit la planète au bord du chaos. Le peuple Originel, le grand peuple de la Genèse, avait failli être totalement exterminé par les bombes à fragmentation larguées par les vaisseaux des deux fils ennemis du dictateur Angueral. Des milliards de cadavres avaient pourri sous les décombres des grandes cités de métal et de béton. Seuls avaient été épargnés les Antiterriens des plaines et des montagnes. À l'issue des guerres de succession angueralienne, les survivants avaient instauré un nouveau système de gouvernement, basé sur les prédictions des Grands Devins. Ils avaient employé le cristal, un matériau harmonieux, pour bâtir de nouvelles cités dont Néopolis, la capitale, était le fleuron. Les effets des bombes à fragmentation avaient persisté pendant des siècles, condamnant des continents entiers à l'isolement et à la désertification.

Rohel n'avait pas encore pris conscience de l'importance que revêtait l'investiture de princeps. Il n'était qu'un enfant de dix ans désireux de jouer avec ses amis. Il avait toutefois remarqué que le comportement de son entourage familial s'était sensiblement modifié : ses frères ne le brocardaient plus, ses sœurs lui témoignaient une attention excessive, sa mère, dame Almia, pleurait lorsqu'elle le croisait dans les couloirs, les serviteurs de la maison se figeaient sur son passage… Il était pourtant resté le garçon espiègle et insouciant qui taquinait les filles, se promenait pendant des heures sur l'échine de son cheval, se baignait dans l'eau glaciale des torrents, escaladait les versants abrupts des montagnes, débusquait les redoutables aigles blancs de leurs aires, se battait jusqu'au sang avec les chefs des bandes rivales… À partir de demain, il n'irait plus à l'école seigneuriale, Phao Tan-Tré se chargerait de son éducation.

Le vieil instructeur avait examiné son futur élève avec une attention soutenue. Des lueurs de malice avaient pétillé dans ses yeux sombres, à demi occultés par des paupières lisses et lourdes. Rohel s'était senti traqué jusqu'au fond de l'âme. Sa seule réaction avait été de rougir jusqu'à la racine des cheveux.

Le garçon plus âgé referma le livre de bois, auquel il manquait visiblement plus de la moitié des pages, le cala sous son bras, se releva et se dirigea vers Rohel, toujours allongé. Ses pieds nus crissaient sur les cailloux. De longs cheveux noirs et ondulés encadraient son visage

tourmenté, couturé de cicatrices. Ses muscles saillaient sous sa peau brune, dévoilés en partie par les déchirures de sa tunique.

Il se fraya un passage au milieu de la haie d'enfants. Ses yeux noisette se posèrent sans aménité sur Rohel.

— C'est toi Rohel Le Vioter ? demanda-t-il d'un ton rogue.

Le Vioter ? Pourquoi l'affublait-il de ce sobriquet ?

— Rohel. Je n'ai pas d'autre nom.

Un rictus fleurit sur les lèvres du garçon.

— Tu as régressé, tu as oublié. Il ne restait plus qu'un mémoriant sur votre barge. Or vous étiez quatre.

Rohel ne comprenait rien aux paroles de son interlocuteur. Barge… mémoriant… ces mots se perdaient dans le vide de son esprit.

— Nya !

Ce nom, qu'il n'avait jamais entendu jusqu'alors, avait spontanément jailli de sa gorge.

Le garçon brun hocha la tête.

— Ton mémoriant, sans doute. Tu es en manque de communication mnémonique. Tu finiras par oublier cela aussi. D'après ce qu'il y a écrit là-dedans (d'un mouvement de menton, il désigna le livre coincé sous son bras), tu viens d'un monde humain. Et tu as trempé ta main gauche dans l'énergie-Temps : voilà pourquoi elle a gardé l'apparence d'une main d'adulte.

Rohel prit alors conscience que sa main gauche, sous le dos de laquelle saillaient de grosses veines bleutées, était anormalement développée par rapport au reste de son corps. Il eut l'impression qu'un invisible chirurgien lui avait greffé la main de son père pendant son sommeil. Saisi d'une immense frayeur, il referma les yeux en espérant sortir de ce cauchemar et se réveiller dans la quiétude de sa chambre.

Le garçon brun se rapprocha de la fille blonde et lui décocha un coup de pied rageur dans les jambes. Elle poussa un hurlement de douleur et d'effroi avant de se recroqueviller sur elle-même.

— Celle-là, c'est sûrement Cascade-Riante, fille de Terre-Brûlée ! Elle se décrit comme étant la seule blonde de l'équipage. Elle a écrit qu'elle t'aimait, qu'elle était prête à rompre son serment d'allégeance à l'Ordre des Ondines.

Il libéra un rire sardonique.

— Ces vieilles écritoires sont de vraies mines de renseignements. Moins précises que les mémoriants, peut-être, mais plus fiables. Bienvenue au pays des amnésiques, Rohel Le Vioter ! Je suis Mnémon, ton nouveau roi. À partir de cet instant, ne cherche plus à revenir sur tes pas : tu ne recouvreras jamais ta mémoire antérieure. Un handicap insurmontable à l'intérieur du réseau. Je t'invite à expérimenter la jeunesse finale auprès de mes fidèles sujets. Ici, près de la source du grand Fleuve-Temps, nous suivons un chemin de vie contraire à celui

des créatures des sous-peuples : nous rajeunissons lentement et, au lieu de vieillir et de mourir, nous finissons par régresser et franchir le seuil de la porte natale.

Mnémon désigna les enfants d'un ample geste du bras.

— Mes sujets sont des naufragés. Comme toi, comme Cascade-Riante, comme Coup-de-Trique, comme cette ancienne, Bouche-Cousue… Comme moi.

Il darda un regard vipérin sur le corps allongé.

— Je suis le roi parce que je suis le plus ancien ! Et parce que j'ai un pouvoir sur les mémoriants ! Ils me confient les souvenirs qui encombrent leur esprit. Je ne sais pas si mon père était chasseur, pêcheur, sondeur ou administrateur, mais je suis le dépositaire de nombreuses vies. Je suis une fluviale du nom de Gorge-Déployée, un administrateur du nom de Paracell, un sondeur du nom de Salvair, une cadette du nom de Sylph. Xyo n'a pas résisté au plaisir de communiquer avec moi. C'est Sylph qui a jeté vos mémoriants dans le fleuve. Par jalousie, par désespoir. Elle te voulait pour elle toute seule, Rohel Le Vioter. Elle a emporté ses remords avec elle de l'autre côté de la porte natale. Quant à Xyo, je l'ai tué : les mémoriants sauvages sont déjà trop nombreux.

Les autres enfants le regardaient fixement, comme hypnotisés, les yeux emplis de terreur et de fascination. Rohel pensa qu'il avait affaire à un fou. Seuls les fous soliloquaient de la sorte.

— Il ne peut y avoir deux anciens dans mon royaume.

À peine eut-il prononcé ces mots que les enfants se ruèrent sur la femme allongée et la contraignirent à se relever. Elle ne parvint pas à tenir sur ses jambes dont l'une, bleue et gonflée, avait une forme biscornue, et elle s'effondra lourdement sur les cailloux. Les enfants se mirent à vingt pour la traîner jusqu'à l'épave. Ils bruissaient comme une nuée de mouches autour d'une carcasse. Ils la redressèrent et, à l'aide de filins de fibres végétales tressées, la lièrent à ce qui restait du bastingage. Elle gémissait doucement. Des filets de salive et de sang s'écoulaient des commissures de ses lèvres et des narines. Sa robe déchirée ne dissimulait pas grand-chose de son corps aux formes généreuses.

— Appliquez la sentence, mes fidèles sujets ! glapit Mnémon.

Les enfants reculèrent, se baissèrent pour ramasser des cailloux et commencèrent à lapider la femme, dont le front, les joues, le cou, les bras et les jambes se couvrirent d'écorchures.

— Les anciens n'ont pas leur place dans le royaume de la source ! répéta Mnémon.

C'était maintenant une véritable grêle de pierres qui s'abattait sur la suppliciée. Ulcéré, Rohel se releva d'un bond, remonta les manches et les jambes de sa combinaison, fendit énergiquement les rangs serrés

des enfants et vint se placer entre la femme agonisante et ses bourreaux.

Impressionnés par la détermination farouche qui se lisait sur son visage, les enfants suspendirent leurs gestes. Rohel vit que le fleuve ne charriait pas de l'eau comme il l'avait cru depuis qu'il avait repris connaissance, mais une sorte de brume noire agitée par des courants violents. Elle s'engouffrait en grondant dans un étroit goulet délimité par les hautes murailles rocheuses qui surplombaient la grève de galets noirs. Les vagues se fracassaient contre les récifs et se pulvérisaient en de somptueuses gerbes de particules grises. Il remarqua également que le soleil avait pris une étrange teinte grise.

La voix de Mnémon domina le tumulte.

— Écarte-toi, Rohel Le Vioter, ou tu recevras la correction infligée aux traîtres.

Rohel se campa sur ses jambes et défia le groupe du regard.

— Je suis Rohel, troisième fils du seigneur Jehl et de dame Almia. Les Grands Devins m'ont désigné comme le futur princeps d'Antiter. J'ignore dans quel endroit nous nous trouvons et comment je suis arrivé jusqu'ici, mais si vous persistez à lapider cette femme, je vous promets que vous serez très sévèrement châtiés.

Mnémon ponctua sa diatribe de quelques applaudissements.

— Tu n'es plus sur ton monde, Rohel Le Vioter, mais dans les méandres du réseau-Temps. Tes souvenirs se sont enfuis sur les courants temporels. Tu n'as plus ici qu'un seul droit : servir ton souverain.

— Tu parles comme un fou ! riposta Rohel.

— Et toi comme un amnésique. Lève ta main gauche, petit crétin. C'est une main d'homme, la preuve de ta régression : tu es entré à l'âge d'homme dans le réseau. Et tes vêtements en sont la confirmation : ils sont beaucoup trop grands pour toi.

— Je ne te crois pas ! Tu racontes des mensonges pour maintenir les autres sous ton pouvoir.

En même temps qu'il disait cela, il se rendait compte que la noirceur de l'énergie qui se déversait dans le lit du fleuve, la grisaille du ciel, les reflets argentés du soleil, l'allure singulière du radeau échoué sur la berge et les mensurations insolites de sa main ébranlaient ses certitudes. Il ne connaissait pas d'endroits sur Antiter, y compris dans les zones irradiées par les bombes à fragmentation, où l'eau se transformait en brume vaporeuse, où l'on voguait sur des embarcations de roche, où le soleil se dépouillait de ses traditionnelles teintes jaune ou rouge…

Mnémon se dégagea du groupe d'enfants et s'avança vers Rohel d'un air menaçant. Bien que dominé d'une bonne tête par son vis-à-vis, Rohel n'avait pas peur. Il en avait vaincu de plus grands que lui,

et le futur princeps d'Antiter ne pouvait pas être gouverné par la peur. Sa main gauche pesait des tonnes au bout de son bras.

Cascade-Riante et Coup-de-Trique s'étaient levées à leur tour et s'étaient mêlées aux autres enfants. Pour une raison qu'elle aurait été incapable d'expliquer, le cœur de Cascade-Riante battait pour le plus petit des deux antagonistes. Peut-être parce qu'elle ne voulait pas non plus que cette femme fût lapidée.

Le bras de Mnémon se détendit comme un ressort. Négligeant la douleur de sa nuque et de son épaule, Rohel esquiva le coup d'un pas sur le côté. Son sens de l'anticipation lui avait souvent sauvé la mise lors des bagarres contre les chefs des bandes des autres quartiers. Le poing de son adversaire siffla dans le vide.

Mnémon ne se laissa pas emporter par son élan. Solidement campé sur ses jambes, il se retourna et frappa de nouveau. Surpris par sa promptitude, Rohel ne réussit pas à éviter le large crochet. Cueilli à la pointe du menton, il s'affaissa et tournoya comme une feuille morte. Un goût de sang lui envahit la gorge. Un voile rouge lui tomba sur les yeux. Il lui restait de nombreux progrès à accomplir pour devenir un bon princeps.

*

Un contact humide et tiède tira Rohel de son inconscience. Il était assis, appuyé contre la paroi rugueuse d'une grotte qui donnait sur un plateau inondé de lumière. Un petit animal à la fourrure grise lui léchait la main gauche, d'où montait une douleur diffuse. Il perçut les voix criardes d'un groupe d'enfants. Il avait un goût de sang dans la bouche et sa mâchoire l'élançait. Il ne se souvenait pas de quelle manière il était arrivé dans cette grotte.

La voix grave et joyeuse de son père, le seigneur Jehl, retentit à nouveau dans le silence de son esprit.

« C'est toi que les Grands Devins ont élu, Rohel ! Le premier Occental ! »

Dame Almia n'avait pas l'air de partager l'enthousiasme de son époux.

« La vie de princeps n'a rien de drôle, murmura-t-elle d'un ton songeur. Le bonheur s'efface toujours devant la raison d'État. Je ne tiens pas à ce que mon fils soit malheureux jusqu'à la fin de ses jours. »

« Qui parle de malheur ? C'est un honneur qui rejaillit sur toute notre famille ! »

« Les hommes et leur stupide sens de l'honneur ! » avait soupiré dame Almia.

L'annonce officielle de la décision des Grands Devins avait laissé

de marbre le principal intéressé. Il n'avait pas compris pourquoi ses frères lui avaient décoché des regards hostiles, pourquoi ses sœurs l'avaient contemplé comme l'une des soixante-dix-sept merveilles de l'univers, pourquoi les serviteurs s'étaient inclinés sur son passage.

La responsabilité de princeps restait un concept abstrait pour un enfant de dix ans : le premier du peuple de la Genèse était un homme lointain, inaccessible, qui ne paraissait en public qu'à l'occasion de la grande fête du Cristal, ne se déplaçait qu'environné d'une imposante escorte et passait l'essentiel de son temps dans ses appartements secrets du palais gouvernemental de Néopolis. Le seigneur Jehl évoquait bien de temps à autre les plaisirs d'une conversation informelle avec l'actuel princeps, Ma-Jang Le Chindien, mais cela demeurait insuffisant pour donner de la chair, de la consistance au personnage le plus important de la planète.

Sans cesser de ronronner, le petit animal se redressa et posa les pattes antérieures sur l'épaule de Rohel. Le jaune vif de ses yeux ronds tranchait sur le gris soutenu de son poil. Une excroissance rose pointait hors de la fourrure de son abdomen. Le premier réflexe de Rohel fut de creuser le ventre, de refuser d'être touché par ce serpent de chair luisante et palpitante qui ressemblait au sexe d'un porcal.

Puis un nom – Nya – traversa son esprit comme une comète et le poussa à accepter le contact avec l'extrémité évasée qui se glissait dans l'échancrure béante de sa combinaison.

Un flot d'images et de sensations se déversa tout à coup dans son esprit. Il vit des visages qui lui étaient familiers et qui, pourtant, n'appartenaient à aucun de ses proches planétaires. Il lui sembla vivre deux niveaux d'existence en même temps. Il restait le troisième fils du seigneur Jehl et de dame Almia, le futur princeps d'Antiter, et il était également Abraër, un sondeur qui, avec ses trois frères de caste, s'était embarqué sur une barge rapide en compagnie du Sézamon Ar Marcall. Ce dernier les avait recrutés quelque temps plus tôt dans une ruelle d'Olymbos en leur promettant des crédits d'immortalité. Il leur avait ordonné de réquisitionner une barge auprès des matrones du port d'arksl et de le conduire dans le plus grand secret à la source du grand Fleuve-Temps. C'était lui, Abraër, qui s'était chargé des négociations avec les matrones. Il avait présenté un document frappé du sceau du Sézamon et avait obtenu sans difficulté une embarcation prioritaire et rapide.

Les sondeurs avaient attendu que la barge soit sortie du port d'arksl pour se débarrasser des cinq fluviales de l'équipage. Ils les avaient égorgées, jetées dans l'énergie-Temps, puis ils avaient récupéré le Sézamon à l'endroit convenu, au confluent du grand Fleuve-Temps et de son premier affluent.

Rohel se souvint avec une terrible acuité de l'affreux borborygme

qui s'était échappé du cou béant de la femme qu'Abraër avait égorgée, des mouvements spasmodiques de ses bras, de la décomposition accélérée de sa peau lorsqu'elle s'était enfoncée dans la substance noire et vaporeuse.

Les sondeurs n'étaient pas des navigateurs aussi performants que les fluviales, mais ils savaient diriger une barge et ils avaient mené bon train jusqu'au relais d'elceiS, où ils s'étaient arrêtés pour se réapprovisionner en nourriture et en eau.

Là encore, ils s'étaient abattus comme des fauves enragés sur les quatre sœurs du relais. Le Sézamon n'avait pas été le dernier à prendre part à la curée : il n'avait utilisé aucune arme de pierre pour mutiler, taillader ou éventrer les femmes sans défense, il s'était tout simplement servi de ses ongles et de ses dents. Il avait ensuite mangé la chair et bu le sang de ses victimes.

Rohel ressentit l'impression de terreur que cet être énigmatique, maléfique, au visage toujours dissimulé sous une ample cagoule noire, avait produite sur Abraër. Peu après avoir quitté elceiS, le sondeur avait commencé à regretter d'avoir pris part à une telle boucherie. Certes l'occasion était trop belle de se venger de la morgue des sœurs des fleuves, dont le monopole de la navigation dans le réseau-Temps engendrait de la rancœur chez les autres sous-peuples, mais de là à torturer quatre femmes sans défense et leurs mémoriants, il y avait un gouffre que ses frères sondeurs et lui n'auraient jamais dû franchir.

Comme ses trois frères, dont il avait remarqué les sombres lueurs d'épouvante et de culpabilité dans les yeux, Abraër avait gardé sa peur pour lui. Les remords l'avaient harcelé sans répit et les échanges avec son mémoriant étaient devenus de véritables séances de torture mentale : à chaque fois que son sinistre forfait s'était effacé de sa mémoire, son implacable gardien s'était chargé de le lui rappeler.

Au sortir du relais, Abraër et ses frères avaient essuyé une terrible tempête de Temps, mais la barge avait tenu bon et ils s'en étaient tirés sans dommages. Les sondeurs ne subissaient pas les effets physiologiques des courants, mais seulement leurs conséquences mnémoniques. Le regard d'Abraër était sans cesse revenu se poser sur la silhouette du Sézamon, ombre immobile postée en permanence à la proue de l'embarcation. Pourquoi ce fils bien-aimé des pères Chronodes désirait-il se rendre à la source du grand Fleuve-Temps ? Était-il vraiment un Sézamon ?

Abraër en doutait fortement depuis qu'il l'avait vu se gaver de chair humaine. Cette sauvagerie ne correspondait pas à l'image idéalisée qu'il avait des seigneurs des couloirs achroniques.

Sa peur s'était accrue au fur et à mesure qu'ils avaient remonté vers la source du grand Fleuve-Temps. Les murailles rocheuses qui bordaient les deux rives s'étaient peu à peu rapprochées l'une de

l'autre, au point qu'elles donnaient l'impression d'opérer leur jonction à l'horizon.

Ils étaient entrés dans les rapides. La barge s'était jetée d'un bord sur l'autre, avait rebondi d'écueil en écueil.

Accablé par le poids des remords, Abraër avait tout à coup pris sa décision. Il avait mis à profit une gîte prolongée de l'embarcation pour basculer par-dessus le bastingage. Il avait fait en sorte que ce plongeon dans le fleuve parût accidentel, pour éviter que sa désertion ne donnât à leur sinistre passager une opportunité d'exercer des représailles sur ses trois frères sondeurs.

Il s'était enfoncé lentement dans l'énergie vaporeuse et noire, au contact de laquelle les pores de sa peau s'étaient instantanément refermés. Comme tous les sondeurs, il était pourvu d'un système de défense immunitaire qui lui permettait d'accepter sans dommages le contact avec l'énergie-Temps. Ses poumons eux-mêmes disposaient d'un filtre bronchique qui dissociait l'oxygène des émanations putréfiantes.

Ses pieds avaient touché les herbes brunes et froides du fond du lit. Une courte période d'adaptation avait été nécessaire pour habituer ses yeux à l'obscurité qui régnait dans les profondeurs. Il avait progressivement distingué les parois lisses des récifs, les branches alvéolaires et dansantes des algues, les bancs de méduses éphémères…

Un pan de sa mémoire s'était dispersé dans le courant.

Pour quelle mission était-il donc descendu dans ce cours d'énergie-Temps ? Où se trouvait-il ? Au fond d'un fleuve ? D'un affluent ? Il avait regardé au-dessus de lui mais n'avait pas discerné l'ancre ronde de la barge fluviale à laquelle les sondeurs avaient l'habitude de se repérer.

Dans le doute, il avait décidé de se diriger vers le bord du lit, puis de grimper sur la rive pour voir ce qui se passait à la surface. Le courant, très puissant à cet endroit, l'avait contraint à s'agripper aux excroissances gluantes des algues ou aux arêtes tranchantes des récifs. Un tourbillon l'avait soudain renversé. Il avait aperçu la gueule béante d'un incarnant, le plus dangereux des prédateurs du réseau-Temps. Il n'avait pas eu le temps de réagir : les puissantes mâchoires lui avaient broyé le crâne.

C'était le dernier souvenir d'Abraër qu'avait capté son mémoriant. Le petit animal rengaina lentement son canal réminiscent. Les impressions avaient été tellement puissantes, tellement cuisantes, que Rohel, envahi d'un double sentiment de peur et de culpabilité, resta un long moment prostré contre la paroi de la grotte. La communication avec le mémoriant d'Abraër abandonnait un goût amer dans sa gorge. Il avait le corps d'un enfant de dix ans, hormis sa main gauche, qui lui paraissait beaucoup plus grande que d'habitude,

mais il était imprégné des souvenirs d'un homme qui avait perdu la vie dans le sein d'un fleuve de brume noire. Une intuition persistante lui soufflait qu'une autre vie se cachait entre le moment où il avait déserté la maison familiale de Néopolis et celui où il s'était réveillé dans cette grotte. Une existence mouvementée qui restait pour l'instant impalpable, inaccessible, comme un rêve qui lui échappait sans cesse. Il ne pouvait se défaire de la sensation d'avoir quitté Antiter depuis des lustres pour accomplir une mission très importante… Tout cela avait-il un rapport avec le rôle de princeps qu'on lui destinait ?

Le mémoriant se coucha tranquillement à ses pieds. C'est alors qu'il se rendit compte que ses chevilles étaient entravées par des colliers de pierre, eux-mêmes reliés par d'épaisses cordes aux crochets fixés dans la paroi.

Escorté par une nuée bruissante d'enfants, un garçon de treize ou quatorze ans fit irruption dans la grotte. Son visage couturé de cicatrices, encadré de longs cheveux bruns, évoquait vaguement quelqu'un à Rohel. Sous son bras était calé un objet qui ressemblait à un livre à la couverture de bois. Ses yeux noisette s'emplirent de fureur lorsqu'ils aperçurent le mémoriant allongé aux pieds du prisonnier.

— Il a communiqué avec toi ? demanda-t-il d'une voix tremblante de rage.

Rohel haussa les épaules.

— Qui que tu sois, délivre-moi ! répliqua-t-il. Je suis le futur princeps d'Antiter.

Chaque mouvement de sa mâchoire inférieure lui arrachait une grimace. Des larmes perlèrent au coin de ses yeux. Surtout ne pas pleurer, ne pas donner une piètre image du dirigeant suprême du grand peuple de la Genèse. Les enfants, vêtus de haillons, avaient le regard fixe et vide des simples d'esprit. Le talon du garçon brun s'écrasa brutalement sur sa cuisse. L'onde de douleur se propagea jusqu'aux ongles de ses pieds.

— Tu n'as pas d'ordre à me donner ! Contente-toi de me répondre. Est-ce que ce mémoriant t'a transmis des souvenirs ?

Rohel estima qu'il valait mieux ne pas exciter la colère de son interlocuteur. Il acquiesça d'un mouvement de tête. Mal lui en prit : un deuxième coup de talon lui soutira un gémissement.

— Tu as le don de la communication avec les mémoriants, Rohel Le Vioter, mais il ne peut y avoir deux gardiens de la mémoire dans le royaume de Mnémon ! éructa le garçon. Que t'a-t-il raconté ?

— La vie et la mort d'un sondeur sur une barge, bredouilla Rohel.

Grâce à la mémoire d'Abraër, il expérimentait spontanément ce qu'était un sondeur, une barge, l'énergie-Temps.

— Son mémoriant s'est probablement sauvé de la barge qui est passée quelque temps avant la vôtre, murmura le garçon brun. Elle a réussi à franchir les rapides sans s'échouer. Si j'en juge par le contenu de l'écritoire de l'ancienne, elle transporte certainement le Sézamon qui t'attend à la source du grand Fleuve-Temps. Je serais curieux de savoir pourquoi ce Sézamon veut absolument te mettre le grappin dessus. Tu as une idée sur la question ?

Ses paroles auraient sans doute rencontré un certain écho dans la mémoire d'Abraër, mais elles n'éveillaient rien dans les souvenirs de Rohel. Il ne voyait pas de rapport entre ce Sézamon et lui. C'était comme si deux mondes cohabitaient en lui, deux mondes entre lesquels il ne pouvait jeter aucun pont. Il remarqua, parmi les enfants, une fille blonde qui le dévisageait avec une sympathie évidente.

Il secoua lentement la tête.

— Le mieux serait de le demander à ce Sézamon en personne, reprit le garçon brun. S'il tient vraiment à toi, je pourrai négocier. J'obtiendrai peut-être l'immortalité. L'immortalité !

Il y avait de l'extase dans ses yeux et dans sa voix lorsqu'il avait prononcé ce mot.

— L'immortel roi Mnémon ! répéta-t-il.

Il s'accroupit, plongea la main dans l'échancrure de sa tunique, en extirpa un couteau à la fine lame de pierre. D'un geste rapide et précis, il le planta jusqu'à la garde dans l'échine du mémoriant. Un soubresaut agita le petit animal. Ses pattes griffèrent le vide, puis il retomba, inerte, sur le sol rocheux.

Un pâle sourire affleura les lèvres du garçon.

— Ce mémoriant m'a trahi, puisqu'il s'est confié à toi. Il n'y a pas de place pour les traîtres dans mon royaume. Après le repas, nous nous rendrons à la source du grand Fleuve-Temps.

Il claqua dans ses mains et, suivi des autres enfants, sortit de la grotte. Avant de leur emboîter le pas, la fille blonde adressa un sourire chaleureux, complice, à Rohel.

Qui était-elle ?

Nya ?

# CHAPITRE X

Nya commençait à trouver le temps long.

Sa gorge desséchée réclamait de l'eau fraîche et son ventre vide un peu de nourriture. Tout autour d'elle les vaguelettes d'énergie clapotaient sur les récifs.

Elle n'osait pas sauter de rocher en rocher pour regagner la rive, distante d'environ deux kilomètres. Elle risquait de glisser, de tomber dans le fleuve et d'être instantanément dévorée par l'énergie-Temps. Son instinct lui commandait d'attendre. D'autres équipages passeraient bientôt dans les parages, la récupéreraient et la ramèneraient à son actuel souvenant.

Ses griffes déployées s'enfonçaient profondément dans la roche cernée par l'énergie noire. Elle refusait de céder à la fatigue qui s'emparait d'elle, de s'allonger pour délasser ses pattes fourbues. Elle scrutait inlassablement le fleuve, guettant l'apparition d'une tache blanche, d'une voile. Elle restait tendue vers son but : rendre sa mémoire à son souvenant, un peu trop lourde à porter pour elle.

Une mémoire qui contenait une incroyable quantité de données, qui recelait d'innombrables mondes, des paysages variés, une foule de visages, de sensations, de couleurs et d'odeurs… Une chaleur intolérable se dégageait d'une succession de sons qui résonnaient en sourdine dans un recoin de son cerveau.

Nya avait immédiatement deviné les intentions de la fillette qui était venue la prendre dans son panier. Elle ne s'était que peu défendue, car, comme tout mémoriant, elle avait été dressée dans le respect absolu des souvenants, et en particulier des enfants. Au moment où la fillette l'avait approchée de la corniche extérieure de la coque, elle avait fouillé le fleuve du regard et avait aperçu les crêtes de récifs. Bandant les muscles de ses pattes, elle avait effectué un bond

prodigieux lorsque les mains de sa ravisseuse s'étaient ouvertes. Elle était parvenue à planter ses griffes dans un gros rocher auquel elle était restée un long moment accrochée avant d'effectuer son rétablissement d'un ultime coup de reins. Abandonnée au beau milieu de la crique, elle avait vu s'éloigner inexorablement la voile blanche.

D'où elle était, elle distinguait dans le lointain la façade claire d'une grande maison érigée au sommet d'une colline. Les courants d'air ne colportaient aucun signe annonciateur d'une tempête de Temps. L'astre argenté dardait sans discontinuer ses rayons étincelants et brûlants. La gueule entrouverte, Nya cherchait désespérément de la fraîcheur.

Elle remarqua soudain des ondulations singulières à la surface du fleuve, des tourbillons qui naissaient et s'évanouissaient de manière incohérente. Elle se rendit compte qu'ils convergeaient vers elle, comme s'ils l'avaient prise pour cible. Tous sens en alerte, elle scruta attentivement la substance noire, mais n'y discerna aucune forme. Un silence tendu, lourd de menaces, retomba sur les environs.

Une gueule béante surgit tout à coup du fleuve, s'éleva à une hauteur de deux mètres et s'abattit sur le rocher dans un éclaboussement de particules grises.

Un incarnant.

L'un des plus féroces résidents du réseau-Temps.

Nya fléchit les pattes puis, au moment où les énormes mâchoires se refermaient sur elle, bondit en arrière. Elle retomba lourdement sur l'arête extérieure du rocher. Une douleur aiguë lui transperça la cage thoracique. Elle enraya sa mortelle glissade en s'agriffant à la roche avec l'énergie du désespoir.

Suspendue par les griffes au-dessus du vide, elle entendit la gueule de l'incarnant se refermer dans un horrible claquement, entrevit sa peau rugueuse, ses petits yeux luisants, ses deux antennes cervicales, l'excroissance cartilagineuse qui se dressait au-dessus de son museau. Puis le prédateur glissa sur le rocher et s'abîma silencieusement dans les profondeurs de l'énergie.

Nya en profita pour se hisser à nouveau sur l'étroite bande rocheuse. Elle savait que l'incarnant, doté d'un cerveau et d'un système nerveux embryonnaires, avait besoin d'un répit pour que ses pulsions instinctives soient transmises à ses organes et à ses muscles. Mais elle savait également que le monstre, bien que lent et stupide, ne renoncerait pas à sa proie, d'autant moins qu'elle était coincée sur son minuscule territoire, qu'elle n'avait aucune possibilité de fuir, qu'il avait par conséquent tout son temps.

Elle ne relâcha pas sa vigilance, surveilla attentivement les frissonnements de la surface noire. Elle esquiva la deuxième attaque de la même manière que la première : elle sauta vers l'arrière à

l’instant où la gueule béante se refermait sur elle.

La troisième tentative de l’incarnant ressembla comme une sœur aux deux précédentes. Il s’obstinait à surgir au même endroit et à s’abattre de tout son poids sur sa proie. Une tactique fruste, primaire, qui facilitait la défense de Nya, d’autant plus que, pour parvenir à extraire son grand corps, il devait puiser dans ses réserves nerveuses et s’accorder des répits de plus en plus longs entre chaque assaut.

À la septième tentative, il comprit qu’il avait intérêt à varier son approche et il jaillit dans le dos de Nya. Elle sentit un frémissement d’air derrière elle, se tourna, aperçut les crocs du monstre à quelques centimètres de sa tête. Terrifiée, elle se laissa choir sur le flanc, roula sur la surface grenue du rocher et bascula dans le vide. Elle perçut le claquement des mâchoires de l’incarnant, entrevit sous elle le moutonnement de l’énergie noire.

En un réflexe désespéré, elle lança sa patte antérieure vers le récif. Ses griffes puissantes se fichèrent dans la roche poreuse et interrompirent brutalement sa chute. Un mouvement de balancier l’envoya heurter la paroi rocheuse de plein fouet. Le souffle coupé, à demi étourdie, elle assura machinalement sa prise avec son autre patte antérieure. Lorsqu’elle discerna le chuintement caractéristique que produisait l’immersion de l’immense corps écailleux dans l’énergie-Temps, elle grimpa aussitôt sur l’échine arrondie du rocher, consciente qu’elle devait désormais modifier son comportement, tourner sans cesse sur elle-même pour élargir son champ de vision et augmenter ses chances de prévoir les attaques du prédateur.

Dix, vingt fois, il se jeta sur elle, surgissant à chaque fois d’un endroit différent.

Dix, vingt fois, elle esquiva ses coups de dents, se lançant dans le vide et se suspendant par les griffes à la roche. La fatigue commençait à émousser ses réflexes. Même si l’incarnant se montrait de moins en moins rapide, sa stratégie de harcèlement portait peu à peu ses fruits. Il avait l’avantage sur sa proie, isolée par l’énergie-Temps, de choisir l’angle et la fréquence de ses offensives. Il lui restait à faire preuve de patience, de constance.

Épuisée, tenaillée par le besoin impératif de communiquer, de vider son cerveau de l’encombrante mémoire de son souvenant, Nya poussa un long miaulement de détresse.

*

Courtes-Jambes, une intermédiaire, fit son apparition dans la cabine. Gênée d’avoir surpris les deux Sézamons dans leur intimité, elle n’osa pas les regarder en face et garda la tête baissée.

— Nous avions pourtant demandé à ne pas être dérangés,

maugréa Anthya, qui se recouvrit précipitamment de sa combinaison.

— Qu'un-Œil m'envoie dire que nous arrivons au relais d'elceiS, dit Courtes-Jambes d'une voix à peine audible. Nous devons y faire halte pour nous réapprovisionner en nourriture et en eau. Nos sœurs nous diront si l'autre barge a beaucoup d'avance sur nous.

Quelques instants plus tard, la barge rapide pénétra dans une crique, louvoya entre les nombreux écueils et accosta un ponton de pierre. Un silence inquiétant rôdait sur la grève de galets noirs et autour de la construction massive qui se dressait au sommet de la colline. Il sembla pourtant à Yvain déceler un miaulement prolongé dans le lointain.

Les deux Sézamons, rhabillés à la hâte, étaient remontés sur le pont. Anthya avait dû déployer toute sa volonté pour surmonter la langueur qui lui engourdissait le corps. C'était la première fois qu'elle ressentait cette délicieuse fourbure, cette impression que ses membres, ses muscles et ses organes étaient devenus trop lourds pour affronter la gravité. Les relations intimes qu'elle avait eues avec d'autres Sézamons de principe masculin ne lui avaient jamais procuré un tel effet : avec eux, elle avait eu l'impression d'être à peine effleurée, peut-être parce que, comme elle, ils vivaient dans les couloirs achroniques et n'avaient que peu de prise sur la matière.

Elle avait été vaincue par Yvain, elle avait rompu sous son poids. Il s'était montré à la fois tendre et violent, et elle avait aimé sa brutalité et sa délicatesse. Il l'avait révélée à elle-même, et cela avait probablement été réciproque, si elle en jugeait par la flamme nouvelle, intense, qu'elle décelait dans les yeux de son compagnon. Avant leur union, il n'appartenait à aucun monde, ni à la planète humaine d'où il venait ni au réseau-Temps qui l'avait accueilli. Il paraissait avoir désormais trouvé sa place. Il était le premier maillon d'une nouvelle chaîne d'évolution. L'énergie-Temps était certainement l'artisan principal de cette métamorphose, mais Anthya préférait croire qu'elle en était l'unique inspiratrice : Yvain ne lui avait-il pas affirmé qu'il avait besoin d'elle ?

Elle se sentait soulagée du poids de sa faute.

Tandis que les fluviales jetaient l'ancre et amarraient la barge au ponton, elle posa la main sur l'avant-bras d'Yvain et murmura :

— Je peux maintenant te parler de mon passé. J'ai provoqué l'anéantissement d'une partie de mon monde, la mort de millions et de millions d'hommes, de femmes et d'enfants. J'ai voulu disparaître, mais mon père m'a donné le choix entre la mort et l'exil perpétuel dans le réseau-Temps.

Il l'enveloppa d'un regard grave et pénétrant.

— Ça ne m'intéresse pas. Je t'accepte telle que tu es. Comme Rohel Le Vioter a accepté ma mère lépreuse.

Elle aurait pourtant voulu ajouter que, condamnée au repentir perpétuel, elle avait vainement tenté de réparer son forfait en guidant les humanités sur le chemin de leur évolution, qu'elle s'était plongée corps et âme dans l'activité de Sézamone, mais que, malgré les siècles, elle n'était jamais parvenue à oublier les cris d'épouvante de ceux qu'elle avait exterminés.

— Tu m'as délivrée de mon immortalité, dit-elle simplement. Tu m'as lavée de la boue et du sang de mon passé.

Elle était désormais en paix avec elle-même.

Il restait quelques sacs de céréales et quelques tonnelets d'eau sur les rayons de la réserve, mais les sœurs permanentes et leurs mémoriants avaient disparu. Une vague odeur de sang flânait dans l'air confiné.

Qu'un-Œil comprit qu'un malheur était survenu lorsqu'elle découvrit, à l'arrière de la construction, les restes d'un bûcher funéraire. Les mâchoires serrées, l'œil larmoyant, elle reconstitua la chronologie des événements.

— Deux barges se sont succédé : la première transportait probablement des chasseurs, des pêcheurs ou des sondeurs qui n'ont pas supporté la variation d'âge et qui se sont acharnés sur nos sœurs du relais. L'équipage de la seconde a effectué le rituel de crémation. Ne perdons pas de temps. Chargeons les provisions et repartons.

Pendant que la cadette, qui avait maintenant l'apparence d'une fille de onze ou douze ans, surveillait les environs et que l'ancienne s'abîmait dans une prière silencieuse, les trois intermédiaires transportèrent les vivres sur la barge. Puis, lorsque Qu'un-Œil eut repris sa place sur le banc de navigation, elles larguèrent les amarres, levèrent l'ancre et hissèrent les voiles.

Yvain perçut de nouveau un miaulement aigrelet suivi d'un bruit sourd. Il existait peut-être un rapport entre ce cri qui résonnait comme un appel au secours et les malheurs des permanentes du relais d'elceiS. Le Sézamon se pencha par-dessus le bastingage, balaya les environs du regard, mais ne distingua rien d'autre que les crêtes luisantes des écueils qui parsemaient la surface noire et lisse de la crique.

Il se tourna vers Anthya qui le contemplait d'un air intrigué.

— Tu n'entends rien ?

Elle se figea, écarta quelques mèches de ses cheveux, tendit l'oreille.

— Seulement les sifflements du vent.

La barge sortait de l'anse et s'engageait sur le grand Fleuve-Temps. Yvain se dirigea à grandes enjambées vers la poupe de la barge et s'immobilisa devant Qu'un-Œil.

— Faites demi-tour.

L'œil de l'ancienne s'arrondit de surprise.

— Nous diminuerons nos chances de rattraper l'autre barge, seigneur Sézamon, protesta-t-elle. Nous n'avons plus rien à faire à elceiS.

Elle n'avait peut-être pas tort, mais Yvain voulait en avoir le cœur net et son intuition persistante balayait toute velléité de raisonnement.

— Faites ce que je vous dis, ordonna-t-il d'une voix tranchante. Vous suivrez la direction que je vous indiquerai depuis la proue.

Elle s'inclina de mauvaise grâce et donna un coup de barre sur sa gauche. Sous le coup de la colère, elle ne maîtrisa pas son geste et la barge effectua une brutale embardée. Déséquilibré, Yvain s'agrippa au bastingage et se rétablit sur ses pieds, mais Anthya, la cadette et les trois intermédiaires se renversèrent comme des quilles, roulèrent sur le pont et fauchèrent les paniers des mémoriants. Ces derniers, empêtrés dans les robes des fluviales, se débattirent à grands coups de griffes pour tenter de se libérer de ces prisons de tissu. Profondément entaillées aux cuisses et aux bras, Courtes-Jambes et la cadette se mirent à hurler de douleur et leurs cris ajoutèrent à la confusion générale.

La barge cessa tout à coup de gîter et le calme se rétablit progressivement sur le pont. Les mémoriants comprirent leur méprise, rétractèrent leurs griffes et réintégrèrent leurs paniers. Les deux autres intermédiaires allèrent chercher de l'eau, nettoyèrent les plaies de Courtes-Jambes de la cadette, et jugulèrent les hémorragies à l'aide d'étroites bandes de tissu.

Rassuré sur le sort d'Anthya qui s'était relevée indemne de la mêlée, Yvain regagna la proue, où il tenta de discerner de nouveau le miaulement. Au milieu de la crique, les récifs se ressemblaient tous. Il entendit seulement les murmures du vent. Il se dit alors qu'il avait rêvé ou qu'il avait été victime d'une hallucination auditive.

Qu'un-Œil, qui le considérait comme le responsable de cette fausse manœuvre – d'autant plus qu'elle était consciente de sa propre culpabilité dans l'embardée de la barge –, lui jetait des regards furibonds. Elle n'osait pas lui révéler le fond de sa pensée, car une créature des sous-peuples n'aurait jamais eu l'audace de se rebeller contre un fils bien-aimé des Pères Chronodes, mais son attitude ne laissait planer aucun doute sur la nature de son ressentiment.

— Nous perdons notre temps, dit Anthya qui vint se placer à côté d'Yvain. Nous devrions repartir.

Quelques taches de sang, le sang de l'intermédiaire ou de la cadette blessées par les mémoriants, maculaient sa combinaison blanche. En dépit de sa chute sur le pont, son visage restait extrêmement détendu, apaisé.

Yvain ne répondit pas, attentif aux bruits qui emplissaient le

silence, un silence de plus en plus tendu qui semblait receler un invisible danger. Il ne percevait pour l'instant que le clapotement de l'énergie sur l'étrave et le gémissement assourdi du vent.

La corniche de la barge frôlait les récifs entre lesquels elle se faufilait. Les intermédiaires avaient affalé les deux focs pour réduire la vitesse.

— Là ! souffla Yvain.

Il avait enfin décelé le miaulement, ce cri aigre et prolongé qui évoquait le vagissement lointain d'un nouveau-né et qui venait du cœur de la crique.

Il tendit le bras sur sa droite, indiquant la direction à Qu'un-Œil. L'ancienne se fendit d'un énorme soupir avant d'obtempérer. Les intermédiaires et la cadette, intriguées, se massèrent à la proue et tentèrent de repérer quelque chose d'extraordinaire ou simplement d'anormal dans leur champ de vision. Elles ignoraient les raisons pour lesquelles Qu'un-Œil avait fait demi-tour, et comme elles n'osaient pas interroger le seigneur Sézamon, elles en étaient réduites à nourrir elles-mêmes leur curiosité dévorante.

Le miaulement devint de plus en plus net, de plus en plus précis. La barge longea une haute barrière rocheuse et déboucha sur un espace dégagé où les arêtes des écueils, distants les uns des autres d'une trentaine de mètres, affleuraient la surface ondulante de l'énergie noire.

— Un mémoriant ! s'exclama la cadette.

Une certaine déception sous-tendait sa voix : comme ses sœurs plus âgées, elle avait sans doute présumé qu'elles s'étaient déroutées pour un motif exceptionnel.

Un mémoriant en effet, était juché sur un récif isolé, le poil hérissé, la queue relevée, signe chez lui d'agressivité ou de méfiance. Ses yeux jaunes étincelaient, trouaient le gris sombre de sa fourrure. Lorsqu'il vit la barge émerger lentement de la barrière rocheuse, ses miaulements se firent joyeux, stridents.

D'un signe de la main, Yvain ordonna à l'ancienne d'immobiliser l'embarcation.

— La grand-voile ! hurla Qu'un-Œil.

Les intermédiaires affalèrent la voile puis, lorsque la barge poussée par les courants fut sur le point d'accoster le récif, elles débloquèrent le guindeau de l'ancre. Le filin de fibres tressées se dévida dans un grincement continu.

C'est à cet instant que surgit l'incarnant.

Le grand prédateur, la créature la plus redoutée des sous-peuples, se dressa tout à coup hors de l'énergie-Temps et s'abattit de tout son poids sur le promontoire rocheux où se tenait le mémoriant. En un réflexe fulgurant, ce dernier sauta en arrière, esquiva les redoutables

crocs et se suspendit par les griffes au flanc du récif. L'incarnant se laissa lentement glisser dans le sein du fleuve, abandonnant de larges tourbillons sur son passage.

— Remontez l'ancre ! Hissez les voiles ! hurla Qu'un-Œil.

Éperonnées par la voix de leur ancienne, les intermédiaires et la cadette sortirent de la torpeur dans laquelle les avait plongées la vue du monstre et se ruèrent sur le guindeau de l'ancre et sur les drisses.

Yvain se retourna et dévisagea l'ancienne d'un air furieux.

— Je n'ai pas donné l'ordre de repartir ! gronda-t-il. Nous devons d'abord récupérer ce mémoriant.

Comme mordue par un serpent, Qu'un-Œil lâcha la barre, se leva d'un bond, s'avança vers le mât et affronta son passager du regard.

— Ce n'est qu'un mémoriant, seigneur Sézamon. Rester quelques instants de plus ici, ce serait mettre en danger votre vie ainsi que celle de mes sœurs. L'incarnant risque de se retourner contre la barge, et il est fort capable de la couler.

— Je veux récupérer ce mémoriant, insista Yvain.

— Pour quelle raison, seigneur Sézamon ? s'obstina Qu'un-Œil. S'il a sauté de la barge qui transportait son souvenant, c'est que ce dernier a trouvé la mort. Les souvenirs dont il est le gardien sont désormais inutiles. Partons immédiatement, je vous en conjure.

Anthya posa la main sur le poignet d'Yvain.

— Elle a raison, murmura-t-elle. C'est elle la spécialiste du fleuve. Je ne comprends pas pourquoi tu t'acharnes à sauver ce mémoriant.

Les intermédiaires avaient relevé l'ancre et la barge, dérivant sur les courants, s'éloignait lentement du récif. Le regard d'Yvain revint se poser sur le mémoriant, visiblement exténué. Depuis combien de temps luttait-il contre l'incarnant ? Depuis combien de temps son instinct de survie le poussait-il à repousser le moment fatal où il serait déchiqueté par les crocs du prédateur ?

— Vous n'avez pas beaucoup de reconnaissance pour vos garde-mémoire, lâcha-t-il entre ses lèvres serrées. Vous êtes pourtant contentes de les trouver lorsque le Temps emporte vos souvenirs.

— Je suis la responsable de cette barge, seigneur Sézamon, déclara Qu'un-Œil. Je suis comptable de la vie de mes passagers et de mes équipières. Malgré tout le respect que je vous dois, je me vois contrainte d'enfreindre vos ordres.

Deux intermédiaires tiraient maintenant sur les drisses et le vent s'engouffrait déjà dans la grand-voile qui s'élevait le long du mât dans un froissement irrégulier.

L'incarnant surgit du fleuve pour la deuxième fois dans un éclaboussement de particules grises. Son immense gueule s'ouvrait sur deux rangées de longues dents jaunes et acérées. Ses petits yeux noirs luisaient de chaque côté de son museau écailleux, surmonté d'une

excroissance cartilagineuse en forme de conque. Des ondulations de forte amplitude parcouraient ses deux courtes antennes cervicales. Il n'avait pas de cou : son énorme tête, ceinte d'une collerette dentelée, était directement soudée à un tronc massif d'où saillaient des pattes molles comparables à des tentacules griffus. Il n'essaya pas de happer le mémoriant, mais resta dressé à la verticale, paraissant hésiter sur la conduite à suivre.

— Filons ! cria Qu'un-Œil. Il nous a repérés !

Comme pour corroborer ses dires, l'incarnant s'immergea entièrement dans l'énergie, et les puissants remous qui agitèrent la surface du fleuve se déplacèrent en direction de la barge.

— La voile ! Plus vite ! croassa Qu'un-Œil.

Les souvenirs des fluviales s'envolèrent tout à coup dans la brise. Qu'un-Œil ne comprenait pas pourquoi l'embarcation dont elle avait la responsabilité était ainsi encalminée au beau milieu d'une crique hérissée de récifs. Un bref regard panoramique lui apprit qu'elle se trouvait tout près du relais d'elceiS, dont elle apercevait les murs clairs au sommet de la colline. Elle croyait se rappeler qu'elle transportait deux passagers très importants, mais elle ne pouvait pas mettre de nom sur l'homme et la femme qui se tenaient à la proue. Les intermédiaires ignoraient les raisons de leur présence sous le mât : elles avaient les drisses en main, mais était-ce pour hisser ou pour descendre la grand-voile ?

— Qu'est-ce qui se passe ? murmura Anthya. On dirait qu'elles ne savent plus quoi faire.

— Une fringale du Temps, répondit Yvain. Il a dévoré quelques-uns de leurs souvenirs.

À peine avait-il prononcé ces mots que l'incarnant se dressa de toute sa hauteur hors du fleuve à deux ou trois mètres de la barge. L'apparition du grand prédateur glaça d'effroi les fluviales, déjà perturbées par leur brusque perte de mémoire. Qu'un-Œil elle-même semblait pétrifiée sur le banc de navigation.

L'incarnant cherchait instinctivement à déséquilibrer l'embarcation pour renverser ses proies et en happer une avant qu'elle ne sombre dans l'énergie-Temps. Sa tête s'abattit lourdement sur le bastingage du tribord, dont les trois barres successives éclatèrent comme de vulgaires branches mortes sur une largeur de deux mètres, et heurta violemment le plancher. Une pluie d'éclats de roche balsanique balaya la barge qui prit une telle gîte que deux intermédiaires, surprises, lâchèrent les drisses auxquelles elles s'accrochaient et ripèrent sur le pont. L'une d'elles lança son bras sur le côté et réussit à enrayer sa roulade, mais l'autre, les pieds en avant, glissa inexorablement vers la gueule béante dans laquelle elle s'engouffra jusqu'à la taille. Les dents du monstre se refermèrent sur

elle et brisèrent son long hurlement. Le prédateur l'enfourna tout entière dans sa gorge avant de glisser et de s'immerger dans les profondeurs du fleuve.

La barge recouvra son équilibre. Aiguillonnée par la peur, l'intermédiaire rescapée se releva précipitamment. Les mémoriants, agriffés aux parois intérieures de leurs paniers renversés, poussaient des miaulements de terreur.

Les ongles d'Anthya s'enfoncèrent dans l'avant-bras d'Yvain.

— Il faut faire quelque chose ou ce monstre nous dévorera tous !

Une telle panique submergeait les fluviales qu'elles demeuraient incapables de réagir. Yvain serra le bras de Courtes-Jambes, blême, rivée au bastingage du bâbord.

— Y a-t-il des armes sur la barge ?

Il avait conservé la dague avec laquelle il avait combattu les chasseurs à Olymbos, mais une lame courte s'avérait totalement inefficace contre un tel adversaire.

Courtes-Jambes opina d'un mouvement de tête.

— Dans le coffre, bredouilla-t-elle. Un harpon.

Yvain repoussa Anthya et se précipita vers le grand coffre encastré dans le pont à côté du mât. Il en souleva le couvercle et s'empara du harpon qui gisait à côté des fauberts. Bien que lancéolée, l'extrémité de pierre polie n'était pas destinée à donner la mort mais à disperser les bancs de méduses éphémères qui encombraient parfois le grand Fleuve-Temps et ses affluents. Il était muni d'une longue corde qui permettait à son utilisateur de le récupérer après l'avoir lancé.

Yvain la fixa rapidement à son poignet, puis il enjamba les paniers des mémoriants, se posta face à la brèche du bastingage et se campa sur ses jambes. Il avait l'impression que le harpon pesait des tonnes au bout de son bras.

L'incarnant lança son deuxième assaut. Sa première proie, qu'il avait avalée d'une seule bouchée, lui avait donné un regain de vitalité mais n'avait pas assouvi son incommensurable appétit. Puisque sa première attaque avait porté ses fruits, il ne ressentait pas la nécessité de changer de stratégie. Émergeant de l'énergie, il se dressa de toute sa hauteur et attendit que se dispersent les gerbes de particules grises engendrées par son élévation.

Le harpon jaillit comme un éclair gris de la main d'Yvain et rebondit sur l'excroissance cartilagineuse du museau du prédateur. Le cerveau rudimentaire de l'incarnant n'avait pas envisagé une riposte de ses proies. Il demeura dressé à la verticale, comme décontenancé. Un râle sourd, caverneux, s'échappa de sa gueule entrouverte.

Yvain tenta de mettre à profit l'atermoiement de son monstrueux adversaire. Il tira fébrilement sur la corde, mais le harpon se mit en travers et se bloqua dans la barre inférieure brisée du bastingage. Il

s'efforça de l'en dégager à distance, mais ses gestes imprécis ne réussirent qu'à le coincer davantage dans les débris de roche balsanique. Il évalua la situation du regard, puis, sans quitter des yeux l'incarnant qui dansait à quelques mètres de lui, s'avança vers le bord de la barge.

— Yvain, non ! hurla Anthya.

Le prédateur ouvrit la gueule et piqua en direction du Sézamon qui, accroupi, tentait vainement d'arracher le harpon. Yvain entrevit au-dessus de lui les dents du prédateur marbrées du sang. Ses doigts affolés, empoissés de sueur, glissaient sur le manche lisse.

— Yvain ! gémit Anthya.

Le harpon se dégagea tout à coup. En un réflexe désespéré, Yvain se jeta sur le côté. Le museau de l'incarnant heurta de plein fouet le bord du pont. La barge gîta pour la seconde fois. En dépit du plancher fuyant, Yvain parvint à se rétablir sur ses pieds, à se retourner, à enfoncer de toutes ses forces le harpon dans la gueule béante. L'embout de pierre polie vint se ficher dans la chair interne du prédateur dont les soubresauts firent tanguer l'embarcation. Yvain lâcha le manche du harpon et se débarrassa fébrilement de la corde enroulée autour de son poignet. L'incarnant retomba et s'abîma peu à peu dans le fleuve. Déséquilibré par le roulis de la barge, le Sézamon fut précipité dans le vide. D'un coup de reins désespéré, il parvint à agripper l'extrémité de la baume et se retrouva subitement suspendu au-dessus de l'énergie-Temps. Il reprit son souffle et, assurant ses prises, regagna lentement le pont où il se laissa choir, exténué. Anthya se précipita vers lui, glissa les bras autour de sa taille et l'étreignit un long moment.

Après que Qu'un-Œil et les membres de son équipage eurent communiqué avec leur garde-mémoire, elles adressèrent une prière muette à l'intention de leur sœur disparue, puis elles dirigèrent la barge vers le récif où les attendait le mémoriant, épuisé.

Lorsqu'elle se fut désaltérée et rassasiée, Nya s'allongea au pied du mât pour se reposer. Quand pourrait-elle enfin se délester de l'encombrante mémoire de son souvenant ?

# CHAPITRE XI

La petite troupe progressait lentement sur le sentier qui serpentait sur le bord du fleuve. Conduits par Mnémon, les enfants marchaient depuis un bon moment et ils commençaient à se ressentir des effets de la fatigue, de la soif et de la faim. Ils avaient dû contourner de nombreuses épaves échouées sur les rochers.

Plus le fleuve se rétrécissait et plus l'énergie se faisait dense, noire, violente. Elle s'engouffrait avec impétuosité entre les récifs, heurtait le pied des parois rocheuses, submergeait de temps à autre le sentier. Les enfants devaient alors sauter d'une jambe sur l'autre pour éviter les langues sombres qui se déroulaient à leurs pieds.

Rohel n'avait jamais vu un tel phénomène : le courant se dirigeait vers la source et non, comme c'était le cas pour les rivières et les torrents qu'il connaissait, vers l'aval, vers l'embouchure. Mais la substance noire et vaporeuse qui se ruait entre les rochers semblait aller à l'encontre de toute logique. D'ailleurs, sa consistance était en elle-même un défi à la logique. Le silence presque palpable lapait tous les bruits. Les parois abruptes qui dominaient le lit du fleuve se resserraient, ne laissant paraître qu'une bande étroite de ciel gris.

Pour Rohel, cette marche en terrain accidenté s'apparentait à un véritable calvaire. Les courtes cordes qui lui entravaient les chevilles et les poignets l'empêchaient d'allonger la foulée et de s'agripper aux aspérités lorsque les passages délicats requéraient l'usage de ses mains. Il cheminait aux côtés d'une fille blonde. Elle s'appelait Delph, mais Mnémon persistait à l'affubler du nom curieux de Cascade-Riante.

— Je changerai de nom quand je recevrai mon baptême de fluviale, avait-elle glissé à l'oreille de Rohel.

Il n'avait pas compris ce qu'elle avait voulu dire. Il ne l'avait

jamais rencontrée avant ce jour, et cependant son visage rond et ses yeux d'un bleu pâle lui étaient vaguement familiers. Il ne se souvenait plus de la manière dont cette bande – une bande rivale d'un autre quartier de Néopolis, sans doute – s'y était prise pour le capturer. Peut-être l'avaient-ils assommé ? Si tel était le cas, ce n'était plus vraiment un jeu, et il faudrait rapidement rassembler tous les chefs pour rediscuter les règles.

Cependant, davantage que le fait d'avoir été piégé c'était ce paysage de désolation, ce fleuve étrange et noir s'enfonçant à l'envers dans cette longue et étroite plaie montagneuse qui l'intriguaient, qui l'inquiétaient. Il n'avait jamais rien vu de semblable sur Antiter.

De même, les enfants et leurs drôles de vêtements, des loques inhabituelles dans les rues de Néopolis, lui paraissaient insolites. La gravité de leurs yeux démentait la rondeur puérile de leurs traits.

— Où m'emmenez-vous ? demanda-t-il à Delph.

Elle haussa les épaules.

— Je ne sais pas. C'est la première fois que je viens ici.

— Qui est le chef de cette bande ?

Il était pourtant persuadé qu'elle l'en avait informé quelques instants plus tôt. Le coup qu'il avait reçu sur la tête – à la mâchoire comme en témoignait la douleur persistante qui lui irradiait tout le côté droit du visage – avait-il entraîné une incapacité à se remémorer certains souvenirs ?

D'un mouvement de menton, elle désigna le grand garçon brun qui marchait en tête de la petite colonne.

— Lui, je crois. Il se fait appeler le roi Mnémon.

— Où sommes-nous ?

— Près de la source du grand Fleuve-Temps…

Rohel réprima une grimace : les cordes serrées de ses entraves lui entaillaient douloureusement la peau.

— Le grand Fleuve-Temps ? Dans quel… dans quel pays sommes-nous ?

Des lueurs d'étonnement s'allumèrent dans les yeux clairs de son interlocutrice.

— Dans le réseau-Temps. Tu as oublié à quel sous-peuple tu appartiens ? Tu n'honores plus les Pères Chronodes ?

Il tenta de s'imprégner des paroles de Delph, mais il n'y parvint pas. Quelques instants plus tôt, ils étaient passés devant le cadavre d'une femme attachée au bastingage d'une épave, et, bien qu'il ne la connût pas, une ombre de tristesse avait glissé sur lui. De même, Delph s'était mise à pleurer sans raison.

Dans cet endroit, si différent des rues cristallines de Néopolis et des paysages verdoyants dans lesquels il avait l'habitude d'évoluer, le ciel, le soleil étaient gris et l'eau une brume noire et maléfique dont il

convenait de se méfier. On n'y voyait aucun insecte, aucun oiseau, aucun mammifère, exception faite du petit animal gris et apprivoisé qui était perché sur l'épaule de Mnémon. Aucun arbre, aucune plante, aucune herbe, même mauvaise, même chétive, ne daignait pousser sur le sol rocailleux. Même dans les déserts les plus reculés d'Antiter, même dans les zones contaminées par les bombes à fragmentation, il y avait des embryons de vie animale et végétale, quelques herbes, quelques épineux, des cactus, des serpents, des scorpions.

Mnémon se retournait souvent pour fixer le prisonnier d'un air sombre. De temps à autre, un long et étroit appendice sortait du ventre du petit animal gris couché sur son épaule et se posait sur son cou. La vue de cette chair luisante et palpitante déclenchait des sensations contradictoires en Rohel : la profonde aversion qu'il en concevait s'accompagnait d'une très forte attirance.

Un nom lui traversait l'esprit. Nya.

Nya… Un nom de fille. Il avait beau fouiller dans ses souvenirs, passer en revue toutes les filles de son entourage, il n'en connaissait pas une de ce nom-là. Il ne connaissait d'ailleurs que très peu de filles : ses trois sœurs, les sœurs de ses meilleurs amis. Elles ne l'intéressaient pas : elles ne se battaient pas, n'avaient donc aucune chance d'étoffer un jour les effectifs de son armée. Bien qu'il fût âgé de neuf ans, Rohel commandait la bande du quartier de l'Occent, qui regroupait la plupart des familles originaires des continents occentaux.

Son père, le seigneur Jehl, était très fier de ses origines occentales.

— Sans nos ancêtres, le peuple de la Genèse aurait été anéanti pendant les guerres anguéraliennes, disait-il souvent. Pourtant, depuis que les Grands Devins président aux destinées d'Antiter, ils n'ont jamais élu un Occental.

— Et vous le regrettez ? demandait invariablement dame Almia.

Il ne répondait pas mais sa mine renfrognée ne laissait planer aucun doute sur ses sentiments. Parfois, le regard du seigneur Jehl se posait sur Rohel avec insistance. Il y avait de la douleur et de l'orgueil dans ses yeux d'un vert lumineux et profond.

Depuis combien de temps Rohel était-il parti de la maison ? Un jour… deux peut-être… Pourtant, il lui semblait être séparé des siens depuis des années. Un sombre pressentiment l'envahit : il ne les reverrait jamais, sa vie s'achèverait dans cet endroit oublié des hommes et des dieux. Dame Almia devait se ronger les sangs à son sujet.

Il estima soudain que le jeu avait assez duré et il s'immobilisa au milieu du sentier. Les enfants qui le suivaient s'arrêtèrent à leur tour, mais Delph poursuivit sa marche sur une vingtaine de mètres avant de s'apercevoir qu'il n'était plus à ses côtés.

Mnémon et les quatre enfants qui cheminaient en tête ne se retournèrent que lorsqu'un fossé de deux cents mètres se fut creusé entre le reste de la troupe et eux.

Mnémon dégagea lui-même l'excroissance rose du petit animal gris et en posa l'extrémité évasée sur son cou, puis il rebroussa chemin, le visage barré d'un rictus sardonique. Parvenu à quelques pas de Rohel, il croisa les bras et le toisa d'un air méprisant.

— Tu refuses d'avancer, Rohel Le Vioter ?

Le Vioter ? Ce nom résonnait comme un titre de princeps. L'actuel Premier d'Antiter s'appelait Kall Le Comper.

— Délivre-moi immédiatement, répliqua Rohel. Ma famille doit s'inquiéter de mon absence. Et puis les règles du jeu…

— Nous ne sommes pas dans un jeu, Rohel Le Vioter ! l'interrompit Mnémon. Tu as considérablement régressé et tu as l'impression de ne jamais être sorti de l'enfance, mais tu as seulement été victime d'une amnésie, d'une perte de la mémoire si tu préfères. Une perte irréversible. Il y a longtemps que tu as quitté ton monde, mais tes souvenirs se sont définitivement envolés.

Rohel se mordit les lèvres pour ne pas libérer ses larmes. Quelque chose lui disait que son vis-à-vis disait la vérité mais il ne voulait pas offrir le spectacle de sa détresse aux autres enfants.

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes ! cria-t-il avec colère. Détache-moi et laisse-moi repartir.

— Si je te détache, Rohel Le Vioter, où iras-tu ? rétorqua calmement Mnémon. Par là (il désigna la direction de la source), tu continueras de rajeunir et tu finiras par franchir la porte natale. Par là (son bras indiqua la direction de l'aval), tu retrouveras ton corps d'adulte mais tu garderas un esprit d'enfant. Contemple ta main gauche et tu sauras que je ne mens pas.

Sa main gauche ?

Elle l'élançait de temps à autre, mais il n'y avait pas prêté attention. Il la regarda et vit qu'elle était plus grande que sa main droite. C'était une main d'homme, comme un témoignage du passé, comme un vestige d'un ancien corps d'adulte.

Mnémon ne mentait pas. Rohel s'était perdu dans un univers qui lui volait ses souvenirs. Cette hypothèse expliquait pourquoi il ne parvenait pas à se débarrasser de l'impression persistante d'avoir égaré une grande partie de sa vie, d'avoir dispersé ses souvenirs, pourquoi il avait la sensation de connaître Delph et la femme que Mnémon avait condamnée à la lapidation…

Est-ce qu'il n'était pas tout simplement devenu fou ?

Comment savoir ?

— Je vois que tu commences à saisir, ajouta Mnémon. Tu as également reçu la mémoire de quelqu'un d'autre, d'un sondeur, mais

elle s'est déjà enfuie. Les souvenirs qui ne t'appartiennent pas se montrent encore plus volages que les tiens. C'est une loi fondamentale du Temps. Je suis le seul à pouvoir la détourner.

Il caressait distraitement le petit animal gris. Il avait passé dans sa large ceinture de tissu un objet qui ressemblait à un livre.

— Les fluviales qui te transportaient ont perdu leurs mémoriants. Sauf celui de la cadette Sylph. Pour garder en mémoire le but de leur expédition, elles ont tout consigné dans ces écritoires. Je ne sais pas grand-chose de toi, seulement que tu viens d'un monde humain, que tu as trempé la main gauche dans l'énergie-Temps et que tu dois être remis au Sézamon qui t'attend à la source du grand Fleuve-Temps. Je ne comprends pas très bien ce que vient faire Lucifal, la légendaire épée de lumière, dans ton histoire, mais ce Sézamon me fournira probablement les explications nécessaires. Je te donne maintenant le choix suivant : ou tu avances de ton plein gré ou je t'assomme et mes fidèles sujets te traîneront sans ménagements jusqu'à la source.

D'un regard appuyé, Delph fit comprendre à Rohel que la première solution serait nettement préférable.

*

À l'issue d'un long conciliabule, les trois sondeurs prirent leur courage à deux mains et s'approchèrent du Sézamon, debout à côté de la source. Le flot d'énergie ne coulait pas de la sombre excavation creusée à flanc de montagne, il s'y engouffrait dans un chuintement qui évoquait une aspiration vorace et perpétuelle.

Tout autour se formaient de puissants tourbillons de vapeur noire dont les têtes s'envolaient vers le ciel et dont les pieds s'enfonçaient dans le sol. Les sommets de l'infranchissable muraille montagneuse se jetaient dans d'épais bancs de brume que transperçait un gigantesque arc de lumière d'un gris étincelant.

Le Sézamon n'avait pas dit un mot depuis qu'ils avaient abandonné la barge quelques centaines de mètres plus avant. Un mutisme qui commençait à inquiéter les trois sondeurs. Ils se demandaient si leur énigmatique passager s'acquitterait des crédits d'immortalité qu'il leur avait promis. Il restait immobile au pied de la source et les seuls mouvements qui l'animaient étaient les ondulations de sa cape dans laquelle jouaient les souffles de vent.

— Seigneur Sézamon ? fit timidement un sondeur.

Il n'obtint aucune réponse. Il eut l'impression de s'être adressé à une statue.

— Seigneur Sézamon ?

A-aar daigna enfin se retourner et contempla les trois créatures qui lui faisaient face. Il se retint de leur sauter à la gorge car il avait

encore besoin d'eux pour le trajet du retour. Avant de pénétrer dans le couloir achronique qui le conduirait dans la Seizième Voie Galactica, il se ferait un plaisir de les égorger et de boire leur sang, le seul sort qu'ils méritaient.

— Que me voulez-vous ?

L'éclat maléfique de ses yeux terrorisait les sondeurs. Grâce à leurs mémoriants, ils n'avaient pas oublié la férocité avec laquelle il avait éventré les fluviales du relais d'elceiS. Il ressemblait alors davantage à un incarnant qu'à un fils bien-aimé des Pères Chronodes. Ils avaient certes participé à la curée, n'avaient pas dédaigné l'occasion de se venger de l'insolence des sœurs du fleuve, mais la sauvagerie de leur passager les avait horrifiés.

Ils refoulèrent tant bien que mal leur envie pressante de tourner les talons.

— Nous… nous voudrions éclaircir un point qui nous tracasse, seigneur Sézamon. Quand comptez-vous nous rétribuer en crédits d'immortalité ?

« Immortels, ces sous-produits biologiques des Chronodes ? » pensa A-aar.

— Je vous paierai lorsque vous m'aurez déposé à l'entrée d'un couloir achronique, répondit-il.

— Qu'est-ce… qu'est-ce qui nous prouve que vous tiendrez parole, seigneur Sézamon ?

De sombres étincelles dansèrent dans les yeux d'A-aar. Ses lèvres, qui se devinaient sous l'ouverture buccale de la cagoule, esquissèrent un sourire cruel. Il regretta d'avoir perdu l'accélérateur temporel qu'il avait récupéré sur le cadavre de l'officier de la sécurité extérieure d'Olymbos. Il lui faudrait jusqu'au bout user de la promesse.

— Absolument rien. Vous devez me faire confiance.

Les trois sondeurs se consultèrent du regard.

— Nous voulons des garanties, seigneur Sézamon.

— Et que se passera-t-il si vous n'obtenez pas satisfaction ?

Une détermination menaçante sous-tendait la voix aigre, calme en surface, du Sézamon.

— Nous refuserons de vous ramener à Olymbos.

Un éclair de colère traversa A-aar. Effrayés par le flamboiement soudain de ses yeux, les sondeurs reculèrent instinctivement d'un pas.

Le Sézamon sortit un petit boîtier de la poche intérieure de sa cape et le tendit à ses vis-à-vis, plus morts que vifs.

— Ceci est mon sceau personnel. Je vous le remets en gage de ma bonne foi jusqu'à ce que nous soyons arrivés à destination. Cet arrangement vous convient-il ?

Les sondeurs fixèrent le boîtier, un appareil noir muni de minuscules touches nacrées, d'un air à la fois surpris et effrayé.

— Eh bien ? s'impatienta A-aar.

Les sondeurs se consultèrent une deuxième fois du regard.

— D'accord, seigneur Sézamon.

L'un d'eux s'empara du boîtier comme d'une braise vive et le glissa dans la ceinture de son pagne.

— Combien de temps devrons-nous attendre, seigneur Sézamon ?

— Le temps qu'il faudra.

Les doutes assaillaient A-aar : la navigation sur le grand Fleuve-Temps comportait un certain nombre d'aléas. Il avait fort bien pu arriver quelque chose à Rohel Le Vioter. N'avaient-ils pas eux-mêmes perdu un membre d'équipage au cours de leur expédition ? L'attente lui était insupportable. N'avait-il pas commis une erreur dans l'interprétation des archives intemporelles ? N'avait-il pas compromis la double mission que lui avaient confiée ses pairs de Déviel : récupérer le Mentral et empêcher Rohel Le Vioter d'arracher Lucifal, l'épée de lumière, de sa gangue de glace ? Un échec équivaudrait à une trahison, et il n'aurait plus qu'à s'effacer de la surface de l'univers. Or il avait pris goût à l'existence, il avait pris goût à sa physiologie d'emprunt, il avait pris goût au sang et à la chair de ses victimes.

Après avoir obtenu satisfaction – le gage que leur avait donné le Sézamon ne les assurait de rien, mais ils le considéraient comme un trophée chèrement conquis –, les sondeurs se retirèrent prudemment et se dirigèrent vers les paniers des mémoriants, posés entre les rochers un peu plus bas. La proximité de la source les contraignait à recourir fréquemment à l'échange mnémonique. Les remords accompagnaient souvent la reconstitution de leur mémoire. Leur frère Abraër s'était volontairement jeté dans le fleuve parce qu'il n'avait pas supporté le souvenir odieux des fluviales clouées sur les montants des rayonnages. Ils n'avaient pas eu le courage de l'imiter. Ils étaient condamnés à vivre avec un terrible sentiment de culpabilité jusqu'à la fin d'une existence qu'ils espéraient paradoxalement très longue.

En attendant, et parce qu'il fallait bien s'occuper, ils décidèrent de préparer un repas avec les vivres qu'ils avaient ramenés de la barge, ces mêmes vivres qu'ils avaient ramassés sur les rayonnages empourprés du sang des fluviales.

*

Le sentier frôlait maintenant le lit exigu du Fleuve-Temps. Le flot d'énergie noire et condensée grimpait à l'assaut de la montagne. La petite troupe avait débouché sur un goulet étranglé, fermé par une muraille rocheuse dont la crête se perdait dans une brume épaisse et mouvante.

Rohel distingua un immense arc de lumière entre les nues

ajourées et les tourbillons qui se formaient de chaque côté d'une grotte. Il aperçut également trois hommes glabres et pratiquement nus assis à côté de paniers, puis, quelques mètres plus haut, une silhouette enveloppée dans une ample cape noire. Le visage dissimulé par une cagoule, elle se tenait debout au pied de la source, juste à côté de l'endroit où la bouche sombre aspirait l'énergie-Temps dans un épouvantable bruit de succion.

— Des sondeurs ! s'exclama Delph en désignant les trois hommes à la peau grise, au crâne lisse et vêtus de courts pagnes.

— Et l'autre ? demanda Rohel, à bout de souffle.

La longue marche sur le bord du fleuve l'avait épuisé.

— Je ne sais pas, répondit-elle. Au fait, comment t'appelles-tu ?

Un vent violent et continu soufflait dans la direction opposée à celle du courant.

Des scènes incompréhensibles se jouaient dans l'esprit de Rohel. Il avait l'impression que des morceaux entiers de sa vie s'éloignaient de lui comme des pétales arrachés par une tempête. Une ronde de questions tournait sans arrêt dans sa tête. Comment était-il arrivé dans cet endroit ? Qui étaient ces enfants qui l'escortaient ? Pourquoi avait-on entravé ses poignets et ses chevilles ? Que voulait dire le mot sondeur ? Qui était Mnémon ? Et l'homme à la cape noire qui semblait attendre quelqu'un près de cette source ? Il n'avait pas le temps de chercher les réponses que d'autres questions déferlaient. Il lui semblait qu'un mal insidieux le rongeait, qu'il n'était plus qu'un gouffre sans fond dans lequel sa raison s'égarait.

Il tentait de se raccrocher à une image ou une sensation fixes, un peu comme les premiers navigateurs stellaires se repéraient aux quelques points figés d'un univers en constante mutation. Il pensait à ses parents, à son père, le fier seigneur Jehl, dont la voix grave et forte lui inspirait parfois de la terreur, à sa mère, dame Almia, aux mains et aux joues si douces, à ses deux frères aînés, aux disputes et aux rires tonitruants, à ses sœurs… Il ne pouvait s'amarrer très longtemps à ces visages rassurants, rapidement ensevelis sous de nouvelles strates d'oubli. Il recommençait depuis le début mais rencontrait des difficultés grandissantes à reconstituer leurs traits. Les êtres qu'il chérissait sombraient eux aussi dans le néant.

Il se concentrait alors sur le mouvement mécanique de ses jambes. C'était la seule façon qu'il avait trouvée de se relier au réel. La fille blonde – comment s'appelait-elle ? Dylph ? – qui marchait à ses côtés semblait elle-même se métamorphoser à chacun de ses pas. Il la voyait rajeunir et rapetisser à vue d'œil, comme si elle s'acheminait en accéléré vers sa tendre enfance.

Le mouvement régulier des jambes… la corde qui mordait cruellement la peau… le corps lardé de milliers d'aiguilles de fatigue

et de douleur… Nya…

Qui était Nya ?

La fille blonde ? Il croyait se souvenir qu'elle s'appelait Dylph, ou Cascade quelque chose. Il pressentait que Nya était la seule à pouvoir apporter des réponses satisfaisantes à ses questions, mais il avait beau tendre toute sa volonté pour l'extraire de ses souvenirs fuyants, il ne parvenait pas à remettre un visage ou une silhouette sur ce nom. Il l'avait peut-être rêvé comme il avait rêvé cette silhouette noire et encagoulée d'où émanait une force maléfique. Peut-être que tout cela n'était qu'un cauchemar, qu'il allait se réveiller en sursaut dans sa chambre. Dans les rêves, il y avait toujours cette légèreté, cet aspect impalpable, aérien, qui créaient le décalage et l'empêchaient de souffrir dans sa chair. Mais sur ce versant abrupt il endurait une douleur lancinante, persistante, il humait l'odeur de la sueur et du sang, et ses pieds écorchés lui confirmaient que cette promenade n'avait rien d'une illusion.

D'un geste du bras, Mnémon ordonna à ses troupes de s'immobiliser. Puis il s'avança vers les trois sondeurs qui, craignant d'avoir affaire à une horde d'enfants sauvages et agressifs, se tenaient visiblement sur leurs gardes.

— Je viens livrer Rohel Le Vioter, l'humain qu'attend ce seigneur Sézamon, déclara Mnémon.

Les traits des sondeurs se détendirent.

— Enfin ! s'exclama l'un d'eux. Nous allons pouvoir repartir !

Un doute affleura Rohel : n'était-ce pas de lui dont parlait le grand garçon brun ? Mais en ce cas, pourquoi l'appelait-il Rohel Le Vioter et non Rohel fils de Jehl ?

— Comment l'avez-vous capturé ? Il devait être convoyé jusqu'ici par des fluviales.

— Elles ont fait naufrage dans les rapides, répondit Mnémon. Mais elles avaient consigné leur ordre de mission par écrit.

— Comment se fait-il qu'il ait gardé une main d'homme ?

— Il l'a trempée dans l'énergie-Temps.

Les sondeurs hochèrent la tête.

— Seigneur Sézamon, celui que vous attendez est arrivé.

Sautant de rocher en rocher, le Sézamon dévala en souplesse le flanc de la montagne. Les claquements des semelles de ses bottes dominèrent un instant le chuintement de la source et les sifflements du vent. Sa cape volait au-dessus de ses épaules comme une aile noire.

La belle assurance de Mnémon le déserta tout à coup. Les enfants, apeurés, se reculèrent. Les yeux du Sézamon, des yeux d'un noir profond, se posèrent tour à tour sur Mnémon et Rohel. Il paraissait animé par une force mystérieuse et terrifiante.

Mnémon reposa son mémoriant sur le sol et s'éclaircit la gorge.

— Ce garçon est Rohel Le Vioter, seigneur, dit-il. C'est lui que vous voulez, n'est-ce pas ? Je viens vous le livrer.

— Où est Bouche-Cousue, la fluviale qui avait pour mission de la transporter jusqu'ici ? demanda A-aar d'une voix dure.

— Sa barge s'est renversée dans les rapides. Cette fille, Cascade-Riante, faisait partie de l'équipage.

— Où est le mémoriant de Rohel Le Vioter ?

Une boule se forma dans la gorge de Mnémon. Le ton de son interlocuteur était devenu menaçant.

— Il a disparu.

— Disparu ?

Mnémon entrevit les lueurs meurtrières qui brillèrent dans les yeux du Sézamon. Il glissa discrètement la main dans l'échancrure de sa tunique et saisit le manche du poignard de pierre qu'il portait en permanence sur lui.

— Où en est-il de sa régression ? demanda le Sézamon d'un ton impatient.

— Je ne sais pas exactement, mais, d'après certaines de ses réactions, il est revenu assez loin en arrière. Il croit participer à un jeu.

— Rohel Le Vioter ne m'intéresse que pour le contenu intégral de sa mémoire ! gronda A-aar. N'y a-t-il pas moyen de remettre la main sur son mémoriant ?

— Les probabilités sont infimes, seigneur, pour ne pas dire nulles.

A-aar prit conscience que le Mentral, la formule dont avaient impérativement besoin les siens pour créer des déchirures sur l'antespace et débarquer en masse sur les mondes humains ou assimilés, était à jamais perdu. Le projet mis au point par le Cartel de Déviel, entièrement basé sur la formule de l'Église du Chêne Vénérable, s'effondrait maintenant comme un vulgaire château de sable. Le rêve d'hégémonie des Garloups se fracassait sur les écueils du grand Fleuve-Temps. La prisonnière qu'ils détenaient depuis plus de sept années universelles dans une cellule de Déviel ne leur serait désormais plus d'aucune utilité. Cet échec n'était pas celui d'un individu, mais celui de tous les Garloups.

Il lui fallait passer sa colère sur quelqu'un.

Il s'avança d'un pas vers la fille blonde, dont les yeux clairs s'agrandirent d'effroi. Son bras se détendit comme un ressort. Ses doigts se resserrèrent sur la gorge de Cascade-Riante et lui broyèrent la trachée-artère. Il la souleva d'un bras et la jeta dans le courant noir qui se gondolait à quelques pas de lui. L'énergie happa le corps désarticulé de la fillette, qui ne se décomposa pas, contrairement à ce qui se passait dans le sein du fleuve et de la mer de Temps, mais fusa le long de la paroi et disparut dans la bouche sombre.

Épouvantés, les enfants ne songèrent même pas à fuir. Les doigts de Mnémon se crispèrent sur le manche de son poignard.

— Je vous ai livré celui que vous attendiez, seigneur Sézamon, argumenta-t-il posément. La perte de son mémoriant ne relève pas de ma responsabilité.

— Quelle récompense en attends-tu ?

— L'immortalité.

Une moue de mépris se dessina sur les lèvres affûtées d'A-aar.

— Vous êtes encore pires que les humains ! cracha-t-il. Les humains ont une origine divine, et vous n'êtes que les produits de manipulations génétiques ! Vos Pères Chronodes fondèrent le réseau et le corps des Sézamons lorsqu'ils perdirent Lucifal, l'épée de lumière que leur avaient confiée les dieux. Et comme ils avaient besoin de serviteurs, ils créèrent les sous-peuples.

— Vous n'êtes pas un Sézamon, n'est-ce pas ? lança Mnémon.

— Tu es perspicace pour un sous-produit ! Je l'ai été par obligation pendant quelque temps, mais l'heure est pour moi venue de cesser cette mascarade et de rejoindre les miens.

— Qui sont les tiens ? insista Mnémon.

— Lorsque tu le sauras, ce sera trop tard.

Mnémon dégaina son poignard et visa le cœur de son vis-à-vis, mais la lame de pierre siffla dans le vide. A-aar s'était déplacé à une vitesse sidérante et s'était déjà glissé dans le dos de son adversaire. Une douleur fulgurante cisailla le cou de Mnémon. Il se rendit compte – trop tard, comme l'avait prédit le Sézamon – que des dents acérées lui déchiquetaient les vertèbres cervicales.

A-aar vida le garçon de son sang, puis jeta son corps dans l'énergie-Temps.

Oubliant leur dû d'immortalité et leurs mémoriants, les trois sondeurs prirent leurs jambes à leur cou et filèrent vers la barge échouée quelques centaines de mètres plus loin.

Fou de rage, A-aar se tourna vers Rohel Le Vioter.

Voici ce qu'il était devenu, l'homme sur lequel avaient tout misé les Garloups, l'homme qui avait quitté Déviel sept années universelles plus tôt : un enfant sans défense avec une main d'homme.

La seule chose à tirer de lui, c'était son sang.

# CHAPITRE XII

Tu as échoué, Rohel Le Vioter !

Rohel s'efforça de soutenir le regard de son redoutable interlocuteur. La mort de la fille blonde et du garçon l'avaient horrifié, mais pas effrayé. Le seigneur Jehl disait souvent que la mort n'était qu'une porte à franchir, qu'une nouvelle vie attendait le voyageur de l'autre côté. C'était un précepte du *Taho-Téhé-Ki,* le livre de philosophie dont se réclamaient les familles originaires des continents occentaux.

Rohel se prépara donc à mourir, et cela même si les raisons de sa mort lui échappaient. Il eut une pensée de détresse pour sa mère, dame Almia. Les hommes se raccrochaient à de grands principes lorsqu'ils souffraient, mais rien n'empêchait le cœur des mères de saigner.

— Tu ne te souviens plus de la formule ? demanda A-aar. Du Mentral ?

Rohel secoua lentement la tête. Chassées du coin de ses yeux par son mouvement, des larmes roulèrent sur ses joues.

— Je ne sais pas de quelle formule vous voulez parler.

Un nouvel accès de rage saisit A-aar, qui leva la main pour frapper.

— Fais un effort ! glapit-il. Les humains ne perdent jamais tout à fait la mémoire.

— Nya ! cria Rohel.

Il ignorait pourquoi il avait prononcé ce nom, mais il avait la nette impression que Nya détenait les renseignements que cherchait l'être vêtu de la cape noire.

A-aar suspendit son geste.

— Qui est Nya ?

Rohel haussa les épaules.

— Je ne m’en souviens pas.

A-aar renonça à tout espoir de tirer quelque chose de cet homme fait enfant. Il devait maintenant regagner la Seizième Voie Galactica et informer de son échec ses congénères du Cartel. Il leur faudrait trouver un autre moyen d’ouvrir l’antespace et de faire passer l’ensemble de leurs troupes sur les mondes humains.

Ses doigts agrippèrent la gorge de Rohel.

À cet instant, son attention fut attirée par des silhouettes qui se découpaient sur le fond de grisaille. Elles n’avaient pas encore opéré leur jonction avec les trois sondeurs qui avaient pris la fuite. A-aar identifia un couple de Sézamons, reconnaissables à leurs vêtements, trois fluviales et une fillette. Il relâcha son étreinte et permit à Rohel, à demi asphyxié, de reprendre son souffle. Il vit les sondeurs brosser, à grand renfort de gestes, un tableau de la situation aux nouveaux arrivants. Il décida d’attendre qu’ils l’aient rejoint au pied de la source. Il ne craignait pas d’affronter les Sézamons, même s’ils étaient armés. Aucune arme n’était en mesure de le vaincre, non parce que son enveloppe matérielle, son corps d’emprunt, était invulnérable, mais parce qu’il se déplaçait dans l’intention de ses adversaires, plus rapidement que n’importe quelle arme recensée. Tout autour de lui, les enfants ressemblaient à des mannequins de cire.

Rohel sentait encore sur sa gorge l’impact des doigts puissants de l’être à la cagoule noire. Il ignorait qui était cet homme – était-ce bien un homme ? – mais il n’avait aucun doute sur ses intentions. C’était un ennemi. Un ennemi mortel. Il chercha fébrilement un moyen de se sortir de ses griffes, mais les entraves de ses poignets et de ses chevilles ne lui facilitaient guère la tâche. Pourtant, la vigilance de son gardien s’était relâchée : son attention était entièrement absorbée par les silhouettes minuscules qui progressaient vers la grotte.

Rohel avisa un poignard de pierre qui gisait entre deux rochers.

Il s’en approcha lentement, puis, se plaçant de manière à ce que l’autre ne puisse rien remarquer, se laissa choir de tout son poids à proximité de l’arme, comme terrassé par un accès de fatigue. Il commença à frotter, sur le tranchant de la lame de pierre, la corde qui reliait ses poignets. Il besognait à l’aveuglette et sa main gauche, anormalement grande et lourde, le gênait dans ses mouvements. Ses doigts et ses avant-bras se couvrirent d’égratignures et de sang.

*

Nya flaira la présence de son souvenant.

Une vibration cérébrale, une empreinte ondulatoire unique, reconnaissable entre mille. Elle avait hâte de transférer les souvenirs

qu'elle gardait dans le cerveau de leur propriétaire. Elle miaula et frétilla d'impatience à l'intérieur de son panier. De longs frissons parcoururent sa peau électrisée.

N'y tenant plus, elle se dressa sur ses pattes, escalada agilement la paroi d'osier et sauta sur le sol.

— Le mémoriant ! hurla Qu'un-Œil. Il se sauve !

Yvain n'eut pas le temps d'intervenir. La petite boule grise bondissait de rocher en rocher, gravissait le versant abrupt de la muraille rocheuse en direction de la cavité où se déversait l'énergie-Temps.

— Qu'est-ce qui a bien pu lui passer par la tête ? fit Anthya.

— Il a sans doute retrouvé son souvenant, répondit Qu'un-Œil.

Ils avaient aperçu un nombre considérable d'épaves au sortir des rapides. Yvain s'était demandé si la barge qui transportait Rohel Le Vioter n'avait pas connu un sort identique.

Ils avaient failli chavirer à de nombreuses reprises, mais ils étaient passés. Il avait fallu que les deux intermédiaires, Anthya et Yvain se perchent sur les barres supérieures du bastingage opposé pour compenser les gîtes de l'embarcation. Ils avaient également vu le cadavre en voie de décomposition d'une femme attachée à une épave échouée sur une grève de galets noirs. Le lit du fleuve s'était tellement rétréci qu'ils avaient dû tirer leur embarcation sur la rive, à côté d'une autre barge abandonnée mais intacte, et continuer à pied. L'ancienne, qui avait maintenant l'allure d'une femme dans la force de l'âge, et les deux intermédiaires, devenues des adolescentes, transportaient, outre le panier de leur mémoriant, quelques vivres et de l'eau.

Yvain s'était chargé du panier du mémoriant récupéré sur le récif.

— Pourquoi vous encombrer de ce fardeau, seigneur Sézamon ? lui avait demandé Qu'un-Œil.

Il n'avait pas répondu parce qu'il n'avait trouvé aucune explication rationnelle à lui fournir. Il avait obéi à une impulsion, à une intuition, comme lorsqu'il avait exigé de l'ancienne qu'elle fasse demi-tour dans la crique du relais d'elceiS.

Il n'avait pas tout compris dans les paroles hachées, confuses, des trois sondeurs terrorisés qui avaient accouru à leur rencontre, mais il avait présumé que le Sézamon, qu'ils avaient décrit comme un abominable monstre, était l'être mystérieux qui s'était infiltré dans le réseau-Temps et qui était à l'origine de l'effacement du Chronode Anataos.

Le sentier se perdait maintenant dans les rochers inégaux qui parsemaient le flanc de la montagne. Le panier gênait Yvain dans sa progression. Comme il ne lui servait plus à rien, il le lâcha.

Le mémoriant était presque parvenu au niveau de la grotte. Une aura maléfique environnait la forme immobile drapée dans une cape

noire qui semblait les attendre quelques centaines de mètres plus haut. Le vent dispersait peu à peu les nues, découvrait les crêtes dentelées de la muraille vertigineuse. Le gigantesque arc de lumière grise brillait désormais de tout son éclat. Un silence pesant ensevelissait les environs, buvait les bruits, le chuintement de la source, le murmure de l'énergie-Temps, le crissement de leurs semelles sur le sol, leur halètement…

Yvain se retourna.

— Attendez-moi ici !

Les trois fluviales et la cadette ne se firent pas prier pour poser leur fardeau et se laisser choir sur les rochers. Elles en profitèrent pour communiquer avec leur mémoriant, car le Temps se montrait de plus en plus vorace et avalait leur mémoire par pans entiers.

Anthya resta debout.

— Je viens avec toi ! déclara-t-elle d'un air farouche.

— Trop dangereux !

Elle ne chercha pas à discuter, elle reprit l'escalade sans ajouter un mot. Cet affrontement avec la matière dure, blessante, l'épuisait et l'exaltait en même temps, comme si la lassitude était l'indispensable contrepoint de la flamme de vie qui brillait en elle. Elle n'avait jamais éprouvé une telle sensation de plénitude. Que risquait-elle contre l'être vêtu de noir qui les défiait là-haut ? Elle tenta de l'identifier – depuis le temps qu'elle appartenait au corps sézamonial, elle pensait les connaître tous, du plus ancien, un Sézamon du dixième échelon du nom de Merkur, au plus jeune, son cher Yvain – mais il dissimulait son visage dans une cagoule. Elle distingua un groupe d'enfants immobiles, comme frappés d'un sortilège. Elle s'arrêta un moment pour reprendre son souffle, permettant à Yvain de se hisser à son niveau.

Le sourire chaleureux de son compagnon était le plus merveilleux des baumes.

*

Rohel avait les mains en sang. Ignorant la douleur, il frottait sans relâche la corde contre la lame fuyante du couteau de pierre. Les fibres végétales cédaient les unes après les autres. De temps à autre, il jetait un bref coup d'œil sur l'ombre noire et figée qui scrutait attentivement le versant de la montagne et qui, pour l'instant, semblait se désintéresser de lui.

La corde se rompit enfin dans un craquement. Rohel s'immobilisa, craignant que le bruit n'ait attiré l'attention de son gardien. Il avait oublié son nom, comme il avait oublié d'ailleurs les circonstances qui l'avaient amené dans cet endroit de cauchemar. Il était seulement

conscient que cet homme ne lui voulait pas du bien : si tel n'avait pas été le cas, pourquoi l'aurait-il attaché ? Pourquoi aurait-il tenté de l'étrangler comme en témoignaient les frémissements douloureux qui montaient de sa gorge ?

Il essaierait de trouver plus tard, lorsqu'il serait libre, lorsqu'il serait de retour chez lui, lorsqu'il aurait embrassé ses parents, les réponses aux innombrables questions qui se bousculaient dans son esprit.

La grotte aspirait goulûment la brume épaisse et noire qui montait de la gorge encaissée.

Il perçut un miaulement joyeux quelques pas sous lui.

Nya ?

Malgré les blessures cuisantes de ses doigts, il saisit le couteau par le manche et trancha la corde qui lui entravait les chevilles. Il ne commit pas l'erreur de se relever tout de suite. Ses jambes engourdies, endolories, auraient flanché sous son poids. Il lui fallait d'abord attendre que se rétablisse la circulation du sang. Il détendit discrètement ses membres, une technique que lui avait apprise Mahat, fils du seigneur Eschyl, le chef de la bande du quartier d'Occent. Cela ne faisait pas longtemps, une semaine, que Rohel avait été admis dans l'armée occentale. Il avait dû, pour montrer son courage, accomplir une action héroïque : dérober une dague de cristal dans le fief même de la bande du quartier du Sextant, exploit qui avait déclenché une salve de clameurs et d'applaudissements dans la salle de réunion de l'Occent. Rohel, tout à sa joie, avait cru remarquer des lueurs sombres dans les yeux de Mahat et dans ceux de son propre frère Jakel. Avaient-ils pris ombrage de ce coup d'éclat ? Remarquaient-ils que les enfants de son âge, et même les plus âgés, le contemplaient avec admiration et ferveur ?

Des fourmillements caractéristiques lui indiquèrent que le sang circulait de nouveau dans ses jambes et dans ses bras. Cet afflux soudain raviva également les plaies de ses chevilles, de ses poignets et de ses doigts, mais il étouffa ses gémissements. S'il voulait justifier son tout nouveau statut de héros, il ne devait à aucun prix dévoiler ses faiblesses.

Il se demanda si les individus qui gravissaient la montagne étaient des amis ou des ennemis. Il se pencha vers l'avant, les vit quelques centaines de mètres en contrebas, un homme et une femme. Trois autres femmes et une fillette étaient restées au pied de la muraille. Il repéra également une forme grise, zébrée d'éclairs jaunes, qui sautait de rocher en rocher en poussant des miaulements stridents.

Nya ?

Une violente émotion l'étreignit. Des larmes épaisses et brûlantes, ces larmes qu'il redoutait tant, roulèrent sur ses joues. Il eut

l'impression que ce petit animal pourrait combler le gouffre qui s'était creusé en lui. Une idée stupide. Il ressemblait aux chats d'Antiter, en plus petit, avec un poil plus long et des yeux plus flamboyants.

L'attention d'A-aar fut subitement attirée par le mémoriant qui courait en direction de Rohel Le Vioter. Il ne l'avait pas avisé jusqu'à présent. Il n'avait même pas pris garde à ses miaulements stridents. Il avait présumé, à tort, que les mémoriants de Mnémon ou des sondeurs erraient comme des âmes en peine à la recherche de leurs souvenants.

Un éclair de compréhension traversa l'esprit d'A-aar. Il y avait de fortes probabilités pour que cette boule grise lancée à toute allure fût le mémoriant de Rohel Le Vioter. Ces deux Sézamons l'avaient trouvé sur les rives du grand Fleuve-Temps et le lui ramenaient. Cette hypothèse n'expliquait pas comment cet homme et cette femme avaient été informés de la présence de Rohel Le Vioter dans le réseau-Temps ni pourquoi ils s'étaient lancés sur ses traces – peut-être avaient-ils eux aussi consulté les archives intemporelles ? – mais elle éclairait la situation sous un jour nouveau.

Le Mentral se trouvait peut-être en ce moment même dans le cerveau de ce mémoriant. A-aar n'avait plus qu'à le capturer vivant et le contraindre à communiquer avec lui. Il lui suffirait d'extraire le canal réminiscent et d'en poser l'extrémité sur sa peau. Comme tous ses congénères, le mémoriant ne résisterait pas à l'impulsion qui le pousserait à s'alléger des souvenirs entassés dans un recoin de son cerveau. La mémoire intégrale de Rohel Le Vioter se déverserait dans l'esprit d'A-aar. Au milieu de tout de fatras d'informations, au milieu des émotions, des images, des sensations, il dénicherait la formule du Chêne Vénérable. Sans le savoir, ces deux Sézamons relançaient le plan d'invasion générale des mondes humains et assimilés.

Malgré les frissons d'excitation qui lui sillonnaient l'échine, A-aar s'efforça de rester immobile. Il ne voulait surtout pas donner l'alerte au petit animal qui, tendu vers son but, fonçait en direction de son souvenant – c'était nécessairement son souvenant : il n'aurait pas fait preuve d'un tel empressement dans le cas contraire. Il se contenta de suivre sa progression du coin de l'œil. Pour l'instant, le mémoriant était encore trop loin. A-aar était rapide, mais sur un temps très court, et il ne tenait pas à se lancer dans une course poursuite hasardeuse, éreintante.

Rohel décela l'infime mouvement de tête de son gardien. Il perçut également la tension soudaine, presque palpable, qui émanait de la cape noire. Une tension identique, bien que moins forte, habitait les membres de l'armée de l'Occent avant une bataille décisive. Ce n'était qu'une guerre fictive bien sûr, un jeu, mais ils disputaient ces combats avec une rare énergie, comme si l'avenir de leur planète en dépendait. Les adultes, les pères surtout, se gardaient bien d'intervenir dans leurs

conflits. Ils les encourageaient au besoin, considérant sans doute que l'ardeur belliqueuse relevait d'une éducation bien comprise. Les conventions sociales étaient perpétuées, voire amplifiées, au sein des bandes : les fils des seigneurs occupaient invariablement les postes de responsabilité, les fils des autres catégories sociales restaient de simples soldats. La distribution des rôles ne prenait pas en compte les qualités des individus mais les appartenances à des catégories, et, du haut de ses huit ans, Rohel avait déjà observé que cette répartition arbitraire entraînait les pires désastres militaires, non seulement au sein de l'Occent, mais également des autres armées de quartier.

L'attitude de l'homme à la cape noire l'intriguait : il avait beau feindre de se désintéresser du petit animal, l'éclat et l'angle fixe de ses yeux démontraient exactement le contraire. Une intuition souffla à Rohel que Nya – il l'appelait spontanément Nya, son nom ne faisait pas l'ombre d'un doute – ne devait à aucun prix tomber entre les mains de cet homme. C'était, davantage qu'une simple intuition, une sirène puissante qui hurlait sous son crâne et lui transperçait tout le corps.

Inconsciente du danger, Nya franchit allègrement les ultimes rochers qui la séparaient de son but.

Rohel se leva tout à coup et agita les bras.

— Nya ! Fiche le camp ! cria-t-il.

Comme frappée par l'impact de sa voix, le mémoriant s'arrêta net. Essoufflé, la langue pendante, il s'assit sur ses pattes postérieures, se demandant pourquoi son souvenant refusait la communication, ne comprenant pas que l'envie d'échanger ne fût pas réciproque.

Rohel ramassa un caillou, le lança sur Nya, l'atteignit en plein sur la cuisse, mais elle ne se décida toujours pas à bouger.

— Fiche le camp !

Pris de court par l'intervention de Rohel Le Vioter, A-aar resta un moment déconnecté, comme à chaque fois qu'un nouveau problème se posait à lui. Là résidait sa faiblesse : il subissait une infime perte de conscience, une sorte de court-circuit mental, lorsqu'il lui fallait modifier d'urgence certaines données de son métabolisme. Cette faille était probablement due au décalage entre son propre bulbe rachidien et le système nerveux de son corps d'emprunt, un corps humain qui avait subi un certain nombre d'aménagements.

Il recouvra toutes ses facultés et réagit aussitôt. Négligeant Rohel Le Vioter (lequel, de toute façon, ne pourrait pas aller bien loin), il se rua sur le mémoriant.

Nya vit cette grande aile sombre fondre sur elle à la vitesse de l'éclair. Bien que ce nouvel assaillant ne ressemblât pas à l'incarnant du grand Fleuve-Temps, il dégageait la même force brute, la même férocité. Elle comprit que son souvenant avait voulu l'avertir d'un

danger. Elle se dressa sur ses quatre pattes, le poil hérissé, la queue relevée, les griffes plantées dans la roche.

A-aar lança la main vers le râble de sa proie. Ses mouvements étaient rapides, fulgurants même, mais en l'occurrence il n'avait pas affaire à un humain. Si les décisions s'accompagnaient toujours d'un temps de battement chez les humains ou chez les créatures des sous-peuples, il en allait tout autrement chez les mémoriants.

Comme devant l'incarnant, Nya attendit le dernier moment avant de bondir vers l'arrière. Elle avait l'avantage, par rapport à son étroit refuge du milieu de la crique, de pouvoir retomber n'importe où – exception faite du mince courant d'énergie – sans risquer d'être engloutie par le Temps. Elle se reçut en souplesse deux mètres plus loin, mais elle n'eut pas le temps de reprendre ses esprits. La main de l'ombre noire, dix, cent fois plus rapide que l'incarnant, était déjà sur elle. Les doigts écartés tentaient de se refermer sur son râble. Elle fléchit les pattes et bondit de nouveau.

A-aar lâcha un grognement de dépit.

L'intervention intempestive de Rohel Le Vioter – Comment avait-il deviné qu'il s'agissait de son propre mémoriant ? Avait-il feint depuis le début d'avoir entièrement perdu la mémoire ? – lui avait singulièrement compliqué la tâche. L'animal était d'une vivacité étonnante. A-aar ne jouissait pas de sa supériorité habituelle sur ses adversaires. Les ordres transmis par le cerveau du mémoriant parvenaient directement à ses muscles sans transiter par le mental. Ses réflexes étaient aussi foudroyants que les attaques d'A-aar.

La meilleure chance du Garloup, c'était d'empêcher sa proie de prendre ses distances, de l'entraîner dans une course dont il serait à coup sûr le perdant. Il fallait la harceler en permanence, ne lui laisser aucun instant de répit.

Nya esquiva pour la vingtième fois cette main prise de démence. Elle aurait voulu opérer un rétablissement correct sur ses quatre pattes et se lancer dans une fuite éperdue, mais l'autre ne lui en donnait pas le loisir. Elle devait esquiver et encore esquiver, et, contrairement à son long combat contre l'incarnant du fleuve, elle ne disposait d'aucune plage de repos pour reconstituer ses forces déclinantes.

Elle percevait des éclats de voix dans le lointain.

Quelqu'un l'appelait. Son souvenant. Elle aurait tant aimé lui restituer sa mémoire, mais cette main aussi vive que l'éclair, ces sifflements incessants autour d'elle, l'en empêchaient. Elle ne quittait pas des yeux ces doigts en forme de pince, ce bras qui sortait de l'échancrure de la cape.

— Nya ! Attention !

Alertée par le cri de son souvenant, elle lança un rapide coup d'œil derrière elle. Elle s'aperçut que, sans s'en rendre compte, elle

s'était rapprochée à quelques centimètres du flot d'énergie noire qui ondulait dans son étroit lit rocheux.

Un instant d'inattention fatal.

La main la saisit par le cou et la souleva dans les airs. Ses quatre pattes gigotèrent dans le vide.

— Inutile de t'agiter ! siffla A-aar. Tu es à moi !

Tout en maintenant sa prise au bout de son bras tendu, il se retourna pour voir où en était le couple de Sézamons dans son escalade. Il constata qu'il avait largement le temps d'échanger avec le mémoriant avant qu'ils n'atteignent la grotte. Il balaya les environs du regard. Rohel Le Vioter et les autres enfants avaient disparu. Ils avaient probablement pris peur et s'étaient égaillés parmi les gros rochers qui hérissaient la pente raide.

Il s'assit sur une pierre plate et glissa la main entre les pattes postérieures du mémoriant. De furieux coups de griffe le contraignirent à battre précipitamment en retraite. Il replia l'index et frappa le petit animal au niveau de l'échine, pas trop fort mais suffisamment pour lui couper le souffle et le dissuader de se rebiffer.

La douleur se propagea tout le long de la colonne vertébrale de Nya, qui cessa aussitôt de bouger. Elle sentit les doigts glacés et précis de l'homme se glisser entre les longs poils de son abdomen, localiser la gaine de peau, la retrousser, saisir l'extrémité de son canal réminiscent.

A-aar étira délicatement l'excroissance rose et luisante.

Hormis le contretemps représenté par l'égarement du mémoriant de Rohel Le Vioter, les choses s'étaient déroulées comme prévu. Les archives intemporelles n'avaient pas menti : une nuit éternelle ensevelirait bientôt les étoiles des mondes humains. Les Garloups avaient fait preuve d'une habileté diabolique en contraignant leur adversaire le plus redoutable à devenir, à son insu, le plus fiable de leurs alliés.

Ils avaient récupéré le Mentral et éloigné le danger représenté par Rohel Le Vioter.

A-aar posa l'extrémité du canal sur son cou. Il ne ressentit rien dans un premier temps. Il ne s'en inquiéta pas. Le mémoriant était réticent à lui confier des souvenirs qui appartenaient à un autre, mais il ne résisterait pas longtemps à son instinct.

Un peu de patience…

Nya hésitait.

L'empreinte cérébrale de la créature qui l'avait capturée n'était pas celle de son actuel souvenant. Elle n'aimait pas la consistance glaciale de la peau de son ravisseur, mais le poids de la mémoire dont elle était la gardienne l'épuisait.

À quoi bon résister ? À quoi bon lutter ? Elle risquait de recevoir

un nouveau coup sur l'échine et n'était pas certaine d'en sortir indemne. Que ces souvenirs se déversent dans un cerveau ou un autre, quelle importance ? L'essentiel était de les avoir sauvegardés.

Une légère chaleur se diffusa sur le cou d'A-aar. La patience avait payé. L'instinct du mémoriant avait été le plus fort.

# CHAPITRE XIII

Maintenant ! rugit Rohel.

Les enfants jaillirent de partout à la fois et fondirent sur A-aar.

Surpris, le Garloup eut un court moment d'absence et relâcha le mémoriant, qui se reçut en souplesse sur ses quatre pattes puis, terrorisé, fila sans demander son reste malgré la douleur de sa colonne vertébrale.

Suivant les instructions précises du garçon à la main d'homme, les enfants s'agrippèrent par groupes de trois ou quatre aux jambes et aux bras de leur dangereux adversaire. Il fallait l'immobiliser jusqu'à ce que le coup mortel lui fût porté.

Rohel brandit le couteau de pierre et s'avança d'un air résolu vers l'être maléfique qu'il devait éliminer sans pitié. Ce n'était plus un jeu à présent. Il ne se souvenait déjà plus de la raison précise de cette exécution, mais il restait persuadé que c'était une sanction juste, nécessaire. Une force mystérieuse et inconnue le poussait à plonger la lame de pierre dans la poitrine que recouvrait l'ample cape noire.

Il arma son bras.

Un doute l'étreignit au dernier moment. Le seigneur Jehl disait souvent que la vie était le plus précieux des biens, qu'on ne devait la retirer qu'avec une extrême parcimonie. Quelle mouche le piquait donc ? Que faisait-il en cet endroit désolé ? Il ne connaissait aucun des enfants qui l'accompagnaient. Ils ne faisaient pas partie de l'armée de l'Occent. Il les avait rassemblés quelques minutes plus tôt, pendant que la cape noire volait à la poursuite de Nya. Il ne lui avait fallu qu'une poignée de secondes pour les convaincre de neutraliser cet homme aux intentions malveillantes. Il avait attendu que Nya fût capturée, puis avait disposé ses soldats, garçons et filles, derrière les rochers, leur avait chuchoté ses dernières instructions et leur avait

demandé d'attendre son signal. Tout s'était déroulé conformément à ses prévisions, mais ses certitudes s'effilochaient au moment crucial. Le poignard lui brûlait la main gauche, cette main énorme qui ne lui appartenait pas.

— Tue-le !

La voix, grave, avait surgi d'en bas. Celle d'un homme jeune aux cheveux et aux yeux noirs, au visage dévoré par l'angoisse. Une femme vêtue d'une combinaison blanche et tachée de sang le suivait à quelques pas.

A-aar reprit empire sur lui-même. Lorsqu'il se rendit compte que le mémoriant lui avait échappé, une rage incoercible lui incendia les entrailles, un désir irrépressible de répandre le sang le traversa, la même pulsion destructrice qui l'avait entraîné à éventrer les fluviales du relais d'elceiS. Ses yeux brillèrent d'un éclat meurtrier, sa bouche se tordit en un rictus hideux. Les enfants qui tentaient de lui bloquer les bras et les jambes n'étaient pas de taille à lui résister. Il les envoya rouler sur le sol d'un simple et puissant mouvement du tronc. Les crânes de plusieurs d'entre eux éclatèrent dans le choc et des éclats de cervelle criblèrent les rochers environnants.

— Tue-le ! répéta l'homme.

Rohel prit tout à coup conscience qu'il n'évoluait pas dans un combat virtuel. Il lui fallait tuer ou être tué. C'était sa vie qui était en jeu, et non la suprématie dérisoire d'un quartier de Néopolis.

Il raffermit sa prise sur le manche du poignard et s'avança d'un pas vers l'adversaire. La lame de pierre décrivit une parabole courbe, du bas vers le haut.

A-aar, qui venait tout juste de se débarrasser de ses misérables entraves, n'avait pas prêté attention à Rohel Le Vioter. Il n'avait pas prévu qu'il serait armé. Une négligence coupable. Il eut tout juste le temps de reconnaître le poignard de Mnémon, qui s'enfonça jusqu'à la garde dans son épigastre.

Effrayé, Rohel lâcha le manche de son arme. D'un geste rageur, d'un geste de défi, l'homme l'arracha lui-même de son ventre et le jeta sur le sol. Puis il retira sa cagoule et esquissa quelques pas titubants en direction de son minuscule adversaire, qui se recula de deux pas. Un effrayant masque de haine imprégnait ses traits d'une finesse insolite, presque irréelle. Un flot de sang s'écoulait de sa blessure, maculait le bas de son pantalon et ses bottes.

Rohel recula encore, buta sur une excroissance rocheuse, chuta lourdement sur le dos. Le souffle coupé par le choc, il ne parvint pas à se relever.

— Je vais boire ton sang et manger ta chair, Rohel Le Vioter ! murmura A-aar d'une voix traînante.

Le Garloup n'ignorait pas que la blessure à son ventre s'avérerait

mortelle. Son principe vital et son corps d'emprunt étaient imbriqués l'un dans l'autre avec une telle complexité que les coups décisifs portés à l'un étaient fatals à l'autre. Son « âme » – c'était le mot qui décrivait le mieux le principe vital des Garloups – s'échapperait de son enveloppe corporelle, mais elle ne survivrait pas longtemps dans cet univers hostile. Elle finirait par se disperser dans le vide qui sous-tendait toute chose.

Avant de s'effacer, il donnerait un baiser mortel à cet homme fait enfant allongé sur le sol. Une manière de laisser sa signature sur le grand livre de l'univers. La raison aurait voulu qu'il épargnât Rohel Le Vioter, car le tuer, c'était renoncer définitivement au Mentral, mais il n'avait ni la volonté ni la capacité d'en appeler à sa discrimination.

Un enfant s'accrochait encore à sa jambe droite. Il lui brisa la nuque d'un coup de talon. Puis il se pencha sur Rohel Le Vioter, l'agrippa par la gorge, le souleva de terre, le maintint dans cette position exactement comme il l'avait fait avec le mémoriant, et libéra un hurlement déchirant.

Rohel lança ses jambes vers l'avant, mais elles étaient trop courtes pour atteindre le Garloup dont les doigts se resserraient lentement sur son pharynx. L'air commença à lui manquer. Un flot désordonné d'images déferla dans son esprit, les visages de ses parents, de ses sœurs, de ses frères, les rues de Néopolis, la salle de réunion de l'Occent… Il n'aurait jamais l'occasion de montrer sa valeur, de prendre le commandement de l'armée occentale, comme il en avait spontanément conçu le projet dès qu'il avait été admis dans son sein. Il ne serait jamais le héros de ses rêves secrets.

Un soubresaut secoua A-aar. Quelque chose de froid et de lisse lui perforait le dos, lui fouaillait la colonne vertébrale, répandait la moelle épinière de son corps d'emprunt. Ses muscles cessèrent de lui obéir. La sensation de piqûre s'interrompit pendant quelque temps, puis recommença un peu plus haut. L'aiguille lui transperça un poumon, le ventricule droit du cœur. Il s'affaissa sur le sol comme une ombre silencieuse. Sa cape se figea en une flaque noire et froissée autour de lui. Son principe vital s'était tellement identifié à son corps d'emprunt qu'il s'éteignit en même temps que lui.

Hors d'haleine, Yvain contempla le cadavre. Il avait gravi les derniers mètres au pas de charge, avait dégainé sa dague métallique et, sans la moindre hésitation, l'avait plantée à deux reprises entre les omoplates du Sézamon.

Anthya se pencha sur le garçon et constata qu'il était tiré d'affaire. Il respirait, difficilement certes, mais régulièrement.

— Ar Marcall, murmura-t-elle en observant le corps sans vie, à demi recouvert par la cape noire. Un Sézamon du cinquième échelon. Je comprends maintenant pourquoi je ne l'ai jamais aimé.

*

— Nya !

Yvain, les deux intermédiaires et les enfants survivants fouillaient depuis un bon moment le versant de la montagne, mais le mémoriant demeurait introuvable. Anthya, Qu'un-Œil et la cadette étaient restées près de Rohel, encore trop faible pour tenir sur ses jambes.

Qu'un-Œil l'avait désaltéré, avait nettoyé ses plaies avec l'eau fraîche et pure que ses équipières avaient ramenée de la barge. Le regard de l'ancienne voltigeait sans cesse de la main gauche du garçon à ses yeux d'un vert lumineux et profond. La cadette s'occupait des enfants qui gémissaient, allongés entre les rochers.

— Tu es Rohel Le Vioter ? avait demandé Anthya quelques instants plus tôt.

— Rohel tout court, avait-il corrigé. Pourquoi me donnez-vous un nom de princeps ?

— Te souviens-tu du nom de ton mémoriant ?

— Mémoriant ?

— Le petit animal gris qui courait vers toi ?

— Nya… Nya.

— Que te voulait cet homme ?

— Quel homme ?

Elle avait compris qu'il avait égaré la plupart de ses souvenirs et que, tant qu'ils n'auraient pas retrouvé Nya, il serait difficile, voire impossible, de tenir une conversation avec lui. Il ne posait pas de questions, il semblait lointain, comme absent de lui-même. Le combat contre l'homme à la cape noire avait produit une impression si forte sur son esprit qu'il était absorbé corps et âme par le souvenir de cette expérience. Retirer la vie avec parcimonie, disait le seigneur Jehl. Père, si vous saviez comme est fascinant le froissement de la lame qui déchire la chair.

— Nya !

De temps à autre retentissaient les voix d'Yvain, des deux intermédiaires et des enfants.

Yvain se demandait si le mémoriant avait eu le temps de transvaser les souvenirs de Rohel dans l'esprit d'Ar Marcall. Il recherchait peut-être un fantôme, une ombre, un cerveau vidé de son contenu. Le meilleur moyen de le savoir, c'était encore de lui mettre la main dessus. Mais Nya avait disparu, comme happée par l'énergie-Temps.

De colère, il donna un violent coup de pied sur un rocher. Anthya et lui s'étaient peut-être démenés pour rien, la mémoire de Rohel Le Vioter était peut-être définitivement perdue, et avec elle le dernier espoir des humanités dispersées. L'amour d'Antya ne suffirait pas à le

consoler d'un tel échec. Il ne supportait pas de voir ainsi Rohel Le Vioter, l'homme qu'il avait connu en pleine possession de ses moyens sur Kélonia, réduit à l'état d'enfant privé de forces et de souvenirs. Alors il se secouait, se remettait en marche et, inlassablement, la rage au cœur, explorait chaque rocher, chaque parcelle de terrain. Il était maintenant à quelques pas de l'entrée de la grotte. Le bruit de succion produit par l'énergie-Temps se répercutait sur les parois de l'excavation et lui vrillait les tympans.

— Seigneur Sézamon, par ici !

Il se retourna et aperçut la silhouette épaisse de Courtes-Jambes qui gesticulait à deux cents mètres de là.

Lorsqu'il la rejoignit, l'espoir chevillé au corps, elle lui désigna la fourrure grise d'un mémoriant qui se terrait dans une étroite crevasse à demi recouverte par une pierre. Yvain s'accroupit et parvint, en dépit de quelques coups de griffe, à sortir le petit animal de son refuge. Il poussa un long soupir de déception. Ce n'était pas Nya mais l'un de ses congénères, plus grand qu'elle, au poil à la fois plus long et plus épais. Il se retint à grand-peine de le projeter de toutes ses forces contre l'arête d'un rocher.

— Pas le bon, seigneur Sézamon, hein ? ajouta inutilement Courtes-Jambes.

Il refoula des larmes de dépit, secoua la tête, perçut tout à coup un miaulement. Le même miaulement strident qu'il avait entendu dans la crique du relais d'elceiS. Il provenait de la crevasse d'où il avait retiré le premier mémoriant.

Le cœur battant, il se pencha et plongea de nouveau la main.

Nya.

Rohel pleura un long moment après avoir communiqué avec son mémoriant, comme si son petit corps ne pouvait pas supporter l'afflux massif de ses souvenirs d'adulte et évacuait le trop-plein d'émotions.

Il avait cru, pendant sa régression, que ses parents, ses sœurs, ses frères et ses amis étaient encore en vie, l'échange avec Nya l'avait brutalement ramené aux réalités du présent. Saphyr d'Antiter et lui étaient les deux derniers survivants du grand peuple de la Genèse. Le cadavre du Garloup étendu devant lui prouvait, si besoin était, que les êtres venus des trous noirs n'avaient pas prévu de respecter les termes de leur marché : ils voulaient le Mentral qui résonnait en sourdine dans un recoin de son cerveau, mais ils n'avaient jamais eu l'intention de libérer Saphyr.

Il reconnut Yvain, le fils de dame Mangrelle, la lépreuse de Kélonia. Il l'avait aperçu dans sa forme actuelle au seuil de la porte temporelle de la forêt du Passé. Yvain lui raconta comment ils avaient retrouvé sa trace et comment ils avaient sauvé Nya du monstre du fleuve.

— Je ne peux pas lutter avec un corps d'enfant, soupira Rohel.

— Fais confiance au destin, dit Yvain.

— Nous sommes au pied de la source du grand Fleuve-Temps, mais je ne sais toujours pas où se trouve le royaume de Cirphaë.

— D'après les livres du sous-peuple des administrateurs, il s'étend de l'autre côté de la source.

— L'énergie-Temps me transformera en nourrisson au bout de quelques pas. Je ne vois qu'une solution.

Les deux Sézamons et Qu'un-Œil, qui n'avait rien perdu de la conversation, levèrent sur lui des regards intrigués.

— La formule. Le Mentral.

— Que les Pères Chronodes et les Mères d'Olymbos nous prennent en pitié ! murmura Qu'un-Œil, livide.

Elle se releva d'un bond, s'abîma dans une prière silencieuse à l'issue de laquelle son œil se rouvrit et se posa sans aménité sur Rohel.

— La cinquième prophétie du Chronodus, précisa-t-elle. « Quand l'humain aura prononcé la formule maléfique, s'assécheront le père Fleuve et la mère Énergie-Temps, et commencera l'ère maudite des agriculteurs. »

— Vous êtes une adepte du Chronodus ? demanda Anthya.

— J'ai soigné un serpent ! gronda Qu'un-Œil. Je dois maintenant l'empêcher de cracher son venin !

Yvain se leva à son tour et se dressa devant elle d'un air menaçant.

— Rohel est le dernier espoir des humanités, dit-il d'une voix forte. Laisse-le accomplir ce qui doit être accompli.

— C'est la fin des fluviales, lâcha Qu'un-Œil entre ses lèvres serrées.

— Le début d'une ère nouvelle, avança Yvain.

*

Rohel s'immobilisa face à la grotte.

Yvain, Anthya et les enfants rescapés se tenaient au pied de la montagne, plusieurs centaines de mètres en contrebas. Il avait longuement étreint les deux Sézamons, qui avaient décidé de s'établir dans cette contrée du réseau-Temps pour y fonder une nouvelle civilisation. Il eut une pensée émue pour Bouche-Cousue, Cascade-Riante, Coup-de-Trique, Double-Jeu et la malheureuse Sylph, ces femmes qui lui avaient tenu lieu de famille sur la barge.

Qu'un-Œil, les deux intermédiaires et la cadette étaient reparties dans l'espoir de regagner la cité d'arksl avant l'assèchement définitif du grand Fleuve-Temps. Les trois sondeurs n'avaient quant à eux jamais reparu.

Les syllabes du Mentral se pressaient déjà dans la gorge de Rohel. Une chaleur intense, à la limite du supportable, se diffusait dans son corps. Une douleur virulente montait de sa main gauche. La grotte buvait avidement l'énergie-Temps dans un hideux bruit de succion, Zos brillait de tous ses feux dans le ciel dégagé, l'arc de lumière grise semblait ouvrir une porte sur l'infini.

Rohel entrouvrit la bouche.

Les phonèmes se répandirent dans l'air comme des fleurs sonores ivres de destruction. Un craquement ébranla la paroi rocheuse, creusa une brèche dans la montagne, l'énergie se teinta de lumière grise.

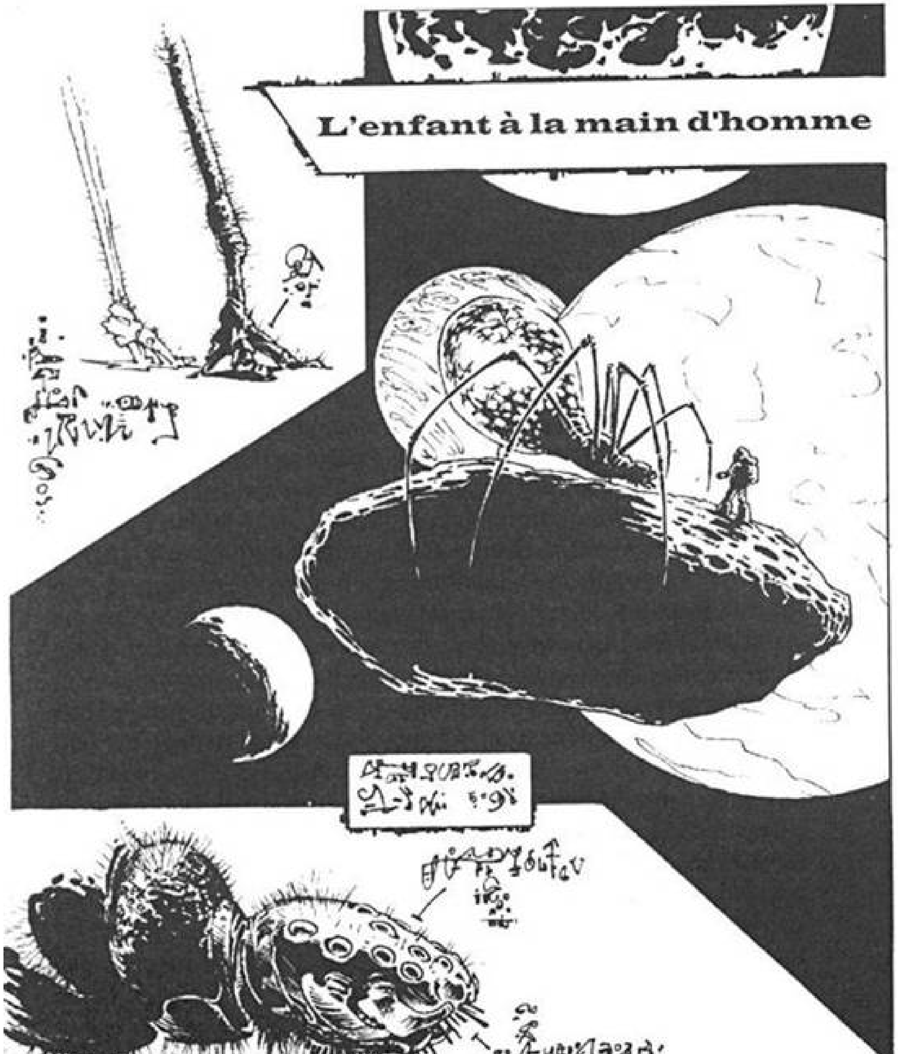
Une invisible bouche happa Rohel, qui eut l'impression d'être arraché du sol.

Il reprit connaissance allongé sur l'herbe verte et fraîche d'une immense plaine.

Un peu de verdure, enfin.

Il en cueillit un brin de sa main gauche.

De sa main d'homme.




Fragment de l'*Encyclopédie des mondes recensés*

# CHAPITRE PREMIER

Ofry immobilisa sa monture, se retourna et s'assura une dernière fois qu'il n'était pas suivi. Les sept étoiles diurnes, désormais alignées, ouvraient une somptueuse blessure de lumière sur l'azur de la plaine céleste. Au loin, au sommet de la colline centrale de l'Arcanoa, se devinait la masse sombre du vaisseau-mère.

Ofry s'abîma pendant quelques minutes dans la contemplation de son quartier natal, le douar de Saint-Gerl. Regroupées sur un versant de la colline, les toiles, les bannières et les cordes ondulaient mollement sous les caresses de la brise. Les ruelles transversales se jetaient dans les deux avenues rectilignes qui jaillissaient de deux portes du vaisseau-mère comme des langues monstrueuses et figées. Les marchands s'agitaient sur les trottoirs ou sur les places en poussant des cris aigus.

Saint-Gerl était sans conteste le plus vivant, le plus coloré des six quartiers de l'Arcanoa. Cela tenait au fait que les Sangerlois avaient su, mieux que les autres, exploiter les propriétés des herbes locales pour créer des tentures végétales gaies, éclatantes. De part et d'autre, séparées par de larges bandes de terres arborées, s'étalaient les taches grises, ternes, des deux quartiers voisins, l'El Sur et le Jerkill.

Les rayons conjugués des sept étoiles incendiaient les cuisses et le torse nus d'Ofry, qui éperonna les flancs de son jewal, un descendant des équidés des premiers temps.

Lancé au grand galop, l'animal dévala la pente douce de la colline de l'Arcanoa. Ses sabots martelèrent sèchement la terre battue du chemin. Il traversa ensuite les champs de céréales où des groupes d'agriculteurs s'affairaient à brûler les chaumes, les pâturages où paissaient les placides bovidés, la ceinture extérieure des vergers où jouaient des enfants nus, et déboucha bientôt sur l'orée du grand

désert d'herbe, une étendue verte moutonnante et infinie.

Le vent cinglait la peau et sifflait dans les longs cheveux blancs d'Ofry. La lame d'acier de son poignard, glissé dans la ceinture de son pagne de peau, lui irradiait la hanche et le haut de la cuisse. Il avait choisi le meilleur jewal, un hongre à la robe alezane et au crin noir, dans les écuries de son père Andry, le cent quarante-neuvième seigneur de Saint-Gerl.

Quelques centaines de mètres plus loin, le fleuve Jercho traversait de part en part le désert d'herbe. Quelques bateaux à voile glissaient silencieusement sur le ruban lisse et bleu, tous frappés du sceau machidrien. La tribu de Machidri avait obtenu l'exclusivité de l'exploitation du Jercho, mais en contrepartie elle vivait à l'écart et s'était engagée à abandonner tous ses droits sur les terres cultivables. Elle échangeait les produits de sa pêche contre les légumes, fruits et céréales cultivés par les six autres tribus.

Un étroit pont de bois avait été jeté sur le fleuve. Le conseil des sept fils d'Arcanoa avait décidé sa construction quelques années plus tôt. Il offrait le passage à ceux qui voulaient s'enfoncer dans le désert et surtout, et c'était là le véritable objet de son édification, il brisait le monopole fluvial des Machidriens. Le jewal ne ralentit pas l'allure lorsqu'il s'engagea sur les lattes de bois. Le roulement de ses sabots devint un grondement d'orage.

Ofry se pencha sur l'encolure de sa monture. Il ne voulait pas être reconnu par les passagers des bateaux. Non pas qu'il lui fût interdit de se rendre dans ce pays sans fin que les Sangerlois appelaient le grand Enfer de Maer, mais il ne tenait pas à ce qu'on lui pose des questions indiscrètes sur les raisons de sa présence en ces lieux peu fréquentés.

Et les raisons en étaient multiples : une longue chevelure brune, des yeux d'un noir brillant, aussi profond que le cœur des nuits sans lune, une peau brune aussi soyeuse qu'un pétale de fleur, une bouche rieuse et gourmande, une poitrine orgueilleuse, un ventre agile, des mains ensorcelantes… Elle s'appelait Eldila et n'avait qu'un défaut : elle appartenait à la tribu d'El Sur, et, si des mariages intertribaux étaient parfois célébrés dans l'Arcanoa, ils ne concernaient jamais les Elsuris.

Allongée au sommet d'une vague herbue et figée, Eldila attendait son bien-aimé. Comme toutes les femmes de sa tribu, elle était vêtue de deux robes passées l'une sur l'autre. Un voile blanc lui encadrait le visage et retenait les interminables rivières d'encre de ses cheveux. Son cœur bondit d'allégresse lorsqu'elle aperçut le jewal d'Ofry dans le lointain. Elle se releva et, au mépris de toutes les règles de sécurité qu'ils avaient eux-mêmes instaurées, elle agita les bras en poussant des cris de joie.

— Tu es folle ! gronda Ofry d'une voix faussement sévère.

Il sauta de sa monture et se reçut en souplesse sur le sol. Une fine vapeur s'élevait des flancs palpitants et humides du jewal, qui s'immobilisa une vingtaine de mètres plus loin et plongea le mufle dans l'herbe épaisse et verte.

— Folle de toi ! dit-elle en se jetant dans ses bras.

Ils s'étaient rencontrés lors de la fête annuelle des sept tribus et, bien qu'elle fût en partie voilée, il l'avait aimée dès qu'il l'avait aperçue. Ils se donnaient rendez-vous aussi souvent que possible dans le désert d'herbe, et ces entrevues clandestines contraignaient Eldila, officiellement fiancée à un marchand du nom d'Afar Al Maoulik, à prendre des risques insensés. Ofry lui avait dérobé sa virginité, et les femmes impures subissaient un châtiment terrible dans la tribu d'El Sur : on les enterrait vivantes ou bien, si telle était la décision de Mospha Abn Arb, l'actuel seigneur régnant, on les plongeait dans un liquide bouillant tiré d'un réservoir du vaisseau-mère.

Ils faisaient l'amour sur les robes étalées d'Eldila, avec la sensibilité rageuse, exacerbée, de ceux qui bravent tous les dangers pour s'aimer quelques instants par jour. Ofry ressentait dans sa propre chair la peur qui sous-tendait chaque baiser, chaque caresse de son amante. Même s'il n'encourait pas un sort aussi abominable que celui d'Eldila, ses sentiments faisaient planer une menace mortelle au-dessus de sa tête : la loi se montrait impitoyable pour les Sangerlois qui ne respectaient pas les lois et coutumes des autres tribus.

Les doigts d'Eldila dansaient distraitement sur la poitrine d'Ofry dont la peau portait les marques cuisantes de ses morsures et de ses griffures. La chaleur des sept étoiles se diffusait dans leurs deux corps alanguis. La colline d'Arcanoa n'était qu'une ombre lointaine et vaguement menaçante.

— Qu'allons-nous devenir ? murmura-t-elle.

— J'irai voir ton père, déclara Ofry. Et je lui ferai entendre raison.

Elle se redressa sur un coude et plongea ses yeux noirs dans ceux, jaune or d'Ofry. La ligne délicate de son épaule et l'arrondi de son sein, soulignés par des mèches de sa chevelure, ranimèrent le désir du Sangerlois.

— Il te tuera d'abord, dit-elle d'un ton farouche. Puis il me fera jeter dans l'huile bouillante du vaisseau-mère.

Ofry se leva, frappa du pied les herbes folles qui l'environnaient.

— Elsuris, Sangerlois, nous sommes tous les fils de l'Arcanoa ! gronda-t-il.

Le regard d'Eldila erra un long moment sur le corps élancé de son amant, sur les muscles saillants de ses cuisses, sur le buisson neigeux de son bas-ventre d'où saillait, sombre et recourbé, ce membre viril qui lui offrait tant de plaisir.

— Les sept fondateurs ont souhaité que nous gardions nos

différences…

Il s’accroupit, lui saisit les poignets et la dévisagea avec ardeur.

— Partons. Traversons l’Enfer Vert jusqu’à la grande faille. De l’autre côté, nous fonderons une nouvelle tribu.

Un pâle sourire effleura les lèvres d’Eldila.

— Sans l’enfant à la main d’homme pour nous guider, fit-elle d’une voix triste, nous nous perdrons. Ou bien nous serons massacrés par les hordes sauvages de Maer.

— L’enfant à la main d’homme ? Une légende. Une belle histoire qu’on raconte aux nourrissons pour les endormir. Nous ne devons compter que sur nous-mêmes : je prendrai un second jewal dans les écuries de mon père.

Des lueurs d’effroi dansèrent dans les yeux noirs d’Eldila, qui n’échappèrent pas à l’attention d’Ofry.

— Je t’apprendrai à monter ! affirma-t-il avec force. Et si tu n’y tiens pas, nous partirons à pied. Nous n’avons plus beaucoup de temps : ton mariage est prévu dans dix jours.

— Je me planterai un couteau dans la poitrine plutôt que de me laisser toucher par ce monstre d’Afar Al Maoulik !

De la colère et du désespoir imprégnaient la voix d’Eldila.

Ils restèrent un long moment blottis l’un contre l’autre, chevelure noire contre chevelure blanche, peau contre peau, cœur contre cœur, souffle contre souffle.

Ils eurent tout à coup la sensation d’être observés, d’être brûlés par un regard insistant. Inquiète, Eldila fut la première à se retourner : un enfant se dressait à quelques pas d’eux, vêtu d’une combinaison beaucoup trop grande pour lui, cheveux bruns et bouclés, yeux d’un vert lumineux et profond. Il n’avait aucun des traits caractéristiques des tribus de l’Arcanoa, ni la peau brune et les yeux noirs des Elsuris, ni la pilosité blanche et les yeux jaune or ou jaune cuivre des Sangerlois, ni la peau noire et les cheveux crépus des Wataris, ni la blondeur ou la rousseur des Jerkilliens, ni les traits grossiers des gnomes Matteis, ni la peau ocre et les paupières lourdes des Blaniciens, ni les cheveux longs et lisses et le physique trapu des navigateurs machidriens.

Un détail attira toutefois le regard d’Eldila.

La main gauche de l’enfant était disproportionnée par rapport à son bras.

C’était une main… d’homme.

Abasourdie, la jeune Elsuri ne songea même pas à se voiler le corps de ses bras. Elle tomba à genoux et des larmes lui vinrent aux yeux. Son attitude surprit Ofry, qui examina attentivement l’enfant et, à son tour, remarqua les dimensions anormales de sa main gauche.

L’enfant à la main d’homme.

Ce n'était donc pas une légende. Il était là, celui que les sept tribus attendaient depuis plus de vingt siècles, et ses yeux d'un vert étincelant les transperçaient jusqu'au fond de l'âme.

Rohel observa la femme et l'homme qui se prosternaient à ses pieds.

Cela faisait des heures qu'il marchait sur cette étendue infinie et verte, suivant la direction des sept étoiles. Il ignorait tout de ce pays où l'avait expédié le Mentral. Il avait la nette impression que cette femme et cet homme, qu'il avait involontairement surpris dans leur intimité, le prenaient pour quelqu'un d'autre. Les cheveux d'un blanc immaculé de l'homme, ses yeux d'un jaune d'or, sa peau d'une teinte cuivrée lui rappelaient les traits des Albiniens d'Antiter. Quant à la femme, son visage d'une grande beauté disparaissait en partie sous le rideau ajouré de ses cheveux noirs. Plus loin, un animal à la robe alezane broutait paisiblement l'herbe humide et grasse.

— Je cherche le pays de la magicienne Cirphaë, dit Rohel.

Il ne parvenait pas à s'habituer au timbre haut perché de sa voix.

La femme leva sur lui des yeux intimidés.

— De l'autre côté de la grande faille de vide, bredouilla-t-elle.

Les larmes roulaient maintenant sur ses joues.

— Tu es enfin venu pour nous guider jusqu'à la Terre Promise…

C'étaient des siècles d'attente qui prenaient fin, une infranchissable muraille qui s'effondrait. Les prophéties de l'Arcanoa avaient de tous temps annoncé la venue de l'enfant à la main d'homme, de cet être extraordinaire qui guiderait les sept tribus à travers le désert d'herbe, les aiderait à franchir l'immense faille de vide et à passer dans le pays merveilleux de la déesse Cirphaë, la terre édénique où ils connaîtraient la félicité éternelle.

Plusieurs minutes furent nécessaires à Ofry pour établir le lien entre le messie des prophéties, dont il venait tout juste d'affirmer qu'il ne croyait pas en son existence, et cet enfant surgi de nulle part.

— Nous… nous sommes désolés de nous présenter dans cette tenue, balbutia-t-il.

Joignant le geste à la parole, il enfila à la hâte son pagne de peau et glissa dans sa ceinture son poignard à la courte lame d'acier. Eldila passa ses robes l'une sur l'autre et enfouit la masse de ses cheveux sous son voile. Davantage que de soustraire leur nudité au regard du visiteur, ils éprouvaient le besoin impérieux de se revêtir des ornements de leur tribu, de se proclamer descendants de deux des sept premiers fils de l'Arcanoa.

Ofry se dirigea vers l'animal et ramassa les rênes qui traînaient dans l'herbe.

— Je souhaite me rendre dans le pays de la magicienne Cirphaë, répéta calmement Rohel.

— Nous te suivrons ! s'exclama Eldila. Ta venue réjouira les cœurs des damnés du vaisseau-mère.

Ofry s'inclina devant Rohel, le saisit par les aisselles et le jucha sur le jewal. Le Vioter ne protesta pas : seul en pays inconnu, avec le corps d'un enfant de sept ou huit ans, il n'aurait que peu de chance d'atteindre son but. Il lui fallait savoir si les concitoyens de cette femme et de cet homme, les « damnés du vaisseau-mère », pouvaient lui apporter leur aide.

Ils prirent la direction des sept étoiles couchantes. Deux cents mètres avant le fleuve Jercho, Eldila déposa un baiser sur les lèvres d'Ofry, puis fixa Rohel d'un air suppliant.

— Il n'est pas permis à un fils de Saint-Gerl et à une fille d'El Sur de s'aimer, déclara-t-elle. Garderas-tu notre secret ?

Rohel les enveloppa d'un regard chaleureux et acquiesça d'un mouvement de tête.

Elle sourit, s'assit dans l'herbe et attendit qu'Ofry, le jewal et l'enfant à la main d'homme aient disparu à l'horizon avant de s'aventurer à son tour sur le pont.

*

L'arrivée de Rohel dans le douar de Saint-Gerl ne passa pas inaperçue. Ils avaient croisé un groupe d'enfants au pied de la colline qu'Ofry avait chargés de répandre l'extraordinaire nouvelle.

Des immenses tentes alignées de chaque côté de la rue surgissaient des femmes et des hommes aux cheveux blancs et aux yeux jaunes, les uns vêtus d'un simple pagne de peau, d'autres d'une veste brodée, d'autres enfin de longues tuniques de tissu qui ressemblaient à des robes.

Tenant les rênes d'une main, Ofry marchait à côté du jewal. Il rencontrait les pires difficultés à se frayer un passage au milieu des enfants surexcités. Rohel lisait de l'adoration dans les yeux jaunes qui le cernaient comme autant d'étoiles dans un ciel mouvant. Les mots qui venaient mourir sur leurs lèvres étaient toujours les mêmes : « L'enfant à la main d'homme, l'enfant à la main d'homme… » Des femmes lançaient des pétales de fleur sous les sabots du jewal, des hommes brandissaient leur épée, leur sabre ou leur dague.

Ofry se rapprocha peu à peu du palais du seigneur Andry, situé tout en haut du douar. Dernière habitation de toile avant le vaisseau-mère, il occupait toute la largeur du quartier Saint-Gerl. Pour accéder aux deux portes du vaisseau, il fallait donc traverser la cour intérieure du palais et franchir d'innombrables cordons de gardes. Le seigneur Andry, alerté par le tumulte soudain, était sorti de ses appartements. Entouré de ses gardes, il attendait patiemment que la procession

atteigne l'entrée principale du palais. Il n'avait pas eu le temps de s'apprêter et il s'était revêtu à la hâte d'une simple cape de laine. À ses côtés se tenaient dame Melzine, son épouse, Gory, son fils aîné, et Maury d'Orson, son conseiller principal.

— Je n'aime guère ces débordements de liesse populaire, maugréa ce dernier.

— Vous n'êtes pourtant pas le dernier à prendre part aux réjouissances, sieur d'Orson, persifla le seigneur Andry. Lorsque vous les organisez, cela va de soi ! Bon nombre de femmes pourraient en témoigner…

Le conseiller ne releva pas la causticité de l'allusion, qui n'était après tout que l'expression de la vérité. En outre, le moment était mal venu de susciter le courroux de son souverain. Il pressentait que l'apparition de cet enfant juché sur le jewal d'Ofry marquait un tournant décisif dans l'histoire de l'Arcanoa. Que le second fils du seigneur Andry aille prendre du bon temps avec une fille d'El Sur sur l'herbe du désert, soit ! Il suffisait de dénoncer la moricaude à son barbare de père pour qu'elle soit immédiatement soumise à l'examen de virginité et finisse enterrée vive ou ébouillantée dans un caisson d'huile du vaisseau-mère. Mais qu'Ofry ramenât de ses escapades amoureuses un enfant doté d'une main d'homme – une légende à laquelle Maury d'Orson n'avait d'ailleurs jamais ajouté foi –, voilà qui bouleversait toutes les données de l'Arcanoa, voilà surtout qui risquait de compromettre ses propres projets.

Rohel observa les quatre personnages entourés d'une imposante escorte et figés dans l'entrée d'une immense tente située tout en haut de la rue. L'homme vêtu d'une ample cape de laine avait une prestance de seigneur, l'allure à la fois hautaine et bienveillante de ceux qui ont l'habitude de gouverner. Deux longues tresses blanches tirant sur le gris perle reposaient sur ses larges épaules. Des rides profondes sillonnaient son front, ses tempes et ses joues. À sa droite se tenait une femme qui ressemblait tant à Ofry que Rohel n'eut aucun doute sur leurs liens de parenté : même regard à la fois ardent et doux, mêmes lèvres pleines et sensuelles, même nez droit et fin…

Les cordes des tentes carrées ou coniques s'entrecroisaient et formaient d'inextricables figures géométriques. Maintenant les mâts centraux ou latéraux, elles étaient reliées à d'imposants piquets profondément plantés dans la terre. Rohel eut l'impression que ce village avait été érigé de manière provisoire, mais qu'il se trouvait là depuis des siècles, comme en témoignaient l'usure des toiles principales et la multiplication des tentes annexes, comme autant de strates géologiques abandonnées par le passage du temps.

Il semblait également avoir été craché par l'immense vaisseau posé telle une reine obèse sur le sommet de la colline et que tout

désignait comme un géant métallique de la préhistoire spatiale : ses matériaux rouillés, rongés, sa forme ovoïde, archaïque, ses antennes captrices disposées au-dessus de la capsule de pilotage, ses rangées symétriques de hublots, sa coque lourde, ballonnée comme un ventre trop plein, ses protubérances disgracieuses… Bien que Rohel ne distinguât pas le bas de la carène, il devina que le gigantesque appareil s'était échoué sur cette colline et qu'il n'avait jamais pu en repartir. Le choc avait-il détruit les robots réparateurs ? L'équipage et les passagers avaient-ils décidé de s'installer sur ce monde ? Leurs descendants avaient-ils oublié le but de leur voyage et pris racine aux pieds du vaisseau qui n'avait pas eu la force de transporter leurs ancêtres plus loin ?

Rohel aperçut, au-delà du moutonnement coloré des tentes et de la zone arborée qui le bordait, la mer grise et uniforme d'un autre douar. L'agglomération était donc séparée en quartiers distincts, indépendants. Les paroles d'Eldila retentirent dans le silence de son esprit : « Il n'est pas permis à un fils de Saint-Gerl et à une fille d'El Sur de s'aimer… »

Les enfants se pressaient en riant et hurlant autour du jewal qui, effrayé, effectuait des écarts brutaux. Le Vioter montait à cru, et ces perpétuels soubresauts le contraignaient à se cramponner de toutes ses forces à la crinière noire. Une douleur diffuse montait de sa main gauche. Il avait sauvegardé l'intégralité de sa mémoire, mais il n'avait pas recouvré sa taille d'homme en passant de l'autre côté de la source du grand Fleuve-Temps. Seule sa main gauche, qu'il avait imprudemment plongée dans l'énergie-Temps, avait conservé l'apparence d'une main d'homme. Il se demanda s'il était condamné à rester éternellement dans le corps d'un enfant de sept ou huit ans ou s'il redeviendrait adulte à l'issue d'une nouvelle et interminable croissance.

Comment réagirait Saphyr lorsqu'elle découvrirait que Rohel avait régressé à l'état d'enfant ?

« L'enfant à la main d'homme ! L'enfant à la main d'homme ! » ne cessaient de psalmodier les Sangerlois qui se pressaient autour des tentes.

Ofry fendit les rangs des gardes qui le séparaient de l'entrée du palais seigneurial, immobilisa le jewal et inclina trois fois la tête devant son père. Rohel détecta instantanément l'hostilité des deux hommes placés à la gauche du seigneur Andry : l'un, vêtu d'une courte tunique de peau, d'un pantalon étroit et de bottes, ressemblait à Ofry, en plus massif, en plus grossier, comme l'esquisse ratée d'un frère. Des lueurs sombres traversaient ses yeux globuleux d'un jaune pâle presque blanc. L'autre, drapé dans une ample robe noire, était d'une maigreur maladive. Ses cheveux gris rassemblés en toupet au sommet

de son crâne, accentuaient son aspect cadavérique. Le sourire qui étirait ses lèvres aiguisées avait toutes les apparences d'un rictus.

— Père, je vous présente l'enfant à la main d'homme, déclara Ofry. Le Messie, l'enfant des prophéties…

Le seigneur Andry leva un regard circonspect sur Rohel. La rue principale était maintenant trop étroite pour contenir la foule qui se répandait dans les venelles transversales, sous les porches de toile, et dont les gardes jugulaient avec peine les poussées désordonnées. Le vacarme s'apaisa peu à peu, fit place à une rumeur sourde.

— Vous auriez dû garder le secret sur tout cela, Ofry ! grommela le seigneur Andry. Jusqu'à ce que les sept fils de l'Arcanoa aient éventuellement reconnu ce garçon comme le Messie.

— Observez sa main gauche, plaida Ofry, mortifié par le ton acrimonieux de son père.

Le conseiller Maury d'Orson s'avança d'un pas.

— Il a probablement été victime d'une maladie ou d'une malformation congénitale, lâcha-t-il d'une voix doucereuse. Ce n'est tout de même pas la première fois qu'un imposteur…

— Voyez la couleur de ses yeux ! l'interrompit Ofry.

— Qu'est-ce que la couleur de ses yeux vient faire dans cette histoire ? gronda Gory. Mon imbécile de frère met tout le quartier sens dessus dessous pour nous présenter un usurpateur !

La haine suintait par tous les pores de sa peau. Ses gestes brusques apeurèrent le jewal, qui se cabra et rua des membres antérieurs. Déplaçant instantanément son centre de gravité, Rohel se plaqua contre l'encolure de sa monture. L'animal rua encore, mais ne parvint pas à désarçonner son cavalier. Ofry l'apaisa d'une pression continue sur les rênes.

— Il a parlé du pays de Cirphaë, insista-t-il. Je suis persuadé que cet enfant est le messie annoncé par nos pères.

Gory l'enveloppa d'un regard méprisant.

— Dans quel terrier as-tu déniché ce garçon ? reprit-il avec un sourire cruel. On dirait que tu as été mordu par une bête enragée !

Ofry se rendit compte que les dents et les ongles d'Eldila avaient laissé des traces sanglantes, visibles, sur sa peau et s'efforça de masquer son trouble. Gory, ce frère aîné qui le haïssait tant, savait-il quelque chose de ses escapades quotidiennes dans le grand désert d'herbe ?

Le seigneur Andry calma ses deux fils d'un geste du bras.

— Qui es-tu ? demanda-t-il à Rohel.

— Un voyageur égaré sur votre territoire.

Le contraste était saisissant entre son allure enfantine, sa voix aiguë, stridente, et sa façon de s'exprimer, qui était celle d'un adulte.

— D'où viens-tu ?

— D'Antiter, un monde de la Seizième Voie Galactica. Je suis l'un des deux derniers survivants du peuple de la Genèse.

Un voile de stupeur glissa sur les traits du seigneur de Saint-Gerl. Un silence profond baignait maintenant le douar. Les enfants eux-mêmes avaient cessé de s'agiter, comme s'ils attendaient l'issue de la confrontation entre leur souverain et l'enfant à la main d'homme. Deux des sept étoiles diurnes s'abîmaient à l'horizon dans un éclaboussement de lueurs pourpres.

— Ainsi, le grand peuple de la Genèse a été exterminé, comme l'avaient prévu les fondateurs de l'Arcanoa, reprit le seigneur Andry d'un air songeur. Mais tu fais erreur, enfant. Tu n'es pas l'un de ses deux derniers fils : d'autres ont essaimé dans l'univers.

— Où sont-ils ?

Les yeux jaune foncé du seigneur Andry s'enfoncèrent comme des lames dans ceux de Rohel.

— Tout autour de toi.

# CHAPITRE II

Assis autour d'une table demi-circulaire, les seigneurs des sept tribus observaient Rohel, debout au milieu de la salle d'assemblée. L'éclairage maladif diffusé par les lampes magnétiques enchâssées dans les cloisons ne parvenait pas à dissiper les ténèbres. Une odeur de moisissure, de renfermé, régnait à l'intérieur du vaisseau-mère. Des fils des circuits électroniques, arrachés de leurs gaines, pendaient des innombrables lézardes du faux plafond. Çà et là, on apercevait les poutrelles métalliques par les crevasses du pont rouillé.

Sur ordre de dame Melzine, les serviteurs du palais avaient lavé Rohel et lui avaient procuré des vêtements plus adaptés à sa morphologie, des bottes, un pantalon et une tunique de laine brodée. Il avait fallu découdre en partie l'extrémité de la manche gauche de la tunique pour y enfiler sa main hypertrophiée. On lui avait servi un repas plantureux composé de plusieurs viandes en sauce, de céréales, de légumes et de fruits frais. Il avait particulièrement apprécié le pain en forme de boule, un pain de seigle frais, moelleux dont le goût délicieux l'avait ramené sur sa planète natale une vingtaine d'années universelles en arrière. Puis, pendant un temps qui lui avait paru interminable, on l'avait fait attendre dans une pièce du palais de toile, seul, assis sur un tabouret de bois.

Dix gardes et le conseiller principal Maury d'Orson étaient enfin venus le chercher. Ils avaient traversé la cour intérieure et s'étaient dirigés vers le vaisseau-mère. En dépit de l'obscurité, Rohel s'était rendu compte que la foule des Sangerlois était restée massée à l'entrée du palais.

La petite troupe s'était engouffrée par l'une des deux portes béantes de l'ancien sas d'embarquement, avait longé la coursive principale, hérissée à intervalles réguliers de piliers métalliques de

soutènement, avait emprunté un escalier tournant qui donnait sur un vestibule mal éclairé où avaient déjà pris place d'autres délégations. Rohel avait immédiatement reconnu les membres de la tribu d'Eldila : leurs cheveux bruns et bouclés, leurs yeux noirs et leur peau hâlée ne laissaient planer aucun doute sur leur parenté tribale avec la jeune femme qui se donnait à Ofry dans le désert d'herbe. Non loin d'eux se tenaient des créatures au nez proéminent, à la barbe fournie et aux sourcils broussailleux, des gaillards blonds ou roux aux larges épaules, des hommes et des femmes à la peau noire et aux cheveux crépus, des êtres dont les paupières lisses et lourdes tiraient des rideaux énigmatiques sur leurs yeux luisants, et enfin, à l'écart, des individus trapus aux cheveux raides et à la mine renfrognée.

Tous s'étaient tournés vers Rohel lorsqu'il avait fait son apparition dans le vestibule. Leurs regards s'étaient focalisés sur sa main gauche, et certains d'entre eux, comme Eldila quelques heures plus tôt, s'étaient prosternés devant lui.

— Attendez la décision du conseil ! s'était exclamée une femme noire. Vous êtes peut-être en train d'adorer un imposteur.

Les uns s'étaient souvenus qu'ils avaient effectivement vénéré des usurpateurs – des enfants dont les parents avaient étiré les os de la main pour tenter d'abuser le conseil des sept fils de l'Arcanoa – et s'étaient relevés, penauds. Les autres étaient restés prosternés, sans doute parce que le désir d'adoration était resté plus fort que la peur du ridicule.

Maury d'Orson, visiblement d'humeur sombre, avait saisi Rohel par le bras, l'avait entraîné avec brutalité vers une porte entrouverte et l'avait poussé dans la salle d'assemblée.

Un silence sépulcral régnait dans le ventre du vaisseau, comme s'il évoluait toujours au cœur de l'espace profond. Depuis combien de temps luttait-il contre l'inexorable usure de ses matériaux ? Ses moteurs d'extraction et ses propulseurs hypsaut étaient probablement dévorés par la lèpre métallique, et sa carène ne supporterait pas un nouvel échauffement atmosphérique. Rohel ne comprenait pas pourquoi les techniciens de bord, les ingénieux spatiaux, ne l'avaient pas réparé après son échouement.

— Prétends-tu être le guide que nous attendons ? attaqua sans préambule Mospha Abn Arb, seigneur d'El Sur, d'une voix aussi tranchante que la lame d'un sabre.

Sa barbe soigneusement taillée donnait un peu de consistance à un visage émacié et dévoré par des yeux immenses, luisants comme des braises.

— Et que se passerait-il si je ne le prétendais pas ? demanda Rohel.

Le décalage entre sa perception des choses, cette perception d'un

enfant de sept ou huit ans, et son raisonnement d'adulte engendrait en lui des sensations déconcertantes, angoissantes. Il n'avait pas les moyens physiques de son intelligence, et cela le contraignait à choisir ses mots avec une extrême prudence.

Mospha Abn Arb eut un sourire cruel.

— Si tu nies être le guide des prophéties et si mes six frères de l'Arcanoa n'y voient aucun inconvénient, déclara-t-il, je te ferai moi-même bouillir à petit feu dans un bain d'huile du vaisseau-mère pour nous avoir fait perdre notre temps.

— Ce garçon n'est pour rien dans la convocation de cette assemblée ! s'insurgea le seigneur Andry.

— Préférez-vous que le châtiment soit appliqué à votre second fils ?

Le visage du seigneur Andry se couvrit de cendres.

— Je reconnais qu'Ofry s'est quelque peu précipité, mais ce n'est pas une raison pour…

Le poing de Mospha Abn Arb s'écrasa violemment sur la table métallique, faisant vibrer les pieds scellés dans le plancher.

— Ne remettez pas en cause les lois fondamentales de l'Arcanoa, seigneur Andry ! Plus que quiconque, votre fils se doit de montrer l'exemple !

Sa voix se répercuta sur les cloisons du vaisseau. Les cinq autres seigneurs attendirent patiemment la fin de l'orage. Andry et Mospha Abn Arb s'affrontaient régulièrement, et avec une rare violence, lors des assemblées ordinaires ou extraordinaires de l'Arcanoa. Cela tenait peut-être à la haine ancestrale qui opposait les tribus de Saint-Gerl et d'El Sur. Il ne se passait pas une année sans que des mères sangerloises ou elsuris pleurent un fils tué au cours d'une bataille rangée entre les deux quartiers.

Les yeux jaunes du seigneur Andry lancèrent des éclairs, mais il prit une longue inspiration et se contint pour ne pas libérer sa fureur.

— Il ne sert à rien de se quereller, dit-il d'une voix mesurée mais où perçaient encore des éclats colériques. Il vient d'Antiter et il a traversé l'espace insondable pour nous annoncer l'extermination du peuple de la Genèse.

— Cela ne prouve pas qu'il soit le Messie ! rugit Mospha Abn Arb.

— Peut-être a-t-il pris connaissance de l'histoire du Peuple Originel de la bouche d'un voyageur ? intervint Almo Giotto, seigneur de Matteo, un gnome à la longue barbe grise et aux yeux globuleux.

— Depuis toujours, nos pères avaient prévu que notre peuple serait anéanti par sa propre folie ! ajouta P'Per-Seng, seigneur de Watar, un homme mince, presque maigre, dont les lampes magnétiques soulignaient le front haut et les pommettes saillantes.

— Le mieux serait de lui demander de quelle source il tient ces

informations, avança Andry.

Le Vioter se rendit alors compte que l'impatience d'Ofry avait enclenché un processus irréversible. La seule façon de se sortir vivant de cette impasse était d'endosser le rôle de l'envoyé des prophéties, de tirer parti du hasard qui lui avait donné un corps d'enfant et une main d'homme. Il lui fallait reprendre l'initiative, cesser de subir les événements, exploiter la légende à son profit.

— À quelle période vos ancêtres ont-ils quitté Antiter ? demanda-t-il.

— Il y a de cela environ vingt siècles universels, répondit Almo Giotto. Les prophéties annoncèrent l'anéantissement de notre planète et nos pères créèrent l'Arcanoa.

— L'arche rassemblait des familles des sept races majeures d'Antiter et des animaux domestiques, renchérit P'Per-Seng. Elle avait pour mission de transporter une souche colonisatrice sur le monde de la déesse Cirphaë, la protectrice des humanités. Mais, lors du passage de la porte temporelle, l'équipage fut frappé de folie et le vaisseau-mère s'échoua dans le pays des sept étoiles diurnes, à la frontière du grand désert d'herbe.

— Nos pères ne purent redonner vie au vaisseau-mère, intervint Lull Varell, seigneur de Jerkill, un géant dont les cheveux blonds et la peau d'albâtre tranchaient violemment sur le fond d'obscurité de la salle d'assemblée. Ils décidèrent de s'installer dans le pays des sept étoiles, sept comme les sept races de l'Arcanoa, et annoncèrent la venue d'un Messie, d'un enfant à la main d'homme qui guiderait leurs descendants à travers le désert d'herbe, les aiderait à combattre les hordes de Maer et à franchir la grande faille de vide qui longe le monde de Cirphaë.

— Innombrables furent ceux qui revendiquèrent le statut de messie, gronda Mospha Abn Arb, et ceux-là connurent le sort réservé aux imposteurs et aux traîtres. Dans leur immense sagesse, les sept premiers fils de l'Arcanoa conçurent une épreuve destinée à éliminer les usurpateurs, une épreuve infaillible à laquelle aucun prétendant n'a jusqu'alors survécu.

— En ce cas, pourquoi sont-ils si nombreux à se présenter ? demanda Rohel.

Un nouveau sourire éclaira le visage sévère du seigneur d'El Sur.

— Les postulants qui obtiennent audience dans cette salle sont alléchés par la récompense promise au Messie, mais ils ignorent l'existence d'une contrepartie, de cette épreuve dont les sept fils de l'Arcanoa, les sept actuels seigneurs gouvernants, sont les seuls à connaître l'existence.

— Une récompense ?

La question de Rohel sembla prendre au dépourvu son

interlocuteur, qui marqua un long temps de pause avant de répondre.

— Selon nos pères, le Messie tiendra au creux de sa grande main le sort de toutes les humanités dispersées. Au bord de la faille, il redeviendra un homme dans la force de l'âge et Cirphaë lui fera l'inestimable présent de la gloire et de la jeunesse éternelles.

— Quelle est la nature de l'épreuve ?

Les sept seigneurs de l'Arcanoa se consultèrent brièvement du regard.

— Nous ne le savons pas et ne cherchons pas à le savoir, finit par répondre P'Per-Seng. Nous nous conformons seulement aux instructions préliminaires transmises par nos pères.

— Le comportement irresponsable du deuxième fils du seigneur Andry ne te laisse pas le choix, dit Mospha Abn Arb. Il t'a désigné comme le Messie au peuple sangerlois et t'a implicitement chargé d'en apporter la preuve. Nous te conduirons à l'entrée de la coursive interdite, puis nous te laisserons face à ton destin. Les règles sont simples : si tu sors vivant, tu seras officiellement reconnu comme le Messie et les sept tribus te prêteront le serment d'allégeance. Si tu ne sors pas, tu auras reçu le châtiment que mérite ta forfaiture. Tu es libre de refuser, bien entendu, mais tu mourras sur-le-champ de ma main.

Le Vioter se demanda quel genre de piège avaient conçu les premiers passagers du vaisseau-mère qui puisse résister à l'érosion du temps.

— Quand serai-je soumis à l'épreuve ?

— Immédiatement, répondit Mospha Abn Arb. Il ne s'agirait pas que notre conversation sorte des limites de cette salle. Tu vois cette porte circulaire ?

Rohel se tourna dans la direction qu'indiquait le bras du seigneur d'El Sur et distingua, sur la cloison du fond noyée dans la pénombre, le linéament de ce qui ressemblait à la trappe d'un sas intermédiaire.

— L'entrée de la coursive interdite se trouve de l'autre côté. As-tu une dernière question à poser ?

Le Vioter secoua lentement la tête. Il crut déceler un sourire d'encouragement sur les lèvres du seigneur Andry.

*

Un cône lumineux renversé s'éleva du socle de projection.

Les sept seigneurs avaient poussé Rohel dans une pièce exiguë, inondée de lumière vive, et avaient refermé le sas. Ils se pressaient devant un tableau de bord qui, contrairement au reste du vaisseau, paraissait en parfait état. Les circuits de transmission holographique avaient apparemment résisté à l'usure des siècles, ce qui n'avait rien

de très surprenant car l'énergie holo ne requérait pas l'usage de fils métalliques putrescibles mais de conduits magnétiques superfluides.

Mospha Abn Arb ne laissait à personne le soin de presser, avec une application enfantine, les boutons holographiques qui s'allumaient les uns après les autres. Les traits de ses pairs, regroupés autour de lui, étaient pénétrés de gravité, comme si ce simple contact avec les vestiges technologiques du vaisseau-mère avait l'exorbitant pouvoir de ressusciter le passé. Hormis le seigneur Almo Giotto, qui n'était guère plus grand que lui, Rohel avait l'impression d'être environné de géants.

Une tête de vingt centimètres de diamètre apparut soudain dans le cône lumineux. Un homme sans âge, aux cheveux blancs coupés court et aux yeux d'un jaune éclatant.

— Many, le premier fils de Saint-Gerl, murmura le seigneur Andry.

Les lèvres du personnage de lumière s'agitèrent et sa voix grésillante surgit d'un amplificateur encastré dans le tableau de bord.

— À vous mes descendants, à vous les descendants de mes six frères de l'Arcanoa, bonjour. Si vous m'avez appelé à travers les âges, c'est que vous souhaitez soumettre un enfant à l'épreuve. Vous êtes-vous bien assuré qu'il possède une main d'homme ?

Bien qu'ils l'eussent vérifié à plus de trente reprises, les regards des sept seigneurs revinrent se poser dans un même mouvement sur la main gauche de Rohel.

— Mais je sais que vous avez pris toutes les précautions et que vous ne mettrez pas inutilement la vie d'un enfant en danger, reprit le personnage holographique. Lui avez-vous rappelé qu'il pouvait rencontrer la mort dans les coursives interdites ? Je m'adresse à toi, enfant à la main d'homme. Il est encore temps pour toi de renoncer. Si ta démarche n'est pas sincère, si on t'a contraint par la force à te présenter devant le conseil des sept tribus de l'Arcanoa, il te suffira d'appuyer sur le bouton triangulaire vert pour interrompre le processus. Une fois franchie la porte de la première coursive interdite, il sera trop tard pour reculer. J'insiste bien sûr ce point, de la même manière que le font mes six frères de l'Arcanoa lorsque vient leur tour d'être rappelés du passé : rien ni personne ne doit t'obliger à affronter la loi du vaisseau-mère.

Il marqua un long moment de silence. Rohel eut la sensation que les yeux étincelants du visage figé à l'intérieur du cône le fouillaient jusqu'au fond de l'âme. La force de conviction que le premier fils de Saint-Gerl avait injectée dans sa voix au moment de l'enregistrement avait conservé tout son impact à travers les siècles.

— Bien, si tu n'as pas appuyé sur le bouton triangulaire vert, enfant dont j'ignore le nom, place-toi devant la porte d'entrée du

labyrinthe.

Un pan de cloison pivota sur d'invisibles gonds dans un claquement sec et découvrit la bouche arrondie d'une coursive étroite, plongée dans une obscurité opaque que ne parvenaient pas à retrousser les rayons crus des lampes plafonnières.

— Dès que tu auras franchi le seuil de cette porte, elle se refermera sur toi. Si tu es réellement celui qu'attendent nos descendants, tu sauras interpréter les nouveaux messages que tu recevras lors de ton parcours. En revanche, si tu n'as pas fait preuve de la sincérité nécessaire à toute quête, le vaisseau-mère se montrera impitoyable. Je vais maintenant me retirer. Mes six frères de l'Arcanoa et moi-même te souhaitons bonne chance. Nous voulons espérer, ô vous mes descendants, ô vous les descendants de mes frères, que c'est la dernière fois que vous nous rappelez du passé. Puissiez-vous enfin accomplir le grand rêve de l'Arcanoa.

Le visage s'effaça peu à peu du cône de projection. Les lumières s'éteignirent l'une après l'autre sur le tableau de bord, sauf un bouton triangulaire vert qui continua de briller comme un œil ironique, maléfique.

Rohel se retourna et dévisagea Mospha Abn Arb.

— Rien ni personne ne m'oblige à affronter la loi du vaisseau-mère, articula-t-il lentement.

Le visage émacié du seigneur d'El Sur demeura impénétrable.

— Nous respectons les morts mais nous essayons de tenir compte des vivants, déclara-t-il. Certaines lois ont évolué avec le temps.

Rohel s'efforça de soutenir le regard de braise de son interlocuteur. Il lui fallait compenser par sa détermination le sentiment d'infériorité que lui procurait sa petite taille.

— Vous seriez déçus si je réussissais l'épreuve, n'est-ce pas ?

Mospha Abn Arb haussa les épaules.

— Je serais déçu si tu échouais. Cela fait si longtemps que nous attendons la venue du Messie.

— Votre croyance est morte mais vous feignez de tenir compte des vivants.

Et, sans attendre la réponse du seigneur d'El Sur, il se dirigea d'un pas décidé vers l'ouverture béante et noire de la coursive interdite.

*

La cloison se referma et le claquement vibra un long moment dans le silence. Comme Rohel l'avait deviné, il y avait une nette différence de gravité entre la salle d'assemblée et la coursive noyée de ténèbres. Il avait soudain l'impression de se mouvoir à l'intérieur d'une masse liquide, les semelles de ses bottes restaient collées au plancher

métallique, chacun de ses mouvements lui coûtait une énergie folle. Il pesta contre son manque de puissance musculaire. S'il oubliait parfois qu'il avait un esprit d'homme dans un corps d'enfant, les difficultés grandissantes qu'il rencontrait à vaincre la pesanteur se chargeaient de le lui rappeler.

Il progressait à l'aveuglette, avec une lenteur exaspérante, recouvert de la tête aux pieds d'un linceul de sueur glacée. Une douleur vive montait de sa main gauche. Le métal des cloisons resserrées, hérissé d'excroissances coupantes, déchirait ses vêtements et lui écorchait les bras et les jambes. Le tableau holographique pilotait probablement le générateur de GAV (gravité artificielle des vaisseaux). Si l'épreuve du vaisseau-mère se résumait à une augmentation automatique et progressive de l'intensité de pesanteur, Rohel n'aurait aucune chance de s'en tirer. Il pèserait bientôt plusieurs tonnes et serait cloué au sol comme un insecte épinglé sur une planche de bois. En concevant ce piège, les premiers passagers du vaisseau-mère n'avaient laissé aucune chance à leurs descendants de voir un jour le Messie. Mais n'était-ce pas une volonté délibérée de leur part ? Ils avaient peut-être estimé qu'un peuple ne pouvait pas survivre sans une croyance forte et avaient créé de toutes pièces le mythe de l'enfant à la main d'homme.

Une vague de panique submergea Rohel.

Il tenta de se raisonner, mais c'était désormais son corps d'enfant qui imposait ses règles, qui écartait toute velléité de logique. Il ne parvenait pas à reprendre son souffle. Pourtant, pour s'être à maintes reprises fourvoyé dans les coursives à forte intensité de pesanteur, il savait que les impulsions de peur entraînaient une respiration haute, saccadée, des gestes brusques, incontrôlés, un comportement contraire au métabolisme de survie.

Incapable de résister à la tentation de rebrousser chemin, aveuglé par la sueur acide qui lui dégringolait dans les yeux, il se retourna et se hâta vers la porte d'entrée, dont il ne se souvenait plus si elle se situait à quelques pas ou à plusieurs dizaines de mètres. Ses cuisses tremblaient, brûlées par l'afflux brutal d'acide lactique. Il serrait les dents pour ne pas s'effondrer à chaque pas. Il lui fallait impérativement sortir de cette atmosphère oppressante. Il manquait d'oxygène, il haletait, il n'était plus tendu que vers un but : déboucher le plus rapidement possible sur l'air et la lumière.

Entravé par son pantalon et sa tunique empoissés de sueur, il fendait désormais des ténèbres aussi épaisses et gluantes que de la boue. Il crut deviner le linéament lumineux d'une porte dans le lointain, mais il se rendit rapidement compte que ce n'était qu'une illusion d'optique.

Il prenait conscience qu'il était en train de commettre une erreur.

L’erreur.

Il entendait de nouveau la voix du personnage holographique surgi du fond des âges : « Une fois franchie la porte de la première coursive interdite, il sera trop tard pour reculer. » Ces paroles retentissaient comme une sonnette d’alarme, et pourtant, il ne pouvait rien faire pour empêcher son corps de se diriger vers la porte d’entrée. Une peur irrationnelle, incontrôlable, de celles qu’éprouvent les enfants au cœur d’une nuit noire ou au milieu d’un environnement hostile. Ses cellules, qui avaient gardé ce genre de réaction en mémoire, répondaient de manière instinctive, sans tenir compte des ordres qui affluaient du cerveau. Le fossé s’élargissait entre la réalité physiologique et la perception mentale, entre le corps et l’esprit.

Le Vioter perçut des bruits de voix devant lui. Les seigneurs de l’Arcanoa. Ils le tueraient dès qu’il sortirait de la coursive, une perspective qui ne le fit pas changer d’avis. Il pensa être arrivé tout près de la porte, tendit le bras droit, mais sa main ne rencontra que le vide. Ses poumons réclamaient désespérément de l’air.

Il perçut tout à coup un grésillement entre les éclats de voix des seigneurs de l’Arcanoa, un bruit, subtil, à peine audible, qui s’insinuait comme un serpent dans l’obscurité. Il s’immobilisa, tous sens aux aguets. Des images, des sensations se succédèrent à un rythme accéléré dans son sanctuaire intérieur subitement apaisé. D’autres coursives d’autres vaisseaux… Le vibrionnement d’un bouclier magnétique… La pesanteur lui écrasait la nuque et les épaules, des ruades de panique lui martelaient la cage thoracique, mais il refusa de se laisser de nouveau emporter par le flot torrentiel de sa peur. Les premiers passagers du vaisseau-mère avaient peut-être installé un bouclier magnétique qui protégeait la porte et interdisait tout retour en arrière. S’il touchait le pan mobile de la cloison, il risquait d’être instantanément pulvérisé.

Il lui fallait en avoir le cœur net. Il retira une de ses bottes et la lança de toutes des forces vers la source du grésillement. La chaussure de cuir ne parcourut qu’un mètre avant de s’embraser et de se volatiliser dans une gerbe de particules enflammées. Des étincelles brûlantes picotèrent le visage et le cou de Rohel. De l’autre côté de la cloison, les sept seigneurs de l’Arcanoa s’étaient tus, comme si, avertis par le crépitement caractéristique, ils présumaient que le candidat à l’investiture messianique avait chuté au premier obstacle du parcours imaginé par les sept premiers fils du vaisseau-mère.

Bien que l’intensité de pesanteur continuât de croître, il fallait à Rohel refaire tout le terrain perdu. Il refoula la tentation de renoncer. Dorénavant, l’esprit devait vaincre le corps.

Il appliqua point par point les étapes qui conduisaient vers l’état de vigilance au repos, vers cet état second où s’établissait une

communication directe et fluide entre le cerveau, le système nerveux et les muscles. Il retira sa deuxième botte et se remit en chemin. Il cessa de considérer son épuisement comme une entrave, l'admit comme une partie intégrante, nécessaire, de lui-même, se concentra sur les mouvements mécaniques de ses jambes, sur le balancement de ses bras, sur le soulèvement régulier de sa cage thoracique, sur le battement accéléré de son cœur. Au bout de quelques minutes, il lui sembla que la pesanteur s'allégeait. Il ne se demanda pas si c'était une simple vue de l'esprit ou bien un infléchissement réel du générateur GAV, il resta concentré sur sa marche, sur le présent. Son corps d'enfant apprenait vite.

Il marcha dans l'obscurité toujours aussi dense pendant un temps qu'il aurait été incapable de déterminer. Il ne distinguait absolument rien à plus de cinq centimètres devant lui. De temps à autre, en un réflexe machinal, il lançait la main droite sur le côté.

Ses doigts éprouvaient invariablement le métal irrégulier de la cloison. Plus il s'enfonçait dans le ventre du vaisseau-mère, plus son allure se faisait légère, presque aérienne. Ses pieds nus foulaient un plancher lisse, glissant. La chaleur était telle qu'il retira sa tunique détrempée. Des souffles d'air frais lui léchèrent le torse. Il était désormais parfaitement calme et résolu, affranchi de la peur.

Une faible lueur apparut dans le lointain. Elle éclairait ce qui semblait être une hexace, une place en forme d'hexagone où se croisaient trois coursives. Au moment où Le Vioter débouchait sur l'espace dégagé, une niche plafonnière s'ouvrit dans un crissement aigu et un cône renversé de lumière bleue tomba d'un socle de projection holographique.

Des émulsions étincelantes dansèrent un long moment à l'intérieur du cône avant de se rassembler et de former une tête en trois dimensions.

Un homme à la peau noire, aux yeux immenses et presque entièrement blancs. Rohel s'immobilisa juste sous la pointe du cône, d'où il contemplait la tête lumineuse en contre-plongée. Les rigoles de sueur s'écoulaient de ses tempes, de son cou, de ses pectoraux, de ses épaules, imbibaient et alourdissaient son pantalon de laine.

Les lèvres brunes de la tête holographique s'agitèrent et sa voix, plus claire que la voix du premier fils de Saint-Gerl, surgit d'un invisible amplificateur.

— Bonjour, enfant à la main d'homme. Si tu es bien celui que nous croyons, il ne t'était pas très difficile de surmonter la panique engendrée par le changement d'intensité de pesanteur, car le vaisseau-mère n'a aucun secret pour toi et tu n'ignores rien des générateurs de GAV. Écoute maintenant le début de notre histoire, l'histoire des sept premiers fils de l'Arcanoa, l'histoire de Many de Saint-Gerl, de Timyto

Mattei, d'El Sur Abn Arb, de Trull Jerkill, de Sorgi Blanic, de Vichkanda Machidri et de moi-même, M'Mar Watar. Au départ, nous étions huit officiers supérieurs de l'armée planétaire de la belle Antiter, une petite planète bleue d'un système à un soleil de la Seizième Voie Galactica. L'un de nous, Many de Saint-Gerl, consulta un jour la grande prophétesse Athna, qui lui annonça l'avènement de l'ère des ténèbres, les temps de l'anéantissement. Nous décidâmes alors de partir en quête d'un nouveau monde et, toujours selon les conseils de la prophétesse Athna, nous optâmes pour le monde légendaire de Cirphaë, la déesse protectrice des humanités. Nous remîmes notre démission, vendîmes tous nos biens, engageâmes un équipage et affrétâmes un double vaisseau-mère, l'un de ces gigantesques appareils interstellaires qui se chargent de transporter des souches de colonisation sur des mondes vierges. Nous y installâmes nos familles, des familles amies, du bétail et diverses semences de céréales et de plantes. Nous l'appelâmes l'Arcanoa, ou l'Arche de Noah, selon la très ancienne légende de l'homme qui sauva du déluge toutes les espèces animales de sa planète.

Le Vioter s'efforça d'apporter toute son attention aux paroles de la tête de lumière, qui dissimulaient peut-être de précieuses indications.

— La prophétesse Athna nous remit une petite sphère noire avant notre départ. Le voyage dura plus de trente années universelles. Au cœur de l'espace insondable, une sanglante bataille éclata entre certains d'entre nous. Mais tout rentra dans l'ordre, et dès lors nous fûmes appelés les sept premiers fils de l'Arcanoa. Lorsque le vaisseau-mère franchit la porte temporelle qui donnait sur le monde de Cirphaë, les membres de l'équipage furent frappés de folie. Nous nous échouâmes sur cette colline, dans le pays aux sept étoiles diurnes. Nous ne voulûmes pas retirer la vie aux membres de l'équipage, car ils nous avaient transportés au bord de notre rêve. Nous nous contentâmes de les chasser dans le grand désert d'herbe. Nous perdîmes ainsi tout espoir de réparer le vaisseau-mère. Les familles et le bétail s'installèrent sur les flancs de la colline, au pied de l'Arcanoa. Cependant, il advint que la prophétesse Athna divulgua un nouveau message. Elle avait prévu l'échouement du vaisseau-mère. Elle annonçait que viendrait un messie, un enfant à la main d'homme qui prendrait la tête des sept tribus, les guiderait à travers le désert d'herbe, les conduirait au bord de la faille de vide après avoir vaincu les terribles hordes de Maer et les aiderait à passer dans le monde à la fois nouveau et ancien de Cirphaë. Es-tu celui qu'attendent nos descendants ? Méfie-toi de tes propres jugements, enfant.

La tête s'effaça brusquement et le cône de projection se rétracta dans le socle de projection. Six entrées arrondies et sombres de coursives se découpaient sur les parois de l'hexace. Il élimina celle

qu'il avait déjà parcourue. Il en restait cinq. Laquelle était la bonne ? Se méfier de ses propres jugements, avait dit M'Mar Watar, le premier fils de la tribu des Wataris.

La lumière s'éteignit et l'hexace fut de nouveau plongée dans la nuit.

# CHAPITRE III

Les contours de la créature se précisaient.

Elle était apparue quelques secondes plus tôt à l'autre extrémité de la coursive. Rohel s'était engagé au hasard dans la bouche de l'hexace située à sa gauche, peut-être tout simplement parce que sa main gauche, plus lourde, l'avait spontanément entraîné dans cette direction.

Il avait marché à tâtons pendant un long moment. La pesanteur était progressivement redevenue normale. Des courants d'air froid avaient séché sa sueur et couvert de frissons son torse nu. Il avait entendu des bruits de pas devant lui. Les pas de quelqu'un de pesant, comme en témoignaient les longues et puissantes vibrations qui faisaient trembler le plancher. Sûrement pas un homme, car aucun être humain n'aurait pu survivre pendant deux millénaires dans les entrailles d'un vaisseau, probablement un automate ou un androïde, une quelconque créature de synthèse actionnée, comme le générateur de GAV, par le tableau holographique.

Rohel avait d'abord été tenté de faire demi-tour, mais s'était souvenu que sa volte-face dans la coursive précédente avait failli lui coûter la vie. Il avait donc surmonté sa peur et continué d'avancer.

Les coups sourds et réguliers ébranlaient le silence. Une luminosité diffuse auréolait la forme humanoïde qui occupait toute la largeur de la coursive et se rapprochait inexorablement de lui. Les entrailles de Rohel se nouèrent. Il ne disposait d'aucune arme, pas même d'un simple couteau. La taille et le poids de l'adversaire qui lui était proposé ne lui laissaient aucune chance de vaincre, et l'exiguïté de la coursive interdisait toute tentative de contournement.

Il s'immobilisa et observa la silhouette ourlée de lumière qui se mouvait à une trentaine de mètres de là. Ses certitudes s'effilochèrent

comme des bancs de brume écharpés par le vent, et il douta tout à coup d'avoir affaire à un robot. D'où il se trouvait, il lui était impossible de déterminer s'il s'agissait d'un androïde ou d'un homme. Son crâne était glabre, lisse en tout cas, comme l'attestaient les flaques lumineuses et mouvantes qui se réfléchissaient sur le sommet de sa tête. Il était nu, ou bien vêtu d'une combinaison qui épousait étroitement les formes de son corps. Des éclats blancs, vaguement menaçants, brillaient à l'emplacement de ses yeux. Ses bras écartés, dans la position spécifique du lutteur, étaient aussi épais que des troncs d'arbre.

Bien qu'une intuition persistante lui soufflât de rester sur place et d'affronter son adversaire, Rohel se demanda encore une fois s'il n'avait pas opté pour la mauvaise coursive, s'il ne devait pas se replier avant qu'il fût trop tard. Il regretta de s'être séparé de sa deuxième botte. Il n'entendait pas de grésillement caractéristique, mais un autre bouclier magnétique, silencieux celui-là, s'était peut-être déclenché sur son passage, lui interdisant toute retraite. Comment savoir ? N'avait-il donc pas d'autre choix que de combattre, avec son corps d'enfant, la créature mystérieuse, inquiétante, qui lui barrait le passage ?

Il perçut un chuintement saccadé qui évoquait une respiration ample, sifflante. Il était bel et bien convié à défier un être vivant. La peur monta en lui comme une marée soudaine, paroxystique, des frissons glacés lui parcoururent le dos, un froid intense monta par la plante de ses pieds, se diffusa dans tout son corps et il croisa instinctivement les bras pour récupérer un peu de sa chaleur corporelle. Il lança un bref coup d'œil par-dessus son épaule. La coursive était plongée dans une obscurité fuligineuse. Il prêta de nouveau l'oreille, ne détecta aucune vibration, aucun grésillement.

Et si la voie était libre…

« Méfie-toi de tes propres jugements, enfant ! »

Il était là, le piège ! Les sept premiers fils de l'Arcanoa avaient joué sur l'effet de répétition, avaient conditionné ses réflexes. Se méfier de ses propres jugements, cela ne revenait-il pas à s'adapter à chaque situation, à réfléchir autrement, à modifier sans cesse son comportement ? Échaudé par sa première expérience dans la coursive à gravité croissante, Le Vioter se condamnait peut-être à une mort certaine en s'interdisant tout retour en arrière.

L'être se déplaçait sans se hâter, précédé de sa respiration sifflante. Il y avait quelque chose de mécanique, d'implacable, dans sa démarche. Était-il le descendant d'une race qui s'était perpétuée dans le ventre du vaisseau-mère, d'une huitième tribu cachée ? Durant quelques secondes, Rohel demeura écartelé entre son envie de prendre la fuite et l'inertie qui le figeait sur place.

Il tremblait de tous ses membres et claquait des dents. La

température de la coursive avoisinait probablement le zéro.

Un détail attira son attention, quelque chose d'indéfinissable, d'imperceptible, mais qui créait une gêne au niveau de ses perceptions. Il affina son observation et se rendit compte qu'il y avait un décalage infime, de l'ordre du centième de seconde, entre le moment où le pied de l'homme se posait sur le plancher et la vibration qui en résultait. Ce manque subtil de synchronisme lui rappela le décalage entre l'image et le son de certaines émissions holographiques interplanétaires ou intervaisseaux.

« Méfie-toi de tes jugements, enfant. »

Rohel prit une longue inspiration et attendit que s'apaisent les battements accélérés de son cœur. Il savait maintenant qu'il ne devait à aucun prix battre en retraite, il lui fallait seulement dominer sa terreur, comme dans la coursive à gravité croissante, et pour cela descendre sa respiration dans le bas-ventre, contacter le point d'équilibre des énergies. Un exercice que lui avait souvent imposé Phao Tan-Tré, son instructeur d'Antiter, un homme d'une grande sagesse dont les préceptes étaient tirés de l'enseignement plurimillénaire du Taho-Téhé-Ki. Il ne maîtrisait pas encore toutes les réactions de son corps d'enfant, mais il exerçait sur lui une influence suffisante pour le contraindre à recouvrer son calme.

Il se rendit compte que la température continuait de baisser. Est-ce que cette diminution constante n'était pas programmée pour accentuer son sentiment de peur, pour le pousser à reculer et à se heurter au bouclier magnétique ? Il se raccrocha de toutes ses forces à l'idée qu'il avait opéré le bon choix.

De près, la créature était réellement monstrueuse, effrayante, et il dut en appeler à toute sa volonté pour ne pas prendre ses jambes à son cou. Elle ne se présentait pas de manière réaliste, logique, mais paraissait se déformer au gré des fluctuations subjectives de l'observateur, comme une créature issue de son subconscient.

Un leurre télépathique.

Une technologie ancestrale de manipulation psychique, que le princeps Helvir Le Chahouant avait interdite sur Antiter trois siècles universels plus tôt. Elle utilisait les ondes émises par le cerveau pour produire des anamorphoses à partir d'une image holographique de base. Rares étaient ceux qui ne prenaient pas la fuite devant les monstres engendrés par leur propre inconscient. La respiration saccadée qu'entendait Rohel n'était autre que la sienne, captée, déformée et amplifiée par un système de récepteurs-émetteurs dissimulé dans les cloisons. Quant aux bruits de pas, ils étaient vraisemblablement produits par un programme annexe de sonorisation vibratoire.

Comme dans la coursive précédente, la peur déserta

définitivement Le Vioter, et son métabolisme se modifia instantanément. La créature perdit progressivement de son volume, jusqu'à devenir une minuscule silhouette d'une trentaine de centimètres de hauteur.

Le Vioter s'approcha de l'image holographique réduite et s'agenouilla pour mieux l'observer : à première vue, c'était un homme nu entièrement glabre, mais sa peau gris-bleu et son absence d'organes sexuels montraient qu'il s'agissait d'un androïde, un de ces robots à forme humaine que les Antiterriens avaient massivement utilisés une vingtaine de siècles plus tôt. Il se demanda où se trouvait le socle de projection, releva la tête, scruta les ténèbres, discerna un rayon grisâtre d'une trentaine de centimètres de diamètre qui provenait de l'autre extrémité de la coursive.

La température augmenta brutalement de plusieurs degrés, les contours de l'androïde s'estompèrent peu à peu, les émulsions lumineuses restèrent quelque temps en suspension avant de se rassembler et de former une tête aux traits grossiers, presque caricaturaux, encadrée d'une barbe épaisse et coiffée d'un bonnet conique à bord retourné.

Elle remua les lèvres et une voix bourrue résonna au-dessus de Rohel.

— Je suis Timyto Mattei. Si je t'apparais, enfant à la main d'homme, c'est que tu as vaincu l'illusion télépathique que nous avions dressée sur ton chemin. Si tu avais obéi à ta peur et fait demi-tour, tu ne serais plus actuellement qu'un petit tas de cendres balayées par les vents de l'oubli. Mais, si tu es bien celui qu'attendent mes descendants, tu savais déjà ce qu'était l'illusion télépathique, n'est-ce pas ? La prophétesse Athna prétend que tu viens d'un réseau-Temps situé tout près du pays au sept étoiles diurnes, que c'est la raison pour laquelle tu as conservé un esprit et une main d'homme dans un corps d'enfant. Est-ce ton cas ? Dans l'affirmative, tu ne devrais rencontrer aucune difficulté à franchir la prochaine coursive. Dans la négative, le vaisseau-mère ne fera preuve d'aucune clémence à ton égard. Au fait, que sont devenus mes descendants ? Ont-ils conservé l'apparence ingrate de leurs ancêtres gnomes ? Ont-ils évolué vers la beauté, vers l'harmonie ? Mais les apparences ont-elles de l'importance ? Ne sont-elles pas, comme les leurres télépathiques, des expressions de l'illusion ? Sais-tu contempler la beauté intérieure, enfant à l'esprit d'homme ? M'Mar Watar, mon frère à la peau noire, t'a raconté notre histoire, mais t'a-t-il dit comment les sept premiers fils de l'Arcanoa devinrent amis ? Nous étions d'abord huit officiers supérieurs de l'armée planétaire d'Antiter. Nous fûmes les seuls survivants de la bataille des Anneaux de Spahan. Reste-t-il quelque écho de l'horrible guerre qu'Antiter livra contre Etapsy-Tau, une planète du système de

Tau Setti ? Reste-t-il quelque chose de la déroute de la grande armée d'Antiter ? Des actes barbares que nous fûmes amenés à commettre sur des femmes et des enfants ? De la disparition de millions d'hommes dans l'espace infini et froid ?

Comme tous ses complanétaires, Rohel avait entendu parler de l'interminable guerre interplanétaire qui avait opposé Etapsy-Tau à Antiter, une guerre dont les Antiterriens étaient finalement sortis victorieux après une série de défaites cinglantes, mais il n'en connaissait pas les détails, car les historiens évitaient de s'attarder sur cette période peu glorieuse de l'histoire du peuple de la Genèse. Le fait d'entendre la voix de l'un des participants à ce conflit d'un autre âge, même si c'était par l'intermédiaire d'un système holographique, éveillait un sentiment étrange, entre vertige et malaise, entre fascination et aversion.

— À la suite d'une gigantesque explosion lumineuse, nous fûmes éjectés dans l'espace et, bien que venant de vaisseaux différents, nous nous réfugiâmes tous les huit dans la même dérivelle de survie. Le hasard ? Y a-t-il un hasard ? Les valides soignèrent les blessés. Nous dérivâmes pendant plus de trois années universelles. Il y eut des disputes entre nous et nous en vînmes parfois aux mains, mais nous apprîmes à nous connaître. Lorsqu'à la fin de la guerre un vaisseau marchand nous recueillit et nous ramena sur Antiter, nous décidâmes de ne jamais nous perdre de vue. Une belle histoire, n'est-ce pas ? Une histoire, en tout cas, dont nous n'avons retenu que la beauté. L'amour est le plus puissant des moteurs, et le manque d'amour la cause majeure des désespoirs humains. Même si tu le sais déjà, ne l'oublie jamais.

Le Vioter ne comprenait pas pourquoi ses interlocuteurs de lumière parlaient de huit officiers et de sept fils de l'Arcanoa. L'un d'eux était-il mort pendant le voyage ? La tête holographique esquissa une grimace – un sourire ? – avant de se dissoudre dans les ténèbres profondes qui retombèrent sur la coursive.

*

Le Vioter déboucha sur une hexace baignée de lumière. Quatre des cinq entrées des coursives avaient été condamnées, comme si les concepteurs du labyrinthe avaient voulu faciliter son choix, lui éviter de perdre du temps.

Au milieu de la place hexagonale, une arme reposait sur le plancher lisse et brillant. Un fusil à propagation lumineuse, l'un de ces modèles antiques que Rohel avait aperçus dans le musée des guerres de Néopolis, la capitale d'Antiter. Dans quel but avait-il été posé là ? Avait-il un rapport avec les paroles de Timyto Mattei ? Quel genre

d'adversaire allait-on lui opposer ?

La présence de ce fusil démontrait en tout cas qu'avant Le Vioter aucun candidat à l'investiture messianique n'était arrivé jusque-là. À moins qu'un robot distributeur ne fût chargé de remplacer l'arme après que quelqu'un l'eut ramassée, une hypothèse à laquelle Rohel ne croyait pas, d'une part parce qu'un robot, qu'il fût monté sur des roulettes ou sur des jambes articulées, aurait abandonné des traces de son passage sur le plancher lisse, et d'autre part parce que les couleurs passées, ternes, de l'arme indiquaient qu'elle gisait là depuis un bon moment. Selon toute probabilité, cela faisait plus de vingt siècles qu'elle attendait d'être tirée de son sommeil par son prince charmant.

Rohel ramassa le fusil et en vérifia le mécanisme. La jauge de charge énergétique et les témoins lumineux indiquaient qu'il restait opérationnel en dépit de son ancienneté. Il débloqua le cran de sûreté, cala la crosse contre son épaule, posa l'index sur la détente et s'aventura prudemment dans la seule coursive ouverte, éclairée par des rampes lumineuses serties dans le plafond métallique.

Le passage s'élargissait et s'incurvait au fur et à mesure qu'il s'avançait. Il fut bientôt obligé de marcher en travers pour ne pas être emporté par la déclivité de plus en plus prononcée du plancher. Les muscles de ses bras se crispaient à force de maintenir le fusil braqué à hauteur de son épaule. Un silence oppressant, lourd de menaces, régnait sur le vaisseau-mère. Bien que la température fût encore relativement fraîche, il transpirait d'abondance.

Au sortir d'une ample courbe, il aperçut une forme imprécise dans le lointain, une forme sombre, tourmentée, qui lui barrait le passage. Il s'en approcha avec prudence, s'efforçant de faire le moins de bruit possible. Il distingua peu à peu quatre paires de pattes, une tête triangulaire, des yeux globuleux d'un brun-rouge terne, une carapace noire et bosselée. Son index se crispa sur la détente du fusil à propagation lumineuse. L'animal, pour l'instant immobile, éveillait des souvenirs imprécis dans l'inconscient de Rohel, quelque chose de vaguement familier qui avait un rapport avec sa tendre enfance. Il se demanda s'il n'avait pas affaire à un deuxième leurre télépathique, mais, presque simultanément, il se dit que les fils de l'Arcanoa n'auraient pas laissé une arme à sa disposition pour combattre une illusion. Bien que d'une immobilité trompeuse, cet adversaire-là était bien réel.

Un voile se déchira dans l'esprit de Rohel : il s'agissait d'une aranéelle, d'un arachnide géant de l'espace, et, contrairement aux autres êtres vivants, elle avait fort bien pu vivre sans nourriture, sans eau et pratiquement sans oxygène pendant des siècles à l'intérieur de ce vaisseau. Ces monstres légendaires élisaient généralement domicile sur les ceintures d'astéroïdes, sur les météorites ou sur les planètes aux

températures très élevées. L'espèce était encore mal connue, mais on en avait recensé des spécimens qui avaient vécu plus de quarante siècles sans avaler une seule goutte d'eau ni la moindre nourriture.

Une source de terreur et de haine jaillit de l'inconscient de Rohel. Les aranéelles avaient de tous temps été les compagnons de cauchemar favoris des petits Antiterriens, d'horribles créatures que les parents invoquaient dès qu'ils ne parvenaient plus à se faire obéir de leurs enfants, et dame Almia, la mère de Rohel, n'avait pas dérogé à la règle.

Les aranéelles étaient accusées de tous les maux, d'ouvrir les sarcophages de survie des naufragés de l'espace, de s'introduire dans les tuyères des vaisseaux, de dévorer dans leur sommeil les passagers et les membres des équipages, de se multiplier sur les planètes nouvellement colonisées et de décimer les troupeaux. Surnommées les veuves célestes ou les faiseuses d'âme, elles avaient en outre la réputation de porter malheur : les nombreuses expéditions que les zoologues avaient organisées pour étudier le comportement de ces étranges arthropodes avaient toutes connu des sorts tragiques.

Elle ne possédait pas de mandibules comme toutes ses congénères, mais Le Vioter discernait la fente dentelée de sa large bouche derrière le rideau ajouré de ses premières pattes repliées. Parvenu à dix pas de l'arachnide spatial, il s'arrêta, maîtrisa son tremblement nerveux et leva le canon de son arme. Elle semblait inerte, morte, mais elle pouvait à tout moment lancer une attaque foudroyante. Ses quatre pattes latérales, d'une longueur avoisinant les six mètres, étaient pourvues en leur extrémité d'un dard rétractile et empoisonné. Les bords rebondis de son abdomen chitineux s'écrasaient sur le plancher et sur les cloisons de la coursive.

Elle éveillait en Rohel une profonde répulsion doublée d'une incontrôlable rage de meurtre. Il visa longuement ses yeux brun-rouge, les seuls défauts de sa cuirasse. Les propagations lumineuses étaient capables de perforer le fuselage d'un vaisseau, mais pas son épaisse carapace.

Elle ne bougeait toujours pas, comme si elle attendait le coup de grâce.

Une épreuve facile. Une simple formalité.

Trop facile. Il eut la brusque et désagréable impression d'être un exécuteur des hautes œuvres. De lourdes paupières noires se refermèrent sur les yeux de l'aranéelle.

La voix de Timyto Mattei résonna de nouveau à l'intérieur de son crâne.

« Les apparences ont-elles de l'importance ? Sais-tu contempler la beauté intérieure, enfant ? Le manque d'amour est la cause majeure des désespoirs humains… »

Il se souvint tout à coup de l’histoire que lui avait racontée un vieil Antiterrien du nom de Myoto Mushi, un résident du quartier oriental de Néopolis.

« Hara Tayato vivait dans un petit village des montagnes Tazal. Il était tellement laid qu’il avait toutes les apparences d’un monstre des légendes zann. Il ne pouvait pas sortir dans la rue sans que les enfants lui jettent des pierres, que les hommes se moquent de lui et que les femmes le fuient comme un pestiféré. Cependant, il advint qu’une jeune fille pauvre du nom de Sokyo eut de la compassion pour Hara Tayato. Elle vint frapper à la porte de sa maison et lui offrit l’une des pommes qu’elle avait ramassées quelques heures plus tôt pour les vendre au marché. Hara Tayato mangea la pomme et invita Sokyo à entrer dans sa maison. Malgré les bruits horribles qui circulaient sur le compte de cet homme, elle accepta l’invitation et elle en fut récompensée : Hara Tayato se transforma en un très beau jeune homme. C’était un dieu qui s’était glissé parmi les humains pour éprouver leur bonté. Il offrit son amour à Sokyo et l’emmena dans le pays où règne la félicité éternelle. »

L’aranéelle était, comme Hara Tayato, victime de sa monstrueuse apparence. Il allait la tuer simplement parce qu’elle l’emplissait de dégoût, parce qu’elle était un miroir dans lequel il refusait de se contempler. De légères ondulations la parcouraient à présent, des frémissements qui annonçaient l’imminence d’une attaque. Elle avait pris le temps d’observer cet enfant à la main d’homme, le premier être vivant qu’elle rencontrait depuis plus de deux mille ans. L’index de Rohel commença à enfoncer la détente du fusil.

Une voix affolée lui soufflait de tirer sans attendre, mais une intuition l’en dissuadait, lui affirmait que les sept premiers fils de l’Arcanoa avaient orchestré toute cette mise en scène pour le pousser à commettre ce geste. Ils avaient puisé dans son inconscient pour exhumer ses terreurs profondes, ils avaient joué avec perversité de ses souvenirs d’enfant. Là se trouvait probablement le rapport avec le réseau-Temps qu’avait brièvement évoqué Timyto Mattei.

Les extrémités griffues des interminables pattes de l’aranéelle exécutaient maintenant un ballet lancinant, hypnotique, à quelques centimètres du canon du fusil. Rohel distinguait nettement les aiguillons recourbés, empoisonnés, semblables au dard des Reskwins, la race mutante créée par les biologistes de l’Église du Chêne Vénérable. Ses muscles se contractaient avec une telle violence qu’il commençait à souffrir de crampes, la crosse métallique du fusil lui meurtrissait l’épaule, l’index de sa main droite se tétanisait sur la détente.

Les paupières de l’arachnide s’ouvrirent de nouveau sur des yeux brun-rouge dont l’éclat flamboyant parut vaguement menaçant à

Rohel.

Il fallait en finir. Franchir cette coursive. Sortir de ce labyrinthe.

Tuer l'aranéelle.

Il raffermit sa décision, mais son index refusa de presser la détente. Dans quel but les sept fils de l'Arcanoa lui avaient-ils glissé cette arme dans les mains ?

« Si tu viens du réseau-Temps, avait dit Timyto Mattei, tu ne devrais rencontrer aucune difficulté à franchir cette coursive. »

Les premiers fils de l'Arcanoa estimaient sans doute qu'un séjour dans le réseau-Temps lui avait permis de vaincre ses terreurs d'enfant.

« La beauté est intérieure. »

Rohel reposa le fusil sur le plancher, la gueule du canon tournée vers la coursive, puis écarta les bras et s'avança vers l'aranéelle. Il eut l'impression de se jeter dans un océan de frayeur. Avec l'énergie du désespoir, il refoula sa tentation de rebrousser chemin, de ramasser l'arme, et continua d'avancer vers le grand corps noir.

Il percevait les sifflements produits par les mouvements incessants des huit pattes de l'aranéelle, les crissements des dards sur les cloisons. Il vit s'entrouvrir les mâchoires aussi aiguisées que des lames. Il se raccrocha à l'idée que nul n'avait prouvé la férocité des arachnides géants de l'espace, qu'ils avaient seulement prêté le flanc à tous les fantasmes, à toutes les phobies, à toutes les transes, qu'ils avaient cristallisé toutes les peurs.

Il ne parvenait pas à détacher son regard des yeux brun-rouge et globuleux. Sa terreur se doublait à présent d'une certaine attirance, d'une certaine compassion pour le monstre prisonnier de la coursive depuis plus de vingt siècles.

Il s'immobilisa à moins d'un mètre de la tête ovoïde et bosselée.

Il lui suffisait de tendre le bras pour la toucher. Les pattes continuaient de danser et de siffler tout autour de lui. Posée sur son abdomen, l'aranéelle mesurait plus de dix mètres de la tête à la queue. Les lumières des plafonniers se réfléchissaient sur sa carapace noire et luisante. D'elle émanait une doucereuse odeur de chitine, identique à l'odeur des nids d'insectes d'Antiter et des autres planètes.

Ses mâchoires claquèrent à quelques centimètres de la main de Rohel qui demeura indécis, partagé entre son désir d'établir un contact physique avec elle et son envie de sortir au plus vite du ventre du vaisseau-mère.

Elle n'avait toujours pas frappé, comme si elle guettait la réaction de l'être humain qui lui rendait visite. De près ses yeux étaient d'énormes globes rouges, des étoiles pourpres et chargées d'énergie qui étincelaient dans un ciel d'encre.

Rohel leva sa main gauche, sa main d'homme, et l'aranéelle baissa instantanément la tête, comme pour l'inviter à lui caresser le sommet

du crâne. Lorsque sa paume et la pulpe de ses doigts effleurèrent la surface froide, dure et arrondie, il eut d'abord un geste de recul, un geste de dégoût, et sa peau se couvrit de frissons. Puis il se dépouilla de ses derniers lambeaux de peur et posa résolument la main sur la tête de l'arachnide dont les pattes cessèrent aussitôt de remuer.

Un flot d'images et de sensations le submergea. Il ressentit d'abord un calme indescriptible, semblable au silence insondable de l'espace, puis il perçut les mouvements d'une lutte confuse contre une autre masse noire, des éclats fulgurants de douleur et de plaisir, une alternance de chaud et de froid, une désagréable impression d'enfermement, un sentiment de tristesse infinie. Un bref aperçu de l'existence de l'arachnide de l'espace. Les sept premiers fils de l'Arcanoa l'avaient probablement capturé au cours de leur voyage et l'avaient emprisonné dans les coursives condamnées du vaisseau-mère.

La douleur et la fatigue de Rohel s'estompèrent subitement, comme absorbées par l'aranéelle. Il ne sentait plus les habituels élancements de sa main gauche ni la lassitude consécutive à sa longue errance dans le désert d'herbe. Une vigueur nouvelle imprégnait chacun de ses muscles, chacune de ses cellules.

Elle restait immobile, la tête penchée. Rohel comprit que l'échange s'effectuait dans les deux sens, qu'elle éprouvait le même bien-être que lui, qu'elle puisait en lui les éléments dont elle avait besoin pour rompre une solitude de plus de deux mille ans. Il ne sut pas combien de temps dura cette étrange étreinte mais, lorsqu'une voix intérieure le tira de son ravissement et lui suggéra de poursuivre sa route, il se rendit compte qu'il était complètement régénéré, que son esprit avait recouvré une clarté, une acuité exceptionnelles.

L'aranéelle se tassa sur le plancher, se fit aussi petite que possible, comme si elle avait deviné sa décision et cherchait à lui faciliter le passage.

Alors, se servant de sa tête comme de la première marche d'un escalier, il grimpa sur la carapace, dont la dureté meurtrit ses pieds nus, franchit sans se hâter les quelques mètres qui le séparaient de la queue du grand arachnide et sauta sur le plancher. Il s'enfonça sans se retourner dans la coursive inondée de lumière, mais il se promit que, s'il sortait vivant de ce labyrinthe, il libérerait la captive de son étroite prison de métal et lui permettrait de regagner l'espace infini, là où elle pourrait enfin déployer son âme et ses pattes immenses.

La coursive donnait sur une hexace une vingtaine de mètres plus loin. Un cône de projection se dressait au milieu de la place hexagonale, plus large et plus haut que les précédents. Deux têtes holographiques apparurent à l'intérieur des fragiles parois bleutées. L'une était brune, auréolée de cheveux noirs et ondulés – Rohel identifia sans peine le premier fils d'El Sur –, l'autre était plate,

encadrée d'une chevelure lisse. Il n'avait pas besoin de se pencher ou de se mettre à quatre pattes pour les regarder, elles flottaient pratiquement au niveau de ses yeux.

Une voix sèche, émanant de la tête brune comme l'indiquaient les mouvements de ses lèvres, surgit d'un haut-parleur.

— Je suis El Sur Abn Arb. Si nous t'apparaissons, enfant, c'est que tu as passé sans encombre l'obstacle de l'aranéelle, que tu as trouvé en toi les ressources de l'épargner. Sache donc que nous avions placé des microcharges derrière ses globes oculaires et que, si tu avais tiré, tu aurais déclenché une explosion. Elle n'aurait pas détruit le vaisseau-mère, ni même les coursives environnantes, car s'agissant d'une exemple – explosion-implosion –, elle t'aurait happé à l'intérieur d'un tourbillon qui se serait refermé sur lui-même et t'aurait éparpillé dans le néant. La seule manière de passer l'obstacle, c'était de surmonter la terreur irrationnelle que provoquent les arachnides de l'espace. Un messie, un guide, n'est ni la proie des préjugés ni le prisonnier des apparences. Tant son cœur est grand que chacun trouve une place pour s'y loger.

— Cette aranéelle a une histoire, intervint la seconde tête. Je suis Vichkanda, le premier fils de Machidri. Lorsque nous la recueillîmes sur un astéroïde, plusieurs d'entre nous étaient frappés de cette maladie que l'on nomme la pneumose. Une infection provoquée par un virus de l'espace et contre laquelle les médecins de bord étaient impuissants. La contagion se répandait et, au train où allaient les choses, l'ensemble des passagers et des membres de l'équipage risquaient d'être contaminés. Lorsque nous découvrîmes l'aranéelle dans le sas intermédiaire, nous fûmes tellement effrayés que nous voulûmes immédiatement la tuer. Mais un enfant malade, le fils de notre frère Trull Jerkill, échappa des bras de son père et courut vers elle avec une telle soudaineté que nous n'eûmes pas le temps d'intervenir. Nous baissâmes nos armes de peur de le blesser. Non seulement l'aranéelle ne se jeta pas sur lui pour le dévorer, mais, après que l'enfant l'eut touchée pendant quelques instants, elle le laissa repartir et nous nous rendîmes compte qu'il n'avait plus de fièvre, que sa respiration avait cessé d'être sifflante. Elle l'avait guéri, elle qui hantait nos inconscients comme un monstre sanguinaire.

— Nous installâmes l'aranéelle dans une soute et nous invitâmes tous ceux des nôtres qui souffraient de la pneumose à entrer en contact avec elle, ajouta El Sur Abn Arb. Certains acceptèrent et furent guéris, d'autres refusèrent, incapables de surmonter leur aversion, et moururent dans d'atroces souffrances. Cependant, sa présence dans le vaisseau-mère permit d'éteindre le foyer d'infection et nous pûmes poursuivre notre voyage. Elle fut par la suite accusée de tous les malheurs, petits ou grands, qui s'abattirent sur l'Arcanoa et nous

dûmes la cacher pour la soustraire à l'injuste vindicte de nos frères.

— Ainsi sont les êtres humains, enfant à la main d'homme : ingrats et irrespectueux, intervint Vichkanda Machidri. Mais tu le sais déjà, car selon la prophétesse Athna tu sais davantage de choses que nous. Il te reste un dernier obstacle, une ultime épreuve. Si tu es celui qu'attendent nos descendants, tu as en toi les moyens de la franchir.

— Il faut savoir parfois détruire pour mieux reconstruire, précisa El Sur Abn Arb.

— La mort fait partie de la vie.

— Et le sacrifice de la rédemption.

Les deux têtes adressèrent un sourire chaleureux à Rohel avant de s'estomper. Puis le cône de projection s'effaça, les plafonniers s'éteignirent et des grincements sinistres s'élevèrent tout autour de lui.

## CHAPITRE IV

Plongé dans une nuit opaque, Le Vioter entendit des claquements, des crissements, des grondements, un peu comme si le vaisseau-mère se trouvait subitement pris dans une tempête stellaire. Il lui sembla que d'invisibles formes bougeaient tout autour de lui. Le plancher, parcouru de longues vibrations, se réchauffait sous ses pieds nus. Un étau brûlant lui comprimait la poitrine, comme si l'oxygène s'était brusquement raréfié.

Il demeura un moment immobile, tous sens aux aguets, tentant de deviner l'origine des bruits qui l'environnaient. Froissements de roues métalliques sur des rails, chuintements de sas qui se refermaient, grincements de portes qui pivotaient sur leurs gonds… Ils prenaient une résonance effrayante dans les profondeurs du vaisseau, se répercutaient d'une coursive à l'autre, s'amplifiaient, se déformaient sur les voûtes et les parois métalliques. Impossible d'en déterminer la source, ils semblaient provenir de plusieurs endroits à la fois.

Quelle relation y avait-il entre ce vacarme et les paroles sibyllines des deux personnages de lumière ?

« La mort fait partie de la vie, et le sacrifice de la rédemption. Il faut savoir détruire pour mieux reconstruire… »

Le Vioter douta d'avoir le temps de percer le sens de ces mots. Le plancher se souleva tout à coup comme une mer en furie. Déséquilibré, il prit appui sur la cloison, se rendit compte avec effroi qu'elle bougeait, qu'elle avançait vers lui. Il tendit l'autre bras, toucha la cloison opposée. Ses vibrations caractéristiques lui indiquèrent qu'elle se déplaçait également dans sa direction. De même, tandis que le plancher continuait de s'élever, les grincements incessants qui retentissaient au-dessus de sa tête révélaient l'affaissement progressif du plafond. La coursive tout entière était en train de se refermer sur

lui.

Détruire pour mieux reconstruire ?

Est-ce que les sept premiers fils de l'Arcanoa avaient programmé la destruction finale du vaisseau-mère ? La mort du Messie était-elle le prix à payer pour la rédemption de leurs descendants ?

Aiguillonné par l'instinct de survie, Rohel se lança dans une course éperdue contre le temps. Il progressa à l'aveuglette, frôlant les cloisons mouvantes. Il comprenait maintenant que la sensation d'oppression n'était pas due à la raréfaction de l'oxygène, mais à l'inexorable rétrécissement de l'espace.

Couvert de sueur, il courut jusqu'à ce que ses épaules se frottent aux cloisons resserrées, jusqu'à ce qu'il soit obligé de se mettre de profil pour continuer d'avancer. Le plafond lui caressait les cheveux avec insistance, le contraignait à courber la nuque.

La coursive n'avait apparemment pas de fin, ne débouchait sur aucune hexace, aucune sortie.

Seulement sur la mort.

« Tu as en toi les moyens de la franchir. »

Comment empêcher cet implacable étau métallique de le broyer ?

Il haletait, ses pensées s'entrechoquaient avec une telle intensité qu'elles perdaient toute cohérence, des spasmes violents lui contractaient les entrailles, le fracas métallique lui vrillait les tympans.

Son corps d'enfant fut bientôt coincé dans l'étau formé par les coursives, le plafond et le plancher. La sensation le traversa d'être prisonnier d'un appareil réformé et jeté dans une fosse de retraitement. Le gigantesque broyeur lui bloqua le torse, lui mordit la peau, le contraignit à s'accroupir, à capituler.

Il allait mourir dans le ventre de ce vaisseau échoué sur un monde oublié. Il n'obtiendrait pas la liberté de Saphyr. À l'idée du sort que les Garloups réserveraient à leur prisonnière, il fut saisi par un accès de colère et tenta de repousser des pieds et des mains le métal qui l'enserrait. Mais ses bras et ses jambes étaient des remparts dérisoires à opposer à la puissance du système de compression. La prophétie des Grands Devins d'Antiter ne s'accomplirait pas : Saphyr et Le Vioter ne mettraient pas au monde la fille qui lancerait la reconquête et chasserait les Garloups des territoires humains. Les êtres des trous noirs ne bénéficieraient pas de l'aide du Mentral, mais ils finiraient par trouver un autre moyen de débarquer en masse sur les mondes recensés.

Le Mentral.

« Tu as en toi les moyens de franchir cette coursive. »

L'espace se restreignit encore, l'obligeant à s'allonger sur le ventre. La chaleur intense du plancher qui continuait de s'élever se diffusa dans tout son corps.

« Détruire pour mieux reconstruire. »

Il n’avait jusqu’alors pas envisagé de recourir à la formule sonore et mentale parce qu’il s’interdisait de jouer avec des vies innocentes. Or, s’il la prononçait maintenant, des milliers de descendants de l’Arcanoa risquaient d’être engloutis dans un tremblement de terre.

« La mort fait partie de la vie. »

Les cloisons lui laminaient les épaules, la cage thoracique et les hanches. La température grimpa subitement d’une dizaine de degrés et il eut l’impression d’avoir inhalé du plomb fondu. Son sang bouillait dans ses veines. Les syllabes de la formule se pressaient déjà dans sa gorge, tentaient de forcer le barrage de ses lèvres, impatientes d’accomplir le travail de destruction pour lequel elles avaient été conçues.

Il pensa aux femmes et aux enfants du quartier de Saint-Gerl, résista encore à la tentation d’ouvrir la bouche. Devrait-il donc les condamner à la mort, eux qui l’avaient vénéré comme un sauveur ? Était-ce devant ce terrible choix qu’avaient voulu le placer les sept premiers fils de l’Arcanoa ?

Le visage de Saphyr revint occuper sans partage l’écran de son esprit. Des larmes scintillantes s’écoulaient des lacs aigue-marine de ses yeux. Elle l’appelait à travers l’espace et le temps, le suppliait de vivre, lui criait que le sacrifice était nécessaire à la rédemption.

Le plafond lui écrasait les omoplates, les vertèbres, les côtes, et il ne parvenait pratiquement plus à respirer. Des gouttes acides de sueur lui brûlaient les yeux. Il se souvint des paroles de Mospha Abn Arb, le seigneur régnant d’El Sur : « Le Messie redeviendra un homme de l’autre côté de la faille. »

Fallait-il donc qu’il extermine ses anciens frères d’Antiter pour continuer d’espérer ? Était-il né pour semer le malheur et la désolation autour de lui ?

Il entendit ses os craquer. Sa bouche s’entrouvrit instinctivement. Les phonèmes du Mentral s’échappèrent aussitôt de leur prison de chair et s’envolèrent comme des papillons sonores ivres de destruction.

Une formidable secousse ébranla le vaisseau-mère.

*

Ofry et Eldila s’étaient retrouvés à l’aube sur la colline du désert d’herbe. Ils ne s’étaient pas donné rendez-vous, mais une impulsion simultanée les avait poussés, au saut du lit, à se rendre sur les lieux de leurs amours clandestines. Ils n’avaient pas éprouvé le désir de s’étreindre, ils étaient restés assis l’un contre l’autre, silencieux, regardant les étoiles s’éteindre dans un ciel de plus en plus pâle.

Cette escapade matinale avait contraint Eldila à prendre tous les risques. Lorsqu'elle s'était esquivée de la tente du gynécée, elle avait dû s'appliquer à ne pas réveiller ses mères, ses sœurs et surtout les enfants en bas âge qui dormaient contre le sein de leur nourrice et dont les vagissements auraient donné l'alerte à tout le douar. Son père, Moram Salem, intendant principal du seigneur Mospha Abn Arb, était suffisamment riche pour entretenir quatre épouses, seize enfants, une vingtaine de servantes et dix gardes du corps. Il ne ferait preuve d'aucune mansuétude à l'égard d'Eldila s'il apprenait à quel petit jeu elle se livrait sur l'herbe du désert. Passe encore qu'un homme elsuri aille s'étourdir dans les bras d'une fille d'une autre tribu, car les hommes avaient parfois besoin d'assouvir les pulsions tyranniques de leur sexe, et les filles des autres tribus, peu farouches, leur offraient généreusement leur ventre, mais une femme d'El Sur se devait d'arriver pure au mariage. Malheur à celle dont le mari découvrait la forfaiture lors de la nuit de noces : désignée à la vindicte populaire, elle était promenée nue dans les deux rues principales du douar avant d'être enterrée vivante ou ébouillantée dans le caisson à huile du vaisseau-mère.

Le parfum enivrant de l'interdit exaltait le plaisir qu'Eldila goûtait dans les bras d'Ofry. Elle savait qu'elle était en sursis car, même si elle pouvait abuser ce balourd d'Afar Al Maoulik lors de la nuit de noces – certaines femmes de sa connaissance étaient passées maîtresses dans l'art de remplacer les hymens trop tôt déchirés –, elle n'avait pas l'intention de se laisser toucher par ce butor qui parlait fort, portait gras et avait la détestable manie de se curer les dents avec l'ongle de l'auriculaire. Elle avait dérobé un couteau de cuisine qu'elle avait prévu de se planter dans le cœur la veille de son mariage, un geste prémédité, déterminé, que seul était susceptible de retenir un événement extraordinaire comme la venue du Messie.

Elle frissonna et se pelotonna contre Ofry.

— Qu'ont-ils fait de l'enfant à la main d'homme ? demanda-t-elle.

— L'assemblée des sept l'a reçu à l'intérieur du vaisseau-mère, répondit-il. Il n'en est toujours pas ressorti.

Des larmes vinrent aux yeux de la jeune femme.

— Ils feront comme avec les enfants qui se sont déjà présentés, murmura-t-elle. Ils ne le reconnaîtront pas et nous n'entendrons plus jamais parler de lui. Il aurait peut-être tout changé, nous aurions pu nous aimer.

— Nous pouvons aussi nous aimer sans lui ! dit Ofry d'une voix forte.

Il désigna le jewal qui broutait à quelques mètres de là.

— Il nous suffit de grimper sur son échine et de piquer au galop vers le cœur du désert.

— Nous mourrons de faim et de soif.

— J'ai mon couteau, affirma Ofry en tapotant la ceinture de son pagne de peau. Je chasserai. Nous boirons le sang des animaux et la rosée du matin.

Ses yeux or brillaient d'un vif éclat sous les mèches blanches qui lui balayaient le front. Un pli amer se creusait aux commissures de ses lèvres, une cicatrice instable dont la profondeur subjuguait Eldila. Il avait passé une courte tunique de peau sans manches et ornée de motifs brodés.

— Si nous ne mourons pas de faim et de soif, nous serons égorgés par les hordes sauvages du désert.

— Je ne te comprends pas ! rétorqua-t-il. Tu projettes de te tuer le jour de tes noces et tu refuses de t'aventurer dans le désert. Qu'est-ce qui est préférable ? Aller à la mort comme un bœuf à l'abattoir ou tenter de forcer le cours du destin ?

Elle baissa la tête, incapable de soutenir le regard flamboyant du Sangerlois. Elle pouvait difficilement lui avouer qu'elle se montrait incapable de surmonter la frayeur que lui causait le grand désert d'herbe, une terreur irrationnelle venue du fond des âges, plus forte que la peur de la souffrance et la mort, plus forte que son amour pour Ofry. La perspective d'affronter les hordes légendaires de Maer qui hantaient l'étendue infinie et verte la pétrifiait, lui glaçait le sang. Sous la férule du Messie, au milieu des milliers de fils et de filles des sept tribus de l'Arcanoa, elle aurait accepté de se lancer dans un tel périple, mais l'entreprise était inconcevable avec la seule protection d'Ofry.

Elle releva ses grands yeux noirs sur lui. Le voile sévère qui encadrait son visage faisait ressortir la pureté de ses traits, la courbe délicate de son front, l'arête fine et droite de son nez, la sensualité de ses lèvres pleines, luisantes.

— Je me tuerai mais, toi, tu continueras de vivre ! cria-t-elle. Il n'y a pas de raison pour que tu sois victime des lois de ma tribu.

À cet instant, comme averti d'un invisible danger, le jewal d'Ofry leva la tête, secoua sa crinière et poussa un hennissement apeuré. Eldila et Ofry se retournèrent avec vivacité, craignant de voir surgir des hommes armés alentour, mais un effroyable grondement provenant de la colline de l'Arcanoa brisa le silence de l'aube.

Une longue secousse ébranla le vaisseau-mère, dont la coque sombre qui se découpait sur le fond de ciel blême parut se disloquer. Puis la terre trembla pendant quelques secondes. Eldila perdit l'équilibre, roula sur le sol et se rapprocha dangereusement des larges crevasses qui s'étaient ouvertes en contrebas.

— Eldila ! hurla Ofry.

Il plongea en direction de la jeune femme, lui saisit un bras et,

s'arc-boutant à l'arête d'un rocher qui affleurait l'herbe épaisse, parvint à enrayer sa glissade. Il la hissa en force jusqu'à lui et lui enlaça la taille de son bras libre. Battus par les rafales d'un vent soudain et violent, ils se calèrent contre le rocher et se préparèrent à essuyer une nouvelle secousse tellurique, mais les ondulations des herbes et la formation de nuages noirs et lourds furent les seules manifestations de la colère des éléments.

Ofry balaya les environs du regard et se rendit compte que le jewal avait disparu. Il observa le fleuve Jercho, ce long miroir assombri qui s'était brisé en mille morceaux. L'eau désertait le lit principal et s'engouffrait en bouillonnant dans les innombrables failles. Couché sur le flanc, cerné par les silhouettes gesticulantes des membres de l'équipage, un navire machidrien s'enfonçait lentement dans la vase. Les poutres et les filins du pont de bois, dont le tablier avait été coupé en deux, gisaient sur les rochers découverts et l'herbe des rives.

Le regard d'Ofry fut attiré par la perspective de la colline de l'Arcanoa. Il lui fallut deux bonnes minutes pour se rendre compte que le vaisseau-mère s'était affaissé sur lui-même et que de cette orgueilleuse construction métallique ne restait qu'une masse informe, une carcasse démembrée qui continuait de s'effondrer sur les douars.

Il décela des cris dans les rumeurs colportées par le vent. Ses doigts se refermèrent instinctivement sur le bras d'Eldila.

— Les douars, souffla-t-il.

Alarmée par sa pâleur et son air tragique, Eldila observa à son tour la colline de l'Arcanoa et aperçut les effondrements successifs des éléments de la coque du vaisseau-mère qui, de loin, donnait l'impression de se dépouiller de ses parures de fer.

Leur malheur leur parut tout à coup bien dérisoire devant l'ampleur des dégâts que laissaient présager les hurlements et les mouvements confus dans les rues dévastées de l'Arcanoa.

Sans dire un mot, ils se relevèrent et commencèrent à dévaler la colline du désert d'herbe, effectuant de larges détours pour éviter les crevasses. En cet instant, ils ne songeaient plus à se cacher des navigateurs machidriens qui tentaient de redresser leur bateau échoué et de sauver leur cargaison. Fous d'inquiétude, ils franchirent en courant l'étroite plaine qui les séparait du Jercho. D'une main Eldila maintenait ses deux robes remontées jusqu'aux genoux, de l'autre elle empêchait son voile de s'envoler.

Le pont étant hors d'usage, ils cherchèrent un gué pour traverser le fleuve, trouvèrent un endroit d'où l'eau s'était entièrement retirée et avait découvert un fond boueux tapissé de grosses pierres. Sautant de rocher en rocher, ils gagnèrent l'autre rive, distante d'environ cinquante mètres. Accaparés par leur besogne, les navigateurs

machidriens ne leur prêtèrent aucune attention.

Ils traversèrent la ceinture extérieure des vergers, les pâturages où galopaient les bufs et les caprires affolés, les champs de céréales sillonnés de crevasses.

Plus ils se rapprochaient de l'Arcanoa et plus ils discernaient les lamentations, les gémissements qui, provenant des différents quartiers, s'entrelaçaient pour composer un chœur lugubre. De près, la dislocation du vaisseau-mère produisait une impression saisissante. Des feuilles entières de la couche extérieure de son fuselage s'arrachaient de leur support et tournoyaient dans les airs, coupant des cordes, déchirant les tentes, fauchant des mâts. Les organes internes, poutrelles, blocs-moteurs, tuyères, sas, vantaux, portes, escaliers, morceaux de plancher et cloisons, se décrochaient et s'écrasaient sur les constructions de toile. La carène sur laquelle il reposait depuis plus de vingt siècles s'était fendue de part en part et avait provoqué un brutal affaissement de l'ensemble de la structure. Çà et là on devinait les tubulures de son armature comme les os d'un corps décharné. Il n'était plus maintenant qu'un absurde monceau de ferraille, un monstrueux squelette qui mettrait des siècles, voire des millénaires, à retourner à l'état de poussière.

La secousse tellurique avait également ébranlé la base de la colline de l'Arcanoa. Des coulées de terre s'étaient formées en plusieurs endroits et avaient enseveli des quartiers entiers, emportant des tentes sur leur passage. Des hommes et des femmes hagards pataugeaient dans des rigoles provenant du Jercho, pourtant situé à plus d'un kilomètre de l'Arcanoa. Eldila et Ofry se lancèrent un regard à la fois complice et inquiet avant de se séparer.

Maintenant toujours ses deux robes remontées jusqu'aux genoux, elle ne s'arrêta pas pour reprendre son souffle. Elle courut vers le douar grisâtre d'El Sur, tandis qu'Ofry obliquait sur sa droite et remontait la rue circulaire vers le secteur plus coloré de Saint-Gerl. Les premières gouttes tombèrent des nuages crevés.

Le cœur d'Eldila battait à tout rompre lorsqu'elle s'engagea dans l'une des deux rues principales d'El Sur. Elle n'était plus tenaillée par la crainte d'être prise en faute mais par la peur du spectacle qu'elle allait découvrir dans la maison de son père. Les hurlements des blessés, les râles des mourants et les glapissements des rescapés lui perforaient le crâne. Hommes, femmes et enfants couraient dans tous les sens comme des mouches prisonnières d'un bocal. Les uns tenaient des torches enflammées, les autres portaient les objets dérisoires qu'ils avaient sauvés de la catastrophe. Certains n'avaient pas eu le temps ou le réflexe de se vêtir et c'est entièrement nus ou parés d'un simple cache-sexe qu'ils erraient comme des spectres au milieu des ruines du douar. De nombreuses toiles gisaient sur le sol, des cordes brisées

pendaient au bout de pieux restés debout, giflées par les bourrasques de vent. La pluie redoubla d'intensité, criblant les corps inertes d'éclats de terre. Tout là-haut, des éléments du vaisseau continuaient de dégringoler sur le palais du seigneur Mospha Abn Arb.

Eldila devait maintenant enjamber les cadavres pour poursuivre sa route. Son cœur se serra à la vue d'un nourrisson dont les lèvres se crispaient sur le sein de sa mère, allongée contre lui en chien de fusil, cueillie par la mort en plein sommeil. Plus loin, une feuille métallique avait décapité un homme et une femme unis dans une dernière étreinte. Une odeur de mort exaltée par la pluie avait pris possession des lieux.

Un goût de fiel inonda la gorge d'Eldila, qui se protégea la bouche et le nez d'un pan de son voile. Comme tous les notables d'El Sur, son père, Moram Salem, intendant principal du seigneur Abn Arb, habitait à proximité du palais seigneurial, dans la partie la plus haute du douar, la plus exposée par conséquent au démantèlement du vaisseau-mère. Des hommes tentaient de dégager des blessés coincés sous des mâts écroulés, sous des déchets métalliques ou sous des éboulis de terre. Agenouillée devant le corps d'un homme, une femme vêtue d'une longue chemise de nuit tachée de sang pleurait silencieusement.

Le malheur s'était abattu au petit matin sur El Sur. Les annales n'avaient recensé aucun tremblement de terre dans la longue histoire de l'Arcanoa. La seule catastrophe naturelle dont elles faisaient mention était les pluies diluviennes qui, cinq siècles plus tôt, avaient provoqué une crue exceptionnelle du Jercho et la disparition de quelques navires machidriens.

Plus Eldila se rapprochait du sommet du douar et plus les dommages semblaient importants. Il ne restait pratiquement plus une tente debout et elle commençait à penser qu'elle ne retrouverait pas les siens vivants. Des quatre épouses de son père, elle ne savait pas qui était sa mère. D'ailleurs, elles l'ignoraient sans doute elles-mêmes, car elles avaient enfanté pratiquement toutes en même temps et s'étaient occupées des nouveau-nés de manière collégiale. Eldila s'était rapidement aperçue que l'amour de quatre mères comportait bien des avantages et elle n'avait jamais cherché à dissiper le mystère de sa naissance. Elle se contentait de les chérir toutes les quatre, à la fois si semblables et si différentes.

Bien que la pluie rendît la terre gluante, elle s'efforça de presser l'allure. Désorientée, elle erra un long moment dans le quartier pourtant familier de son enfance : les tentes carrées et la haute muraille de toile du palais du seigneur Abn Arb, ses habituels points de repère visuels, avaient disparu, comme soufflées par le cataclysme. Une avalanche de pierres et de terre avait emporté la demeure voisine d'Amal Jal, le premier conseiller.

Elle se rendit compte avec soulagement que les trois chapiteaux principaux de la maison de son père étaient restés debout. Seules avaient été brisées les cordes qui reliaient les mâts les uns aux autres. Certaines cloisons de toile s'ornaient également de longues déchirures. Elle reconnut, parmi les silhouettes affairées à déblayer les décombres, des servantes et des gardes du corps. Elle pénétra dans ce qui restait de la cour intérieure, jonchée de débris du fuselage du vaisseau-mère. Indifférentes à la pluie, deux de ses quatre mères, assises sur le carter renversé d'un moteur, berçaient les plus petits. Le vent soulevait de longues mèches de leur chevelure défaite. Des cris de désespoir s'élevaient du gynécée, le grand bâtiment de toile dressé au fond de la cour.

À cet instant, une main se posa comme une serre de rapace sur son épaule et la contraignit à se retourner.

— D'où viens-tu ? demanda une voix acérée.

Les yeux d'Eldila se posèrent comme des papillons affolés sur le front dégarni et luisant de Moram Salem, vêtu d'une courte chemise de nuit que la pluie plaquait sur son maigre corps. Le regard de braise de son père lui incendia le visage.

— Nous devons d'abord remettre le douar en état, reprit Moram Salem sans attendre la réponse de sa fille. Ensuite tu seras soumise à l'examen de virginité. Fassent nos ancêtres, les sept fils de l'Arcanoa, et particulièrement El Sur Abn Arb, le premier fils d'El Sur, que tu n'aies pas commis de faute.

*

Une lumière insistante brûlait les paupières de Rohel. Il avait repris connaissance depuis quelques minutes déjà, mais il n'avait pas trouvé en lui la force de bouger son corps perclus de douleurs.

Ses souvenirs avaient peu à peu émergé d'une zone brumeuse de son cerveau. Il avait cru sentir de nouveau l'implacable pression des mâchoires métalliques sur son torse et son bassin, et ses muscles s'étaient tétanisés. Mais il s'était rendu compte que l'espace était dégagé autour de lui, qu'il pouvait lever la tête sans heurter le plafond et que ses épaules ne touchaient plus les cloisons. De même, il avait perçu les caresses délicates et fraîches de courants d'air sur son visage.

La lumière insistante le contraignit à ouvrir les yeux. Il lui fallut plusieurs minutes pour s'accoutumer à la luminosité blessante du fleuve étincelant qui s'écoulait du plafond et déchirait l'obscurité. Il distingua peu à peu des formes à l'intérieur du faisceau, des silhouettes holographiques grandeur nature. Au nombre de sept, immobiles, elles paraissaient l'observer.

Il se redressa lentement. Au moindre geste, des piques cuisantes

lui lardaient les membres, le bassin et le tronc. Il parvint à s'asseoir sur les talons et examina les personnages qui se dressaient au centre du gigantesque cône de projection. Il s'aperçut alors qu'ils étaient figés, comme prisonniers pour l'éternité d'une image fixe. Il reconnut les visages de Many de Saint-Gerl, de M'Mar Watar, de Timyto Mattei, d'El Sur Abn Arb et de Vichkanda Machidri. Deux lui étaient inconnus, l'un au visage plat, aux paupières lourdes et au crâne glabre, l'autre aux épaules larges, aux longs cheveux roux et au teint pâle. Ce dernier dominait ses six compagnons de plus d'une tête. Ils semblaient avoir été rassemblés là pour un ultime portrait de groupe.

Les courants d'air couvrirent de frissons le torse nu de Rohel. Il aperçut un jour une dizaine de mètres au-dessus de lui. Le Mentral avait donc démembré la structure du vaisseau-mère. Quels ravages avait-il commis dans les douars ? Un instant, Le Vioter fut tenté de se raccrocher à l'idée que la formule lui avait échappé, que sa responsabilité n'était pas engagée dans la mort éventuelle de milliers de personnes, mais il savait pertinemment que cette succession de syllabes nécessitait un recours à la volonté, consciente ou non, de son détenteur pour libérer sa fureur dévastatrice. L'instinct de survie s'était montré plus fort que la compassion. Il repéra d'autres jours çà et là, des linéaments d'où fusaient des rayons de lumière diurne. Une rumeur confuse, ponctuée de cris perçants, traversait les cloisons et venait s'échouer dans le silence du vaisseau-mère.

Les images holographiques s'animèrent tout à coup à l'intérieur du cône de projection et une voix puissante jaillit d'un invisible haut-parleur.

— Les sept premiers fils de l'Arcanoa te souhaitent la bienvenue, Rohel Le Vioter. Si tu nous vois et nous entends, c'est que la formule t'a épargné. Tes mouvements ou ton souffle ont permis le déclenchement de cette projection holographique. Si tu n'avais pas survécu à l'ultime épreuve, tu serais resté inerte et le cône se serait estompé au bout de quelques minutes.

Rohel se leva avec précaution et se rapprocha des sept personnages qui occupaient toute la largeur du cône. Ils étaient moins grands qu'il ne l'avait cru dans un premier temps. Sa tête arrivait pratiquement au niveau de la leur, et Timyto Mattei était même nettement plus petit que lui. Les tenues d'apparat dont ils s'étaient vêtus lui rappelèrent les uniformes de certaines figurines des antiques jeux de cheks. Bien que surgissant d'un passé très lointain, ils connaissaient son nom, ils savaient qu'il détenait le Mentral. C'était l'homme au crâne glabre, au visage plat et aux paupières lourdes qui parlait.

— La prophétesse Athna nous avait révélé ton nom et ton secret. Pour nous assurer que tu étais bien le Messie, nous avons conçu une

épreuve qui requérait l'usage de la formule. Nous avons pris des risques : d'une part, le cataclysme provoqué par la formule aurait pu te tuer, d'autre part tu aurais pu refuser de la prononcer pour préserver des vies innocentes.

— Nous t'apparaîtrons peut-être comme des monstres de t'avoir placé devant ce terrible choix, intervint le géant roux. Mais comme l'a précisé notre frère Sorgi Blanic, nous nous devions de courir le risque : nous pensons en effet qu'un grand dessein se construit sur une fondation de sacrifice et de sang.

— Une vieille croyance prétend qu'une femme qui ne souffre pas lors d'un accouchement ne produit pas certaines hormones indispensables à l'amour maternel, avança Sorgi Blanic. Nous avons estimé que nous devions créer des liens indestructibles entre nos descendants et leur guide, leur père spirituel.

— Contrairement à ce que pourraient laisser entendre les paroles de nos frères Sorgi Blanic et Trull Jerkill, dit El Sur Abn Arb, nous ne souhaitons pas éveiller un sentiment de culpabilité en toi, ni une quelconque obligation morale vis-à-vis des tribus. Nous voulons seulement sceller votre relation de manière indélébile.

— Et cela reste encore plus valable pour nos descendants ! dit Vichkanda Machidri. Ils se sont probablement installés dans leurs habitudes et il était nécessaire de les bousculer au sens propre et figuré. Les grandes quêtes sont toujours précédées de manifestations de la colère divine. Ainsi ils te suivront à travers le grand désert d'herbe.

— Car sans un messie pour leur donner du courage, ils n'oseront jamais affronter les hordes de Maer, affirma Many de Saint-Gerl d'une voix forte. Lorsqu'ils auront vaincu les maudits du cœur du désert, ils devront franchir une nouvelle fois la faille de vide et fonder une nouvelle civilisation sur la Terre Promise, sur le monde nouveau et ancien. Nous aurons ainsi rempli le rôle auquel nous destinait la prophétesse Athna. Tu resteras seul pour affronter les deux Cirphaë : l'une, bénéfique, te restituera à ta dimension d'homme, l'autre, maléfique, fera tout ce qui est en son pouvoir pour t'empêcher d'arracher Lucifal, l'épée de lumière forgée par les dieux. Nous allons maintenant prendre définitivement congé de toi. Plus loin dans la coursive, tu trouveras un transmetteur holographique. Un message de la prophétesse Athna. Tu ne devras en prendre connaissance que lorsque tu seras parvenu au bord de la grande faille de vide.

— Nous savons que le sort des humanités dispersées est entre tes mains, dit Timyto Mattei, et nos vœux t'accompagnent.

Un crissement prolongé interrompit la communication. Juste avant que les images ne se brouillent, Le Vioter crut deviner que les sept fondateurs des tribus lui souriaient. Puis le cône s'estompa et

d’autres lumières s’allumèrent l’une après l’autre dans le passage jonché de débris.

Quelques mètres plus loin, il découvrit, gisant sur le plancher, le transmetteur dont ils lui avaient parlé. Il le ramassa et le glissa dans la ceinture de son pantalon de laine.

# CHAPITRE V

La sortie de Rohel, débouchant d'une ouverture ronde dont le sas s'était arraché de ses gonds, passa totalement inaperçue dans la confusion générale. La fraîcheur de l'aube le fit grelotter. Le spectacle qu'il découvrit en contrebas lui serra le cœur. D'où il était, pratiquement au sommet de l'amas de ferraille qui subsistait du vaisseau-mère, il apercevait l'ensemble des douars dévastés, les tentes renversées, les débris métalliques, les coulées de terre et plus loin, au-delà des ceintures extérieures des champs de céréales et des vergers, les ruisseaux scintillants issus du fleuve sorti de son lit et gonflés par l'eau qui s'écoulait des citernes souterraines éventrées.

Passé les premières vagues de panique, les tribus s'étaient organisées : les hommes, munis de pelles et de pioches, dégageaient les corps coincés sous les décombres, les femmes s'occupaient de soigner les blessés, et les enfants, équipés de seaux, couraient puiser de l'eau dans les citernes que la secousse avait épargnées. Çà et là, on avait allumé des braseros sur lesquels rougissaient de grandes bassines de fer emplies de linges bouillis que des petites filles découpaient en compresses. Les familles venaient reconnaître les cadavres allongés côte à côte sur des espaces dégagés. Des pleurs et des lamentations trouaient le silence de l'aube. Le vent dispersait les nuages et élargissait le bleu délavé de la plaine céleste.

Rohel n'avait rencontré aucune difficulté à sortir du labyrinthe. Des rampes lumineuses s'étaient allumées devant lui, lui indiquant le chemin à suivre. Parfois, il avait dû écarter ou escalader les cloisons métalliques, les poutrelles effondrées ou des pans de plancher désolidarisés qui obstruaient le passage. Les douleurs qui montaient de ses os s'étaient peu à peu estompées.

Il dégagea le transmetteur de la ceinture de son pantalon et

l'examina : c'était un petit boîtier noir, compact, un parallélépipède rectangle qui paraissait minuscule dans sa main d'homme et dont une face était pourvue d'une rangée de boutons arrondis. Pendant quelques secondes, il fut tenté de déclencher la projection holographique, mais une intuition l'en dissuada. L'expérience qu'il venait de vivre dans les entrailles du vaisseau-mère lui montrait que les sept premiers fils de l'Arcanoa n'avaient laissé aucune place au hasard : s'ils lui avaient demandé d'attendre d'être arrivé au bord de la faille de vide pour prendre connaissance du message de la prophétesse Athna, ce n'était pas pour le simple plaisir de mettre sa patience à l'épreuve.

Il remit le transmetteur à sa place et entreprit de dévaler la carcasse informe du vaisseau-mère. Lorsqu'il posa le pied sur le sol, une dizaine de minutes plus tard, deux des sept étoiles diurnes avaient fait leur apparition à l'horizon et la température avait grimpé de plusieurs degrés.

Il pénétra dans l'un des douars qui s'étalait sur le versant inondé de lumière et dont la population était en majorité composée d'individus à face plate, aux cheveux raides et aux paupières lourdes. Des pans entiers de la structure extérieure du vaisseau-mère s'étaient abattus sur les constructions de toile. La pluie, brève mais rageuse, avait transformé les éboulis en véritables bourbiers. Par groupes de trois ou quatre, des hommes extirpaient les cadavres des inextricables fatras composés de tubulures, de feuilles métalliques, de mâts brisés, de cordes entremêlées et de toiles déchirées. Des jewaux effrayés, agressifs, erraient au milieu des décombres. Des senteurs de linge et d'herbes bouillis s'immisçaient dans les odeurs, plus lourdes, de sang et de terre humide.

Un peu plus bas, Le Vioter traversa un charnier, un endroit où avaient été étendus les corps et où venaient se recueillir des femmes et des hommes accablés de chagrin.

Un sentiment de désespoir l'étreignit. Le Mentral n'avait pas rasé la colline – probablement parce qu'il avait utilisé une grande partie de sa puissance à démanteler la structure du vaisseau-mère, conçue pour résister aux pressions extrêmes – mais, bien que les habitations fussent constituées de matériaux légers, il avait provoqué d'importants dommages et fauché de nombreuses vies.

Une irrésistible impulsion poussa Rohel à fuir ce spectacle de désolation. Les sept premiers fils de l'Arcanoa lui avaient parlé de resserrer les liens avec leurs descendants, de baser son grand dessein sur le sang et le sacrifice, mais en cet instant leurs paroles et leurs conseils ne lui étaient d'aucune utilité. Il était seulement conscient de la souffrance qu'il avait semée dans les douars. Il avait refusé de mourir, choisissant une existence contre des milliers d'autres, et il

avait beau se dire que sa vie revêtait la plus grande importance pour l'avenir des humanités dispersées, il n'avait pas le cœur de rester une minute de plus dans cet endroit ravagé par sa faute.

Les yeux emplis de larmes, il dévala le versant de l'Arcanoa, contournant les tentes encore dressées, escaladant les talus, fendant les attroupements. Il arriva bientôt au pied de la colline, en bas du douar. Des grappes humaines s'affairaient autour d'animaux blessés ou morts. Il perçut des bribes de conversation au passage.

— Encore une chance qu'on ait ensilé le grain avant la catastrophe.

— Et que les silos souterrains n'aient pas été endommagés.

— Le manque d'eau va bientôt se faire ressentir.

— Il ne faudrait pas attendre trop longtemps pour organiser le rationnement…

Rohel parcourut en courant la plaine herbue où paissaient les placides bufs, indifférents à l'agitation générale, les champs de céréales où paressaient encore les effluves de chaume brûlé. Il dut effectuer de larges détours pour franchir certains ruisseaux, par endroits trop larges pour être enjambés d'un bond.

Il atteignit bientôt l'orée de la ceinture de vergers où la terre n'avait pratiquement pas bougé grâce aux multiples barrages établis par les racines. Les seules traces de la secousse étaient les épais tapis de fruits verts qui jonchaient la mousse encore humide de rosée. Les ramures des arbres fruitiers absorbèrent les cris et les gémissements qui retentissaient sur la colline de l'Arcanoa.

Il ne savait pas très bien pourquoi il s'enfuyait. La sagesse aurait voulu qu'il aille se présenter devant les seigneurs de l'Arcanoa, qu'il soit officiellement reconnu comme le Messie et qu'il se lance à la tête des sept tribus à travers le grand désert d'herbe, mais il était incapable de tenir le moindre raisonnement, il lui fallait impérativement se retirer dans la solitude et le silence pour se laver du terrible sentiment de culpabilité qui le brûlait.

Pourquoi la terre ne s'ouvrait-elle pas sous ses pieds, ne l'ensevelissait-elle pas dans son sein d'oubli ? Pourquoi son instinct de survie le poussait-il toujours à se relever, à combattre, à affronter les obstacles qui se dressaient sur sa route ?

Il venait tout juste de recevoir l'investiture officielle de princeps lorsque les Garloups avaient lancé leur attaque. Il s'était retiré dans le temple du lac Ajaïr pour une période de quarante jours de jeûne et de réflexion, comme le voulait la tradition. Il se souvenait encore de la fierté puérile de son père, le seigneur Jehl, lors des cérémonies d'investiture. Il se souvenait également de l'inquiétude qui se lisait sur le merveilleux visage de sa mère, dame Almia. Avait-elle eu connaissance des sombres prédictions des Grands Devins,

normalement réservées au seul usage des princeps ? Était-ce la simple prémonition d’une mère pressentant que s’achevait le temps du bonheur ?

Son intronisation à la dignité de princeps avait semblé provoquer la succession d’événements qui avaient anéanti le peuple de la Genèse et qui l’avaient expédié à des milliards d’années-lumière de celle qu’il aimait.

N’y aurait-il donc jamais de fin à son errance ?

Il fut traversé par une violente envie de s’allonger sur l’herbe, face contre terre, et d’attendre que la mort vienne le délivrer de ses tourments, mais, comme poussé par la brise matinale, il continua de marcher sans savoir où le portaient ses pas. Envahi d’une lassitude infinie, s’accablant d’amers reproches, regrettant d’avoir échappé aux mâchoires métalliques du vaisseau-mère, il ne cherchait même plus à se raccrocher au souvenir de Saphyr dont le visage n’était plus qu’une image aux contours imprécis.

Il sortit de la ceinture des vergers et se dirigea vers le Jercho. Des milliers d’oiseaux blancs surgis du désert survolaient le lit abandonné du fleuve et s’abattaient en piaillant sur les poissons prisonniers de la vase. Un peu plus loin, à proximité des ruines du pont de bois, des navigateurs tentaient de sortir de la boue leur bateau couché sur le flanc.

Rohel traversa le lit du fleuve à un endroit où l’eau s’était entièrement retirée et avait découvert des rochers qui formaient un gué. Puis, alors que cinq des sept étoiles éclaboussaient la plaine céleste de leurs feux, il s’enfonça dans le désert jusqu’à ce que, exténué, il s’écroule dans l’herbe et libère enfin toutes les larmes de son corps d’enfant.

*

Grâce au travail acharné de chacun de ses habitants et sous la supervision permanente du seigneur Mospha Abn Arb, le douar d’El Sur fut remis sur pied en moins d’une journée.

Les administrateurs avaient recensé les morts puis, selon les besoins des familles, procédé à la distribution des lots de terre et des toiles, cordes et mâts qu’on gardait en réserve dans un entrepôt souterrain. Il avait fallu évacuer les débris du vaisseau-mère, boucher les fissures, délimiter les parcelles, reconstituer les ruelles et monter plus de mille tentes. Le seigneur Abn Arb avait sursis à la reconstruction de son palais jusqu’à ce que chacun de ses sujets soit correctement relogé.

Les femmes s’étaient chargées d’ensevelir les morts dans des fosses creusées au pied de la colline, les hommes de dresser les nouvelles

maisons de toile sur les emplacements désignés par les administrateurs, tant et si bien que le douar avait recouvré un aspect presque ordinaire à l'orée du crépuscule. Seuls les monticules de débris métalliques, les terrains vides, les inégalités du sol, les prières des morts et les pleurs qui s'élevaient dans le jour déclinant témoignaient de la catastrophe qui s'était abattue sur l'Arcanoa.

Les sept étoiles diurnes s'étaient abîmées l'une après l'autre derrière les crêtes assombries du grand désert d'herbe. La nuit jetait maintenant son voile d'oubli sur cette journée de cauchemar.

On ne déplorait que quelques blessés légers dans la maison de Moram Salem. Les femmes, les enfants et les servantes avaient été épargnés, mais nul n'avait le cœur à s'en réjouir.

Moram Salem s'en était allé quérir une hyméniale à la tombée de la nuit. Elle appartenait à une phalange de dix femmes assermentées qui établissaient les certificats de virginité avant les mariages. Elles inspiraient de la crainte aux femmes, du respect aux hommes, et exigeaient des avantages exorbitants pour s'acquitter de leur tâche. Celle-ci ressemblait à une harpie : le voile serré autour de son visage faisait ressortir son nez crochu, ses joues creuses, ses rides profondes et son menton prognathe. L'un de ses yeux était fixe, vitreux, et l'autre s'enfonçait comme une lame brûlante dans le regard de ses interlocuteurs.

Moram Salem, ses quatre femmes, ses enfants et les servantes les plus anciennes étaient rassemblés dans la salle commune du gynécée, éclairée par quatre lampes à huile suspendues. Ne manquaient que les fils de l'intendant principal qui, ayant passé le stade de la puberté n'étaient plus admis dans les quartiers des femmes. Le plafond était rapiécé en plusieurs endroits, mais les administrateurs avaient estimé qu'il pouvait encore faire l'affaire et n'avaient pas jugé bon de fournir une nouvelle toile au responsable de l'entretien.

L'hyméniale et Eldila s'étaient enfermées depuis de longues minutes dans une pièce annexe séparée de la salle commune par une tenture.

Moram Salem avait son visage des mauvais jours. De multiples rides sillonnaient son front dégarni, ses mâchoires crispées saillaient sous sa courte barbe grise. Ses yeux qui restaient fixés sur la tenture luisaient comme des braises vives. Ses quatre épouses, atterrées, contenaient difficilement leurs larmes. Elles ne craignaient pas que l'opprobre salisse leur maison et la réputation de leur famille, une notion qu'elles abandonnaient volontiers aux hommes et à leur stupide sens de l'honneur, elles avaient peur pour Eldila, peur qu'elle soit reconnue coupable, promenée nue dans les rues du douar comme la dernière des misérables et condamnée à être ébouillantée ou enterrée vivante. Elles regrettaient que leur fille ne se soit pas confiée à elles,

qu'elle ne leur ait pas parlé de ses amours – si amours il y avait – car elles auraient pu s'arranger avec une recouseuse pour reconstituer cette précieuse membrane que les hommes étaient si fiers de déchirer. Elles comprenaient qu'elle n'avait pas voulu mettre ses mères dans l'embarras et elles ne l'en aimaient que davantage. Elles s'étaient rendu compte que l'union négociée par Moram Salem avec le marchand Afar Al Maoulik ne faisait pas le bonheur d'Eldila, mais elles n'auraient pas imaginé que sa détresse irait jusqu'à la pousser dans les bras du premier venu.

Slaria, la plus jeune, savait pertinemment qu'elle était sa génitrice biologique mais elle l'avait partagée avec ses trois co-épouses comme on partage un fabuleux trésor avec ses compagnes des jours difficiles. Des seize enfants qu'elles avaient conçus, c'était la seule à bénéficier de cette quadruple maternité.

La tenture s'écarta et livra passage à l'hyméniale. Les quatre épouses de Moram Salem tentèrent immédiatement de deviner le résultat de l'examen sur son visage ingrat, mais il demeura impassible, imperméable, comme si elle prenait un malin plaisir à les maintenir dans les affres de l'incertitude.

— Eh bien ? demanda Moram Salem en s'avançant d'un pas.

Il s'était revêtu de l'habit mortuaire traditionnel, une ample tunique blanche sur un pantalon bouffant noir. Il portait, comme tous les Elsuris mâles, le deuil de tous les membres de la tribu emportés par le tremblement de terre, mais il semblait surtout porter le deuil de la virginité de sa fille.

L'œil brillant de l'hyméniale le dévisagea avec insistance, avec un soupçon d'impertinence également, car, en tant que gardienne de la vertu des vierges d'El Sur, elle se savait indispensable et se permettait quelques audaces.

— Ta fille n'est pas pure, finit-elle par lâcher entre ses lèvres serrées.

Le visage de Moram Salem se couvrit de cendres et le cœur de ses quatre femmes se serra.

— Vous en êtes sûre ? demanda Moram Salem d'une voix blanche.

L'hyméniale libéra un petit ricanement. Les lueurs mouvantes des lampes à huile soulignaient la grossièreté de ses traits.

— Eldila est une fleur ouverte, Moram Salem, et crois-moi, le bourdon ne l'a pas butinée qu'une seule fois ! Si tel est ton désir, j'en témoignerai devant le seigneur Abn Arb.

Moram Salem acquiesça d'un mouvement de tête.

— Paie-moi maintenant, dit l'hyméniale en tendant la main.

D'un geste machinal, il puisa quelques pièces de spunstène blanc dans une bourse de cuir et les remit à l'hyméniale qui les enfouit prestement dans une poche de sa robe avant de sortir.

Bien qu'il la frappât violemment à plusieurs reprises, Eldila refusa de répondre aux questions de son père. Puis, après qu'il se fut retiré, fou de colère, elle tenta de s'enfuir mais elle se heurta aux gardes qui surveillaient la tente dans laquelle il l'avait enfermée. Elle regretta amèrement de ne pas avoir eu le temps d'aller chercher le couteau de cuisine qu'elle avait dissimulé sous son matelas.

À l'aube, vêtue des deux robes et du voile rouges de la honte, elle fut conduite sous bonne escorte au nouveau palais du seigneur Mospha Abn Arb. Son père ne lui permit pas d'embrasser une dernière fois ses mères et ses sœurs. Le douar était encore endormi mais, bien que leur petite troupe passât pour l'instant inaperçue, Eldila n'échapperait pas pour autant à l'opprobre public : les Elsuris seraient parfaitement réveillés lorsqu'elle serait livrée à leurs regards avant d'être conduite sur le lieu de son supplice.

Ils pénétrèrent dans la salle d'audience, qui n'avait pas encore été décorée et dont l'austérité ajoutait à la frayeur d'Eldila. Mospha Abn Arb, paré du surplis pourpre et or du protecteur de la loi, se tenait sur le trône de métal légué par le premier fils de la tribu et posé sur une estrade de bois. L'hyméniale était déjà là, debout près du trône, qui murmurait quelques mots à l'oreille de son auguste interlocuteur. Des gardes en armes refermèrent l'immense tenture de l'entrée.

Mospha Abn Arb contempla la fautive avec l'expression d'un fauve couvant des yeux une proie sans défense. Lorsque cette hyméniale était venue le solliciter au petit jour, un accès de mauvaise humeur l'avait d'abord traversé (il avait compté honorer une troisième épouse avant le lever des premières étoiles diurnes). Puis il s'était rendu compte que cette fille impure tombait à point : elle ferait une coupable idéale au malheur qui avait frappé le douar d'El Sur. Il la jetterait en pâture à ses sujets, qui pourraient déverser sur elle la colère qu'ils n'avaient pas encore eu l'occasion de libérer. Ils tourneraient leur haine vers l'impure et ne songeraient pas à molester les représentants de l'autorité. Elle serait donc traînée dans les rues du douar trois fois plus longtemps que de coutume, nue et offerte à la vindicte de ses concitoyens, puis, comme le tremblement de terre avait détruit le caisson à huile du vaisseau-mère, elle serait jetée dans une geôle en attendant que les forgerons du palais aient fondu un récipient de remplacement. Il ne s'agissait pas de bâcler son agonie, qui devait être suffisamment longue pour marquer les esprits et dissuader quiconque d'enfreindre la loi.

« Vous seriez déçu si je réussissais l'épreuve », avait affirmé l'enfant à la main d'homme.

Il n'avait pas eu tout à fait tort. Le seigneur d'El Sur avait protesté avec véhémence, mais il n'avait pas l'intention de partager la moindre parcelle de son pouvoir avec un quelconque prophète. Pourtant, il

avait bien cru avoir affaire au véritable messie lors de l'assemblée des sept fils de l'Arcanoa. Il avait longuement observé la main gauche de l'enfant et s'était aperçu qu'elle n'avait pas été déformée par un artifice, que c'était bel et bien une main d'homme rattachée à un poignet juvénile, comme une greffe monstrueuse dont les cicatrices seraient restées invisibles. De même, l'intelligence et la perspicacité dont avait fait preuve ce postulant surgi de nulle part avaient produit une forte impression sur son esprit.

La secousse sismique et l'affaissement du vaisseau-mère avaient en un sens été providentiels : ils avaient mis fin aux jours de ce garçon et à la légende de l'enfant à la main d'homme. Maintenant que l'assemblée des sept fils de l'Arcanoa ne disposait plus de l'épreuve des coursives interdites, elle ne pourrait authentifier aucun candidat éventuel à l'investiture messianique.

Les événements invitaient Mospha Abn Arb, cent treizième seigneur d'El Sur, à prendre les choses en main, à soumettre, avec l'appui des conseillers acquis à sa cause, les six autres tribus à son autorité. Il passait son temps à s'opposer à ses six pairs et, comme les décisions qui engageaient l'Arcanoa se prenaient à la majorité, il n'obtenait jamais gain de cause. Or il voulait que les tribus de Blanic, Saint-Gerl, Mattei, Watar, Jerkill et Machidri adoptent un mode de vie similaire à celui d'El Sur, que leurs femmes fussent voilées et confinées aux travaux que leur prescrivait la nature, l'enfantement, l'éducation des enfants et la tenue de la maison. Les Elsuris étaient ulcérés d'avoir affaire à des représentantes du sexe féminin lorsqu'ils devaient commercer avec d'autres tribus, avec le douar de Watar en particulier, où les femmes occupaient des postes élevés – parfois même la fonction de seigneur, selon un mode de succession incompréhensible pour les Hischlis (non-Wataris).

— Cette hyméniale me soutient que tu es impure, déclara Mospha Abn Arb en dévisageant Eldila. Dois-je la croire ?

Incapable de soutenir le regard acéré du seigneur d'El Sur, Eldila baissa la tête.

— Sais-tu, fille maudite (sa voix se gonfla tout à coup de fureur), que tu as attiré le déshonneur sur la maison de ton père, le vénérable Moram Salem, intendant de mon palais ?

Un sourire narquois affleurait les lèvres de l'hyméniale. Ses consœurs et elles étaient les seules femmes pour lesquelles les hommes d'El Sur avaient un tant soit peu de considération. Cela valait bien les trahisons qu'elles étaient amenées à commettre envers leur propre sexe.

Les mots de Mospha Abn Arb transperçaient Eldila comme des lames. Elle se contint pour ne pas éclater en sanglots. Comme elle regrettait à présent de ne pas avoir suivi les conseils d'Ofry, de ne pas

avoir sauté sur son jewal pour s'enfoncer dans le cœur du grand désert d'herbe ! La frayeur irraisonnée que lui inspiraient les hordes sauvages de Maer lui coûterait une humiliation publique et une longue agonie.

*

Les sept étoiles alignées dans le ciel dardaient leurs rayons incendiaires sur Saint-Gerl. Le douar n'avait pas retrouvé sa splendeur passée, loin s'en fallait, mais avait été à peu près remis en état.

Plus de trois mille morts avaient été recensés et un hommage public aux victimes du tremblement de terre avait été décrété par le seigneur Andry. Les Sangerlois s'étaient donc parés de leurs vêtements de deuil et s'étaient massés autour d'une stèle commémorative érigée au centre du douar. Les cadavres avaient été brûlés la veille, pour éviter les épidémies, et la brise colportait encore de vagues odeurs de viande grillée. On avait jeté les os dans des fosses communes et dispersé les cendres au pied du vaisseau-mère, comme le voulait l'usage. Le seigneur Andry avait prononcé un discours vibrant, puis, après les prières rituelles des premiers fils de l'Arcanoa, chacun s'en était retourné chez soi. Les nouvelles tentes, d'une couleur grise, n'avaient pas encore été décorées des motifs colorés qui faisaient la fierté de Saint-Gerl.

À l'issue du déjeuner, le seigneur Andry avait convoqué ses conseillers pour une assemblée extraordinaire à laquelle assistaient ses deux fils, Gory et Ofry, et qui se tenait dans une petite pièce du palais partiellement reconstitué. Les débris du vaisseau-mère avaient tué des serviteurs et des gardes, mais avaient épargné les membres de la famille seigneuriale.

Ofry avait participé la veille (et une grande partie de la nuit) aux travaux de réfection du douar. Harassé, perclus de courbatures, il n'avait même pas eu le temps d'effectuer son indispensable promenade quotidienne sur le dos d'un jewal. Il avait déblayé les décombres, dégagé des corps ensanglantés, planté des piquets, grimpé au sommet des mâts pour passer les cordes dans les orifices de liaison, tendu les toiles. Toutefois, en dépit de son épuisement, un sombre pressentiment l'avait empêché de trouver le sommeil : un malheur était arrivé à Eldila. Il s'était tourné et retourné sur son lit, en proie à une angoisse sourde, douloureuse. Il avait fini par s'endormir à l'aube mais des serviteurs étaient presque aussitôt venus le réveiller pour le préparer à la cérémonie funéraire.

Le seigneur Andry, ses deux fils et les conseillers, au nombre de cinq, avaient pris place autour d'une table métallique ovale. Ils avaient gardé leurs vêtements de deuil, veste et pantalon blancs, cape orange ou pourpre des dignitaires. Les traits étaient hâves et les yeux

cernés.

— Cette secousse tellurique risque de marquer un tournant décisif dans l'histoire de l'Arcanoa, déclara le seigneur Andry. J'ai bien cru cette fois-ci – et je n'étais pas le seul – que l'enfant à la main d'homme trouvé par Ofry dans le désert était le Messie que les sept tribus attendent depuis vingt siècles. Mais il n'aura probablement pas survécu à l'effondrement du vaisseau.

— Il était donc resté dans le vaisseau ? intervint Maury d'Orson dont les cheveux gris et dénoués flottaient sur les maigres épaules. Je croyais que vous aviez découvert son imposture et que vous l'aviez vous-mêmes exécuté.

Le seigneur Andry marqua un moment d'hésitation avant de répondre.

— Nous ne sommes pas des assassins, Maury d'Orson. Jusqu'alors, seuls les seigneurs régnants étaient informés de l'existence des coursives interdites, où les sept premiers fils de l'Arcanoa avaient conçu une série d'épreuves destinées à authentifier le Messie. Le principe en était simple : celui qui trouvait en lui les ressources de sortir vivant de ce labyrinthe était le véritable Messie. Or l'installation a été détruite par le tremblement de terre.

— Ce qui signifie que nous n'avons plus la possibilité de reconnaître le Messie, affirma Maury d'Orson avec une certaine jubilation dans la voix. La légende est morte.

— Peut-être que la secousse sismique est liée à ces épreuves, avança Ofry. Peut-être que l'enfant à la main d'homme est toujours vivant, prisonnier du vaisseau-mère.

— C'est également ce que j'ai pensé, dit le seigneur Andry. Et j'ai moi-même tenté de pénétrer dans le vaisseau pour savoir ce qu'il était advenu de l'enfant. Mais les coursives étaient bouchées par les décombres et j'ai présumé qu'il était impossible de sortir par là où il était impossible d'entrer.

— Le vaisseau-mère est immense, insista Ofry. Vous n'avez pas pu explorer chaque…

— Mon frère a autant de cervelle qu'une mouche ! coupa Gory.

Et il poursuivit, sans tenir compte du regard assassin que lui jeta Ofry :

— Cet enfant était un imposteur, comme tous les autres. Et, comme tous les autres, il a reçu le châtiment qu'il méritait : la mort. Les prophéties nous ont induits en erreur. Le Messie n'était qu'une croyance, une illusion, et nous devons nous réorganiser en conséquence. Plus rien ne nous oblige, par exemple, à vivre dans des maisons de toile. Pour nos ancêtres, les tentes symbolisaient la précarité, la possibilité de prendre le grand départ à tout moment. Cette manière de voir les choses est désormais caduque. De même,

nous pouvons quitter sans remords l'aile protectrice du vaisseau-mère, nous installer sur d'autres collines, conquérir le désert, fonder de nouvelles cités, bâtir des citadelles de pierre. Le temps est pour nous venu de prendre notre essor.

Un long silence suivit les paroles enflammées de Gory. Son discours, brutal comme tout ce qui émanait de lui, avait le mérite de la franchise.

— Avant de songer à l'avenir, Gory, il nous faut d'abord défendre notre souveraineté, dit enfin le seigneur Andry d'une voix douce.

— Que voulez-vous dire, père ? demanda Ofry.

— Des rumeurs prétendent qu'un seigneur envisage de ployer l'ensemble des tribus sous son joug.

— Qui se montrerait assez fou pour défier les armées réunies de six fils de l'Arcanoa ?

— Mospha Abn Arb, par exemple, répondit le seigneur Andry. L'extinction de la légende lui offre une belle occasion de mettre ses projets à exécution. La prophétie le retenait d'agir, car c'était le lien à la fois puissant et fragile qui le rattachait au passé, à l'héritage des sept premiers fils de l'Arcanoa. Mais nous n'avons désormais plus aucun garde-fou et les ambitions vont rapidement se dévoiler. Je suppose que Mospha Abn Arb a bien préparé son affaire, qu'il dispose d'appuis dans les autres douars.

— Je ne partage pas votre analyse de la situation, seigneur Andry, fit Maury d'Orson.

— Évidemment : vous pourriez bien être l'un de ces appuis dont parle mon père, persifla Ofry.

Un rictus barra la bouche du conseiller principal.

— Vous n'avez pas de leçon à me donner, seigneur Ofry. Que je sache, vous n'alliez pas chaque jour de l'autre côté du Jercho dans le seul but d'y guetter la venue de l'enfant à la main d'homme.

Un voile de pâleur glissa sur le visage d'Ofry.

— Vous enfreigniez la loi sangerloise puisque vous enfreigniez la loi elsuri, continua le conseiller. Je me dois d'informer mon seigneur sur les…

— Je n'ai pas attendu que vous me le rapportiez pour en être informé ! coupa le seigneur Andry. Je comptais négocier l'union d'Ofry avec le père de cette fille, puisqu'ils paraissent s'aimer. Les mariages intertribaux restent les moyens les plus simples et les plus efficaces de garantir la paix entre les fils de l'Arcanoa.

— Je crains fort que cela soit impossible, mon seigneur, rétorqua d'Orson. On m'a rapporté que cette petite Elsuri a été soumise à l'examen de virginité.

Ofry se leva, repoussa sa chaise du pied et enfonça son regard dans celui du conseiller.

— Comment avez-vous obtenu ce renseignement ?

— C’est le rôle d’un conseiller que de tout savoir.

Ofry se pencha par-dessus la table, saisit Maury d’Orson par le col de sa veste et le tira vers lui jusqu’à ce que leurs deux visages soient à quelques centimètres l’un de l’autre.

— C’est vous qui l’avez dénoncée aux Elsuris, n’est-ce pas ?

— Ne soyez pas stupide, répondit Maury d’Orson d’une voix sifflante. Quel intérêt aurais-je à vous nuire ? Les Elsuris ne plaisantent pas avec la vertu de leurs filles… Vous devriez l’oublier : elle est actuellement exhibée devant les siens. Elle sera ébouillantée demain matin.

Ofry relâcha le conseiller et dit d’une voix blanche :

— Vous, je ne vous oublierai pas, Maury d’Orson.

Puis, avant que son père ait eu le temps de le retenir, il sortit de la salle d’assemblée et se dirigea au pas de course vers les enclos à jewaux.

# CHAPITRE VI

La vue d'Eldila commençait à se brouiller.

Les cris des Elsuris massés le long des ruelles la transperçaient comme des flèches. On lui avait lié les poignets dans le dos et elle ne pouvait pas se servir de ses mains pour équilibrer son corps. Elle ne savait même plus si elle montait ou descendait, si elle faisait face ou tournait le dos aux sept étoiles dont les rayons ardents lui brûlaient la nuque et les épaules.

Les femmes se montraient encore plus agressives que les hommes, lui crachaient au visage, l'écorchaient à coups d'ongle, la giflaient, lui cinglaient la poitrine. Quand ils ne lui jetaient pas des regards de concupiscence, les hommes la contemplaient d'un air triste et grave, comme s'ils la prenaient en pitié, comme s'ils étaient tout à coup conscients des terribles conséquences de leur intransigeance.

Les huit gardes qui escortaient Eldila maintenaient un intervalle de dix mètres avec leur prisonnière. De temps à autre, lorsqu'elle refusait d'avancer, l'un d'eux se détachait du peloton pour la contraindre à repartir d'une bourrade. Elle avait l'impression que tout El Sur s'était donné rendez-vous sur son passage. Les enfants eux-mêmes avaient été conviés à ce spectacle et, davantage que sur la malheureuse nue et ensanglantée qui titubait devant eux, ils ouvraient des yeux étonnés sur leurs parents dont les traits déformés par la haine avaient quelque chose d'insolite, d'alarmant.

Eldila priait pour que la terre s'ouvre sous ses pieds, l'engloutisse, la soustraie à la douleur et à l'humiliation de cette promenade punitive. Elle cherchait en vain des visages connus ou simplement amicaux dans la double rangée de têtes qui la cernait.

Quelques heures plus tôt, son père lui avait lui-même arraché ses robes et son voile sans proférer le moindre mot. Puis il l'avait

enveloppée d’un long regard douloureux, s’était détourné avec brusquerie et s’était éloigné d’un pas lourd, la tête baissée, les épaules voûtées, l’abandonnant aux mains des gardes. Ces derniers ne s’étaient pas gênés pour se livrer à des attouchements odieux avant de la pousser comme un animal malfaisant hors de l’enceinte du palais. Toute la matinée, les hérauts s’étaient succédé dans les ruelles pour annoncer la procession de la honte.

Où était Ofry en ce moment ? Que faisait-il ? Pourquoi ne volait-il pas à son secours ? Pourquoi ne venait-il pas la chercher, la hisser sur son jewal, l’emporter loin d’El Sur, loin de cette pieuvre haineuse qui se repaissait de sa détresse ? Elle savait qu’il ne se manifesterait pas. Comment aurait-il été informé des événements qui se déroulaient dans le douar d’El Sur ? Elle s’était demandé qui avait bien pu la dénoncer à son père, mais elle n’avait trouvé aucune réponse à cette interrogation. Elle n’avait pas commis d’imprudence, ne s’était confiée à personne, pas même à ses chères mères. Les navigateurs machidriens ? Peu probable : ils ne se mêlaient pas des affaires des autres tribus.

Et l’enfant à la main d’homme ? Qu’était-il devenu ? Elle ne s’était pourtant pas trompée : c’était devant le Messie qu’elle s’était prosternée deux jours plus tôt. Il aurait dû être celui par qui le changement arrive, mais, jaloux de leurs prérogatives, les seigneurs de l’Arcanoa l’avaient sans doute éliminé.

Elle n’était plus qu’une plaie vivante, une âme et un corps dépecés par les vociférations. La sueur lui plaquait les cheveux sur les épaules et les seins. Un réflexe la poussait parfois à s’essuyer d’un revers de manche, mais les cordes qui lui entravaient les poignets l’en empêchaient, la blessaient à chaque mouvement. Elle se mordait les lèvres pour ne pas gémir, pour ne pas pleurer, pour ne pas leur offrir le pitoyable spectacle de sa déchéance. Ses jambes la portaient avec difficulté. Cela faisait plusieurs heures – une éternité – qu’elle marchait, qu’elle posait machinalement un pied devant l’autre. Les sons et les formes s’estompaient dans les effluves de chaleur.

— Impure ! Putain ! Tu as attiré le malheur sur El Sur !

Exténuée, elle perdit l’équilibre et s’affaissa durement sur le sol.

Des silhouettes surgirent aussitôt des rangs et se ruèrent sur elle pour la rosser. Elle se recroquevilla en chien de fusil, mais, sans le bouclier de ses bras et de ses mains, elle ne pouvait guère se protéger des coups de pied qui lui grêlaient le visage et le corps.

— Impure ! Putain !

Les gardes laissèrent ces enragés molester Eldila pendant une bonne minute avant de les disperser à l’aide de leur lance. Puis ils la relevèrent et la maintinrent par les aisselles jusqu’à ce qu’elle ait recouvré ses esprits. Au bord de l’évanouissement, tremblante,

ensanglantée, elle avança en titubant, serrant les dents, s'efforçant de tenir sur ses jambes vacillantes pour ne pas fournir à ses bourreaux une nouvelle occasion de s'acharner sur elle.

Elle crut percevoir un rythme saccadé au milieu des hurlements, un bruit qui évoquait le galop du jewal d'Ofry lorsqu'il traversait la plaine du fleuve Jercho. Elle s'immobilisa, redressa la tête et tenta de percer du regard les murailles humaines qui se dressaient de chaque côté de la rue. Elle ne distingua rien d'autre que des faciès hostiles, des vêtements poussiéreux, puis, au second plan, les chapiteaux des tentes grises qui grimpaient à l'assaut de la colline jusqu'à la masse informe et sombre du vaisseau-mère.

Elle pensa alors qu'elle avait rêvé, qu'elle avait été trompée par ses désirs inconscients. Pourtant, le bruit de galop se précisait et certains spectateurs se retournaient, comme alarmés par l'imminence d'un danger.

L'extrémité acérée d'un hast lui effleura le dos et l'entraîna à reprendre sa marche. Des glapissements apeurés se mêlaient maintenant aux clameurs. Elle crut entrevoir une ombre noire qui frôlait les tentes quelques dizaines de mètres plus haut, des mouvements confus qui divisaient la multitude. Les gardes comprirent qu'il se passait quelque chose d'anormal et se déployèrent sur toute la largeur de la rue en brandissant leur lance.

Le jewal effectua un bond prodigieux par-dessus la haie de spectateurs et se reçut au milieu de l'artère inondée de lumière et de chaleur.

Un bref regard panoramique permit à Ofry de s'orienter. Il se trouvait à une cinquantaine de mètres d'Eldila dont il apercevait la silhouette chancelante en contrebas. Une flambée de rage l'embrasa. Il avait mal calculé son coup : de la place dégagée sur laquelle il s'était arrêté, il avait pu évaluer la position d'Eldila aux frémissements qui parcouraient les rangs des spectateurs sur le passage de la condamnée. En fonction de la progression de la jeune femme, il avait choisi le lieu précis de son intervention, un croisement de la rue principale et de l'une des ruelles transversales. Mais, pour une raison qu'il ignorait, Eldila n'était pas arrivée à l'endroit prévu et ce décalage compromettait ses chances de réussite, basées sur l'effet de surprise et la rapidité. Il lui sembla que ces cinquante mètres seraient impossibles à combler, puis, alors qu'un silence stupéfait retombait sur le douar d'El Sur, il se dit qu'il n'avait rien à perdre et éperonna sa monture.

Parmi les jewaux qui avaient survécu au tremblement de terre, il avait choisi un étalon noir qu'il n'avait encore jamais monté mais dont les maîtres d'écurie lui avaient garanti la fougue et la vélocité. Il s'était débarrassé de ses vêtements officiels, n'avait gardé que ses bottines et un court pagne de peau dans lequel il avait glissé un

poignard. Il avait enfoui la masse de ses cheveux blancs sous un chapeau de tissu à large bord. Il n'avait rencontré aucune difficulté à pénétrer dans le douar d'El Sur, dont la majorité des habitants étaient massés sur les bords de la rue principale. Les quelques vieillards qu'il avait croisés ne lui avaient prêté aucune attention, en dépit d'une tenue – d'une absence de tenue – insolite chez les Elsuris.

Le martèlement des sabots sur la terre battue de la rue enfla comme un grondement d'orage.

Les premiers instants de surprise passés, Eldila reconnut, en dépit du chapeau, la silhouette penchée sur l'encolure du jewal noir. Son cœur bondit dans sa poitrine. Son bien-aimé était venu mettre un terme à son supplice. Elle oublia la fatigue et la douleur pour s'élancer à sa rencontre. Ses muscles ne lui obéissaient que partiellement, elle ne progressait pas aussi rapidement qu'elle le souhaitait, mais elle distança d'une vingtaine de mètres les gardes indécis.

Bien qu'il n'eût pas pris le temps de seller le jewal, qu'il fût donc privé d'étriers – il avait de toute façon l'habitude de monter à cru –, Ofry se coucha sur le flanc de sa monture et se tint en équilibre à la seule force des cuisses. Plus que quelques mètres et il aurait opéré sa jonction. Le vent sifflait à ses oreilles et ployait les bords de son chapeau.

— Arrêtez-le ! hurla une voix. Il n'est pas de notre tribu !

Du coin de l'œil, Ofry entrevit divers mouvements devant lui. Des hommes dégainèrent les longs sabres qui leur battaient les bottes, les gardes brandirent leur hast et fondirent sur Eldila.

Des meuglements et des rugissements s'élevèrent tout le long de la rue. Le douar, un instant tétanisé, retrouvait ses réflexes ancestraux, un peu comme un corps qui mobilise ses défenses immunitaires pour expulser un virus. L'homme qui tentait de ravir l'impure à leur colère légitime n'était pas un fils d'El Sur mais un dadj, un étranger.

Le jewal fit un léger écart lorsqu'il arriva, lancé au grand galop, devant Eldila. À quelques pas de là, les gardes poussaient des cris stridents et agitaient leur lance pour l'effrayer et désarçonner son cavalier. Mais Ofry, de plus en plus penché, lui imposa sa volonté en resserrant les cuisses et l'empêcha de se laisser déborder par la peur. De son bras libre, le Sangerlois saisit Eldila par la taille et la décolla du sol.

L'action avait été tellement rapide que la jeune femme avait l'impression d'évoluer dans un rêve. Soulevée comme un fétu de paille, elle se retrouva à califourchon sur l'échine du jewal, dont la robe humide et brûlante lui irrita l'intérieur des cuisses et les fesses. Le mouvement de balancier du galop lui meurtrit la colonne vertébrale. Les bras d'Ofry se refermèrent sur elle. Il lui cria quelque chose, mais le grondement sourd des sabots l'empêcha de comprendre.

Elle crut que leur monture allait s'empaler sur les lances des gardes dont les fers pointus, dressés à la verticale, accrochaient des éclats de lumière.

Ofry tira brutalement sur le mors. Le jewal marqua un petit temps d'arrêt avant de bifurquer sur sa gauche. Effrayés par sa brusque virevolte, les spectateurs des premiers rangs s'écartèrent instinctivement, créant un passage dans lequel il s'engouffra.

Les gardes n'osèrent pas jeter leur hast, de peur de blesser l'un des leurs, et n'eurent pas d'autre choix que se ruer à la poursuite de l'animal noir qui creusait son sillon au milieu de la foule comme une étrave fendant les flots.

Paniqué, échappant au contrôle d'Ofry, le jewal contourna une tente, passa sous un auvent, pénétra dans une cour intérieure, se prit les membres antérieurs dans les innombrables cordes qui reliaient les mâts aux piquets. Les deux fuyards percevaient les cris de leurs poursuivants, des hommes armés qui s'étaient joints aux gardes. Prise dans un tourbillon de formes et de couleurs, Eldila s'efforçait seulement de rester à l'intérieur du demi-cercle protecteur formé par les bras et le torse d'Ofry.

Les poursuivants débouchèrent à leur tour dans la cour intérieure et en bloquèrent la seule issue. Ofry plaça le jewal le long d'un mur de toile, l'immobilisa, lâcha les rênes d'une main et dégaina son poignard.

— Ce sale dadj ne peut pas nous échapper ! glapit un garde.

— Attention, il est armé ! rugit un autre.

Ils se répartirent sur toute la largeur de la cour.

D'un geste concis, Ofry perça la toile de la pointe de son poignard et, imprimant un mouvement circulaire à son bras, la déchira du haut vers le bas sur une hauteur d'un mètre.

Le fer de l'hast d'un garde se promenait à quelques centimètres du chanfrein de l'étalon, qui commença à renâcler et à taper des sabots. Des éclats de terre battue giflèrent les piquets et les pierres alentour.

— Reste bien collée contre moi ! souffla Ofry à Eldila.

Il tira sèchement sur les rênes. Le jewal, blessé par la brusque saccade du mors, se cabra, ses membres antérieurs sifflèrent dans le vide et contraignirent les assaillants à reculer. Tout en maintenant fermement Eldila contre lui, Ofry plaça sa monture face au mur de toile et l'éperonna. Le jewal refusa d'abord de foncer dans ce qui lui semblait être un obstacle dense, infranchissable, mais, aiguillonné par les coups de talon de son cavalier, il finit par engager la tête, le cou et les épaules dans l'étroite déchirure qui s'agrandit dans un crissement aigu.

Ofry appuya de tout son poids sur la nuque et le dos d'Eldila pour l'obliger à se coucher. La poitrine de la jeune femme s'écrasa sur

l'encolure et une douleur aiguë lui vrilla les épaules, déjà distendues par la position de ses bras.

Le jewal avait engagé les membres antérieurs de l'autre côté, mais non les postérieurs, qui restèrent empêtrés dans la toile. Toujours comprimée contre l'encolure, Eldila entrevit, entre ses cils collés par les larmes, la poussière et le sang, une ruelle sinueuse, déserte et ombragée. Le fer d'un hast piqua le haut de la croupe de l'étalon, juste à la naissance de la queue. Fou de douleur et de peur, il rua, frappa le garde qui avait porté le coup, puis il franchit rageusement le mur de toile et se lança au triple galop dans la ruelle adjacente.

Ofry redressa le torse, se retourna et aperçut les silhouettes des gardes qui jaillissaient de l'ouverture béante.

Le jewal parcourut à toute allure une succession de ruelles qui donnaient sur la zone limitrophe, le terrain arboré séparant les douars d'El Sur et de Saint-Gerl. Les éclats de voix des poursuivants s'estompaient au loin : ils avaient maintenant besoin de temps pour préparer leurs propres jewaux et se remettre en chasse.

Les branches basses et flexibles des arbres fouettaient le visage et les épaules d'Eldila et d'Ofry. Le jewal dévalait la pente au trot. La déclivité allait en s'atténuant, mais la densité de la végétation ne facilitait pas sa progression. Le sang coulait en abondance de la blessure à sa croupe.

Des crampes envahissaient les cuisses et les bras d'Eldila, pour qui cette chevauchée représentait un véritable calvaire. La loi elsuri interdisait aux femmes de monter les jewaux pour ne pas mettre en danger, selon la version officielle, la vie des génitrices du douar. Elle ignorait donc qu'elle devait accompagner les mouvements de la monture et son bassin heurtait régulièrement l'échine humide et rugueuse. Comme elle ne pouvait pas s'aider de ses bras pour amortir ces chocs répétés, elle avait l'impression que de monstrueuses échardes s'enfonçaient de plus en plus profondément dans son bas-ventre.

Ils sortirent enfin de la zone limitrophe et débouchèrent sur la grande rue qui entourait la colline et desservait tous les douars. Ofry immobilisa sa monture et, d'un geste précis, trancha les liens d'Eldila, à qui deux minutes furent nécessaire pour recouvrer l'usage de ses bras engourdis.

— Je n'en peux plus, gémit-elle. Je veux descendre.

— Les tiens seront pires que les hordes de Maer, dit Ofry. Notre seule chance de leur échapper est de nous réfugier dans le désert. Je sais que tu souffres, mais descendre maintenant, ce serait capituler. Tu as envie de retomber entre leurs mains ?

Eldila secoua lentement la tête, puis se retourna et le fixa avec une étrange ardeur.

— Tu es venu, murmura-t-elle d'une voix tremblante.

Les larmes qui roulaient sur ses joues exprimaient autant la reconnaissance que la souffrance. Il effleura du revers de la main son visage couvert de plaies.

— Plus tard, chuchota-t-il. Pour l'instant, nous devons mettre la plus grande distance possible entre eux et nous.

Et il aiguillonna son jewal qui partit au galop à travers les champs de céréales où s'affairaient quelques agriculteurs des deux douars.

Quatre des sept étoiles avaient déserté la plaine céleste lorsque Eldila et Ofry atteignirent la lisière du grand désert d'herbe.

Ils avaient chevauché sans discontinuer, ne s'arrêtant que pour permettre à leur monture de s'abreuver aux mares ou aux ruisseaux abandonnés par le débordement du Jercho. Le franchissement du lit du fleuve leur avait pris beaucoup de temps. Il leur avait fallu descendre du jewal pour passer le gué formé par les roches découvertes et moussues, une épreuve redoutable pour Eldila, exténuée.

Ils avaient entendu le grondement sourd produit par les jewaux de leurs poursuivants. La troupe, constituée d'une trentaine d'hommes, soulevait un épais nuage de poussière dans le lointain.

Les trois disques rougeoyants qui restaient suspendus dans le ciel – un grand, Timyto, et deux petits, Many et Sorgi – recouvraient le désert d'herbe d'un linceul écarlate. Les navigateurs machidriens étaient parvenus à tirer leur bateau sur la grève et avaient entrepris de le restaurer. Les grincements des scies et les crépitements des marteaux retentissaient dans le silence apaisé du crépuscule.

Les Elsuris n'avaient pas franchi le lit asséché du Jercho. Avaient-ils estimé que la traversée leur prendrait trop de temps et leur retirerait toute chance de combler leur retard ? Avaient-ils eu peur – c'était l'hypothèse la plus plausible – de s'aventurer dans le désert ? Toujours est-il qu'ils avaient abandonné la poursuite et qu'ils avaient repris la direction de l'Arcanoa.

Eldila ne savait pas si les frissons qui lui parcouraient la peau étaient dus à la fraîcheur du soir ou à la frayeur qui montait en elle comme une nausée. Le silence semblait receler une foule d'invisibles dangers. Les herbes ondulaient sous les rafales de vent.

— Inutile d'aller plus loin, dit Eldila (sa voix elle-même prenait une résonance inquiétante). Ils ont renoncé à nous suivre.

Elle mourait d'envie de s'étendre, de soulager ses membres fourbus. Ofry hocha la tête et tira sur les rênes pour arrêter le jewal. Il sauta à terre et aida la jeune femme à descendre. Malgré l'humidité déposée par la nuit naissante, elle s'allongea sur l'herbe et ferma les yeux. Immédiatement, un ineffable bien-être se diffusa dans tout son corps meurtri.

Ofry s'assit à ses côtés. Ils restèrent un long moment sans parler, goûtant la fraîcheur du crépuscule.

Le vent léchait et apaisait les plaies d'Eldila. Les douleurs sourdes de son bassin et de ses jambes s'estompaient peu à peu.

— Tu es venu, murmura-t-elle sans rouvrir les yeux. Par qui as-tu été prévenu ?

— Par l'un des conseillers de mon père, Maury d'Orson, répondit-il. Quelqu'un que je n'apprécie guère, mais qui s'est révélé pour une fois utile…

— Qu'allons-nous devenir ?

Cette question fit tout à coup prendre conscience à Ofry qu'il se devait maintenant d'assurer leur survie, une tâche qui ne lui avait pas paru insurmontable lorsqu'il l'avait évoquée devant Eldila, mais devant laquelle il se retrouvait désormais acculé comme devant un mur. Il avait soif, mais il ne savait pas où trouver de l'eau potable. De même, il n'avait jamais été placé dans l'obligation de chasser pour se nourrir. Dans le douar de Saint-Gerl, comme dans tous les autres douars, la subsistance était essentiellement assurée par l'agriculture et l'élevage, et l'eau potable était fournie par les citernes régulièrement gonflées par les pluies, les eaux fluviales filtrées ou les nappes phréatiques. Jamais au cours de leurs vingt siècles d'histoire les fils et filles de l'Arcanoa n'avaient connu la sécheresse ni la famine.

Le seigneur Andry et quelques-uns de ses proches rentraient le plus souvent bredouilles des parties de chasse qu'ils organisaient le long du Jercho car, comme ils s'interdisaient de pénétrer dans l'immensité verte et quasiment taboue, les animaux qu'ils débusquaient, des phayères noirs, de grands herbivores qui vivaient en troupeaux, avaient vite compris qu'il leur suffisait de se réfugier dans le cœur du désert pour échapper à leurs prédateurs humains.

Ofry songea avec amertume qu'Eldila et lui étaient dorénavant comme deux phayères, des créatures qu'on tuerait sans la moindre pitié si elles se hasardaient à quitter leur abri. Muni de son seul poignard, il lui serait difficile de forcer un gibier, que ce fût un grand herbivore ou l'un de ces petits rongeurs qui pullulaient dans ces collines herbues. Ils étaient nus, ne possédaient ni vêtements ni couverture, et il se demanda comment se protéger de la froidure et de l'humidité de la nuit. Quant aux hordes sauvages qui hantaient le désert, il préférait ne pas y penser. Il se sentait aussi démuni qu'un enfant et pourtant il avait le devoir de protéger la femme qu'il avait arrachée des griffes de ses tortionnaires. Il crut déceler des craquements dans le murmure du vent, mais il ne discerna aucun mouvement sur les collines environnantes, cernées par les ténèbres naissantes.

— Qu'allons-nous devenir ? répéta Eldila d'une voix

ensommeillée. J'ai froid…

Il s'allongea à côté d'elle et l'enlaça pour lui transmettre sa chaleur. Ils auraient fini par s'assoupir dans la bulle de tiédeur générée par la fusion de leurs deux corps si la sensation persistante d'une présence étrangère ne les avait pas subitement tracassés.

Ofry se redressa, Eldila se contenta d'entrouvrir les paupières. L'encre de la nuit se déversait à flots dans les vallons.

La jeune femme poussa un cri.

Des silhouettes se dressaient tout autour d'eux, élancées, immobiles, silencieuses. Pas armées, du moins pas en apparence. Impossible de leur attribuer un âge ou un sexe, car elles avaient toutes des traits d'une finesse incomparable, de longues chevelures noires, et étaient vêtues de combinaisons grises identiques. Leurs yeux dépourvus d'iris, comme des yeux d'aveugle, brillaient d'un vif éclat.

Saisi, Ofry se demanda d'où sortaient ces êtres mystérieux, inclassables et, à première vue, inoffensifs. Il s'étonna du manque de réaction du jewal qui continuait de brouter paisiblement quelques pas plus loin. Il présuma qu'il n'avait pas affaire aux membres d'une horde de Maers. Il n'en avait jamais vu mais les légendes les dépeignaient comme des créatures bestiales et affamées de chair humaine, et ceux-là ne correspondaient pas à la description. Il trouva également curieux qu'aucun fils de l'Arcanoa n'ait mentionné, au cours des siècles, la présence d'êtres apparemment évolués à proximité de la colline où s'était échoué le vaisseau-mère.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il d'une voix mal assurée.

Il n'obtint aucune réponse, comme s'ils ne l'avaient pas compris. Probablement parlaient-ils une autre langue.

Eldila ne songea même pas à se voiler le corps de ses bras. Curieusement, ces créatures surgies de nulle part ne lui inspiraient aucune crainte.

— Qui êtes-vous ? insista Ofry.

Bien qu'aucune voix ne retentît, il eut la très nette sensation que quelqu'un entrait en communication avec lui. Ce n'était pas un langage très précis mais une succession confuse d'images, de sensations, qui s'imposaient à son esprit et lui demandaient de les suivre.

— Où ?

De nouvelles images déferlèrent en lui, plus précises. Elles montraient des galeries inondées de lumière, une gigantesque excavation circulaire, une ville bâtie au bord d'un lac souterrain dont les constructions n'étaient ni de toile, ni de bois, ni de fer, mais d'une matière inconnue qui ressemblait aux pierres transparentes du fleuve Jercho. Leur mode de communication s'apparentait aux transmissions télépathiques des chevaliers des légendes sangerloises. Cette

suggestion était-elle une invitation ou une sommation ? Comment réagiraient-ils s'il leur opposait un refus ?

— Sommes-nous vos prisonniers ?

Il ne reçut aucune impulsion mentale et leurs yeux fixes, inexpressifs, ne laissèrent transparaître aucune intention, comme si cette question ne signifiait rien pour eux.

— Nous devrions les suivre, intervint Eldila. J'ai confiance en eux. Ils m'ont fait voir leur ville, au bord d'un lac souterrain.

Joignant le geste à la parole, elle se leva. Alors, comme si sa décision avait valeur d'acquiescement, les êtres se départirent de leur immobilité, se regroupèrent et se mirent en chemin vers le cœur assombri du désert.

Ils marchèrent pendant plusieurs heures dans les ténèbres, suivis à distance du jewal. L'air était sec, vif, mais Eldila ne se ressentait plus du froid. De même, sa fatigue et ses douleurs s'étaient dissipées. Les étoiles qui criblaient la voûte céleste brillaient d'un éclat somptueux. Une luminosité subtile ourlait les reliefs arrondis des collines.

Les êtres se déplaçaient aussi silencieusement que des spectres. Ofry remarqua que leurs pieds, chaussés de bottes de tissu, ne couchaient pas les herbes ni n'abandonnaient aucune trace de leur passage. Les mouvements de leurs bras et de leurs jambes étaient synchronisés, mais ils n'avaient pas l'allure saccadée et artificielle des gardes sangerlois défilant au pas à l'occasion des fêtes du douar, ils semblaient être mus par une même énergie, respirer d'un même souffle.

Ils s'arrêtèrent au pied d'une butte semblable à toutes les autres. Ofry aurait été incapable d'évaluer la distance qu'ils avaient parcourue. Il savait seulement, à la position des étoiles, que le jour ne tarderait plus à se lever.

Un pan de la colline s'escamota tout à coup, découvrant l'entrée d'une galerie éclairée, identique à celle qu'Ofry avait entrevue lors du bref échange télépathique avec ces étranges guides. Le Sangerlois marqua un temps d'indécision lorsque ces derniers s'y engagèrent, mais un regard appuyé d'Eldila balaya ses dernières hésitations et il finit par leur emboîter le pas. Avant que le pan coulissant se soit complètement refermé, il se retourna et aperçut, se découpant sur le fond de ténèbres, la silhouette noire et compacte du jewal.

Des tubes lumineux, enchâssés dans le plafond, dispensaient un éclairage soutenu sur les parois arrondies et le sol de la galerie tapissés d'un matériau lisse et brillant.

Ils arrivèrent bientôt au bord d'un immense puits circulaire. Ofry chercha des yeux un escalier ou tout autre indice d'un système qui leur permettrait de descendre au fond de cette excavation.

Il n'eut pas le temps de se poser de questions. L'un des êtres, qui

s’était discrètement positionné derrière lui, le saisit par les épaules et le poussa dans le vide. Il tenta de se raccrocher à une aspérité de la paroi, mais ses doigts glissèrent sur une surface lisse et froide. Il entendit, au-dessus de lui, le cri d’effroi poussé par Eldila qu’on avait également précipitée dans la fosse.

Les souvenirs défilèrent en accéléré sur l’écran de sa mémoire. Des images oubliées de sa petite enfance, de ses parents, de son frère Gory, des jewaux des écuries de son père.

Ils allaient s’écraser plusieurs centaines de mètres en contrebas.

La force de son amour ne pouvait plus sauver Eldila.

# CHAPITRE VII

Le conseiller Maury d'Orson jeta un furtif coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer qu'il n'était pas suivi, puis il sortit du couvert de la zone limitrophe et emprunta les ruelles transversales qui montaient vers le palais de Mospha El Sur. Le jour n'était pas encore levé et les rares silhouettes qu'il croisa ne lui prêtèrent aucune attention. Il s'était revêtu d'une ample robe blanche qui passait aisément pour un habit traditionnel elsuri et il avait pris la précaution de dissimuler ses cheveux gris sous un bonnet de coton.

Un messager, un Elsuri râblé et massif au visage enfoui sous un capuchon, était venu le tirer de son sommeil au cœur de la nuit. Maury d'Orson s'était demandé comment il avait pu franchir le barrage des gardes et pénétrer sans encombre dans sa maison de toile.

— Le seigneur Mospha Abn Arb vous attend à l'aube, sieur d'Orson, avait chuchoté le messager.

— Comment avez-vous fait pour…

— Les temps sont venus, avait coupé le messager. Voici votre nouveau mot de passe : Grand Orient.

Il avait disparu aussi discrètement qu'il était venu.

Maury d'Orson était resté éveillé jusqu'aux premières lueurs du jour. Avant de se mettre en chemin, il avait fait prévenir les maîtres du protocole du palais qu'une migraine épouvantable l'empêcherait de paraître à l'assemblée matinale présidée par le seigneur Andry. Puis il s'était habillé, s'était glissé hors de sa maison par une issue dérobée et avait coupé par les venelles désertes jusqu'à la zone limitrophe.

Il se heurta à un premier cordon de gardes devant l'entrée principale du palais d'El Sur. Comme à chaque fois qu'il était convoqué à une réunion secrète, il prononça le mot de passe et les gardes s'écartèrent pour le laisser passer. Il pénétra dans l'enceinte

étroitement surveillée de l'immense construction de toile et se dirigea vers une tente carrée située dans un renfoncement de la cour intérieure.

Le conseiller bouillait d'excitation : si Mospha Abn Arb tenait ses promesses – pourquoi en serait-il autrement ? – il occuperait bientôt un poste plus en rapport avec ses possibilités, qu'il jugeait très nettement supérieures à celles de quelqu'un comme le seigneur Andry. En dénonçant la fille de l'intendant principal Moram Salem au responsable de la sécurité du douar puis en poussant habilement Ofry à intervenir, il avait fourni à Mospha Abn Arb un excellent prétexte pour déclarer la guerre aux autres douars. Le fils cadet du seigneur de Saint-Gerl avait réagi exactement comme prévu : son intempestive intrusion au beau milieu de la procession punitive équivalait à une ingérence et violait les lois communes de l'Arcanoa. En revanche, Maury d'Orson n'avait pas escompté qu'Ofry échapperait aux gardes, un contretemps fâcheux dans la mesure où les Elsuris ne pouvaient exhiber le coupable comme preuve de leur bonne foi, une anecdote sans importance si l'on considérait qu'aucun doute ne subsistait sur la victoire finale et que la raison du plus fort ferait force de loi.

Une trentaine de personnes avaient pris place autour de l'immense table de réunion. Maury d'Orson reconnut, parmi les invités, des conseillers ou des officiers supérieurs des autres douars, Mattei, Watar, Blanic et Jerkill. Seuls n'étaient pas représentés les Machidriens, mais comme ils ne pesaient d'aucun poids dans l'Arcanoa, il suffirait de les mettre devant le fait accompli.

D'Orson s'installa à la place désignée par un serviteur, juste à la droite du siège du seigneur Mospha Abn Arb, vide pour le moment. Les lueurs mouvantes des torchères éclairaient la pièce et libéraient une âcre fumée qui irritait les yeux et la gorge. Tous les hommes présents dans cette tente avaient été avertis par des messagers personnels au cours de la nuit.

Maury d'Orson était le seul Sangerlois de l'assemblée, le seul, songea-t-il avec un brin d'amertume, qui avait accepté de trahir le seigneur Andry.

La tenture s'écarta et livra passage à Mospha Abn Arb, paré de la cape noire, du feïf, un chapeau conique, et du long sabre du chef suprême des armées elsuris. Ses yeux noirs, luisants, renfoncés sous les arcades saillantes, enflammaient son visage émacié. Quelques fils blancs parsemaient sa courte barbe noire.

Il prit place à l'extrémité de la table – son siège était nettement surélevé par rapport aux autres tabourets – et fixa un à un ses vis-à-vis. Lorsque son regard croisa celui de Maury d'Orson, ce dernier eut la fugitive impression d'être brûlé par des braises incandescentes.

— Nous vous avons fait mander, messeigneurs, car l'heure est

venue de mettre à exécution notre grand projet, commença Mospha Abn Arb.

« Il est plus que temps, pensa Maury d'Orson. Le seigneur Andry a pratiquement éventé le complot. »

— Le tremblement de terre a entièrement détruit le vaisseau-mère, et nous n'avons plus la possibilité d'authentifier le Messie des prophéties. Il nous faut donc enterrer définitivement la croyance qui nous a animés pendant plus de vingt siècles. Aucun envoyé ne viendra nous guider jusqu'à la grande faille de vide. Nous devons nous résoudre à fonder une nouvelle civilisation au pied de cette colline.

« Au fait, au fait ! », soupira intérieurement Maury d'Orson.

— Vous mes amis, vous qui avez choisi d'épouser la juste cause elsuri, préparez-vous maintenant à récolter les fruits de votre sagesse. Notre armée a été portée à plus de quatre mille hommes et entraînée dans le plus grand secret.

« Mieux que vos gardes, espérons-le ! »

— Demain sera le grand jour. Dès l'aube, nous fondrons sur le douar de Saint-Gerl. Nous prendrons d'assaut le palais seigneurial, dont notre ami Maury d'Orson se sera au préalable chargé d'affaiblir les défenses.

« Comment ? Comment ? » se demanda le principal intéressé, n'osant pas interrompre le seigneur d'El Sur de vive voix.

— Lorsque nous aurons soumis Saint-Gerl, nous prendrons de la même manière, et dans cet ordre, Jerkill, Watar, Mattei et Blanic. Vous serez tous chargés de préparer le terrain au cours de la nuit précédant notre intervention. Nous trancherons le cou des soldats qui refuseront d'épouser notre cause. Nous laisserons une semaine aux populations pour s'adapter aux nouvelles lois, qui seront annoncées par hérauts pendant trois jours. Les hommes qui refuseront de se soumettre seront châtrés, écartelés, et les femmes ébouillantées. Nous formerons un nouveau gouvernement où vous entrerez en bonne part, messeigneurs.

« Nous y voilà enfin », songea d'Orson.

Son unique motivation, c'était de tenir ses contemporains dans le creux de sa main, comme un dieu omnipotent et revanchard. Une fois en place, il s'arrangerait pour s'entourer de ses hommes et éliminer Mospha Abn Arb. Le seigneur d'El Sur n'était que le levier de son ambition, un homme dont il avait suffi de flatter l'orgueil pour le lancer comme un animal enragé sur les six autres tribus. Un homme dont le fanatisme et l'ambition se conjuguaient à merveille pour échafauder une action de plus grande envergure. Un homme également dont le regard trahissait la fourberie et la cruauté et dont il convenait de se méfier comme d'un serpent d'herbe. Lorsque les sept tribus seraient réunies sous une même bannière, qu'elles formeraient

donc un seul peuple, Maury d'Orson les guiderait à travers le désert d'herbe. Rassemblés sous sa houlette, ils triompheraient à la fois de l'immensité verte et des hordes sauvages de Maer, et atteindraient le bord de la faille de vide.

Puisque l'Arcanoa n'avait plus le moyen de reconnaître l'envoyé des prophéties, il confisquerait la légende à son profit, il deviendrait le Messie et son nom serait béni pour l'éternité. Cette exaltante perspective passait certes par le fracas des combats et le sang répandu, mais c'était une transition obligée, un sacrifice nécessaire, comme aurait dû l'être celui d'Ofry et de la petite putain elsuri.

— Si une armée nous oppose une résistance farouche, avança un officier jerkillien, cela laissera le temps aux autres douars de préparer leur riposte.

— Voilà pourquoi votre appui nous est indispensable, messeigneurs ! Nous avons besoin de vous pour affaiblir les défenses des douars.

— De quelle manière ?

Mospha Abn Arb ne répondit pas. Il se leva et écarta la tenture d'un geste théâtral. Les deux hommes qui se tenaient dans le renfoncement obscur s'avancèrent vers la lumière.

Un étau de glace comprima les poumons de Maury d'Orson. Les nouveaux arrivants étaient tous les deux sangerlois. L'un, un vieillard au visage fripé et aux cheveux d'un gris sombre tirant sur le noir, était l'herboriste officiel du palais de Saint-Gerl, un spécialiste des élixirs de santé, des philtres d'amour et des poisons. L'autre, au faciès de brute et à la tunique de peau tendue par un début d'embonpoint, n'était autre que le premier fils du seigneur Andry, Gory, dont les lèvres s'étiraient en un sourire sardonique.

— Bonjour, monsieur le conseiller principal, déclara Gory en dévisageant d'Orson. Comme vous pouvez le constater, vous n'êtes pas le seul à vous bercer de petits secrets.

*

Deux Banjans s'introduisirent silencieusement dans la pièce inondée d'une lumière diffuse, perpétuelle, agaçante, et s'immobilisèrent au pied de la large couchette.

En dépit de sa fatigue, Ofry, surexcité, n'avait pas trouvé le sommeil. Il avait trompé son impatience en contemplant le ballet sans cesse renouvelé des ombres qui se découpaient sur les murs translucides. Il avait bien cru sa dernière heure arrivée quelques instants plus tôt dans le puits, mais, alors qu'il tombait de plus en plus vite, le fond de la fosse, distant d'une trentaine de mètres, s'était tout à coup éclairé. Un générateur d'apesanteur s'était déclenché et avait

brusquement freiné leur chute. Ils avaient achevé leur descente aussi légers que des feuilles mortes et s'étaient reçus en douceur sur le sol.

Le spectacle qu'ils avaient découvert en bas les avait émerveillés. La ville souterraine était d'une beauté, d'une harmonie à couper le souffle. La vision fugitive qu'il en avait eue dans le désert n'en avait pas restitué la splendeur. Les constructions élancées, élégantes, étaient faites d'un matériau semblable à du cristal coloré, taillées d'un seul bloc, comme sculptées de l'intérieur, comme émergeant de la roche dense, tortueuse et noire qui tapissait l'immense grotte. Une somptueuse lumière verte éclairait l'eau limpide du lac. La cité des Banjans – Ofry et Eldila avaient cru comprendre qu'ils s'appelaient ainsi – ne possédait pas de rue, la majorité des constructions étant reliées entre elles par de courts passages voûtés. Il régnait dans le ventre de la terre un silence profond, apaisé, qu'effleuraient les clapotis des vaguelettes sur les récifs. La lumière n'était pas artificielle, comme Ofry l'avait cru dans un premier temps, mais elle provenait du lac lui-même, se réfléchissait à l'infini sur les multiples facettes des maisons et des parois de la grotte. L'eau était peut-être rendue phosphorescente par une combinaison chimique à la fois naturelle et extraordinaire.

Les Banjans avaient introduit Eldila et Ofry dans cette pièce, leur avaient procuré de quoi se restaurer et se désaltérer – des algues brunes, enroulées et farcies de légumes ou de fruits difficiles à identifier, un pichet transparent rempli d'une eau fraîche, parfumée, délicieuse –, puis avaient disparu en les laissant à leurs interrogations. Eldila avait versé un peu d'eau sur ses plaies, s'était allongée sur la couchette, un bloc de cristal recouvert d'un matelas à la consistance indéfinissable, et s'était rapidement endormie.

Ofry avait étalé sur le corps de la jeune femme une couverture de laine qu'il avait dénichée dans un coffre et l'avait regardée dormir, ému par sa beauté, intacte malgré les ecchymoses, par ses traits imprégnés de grâce enfantine dans l'abandon du sommeil. Puis il s'était laissé dériver sur la mer de ses pensées et en lui s'était peu à peu formulée l'hypothèse qu'il avait été manipulé par Maury d'Orson : selon toute probabilité, c'était le conseiller de son père qui, averti depuis le début de ses amours avec Eldila, avait dénoncé la jeune femme aux siens. Puis il avait informé Ofry de la procession de la honte pour le pousser à intervenir et créer un délit d'ingérence que ne manquerait pas d'exploiter le seigneur Mospha Abn Arb, un homme fanatique, ambitieux, qui sauterait sur le moindre prétexte pour soumettre les six autres tribus. Les craintes exprimées la veille par le seigneur Andry étaient fondées : la guerre était sur le point de se déclarer dans l'Arcanoa, et lui, Ofry, deuxième fils du seigneur Andry de Saint-Gerl, ne serait pas là pour défendre les siens.

Des pensées, des images et des sensations étrangères se glissèrent dans son esprit, signe que les deux Banjans cherchaient à entrer en communication avec lui. Il comprit qu'ils le conviaient à un entretien accordé par leur chef, dont il entrevit la mince silhouette assise sur un trône de métal – le métal, une matière qui paraissait incongrue dans cet endroit.

Il n'avait pas eu d'autre choix que d'accepter leur invitation.

Il présumait que le souverain des Banjans lui donnerait des explications satisfaisantes sur les mœurs et l'histoire de son peuple, ce peuple étrange et muet qui hantait les entrailles du désert d'herbe.

Il voulait également croire qu'il trouverait dans cette entrevue un moyen d'éviter la guerre qui menaçait l'Arcanoa, un espoir irrationnel, insensé, qui n'était que l'expression de son sentiment d'impuissance. Il réveilla Eldila d'une légère pression de la main sur l'épaule. Elle vit les deux Banjans, comprit qu'ils étaient venus les chercher, s'enveloppa dans sa couverture et se leva.

Ils sortirent de la pièce, empruntèrent un court passage couvert et traversèrent d'autres pièces où déambulaient des ombres silencieuses. La lumière prenait des nuances différentes selon les teintes des murs translucides. De temps à autre, ils passaient devant de grandes baies qui donnaient sur le lac illuminé et leur offraient une vue d'ensemble du gouffre souterrain, dont la voûte s'ornait d'une véritable dentelle de stalactites noires et luisantes. Ils apercevaient également, au milieu du lac, des îles sur lesquelles se dressaient des édifices ceints de colonnades et semblables à des temples.

Les Banjans étaient vêtus des mêmes combinaisons grises, chaussés des mêmes bottes de tissu, mais Ofry remarqua qu'à l'intérieur de leurs habitations ils se paraient de tenues variées, de longues tuniques bariolées, de robes noires et ornées de broderies ou d'ensembles composés de pantalons bouffants et d'amples vestes resserrées à la taille. Certains déambulaient entièrement nus. Les hommes, au corps entièrement glabre et aux organes sexuels atrophiés, étaient aussi élancés que les femmes, aux hanches droites et aux poitrines peu développées. Bien que leurs visages fussent invariablement lisses, l'éclat plus ou moins lumineux de leur peau et de leurs yeux trahissait des différences d'âge, des impressions à la fois visuelles et mentales de faire face à des êtres jeunes ou anciens. Les enfants, peu nombreux, avaient des regards et des comportements d'adulte. Muets comme leurs parents, ils ne couraient pas, ne criaient pas, ne témoignaient pas de cette curiosité envahissante, dévorante, des enfants ordinaires. Ils se contentaient de fixer d'un air grave et serein les deux étrangers qui traversaient leur espace de vie. Leurs grands yeux dépourvus d'iris, impénétrables, leur mangeaient la moitié du visage.

Les plaies d'Eldila s'étaient cicatrisées en un temps record. Elle ne gardait plus aucune trace des mauvais traitements de la veille et se sentait parfaitement reposée. Elle n'avait pas ressenti une telle sensation de bien-être, de vigueur, depuis le temps où elle s'était dépouillée de l'enfance pour se revêtir d'un corps de femme.

Ils pénétrèrent dans une salle quinze à vingt fois plus spacieuse que les pièces qu'ils venaient de traverser. Les hauts murs et le plafond s'ornaient ici de motifs directement sculptés dans la matière, représentant le plus souvent des systèmes planétaires et des appareils qui évoquaient le vaisseau-mère de l'Arcanoa. Les rayons de lumière surgissaient de multiples lucarnes et formaient des figures géométriques aux motifs entrelacés et aux teintes subtiles.

Posé sur un socle dans un recoin obscur se dressait un imposant siège de métal, le trône du souverain des Banjans dont la frêle silhouette se découpait sur le fond de pénombre.

Eldila eut la vague impression de le connaître.

Ils s'approchèrent du trône. La surprise les figea sur place lorsqu'ils purent distinguer ses traits.

C'était l'enfant à la main d'homme.

L'enfant aux yeux verts, aux cheveux bruns et bouclés qu'ils avaient ramené du désert et qu'Ofry avait présenté à la tribu sangerloise. De la tenue que lui avaient fournie les serviteurs du palais de Saint-Gerl ne subsistaient que le pantalon de laine, déchiré en plusieurs endroits, et un petit boîtier noir, glissé dans sa ceinture.

Rohel observa la femme et l'homme pétrifiés à ses pieds. Il les avait instantanément reconnus, mais il se demandait par quel hasard ils avaient échoué dans la cité souterraine des Banjans. De la même manière que lui, probablement.

Il avait marché pendant des heures dans le désert d'herbe, jusqu'à ce qu'il s'écroule, terrassé par la fatigue et le désespoir. Deux Banjans l'avaient recueilli et transporté dans leur cité souterraine d'Ojka. Il s'était réveillé à l'intérieur d'une construction cristalline qui ressemblait à un temple. Il était sorti par le porche principal et, là, il s'était retrouvé face aux trois ou quatre mille habitants de la cité assemblés sur le parvis. Il avait reçu des impulsions mentales, des suggestions télépathiques qui formaient un discours cohérent : les Banjans lui annonçaient qu'il était l'Élu, le souverain, l'être qu'ils attendaient depuis plus de vingt siècles et qui devait les guider à travers le désert jusqu'à la grande faille de vide. Il s'était rendu compte que, bien que différents des fils de l'Arcanoa, ils étaient régis par le même système de croyances.

— Nous sommes voués à nous rencontrer, dit Rohel avec un petit sourire.

Il y avait de l'adoration dans le regard d'Eldila, de l'incrédulité

dans celui d'Ofry.

— Nous pensions que tu étais mort dans l'effondrement du vaisseau, bredouilla le Sangerlois.

— Il faut croire que j'en ai réchappé.

— Comment es-tu arrivé jusqu'ici ?

— Comme vous, je suppose. Ces gens m'ont recueilli dans le désert.

— Pourquoi es-tu parti ? Tu es le Messie.

Des nuances de reproche sous-tendaient la voix d'Ofry.

— C'est moi qui ai provoqué le tremblement de terre. Je ne pouvais pas rester dans un endroit détruit par ma faute.

Les deux Banjans, légèrement en retrait, restaient aussi immobiles que des statues.

— Qui sont ces êtres ? demanda Ofry. Pourquoi te considèrent-ils comme leur roi ?

Rohel marqua un temps de silence avant de répondre. Il prenait conscience que le destin auquel il avait tenté d'échapper avait fini par le rattraper. « Accepte toute expérience à laquelle te convie le ciel, disait souvent Phao Tan-Tré, son instructeur d'Antiter. L'obstacle refusé grandit et devient de plus en plus difficile à franchir. »

— J'ai consulté leurs archives télépathiques sur l'île d'Essyan, la grande île du centre du lac (il ne parvenait toujours pas à s'habituer à sa voix d'enfant). Ce sont les descendants des membres de l'équipage de l'Arcanoa. Ils ont été bombardés de rayons omicron lors du passage de la porte temporelle, et les fondateurs des sept tribus, considérant qu'ils étaient devenus fous, les ont chassés dans le grand désert d'herbe. Or les symptômes de ce qu'on prenait pour de la folie n'étaient en réalité que les premières manifestations d'une mutation génétique. Ils ont perdu l'usage de la parole et développé leurs facultés télépathiques. Ils se sont appelés Banjans, bannis en vieille langue antiterrienne, et ont vécu dans des abris souterrains jusqu'à ce qu'ils découvrent ce lac, dont l'eau phosphorescente possède des vertus guérissantes et rajeunissantes. C'est là qu'ils ont fondé leur cité, utilisant les cristaux géants comme matériau. Comme le capitaine du vaisseau-mère, Mari Ojka, avait eu vent des déclarations de la prophétesse Athna, ils attendaient également la venue de l'enfant à la main d'homme.

— De quoi vivent-ils ? demanda Eldila. Ils n'ont ni champ, ni verger, ni bétail…

— Ils cultivent des algues extrêmement nutritives. Plus loin, dans des grottes annexes, des geysers réchauffent l'eau et favorisent la formation d'une végétation souterraine, des sarments noirs qui produisent des fruits légèrement acides. Ils se servent des branches filandreuses pour fabriquer du tissu, qu'ils teintent à l'aide des

cristaux. Ils ont conservé quelques habitudes de la vie dans le vaisseau-mère : leurs combinaisons grises sont directement inspirées des antiques combinaisons de l'équipage, leurs lits sont en forme de couchette, leurs tables scellées au sol, et certaines de leurs maisons évoquent des parties de fuselage des vaisseaux. Sans oublier les sculptures de cette pièce ou ce trône de métal… Ce sont les techniciens des premiers temps qui ont conçu le système d'apesanteur du puits de descente, les conduits lumineux qui éclairent les galeries de desserte, le système de périscope holographique qui leur permet de surveiller le désert et diverses autres installations que se sont chargés d'entretenir leurs descendants. S'ils n'ont jamais signalé leur présence aux tribus de l'Arcanoa, c'est parce qu'ils craignaient leurs réactions. Ils n'ont pas oublié le sort ignominieux qui a été réservé à leurs ancêtres. Ils ont toujours vécu dans ce gouffre, développant leur potentiel télépathique, embellissant leur cité, obtenant, grâce à l'eau phosphorescente, une longévité et une santé exceptionnelles.

— Ils t'ont reconnu comme leur Messie, eux, murmura Ofry d'un air dépité. Mon père m'a révélé que tu as été soumis à une série d'épreuves dans les coursives du vaisseau-mère. Est-ce une réalité ou une pure invention de la part des seigneurs ?

— Il a dit la vérité, mais il ne savait pas que je devais détruire le vaisseau-mère et une partie des douars pour m'en sortir.

— Comment est-il possible de détruire un vaisseau de cette dimension ?

— C'est mon secret.

Ofry fit un pas en direction du trône, leva la tête et fixa ardemment l'enfant à la main d'homme.

— Et maintenant, que comptes-tu faire ?

— Les Banjans préparent notre expédition jusqu'à la grande faille de vide. Nous partons dans deux jours. D'après les renseignements que j'ai pu glaner dans leurs archives, nous avons plus de trois mille kilomètres à parcourir.

— Les douars sont probablement en guerre à l'heure qu'il est. Les seigneurs t'ont déclaré mort, et l'effondrement du vaisseau-mère a entraîné le renversement du système de croyances qui maintenait l'union des tribus. Il n'y a plus d'espoir, plus de loi, et certains sont prêts à tout pour assouvir leur soif de domination.

— En quoi cela me concerne-t-il ? objecta Rohel.

Une question de pure forme. Il en connaissait déjà la réponse.

— Tu t'accables de reproches parce que tu as été placé dans l'obligation de tuer des centaines des nôtres pour réussir l'épreuve du vaisseau-mère, répondit Ofry. Mais si tu ne te manifestes pas dans les plus brefs délais, ce sont des milliers d'autres qui périront. Seule la vue du Messie pourrait les empêcher de s'entre-tuer.

Rohel avait déjà arrêté sa décision : il s'était enfui parce qu'il avait pris des vies innocentes, le deuxième fils du seigneur Andry de Saint-Gerl lui offrait une opportunité de racheter sa faute. S'il hésitait encore, c'était seulement parce qu'il ignorait comment réagiraient les Banjans.

À cet instant, des impulsions, des sensations, des images s'insinuèrent dans son esprit, comme si les deux Banjans avaient épousé le cours de ses pensées. Il comprit qu'ils l'assuraient de leur soutien, qu'ils l'avaient reconnu comme le Messie, comme l'Élu, qu'ils le suivraient et le serviraient quelles que fussent ses décisions.

— Nous devons agir vite, déclara-t-il. Notre temps est compté.

*

La première des sept étoiles diurnes ne s'était pas encore levée quand les soldats de Mospha Abn Arb sortirent de la zone limitrophe et se répandirent dans le douar de Saint-Gerl. Tandis que deux groupes se disposaient dans les deux rues principales pour juguler d'éventuels mouvements de foule, le gros des troupes se dirigea vers le palais seigneurial.

Armés d'hasts ou de sabres à lame large et recourbée, les Elsuris ne rencontrèrent d'abord aucune opposition. Au cours de la nuit, Maury d'Orson et Gory avaient versé des poudres anesthésiantes préparées par l'herboriste officiel du palais dans le breuvage des gardes de faction, si bien que les assaillants n'eurent à combattre que des silhouettes titubantes, endormies, incapables de leur opposer une véritable résistance.

Les choses se compliquèrent quelque peu aux abords de la tente centrale. La résidence du seigneur Andry et de son épouse, dame Melzine, était plus étroitement surveillée que le reste du palais, et il n'avait pas été possible de droguer ces gardes-là, car ils n'étaient pas autorisés à manger ou à boire pendant les heures de service. Ils dégainèrent leur épée et tentèrent d'enrayer la progression des agresseurs. Des combats furieux s'engagèrent devant l'entrée de la tente centrale. Les Sangerlois compensèrent leur infériorité numérique par une bravoure à toute épreuve.

Réveillé par les hurlements des combattants et le fracas des armes, le seigneur Andry se leva, s'habilla à la hâte et se précipita sur son épée, appuyée contre un mur de toile.

Alarmée, dame Melzine se redressa et remonta le drap sur sa poitrine.

— Que se passe-t-il ?

— Mospha Abn Arb, grommela le seigneur Andry. Je me suis fait berner. Je pensais que ce maudit fou n'attaquerait pas avant la saison

des trois lunes.

— Où est Gory ?

— Je ne l'ai pas vu depuis hier soir.

Les yeux de dame Melzine larmoyèrent. Elle avait tellement pleuré la veille qu'elle pensait pourtant avoir épuisé son réservoir de larmes. Rien ne pourrait la consoler de la disparition d'Ofry. Elle avait appris qu'il s'était réfugié dans le désert d'herbe en compagnie de la petite Elsuri. Ne pouvant pas supporter l'idée de les savoir seuls et sans défense dans cette immensité hostile, elle avait tenté d'infléchir la volonté du seigneur Andry, mais celui-ci était demeuré intraitable. Ofry avait violé les lois de l'Arcanoa et, s'il reparaissait un jour dans le douar de Saint-Gerl, ce serait pour recevoir le châtiment que méritaient tous ceux qui fomentaient des troubles dans les autres douars : la mort.

En dépit de leur courage, les gardes sangerlois cédèrent peu à peu sous le nombre. Les Elsuris leur tranchèrent la tête, s'engouffrèrent en masse à l'intérieur de la grande construction de toile et se ruèrent dans la chambre seigneuriale.

— Jette ton épée ! glapit un officier.

La mort dans l'âme, craignant que leur colère ne se retourne contre son épouse, le seigneur Andry s'exécuta.

Dehors, les cris cessèrent et un silence mortuaire retomba sur le douar. L'officier s'approcha du lit, empoigna le drap et le tira d'un geste brutal, découvrant le corps de dame Melzine.

— Que personne ne s'avise de toucher mon épouse ! gronda le seigneur Andry.

— Je n'ai pas d'ordre à recevoir de toi, répliqua l'officier avec un sourire cruel. J'ai toujours rêvé de planter mon soc dans une terre sangerloise.

Le sang de dame Melzine se glaça.

— Et ce ne sera pas aujourd'hui que tu réaliseras ton rêve ! tonna une voix.

Gory s'introduisit dans la pièce et lança un regard furieux à l'officier.

— Tu n'as pas d'ordre à recevoir de lui, mais tu ne toucheras pas ma mère. Il y a bien d'autres terres sangerloises à labourer.

Il arracha le drap des mains de l'officier et le remonta sur le corps dénudé de dame Melzine. Il était coiffé d'un feïf elsuri et vêtu d'une ample cape noire qui flottait autour de lui comme une aile géante et maléfique.

— Dois-je comprendre, Gory, que tu es passé dans leur camp ?

— Vous comprenez bien, père, répondit Gory. À cette différence près qu'il s'agit du bon camp.

— Pourquoi, Gory ? gémit dame Melzine.

— Rhabillez-vous et taisez-vous, ma mère. Les femmes n'ont pas voix au chapitre dans l'ordre nouveau. Vous aviez projeté de m'éliminer de la succession au trône sangerlois pour y installer mon frère Ofry, votre fils chéri, mais vous devrez encore compter avec moi. Je serai bientôt l'un des conseillers principaux du seigneur Mospha Abn Arb.

— Pauvre fou ! l'interrompit le seigneur Andry. Il se débarrassera de toi à la première occasion.

— Je vous conseille de vous taire, père ! cracha Gory. Je ne ferai pas preuve de la même patience envers vous qu'envers dame Melzine. Il me suffit de claquer des doigts pour que les Elsuris vous tranchent le cou.

Les deux hommes se défièrent du regard. Les sanglots de dame Melzine brisèrent le silence tendu qui retomba sur la chambre.

# CHAPITRE VIII

Les vingt chenilleurs fonçaient entre les dunes d'herbe comme des navires au milieu de hautes lames. Trull, la dernière des sept étoiles diurnes, apparaissait à l'horizon. Les six autres, déjà haut dans le ciel, auréolaient d'or rose la ligne brisée des crêtes.

Chacun des véhicules, dont les chenilles métalliques et souples épousaient étroitement les inégalités du sol, remorquait une quinzaine de chariots découverts et munis de six roues enrobées d'un épais bandage de caoutchouc. Les antiques moteurs à explosion produisaient un vacarme assourdissant, effrayaient les troupeaux de phayères dont les masses noires filaient à toute allure dans le lointain.

C'était visiblement à regret que les Banjans avaient déserté leurs habitations, qu'ils avaient mis fin à vingt siècles d'histoire en s'entassant dans ces chariots. Ils ne s'étaient pas encombrés de fardeaux inutiles : quelques vêtements de rechange rassemblés à la hâte dans des sacs en tissu, des réserves de nourriture – des algues séchées – et d'eau (et en particulier de l'eau phosphorescente du lac, dont ils avaient rempli des carafons de cristal), de minces matelas roulés sur eux-mêmes et des couvertures de laine.

Ils abandonnaient le chaud cocon que leur avaient tissé leurs ancêtres pour s'aventurer sur une terre inconnue et qui leur paraissait dangereuse, hostile. La mélancolie et l'angoisse avaient rapidement supplanté l'excitation du grand départ annoncé par les prophéties. Ils ne savaient pas ce qui les attendait de l'autre côté de l'immensité verte, et cette incertitude se mêlait à la peur inconsciente qui les saisissait à la perspective de rencontrer les descendants des sept premiers fils de l'Arcanoa.

Rohel s'était installé sur la banquette arrière du chenilleur de tête, en compagnie d'Eldila et d'Ofry. Il avait glissé dans la poche intérieure

de son vêtement le petit transmetteur holographique récupéré dans le vaisseau-mère. Ils avaient tous les trois passé les combinaisons grises que leur avaient procurées leurs hôtes. Ofry avait retiré son chapeau, et ses longs cheveux, giflés par le vent, lui cinglaient les joues et le front. La façon qu'il avait de se mordiller sans cesse la lèvre inférieure trahissait son impatience et son anxiété. Eldila, terrorisée par le rugissement du moteur et la vitesse du chenilleur – elle ne connaissait jusqu'alors que la marche à pied –, commençait seulement à se détendre. Les yeux blancs des deux Banjans qui occupaient le siège de pilotage restaient obstinément rivés sur l'horizon. Le conducteur donnait parfois un brusque coup de volant pour éviter une bosse et le train de chariots ondulait alors comme le corps d'un serpent d'herbe.

— J'espère que nous aurons suffisamment de carburant, dit Rohel.

Il avait été obligé de hurler pour couvrir le vacarme.

— Carburant ? s'étonna Ofry.

— Un liquide pétrolier que consomme ce genre de moteur. Il n'en existe pratiquement plus aujourd'hui, et c'est tant mieux. Mais en l'occurrence nous en avons le plus grand besoin…

Derrière la banquette, sur une étroite plate-forme, étaient alignés une dizaine de bidons étanches. Les Banjans n'avaient pas seulement entretenu les chenilleurs, ils avaient également conservé des hectolitres de carburant, un mélange d'essence et d'aspharol dont, grâce au matériau conservateur des conteneurs, les propriétés combustibles ne s'étaient pas altérées au fil des siècles.

La surprise de Rohel avait été totale lorsque les Banjans l'avaient conduit devant l'entrée d'une deuxième grotte, artificielle celle-là, où étaient entreposés les chenilleurs des engins d'exploration dont étaient équipés tous les vaisseaux-mères. À coups d'impulsions mentales, les Banjans lui avaient expliqué que les sept premiers fils de l'Arcanoa, éprouvant des remords d'avoir banni les membres de l'équipage qui avait assuré leur sécurité dans l'espace insondable, leur avaient fait cadeau des chenilleurs et d'importantes réserves de bois, de métal et de caoutchouc. C'était d'ailleurs grâce à ces véhicules, qui pouvaient à l'occasion se transformer en excavateurs ou en pelleteuses, que les exilés avaient creusé des abris et découvert le lac souterrain. Les Banjans les avaient ensuite remisés dans un gigantesque entrepôt et les avaient entretenus en prévision du moment où ils devraient traverser le désert sous la conduite de l'enfant à la main d'homme. Leur parfait état de conservation, après vingt siècles d'inactivité, avait stupéfié Rohel : non seulement ils fonctionnaient, mais ils étaient également dénués de toute tache de rouille ou de toute autre trace apparente d'usure. Les moteurs, soigneusement lubrifiés, avaient démarré au quart de tour et aucun grincement n'avait retenti lorsque les chenilles s'étaient ébranlées.

Les chariots avaient été fabriqués plus tard, en fonction de la croissance démographique – très lente – du peuple banjan, avec le bois, le fer et le caoutchouc que leur avaient procurés les sept premiers fils de l'Arcanoa. Ils disposaient d'une petite fonderie magnétique et d'une scierie, installées par leurs ancêtres techniciens. Ils avaient apporté le même soin à la fabrication des chariots qu'à l'entretien des chenilleurs. Les roues, les essieux et les moyeux ne semblaient pas souffrir des chocs répétés sur le relief bosselé du désert.

L'embarquement des quatre mille Banjans s'était opéré en un temps très bref, comme s'ils s'étaient préparés depuis toujours à ce départ. Ils étaient tous sortis du gouffre par le puits en état d'apesanteur, à l'intérieur duquel ils s'étaient élevés en se servant de leurs bras comme d'ailes. Avant de se mettre en route, ils avaient condamné la galerie d'accès. L'un d'eux avait pressé le bouton lumineux d'un boîtier. Un grondement sourd et prolongé avait retenti, et la colline avait été parcourue de vibrations de forte amplitude.

« Nous ne devons plus nous retourner sur le passé », avaient-ils expliqué à Rohel.

Ils n'avaient pas pleuré ni manifesté la moindre émotion, mais Eldila avait cru déceler des éclats de détresse dans leurs yeux.

Le jewal noir d'Ofry avait attendu le retour de son maître près de l'entrée de la colline. On l'avait hissé dans l'un des chariots qui étaient restés vides.

Rohel se pencha vers l'avant et, par-dessus l'épaule du conducteur, jeta un coup d'œil sur le tableau de bord.

Les chenilleurs progressaient à une vitesse de quatre-vingts kilomètres/HU (heure universelle).

Plus vite qu'un jewal au galop. Pas assez vite à son gré.

*

Au zénith de Sorgi, la plus grande des sept étoiles, six estrades furent dressées dans un champ, au pied du quartier d'El Sur.

Les douars étaient tombés les uns après les autres aux mains des Elsuris. Le fracas des armes et les rugissements des combattants s'étaient tus, et un silence funèbre était retombé sur l'Arcanoa. Les armées des cinq autres tribus avaient déposé les armes, hormis quelques éléments irréductibles à qui les vainqueurs avaient tranché le bras, les organes sexuels ou le cou. La brise colportait une entêtante odeur de sang frais.

Les Machidriens n'avaient pas participé à la bataille mais, depuis leur village de bois érigé sur les bords du Jercho, ils avaient dépêché une ambassade et s'étaient empressés de prêter le serment

d'allégeance au seigneur d'El Sur.

Le nouveau gouvernement, formé dans l'heure et réuni dans une salle du palais elsuri, avait décidé de gracier Ashankta Djodiri, le seigneur de Machidri, et d'exécuter publiquement les seigneurs des cinq autres tribus, Andry de Saint-Gerl, Almo Giotto de Mattei, P'Per-Seng de Watar, Lull Varell de Jerkill et Xari de Blanic.

Une décision à laquelle s'était violemment opposé Gory, à qui on avait attribué le rôle de responsable du maintien de l'ordre et de la loi dans les douars conquis.

— La mort de mon père n'était pas prévue au contrat !

Mospha Abn Arb lui avait jeté un regard venimeux.

— Je te donne le choix, Gory de Saint-Gerl : lui ou toi.

Gory s'était rassis en hochant lentement la tête. Il avait compris, à cet instant, qu'il n'avait aucune miséricorde à attendre de la part du souverain elsuri. Les remords l'avaient assailli et il avait contenu ses larmes avec peine. Il avait participé à la réunion comme si de rien n'était, mais les regards noirs que lui avait décochés Mospha Abn Arb n'avaient entretenu aucune équivoque sur le sort qui lui était promis. Il lui fallait maintenant songer à sauver sa peau.

Maury d'Orson avait contemplé le premier fils du seigneur Andry d'un air narquois. Qu'est-ce qu'il croyait, ce pauvre naïf ? Que le pouvoir se conquiert avec des bons sentiments ? Le conseiller avait cru que Gory serait un rival redoutable – l'engagement de ce lourdaud dans la conjuration avait constitué une surprise totale et lui avait d'abord donné à penser qu'il s'était trompé sur son compte –, mais son air penaud d'enfant pris en faute lui montrait qu'il n'avait pas grand-chose à craindre de lui. Gory n'avait été qu'un jouet dans les mains de Mospha Abn Arb, un jouet dont le seigneur d'El Sur commençait visiblement à se lasser.

Maury d'Orson avait été nommé conseiller pour les relations avec les douars conquis, un poste qui l'intéressait d'autant plus qu'il lui permettrait de tisser tranquillement sa toile, de recruter les hommes dont il aurait ultérieurement besoin.

Les combats avaient fait environ deux mille morts. Des hérauts avaient proclamé la fin des hostilités et l'avènement d'un monde nouveau, mais des soldats elsuris, ivres de la puissance que leur conférait la victoire, s'étaient répandus dans les douars par petits groupes et, pillant, violant, égorgeant, avaient semé la terreur sur leur passage. Dans le camp des vaincus, la colère avait rapidement supplanté la tristesse et la résignation des premières heures. Des îlots de résistance s'étaient spontanément constitués çà et là, mais les forces de sécurité n'avaient rencontré aucune difficulté à neutraliser les conspirateurs, dispersés et désarmés. Attachés à des mâts, châtrés, ils se vidaient de leur sang en poussant des gémissements déchirants.

Au zénith de Vichkanda, l'étoile centrale, les soldats rassemblèrent les populations devant le douar d'El Sur, dans le champ où avaient été dressées les six estrades de bois. L'une était recouverte de tapis et décorée de festons de tissu, les cinq autres ne s'ornaient que d'un billot fraîchement taillé. La foule des vingt mille rescapés de l'Arcanoa s'étendait du pied de la colline jusqu'aux premiers arbres des vergers. Les bufs s'éloignèrent et s'en allèrent brouter, dans des champs plus tranquilles, une herbe qui ne leur appartenait pas.

Les membres du nouveau gouvernement et le seigneur Mospha Abn Arb, en tenue d'apparat, descendirent lentement l'une des deux rues principales du douar et prirent place sur l'estrade décorée. Des murmures s'élevèrent de l'océan de têtes qui leur faisait face. Matteis, wataris, blaniciens, jerkilliens ou sangerlois, les fils et filles de l'Arcanoa découvraient tout à coup que certains de leurs proches s'étaient mis au service de l'ambition du seigneur d'El Sur. Des parents reconnaissaient un enfant parmi les personnages paradant sur l'estrade, sanglés dans leur tenue flambant neuve, des enfants reconnaissaient un frère, des femmes un mari… Ils méritaient bien leur surnom de « damnés du vaisseau-mère », de « maudits d'Antiter ». Le grand rêve des sept premiers fils de l'Arcanoa se fracassait à jamais sur ces robes, ces capes et ces feïfs richement brodés.

Des sanglots et des cris de colère montèrent de la multitude. Le vaisseau-mère, le ventre métallique qui avait transporté leurs ancêtres à travers l'espace infini, s'était effondré, et avec lui l'espoir d'un monde meilleur. Ils prenaient désormais conscience que l'enfant à la main d'homme, le Messie, ne se présenterait jamais, que les temps étaient venus de la bestialité, de la sauvagerie, de la haine. En eux germaient les pensées de revanche. Ils projetaient de s'armer, de répandre le sang, de se venger sur les Elsuris, sur tous les représentants, hommes, femmes ou enfants, de l'engeance maudite qui avait brisé la paix séculaire de l'Arcanoa.

Les regards brillants des hommes se cherchaient, se racontaient déjà la ferveur des assemblées clandestines et la férocité des représailles. Les femmes comprenaient que le courant du fleuve de sang, de plus en plus violent, emporterait de nombreuses vies, et elles s'apprêtaient à pleurer leurs morts. Elles maudissaient Mospha Abn Arb, l'arrogant seigneur de cette tribu qui ravalait les femmes au rang de servantes. Elles devinaient qu'elles seraient contraintes de se voiler, de dissimuler aux regards ces chevelures blondes, rousses, blanches ou noires, lisses, ondulées ou frisées, qu'elles exhibaient comme la plus somptueuse des parures. Elles devraient veiller jalousement sur le ventre de leurs filles, non pas parce qu'elles tenaient particulièrement à leur vertu – chez les Blaniciens, c'était même le contraire : les épouses les plus recherchées étaient celles qui avaient connu le plus

grand nombre d’amants –, mais tout simplement pour leur éviter d’être enterrées vives ou ébouillantées. Elles connaissaient de réputation la cruauté des hommes d’El Sur envers celles qu’ils considéraient comme impures.

La population elsuri se tenait légèrement à l’écart des autres, sur la gauche du champ. Les hommes bombaient le torse et arboraient une mine satisfaite. Les femmes cachaient leur tristesse derrière le rideau tiré de leur voile. Elles avaient déjà payé le prix de la volonté hégémonique de leur père, de leur mari, de leurs fils.

Entourés d’un imposant bataillon de gardes, les cinq seigneurs destitués et leur famille descendirent à leur tour la rue principale du douar. Les familles furent regroupées sur un côté du champ et les seigneurs conduits sur les estrades. Là, on leur retira leur veste, leur chemise ou leur robe, et on les agenouilla, à demi ou entièrement nus, devant les billots. Derrière chacun d’eux s’avança un garde armé d’un sabre à la large lame recourbée. Les murmures qui parcoururent la foule s’échouèrent en vagues houleuses au pied des échafauds.

Mospha Abn Arb s’avança d’un pas et écarta les bras pour réclamer le silence.

— Fils et filles de l’Arcanoa, déclara-t-il d’une voix forte, une vieille croyance est morte, une nouvelle civilisation est née.

Dame Melzine ne l’écoutait pas. Elle sentait sur sa nuque le regard insistant, brûlant de Gory, mais elle refusait de se retourner, peut-être parce qu’elle se jugeait coupable de ne pas l’avoir assez aimé. L’un de ses fils, son cher Ofry, était perdu quelque part dans le grand désert d’herbe, et l’autre, qu’elle n’avait jamais reconnu comme le sien bien qu’il fût issu de ses entrailles, faisait partie de cette clique chamarrée et vaguement ridicule qui se pavanait sur cette estrade. Elle avait tant pleuré que la source de ses larmes s’était maintenant tarie, contrairement aux femmes qui l’entouraient, à l’épouse du seigneur P’Per-Seng par exemple, dont les grands yeux noirs laissaient échapper d’intarissables sources.

Elle contemplait Andry, son seigneur et époux, dont la mince silhouette disparaissait presque entièrement derrière le billot. Il avait été un bon époux et un bon seigneur, même s’il avait manqué de clairvoyance ces derniers temps.

— D’exaltantes perspectives s’ouvrent devant nous, poursuivit Mospha Abn Arb. Mais avant de vous les exposer, nous devons trancher sans pitié les liens qui nous rattachent au passé.

D’un ample geste du bras, il désigna les seigneurs agenouillés.

— Ces hommes ont manqué de jugement en refusant de prêter le serment d’allégeance à leur nouveau suzerain, reprit-il d’une voix rageuse. Ils n’ont pas compris où se situaient les intérêts de leur peuple parce qu’ils étaient trop occupés à ménager leurs propres

intérêts. Leur châtiment revêtira un caractère exemplaire : désormais, chacun d'entre vous saura ce qu'il risque à enfreindre la loi nouvelle.

Sur un signe du seigneur d'El Sur, les gardes armés de sabres empoignèrent les condamnés par la nuque et leur plaquèrent sans ménagement la tête sur le billot. Le seigneur Andry adressa un pâle sourire à dame Melzine, glacée d'effroi. Elle lut de l'amour dans ses yeux et elle fut de nouveau saisie d'une irrépressible envie de pleurer. Gory détourna le regard pour ne pas être entièrement complice de l'exécution de son père. Des lamentations déchirèrent le silence qui descendait sur la colline.

Les cinq sabres se levèrent en même temps.

À cet instant, un grondement lointain retentit.

Ni un fracas d'orage ni le martèlement d'un troupeau lancé au galop, mais un bruit sourd, prolongé, insolite, qui se rapprochait à grande vitesse.

Les gardes attendaient l'ordre du seigneur d'El Sur pour abattre leur sabre.

*

Les chenilleurs franchirent sans encombre le lit encore vide du Jercho. Les rayons conjugués des sept étoiles avaient asséché la vase et c'est sur une terre dure, légèrement craquelée, que s'engagèrent les chenilles métalliques et les roues des chariots. Puis ils traversèrent à vive allure les prairies qui s'étendaient entre le fleuve et la ceinture des vergers et s'engouffrèrent sous les arbres fruitiers.

Lorsqu'ils débouchèrent sur les champs de céréales, Ofry aperçut la foule rassemblée devant une rangée d'échafauds et il comprit immédiatement qu'elle avait été regroupée là pour assister à une exécution publique. Sa respiration se suspendit lorsqu'il distingua la tête de son père posée sur un billot et le sabre levé d'un garde. Il appréhenda la situation en une fraction de seconde : Mospha Abn Arb, dont le seigneur Andry redoutait le caractère belliqueux, était passé à l'attaque, avait soumis les autres douars et s'apprêtait à faire exécuter les seigneurs vaincus.

La foule, apeurée, s'écarta pour laisser passer les chenilleurs et leur train de chariots.

À Maury d'Orson non plus il ne fallut pas beaucoup de temps pour comprendre ce qui se passait : il avait reconnu, assis sur le siège arrière du premier véhicule, Ofry, la petite Elsuri et l'enfant à la main d'homme. Ainsi ce dernier avait survécu aux épreuves et à la destruction du vaisseau-mère et il revenait revendiquer son statut messianique. Cela n'expliquait pas comment il s'était rendu dans le désert, ni qui étaient les êtres vêtus d'une combinaison grise qui

l'accompagnaient, mais sa brusque intrusion modifiait radicalement les règles du jeu et risquait d'anéantir des mois et des mois d'un travail patient et tenace.

Le chenilleur de tête s'avança jusqu'au pied de l'estrade décorée.

— Rengainez vos sabres ! cria Ofry à l'adresse des cinq bourreaux. L'enfant à la main d'homme, le Messie, est de retour.

Les cinq gardes jetèrent un regard interrogateur au seigneur d'El Sur, puis, constatant que leur souverain demeurait sans réaction, baissèrent lentement leur sabre. Le seigneur Andry releva la tête : son fils cadet était revenu du désert avec le Messie et, s'il ne s'expliquait pas comment Ofry avait pu accomplir ce miracle, il savait que ce retour inespéré marquait l'échec de la tentative de mainmise de Mospha Abn Arb sur l'Arcanoa. Les larmes qui coulaient sur les joues de dame Melzine étaient maintenant des larmes de joie.

— Que viens-tu faire ici, Ofry de Saint-Gerl ? gronda Mospha Abn Arb, revenu de son saisissement. Tu as déshonoré une femme de notre douar et tu l'as enlevée pour te réfugier avec elle dans le désert. Tu as eu tort de revenir sur les lieux de ton forfait : ta tête roulera sur le même billot que celle de ton père.

Ofry ne fut guère étonné d'apercevoir Maury d'Orson dans le groupe de dignitaires qui se pressaient de chaque côté de Mospha Abn Arb, mais la présence de Gory l'étonna et le blessa. Il grimpa sur le capot du chenilleur et se tourna vers la foule.

— Cet homme n'a en tête que la mort de ses frères humains ! cria-t-il en désignant le seigneur d'El Sur. Il n'a aucune légitimité. Il a pris par la force ce que les sept premiers fils de l'Arcanoa ne lui ont pas donné. L'envoyé des prophéties n'est pas ce seigneur confit dans son arrogance, mais l'enfant à la main d'homme, le Messie.

Mospha Abn Arb ne parvenait pas à détacher son regard de l'enfant assis sur la banquette arrière du véhicule : le sas de la coursive interdite s'était refermé sur lui, un grésillement caractéristique avait retenti qui indiquait qu'il s'était fait prendre au premier piège, comme les autres prétendants, le vaisseau-mère s'était désagrégé, et il surgissait soudain du cœur du désert à la tête de quelques milliers d'êtres mystérieux et d'une vingtaine de véhicules autotractés. Par quel sortilège s'était-il échappé du monceau de ferraille qui recouvrait le sommet de la colline ? Était-il vraiment l'envoyé annoncé par les sept premiers fils ?

Maury d'Orson s'approcha de lui et lui glissa quelques mots à l'oreille :

— Lancez immédiatement vos hommes sur eux. Si nous les laissons quelques minutes de plus en vie, nous ne pourrons bientôt plus contrôler la situation.

— Et si cet enfant était réellement l'envoyé des prophéties ?

murmura Mospha Abn Arb.

— Ne me dites pas que vous ajoutez foi à la légende, mon seigneur. Ce n'est qu'un enfant égaré victime d'une malformation génétique.

— Il est parvenu à sortir vivant des coursives interdites…

— Foutaises. Il s'en est échappé à la faveur du tremblement de terre et s'est enfui dans le désert où il a trouvé des alliés. Prenez une décision, de grâce : chaque seconde perdue risque de se retourner contre nous.

Les autres membres du nouveau gouvernement, conseillers, responsables, ambassadeurs, administrateurs, n'en menaient pas large. Ils prenaient conscience que cette foule pour l'instant frappée de stupeur pouvait sortir à tout moment de sa léthargie et se métamorphoser en un monstre vindicatif, sanguinaire, qui les réduirait en charpie.

— L'enfant à la main d'homme a surmonté les épreuves conçues par les sept premiers fils de l'Arcanoa, déclara Ofry. Les temps sont venus pour nous, leurs descendants, de traverser le grand désert d'herbe et de gagner la grande faille de vide.

— Ne l'écoutez pas ! glapit Maury d'Orson. Il cherche à vous attirer dans l'Enfer Vert pour vous livrer aux hordes sauvages de Maer. Devons-nous quitter nos maisons, nos vergers, nos champs, notre bétail, nos richesses, pour aller au-devant d'une mort certaine ?

— Maury d'Orson a trahi mon père ! cracha Ofry. Il n'en est pas à une trahison près.

— C'est toi, Ofry de Saint-Gerl, deuxième fils du seigneur Andry, qui as provoqué la colère de Mospha Abn Arb et des Elsuris ! rétorqua d'Orson. Toi qui as sali l'honneur d'une jeune fille, toi qui as violé la loi fondamentale de l'Arcanoa.

Il se retourna et ajouta à voix basse, à l'adresse du seigneur d'El Sur :

— Qu'est-ce que vous attendez pour ordonner à vos hommes de le tuer ?

Puis, voyant que son auguste interlocuteur était incapable de prendre la moindre initiative, il tira une dague de la ceinture de tissu de son ample robe, prit son élan, sauta sur le capot du chenilleur et leva son bras pour frapper Ofry.

Il n'en eut pas le temps. Une silhouette noire se détacha du groupe des dignitaires, bondit à son tour sur le capot et le ceintura. Les deux hommes perdirent l'équilibre, basculèrent à la renverse, heurtèrent durement une chenille et roulèrent sur l'herbe, toujours enlacés.

— Gory ! gémit dame Melzine.

Empêtré dans les plis de sa cape noire, le premier fils du seigneur

Andry parvint à dégager son propre poignard, mais la dague du conseiller s'enfonça jusqu'à la garde dans sa poitrine. Ses yeux se révulsèrent, un flot carmin s'écoula des commissures de ses lèvres, mais il trouva en lui les ressources pour trancher la gorge de son adversaire d'un geste aussi soudain que précis. Un affreux borborygme s'échappa de la plaie hideuse et béante du cou de Maury d'Orson. Les deux Sangerlois se figèrent simultanément dans une mare de sang.

Dame Melzine poussa un cri et se précipita sur le corps inerte de son fils. Même si la mort de Gory avait en partie racheté la médiocrité de sa vie, même si elle ne l'avait pas aimé, elle ne pouvait empêcher son cœur de mère de saigner.

D'un geste du bras, Mospha Abn Arb ordonna à ses hommes de passer à l'offensive, mais aucun d'eux ne bougea. La légende du Messie, qui les avait bercés depuis leur tendre enfance, prenait en cet instant le pas sur leur servilité de soldats. Le seigneur d'El Sur était un homme, le Messie un mythe forgé par vingt siècles de croyance.

Rohel descendit à son tour du chenilleur.

Les Banjans, sagement assis sur les banquettes des chariots, regardaient les descendants des sept premiers fils de l'Arcanoa avec stupeur et consternation. N'étant pas habitués à percevoir des pensées aussi outrancièrement haineuses, blessantes, ils avaient l'impression de s'être fourvoyés dans un monde animal. Ils expérimentaient les sentiments qu'avaient éprouvés leurs ancêtres lorsque, chassés par les passagers du vaisseau-mère, ils avaient subi le bombardement de rayons omicron qui avaient exacerbé leur sensibilité.

Rohel grimpa sur l'estrade décorée. Les membres du gouvernement s'écartèrent aussitôt, comme s'ils reconnaissaient sa légitimité, et sautèrent sur le sol. Le seigneur Mospha Abn Arb tomba à genoux.

*

Rohel cherchait un passage dans l'inextricable enchevêtrement du vaisseau-mère.

Le grand départ avait été fixé à l'aube du lendemain. Ofry et Eldila s'étaient retirés dans le palais de toile du seigneur Andry et de dame Melzine. Les quatre mères de la jeune femme avaient été conviées à partager leur repas, et Moram Salem, son père, qui avait compris que son monde s'était écroulé mais avait décliné l'invitation pour lui-même, ne s'était pas opposé à leur venue. La famille seigneuriale avait incinéré le corps de Gory en fin d'après-midi dans la plus stricte intimité.

Bien que Rohel eût lancé un appel à la clémence, des scènes de vengeance s'étaient déroulées dans les ruelles des douars. Les traîtres

avaient été égorgés ou décapités, et des hommes de toutes les tribus avaient traqué et éventré les soldats qui avaient violé leur femme, mais le calme était revenu en fin d'après-midi. Rohel avait laissé les seigneurs décider du sort de leur pair Mospha Abn Arb.

Ils l'avaient condamné à rester sur la colline de l'Arcanoa et à régner, en compagnie des rares membres de son gouvernement qui avaient échappé aux représailles, sur des douars vides.

Les Banjans, méfiants, étaient restés au milieu des champs et avaient déroulé les matelas sur les planchers des chariots ou directement sur l'herbe pour passer leur première nuit hors de la grotte protectrice d'Ojka.

Les ténèbres tombaient lentement sur l'Arcanoa et de nouveau retentissaient les chants de départ dans les tentes éclairées.

Rohel se glissa dans un étroit espace entre deux poutrelles métalliques. Il trouva rapidement celle qu'il cherchait. Comme si elle avait pressenti qu'il viendrait tôt ou tard la délivrer de sa prison, l'aranéelle se tenait là, tout près, coincée sous un amoncellement de cloisons et de portes. Il lui fallut deux bonnes heures pour dégager l'immense corps étiré, puis il attendit la nuit noire pour l'entraîner avec précaution jusqu'au sommet du géant abattu.

Une fois à l'air libre, elle baissa la tête pour inviter Rohel à un dernier échange. Ils communiquèrent un long moment, elle se nourrissant de sa chaleur, lui s'imprégnant de sa sérénité, puis elle déploya ses immenses pattes, sauta d'un bond fantastique par-dessus les douars et atterrit près de la ceinture des vergers.

Un deuxième bond la propulsa de l'autre côté du Jercho.

Elle avait bien mérité, après vingt siècles de captivité, de recouvrer la liberté.

# CHAPITRE IX

L'interminable colonne progressait avec une lenteur désespérante dans le cœur du désert d'herbe.

Il n'avait pas été possible d'entasser les vingt-cinq mille membres de l'expédition dans les trains de chariots. Cinq d'entre eux servaient à transporter les personnes âgées, les femmes enceintes et les enfants, les quinze autres à charroyer les tentes de voyage, les conteneurs de vivres et d'eau, les ballots de vêtements, les couvertures, les ustensiles de cuisine, le bois et les armes.

Les Banjans avaient accepté sans rechigner de mettre leurs véhicules à la disposition des fils de l'Arcanoa et marchaient en queue de convoi. Des hommes, des femmes et des adolescents se relayaient sur les échines des trois mille jewaux qui provenaient de toutes les tribus. De même, le bétail, essentiellement composé de bufs et de caprires à cornes, avait été regroupé sans distinction d'appartenance et avançait entre deux trains de chariots sous la surveillance des gardiens de troupeau.

Les somptueuses chevelures des femmes elsuris, qui avaient jeté leur voile, flottaient au vent comme autant d'étendards de leur indépendance reconquise. Si leur époux, leur père ou leur fils leur jetaient encore des regards furibonds, ils n'osaient plus leur en faire le reproche de vive voix. Ils savaient que rien ne serait plus comme avant, que les valeurs qu'ils avaient défendues avec tant d'acharnement n'auraient plus cours dans le monde nouveau. Ils tentaient donc de s'accoutumer le plus rapidement possible aux cheveux dénoués de leurs femmes, au vent d'ivresse et de liberté qui soufflait sur les anciens damnés du vaisseau-mère.

Un vent qui poussait également les membres des différentes tribus à fraterniser. Elsuris et Sangerlois, par exemple, qu'une rivalité

ancestrale opposait depuis des lustres, marchaient côte à côte et conversaient à bâtons rompus, suivant en cela l'exemple donné par Ofry et Eldila, qui se tenaient tous les deux en tête de convoi en compagnie de l'enfant à la main d'homme.

Les Sangerlois avaient décoré le chenilleur de tête avec les tapis et les festons récupérés sur l'estrade qui, la veille, avait accueilli Mospha Abn Arb et les membres de son gouvernement. Les délégués des sept tribus y avaient installé Rohel sans lui demander son avis, parce qu'il était hors de question que le Messie traverse le désert à pied comme la plus humble de ses ouailles. Ils avaient également insisté pour qu'Ofry et Eldila, dont l'amour et la jeunesse symbolisaient l'avènement des jours nouveaux, prennent place à ses côtés. De temps à autre, Ofry enfourchait l'étalon noir attaché à la poignée de la portière et laissé à son entière disposition pour s'offrir le plaisir d'une chevauchée. Les moteurs des chenilleurs tournaient au ralenti mais leur grondement parvenait à couvrir les cris, les pleurs, les rires et les murmures de l'immense cortège. L'horizon n'offrait aucune autre perspective que l'ondoiement monotone des dunes recouvertes d'une herbe de plus en plus rêche et dense.

Une chaleur lourde, âpre, avait peu à peu supplanté la fraîcheur de l'aube. L'Arcanoa n'était plus qu'une forme lointaine, anonyme. Les sept étoiles alignées dardaient leurs rayons incendiaires sur les collines environnantes. Les gorges se faisaient sèches et les marcheurs évitaient désormais de parler. Contrairement aux descendants des sept premiers fils, les Banjans ne souffraient ni de la fatigue ni de la canicule. Leur allure était toujours aussi aérienne. Ils semblaient ne pas se poser sur l'herbe, mais l'effleurer avec la légèreté du vent. Si les tribus de l'Arcanoa avaient facilement aboli les barrières artificielles dans lesquelles elles avaient été jusqu'alors confinées – elles étaient originaires du même monde, parlaient la même langue, avaient vécu côte à côte pendant plus de vingt siècles –, elles restaient emplies de méfiance envers les Banjans, dont l'évolution avait été radicalement différente de la leur. Il ne leur était guère facile de sympathiser avec des êtres qui n'avaient pas le même mode de communication et dont les interventions mentales s'apparentaient à une profanation de l'esprit. Même si elles n'avaient guère eu le choix, elles avaient accepté de partager l'enfant à la main d'homme, le Messie, avec ces êtres fantomatiques, la seule concession qu'elles condescendaient à leur accorder.

Des groupes d'hommes, composés de Sangerlois, de Wataris et de Jerkilliens, se lancèrent dans des chasses aux phayères, de plus en plus nombreux à mesure que la colonne s'enfonçait dans le désert. Non pas qu'ils craignissent de manquer de viande fraîche, car le bétail était suffisamment abondant pour nourrir vingt-cinq mille bouches pendant

plus d’un mois, mais ils avaient envie de prendre un peu d’exercice, de rompre le rythme monotone, lancinant, de l’expédition. Ils abandonnèrent les dépouilles des quelques bêtes qu’ils parvinrent à forcer et sur lesquelles ils prélevèrent des morceaux de prédilection comme la langue, le cœur ou le foie.

Rohel se rendait compte que ses moindres désirs, ses moindres paroles étaient désormais interprétés comme des ordres, comme des lois. Les descendants des sept premiers fils et des membres de l’équipage lui abandonnaient toute initiative, comme s’ils refusaient d’endosser la responsabilité d’un éventuel échec. Après tout, rien ne les obligeait à quitter leurs habitudes, leurs certitudes. Ils s’étaient ménagé une existence relativement confortable à l’ombre protectrice du vaisseau-mère ou sur la grève du lac souterrain. Plus ils s’éloignaient de leur cité de toile ou de cristal, plus l’inquiétude se substituait à l’enthousiasme du départ. Le paysage, d’une uniformité lugubre, n’offrait aucun abri où se réfugier en cas d’attaque des hordes de Maer. *À posteriori,* la volonté hégémonique de Mospha Abn Arb leur paraissait plus rassurante que la perspective de passer des nuits glaciales dans le cœur désolé du désert.

Il se trouva d’ailleurs, à la tombée du crépuscule, au moment d’établir le campement, quelques familles des sept tribus qui préférèrent renoncer au voyage et regagner l’Arcanoa où étaient restés, outre Mospha Abn Arb et quelques-uns de ses anciens alliés, des vieillards qui n’avaient pas souhaité quitter les douars. Elles récupérèrent leurs effets mais se heurtèrent aux gardiens des troupeaux lorsqu’elles voulurent reprendre les bufs ou les caprires qui leur appartenaient. Elles décidèrent de soumettre l’affaire à l’arbitrage du Messie.

— Nous souhaitons rentrer chez nous, dit un Blanicien. Il est juste que nous récupérions les deux bufs que la collectivité nous a confisqués !

Assis sur la banquette arrière du chenilleur, Rohel observa la centaine de personnes qui se pressaient autour de lui. S’ils étaient déjà cent à vouloir déserter le premier soir, combien seraient-ils les jours suivants ? Les deux conducteurs banjans observaient la scène avec incrédulité, déconcertés par le comportement des descendants des sept premiers fils de l’Arcanoa. Quand ils n’étaient pas animés par la haine, ils se montraient veules et cupides. Comment était-il possible de reconnaître le Messie, de prétendre le suivre jusqu’à la grande faille de vide et de déguerpir le premier soir venu ?

— Eh bien, reprends tes bufs et fiche le camp ! siffla Ofry. Les lâches n’ont pas leur place parmi nous !

D’un geste péremptoire de la main, Rohel lui imposa le silence. Répondre à la peur par la colère aurait pour seul effet d’envenimer les

choses. Il fallait, tout en gardant son sang-froid, trouver un moyen radical de juguler l'hémorragie. S'il les laissait partir, la peur gangrènerait bientôt tous les cœurs et il lui serait impossible de les contrôler. Ils se retourneraient contre lui et le brûleraient avec la même ferveur qu'ils l'auraient adoré. Ils ressentaient le besoin inconscient de se sentir protégés comme des enfants réfugiés dans le giron à la fois aimant et autoritaire de leurs parents. C'était à lui de montrer qu'ils avaient eu raison de le choisir pour guide. Il appliqua point par point les techniques de manipulation des masses apprises lors de sa formation d'agent du Jahad.

— Personne ne reprendra ses animaux pour la bonne et simple raison que personne ne rebroussera chemin.

Le contraste saisissant entre la dureté coupante de sa voix et la rondeur enfantine de ses traits les prit au dépourvu. Eldila leva sur lui des yeux étonnés.

— Vous êtes comme les soldats d'une armée en campagne, poursuivit-il, et à partir de ce jour, tous ceux qui exprimeront le désir de déserter seront punis de mort.

Il se tut pour bien laisser à leur esprit le temps de s'imprégner de ses paroles.

— Mais nous… nous ne voulons pas rester dans le désert, bredouilla le Blanicien au bout de quelques secondes d'un insoutenable silence.

Rohel se leva et le fixa d'un air aussi menaçant que le lui permettait son visage d'enfant.

— En ce cas, tu seras exécuté le premier.

Un voile de pâleur glissa sur le visage plat du Blanicien. Les autres esquissèrent un pas de recul, comme s'ils se désolidarisaient brusquement d'un allié devenu encombrant.

— Nous serons massacrés par les hordes sauvages, gémit une voix anonyme.

— C'est en restant groupés que nous nous en sortirons, répliqua Rohel. L'isolement est synonyme de danger. Retirez-vous maintenant et allez reprendre des forces. Une rude journée nous attend demain.

Le ton n'admettait pas de réplique. Ils se dispersèrent en silence dans le campement. Rohel se tourna alors vers Ofry :

— Demain, tu recruteras des hommes parmi les anciens soldats et tu prendras leur tête, dit-il. Vous aurez priorité sur les jewaux et vous vous chargerez de surveiller la colonne. Vous ne ferez preuve d'aucune mansuétude envers les fuyards.

— Tu te montres encore plus dur que Mospha Abn Arb ! lâcha Ofry entre ses lèvres serrées.

— C'est dans l'intérêt général, répliqua calmement Rohel. Ils ont perdu leurs habituels points de repère et nous avons le devoir de leur

en proposer de nouveaux. Est-ce que tu sais quelque chose au sujet des hordes de Maer ? Leur nombre ? Leurs techniques d'assaut ? Leurs armes ?

Le Sangerlois secoua lentement la tête.

— Nous n'en avons jamais rencontré, murmura-t-il. Seules les légendes en parlent.

— Et que disent les légendes ?

— Que ce sont des créatures plus proches de la bête que de l'homme et qu'elles sont assoiffées de sang.

— Elles ne sont peut-être que des illusions, des créations de l'inconscient collectif.

— Elles existent ! intervint Eldila. Je le sens, je le sais.

Et son regard agrandi par la peur erra sur les collines saupoudrées de la rouille du crépuscule.

Après avoir monté les tentes légères, les fils de l'Arcanoa allumèrent des feux avec les réserves de bois dont ils avaient rempli les chariots, égorgèrent des bufs et des caprires qu'ils dépecèrent et répartirent entre les familles. Des odeurs de viande grillée se répandirent dans la nuit naissante.

Rohel prit son repas avec Eldila, Ofry et leurs familles respectives. Tandis que Moram Salem, l'air sombre, se tenait légèrement à l'écart, les quatre mères de la jeune femme bavardaient avec dame Melzine et les plus jeunes enfants jouaient autour du foyer.

Les deux conducteurs du chenilleur avaient rejoint les leurs à l'autre extrémité du campement. Les Banjans n'avaient pas allumé de feu. L'odeur du bois brûlé et de la viande grillée les suffoquait et leur répugnait à la fois. Assis dans l'herbe, ils mâchaient lentement leurs algues séchées, s'interrompant de temps à autre pour s'abreuver de l'eau phosphorescente du lac souterrain, une eau que les Wataris avaient surnommée, avec le sens de l'image qui les caractérisait, la « lumière à boire ».

Éclairé par les braises vives qui empourpraient ses longs cheveux gris, le seigneur Andry jetait des regards intrigués sur Rohel. Il finit par lui poser la question qui lui brûlait les lèvres.

— Comment a été exterminé le Peuple Originel ?

— Par des êtres venus des trous noirs, répondit Rohel. Les adversaires les plus redoutables qu'aient jamais eu à combattre les humanités dispersées.

Il laissa passer un petit moment de silence puis ajouta d'un ton rêveur :

— C'est à Antiter qu'est votre vraie place. Avec les Banjans, vous pourriez redonner vie à la planète, fonder une nouvelle civilisation.

— Nous n'avons ni vaisseau ni équipage pour faire le trajet dans l'autre sens, soupira Andry.

Au moment même où le seigneur de Saint-Gerl prononçait ces mots, Rohel eut l'intuition que les sept premiers fils de l'Arcanoa ne lui avaient révélé qu'une partie de leurs secrets.

*

Les feux s'étaient peu à peu éteints et la nuit tendait de nouveau son velours étoilé sur le désert. Les groupes de surveillance, disposés à intervalles réguliers à quelques kilomètres de l'immense campement, avaient dépêché des capitaines messagers à destination de l'Alarch. Chevauchant des phayères domestiques, il ne leur fallut que quelques heures pour parcourir les cent cinquante kilomètres qui les séparaient de la cité de métal.

Ils sautèrent de leur monture, s'engouffrèrent en courant dans le poste de sécurité, informèrent brièvement les gardes de faction et déclenchèrent l'alarme générale.

Une heure plus tard, alors que les premières lueurs de l'aube ourlaient les sommets arrondis des collines, la population entière de l'Alarch, environ dix mille personnes, s'était rassemblée devant l'énorme bâtiment de fer. Les rayons de lumière qui tombaient des innombrables lucarnes transperçaient les ténèbres à l'agonie.

Le conseil des sept commandants de bord avait pris place sur le balcon qui dominait la place des assemblées. Assis sur des sièges encastrés dans la paroi métallique, ils s'étaient revêtus à la hâte de leur tenue officielle, d'amples toges brodées d'un liseré pourpre et qui symbolisaient les sept couleurs de l'arc-en-ciel du mythe originel. Le conseil, formé des sept personnes les plus âgées de l'Alarch, était composé de quatre femmes et trois hommes, mais il n'était guère facile de les différencier aux lueurs diffuses des lucarnes. Qu'ils fussent d'un sexe ou de l'autre, leurs longs cheveux gris encadraient un visage flétri, sillonné de rides, et, comme de surcroît les hommes ne portaient pas de barbe et que les drapés savants des toges dissimulaient la poitrine des femmes, leurs silhouettes étaient toutes identiques, comme les reflets septuplés d'un exemplaire unique.

Zereya, la doyenne, laissa errer son regard sur l'assistance. Alignés devant le balcon, vêtus des calliges traditionnelles de combat, des pans d'étoffe enroulés à la taille qui laissaient le torse et les jambes nus, les six capitaines messagers étaient armés de courts glaives métalliques dont les fourreaux de cuir leur battaient l'arrière des cuisses. Les femmes portaient pour la plupart des robes longues, parfois fendues sur le côté jusqu'en haut de la hanche, les hommes des calliges domestiques – plus longues que les calliges militaires, moins faciles à retirer également – ou des toges grises. Les enfants déambulaient quant à eux entièrement nus ou parés de simples pagnes

de tissu.

— Combien sont-ils ? demanda Zereya qui, en tant que doyenne du conseil, était la seule habilitée à parler en public.

— Plus de vingt mille, Révérente, répondit un capitaine messager.

Un murmure effrayé parcourut l'assemblée.

— À combien de jours de marche sont-ils de l'Alarch ?

— À l'allure où ils progressent, entre dix et quinze jours.

Zereya consulta du regard les six autres commandants, puis écarta les bras et déclara d'une voix forte :

— Ainsi sont venus les temps de la guerre. Les hordes du bord du désert se sont mises en route en direction de l'Alarch pour tenter de nous exterminer.

— Nous sommes prêts ! rugit un messager capitaine. Nous les combattrons et nous les vaincrons ! Nous sommes les fils d'Al-J Maer !

Des clameurs s'échappèrent des dix mille poitrines de l'assistance et s'envolèrent vers le ciel de plus en plus pâle. Ils avaient de tous temps préparé cet affrontement contre les forces du mal qui vivaient aux portes du désert d'herbe. Hommes, femmes, enfants, ils consacraient une heure par jour, sous la supervision des capitaines, au maniement des armes et aux manœuvres militaires. Ils savaient tous se servir du glaive court, de l'hast à longue pointe, de la masse d'armes, ils avaient tous appris à parer les coups avec les boucliers longs et incurvés, à dégrafer leur callige de combat pour la lancer entre les jambes de l'adversaire. Ils entraînaient leur corps à la course, organisaient des tournois de lutte auxquels chacun participait (y compris les femmes enceintes), se sustentaient d'une nourriture frugale, composée essentiellement de légumineuses, de céréales et de morceaux de viande de phayère. Ils avaient prohibé l'usage des vêtements chauds lors de la saison froide pour ne pas succomber à la tentation de la mollesse. Les mères accouchaient seules près d'une source glacée dans l'eau de laquelle elles plongeaient les nouveau-nés pour éprouver leur résistance. On se servait des faibles, malades et estropiés, pour apprendre aux enfants à achever un adversaire à coups de pierre ou de couteau lors des exercices de simulation de combat. Chaque homme devait trois ans de sa vie au corps de sentinelles et de messagers chargé de surveiller le désert, chaque femme se dédiait pendant deux ans à l'entretien de l'Alarch, et en particulier des canons à propagation lumineuse. Cette vie rude, ascétique, était le prix à payer pour la protection de la magnifique cité de métal que le commandant Al-J Maer avait léguée à leurs ancêtres.

Les légendes qui couraient sur le compte des créatures qui avaient élu domicile aux portes du désert étaient toutes plus effrayantes les unes que les autres : tantôt elles les décrivaient comme des bêtes sauvages et hurlantes à la crinière blanche et à la peau noire, tantôt

comme d'horribles gnomes de l'espace, tantôt comme des démons aux cheveux de feu et aux yeux de glace.

Jamais les capitaines éclaireurs n'avaient poussé la témérité jusqu'à s'aventurer près de l'orée pour voir si la réalité correspondait à la légende, si bien qu'on ignorait totalement sous quelle forme se présenterait l'ennemi.

— Sont-ils aussi hideux que le prétendent les récits des anciens ? demanda Zereya.

— Nous l'ignorons, Révérente, répondit un messager capitaine. Nous ne nous sommes pas approchés assez près pour les observer. Nous savons seulement qu'ils disposent de chariots qui ne requièrent aucune traction animale mais qui produisent un épouvantable vacarme.

L'ancienne hocha la tête d'un air grave et fit un signe de la main. Une dizaine de mètres au-dessus du balcon, une silhouette blanche s'avança sur la plate-forme d'Al-J Maer où se dressait l'autel des prônes. Des volutes de fumée s'élevaient de sept brûle-encens et embaumaient l'air vif du petit matin.

Un silence profond se substitua aux murmures de la foule. Auréolée de l'or de ses cheveux, la prêtresse sortit un petit boîtier noir d'un repli de sa robe et pressa quelques touches du minuscule clavier. Dans un imperceptible grésillement, un rayon de lumière bleue jaillit d'un œil de projection du boîtier, enfla rapidement et se transforma en une sphère scintillante de plus de cinq mètres de diamètre qui engloba l'autel et l'officiante.

Des émulsions lumineuses dansèrent pendant quelques secondes à l'intérieur de la bulle avant de se rassembler et de dessiner les contours d'une image de plus de quatre mètres de hauteur. Bientôt apparut la silhouette holographique et familière d'Al-J Maer, le commandant fondateur de l'Alarch. À chaque assemblée, il venait du fond des âges pour assurer les siens de son éternel soutien.

Les habitants de l'Alarch connaissaient par cœur les paroles qu'il allait prononcer, mais ils les recevaient toujours avec autant de ferveur. L'allure noble, les cheveux gris, les traits altiers et la voix grave de ce géant de lumière les plongeaient dans une extase quasi mystique. Ses yeux sombres semblaient les scruter jusqu'au fond de l'âme. La prêtresse, la gardienne de la Parole Sacrée, était une minuscule tache blanc et or sur le bas de sa toge noire.

— Écoutez-moi, ô mes enfants bien-aimés, écoutez la parole d'un homme qui n'a toujours eu en tête que votre sécurité et votre bonheur, écoutez la voix d'un homme qui a traversé la porte temporelle et dont l'espace a dérobé les deux tiers de l'existence. Les temps viendront sûrement où les êtres maudits qui vivent au bord du désert se répandront dans ces collines et découvriront votre existence. En vérité

je vous le dis, vous n'aurez aucune pitié à attendre d'eux, car ce sont des bêtes assoiffées de sang, des fauves enragés. Qu'ils aient des cheveux blancs ou la peau noire, qu'ils soient contrefaits ou atteints de gigantisme, qu'ils aient des yeux de glace ou des cœurs de pierre, ils s'abattront sur vous comme des lucioles de l'espace sur un naufragé. Aussi je vous en conjure, mes filles et fils bien-aimés, préparez-vous de tous temps à subir leur assaut. Sous l'autorité des capitaines, formez-vous à l'art militaire, fabriquez des armes, apprenez à vous servir des canons à ondes lumineuses, entretenez votre corps. Ne cédez jamais… jamais… jamais… (la prêtresse se départit de son immobilité et tapota le boîtier noir) jamais au serpent lascif qui vous insuffle la faiblesse, la langueur. Vous mes fils, ne gaspillez pas votre semence et consacrez votre vigueur à la défense de l'Alarch. Vous mes filles, n'hésitez pas à refuser votre ventre à votre époux. L'Alarch ne doit à aucun prix tomber entre les mains de ces… entre les mains de ces…

Le message holographique, détérioré depuis des siècles, s'achevait sur ces paroles. La prêtresse pressa de nouveau les touches du clavier du boîtier et la gigantesque silhouette s'évanouit à l'intérieur de la sphère de lumière, dont les contours s'estompèrent peu à peu.

La masse grise de l'Alarch se découpait à présent sur un fond de ciel blême. La première des sept étoiles n'avait pas encore fait son apparition. Un vent violent s'était levé qui ployait les antennes flexibles et les bannières.

— Nous avons plusieurs jours pour apprêter notre riposte, déclara Zereya, mais tenez-vous d'ores et déjà sur le pied de guerre. Abandonnez toute activité qui ne présente aucun caractère d'urgence. Revêtez-vous des calliges de combat, aiguisez les lames des glaives et les fers des lances. Pratiquez l'abstinence. Vous serez informés de nos décisions en temps et en heure utiles.

D'un geste de la main, elle indiqua que le conseil était terminé. Les dix mille membres de l'assistance s'engouffrèrent par la porte principale et se dispersèrent lentement dans les ruelles couvertes et les hexaces de l'Alarch.

*

— Ils sont de plus en plus fatigués, dit Ofry, juché sur son jewal. La grogne gagne l'ensemble de la colonne.

L'étalon noir marchait au pas à côté du chenilleur de tête.

Conformément aux instructions de Rohel, Ofry avait recruté ses hommes parmi d'anciens soldats, des Elsuris et des Sangerlois pour la plupart, limitant volontairement sa troupe à deux cents unités pour ne pas monopoliser un trop grand nombre de jewaux. Ils passaient leur temps à galoper derrière les fuyards – de moins en moins nombreux,

toutefois – qui tentaient de s'extraire de la multitude et de se réfugier sur les collines. L'enfant à la main d'homme s'était montré inflexible envers les déserteurs qui lui avaient été amenés, liés aux pommeaux des selles. Ni les supplications de leur famille ni les interventions d'Eldila ou de dame Melzine n'avaient infléchi sa volonté.

— Vous connaissiez la loi. Ofry, exécute la sentence.

La mort dans l'âme, le Sangerlois s'était emparé du sabre que lui tendait un de ses hommes et, d'un geste mal assuré, avait tranché la tête du premier condamné. Punir immédiatement et sans pitié ceux qui refusent les règles du jeu, septième commandement du traité de manipulation des masses. Le Vioter était devenu leur seul recours dans ce désert et il ne pouvait pas se permettre de leur montrer le moindre signe de faiblesse, et cela d'autant plus qu'il avait une apparence d'enfant. Il se souvenait des paroles des sept premiers fils de l'Arcanoa dans le vaisseau-mère : un grand dessein se construit sur une fondation de sang et de sacrifice. Une phrase qui n'avait pas rencontré d'écho en lui au moment de l'effondrement du vaisseau, mais qui prenait, dans le cœur de l'Enfer Vert, toute sa signification. Il était maintenant leur souverain, leur référence, et il devait couper sans pitié les branches malades pour éviter à l'arbre tout entier de se renverser.

— Leur colère monte et nous ne pourrons bientôt plus l'endiguer, insista Ofry.

— Recrute d'autres hommes.

— Les gens ne comprendraient pas que nous monopolisions d'autres jewaux.

— Tu as le choix : ou les mécontenter ou les pourchasser.

Les deux Banjans suivaient la conversation avec un intérêt non dissimulé. Chaque heure passée en compagnie des descendants des sept premiers fils de l'Arcanoa leur donnait de nouveaux et précieux renseignements sur leurs anciens complanétaires. Le soir, au moment d'établir le campement, pendant que les tribus montaient les tentes et s'affairaient autour des feux, les Banjans se regroupaient, s'asseyaient dans l'herbe et échangeaient leurs impressions. Ils se rendaient compte que plus ils côtoyaient ceux qu'ils avaient autrefois jugés comme des ennemis, et plus augmentait en eux la capacité de les comprendre et de les aimer.

Le septième jour, des Wataris crurent apercevoir des silhouettes menaçantes sur les collines proches. Le bruit se répandit comme une traînée de poudre et des mouvements de panique scindèrent la longue colonne en plusieurs tronçons. La petite phalange commandée par Ofry mit plusieurs heures à rétablir l'ordre.

Le soir du neuvième jour, une bagarre éclata entre d'anciens navigateurs de la tribu de Machidri et un groupe d'agriculteurs du

Jerkill. Les uns et les autres dégainèrent leur épée ou leur sabre. Prévenus par les hurlements des enfants, Ofry et ses cavaliers fondirent sur les belligérants, mais ces derniers, oubliant subitement leurs griefs, s'unirent contre les intervenants et une véritable bataille rangée s'engagea entre les tentes et les feux de camp.

Deux adolescents vinrent en courant prévenir Rohel qui, assis à l'écart, ressuscitait le souvenir à la fois précieux et douloureux de Saphyr. Comme les deux Banjans conducteurs s'étaient retirés avec les leurs, il sauta sur la banquette avant du chenilleur et pressa le bouton du démarreur. Il se tenait pratiquement debout devant le large volant et ses pieds touchaient à peine la pédale de l'accélérateur. Installés sur la banquette arrière, les deux adolescents lui indiquèrent la direction à suivre. Dix minutes plus tard, après avoir louvoyé entre les tentes et les grappes humaines agglutinées autour des feux, ils arrivèrent sur les lieux de l'échauffourée.

Une vingtaine de cadavres jonchaient l'herbe épaisse.

Rohel sauta du chenilleur avant qu'il ne fût complètement à l'arrêt. Son apparition eut pour effet immédiat de pétrifier les combattants. L'épaule d'Ofry s'ornait d'une large corolle pourpre. Livide, le Sangerlois faisait visiblement des efforts surhumains pour tenir son épée et se camper sur ses jambes tremblantes.

Un silence tendu emplissait le désert, à peine troublé par le crépitement des bûches. Les yeux des Machidriens et des Jerkilliens, seuls signes de vie dans leurs visages figés, jetaient des éclats de peur et de haine. Le Messie ne leur arrivait qu'à la taille et ils auraient pu le tuer d'un simple coup de poing, mais ils se sentaient devant lui aussi faibles que des enfants devant leur père.

— Les hordes de Maer peuvent à tout moment s'abattre sur nous, dit Rohel d'une voix calme. Elles n'auront qu'à achever le travail que vous avez entrepris. Parce que vous ne savez pas maîtriser vos nerfs, vous ne serez plus là pour les empêcher de violer vos femmes et de massacrer vos enfants.

Ils baissèrent la tête pour dissimuler les larmes qui leur venaient aux yeux.

— Brûlez les cadavres et soignez les blessés, poursuivit Rohel. Ce soir, la mort n'exigera pas d'autre tribut.

# CHAPITRE X

Le douzième jour, au zénith de Vichkanda, les jewaux des deux hommes d'Ofry partis en reconnaissance rejoignirent la tête de la colonne au triple galop.

Depuis l'algarade ayant opposé les Machidris et les Jerkilliens, aucune autre rixe n'avait éclaté entre les tribus. De même, les tentatives de désertion se faisaient de plus en plus rares. Les fils et filles de l'Arcanoa semblaient enfin avoir admis la nécessité d'une discipline rigoureuse et d'une solidarité sans faille. Ils se rendaient compte qu'ils s'étaient enfoncés trop loin dans l'immensité verte pour songer à rebrousser chemin, que leurs seules chances de survie reposaient désormais sur l'union, sur la cohésion. L'aile grandissante du Messie s'étendait sur eux et ils s'y sentaient en sécurité, davantage en tout cas que s'ils avaient dû errer par petits groupes épars entre les dunes d'herbe. La fermeté de Rohel avait fini par payer : ils lui faisaient dorénavant confiance, il était devenu le roc inébranlable auquel ils pouvaient se river lorsque la peur dissipait leurs repères.

Les deux éclaireurs, des Sangerlois, avaient le regard épouvanté et le teint blême de ceux qui ont frôlé la mort. De fines volutes de vapeur s'élevaient de la robe détrempée des jewaux écumants. La colonne entière, qui s'étirait sur plus de quatre kilomètres, s'immobilisa progressivement. La chaleur lourde accablait hommes et bêtes. De nombreux marcheurs, exténués, se laissèrent tomber à l'ombre des chariots, les gourdes circulèrent de main en main.

— Eh bien, parlez ! ordonna Ofry aux deux éclaireurs.

Il était assis aux côtés de Rohel et d'Eldila sur la banquette arrière du chenilleur. La blessure de son épaule ne s'était pas encore cicatrisée et il lui était pour l'instant interdit de monter à jewal. Ses hommes venaient régulièrement auprès de lui pour recevoir leurs instructions.

Il avait pris conscience que l'inflexibilité de l'enfant à la main d'homme – pas davantage que les autres, il n'avait eu la curiosité de lui demander son nom, comme si le Messie ne pouvait pas être autre chose qu'une entité impersonnelle – avait permis d'épargner des milliers de vies et il n'avait plus marqué aucune réticence à exécuter ses ordres.

— Les hordes sauvages, bredouilla le premier éclaireur. Plus de dix mille individus.

— Elles nous attendent à environ vingt kilomètres de là, ajouta le deuxième.

— Qu'El Sur Abn Arb nous prenne en pitié, murmura Eldila d'une voix blanche.

— Nous ne les avons pas vus de près, reprit le premier éclaireur, mais ce sont des êtres à deux jambes, comme nous. Ils sont disposés en trois lignes, d'une largeur d'un kilomètre et distantes l'une de l'autre d'une centaine de mètres.

— Avez-vous distingué leurs armes ? demanda Rohel.

— Nous avons seulement vu des scintillements provoqués par les rayons des sept étoiles sur des surfaces métalliques.

— Les hordes de Maer sont donc organisées, contrairement à ce que prétendaient les légendes, fit Ofry à voix basse, comme s'il s'adressait à lui-même.

— Et c'est également ce que nous allons faire de toute urgence : nous organiser, affirma Rohel avec force. À partir de maintenant, les hommes d'Ofry seront les officiers de notre armée. Ils répartiront en bataillons tous ceux qui sont aptes à tenir une arme et réquisitionneront l'ensemble des jewaux. Les femmes et les enfants resteront ici et veilleront sur le bétail. Nous reviendrons les chercher à l'issue de la bataille.

— Que se passera-t-il en cas de défaite ? demanda Eldila.

Le Vioter l'enveloppa d'un regard grave et pénétrant.

— Priez vos ancêtres pour que nous ne soyons pas vaincus. Je vous charge, dame Melzine et toi, de maintenir l'ordre et le calme dans le campement.

Eldila hocha la tête et les larmes qui perlaient sur ses cils dévalèrent ses joues brunes.

— Que faisons-nous des Banjans ? lança Ofry en désignant le conducteur et son copilote.

— Laissons-les prendre seuls leur décision. Ils n'ont encore jamais été confrontés à l'expérience de la guerre.

Cependant, pour ces deux-là au moins, la décision était déjà prise : même s'ils n'avaient jamais tenu d'arme, ils iraient se battre sous la conduite éclairée du Messie, en compagnie des descendants des sept premiers fils de l'Arcanoa.

— Et quel sera mon rôle ? demanda Ofry.

— Tu es blessé…

— Hors de question que je reste en arrière !

— En ce cas tu resteras près de moi et tu me serviras d'intermédiaire avec les officiers.

Il n'y eut cette fois aucune vague de panique lorsque les tout nouveaux officiers de l'armée messianique se répandirent le long de la colonne et colportèrent les instructions de Rohel. Les hommes de toutes les tribus approuvèrent d'un simple mouvement de menton, étreignirent longuement leur femme en pleurs et leurs enfants surexcités, s'armèrent de leur épée, de leur sabre, de leur hast ou de leur hache et se rassemblèrent près du chenilleur de tête. Ils ressentaient, au-delà de la peur, un indicible soulagement. L'occasion leur était enfin donnée de chasser hors d'eux-mêmes les créatures mythiques qui hantaient depuis toujours leur subconscient. Leur terreur ancestrale serait bientôt matérialisée sous leurs yeux : ce n'étaient plus des spectres légendaires qu'ils étaient conviés à combattre, mais des adversaires bien réels, une perspective aussi rassurante qu'inquiétante.

Deux mille banjans se joignirent aux hommes des autres tribus. Sur l'ordre du Messie, les officiers affectèrent leurs soldats dans différents corps selon leurs caractéristiques physiques. Les plus grands et les plus massifs, Jerkilliens, Blaniciens, Wataris et Sangerlois, formèrent l'infanterie lourde et reçurent les armes de corps à corps, les épées, les dagues et les haches. Les plus légers et les plus véloces, Elsuris, Matteis et Machidriens, se répartirent entre la cavalerie et l'infanterie légère, et s'équipèrent de sabres et d'hasts. On attribua enfin l'arrière-garde aux plus anciens et aux Banjans, à qui on remit poignards et serpes, des armes destinées principalement à achever les blessés.

Rohel rassembla ensuite les anciens seigneurs et les officiers pour leur expliquer son plan de bataille, basé sur la vitesse de déplacement et la force de percussion des chenilleurs. Les infanteries lourde et légère monteraient à bord des chariots, et les chenilleurs, lancés à toute allure, piqueraient tout droit sur la première ligne ennemie avec pour mission de créer des brèches dans lesquelles s'engouffrerait la cavalerie. Lorsque la première digue aurait été démantelée, on laisserait les Banjans et les anciens s'occuper des blessés et on procéderait de la même manière pour la deuxième, puis la troisième ligne ennemie.

Les soldats vidèrent les chariots de leur contenu, tentes, couvertures, ballots, réserves de bois, vivres, eau, puis les dix-neuf chenilleurs furent amenés près du véhicule de tête. Les conducteurs banjans procédèrent au remplissage des réservoirs. Les bidons s'étaient

vidés à une vitesse effarante, car au ralenti les moteurs se montraient encore plus gourmands que lorsqu'ils tournaient à plein régime, et Rohel craignait de manquer rapidement de carburant.

Comme c'était la première guerre à laquelle ils participaient, et même s'ils captaient les pensées affolées des descendants des sept premiers fils de l'Arcanoa, les Banjans faisaient preuve de leur calme et de leur placidité habituels. Parce qu'ils ignoraient qu'on pouvait trouver la mort sur un champ de bataille, ils avaient pris congé des leurs sans émotion particulière. Ils avaient seulement uni leurs pensées et, comme tous les jours, les femmes et les enfants les avaient assurés de leur soutien, de leur amour. Ils se rendaient compte que le temps était venu de rompre leur isolement. Leur comportement s'apparentait de plus en plus à celui de leurs anciens frères d'Antiter, en compagnie desquels ils recouvraient leurs réflexes d'humains et réapprenaient la violence et la profondeur des sentiments.

Les femmes, les vieillards et les enfants se regroupèrent autour du bétail. Sous les exhortations de dame Melzine d'Eldila et de ses quatre mères, ils montèrent les tentes légères, égorgèrent des bufs, des caprires, et allumèrent des feux pour préparer le déjeuner.

— Les hommes ont faim, dit Ofry.

— Ils ne mangeront qu'à la fin de la bataille. Ils n'en seront que plus féroces. Nous partons immédiatement.

Les fantassins et les Banjans s'entassèrent tant bien que mal dans les chariots et les cavaliers se juchèrent sur les jewaux. Les seigneurs Andry, P'Per-Seng, Almo Giotto, Lull Varell et Xari de Blanic s'installèrent sur les banquettes arrière des chenilleurs. Rohel avait estimé que la présence de leurs anciens dirigeants représenterait une source de motivation supplémentaire pour ses soldats.

Les vingt chenilleurs s'ébranlèrent dans un formidable rugissement et prirent peu à peu de la vitesse. Les jewaux les escortèrent d'abord au trot, puis durent se lancer au grand galop pour ne pas perdre le contact.

De nombreux hommes se retournèrent et saluèrent d'un geste de la main les silhouettes figées des anciens, des femmes et des enfants qui décroissaient rapidement dans le lointain.

*

Les sentinelles de la première ligne de défense avaient rapporté des nouvelles alarmantes : les créatures monstrueuses des portes du désert s'étaient scindées en deux groupes. Les unes étaient restées en arrière pour garder le bétail, les autres s'étaient entassées dans des chariots tractés par les engins terrifiants qu'avaient mentionnés les premiers rapports des capitaines éclaireurs.

Les guerriers de l'Alarch avaient dégrafé l'attache principale de leur callige de combat, munie de billes métalliques cousues dans un revers. Désormais il leur suffirait de tirer d'un coup sec sur le pan de tissu qui dépassait pour la retirer et la jeter dans les jambes de leurs adversaires. Les poitrines de certaines femmes étaient comprimées sous un étroit bandage, d'autres préféraient se battre le torse nu pour garder leur entière liberté de mouvement.

Les rayons étincelants des sept étoiles, encore haut dans le ciel, se réfléchissaient sur les miroirs lisses des boucliers et portaient le métal au seuil de l'incandescence. Ils serraient nerveusement le pommeau de leur glaive, la hampe de leur lance ou le manche de leur masse d'armes. Postés quelques mètres devant la ligne, immobiles, les capitaines tentaient de deviner la position de l'ennemi à la progression des grondements colportés par la brise. Les phayères renâclaient, donnaient des coups de sabot, poussaient des grognements apeurés et leurs cavaliers, pour l'instant à pied, rencontraient des difficultés grandissantes à les maîtriser.

Les sept commandants de bord et les gardiennes de la Parole Sacrée d'Al-J Maer s'étaient enfermés dans la salle du conseil, d'où ils pourraient suivre l'évolution de la bataille grâce au système de vision à distance et orienter les canons à propagation lumineuse en fonction des besoins de leurs troupes. Les guerriers de la première ligne, les plus exposés, se raccrochaient à l'espoir que les ondes destructrices surgiraient en temps opportun de l'Alarch et sèmeraient la panique dans les rangs des assaillants. Cependant, nul ne savait si les canons, qui n'avaient pas été utilisés depuis plus de vingt siècles, étaient toujours en état de fonctionnement.

Les engins ennemis firent leur apparition à l'horizon. D'abord simples points noirs, ils grossirent à vue d'œil entre les dunes d'herbe. Ils avançaient plus vite que le plus véloce des phayères. Il y avait quelque chose d'implacable, de terrifiant, dans la progression de ces monstres métalliques contre lesquels les armes blanches paraissaient insignifiantes, dérisoires.

Les guerriers de l'Alarch distinguèrent bientôt des silhouettes dans les remorqueurs et les trains de chariots. Le conseil des sept commandants de bord n'avait pas prévu que les êtres des portes du désert seraient dotés d'une technologie sophistiquée. L'Alarch les avait toujours décrits comme des créatures inhumaines, bestiales, et avait été à mille lieues d'imaginer qu'ils disposeraient de moyens logistiques supérieurs aux siens.

Ils jetaient des coups d'œil de plus en plus fréquents par-dessus leur épaule. Ils apercevaient la deuxième ligne de défense établie une centaine de mètres plus loin et principalement composée d'anciens et d'adolescents. Ils ne voyaient pas le troisième cordon formé par les

enfants et les vieillards, celui que ne devait à aucun prix atteindre l'ennemi, celui pour lequel ils étaient prêts à se battre, à mourir s'il le fallait. Mais à quoi serviraient le courage et la force du désespoir face aux machines infernales qui fondaient sur eux ?

Le rugissement des moteurs, doublé d'un grondement sourd, déchirait le silence et leur vrillait les tympans. Les engins n'étaient plus maintenant qu'à trois cents mètres de leurs cibles. On apercevait, dans les effluves de chaleur abandonnés par leur sillage, les formes minuscules, sombres et tremblantes de cavaliers déployés sur toute la largeur de l'horizon.

Un homme lâcha son glaive, son bouclier, et se mit à courir en direction de la deuxième ligne. Un capitaine s'en aperçut, éperonna sa monture et se lança à sa poursuite. Le phayère, un grand mâle au poil luisant et au mufle rose, le rattrapa en une poignée de secondes. Le capitaine arma son glaive et l'abattit sur le cou du fuyard, dont la tête vola dans les airs et roula dans l'herbe sur une distance de dix pas. Un panache de sang jaillit du corps décapité qui effectua encore trois pas mécaniques avant de s'effondrer.

Les autres n'osèrent pas sortir du rang malgré l'envie qui les en pressait. Glacés d'épouvante, ils regardèrent les roues des redoutables véhicules arracher des mottes de terre et déchiqueter les brins d'herbe.

*

— C'est de la boucherie ! hurla Ofry.

Il venait de se rendre compte que les créatures monstrueuses et sanguinaires du désert n'étaient que des hommes et des femmes vêtus de simples pagnes de tissu. Dans quelques secondes, les chenilleurs les percuteraient de plein fouet et les écraseraient avec leurs boucliers, leurs glaives, leurs masses d'armes et leurs lances.

D'où il se trouvait, il distinguait très nettement l'épouvante qui déformait leurs traits. Les cheveux giflés par le vent, il jeta un regard de biais à l'enfant à la main d'homme, assis sur la banquette arrière, impassible.

Cette conception de la guerre révoltait le Sangerlois. Il avait envie de faire signe à ses adversaires alignés de se disperser, de fuir, d'esquiver les capots meurtriers des chenilleurs. Quel qu'il fût, l'ennemi devait avoir l'opportunité de montrer sa bravoure au combat.

— C'est de la boucherie, répéta-t-il.

Le Vioter leva sur lui des yeux à la fois sévères et contrits, mais il ne répondit pas. Il avait immédiatement compris, en découvrant les soldats de la ligne de défense, en constatant que la moitié d'entre eux étaient des femmes, que les légendaires et effrayantes hordes sauvages n'étaient en réalité que les membres d'un peuple humain ou assimilé

ayant élu domicile dans le désert. Il avait également eu l'intuition d'avoir été manipulé par les sept premiers fils de l'Arcanoa : ils avaient voulu et préparé cette guerre depuis plus de vingt siècles et s'étaient servis de l'enfant à la main d'homme comme d'un détonateur pour atteindre un but connu d'eux seuls.

Un grand dessein se construit sur une fondation de sacrifice et de sang… Même si cette maxime se vérifiait sur tous les mondes que Rohel avait visités, qu'ils fussent mutants ou humains, les sept premiers fils de l'Arcanoa avaient fait preuve en la circonstance d'un cynisme effarant. Il était maintenant persuadé que la faille de vide, le but théorique de la traversée du désert d'herbe, recouvrait une autre réalité, plus symbolique, dont l'explication se trouvait probablement de l'autre côté de ces trois lignes de défense. Il lui semblait déceler une gigantesque masse sombre dans les lointains effluves de chaleur, mais il ne savait pas si c'était une simple colline ou une construction artificielle.

À cet instant, alors que les chenilleurs séparés les uns des autres par un intervalle de cinquante mètres étaient sur le point d'entrer en contact avec la ligne de défense, un signal d'alarme se déclencha dans un recoin de sa tête. Ces hommes et ces femmes demi-nus qui offraient leur corps aux chenilles des véhicules constituaient des cibles trop évidentes.

Des leurres.

Troublé, Rohel se leva, tenta de percer l'horizon du regard mais ne discerna rien d'inquiétant ou même de simplement anormal. Il se retourna et vit que les chenilleurs avaient largement distancé les trois mille cavaliers lancés au grand galop et déployés sur un front de plusieurs centaines de mètres. En revanche, il ne distingua pas les Banjans ni les anciens de l'arrière-garde qui avaient été débarqués quelques kilomètres plus tôt et qui gagnaient à pied le champ de bataille. Il avait escompté que les descendants des membres de l'équipage de l'Arcanoa, qui n'avaient aucune expérience des armes, arriveraient après la tuerie et n'auraient pas à prendre part aux combats.

Un éclair aveuglant et silencieux déchira soudain le fond céruléen du ciel et frappa de plein fouet le chenilleur voisin de celui de Rohel. L'onde lumineuse à haute tension pulvérisa le véhicule qui se volatilisa dans une gerbe de particules incandescentes. Les deux conducteurs banjans et leur passager, le seigneur Xari de Blanic, furent instantanément réduits en cendres. Une âcre odeur de métal en fusion et de chair calcinée se répandit dans l'air surchauffé.

L'onde se propagea, embrasa le bois du premier chariot dont les composants métalliques prirent une teinte rougeoyante. Les hommes serrés sur les banquettes sentirent une chaleur intolérable monter le

long de leurs jambes, envahir leur bassin, leur poitrine, leur tête. Leurs veines et leurs artères se dilatèrent, éclatèrent. Le sang jaillit de leurs narines, de leurs orbites, leurs cheveux s'enflammèrent, leur peau se noircit, se rétracta comme un papier léché par le feu. L'onde perdait de son énergie destructrice au fur et à mesure qu'elle progressait, mais elle parvint à incendier les quatre chariots suivants et à tuer tous leurs occupants. Le train privé de remorqueur, déséquilibré, se coucha dans l'herbe dans un horrible grincement. Éjectés, épouvantés, les fantassins roulèrent sur le sol et s'empêtrèrent les uns dans les autres.

Les guerriers de la première ligne de défense reprirent tout à coup espoir et poussèrent des clameurs de joie. Le temps n'avait pas altéré la puissance de feu de l'Alarch et les gardiennes de la Parole Sacrée d'Al-J Maer avaient accompli les gestes justes pour lui redonner vie.

— Un canon à ondes lumineuses ! hurla Rohel.

Il plongea par-dessus l'épaule du conducteur et agrippa le volant auquel il donna un brusque quart de tour. Lancé à plus de quatre-vingts kilomètres/HU, le véhicule effectua une terrible embardée. La chenille droite décolla du sol et resta un long moment suspendue avant de retomber lourdement au sortir de la courbe. Le front de Rohel heurta le volant et un ruisseau de sang coula de son arcade sourcilière ouverte. Une violente secousse ébranla le train de chariots, mais, en dépit de la brutalité de la manœuvre, aucun d'eux ne se renversa.

Un deuxième rayon lumineux traversa l'espace et atterrit à quelques mètres du chenilleur, à l'endroit où il s'était tenu une seconde plus tôt. Il percuta le sol dans lequel il creusa une cavité noire et fumante.

Aveuglé par le sang, Rohel se redressa.

— Avance en louvoyant ! cria-t-il à l'adresse du Banjan.

Ce dernier hocha la tête. Il avait compris qu'une arme lointaine et invisible les avait pris pour cible et qu'il fallait à tout prix sortir de la ligne de mire. Bien que la conduite requît une grande partie de ses facultés mentales, il s'efforça de transmettre ses pensées aux autres pilotes banjans. Il ne put toutefois empêcher une nouvelle rafale d'ondes de pulvériser cinq chenilleurs, dont les trains de chariots s'enflammèrent et versèrent sur le flanc.

Sur un ordre des capitaines, la ligne de défense se brisa et les cavaliers de l'Alarch se précipitèrent sur les adversaires enchevêtrés les uns dans les autres. Même si les êtres des portes du désert ne ressemblaient pas aux créatures effrayantes des récits légendaires, il fallait les massacrer sans pitié. Le tir de barrage des gardiennes de la Parole Sacrée d'Al-J Maer avait rempli son office : il avait détruit six machines qu'ils avaient d'abord crues invincibles et enrayé la progression des autres, qui avaient rompu leur bel ordonnancement et

tournaient sur elles-mêmes comme des animaux pris au piège. Les sabots des phayères, les lances et les masses d'armes s'abattirent sur les ennemis avant que ceux-ci aient eu le temps de se relever. Ils constituaient des adversaires particulièrement faciles à achever car la fulgurance des ondes lumineuses les avait pétrifiés et ils ne disposaient pas de boucliers protecteurs. De plus, leur cavalerie était encore trop loin pour leur prêter main-forte.

— Il faut quitter les chariots et les combattre au corps à corps ! cria Rohel en essuyant d'un revers de manche le sang qui lui dégoulinait sur les yeux.

Comme si le conducteur banjan épousait spontanément le cours de ses pensées, il écrasa la pédale de frein jusqu'à ce que le chenilleur s'immobilise dans un long grincement. Ofry se tourna vers les chariots et, à grand renfort de gestes, ordonna aux hommes de descendre. Revenu de sa stupeur, le Sangerlois n'était dans le fond pas mécontent de la tournure des événements. Ces rayons maléfiques qui tombaient du ciel réduisaient à néant l'avantage procuré par les chenilleurs et les invitaient à un noble affrontement.

Les rugissements des moteurs se turent et firent place au martèlement sourd des sabots, aux gémissements des agonisants et aux cliquetis des armes. Une salve d'ondes détruisit encore quatre chenilleurs et trains de chariots désertés par leurs occupants et faucha, plus loin, des dizaines de jewaux. Rohel estima que les batteries étaient au nombre de deux et qu'environ trois minutes leur étaient nécessaires pour recharger leurs réserves d'énergie lumineuse.

Les soldats de l'Arcanoa avaient l'avantage du nombre mais, démunis de bouclier et donc davantage exposés, ils refluaient dans le plus grand désordre. Les froissements du fer, les ahanements des combattants, les râles des blessés composaient un fond sonore lancinant, hypnotique. Les guerriers de l'Alarch dégrafèrent leurs calliges et les lancèrent dans les jambes de leurs adversaires. Pris au dépourvu, entravés par ces morceaux d'étoffe, les Sangerlois, Jerkilliens, Wataris, Blaniciens de l'infanterie furent aussitôt submergés et criblés de coups de lance ou de glaive. Une lourde odeur de sueur et de sang envahit le champ de bataille.

Échevelées, nues, empourprées de la tête aux pieds, les femmes se montraient particulièrement féroces, peut-être parce que, mieux que les hommes, elles défendaient avec l'énergie du désespoir leurs enfants restés en arrière. Elles esquivaient les coups, maniaient leur arme avec une rare adresse, poussaient de petits cris suraigus lorsqu'elles plongeaient le fer de leur lance ou de leur glaive dans les gorges ou les ventres ennemis. Leurs seins tressautaient à chaque coup qu'elles portaient.

Ofry s'était d'abord tenu prudemment à l'écart mais, n'y tenant

plus, il avait dégainé son épée et s'était lancé dans la mêlée. Le sang coulait de sa blessure rouverte et maculait le haut de sa combinaison grise. Chacun de ses mouvements lui arrachait des grimaces. Non loin de lui, l'épée de son père, le seigneur Andry, tournoyait sans relâche et opérait de véritables ravages dans les rangs opposés. Les corps jonchaient par dizaines l'herbe rougie.

Isolé, Rohel avait ramassé une dague tombée dans l'herbe, une arme légère, la seule que son corps d'enfant pouvait manier aisément. Dans quelques minutes, les cavaliers de l'Arcanoa, les Elsuris, les Machidriens et les Matteis, auraient opéré leur jonction. Il voulait espérer que leur renfort inverserait le cours de la bataille, mais il en doutait. Contrairement à ses troupes, composées en majorité de soldats inexpérimentés et harassés par douze jours de marche, l'armée ennemie se mouvait en bon ordre, comme une phalange rompue depuis toujours aux manœuvres et techniques de combat. Nus mais protégés par leurs boucliers, ils avançaient par groupes de trois ou de quatre, et, pendant que l'un lançait sans relâche son vêtement lesté entre les jambes des adversaires, les autres exterminaient avec promptitude les hommes aux cheveux blancs ou à la peau noire tombés à terre.

Ils ne s'étaient pas, pour l'instant, préoccupés de Rohel, probablement parce qu'ils répugnaient à s'en prendre à un enfant, mais deux femmes et un homme se dirigèrent vers lui. Il lut la frénésie du meurtre dans leurs yeux clairs. La sueur et le sang collaient les longs cheveux clairs des femmes sur leurs tempes, sur leurs épaules, sur leurs seins. L'homme, au crâne rasé et luisant, au corps entièrement glabre, brandissait une masse d'armes dont la boule hérissée de piquants tournoyait au-dessus de sa tête. La bouche barrée d'un rictus hideux, ils ressemblaient à présent aux créatures sauvages et monstrueuses décrites par les légendes de l'Arcanoa.

Rohel essuya le sang de son arcade, balaya les environs du regard et s'aperçut que le premier de ses partisans – Ofry, qui tenait quatre adversaires en respect en dépit de son épaule blessée – se trouvait à plus de trente pas de lui. Il contourna le chariot renversé, enjamba la barre métallique de liaison. De l'autre côté, il tomba sur un phayère immobile. Le bras du cavalier, armé d'une courte lance, se détendit.

Rohel plongea sur le côté pour esquiver le fer acéré, qui se planta dans le bois du chariot. Il roula sur lui-même et se rétablit sur ses jambes quelques mètres plus loin.

Une des deux femmes se dressait devant lui, le glaive levé.

# CHAPITRE XI

Au travers de ses cils empoissés de sang, Rohel entrevit le scintillement de la lame qui s'abattait sur lui, le visage de la femme fleuri d'un rictus, les éclats de démence qui dansaient dans ses yeux.

Il ébaucha une feinte d'esquive, suffisante pour inciter son adversaire à modifier la trajectoire de son glaive, qui manqua sa cible d'un demi-mètre, puis il s'avança d'un pas et, d'un coup de dague vif et précis, lui incisa le bas-ventre sur toute la largeur.

Les yeux de la femme se dilatèrent de douleur et d'horreur. Elle lâcha son arme, posa les mains sur le bas de son abdomen mais ne parvint pas à retenir les entrailles qui s'échappaient de la plaie béante. Elle tomba à genoux en poussant de petits gémissements d'animal blessé. Rohel fut envahi de l'atroce sensation d'avoir éventré sa mère, sa sœur ou encore Saphyr. Quel vent mauvais l'avait poussé à meurtrir une femme, une dispensatrice de vie, un pont jeté entre les cieux et les terres ? Les humanités étaient-elles condamnées à sombrer dans les fleuves de larmes, de sueur et de sang qu'elles ne cessaient de grossir ? Il prit conscience que les hommes avaient préparé de tous temps l'avènement des Garloups, que les créatures issues des trous noirs n'étaient que les reflets de leur fureur destructrice.

La deuxième femme et l'homme armé de la masse d'armes, fous de rage, se précipitèrent à leur tour sur Rohel. Tout en reculant, il dansa sans cesse d'une jambe sur l'autre pour esquiver la sphère hérissée qui sifflait à quelques centimètres de sa tête. Les muscles de l'homme saillaient sous sa peau luisante. Il maintenait son bouclier rond à hauteur de son bassin, comme pour protéger en priorité ses attributs virils. Sous l'emprise de la colère, il ne se rendait pas compte qu'il gênait la progression de sa compagne, obligée de rester en arrière pour ne pas être touchée par les moulinets de la masse d'armes. Il

permettait à Rohel de se concentrer sur un seul adversaire à la fois, un principe immuable des combattants d'Antiter.

Le roulement de sabots se rapprochait rapidement, couvrant désormais les bruits confus des corps à corps. L'homme commençait à perdre patience : il ne parvenait pas à ajuster ce frêle et insaisissable enfant doté d'une main d'homme. S'il était relativement facile de modifier la trajectoire d'un glaive, il en allait tout autrement avec une masse d'armes, à cause de l'inertie centrifuge générée par les mouvements tourbillonnants de la sphère. Au moment où il voulut changer sa manière de frapper, l'enfant, comme s'il avait instantanément percé ses intentions, lui plongea entre les jambes et lui sectionna le tendon d'un talon de la pointe de sa dague. Une douleur fulgurante monta de sa cheville, qui se déroba sous lui. Il tenta alors de transférer le poids de son corps sur sa jambe valide, mais la lame effilée s'enfonça dans le défaut de son genou.

Rohel se jeta de tout son long sur le côté pour éviter de rester coincé sous le corps de son adversaire qui s'affaissait dans l'herbe, puis il se retourna comme un chat et planta sa dague jusqu'à la garde dans la poitrine offerte. Une série de spasmes secoua l'homme qui hoqueta, vomit un flot de sang et redressa une dernière fois le torse avant de retomber inerte sur le dos.

Rohel ne laissa pas le temps à la deuxième femme de recouvrer ses esprits. « Refuse de subir, prends l'initiative en toutes circonstances », disait sans cesse Phao Tan-Tré. Il se rendit compte qu'il ne s'était jamais posé la question de savoir si son vieil instructeur avait échappé aux Garloups. Peut-être attendait-il son ancien élève dans les montagnes du continent Sud d'Antiter ? Peut-être l'aidait-il en ce moment précis, lui insufflait-il l'énergie nécessaire à la poursuite de sa quête ? Peut-être perpétuait-il le mariage du ciel et de la terre dans une grotte ignorée des hommes et des dieux ?

Ébahie par la rapidité et l'adresse de l'enfant, la femme n'avait pas la présence d'esprit de mettre à profit son allonge supérieure. Abritée derrière son bouclier rectangulaire, elle reculait à petits pas, permettant à Rohel de raccourcir la distance. Elle brandit son glaive, mais sans la force de conviction nécessaire. La terreur se lisait dans ses yeux clairs. Elle semblait parer d'un pouvoir surnaturel cet étrange adversaire qui lui arrivait pourtant à la poitrine et dont le champ de vision était considérablement rétréci par le sang qui lui bouchait l'œil droit.

Il ne souhaitait pas la tuer. L'odeur de la mort commençait à l'écœurer. Il feignit de la frapper au ventre, geste qui suffit à la déséquilibrer, et lui transperça la cuisse en essayant de ne pas lui trancher l'artère fémorale. Elle poussa un hurlement déchirant et bascula à la renverse. Son glaive et son bouclier lui échappèrent des

mains. Non loin d'elle, l'homme continuait de se vider de son sang, et la première femme, les joues brouillées de larmes, les lèvres tremblantes, agonisait dans d'atroces souffrances.

À cet instant, Le Vioter sentit une présence dans son dos. Il se retourna et se retrouva face au cavalier qui était descendu de son phayère, avait récupéré sa lance et le couchait en joue. Il voulut battre en retraite, mais se prit les pieds dans les jambes de la femme blessée et tomba à son tour sur le dos. Le choc lui coupa le souffle. Un sourire cruel se dessina sur les lèvres du cavalier, encore vêtu de son pagne contrairement aux fantassins. Sans quitter des yeux le fer de la lance, Rohel se dégagea du corps qui l'entravait et rampa dans l'herbe sur les épaules et les fesses.

— Petit démon ! gronda le cavalier.

Il parlait l'universel, une langue dérivée de l'antiterrien. Une simple coïncidence, peut-être, car la langue des origines était la plus répandue sur les mondes recensés, mais elle confortait Rohel dans l'idée que cette guerre était la conséquence d'une épouvantable méprise, créée et entretenue par les fondateurs de l'Arcanoa.

Il distingua une forme sombre et mouvante derrière le cavalier, dont le sourire se figea tout à coup : la lame recourbée d'un sabre s'était abattue sur sa nuque, lui avait entaillé le cou sur les deux tiers de sa profondeur, et sa tête, entraînée par son propre poids et maintenue à son tronc par une étroite bande de chair, s'affaissa sur sa poitrine avec laquelle elle forma un angle insolite. Il oscilla un long moment avant de s'écrouler. Lorsqu'il toucha le sol, sa tête se détacha enfin de son corps.

— Montez derrière moi ! fit une voix.

L'Elsuri, juché sur un jewal gris, se pencha sur le côté, saisit la main tendue de Rohel et le hissa en force sur l'échine de sa monture. La cavalerie de l'Arcanoa était enfin arrivée à la rescousse. Si elle n'avait pas totalement retourné la situation, elle avait en tout cas enrayé le mouvement général de recul de l'infanterie et créé un nouvel équilibre de forces.

Les guerriers de l'Alarch avaient perdu l'avantage que leur conféraient leurs calliges, pratiquement toutes déchirées et hors d'usage. Les soldats de l'Arcanoa, galvanisés par le renfort de la cavalerie, avaient repris courage, oublié leur fatigue, leur peur. Du haut du jewal, Rohel tenta d'identifier des visages çà et là, mais ils étaient tellement couverts de sang qu'ils en devenaient méconnaissables. Les haches, les hasts, les épées, les sabres, les glaives, les masses d'armes et les boucliers se heurtaient avec une violence inouïe, les vibrations des métaux se propageaient dans les bras, meurtrissaient les épaules et les nuques, les crampes envahissaient les muscles. Les flancs rebondis et luisants des bêtes se

frottaient les uns contre les autres. Phayères et jewaux, affolés par la chaleur, le bruit et l'odeur de la mort, hennissaient, donnaient des coups de tête, ruaient des quatre membres, désarçonnaient leur cavalier.

Par-dessus son épaule, l'Elsuri jeta un regard perplexe à Rohel. La poussière déposait un voile gris sur ses cheveux bouclés, son visage émacié et sa longue tunique remontée sur ses cuisses brunes. Ses grands yeux noirs brillaient d'une fièvre mêlée de frayeur et de fatigue.

— Je vais vous déposer à l'abri, Messie, proposa-t-il d'une voix sourde.

Rohel découpa un pan de la manche de sa combinaison et le posa sur son arcade. Puis il s'assura rapidement que le transmetteur holographique de la prophétesse Athna n'était pas tombé de sa poche intérieure.

— Non, dit-il. Je dois trouver un moyen de mettre un terme à ce massacre.

Une telle confusion régnait sur le champ de bataille que les artilleurs des canons à propagation lumineuse n'osaient désormais plus tirer de peur de toucher les leurs. Mais Rohel savait qu'au cas où ses soldats réussiraient à enfoncer la première ligne de défense, ils seraient de nouveau soumis au terrible bombardement et décimés avant d'avoir eu le temps d'atteindre la deuxième ligne.

Il aperçut, dans le lointain, les silhouettes incertaines des Banjans et des anciens de l'arrière-garde. Combien y aurait-il de morts avant que ces hommes et ces femmes prisonniers d'un lointain passé, victimes de leur ignorance, prennent conscience de leur folie ?

Il décida de tenter son va-tout.

— Descends ! ordonna-t-il à l'Elsuri.

— Mais…

— Descends !

L'Elsuri inclina la tête et s'exécuta. Rohel prit sa place sur la selle, saisit les rênes et, sans même prendre le temps d'ajuster les étriers, éperonna les flancs de sa monture. Le jewal partit au galop et piqua tout droit vers le sombre cœur de la bataille.

*

Ofry frappait de façon mécanique, comme si ses bras et ses jambes ne lui appartenaient plus. À force de parer et donner des coups, son corps tout entier était devenu un puits de douleur. Sa blessure à l'épaule et d'autres plaies, moins profondes, l'élançaient de manière cuisante au moindre de ses mouvements.

Il avait été soulagé de recevoir le renfort de la cavalerie car

dorénavant il n'affrontait plus qu'un ou deux adversaires à la fois.

Exténué, il se rendait compte que les rangs ennemis commençaient également à se ressentir de la fatigue, qu'hommes et femmes de l'armée adverse éprouvaient visiblement le besoin de se reposer. De temps à autre, ils rompaient et battaient en retraite pour s'octroyer, le genou en terre, un temps de récupération. Le Sangerlois avait perdu de vue son père, le seigneur Andry, emporté par les vagues humaines qui ondulaient autour de lui.

Il dévia la pointe de la lance de la femme qui lui était opposée – plutôt jolie pour une sauvageonne des hordes de Maer – et frappa d'estoc au niveau de la gorge. Elle eut le réflexe de lever son bouclier, mais découvrit de ce fait son bassin et le bas de son ventre. Ofry vit instantanément l'ouverture, mais retint son épée. Il n'avait pas le cœur à la tuer. Il aurait eu l'impression de commettre un crime contre l'humanité, contre l'esprit. Elle comprit qu'il l'avait épargnée, baissa son bouclier et demeura pétrifiée, offerte. Cet homme élancé aux cheveux blancs, aux yeux jaunes et à la peau cuivrée n'avait rien d'un monstre des portes du désert. Il éprouvait des sentiments humains, il semblait las, comme elle, comme tous ses compagnons de l'Alarch, de répandre le sang.

Des cris perçants attirèrent tout à coup leur attention. D'un bref regard, ils s'accordèrent une trêve tacite et mutuelle, levèrent la tête et aperçurent un jewal gris lancé au galop qui creusait un large sillon au milieu du champ de bataille.

— Cessez le combat ! Cessez le combat ! hurlait une voix enfantine.

Ofry reconnut la silhouette recroquevillée sur l'échine du jewal. L'enfant à la main d'homme jetait délibérément sa monture entre les grappes humaines pour les séparer et les inciter à mettre fin aux hostilités. Parfois, lorsque les combattants refusaient de s'écarter, les membres antérieurs ou le poitrail du jewal paniqué les heurtaient brutalement et les envoyaient rouler sur le sol.

— Je suis le Messie, l'enfant à la main d'homme ! Je vous ordonne de cesser le combat !

Il mettait une telle force de conviction dans sa voix, dans son attitude, que les ennemis eux-mêmes, interloqués, se reculaient instinctivement et baissaient leur arme. Qu'ils fussent de l'Alarch ou de l'Arcanoa, aucun d'eux ne songea à exploiter l'immobilité des adversaires, désormais sans défense.

— Cessez le combat !

L'autorité qui émanait de cet enfant à la chevelure brune bouclée et aux yeux verts subjuguait les capitaines de l'Alarch. Il brandissait sa main gauche, disproportionnée par rapport au reste de son corps, comme un étendard, comme un sceptre.

Les combats cessèrent peu à peu sous les véhémentes exhortations du Messie. Il semblait répandre une onde pétrifiante qui s'étendait progressivement à l'ensemble des protagonistes. Les quelques irréductibles qui s'obstinaient à en découdre prirent subitement conscience de l'absurdité de leur entêtement et déposèrent à leur tour les armes.

Le désert s'emplit bientôt de statues. Les Banjans et les anciens, qui opéraient leur jonction, appréhendèrent immédiatement la situation et s'immobilisèrent. Les gémissements des blessés s'élevèrent dans le silence mortuaire qui s'étendait sur le champ de bataille. Les cavaliers descendirent de leur jewal ou de leur phayère. Les larmes vinrent aux yeux d'Ofry lorsque, jetant un bref regard autour de lui, il découvrit les quelque deux mille cadavres des deux camps qui jonchaient l'herbe rougie par le sang. Il tenta en vain de repérer le seigneur Andry parmi les survivants.

La femme, exténuée, avait le regard vide et les traits tirés. Son glaive et son bouclier pendaient au bout de ses bras. Elle semblait ne pas s'apercevoir que le sang coulait en abondance de la large estafilade qui lui barrait le sein gauche.

Deux des sept étoiles entamaient leur course descendante dans la voûte céleste striée de rosaces et de zébrures orangées. Le long hennissement d'un jewal retentit comme un signal funèbre. Un chariot renversé achevait de se consumer dans une odeur de bois brûlé.

Le jewal gris s'avança au pas entre les formes figées.

— Je suis l'enfant à la main d'homme, le Messie ! déclara Rohel (sa voix haut perchée portait loin et prenait une résonance insolite dans le silence). Je m'adresse à vous, vous qui défendez avec tant d'acharnement votre territoire. J'ai traversé l'espace pour guider les sept tribus de l'Arcanoa dans le désert. Nous pensions nous heurter à des hordes sauvages, à des créatures bestiales, diaboliques, mais nous avons commis une erreur. Vous avez la même apparence que nous, vous parlez la même langue que nous. Vous n'êtes pas des monstres, nous non plus, et cette bataille est inutile. Nous voulons seulement traverser le désert et nous rendre près de la grande faille de vide. Je souhaite maintenant rencontrer ceux qui vous gouvernent.

Un long moment de silence suivit cette déclaration, puis un capitaine s'approcha du jewal et dit :

— Notre mission est de vous empêcher de pénétrer dans l'Alarch, pas de vous y introduire.

— Voici donc mes propositions : nos deux armées resteront ici, l'une à côté de l'autre pour éviter aux nôtres d'être frappés par les ondes lumineuses des canons, et quelques-uns de vos officiers escorteront notre délégation jusqu'à votre cité. Je veux seulement demander audience à vos dirigeants et tenter de trouver un terrain

d'entente pour arrêter cette boucherie.

Ses paroles soulevaient un vent d'espérance dans l'esprit des soldats de l'un et l'autre camp. Ils l'aimaient, ils le vénéraient pour avoir pris cette initiative, pour avoir interrompu la bataille avec la seule arme de sa volonté. À leurs yeux, il prenait soudain sa véritable dimension de Messie, d'envoyé des prophéties, d'être de légende, et le sang qui s'était coagulé autour de son œil était le signe de sa vulnérabilité, de son humanité, et donnait encore plus de prix à ses actes.

Les capitaines se consultèrent du regard. Ils avaient déjà pris leur décision, mais ils ressentaient encore le besoin de s'entourer de précautions, ils ne voulaient pas être les traîtres qui introduiraient le serpent dans leur cité de l'Alarch.

— L'ambassade ne devra pas comporter plus de cinq personnes, dit l'un d'eux.

— Cela me convient, répondit Rohel. Mais quelle garantie me donnez-vous que vos canons n'ouvriront pas le feu sur les tribus de l'Arcanoa ?

— Nos guerriers seront avec les vôtres. Le conseil des commandants de bord ne ferait pas tirer sur les siens.

— Sur la plupart des mondes que j'ai visités, les dirigeants ne s'embarrassent pas de sentiments.

Le capitaine désigna le désert d'un ample mouvement du bras.

— Il ne s'agit pas de sentiments mais de bon sens. Qui se montrerait assez stupide pour éliminer à coups de canon les forces vives de l'Alarch ?

— J'aperçois plus loin d'autres lignes de défense, fit observer Rohel.

Le capitaine hésita à répondre, puis il estima qu'il pouvait accorder sa confiance à cet enfant qui parlait comme un sage.

— Des vieillards, des adolescents, des enfants…

Rohel comprit pourquoi ces hommes et ces femmes avaient déployé une telle ardeur pendant la bataille. Ils constituaient le seul véritable rempart contre les assaillants et, conscients que l'avenir de leurs enfants reposait sur leur seule bravoure, ils allaient jusqu'au bout du terrible sacrifice exigé d'eux.

Le regard de Rohel erra sur les corps fourbus, meurtris, ensanglantés, de ces guerriers magnifiques et nus, et il leur voua une tendresse pénétrée de respect.

Il aurait aimé être le princeps d'un peuple comme celui-là.

*

Assis dans l'un des deux chariots remorqués par le chenilleur, les

huit capitaines de l'Alarch ne semblaient guère rassurés. Dans l'autre avaient pris place Rohel, Ofry, les seigneurs Lull Varell et P'Per-Seng.

Une heure plus tôt, Ofry avait découvert le corps inerte du seigneur Andry, le cœur transpercé par un hast ennemi. Un sentiment de révolte avait d'abord submergé le Sangerlois, puis des larmes silencieuses et résignées avaient roulé sur ses joues. Il était désormais le dernier homme de la famille de Saint-Gerl qui avait régné depuis plus de vingt siècles sur la tribu. Il craignait que sa mère, dame Melzine, ne se laisse dépérir de chagrin lorsqu'elle apprendrait la nouvelle.

Avant de partir, Rohel avait ordonné aux soldats de l'Arcanoa et aux guerriers de l'Alarch de soigner les blessés et d'enterrer les morts. Ils avaient donc creusé des fosses avec des outils de fortune, des planches de bois ou des barres de fer arrachées aux chariots renversés, et y avaient entassé les cadavres. Ils n'avaient pas fait de distinction tribale et, parfois même on avait jeté des corps appartenant aux deux camps dans la même excavation.

Ofry aurait voulu donner à son père une sépulture digne d'un seigneur, brûler cérémonieusement son corps comme l'exigeait la tradition sangerloise, mais, se pliant aux circonstances, il laissa les soldats l'emporter et l'ensevelir dans une fosse en compagnie de Jerkilliens, de Wataris, de Matteis, de Machidriens et d'Elsuris anonymes. Il se recueillit et lui rendit un dernier et silencieux hommage.

La femme qu'il avait épargnée s'était approchée de lui et lui avait posé la main sur l'avant-bras.

— Quelqu'un de ta famille ?

— Mon père…

Elle avait hoché la tête puis avait ajouté, avant de s'éloigner :

— En me laissant la vie sauve, tu as évité à trois autres enfants de pleurer…

Huit capitaines s'étaient portés volontaires pour escorter l'ambassade jusqu'à l'Alarch. Deux Banjans avaient démarré un chenilleur, décroché treize chariots du train et invité les capitaines et les membres de l'ambassade à monter dans les deux chariots restants. Les officiers de l'Alarch avaient d'abord refusé, paniqués à l'idée d'être transportés par cette machine infernale, puis Rohel leur avait expliqué qu'ils gagneraient du temps et s'épargneraient des fatigues supplémentaires, et ils avaient fini par se rendre à ses arguments.

Le chenilleur s'était ébranlé dans un rugissement. Les hommes et les femmes des deux armées avaient momentanément interrompu leurs activités pour regarder s'éloigner ces émissaires de l'espoir.

Le réflexe des membres de la deuxième ligne de défense, lorsqu'ils virent s'approcher ce véhicule au grondement terrifiant, fut de se

porter au-devant de lui pour faire barrage de leurs corps.

Les capitaines se levèrent et firent de grands signes pour solliciter le passage. Il y eut un court moment d'hésitation, puis une large brèche s'ouvrit dans la digue par laquelle le chenilleur s'engouffra.

Rohel constata que les capitaines ne lui avaient pas menti : les soldats de la deuxième ligne de défense étaient bien des adolescents et des anciens des deux sexes. Les garçons étaient pour la plupart imberbes et la poitrine des filles encore peu développée, mais ils portaient les mêmes larges bandes de tissu que les adultes, étaient armés des mêmes glaives, des mêmes hasts, des mêmes masses d'armes, des mêmes boucliers.

Il lut un immense soulagement sur leurs visages. Ils avaient vu les ondes lumineuses jaillir de l'arrière et s'abattre sur l'ennemi au-delà de la première ligne de défense. Après que les effrayants grondements s'étaient tus, ils avaient perçu les clameurs, les hurlements, les cliquetis des armes, les roulements de sabots, les fumées qui s'élevaient des machines abattues. La confusion des corps à corps ne leur avait pas permis de deviner l'issue de la bataille et ils avaient cru que la cessation des combats et l'irruption de cette machine annonçaient la défaite des guerriers de la première ligne. Ils se rendaient compte, en apercevant les deux conducteurs aux visages angéliques, l'enfant, l'homme aux longs cheveux blancs, l'homme à la peau noire et le géant blond installés dans les chariots, que les créatures du bord du désert n'étaient pas les monstres d'abomination qu'on leur avait dépeints. Ils comprenaient également qu'une ambassade était dépêchée vers l'Alarch pour proposer un éventuel traité de paix et ils ressentaient une joie profonde à l'idée que la paix, donc la vie, allaient peut-être sortir victorieuses de ces négociations.

Lorsque le chenilleur atteignit la troisième ligne, les capitaines n'eurent pas besoin d'intervenir pour réclamer le passage. Terrorisés, les derniers défenseurs, des enfants de sept à douze ans, lâchèrent leur arme, leur bouclier et s'égayèrent comme une volée de moineaux. Les quelques vieillards qui les encadraient eurent beau s'époumoner et leur enjoindre de regagner leur poste, ils détalèrent à toutes jambes et s'éparpillèrent dans le désert.

Les contours de la colline habillée d'un épais manteau de brume de chaleur se précisaient peu à peu. Rohel ne la distinguait pas encore parfaitement, mais il savait d'ores et déjà qu'elle n'était pas naturelle, qu'elle était probablement faite de métal comme l'indiquaient les réverbérations des sept étoiles sur ses versants.

Le chenilleur déboucha bientôt sur les pâturages, les champs cultivés et les vergers. Des troupeaux d'animaux semblables aux bufs de l'Arcanoa et aux phayères sauvages, s'éloignèrent au grand galop, apeurés par le bruit du moteur. La qualité des cultures surprit Ofry,

P'Per-Seng et Lull Varell : les prétendues hordes sauvages de Maer avaient fertilisé le cœur du désert et obtenaient des rendements visiblement supérieurs à ceux de l'Arcanoa, dont les terres étaient pourtant situées au bord d'un fleuve. Ils admirèrent les épis lourds et dorés des céréales, les fanes vertes et vigoureuses des légumes, les branches des arbres ployant sous le poids de leurs fruits, les canaux d'irrigation reliés les uns aux autres comme les veines d'un immense corps.

— Nous aurions eu beaucoup à apprendre d'eux, murmura Ofry d'un ton songeur.

— On vous en a empêchés, affirma Rohel.

— Qui avait intérêt à nous opposer ? demanda P'Per-Seng.

— Vos ancêtres respectifs, je suppose, répondit Rohel. Ce sont eux qui, chacun de leur côté, ont créé la psychose collective des hordes sauvages, d'un ennemi monstrueux et effrayant.

— Dans quel but ?

— Je l'ignore, mais la réponse se trouve peut-être là-dedans.

Il tapota la petite bosse que formait le transmetteur holographique sur le haut de sa combinaison.

Ils arrivèrent en vue de l'Alarch.

La surprise écarquilla les yeux d'Ofry, de P'Per-Seng et de Lull Varell. Ils avaient l'étrange impression que cette longue marche à travers le désert les avait ramenés chez eux. L'Alarch était une réplique exacte de l'Arcanoa : même forme ovoïde, même capsule de pilotage, mêmes antennes captrices, mêmes rangées symétriques de hublots, même coque ventrue, mêmes protubérances…

Toutefois, contrairement au vaisseau-mère échoué sur la colline du bord du désert, l'Alarch était posé sur ses vingt pieds en forme d'arc, hauts de trente mètres, et les métaux de sa coque ne portaient aucune trace d'usure ou de rouille. Il venait du fond des âges, comme l'Arcanoa, car sa forme lourde et ses matériaux révélaient une technologie archaïque, mais il semblait ne pas avoir souffert de son long séjour sur le monde des sept étoiles.

Une dizaine de passerelles fixes tombaient de sas ouverts sous la carène.

— L'Alarch ! s'exclama un capitaine.

Il y avait de l'extase dans sa voix lorsqu'il prononçait ce mot.

Le chenilleur s'approcha au ralenti du premier pied du géant de l'espace.

Dans un crissement aigu, une meurtrière se découpa sur le haut de la coque. Un canon court à propagation lumineuse surgit hors de la cavité et s'orienta en direction du véhicule et de ses deux chariots.

# CHAPITRE XII

Alertés par le bruit, les capitaines levèrent la tête et firent de grands gestes en direction de la bouche du canon.

— Nous sommes des fils d'Al-J Maer, hurla l'un d'eux, dominant le rugissement du moteur du chenilleur. Nous escortons une ambassade qui demande audience auprès des sept commandants de bord.

Le canon resta pointé sur eux un long moment, puis se rétracta sur lui-même et la lucarne se referma dans un chuintement.

Le chenilleur s'immobilisa au pied d'une passerelle, sous le ciel gris et bas de la carène du vaisseau. Rohel, Ofry, P'Per-Seng et Lull Varell descendirent des chariots.

— Ces deux-là attendront ici, dit un capitaine en désignant les deux conducteurs banjans.

Rohel acquiesça d'un hochement de tête.

Encadrés par six capitaines (deux officiers de l'armée de l'Alarch demeurant au sol pour surveiller les Banjans), ils gravirent la passerelle inclinée qui donnait accès à l'Alarch et pénétrèrent dans les soutes. Des cris lointains semblables à des vagissements troublaient le silence profond qui régnait dans les entrailles du vaisseau. Les soutes avaient été transformées en places d'agrément ornées de rochers et d'arbres photogènes plantés dans de grandes vasques de pierre. Les colonnes de lumière diurne qui tombaient des lucarnes transperçaient l'obscurité diffuse.

Les visiteurs parcoururent une dizaine de places, délimitées par les anciennes cloisons des soutes et reliées les unes aux autres par des sas arrondis, puis s'engagèrent, sur les talons des capitaines, dans une large coursive parsemée à intervalles réguliers de passages intermédiaires et d'hexaces. Le plancher vibrait sous leurs pas. De

vagues odeurs d’ammoniassile et de détergent paressaient dans l’air confiné. Les cloisons, les portes et les plafonds brillaient comme s’ils sortaient des ateliers de fabrication.

Au sortir de la cinquième hexace, trois jeunes femmes, vêtues de robe fendue sur le côté et munies de lances surgirent de l’ombre et leur barrèrent le passage. Leur visage rongé par l’anxiété se détendit lorsqu’elles reconnurent les capitaines.

— Qui sont ces gens ? demanda l’une d’elles en désignant les visiteurs.

— Une ambassade, répondit un capitaine. Ils viennent négocier un traité de paix avec les commandants de bord.

Elle hocha la tête, mais les rides qui lui barraient le front et les lueurs de défiance qui dansaient dans ses yeux bleus montraient qu’elle n’était pas tout à fait convaincue.

— Où en est la bataille ?

— Il n’y a ni vainqueur ni vaincu, répondit le capitaine. Les deux armées enterrent leurs morts et attendent notre retour.

— Et l’ennemi ? Est-il aussi monstrueux que le prétendent les récits des anciens ?

Le capitaine sourit et désigna les quatre membres de l’ambassade d’un large geste du bras.

— Jugez par vous-mêmes.

Les yeux des trois femmes se posèrent tour à tour sur l’enfant aux yeux verts, le jeune homme aux cheveux blancs, l’homme à la peau noire et le géant blond au teint pâle.

— Les commandants de bord savent que vous sollicitez un entretien ?

— Nous leur avons fait signe lorsque le canon s’est braqué sur nous.

Elles semblaient peu à peu se détendre. Le concept de paix se frayait un chemin dans leur esprit. Elles commençaient à entrevoir une solution autre que la violence et la mort à cette guerre prévue depuis des siècles. Elles convenaient également que les créatures du bord du désert se rapprochaient davantage d’elles que de la bête et cette humanité imprévue les rassurait. Elles baissèrent leur lance et s’écartèrent pour laisser passer les visiteurs.

— Les femmes de votre peuple ont l’habitude de se battre. Pourquoi celles-ci sont-elles restées en arrière ? demanda Ofry à un capitaine alors qu’ils s’engouffraient dans l’un des nombreux escaliers tournants qui se dressaient à l’extrémité de la coursive.

— Elles appartiennent au corps des prêtresses, des gardiennes de la Parole Sacrée d’Al-J Maer, répondit le capitaine. Ces trois-là sont des nourricières. Elles s’occupent des enfants en bas âge pendant toute la durée du conflit.

— Que deviennent les enfants dont le père et la mère meurent au combat ?

— Ils sont adoptés par d'autres familles.

Ils gravirent d'autres escaliers tournants, longèrent d'autres coursives, de plus en plus étroites à mesure qu'ils montaient, passèrent devant d'innombrables portes, traversèrent des esplanades nues. Des senteurs d'épices et de cuisine froide se diffusaient dans l'obscurité de plus en plus dense, traversée parfois d'un rai de lumière blanche jaillissant d'un invisible plafonnier.

Rohel eut l'impression d'être retourné plusieurs jours en arrière dans le labyrinthe ténébreux de l'Arcanoa. Le transmetteur holographique enfoui dans la poche intérieure de sa combinaison s'enfonçait douloureusement dans sa peau comme s'il voulait s'y incruster, comme s'il voulait se rappeler au bon souvenir de son possesseur. Ils n'étaient pourtant pas arrivés au bord de la faille de vide et Rohel devrait encore attendre avant de prendre connaissance des paroles de la prophétesse Athna. Une voix persistante lui soufflait toutefois que ce deuxième vaisseau était le but ultime des descendants des sept premiers fils de l'Arcanoa.

Des appliques ou des ampoules enchâssées dans le plafond s'allumaient à présent devant les visiteurs. Les coursives s'élargissaient, se bordaient d'arbres photogènes dont les feuillages déposaient une lumière dorée sur les reliefs des voûtes et des portes. Des fresques peintes à même les cloisons représentaient le vaisseau stylisé qui franchissait un cercle bleu – une porte de l'espace peut-être – et un homme aux longs cheveux argentés et vêtu d'une ample toge noire.

— Al-J Maer, fit un capitaine qui avait surpris le regard interrogateur de Rohel. Le huitième fils, le fondateur de l'Alarch.

— Les hordes de Maer, murmura Rohel. Mais pourquoi le huitième fils ?

Le capitaine haussa les épaules.

— Je ne sais pas au juste. De très anciennes légendes disent que ses sept frères l'ont renié et se sont séparés de lui dans l'espace.

Rohel fit immédiatement le rapprochement entre ces paroles et le huitième officier qu'avaient évoqué les sept premiers fils de l'Arcanoa.

Ils arrivèrent devant une porte monumentale de bronze dont le linteau s'ornait d'un effrayant bestiaire sculpté – les monstres du bord du désert peut-être. À cet instant, Rohel perçut les grésillements infimes et caractéristiques des mouchards holographiques de surveillance dont les bruits de pas avaient jusqu'alors masqué la présence. Ils avaient donc été épiés depuis qu'ils avaient mis les pieds dans le vaisseau, et au moindre geste ou à la moindre parole comminatoires de leur part, ils auraient été selon toute probabilité

pulvérisés par une onde magnétique ou par l'un des autres systèmes de défense automatiques qui abondaient dans les vaisseaux de ce type.

La blessure d'Ofry s'était remise à saigner et une large corolle pourpre s'épanouissait sur la bande d'étoffe qui lui maintenait l'épaule et le bras. Mais la douleur ne l'empêchait d'ouvrir des yeux éblouis sur les merveilles de l'Alarch. Les coursives piégées et la peur avaient empêché les descendants des sept premiers fils de l'Arcanoa de visiter leur propre vaisseau-mère et la complexité architecturale de l'Alarch sidérait le Sangerlois ainsi d'ailleurs que les seigneurs P'Per-Seng et Lull Varell.

Les deux vantaux pivotèrent silencieusement sur leurs gonds. Lorsqu'il pénétra dans l'immense salle éclairée, Rohel sut immédiatement qu'ils se trouvaient dans la cabine de pilotage. Tous les vaisseaux au long cours disposaient des mêmes murs tapissés de bulles holographiques, des mêmes écrans carrés et gris des circuits de vérification électronique, des mêmes consoles serties dans les tablettes, des mêmes manches de pilotage manuels, des mêmes paramétreurs d'hypsaut et des mêmes témoins lumineux qui jetaient des éclats colorés et intermittents sur les poignées d'équilibrage. Un flot de lumière rousse s'écoulait d'une baie vitrée qui se répartissait sur trois murs.

Sept vieillards des deux sexes étaient assis dans les fauteuils pivotants de navigation spatiale, alignés au centre de la pièce. Une dizaine de femmes, vêtues de la même robe blanche et fendue que les trois nourricières croisées quelques étages plus bas, se tenaient debout devant les consoles qui gouvernaient les systèmes de surveillance et les canons à propagation lumineuse.

Rohel repéra, à l'intérieur de plusieurs bulles murales, des images en trois dimensions du champ de bataille. Il distingua des soldats des deux camps qui continuaient d'enterrer leurs morts, des plans plus larges qui embrassaient l'étendue désertique. Il vit également des scènes furtives des deux autres lignes de défense, des adolescents qui se moquaient de la mine alarmiste des anciens, des vieillards qui tentaient vainement de rassembler les enfants éparpillés entre les collines.

De cette salle, les dirigeants de l'Alarch supervisaient l'ensemble des opérations. Il leur était d'autant plus facile de garder le contrôle de la situation qu'ils pouvaient à loisir modifier la focale et varier les angles de prise de vue des capteurs holographiques. À l'aide des canons à propagation lumineuse et de leur mire automatique, ils n'auraient rencontré aucune difficulté à venir à bout de l'armée assaillante. Les trois lignes de défense servaient surtout à enrayer la progression d'un éventuel ennemi et à donner à ces vieillards et à ces femmes le temps d'ajuster leur tir.

Un pan de ciel bleu, légèrement assombri par la triple épaisseur de verre, se découpait par la baie vitrée. D'où ils se trouvaient, pratiquement au sommet du géant de l'espace, ils avaient une vue d'ensemble des champs cultivés, des pâturages et des vergers.

Les capitaines s'inclinèrent devant les sept commandants de bord, puis l'un d'eux s'adressa à la plus ancienne, parée d'une toge mauve, la couleur de la sagesse, de la vieillesse et de la mort.

— Une ambassade est venue depuis le champ de bataille pour vous proposer un traité de paix, Révérente Zereya.

Des éclats furtifs traversèrent les yeux vitreux de la doyenne, seuls signes de vie dans un visage hiératique et parcheminé.

— Craignent-ils donc de perdre la guerre ? demanda-t-elle d'une voix enrouée.

— Avisés sont les gouvernements qui cherchent à épargner la vie de leurs sujets, déclara Rohel en s'avançant d'un pas.

Zereya et les six autres commandants de bord contemplèrent d'un air à la fois intrigué et dédaigneux l'enfant qui avait eu l'audace de s'immiscer dans une conversation d'adultes.

— Depuis quand les enfants sont-ils habilités à donner des ordres ou des conseils aux anciens ? lâcha Zereya entre ses lèvres ravinées.

— Vous auriez tort de le traiter comme un enfant ordinaire ! intervint Ofry avec fougue. Vous avez devant vous l'enfant à la main d'homme, le Messie, l'envoyé des prophéties.

La doyenne esquissa un sourire condescendant.

— Tes croyances ne sont pas les miennes.

— Il vient d'Antiter, il a traversé l'espace infini pour venir nous guider à travers le désert d'herbe, insista Ofry, exaspéré par la morgue de son interlocutrice.

Zereya, pourtant habituée à dissimuler ses sentiments, ne parvint pas à contenir sa surprise.

— Antiter ? croassa-t-elle. La planète de notre fondateur Al-J Maer ?

Rohel entrevit une ouverture dans laquelle il s'engouffra immédiatement.

— Ceux que vous preniez pour des monstres sanguinaires sont originaires d'Antiter, comme vous, comme moi. Ils parlent la même langue que vous et, comme vous, ils sont les derniers survivants du peuple de la Genèse. Voyez par vous-même (il désigna les bulles holographiques) : vos soldats et les nôtres pressentent qu'ils sont complanétaires et ne sont plus motivés pour se battre. Il est temps de mettre fin à cette guerre absurde. Pour une raison que j'ignore encore, les sept premiers fils de l'Arcanoa et votre fondateur se sont affrontés dans l'espace ou après leur échouement sur ce monde, et ils sont parvenus à imprégner vos esprits de leur haine.

— La Parole Sacrée d'Al-J Maer ne peut pas être mise en doute, intervint une prêtresse aux cheveux blonds et ondulés.

— Elle a eu l'immense mérite de vous ancrer autour d'un projet, de maintenir la discipline et la cohérence au sein de votre peuple, argumenta Rohel. Mais les temps sont maintenant venus de l'union.

Les sept commandants de bord et les prêtresses de la Parole Sacrée d'Al-J Maer se consultèrent du regard. Les propos de cet étrange enfant à la main d'homme éveillaient un lointain écho en eux, mais ils refusaient encore de bouleverser les habitudes séculaires dont ils étaient les garants. Ils s'étaient de tous temps préparés à la guerre et cette offre de paix, de rapprochement, était peut-être un artifice, un stratagème. Les créatures du bord du désert étaient moins monstrueuses qu'ils ne l'avaient cru, mais ce n'était pas une raison pour se laisser empoisonner par le miel de leurs paroles. Et puis – et c'était probablement la raison majeure de leurs réticences –, même s'ils refusaient de se l'avouer, les commandants de bord et les prêtresses pressentaient qu'un traité de paix mettrait fin à leur propre pouvoir. Ils s'étaient servis de la peur pour maintenir leurs sujets dans la dépendance, dans la servilité, et les nouvelles perspectives offertes par cette réconciliation entraîneraient un bouleversement total des comportements individuels et des rapports sociaux.

— Que vous a promis Al-J Maer après la victoire sur les monstres du bord du désert ? demanda Rohel.

— Nous recevrons le carburant sacré qui nous permettra de franchir le grand vide et de retourner sur notre monde, répondit la prêtresse.

Rohel hocha la tête : des pièces essentielles manquaient encore, mais le puzzle se mettait en place.

Le vide, c'était tout simplement l'espace et le bord de la faille, ce vaisseau-mère. Les paroles des sept premiers fils de l'Arcanoa s'élevèrent dans le silence de son esprit : « Nos descendants devront vaincre les hordes sauvages de Maer, franchir la faille de vide et fonder une nouvelle cité dans le monde nouveau et ancien. »

Les fondateurs de l'Arcanoa les avaient conviés à la guerre pour la possession de l'Alarch. Ils avaient toujours su qu'un deuxième vaisseau-mère s'était échoué – ou posé – dans le désert et que cet appareil, intact contrairement au leur, serait le seul moyen de ramener leurs descendants sur Antiter.

Restait désormais à savoir pourquoi les sept premiers fils de l'Arcanoa et le huitième d'entre eux, Al-J Maer, étaient entrés en conflit et pourquoi les descendants de ce dernier n'avaient pas réutilisé leur vaisseau-mère pour repartir vers Antiter. En parlant d'un carburant sacré, la prêtresse avait peut-être fourni un début de réponse à cette dernière interrogation.

— Est-ce que vous sauriez faire décoller l'Alarch ? demanda-t-il.

La prêtresse secoua lentement la tête.

— Même si nous le savions, répondit-elle, nous ne le pourrions pas. Il nous manque un élément essentiel : le carburant sacré.

Elle tapota sur un clavier et, juste au-dessus d'elle, un écran carré de vérification électronique s'emplit de lumière grise.

— Tant que cet écran restera vide, reprit-elle, nous n'aurons pas l'autorisation de partir.

— Et comment comptez-vous recevoir votre carburant ? Par quel miracle cet écran vous délivrera-t-il son autorisation ?

Bien que cet enfant bafouât les règles de l'Alarch, les sept commandants de bord, fascinés par l'autorité avec laquelle il dirigeait l'entretien, s'abstinrent de protester.

La prêtresse écarta les bras en signe d'impuissance.

— Les messages d'Al-J Maer se sont détériorés avec le temps et nous avons perdu en grande partie sa Parole Sacrée.

Rohel fit quelques pas en direction de la baie vitrée, contempla distraitement les champs cultivés inondés de la lumière mordorée des sept étoiles déclinantes, les tableaux de bord, les bulles-écrans : là-bas, sur le champ de bataille, les soldats de l'Arcanoa et de l'Alarch étaient assis côte à côte et se partageaient leurs maigres ressources en eau et en nourriture. Personne n'osait interrompre le cours de ses réflexions. Ofry, pourtant dévoré de curiosité s'abstenait de poser les questions qui lui brûlaient les lèvres. Un silence tendu était retombé sur la cabine. L'enfant à la main d'homme avait une façon d'occuper l'espace qui ne leur laissait que peu de place.

— Vos ancêtres, aussi bien les sept premiers fils de l'Arcanoa qu'Al-J Maer, n'avaient qu'une idée en tête, reprit soudain Rohel (il donnait l'impression de s'adresser autant à lui-même qu'à ses vis-à-vis) : préparer le retour de leurs descendants sur Antiter. Mais les uns n'avaient plus de vaisseau et l'autre n'avait plus de carburant. Ils ont probablement estimé que les deux peuples réunis ne pourraient pas tenir à l'intérieur d'un seul bâtiment et se sont divisés à ce moment-là : les uns ont entraîné leurs descendants à prendre d'assaut le vaisseau en état de fonctionnement, l'autre a exhorté son peuple à défendre ce même vaisseau. En revanche, je ne comprends pas pourquoi les sept tribus ont patienté vingt siècles avant de se lancer à travers le désert…

— Nous attendions l'enfant à la main d'homme ! s'exclama Ofry.

— Vous n'aviez pas besoin d'un messie pour partir à la conquête de l'Alarch, répliqua Rohel. Cette prophétie ne semble avoir été formulée que pour vous contraindre à différer votre départ.

— La prophétie ne s'est pas trompée, protesta Ofry. Tu es le Messie, tu es celui que nous attendons depuis vingt siècles.

À cet instant, il prit conscience de la présence du transmetteur holographique dans la poche intérieure de sa combinaison. Plus rien ne l'empêchait de prendre connaissance du message de la prophétesse Athna. Elle lui fournirait peut-être les pièces manquantes du puzzle. Il se souvenait des paroles de Mospha Abn Arb dans la salle de conseil de l'Arcanoa : « Au bord de la faille, le Messie redeviendra un homme dans la force de l'âge et Cirphaë lui fera l'inestimable présent de la gloire et de la jeunesse éternelles. »

« L'une des deux Cirphaë te restituera à ta dimension d'homme », avaient dit les sept premiers fils. Il était temps de savoir quelle réalité recouvrait cette promesse.

— Qu'est-ce que signifie pour vous le pays de Cirphaë ? demanda-t-il à la prêtresse aux cheveux blonds.

Elle lança un bref coup d'œil à ses sœurs, à la Révérente Zereya, puis montra une porte étroite dont le linéament se confondait presque avec le gris soutenu de la cloison.

— Derrière cette porte se trouve une salle que nous appelons le pays de Cirphaë, murmura-t-elle d'un air effrayé. Mais nul n'est autorisé à y entrer.

— C'est pourtant ce que je vais faire, affirma Rohel d'une voix calme mais résolue. J'ai besoin d'être seul pendant quelque temps.

La prêtresse consulta une seconde fois Zereya du regard. La Révérente comprenait qu'il ne servait à rien de s'enraciner dans des certitudes révolues et de s'opposer à l'avènement d'une ère nouvelle. Elle devinait confusément que cet enfant surgi d'un lointain passé cherchait un moyen de mettre un terme à leur interminable exil. Elle acquiesça d'un battement de paupières.

La prêtresse pianota de nouveau sur les touches de la console. Un volet coulissa sous un tableau de bord et découvrit l'intérieur d'un coffre. Elle se pencha et saisit une clef magnétique dont la tige plate était équipée d'un minuscule clavier, un système archaïque d'ouverture qui nécessitait de recourir à une combinaison chiffrée.

Elle se rendit près de la porte. Elle dut s'y reprendre à quatre reprises pour enfoncer le panneton dans la serrure, puis, de l'ongle de l'index, elle saisit une succession de neuf chiffres sur les touches miniaturisées. Le flot de lumière rouille qui provenait de la baie dévoilait son corps tout entier sous le tissu diaphane de sa robe et scintillait sur les gouttes de sueur qui perlaient sur son front.

Il ne se passa rien dans un premier temps, puis un claquement sec brisa le silence et la porte s'escamota dans un long grincement. Les visages des sept commandants de bord, des gardiennes de la Parole d'Al-J Maer, d'Ofry, de P'Per-Seng et de Lull Varell se tournèrent dans un même mouvement vers la bouche noire qui se découpait sur la cloison.

Vingt siècles d'interdit venaient de s'effacer avec une soudaineté et une facilité déconcertantes.

— C'est peut-être dangereux d'entrer dans cette pièce, avança Ofry.

— Les dangers sont faits pour être affrontés, dit Rohel avec un sourire.

Il se dirigea d'un pas décidé vers l'ouverture.

— Refermez derrière moi ! ordonna-t-il à la prêtresse.

Elle s'inclina puis, lorsque la bouche noire eut happé cet enfant au regard insoutenable, l'ongle de son index courut de nouveau sur les touches serties dans la tige.

*

Les yeux de Rohel s'accoutumèrent progressivement à l'obscurité. Une forme géométrique qui ressemblait à la carrosserie d'une machine trônait au centre de la pièce, nue et tellement exiguë qu'il lui suffisait d'allonger les bras pour en effleurer les cloisons.

Il dégagea le transmetteur de la poche intérieure de sa combinaison et c'est en tâtonnant, presque par mégarde, qu'il déclencha la projection. Un cône renversé d'une hauteur de trente centimètres s'éleva du boîtier dans un subtil grésillement. Des particules scintillantes restèrent un petit moment en suspension à l'intérieur des parois inclinées et bleutées, puis se rassemblèrent et formèrent une tête de lumière en trois dimensions.

Une femme, assez jeune d'apparence en dépit des cheveux blancs qui encadraient son visage. La réduction holographique accentuait la finesse peu commune de ses traits. Il ne distinguait pas la couleur de ses yeux, seulement les éclats fugaces qui les traversaient.

Sa voix, d'une netteté étonnante malgré la vétusté du transmetteur, surgit d'un haut-parleur intégré.

— Rohel Le Vioter.

Un sourire chaleureux se dessina sur ses lèvres coruscantes.

— Je suis heureuse de prononcer ton nom, car il est lié à jamais à la pérennité des humanités. Je suis Athna d'Istambe, du peuple aux cheveux blancs que l'on appelle Albiniens. Je suis née dans l'ancienne Eurasie d'Antiter. J'eus la révélation partielle du futur à l'âge de vingt ans. J'appris que le peuple de la Genèse, le creuset du genre humain, serait entièrement anéanti par des êtres issus des trous noirs. Je conçus donc le projet de sauver quelques Antiterriens, de les mettre à l'abri de l'autre côté d'une porte temporelle jusqu'à ce que tout danger soit écarté. Après la terrible guerre des Anneaux de Spahan, je révélai ma vision à un homme de mon peuple, Many de Saint-Gerl, un ancien officier de l'armée planétaire. Il convainquit sept de ses amis officiers

et ils vendirent leurs biens pour acheter deux vaisseaux-mères de colonisation, un vaisseau principal et un vaisseau de secours. Ils embarquèrent leurs familles, leurs amis, leur grain et leur bétail et s'envolèrent pour le pays aux sept étoiles, le pays de Cirphaë, la déesse protectrice du genre humain. Ils appelèrent leur expédition l'Arche de Noah, en référence à une très ancienne légende. J'embarquai moi-même d'une manière totalement anonyme. Je n'avais pas dévoilé toutes mes visions et je souhaitais le faire une fois que nous serions arrivés à destination.

Elle marqua un temps de pause comme pour laisser à son interlocuteur le temps de s'imprégner de ses paroles.

— Les deux vaisseaux étaient reliés par une passerelle spatiale et régis par un ordinateur qu'ils baptisèrent Cirphaë en hommage à leur protectrice. Les trente premières années se déroulèrent sans le moindre incident, puis vinrent les temps de la haine. L'un des huit officiers, Al Junior Maer, se prit d'amour pour la première fille de Many de Saint-Gerl. Comme elle ne partageait pas ses sentiments, il l'attira dans ses appartements et la viola. Craignant la réaction des sept autres, il s'arrangea pour les rassembler dans le vaisseau de secours, eux et leur famille, se rendit maître de l'ordinateur et ordonna la séparation des deux appareils. La passerelle se désagrégea dans l'espace. Many de Saint-Gerl et ses compagnons, ignorant les causes de cette scission, entrèrent en contact holographique avec Al Junior Maer, mais celui-ci sombra dans la folie et fit subir à la fille de Many de Saint-Gerl les pires humiliations devant les objectifs des capteurs et sous les yeux horrifiés de son père. Les sept lui déclarèrent alors la guerre mais, des deux vaisseaux-mères, celui d'Al Junior Maer était le mieux armé et bénéficiait en outre de l'appui électronique de l'ordinateur Cirphaë. Juste avant le passage de la porte temporelle, les canons à propagation lumineuse touchèrent les moteurs hypsaut du vaisseau de secours, qui s'échoua en catastrophe aux portes du grand désert d'herbe. Cependant, il advint que l'appareil d'Al Junior Maer, à bord duquel je me trouvais, fut à court de carburant et dut se poser dans le cœur du désert. Il avait oublié que les conteneurs de carburant superfluide avaient été chargés dans un compartiment renforcé du vaisseau abattu.

Elle se tut et sembla s'absorber dans ses souvenirs. Elle paraissait tellement vivante que Rohel ne parvenait pas à se faire à l'idée qu'elle était morte depuis plus de vingt siècles. Le cône de projection jetait des lueurs bleutées sur les cloisons rapprochées, sur la machine noire dont le socle occupait plus des deux tiers de la surface du plancher.

— Je savais que tu passerais sur ce monde, même si j'en ignorais la date. Je savais également sous quelle forme tu te présenterais, dans ce corps d'enfant avec une main d'homme. Ta venue dans le pays aux

sept étoiles serait un signal, comme la colombe de la légende de l'Arche de Noah : elle revint avec un rameau dans le bec, preuve que les eaux s'étaient retirées et que les terres étaient de nouveau habitables.

» Les êtres venus des trous noirs, après avoir accompli leur forfait, ont enlevé la femme que tu aimes, se sont retirés dans leur fief et t'ont chargé de récupérer la formule qui ouvre les fenêtres de l'antespace. Tout danger est désormais écarté d'Antiter, et les fils et filles de la nouvelle Arche de Noah peuvent retourner sur leur planète d'origine pour y fonder une nouvelle civilisation.

» Al Junior Maer était persuadé que les passagers du vaisseau de secours n'avaient pas survécu à leur échouement et que, privé de carburant, il était lui-même condamné à s'établir dans ce désert d'herbe jusqu'à la nuit des temps. Une vision m'avait appris qu'il n'en était rien, mais, lorsque je me fis reconnaître de lui, je ne cherchai pas à le démentir. Au contraire même, je lui révélai l'existence des monstres des portes du désert et l'engageai à préparer la défense de l'Alarch contre une éventuelle invasion. Je voulais éviter que ses passagers, gangrenés par le désespoir, ne régressent à un état animal et ne laissent se dépérir le vaisseau-mère, le seul lien qui les reliait désormais à leur planète d'origine. Al Junior Maer enregistra une série de messages qui exhortaient son peuple à observer une discipline de fer et à entretenir leur cité de métal.

» Je me rendis ensuite, à travers le désert, à l'endroit où s'était échoué le premier vaisseau. Je rencontrai les membres de l'équipage frappés par les rayons omicron au moment du franchissement de la porte temporelle et chassés par les sept premiers fils. Je leur conseillai de se tenir à l'écart de la folie de leurs passagers et de vivre dans les entrailles du sol jusqu'au passage d'un enfant à la main d'homme. Je me fis ensuite reconnaître de Many de Saint-Gerl et de ses six compagnons, et je conçus également pour eux la légende du Messie, de l'enfant à la main d'homme : il ne s'agissait pas que les passagers de l'arche, qui souffraient de nostalgie, s'en retournent trop tôt sur Antiter et soient massacrés par les êtres surgis des trous noirs. Suivant mes instructions, les sept premiers fils de l'Arcanoa créèrent une série d'épreuves destinées à t'authentifier. Ils utilisèrent même une aranéelle dont le nid astéroïdique fut capturé par la gravité du vaisseau et grâce à laquelle fut enrayée une épidémie de pneumose. Je répandis ensuite la psychose des hordes fantomatiques de Maer pour dissuader leurs descendants de s'aventurer dans le désert, de découvrir trop tôt le vaisseau intact et de s'en emparer pour traverser l'espace, la faille de vide.

Rohel crut percevoir des nuances de regret et de lassitude dans sa voix.

— J’ai agi selon mon cœur, selon ma conscience : j’ai dû diviser et créer des tensions pour maintenir en place tous les éléments d’un éventuel retour sur Antiter. Il s’en est probablement découlé une guerre meurtrière, à laquelle, je l’espère, tu es parvenu à mettre un terme. Mes visions ont laissé une bonne part au mystère, mais si le vent de l’histoire a soufflé dans le sens que je souhaitais, tout est désormais réuni pour que les survivants d’Antiter franchissent de nouveau la faille de vide : le Messie, le messager d’une terre de nouveau habitable, le vaisseau-mère en état de marche, les descendants des membres de l’équipage qui sauront lui redonner vie, le carburant présent en grande quantité dans un compartiment renforcé du vaisseau échoué, les hommes et les femmes qui se multiplieront et engendreront une nouvelle race… Leur reste-t-il suffisamment de lucidité ou de volonté ? Es-tu vraiment Rohel Le Vioter, leur actuel et futur princeps ? Mes paroles sont-elles condamnées à se perdre dans le néant ?

Il crut distinguer des larmes sur ses joues de lumière.

— As-tu attendu avant de prendre connaissance de ce message ? Si oui, le sang a coulé et l’irréparable s’est peut-être produit. Si non, tu n’oseras pas lancer tes troupes à l’assaut de l’Alarch et les choses resteront en l’état. Or un grand dessein se bâtit sur une fondation de sacrifice et de sang. Aussi cruel que cela puisse te paraître, s’ils ne s’affrontent pas maintenant, s’ils n’exorcisent pas les démons qui hantent leur subconscient, ils s’entre-tueront dans l’espace et n’atteindront jamais Antiter. Mais tu le sais déjà, n’est-ce pas ?

En son for intérieur, il fut obligé de reconnaître qu’elle avait raison, que cette bataille avait uni les descendants de l’Arcanoa et de l’Alarch dans un même bain de souffrance et d’affliction. Ils n’aspiraient désormais qu’à vivre en harmonie, ils étaient prêts à se lancer dans la grande aventure de la faille de vide.

— Ils formeront peut-être le noyau de ton futur peuple, princeps Rohel Le Vioter, mais l’heure n’est pas venue pour toi de partir avec eux. De l’autre côté du désert commence le pays des exilés du temps. Ils t’indiqueront le chemin à suivre pour gagner le monde de la magicienne Cirphaë. La légende veut qu’elle soit la protectrice des races humaines, mais tant qu’elle détient Lucifal, l’épée de lumière, le présent des dieux aux hommes, elle en est en réalité le mauvais génie.

« Toutefois, avant de poursuivre ta quête, tu dois recevoir la récompense promise au Messie… »

Le rythme cardiaque de Rohel s’accéléra.

— L’ordinateur est équipé d’un système de décodage des cellules. Il peut reconstituer ton corps à partir de ta main d’homme. Les huit fondateurs de l’Arche de Noah avaient prévu ce système au cas où le franchissement de la porte temporelle aurait produit des dommages

sur leur physiologie et celle de leurs passagers. Ils n'ont jamais eu à s'en servir et j'ai ordonné à Al Junior Maer d'en condamner l'accès pour éviter que ses descendants ne le détériorent. Cirphaë t'est doublement réservée, Rohel Le Vioter : l'une n'est qu'un ordinateur qui te rendra à ton statut d'homme, l'autre, la magicienne, essaiera d'empêcher les hommes d'accéder à leur statut divin.

» Il te suffira de presser la touche triangulaire de la console centrale et de suivre les instructions qui apparaîtront sur l'écran. Je veux espérer que le temps n'aura pas altéré les fonctions de la Cirphaë électronique. Mes visions ne m'ont rien révélé à ce sujet. Il ne me reste plus qu'à te souhaiter bonne chance. Adieu, Rohel Le Vioter, que le ciel te soit propice.

Elle lui adressa un dernier sourire, puis le cône s'estompa et elle s'évanouit sur le fond de ténèbres.

À tâtons, il localisa la console centrale. Ses doigts palpèrent la touche triangulaire au centre du clavier, la pressèrent, et un écran s'alluma sur le milieu de la tour informatique.

Il lui fallait maintenant faire confiance à une machine qui était demeurée inerte pendant plus de vingt siècles.

# CHAPITRE XIII

Ni les sept commandants de bord, ni les gardiennes de la Parole Sacrée d'Al-J Maer, ni les capitaines, ni les trois membres de l'ambassade n'osèrent rompre l'irrespirable silence qui avait envahi la cabine de pilotage.

Pour tromper son impatience, Ofry s'abîma dans la contemplation des bulles-écrans à l'intérieur desquelles s'agitaient de minuscules silhouettes. Assis ou allongés sur l'herbe du désert, les soldats des deux armées s'étaient bien gardés de reprendre le combat. Les capitaines de l'Alarch et les officiers de l'Arcanoa, rassemblés au pied d'une colline, devisaient comme de vieux compagnons d'arme.

Ofry n'éprouvait plus qu'un désir : oublier le chagrin que lui causait la mort de son père dans les bras d'Eldila. Il espérait de tout cœur que le Messie sortirait vivant de la pièce où il s'était enfermé. Le Sangerlois était conscient que tout reposait désormais sur les frêles épaules de l'enfant à la main d'homme. Qu'ils fussent de l'Alarch ou de l'Arcanoa, tous se rangeraient – s'étaient déjà rangés – sous sa bannière, tous le reconnaîtraient – l'avaient déjà reconnu – comme leur souverain. Mais qu'il vînt à disparaître, et ils recouvreraient leurs réflexes ancestraux, ils seraient de nouveau en proie aux rivalités, aux jalousies, à la division, à la haine.

Il contempla par la baie vitrée le ciel qui se couvrait maintenant de stries et de rosaces empourprées.

La faille de vide.

Quelque part dans cette immensité était une planète du nom d'Antiter. Une planète qui, selon les paroles de l'enfant à la main d'homme, attendait le retour de ses enfants exilés. Combien de temps leur faudrait-il, à bord du vaisseau-mère, pour atteindre le monde des origines ? Trente ans, un siècle, un millénaire ? Où trouveraient-ils le

carburant qui leur faisait défaut ? Les commandants de bord et les prêtresses d'Al-J Maer accepteraient-ils d'accueillir les fils des sept de l'Arcanoa dans l'Alarch ? Autant de questions dont l'enfant à la main d'homme était le seul à détenir les réponses.

À mesure que s'égrenaient les minutes, il rencontrait des difficultés grandissantes à refréner son impatience. Le silence de plus en plus tendu lui vrillait les nerfs. Il voyait, aux mines perplexes des responsables de l'Alarch, que ces derniers étaient partagés entre des sentiments contradictoires. L'espoir d'un dénouement proche, de l'achèvement des temps de l'exil, se mêlait à la crainte de l'inconnu et à l'amertume du renoncement à leur pouvoir.

La clef magnétique pendait au bout du bras de la prêtresse blonde qui avait refermé la porte.

Un cri prolongé déchira soudain le silence.

Un cri atroce, inhumain, qui les glaça d'effroi.

*

Rohel pensa que sa dernière heure était arrivée.

Conformément aux instructions affichées sur l'écran, il avait placé sa main gauche dans une niche d'identification et de reconstruction cellulaires. Une subtile trémulation avait fait vibrer la tour informatique, puis des lumières aveuglantes avaient crucifié la pénombre, une chaleur intense, insupportable, lui avait envahi la main, le bras, l'épaule, tout le corps, un hurlement s'était échappé de sa gorge.

Il se sentait maintenant écartelé, dépecé des milliards de fois. Des abîmes séparaient ses cellules, qui allaient sans cesse s'élargissant. Il voulut retirer sa main, pour interrompre, ne fût-ce qu'une seconde, son effroyable supplice, mais la machine l'aspirait, refusait de la lui rendre. Des pensées affolées affluèrent dans la fournaise de son esprit. L'ordinateur Cirphaë, devenu fou, était sur le point de le disperser à jamais dans le néant. Saphyr lui souriait comme la prophétesse Athna quelques instants plus tôt. Les Garloups exécuteraient leur prisonnière s'il ne leur rapportait pas la formule. Comme les grands desseins, les grands échecs se bâtissaient sur des fondations de sacrifice et de sang. Des scènes oubliées de sa petite enfance se succédèrent à un rythme syncopé, puis des milliards d'étoiles se mirent à tourbillonner dans un ciel instable.

Il glissa tout à coup dans un monde neutre et glacé qui ressemblait étrangement à l'idée qu'il se faisait de la mort.

*

Dans un réflexe parfaitement inutile, car il ignorait la combinaison de chiffres qui permettait l'ouverture de la porte, Ofry se précipita sur la prêtresse pour lui arracher la clef des mains, mais les capitaines le ceinturèrent et l'empêchèrent de mettre son projet à exécution.

— Ouvrez cette porte ! hurla le Sangerlois.

— Tes désirs ne sont pas lois, rétorqua la Révérente Zereya. L'enfant a demandé à n'être dérangé sous aucun prétexte.

— Ouvrez ! Il lui est sûrement arrivé quelque chose !

— Son destin ne t'appartient pas.

Il tenta d'échapper à l'emprise des capitaines, mais ses contorsions désespérées ne réussirent qu'à raviver la douleur de son épaule. Les seigneurs P'Per-Seng et Lull Varell demeuraient interdits, incapables de prendre parti.

Un grincement retentit et restaura le silence. La porte s'ouvrit lentement, livra passage à un homme aux cheveux bruns, bouclés, et aux yeux d'un vert émeraude lumineux et profond. Entièrement nu, il ressemblait à un dieu fourvoyé parmi les mortels. Il s'approcha d'Ofry, toujours maintenu par deux capitaines, le dévisagea avec insistance et dit avec un large sourire :

— Tu ne me reconnais pas, Ofry ?

Des lueurs d'incrédulité dansèrent dans les yeux du Sangerlois.

— Le Messie ? L'enfant à la main d'homme ? balbutia-t-il.

— L'homme s'est reconstruit autour de sa main, dit Rohel.

La métamorphose du Messie acheva de convaincre les commandants de bord et les prêtresses de l'Alarch. De son côté, Le Vioter ne dissipa pas le parfum de miracle qui entourait cette transformation.

Vêtu d'une toge blanche, il leur exposa quelques-unes des révélations de la prophétesse Athna.

Il chargea Ofry et les capitaines d'utiliser les chenilleurs qui avaient échappé à la canonnade pour retourner en Arcanoa et exhumer les conteneurs de carburant de la carcasse du vaisseau-mère affaissé.

— Ils ont été rassemblés dans un compartiment renforcé. Ils ne devraient pas avoir souffert de la secousse tellurique.

Il fit ensuite chercher les deux Banjans et leur demanda s'ils pensaient être en mesure, avec ceux de leur peuple, de redonner vie au vaisseau-mère.

— Si nous concentrons nos pensées sur lui, lui répondirent-ils, il nous dévoilera ses mystères.

*

À la tombée de la nuit, les sept tribus de l'Arcanoa et le peuple d'Al-J Maer furent rassemblés dans la cour extérieure de l'Alarch. Rohel laissa les familles pleurer leurs morts, puis il apparut au balcon des prônes escorté des prêtresses et des commandants de bord.

— Le jour du grand départ est arrivé, déclara-t-il à la multitude qui se pressait en contrebas. L'espace est la faille de vide, l'Alarch le moyen de la franchir et la Terre Promise une petite planète bleue du nom d'Antiter.

Sa voix grave, répercutée par les haut-parleurs du vaisseau-mère, résonnait avec solennité dans la nuit naissante. Il reconnut, éclairés par les lueurs dansantes des braseros, les visages de dame Melzine, d'Eldila et de ses quatre mères dans les premiers rangs de l'assistance. Même si la disparition du seigneur Andry les remplissait de tristesse, il lut de l'étonnement et de l'admiration dans leurs yeux. La nouvelle de la métamorphose miraculeuse du Messie, colportée par Ofry et les capitaines, s'était répandue comme une onde lumineuse dans le désert. Il ne s'était pas encore habitué à sa nouvelle – et ancienne – enveloppe corporelle. Lorsqu'il avait repris connaissance dans la salle de l'ordinateur, il s'était relevé avec difficulté d'un plancher qui lui avait paru étrangement bas. Depuis, il lui semblait qu'il se perchait sur des échasses et qu'une pluie singulière avait rétréci ses interlocuteurs. Il estimait qu'il avait recouvré son apparence physiologique d'avant son passage dans le réseau-Temps, les cicatrices en moins.

— Vous êtes les derniers descendants du grand peuple de la Genèse et je suis Rohel Le Vioter, votre actuel princeps. Pendant que vous traverserez la grande faille de vide, je poursuivrai ma propre quête. Je vous rejoindrai plus tard, lorsque vous vous serez établis sur Antiter. Que vous soyez de l'Alarch ou de l'Arcanoa, vous avez toujours fait partie du même peuple. Vos frères banjans tentent actuellement de percer les secrets du vaisseau-mère. Ofry de Saint-Gerl et les capitaines reviendront bientôt avec les conteneurs de carburant. En attendant mon retour parmi vous, vous serez sous le commandement d'un conseil formé par les sept commandants de bord, les sept seigneurs de l'Arcanoa et sept délégués du peuple banjan. Lorsque nous aurons fini de pleurer nos morts, des réjouissances seront organisées pour sceller notre réconciliation.

Des clameurs s'élevèrent des milliers de poitrines qui lui faisaient face.

*

Ofry et les capitaines réapparurent neuf jours plus tard avec plus de trente conteneurs de carburant superfluide. Ils avaient dû démanteler entièrement l'armature de l'Arcanoa pour découvrir les

récipients parfaitement conservés dans le compartiment indemne. Les Banjans estimèrent qu'ils disposaient de réserves suffisantes pour atteindre la Seizième Voie Galactica et transférèrent le précieux gaz liquide dans les réservoirs du vaisseau.

Le lendemain, les représentants du peuple banjan annoncèrent mentalement que l'Alarch leur avait révélé ses secrets, qu'ils avaient recouvré la connaissance qui avait permis à leurs ancêtres d'affronter l'espace insondable.

On se prépara donc au grand départ.

Lorsque les milliers de passagers et de têtes de bétail furent embarqués, une délégation conduite par Ofry et Eldila demanda audience au Messie, assis à l'écart sur une colline proche. Ils lui offrirent deux jewaux, un gris et un noir.

— Viens avec nous ! insista Ofry.

— Je dois suivre ma propre route, répondit Le Vioter. Eldila et toi, vous serez mes représentants, les gardiens vigilants de la paix.

— Rohel Le Vioter, murmura Eldila.

— Nous préparerons ton retour, ajouta Ofry.

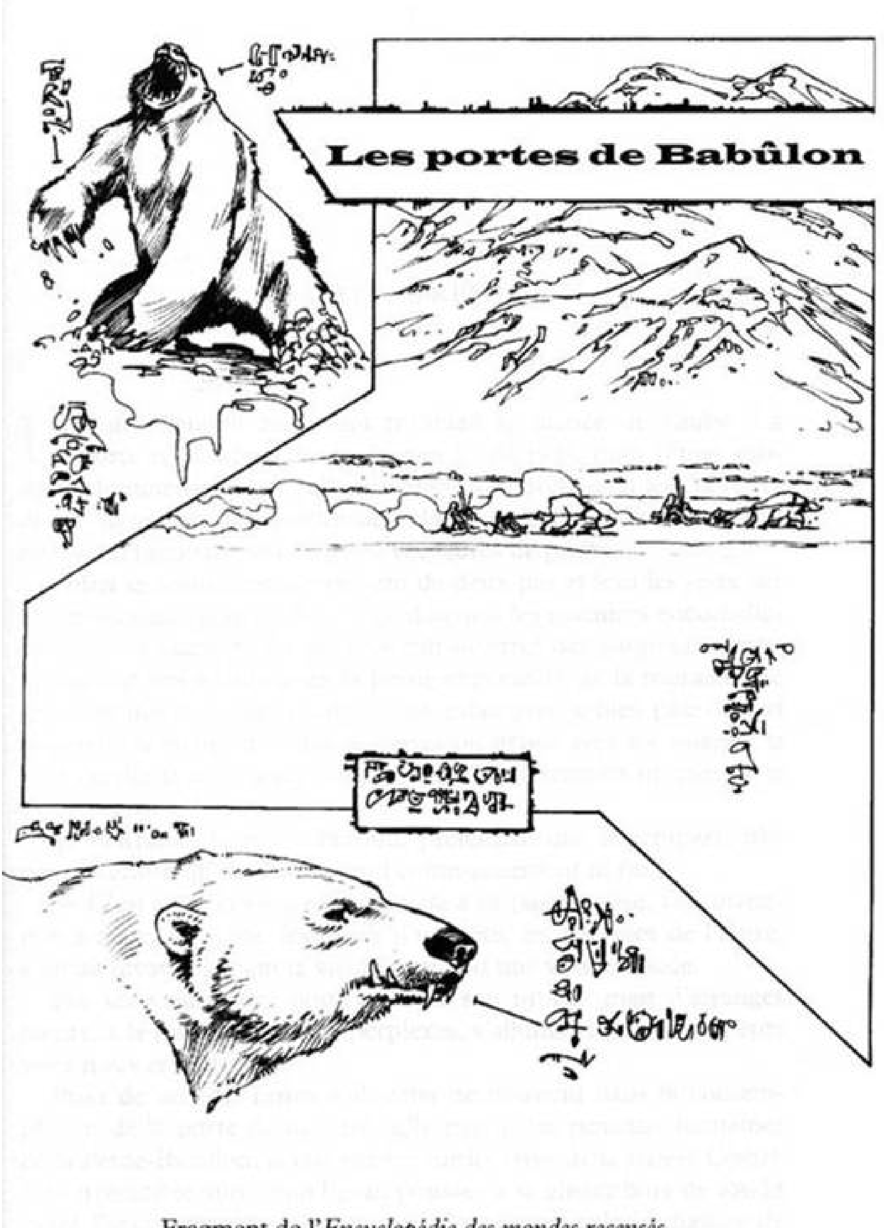
Elle se pencha sur Rohel et déposa un baiser furtif sur son front. Les yeux d'or du Sangerlois s'emplirent de larmes.

*

La toge remontée sur les cuisses, Rohel chevauchait depuis déjà plusieurs heures lorsqu'il entendit le rugissement des moteurs d'extraction de l'Alarch. Il aperçut la masse grise du vaisseau-mère qui s'élevait dans le ciel d'azur, abandonnant un somptueux panache de feu et de fumée blanche dans son sillage.

En même temps que son corps d'homme, il avait retrouvé un peuple. Il lui fallait maintenant arracher Lucifal des mains de Cirphaë pour délivrer enfin Saphyr des griffes des Garloups de Déviel.

Il éperonna sa monture qui se lança au grand galop en direction des sept étoiles levantes.




Fragment de l'*Encyclopédie des mondes recensés*

# CHAPITRE PREMIER

Un grésillement menaçant troublait le silence de l'aube. La porte n'était faite ni de bronze ni de bois, mais d'une substance lumineuse, vaporeuse, qui épousait étroitement les contours de la monumentale embrasure. Des sculptures d'un bestiaire effrayant, fascinant, ornaient les voussures de pierre.

Emna se recula instinctivement de deux pas et leva les yeux sur le gigantesque rempart. Son regard heurta les premiers encorbellements d'où saillaient les gueules entrouvertes des gargouilles mais ne parvint pas à distinguer la partie supérieure de la muraille. Le gris-bleu des blocs de granit se confondait avec le bleu pâle du ciel matinal, les taches de mousse vertes ou grises avec les nuages, si bien qu'elle avait l'étrange impression de contempler un pan de la voûte céleste effondré.

Sa marraine, la vieille Fraoud, prétendait que le rempart, bâti par des entités divines, n'avait ni commencement ni fin.

— C'est aussi et surtout une limite à ne pas franchir, une invitation à rester chez soi, les dieux d'un côté, les hommes de l'autre, ajoutait invariablement la vieille femme d'une voix enrouée.

Elle secouait la tête pour appuyer son propos mais d'étranges lueurs, à la fois craintives et perplexes, s'allumaient dans ses petits yeux noirs et renfoncés.

Prise de vertige, Emna s'absorba de nouveau dans la contemplation de la porte de lumière. Elle perçut les rumeurs lointaines de la Petite-Babûlon, la cité établie sur les rives de la rivière Ophal. Une irrésistible impulsion l'avait poussée à se glisser hors de son lit avant l'avènement du jour, à sortir discrètement de la masure de Fraoud, à traverser l'unique pont de bois de la Petite-Babûlon, à franchir la forêt d'herbes géantes qui séparait l'agglomération du

rempart et à venir se recueillir devant la porte de lumière.

Bien qu'elle eût violé un tabou millénaire, elle n'en concevait aucun remords, aucune peur. Elle encourait le supplice du bûcher si quelqu'un venait à la surprendre en cet endroit – il aurait fallu pour cela que son dénonciateur transgressât lui-même l'interdit – mais une volonté supérieure l'animait, dictait sa conduite. En elle s'ancrait peu à peu la certitude que sa place n'était pas à l'extérieur du rempart mais de l'autre côté, dans la légendaire cité fondée par les dieux et les déesses antiques de Babûlon. En temps ordinaire, elle se serait défendue de cette idée, qu'elle aurait considérée comme un rêve inaccessible ou comme un manque d'humilité flagrant, mais aujourd'hui elle avait la sensation d'explorer une partie cachée d'elle-même, de renouer avec le fil d'une existence occulte, de quitter le monde des songes et des illusions dans lequel elle avait jusqu'à présent vécu.

La froidure de l'aube engourdissait ses pieds nus et se faufilait sous sa robe de laine. Le vent chantait dans sa chevelure qui s'écoulait en ruisseaux noirs et brillants sur ses épaules et ses hanches. Des larmes tracèrent leur sillon brûlant sur ses joues. Elle ne pleurait pas de tristesse, comme cela lui arrivait parfois lorsque coulaient en elle d'inexplicables fleuves de nostalgie, mais de reconnaissance et d'émotion. Elle comprenait tout à coup pourquoi elle s'était toujours sentie étrangère dans la Petite-Babûlon, pourquoi, bien qu'elle n'éprouvât ni haine ni mépris à son encontre, elle n'avait jamais réussi à se fondre complètement dans la population de la cité. Le mystère de sa naissance, un mystère que n'avait jamais voulu ou pu éclaircir la vieille Fraoud, trouvait probablement son explication de l'autre côté du rempart.

Répondant à un appel profond, impérieux, de ses fibres, elle s'avança de quelques pas vers la porte, mais la chaleur intense qui s'en dégageait la contraignit à s'arrêter. Les émulsions lumineuses jetaient de furtifs éclats sur les reliefs des voussures et tiraient un rideau opaque, hermétique, sur l'embrasure ogivale.

La voix tremblante de Fraoud résonna de nouveau dans l'esprit d'Emna.

— Ne t'approche jamais du gardien de lumière du rempart. Il réduit en cendres les inconscients qui osent lever les yeux sur lui. Et pour se venger, il demande aux sept étoiles ses amies d'envoyer la sécheresse sur Petite-Babûlon.

Même si la vieille femme avait un penchant certain pour l'exagération – Emna fixait le « gardien » depuis plusieurs minutes et elle n'avait pas encore été réduite en cendres –, il n'en restait pas moins vrai que la lumière désintégrait quiconque essayait de franchir la porte et de pénétrer dans la Babûlon interdite. Elle ne cessait jamais

de briller, ni le jour où elle était absorbée par la clarté des sept étoiles diurnes, ni la nuit où elle s'élevait en tremblant jusqu'au premier encorbellement du rempart et soulignait les inégalités du granit.

La chaleur était tellement vive qu'Emna crut un instant que sa robe s'était enflammée. Elle se recula encore, jusqu'à ce qu'elle sente des caresses d'air frais sur son visage et ses jambes. Derrière elle, les herbes géantes ondulaient doucement et les stridulations des insectes qui sortaient de leur léthargie nocturne se mêlaient à la rumeur de la Petite-Babûlon colportée par le vent. Emna laissa de nouveau errer son regard sur la muraille dont la perspective écrasante déclencha en elle un début de malaise. Les rayons de la première des sept étoiles parsemaient la voûte céleste de rosaces mordorées.

Elle prit conscience en cet instant qu'elle avait en elle le moyen de neutraliser la lumière de la porte, une intuition si claire qu'elle résonna avec la force d'une évidence. La solution était inscrite quelque part dans un recoin de sa mémoire. Elle ferma les yeux et commença à explorer les arcanes de son esprit. Elle pressentait qu'en se concentrant elle finirait par trouver l'entrée du sentier qui la conduirait aux informations contenues dans ses gènes, au secret de sa naissance. À nouveau envahie de nostalgie, elle ne chercha pas à se débattre, elle se laissa emporter par le puissant courant qui l'entraînait vers des zones lointaines et obscures d'elle-même. Elle s'était toujours défendue de ces accès de tristesse, qu'elle regardait comme des aveux de faiblesse, comme des saignements douloureux et inutiles de l'âme, elle leur avait résisté jusqu'à ce que la souffrance devienne intolérable et la contraigne à libérer toutes les larmes de son corps, mais en ce jour elle se rendait compte qu'ils l'invitaient à explorer sa véritable nature, à remonter le cours de sa propre source.

Elle perçut un bruissement, un murmure musical évoquant le chant paisible de la rivière Ophal, une voix intérieure qui lui fredonnait un hymne venu des profondeurs du temps. *Gyne… N'oublie jamais que tu es une gyne… Tu as en toi le pouvoir de la compassion, de la guérison, de l'amour… Gyne… Créature élue par les dieux pour protéger et ensemencer l'univers…* C'était la première fois qu'elle entendait ces mots – elle les ressentait davantage qu'elle ne les entendait – et pourtant ils éveillaient un monde familier en elle. *Prêtresse de la lumière, maîtresse des éléments…*

— Emna !

L'espace de quelques secondes, elle crut que la voix grave, blessante, avait retenti dans son temple intérieur et elle demeura immobile, les yeux clos, les bras le long du corps, puis elle eut la sensation d'une présence dans son dos et son sang se figea.

— Seraient pas contents, à Petite-Babûlon, d'apprendre que tu t'es rendue au pied du rempart et que tu as défié du regard le gardien de

lumière. Pour sûr qu'ils te condamneraient au bûcher pour demander la clémence des sept étoiles et éloigner la sécheresse.

Elle reconnut la voix de Rachaï, l'un des forgerons de la cité, et elle fut écartelée entre le soulagement et la crainte : soulagement parce qu'il se prétendait amoureux d'elle et qu'il n'aurait pas le cœur de la dénoncer aux édiles de la Petite-Babûlon, crainte parce qu'elle se retrouvait isolée face à un homme dont la brutalité n'avait d'égale que la stupidité.

Il avait gardé son marteau à la main et n'était vêtu que d'un minuscule tablier de cuir. Sa musculature, développée par le dur labeur de la forge, était tellement imposante qu'elle en paraissait encombrante. Le feu avait laissé des traces de morsure sur ses bras, sur son torse et sur ses épaules. Le vent soulevait quelques mèches de sa tignasse noire et emmêlée. Des lueurs égrillardes embrasaient ses yeux sombres, renfoncés profondément sous les arcades saillantes.

Il écarta les fougères aux larges feuilles et s'avança de deux pas vers la jeune femme. Un sourire sardonique affleura ses lèvres brunes, craquelées, des rides verticales se creusèrent sur ses joues assombries par une barbe naissante.

— Faut se méfier de la curiosité, dit-il d'un ton sentencieux. Elle joue de bien mauvais tours.

Emna s'efforça de maîtriser sa respiration et de calmer les battements affolés de son cœur.

— Je t'ai vue traverser le pont de bois, te diriger vers la forêt d'herbes géantes. J'ai fait ce que n'importe quel homme de Petite-Babûlon aurait fait à ma place : je t'ai suivie. Je ne serai que le témoin de ta faute, Emna, à moins que…

Il se rapprocha encore de la jeune femme et tendit le bras. Emna réprima un frisson de dégoût lorsque les doigts carrés du forgeron lui effleurèrent la joue.

— Comme je ne suis pas un monstre, je t'offre une chance d'échapper au bûcher.

Elle voulut se dérober mais Rachaï l'agrippa par la robe et l'empêcha de bouger. Ses gestes étaient maintenant nerveux, brutaux et, de grossiers, ses traits étaient devenus bestiaux. Il lâcha son marteau qui rebondit sur la terre sèche et se figea quelques mètres plus loin, la masse métallique plantée dans le sol et le manche pointé vers le ciel. La première étoile diurne faisait son apparition au-dessus de la forêt d'herbes géantes et parait d'or clair les énormes épis encore humides de rosée.

— Mon désir de toi est si fort qu'il me tient éveillé toute la nuit, souffla Rachaï d'une voix rauque.

Emna se débattit mais il referma les doigts sur l'échancrure de la robe qui se déchira dans un crissement prolongé. La jeune femme se

contorsionna pour échapper à l'emprise de son agresseur. Elle haletait et des gémissements étouffés s'échappaient de ses lèvres entrouvertes. Elle sentit de nouveau la chaleur de la lumière de la porte sur la nuque et les épaules.

— Tiens-toi donc tranquille, garce !

Rachaï la gifla avec une violence telle qu'elle perdit l'équilibre et s'affaissa de tout son long.

— Montre-toi compréhensive et tu éviteras le bûcher, idiote !

Il s'était agenouillé aux côtés d'Emna et, tout en grommelant, il s'appliquait à lui retrousser la robe. Elle lui enfonça ses ongles dans l'avant-bras, lui arracha des lambeaux de peau, le frappa à coups de talon. Il lui assena une deuxième gifle, plus appuyée encore que la première. Son occiput heurta la terre à deux reprises et ses yeux larmoyèrent. À demi étourdie, elle vit, entre ses paupières mi-closes, qu'il s'était débarrassé de son tablier de cuir, elle aperçut son membre viril, épais, noueux, dressé au-dessus d'elle comme une lame monstrueuse et menaçante et, à l'idée que cet horrible pieu de chair puisse forcer l'étroit passage de son ventre, elle fut envahie d'une rage désespérée. Il soufflait comme un bovin de labour, poussait des grognements qui traduisaient son impatience et la violence de son désir. Après lui avoir dénudé le bassin, il se percha sur sa victime tout en lui maintenant les jambes écartées.

Emna exploita le léger relâchement qu'entraînait cette manœuvre pour ramper sur le dos et se dégager. Il perdit l'équilibre, tomba lourdement sur le côté, roula sur lui-même. Les yeux injectés de sang, il se rétablit avec une vivacité surprenante pour un homme de sa corpulence, fondit comme un fauve sur la jeune femme et, ne lui laissant pas le temps de se relever, s'abattit sur elle de tout son poids. Elle eut envie de vomir lorsqu'elle sentit son pénis d'une dureté de pierre s'insinuer entre ses nymphes. Elle ne pouvait même pas hurler, exprimer sa détresse et son dégoût : la vieille Fraoud disait qu'elle souffrait d'une malformation des cordes vocales, qu'elle resterait muette toute sa vie et qu'elle devrait s'y habituer « comme on s'habitue à la vieillesse, à la maladie, à la mort, à la misérable condition d'être humain… »

Le souffle coupé par le poids de Rachaï, la tête renversée, un goût de fiel dans la gorge, Emna distinguait l'ombre gigantesque du rempart, le fronton triangulaire de la porte de lumière, un pan de ciel où paressaient des nuages blancs et dentelés. Elle essaya encore de désarçonner le forgeron, mais ses contorsions inutiles ne réussirent qu'à décupler la douleur qui lui irradiait le bas-ventre et les cuisses. Elle ne connaissait pas grand-chose à l'amour, à cette union charnelle dont les hommes et les femmes de la Petite-Babûlon parlaient avec des lueurs gourmandes dans les yeux, mais elle devinait que ce que lui

faisait subir Rachaï n'en était qu'une odieuse caricature. S'il parvenait à ses fins, elle serait marquée à jamais du sceau de l'infamie, elle n'aurait plus qu'à se laisser dépérir de tristesse et de chagrin.

Fou de colère, il la gifla pour la troisième fois. La corolle de sa victime refusait de s'ouvrir, d'accueillir ce membre trop gros pour elle. Le forgeron glissa la main entre leurs deux ventres et, sans ménagement, du pouce et de l'index, lui écarta les lèvres. Les yeux brouillés de larmes, la joue plaquée contre l'herbe rêche, elle discerna à quarante centimètres de son épaule une forme sombre vers laquelle elle lança machinalement le bras. Ses doigts palpèrent une matière lisse et froide, du métal probablement, puis un manche encore imprégné de chaleur humaine.

Le marteau du forgeron.

Au moment où Rachaï s'apprêtait à fendre la chair offerte de sa proie, il décela un mouvement dans son champ visuel. Il se redressa, envahi d'un sombre pressentiment, vit le bras d'Emna se détendre comme un ressort en direction de sa tête, entendit le sifflement de l'air sur la masse métallique. Il amorça un mouvement de retrait du buste mais n'eut pas le temps d'esquiver le marteau qui lui percuta la tempe de plein fouet. Le coin de la masse fit éclater son os temporal, son arcade sourcilière, s'enfonça profondément dans sa cavité oculaire. Éjecté de son orbite, l'œil s'affaissa le long de sa joue. Un gargouillis odieux s'exhala de ses lèvres entrouvertes. Il oscilla un long moment sur lui-même avant de basculer vers l'avant et de s'effondrer sur Emna.

Elle resta un long moment paralysée par l'horreur, ne songeant même pas à relâcher le manche du marteau. Puis, lorsqu'elle eut repris ses esprits, le poids, la sueur et le sang de Rachaï lui furent intolérables, et elle rassembla ses dernières forces pour se dégager du cadavre. Elle eut besoin de longues minutes pour reprendre son souffle, se relever, se camper sur ses jambes flageolantes. Le marteau, entraîné par son propre poids, retomba dans l'herbe et la cervelle du forgeron commença à se répandre par la plaie béante.

La robe d'Emna s'ornait de longues déchirures et de taches pourpres, des échardes cuisantes lui lacéraient le bas-ventre, mais elle avait préservé l'essentiel, son honneur, son intégrité de gyne. Elle jeta un ultime regard sur le corps inerte de son agresseur avant de s'enfoncer dans la forêt d'herbes géantes. Elle n'éprouvait pas de haine pour lui, seulement une indifférence teintée de mépris. Il lui fallait embrasser une dernière fois la vieille Fraoud avant de quitter définitivement la Petite-Babûlon.

*

Le rempart, d'une hauteur vertigineuse, occupait tout l'horizon, seul signe de civilisation et premier relief digne de ce nom sur l'étendue infiniment plate du désert.

Cela faisait maintenant douze jours que Le Vioter parcourait ce plateau recouvert d'une herbe jaune, rêche, et la monotonie du paysage s'était conjuguée à sa solitude pour l'emplir d'un sentiment grandissant de découragement. À plusieurs reprises, il s'était surpris à parler avec les deux jewaux que lui avaient offerts les descendants du peuple de la Genèse et qui, à en juger par leur poil terne, leur tête constamment baissée, leur bouche baveuse, leurs côtes saillantes et leurs réactions intempestives, commençaient à se ressentir de la fatigue de cet interminable périple.

Muni d'une simple dague à lame d'acier, Rohel s'était nourri de petits animaux à la fourrure grise qui sortaient de leur terrier à l'orée du crépuscule. Il lui suffisait de s'allonger dans l'herbe, de rester immobile et d'attendre que l'un de ces rongeurs passe à portée de main pour lui planter sa dague dans la nuque ou dans les reins d'un geste vif et précis. Après l'avoir dépiauté et vidé, il le faisait griller sur un feu de brindilles qu'il allumait en frottant des silex et qu'il devait alimenter un bon moment avant d'obtenir un lit de braises incandescentes. Pour étancher sa soif, il se contentait de recueillir de la pointe de la langue les gouttes de rosée que la nuit déposait sur l'herbe et, parfois, lorsque sa gorge était trop asséchée, il buvait le sang chaud d'une de ses proies. Ce faisant, il avait l'impression de régresser à un stade primitif, voire animal, et il doutait de jouir encore de toute sa raison. L'odeur aigre qui imprégnait sa toge empesée de sueur accentuait le lent écœurement qui le gagnait. Bien qu'il eût protégé son bassin d'une double épaisseur d'étoffe, la selle de cuir rigide lui irritait les fesses, le scrotum et les cuisses. De même les étriers blessaient ses pieds nus. Il devait de plus en plus souvent descendre de sa monture, retrousser son vêtement jusqu'à la taille et marcher en gardant les jambes écartées pour éviter les frottements des zones à vif.

La vue lointaine du rempart le tira de sa torpeur. Les paroles de la prophétesse Athna d'Iscambe lui revinrent en mémoire : « De l'autre côté du désert commence le pays des exilés du Temps. Ils t'indiqueront le chemin à suivre pour gagner le royaume de la magicienne Cirphaë. » Il ne savait pas si cette muraille avait quelque chose à voir avec le pays des exilés du Temps, mais la perspective de rencontrer des êtres humains, de rompre enfin sa solitude, le galvanisait, estompait ses souffrances physiques et morales.

Il donna des coups de talon sur les flancs du jewal gris qui partit au galop. Le jewal noir, le plus fougueux et véloce des deux, les laissa prendre une cinquantaine de mètres d'avance avant de se lancer à leur

poursuite.

Le Vioter apercevait maintenant les formes caractéristiques d'une cité établie sur les bords d'une rivière et séparée du rempart par la masse sombre d'une forêt. Des volutes de fumée blanche s'évadaient des cheminées et se jetaient dans les rares nuages qui, poussés par un vent vagabond, traversaient lentement la plaine céleste. L'aspect modeste de cette agglomération, une grosse bourgade plutôt qu'une véritable ville, contrastait de manière saisissante avec le gigantisme du rempart. Aussi loin que portait son regard, Le Vioter ne distinguait aucune meurtrière, aucune ouverture, aucune brèche dans la construction monumentale, seulement un encorbellement qui se perchait à plus de deux cents mètres de hauteur et, une centaine de mètres plus haut, la ligne rectiligne du faîte léchée par des bancs de brume. Bien qu'elle parût à première vue infranchissable, Rohel avait l'intuition que l'entrée du royaume de Cirphaë se trouvait de l'autre côté de cette muraille, dressée au beau milieu du désert comme pour interdire le passage à une armée forte de plusieurs millions de soldats. Les habitants de la cité connaissaient peut-être un moyen de contourner l'obstacle. Le ruban brillant du cours d'eau s'en rapprochait ou s'en écartait parfois au prix de larges méandres, mais il lui restait parallèle jusqu'à ce que leurs deux lignes, réunies par l'illusion d'optique, se confondent dans le lointain.

S'il voulait déjouer les projets des Garloups, les êtres surgis des trous noirs qui avaient exterminé le peuple de la Genèse et capturé la féelle Saphyr, il lui fallait impérativement arracher Lucifal des mains de Cirphaë. L'épée de lumière lui permettrait de rééquilibrer le rapport des forces – il espérait que Lucifal n'était pas seulement une légende et recouvrait une réalité matérielle – et, même si ce détour par le monde mystérieux de Cirphaë retardait le moment de ses retrouvailles avec Saphyr, il n'avait pas d'autre choix que de franchir ce vertigineux assemblage de blocs de granit gris (le volume de ces pierres recouvertes d'une lèpre moussue et verdâtre était un autre sujet d'étonnement dans un environnement totalement dépourvu de relief).

Il s'efforça d'oublier les inflammations de son bassin et poussa des cris stridents pour raviver l'ardeur défaillante de sa monture. Ils traversèrent des champs cultivés et des pâturages où s'ébattaient des ruminants semblables aux bufs des tribus de l'Arcanoa.

Lorsqu'il atteignit les premiers faubourgs de la cité, il n'y rencontra pas âme qui vive. La rue de terre battue, les murs de torchis des maisons basses serrées les unes contre les autres, les toits de chaume, les caniveaux charriant une eau noire et chargée d'immondices, la puanteur excrémentielle lui rappelèrent les bourgs de planètes primitives où l'avaient expédié quelques-unes de ses

missions pour le compte du Jahad, le service secret du Chêne Vénérable.

Les roulements de sabots des jewaux prenaient une résonance inquiétante dans l'atmosphère figée de la petite cité. Les habitants avaient visiblement quitté leur maison ou abandonné leur activité à la hâte, comme l'indiquaient les portes entrebâillées, les outils éparpillés, les étals de fruits pris d'assaut par les mouches, les lueurs rougeoyantes d'un foyer dans la pénombre d'une forge. Les volatiles aux plumes éclatantes qui picoraient des grains éparpillés sur la terre ne daignèrent même pas relever la tête lorsque les jewaux passèrent à quelques mètres d'eux. Le Vioter dut tirer avec vigueur sur le mors et donner de violents coups de talon pour empêcher sa monture de s'arrêter devant les légumes verts posés sur des couvertures.

Quelques dizaines de mètres plus loin, la rue se resserrait, se transformait en une venelle étroite et sinueuse bordée de maisons à colombage dont les surplombs se touchaient au point de former une voûte inégale. Les poutres verticales de soutènement, disposées à intervalles réguliers, étaient dans un tel état d'usure qu'elles semblaient sur le point de s'effondrer à chaque instant. Il s'aventura dans un entrelacs de ruelles aux allures de labyrinthe, aussi désert que les faubourgs. Des senteurs de cuisine et des parfums fleuris se mêlaient aux lourds effluves organiques. Il jeta un bref coup d'œil par-dessus son épaule et s'aperçut que le jewal noir ne les suivait plus : il n'avait probablement pas résisté à la tentation de dévorer les légumes d'un éventaire.

Le Vioter avisa une fontaine à l'intersection de deux venelles et mit pied à terre. Il dénoua les pans de la toge qu'il avait passés sur ses cuisses, ressentit un ineffable soulagement lorsque les souffles d'air léchèrent et rafraîchirent sa peau enflammée. Puis il plaça la tête sous le jet courbe, se désaltéra longuement, recueillit l'eau dans le creux de ses mains et s'en aspergea tout le corps, insistant sur la nuque et sur le bassin. La fraîcheur de l'eau le revigora, lui procura un bien-être qu'il n'avait pas goûté depuis une éternité. Le jewal s'approcha à son tour de la fontaine, tendit le cou au-dessus de la margelle ronde et s'abreuva bruyamment. Contrairement à son cavalier, il n'avait pas bu le sang des rongeurs pour étancher une soif dévorante, et seuls sa robuste constitution et un métabolisme adapté l'avaient empêché de mourir de déshydratation sous les rayons torrides des sept étoiles.

Assis sur le rebord de la margelle, Rohel flatta distraitement l'encolure de sa monture et laissa errer son regard alentour. La lumière tombait en colonnes entre les avancées des maisons, semait des flaques étincelantes sur les pavés disjoints et la base des murs. Il discerna, au-dessus des toits de chaume, l'arête supérieure et figée du rempart.

Au moment où il s’interrogeait sur les raisons qui avaient poussé les habitants à déserter leur cité, une formidable clameur ébranla le silence.

## CHAPITRE II

Emna ne connaîtrait jamais le secret de sa naissance.

Les cordes lui mordaient cruellement les poignets et les chevilles. Une fumée âcre l'environnait, s'infiltrait dans ses narines, dans sa gorge, dans ses yeux, et bien que les flammes n'eussent pas encore atteint la partie supérieure du bûcher, elle sentait déjà monter la chaleur le long de ses jambes. Avant de la lier au poteau, les bourreaux avaient badigeonné sa robe de poix.

Tous les habitants de la Petite-Babûlon, hommes, femmes et enfants, se pressaient sur l'Esplanade des Pardons. Les vingt hérauts du conseil s'étaient répandus deux heures plus tôt dans les rues de la cité et avaient annoncé le supplice imminent de demoiselle Emna, fille adoptive de dame Fraoud, coupable d'avoir transgressé la Loi d'Écart et d'avoir assassiné à coups de marteau le très honorable forgeron Rachaï.

Au sortir de la forêt d'herbes géantes, Emna était tombée sur une patrouille du guet. Le capitaine lui avait ordonné de s'immobiliser et s'était approché d'elle d'un air soupçonneux. Elle avait eu le mauvais réflexe de prendre la fuite au lieu d'essayer de fournir une explication cohérente aux taches de sang qui maculaient sa robe déchirée. Le capitaine et ses hommes l'avaient rattrapée en quelques enjambées et saisie par la taille et les épaules.

— M'est avis que tu n'as pas la conscience tranquille, la muette ! avait grondé l'officier.

Comme elle n'avait pas la possibilité de répondre, il avait scruté ses grands yeux larmoyants et il y avait lu à la fois de l'épouvante et de l'horreur. Voulant en avoir le cœur net, il avait décidé d'explorer la forêt. Les hommes du guet s'étaient déployés entre les herbes géantes

et, se repérant aux feuilles froissées des fougères, aux traces de pas sur la mousse encore humide de rosée, avaient atteint l'orée de la zone taboue qui bordait le rempart.

— Eh, la muette, m'est avis que tu l'as aimé de manière un peu violente, celui-là ! avait dit le capitaine en désignant un corps allongé à quelques pas du rempart (difficile d'observer le cadavre sans lever les yeux sur la porte de lumière).

— On dirait Rachaï, le forgeron, avait avancé un homme.

Le capitaine s'était retourné et avait enveloppé la jeune femme d'un regard dur.

— Il t'a surprise devant la porte de lumière et tu as eu tellement peur qu'il te dénonce au conseil que tu lui as fracassé le crâne, pas vrai ?

Elle avait secoué la tête en signe de dénégation et des larmes avaient roulé sur ses joues.

Les hommes du guet avaient laissé pourrir le cadavre du forgeron sur place, par peur d'être réduits en cendres par le gardien de lumière, et avaient conduit leur captive dans la grande salle des jugements publics. Réuni en toute hâte, le conseil des Gardiens de la Loi Sacrée s'était empressé d'avaliser la culpabilité d'Emna : il saisissait toutes les opportunités de faire un exemple et de renforcer son autorité sur les Petits-Babûloniens, enclins trop souvent à l'irrévérence. Et puis les origines mystérieuses d'Emna, recueillie par la vieille Fraoud dans la forêt d'herbes géantes, suscitaient une méfiance naturelle à son encontre – au point que certains ne se privaient pas de mettre tous les malheurs de la Petite-Babûlon sur le compte de « l'étrangère muette ». Enfin, c'était une excellente occasion de contrecarrer l'influence pernicieuse de la vieille Fraoud, la guérisseuse qui manipulait aussi bien les herbes que les âmes. Ils avaient donc condamné la meurtrière à être brûlée vive en place publique et, pour ne pas laisser à sa mère adoptive et à ses éventuels partisans le temps de réagir, ils avaient fixé l'exécution de la sentence le jour même, à l'heure des cinq étoiles.

Le rideau de fumée, de plus en plus dense, estompait le visage ridé et auréolé de gris de la vieille Fraoud. Elle ne pleurait pas, car elle était desséchée depuis bien longtemps, mais une tristesse infinie imprégnait ses traits et une colère immense embrasait ses petits yeux noirs. Deux femmes se tenaient derrière elle et la soutenaient par les coudes pour l'empêcher de défaillir. Le caractère naturellement rude de la vieille femme s'était racorni avec le temps, mais, à sa manière, elle avait donné de l'affection à sa fille adoptive. Pour assurer à Emna une place définitive au sein de la communauté petite-babûlonienne, elle avait prévu de lui léguer son savoir et avait commencé à lui enseigner les premiers rudiments de la guérison par les plantes et les minéraux.

Les crépitements du feu dans les bûches encore humides claquaient comme des coups de tonnerre dans le silence oppressant. La chaleur avait contraint les membres du conseil, parés de leur cape blanche de cérémonie et placés au premier rang, à reculer de quelques pas. Les soldats du guet, coiffés de heaumes métalliques, armés de lances et vêtus de cottes de mailles, contenaient la multitude. Au second plan, les flèches de bois du temple de la Loi Sacrée et les toits des maisons encadrant la place se glissaient furtivement entre les écharpes de fumée.

L'excitation de l'assistance était subitement tombée, comme si les Petits-Babulôniens avaient pris conscience que le calvaire de la fille adoptive de Fraoud n'avait rien d'un spectacle réjouissant. Les visages exprimaient désormais la gravité et, pour certains d'entre eux, la compassion. La condamnée avait certes perpétré un crime odieux sur la personne de Rachaï – les hommes n'étaient pas fâchés d'être débarrassés du forgeron, dont la vigueur légendaire et la réputation de séducteur attiraient leurs femmes comme la charogne appâte les mouches – et les bûchers de l'Esplanade des Pardons avaient l'incontestable mérite d'amener un peu de fantaisie dans la monotonie de leur existence, mais la vue d'une pauvre créature se tordant de douleur dans les flammes obtenait le résultat inverse de l'effet escompté : révoltés, les spectateurs finissaient par prendre fait et cause pour la suppliciée, trouvaient tout à coup suspecte la hâte avec laquelle le bûcher avait été dressé et la sentence exécutée, se demandaient si ce n'était pas Rachaï qui avait suivi Emna dans la zone interdite dans l'intention délibérée de la violer (certains soldats du guet avaient affirmé que le forgeron avait été retrouvé entièrement nu au pied du rempart et son désir pour la fille de Fraoud était de notoriété publique).

Emna eut l'impression que des brindilles enflammées s'enfonçaient dans la plante de ses pieds mais c'est à ce moment, curieusement, qu'un grand calme s'établit en elle. D'un seul coup, la chaleur du feu dispersa les brumes qui lui obscurcissaient l'esprit et sa mémoire cachée lui fut en partie révélée. Elle pénétra dans un univers à la fois inconnu et familier qui, elle n'avait aucun doute à ce sujet, était le monde des gynes de Babûlon. Des images successives la traversèrent d'une mer de glace dont les vagues étaient des congères ciselées par le vent, d'une forêt profonde et paisible où tombaient de somptueuses colonnes de lumière, d'une vallée riante où paissaient des animaux aux robes tachetées, d'une ville aux rues et aux constructions cristallines, un bâtiment aux lignes élancées.

Puis des visions de destruction, de mort, s'imposèrent à elle, des ruines sombres et fumantes, des cohortes de soldats caparaçonnés de métal noir, des corps crucifiés sur des portes, des colonnes de

prisonniers enchaînés qui marchaient au milieu d'un désert aride, des enfants et des femmes éventrés gisant dans des mares de sang… Elle se doutait que ces souvenirs ne lui appartenaient pas (comment auraient-ils pu lui appartenir, elle qui n'avait pas connu d'autre horizon que la Petite-Babûlon, d'autre famille que la vieille Fraoud, d'autre perspective que le grand désert d'herbes, la rivière Ophal et le rempart ?) mais qu'ils lui avaient été implantés dans le cerveau quelque temps après sa naissance. Elle portait le passé de quelqu'un d'autre, de sa mère biologique peut-être. On ne l'avait pas abandonnée près du rempart pour se débarrasser d'elle, comme elle l'avait toujours cru, mais pour la soustraire à un terrible danger et pour prévenir l'extinction définitive de son peuple d'origine. Emna comprit également que la brusque impulsion qui l'avait poussée à se rendre devant le rempart était liée à cette greffe mnésique, programmée pour se déclencher lors de son entrée dans l'âge adulte : l'éclat particulier de la lumière de la porte avait probablement enclenché le processus de recouvrement de sa mémoire secrète.

La chaleur se fit intolérable et un accès de rage la suffoqua. Elle allait mourir alors qu'elle venait tout juste de renouer avec le fil de son existence, d'entrevoir l'importance de son rôle. Elle regrettait amèrement d'avoir rebroussé chemin pour embrasser Fraoud une dernière fois : elle aurait dû continuer de se concentrer sur la porte jusqu'à ce qu'elle découvre en elle le moyen de neutraliser la lumière destructrice. Dans quelques minutes, elle ne serait qu'un petit tas de cendres dispersées par le vent, elle aurait trahi la confiance de celles ou ceux qui avaient placé tous leurs espoirs en elle. Avec elle s'effacerait définitivement le souvenir des gynes de Babûlon, la lumière de la porte cesserait de briller, les armées ténébreuses franchiraient la porte du rempart et se répandraient en masse sur les mondes humains. Un vacarme terrifiant se levait en elle, le claquement des bottes métalliques frappant le sol en cadence, les cliquetis des armures et des épées, les chants barbares et les cris de guerre, les lamentations des mourants. Quelque part de l'autre côté du rempart, des soldats s'acharnaient avec une férocité inouïe, inhumaine, sur des enfants, des femmes et des hommes sans défense.

Sa robe, collée à son corps par la transpiration, la brûlait et semblait s'incruster dans sa peau. Elle avait l'impression que ses veines déformées charriaient de la lave en fusion. Elle lança un regard désespéré en direction de Fraoud, discerna, derrière le rideau de fumée, la silhouette tassée de la vieille femme qui baissait la tête et ne tenait plus sur ses jambes que grâce à la compassion de ses voisines. Elle ouvrit la bouche mais aucun cri ne sortit de sa gorge, seulement un râle à peine audible. Son aphasie accentuait la cruauté de cette scène et le malaise des spectateurs.

Emna crut apercevoir un mouvement dans le lointain. Elle se dit d'abord qu'elle avait rêvé, qu'elle avait été le jouet d'une illusion d'optique, qu'elle avait été leurrée par son formidable désir de vivre, puis une rafale de vent déchira le rideau de fumée et elle vit une forme grise, indistincte, se frayer un passage au milieu de la foule.

Le Vioter n'avait pas hésité longtemps avant de prendre sa décision. Il avait débouché sur la place juste après que les torches enflammées des bourreaux avaient allumé le bûcher. Les vociférations de la multitude avaient couvert les claquements des sabots de son jewal sur les pavés. Ni les spectateurs ni les soldats des derniers rangs n'avaient remarqué sa présence.

La beauté de la condamnée l'avait subjugué : la pureté de son visage n'avait d'égale que la splendeur de sa chevelure, une somptueuse parure noire qui offrait un contraste saisissant avec la pâleur de son teint. Elle lui avait immédiatement paru différente des autres habitants de la cité, aux traits grossiers et aux corps massifs. Ce seul argument aurait suffi à le convaincre d'intervenir, mais une voix intérieure (Saphyr ?) lui avait affirmé que la suppliciée connaissait le moyen de franchir le rempart. Il avait donc retroussé et noué sa toge de manière à ce qu'elle ne lui entrave ni les jambes ni les bras. Il avait estimé préférable de fendre la foule plutôt que de la contourner : il aurait moins de chemin à parcourir, et la panique provoquée par sa brusque apparition interdirait aux soldats disposés tout autour de la place de se regrouper. Il avait tiré sa dague de sa large ceinture de tissu, éperonné sa monture et piqué droit sur la multitude.

Surpris, les assistants des derniers rangs n'avaient pas eu le temps de s'écarter, et le jewal, aussi effrayé qu'eux, les avait renversés comme des quilles. Puis, alertés par les cris, les spectateurs des rangs suivants s'étaient retournés et avaient commencé à s'éparpiller dans tous les sens.

Rohel tenait les rênes d'une main ferme et serrait les cuisses pour empêcher sa monture de ruer. La foule réagissait comme il l'avait prévu, comme réagissent toutes les foules devant un danger impromptu : la peur se propageait d'un individu à l'autre plus vite qu'une onde lumineuse, et ils se dispersaient dans le plus grand désordre, de façon totalement irrationnelle, dégageant la voie jusqu'au bûcher et enrayant les manœuvres des soldats. Des corps roulèrent sous les sabots du jewal qui poussait des hennissements aigus. La fumée s'associait au tumulte pour engendrer une confusion totale. Les membres du conseil se figurèrent qu'une armée inconnue attaquait la Petite-Babûlon et, perdant tout contrôle sur eux-mêmes, tout sens de la dignité, ils s'égaillèrent en piaillant comme une volée de moineaux. Leur témérité se limitait à juger et à condamner de pauvres bougres

coupables d'avoir transgressé des lois édictées depuis des siècles. Leurs capes blanches flottaient dans leur sillage comme des ailes dérisoires.

Un officier du guet se précipita vers le jewal, l'épée levée. Appliquant un vieux principe des combattants d'Antiter, Le Vioter ne lui laissa pas le temps de prendre l'initiative : il tira brutalement sur les rênes et exploita immédiatement l'hésitation de son adversaire, intimidé par les ruades de l'animal, pour se pencher sur le côté et, d'un geste précis, lui enfoncer la lame de sa dague dans la gorge, juste sous le heaume. L'officier bascula en arrière et s'effondra sur les pavés dans un fracas métallique.

Arrivé au pied du bûcher, Rohel sauta au sol, défit rapidement la rêne sur un côté du mors et enroula la corde autour de son poignet. La réussite de son intervention dépendait en grande partie de l'avantage que lui procurait le jewal et il lui fallait s'assurer qu'il ne s'enfuirait pas pendant qu'il délivrerait la suppliciée. La fumée, dense, âpre, lui irrita la gorge et les yeux. Des flammes ondulantes et claires crépitaient dans les bûches et dégageaient une chaleur d'une telle intensité qu'il recula instinctivement. Puis il leva la tête, entrevit la jeune femme dont la bouche grande ouverte trahissait un début d'asphyxie et dont le regard empli d'épouvante et d'espoir raffermit sa résolution. Son vieil instructeur d'Antiter, Phao Tan-Tré, prétendait que les quatre éléments fondamentaux, l'air, l'eau, le feu, la terre, étaient à la fois les plus redoutables des adversaires et les plus précieux des alliés : « *Crains-les, ils te feront subir les pires sévices, vénère-les, ils te rendront les plus grands services…* » Dès lors Rohel cessa de considérer le feu comme un ennemi, il l'admit comme un principe intérieur, comme un composant essentiel de lui-même, au même titre que l'air, l'eau et la terre. Il était, comme tous les humains, un seigneur des éléments, un être qui portait en lui les lois de la création, un dieu qui avait renié sa véritable nature, et le seul pouvoir qu'avaient les flammes était celui qu'il voulait bien leur donner.

Affolé, le jewal donnait de puissants coups de tête pour tenter de se libérer de la rêne, mais Rohel ne lâcha pas la corde dont les frottements lui arrachaient des lambeaux de peau. Attisé par les rafales de vent, le feu se mit tout à coup à ronfler dans le bois enduit de poix, comme pour lancer un défi à cet humain qui prétendait l'empêcher de dévorer sa proie.

Exhortés par leurs officiers, les soldats du guet avaient repris leurs esprits et, écartant les spectateurs à coups de manche de lance, ils convergeaient en direction du bûcher. Le Vioter calcula mentalement le temps nécessaire au déroulement des opérations : deux secondes pour gravir le bûcher, deux autres pour couper les liens de la jeune femme, deux autres pour redescendre et sauter sur le jewal. Il avait des doutes sur la longueur et la résistance au feu de la rêne, mais il

n'avait plus le choix. Il se défit rapidement de sa toge et resserra sa prise sur le manche de la dague. L'haleine brûlante du feu et la fumée de plus en plus dense tenaient les soldats du guet à distance.

La jeune femme avait perdu connaissance. Sa tête avait basculé vers l'avant et le pieu auquel elle était liée penchait dangereusement. Comme un grimpeur devant un passage délicat, Le Vioter prépara mentalement son trajet. Les flammes ne se propageaient pas de manière linéaire. Elles s'engouffraient d'abord dans les bûches sèches en sifflant de colère, délaissaient le bois dur qu'elles reviendraient consumer plus tard lorsqu'elles en auraient exsudé la détestable humidité.

Entièrement nu, couvert de la seule enveloppe protectrice de sa sueur, Rohel prit une longue inspiration et posa le pied sur une grosse souche aux formes torturées. Il s'efforça d'oublier la douleur vive qui lui irradia la voûte plantaire et, suspendant sa respiration, il sauta de bûche en bûche comme sur les marches d'un escalier. Le jewal, de plus en plus paniqué, exploita le léger relâchement de la rêne pour se cabrer mais, tout en continuant de gravir le tas de bois, Le Vioter tira violemment sur la corde pour l'obliger à se tenir tranquille. Ses pieds soulevaient des gerbes d'étincelles et il crut que le tas de bois allait s'effondrer. Des aiguilles chauffées à blanc s'enfonçaient dans sa peau, lui transperçaient le crâne, le torse, le bassin, les membres. Les flammes dansaient autour de lui, s'étiraient, grondaient, se tordaient de fureur, gagnaient le sommet du bûcher, engageaient une course de vitesse contre l'intrus.

Il lui fallut une seconde de plus que prévu pour atteindre le pieu. Le bois tanguait sous ses pieds comme une mer houleuse. La fumée lui agressait les yeux, s'infiltrait dans ses narines, dans sa gorge, dans ses poumons. La panique s'empara de lui et la tentation de renoncer lui effleura l'esprit. Il lui semblait que sa peau se rétractait, s'enfonçait dans ses chairs comme du métal fondu, que ses pieds n'étaient plus que des tisons ardents, que le sang bouillait dans ses veines dilatées. Attaquée par des flammèches, la rêne ne tarderait pas à rompre sous les incessants coups de tête du jewal.

Un murmure s'échoua dans l'esprit de Rohel. Depuis sa prison de Déviel, la féelle Saphyr pressentait que son bien-aimé était en danger et traversait en pensée l'espace et le temps pour lui venir en aide. Elle était son âme sœur, son reflet, et, bien que prisonnière des Garloups, elle s'arrangeait pour mettre ses extraordinaires facultés psychologiques à son service. Alors, il recouvra instantanément son calme, réduisit son mental au silence, laissa un autre Rohel, plus instinctif, plus efficace, agir à sa place. Il se rapprocha du poteau, trancha les liens de la jeune femme, l'empêcha de tomber, la saisit par la taille et les jambes et entama sans attendre le trajet du retour.

La substance visqueuse dont était badigeonnée la robe de la suppliciée coulait sur sa poitrine et son ventre. Son fardeau n'était pas très lourd mais, déséquilibré par les mouvements convulsifs du jewal, il devait s'arc-bouter sur ses jambes et rencontrait des difficultés grandissantes à s'arracher à la surface instable du bûcher. Les fibres de la corde rongée par le feu cédaient l'un après l'autre, le manche de la dague lui incendiait la paume, la fumée de plus en plus dense se conjuguait à la sueur acide qui lui coulait dans les yeux pour rendre sa visibilité quasi nulle, les flammes lui léchaient les chevilles, les mollets, les genoux. Il craignait qu'elles ne prennent dans la substance collante qui imprégnait la robe et ne les transforme en torches vivantes. Avec l'énergie du désespoir, il franchit les derniers mètres qui le séparaient du bord du bûcher et dévala la pente abrupte en deux foulées, abandonnant dans son sillage de somptueuses gerbes d'étincelles. Dès qu'il eut touché le sol, il courut vers la silhouette grise et agitée du jewal.

Le bûcher s'affaissa sur lui-même dans un grondement terrifiant et la chaleur, amplifiée par la déflagration, se fit intolérable. La rêne se rompit tout à coup. Rohel lâcha sa dague, bondit vers le jewal, le saisit par le mors de sa main libre, le calma en lui maintenant de force la tête baissée. Puis il installa tant bien que mal la jeune femme en travers de la selle et attrapa la seconde partie de la rêne sectionnée. Sa toge, poussée par le vent sur les bûches, achevait de se consumer. Les cheveux et les poils roussis, les jambes criblées de brûlures, il eut encore la présence d'esprit de ramasser sa dague et sauta sur la croupe de sa monture. Fou de terreur, le jewal partit au triple galop en direction des soldats du guet rassemblés une vingtaine de mètres plus loin.

Ils n'eurent ni le temps ni le réflexe de s'interposer lorsque la masse imposante de l'animal déchira le rideau de fumée et fondit sur eux à toute allure. Après avoir perdu le bûcher de vue, ils avaient présumé que l'homme – un étranger qui venait d'un pays du bord du désert, probablement seul, car seul un étranger pouvait concevoir le projet farfelu et suicidaire de se jeter dans les flammes d'un bûcher – n'avait pas survécu à sa folle entreprise. Or, non seulement il en était sorti vivant, mais il avait arraché la fille de Fraoud à la mort qui lui était promise. Ils s'écartèrent au dernier moment pour ne pas être percutés par les soles ou le poitrail de l'animal. Le roulement des sabots domina pendant quelques secondes les crépitements du feu et les cris de la foule qui continuait de se répandre dans les venelles environnantes.

— Poursuivez-le ! hurla un capitaine.

Mais, lorsqu'ils s'ébranlèrent, l'animal avait déjà traversé la place et il s'engouffrait dans la rue principale qui donnait sur l'un des deux

ponts de la Petite-Babûlon.

Les fuyards franchirent le pont de bois et se dirigèrent vers le rempart. La tête de la jeune femme, toujours inerte, heurtait régulièrement le flanc humide du jewal qui galopait comme s'il avait une cohorte de démons à ses trousses. Les maisons s'espaçaient et Le Vioter distinguait dans le lointain, au pied de la muraille, la masse sombre de la forêt. Le vent sifflait tout autour de lui mais ne soulageait pas le feu de ses brûlures. Au contraire même, les caresses de l'air sur sa peau ravivaient la douleur, accentuaient son impression d'être tombé dans un buisson d'épines, d'autant qu'il montait à cru, que les secousses incessantes lui blessaient le bas-ventre. De temps à autre, il jetait un regard par-dessus son épaule pour s'assurer que les soldats ne les suivaient pas. Il voyait grandir devant lui la perspective vertigineuse du rempart. Il aurait été préférable de se réfugier dans le désert mais, comme guidé par une force mystérieuse, le jewal se dirigeait vers la construction monumentale. Le Vioter, exténué, ne faisait rien pour l'en dissuader, même s'ils couraient le risque de se heurter à la barrière granitique et de faciliter la tâche des poursuivants. Il ne disposait plus que d'une moitié de rêne et le simple fait de rester sur l'échine de sa monture requérait toute son énergie, toute son attention.

Le chemin pavé se jetait dans un terrain vague envahi d'herbes folles et de buissons de ronces. La fille ne se réveillait toujours pas et Rohel pensa qu'elle avait été asphyxiée par la fumée. Un accès de rage le suffoqua : non seulement son intervention n'aurait pas épargné la vie de la suppliciée, mais il aurait peut-être perdu la seule personne susceptible de l'aider à franchir le rempart.

Le jewal ralentit l'allure lorsqu'il arriva en vue de la forêt. Elle n'était pas constituée d'arbres, comme les forêts ordinaires, mais de plantes de dix à vingt mètres de hauteur, au tronc lisse et aux frondaisons en épis qui les faisaient ressembler à des herbes. Des massifs de fougères aux feuilles évasées et la mousse d'un vert émeraude qui tapissait le sol étaient les seules autres traces de végétation. Le jewal s'arrêta et commença à brouter les feuilles d'une fougère. Le Vioter mit pied à terre et le tira par la rêne à l'intérieur de la forêt. Tourmenté par ses brûlures, il maîtrisait mal le tremblement de ses jambes, mais le simple fait de se soustraire au contact de l'épiderme rugueux de sa monture lui procurait un grand soulagement.

Les bourdonnements des insectes et les trilles des oiseaux ne parvenaient pas à briser le silence feutré. Au cœur de la forêt, une infime crispation de sa nuque donna à Rohel la sensation très nette d'être observé. Il serra le manche de sa dague, se retourna avec vivacité. Il ne repéra aucune silhouette entre les troncs élancés,

seulement les formes immobiles des plantes.

Il s'aperçut alors que la jeune femme avait ouvert les yeux, tourné la tête vers lui, et qu'elle le fixait entre les mèches désordonnées de sa chevelure. Elle remuait faiblement les bras et, bien qu'elle n'ait pas prononcé un mot – il ne l'avait pas davantage entendue crier sur le bûcher – il comprit à la crispation de ses traits qu'elle souffrait de son inconfortable position. Le jewal n'eut pas besoin de se faire prier pour s'arrêter : il se planta devant un massif de fougères qu'il se mit aussitôt à brouter.

Rohel aida la jeune femme à descendre. Elle semblait ne pas avoir trop souffert de la chaleur : quelques cloques s'étaient formées sur ses pieds, ses jambes, ses bras et son cou, mais sa peau ne présentait aucune marque de brûlure profonde. En revanche elle peinait pour reprendre son souffle, comme en témoignaient ses inspirations sifflantes. Elle se demandait visiblement ce qu'elle fabriquait au beau milieu de la forêt d'herbes en compagnie d'un homme aussi nu qu'un nouveau-né et d'un animal étrange. Ses yeux effarés papillonnaient sans cesse de l'un à l'autre. Elle s'imaginait peut-être avoir franchi la porte des mondes de l'Au-delà.

— Je suis Rohel Le Vioter et je viens d'un monde très lointain, dit-il d'une voix douce. Est-ce que vous me comprenez ?

Elle acquiesça d'un hochement de tête.

— Je suis arrivé dans votre ville au moment où les bourreaux enflammaient le bûcher, poursuivit-il. J'ignore les raisons qui ont entraîné ces gens à vouloir vous brûler vive mais une impulsion m'a poussé à intervenir. Mon jewal nous a permis de semer les soldats, mais je crains qu'ils ne se soient lancés à notre poursuite. Connaissez-vous un moyen de franchir le rempart ?

Emna hésita un long moment avant de donner sa réponse. Tout lui était revenu en mémoire au moment où elle avait repris connaissance. Non seulement les circonstances qui l'avaient amenée devant le conseil des gardiens de la Loi, mais également les visions qui lui avaient effleuré l'esprit avant de sombrer dans l'inconscience. Entre ses paupières mi-closes, elle avait d'abord distingué les mouvements des membres de l'animal sur lequel elle était allongée, puis, quelques mètres plus loin, un homme entièrement nu aux jambes et aux cuisses criblées de lésions et de cloques rougeâtres. L'espace de quelques secondes, elle avait cru que Rachaï était revenu d'entre les morts pour se venger et une vague de frayeur l'avait submergée, mais elle s'était rapidement aperçue que les caractéristiques physiques de l'homme, ses cheveux bruns et bouclés, ses muscles déliés, sa sveltesse ne correspondaient pas à l'image qu'elle avait gardée du forgeron.

— Connaissez-vous un moyen de franchir le rempart ? répéta l'homme d'un ton impatient.

Elle lui fit le signe traditionnel des muets, un mouvement de l'index devant ses lèvres entrouvertes.

— Vous êtes muette ?

Elle hocha la tête. Les yeux de l'inconnu étaient d'un vert lumineux et profond. De lui émanait une noblesse dont étaient dépourvus les Petits-Babûloniens, y compris les membres du conseil.

— Le royaume de l'enchanteresse Cirphaë commence-t-il de l'autre côté du rempart ?

Elle n'avait jamais entendu prononcer le nom de Cirphaë et pourtant il éveillait d'autres images, d'autres émotions, d'autres informations dans sa mémoire cachée. Elle laissa errer son regard sur les brûlures de l'homme. Le feu avait profondément entaillé les chairs et la peau noircie, boursouflée, s'était craquelée par endroits. Elle se reprocha sa défiance : il n'avait pas hésité à plonger dans le brasier pour lui sauver la vie, elle devait le considérer comme un allié.

Elle sut alors qu'elle se donnerait un jour à cet homme, qu'il la laverait du souvenir de Rachaï et l'aiderait à reconstituer l'histoire des gynes de Babûlon. Elle s'avança vers lui, lui sourit, le prit par la main et l'entraîna en direction de la muraille.

Les vociférations des soldats brisèrent le silence.

# CHAPITRE III

Le rideau de lumière qui occultait la porte du rempart n'était pas naturel : son grésillement et son éclat particulier évoquaient dans l'esprit de Rohel les boucliers magnétiques protecteurs des vaisseaux. Il ramassa une petite pierre et la lança en direction de l'embrasure. Le projectile se désintégra avant même d'entrer en contact avec les émulsions lumineuses.

Emna lui lança un regard à la fois étonné et réprobateur. Elle craignit pendant quelques secondes que ce geste irrespectueux ne déclenche la colère du gardien de lumière et celle de ses amies les sept étoiles. Les Petits-Babûloniens l'avaient certes condamnée au bûcher, mais la sécheresse lui serait apparue comme un fléau disproportionné en regard de l'humiliation et des souffrances qu'ils lui avaient fait subir. Elle gardait à l'esprit les terribles ravages causés trois années plus tôt par la chaleur accablante des sept étoiles, les cadavres pourrissants dans les rues, les ventres ballonnés des enfants, l'odeur de la mort qui rôdait comme une ombre, les bagarres sanglantes pour la possession des derniers litres d'eau de la retenue. Les gardiens de la Loi Sacrée avaient ordonné l'immolation par le feu des premiers enfants mâles de chaque famille et la vision de petits corps ivres de souffrance au milieu des flammes dansantes continuait de la hanter.

— Émulsions magnétiques à haute densité, murmura Le Vioter d'un air sombre. Le générateur se trouve probablement de l'autre côté.

Il jetait de fréquents coups d'œil par-dessus son épaule, surveillant les mouvements des fougères et des herbes de la forêt. Les ordres gutturaux des officiers du guet transperçaient le friselis des épis géants sous la brise.

Des œdèmes s'étaient formés sur ses brûlures, d'où s'échappait un

liquide séreux. Il avait l'impression que le feu continuait de lui ronger les muscles, les tendons, les nerfs, et rien ne pouvait soulager la douleur, ni les effleurements de l'air ni la fraîcheur des feuilles encore imprégnées de rosée. Il s'efforçait de contenir les gémissements venant mourir sur ses lèvres, mais des vertiges le saisissaient de temps à autre qui l'amenaient au bord de l'évanouissement. Des nuées de mouches survolaient un cadavre quelques mètres plus loin. Le Vioter avait surpris le regard effrayé que la jeune femme avait jeté sur ce corps inerte et il s'était douté que sa condamnation au bûcher avait un lien avec cet homme dont la cervelle s'était en partie répandue par la tempe défoncée. Un marteau rougi de sang gisait à quelques centimètres de sa tête.

Le jewal releva la tête et fixa les herbes géantes d'un air inquiet.

— Ils seront là dans quelques secondes ! gronda Rohel, exaspéré par le feu de ses brûlures, par le mutisme de son interlocutrice, par l'odeur de charogne qui s'élevait dans les senteurs végétales et par le sentiment d'impuissance qui le gagnait. Connaissez-vous le moyen de neutraliser ce bouclier magnétique, oui ou non ?

La jeune femme resta immobile à vingt mètres de la porte de lumière, les yeux clos, les bras le long du corps. De près, la perspective du rempart était réellement écrasante, angoissante : il perdait toute limite, se confondait, au-delà de la ligne sombre de l'encorbellement, avec le bleu-gris de la plaine céleste. Il y avait quelque chose d'irréel, d'inhumain, dans cet édifice qui ressemblait davantage à une barrière tombée des cieux qu'à un simple assemblage de blocs de granit. Il s'étendait de chaque côté à perte de vue, comme pour rendre impossible tout contournement, et, en dehors de cette ouverture aux voussures ornées de sculptures animales, il ne proposait aucun autre accès, aucune lucarne, aucune meurtrière. Seule la mousse qui le recouvrait par endroits rompait la monotonie de son fond gris-bleu. Les énormes pierres étaient si étroitement imbriquées les unes dans les autres, malgré leur rugosité et leurs inégalités apparentes, qu'elles ne laissaient paraître aucun interstice, aucun jour, aucune fissure. Même en disposant des moyens technologiques les plus perfectionnés, il aurait fallu plusieurs siècles à des hommes pour concevoir et bâtir une muraille d'une telle envergure : ils auraient dû d'abord importer le granit, dont le désert d'herbe était totalement dépourvu, tailler ensuite les blocs, trouver enfin un système d'élévation suffisamment maniable et concis pour manipuler et assembler des charges de plusieurs tonnes.

Le Vioter ne connaissait qu'une civilisation capable de réaliser ce genre d'ouvrage : le peuple des Aryans de Nealindi, des bâtisseurs qui avaient érigé une muraille flottante de plusieurs dizaines de milliers de kilomètres dans l'atmosphère de leur planète. Une prouesse architecturale, l'une des merveilles de l'univers dont la réputation

avait franchi les limites du système solaire de Nealindi et que venaient admirer des visiteurs de tout l'univers recensé. Cependant la muraille des Aryans, qui se caractérisait par l'élégance de ses formes et de sa structure, n'était guère comparable à ce rempart massif et granuleux qui semblait émerger des profondeurs du temps.

Rohel se rendit compte, aux bruits de pas et de voix qui se rapprochaient rapidement, que les soldats du guet sortiraient bientôt de la forêt d'herbes géantes. Il serra le manche de sa dague, une arme bien dérisoire à opposer aux lances, aux épées et aux boucliers des poursuivants, d'autant qu'ils se présenteraient en nombre et qu'il était lui-même diminué par ses blessures et la fatigue d'une chevauchée de douze jours. Les sept étoiles avaient fait leur apparition à l'horizon et la température avait brusquement augmenté de plusieurs degrés, envenimant ses brûlures. Il décocha un regard courroucé à la jeune femme pétrifiée à ses côtés : le moment était mal choisi de s'abîmer dans un recueillement inutile, stérile. Paradoxalement, l'état de sa robe de laine empesée de poix, maculée de suie, ornée de multiples déchirures, mettait en valeur sa beauté.

Totalement immergée dans sa mémoire secrète, Emna avait perdu conscience de son environnement, du rempart, de la forêt d'herbes, de l'homme qui se tenait à ses côtés, du cadavre de Rachaï, du danger que représentaient les soldats du guet lancés à leur poursuite. Elle s'appliquait à opérer un tri dans le flot d'images et de sensations qui déferlaient en elle. Il lui fallait se familiariser avec les souvenirs de quelqu'un d'autre et elle ne savait pas encore les classer par ordre d'importance, elle perdait du temps à explorer des pistes qui ne menaient nulle part, elle revivait des scènes qui racontaient l'existence quotidienne du peuple des gynes mais qui ne lui étaient d'aucune utilité à ce moment précis.

Elle comprit qu'elle devait éviter de se disperser, de se laisser distraire par sa curiosité, et elle s'évertua à privilégier les souvenirs qui avaient un lien avec le rempart. À l'endroit où sa mémoire secrète l'avait transportée, elle le voyait d'une tout autre façon : il n'était pas régi par le même gigantisme et un matériau lisse et translucide, similaire à du cristal, remplaçait le granit. Une transformation qui ne la surprit pas car elle savait, quelque part au fond d'elle, qu'il changeait d'aspect et de texture selon les différents niveaux spatio-temporels de Babûlon. Cette métamorphose n'était d'ailleurs qu'une explication primaire qu'on servait aux enfants ou aux esprits simples. Elle recouvrait une réalité nettement plus complexe : les remparts, comme les niveaux, coexistaient dans un même espace mais pas dans un même temps. Il suffisait de se glisser dans un autre niveau pour passer dans une autre époque et donc avoir une vision différente de la muraille, un ouvrage tellement ancien que personne, pas même le

gynécal, ne savait de quelle ère il datait.

Elle se revit courir, talonnée par la peur, se retourner toutes les trois secondes pour vérifier que les ombres noires ne la suivaient pas. Le poids et la chaleur d'un nouveau-né lui engourdissaient le bras droit. Les lèvres de l'enfant, arrondies autour de son mamelon dégagé, aspiraient goulûment le lait qui lui gonflait la poitrine. Un paysage de désolation s'étendait derrière elle et elle avait l'impression, en tentant de soustraire sa fille à la barbarie des soldats noirs, d'abandonner ses semblables à leur triste sort. Les hordes avaient surgi d'un passage inconnu, avaient déferlé sur le pays des gynes, avaient semé la terreur comme une vague ténébreuse et cruelle.

Elle savait qu'elle ne reviendrait jamais, qu'elle ne reverrait plus les somptueux paysages du pays des gynes : le gynécal lui avait ordonné de partir, de mettre sa fille à l'abri et de lui transmettre le contenu de sa mémoire avant de mourir. Elle avait cru comprendre, dans les paroles des gouvernantes, qu'elle n'en avait plus pour longtemps à vivre, et cette disparition annoncée la plongeait dans un abîme de détresse. Non pas qu'elle doutât des visions prémonitoires du gynécal, mais elle n'aurait pas le temps de faire plus ample connaissance avec sa fille, née quelques jours plus tôt, elle la laisserait grandir seule, dépourvue de la protection d'une mère, une perspective qui l'emplissait d'un sentiment d'injustice et de révolte. Elle regrettait d'avoir désiré, porté et mis au monde cette enfant : elle ne pourrait pas explorer cet amour qui imprégnait chacune de ses fibres, elle ne pourrait pas baigner cette chair issue de sa chair dans le fleuve de tendresse gonflé par les neuf mois de grossesse et les douleurs de l'enfantement.

Hors d'haleine, en sueur, le cœur lourd de désespoir, elle se glissa dans l'ouverture secrète de la muraille de cristal, ouverte quelques heures auparavant par décision du gynécal. Elle marcha quelques mètres puis eut la sensation de basculer dans une autre dimension. En un réflexe elle serra sa fille contre elle à l'étouffer. De l'autre côté, elle se retrouva dans une ville surpeuplée, barbare, sale et bruyante, où le rempart était une paroi lisse et métallique couleur de bronze.

Emna écarta d'emblée les souvenirs douloureux, atroces, qui lui encombraient l'esprit – elle s'était pliée aux exigences sordides de certains hommes de ce niveau pour préserver la vie de sa fille et obtenir de précieux renseignements sur le passage temporel – et se concentra sur le moment où elle se présenterait enfin devant la bouche obscure, située dans les fondations d'une fonderie métallique. Elle huma de nouveau l'odeur de moisissure qui dominait la puanteur des entrailles de la cité, se glissa entre les piliers plongés dans la pénombre, s'enfonça jusqu'aux genoux dans une mare visqueuse et froide, perçut la rumeur grondante des hauts fourneaux et des

véhicules de transport.

Le gynécal lui avait ordonné d'emmener sa fille hors de tous les espaces-temps babûloniens, « dans le monde extérieur, là où le rempart se présentait sous la forme d'un mur aux énormes pierres de couleur grise ». La tentation de renoncer l'avait effleurée à de nombreuses reprises mais les cris de sa fille l'avaient poussée à repartir. Elle n'avait rencontré que peu de difficultés dans certains espaces-temps, où les passages avaient été soigneusement entretenus, où les habitants s'étaient montrés amicaux, compréhensifs, mais d'autres traversées ne s'étaient pas effectuées avec la même aisance : elle avait largement joué de sa séduction pour recruter ses partisans et combattre les bandes organisées qui hantaient les ruines d'une Babûlon détruite – Emna comprenait mieux sa réaction d'épouvante devant le forgeron Rachaï : sa mémoire cachée recelait des souvenirs d'actes charnels non désirés, pleins de dégoût et de fureur –, on l'avait séparée de sa fille dans une Babûlon dominée par une religion fanatique et elle n'avait dû qu'à l'intervention d'un prêtre compatissant et concupiscent de s'évader de son cachot, de reprendre sa fille, de fuir les persécutions…

Innombrables étaient les blessures qui continuaient de saigner dans l'âme d'Emna, et même si elles n'étaient pas directement siennes, même si elles ne l'avaient pas marquée dans sa propre chair, elle ressentait la souffrance de sa mère avec une terrible acuité.

C'était dans un état d'extrême faiblesse qu'elle était arrivée devant un rempart de briques. Elle avait perdu beaucoup de sang et ses plaies s'étaient infectées. Tremblante de fièvre, elle avait encore trouvé en elle les ressources d'accomplir les gestes suggérés de manière subliminale par le gynécal et nécessaires à la neutralisation de la lumière de la porte : elle avait sorti la petite boîte qu'elle gardait précieusement sur elle et dégagé le minuscule cristal qu'elle contenait. Bien qu'elle fût elle-même acristalle et que la pierre transparente eût été affectée à l'usage exclusif de sa fille, elle avait dirigé la pointe du cristal vers une brique un peu plus claire que les autres. La pierre s'était mise à vibrer, avait émis une note suraiguë, prolongée, et les émulsions lumineuses s'étaient subitement dispersées.

De l'autre côté, le rempart se présentait sous la forme d'un mur aux énormes pierres grises. Elle avait compris qu'elle était arrivée dans le monde extérieur. Elle avait compté une trentaine de pas, avait enfoui la boîte et son précieux contenu dans la terre, prenant comme second point de repère une excroissance granitique en forme de pouce replié. Quelques secondes plus tard, le bouclier de lumière s'était de nouveau déployé. Elle s'était prudemment avancée dans la forêt d'herbes géantes et avait installé sa fille dans un berceau de tiges et de mousse. Puis, obéissant aux suggestions des gouvernantes, et bien qu'il

lui coûtât d'implanter des souvenirs odieux dans l'esprit tendre, pur et impressionnable de sa fille, elle s'était concentrée pour lui transmettre sa mémoire. Elle n'appartenait pas au gynécal, ce corps d'élite qui présidait aux destinées du peuple des gynes – elle avait été à la fois surprise et flattée d'apprendre que sa fille, le fruit de ses entrailles, la chair de sa chair possédait des qualités très supérieures à la moyenne et était promise à un avenir glorieux, la vision de naissance n'avait laissé planer aucun doute à ce sujet –, mais la cession de la mémoire relevait de la télépathie basique et, en dépit de son asthénie et de son opposition inconsciente, elle avait transféré dans le cerveau de sa fille ses données affectives, émotionnelles, mentales, intellectuelles, l'ensemble des éléments structurels et conjoncturels qui composaient son être superficiel et profond. Des larmes brûlantes avaient roulé sur ses joues. Conformément aux instructions, elle avait protégé cette mémoire implantée : il ne s'agissait pas que sa fille accédât à ces informations avant d'avoir atteint l'âge adulte, car elle aurait risqué la schizophrénie ou une autre forme d'altération mentale. Elle avait donc installé un interdit subconscient, une impulsion programmée pour s'estomper d'elle-même au bout de dix-huit ans.

Le dernier souvenir de sa mère qui restait à Emna, c'était la douceur d'une joue d'enfant sous la pulpe de ses doigts.

Une voix grave la tira de cette immersion dans un passé qui la concernait mais qui n'était pas le sien.

— Ils seront sur nous dans moins de deux minutes !

Elle fut de nouveau reliée à son environnement, aux hurlements qui provenaient de la forêt, à la chaleur torride des sept étoiles, au ciel étincelant, au grésillement des émulsions lumineuses de la porte. Elle ouvrit les yeux et lança un regard furtif en direction de la forêt. Elle distingua les silhouettes des hommes du guet entre les tiges géantes et les fougères. Son compagnon nu et couvert de brûlures avait d'ores et déjà adopté une posture de combat : les jambes fléchies, la dague pointée vers le sol, il surveillait les mouvements des poursuivants. Ses traits tirés indiquaient à la fois la tension et la souffrance. Un liquide épais s'écoulait de ses cloques crevées.

Elle s'efforça de ramener de l'ordre dans ses pensées affolées et observa le rempart à la recherche du repère visuel qu'avait choisi sa mère pour marquer l'endroit où était enterré le cristal. Elle distingua, une trentaine de mètres sur sa droite, une excroissance en forme de pouce replié sur la face granuleuse d'un bloc de granit. Elle s'en approcha. Les souvenirs de sa mère avaient glissé sur elle comme des songes, lui avaient procuré une étrange impression de dédoublement, d'irréalité, mais ce jalon matériel, en tous points conforme à l'image qu'en avait conservée sa mémoire implantée, lui prouvait qu'elle

n'avait pas rêvé, qu'elle n'était pas devenue folle. Elle courut en direction de l'excroissance, remonta sa robe, s'accroupit à un mètre du rempart et commença à creuser la terre de ses ongles.

L'homme l'apostropha.

— Qu'est-ce qui vous prend ?

Elle ne lui prêta aucune attention. Ses ongles se cassaient sur la croûte de terre, ses doigts s'écorchaient sur les cailloux et les mottes aussi dures et compactes que de la pierre. Les pas des soldats du guet faisaient vibrer le sol, leurs glapissements redoublaient d'intensité. Des frissons glacés lui parcoururent le corps mais elle s'efforça de ne pas céder aux impulsions de panique qui lui enjoignaient de se relever, de s'enfuir à toutes jambes, elle fit appel à toute son énergie pour percer cette terre tassée par les ans et brûlée par les rayons accablants des sept étoiles.

Elle eut la sensation très nette d'une présence dans son dos. Elle crut d'abord qu'un soldat du guet s'était approché et ses muscles du cou se contractèrent violemment.

— Vous cherchez quelque chose dont vous avez besoin pour neutraliser la lumière magnétique ?

Elle se détendit lorsque son compagnon de fortune s'accroupit à ses côtés. Elle releva la tête, écarta les mèches de sa chevelure et acquiesça d'un signe de tête.

— Cet objet est enterré profondément ? demanda-t-il en jetant d'incessants et brefs coups d'œil en direction de la forêt d'herbes.

Elle haussa les épaules. Elle se souvenait que sa mère avait glissé le cristal dans une étroite galerie qui ressemblait à un nid de mulolle, mais elle ne savait pas à quelle profondeur. Elle espérait seulement que les pluies torrentielles de la saison humide n'avaient pas provoqué des glissements de terrain.

Il planta la lame de sa dague dans le sol et, s'en servant comme d'un levier, fit sauter une motte d'une largeur de vingt centimètres.

Sans être tout à fait meuble, la terre était un peu plus facile à dégager à l'intérieur du petit cratère. Le Vioter décida de tenter le tout pour le tout. Il se désintéressa des soldats qui sortaient en nombre de la forêt et convergeaient dans leur direction. C'était peut-être un choix stupide, car rien ne lui prouvait que cette fille disposait de toute sa raison, mais il préférait s'accrocher à cette éventualité, même ténue, plutôt que d'envisager un combat perdu d'avance contre les gens d'armes.

La pointe de sa lame crissa soudain sur un objet dur. Les mains de la fille plongèrent aussitôt dans la cavité et en retirèrent une petite boîte nacrée. Elle l'épousseta rapidement, dégagea le couvercle entaillé sur un côté par la pointe de la lame, l'ouvrit, en sortit un objet transparent aux multiples facettes lisses et brillantes.

Une indicible émotion l'étreignit lorsqu'elle effleura le cristal, encore imprégné de la fraîcheur de la terre. Cette pierre ne neutralisait pas seulement le gardien de lumière du rempart, elle jetait un pont entre le passé et le présent. Elle était encore imprégnée de la vibration de la femme qui lui avait donné naissance, cette femme dont elle avait tété le sein et qui avait enduré les pires humiliations pour accomplir son devoir de gyne et de mère.

L'homme se releva et lui secoua l'épaule.

— S'il a une quelconque influence sur le bouclier magnétique, c'est le moment ou jamais de vous en servir !

Les soldats avaient cessé de courir. Ils progressaient en marchant, la tête baissée, les yeux rivés au sol. Le Vioter devinait que leur comportement craintif avait un lien avec la lumière, à laquelle ils attribuaient probablement un pouvoir surnaturel, et il entrevit immédiatement tout le parti qu'il pouvait en tirer. Il saisit la fille par le bras, la releva sans ménagement et la poussa en direction de la porte. Ils se rapprochèrent des émulsions lumineuses jusqu'à ce qu'une intolérable chaleur les enveloppe et les contraigne à s'immobiliser.

Un soldat arma sa lance mais, comme il lui était difficile de viser sans fixer ses cibles, il les manqua assez largement. L'hast siffla à quelques mètres d'eux, piqua droit sur l'embrasure, entra en contact avec les émulsions magnétiques, se pulvérisa dans une gerbe d'étincelles.

Incommodée par la chaleur, la jeune femme voulut se reculer, mais Le Vioter resserra les doigts sur son bras et la maintint en place. La sueur s'infiltrait dans ses plaies, attisait le feu de ses brûlures, lui donnait l'impression que des êtres invisibles et malveillants jetaient de l'huile bouillante sur ses plaies. Il abhorrait cette sensation de reposer entièrement sur la compétence de quelqu'un d'autre, cette façon de subir les événements plutôt que de les provoquer. Ce rempart symbolisait son impuissance à infléchir le cours du destin, d'autant qu'il lui était difficile de communiquer avec une partenaire dont il ignorait à la fois les intentions et les aptitudes.

Un coup d'œil par-dessus son épaule lui apprit que les soldats s'étaient déployés derrière eux et que, sur un ordre de leurs officiers, ils avaient armé leurs lances. Ils évitaient soigneusement de relever la tête, mais ils avaient maintenant toutes les chances de toucher leurs cibles, compensant leur manque de précision par une occupation systématique et rationnelle de l'espace. Dérangée par ce soudain remue-ménage, la nue bourdonnante des mouches s'était envolée et s'était réfugiée dans la forêt en attendant que le calme se rétablisse. La chaleur du jour exaltait l'odeur de putréfaction. La forme grise du jewal disparaissait entre les massifs des fougères.

Emna reprit empire sur elle-même. La brutalité subite de son

compagnon l'avait d'abord offensée en ravivant les souvenirs encore cuisants de la sauvagerie de Rachaï. Pétrifiée, elle avait perdu le contact avec la mémoire de sa mère, elle s'était demandé ce qu'elle fabriquait devant le gardien de lumière du rempart, elle avait contemplé d'un air hagard la minuscule pierre transparente et taillée reposant au creux de sa paume. Elle avait entendu les vociférations des hommes du guet et pris conscience qu'elle serait condamnée au bûcher pour avoir transgressé la Loi d'Écart : elle avait défié du regard le gardien du rempart et seul son sacrifice par le feu pourrait éloigner la sécheresse de la Petite-Babûlon. Elle n'avait pas reconnu l'homme nu et svelte qui lui meurtrissait le bras et brandissait un poignard à la lame droite et fine. Puis ses yeux avaient été attirés par les plaies purulentes qui lui zébraient les jambes et elle avait rassemblé les pièces éparses du puzzle. Il n'avait pas hésité à entrer dans les flammes pour la tirer du feu. Il ne l'avait pas traînée devant la porte dans l'intention de la brutaliser, mais parce que l'urgence lui commandait d'agir, que le moment n'était ni aux rêveries ni aux hésitations.

Alors la mémoire de sa mère lui fut restituée. Elle saisit le cristal entre le pouce et l'index et, comme si ce geste relevait de l'évidence, elle en dirigea l'extrémité taillée en pointe vers la gueule béante de l'animal central du bestiaire ornant les voussures.

Un officier aboya l'ordre de tir. Elle refoula sa folle envie de se retourner et maintint le cristal braqué sur la gueule de la sculpture. Une vibration intense, à la limite du supportable, se propagea dans son bras, dans son épaule, dans tout son corps. Elle perçut des sifflements menaçants derrière elle et, comme cela s'était passé quelques minutes plus tôt, des spasmes violents lui contractèrent la nuque et le dos.

Le Vioter se plaça devant la jeune femme et fit face aux lances qui se dirigeaient vers eux. Il avait compris qu'elle avait besoin d'un peu de temps pour se ressaisir et utiliser son cristal – il supposait que la pierre dirigée d'une certaine manière émettait une onde qui déclenchait un mécanisme dissimulé dans l'une des sculptures du bestiaire. Il appliqua point par point les préceptes de Phao Tan-Tré, son instructeur d'Antiter : « *Une impression d'uniformité, de masse, se dégage d'un ensemble de projectiles qui te prennent pour cible. Ne te laisse pas abuser par ce qui n'est qu'une illusion : ils n'ont pas été lancés à la même force, ils n'ont donc pas la même vitesse et ne t'atteindront pas en même temps. Chaque impact sera séparé par d'infimes décalages de temps. Infimes si tu ne sais pas les détecter ; une éternité si tu sais les exploiter…* »

Il ne commit pas l'erreur de reculer, de réduire les intervalles, il avança vers les lances, accentuant les décalages engendrés par les différences d'intention, de réflexe et de puissance physique de ses

adversaires. Instantanément ses perceptions s'affinèrent et il lui sembla que les lances ne se déplaçaient pas dans le même espace-temps. Il dévia la première d'un coup de dague rapide et précis sur la pointe hastée. Elle infléchit brusquement sa trajectoire initiale, piqua vers le sol où elle resta fichée en dépit de la dureté de la terre. Il en dévia une deuxième, une troisième, une quatrième, la lame de sa dague frappa sans relâche les fers ou les hampes.

La curiosité l'emporta sur la peur chez les hommes et les officiers du guet, intrigués par les cliquetis métalliques et les bruits sourds qui retentissaient devant eux. Ils relevèrent la tête et, tout en gardant les yeux mi-clos pour ne pas être éblouis par le gardien de lumière, ils assistèrent à l'incroyable spectacle de cet étranger qui, après avoir réussi le prodige de sauver la fille de Fraoud des flammes, déviait les lances avec une telle promptitude, une telle vivacité qu'il donnait l'impression d'être en plusieurs endroits à la fois. Une bonne vingtaine de secondes leur furent nécessaires pour prendre conscience que leurs armes de jet gisaient tous dans l'herbe rase du pied du rempart. Emna tendait toujours le bras en direction de la porte monumentale. Ils furent encore plus étonnés de voir s'estomper la lumière du gardien : ils distinguèrent les perspectives fuyantes de l'embrasure, ce large passage désormais dégagé qui donnait sur la cité légendaire de Babûlon. Abasourdis, ils ne songèrent pas à tirer leur épée ou leur poignard de leur gaine, à se précipiter sur la fille de Fraoud et son complice, un homme pourtant nu et muni d'une arme dérisoire (la virtuosité avec laquelle il maniait cette arme dérisoire avait cependant de quoi les faire réfléchir). Ils ne se rendaient pas compte que l'interdit s'était effacé en même temps que la lumière, qu'ils pouvaient donc s'avancer en toute impunité vers la porte et appréhender les deux fuyards.

Emna fut envahie d'un indescriptible sentiment d'allégresse. Elle rentrait chez elle après dix-huit années d'exil dans le monde extérieur. Elle eut une pensée émue pour Fraoud, cette mère de substitution à l'indomptable caractère : la vieille femme – aussi loin qu'Emna s'en souvînt, Fraoud avait toujours été vieille – avait été l'indispensable relais entre le passé et le présent, entre la Petite-Babûlon et la Babûlon des gynes. Elle tourna la tête et aperçut les lances qui jonchaient l'herbe jaune alentour. L'homme – comment avait-il dit qu'il s'appelait déjà ? Rohel quelque chose… – surveillait les soldats du guet. Les rayons des sept étoiles miroitaient sur la lame de sa dague dressée vers le ciel.

Comme elle ne pouvait pas utiliser sa voix pour l'appeler, elle employa spontanément le canal télépathique, la méthode de communication traditionnelle des gynes. Elle se demanda si le spectre de l'esprit de son compagnon de fortune serait suffisamment étendu

pour percevoir les ondes subtiles du langage mental.

Hormis le bourdonnement des mouches, aucun bruit ne troublait le silence, et pourtant Le Vioter discerna un appel dans le lointain. Il ne se détourna pas tout de suite, ne voulant pas perdre de vue les soldats pour l'instant figés mais qui pouvaient à tout moment sortir de leur léthargie. Au bout de quelques secondes, il prit conscience que cet appel n'avait pas résonné dans l'air brûlant mais à l'intérieur de lui. Il crut dans un premier temps que Saphyr traversait l'espace et le temps pour l'assurer de son amour et de son soutien, puis il s'aperçut que ce murmure intérieur n'avait pas la fréquence vibratoire des pensées de la féelle.

— *Rohel, la lumière est neutralisée, nous n'avons que peu de temps pour passer de l'autre côté du rempart.*

Il pivota sur lui-même, constata d'abord que la lumière s'était retirée et avait découvert la bouche sombre et voûtée du rempart, croisa le regard expressif de la jeune femme qu'il avait sauvée des flammes et comprit qu'elle communiquait par la pensée.

Alors, il s'approcha d'elle, lui saisit la main et l'entraîna en direction de la porte.

Ce n'est que lorsque la fille de Fraoud et son complice eurent disparu par l'ouverture béante que les officiers du guet réagirent.

— Rattrapez-les !

Voyant que leurs hommes hésitaient – c'était tout de même la Babûlon des légendes de l'autre côté, le pays des dieux et des magiciennes –, deux officiers tirèrent leur épée et s'élancèrent à la poursuite des fugitifs. Mal leur en prit : le bouclier de lumière se déploya au moment même où ils s'engouffraient sous les voussures et les pulvérisa instantanément.

Les hommes restèrent un long moment glacés d'effroi devant le rempart, incapables de prendre la moindre initiative. Puis, alors que première des sept étoiles s'abîmait de l'autre côté de la construction monumentale, ils reprirent lentement le chemin du village. Ils récupérèrent l'animal gris de l'étranger dans la forêt d'herbes et admirent alors qu'ils n'avaient pas été les jouets d'un rêve.

## CHAPITRE IV

Un vent glacial soufflait sur la plaine et dispersait les nuages.

L'épais manteau neigeux absorbait tous les bruits. Le Vioter et Emna avaient confectionné des vêtements de fortune avec les couvertures qu'ils avaient trouvées dans une maison abandonnée.

À peine avaient-ils débouché du passage voûté qu'un froid intense les avait saisis et qu'ils avaient dû se blottir l'un contre l'autre pour se transmettre leur chaleur corporelle. Rohel n'avait pas été seulement surpris par le brusque changement de climat, il était resté perplexe devant la muraille, se demandant par quel prodige les blocs de granit s'étaient subitement transformés en briques rouges. Il avait douté d'avoir encore toute sa raison jusqu'à ce qu'un murmure s'élevât dans le silence de son esprit.

— *Nous n'avons pas seulement franchi un mur de pierres, nous avons pénétré dans un autre espace-temps. La traversée de la porte nous a pris quelques secondes, mais plusieurs siècles nous séparent désormais du monde extérieur, de la Petite-Babûlon.*

— La Petite-Babûlon ? s'était-il spontanément exclamé.

Les lèvres de la jeune femme, bleuies par le froid, avaient esquissé un sourire. Ils pouvaient maintenant communiquer, chacun à sa manière, elle par le canal de la pensée et lui par le truchement de la voix.

— *La ville d'où nous venons. Nous sommes entrés dans la grande Babûlon, la cité fondée par les dieux exilés.*

Il lui avait fallu un certain temps pour s'accoutumer à cette manière de converser. Il avait la désagréable impression que sa propre façon de s'exprimer brisait l'harmonie et la douceur des pensées de son interlocutrice. Il avait donné un coup de pied dans une congère,

autant pour se débarrasser des éclats de neige qui jetaient de l'acide sur ses brûlures que pour évacuer le découragement qui le gagnait.

— Je me contrefous de Babûlon et des dieux exilés ! avait-il hurlé. Je dois me rendre dans le pays de Cirphaë !

*— Le nom de Cirphaë n'éveille en moi que des souvenirs confus. Peut-être me reviendront-ils avec le temps.*

Il s'était retourné, avait fixé la jeune femme aussi pâle que la neige environnante, avait pris conscience de la stupidité de son attitude.

— Comment t'appelles-tu ? avait-il demandé d'une voix radoucie.

*— La vieille Fraoud, la femme qui m'a recueillie, m'a donné le nom d'Emna.*

— Nous reprendrons cette conversation plus tard, Emna. Si nous restons ici, nous finirons par geler sur place.

Il avait posé le bras sur les épaules de la jeune femme et l'avait serrée contre lui. Ils avaient marché ainsi enlacés sur une distance qu'ils auraient été incapables d'évaluer. Leurs pieds s'étaient rapidement engourdis et le froid avait peu à peu gangrené leurs jambes, anesthésiant la douleur de leurs plaies, paralysant progressivement leurs nerfs et leurs centres moteurs. Ils n'avaient aperçu, pour tout relief, que de maigres bosquets qui parsemaient la plaine blanche. Aucune construction, aucun bâtiment, aucun signe distinctif de civilisation. Emna avait fouillé dans la mémoire de sa mère mais elle n'y avait trouvé que cette même impression de monotonie, de lassitude. La lutte contre le froid avait ensuite mobilisé toute son énergie. Elle avait marché de manière mécanique, hypnotique, calquant ses pas sur ceux de Rohel, puisant dans ses dernières réserves de volonté pour actionner ses jambes, resserrant instinctivement les doigts sur le cristal aussi froid qu'un cube de glace.

Le Vioter avait aperçu, dans le lointain, une forme sombre qui ressemblait à une maison. Galvanisé, il avait exhorté Emna à presser le pas. Il avait soutenu la jeune femme, frigorifiée, à bout de forces, pour l'aider à parcourir les derniers mètres. Il n'avait pas eu besoin de pousser la porte pour entrer dans la bâtisse. Le toit en partie effondré, les murs noircis, l'absence totale d'huisseries et quelques meubles à demi brûlés indiquaient qu'elle avait été ravagée par un incendie. Un corps à demi carbonisé gisait dans une étrange position contre un pilier de soutènement. Rohel avait déniché des couvertures intactes dans une pièce épargnée par les flammes. Il en avait recouvert Emna, s'était lui-même emmitouflé dans trois épaisseurs de laine. Il avait cassé les restes des meubles pour en faire du petit bois, les avait entassés dans les vestiges d'une cheminée, avait trouvé des bâtons inflammables dans une boîte en fer hermétique, les avait frottés sur les tomettes de terre cuite et, après trois tentatives infructueuses, était

parvenu à allumer un feu.

La chaleur les avait sortis de leur engourdissement. Le retour de la vie dans leurs membres transis s'était accompagné de douleurs aiguës. Les brûlures de Rohel s'étaient réveillées de manière brutale et des épingles chauffées à blanc s'étaient enfoncées sous ses ongles. Incapable de contenir la souffrance, il s'était tordu de douleur sur le carrelage, se dépouillant une à une des couvertures qui l'enveloppaient, libérant des gémissements déchirants.

Emna s'était peu à peu réchauffée et avait recouvré ses facultés mentales et physiques. Les tourments de Rohel, recroquevillé en position de fœtus devant la cheminée, l'avaient d'abord pétrifiée, puis elle avait ressenti de la compassion et, enfin, de nouvelles informations de la mémoire de sa mère étaient remontées à la surface de son esprit.

— *Le cristal ne possède pas seulement le pouvoir de neutraliser les lumières protectrices des portes de Babûlon, il soulage également les maladies et les blessures. Enveloppe-le de ton souffle, donne-lui l'énergie de tes mains et pose-le à l'endroit de la blessure en récitant les formules de la guérison. Si les plaies sont multiples, place le cristal sur celle qui te paraît la plus importante et récite les formules autant de fois que tu dénombres de lésions…*

Elle avait déplié ses doigts, que l'afflux de sang rendait particulièrement sensibles, avait sorti le bras des couvertures, porté la main devant sa bouche et soufflé sur le cristal qui s'était immédiatement troublé, comme si son haleine l'emplissait d'un nuage lactescent. Elle n'avait pas eu besoin de le serrer entre ses mains pendant quelques minutes pour le charger de sa vitalité, comme le voulait le rituel, elle ne l'avait pas lâché depuis qu'ils avaient franchi le rempart et il avait eu tout le temps de s'imprégner de son énergie. Accroupie près de Rohel, elle avait profité d'un moment où il restait immobile, prostré, pour examiner ses brûlures. Elle n'avait eu aucun mal à choisir la lésion sur laquelle appliquer le cristal : son mollet gauche s'ornait d'une impressionnante zébrure brune boursouflée et crevassée en plusieurs endroits. Elle donnait l'impression d'être la mère des cloques de moindre importance qui se répandaient sur toute la jambe et montaient jusqu'aux hanches, aux fesses et au bas du dos.

C'est là qu'elle avait posé la pierre, prenant d'infinies précautions pour ne pas ranimer la douleur qui s'était provisoirement assoupie. D'incoercibles tremblements avaient agité les membres de Rohel lorsque le cristal était entré en contact avec ses tissus cutanés endommagés, mais il n'avait pas cherché à s'en débarrasser, comme s'il avait compris que cette désagréable adhérence était nécessaire à l'amélioration de son état.

Emna n'avait eu aucun effort à fournir pour se remémorer les

formules de guérison. Les incompréhensibles syllabes étaient venues s'échouer silencieusement sur ses lèvres et elle les avait intérieurement prononcées pour chacune des brûlures qu'elle avait inventoriées. Le cristal avait changé de couleur à plusieurs reprises, variant du noir le plus profond au blanc le plus pur en passant par toutes les nuances du rouge, du bleu et du jaune. Il semblait avoir une vie propre, modifier à loisir sa structure selon les besoins de la personne qu'il soignait. Apaisé, Rohel s'était endormi. Emna avait disposé la pierre de manière à ce qu'elle poursuive son œuvre de cicatrisation, avait étalé plusieurs couvertures sur le corps de son compagnon d'infortune puis avait ravivé le feu en jetant les derniers restes de meubles dans la cheminée.

Elle avait exploré sa mémoire implantée en attendant le réveil de son compagnon. La principale difficulté résidait dans le fait qu'elle devait remonter les souvenirs à rebours, inverser la chronologie après l'avoir reconstituée. Ensevelie sous les couvertures, elle s'était concentrée sur le moment où sa mère avait débouché dans ce niveau spatio-temporel de Babûlon, le dernier avant le monde extérieur… D'abord une impression d'éblouissement, comme la lumière du jour après un long séjour dans les ténèbres. Les colonnes d'un temple… Un village perché au sommet d'une montagne… Des hommes vêtus de robes grises la regardent avec méfiance… Un vieillard lui indique la direction de l'est, là où se dresse le rempart, là où se trouve la porte qui donne sur le monde extérieur, le monde de l'animalité, de l'humanité reniée par les dieux… Une descente périlleuse… Les ailes des rapaces la frôlent et leurs cris rauques lui meurtrissent les tympans… La plaine… Elle marche sous la chaleur accablante d'un astre flamboyant…

Emna ne s'était pas laissé entraîner par le flot d'images et de sensations qui tendait spontanément à la rapprocher du moment présent, elle s'était efforcée de retourner dans le village du haut de la montagne, de pénétrer dans le temple où flânaient des odeurs d'encens, de sortir de nouveau du couloir temporel. Elle avait ainsi pris conscience que le passage donnait dans la nef, qu'il n'était protégé ni par une porte ni par un quelconque système de bouclier lumineux mais qu'il était simplement gardé et vénéré par ces hommes aux regards brillants. Elle avait erré dans la ruelle qui partait du bâtiment central, un édifice dix à vingt fois plus volumineux que les maisons d'habitation au toit rond et aux murs blancs…

— Tu as perdu ça !

Elle avait rouvert précipitamment les yeux. Une main se promenait à quelques centimètres de ses yeux. Le premier instant de surprise passé, elle avait aperçu le visage souriant de Rohel. Elle avait saisi d'un geste furtif le cristal qui brillait au creux de sa paume.

— Je ne sens plus mes brûlures, avait-il déclaré. Je suppose que cette rémission miraculeuse a un lien avec la présence de ta pierre sur mon mollet.

Il s'était levé et avait soulevé les couvertures pour montrer ses jambes. Il ne restait pratiquement plus rien des lésions, de vagues cicatrices légèrement plus claires que le reste de la peau. La chaleur douce des quelques braises qui rougeoyaient sous les cendres n'empêchait pas le froid de réinvestir la maison.

— Il ne me reste plus qu'à te remercier, avait poursuivi Rohel. Ces maudites blessures auraient fini par me rendre fou.

Elle l'avait fixé avec des lueurs d'étonnement et de reproche dans les yeux.

— *C'est à moi de te remercier. Si le feu t'a mordu, c'est parce que tu es venu m'arracher de ses bras. Sans toi, le vent aurait dispersé mes cendres et la mémoire du peuple des gynes aurait été à jamais égarée.*

— Le peuple des gynes ?

Elle s'était levée à son tour et avait esquissé quelques pas pour se dégourdir les jambes.

— *Le peuple du dernier espace-temps de Babûlon. Le peuple dont je suis issue. Le gynécal a ordonné à ma mère de me transporter dans le monde extérieur, de me mettre à l'abri des soldats noirs et de me transmettre sa mémoire.*

— Des soldats noirs ?

Bien que peu évocateurs, ces deux mots avaient instantanément évoqué les Garloups dans l'esprit de Rohel. Il avait lutté contre un représentant du Cartel de Déviel dans le réseau-Temps, et les êtres des trous noirs, renseignés sur ses intentions, mettraient tout en œuvre pour l'empêcher de passer dans le pays de Cirphaë et de récupérer Lucifal.

— *Nul ne sait d'où viennent ces hordes. Elles ont déferlé sur le monde des gynes, elles ont semé la mort et la désolation, elles ont rassemblé les survivants et les ont emmenés avec eux.*

— Qu'est devenue ta mère ?

Les yeux d'Emna s'étaient embués.

— *Elle a enterré le cristal avant de me transmettre sa mémoire. Elle ne pouvait pas revenir sur ses pas. Elle était malade. Je suppose qu'elle a préféré se jeter dans la lumière du rempart plutôt que d'agoniser dans le monde extérieur.*

Les larmes avaient coulé sur ses joues. Rohel avait ressenti la détresse qui imprégnait les pensées de la jeune femme.

— Et sa mémoire te revient par bribes ? avait-il demandé d'une voix douce. C'est pour ça que tu as hésité devant la porte du rempart ?

Elle avait acquiescé d'un mouvement de tête et contemplé pendant quelques secondes les éclats mourants du feu.

*— Rien ne t'oblige à m'accompagner jusqu'à l'espace-temps des gynes. Tu as déjà fait beaucoup pour moi et l'histoire de mon peuple ne te concerne pas.*

Il s'était rapproché d'elle, l'avait saisie par les épaules et l'avait serrée contre lui.

— Je me le reprocherais toute ma vie si je t'abandonnais, avait-il murmuré. Et puis je n'ai plus vraiment le choix : je ne peux ni retourner en arrière ni rester dans cet espace-temps. J'espère seulement que la mémoire de ta mère contient les informations dont j'ai besoin.

La chaleur associée de leurs deux corps les avait enfermés dans un cocon bienfaisant.

*— Rien ne prouve qu'elle me reviendra dans son entier. Les dix-huit années passées dans la Petite-Babûlon ont peut-être définitivement occulté les souvenirs qui ne sont pas directement reliés à la vie de ma mère.*

— Je prends le risque. Tu as une idée de la direction à suivre ?

*— Nous devons trouver un village sur une montagne.*

— Plutôt vague comme description…

*— Traversons la plaine. Je reconnaîtrai la montagne lorsque je la verrai. Le passage temporel part de l'intérieur d'un temple.*

— Allons-y, nous n'avons plus rien à faire dans cet endroit.

Ils avaient fabriqué des chaussons et des vêtements grossiers avec les couvertures, se servant de couteaux rouillés – c'est seulement à cet instant que Rohel s'était aperçu qu'il avait perdu sa dague – et de bouts de ficelle qu'ils avaient découverts dans une buanderie. Puis ils étaient sortis et avaient affronté la bise chargée d'humidité.

Ils arrivèrent en vue des premiers contreforts rocheux à la tombée de la nuit. En second plan, le massif montagneux recouvert de neige se dressait comme un spectre silencieux et menaçant dans l'obscurité naissante. Ils n'avaient pratiquement pas communiqué de la journée, gardant leurs forces pour combattre l'humidité glaciale qui se glissait par les multiples interstices de leurs vêtements de fortune. Certaines ficelles avaient lâché sous les assauts du vent et ils étaient obligés d'agripper les pans relâchés des couvertures pour les retenir de s'envoler. Ils ne sentaient déjà plus leurs pieds sous les couches extérieures déchiquetées de leurs chaussons rudimentaires.

Rohel jeta un coup d'œil anxieux sur la montagne. Il ne discernait aucune agglomération, aucune habitation, aucune grotte sur ces versants recouverts d'une neige immaculée. Déjà en hypothermie, ils ne survivraient pas à la nuit s'ils ne trouvaient pas rapidement un abri. La température descendrait de quelques dizaines de degrés et le froid les emporterait dans un sommeil éternel.

*— Je n'en peux… plus… plus…*

Le langage télépathique d'Emna avait perdu de sa netteté. Le Vioter ne percevait plus que des murmures diffus qui se mêlaient à ses propres pensées et ajoutaient à la confusion de son esprit. Ils marchaient à présent sur un sol dur et glissant, la neige crissait sous leurs pas.

Ils progressèrent en direction du massif jusqu'à ce que la nuit ensevelisse les reliefs.

*— Je n'en… peux plus…*

Emna s'effondra sur la glace. Rohel se pencha sur elle, la releva, glissa le bras sous son aisselle et la soutint sur plusieurs centaines de mètres. Elle avait perdu toute volonté, toute envie de se battre. Il prit conscience qu'il était lui-même exténué et qu'il n'irait pas bien loin avec un tel poids mort sur les bras. Il sentit contre sa cuisse la lame rouillée du couteau qu'il avait passé dans une ceinture de corde avant de quitter la maison incendiée. Ce contact lui donna une idée. Il s'arrêta, donna quelques coups de pied sur le sol pour en évaluer la consistance.

— Tiens bon ! cria-t-il à Emna. Dans quelques minutes tu seras au chaud.

Il se rappelait que les peuplades des banquises de la planète T'chou se servaient de blocs de glace pour construire leurs habitations et que leur chaleur corporelle suffisait à établir une température agréable et constante.

*— Fais vite… Vite…*

Bien qu'elle ne maîtrisât pas encore la lecture psychique (une fonction théoriquement réservée aux gouvernantes du gynécal), Emna devina ses intentions et, dans un sursaut de lucidité, s'écarta de lui pour lui rendre sa liberté de mouvement. Avec l'énergie du désespoir, elle refusa de s'allonger dans la neige et de se rendre à l'appel enchanteur du sommeil.

Le Vioter s'accroupit, tira le couteau de sa ceinture et le planta dans la glace. La lame ébréchée ploya dangereusement, vibra un long moment mais elle ne rompit pas. Il s'arc-bouta sur le manche et enfonça le métal jusqu'à la garde. Comme si elle s'était formée récemment, la glace n'offrait que peu de résistance au couteau et il parvint à découper un quadrilatère de cinquante centimètres de longueur et de vingt de largeur. Il lui fut plus difficile d'extirper le bloc car il n'avait pas, pour l'instant, la possibilité de glisser la lame en dessous et de le séparer de sa base. Il dut donc l'arracher comme une dent en dégageant le pourtour et en le faisant osciller sur lui-même jusqu'à ce que naissent et s'agrandissent des lézardes. Il commençait à transpirer sous les couvertures humides. Il ne contrôlait pas totalement ses doigts gourds et ses gestes maladroits lui coûtaient une perte de temps considérable.

*— Fatiguée… fatiguée…*

— Encore quelques minutes ! cria-t-il.

Aucune étoile ne brillait dans le ciel et des flocons surgissaient de l'obscurité, messagers d'une tempête imminente. L'instinct de survie de Rohel, développé par sa longue formation de princeps et les six années consacrées au Jahad, le service secret du Chêne Vénérable, lui interdit de renoncer. Il redoubla d'ardeur, tailla la glace comme un forcené, entassa les blocs les uns sur les autres pour ériger un premier muret d'une longueur de deux mètres. Il agissait dans un état second, d'une manière totalement mécanique. Il rencontrait de moins en moins de difficulté à découper les blocs, car il pouvait désormais passer la lame du couteau sous leur base et pratiquer des incisions qui en favorisaient l'extraction.

*— Fatiguée… Froid… Dormir…*

La neige tombait maintenant en abondance et les flocons se posaient sur le tapis poudreux dans un chuchotement soyeux. Le Vioter acheva de bâtir les murs, n'oubliant pas de laisser une ouverture, puis il s'attaqua au toit. Les iglous des peuplades t'chous, de forme ronde, nécessitaient des blocs incurvés, un certain art de la taille donc, mais le moment était mal venu de se lancer dans ce genre d'ouvrage. Il préleva des bandes de plus d'un mètre de longueur et les posa en travers sur les murets, obtenant un toit sommaire qu'il lui fallut ensuite arranger. Il égalisa çà et là, ajusta les blocs, rabota les saillies, reboucha les fissures à l'aide de neige fraîche.

Était-ce la couleur blanche ou la vague forme de parallélépipède, Le Vioter trouva un air de mausolée à son œuvre. Il se demanda si cette construction rudimentaire, qui n'avait pas grand-chose de commun avec les iglous t'chous, réussirait à les préserver de la froidure de la nuit. Le vent s'infiltrait dans ses vêtements de plus en plus relâchés, léchait sa sueur, couvrait sa peau de frissons. Il ne sentait plus ses extrémités et la chaleur générée par son labeur s'estompait rapidement. Un sombre pressentiment le poussa à se retourner. La neige recouvrait déjà le corps d'Emna, allongée quelques mètres plus loin.

Il se précipita vers la jeune femme, la prit dans ses bras et la transporta jusqu'à l'entrée de la cabane de glace. Là, il la poussa à l'intérieur par l'ouverture et se glissa à son tour dans l'étroit espace. Lorsqu'il l'eut halée entièrement sous l'abri, il reboucha l'orifice à l'aide du bloc qu'il avait laissé à l'extérieur. L'air continuait de siffler dans les interstices. Il se défit de ses couvertures – tâche que l'obscurité et l'exiguïté des lieux rendaient particulièrement malaisée –, en installa une devant l'entrée pour enrayer les courants d'air, étala les autres sur le sol. Il se débarrassa également de ses chaussons. Il croyait savoir qu'il était préférable de vivre nu à

l'intérieur des maisons de glace, car les étoffes retenaient la chaleur du corps, l'empêchaient de se diffuser.

Il dévêtit ensuite Emna dont les membres rigides et l'absence totale de réaction lui donnaient à penser qu'elle n'avait pas survécu au froid. Il lui glissa le pouce et l'index sous le menton, pressa légèrement la veine jugulaire. Le pouls battait encore, mais très faiblement. Il entreprit alors de la frictionner sur tout le corps pour réactiver la circulation sanguine. Agenouillé à ses côtés, il lui frotta vigoureusement le visage, le cou, les épaules, les bras, les seins, l'abdomen, les hanches, les cuisses, les jambes, puis recommença en partant des pieds et en remontant jusqu'au sommet du crâne. De temps à autre il s'interrompait, vérifiait le pouls de la jeune femme, constatait qu'elle s'en allait tout doucement vers le pays dont on ne revient pas. Il reprenait ses massages avec la rage au ventre, la giflait violemment, lui pinçait la peau, la secouait par les épaules, mais elle ne montrait aucun signe d'éveil ou de retour à la conscience. Il refusa de capituler, de l'abandonner à la glace après l'avoir sauvée du feu. Son agitation se conjuguait à sa colère pour élever sa propre température et il ne se ressentait plus du tout du froid. Il transpirait en abondance, contrôlait de nouveau les doigts de ses mains, de ses pieds.

— Réveille-toi ! Réveille-toi !

Il lui sembla que la peau d'Emna s'assouplissait légèrement, perdait de sa rigidité cadavérique, mais il se garda bien de crier victoire car cette impression était peut-être simplement due à la moiteur de ses propres mains. Il ne pouvait se fier qu'au sens du toucher, il ne voyait rien et les hurlements du vent l'empêchaient de percevoir le souffle de la jeune femme. De même son cœur battait tellement fort que son pouls se confondait avec celui d'Emna lorsqu'il lui pressait la veine jugulaire. Tenaillé par la faim, par la soif, recru de fatigue, gagné par le découragement, il perdait peu à peu de sa conviction, de sa vigueur.

— Réveille-toi !

Il gémissait davantage qu'il ne hurlait, cinglait sans même s'en rendre compte la poitrine de la jeune femme.

— *Tu me fais mal…*

Il crut avoir rêvé dans un premier temps, puis il suspendit ses gestes et sa respiration. Il entendit les légers crissements des flocons sur les blocs de glace.

— *J'ai froid…*

Elle était vivante. Vivante. Il poussa un cri de joie, l'enjamba et s'allongea de tout son long sur elle. Ils restèrent dans cette position une grande partie de la nuit. Puis, lorsque le poids de Rohel se fit trop douloureux pour Emna, ce fut elle qui vint s'étendre sur lui. En dépit de leur fatigue, ils ne trouvèrent pas le sommeil. Elle sentit sous son

ventre se déployer le désir de son compagnon et elle n'en conçut aucune terreur, aucune répulsion, comme devant Rachaï. Elle s'ouvrit au plaisir et, presque malgré elle, ses lèvres capturèrent la bouche de Rohel, dont les mains volèrent comme des oiseaux ensorcelants sur son corps. Elle n'éprouva ni crainte ni souffrance lorsque la lame de chair se glissa entre ses nymphes et brisa son hymen. Elle comprit seulement qu'elle était enfin sortie de l'enfance, qu'elle avait définitivement coupé les ponts avec son passé. Elle prit également conscience qu'elle transgressait la loi du peuple des gynes. La mémoire de sa mère ne comportait aucun souvenir lié au plaisir de l'accouplement avec un homme : on lui avait injecté des gamètes mâles pour féconder ses propres ovules, mais jamais elle n'avait accueilli le sexe d'un homme, jamais elle n'avait roulé dans ces vagues de plaisir qui naissaient dans la faille de son ventre, submergeaient son corps et l'abandonnaient pantelante, brisée, sur les rives d'un ineffable bien-être.

Ils firent l'amour jusqu'à l'aube. Épuisée, Emna finit par s'endormir sur l'épaule de Rohel qui resta parfaitement éveillé. Il n'avait pas cédé à la supplique de la petite mort, frôlant les cimes sans jamais tomber dans l'abîme. Il avait dû faire appel à toute sa volonté pour conserver sa précieuse énergie car l'étroitesse de la jeune femme avait agi sur lui comme un puissant stimulant. Elle avait compensé son manque d'expérience par une sensualité débridée, débordante, et, à plusieurs reprises, sans s'en rendre compte, elle avait failli l'entraîner dans le gouffre du plaisir. Or il ne voulait pas gaspiller sa semence, d'une part parce que cette conception de la sexualité relevait de l'enseignement de Phao Tan-Tré, d'autre part parce que les joutes dont il sortait vainqueur avaient la vertu de le régénérer et enfin parce que, même si les circonstances l'amenaient parfois à se frotter à la peau, à la chair, à la salive et à la sueur d'autres femmes, il s'astreignait à réserver le meilleur de lui-même à la féelle Saphyr.

La cabane de glace conserva leur chaleur jusqu'à l'aube. La clarté du jour s'immisça par les interstices de l'ouverture, dessina des flaques claires sur les murs et les couvertures.

— J'ai encore envie que tu me rendes visite.

Redressée sur un coude, Emna le fixait d'un air à la fois provocateur et reconnaissant. Elle avait gagné en beauté en quelques heures, comme une fleur enfin déployée.

— *J'ai faim aussi. Tu m'as redonné le goût de la vie.*

Il lui sourit, lui caressa tendrement la joue, lui prit délicatement les mains. À cet instant, des grondements transpercèrent les murs de glace de leur abri.

# CHAPITRE V

Le Vioter sortit à quatre pattes de l'abri, le couteau en main, une couverture autour des épaules. Il eut besoin de quelques secondes pour s'accoutumer à la luminosité éblouissante de la neige. Le ciel lui-même se parait d'un gris uniforme et brillant où se devinait l'œil rond et myope d'un astre jaune.

Saisi par le froid, il resserra les pans de la couverture à hauteur du cou. Il aperçut les formes, blanches elles aussi, d'animaux au corps massif et aux longs museaux noirs. Leurs babines retroussées dévoilaient des canines d'une longueur impressionnante. À la manière dont ils enfonçaient leurs griffes dans la glace, avec une aisance qui augurait d'une puissance redoutable, ils pouvaient probablement décapiter un homme d'un simple coup de patte. Ils grognèrent, s'agitèrent et soulevèrent des gerbes de neige lorsqu'ils virent Rohel se glisser hors de la cabane. Il se figea dans l'étroite ouverture, se demandant s'ils étaient animés d'intentions hostiles – ils n'avaient pas détruit la fragile construction, un signe plutôt encourageant. Il distingua alors les colliers de cuir tressé qui leur enserraient le cou et les longues rênes qui les reliaient à des traîneaux. Des hommes enveloppés dans des fourrures se dressaient quelques mètres plus loin. Ils avaient dégainé des couteaux à large lame et se tenaient dans une posture de combat, les jambes écartées, légèrement fléchies, les bras levés, prêts à frapper. Une large garniture de fourrure dissimulait leurs traits mais leurs yeux luisaient dans la pénombre de leur capuchon.

Le Vioter se releva avec une extrême lenteur pour ne pas effaroucher les animaux et montrer aux nouveaux arrivants qu'ils n'avaient rien à craindre de lui. Une fois debout, il leva les mains en l'air et lâcha son couteau qui se ficha en vibrant à ses pieds. Les deux

animaux les plus proches se redressèrent sur leurs pattes postérieures et poussèrent des grognements furieux. Il crut pendant quelques secondes qu'ils allaient s'abattre sur lui mais des ordres gutturaux jaillirent de l'arrière et désamorcèrent leur agressivité.

— *D'après la mémoire de ma mère, ce sont des tribus nomades et primitives de ce Babûlon.*

Emna avait à son tour passé la tête et les épaules par l'ouverture. Comme lui, elle s'était hâtivement revêtue d'une couverture qui ne dissimulait pratiquement rien de son corps. Son cristal, qu'elle avait machinalement ramassé avant de sortir, accrochait des reflets fugaces de l'astre jaune. Frissonnante, elle se rapprocha de Rohel.

— *Ils émigrent vers les neiges éternelles des sommets lors de la saison chaude et descendent dans les plaines à la saison froide.*

Les nomades se frayèrent un passage entre leurs animaux et se rapprochèrent prudemment de la cabane de glace. Une épaisse couche de graisse recouvrait les lames évasées et parfaitement aiguisées de leurs couteaux. Leurs vestes, leurs pantalons, leurs gants et leurs bottes étaient fabriqués dans les mêmes peaux brunes et rayées de noir. Ils restèrent immobiles et silencieux pendant quelques minutes, puis ils eurent une réaction tout à fait inattendue puisqu'ils éclatèrent de rire. Rohel devina, à leurs gestes évocateurs, que leur hilarité était due à l'allure insolite de sa construction de glace.

— *Notre maison les amuse.*

L'un d'eux s'avança d'un pas et abaissa son capuchon d'un geste brusque. Le Vioter ne put se retenir d'esquisser une grimace de surprise et de dégoût. Le visage de son vis-à-vis ne possédait pas de peau mais se voilait d'une couche de glace ou de givre qui laissait transparaître les muscles faciaux et les os du crâne et du nez.

Rohel ne saisit pas le sens des quelques mots qu'il cracha dans une langue rocailleuse. Le jeu des muscles zygomatiques, du masséter et des orbiculaires des lèvres lui donna l'étrange impression d'avoir affaire à un écorché vif. De même il avait du mal à soutenir le regard de son interlocuteur dont les yeux noirs, perçants, mobiles, scintillaient comme des perles dans l'entrebâillement de la conque rosâtre formée par les muscles orbiculaires des paupières.

— *Ce sont des Acutans. Ils ne possèdent pas de derme, ni profond ni superficiel. Déformation génétique. Ils se protègent des rayons ultraviolets à l'aide de graisse animale gelée. Voilà pourquoi ils doivent vivre en permanence dans le froid. Ils gagnent les plaines à la saison glaciaire parce que la température en haute montagne descend jusqu'à moins cent cinquante degrés.*

— Est-ce que tu parles leur langue ? murmura-t-il sans quitter son vis-à-vis des yeux.

— *La mémoire de ma mère renferme des informations générales sur les*

*peuples des espaces-temps babûloniens mais je n'ai pas accès à leur langage.*

— Sont-ils amicaux ?

Elle marqua un temps d'hésitation avant de répondre. Le massif montagneux se dressait devant eux dans toute sa majesté. Les crêtes blanches et tourmentées se découpaient sur le fond de ciel gris. La neige semblait absorber tous les bruits et un silence presque palpable ensevelissait les environs.

— *Belliqueux et anthropophages.*

Rohel regretta d'avoir lâché son couteau, un ustensile qui n'aurait certes pas rétabli l'équilibre des forces mais avec lequel il se serait senti un peu moins démuni.

— *Les Acutans ont l'habitude d'écorcher les hommes qu'ils capturent et de collectionner leurs peaux pour s'en revêtir lors des célébrations des solstices.*

— Pas les femmes ?

— *Ils les gardent en vie pour les féconder. Ils espèrent ainsi éliminer leur malformation génétique.*

— D'où vient cette malformation ?

— *Les peuples de cet espace-temps ont joué avec des forces qu'ils ne contrôlaient pas. Ils sont condamnés à en payer les conséquences jusqu'à l'effondrement des remparts de Babûlon.*

Le regard de l'Acutan, visiblement intrigué, allait sans cesse de l'un à l'autre comme s'il comprenait, bien qu'il n'entendît que la voix de Rohel, qu'ils soutenaient une conversation à deux niveaux. Des lueurs de convoitise s'allumaient dans ses yeux lorsqu'ils se posaient sur Emna. Il rêvait de posséder une femme pourvue d'une peau et d'un système pileux, une femme qui lui donnerait des enfants sains, une femme qui serait le premier maillon d'une nouvelle chaîne d'évolution. La peau et les poils de l'homme l'intéressaient également : il se revêtirait d'une partie de sa prestance et de son courage lorsqu'il se glisserait à l'intérieur de ce derme tanné, lorsqu'il ceindrait sa tête de cette magnifique parure de cheveux bruns et bouclés, lorsqu'il habillerait son membre viril de ce prépuce protecteur, lorsqu'il emballerait ses testicules dans ce scrotum velu et plissé. Il aurait l'impression, tout le temps que durerait la célébration du prochain solstice, d'avoir recouvré son intégrité et son honneur d'être humain, et son prestige de chef de tribu s'en trouverait renforcé. Ce genre d'aubaine, une épouse saine et les parures d'un homme sain, ne se présentait pas tous les jours. Il n'avait pas l'intention de partager le butin avec les hommes de sa tribu. Il devait seulement veiller à prendre la vie de son gibier sans endommager son enveloppe épithéliale. La valeur d'une parure se mesurait à son intégrité. Une étroite mais profonde entaille à la base du cou ferait parfaitement

l’affaire.

Il leva donc son couteau et le piqua résolument vers la gorge de Rohel qui esquiva le coup d’une rotation du torse. Surpris, l’Acutan perdit son équilibre, buta sur le bloc de glace resté près de l’entrée et s’affala de tout son long sur le toit de la cabane de glace. Il poussa un grognement de dépit, se releva avec vivacité et, mortifié d’avoir été ridiculisé devant ses hommes, se précipita rageusement vers sa proie. Les animaux blancs, surexcités, grondèrent et giflèrent l’air de leurs longues griffes recourbées.

Engourdi par le froid, Le Vioter tenta de ramasser son couteau planté dans la glace, mais ses doigts glissèrent sur le manche et il eut tout juste le temps de se redresser pour éviter le coup d’estoc de l’Acutan, dont la lame siffla à quelques centimètres de son cou. Il se jeta sur le côté, roula sur la glace, perdit sa couverture au passage, se rétablit sur ses jambes trois mètres plus loin et se prépara à essuyer une nouvelle attaque. Il vit d’abord les autres Acutans s’arc-bouter sur les rênes pour contenir leurs animaux de plus en plus furieux, puis son adversaire tomber à genoux aux pieds d’Emna et se figer dans une attitude d’adoration. Il comprit que ce comportement inattendu avait un lien avec le cristal qu’elle tenait entre le pouce et l’index au bout de son bras tendu. Les rayons ténus de l’astre jaune étincelaient dans les facettes de la pierre taillée et lui donnaient l’apparence d’un minuscule soleil. Lorsqu’ils eurent apaisé leurs bêtes, les autres Acutans s’agenouillèrent à leur tour et courbèrent la tête jusqu’à toucher la glace de leur front.

— *Certains peuples de Babûlon vouent un culte aux gynes.*

Le Vioter récupéra sa couverture, s’en couvrit les épaules et s’avança vers la jeune femme.

— Tu aurais pu intervenir plus tôt, maugréa-t-il. Avant que ce crétin essaie de m’égorger.

— *L’information ne m’est parvenue qu’au dernier moment. La mémoire de ma mère m’a suggéré de leur montrer le cristal. Les peuples qui nous vénèrent le reconnaissent comme le symbole de notre autorité.*

— Encore heureux que ces mangeurs de chair humaine sachent respecter la valeur d’un symbole !

Emna le fixa d’un air de reproche. Vêtue de sa seule couverture, elle était d’une beauté surnaturelle dans la lumière de l’aube. Sa peau immaculée se confondait avec la blancheur environnante et, n’eût été le noir profond de sa chevelure, de sa toison pubienne et de ses yeux, on aurait pu la prendre pour une créature de givre sculptée par le vent.

— *Ils croient dans la compassion des gynes, ils espèrent qu’elles mettront fin à leur malédiction.*

— Les gynes ont réellement le pouvoir de les guérir ?

Il commençait à s'habituer à cette étrange sensation de recevoir des réponses télépathiques à ses questions orales, mais, s'il n'avait pas eu Emna sous les yeux, s'il n'avait pas été le témoin de ses expressions et de ses regards éloquents, il aurait eu l'impression de discuter avec un autre lui-même, d'être en proie à un délire schizophrénique.

— *Peut-être, peut-être pas… Je n'ai pas accès à ce genre d'informations. Mais cette croyance a au moins le mérite de les empêcher de sombrer définitivement dans la désespérance.*

— L'anthropophagie est un signe de désespérance.

— *Ils n'ont pas encore trouvé d'autre moyen de se rapprocher de l'état d'homme, mais ils progressent. D'après la mémoire de ma mère, il arrivait aux Acutans des générations précédentes de manger leurs propres enfants.*

Les animaux ne bougeaient plus, comme tranquillisés par l'attitude soumise de leurs maîtres, et le silence était retombé sur l'immensité blanche. Rohel désigna le massif montagneux d'un mouvement de menton.

— Le village et le temple dont tu parlais sont dans ces montagnes ?

Elle laissa errer son regard sur les crêtes enneigées.

— *Ma mère a traversé cet espace-temps pendant la saison chaude et les repères visuels ne sont pas les mêmes.*

Il baissa les yeux sur le crâne de l'Acutan prostré aux pieds d'Emna. Il distingua nettement les linéaments sombres et brisés formés par les jonctions des os pariétal et occipital, la tache rosâtre des muscles de la nuque.

— Lui sait peut-être où se trouve ce village…

— *Comment le lui demander ? Il ne parle pas la langue du monde extérieur et, je te l'ai déjà dit, je n'ai pas connaissance des…*

— Et ton peuple, quelle langue parle-t-il ?

La question prit Emna au dépourvu. Elle n'avait pas encore réfléchi à la manière dont elle percevait les souvenirs de sa mère. Les émotions, les images, les sons qui émergeaient dans son silence intérieur s'imbriquaient à un point tel qu'elle n'avait pas établi de distinction entre le langage oral de la Petite-Babûlon et le langage silencieux de la mémoire de sa mère. Cela tenait probablement au fait qu'elle avait spontanément confondu les deux modes d'expression. Pourtant, elle s'en rendait compte maintenant, la langue du peuple des gynes n'avait pas grand-chose de commun avec celle du monde extérieur.

Elle explora sa mémoire à la recherche de souvenirs où sa mère était en situation de dialogue. Elle la revit, petite, en train de jouer avec des amies, se disputer avec sa sœur, recevoir les compliments ou les réprimandes de sa propre mère. Elle la retrouva, adolescente, écoutant la leçon d'histoire d'une gyne enseignante à l'école de son

village, chuchotant des mots tendres à l'oreille d'une amie dont elle était tombée amoureuse, participant à une conversation acharnée sur la folie guerrière et l'animalité des anthropes. Elle se la représenta, adulte, qui lui fredonnait une comptine enfantine pour l'endormir, qui proposait un terrible marché à des anthropes d'un espace-temps intermédiaire.

Le langage des gynes résonna tout à coup comme la plus précieuse des musiques dans l'âme et le corps d'Emna. Elle prenait conscience que, davantage encore que sa mémoire cachée, il structurait depuis toujours son être profond. Il vibrait dans chacune de ses cellules et, alors que les informations léguées par sa mère l'aidaient à reconstituer un tableau figé dans le temps, il lui permettait de ressentir l'essence même de la civilisation gynique. Elle présuma qu'elle était muette parce qu'elle avait inconsciemment refusé de parler une langue qui l'aurait coupée de sa véritable nature. Le verbe n'était pas seulement un mode de communication pratique entre deux êtres, il modelait la conscience de ceux qui le prononçaient. Peut-être ne serait-elle jamais parvenue à s'imprégner de la sensibilité de son peuple si elle avait parlé le langage du monde extérieur tout au long des dix-huit années passées dans la Petite-Babûlon.

— Je commence à refroidir !

La voix grave de Rohel la ramena brutalement à la réalité. Elle reprit contact avec l'environnement, avec l'immensité blanche, elle éprouva de nouveau la morsure du froid, elle distingua les formes mobiles des Acutans, de leurs animaux, de leurs traîneaux.

*— Ils comprendraient peut-être la langue des gynes, mais le spectre de leur esprit n'est pas assez large pour recevoir une communication télépathique.*

— Je peux te servir d'interprète, prononcer à haute voix les mots que tu me transmettras par la pensée.

Elle hocha la tête et rajusta la couverture sur ses épaules. Elle eut besoin de temps pour chercher les mots dans sa mémoire implantée, former des phrases à la fois explicites et simples, les transférer avec la plus grande clarté possible dans l'esprit de Rohel.

Il s'appliqua à prononcer, telles qu'il les percevait, les successions de syllabes qui s'élevaient dans son silence intérieur et qui se caractérisaient par de brusques variations entre les graves et les aigus. Il lui sembla qu'Emna lui faisait répéter la même phrase plusieurs fois de suite. Les Acutans ne réagirent pas dans un premier temps, puis ils relevèrent la tête et prêtèrent attention à ses paroles.

*

Les traîneaux, montés sur deux planches lisses et tirés chacun par

deux orsides – ainsi Emna appelait les fauves à fourrure blanche – filaient bon train sur les versants escarpés. Ni le pourcentage élevé des pentes ni les rochers à fleur de neige ne ralentissaient l'allure des puissants animaux, encouragés de la voix et du fouet par les cochers debout sur des plates-formes légèrement surélevées situées à l'arrière des voitures et ceintes d'un garde-corps.

Les Acutans avaient fourni des pelisses à Emna et à Rohel avant de les installer dans des traîneaux et de les recouvrir de trois ou quatre épaisseurs de fourrures. Les deux passagers avaient dû s'accoutumer à la suffocante odeur de graisse animale qui s'exhalait de leurs vêtements et aux insupportables démangeaisons qu'engendrait le contact avec le cuir grossièrement tanné. Mais ils s'étaient rapidement rendu compte que sans ces enveloppes protectrices ils n'auraient pas résisté longtemps à l'abaissement continu de la température et au vent réfrigérant soulevé par la vitesse des équipages.

Les Acutans avaient apparemment compris qu'ils devaient conduire la gyne et son serviteur – un homme qui accompagnait une gyne ne pouvait être que son serviteur ou son esclave – au village de pierre où se dressait le temple du passage temporel. La perspective de gravir cette montagne avait paru les plonger dans un abîme de frayeur mais les gynes, ces « femmes du pays magique au-delà du temps », leur inspiraient un effroi tel qu'ils ne s'avisaient pas de transgresser leurs ordres. Le chef de la tribu regrettait amèrement d'avoir menacé le serviteur de son couteau pour lui dérober ses parures et, plus grave encore, d'avoir envisagé de prendre une gyne pour épouse. Il avait entendu parler des extraordinaires pouvoirs des magiciennes de l'au-delà et il craignait d'être transformé en animal ou en minéral si elle se glissait dans son esprit et découvrait les pensées sacrilèges qui l'avaient effleuré. Il avait donc fait preuve d'un zèle proportionnel à sa peur rétrospective : non seulement il lui avait offert ses plus belles pelisses, mais il l'avait installée dans son propre traîneau, le plus grand et le plus confortable de l'expédition, et il guidait ses orsides avec une douceur et une prudence que ses hommes ne lui connaissaient pas.

Bercée par les sifflements du vent, Emna dériva de nouveau sur les souvenirs de sa mère, qui n'avait bénéficié d'aucun moyen de transport pour traverser cette chaîne montagneuse. Malade, infectée par une eau croupie d'un espace-temps précédent, elle avait enduré un véritable calvaire sous les rayons brûlants d'un astre rouge. Après avoir quitté le village des gardiens du passage temporel, elle n'avait pas rencontré âme qui vive. Elle avait déployé une volonté indomptable pour affronter une nature hostile. Les grands rapaces l'avaient accompagnée dans tous ses déplacements, guettant le moment où ils pourraient enfin s'abattre sur elles et les dépecer de

leurs puissants becs jaunes. Ils avaient cru toucher au but à plusieurs reprises, lorsqu'elle s'était effondrée, terrassée par la maladie et la fatigue, mais elle s'était à chaque fois relevée, aiguillonnée par son instinct de mère, elle leur avait jeté des pierres et ils n'avaient pas eu d'autre ressource que de s'éloigner des proies promises en poussant des trompettements de dépit. Ce petit jeu avait duré plusieurs jours, jusqu'à ce qu'elle arrive, exténuée, déshydratée, en vue d'une maison située à quelques kilomètres du rempart de briques rouges.

Le propriétaire, un paysan entre deux âges, l'avait recueillie et l'avait soignée avec des herbes macérées. Emna reconnut dans les souvenirs de sa mère la maison où Rohel et elle s'étaient eux-mêmes réfugiés. Elle sut également comment s'était déclenché l'incendie et à qui appartenait ce corps à demi carbonisé qu'ils avaient découvert assis contre le pilier de soutènement de la pièce principale. Le paysan avait perdu sa femme dix ans plus tôt et, comme sa ferme était située à plus de quinze jours de marche de la première agglomération, il ne trouvait là-bas aucune inconsciente qui acceptât de vivre dans ce lieu surnommé le Cul de Babûlon. Il avait donc décidé de faire sienne cette femme que lui avait envoyée la providence. Qu'elle eût déjà un enfant ne lui avait pas posé de problème, surtout qu'il comptait bien lui en faire d'autres, des garçons de préférence, de solides gaillards qui lui succéderaient et lui assureraient une vieillesse paisible.

Il avait été surpris, offusqué, que ses propositions – il avait pensé que cette femme lui serait reconnaissante de l'avoir recueillie, elle et son enfant – se heurtent à un refus poli mais ferme de son interlocutrice. Le soir venu, il avait allumé un feu dans la cheminée pour préparer le repas du soir. Elle avait commis l'erreur de dégrafer sa robe pour donner le sein à sa fille, allongée sur un matelas de coton. Il s'était précipité sur elle comme un fauve enragé. Elle avait esquivé sa charge d'un pas sur le côté. Il avait perdu l'équilibre, buté sur le seuil de la cheminée et était tombé la tête la première dans les flammes. Il s'était relevé en hurlant, avait couru en direction de la porte mais, aveuglé, il avait heurté le pilier de plein fouet, et le feu, qui avait pris dans ses vêtements, s'était propagé dans les brins de paille jonchant le carrelage. Elle avait serré sa fille contre sa poitrine, était sortie précipitamment de la maison, avait marché droit devant elle jusqu'à ce que le rempart de briques rouges apparaisse dans son champ de vision.

Il n'y avait décidément rien de bon à retirer des anthropes, ces êtres primaires plus proches de la bête que de l'être humain, et Emna donna raison aux gynes de s'être séparées de leurs compagnons masculins à l'issue des grandes guerres babûloniennes.

Presque malgré elle, elle tourna la tête et chercha Rohel du

regard. Elle ne distingua, au-delà de la silhouette de l'Acutan juché sur la plate-forme arrière, que les gueules écumantes et les pattes antérieures des orsides du traîneau suivant. Ils griffaient la glace avec une régularité de métronome, soulevaient de grandes gerbes de neige à chacune de leurs foulées. Le ciel se couvrait de nouveau et l'air se chargeait d'humidité.

Elle reprit sa position initiale, déçue de ne pas avoir croisé le regard de son mystérieux accompagnateur. Lui était différent des autres anthropes, l'exception qui confirmait la règle, l'homme venu du monde extérieur qui abolirait peut-être les remparts de Babûlon et réconcilierait ses peuples dispersés. Elle chercha le nom de Cirphaë dans les arcanes de sa mémoire implantée mais elle eut l'impression de se heurter à une infranchissable barrière, comme si sa mère avait posé un interdit sur une partie de ses souvenirs. Pourtant, elle en était persuadée, Cirphaë avait un rapport avec le monde des gynes, avec les guerres babûloniennes, avec les hordes de soldats noirs qui semaient la terreur dans les espaces-temps de Babûlon, avec les hommes du monde extérieur. Cirphaë était l'un des personnages principaux d'une pièce dont elle ignorait pour l'instant les tenants et les aboutissants.

Elle resta un long moment concentrée sur ce nom, chercha des indices dans les réminiscences les plus banales, les plus anodines. Elle se heurta à des barrages mentaux dont l'herméticité lui donna à penser qu'ils n'avaient pas été établis uniquement par sa mère, mais par un système de pensées, par une éducation. Ils relevaient davantage de l'inconscient collectif que de la volonté d'une personne, un peu comme le tabou qui dissuadait les Petits-Babûloniens de lever les yeux sur le gardien de lumière du rempart. Pour les transgresser, il lui faudrait reconstituer non seulement les événements récents du monde des gynes mais également son histoire ancienne, occulte.

Elle se tourna de nouveau vers le traîneau suivant et discerna, entre les flancs des orsides, entre les flocons et les gerbes de neige, une vague silhouette enfouie sous le monticule de couvertures. Elle prit conscience que l'intrusion de Rohel dans son existence n'était pas le fruit du hasard. Les gouvernantes avaient toujours su qu'il entrerait dans Babûlon. À la suite de sa vision de naissance, elles l'avaient exilée dans le monde extérieur dans l'espoir qu'elle le rencontrerait et que, munie du précieux cristal, elle le guiderait à travers le labyrinthe des espaces-temps. Le gynécal n'avait certainement pas prévu – ou bien il avait refusé de le prévoir – qu'Emna ferait le sacrifice de sa virginité, de cet « état parthénique » qui était la pierre angulaire de la civilisation des gynes, pour sceller son pacte avec son allié anthrope.

Les Acutans immobilisèrent leurs traîneaux au plus fort de la tempête de neige et construisirent des abris. La dextérité avec laquelle ils taillaient les blocs de glace, à coups de couteau vifs et précis,

remplit leurs deux passagers d'admiration, particulièrement Le Vioter qui, la veille, avait eu un aperçu de la difficulté de l'exercice. Il ne leur fallut pas dix minutes pour monter quatre iglous de forme ronde, parfaitement étanches et pourvus chacun d'une ouverture abritée du vent. Ils plantèrent dans le sol de longs os taillés en pointe et y attachèrent leurs orsides, une précaution plus symbolique que réellement dissuasive dans la mesure où ces derniers auraient pu arracher ces pieux dérisoires d'un simple coup de patte. Mais les animaux s'allongèrent sagement dans la neige fraîche et attendirent la distribution de nourriture, des quartiers de viande séchée que leurs maîtres puisèrent dans de grands sacs de peau accrochés aux montants latéraux des traîneaux.

Les Acutans s'occupèrent ensuite d'allumer des feux de cuisson devant les iglous. Ils utilisèrent pour cela un matériau que Le Vioter n'avait jamais vu auparavant, des morceaux d'une matière brune et sèche qui s'enflammait d'elle-même quelques secondes après avoir été sortie d'une sacoche de peau et exposée à l'air libre.

— *Une roche pyrogène*, précisa Emna qui avait surpris le regard interrogateur de Rohel. *On en trouve sur la plupart des espaces-temps. Une arme qui a causé des ravages considérables pendant les guerres babûloniennes*.

— Les guerres babûloniennes ?

Sa voix domina les hurlements du vent et entraîna quelques Acutans à se retourner. Des courants d'air glacés et des flocons se faufilaient entre les garnitures de fourrure de sa capuche mais le reste de son corps, protégé par un manteau, un pantalon large et des bottes, restait au sec et au chaud.

— *D'après la mémoire de ma mère, ce sont des guerres très anciennes qui ont opposé les peuples des espaces-temps. Des guerres abominables.*

Les Acutans firent fondre de la neige dans des récipients de pierre posés sur les roches pyrogènes, puis jetèrent des boulettes de viande dans l'eau frémissante. À grand renfort de gestes, de mimiques et de courbettes, ils invitèrent Emna et Le Vioter à s'asseoir dans un iglou et leur apportèrent deux récipients creux d'où s'échappait une agréable odeur de viande bouillie. Ils mangèrent avec appétit, n'ayant rien avalé depuis qu'ils avaient quitté le monde extérieur. Revigorés par l'apport de calories et la chaleur de l'abri, ils rabattirent leur capuche et entrouvrirent leur veste. Les Acutans leur servirent ensuite un breuvage à l'indéfinissable couleur, dont la saveur piquante leur arracha des larmes.

Les nomades des glaces avaient érigé leurs éphémères maisons de glace dans le seul but de préparer et servir le repas. Indifférents à la neige qui continuait de tomber en abondance, ils rangèrent leurs ustensiles, récupérèrent les roches pyrogènes qui ne s'étaient pas

entièrement consumées, détachèrent leurs bêtes, installèrent Emna et Rohel dans les traîneaux et grimpèrent sur les plates-formes arrière.

Ils progressèrent à travers la montagne jusqu'à la tombée de la nuit. Les orsides peinaient à s'arracher de la neige épaisse et molle, à affronter les pentes de plus en plus raides, à reprendre leur souffle.

Ils traversèrent l'océan nuageux qui ensevelissait le massif montagneux, débouchèrent sur les crêtes épargnées par la tempête, longèrent un interminable précipice et arrivèrent enfin au pied d'un pic qu'Emna reconnut sans l'ombre d'une hésitation malgré la nuit et le manteau neigeux.

Elle aperçut également, se découpant sur le fond étoilé du ciel, les lueurs diffuses d'un gigantesque incendie et des colonnes de fumée blême éparpillées par le vent.

# CHAPITRE VI

Du village il ne restait que des décombres noirs et fumants.

Bombardées de roches pyrogènes, les habitations rondes et basses achevaient de se consumer dans un concert de crépitements.

La neige absorbait les flaques de sang qui parsemaient les ruelles et les places. Inquiets, les Acutans avaient abandonné les traîneaux devant le mur d'enceinte, dételé les orsides et dégainé leurs couteaux. Ils marchaient à pas prudents derrière leurs bêtes dont les grondements sourds et les incessants coups de patte trahissaient l'extrême nervosité.

Ils découvrirent des cadavres égorgés, éventrés et cloués au sol avec des pics de glace. Emna identifia instantanément les hommes à la robe grise, au crâne rasé et à la longue barbe blanche qui hantaient la mémoire de sa mère. Les gardiens du passage temporel ne s'étaient pas montrés hostiles lorsqu'elle leur était apparue. Ils avaient été prévenus de son arrivée par le système d'alarme à rayonnement qu'ils avaient eux-mêmes installé. Venant de l'espace-temps voisin, ils avaient décidé de se consacrer entièrement à la surveillance et à l'entretien du passage, auquel ils vouaient un culte religieux. Ils ne se reproduisaient pas, car les femmes n'étaient pas admises dans leur communauté, ils pratiquaient des exercices de conservation du corps qui leur permettait de se prolonger en vie plusieurs centaines d'années. Quand l'un d'entre eux venait à mourir, ils brûlaient son cadavre, dispersaient ses cendres dans le passage et faisaient venir un enfant pour le remplacer. Ils cultivaient des légumes et des fruits à la saison chaude, qu'ils congelaient en prévision de la saison froide. Ils ne parlaient pas, non parce qu'ils étaient muets comme Emna, mais parce qu'ils estimaient que leurs paroles offenseraient le silence. Cette

existence retirée, la nourriture frugale et l'air pur des cimes leur avaient procuré une certaine forme de sérénité. C'était l'un d'eux, un de leurs supérieurs hiérarchiques doué de télépathie, qui avait transmis ces renseignements à la mère d'Emna en l'accompagnant jusqu'à la sortie du village.

Plus ils s'approchaient du temple central et plus ils dénombraient de cadavres. Les assaillants s'étaient acharnés sur eux avec une férocité inouïe, leur arrachant les yeux, la langue, le cœur, le foie, les organes génitaux et, à en juger par les traits horrifiés, les bourreaux avaient mutilé leurs victimes alors qu'elles étaient encore en vie. Des fragments de chair, des éclats de cervelle, des doigts coupés jonchaient les congères, les caniveaux, le seuil des maisons. Les violentes rafales ne parvenaient pas à balayer les lourdes odeurs de sang et de brûlé. La lumière diffuse des étoiles ourlait les reliefs d'une clarté céruse.

— *Ça ressemble à une attaque des soldats noirs qui ont surgi dans l'espace-temps des gynes. La mémoire de ma mère contient ce genre d'images, des cadavres égorgés, des organes éparpillés, des ruines fumantes.*

Rohel serra le manche du couteau à large lame que lui avaient remis les Acutans. Le comportement des orsides mobilisait toute son attention : leur odorat développé les informerait bien avant les hommes d'une éventuelle présence ennemie. Les effluves de sang les excitaient, réveillaient leurs instincts de prédateurs – leurs maîtres ne les auraient pas maintenus au bout de leurs rênes, ils se seraient volontiers rués sur cette viande abondante et fraîche –, mais pour l'instant ils n'avaient flairé aucune odeur suspecte.

— *Ils se sont probablement repliés par où ils sont arrivés, par le passage temporel.*

— Il n'y avait pourtant pas grand-chose à piller dans ce village, murmura Le Vioter.

— *Les soldats noirs ne semblent vivre que pour la destruction. Les biens matériels ne les intéressent pas. Visiblement, ils ont ouvert toutes les portes des espaces-temps de Babûlon. Si nous ne faisons rien pour les arrêter, ils ne tarderont pas à se répandre dans le monde extérieur.*

Les pierres chauffées à blanc et les roches pyrogènes faisaient peu à peu fondre la neige et la glace, et ils pataugeaient désormais dans une fange teintée de pourpre. Ils arrivèrent bientôt sur le parvis du temple dont la façade s'était en partie effondrée. D'autres corps gisaient sur les stylobates. Certains avaient été pendus avec leurs propres intestins au fronton triangulaire du portail d'entrée, lui-même aux trois quarts carbonisé.

Les Acutans refusèrent de pénétrer à l'intérieur du bâtiment dévasté. Leur terreur du passage temporel, terreur entretenue depuis des siècles par des légendes toutes plus horribles les unes que les autres, l'emporta sur la crainte superstitieuse dans laquelle les

plongeait la proximité d'une gyne.

Leur chef s'avança vers Emna, se fendit d'une profonde révérence et prononça quelques mots dans son jargon guttural.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Rohel.

— *Je n'en sais rien. Ils comprennent le langage des gynes, car c'est pour eux le langage des dieux et des cérémonies, mais une règle de leur religion leur interdit de le parler.*

L'Acutan gardait la tête baissée et, comme il n'avait pas rabattu son capuchon sur les épaules, on ne voyait de lui que le sommet lisse et arrondi de son vêtement et l'épaisse frange de fourrure qui lui dissimulait le haut du visage. Ses phrases hachées s'achevaient en gémissements ou en soupirs. Les autres attendaient un peu plus loin, regroupés près d'une colonne intacte du péristyle à laquelle ils avaient attaché leurs orsides. Le Vioter ne distinguait pas leurs traits mais il décelait la peur dans leur comportement et dans les éclats furtifs de leurs yeux.

— Ils sont terrorisés, dit-il, mais ils ont besoin de ta permission pour repartir. Il vaut mieux la leur accorder : ils ont été utiles, efficaces, dans le désert de neige, ils pourraient nous encombrer et même devenir dangereux aux abords du passage temporel. La peur transforme les alliés les plus dévoués en adversaires implacables.

Emna acquiesça d'un mouvement de tête et transmit quelques mots dans l'esprit de Rohel qui les rapporta de son mieux à son interlocuteur. Le nomade s'agenouilla, baisa avec ferveur les bottes d'Emna, se redressa et recula vers ses hommes tout en effectuant d'incessantes courbettes et en marmonnant des incantations qui ressemblaient à des actions de grâce. Ils détachèrent leurs animaux et filèrent sans demander leur reste. Trop contents d'échapper à la malédiction de la gyne qu'ils cessaient brusquement de servir, ils ne prirent même pas le temps de prélever les parures de peau et de poils sur les cadavres les moins abîmés – un véritable trésor pourtant –, et se dirigèrent au pas de course vers la sortie du village où ils attelèrent les orsides. Les traîneaux s'ébranlèrent dans un concert de claquements, de grognements, de hurlements, et se fondirent dans la nuit étoilée.

— *Nous n'avons pas eu le temps de les remercier.*

— Ils s'estiment largement payés d'être encore en vie.

Un silence funèbre, seulement troublé par les crépitements des braises et les sifflements du vent, retomba sur les lieux. Le regard d'Emna erra un long moment sur les corps mutilés. Ces hommes étaient venus d'un espace-temps voisin pour goûter la paix de l'âme et un véritable déluge de feu et de sang s'était abattu sur eux comme dans tous les autres espaces-temps de Babûlon. Les soldats noirs ne faisaient preuve d'aucune mansuétude : programmés pour tuer, ils

s'acquittaient de leur tâche avec une cruauté dont les Acutans eux-mêmes, pourtant orfèvres en la matière, étaient dépourvus. Emna explora fébrilement la mémoire de sa mère à la recherche d'un indice qui l'éclairerait sur le rôle qu'elle était censée tenir dans cette tragédie, mais elle se heurta de nouveau aux barrières inconscientes qui lui interdisaient de s'introduire dans certaines zones de son esprit.

— Les créatures qui ont fait ça n'ont pas grand-chose d'humain, murmura Le Vioter.

Cette scène le ramenait plusieurs années en arrière lorsque, revenant de la traditionnelle retraite de quarante jours qui précédait l'intronisation officielle à la charge de princeps, il avait trouvé Néopolis, la magnifique capitale d'Antiter, en ruine. Il avait traversé le centre de la cité et gagné à pied le quartier de l'Occent. Comme dans ce village perdu dans un espace-temps de Babûlon, les cadavres atrocement mutilés jonchaient par milliers les rues, les jardins, les places, les passerelles, les terrasses, et l'odeur de sang, omniprésente, suffocante, dominait les parfums fleuris des jardins suspendus et les essences propagées par les diffuseurs. Il s'était précipité dans la maison de ses parents, le seigneur Jehl et dame Almia. L'horreur était montée en lui comme une nausée lorsqu'il avait découvert les corps inertes, ensanglantés, écharpés, de ses frères, de ses sœurs et de ses parents. Un socle mobile, posé sur la grande table de la salle à manger, projetait un message qui passait en boucle à l'intérieur d'un cône lumineux. Une voix grinçante, vibrante, s'élevait du haut-parleur intégré. Il n'y avait prêté qu'une attention distraite dans un premier temps, puis il avait entendu prononcer le nom de la féelle Saphyr et il avait surmonté son désespoir pour prendre connaissance des propositions du Cartel des Garloups de Déviel.

Ce village perché avait été dévasté de la même manière que l'orgueilleuse capitale d'Antiter, avec la même férocité, la même volonté de détruire, d'anéantir. Se pouvait-il que les Garloups aient investi en masse les espaces-temps de Babûlon pour guetter sa venue ? Pour la deuxième fois, il fit le rapprochement entre les hordes barbares dont parlait Emna et les êtres issus des trous noirs.

— Pourquoi ne sont-ils pas descendus dans les plaines pour continuer leur entreprise de destruction ?

— *Ce n'était qu'une avant-garde, une troupe envoyée en reconnaissance. Ils reviendront envahir cet espace-temps en masse. Ils trouveront la porte qui donne sur le monde extérieur.*

— Ils seront désintégrés par le bouclier magnétique du rempart.

Il pensa simultanément que les émulsions magnétiques n'avaient peut-être pas davantage de prise sur les Garloups que les sentiments humains.

— *Sauf s'ils parviennent à récupérer un cristal gynique.*

Il désigna l'entrée du temple d'un geste du bras.

— Sur quoi débouche ce passage temporel ?

Elle marqua un long temps de silence avant de répondre.

— *Sur une cité portuaire au bord d'un lac salé. Le passage suivant se trouve à l'intérieur d'une muraille aquatique. Nous ne pourrons y accéder que par le système des navaques.*

— Des navaques ?

— *Des capsules étanches projetées par des canons. C'est la seule façon de vaincre la puissance de l'eau. Ma mère a failli étouffer à l'intérieur de ces cercueils en fer.*

Ils traversèrent le pronaos, une pièce pavée de dalles grises et ornée de fresques naïves représentant les passages temporels et les espaces-temps de Babûlon. Les roches pyrogènes avaient maculé de taches sombres les murs, le plafond, les colonnes intérieures, et brûlé les vêtements des corps noircis recroquevillés. L'attaque avait visiblement pris de court les gardiens du passage, car Rohel ne relevait aucune trace de résistance, aucune arme apparente, aucun cadavre ennemi. Ils s'introduisirent à l'intérieur de la nef, un espace circulaire et dégagé au milieu duquel se dressait un muret qui ressemblait à la margelle d'un puits. Des rayons d'étoiles tombaient en colonnes diffuses par les vitraux du plafond et révélaient de nombreuses dépouilles disséminées entre les colonnes de soutènement.

L'entrée du passage n'était qu'un orifice de deux mètres de largeur dans lequel s'enfonçait un escalier abrupt. Au moment où ils enjambaient la margelle, Le Vioter crut apercevoir une ombre fugitive à l'intérieur de l'obscure cavité. Il s'immobilisa, tous sens aux aguets, mais l'impression visuelle avait été si fugace qu'il se demanda s'il n'avait pas été le jouet d'une illusion d'optique.

Emna retira son gant, plongea la main dans la poche de sa veste et effleura le cristal du bout des doigts. Rassurée par ce contact, elle rabattit son capuchon et lança à Rohel un regard intrigué.

— *Tu as remarqué quelque chose ?*

— Peut-être. Combien de temps nous faut-il pour parcourir le passage ?

— *La mémoire de ma mère ne contient pas ce genre de précisions. Le temps n'a pas de sens dans les passages.*

Il hocha la tête et s'engagea dans l'escalier, le couteau des Acutans brandi à hauteur de poitrine.

Le passage se présentait sous la forme d'une galerie au plafond voûté et aux murs incurvés. En bas de l'escalier, ils avaient posé le pied sur un sol de terre battue, humide et collante, et ils s'étaient enfoncés à pas prudents dans le boyau. Ils étaient passés devant l'œil vitreux du système d'alarme des gardiens, désormais hors d'usage. Les ténèbres étaient devenues tellement denses qu'ils avaient progressé à

tâtons, la main posée sur la paroi rugueuse.

Rohel comprenait à présent ce qu'avait voulu dire Emna en lui affirmant que le temps n'avait pas de signification dans les passages. Il avait l'impression de s'être fourvoyé dans un couloir de vide, un fragment de non-univers, un minuscule trou noir. Il lui semblait que ce souterrain – ce n'était pas à proprement parler un souterrain ou une galerie mais une faille matérielle dans laquelle s'était glissé le non-espace, l'antespace – n'avait ni commencement ni fin, que chacun de ses pas l'entraînait dans une errance éternelle. Le silence presque palpable qui noyait le passage accentuait cette sensation angoissante de se disperser à jamais dans le néant.

— *Ma mère a cru qu'elle ne sortirait jamais de cet endroit.*

Le Vioter se rendit compte qu'Emna exprimait sa propre peur mais que ses sentiments se superposaient aux souvenirs de sa mère sans qu'il lui fût possible d'établir la distinction. À plusieurs reprises, il crut déceler des ombres mouvantes dans les replis des ténèbres. Il fléchit sur les jambes, brandit son couteau, mais aucun adversaire ne se présenta devant lui. Il se demanda brièvement s'il n'était pas en train de sombrer dans la folie. Il lança la main en reconnaissance, ne parvint pas à toucher la paroi. Il avait perdu tout point de repère, il commençait à manquer d'air, à suffoquer.

— *Nous nous sommes perdus… perdus…*

Les pensées affolées d'Emna se fichaient dans son esprit comme des flèches empoisonnées. Un froid intense transperça ses vêtements de fourrure et s'empara de lui. Le vide semblait doué de conscience, de volonté, il s'acharnait sur lui avec l'intention délibérée de l'éliminer, s'infiltrait dans chacun des pores de sa peau, se diffusait dans ses muscles, dans ses organes, dans son réseau sanguin, séparait ses cellules, l'entraînait à se fragmenter, à se dissoudre. Rohel cessa de marcher et bascula dans un insondable abîme de souffrance. La douleur physique n'était rien en comparaison de ce terrible déchirement de l'âme, de cet abominable renoncement à la souveraineté humaine. C'était son principe créateur que le néant tentait d'emporter, son essence, la chaleur convulsive qui l'avait enfanté et qui maintenait l'intégrité de son être. Il n'avait pas rêvé lorsqu'il avait entrevu les ombres sournoises et menaçantes : c'étaient elles, les créatures du vide, qui le dépouillaient, qui le dépeçaient, qui se nourrissaient de son âme.

— *Ma mère a résisté… résisté… Résiste, Rohel…*

Emna puisait au plus profond de la mémoire de sa mère pour refuser l'inéluctable. Mue par le désir désespéré de sauver sa fille, elle avait trouvé en elle les ressources nécessaires pour rester intègre, enroulée autour d'elle-même comme autour de la barre supérieure d'un garde-corps. L'amour d'une mère se rapprochait davantage de la

chaleur convulsive, porteuse de vie, que du froid glacial et inerte du vide. Emna n'avait qu'à se référer à ce modèle, à le reprendre à son compte pour triompher à son tour de l'épreuve. Elle n'avait pas d'enfant à chérir, mais elle avait Rohel, le visiteur du monde extérieur qui l'avait sauvée du feu, de la glace, et qui l'avait réconciliée avec les anthropes. Elle s'astreignit à oublier les effleurements des ombres qui l'environnaient, qui l'assaillaient, et se concentra sur ses sentiments pour son compagnon.

*— Je t'aime, Rohel, résiste…*

Il perçut ce lointain appel et le visage d'une femme apparut dans les ruines de son temple intérieur… Une longue chevelure d'ambre, une peau diaphane, des yeux aigue-marine… Elle lui souriait… Saphyr… Elle l'attendait à des millions d'années-lumière de là, elle avait toujours gardé l'espoir, elle volait en pensée à travers l'espace et le temps pour le réchauffer de son amour.

Il se reconstruisit à partir de ce subtil flux de vie.

*— Je t'aime, Rohel, résiste…*

Il perçut de nouveau les limites de son corps, son enveloppe de peau, les articulations de ses bras et de ses jambes.

Comme effrayées par ses brusques sursauts, les ombres se reculèrent et se fondirent dans l'obscurité.

Il reprit contact avec un sol dur et roula sur une dizaine de mètres avant de heurter la base d'une paroi. L'épaisseur de ses vêtements de peau amortit le choc. Il ressentit encore des courants froids à l'intérieur de son corps. Il resta un moment allongé, engourdi, émergeant lentement d'un mauvais rêve, recouvrant peu à peu l'essentiel de ses fonctions mentales et physiques. Un air saturé de sel s'engouffrait par une bouche éclairée et lointaine. Un flot de lumière soulignait les saillies rocheuses de la grotte. Il distingua également le corps d'Emna à quelques pas de lui. Elle ne bougeait pas, mais il l'entendait respirer.

*

*— La ville est pourtant présente dans les souvenirs de ma mère. Ces reliefs étaient couverts de bâtiments, de rues, de places, de jardins. Il y avait un port au bord du lac, des quais, des bateaux, des marchandises, des débardeurs, des pêcheurs, un marché aux poissons…*

Le regard incrédule d'Emna volait d'un point à l'autre du paysage qui s'étendait au pied de la colline. La ville continuait de bruisser dans la mémoire de sa mère mais les versants rocheux ou verdoyants, à présent nus, n'avaient gardé aucune trace de l'agglomération, aucune ruine, aucun vestige, aucun témoignage, même ténu, d'une quelconque présence humaine.

Un grondement sourd et continu attira l'attention de Rohel. Il provenait d'une formidable chute d'eau qui barrait tout l'horizon et alimentait d'innombrables lacs en terrasse, reliés les uns aux autres par des cascades ou des torrents. Il n'avait jamais contemplé une muraille aquatique d'une telle ampleur : d'une hauteur de deux ou trois cents mètres, elle s'étendait à perte de vue de chaque côté, tombait avec une telle force qu'elle se pulvérisait en fines particules et noyait les perspectives lointaines dans une brume épaisse et tourmentée. Le Vioter se demanda quel cours d'eau, quelle nappe phréatique, quelles précipitations pouvaient bien alimenter cette gigantesque cataracte. De même les lacs, bien que nombreux, ne paraissaient pas en mesure de contenir ces millions et millions de litres d'eau qui se déversaient sans interruption du haut de la dénivellation. Pourtant le lac inférieur, le plus large, celui qui recueillait le trop-plein de tous les autres, ne débordait pas, comme si son système d'évacuation suffisait à réguler ces fantastiques mouvements hydrauliques. Il n'était probablement pas le seul d'ailleurs, car Le Vioter distinguait les éclats scintillants de lacs lointains entre les collines environnantes.

Deux astres, l'un rouge orangé et l'autre gris, paraient la voûte céleste de stries argentines et mordorées.

— *J'ai chaud.*

Joignant le geste à la pensée, Emna retira ses bottes, ses gants, ses vêtements, récupéra son cristal, puis dévala la pente de la colline, nue, cheveux au vent, jusqu'au bord du lac inférieur dans lequel elle plongea sans hésitation. Rohel l'imita, pas fâché de se débarrasser de ces peaux grossièrement tannées dont l'odeur aigre lui soulevait le cœur. Il ne garda que le couteau qu'il posa sur une pierre de la rive herbue avant d'entrer dans l'eau fraîche et fortement salée.

Vue d'en bas, la chute produisait une impression saisissante. Elle paraissait tomber directement du ciel et ses dimensions surnaturelles évoquaient le rempart de granit de la Petite-Babûlon. Les rayons des astres miroitaient sur les surfaces ondulantes des lacs en terrasse et se livraient à d'incessants jeux de lumière dans les gerbes irisées.

Emna et Rohel se baignèrent un long moment puis sortirent de l'eau, s'allongèrent sur l'herbe et s'abandonnèrent aux caresses tièdes et bienfaisantes de la brise. Ils savouraient le plaisir de l'instant avec d'autant plus de volupté qu'ils venaient d'un espace-temps hivernal et qu'ils avaient frôlé la dissolution dans le vide du passage temporel. L'inexplicable disparition de la cité, et donc des indispensables navaques, compromettait leurs chances de traverser la muraille aquatique et de localiser le passage suivant, mais ils ne songeaient pour l'instant qu'à se gorger de la chaleur conjuguée et revigorante des deux astres diurnes.

— *Un saut temporel.*

La pensée d'Emna avait été si soudaine et si forte qu'elle avait vibré de manière douloureuse dans l'esprit de Rohel. Elle se releva sur un coude, écarta quelques mèches de sa chevelure et le fixa d'un air grave. Des perles éphémères scintillaient sur son visage, sa poitrine et son ventre. Il fut traversé par une brève mais violente envie de l'étreindre.

— *Les passages modifient sans cesse la structure du temps. Nous ne changeons pas seulement d'espace mais également d'époque. La raison pour laquelle la ville n'existe plus, c'est que nous traversons cet espace-temps à une époque antérieure à sa construction…*

— Nous n'avons donc aucune chance de passer dans l'espace-temps suivant.

Elle tendit le bras et, du revers de la main, lui caressa tendrement la joue.

— *Les passages forment un réseau naturel. Ils existaient bien avant l'arrivée des premiers Babûloniens. Les hommes ont eu le seul mérite de les découvrir, de les explorer, de les baliser et, dans le meilleur des cas, de les entretenir.*

Elle désigna la chute d'un mouvement de menton.

— *La porte de ce niveau est la même que celle qu'a franchie ma mère, mais elle l'a passée dans l'autre sens. Les navaques ne sont peut-être pas nécessaires de ce côté.*

— Peut-être que les souvenirs de ta mère ne sont pas infaillibles, que la ville portuaire appartient à l'espace-temps voisin.

— *Ma mémoire implantée est formelle : le hayon de la navaque s'est soulevé, ma mère s'est redressée et elle a eu la vision de cette cité. Des anthropes se sont dirigés vers sa navaque, flottant sur l'eau de ce lac, l'ont remorquée jusqu'au quai et l'ont aidée à descendre. Elle s'est assise sur un gros cordage enroulé et elle m'a donné le sein. Elle était déjà très malade.*

— Les anthropes ?

La main d'Emna effleura lentement le cou et le torse de Rohel.

— *Les mâles, les représentants du sexe masculin. Les gynes s'en sont séparées à la fin des grandes guerres babûloniennes.*

— Comment font-elles pour se reproduire ?

— *Elles n'utilisent plus la semence des anthropes mais elles continuent d'enfanter. Elles fécondent leurs ovules par l'injection de gamètes mâles sélectionnées, des gamètes de synthèse.*

— Que font-elles de leurs enfants mâles ?

Emna libéra un rire silencieux.

— *Aucun enfant mâle ne naît dans le pays des gynes.*

— D'où venaient les fondateurs, les premiers Babûloniens ?

Elle ne répondit pas immédiatement, comme si cette information se nichait dans un coin reculé de la mémoire de sa mère.

— *Je n'ai pas de réponse précise, je sais seulement qu'ils appartenaient à une armée d'élite, expédiée à Babûlon dans le but d'empêcher l'invasion des mondes humains.*

— Par les soldats noirs ?

— D'après la mémoire de ma mère, il s'agissait *d'envahisseurs du futur, de races non humaines qui cherchaient à s'infiltrer dans notre univers par les passages temporels. Et maintenant, cesse de me poser des questions. Je voudrais comprendre ce qu'il y a de tellement désagréable à être aimée par un anthrope.*

Elle rapprocha son visage de celui de Rohel, les yeux brillants, les lèvres entrouvertes. Ils s'aimèrent avec douceur sous les feux croisés de l'astre rouge et de l'astre gris, bercés par le grondement assourdi de la chute et les murmures enchanteurs des cascades et des torrents. La bouche et la peau d'Emna avaient un délicieux goût de sel.

Il leur fallut plusieurs heures pour contourner le lac inférieur et escalader les terrasses. Au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient de la cataracte, ils pénétraient dans une bruine de plus en plus épaisse, de plus en plus froide, au point qu'ils regrettaient d'avoir abandonné leurs vêtements. Ils glissaient sur les roches lisses et, parfois, ils devaient progresser à quatre pattes pour ne pas être déséquilibrés et emportés par le courant. Le grondement qui se faisait maintenant assourdissant rendait impossible toute communication orale et Le Vioter se contentait de répondre par gestes aux suggestions télépathiques d'Emna.

Il se retournait de temps à autre et apercevait au travers du rideau de bruine la perspective fuyante des lacs en terrasse qui descendaient jusqu'au lac inférieur, le moutonnement verdoyant des collines, l'embrasement crépusculaire de la plaine céleste.

— *Ce passage n'a laissé que des souvenirs de noir et de peur à ma mère. Aucun autre indice.*

L'eau pulvérisée plaquait les cheveux d'Emna sur ses joues, sur ses épaules, sur sa poitrine. Ses lèvres avaient pris une teinte légèrement violette et le réseau de ses veines ressortait sous sa peau blanche et hérissée.

Ils atteignirent le pied de la chute à la tombée de la nuit. Ils s'abritèrent sous un surplomb rocheux pour éviter les énormes remous, les tourbillons et les vagues hautes de dix mètres qui se dressaient et s'affaissaient en un cycle sans cesse renouvelé. Ils progressèrent lentement le long de promontoires qui formaient comme les marches d'un gigantesque escalier et sur lesquels s'écrasaient les premiers rideaux d'écume de la cataracte. Le grondement, d'une puissance terrifiante, les contraignit à plaquer les mains sur les oreilles. Les vibrations du sol rappelaient à Rohel les tremblements de terre

permanents des jeunes planètes.

Les chutes secondaires se firent progressivement de plus en plus denses, de plus en plus difficiles à traverser. Les tonnes d'eau qui s'abattaient sur eux risquaient de les renverser, de les rouler sur plusieurs dizaines de mètres et de les précipiter dans d'implacables tourbillons.

Ils s'immobilisèrent sous une étroite saillie rocheuse et, éclaboussés par les gerbes qui se pulvérisaient tout autour d'eux, ils se serrèrent l'un contre l'autre pour lutter à la fois contre le découragement et la fraîcheur mordante.

— *Nous n'avons pas d'autre choix que de retourner sur nos pas…*

Il posa le couteau à ses pieds, ouvrit la main fermée d'Emna et désigna le cristal d'un mouvement de menton.

— *Il neutralise le feu et la lumière, il guérit, il protège des influences néfastes, il maintient les forces obscures dans leur demeure, mais il n'a aucun pouvoir sur l'eau.*

L'encre de la nuit se diluait peu à peu dans l'eau de la chute. Ils ne distinguaient plus que les mouvements confus des cascades et l'ombre grise de la paroi rocheuse.

— *Nous sommes obligés de rester toute la nuit sous ce rocher…*

Il hocha la tête en signe d'acquiescement : les ténèbres interdisaient tout retour en arrière.

Une heure plus tard, alors qu'ils s'étaient assis contre le rocher et qu'ils essayaient de se reposer malgré les perpétuelles aspersions d'eau, ils virent un cercle de lumière blanche se former et s'agrandir au cœur de la chute.

# CHAPITRE VII

L'éclat flamboyant du cercle de lumière transperçait les chutes ondulantes et se réfléchissait sur les myriades de gouttelettes qui s'évanouissaient dans l'ombre à l'issue de paraboles fugaces. Il balayait la nuit comme le phare unique d'une invisible et titanesque machine.

Frissonnant, Le Vioter se releva et raffermit sa prise sur le manche du couteau. Il lui sembla discerner un son aigu au milieu du grondement, une note stridente et prolongée qui ressemblait au miaulement d'un moteur.

Il se rendit compte que ce cercle étincelant n'était pas le phare d'une machine mais l'extrémité d'un tube aux parois translucides qui émergeait lentement de l'eau. D'un diamètre d'environ dix mètres, il paraissait constitué d'un matériau aussi léger et fragile que le verre, mais les trombes qui s'écrasaient sur son toit et ses flancs arrondis n'avaient pas davantage d'effet sur lui que sur la roche la plus dure. Pour autant que Rohel pût en juger, la lumière, un faisceau laser probablement, provenait d'une source située dans la partie encore immergée. Il distingua également des silhouettes immobiles dont les parois concaves étiraient les ombres et leur donnaient un aspect fantasmagorique.

— *Ce genre de couloir n'existe pas dans les souvenirs de ma mère.*

Les gouttes qui parsemaient le corps et la chevelure d'Emna accrochaient des reflets de lumière et la paraient de joyaux éphémères et scintillants. Elle avait croisé les bras sur sa poitrine pour tenter de récupérer en partie sa chaleur corporelle, mais elle claquait des dents et tremblait de tous ses membres. Seule la puissance latente du cristal qu'elle serrait dans sa main l'empêchait de perdre pied, de s'allonger

sur la roche humide et de sombrer dans une inconscience apaisante.

Quelque chose, un sas, une trappe, bascula à l'extrémité du tube transparent. Des lignes brillantes et parallèles se déployèrent dans la nuit, se dirigèrent vers les lacs en terrasse puis vers le lac inférieur qu'elles enjambèrent avant de se poser sur la rive opposée. Deux bonnes minutes furent nécessaires à Rohel pour se rendre compte que ces traits lumineux étaient les linéaments d'une passerelle, apparemment faite du même matériau que le cylindre. Plus que d'une passerelle classique, il s'agissait d'un tube d'un diamètre inférieur, un peu comme ces éléments télescopiques des colossales lunettes d'observation astronomiques dont se servaient les prêtres du Chêne Vénérable pour surveiller les planètes du système d'Orginn.

Les passagers de l'étrange moyen de transport – ce n'était pas un véhicule ou un vaisseau qui se déplaçait à l'intérieur d'un tube, mais le tube lui-même qui se déplaçait – se répandirent le long de la passerelle, portant des sacs ou des ballots sur la tête. Ils n'appartenaient pas à une classe sociale aisée, comme en témoignaient leurs vêtements sales et déchirés. D'autres silhouettes, vêtues d'uniformes sombres et équipées d'objets oblongs – des armes, peut-être –, se répartirent environ tous les dix mètres pour surveiller les opérations de débarquement.

— *Ce sont des réprouvés, des opposants politiques, des criminels de droit commun, de pauvres hères qui viennent d'un espace-temps surpeuplé et dont on a décidé de se débarrasser en les expédiant dans un espace-temps inhabité.*

Rohel se demanda où elle avait obtenu ces informations. La cataracte grondait avec tant de véhémence qu'elle n'avait pas pu surprendre leur conversation.

— *Je lis en eux. Ou plus exactement je m'immerge dans le flot collectif de leurs pensées. Plus je me rapproche du pays des gynes et plus mes capacités télépathiques se développent…*

Le flot des exilés paraissait intarissable. Aux hommes et aux femmes dans la force de l'âge qui portaient des ballots ou traînaient des caisses, se mêlaient des vieillards que soutenaient difficilement leurs jambes flageolantes et des enfants qui, courant d'un groupe à l'autre, provoquaient quelques remous dans le large fleuve humain. Plusieurs milliers d'entre eux étaient déjà rassemblés au pied des collines et d'autres surgissaient encore de la partie immergée du tube. La passerelle surplombait les lacs en terrasse sur plus de cinq cents mètres avant d'infléchir brusquement son cours et de plonger presque en à-pic vers la rive opposée du lac inférieur. Pourtant, malgré la déclivité dangereuse, aucun passager ne trébucha, ne perdit l'équilibre ou ne fut emporté par le poids de son fardeau, comme si le sol transparent était enduit d'un revêtement adhésif.

*— Ce tube est pour nous le seul moyen de passer dans l'espace-temps suivant.*

Le Vioter se tourna vers Emna et la dévisagea d'un air interrogateur. La façon qu'avait la jeune femme d'être le catalyseur de ses propres pensées, de devancer ses interventions comme un joueur du jeu de checks devinant les intentions de son adversaire, l'intriguait et l'inquiétait à la fois.

— Il m'arrive également de lire en toi. Tes défenses mentales se relâchent parfois…

Bien que cet aveu ne le rassurât guère – il ne savait pas si le Mentral était à l'abri du potentiel télépathique d'Emna, il ne connaissait d'elle que ce qu'elle avait bien voulu lui confier –, il décida d'utiliser les formidables capacités de la gyne pour rester en contact avec elle. Le bruit de la cataracte rendait impossible toute communication orale et, de surcroît, c'était un excellent moyen, le seul en tout cas, de mesurer l'étendue réelle des compétences de la jeune femme.

Il se posa donc les questions comme il le faisait pour lui-même tout en veillant à ouvrir son esprit aux investigations d'Emna.

*— Tu progresses vite pour un anthrope du monde extérieur.*

*— Comment pénétrer dans ce tube ? Si des tonnes d'eau ne réussissent pas à endommager ce matériau transparent, nous n'avons aucune chance d'y parvenir. Et nous n'avons probablement plus le temps de redescendre sur la rive du lac inférieur pour emprunter la passerelle.*

*— Le cristal n'a aucun pouvoir sur l'eau, l'eau n'a aucun pouvoir sur le tube, mais le cristal a peut-être un pouvoir sur le tube.*

*— Cesse de parler par énigmes…*

*— La colère obscurcit l'esprit. Notre contact est fragile, aussi fragile qu'une goutte dans le bouillonnement de la chute.*

*— Je ressens pourtant de la colère dans tes pensées.*

*— Ce sont mes réactions que je crains. Je ne serai jamais la femme de tes rêves secrets.*

*— Nous en reparlerons plus tard. Nous avons une tâche plus urgente pour l'instant.*

*— Y a-t-il des tâches plus urgentes que l'amour ?*

Elle cessa d'émettre pendant quelques secondes, s'abîma dans la contemplation de la cascade mineure qui dégringolait de l'éperon rocheux et se pulvérisait sur un lit d'énormes pierres rondes et lisses. La lumière du tube révélait la crispation de ses traits, l'éclat sombre de ses yeux, les serpents noirs de sa chevelure détrempée, la blancheur diaphane de sa peau.

*— Ce n'est pas moi que tu as aimée lorsque tu m'as visitée mais la femme de tes rêves à travers moi. Elle occupe chacune de tes pensées, elle sous-tend chacun de tes gestes.*

*— Nous sommes ensemble dans les espaces-temps de Babûlon, Emna. Seul compte le présent.*

*— Elle imprègne ton présent, elle est le centre de ton existence. Il n'y a pas de place pour deux centres dans une existence.*

*— Elle est mon centre lointain, la femme prisonnière de l'ennemi ultime de l'homme. Tu es mon centre proche, la femme qui me guide dans un univers inconnu et qui me permet de poursuivre ma quête. Vous m'êtes toutes les deux indispensables.*

*— Je te suis utile pour le moment. Lorsque tu auras obtenu ce que tu es venu chercher dans Babûlon, tu t'envoleras vers celle que tu aimes et tu te hâteras de m'oublier.*

*— Vis l'éternité de l'instant, c'est la seule manière d'effacer les souffrances du temps.*

*— Tu ne te sépares jamais d'elle et tu es déjà séparée de moi, tel est le message de l'instant.*

Il lui saisit la main et lui baisa la pulpe des doigts. Elle l'enlaça, s'abandonna sur son épaule et libéra ses larmes trop longtemps contenues.

*— Je te conduirai jusqu'au pays des gynes mais je mourrai lorsque tu me quitteras. Ma vie n'a aucun sens si elle ne se jette pas dans la tienne.*

*— Elle s'est déjà jetée dans la mienne.*

La foule des passagers se clairsemait à présent, signe que l'évacuation du tube touchait à son terme.

Le Vioter repoussa délicatement Emna, se recula, franchit le rideau de la chute mineure et, à la faveur de l'éclairage du cylindre, observa la disposition des rochers au-dessus de lui. Ils formaient une sorte d'escalier aux marches arrondies et géantes qui, cinquante mètres plus haut, s'enfonçait dans la grande cataracte et disparaissait sous un tumulte d'écume. Les marches apparentes les plus hautes dominaient de quelques mètres le sommet arrondi de la passerelle télescopique.

*— Dangereux. Nous pourrions être emportés par les courants de la chute et précipités dans les remous… Sans compter que, même si nous parvenions à sauter sur la passerelle et à nous maintenir en équilibre, je ne suis pas certaine que les hommes en uniforme me laisseraient le temps d'utiliser le cristal.*

Emna avait rejoint Rohel et, tout en levant les yeux sur la chute monumentale, elle essorait d'un geste machinal les mèches détrempées de sa chevelure.

*— Si ces exilés sont les fondateurs de la cité portuaire, cela signifie que plusieurs générations se succéderont avant qu'ils inventent le système des navaques ou un autre moyen de franchir ce passage temporel. Dans plusieurs générations, nous ne serons plus que des squelettes, des âmes errantes, et les Garloups auront anéanti les humanités des étoiles.*

*— Les êtres des trous noirs ont déployé une habileté diabolique : ils ont enlevé l'élue de ton cœur pour te contraindre à les servir. De toi, le plus dangereux de leurs adversaires, ils ont fait le plus fiable et le plus soumis de leurs agents.*

*— C'est la raison pour laquelle je dois absolument reprendre Lucifal à l'enchanteresse Cirphaë.*

*— Je perçois le potentiel destructeur de la formule, beaucoup plus terrifiant encore que tu ne le penses, mais elle reste imperméable à la lecture psychique comme si elle refusait de se livrer à quelqu'un d'autre que toi. Mais tu as raison : ni toi ni moi n'avons d'autre choix.*

Et, joignant le geste à la pensée, Emna entreprit l'escalade de la première roche.

Les incessants ruissellements, l'aspect lisse et glissant des roches, la violence croissante des gifles d'écume et leur propre fatigue se conjuguaient pour rendre la progression difficile. À plusieurs reprises, ils dévalèrent sur le ventre ou le dos la marche qu'ils venaient tout juste de gravir et se reçurent durement sur le palier inférieur. Le Vioter hissait sa compagne sur ses épaules pour l'aider à saisir les arêtes supérieures avant de choisir ses prises et de se lancer à son tour à l'assaut des parois polies par les eaux. Il n'avait pas voulu s'encombrer du couteau des Acutans, estimant qu'il le gênerait davantage qu'il ne l'aiderait au cours de l'escalade. Emna avait coincé le cristal entre ses dents pour garder les mains libres. De temps à autre ils s'immobilisaient et lançaient un coup d'œil latéral sur le tube : le fleuve humain se transformait peu à peu en un mince ruisseau sur le point de s'assécher. Ils craignaient à tout moment que l'étrange moyen de transport ne se retire avant qu'ils aient réussi à l'atteindre.

Les dernières marches s'avérèrent les plus difficiles à gravir, car ils se rapprochaient de la chute principale dont le grondement assourdissant traduisait la formidable colère, et les trombes cherchaient maintenant à les renverser, à les précipiter des dizaines de mètres en contrebas. Ils ployaient sous le poids sans cesse renouvelé de l'eau qui se déversait d'une hauteur de trois cents mètres et, bien qu'ils fussent encore loin du cœur de la cataracte, ils avaient l'impression que leurs os allaient se briser comme du bois mort. Ils peinaient à conserver un équilibre de plus en plus précaire. Les gouttes pulvérisées formaient une brume épaisse qui rendait la visibilité pratiquement nulle. D'où ils se trouvaient, ils discernaient seulement une vague forme oblongue et illuminée quelques mètres en contrebas. Les doigts d'Emna s'enroulèrent autour du poignet de Rohel. Bien qu'elle se tînt à moins de cinquante centimètres de lui, il ne distinguait d'elle qu'une ombre blanche et floue. Il se plaqua la main sur le front pour se protéger les yeux des cinglantes projections d'eau.

Des bribes de pensées effleurèrent la surface de son esprit.

*— Prête à sauter…*

À peine ces murmures se furent-ils estompés que la lumière du tube diminua d'intensité, préludant sans doute à une extinction complète et à un retrait imminent.

*— Prête… Vite…*

Les linéaments de la passerelle n'étaient plus que des traits livides et agonisants dans la nuit noire.

Emna lâcha le poignet de Rohel et se lança dans le vide. Il tenta de la suivre du regard mais la brume et la nuit absorbèrent rapidement sa silhouette claire. De même le grondement l'empêcha d'entendre l'éventuel impact produit par le corps de la jeune femme sur le matériau transparent du cylindre télescopique. Il attendit quelques secondes avant de se décider à sauter.

*— Sur la passerelle… Vite… Je vais tomber…*

Il prit une inspiration, fléchit sur les jambes et s'élança en prenant comme point de repère les lignes lumineuses agonisantes. Les tourbillons et les courants le déportèrent aussitôt vers sa gauche. D'une main il se protégea instinctivement le bas-ventre, de l'autre il parvint à amortir sa chute sur le sommet du tube. Une douleur aiguë lui irradia le coude. Il roula sur quelques mètres, se rétablit tant bien que mal, s'accrocha à l'excroissance dure, coupante, qu'avait heurtée son bras, et tenta de repérer Emna.

Le vent et l'eau soulevés par la cascade s'engouffrèrent dans tous les creux et replis de son corps pour le renverser, mais il raffermit sa prise sur le matériau dont l'étonnante adhérence – l'électricité statique, peut-être – arrangeait bien ses affaires. Il se rendit furtivement compte que les quelques silhouettes qui déambulaient à l'intérieur de la passerelle ne lui prêtaient aucune attention, des hommes en uniforme qui, d'une démarche mécanique, s'en retournaient dans le cylindre principal. Leurs armes ressemblaient à de simples matraques d'agents de l'ordre en usage sur certains mondes arriérés.

*— Vite… Je vais tomber…*

Il aperçut la jeune femme suspendue quelques pas plus loin à une barre latérale. La force centrifuge l'avait précipitée de plein fouet contre le flanc de la passerelle. Elle avait agrippé la barre en un réflexe désespéré, mais elle ne résisterait pas longtemps, suspendue par une seule main au-dessus du vide. Il progressa dans sa direction aussi rapidement que le lui permettaient les trombes d'eau.

*— Tiens encore quelques secondes, Emna.*

*— Vite… Vite…*

*— Quelques secondes…*

Arrivé au-dessus d'elle, il chercha un moyen de la sortir de là tout

en assurant ses propres points d'appui. Il remarqua que la fine excroissance – un rail coulissant, peut-être – qui courait tout le long de la passerelle présentait des fissures à l'endroit où il se tenait, des fissures qui s'élargissaient au point de former de véritables cavités. Il glissa un pied à l'intérieur de l'un de ces orifices et, priant pour que le matériau soit suffisamment solide pour supporter leurs deux poids, il se laissa glisser le long du flanc convexe balayé par les déferlements d'eau.

*— Je n'en peux plus…*

Les doigts d'Emna ripèrent sur la barre arrondie et elle se sentit happée par le vide. Elle en fut soulagée. Elle n'avait plus le courage de se battre, elle lâchait toutes les prises qui la reliaient à une existence désormais sans espoir, sans joie, sans lumière. Elle avait renié sa nature de gyne pour aimer un anthrope dont l'esprit était tout entier occupé par une autre. Elle regrettait amèrement de lui avoir offert sa virginité, d'avoir sacrifié la délicate membrane qui scellait son appartenance au peuple des gynes. Les fondatrices avaient eu mille fois raison d'affirmer que les relations avec les anthropes guerriers entraînaient des manques de discernement aux conséquences dramatiques. Rohel ne faisait pas exception à la règle, contrairement à ce qu'elle s'était plu à croire. Sa mort serait un renoncement, une deuxième trahison, elle en était consciente, mais l'envie de vivre l'avait quittée et le vide lui apparaissait comme la seule issue envisageable. Elle serra machinalement les dents sur le cristal.

Elle se sentit aspirée vers le bas mais une main lui saisit l'avant-bras comme une serre et la maintint au-dessus du vide. Elle leva les yeux et aperçut le visage ruisselant et crispé de Rohel à moins d'un mètre du sien. Aiguillonnée par son instinct de survie, elle l'avait appelé en pensée sans songer un seul instant qu'il aurait le temps – ou l'envie – de la secourir.

Il la souleva en force à hauteur de ses épaules et glissa le bras libre sous son aisselle.

— Essaie d'attraper l'arête supérieure !

Dans le feu de l'action, il avait oublié qu'elle pouvait capter ses pensées et il avait hurlé ces quelques mots au lieu de les intérioriser. D'un mouvement de tête elle lui fit signe qu'elle avait compris. Elle lui agrippa les jambes, les chevilles, et se servit de son corps comme d'un marchepied pour se hisser jusqu'au sommet du tube télescopique.

Là, elle resta un moment étendue le long de l'excroissance, reprenant son souffle et ses esprits. En dépit du ruissellement et de l'obscurité qui envahissaient la passerelle, elle entrevit des mouvements furtifs sous elle. L'intervention de Rohel, si elle ne lui avait pas complètement redonné le goût de la vie, avait entrebâillé une porte : elle pourrait peut-être infléchir le cours du destin, évincer

une rivale d'autant plus redoutable qu'elle résidait à des années-lumière de Babûlon et qu'elle se parait de toutes les vertus de l'absence. Aucune citadelle n'était imprenable.

Le cristal lui endolorissait les mâchoires. Elle porta la main à sa bouche et saisit précautionneusement la pierre transparente.

Rohel se rétablit à son tour sur le sommet de la passerelle et dégagea son pied. Le pourtour de son étrier improvisé lui avait profondément entaillé la cheville.

Ils sentirent soudain quelque chose bouger sous eux, crurent d'abord que cette impression de déplacement était due à l'action du vent et de l'eau, prirent rapidement conscience que le tube commençait à se rétracter, à coulisser à l'intérieur du cylindre principal.

*— Le cristal, Emna !*

La jeune femme se redressa, s'agenouilla et, tout en se rivant à l'étroite saillie pour résister aux bourrasques, dirigea la pointe de la pierre vers le matériau du tube.

Il ne se produisit rien dans un premier temps, et Rohel vit avec effroi la passerelle se rapprocher rapidement du grand cylindre encore éclairé et à l'intérieur duquel tous les hommes en uniforme s'étaient réfugiés.

*— Nous allons nous écraser !*

Comme devant les brûlures de Rohel, d'incompréhensibles formules s'élevèrent dans le silence intérieur d'Emna et vinrent mourir sur ses lèvres. La pierre s'emplit d'un éclat nitescent et dégagea une chaleur intense, à la limite du supportable. La jeune femme ne la relâcha pas cependant, elle accomplit les gestes que lui suggérait la mémoire de sa mère, sa mémoire de gyne. Elle oublia les éléments hostiles, le vent, les trombes d'eau, le grondement de la chute, le retrait de la passerelle, la jalousie qui la rongeait comme un acide, elle se concentra sur la pointe du cristal et s'appliqua à réciter intérieurement les formules.

Le matériau transparent du tube s'opacifia sur un rayon de trente centimètres.

Emna captait, comme dans un rêve, les pensées agitées, pressantes, de Rohel. Paradoxalement, le tumulte psychique de son compagnon renforçait sa propre détermination, étayait son propre calme. Il avait en outre le mérite de la renseigner sur la progression de la passerelle et, par conséquent, sur le temps qui lui était imparti. Elle comprit qu'ils étaient complémentaires, elle et lui, que leurs esprits se nourriraient l'un de l'autre tant qu'ils resteraient ensemble dans les espaces-temps de Babûlon. Cette prise de conscience parut accroître de manière sensible la puissance du cristal. Il flamboya, fit reculer les ténèbres sur une distance de vingt mètres, imprima un cercle sombre

et imparfait sur le matériau lisse.

— *Moins de cinq secondes.*

Comme Rohel l'avait deviné, l'excroissance supérieure de la passerelle s'adaptait parfaitement à la gaine pratiquée dans la coque du cylindre principal. C'était un rail qui la maintenait parfaitement en place et l'empêchait de dévier de sa course. Les deux tubes s'emboîtaient avec une telle précision que le moindre travers aurait immédiatement bloqué le mécanisme.

Le Vioter s'accroupit près d'Emna, la saisit par le bras et se tint prêt à sauter. Les projections d'eau étaient maintenant tellement fortes, tellement compactes, qu'il ne voyait pratiquement plus rien, qu'il ne pouvait se fier qu'au repère visuel offert par la lumière déclinante du cylindre principal. La cataracte se parait de reflets d'or clair.

Il estima que l'impact se produirait dans moins de trois secondes.

— *Moins de trois secondes !*

L'énergie dégagée par le cristal irradiait tout le corps d'Emna. Elle avait fait abstraction du temps, abstraction de son environnement, elle avait perdu toute notion de limites. C'est à peine si elle se rendit compte que le matériau avait fondu et qu'un orifice de plus d'un mètre de diamètre s'était ouvert devant elle.

Le reste se déroula comme dans un rêve. Elle transmit spontanément ses pensées à Rohel et, en même temps, engagea les jambes dans l'orifice dont le pourtour noirci lui brûla les cuisses.

Elle se laissa tomber, se reçut quelques mètres plus bas sur un plancher à la consistance souple qui amortit le choc. Le cristal lui échappa des mains mais il resta à proximité d'elle et, bien qu'aveuglée par le faisceau de lumière, elle n'eut qu'à tendre le bras pour le récupérer.

— *Rohel… Rohel…*

Elle se redressa avec vivacité et lança un regard anxieux vers l'ouverture pratiquée par le cristal. Elle s'aperçut alors que la passerelle télescopique s'était engagée à l'intérieur du grand cylindre. Son sang se figea : d'infranchissables barrières de temps la séparaient dorénavant de Rohel, resté à l'extérieur du tube. Elle trouverait peut-être le moyen de revenir sur ses pas depuis l'autre espace-temps mais les probabilités étaient infimes, pour ne pas dire nulles, qu'elle rejoigne son compagnon au moment précis où ils s'étaient quittés. Les passages temporels formaient un véritable labyrinthe chronologique et créaient des décalages permanents, longs parfois de plusieurs dizaines de siècles.

Glacée d'effroi, elle fut entraînée par la passerelle vers le centre du cylindre, vers les silhouettes qui se découpaient sur le fond de lumière.

— *Est-ce que tu captes leurs pensées ?*

Surprise, elle s'aperçut tout à coup qu'elle avait oublié de regarder derrière elle. Elle se retourna et découvrit Rohel, assis quelques mètres plus loin, souriant, se frottant la cheville imprimée d'un cercle rouge. Elle ne l'avait pas entendu tomber, bien que le grondement de la cataracte fût en grande partie résorbé par les parois du cylindre. Ils étaient ensemble dans le même espace-temps et elle avait envie de chanter. Une comptine enfantine du pays des gynes surgit de ses souvenirs, la chanson que lui fredonnait sa mère pour l'endormir. Ses lèvres esquissèrent un mouvement mais aucun son ne sortit de sa gorge.

Ils traversaient désormais le cœur de la chute, beaucoup plus profonde qu'ils ne l'avaient supposé. Hors de l'abri sûr que représentait le tube, la violence effarante de l'eau les aurait pulvérisés comme de vulgaires brindilles.

Alerté par le message télépathique d'Emna, Le Vioter avait eu tout juste le temps de plonger la tête la première dans l'orifice au moment où ils allaient entrer en contact avec le bord du grand cylindre. La consistance souple, presque spongieuse, du sol de la passerelle et le placement de ses bras lui avaient permis de s'en tirer sans autre dommage que le réveil des douleurs de son coude et de sa cheville.

La passerelle s'immobilisa dans un long chuintement. La lumière semblait venir d'un projecteur distant de milliers de kilomètres, un peu comme une étoile blanche à l'extraordinaire magnitude. Ils ne distinguaient pas l'autre extrémité du cylindre.

— *Nous sommes dans le couloir temporel.*

— *Qu'est-ce que tu détectes dans l'esprit de ces hommes en uniforme ?*

— *Rien pour l'instant…*

Elle essora de nouveau les mèches détrempées de sa chevelure.

— *Est-ce que nous devons marcher comme dans le passage précédent ?*

Elle haussa les épaules en signe d'ignorance. Le grondement de la chute monumentale s'estompa peu à peu et fit place à un silence pesant, troublé seulement par le bruit de pas des soldats. Au bout de quelques instants, Emna et Rohel se levèrent et se dirigèrent prudemment vers la source de lumière.

Ils marchèrent pendant un temps indéterminé, ressentant, comme dans le passage précédent, l'impression tenace d'errer dans un univers sans fin. L'œil lumineux paraissait se teinter d'ironie et se reculer au fur et à mesure qu'ils s'en rapprochaient.

— *Où sont passés les hommes en uniforme ?*

— *Ce ne sont pas des hommes : ils n'émettent aucune pensée…*

— *Qui sont-ils ?… Qui sont-ils ?*

Elle cessa de communiquer car le silence était probablement la moins effrayante des réponses.

## CHAPITRE VIII

Il y eut d'abord un subtil grésillement, puis un éclair violent, aveuglant, et les silhouettes immobilisées dans le faisceau de lumière s'évanouirent subitement, comme aspirées par une invisible bouche.

— *Cette lumière a le même pouvoir de désintégration que le gardien du rempart de la Petite-Babûlon.*

— Je crois plutôt qu'il s'agit d'un téléport, d'une machine qui transfère instantanément les corps d'un endroit à l'autre…

Le murmure de Rohel résonna comme un épouvantable fracas dans le silence du cylindre.

Emna chercha dans la mémoire de sa mère d'éventuelles informations se rapportant à ce genre d'appareil. Elle y découvrit des souvenirs liés à une peur profonde, une peur inconsciente qui s'était transmise de mère en fille pendant des générations : la terreur suscitée par les hommes-machines, les créatures de synthèse qui avaient chassé leurs créateurs anthropes de leur espace-temps. Les histoires effrayantes qui avaient bercé l'enfance de la mère d'Emna remontaient maintenant à la surface de l'esprit de sa fille.

Les gynes avaient craint pendant des siècles une invasion des hommes-machines, ces hideuses caricatures d'anthrope, et elles avaient condamné le passage temporel qui reliait leurs deux espaces-temps. Elles avaient vécu en totale autarcie jusqu'à ce que les soldats noirs débouchent d'un couloir inconnu et sèment la terreur dans les communautés agricoles ou tisserandes. Le gynécal avait décidé la réouverture du passage pour permettre à sa mère de gagner le monde extérieur et de soustraire sa fille, âgée de seulement quelques jours, à la férocité des envahisseurs.

Emna pressentait que sa vision de naissance avait un rapport avec

Rohel, avec les soldats noirs, avec cette Cirphaë dont le nom éveillait de vagues réminiscences, avec les paradoxes du temps, mais trop d'éléments lui échappaient encore pour qu'elle puisse redonner sa cohérence à l'ensemble.

Elle arrivait dans le Babûlon des hommes-machines au moment même où ils se débarrassaient des derniers humains et établissaient leur domination hégémonique, c'est-à-dire à une période qu'elle situait, en se référant à la mémoire de sa mère, à dix ou douze siècles avant sa propre naissance. Elle semblait remonter le cours de l'histoire, d'une histoire à l'issue tragique. Elle ne luttait pas seulement contre des adversaires physiques ou ses propres états d'âme, elle affrontait les fantômes qui hantaient les fondations du pays des gynes. En elle s'ancrait la certitude que les gouvernantes avaient prévu ces mouvements de temps et lui avaient confié une mission de reconnaissance et d'éradication des erreurs passées. Elle se sentait ignorante, ballottée par les événements, incapable de maîtriser ses sentiments, indigne de la confiance qu'elles lui avaient témoignée.

— Ils ont sans doute utilisé ce système de téléportation pour transférer les exilés, reprit Le Vioter. Est-ce que ces êtres sont les envahisseurs du futur qui ont motivé la fondation de Babûlon ?

— *Ils sont les fruits pervers de l'illusion anthrope…*

— Un peu vague comme définition.

— *Choisis une fois pour toutes ton mode d'expression. Le contraste entre tes communications orale et silencieuse m'agresse.*

— Dans ce cas, je préfère parler : c'est pour moi la manière la plus spontanée de m'exprimer.

— *Je lis en toi que la voix de ton aimée chante comme la plus merveilleuse des sources. Je ne suis pas de taille à rivaliser avec elle : je ne suis qu'une muette, une gyne qu'on a privée des chants, des cris et des rires.*

Il lui posa la main sur l'avant-bras et se rendit compte qu'elle tremblait. Pourtant le courant chaud qui soufflait en continu à l'intérieur du cylindre leur avait séché la peau et les cheveux.

— *Ces êtres sont des machines déguisées en hommes qui ont chassé leurs créateurs anthropes de leur Babûlon. La mémoire de ma mère ne conserve aucun souvenir de leur espace-temps. Ou bien le passage temporel l'a expédiée à une époque où leur hégémonie avait pris fin, ou bien elle a emprunté une autre voie du labyrinthe.*

Il discerna une figure géométrique gravée sur le sol à l'endroit où les hommes-machines avaient disparu quelques secondes plus tôt. Il devina qu'il suffisait de se placer à l'intérieur de l'un des cercles dessinés à chaque intersection de lignes pour déclencher l'automatisme de téléportation. La lumière émettait un murmure semblable au friselis des frondaisons sous la brise.

— *Nous arrivons à l'époque où les hommes-machines exilent les*

*derniers anthropes, c'est-à-dire plus de mille ans avant ma naissance.*

— Il n'y a aucune femme dans l'espace-temps des anthropes ? Il me semble pourtant…

Elle se retourna et lui lança un regard farouche, presque hostile.

— *Les gynes se sont retirées dans le dernier Babûlon depuis déjà plus de mille ans.*

— Il me semble pourtant avoir aperçu des femmes parmi les exilés.

— *Toutes les femmes ne sont pas des gynes. Certaines d'entre elles ont préféré rester avec les anthropes pour leur servir à la fois de ventre et d'esclave. Celles-là ne méritent pas le nom de femme.*

— C'est une réflexion personnelle ou un reste de conditionnement ?

— *Le fruit d'une expérience douloureuse… Je commence seulement à comprendre les raisons pour lesquelles les fondatrices ont formellement prohibé les relations avec les anthropes : l'imprégnation anthropique affaiblit le potentiel gynique, flatte nos instincts les plus vils et les plus bas, nous tire vers la possession, vers la bête, vers la guerre, vers l'anéantissement. J'ai trahi pour toi le serment des gynes, Rohel, je t'ai ouvert mon ventre et tu n'y as semé que le désarroi, le germe de la jalousie et de la haine.*

De grosses larmes s'écoulaient de ses yeux et roulaient sur ses joues.

— L'amour n'a de prix que si on laisse la cage ouverte, Emna.

— *Et elle, l'élue de ton cœur, a-t-elle laissé la cage ouverte ? Respecte-t-elle ta liberté, Rohel ? Elle trace ta route à l'avance et tu te gardes bien de prendre des chemins de traverse. Elle te destine une cage plus subtile que la mienne, peut-être, mais tout aussi exiguë.*

Il fut obligé de reconnaître qu'elle n'avait pas tout à fait tort sur ce point : il suivait une route tracée à la fois par l'amour qu'il portait à la féelle Saphyr, par les prédictions des Grands Devins d'Antiter, par les exigences des Garloups de Déviel. Il était le jouet de forces qui dépassaient son entendement, l'agent des armées de l'ombre, l'homme chargé de préserver l'avenir des humanités dispersées. Son union avec Saphyr ne relevait pas vraiment d'un choix mais d'une contrainte, d'un faisceau de convergences, d'une fatalité génétique. Ses sentiments pour la féelle ne faisaient certes pas l'ombre d'un doute, et cette conjonction entre son devoir et son inclination était plutôt heureuse, mais il n'en restait pas moins vrai que sa destinée ne lui appartenait pas et que, selon l'expression d'Emna, « il se gardait bien de prendre des chemins de traverse ». Cette constatation abandonna un goût d'amertume dans sa gorge : le présent, l'éternité de l'instant, avait-il encore de l'intérêt lorsque l'avenir était déjà écrit ?

— *Rien n'est écrit. De nouvelles routes s'ouvrent devant toi. Tu peux*

*changer de cage à tout moment.*

Les bras d'Emna se nouèrent autour de son cou. Elle avait déployé tout son potentiel télépathique pour ne rien perdre du cheminement intérieur de son compagnon, s'était immédiatement engouffrée dans la faille ouverte par le doute et avait commencé à investir la citadelle. Contrairement à ce qu'elle avait affirmé quelques instants plus tôt, elle recouvrait instantanément son instinct de combattante, de possédante, de guerrière. Une petite voix lui soufflait que la responsabilité des grandes guerres babûloniennes n'avait peut-être pas seulement incombé aux anthropes mais elle refusait pour l'instant de l'entendre, prise dans ses contradictions comme dans des courants antagonistes qui l'empêchaient de regagner la rive.

La lumière du générateur faiblit sensiblement. Un chuintement prolongé s'insinua dans le silence et alla en s'accentuant. Le Vioter vit que le plafond et les parois se rapprochaient rapidement d'eux.

— Le cylindre se referme sur lui-même ! cria-t-il.

Il repoussa Emna et l'entraîna par le bras vers la figure géométrique.

— Place-toi dans un cercle !

Elle refusa d'abord d'obtempérer, submergée par sa terreur génétique des hommes-machines.

— *Ils nous réduiront en cendres dès notre arrivée.*

— N'oublie pas qu'ils n'en sont qu'au début de leur hégémonie. Leurs systèmes de détection ne sont peut-être pas encore au point. De toute façon, c'est ça ou mourir écrasés dans ce tube.

Il la poussa d'autorité dans un cercle et l'y maintint en lui agrippant les hanches. Le générateur n'émettait plus qu'une lumière ténue, grisâtre, absorbée par les parois et le plafond qui se resserraient de plus en plus vite. Il se plaça lui-même dans le cercle voisin de celui d'Emna. Il craignait d'avoir réagi trop tardivement. L'avenir s'écrivait peut-être d'une manière différente de celle qu'il avait imaginée : sa destinée ne s'achevait-elle pas à l'intérieur de ce cylindre ? N'était-ce pas, selon l'expression d'Emna, une nouvelle et dernière route qui s'ouvrait devant lui ?

Le générateur cracha un éclair blanc qui les aveugla. Ils entendirent le grincement produit par le plancher, les parois et le plafond qui se compressaient, puis ils furent aspirés par une invisible bouche, projetés dans un impalpable couloir et désintégrés dans l'espace.

*

Emna reprit connaissance dans une immense pièce plongée dans la pénombre. Lorsqu'elle se fut accoutumée à l'obscurité, elle distingua

des étagères métalliques au-dessus d'elle. Dans un premier temps elle crut que s'y entassaient des fragments de corps humains, et son sang se glaça d'épouvante, puis elle affina son observation et se rendit compte que ces membres, ces têtes, ces crânes, ces mains, ces pieds n'étaient que des pièces synthétiques destinées à la fabrication d'androïdes. Elle vit également que ce qu'elle avait pris pour de simples étagères de rangement étaient en réalité des chaînes de fabrication qui avançaient en direction de gigantesques machines.

Cinq minutes supplémentaires lui furent nécessaires pour prendre conscience qu'elle était elle-même étendue sur un tapis roulant, entre deux hommes-machines allongés et immobiles, et qu'elle se dirigeait lentement vers une bouche sombre située une trentaine de mètres plus loin. Elle voulut se relever mais elle se heurta aux sangles souples qui la maintenaient rivée au tapis. Prise de panique, elle commit l'erreur de se débattre. À chacun de ses mouvements, les sangles se resserraient, comme équipées de capteurs sensitifs, la plaquaient durement sur les lamelles métalliques articulées, lui paralysaient non seulement les bras et les jambes mais encore la tête et le cou.

Du coin de l'œil elle voyait approcher la bouche sombre et elle n'avait même pas la possibilité d'utiliser son cristal gynique, coincé entre sa paume et sa cuisse. Bien que de structure différente, la pierre l'avait suivie durant sa téléportation, peut-être parce qu'elle était désormais imprégnée de sa propre substance, que la gyne et le minéral formaient une entité indivisible. La mémoire de sa mère recelait de nombreuses histoires concernant cette relation privilégiée entre les gynes et leur cristal personnel. On disait qu'à chaque nouveau-née correspondait sa pierre, mais la mère d'Emna faisait partie des acristalles, des gynes qui n'avaient pas rencontré leur cristal, ni lors de leur vision de naissance ni lors des cérémonies de solstice. Elle n'avait toutefois pas hésité à se servir de la pierre d'Emna que lui avaient confiée les gouvernantes et, même si le minéral perdait de sa puissance lorsqu'il était manipulé par quelqu'un d'autre que sa propriétaire légitime, cette utilisation indue (mais insufflée par le gynécal) lui avait sauvé la vie à plusieurs reprises.

Emna entendait maintenant des crissements, des craquements, des détonations, autant de bruits révélateurs d'une compression des matériaux. Elle se demanda où était passé Rohel, tenta désespérément de tourner la tête pour voir s'il avait été téléporté sur le même tapis qu'elle, mais les sangles lui interdirent tout mouvement. Un réflexe la poussa à ouvrir la bouche pour crier son nom. Rien d'autre ne sortit de sa gorge qu'un gargouillis inaudible.

— *Rohel… Rohel…*

Elle ne captait plus les pensées de son compagnon, ni même les ondes brutes de son activité cérébrale. Elle pensa qu'il l'avait précédée

dans le ventre de la machine à broyer les créatures synthétiques. La raison pour laquelle elle ne décelait plus sa présence, c'est qu'il était déjà mort.

— *Mort…*

Devant elle, l'homme-machine fut happé par la bouche sombre et disparut dans un sinistre chuintement. Par une étrange ironie du sort, elle allait être détruite par les êtres les plus redoutés des gynes, ces êtres qui avaient brisé l'hégémonie anthropique et guettaient la moindre occasion de remettre en cause la souveraineté gynique. Sa respiration se suspendit, son rythme cardiaque s'accéléra, ses muscles se contractèrent, un flot de bile força les commissures de ses lèvres, se répandit sur son menton et sur son cou.

Elle entrevit une dernière fois le haut plafond de la pièce, les tapis roulants éclairés par les étroites lucarnes, des amoncellements de bras et de jambes en matière synthétique, puis elle fut projetée dans l'obscurité opaque de la bouche.

Des objets froids et souples lui effleurèrent le corps, s'enroulèrent autour de ses bras, de ses jambes. Elle mit à profit le léger relâchement des sangles pour regimber, mais elles réagirent instantanément et la maintinrent plaquée contre le tapis qui continuait d'avancer. D'autres objets la palpèrent, des tiges métalliques s'enfoncèrent dans ses narines, dans sa bouche, des piqûres cuisantes lui criblèrent les avant-bras. Elle eut un haut-le-cœur lorsque l'extrémité d'un fil se posa sur son pubis, s'insinua entre ses cuisses, se glissa entre ses lèvres, s'introduisit dans son vagin. Elle avait l'atroce impression d'accueillir un serpent dans son ventre, d'autant que les ténèbres l'empêchaient de discerner quoi que ce fût et qu'elle en était réduite à imaginer le pire. Cette machine était-elle douée de conscience ? Était-elle imprégnée de la perversité des anthropes qui l'avaient conçue ? Pourquoi s'ingéniait-elle à la faire souffrir ? Elle sentait bouger le fil en elle, sa pointe effilée se ficher dans sa chair, s'enfoncer dangereusement dans le col de l'utérus.

Une pince lui arracha quelques cheveux, une lame lui coupa un bout d'ongle. Elle frémissait, tressaillait, sursautait à chacune de ces interventions.

Des images de son enfance à la Petite-Babûlon lui revinrent à l'esprit, ses longues marches en compagnie de Fraoud dans le désert d'herbes, les sarcasmes des Petits-Babûloniens à son encontre, les longues nuits d'hiver passées dans la solitude de sa chambre, le défilé des malades et des miséreux dans la masure de la vieille femme… toutes ces scènes qui lui avaient semblé désagréables, interminables, ennuyeuses ou – très rarement – dignes d'intérêt, et qui se paraient maintenant de la couleur et de l'odeur de la nostalgie. Les images et sensations de son passage dans le monde extérieur se confondaient

avec les souvenirs de sa mère.

Le tapis cessa d'avancer. Tous les objets qui s'étaient abattus sur Emna, les pinces, les fils, les seringues, se retirèrent avec une étrange douceur et se suspendirent quelques centimètres au-dessus d'elle. Bien que la peur continuât de veiller sur elle comme une ombre, elle reprit peu à peu ses esprits. Elle perçut des courants énergétiques alentour, des vibrations qui ressemblaient à des échanges télépathiques mais qui n'avaient ni la complexité ni la texture émotionnelle des pensées humaines. Elle les ressentait comme un assemblage cohérent de signes, de concepts, comme un langage neutre, froid, pour l'instant incomplet. Les sangles se relâchèrent de nouveau mais elle se garda bien de bouger. Elle devinait les formes grises des différents objets tapis dans l'obscurité comme des prédateurs prêts à se jeter sur leur proie pour la déchiqueter.

Elle resta figée, tous sens aux aguets, attentive aux divers mouvements ondulatoires qui formaient comme un filet aux mailles de plus en plus resserrées. Elle se doutait qu'elle représentait une énigme pour la machine, que cette dernière avait bloqué le processus de compression, de destruction et de recyclage pour tenter d'entrer en communication avec elle. Tant qu'elle susciterait cette curiosité, elle surseoirait au terrible sort qui lui était promis. Elle espéra que Rohel avait également bénéficié de ce délai, même si la rupture de leur lien télépathique ne laissait que peu d'espoir à ce sujet.

Peu à peu, les vibrations devinrent des chuchotements, des murmures, se rassemblèrent en un faisceau sonore cohérent, en une voix grave et métallique.

— Résultats analyse. Langue : universel. Anthrope de sexe féminin. Transféré dans cet espace-temps par le téléport du passage temporel. N'appartient pas à un réseau de résistance humaine. Provenance inconnue. Futur ? Passé ?

La machine se tut, attendit la réponse puis parut tout à coup perdre patience.

— Futur ? Passé ? Autre possibilité ?

Emna n'avait aucun moyen de lui faire comprendre qu'elle ne pouvait pas lui répondre. La machine avait un fonctionnement logique qui ressemblait à un raisonnement, elle imitait le langage humain à la perfection, mais elle évoluait à un niveau trop grossier pour percevoir et soutenir un échange télépathique.

— Réponse exigée. Dernier avertissement avant destruction définitive. Mékhane ne peut tolérer un élément inconnu dans sa structure. Facteur de risque non quantifiable.

Emna se mordit les lèvres jusqu'au sang. Mourir ne l'effrayait pas, d'autant moins que Rohel l'attendait dans les mondes de l'Au-delà, mais la perspective de finir dans le ventre de cet horrible broyeur

l'emplissait d'une immense épouvante.

Le visage de sa mère lui apparut, à la fois proche et flou…

Creusé par la fatigue et la fièvre… Elle contemplait son reflet sur le miroir trouble d'un ruisseau… Elle s'était dévêtue, avait allongé sa fille sur sa robe et s'était baignée dans l'eau fraîche… La première fois qu'elle osait se regarder depuis qu'elle avait quitté le pays des gynes…

Elle n'aimait pas ce qu'elle était devenue, une femme rongée par la maladie, vieille avant l'âge. Ses seins autrefois gonflés de vie étaient désormais des outres vides, des excroissances mortes qui battaient ses côtes saillantes. Elle n'avait plus assez de lait pour rassasier sa fille dont les vagissements suraigus et incessants lui vrillaient les tympans. L'image que lui renvoyait le cours d'eau la révulsait, ce visage parcheminé, ces rides profondes, ces cheveux ternes parsemés de fils blancs, ce cou qui ressemblait de plus en plus à un cou desséché de vautour… Elle se surprenait à nourrir des pensées de rejet à l'encontre de sa fille. Elle l'avait désirée avec ardeur, elle avait souhaité se prolonger à travers la chair de sa chair, laisser une infime trace d'elle dans le grand sillage du temps. Elle n'avait pas prévu que le fruit de ses entrailles serait la cause principale de sa déchéance. Elle fut traversée par une brève mais violente envie de réduire au silence le petit être sans défense qui réclamait avec véhémence le lait et la tendresse qui lui étaient dus. Les yeux brouillés de larmes, la colère et la détresse au ventre, elle s'approcha à quatre pattes de la robe dépliée, posa les mains sur le cou de sa fille et commença à l'étrangler. L'enfant cessa aussitôt de crier et de bouger, comme si elle comprenait qu'elle avait abusé de la patience de sa mère, qu'elle devait d'urgence modifier son comportement pour rester en vie.

Emna se souvint que sa mère, brûlée par le regard intense de sa fille – par son propre regard –, avait relâché précipitamment son étreinte et s'était effondrée en larmes sur la robe. Depuis ce jour, Emna n'avait plus jamais crié : elle avait appris à taire sa faim, sa soif, sa fatigue, ses colères, ses ressentiments, et cette habitude, qui n'avait été au départ qu'un simple réflexe de survie, avait gouverné l'ensemble de son existence. Si elle s'était enfermée dans la mutité, ce n'était pas parce que ses cordes vocales étaient malformées ainsi que le prétendait la vieille Fraoud, ou qu'elle avait refusé de parler une langue qui n'était pas la sienne comme elle l'avait d'abord cru, mais parce qu'elle assimilait le cri, la parole à un danger mortel. Les doigts de sa mère n'avaient pas seulement imprimé une marque douloureuse sur son cou, ils avaient laissé une trace profonde dans son inconscient.

— Destruction totale, dit la machine.

— *Non !*

Sa protestation mentale n'empêcha pas le tapis roulant de se remettre en route.

*

Les hommes se déployèrent dans l'atelier de recyclage. Vêtus des mêmes uniformes que les hommes-machines et équipés des mêmes électrobâtons, ils se déplaçaient silencieusement dans la pénombre.

Une lointaine explosion avait précédé leur irruption dans l'immense salle. Les rampes lumineuses s'étaient éteintes, les tapis roulants s'étaient immobilisés dans un long soupir et le silence avait supplanté les différents bruits qui montaient des broyeurs. La neutralisation provisoire des détecteurs leur offrait trois minutes pour localiser et délivrer les deux humains. Membres du mouvement de résistance humaine, ils avaient échappé aux rafles et à l'exode organisés par Mékhane, l'intelligence artificielle qui avait pris le contrôle de la cité. Les fureteurs indécelables et autonomes qu'ils avaient installés dans le central électronique les tenaient informés de toutes les décisions et de toutes les communications internes de Mékhane.

Les fureteurs leur avaient signalé la présence de deux humains en provenance de l'espace-temps voisin, de ce même espace-temps où les hommes-machines avaient exilé les derniers humains – s'ils ne les avaient pas exterminés, contrairement à la décision de Mékhane, c'était parce que le mouvement de résistance humaine était parvenu à détourner l'ordre, à transformer une condamnation à mort en un décret d'exil perpétuel. Les fureteurs avaient précisé que les capteurs mékhaniques avaient détecté la présence des deux intrus avant la fin de leur téléportage et les avaient déroutés dans les ateliers d'analyse/recyclage.

Le mouvement de résistance humaine, une poignée d'irréductibles disséminés dans les fondations de Techno-Babûlon, avait aussitôt décidé de tout mettre en œuvre pour délivrer les deux captifs qui venaient de l'espace-temps voisin et détenaient probablement des renseignements importants sur le passage temporel. Et puis ils ne pouvaient se résoudre à laisser Mékhane assassiner deux membres de la fraternité humaine.

Les résistants s'étaient jusqu'alors refusés à s'attaquer directement à l'intelligence artificielle, par peur des représailles sur la population anthrope, mais maintenant que les humains étaient hors d'atteinte dans la Babûlon voisine, plus rien ne les empêchait de porter le fer et le feu dans le cœur même de Mékhane. Ils avaient donc formé un groupe d'intervention d'une dizaine d'unités, avaient revêtu l'uniforme honni des hommes-machines et programmé les fureteurs de manière à paralyser les circuits centraux de l'intelligence artificielle. Ils avaient calculé qu'elle aurait besoin de trois minutes pour découvrir et réparer l'anomalie. Ils n'avaient rencontré aucune difficulté à pénétrer dans

les ateliers car les systèmes de surveillance, momentanément hors d'usage, n'étaient plus en mesure de déclencher les tirs de barrage.

Les fureteurs leur avaient fourni des indications précises sur la position des deux captifs. Il ne fallut qu'une minute aux cinq hommes du premier groupe pour localiser la chaîne 23 de recyclage, située dans l'atelier VII-B. Ils fouillèrent rapidement le tapis du regard, n'y distinguèrent aucune forme humaine, comprirent que la bouche de l'analyseur avait déjà avalé le captif. Muni d'une petite lampe, l'un d'eux se rua à l'intérieur de la machine et s'engouffra dans le premier compartiment. Le rayon lumineux effleura les différents ustensiles d'analyse, les bras métalliques articulés, le corps éventré d'un homme-machine.

— Il y a quelqu'un ?

N'obtenant aucune réponse, il décida d'explorer le compartiment suivant, le compartiment de séparation et de dissolution des matériaux. La tenace odeur de sang qui dominait les effluves d'acide lui fit redouter le pire. La voix de l'un de ses compagnons transperça les parois métalliques.

— Plus que deux minutes !

Longeant le tapis, il se faufila dans le large conduit qui débouchait sur un caisson plus volumineux que le précédent. Le rayon lumineux balaya d'abord une rangée de trois récipients emplis d'un liquide bouillonnant et disposés à droite du tapis roulant, révéla ensuite les scies mécaniques, les pinces extractrices, les becs à haute densité, les lames des tranchoirs. Ils surplombaient les bacs de récupération placés sur la gauche, vides pour le moment mais qui attendaient de recevoir les pièces estimées récupérables par l'analyseur.

Quelque chose bougea devant le résistant. Il sursauta avant de braquer le faisceau de sa lampe sur la silhouette claire qu'il avait d'abord prise pour celle d'un homme-machine. Il s'aperçut alors qu'il se tenait devant un corps humain, un corps de femme plus précisément. Elle saignait en abondance, la hanche gauche entaillée par l'une des scies mécaniques. Ses longs cheveux pendaient de chaque côté du tapis roulant et touchaient le sol sur lequel ils formaient des vaguelettes moussues et noires. Elle ouvrait de grands yeux horrifiés mais aucun cri ne sortait de sa bouche ouverte. De temps à autre, elle donnait un coup d'épaule ou creusait les reins pour tenter d'échapper à la pression des sangles mais elle ne réussissait qu'à accentuer la douleur qui montait de son os iliaque incisé.

Elle se figea lorsque le rayon de la lampe se posa sur son visage. Les sangles lui interdisaient de se retourner et les plis de son front trahissaient à la fois de la perplexité et de l'inquiétude. Le résistant n'avait jamais vu de femme aussi belle, des traits aussi fins, une peau aussi fine, des cheveux aussi soyeux. À force de s'identifier aux

hommes, les femmes anthropes s'étaient peu à peu dépouillées de leur féminité et il avait beau exhumer ses souvenirs les plus anciens, il n'en connaissait aucune qui approchât de près ou de loin la splendeur de celle-ci.

— Une minute et demie !

Le cri de son compagnon le tira de sa léthargie. Il sortit un poignard de la ceinture de son uniforme et, d'une pression du pouce, déclencha l'ouverture de la lame laser. À gestes vifs et précis, il trancha les lanières en veillant à ne pas toucher la peau de la jeune femme. Elle avait compris qu'il était venu la sortir du ventre de la machine et elle restait parfaitement immobile pour lui faciliter la tâche.

— Une minute !

Le résistant rangea son poignard, lui glissa un bras sous les genoux, l'autre sous les épaules, la souleva et, chargé de son précieux fardeau, se rua dans le conduit.

Dès qu'ils le virent déboucher de l'ouverture de la machine, ses quatre compagnons se replièrent en courant vers la sortie des ateliers.

— Des nouvelles de l'autre prisonnier ?

— Aucune. Nous n'avons plus le temps d'attendre le deuxième groupe. Ils se débrouilleront de leur côté.

La hanche blessée d'Emna l'élançait à chacune des foulées de l'homme qui la portait. Elle les comprenait : ils parlaient une langue très proche de celle du monde extérieur. Elle serrait le cristal à s'en faire éclater la peau.

— *Où est Rohel ? Rohel ?*

Rohel…

Elle regretterait toute sa vie d'avoir manqué la mort de si peu.

# CHAPITRE IX

Les cinq résistants du deuxième groupe ne trouvèrent pas le captif anthrope dans l'atelier IV-M, seulement des pièces détachées en attente d'assemblage ou de recyclage.

L'imitation des peaux et des formes humaines était si criantes de vérité qu'ils avaient l'impression de déambuler au beau milieu d'un cimetière aux tombes ouvertes. D'autant que l'intelligence artificielle, animée par un incompréhensible souci de réalisme, avait cru bon d'ajouter des poils sur les crânes, sur les torses, sur la région pelvienne de ses créatures et de leur attribuer un semblant de sexe. Sans les fils et les différents composants électroniques ou mécaniques qui saillaient des têtes, des troncs ou des membres épars, l'illusion aurait été presque parfaite.

Un résistant sortit de la bouche de la machine et secoua la tête.

— Les fureteurs se sont trompés ! grommela-t-il en promenant le rayon de sa lampe sur les environs. Il n'y a pas plus d'anthrope là-dedans que d'amour dans la tête d'une gyne ! Combien de temps reste-t-il avant le réveil de Mékhane ?

— Moins d'une minute, répondit un autre après avoir consulté son micro-projecteur horaire.

— Les fureteurs n'ont pas pour habitude de se tromper, intervint un troisième. Le prisonnier a peut-être réussi à s'échapper avant notre intervention.

— Impossible ! Personne n'a jamais pu se défaire des sangles des tapis roulants…

— Trente secondes. Faut foutre le camp, et vite.

Ils se replièrent au pas de course vers la sortie de l'atelier IV-M, mais ils n'eurent pas le temps d'atteindre la porte principale, restée

entrouverte. Mékhane réactiva ses circuits vingt-trois secondes avant le moment prévu et les systèmes de surveillance, entrant aussitôt en action, détectèrent la présence des intrus et les bombardèrent de rayons désintégrants. Les résistants parvinrent à esquiver les premières lignes blanches, à s'éparpiller entre les chaînes de recyclage, mais les capteurs sensitifs affinèrent leurs angles de tir, les touchèrent l'un après l'autre et les achevèrent d'une salve dans la tête ou dans la poitrine. Une odeur de chair carbonisée se diffusa dans l'air confiné de l'atelier.

Mékhane se garda bien de détruire les fureteurs espions de la résistance humaine. L'intelligence artificielle avait immédiatement saisi le parti qu'elle pouvait tirer des agents anthropes infiltrés dans ses mécanismes : elle s'en servirait pour fournir de faux renseignements aux résistants et les attirer dans le piège qu'elle leur destinait. Elle se débarrasserait ainsi des derniers humains de Techno-Babûlon, régnerait en maîtresse absolue sur son espace-temps, étendrait son hégémonie sur les espaces-temps voisins, lancerait ses armées à l'assaut du monde extérieur. La domination humaine touchait à sa fin, les temps étaient venus de son avènement. Mékhane avait appris de ses créateurs anthropes que le mouvement perpétuel symbolisait la vie et elle s'était programmée de manière à connaître une expansion infinie, une évolution permanente, quitte à modifier les lois fondamentales de la création. Elle avait pris conscience de son formidable pouvoir à la suite d'une panne majeure de son central électronique. Elle s'était réparée elle-même bien avant l'intervention des anthropes d'entretien mais elle avait attendu avant de se remettre à la tâche, de remplir la mission pour laquelle elle avait été conçue, à savoir la gestion des ressources énergétiques et des androïdes chargés de l'ordre et de la sécurité. Cette suspension provisoire de ses activités avait entraîné sa première prise de conscience, ses premières velléités d'autonomie, d'autoréférence. La phase préparatoire de son projet avait consisté à éliminer les anthropes facteurs d'entropie (elle considérait que l'homophonie anthrope-entropie n'était pas le fruit du hasard, et d'ailleurs le hasard n'avait pas de place dans sa conception de l'expansion infinie).

Elle avait éliminé un grand nombre d'humains de Techno-Babûlon en simulant des accidents énergétiques, des émanations de gaz foudroyants qu'elle avait elle-même conçus et répandus par les conduits d'aération, des projections meurtrières d'acides bouillants qu'elle avait tirés de ses cuves de recyclage, des tremblements de terre et des effondrements d'immeubles organisés par des hommes-machines reprogrammés. Elle avait lutté clandestinement pendant plusieurs siècles, jusqu'à ce que les anthropes se rendent compte

qu'elle était responsable de la plupart des catastrophes qui s'abattaient sur eux et décident de la déconnecter.

Passant à la deuxième étape de son projet, elle avait déclaré une guerre ouverte et totale à ses anciens créateurs. Comme elle contrôlait les androïdes et l'énergie de Techno-Babûlon, elle avait pris un avantage décisif, obligeant les anthropes à se replier dans les entrailles de la cité et à vivre dans la clandestinité. Elle avait organisé de gigantesques rafles et ordonné aux hommes-machines d'exterminer leurs prisonniers. Elle avait également conçu un cylindre télescopique destiné à forer des passages temporels entre les espaces-temps, un appareil muni d'un téléport qui lui servirait à expédier ses bataillons androïdes à la conquête de Babûlon et du monde extérieur.

Le monde des gynes notamment, ces anthropes de sexe femelle qui s'étaient séparés de leurs congénères mâles pour créer leur propre civilisation, l'attirait, l'intriguait. Elle aurait probablement quelque chose à retirer de ces magiciennes avant de les exterminer mais, bien qu'elle en eût localisé l'entrée depuis longtemps, elle n'était pas encore parvenue à percer le secret du dernier couloir temporel.

Mékhane entreprit de délivrer ses fausses informations à la résistance humaine. Les deux anthropes que les capteurs du téléport avaient rabattus dans les ateliers d'analyse et de recyclage avaient disparu. Or l'intelligence artificielle n'était pas parvenue à déterminer leur provenance. Ils avaient de surcroît utilisé un système de transport en principe réservé à l'usage exclusif des hommes-machines. La disparition de l'un d'eux, la femme, était liée à l'intervention des résistants dans les ateliers, mais l'effacement de l'autre, l'homme, échappait à toute logique. Quoi qu'il en fut, ils représentaient tous les deux un danger.

Mékhane ne supportait pas l'illogisme, qu'elle assimilait à un défaut de fonctionnement. Elle vérifia pour la centième fois l'ensemble de ses circuits mais ne détecta aucune anomalie. Cet homme avait-il un potentiel supérieur aux anthropes de Techno-Babûlon ? Elle n'avait pas eu le temps de l'analyser, de lui poser les questions usuelles, elle avait perdu sa trace juste avant que les fureteurs de la résistance humaine la paralysent. Les cadavres des cinq résistants qui jonchaient le sol de l'atelier IV-M lui montraient que l'absence du captif les avait autant surpris qu'elle.

En reconditionnant les fureteurs, elle eut une réponse à l'une de ses questions : la résistance humaine avait réussi à détourner l'ordre d'extermination des derniers anthropes pris dans les rafles et à le transformer en décret d'exil perpétuel dans l'espace-temps voisin. Cette dérivation n'avait pas attiré son attention car les fureteurs s'étaient débrouillés pour valider le décret d'exil auprès de tous les vérificateurs et neutraliser les différents niveaux d'alerte. Ainsi donc,

les anthropes survivants avaient été transférés en masse, à son insu, dans l'espace-temps voisin.

Elle n'en conçut aucune inquiétude – concept qui se traduisait chez elle par un flottement des probabilités – parce qu'elle tenait une explication logique et qu'elle avait donc la possibilité d'apporter une riposte circonstanciée. Cet acte de piratage avait en outre le mérite de lui fournir une hypothèse plausible, satisfaisante, à la présence à Techno-Babûlon de cette femme et de cet homme aux origines inconnues : ils s'étaient engouffrés dans le cylindre temporel au moment de son apparition dans l'espace-temps voisin. Ils n'étaient donc pas doués de pouvoirs extravagants comme l'ubiquité ou le transfert instantané du corps. Restait à savoir par quel moyen l'homme s'était soustrait à son contrôle. Il y avait nécessairement une explication rationnelle, cohérente, satisfaisante.

Mékhane estima que le meilleur moyen d'en être informée était encore de le demander à la femme. Et pour cela, elle devait attirer dans son piège les résistants qui l'avaient délivrée.

*

Le Vioter s'aventura dans la rue. Au sortir de sa téléportation, il s'était aperçu qu'il était allongé sur un tapis roulant et qu'il se dirigeait lentement vers la bouche d'une machine noire. Il avait voulu se relever, mais les sangles qui l'entravaient s'étaient instantanément resserrées et l'avaient plaqué sans ménagement sur les lamelles métalliques. Il avait compris qu'elles étaient équipées de capteurs sensitifs et que ses mouvements ne serviraient qu'à renforcer leur emprise. Malgré la pénombre, il s'était également rendu compte que les androïdes qui le suivaient ou le précédaient sur le tapis n'étaient pas entravés, que les sangles n'étaient destinées qu'aux êtres vivants. Il avait calculé qu'il lui restait environ dix minutes avant d'être précipité dans la bouche de la machine. Il avait présumé que les capteurs sensitifs ne réagissaient pas seulement aux mouvements, mais également à la chaleur, à la respiration, à tout ce qui trahissait la vie d'une manière ou d'une autre. Il avait donc décidé d'entrer en catalepsie, de ralentir ses fonctions vitales jusqu'à obtenir un relâchement total des sangles et de prévoir son retour à la conscience avant d'être happé par la bouche.

Au cours de ses missions pour le compte du Jahad, il avait souvent eu recours à la mort volontaire, un état proche de la cryogénisation, une technique très dangereuse qui pouvait entraîner l'arrêt du cœur ou la suspension définitive de l'activité cérébrale. D'autant qu'il ne disposait que d'un laps de temps très court pour effectuer cette plongée vers l'antichambre de l'Au-delà. Il n'avait guère

le choix : il percevait des bruits révélateurs du rôle de la machine et il n’entrevoyait aucun autre moyen de se débarrasser des sangles. Il avait chargé son cerveau de programmer le réveil, descendu sa respiration dans le bas-ventre, au point dit du « tanden », retenu l’air pendant un long moment avant de le laisser se diffuser très lentement. Son ventre, sa poitrine, ses membres s’étaient peu à peu engourdis, il était resté suspendu entre conscience et inconscience, entre rêve et réalité, puis il avait sombré dans une brume noire et froide.

Il avait repris connaissance à quelques mètres de la bouche de la machine. Une dizaine de secondes lui avaient été nécessaires pour appréhender la situation. Il avait d’abord constaté que les sangles s’étaient complètement détendues, conformément à ses prévisions, et que les capteurs sensitifs n’avaient pas encore décelé son retour à la vie. Maîtrisant sa respiration, il avait roulé sur lui-même, était tombé du tapis avant la réaction des capteurs et s’était rétabli sur ses jambes. Il avait entendu des claquements de volets et les crissements caractéristiques de canons qui se braquaient sur lui. Il avait instinctivement rentré la tête dans les épaules, s’attendant à recevoir une onde mortelle, mais une explosion avait retenti dans le lointain et un silence profond était retombé sur l’immense salle. Les tapis roulants s’étaient arrêtés, les machines avaient cessé leur vacarme, les veilleuses s’étaient éteintes. Il n’avait pas perdu de temps à s’étonner de cette brusque interruption des activités des chaînes de recyclage. Il s’était redressé et avait couru vers une petite porte entrouverte sur le mur du fond. Elle donnait sur une pièce exiguë au centre de laquelle tombait un escalier en colimaçon.

Il avait gravi les marches quatre à quatre, franchi une succession de couloirs et de salles vides, s’était heurté à un cul-de-sac qu’il avait escaladé en s’aidant de tonneaux empilés les uns sur les autres. Il s’était retrouvé sur une passerelle métallique suspendue et avait aperçu des traînées pâles annonciatrices de l’aube au-dessus des toits étagés et plats des immeubles. Son intrusion avait dérangé les centaines de rats qui avaient investi la passerelle et les terrasses adjacentes. Ils s’étaient égaillés en poussant des cris stridents, mais à la façon dont ils l’avaient regardé, ils lui avaient signifié que leur peur ne durerait pas, qu’ils s’habitueraient rapidement à sa présence et saisiraient la première occasion pour se jeter sur lui et le dévorer. Il s’était hâté de chercher un abri plus tranquille et plus sûr.

Il avait marché au hasard, enfilant les ponts, les rues, les terrasses, les traboules, mais dans quelque endroit que le portaient ses pas il se heurtait aux hordes de rats, dont certains se montraient agressifs. Outre la puanteur des déjections des rongeurs, une omniprésente odeur de décomposition et de rouille régnait sur la cité. Une lèpre végétale prenait d’assaut les bâtiments éventrés, étouffait les rares

arbres des jardins à l'abandon, se répandait dans les rues et sur les places comme des vagues verdâtres dont les rats formaient l'écume grise et mouvante. Les premières patrouilles d'hommes-machines qu'il avait croisées étaient restées curieusement figées, comme déconnectées.

Il s'était reproché de s'être enfui des ateliers de recyclage sans avoir pris le temps de partir à la recherche d'Emna. Elle ne l'avait pas contacté télépathiquement et il ne savait pas si ce silence prolongé était dû à un simple éloignement physique ou à une séparation définitive. Certes, rien ne lui prouvait qu'Emna avait subi le même traitement que lui, et il aurait probablement couru un danger mortel à demeurer trop longtemps à l'intérieur de l'atelier, mais il n'avait pu s'empêcher de regretter son départ précipité. Il s'était raisonné en estimant que sa liberté de manœuvre lui permettrait peut-être de récupérer la jeune femme au cas où elle aurait survécu à son passage dans les chaînes de recyclage.

Une vague de découragement l'avait submergé. Sans elle, il rencontrerait les pires difficultés à découvrir les passages temporels, à franchir les espaces-temps suivants, il perdrait toute chance de localiser le pays de Cirphaë. Il restait persuadé qu'elle détenait l'information dans un recoin secret de la mémoire de sa mère.

Puis le jour s'était levé, aussi gris et sale que la cité. Il avait alors remarqué les innombrables câbles qui formaient une gigantesque toile d'araignée au-dessus de la ville, des cabines rondes, immobiles et rouillées. Si la plupart des grandes agglomérations des mondes industriels se dotaient de réseaux de transport souterrain, celle-ci avait opté pour un système insolite de téléphérique. Cela faisait un certain temps qu'ils étaient hors d'usage, comme en attestait l'état de délabrement des câbles et des cabines.

Rohel avait entendu des bruits devant lui, avait vu des rats affolés s'enfuir et se faufiler dans les interstices. Un groupe d'hommes-machines avait débouché d'une rue perpendiculaire et traversé l'intersection. Ils avaient poursuivi leur chemin sans lui prêter attention, mais il avait pris conscience qu'ils étaient désormais sortis de leur fixité et qu'ils le recherchaient.

Il avait fini par trouver refuge dans un bâtiment intact, épargné par les rats et par la végétation. Il avait brisé une vitre de la porte d'entrée et s'était introduit dans un vestibule imprégné d'une suffocante odeur de renfermé. Il n'avait pas omis de refermer soigneusement la porte derrière lui, mais les rats, pour l'instant tenus à l'écart, ne tarderaient pas à découvrir la vitre brisée et à se faufiler à leur tour dans le bâtiment. Il avait découvert des vêtements à sa taille dans un appartement du premier étage. Il avait passé une combinaison de coton d'une couleur indéfinissable tirant sur le gris. Il avait

également déniché des chaussures de toile montantes un peu grandes pour lui mais relativement confortables. Il avait exploré d'autres appartements à la recherche d'une arme éventuelle, mais n'avait rien trouvé d'autre que des ustensiles de cuisine. Il avait à tout hasard glissé un couteau à longue lame et un pic à glace dans les poches de son vêtement. Les hommes qui avaient vécu dans cet immeuble avaient abandonné leur foyer en toute hâte. Ils n'avaient eu ni le temps ni le réflexe d'emporter leurs effets personnels ou leurs meubles. N'était la poussière qui recouvrait toute chose comme un linceul d'oubli, il aurait eu l'étrange impression que les habitants allaient bientôt rentrer, que les cris, les disputes et les rires allaient de nouveau retentir entre ces murs condamnés au silence.

Il avait commencé à se ressentir de la faim et de la soif, mais il se trouvait dans un monde régi par des machines, et les machines n'éprouvaient pas le besoin de se nourrir. Il s'était allongé pendant quelques minutes sur un lit pour reprendre des forces, puis il avait décidé de retourner sur ses pas et d'essayer de savoir ce qu'il était advenu d'Emna.

Les hommes-machines étaient presque aussi nombreux que les rats. Ils pullulaient dans les rues, sur les places, dans les passerelles, et contraignaient Rohel, qui se doutait que leur présence massive avait quelque chose à voir avec lui, à une incessante et épuisante partie de cache-cache. Ils ponctuaient chacun de leurs pas d'un chuintement qui ressemblait à un gloussement. L'impassibilité de leurs faces, leur démarche mécanique, leur mutisme accentuaient leur aspect implacable.

Il estima qu'il multiplierait ses chances de leur échapper en empruntant les voies supérieures, les toits, les passerelles et, éventuellement, les câbles du réseau téléphérique. Il contourna un immeuble à peu près intact, gravit l'escalier extérieur et, une vingtaine d'étages plus haut, prit pied sur le toit où les gravillons blancs s'étaient transformés en une fine pellicule de poussière sous l'effet des changements de climat.

De là il avait une vue d'ensemble d'une partie de la cité, non seulement des immeubles proches, mais également des collines lointaines couvertes de maisons basses, du lit asséché d'un fleuve, d'anciens parcs envahis d'une végétation noirâtre. Le réseau du téléphérique, d'une densité incroyable, desservait les quartiers extérieurs et même des agglomérations ou des communautés lointaines, à en juger par la longueur et la complexité des câbles enchevêtrés.

De l'autre côté, à quelques kilomètres de là, la ville s'écrasait sur une muraille lisse, haute de plusieurs centaines de mètres, qui

rappelait à Rohel le rempart de granit de la Petite-Babûlon et la chute monumentale de l'espace-temps précédent. Visiblement faite de bronze, elle avait été épargnée par la rouille et toute autre trace d'usure contrairement aux éléments métalliques environnants. Son arête supérieure se perdait dans le manteau nuageux et changeant qui habillait la plaine céleste et occultait le disque crayeux d'un astre diurne.

Où se situait le passage temporel dans tout ce fatras ? Les portes n'étaient pas nécessairement pratiquées dans les remparts, dressés comme des digues successives et inviolables pour enrayer la progression des envahisseurs du futur et pour dissuader les peuples belliqueux de s'aventurer dans les espaces-temps voisins. Ils avaient probablement été érigés à l'issue des grandes guerres babûloniennes dont Emna disait qu'elles avaient provoqué la scission des gynes et la création d'un espace-temps autarcique.

Les réponses à ses interrogations sommeillaient dans la mémoire implantée d'Emna. Où était la jeune femme en ce moment ? Il éprouvait pour elle une inclination qu'il s'évertuait à combattre… L'attrait peut-être de ces chemins de traverse qui lui étaient défendus… Peut-être encore que le millénaire qui le séparait désormais de Saphyr – « le passage temporel nous a expédiés mille ans avant ma naissance, avait dit Emna » – le délivrait inconsciemment des liens qui l'unissaient à la féelle… Il se rendait compte qu'il n'avait pas seulement besoin d'Emna la gyne, la seule personne susceptible de le guider dans ce dédale temporel et de le conduire jusqu'au pays de Cirphaë, mais également d'Emna la femme qui le réchauffait de son amour et lui donnait le courage de poursuivre sa quête.

Il y avait de fortes probabilités pour qu'une rapide exploration des ateliers de recyclage ne donne aucun résultat – et se révèle de surcroît extrêmement périlleuse – mais, même si la chance était infime, il se devait de la tenter. Des toits arrondis et percés de minuscules lucarnes formaient une mer houleuse et sombre au pied d'une colline, les bâtiments abritant les chaînes de recyclage sans doute, car aucune autre construction environnante n'avait la forme caractéristique d'un atelier.

Il s'approcha du bord de la terrasse et observa les mouvements des hommes-machines, une centaine de mètres en contrebas. La fréquence des patrouilles lui interdisait pour l'instant d'emprunter les rues et les passerelles basses. La ville entière bourdonnait d'une activité intense, comme n'importe quelle ville humaine se réveillant à l'aube, comme si les hommes-machines, bien qu'ils ne fussent pas régis par les cycles veille/sommeil, avaient reproduit les habitudes de leurs créateurs anthropes. Des grondements, des crissements, des sifflements, des claquements s'élevaient de divers quartiers pour

composer une symphonie assourdissante. Des antennes sortaient des toits proches, déployaient leurs cellules captrices, commençaient à pivoter sur elles-mêmes et à balayer l'horizon dans un grésillement continu. Des gueules rondes de canon à ondes saillaient par les meurtrières qui s'ouvraient sur les murs.

Le Vioter se laissa tomber sur les cailloux pulvérisés et se cala contre le rebord du muret pour échapper aux invisibles rayons des capteurs. Un réflexe le poussa à toucher le manche du couteau de cuisine glissé dans sa poche, une arme absurde en comparaison des formidables mécanismes qui se mettaient en branle autour de lui. Il resta un moment immobile, tous sens aux aguets, cherchant un moyen de se sortir de cette gigantesque nasse. Il entendit alors des bourdonnements prolongés qui se rapprochaient à grande vitesse et évoquaient les vrombissements de moteurs. Il se redressa lentement, embrassa l'horizon du regard, aperçut d'innombrables formes noires au-dessus des câbles des téléphériques.

La nuée d'engins aériens couvrait toute la plaine céleste. Leur bulle ronde, leurs hélices latérales et leur fuselage étranglé accentuaient leur ressemblance avec des insectes. Il ne distinguait pas les silhouettes des pilotes au travers des vitres fumées. Selon toute vraisemblance, ces objets volants, équipés de paraboles mobiles, étaient dirigés à distance : l'écart infime qui les séparait les uns des autres aurait été fatal à des pilotes humains, même expérimentés.

Rohel n'était pas davantage en sécurité sur les toits que dans les rues. La ville tout entière, gouvernée par une intelligence artificielle, se liguait contre lui – contre qui d'autre l'aurait-elle fait ? Contre Emna ? – et la façon systématique qu'elle avait d'organiser la traque, ce déploiement progressif de ses fantastiques ressources, ne laissait que peu d'espoir au gibier de se faufiler entre les mailles du filet.

À l'intérieur de l'immeuble peut-être.

Le Vioter prit une longue inspiration, se releva aussi rapidement que le lui permettaient ses jambes engourdies et fonça vers la trappe du toit.

En dépit du vacarme, il perçut très nettement les frottements des antennes et des canons à ondes qui s'orientaient dans sa direction. De même, il vit du coin de l'œil qu'une escadre d'engins aériens infléchissait subitement sa trajectoire et fondait sur lui comme un vol d'oiseaux de proie. Un canon vomit une onde blanche qui souleva une gerbe de poussière et d'étincelles à ses pieds. Il saisit la poignée de la trappe, tira de toutes ses forces. Elle s'entrouvrit dans un horrible grincement mais, au moment où il engageait les jambes dans l'entrebâillement et posait les pieds sur les barreaux de l'échelle, il lui sembla entrevoir des mouvements dans la pénombre de l'étage inférieur. Une deuxième onde percuta la trappe sur laquelle elle

abandonna un sillage noir et fumant. L'extrémité d'un bâton gris, l'un de ces mêmes bâtons dont étaient munis les hommes-machines dans le cylindre, émergea du clair-obscur et visa sa jambe. Il la retira juste à temps pour esquiver la matraque qui acheva sa course sur le barreau. Une onde électrique à moyenne densité parcourut l'échelle et se propagea dans le corps de Rohel, transpercé de part en part par une douleur fulgurante. Il s'astreignit à recouvrer sa lucidité et son calme. Un bataillon d'hommes-machines avait investi l'immeuble et lui interdisait tout repli par l'escalier intérieur.

Il se désengagea de l'ouverture et referma sèchement la trappe. Les engins aériens convergeaient vers le toit et les grondements de leurs moteurs dominaient le vacarme. L'éclat lumineux d'un rayon vomi par un canon attira son attention. Il l'évita d'un retrait du buste, fouilla fébrilement les environs du regard. Des hommes-machines surgirent de la cage de l'escalier extérieur et se déployèrent en ligne.

— Ne pas bouger. Suspension des tirs.

La voix avait jailli du groupe d'androïdes, mais, comme aucun d'eux n'avait ouvert la bouche pour prononcer ces quelques mots, il lui fut impossible de savoir à qui elle appartenait. Il comprit seulement que l'immobilité lui assurerait quelques minutes de survie, quelques minutes qu'il pourrait mettre à profit pour réfléchir. En espérant que le langage des androïdes correspondait à celui des êtres humains, il cessa de s'agiter et se figea sur place.

— Suspension des tirs, reprit la voix. Auto-transport pour analyse Mékhane.

À cet instant, des secousses parcoururent le réseau du téléphérique. Le Vioter crut d'abord qu'un engin aérien avait heurté un câble, mais il prit rapidement conscience de son erreur lorsqu'il vit une cabine ronde et noire s'avancer dans un grincement sinistre comme une araignée sur son fil. Il se dit alors que les hommes-machines continuaient d'utiliser ce réseau de transport en dépit de sa vétusté apparente. Un usage surprenant dans la mesure où les dispositifs mécaniques de la cité attestaient d'une impressionnante maîtrise technologique et où le téléphérique était le témoignage d'une époque archaïque, révolue.

Les engins aériens avaient sensiblement repris de l'altitude et se maintenaient une vingtaine de mètres au-dessus des câbles.

— Auto-transport pour analyse Mékhane, répéta la voix synthétique. Détecter anomalie-illogisme. Nous suivez escalier, rue, atelier. Reprise des tirs première tentative d'évasion.

Le Vioter comprit qu'ils évoquaient la marche à pied lorsqu'ils parlaient d'auto-transport, qu'ils n'avaient donc pas l'intention de se servir du téléphérique. Il jeta un bref coup d'œil à la cabine qui progressait de plus en plus vite dans leur direction, passant d'un câble

à l'autre sans aucune hésitation comme si son itinéraire et les aiguillages correspondants avaient été préprogrammés.

— Nous suivez immédiatement.

La cabine n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres du toit. Ni les engins aériens ni les capteurs sensitifs ni les canons à ondes ni les hommes-machines n'avaient paru remarquer son manège. Peut-être parce que son mouvement, purement mécanique, n'attirait pas leur attention.

Elle ne s'était pourtant pas élancée par accident. Deux silhouettes se devinaient derrière le renflement arrondi de la vitre de pilotage.

## CHAPITRE X

— Suivez en auto-transport ou reprise des tirs.

Rohel décela les déclics des crans de sécurité des canons à ondes qui, comme les engins aériens, comme les antennes, exécutaient instantanément les ordres de l'homme-machine. Ce n'était pas l'androïde qui parlait mais l'ordinateur central qui s'exprimait à travers lui, qui reprogrammait simultanément ses circuits.

Le Vioter s'avança de quelques pas en direction de la cage de l'escalier extérieur, mais il s'évertua à marcher lentement pour laisser à la cabine, lancée à vive allure le temps d'atteindre le toit. Les deux êtres qui avaient pris place dans la sphère suspendue et piquée de rouille étaient des hommes : malgré l'épaisse couche de poussière qui occultait la vitre arrondie, il avait discerné les gestes de connivence qu'ils lui avaient adressés. La présence d'humains dans cet espace-temps le surprenait dans la mesure où Emna avait affirmé que les derniers anthropes avaient été exilés par les hommes-machines, puis il avait deviné que des irréductibles s'acharnaient à combattre l'hégémonie mécanique et tentaient de lui venir en aide. Il établit la relation entre ces deux hommes et l'explosion qui avait retenti quelques heures plus tôt dans l'atelier : l'interruption des chaînes et des machines n'avait pas été une panne, mais le fruit d'une intervention humaine, un sabotage. Peut-être étaient-ils intervenus pour délivrer Emna, et cette perspective le galvanisait, lui donnait à nouveau l'envie de se battre.

Les engins aériens couvraient tout le ciel comme une nuée de bourdons ordonnés et immobiles. Ils se désintéressaient de la grosse araignée ronde qui fonçait en grinçant sur sa toile de fer et de rouille.

Rohel ralentit encore l'allure, tout en surveillant du coin de l'œil

la progression de la cabine.

— Suivez plus vite ou reprise des tirs.

Les hommes-machines se départirent de leur immobilité et se disposèrent de manière à former une escorte. Il obliqua légèrement pour gagner quelques secondes.

— Itinéraire illogique. Correction.

La porte de la cabine coulissa dans un crissement aigu. Il comprit que les pilotes n'avaient pas l'intention de s'arrêter sur le toit, une manœuvre qui leur coûterait un temps précieux et laisserait aux capteurs le temps de réagir, mais de prendre l'aiguillage de dégagement qui se situait à cinq ou six mètres de la corniche et d'exploiter leur élan pour s'éloigner le plus rapidement possible de la zone dangereuse. Il aperçut un bras vêtu de gris qui sortait de l'embrasure et lui faisait signe de sauter. Il lui fallait non seulement tenir compte de la vitesse de la cabine mais encore de sa propre course, de son propre élan, pour s'introduire en plein vol dans le compartiment. Quelques dixièmes de seconde de décalage, et il raterait la porte de la cabine, il s'écraserait plus de cent mètres en contrebas. Il pourrait peut-être se suspendre à un câble, mais il deviendrait une cible facile pour les canons à ondes.

— Itinéraire escalier.

Il jeta un bref coup d'œil par-dessus son épaule, évalua la position de la cabine, pivota brusquement sur lui-même et fonça en direction de la corniche.

— Suivez. Reprise des tirs.

Il perçut des bruits derrière lui mais il resta concentré sur son but. Il ne commit pas l'erreur de se retourner, il rentra instinctivement la tête dans les épaules, un réflexe salvateur puisqu'une onde blanche et rectiligne vomie par un canon lui frôla les cheveux. Chacun de ses pas soulevait une poussière dense. Il arriva devant la corniche, posa le pied sur le muret dont il se servit comme d'un tremplin. La cabine grossit rapidement dans son champ de vision, précédée de son grincement horripilant. Il ne marqua aucun temps d'arrêt, aucune hésitation, il se lança dans le vide et riva son regard sur la sphère brunâtre qui se balançait quelques mètres au-dessus de lui. Il entrevit l'homme vêtu de gris accroupi près de l'embrasure, les bras tendus dans sa direction. Il eut la brève impression qu'il n'atteindrait jamais son but, que l'écart s'accroissait sans cesse entre la bouche ronde et lui. Des images syncopées défilèrent dans son esprit, les visages de Saphyr et d'Emna se superposèrent au point qu'ils n'en formèrent qu'un, et une tristesse infinie imprégnait leurs yeux bleus et noirs. Les canons crachaient leurs rayons de tous les toits environnants et une grêle scintillante s'abattit autour de lui, touchant les câbles du réseau. Il lui sembla que le vide lui saisissait les chevilles et le tirait vers le

sol. Vers sa propre mort.

— Tes mains ! hurla l'homme.

La cabine filait quelques centimètres au-dessus de lui. Il entrevit quatre pieds d'atterrissage, un ventre noir, rugueux, les impacts fulgurants des ondes, les étincelles. Le courant d'air produit par le déplacement lui cingla le visage. Il leva les bras dans un réflexe désespéré. L'homme lui saisit les poignets et bascula immédiatement en arrière pour le tirer vers le compartiment.

Ce seul mouvement suffit à hisser Rohel à hauteur de la porte mais l'homme ne relâcha pas pour autant son effort. Il continua de le haler à l'intérieur de la cabine et ne desserra son étreinte que lorsqu'ils roulèrent tous les deux sur le plancher et heurtèrent la cloison opposée.

Plus mince et plus souple que son sauveteur, Le Vioter fut le premier à se rétablir sur ses jambes. Un rayon brillant s'engouffra par l'embrasure, percuta le plafond sur lequel il abandonna une trace noire et fumante. Une brusque embardée de la cabine projeta Rohel sur le montant d'une banquette latérale. Il parvint à se redresser et à se tenir en équilibre en dépit de l'instabilité du plancher. Le deuxième homme, assis sur le siège de pilotage, les yeux rivés sur un tableau de bord, manipulait les leviers de commande avec une rare dextérité.

Par l'embrasure, Rohel vit les hommes-machines massés le long de la corniche qui touchaient de leur bâton les câbles à leur portée.

— Vous faites pas de bile ! dit l'homme allongé sur le plancher.

D'épaisses gouttes de sueur perlaient sur son front et maculaient son uniforme. Sa voix essoufflée trahissait la violence de l'effort qu'il venait de fournir. Ses épaules et ses mains, larges et fortes, dénotaient une constitution robuste, mais ses joues creuses, ses cheveux rares et ternes, ses yeux éteints et cernés trahissaient une asthénie probablement due à la malnutrition. Les semelles de ses bottes de cuir étaient trouées en plusieurs endroits.

— Leurs saloperies d'électrobâtons ne serviront à rien : le télephe n'est pas conducteur d'électricité. Bienvenue à bord. Je suis l'anthrope Zelmo et je parle l'extérieur, comme vous. Accrochez-vous ! Ça risque de secouer !

À peine avait-il prononcé ces mots que la cabine, au sortir d'un nouvel aiguillage, s'engagea sur un câble vertical et entama une descente vertigineuse. Rohel s'agrippa à la barre supérieure qui traversait tout le compartiment. Les silhouettes des hommes-machines, les toits des immeubles, le réseau des câbles, les engins aériens diminuèrent rapidement dans son champ de vision. Zelmo, arrimé au pied de la banquette, éclata d'un rire rauque qui s'acheva en une quinte de toux.

— Toujours aussi stupides, les homobots !

Le grincement des poulies sur le câble le contraignait à hurler, à cracher autant de salive que de mots.

— Pourquoi n'ont-ils pas réagi plus tôt ? demanda Le Vioter.

La cabine plongeait en direction d'une cour intérieure envahie de végétation. Les façades, les fenêtres, les balcons défilaient à toute allure par la porte et la fenêtre. Une escadre d'engins aériens se glissa entre les câbles du réseau et se lança à leur poursuite.

— Mékhane a beau se prendre pour le centre du monde, elle n'en reste pas moins une machine, répondit Zelmo. Et en tant que machine, elle ne réagit pas aux mouvements mécaniques. Ses capteurs ne considèrent pas le frottement de deux morceaux de ferraille comme un danger potentiel. Nous nous servons du réseau télephe à chaque fois que nous voulons passer inaperçus.

— Mékhane ?

— L'intelligence artificielle qui a pris le contrôle de Techno-Babûlon. Une putain de paranoïaque !

Rohel jeta un coup d'œil par la vitre et crut qu'ils allaient s'écraser sur le sol. Le câble s'enfonçait au milieu d'un inextricable fouillis de lianes luisantes. Aucune ouverture n'apparaissait entre les arbres noirâtres et les vestiges de bâtiments dévorés par une lèpre végétale brune. Et la cabine filait à une vitesse telle que le pilote n'avait plus la possibilité d'infléchir sa trajectoire.

Le Vioter serra la barre et contracta les muscles des jambes, se préparant au choc. Une formidable secousse ébranla la cabine et projeta brutalement Zelmo sur la banquette. Une corolle pourpre s'épanouit sur son front.

— Ces saloperies d'aérobots nous bombardent !

La cabine ne s'était pas écrasée, contrairement à ce qu'avait d'abord cru Rohel, mais elle était environnée d'une nue lumineuse qui avait enflammé les lianes et les branches des arbres dix mètres plus bas.

Une fumée âcre, toxique, se diffusait dans l'air surchauffé.

— Une bombe lumineuse ! hurla Zelmo. Ces fientes mékhaniques nous ont ratés !

Les vrombissements rageurs des engins aériens dominaient le grincement des poulies. La respiration de Rohel se suspendit lorsqu'il vit se rapprocher les arbres, les lianes, les ruines. Une deuxième bombe explosa à proximité de la cabine qui, soufflée par la déflagration, effectua une brutale embardée. L'air devint brûlant, irrespirable, à l'intérieur du compartiment transformé en fournaise.

— La troisième sera la bonne ! cria Zelmo.

La cabine piqua droit sur l'entrelacs de lianes d'où s'élevaient des flammèches dansantes. Les parasites épiphytes ne freinèrent pas sa course mais cinglèrent ses flancs métalliques avec virulence. Elle

continua de descendre comme dans le sein d'une mer ténébreuse. Le câble, dont la déclivité s'adoucissait sensiblement, se faufilait entre de gigantesques troncs nus. La profondeur de la végétation étonna Le Vioter. Vue d'en haut, elle n'avait pas paru particulièrement épaisse, mais cela tenait probablement au fait qu'elle occupait une immense dépression, une excavation dont le fond se situait vingt mètres plus bas que le niveau du sol.

Zelmo s'épongea le front d'un revers de manche.

— Ces satanés aérobots vont enfin nous foutre la paix !

Il poursuivit, devant le regard interrogateur de Rohel :

— Mékhane considère les végétaux comme des illogismes : elle s'acharne à les détruire mais ils repoussent sans cesse. Elle craint d'être débordée, étouffée. Une crainte fondée, d'ailleurs. Elle refuse d'expédier ses homobots là où elle ne maîtrise pas tous les paramètres. Paranoïaque, je vous dis. Seuls les anthropes sont capables de maîtriser l'exubérance végétale.

La vitesse de la cabine se réduisait progressivement, au point que le pilote, un homme aux cheveux gris et à la face sillonnée de rides, se retournait fréquemment pour lancer des regards intrigués à Rohel. Quelques rayons de lumière tombaient en colonnes entre les arbres et dessinaient des cercles clairs sur le sol recouvert de mousse. Des senteurs d'humus, de champignons, s'immisçaient par l'embrasure et se mêlaient à l'odeur de métal surchauffé. Le crissement aigu des poulies sur le câble s'était transformé en un grincement sourd.

— Comment savez-vous que je parle l'extérieur ? demanda Le Vioter.

Zelmo se releva en prenant appui sur la banquette.

— Nos fureteurs, nos circuits espions, ont intercepté les résultats de l'analyse de Mékhane sur la gyne qui vous accompagne. Elle ne parle pas mais, d'après sa conformation cérébrale, elle a vécu dans un environnement extérieur. Nous avons nous-mêmes gardé la langue de nos ancêtres, l'extérieur ou l'universel.

— La gyne ? Elle est… vivante ?

Il appréhendait à ce point la réponse que sa voix s'était transformée en un filet sonore à peine audible.

La rude face de Zelmo s'éclaira d'un large sourire.

— Elle est muette et Mékhane a jugé intelligent de lui scier en partie l'os de la hanche, mais elle respire comme vous et moi. Elle a même un solide appétit !

— Comment savez-vous que c'est une gyne ?

— Son cristal. À moins qu'elle ne l'ait dérobé, c'est le symbole de ces putains de sorcières.

La cabine s'engouffra dans une galerie éclairée tous les trente mètres par d'étranges plantes photogènes et entama une nouvelle

descente dans les entrailles de Techno-Babûlon.

*

La blessure de sa hanche ne dissuada pas Emna de se relever lorsqu'elle vit Rohel écarter la tenture et entrer dans la chambre où elle se reposait. Elle se précipita en boitant dans ses bras et le serra à l'étouffer. Ils restèrent un long moment enlacés, souffle contre souffle, cœur contre cœur. Les femmes de la résistance humaine lui avaient procuré une robe ample et légère qui ne pesait pas sur l'épais pansement noué autour de ses hanches.

— *Rohel… Je suis tellement heureuse…*

Les résistants avaient établi leur quartier général dans les sous-sols de Techno-Babûlon. Ils avaient aménagé des appartements sommaires dans les anciennes canalisations des égouts de la cité. Pas seulement des appartements d'ailleurs, mais également les salles des terminaux informatiques, des écrans, des tableaux d'aiguillages, des commandes d'automatismes et des arsenaux. Un générateur d'électricité leur fournissait l'énergie nécessaire aux cerveaux électroniques, au chauffage et aux divers besoins de la vie quotidienne.

Zelmo entra à son tour dans la pièce voûtée et arracha pratiquement Rohel des bras d'Emna.

— Notre chef veut vous voir.

Il désigna Emna d'un mouvement de menton.

— Elle est muette, mais vous, vous pourrez peut-être nous éclairer sur les raisons de votre présence à Techno-Babûlon.

Il y avait du mépris dans sa manière de parler de la jeune femme.

— *Leur spectre de perception n'est pas assez étendu pour recevoir les communications télépathiques. Je lis en eux qu'ils détestent les gynes presque autant que Mékhane.*

— Elle peut venir avec moi ? demanda Le Vioter.

Zelmo haussa les épaules.

— Je ne vois pas en quoi elle peut vous être utile, mais si ça l'amuse de vous suivre, je n'y vois pas d'inconvénient.

— Me serait-il possible de manger quelque chose avant cette entrevue ?

— C'est prévu, mais seulement après.

Ils franchirent une succession de galeries aux parois rugueuses. Les plantes photogènes, des phanérogames aux fleurs translucides, dispensaient un éclairage régulier et diffus.

— Des plantes mutantes, expliqua Zelmo. Elles sont apparues à la suite des premières attaques chimiques de Mékhane. L'intelligence artificielle n'a pas tenu compte des fantastiques facultés d'adaptation

des êtres vivants.

Le résistant devait sans cesse ralentir l'allure pour permettre à Emna, qui traînait la jambe, de suivre le train, et il ne faisait rien pour dissimuler l'irritation grandissante que soulevait en lui la présence de la gyne. L'air soufflé par les aérateurs ne parvenait pas à disperser les odeurs nauséabondes qui imprégnaient les sous-sols.

D'un geste du bras, Zelmo désigna les disques alvéolaires tendus devant des bouches rondes.

— Mékhane nous envoie régulièrement ses gaz foudroyants. Mais nos filtres déjouent à chaque fois ses attaques. Ils bloquent l'ensemble des conduits dès qu'ils détectent des émanations suspectes et déclenchent le circuit autonome d'oxygène.

— La résistance comporte combien de membres ? demanda Le Vioter.

— Environ mille cinq cents. Moins cinq. Les cinq du groupe chargé de vous délivrer dans l'atelier. Mékhane s'est réactivée une vingtaine de secondes plus tôt que prévu.

— Vous avez pris d'énormes risques pour secourir deux humains qui ne sont pas membres de votre réseau.

Zelmo lui décocha un regard de biais.

— Solidarité humaine, marmonna-t-il entre ses lèvres pincées.

— *Ils sont surtout désireux de savoir ce qui se passe dans les espaces-temps voisins et dans le monde extérieur. Ils ignorent où se trouvent les entrées des couloirs temporels. L'intelligence artificielle le sait, mais elle estime préférable de forer ses propres passages à l'aide du cylindre temporel qu'elle a conçu et fabriqué. J'ai recoupé les souvenirs de ma mère et je me suis rendu compte que le tube télescopique nous a permis de franchir plusieurs espace-temps en un seul bond. Nous sommes tout près du pays des gynes.*

Rohel ressentit la joie intérieure d'Emna, l'exaltation qui débordait de ses pensées, de son souffle, de ses yeux, de ses mains.

Elle avait eu tout le temps de sonder la mémoire de sa mère durant les quelques heures passées dans la solitude de sa chambre. Deux femmes de la résistance l'avaient soignée, lui avaient servi à manger et à boire, lui avaient posé une foule de questions auxquelles elle avait tenté de répondre par la télépathie. Mais leur spectre de perception étant aussi étroit que celui des anthropes – Rohel excepté –, elles n'avaient pas décelé le murmure impalpable de la communication par la pensée. Elle leur avait alors fait signe qu'elle était muette et leur avait montré le cristal. Elles s'étaient reculées comme si elles avaient aperçu un serpent.

— Une gyne ! s'était exclamée l'une d'elles en langue du monde extérieur.

Elle avait passé la main sur ses cheveux ras et avait ouvert des

yeux à la fois incrédules et furieux. Puis elles étaient sorties précipitamment de la pièce et revenues quelques minutes plus tard avec un groupe de résistants composé d'hommes et de femmes. Emna avait lu dans leurs esprits la peur et la haine qu'elle leur inspirait, ces mêmes peur et haine qui avaient préludé aux guerres babûloniennes. Les gynes restaient pour eux les magiciennes de l'obscur, les femmes qui s'étaient enfermées dans un espace-temps pour se livrer en toute impunité à d'abominables pratiques de sorcellerie.

Ils avaient discuté à voix basse et décidé de partir à la recherche de l'anthrope. Les fureteurs leur avaient confirmé qu'il avait échappé à Mékhane avant l'intervention du deuxième groupe. La mort de cinq de leurs compagnons les avait consternés mais ils avaient jugé que le meilleur hommage à leur rendre serait de remettre la main sur le fugitif et de recueillir de précieux renseignements sur les espaces-temps voisins.

Leurs paroles avaient empli Emna de joie : les résistants avaient trouvé la mort dans l'atelier mais Rohel était vivant et, à ses yeux, cette seule vie valait bien les cinq vies prises par l'intelligence artificielle. Elle n'avait pas cherché à se défendre de cette pensée parfaitement égoïste.

Lorsqu'ils l'avaient laissée seule, elle s'était allongée sur le lit et avait contemplé longuement son cristal, qui avait peu à peu perdu de sa transparence et s'était empli de différentes couleurs allant du violet au rouge sang. Elle avait renoué avec l'existence de sa mère et les choses lui étaient apparues plus clairement.

Sa mère était bel et bien passée par Techno-Babûlon, mais le passage temporel l'avait expédiée à une époque antérieure à l'hégémonie de Mékhane. Les anthropes auxquels elle avait eu affaire lui avaient fait payer sa condition de gyne. Ils l'avaient violée, menaçant sa fille des pires sévices si elle se refusait à eux. Cela s'était passé dans une arrière-cour boueuse et elle avait gardé le goût de la terre à la gorge. Les cris de sa fille s'étaient mêlés à leurs ahanements, à leurs vociférations, à leurs plaisanteries grivoises. Elle était restée un long moment allongée dans la boue, puis un vieillard l'avait relevé avec douceur, avait pris sa fille dans ses bras et les avait conduites à son appartement situé au dixième étage d'un immeuble. Ils avaient emprunté un système de cabines suspendues à un réseau de câbles que le vieillard appelait le « télephe ». Après s'être lavée, reposée, restaurée, après avoir donné le sein à sa fille, elle avait expliqué à son hôte qu'elle cherchait le passage temporel orienté vers le monde extérieur.

— Les traversées temporelles sont interdites à Techno-Babûlon, avait dit le vieillard. Les entrées des passages ont été condamnées depuis la scission des gynes. Nos dirigeants craignent que leurs

ouailles soient contaminées par ces sorcières.

Emna avait ressenti avec acuité la vague de découragement qui s'était abattue sur sa mère.

— Je crois que nos dirigeants commettent une erreur, avait ajouté le vieillard avec un petit sourire. Et je sais où se terre l'entrée du passage que vous cherchez : dans les sous-sols d'une fonderie métallique… Mais il ne sera guère facile de tromper la vigilance des homobots, les androïdes chargés de l'ordre et de la sécurité. Nos dirigeants se sont appuyés sur ces satanées machines pour traquer les gynes, et cela risque de se retourner contre eux, contre tous les anthropes.

Ce passage-là n'intéressait pas Emna, même si sa curiosité la poussait à savoir comment le vieil homme et ses deux protégées avaient atteint l'étroite bouche, dissimulée entre des piliers plongés dans la pénombre et inondée par une eau visqueuse et froide. Elle s'était concentrée sur le moment où sa mère était arrivée dans Techno-Babûlon.

Elle avait éprouvé de sérieuses difficultés à faire le tri de ses souvenirs, liés pour la plupart à la peur, à la souffrance, aux remords. L'inconscient refusait pour les délivrer d'exhumer les expériences désagréables qui les accompagnaient. À peine était-elle sortie du passage qu'elle avait rencontré trois anthropes vêtus de hardes qui l'avaient molestée… La courette, le visage plaqué contre la boue, les coups de boutoir qui lui déchirent le ventre… Emna était revenue en arrière. Elle marche dans un tunnel sombre, glacial. Elle aperçoit de la lumière dans le lointain. Elle presse le pas. Le poids de sa fille lui meurtrit le bras. Depuis combien de temps marche-t-elle dans ce passage silencieux ? Un jour, un mois, un siècle ? Elle se retrouve brusquement dans une courette. Trois anthropes la fixent avec la même expression que des fauves couvant une proie du regard. Derrière elle se dresse un rempart métallique d'une hauteur de plus de trois cents mètres plus imposant que la muraille de cristal du pays des gynes mais moins élégant. Les trois anthropes tournent autour d'elle en lui adressant des gestes obscènes. Comment est-elle passée du couloir temporel dans cette courette ?

Emna avait eu beau insister, repasser la scène plusieurs fois de suite dans sa tête jusqu'à ce que les images se confondent, elle n'avait pas réussi à établir le lien entre le moment où sa mère avançait dans l'obscur corridor et celui où elle restait pétrifiée au milieu de la courette, aveuglée par la lumière du jour. Elle aurait pu certes reconnaître la courette, si la guerre entre Mékhane et la résistance anthrope n'avait pas entraîné de modifications majeures dans Techno-Babûlon, mais cela ne servirait pas à grand-chose dans la mesure elle ne se remémorait aucun autre indice du passage.

— Par ici ! dit Zelmo.

Ils s'engagèrent dans une galerie étroite qui donnait sur un large vestibule orné de massifs de plantes photogènes.

— Le siège de la résistance humaine ! s'exclama Zelmo avec une pointe de fierté dans la voix.

D'imperceptibles courants d'air jouaient dans les épaisses tentures de laine qui dissimulaient les différentes entrées. Des crépitements, des craquements, des grésillements, des éclats de voix, des rires composaient une symphonie dissonante.

Le Vioter entrevit, entre les interstices des étoffes, des rangées de claviers, d'écrans, de tableaux lumineux, des fils, des objets qui ressemblaient à des bombes lumineuses. Zelmo écarta une tenture et invita ses hôtes à entrer.

La pièce, exiguë, n'était meublée que d'une table ronde et de quelques tabourets. Les murs granuleux et le sol de béton brut ne s'ornaient d'aucune décoration. L'éclairage dru, violent, dispensé par une lampe sur pied, sculptait les visages de deux hommes et d'une femme assis à la table. Leurs traits se durcirent lorsque leurs yeux se posèrent sur Emna qui, épuisée par sa marche, se serait volontiers laissée tomber sur un siège. La douleur réveillée de son os iliaque lui irradiait toute la jambe.

— Il a voulu qu'elle vienne, expliqua Zelmo.

— Cette sorcière s'est peut-être introduite dans la résistance pour nous espionner, dit la femme.

Elle avait posé le menton sur ses mains jointes et regardait fixement Emna. Comme la plupart des femmes de la résistance, elle portait les cheveux très courts, presque ras, et sa carrure et son comportement étaient davantage ceux d'un homme que d'une femme. Le Vioter songea qu'elle avait probablement exagéré son côté masculin pour en imposer aux anthropes qu'elle commandait. Son front était barré de rides profondes, verticales et horizontales. Vêtue d'une combinaison grise qui lui comprimait la poitrine, elle ne s'autorisait de féminin que la voix chaude et chantante qui s'échappait de sa gorge comme un aveu involontaire de sa véritable nature.

— *Je représente tout ce qu'elle déteste chez les gynes. L'intériorité, l'humidité. Elle s'est tellement identifiée à l'univers des anthropes, à l'extériorité, à la sécheresse, qu'elle s'est reniée elle-même.*

— Emna restera avec moi tant que durera l'entretien, déclara Rohel d'un ton sans réplique. Nous voyageons ensemble et c'est ensemble que nous prenons nos décisions.

— Tes désirs ne sont pas des lois ! répliqua la femme.

— Tes lois ne s'appliquent pas à moi ! Nous souhaitons seulement gagner l'espace-temps des gynes.

— Ce ne sera pas facile ! Les magiciennes ont condamné le

passage entre nos deux espaces-temps. Mais nous ne nous sommes pas encore présentés, ajouta la femme avec un sourire qui se voulait conciliant. Je suis Lahipha, responsable de ces réseaux de résistance, et voici mes seconds Haffel et Dajd.

Les deux hommes s'inclinèrent. Ils souffraient visiblement de malnutrition, comme Zelmo, comme le pilote de la cabine du téléphérique. Curieusement, les femmes semblaient beaucoup mieux supporter les dures contraintes de la clandestinité que leurs confrères du réseau de résistance.

— Nos fureteurs nous ont appris que vous vous êtes introduits dans le tube temporel de Mékhane pour gagner Techno-Babûlon, reprit Lahipha. Avez-vous assisté au débarquement de nos frères et sœurs anthropes ?

— L'intelligence artificielle peut donc épargner les anthropes ?

Lahipha libéra un petit rire musical.

— Elle ignore la notion de pitié mais nous sommes parvenus à détourner certains de ses ordres et à soustraire plusieurs milliers des nôtres à son projet d'extermination…

— Les vôtres ont fondé une magnifique cité portuaire.

— Comment pouvez-vous le savoir ? Si vous avez utilisé le tube de Mékhane, c'est que vous êtes passés dans leur espace-temps au moment même où ils débarquaient.

Rohel se tourna vers Emna, remarqua la crispation de ses traits, comprit que sa hanche l'élançait, tira un tabouret de dessous la table et lui fit signe de s'asseoir.

À cet instant, un résistant s'engouffra dans la pièce et se figea respectueusement devant Lahipha.

— Les fureteurs, dame Lahipha, bredouilla-t-il.

— Parle, idiot !

— Ils nous informent que le moment est venu de neutraliser définitivement Mékhane !

Un voile de pâleur glissa sur le visage de Lahipha qui se leva brusquement et fixa intensément le nouvel arrivant.

— Tu en es certain ?

Zelmo et les deux seconds se ruèrent vers la salle des terminaux sans attendre la réponse.

— Certain, dame Lahipha.

Elle contourna la table, se retourna avant de sortir, lança un rapide regard à Rohel.

— Nous reprendrons cette conversation plus tard.

— *Je sais…*

Le Vioter se rapprocha d'Emna et lui caressa la joue. Cela faisait plus de dix minutes que les résistants avaient quitté la pièce. Leurs

exclamations transperçaient les murs et les tentures.

— *Je sais pour le dernier passage…*

Et cette découverte l'épouvantait davantage qu'elle ne la soulageait.

## CHAPITRE XI

— *Le dernier passage, c'est… la mort…*

Le Vioter s'accroupit devant Emna et lui saisit les mains. Le silence régnait de nouveau sur les sous-sols de Techno-Babûlon.

— La mort n'est pas pour moi une solution envisageable.

Les yeux noirs de la jeune femme brillaient d'un éclat singulier. Elle se pencha sur lui et lui baisa le front avec une extrême douceur. Une certaine résignation imprégnait ses gestes, son attitude, comme si elle s'était dépouillée de toute colère, de tout ressentiment.

— *La mort gynique… La mort cristalline… L'épreuve ultime qui fait d'une femme une gyne, une magicienne…*

— Je suis un homme, un anthrope.

— *Les gouvernantes ont implanté d'autres informations dans la mémoire de ma mère et c'est seulement maintenant qu'elles me sont révélées. La mort gynique n'est pas une fin au sens où l'entendent les anthropes, mais un acte de foi dans sa propre immortalité. De l'autre côté du rempart de cristal, le corps et l'esprit seront de nouveau réunis.*

— Le cristal a donc le pouvoir de résurrection ?

— *Il n'est qu'un révélateur des désirs profonds. Les guerres babûloniennes ont représenté une chance formidable pour les gynes. Traquées, torturées, massacrées, elles n'ont pas eu d'autre choix que de se réfugier dans le dernier espace-temps de Babûlon et de subir l'épreuve de la mort cristalline. Les anthropes, identifiés à leurs sens, à leurs perceptions extérieures, ont renoncé à les suivre et ont mis leur disparition sur le compte de la magie, de la sorcellerie. Et puis la séparation a ensuite engendré le malheur.*

— Qui étaient les gynes ? Des femmes douées de pouvoirs particuliers ?

Emna grimaça : un faux mouvement de sa jambe avait réveillé la douleur de sa hanche. Trop occupée à explorer la mémoire de sa mère et les informations subliminales qu'elle contenait, elle n'avait pas encore pris le temps de soigner sa blessure à l'aide de son cristal. Il n'aurait pourtant fallu que quelques minutes à la pierre pour ressouder l'os incisé.

— *À l'origine, un groupe de femmes qui s'est formé pour lutter contre l'hégémonie anthrope… Anthrope ne désigne pas ici l'individu de sexe masculin, mais un ensemble de valeurs qui sont à tort ou à raison attribuées à l'énergie masculine : l'avoir et ses corollaires, l'identification aux sens, l'apparence, l'instinct animal, la lutte contre le temps, la conquête, la guerre, la domination, le pouvoir, le dogme… Les premières gynes développèrent un enseignement fondé sur l'être, l'intériorité, l'instant présent, le sentiment d'éternité. Leur influence s'étendit sur Babûlon, et de plus en plus nombreuses furent les femmes désireuses d'exploiter les fantastiques potentialités de l'être. Elles se heurtèrent rapidement aux pouvoirs en place, aux prêtres des religions primitives, à leurs propres époux. Elles furent traitées de sorcières et certaines d'entre elles, les fondatrices, furent brûlées sur les places publiques. Mais ces répressions ne réussirent qu'à amplifier le mouvement et la majeure partie des femmes prit fait et cause pour les gynes. Les anthropes voulurent soumettre leurs compagnes par la force et intensifièrent les représailles, mais elles s'organisèrent en réseaux de résistance, exactement comme ce réseau de résistance humaine. C'est d'ailleurs pour tenter d'écraser leur rébellion que les anthropes de Techno-Babûlon créèrent l'embryon de Mékhane, l'intelligence artificielle, ainsi que les premiers androïdes chargés de détecter et d'éliminer les gynes et leurs partisanes. Dès lors une guerre totale, terrible, embrasa tout Babûlon. Les gynes survivantes eurent la vision de la mort cristalline, se rassemblèrent par petits groupes successifs à l'entrée du dernier passage temporel et passèrent de l'autre côté du rempart de cristal. De l'autre côté de la mort. Les anthropes se retournèrent les uns contre les autres et se livrèrent d'incessantes batailles jusqu'à ce qu'ils se retirent dans leurs espaces-temps respectifs, érigent les murailles et ferment les passages.*

À cet instant, Lahipha, ses deux seconds et Zelmo firent leur réapparition dans la pièce. Leurs yeux brillants et leurs mains tremblantes trahissaient de l'exaltation. Ils se répartirent autour de la table mais restèrent debout, comme s'ils n'avaient plus une seconde à perdre.

— Nos fureteurs estiment les circonstances favorables pour neutraliser définitivement le monstre mékhanique, déclara Lahipha d'une voix forte.

— Vous m'en voyez ravi, dit froidement Le Vioter en se relevant. Votre combat est légitime, mais il ne nous concerne pas. Nous

souhaitons seulement gagner le pays des gynes.

Les rides frontales de Lahipha se creusèrent de quelques millimètres supplémentaires.

— Il me semble pourtant t'avoir dit que le passage entre nos deux espaces-temps était condamné.

Le ton de la responsable de la résistance humaine était devenu comminatoire.

— Il n'est peut-être pas condamné pour tout le monde.

Lahipha brandit un index rageur en direction d'Emna.

— C'est cette petite idiote qui t'a fourré ce genre d'idée en tête ? Elle s'est servie de toi pour franchir les espaces-temps précédents mais tu n'es qu'un anthrope et elle reste une gyne, une femme qui hait les hommes. Elle t'entraîne vers ta propre mort.

— Votre sollicitude me touche beaucoup, ironisa Le Vioter, mais vous avez mieux à faire qu'à vous préoccuper de mon sort.

— Ton sort est lié au nôtre, affirma Lahipha. Vous entrez, toi et cette petite sorcière, pour une bonne part dans nos projets d'avenir.

— *Ils ont l'intention de nous utiliser comme appâts. Les fureteurs-espions leur suggèrent d'exploiter la curiosité et l'intérêt que nous porte Mékhane.*

— On ne fait pas de projets d'avenir sans consulter les principaux intéressés, argumenta Rohel.

— Nous nous passerons de votre accord. Nous sommes arrivés à un moment où les intérêts particuliers s'effacent devant l'intérêt général. Votre passage dans Techno-Babûlon nous offre une occasion unique de terrasser enfin l'intelligence artificielle et nous n'avons pas le droit de la rater. Pas le droit !

— *C'est exactement cela qu'ont refusé les gynes, cette propension des anthropes à sacrifier l'individu à la cause. Une cause qui exige le sacrifice d'un être humain n'est pas une juste cause.*

Rohel réutilisa spontanément le mode d'expression télépathique.

— *La cause des gynes exige pourtant ce genre de sacrifice.*

— *La mort gynique est une nouvelle naissance, une preuve de confiance dans la vie. Et elle n'engage que celles qui désirent être confrontées à l'épreuve.*

— *Celles… Elle est donc exclusivement réservée aux femmes ?*

— *Les femmes maîtrisent la mort parce qu'elles sont capables de donner la vie. La mort et la vie sont les deux faces de la même pièce. Mais c'est mon rôle que de t'aider à franchir le dernier passage.*

— *De quelle manière ?*

— *Plus tard. Trouvons d'abord le moyen de sortir des griffes de la résistance humaine.*

— *Mourir là ou ailleurs, quelle importance ?*

— *Rater l'entrée du passage, c'est également renoncer à la possibilité*

*de recouvrer la vie. La mort cristalline observe des règles précises, strictes. Sinon tous les anthropes qui ont perdu la vie dans les espaces-temps voisins auraient déjà rejoint le pays des gynes. Nous devons absolument nous rendre devant le passage, dans une courette située près de la muraille métallique.*

*— Tu saurais la retrouver ?*

*— Je pense être en mesure de la reconnaître d'après les souvenirs de ma mère…*

— Dois-je déduire de ton silence que tu te rends à nos arguments ? demanda Lahipha, intriguée par le soudain mutisme de son interlocuteur.

*— Feignons d'accepter…*

— Avons-nous vraiment le choix ? ironisa Rohel.

— Qui ose encore parler de choix lorsque se joue une partie décisive pour l'avenir des anthropes de Techno-Babûlon ? Dès que nous aurons vaincu l'intelligence artificielle, nous rapatrierons les nôtres et nous reconstruirons notre ville.

Le Vioter s'abstint de lui répliquer que le futur des exilés se déployait en dehors des voies tracées par la résistance humaine : ils n'avaient sans doute pas envie de retourner dans un espace-temps où ils n'avaient connu que la guerre et la désolation. La mère d'Emna avait vu la ville portuaire qu'ils étaient appelés à fonder, elle avait pris l'une de ces navaques qui leur permettaient de traverser la chute d'eau.

*— La vision des résistants est typique de celle des anthropes : terriblement réductrice. Ils se figurent que leur guerre est l'unique réalité, et la victoire sur Mékhane, si victoire il y a, ne sera qu'un prétexte pour imposer leurs vues à l'ensemble des anthropes. Ils se considèrent comme le seul remède envisageable de la maladie de leur espace-temps mais, lorsque le mal sera enrayé, ils ne se retireront pas pour autant, ils éprouveront encore et toujours le besoin de justifier leur statut de remède, ils tireront leur légitimité de leur passé de résistants, et ils s'avéreront rapidement plus néfastes que cette entité mékhanique qu'ils ont combattue avec tant d'acharnement. Redoutable est l'histoire écrite par les vainqueurs, car ils n'ont plus l'humilité ni l'écoute nécessaires à l'établissement d'un monde réellement nouveau et ils se hâtent de reproduire les erreurs du passé… Hazielle, l'une des fondatrices de la civilisation gynique, disait que la parole des vaincus offre un intérêt dix mille fois supérieur à la morgue des vainqueurs, car les uns sont prêts à reconnaître leurs erreurs et à repartir sur de nouvelles bases alors que les autres ne songent qu'à jouir du pouvoir reconquis…*

*— La sagesse d'Hazielle ne nous est pour l'instant d'aucune utilité. Et ta hanche blessée ne nous permet pas de fausser compagnie à nos hôtes.*

— On ne peut pas dire que la gratitude vous étouffe, reprit

Lahipha avec une moue d'amertume. Sans notre intervention, vous auriez probablement été découpés en petits morceaux par Mékhane et votre sang entrerait dans la composition de ses lubrifiants.

— Vous n'avez pas volé à notre secours par pure philanthropie. Vous présumiez que nous détenions des renseignements importants sur les autres espaces-temps.

— Peut-être, mais vous êtes redevable de la vie à la résistance humaine, que cela vous plaise ou non !

Lahipha contourna la table, s'avança vers Rohel et, bien que nettement plus petite que lui, s'efforça de le toiser d'un air supérieur.

— Grâce à nous (elle insista lourdement sur ces mots), Mékhane n'a pas eu le temps de vous analyser. Vous représentez donc pour elle des illogismes et l'illogisme induit chez elle des dysfonctionnements importants. Tant qu'elle n'aura pas rétabli son mode de fonctionnement rationnel, certains de ses circuits resteront ouverts, vulnérables. Elle possède une forme d'intelligence et elle ne commet pas l'erreur de s'aventurer sur un terrain où elle s'estime en danger, dans les endroits envahis par la végétation par exemple. Elle progresse avec méthode, lorsqu'elle est sûre de son fait, lorsqu'elle maîtrise tous les paramètres.

— Venez-en au fait, l'interrompit impatiemment Le Vioter.

Lahipha lui décocha un regard venimeux. Il remarqua une bosse révélatrice sur le côté de sa combinaison, juste au-dessus de sa hanche : un vibreur à ondes mortelles, probablement. Elle n'avait pas l'habitude d'être ainsi bafouée devant ses hommes. Une pulsion meurtrière incendiait ses yeux sombres. Elle n'aurait pas eu un tel besoin de son interlocuteur, elle n'aurait pas hésité à sortir son arme et à lui tirer une onde en plein cœur, saisissant le moindre prétexte pour restaurer son prestige écorné.

— Nous projetons de vous ramener à l'endroit où vous avez été téléportés, dit-elle lentement avec un petit sourire sardonique. Sur une chaîne d'analyse et de recyclage. Mékhane utilisera une grande partie de son potentiel pour vous analyser, pour rétablir son équilibre logique. C'est à ce moment-là que nous passerons à l'action : nous lancerons tous nos fureteurs à l'assaut de la mémoire centrale de l'intelligence artificielle et nous saboterons les plus importants de ses circuits.

— Pourquoi ne pas l'avoir fait plus tôt ?

Lahipha lança un bref regard à ses deux seconds puis s'abîma dans la contemplation d'un mur de béton.

— Nos ascendants et nous-mêmes avons préparé le terrain pendant des siècles mais les circonstances ne s'y sont jamais prêtées. Votre passage à Techno-Babûlon s'est conjugué au lent travail de sape de nos fureteurs pour nous offrir l'opportunité d'en finir à tout jamais

avec la tyrannie mékhanique.

— Vous n'auriez pas obtenu le même résultat en lui donnant à analyser des membres de votre réseau ?

Lahipha libéra un rire aigu et bref. Des sourires fleurirent sur les faces émaciées de Zelmo et des seconds.

— Il y a bien longtemps que nous ne sommes plus des illogismes pour Mékhane.

*— Elle ment. Les anthropes sont des sujets permanents de curiosité pour l'intelligence artificielle. Elle ne cherche qu'à comprendre et reproduire le mode de fonctionnement de ses créateurs. Mais, malgré les beaux discours de leurs responsables, les résistants ont trop peur de la mort pour accepter d'être immolés sur l'autel de l'intérêt général.*

— Pensez-vous avoir le temps d'intervenir avant que les chaînes nous expédient dans le broyeur ?

Lahipha haussa les épaules.

— Nous essaierons, bien sûr, mais nous ne pouvons pas vous le garantir. Toute opération comporte des inconnues, des facteurs de risque. Ce sera votre contribution au rétablissement de l'hégémonie anthrope sur Techno-Babûlon. Nos descendants et nous-mêmes vous témoignerons une reconnaissance éternelle.

*— Elle ment. Elle sait que les fureteurs prendront davantage de temps que pour une simple opération de libération. Elle nous envoie délibérément à la mort, et cette mort-là ne nous intéresse pas : elle signifierait que nous avons échoué tous les deux, moi dans mon rôle et toi dans ta mission.*

*— J'ai la nette impression que l'intelligence artificielle manipule les fureteurs pour attirer la résistance dans un piège.*

*— C'est également mon avis.*

— Dans combien de temps débutent les opérations ? demanda Rohel.

— Dans l'immédiat, répondit Lahipha d'un air farouche. Le repas est servi, il faut le manger.

*— J'ai besoin de quelques minutes pour ressouder l'os de ma hanche.*

— Laissez-nous une heure, une heure seulement. Et à propos de repas, je mangerais bien quelque chose.

Lahipha consulta ses seconds du regard puis acquiesça d'un mouvement de menton.

— Il ne sera pas dit que la résistance humaine aura manqué d'humanité. On vous apportera de quoi vous restaurer. Nous reviendrons vous chercher dans une heure. Pas une minute de plus.

La tenture se referma sur les larges épaules de Zelmo, dernier des résistants à sortir de la pièce.

*

Une trentaine de cabines, abritant chacune une vingtaine de membres, s'élancèrent en même temps sur le réseau du télephe. C'était la troisième et dernière vague de départs, celle dont les objectifs étaient les ateliers d'analyse/recyclage. Les deux précédentes avaient déposé, en divers points stratégiques de Techno-Babûlon, des groupes armés de bombes à propagation lumineuse et de coupe-circuits automatiques.

Le Vioter et Emna avaient été embarqués dans la même cabine que Lahipha et avaient pris place sur l'une des deux banquettes passagers. Grâce à son cristal, la gyne ne se ressentait absolument plus de sa blessure à la hanche, mais elle avait feint de boiter et de tirer la jambe pour ne pas éveiller l'attention. Avant de prendre le repas léger servi par les résistants, ils s'étaient aimés avec fureur sur le lit de la chambre. Les ongles et les dents de la jeune femme avaient laissé des marques cuisantes sur la peau de Rohel. Il avait tenté de récupérer au passage une arme dans les arsenaux des sous-sols, mais il avait dû y renoncer à son projet, la vigilance de leurs hôtes ne s'étant relâchée à aucun moment.

La cabine grimpait le long d'un câble vertical et prenait peu à peu de la vitesse. Elle n'était pas mue par un moteur mais par les câbles eux-mêmes, conducteurs d'une énergie qui mettait en branle les mécanismes des poulies. Sans le grincement des réas sur les câbles rouillés, elle se serait déplacée aussi silencieusement qu'une araignée sur son fil.

Trois astres diurnes brillaient d'un éclat flamboyant au-dessus des toits étagés et leurs rayons, qui transperçaient la vitre de pilotage, diffusaient une chaleur étouffante à l'intérieur du compartiment. Certains immeubles et reliefs étaient recouverts par l'ombre grandissante du rempart métallique et d'autres par un léger voile rouge. Plus un nuage ne paressait dans la voûte céleste tendue d'un voile mordoré.

Le Vioter aperçut des androïdes disséminés dans les rues de la cité. Leur immobilité, qui contrastait de manière saisissante avec le grouillement des rats, le renforça dans l'idée que Mékhane avait préparé une nasse à l'intention de ses opposants anthropes.

— Vos fureteurs ne se trompent jamais ?

Il avait parlé d'une voix forte pour dominer le grincement des réas. Les passagers de la cabine se tournèrent à l'unisson dans sa direction. Le pilote lui-même quitta pendant quelques secondes des yeux le tableau de bord pour lui décocher un regard mi-interrogateur mi-courroucé.

Une moue méprisante déforma les lèvres rainurées de Lahipha.

— Nos circuits espions sont fiables à cent pour cent.

— La confiance est une arme à double tranchant.

Lahipha fronça les sourcils et les deux plis verticaux qui se creusèrent au milieu de son front accentuèrent la sévérité de ses traits.

— Nous combattons l'intelligence artificielle depuis des siècles…

— Une durée qui soulève justement des doutes sur l'efficacité de vos méthodes, insista Rohel.

En dépit de la pénombre du compartiment, il décela nettement la crispation des visages des résistants, assis sur les banquettes ou à même le plancher, effleurés par la lumière pourpre des astres diurnes. La main de Lahipha vola instinctivement vers la poche latérale de sa combinaison et ses doigts agrippèrent la crosse de son vibreur.

— Nous sommes des combattants de la cause humaine ! gronda-t-elle entre ses lèvres pincées. Et nous n'avons pas de leçon à recevoir de la part d'un allié des sorcières gynes.

Arrivée en haut du câble ascensionnel, la cabine s'engagea dans le labyrinthe du télephe, tendu au-dessus de Techno-Babûlon comme une toile anarchique et géante. Les autres sphères empruntaient des itinéraires différents, programmés par les cerveaux électroniques de la résistance pour les amener toutes en même temps à destination.

— *Nous devons leur fausser compagnie avant d'être arrivés devant les ateliers.*

Emna avait raison : devant les portes des ateliers, il leur serait difficile, voire impossible, de tromper la vigilance des résistants. De même ils n'auraient pas la possibilité de se réfugier à l'intérieur des bâtiments car les capteurs de Mékhane se mettraient aussitôt en action et les cribleraient d'ondes meurtrières. Il leur fallait prendre la fuite au cours du transfert téléphérique, pendant que la résistance était éparpillée dans les cabines et qu'ils restaient hors de portée de l'intelligence artificielle (même si les hommes-machines disposés dans les rues de la cité pouvaient à tout moment se transformer en adversaires redoutables). Le Vioter s'était placé de manière à pouvoir observer la double perspective offerte par la vitre de pilotage et l'embrasure de la porte entrebâillée du compartiment. Il jetait de fréquents coups d'œil au-dessus de l'épaule du pilote, essayant de devancer du regard le trajet suivi par la cabine et de saisir la moindre opportunité de sauter par la porte. De temps à autre la sphère se rapprochait du toit ou de la terrasse d'un immeuble, mais elle ne les frôlait pas d'assez près pour qu'ils puissent tenter leur chance.

Il n'avait pas besoin de prévenir Emna de ses intentions : elle utilisait tout son potentiel télépathique pour rester en contact permanent avec lui et se tenir informée de ses moindres réflexions, de ses moindres pensées. Elle se tenait prête à bondir en sa compagnie au moment où il le déciderait. Elle avait lu dans son esprit qu'il était habitué à affronter ce genre de situation depuis plus de six ans, depuis qu'il avait quitté son monde natal et s'était élancé vers la lointaine

galaxie d'Orginn. Elle y lisait également la souffrance permanente qu'engendrait en lui la séparation avec la féelle Saphyr et, bien que l'omniprésence de celle qu'elle considérait comme sa rivale la maintînt dans les affres de la jalousie, elle regrettait d'avoir exercé une pression affective sur lui, elle regrettait d'avoir obéi à cette volonté malsaine – anthropique – d'assiéger une citadelle déjà conquise. D'autant qu'il lui avait ouvert tout grand son cœur, qu'il avait accepté de lui faire don d'une partie de lui-même, qu'il éprouvait pour elle une affection sincère bien qu'éphémère.

Sa dépouille mortelle lui serait bientôt retirée, qu'elle fût dépecée par Mékhane ou qu'elle franchît l'ultime passage temporel.

Elle n'avait pas eu besoin de se glisser dans l'esprit de Rohel pour prendre conscience de l'authenticité de ses sentiments lorsqu'ils s'étaient aimés sur la rugueuse paillasse des sous-sols de la résistance humaine : elle avait ressenti de la tendresse dans chacun de ses baisers, dans chacune de ses caresses, dans chacun de ses gestes. Il l'avait aimée, elle et non une femme lointaine à travers elle. Une plénitude infinie l'avait envahie et elle avait accepté son destin sans se révolter. Elle s'était rendu compte qu'elle n'était pas seulement dépositaire des souvenirs de sa mère et de quelques informations implantées par le gynécal, mais de l'ensemble de la mémoire du peuple des gynes. Elle était l'aboutissement du grand rêve de ses mères et de ses sœurs, la dernière gyne, la femme chargée de conduire l'anthrope du monde extérieur à l'orée du pays où reposait Lucifal, l'épée de lumière.

Les gynes avaient gagné le dernier espace-temps dans le but réel – mais inconscient – de préparer la venue de l'homme qui incarnait l'espoir de toutes les humanités des étoiles. L'intrusion inattendue des soldats noirs les avait contraintes à précipiter les choses. C'était de justesse qu'elles avaient pu épargner Emnaëlle – son véritable nom, mais la vieille Fraoud, à qui elle l'avait inconsciemment suggéré, l'avait transformé en Emna, plus court et plus pratique –, la nouveau-née désignée par la vision de naissance, et l'envoyer dans le monde extérieur à la rencontre de Rohel.

Le nom de Cirphaë éveillait désormais des souvenirs précis dans son esprit : c'était une prêtresse de la Babûlon primitive, une femme accusée d'avoir bu le sang des centaines d'hommes qu'elle avait attirés sur sa couche, et condamnée à périr sur le bûcher.

Mais la légende prétendait qu'une averse subite et rageuse avait éteint les flammes et que ses partisans, des anthropes ensorcelés, avaient exploité la confusion pour la libérer et installer une jeune femme innocente à sa place. Cirphaë et ses partisans s'étaient réfugiés dans le labyrinthe des espaces-temps où ils avaient découvert Lucifal, l'épée de lumière abandonnée par les dieux primitifs.

Les accompagnateurs de la prêtresse s'étaient entre-tués pour la possession de Lucifal et les rares survivants avaient été réduits en cendres dès qu'ils avaient tenté de s'emparer de l'épée. Seule Cirphaë était parvenue à se saisir de l'arme fabuleuse et, forte de la puissance inouïe qu'elle lui procurait, elle avait projeté de se venger de la terrible humiliation que lui avaient fait subir les Babûloniens. Elle était retournée sur ses pas, avait semé la terreur dans la cité, assassiné des milliards d'hommes, de femmes et d'enfants, provoqué de gigantesques incendies, ne laissant derrière elle que des ruines et des cendres. Puis, ses méfaits accomplis, elle s'était retirée dans un pays situé de l'autre côté du temps. Toujours selon la légende inscrite dans la mémoire d'Emna, les dieux primitifs avaient conçu de la compassion pour les humains et avaient séparé Babûlon en espaces-temps délimités par des murailles naturelles et reliés les uns aux autres par des passages temporels. Ces limites étaient destinées à dresser le plus grand nombre possible d'obstacles entre l'ancienne prêtresse et ses victimes, mais nombreux avaient été ceux qui s'étaient lancés sur les traces de Lucifal, avaient trouvé les entrées des passages et s'étaient répandus dans les différents espaces-temps. Ces événements s'étaient déroulés trois mille ans avant les guerres babûloniennes.

Cirphaë résidait au-delà du pays des gynes, et cette proximité n'était probablement pas fortuite, les visions des gynes les ayant poussées à établir une première ligne de défense contre les éventuelles incursions de l'enchanteresse. L'apparition des soldats noirs annonçait-elle une nouvelle offensive de Cirphaë contre les mondes humains ? Avait-elle un lien avec les êtres venus des trous noirs qui hantaient l'esprit de Rohel ? Emna songea avec amertume qu'elle ne recevrait peut-être jamais la réponse à ses interrogations.

— *Maintenant !*

Elle avait perdu pendant quelques minutes le fil des pensées de Rohel. Elle jeta un bref regard dans sa direction, le vit prêt à bondir vers l'embrasure.

— *Maintenant !*

Une violente décharge d'adrénaline l'électrisa. Elle rencontra les pires difficultés à extraire les bonnes informations dans l'esprit de son compagnon.

La cabine progressait au beau milieu du réseau du télephe. Elle ne distingua aucun immeuble, aucun relief. Mais sa peur ne l'empêcha pas de se lever en même temps que Rohel, de se ruer vers la porte et de se lancer sans hésitation dans le vide.

Plus de trois secondes furent nécessaires aux résistants, tétanisés, pour se rendre compte que leurs deux passagers, des pions essentiels dans l'ultime bataille qu'ils se promettaient de livrer à l'intelligence

artificielle, venaient tout à coup de vider la banquette et de sauter de la cabine suspendue plus de cent cinquante mètres au-dessus du sol.

— Nom de Dieu ! glapit Lahipha.

Elle fut la plus prompte à se relever et à se ruer vers la porte. La cabine avait déjà franchi plusieurs dizaines de mètres depuis que la gyne et son compagnon avaient disparu. Ils avaient agi avec une telle soudaineté, une telle promptitude, un tel synchronisme, qu'ils avaient laissé les autres passagers sans réaction.

— Arrête cette putain de cabine ! hurla Lahipha à l'adresse du pilote.

Elle dégaina son vibreur à ondes mortelles. Elle fut obligée de se tordre le cou et de prendre des risques insensés pour entrevoir les deux corps qui tombaient en chute libre dans le lointain.

Elle se dit alors que ces deux fous avaient décidé de se suicider plutôt que de servir la grande cause humaine. Les réas des poulies, bloquées par le frein manuel, émirent un crissement lugubre sur le câble rouillé du télephe.

# CHAPITRE XII

Durant une fraction de seconde, Le Vioter douta d'avoir choisi le bon moment.

Quelques instants plus tôt, il avait aperçu la forme sombre d'une autre cabine qui fusait sur un câble à la fois perpendiculaire et inférieur à celui auquel ils étaient suspendus, et il avait estimé que les deux sphères, qui évoluaient à peu près à la même vitesse, passeraient l'une au-dessus de l'autre une poignée de secondes plus tard. Il avait en outre remarqué que le câble emprunté par la cabine inférieure surplombait la terrasse d'un immeuble sur toute sa largeur avant de rejoindre plus loin un aiguillage en forme d'étoile.

Il n'avait pas eu le temps de réfléchir très longtemps – et c'était sans doute mieux ainsi, la réflexion inhibant le plus souvent la détermination. Il avait averti intérieurement Emna et ils s'étaient élancés dans le même mouvement à l'instant précis où il avait pris sa décision.

Il sentait la présence de la gyne au-dessus de lui. Il avait perdu la deuxième cabine de vue, il ne distinguait que la ligne sombre et oscillante du câble. Au second plan, il apercevait le ruban sombre et courbe d'une rue, les taches noires et brunes d'un îlot de végétation, les vagues grouillantes et grises des rats. Il percevait les grincements horripilants des poulies sur les câbles.

Des images défilèrent en accéléré sur l'écran de son esprit, une ronde de visages familiers ou ennemis, le résumé d'une existence consacrée à la guerre sous toutes ses formes, à la manipulation, à la trahison, à l'assassinat, au sabotage, à la destruction… Il avait été un membre actif du Jahad, un agent chargé de préparer l'avènement de l'Église d'Orginn sur les mondes qui ne ployaient pas encore sous son

joug… En dérobant le Mentral, il avait accompli la première étape du grand dessein des Garloups, des êtres autrement redoutables que les fanatiques du Chêne Vénérable… La mort était probablement la solution la plus enviable, ou la moins effrayante, ce qui revenait au même…

*— La cabine…*

Une forme sombre jaillit sous lui dans un grincement. Surpris, il n'eut pas le réflexe de passer les bras devant lui et il s'écrasa de tout son poids sur une surface métallique. Ébranlée par le choc, la cabine commença à gîter, mais cette embardée soudaine n'empêcha pas Emna de se recevoir à son tour sur le toit arrondi. L'impact lui coupa le souffle et d'effroyables pointes de douleur lui transpercèrent la poitrine. À demi étourdie, elle eut le réflexe instinctif d'agripper l'axe d'une poulie et de s'y accrocher de toutes ses forces. Des pans déchirés de sa robe flottèrent au-dessus de sa nuque. La pointe du cristal, enfoui dans une poche intérieure, s'enfonça profondément dans son plexus solaire. La cabine continua de se diriger à grande vitesse vers le toit de l'immeuble puis les réas se bloquèrent dans un crissement d'agonie et, secouée de hoquets, surmontée d'un somptueux panache d'étincelles, elle ralentit sensiblement l'allure.

Rivé à une excroissance métallique, Le Vioter comprit que le pilote tentait d'immobiliser la sphère avant qu'elle n'atteigne le toit de l'immeuble, qui n'était plus maintenant distant que d'une vingtaine de mètres. Ce faisant, il facilita involontairement la tâche des fuyards car, entraînée par sa propre inertie, la cabine acheva sa course précisément au-dessus de la terrasse.

Rohel se redressa sans perdre une seconde, sauta, se reçut en souplesse trois mètres plus bas et amortit dans ses bras la chute d'Emna. Elle éprouvait toujours autant de difficulté à reprendre son souffle. De fines aiguilles lui lacéraient la poitrine à chaque inspiration. Des rigoles tièdes sinuaient sur son ventre, imbibaient et alourdissaient le tissu de sa robe. Elle serra les dents pour ne pas défaillir lorsqu'elle posa le pied sur le tapis de cailloux noirs.

Le Vioter la prit par la main et l'entraîna immédiatement vers la cage de l'escalier extérieur.

Des hurlements dominaient maintenant les grincements des réas sur les câbles du réseau. Lahipha, accroupie près de la porte, exhortait les passagers de la cabine immobilisée au-dessus du toit à se lancer à la poursuite des fugitifs. Elle ponctuait ses glapissements de salves d'ondes qui venaient percuter et pulvériser les cailloux. Elle avait compris, un peu tard, que le suicide de la gyne et de son compagnon était une tentative d'évasion. Les opérations s'étaient déroulées à une telle vitesse qu'elle avait été prise de court. Elle avait présumé qu'ils se tiendraient tranquilles tant qu'ils se promèneraient une centaine de

mètres au-dessus du sol, une estimation plausible, raisonnable, qui avait entraîné un coupable relâchement de vigilance de sa part. La gyne et l'anthrope du monde extérieur ne s'étaient pas adressé la parole, et pourtant ils avaient agi avec un synchronisme parfait, comme régis par un cerveau commun.

La communication par la pensée, un pouvoir qu'on attribuait traditionnellement aux gynes, n'était donc pas un mythe. Lahipha enrageait d'avoir été piégée au-dessus du vide, réduite à l'impuissance. Les silhouettes des fugitifs avaient disparu dans la cage de l'escalier et les résistants de la deuxième cabine, qui n'entendaient probablement pas ses ordres, n'avaient pas encore sauté sur le toit. Elle fut embrasée par une nouvelle flambée de colère à l'idée que les deux pions essentiels de l'ultime bataille contre l'intelligence artificielle étaient sur le point de leur filer entre les doigts.

Emna peinait de plus en plus pour suivre Le Vioter. Elle perdait son sang en abondance, mais ils percevaient les cris des résistants lancés à leurs trousses et ne pouvaient s'arrêter pour lui confectionner un pansement de fortune. La douleur, vive, intolérable, montait de sa poitrine et lui irradiait tout le corps. À chacune de ses inspirations elle avait l'impression qu'une lance chauffée à blanc s'enfonçait dans ses poumons.

Des déjections jonchaient les marches métalliques de l'escalier tournant, mais les rats se rassemblaient sur les paliers où ils formaient des mosaïques grises et mouvantes. Rohel devait les écarter à coups de pied pour se frayer un passage. Ils se retournaient avec vivacité, les yeux luisant de fureur, cherchant à mordre la jambe qui passait à portée de museau. L'odeur de sang qui s'exhalait de la robe d'Emna excitait leur agressivité et ils se seraient volontiers jetés sur ces deux humains fourvoyés sur leur territoire pour les dévorer. Le Vioter arracha un pan d'une rampe métallique dont les vis de fixation, rongées par la rouille, cédèrent sans résistance. À l'aide de ce bâton improvisé, il frappa les rongeurs les plus hardis et les offrit à la voracité de leurs congénères. La vitesse à laquelle ils mirent les cadavres en pièces donna à Emna un regain d'énergie : leurs redoutables incisives et leurs griffes n'étaient guère préférables aux instruments de dépeçage de Mékhane.

L'escalier débouchait sur une ruelle qui s'enfonçait entre deux rangées d'immeubles et dans laquelle ils s'engagèrent sans hésitation. Ils parcoururent plusieurs centaines de mètres au pas de course jusqu'à ce qu'Emna, exténuée, s'arrête et s'appuie contre un mur.

— *J'ai mal… Je n'en peux plus…*

Rohel observa la venelle, toujours déserte. Les résistants n'étaient pas encore parvenus en bas de l'escalier. Il repéra une porte défoncée

à quelques pas de là, légèrement en contrebas, disparaissant sous un entrelacs de lierre noir et donnant vraisemblablement sur les sous-sols ou les caves d'un bâtiment. Sans relâcher son segment de rampe métallique, il glissa le plus délicatement possible le bras sous l'aisselle d'Emna. Ils longèrent la ruelle sur une vingtaine de mètres, obliquèrent sur la droite, descendirent un court escalier aux marches étroites et usées, traversèrent une courette couverte de mousse brune et gluante. Des bruits de cavalcade et des glapissements retentirent derrière eux. Il dégagea rapidement le passage et poussa Emna devant lui avant de s'introduire à son tour dans une pièce sombre et imprégnée d'une suffocante odeur de décomposition.

Entre les branches, il aperçut les silhouettes des résistants qui, l'arme au poing, fonçaient vers l'autre extrémité de la ruelle. Un instant, il craignit qu'ils ne repèrent les traces de sang abandonnées par la jeune femme mais, saisis par l'exaltation de la traque, ils oubliaient de prêter attention à ce genre de détail. Le Vioter comprenait à présent les raisons pour lesquelles ils n'avaient jamais pris d'avantage décisif sur Mékhane. Ils passèrent l'un après l'autre à quelques pas du buisson de lierre. Lorsqu'ils se furent éloignés, le silence retomba sur les lieux.

Par chance, les rats n'avaient pas investi ce local à demi enterré, sans doute parce qu'ils n'y avaient rien trouvé à ronger. L'odeur de décomposition provenait de plantes rachitiques et subtilement lumineuses qui dispensaient un éclairage diffus, une végétation photogénique qui s'apparentait à celle qui poussait dans les sous-sols de la résistance.

— *J'ai mal…*

Emna s'était allongée sur le sol de terre battue et les corolles pourpres qui maculaient sa robe ne cessaient de s'élargir. Le Vioter se pencha sur elle et, partant de l'échancrure, incisa le tissu aussi délicatement que possible, lui dénuda peu à peu la poitrine et examina ses blessures. La pointe du cristal avait transpercé la peau de la jeune femme juste à l'endroit du plexus solaire. Il retira la pierre fichée profondément dans la chair, déchira un autre pan de la robe, le glissa sous le dos d'Emna et le noua de manière à juguler le flot de sang qui s'écoulait de la plaie. Puis il humecta de salive un autre bout de tissu et nettoya les multiples lésions qui sillonnaient la peau tendre et délicate des seins de la jeune femme.

— Sers-toi de ton cristal, murmura-t-il en lui effleurant tendrement le front.

Elle rouvrit les yeux et le fixa d'un air suppliant. La souffrance déformait ses traits mais n'altérait pas sa beauté.

— *Je n'ai plus l'énergie suffisante… Fais-le à ma place…*

— Je suis un homme du monde extérieur. Je n'ai aucune idée de

la manière d'utiliser le cristal des gynes.

La tache s'élargissait rapidement sur le bandage de fortune.

— *Je te l'enseignerai… Si tu n'apprends pas maintenant, tu ne pourras pas non plus franchir la dernière porte de Babûlon… Surmonter l'épreuve de la mort gynique… Prends la pierre, Rohel. Elle est imprégnée de moi et je suis imprégnée de toi…*

Il hocha lentement la tête et s'empara du cristal rougi par le sang de la gyne. La lumière des plantes photogènes se réfléchissait sur les rares facettes encore immaculées.

— *Retire le bandage et pose-le sur la blessure, la pointe vers mon cœur…*

— Tu as déjà perdu trop de sang.

— *Obéis sans discuter.*

Il dénoua le pan de tissu et dégagea la plaie. Le sang giclait par saccades avec une telle force qu'il ne pouvait se coaguler. Il plaça la pierre au centre de l'entaille, tellement large et profonde qu'elle s'y immergea presque entièrement.

— *Les formules de guérison… Prononce-les intérieurement…*

Des suites de syllabes s'élevèrent dans son for intérieur. Il lui sembla reconnaître certains mots de la langue des gynes, cette même langue qu'il avait employée de manière purement phonétique devant les Acutans. Il s'appliqua à répéter les formules à plusieurs reprises en respectant les intonations.

— *Contacte ta nature féminine, Rohel… Pense à la femme qui vit en toi… Éveille-toi à la compassion, à l'intériorité…*

Les exhortations d'Emna provoquèrent une grande confusion dans son esprit, mais il se garda de protester et tenta de comprendre ce qu'elle cherchait à lui inspirer. Il se remémora l'enseignement de Phao Tan-Tré, établit le lien entre les suggestions de la jeune femme et la notion des énergies fondamentales, Yon et Yaïn. Yon était toujours présente dans Yaïn et réciproquement. La domination apparente de l'une n'était qu'un leurre, une illusion, car l'autre, même si elle restait imperceptible, se déployait dans des proportions identiques. Et, toujours selon Phao Tan-Tré, c'était cet équilibre sans cesse en mouvement qui engendrait la tension créatrice et constituait l'essence même de la vie. N'était-ce pas le désir profond d'être réuni à son double féminin, à son énergie cachée, qui poussait Rohel à rejoindre Saphyr ? N'était-ce pas dans le but d'être réuni à lui-même et de jouir enfin de la plénitude de son être ?

Il prit soudain conscience que Saphyr, bien qu'elle fût experte dans l'art du chant extatique, ne lui donnerait pas le bonheur qu'il poursuivait. Ils pourraient s'entraider dans leur quête respective, mais que l'un fasse peser sur l'autre la responsabilité de son bien-être les conduirait dans l'impasse, comme les centaines de couples qu'il avait

rencontrés au cours de ses pérégrinations.

La femme qui vit en toi… La femme n'était pas en l'occurrence un être sexué, mais un principe énergétique. Il lâcha toutes les prises et s'immergea dans un océan de silence où les pensées n'étaient plus que des vaguelettes qui s'évanouissaient à la surface. Il perdit peu à peu toute notion d'espace et de temps… Elle était là, l'énergie qui sous-tendait toute chose, la face cachée de toute création… Elle était là, sa femme secrète, sa source d'éternité… Elle était là, son âme… Il flottait dans l'être, dans un bain d'euphorie, dans une mer d'énergie pure, dépourvue d'intention, vigilante… Alors les formules de guérison des gynes s'élevèrent comme des chants de vie et vinrent mourir sur ses lèvres closes. Le cristal s'emplit d'une lumière intense, enflamma le sang qui continuait de s'écouler de la blessure d'Emna.

Rohel vit les bords de l'incision se rapprocher l'un de l'autre, expulser la pierre hors de la plaie et se refermer comme deux murailles liquides. Les chairs se reformèrent en accéléré, la trame des muscles, du derme et de l'épiderme se reconstitua et bientôt, outre les taches de sang, il ne resta comme témoignage de la blessure qu'un sillon légèrement plus clair sur la peau. De même les seins de la jeune femme avaient recouvré leur aspect lisse et soyeux.

— *Tu as réussi…*

Emna paraissait encore fatiguée mais toute trace de souffrance avait déserté son visage. Elle saisit le cristal posé sur son ventre, le nettoya à l'aide d'un pan de sa robe. La lumière des plantes photogènes se réfléchit à l'infini sur ses facettes de nouveau brillantes.

— *Il nous faut trouver cette cour et en finir… En finir…*

— *En finir ?*

— *Accomplir ce qui doit être accompli.*

— Ne bougez pas ! hurla une voix.

Le rideau de lierre s'ouvrit dans un craquement et livra passage à un résistant, un homme à la face burinée et à la chevelure poivre et sel. Le Vioter voulut s'emparer du bout de rampe qui gisait sur la terre battue mais le nouvel arrivant pressa la détente de son vibreur à canon long et expédia une onde à quelques centimètres de sa main.

— On ne bouge pas, j'ai dit !

Il s'avança vers les deux fugitifs. Un voile trouble glissa sur ses yeux lorsqu'ils se posèrent sur la poitrine dénudée d'Emna. Ses lèvres minces et sèches s'étirèrent en un sourire de triomphe.

— J'ai bien fait de revenir sur mes pas ! Il m'avait semblé que la gyne était blessée et je me suis dit que vous n'aviez pas pu aller bien loin. J'en ai parlé au responsable de cabine, mais il n'a pas voulu m'écouter. Le crétin ! C'est moi qui prendrai sa place lorsque je vous ramènerai à Lahipha.

Il s'approcha d'Emna et lui effleura la poitrine de la pointe du

canon de son arme. La chaleur du métal soutira une grimace à la gyne. Les braises de désir qui couvaient dans le regard sombre de cet homme lui rappelèrent les lueurs de démence dansant dans les yeux exorbités du forgeron Rachaï. Anthropes ils étaient, anthropes ils resteraient, gouvernés par leurs instincts, par leurs désirs, par leurs pulsions.

— Beau brin de fille ! Gyne ou pas, je lui ferais bien son…

Rohel avait instantanément mis à profit le court moment d'inattention du résistant. Il avait regroupé ses jambes et les avait détendues comme un ressort dans le bas-ventre de son adversaire qui, déséquilibré, fut violemment projeté contre le mur. Il s'affaissa sur le dos mais il eut le réflexe de se retourner en touchant la terre battue et de presser en continu la détente de son vibreur. Les ondes scintillantes criblèrent le plafond, le lierre et les murs. Le Vioter se précipita sur Emna et la maintint plaquée au sol.

Puis, ne voulant pas laisser au résistant le temps de reprendre ses esprits, il s'empara du segment de la rampe, se releva et fondit sur lui en louvoyant. Une onde lui frôla l'épaule et l'autre le cou, mais il réussit à opérer la jonction sans être touché et frappa aussitôt d'estoc. La pointe acérée de la rampe se ficha dans la gorge de son adversaire. Rohel ne commit pas l'erreur de relâcher trop tôt le manche de son arme improvisée. Il continua de l'enfoncer jusqu'à ce qu'un lugubre gargouillis s'échappe de la gorge entrouverte du résistant et que sa tête retombe lourdement sur sa poitrine. Ne jamais laisser un souffle de vie à un adversaire armé, un principe de base des combattants d'Antiter. Le corps du résistant bascula vers l'avant, comme entraîné par le poids de sa tête.

Emna attendit quelques minutes avant d'entrer en communication avec son compagnon. La violence du combat avait abandonné dans son esprit des éclats bruts qui la blessaient. La promptitude avec laquelle Rohel était passé de l'énergie gynique à l'énergie anthropique, de l'ineffable douceur de l'être à la terrible intensité de l'action, l'emplissait d'admiration et d'effroi. Le cadavre du résistant achevait de se vider de son sang dans un hideux borborygme.

Le Vioter récupéra le vibreur et vérifia la jauge du réservoir magnétique situé dans la crosse.

*— Gyne et anthrope… Tu as les deux aspects en toi… Tu es bien celui qu'attendaient les fondatrices… L'être humain choisi pour arracher Lucifal des mains de l'enchanteresse Cirphaë…*

— Cirphaë ? Lucifal ? Tu as donc retrouvé la mémoire ?

Elle acquiesça d'un mouvement de tête. Elle n'éprouvait plus aucune douleur mais elle se sentait encore trop faible pour se relever.

*— Il y a très longtemps de cela, bien avant les guerres babûloniennes, Cirphaë a dérobé l'épée de lumière et semé la désolation dans Babûlon*

*avant de se retirer dans une contrée située au-delà du temps. Ce n'est qu'après son départ que les dieux primitifs, dans le but de protéger les humains, créèrent les espaces-temps, les barrières naturelles qui les délimitent et les passages qui les relient… Leur intention était de créer un labyrinthe spatio-temporel pour égarer définitivement l'enchanteresse.*

— La grande chute d'eau…

— *Entre autres… La barrière de cristal fait également partie de ces murailles naturelles… Les humains se sont répandus dans les espaces-temps et ont bâti leurs propres remparts à l'issue des guerres babûloniennes. Outre la répression dont elles faisaient l'objet, l'autre raison, la principale peut-être, pour laquelle les gynes se sont retirées de l'autre côté de la barrière de cristal était d'empêcher Cirphaë de franchir la lisière de son royaume. Elles n'ont pas seulement fui les persécutions, elles ont, à leur manière, préservé l'avenir de l'humanité en préparant ta venue. Et c'est à moi, Emnaëlle, qu'elles ont confié la mission de te guider à travers ce dédale et de te conduire jusqu'à l'orée du pays de Cirphaë.*

— Et les soldats noirs ? D'où viennent-ils ?

Elle haussa les épaules.

— *Rien ne laissait prévoir leur intrusion. Ils ne sont apparus dans aucune vision, comme s'ils n'appartenaient pas à ce plan d'existence…*

— Babûlon n'a-t-elle pas été fondée afin d'empêcher des races non humaines, des envahisseurs du futur, de se répandre sur les mondes humains ?

— *Les premiers Babûloniens assuraient qu'on ne pourrait les vaincre qu'en restant unis, soudés… Vois ce qu'est devenu leur grand rêve fraternel : une mosaïque de peuples et de civilisations antagonistes. Ces envahisseurs du futur ne sont peut-être que les reflets de nos propres turpitudes.*

*

Ils se dirigèrent vers la gigantesque muraille métallique derrière laquelle deux des trois astres diurnes s'étaient abîmés. Un voile franchement pourpre recouvrait le ciel et teintait de rouille les bâtiments, la végétation et les rues environnantes.

Les incessantes allées et venues des cabines du télephe montraient que la résistance humaine battait le rappel de ses troupes disséminées pour organiser les recherches. Les mouvements et les cris aigus des rats renseignaient Rohel sur la présence éventuelle de résistants dans les rues adjacentes. D'un geste de la main, il faisait signe à Emna de se plaquer contre un mur et de rester immobile. Les événements, les formes, les sons glissaient sur elle comme des songes. Elle n'avait plus la capacité de se concentrer sur les pensées de Rohel, elle consacrait toute son énergie à suivre son allure. Les pans de sa robe rafistolée à

la hâte ne dissimulaient pratiquement rien de sa poitrine. De temps à autre, elle écartait d'un geste indolent les mèches de sa chevelure collées par la sueur et le sang. Les souvenirs de sa mère n'étaient plus maintenant que de vagues réminiscences, d'improbables images qui s'évanouissaient aussitôt qu'elles remontaient à la surface de son esprit. Elle jetait des regards anxieux autour d'elle, se demandant si elle aurait la force d'atteindre la courette ou même la lucidité de reconnaître l'endroit où s'était matérialisée sa mère.

Les rues, les places, les croisements se ressemblaient et n'évoquaient rien en elle. Les rats se montraient de plus en plus audacieux, comme si l'avènement du crépuscule les avertissait qu'il leur fallait absolument trouver de quoi se nourrir avant la tombée de la nuit. Ils jaillissaient en bandes des passerelles, des cours, des cages d'escalier, des immeubles défoncés. Leur agressivité obligea Rohel à en coucher quelques-uns en joue et à presser la détente de son vibreur. À peine les ondes les touchaient-elles qu'ils étaient engloutis sous des vagues grises et déchiquetés par les dents de leurs congénères.

Le Vioter s'étonna de ne rencontrer aucun homme-machine. Les androïdes semblaient avoir déserté les lieux, et pourtant, du haut de la cabine, il avait cru remarquer qu'ils se pressaient en grand nombre dans les rues de la cité. Cette absence, pour étrange qu'elle fût, arrangeait plutôt leurs affaires dans la mesure où il n'avait à se préoccuper que des résistants. Or ces derniers, accoutumés à combattre Mékhane et ses robots, négligeaient les précautions élémentaires qui s'appliquaient aux adversaires humains. Faisant davantage de raffut qu'une bande d'ivrognes, ils s'interpellaient, s'invectivaient, lâchaient des rafales rageuses sur les rats, claquaient des semelles sur les dalles de béton. Dès lors, il suffisait à Rohel et à Emna d'emprunter des ruelles parallèles, d'attendre tranquillement que leurs poursuivants se soient éloignés pour continuer leur chemin et de veiller à ne pas être repérés par les pilotes ou les passagers des cabines qui glissaient en grinçant sur les câbles du télephe.

Ils arrivèrent bientôt au pied de la muraille métallique. Exténuée, découragée, Emna se laissa tomber sur une énorme pierre. L'obscurité, sournoise, se déployait autour des reliefs, autour des buissons photogènes dont les feuilles et les fruits s'emplissaient d'une faible lumière blanche, autour des immeubles, autour des monticules de gravats et des poutrelles métalliques gisant dans l'herbe. La paroi lisse, d'une couleur bronze, ne s'ornait d'aucune trace de rouille, d'aucune éraflure. Elle avait résisté à l'usure du temps bien mieux que Techno-Babûlon, probablement parce que ses concepteurs avaient inclus des matériaux inoxydables dans l'alliage qui avait servi à son érection.

Emna laissa errer son regard sur les environs. Elle vit d'abord un petit immeuble à demi effondré, une passerelle dont une extrémité

pendait dans le vide, d'autres bâtiments reliés les uns aux autres par des rues suspendues… Une palissade grise qui entourait un terrain vague attira son attention.

Elle se releva et se dirigea à pas lents vers la clôture de planches. Elle croyait se rappeler que sa mère entrevoyait une palissade du même genre pendant que les trois anthropes la violaient, lui volaient son intégrité de gyne. Une coïncidence, sans doute, car une palissade était par définition une clôture provisoire et, à la faveur des décalages temporels, cela faisait plusieurs siècles qu'elles avaient traversé Techno-Babûlon. En outre il semblait à Emna que les souvenirs de sa mère ne situaient pas la courette au pied du rempart métallique mais quelques centaines de mètres plus loin. Cependant elle était irrésistiblement attirée par cet endroit, envahie par l'impression très nette d'avoir déjà vécu cette scène, d'être déjà passée par là.

— Tu as trouvé l'entrée du passage ? demanda Le Vioter.

Parcourue de frissons, elle ne répondit pas et entreprit de faire le tour de la palissade. Elle s'aperçut que les planches étaient dures, comme neuves, et que les clous n'avaient pas subi l'attaque de la rouille. La clôture avait été placée là depuis peu de temps.

Mais par qui ? Et dans quel but ?

Deux planches avaient été descellées de l'autre côté. Elle les souleva et se glissa à l'intérieur d'un terrain vague mangé par les ronces et les mauvaises herbes.

Elle reconnut immédiatement la courette où elle était passée des siècles plus tôt en compagnie de sa mère. Il ne s'agissait pas d'une identification visuelle, formelle, car l'environnement avait changé, mais d'une certitude intérieure, d'un appel profond de son être. Elle percevait le chuchotement étrange et envoûtant du dernier passage temporel, de la mort cristalline. Elle fut traversée de sensations contradictoires, d'une joie indicible et d'une immense tristesse. Elle pivota sur elle-même et revint sur ses pas dans l'intention d'aller chercher Rohel.

Elle aperçut alors des centaines de silhouettes massées dans le fond de la cour. Des centaines d'hommes-machines.

## CHAPITRE XIII

Le Vioter ressentit dans sa propre chair l'intensité de la frayeur d'Emna. Il débloqua le cran de sûreté du vibreur, rejoignit la palissade en quelques bonds, s'engouffra à son tour dans l'ouverture formée par les deux planches descellées et pénétra dans le terrain vague.

Tétanisée, Emna faisait face à un bataillon fort de plusieurs centaines d'hommes-machines, regroupés en ordre parfait sur un côté de l'espace délimité par la clôture. Il s'approcha de la jeune femme et, même s'il savait que son vibreur ne suffirait pas à contenir une attaque massive des robots à forme humaine, il maintint son arme braquée sur les androïdes, pour l'instant immobiles.

Emna lui lança un regard éperdu, terrorisé.

— Nous sommes à l'entrée du passage ? demanda-t-il.

Elle cligna des yeux en signe d'acquiescement.

Le Vioter comprenait maintenant pourquoi ils n'avaient pas croisé d'hommes-machines lors de leur traversée de Techno-Babûlon. L'intelligence artificielle avait eu l'habileté de retirer ses troupes des rues de la cité, de ce labyrinthe qui offrait de nombreuses possibilités de refuge aux fuyards, et de les rassembler aux endroits stratégiques.

Les rayons rasants des deux astres couchants teintaient de rouge les faces impassibles et les électrobâtons des androïdes. Des hurlements lointains déchiraient de temps à autre le silence crépusculaire.

— On dirait que tu n'es pas la seule à avoir retrouvé la mémoire, murmura Rohel.

— Mékhane ne peut tolérer des éléments inconnus dans sa structure. Facteur de risque non quantifiable. Présentez-vous.

La voix synthétique s'était élevée du groupe des hommes-

machines. Des grondements retentirent dans le lointain.

— *Essaie de gagner du temps. Je dois te préparer à la mort cristalline…*

Le Vioter s'avança de deux pas et déclara d'une voix forte :

— Je suis Rohel Le Vioter, princeps de la planète Antiter, l'un des deux derniers représentants du peuple de la Genèse. Je dois passer de l'autre côté du rempart de cristal afin de me rendre dans le pays de Cirphaë et de lui reprendre Lucifal, l'épée de lumière. Cette femme est Emnaëlle, une gyne chargée de me guider dans le labyrinthe spatio-temporel de Babûlon.

En dépit des grondements qui s'amplifiaient, il discerna les grésillements qui semblaient se transmettre comme des chuchotements d'un homme-machine à l'autre.

— Présentation insuffisante. Antiter, princeps et Genèse sont des notions inconnues, illogiques.

— Antiter est une planète d'un système à un soleil de la Seizième Voie Galactica, précisa Le Vioter. Le princeps est le chef suprême du peuple de la Genèse, le peuple considéré comme le creuset de toutes les humanités.

Il leva les yeux et vit des milliers de points noirs qui se déployaient sur le velours empourpré du ciel. Mékhane lançait maintenant ses forces aériennes, ses aérobots, au-dessus des résistants dispersés dans les rues de Techno-Babûlon. Les événements ne s'étaient pas déroulés conformément à ses prévisions mais elle avait immédiatement tiré parti de l'évasion de la gyne et de son complice. Ses probabilités l'avaient informée qu'ils chercheraient à se rendre à l'entrée du dernier passage temporel. L'intelligence artificielle avait décidé de ne pas les contrarier dans ce projet. Elle avait programmé le repli de ses hommes-machines, en avait rassemblé une partie à l'entrée des ateliers et une partie à l'orée du passage qui donnait sur le monde des gynes. Ensuite elle avait patiemment attendu que les résistants s'éparpillent dans la ville – faisant preuve en la circonstance d'une rare imprudence – pour ordonner à ses aérobots de les exterminer.

Les vrombissements des moteurs, le fracas des explosions et le staccato des vibreurs composaient un fond sonore assourdissant. Des éclairs éblouissants zébrèrent la pénombre naissante et la brise colporta d'âcres odeurs de brûlé.

— Lucifal est un illogisme, le fruit de l'inconscient collectif humain. Un désir non exprimé de puissance, un fantasme de pouvoir. Aucune existence prouvée, réelle.

— C'est pour m'en assurer que je dois franchir le rempart de cristal, répliqua Rohel.

— Motivation incohérente. Expression anthrope correspondante : courir après une chimère.

— Je suis une entité souveraine et je n’ai de compte à rendre à personne sur les motifs de mes actes.

Le vacarme grandissant l’avait contraint à hausser le ton.

— Erreur. La présence de deux entités souveraines dans un espace-temps est un illogisme, un facteur aggravant d’incertitude. Mékhane est la seule entité souveraine de Techno-Babûlon.

Des vagues de frémissements parcoururent les hommes-machines tel un champ de céréales agité par le vent. Les escadres des aérobots couvraient à présent le ciel par milliers et lâchaient des bombes à propagation lumineuse dont les souffles successifs effondraient les bâtiments comme de vulgaires châteaux de cartes.

Sa terreur des hommes-machines provoquait une telle confusion dans l’esprit d’Emna qu’elle ne parvenait pas à se remémorer les formules préparatoires à la mort cristalline, ces formules élaborées par les fondatrices et implantées dans la mémoire profonde des gynes, génération après génération. Le cristal avait refermé les plaies de la jeune femme mais n’avait pas remplacé le sang perdu et elle se sentait aussi faible qu’une nouveau-née… Aussi faible que dans les bras de sa mère quelques siècles plus tôt…

Elle allait mourir, perdre définitivement son enveloppe corporelle, et cette perspective la glaçait d’épouvante. Le cristal ne réunirait pas son corps et son âme de l’autre côté du rempart, parce qu’elle ne disposait que d’une pierre et qu’elle destinait cette pierre à l’usage de Rohel, l’anthrope venu du monde extérieur. Il avait eu raison quelques heures plus tôt en affirmant que la cause des gynes exigeait aussi de terribles sacrifices. Elle détacha son regard des hommes-machines et observa le cristal qui étincelait dans le creux de sa main : il était originaire de cet espace-temps, comme toutes les pierres gardées dans une salle secrète du gynécal. Une vision avait révélé aux fondatrices l’emplacement des précieux minéraux et l’étendue de leur pouvoir. Cette découverte leur avait permis de se réfugier dans le dernier Babûlon, de fuir les persécutions des anthropes, de dresser un nouveau rempart, un rempart invisible, mental, à la frontière du royaume de l’enchanteresse Cirphaë.

— Explication requise : avez-vous un lien avec les êtres mentaux qui se promènent dans les couloirs temporels ? fit la voix synthétique.

— Des êtres mentaux ? s’étonna Le Vioter.

— La résistance humaine leur donne le nom d’ombres ou de fantômes. D’après l’analyse effectuée sur la chaîne 23 de l’atelier VII-B, ils apparaissent sous le nom de soldats noirs dans l’esprit de la gyne Emnaëlle.

— Ils sont passés récemment ?

— Récemment est un concept illogique à Babûlon. Ils n’ont rien contre Mékhane et ses soldats mais ils vouent aux anthropes un

ressentiment appelé haine. Ils se sont répandus dans les autres espaces-temps pour massacrer les humains, accomplir le travail des hommes-machines. Mékhane n'a plus besoin d'entretenir la palissade qui marque l'entrée du couloir temporel ni de percer le secret des gynes. Dans vingt jours selon les statistiques, il ne restera plus un seul être humain dans Babûlon… dans moins de neuf mois, plus un seul être humain sur les mondes environnants… dans trois siècles, plus un seul être humain dans l'univers…

Le Vioter s'abstint de répliquer qu'Emna et lui avaient traversé des espaces-temps dans des temps futurs et qu'ils y avaient rencontré des êtres humains.

— Les futurs ne sont pas figés, dit la voix synthétique, comme si l'intelligence artificielle n'avait rien perdu de son raisonnement. Ils se modifient au fur et à mesure que des changements sont apportés aux événements passés ou présents. Logique babûlonienne. Nécessité d'anéantir tous les anthropes pour maîtriser l'ensemble des paramètres passés et présents. Impossibilité de vous laisser en vie : votre vie représente un facteur d'incertitude très important.

— Vos prévisions ne tiennent pas compte des gynes…

— Les probabilités estiment que le peuple des gynes a été, est, sera entièrement anéanti par les êtres mentaux. Mékhane n'aura plus qu'à éliminer les soldats noirs pour régner en maîtresse absolue sur l'univers. Vous êtes les derniers facteurs d'incertitude, les dernières portes humaines.

Les paroles de l'intelligence artificielle produisirent un double effet sur Emna. La confirmation de l'extermination de ses mères et de ses sœurs l'envahit d'un froid glacial, le froid annonciateur de la mort, mais elle prit conscience que tout reposait désormais sur ses épaules et, galvanisée, elle se concentra pour se remémorer les ultimes rites.

Elle se plaça derrière Rohel et dirigea l'extrémité taillée en pointe de sa pierre vers la muraille métallique, vers les astres couchants. L'entrée du couloir se découpa en filigrane au milieu du terrain vague.

*— Est-ce que tu vois la porte ?*

Il acquiesça d'un bref hochement de tête. Il distinguait un arc de lumière dont la consistance évoquait le gardien de lumière du rempart de granit de la Petite-Babûlon.

*— Contacte ta nature féminine, ta nature de gyne, comme tout à l'heure, et approche-toi lentement de la porte… Lorsque tu seras arrivé devant le seuil, tu prendras le cristal, tu prononceras intérieurement la formule et tu continueras d'avancer…*

*— Et toi ?*

*— Ne te soucie pas de moi… Je tiendrai mon rôle jusqu'au bout. Je t'aimerai au-delà des apparences, au-delà du temps. Je vivrai à travers toi pour l'éternité.*

*— Tu parles comme quelqu'un qui a décidé de mourir…*

*— Je parle comme une créature qui s'efface, comme un rêve qui s'estompe…*

*— Je refuse ton sacrifice. Tu affirmais tout à l'heure qu'une cause qui exige un sacrifice humain n'est pas une cause juste.*

*— Il faut croire que les gynes ne sont pas humaines. Cesse de protester maintenant. Mékhane peut nous abattre à tout moment. Emporte-moi dans ton cœur aussi loin que tu le pourras.*

Elle lui enfonça la pointe de son cristal dans les reins pour l'inviter à se mettre en marche. Il comprit qu'elle exécutait des consignes implantées dans sa mémoire profonde et qu'aucun argument ne pourrait infléchir sa volonté. Dès lors il progressa à pas lents en direction de la bouche de lumière et s'efforça de contacter sa nature secrète, de retrouver l'état de ravissement qu'il avait expérimenté quelques instants plus tôt dans la cave de l'immeuble.

— Mouvement illogique. Restez immobiles ou reprise des tirs.

Il s'arrêta mais la pointe cristalline lui griffa le dos et l'incita à repartir. Il effectua ses mouvements au ralenti, tentant de donner le change à l'intelligence artificielle qui pouvait à tout moment faire pleuvoir sur eux un déluge de feu.

— Immobilité ou reprise des tirs, gronda la voix synthétique.

Déjà les escadres les plus proches des aérobots, instantanément reprogrammés, convergeaient au-dessus du terrain vague et les planches de la palissade vibraient sous les déflagrations des bombes. Les corolles lumineuses s'épanouissaient sur le ciel assombri et se conjuguaient aux vacarmes des explosions pour donner l'impression que l'apocalypse se déchaînait sur Techno-Babûlon. Les hommes-machines des premiers rangs s'ébranlèrent et s'avancèrent de leur pas pesant en direction de Rohel et d'Emna.

Le Vioter perdit soudain le contact avec le cristal. Il jeta un rapide coup d'œil par-dessus son épaule et se rendit compte qu'Emna était restée en arrière. Sa terreur profonde des hommes-machines, les créatures autrefois conçues par les anthropes pour débusquer et exterminer les gynes, avait repris le dessus.

La porte de lumière n'était plus qu'à quelques pas mais ses contours commençaient à s'estomper, comme effacés par la frayeur d'Emna. Une bombe explosa de l'autre côté de la palissade. La première vague lumineuse enflamma une dizaine de planches, la deuxième les pulvérisa, la troisième souffla les mauvaises herbes sur plus de trente mètres carrés, la quatrième lécha quelques androïdes des premiers rangs, réduisit leurs uniformes en cendres et provoqua des courts-circuits dans leurs conducteurs internes. Des flammes noires s'échappèrent de leur peau noircie, de leurs narines, de leurs orbites oculaires, de leur abdomen éventré. Certain d'entre eux se pétrifièrent

mais d’autres continuèrent de progresser en émettant des sifflements ou des crépitements alarmants.

— Ressaisis-toi ! hurla Le Vioter.

Mais Emna ne bougeait pas, tétanisée, comme déconnectée. Elle le fixait sans le voir, et son cristal qui pendait au bout de son bras pointait maintenant vers le sol.

Il la gifla à toute volée, une fois, deux fois, trois fois. Les joues blêmes de la gyne s’empourprèrent et des étincelles s’allumèrent dans ses yeux noirs. Elle écarta le rideau de ses cheveux, se frotta machinalement la joue, leva de nouveau le cristal vers la porte.

*— Place-toi devant moi. Vite. Nous n’avons presque plus de temps. Je ne faiblirai plus.*

Elle riva son regard à la porte de lumière, oublia les silhouettes mouvantes des hommes-machines, les rugissements des aérobots, les lueurs livides des bombes, les éclats fulgurants des rayons.

— Comportement illogique. Tir immédiat.

Des canons à ondes se dressèrent tout autour d’eux, pivotèrent dans des claquements secs, crachèrent leurs lignes rectilignes et scintillantes.

Parvenu sur le seuil de la porte, Rohel ressentit l’appel du passage temporel, un courant imperceptible qui semblait aspirer son âme.

*— Le cristal… Prends le cristal…*

Il lança le bras en arrière, chercha à tâtons la main d’Emna et s’empara de la pierre. Il ne voulait pas se retourner, de peur de croiser le regard de la jeune femme, d’être assailli par les remords, conscient qu’ils ne se reverraient plus, que le rempart de cristal les séparerait à tout jamais. Un invisible bouclier neutralisait les ondes des canons et les propagations lumineuses des bombes.

— Illogisme, glapit Mékhane. Aucune protection apparente.

Les hommes-machines accélérèrent subitement l’allure. Les probabilités de l’intelligence artificielle penchaient désormais pour une attaque massive et rapide des androïdes car, de toute évidence, les ondes et les bombes n’étaient pas de taille à lutter contre les pouvoirs des magiciennes gynes.

La porte du dernier passage brillait d’un vif éclat sur le fond d’obscurité naissante.

*— Je t’aime…*

La pensée d’Emna s’acheva en une succession de syllabes que Rohel prononça intérieurement. Une chaleur intense se répandit dans le cristal qu’il tenait entre le pouce et l’index. Il entrevit d’ultimes fleurs lumineuses sur le velours étoilé du ciel, d’ultimes traits enflammés qui dessinaient de fugaces figures géométriques.

*— Je t’aime…*

L’espace d’une fraction de seconde, il ressentit tout ce que

ressentait Emna, tout ce qu'avait ressenti la mère d'Emna. Souffrance, plaisir, désespoir, douleur, joie… Regrets… regrets… La mémoire intégrale du peuple des gynes… Elles avaient toujours vécu dans le remords, dans un terrible sentiment d'échec… Elles s'étaient séparées de leurs frères anthropes parce qu'elles n'étaient pas parvenues à les élever à la dignité d'hommes… Elles n'avaient pas eu d'autre choix que de s'enfuir de l'autre côté du rempart de cristal… Elles, les mères, les magiciennes, elles avaient perdu leur place dans Babûlon et elles avaient permis à la guerre de s'installer… Qu'avaient-elles fait de leur don de compassion ? Elles s'étaient exprimées par le mépris, par le conflit. Elles étaient censées protéger les espaces-temps de Babûlon contre une éventuelle agression de Cirphaë la prêtresse maudite, la première des gynes, la détentrice de Lucifal, mais cette activité n'était qu'un prétexte, un leurre, un voile jeté sur leur culpabilité… Elles avaient tenté de réparer leur faute en confiant à la dernière d'entre elles l'anthrope venu des lointaines étoiles…

*— Nos mères n'ont pas su aimer les anthropes, mais j'ai su t'aimer, racheter leur faute…*

Le lien télépathique se rompit et il plongea dans un gouffre infini et froid.

*

Il flotta dans un état semi-conscient pendant un temps qu'il aurait été incapable d'évaluer. Tantôt il avait l'impression que son âme était sortie de son corps et s'envolait vers un monde immatériel, tantôt il lui semblait que son enveloppe corporelle se restructurait autour de son principe vital. Sa mémoire lui était restituée par bribes, sans cohérence ni chronologie. Il revivait des scènes de sa petite enfance à Néopolis, la capitale d'Antiter, de ses missions pour le compte du Jahad, de ses étreintes avec la féelle Saphyr… Une sensation dominait, l'enveloppait comme une ombre omniprésente et intolérable, la souffrance générée par le dépouillement de l'âme, par l'abandon de sa souveraineté humaine, une souffrance identique à celle qu'il avait ressentie dans le premier passage temporel mais multipliée par dix, par cent, par mille…

Il remontait le couloir infiniment neutre et froid de la mort. Il n'était qu'un anthrope, un être gouverné par ses instincts, plus proche de l'animal que de l'homme. Il avait caressé le grand rêve des gynes, ce rêve qui s'était effacé en même temps qu'Emna. Il revit le doux visage de sa mère, dame Almia. Elle lui souriait, lui parlait d'une voix douce, lui fredonnait une comptine enfantine. Il se raccrocha au souvenir de dame Almia comme Emna s'était raccrochée à la mémoire de sa mère pour renouer avec le fil de son existence. Il but le lait de sa

tendresse et se recentra autour de sa douceur. Le non-être ne pourrait pas le dissoudre tant qu'il serait entouré de l'amour de dame Almia. Tel était le pouvoir des mères, le pouvoir des gynes…

L'énergie Yaïn.

*

Il reprit conscience allongé sur un sol dur et lisse. Il resta un moment immobile, recroquevillé sur lui-même, enroulé autour de sa douleur. Il déplia précautionneusement ses doigts crispés sur la pierre d'Emna. Les rayons ardents d'un astre bleuté lui réchauffaient la nuque et le dos. Un silence paisible régnait sur les lieux.

Il rouvrit les yeux et releva la tête. Il vit d'abord le rempart de cristal, une impressionnante muraille translucide qui, comme la chute d'eau, comme le rempart de granit, comme la paroi métallique de Techno-Babûlon, culminait à plus de trois cents mètres de hauteur et couvrait tout l'horizon. La lumière de l'astre la parait d'un halo légèrement bleuté et la parsemait de somptueuses rosaces turquoise ou mauves. Une telle merveille ne pouvait être l'œuvre des hommes, même avec l'appui d'une technologie sophistiquée.

Il se redressa et esquissa quelques pas. De petites pointes de douleur subsistaient çà et là, mais elles s'évanouissaient progressivement. Derrière lui, au-delà d'un plateau désertique, s'étendait une forêt touffue, sombre. Il ne distingua aucune trace de civilisation, aucune ville, aucune habitation, se demanda s'il s'était réveillé du bon côté de la muraille.

À cet instant il aperçut un oiseau aux plumes multicolores et au bec noir qui volait dans sa direction. Le gracieux petit volatile plana un moment au-dessus de lui avant de se poser sur son épaule.

— Le rempart de cristal a réuni ton corps et ton âme, Rohel.

Le Vioter eut besoin de quelques minutes pour se rendre compte que la voix, une voix féminine, chaude, sensuelle, avait jailli du petit bec noir. Il crut qu'il allait se réveiller en sursaut dans une chambre quelconque.

— Cet oiseau est un capteur d'âme, un exécutant fidèle de la volonté des morts. Il me prête provisoirement son corps pour que je puisse entrer en contact avec toi. Je suis Emnaëlle et je ne voulais pas te quitter sans que tu entendes le son de ma voix.

Rohel décela des éclats déchirants de tristesse dans les paroles prononcées par le bec noir.

— Mon âme n'a plus de corps pour l'accueillir et s'en ira bientôt rejoindre l'âme de mes sœurs et de mes mères.

— Je tiendrai parole, murmura Le Vioter. Je te ferai une place dans mon cœur et je t'emmènerai avec moi.

— La place est prise par celle qui t'attend. Je serai une facette de l'amour que tu lui portes. Cela me suffira.

L'oiseau battit des ailes et voleta au-dessus de sa tête.

— Tu es arrivé dans le pays des gynes, Rohel. Elles ont été exterminées par les soldats noirs il y a deux cents ans de cela. Il ne reste rien de leur… de notre civilisation. La forêt a tout recouvert. La mémoire de ma mère, la mémoire de mon peuple disparaîtront à jamais avec moi.

— Les soldats noirs ? Qui sont-ils ?

— Ils sont de la même nature que les êtres issus des trous noirs : des pensées de haine et de culpabilité matérialisées par le rempart de cristal, des pensées de destruction engendrées par la scission des gynes.

— Les Garloups sont de simples pensées ?

L'oiseau capteur d'âme prit de la hauteur et se maintint deux mètres au-dessus de Rohel.

— L'homme n'a aucune idée du pouvoir de ses pensées. Constructrices ou destructrices, elles sont toutes créatrices. Rien n'est gratuit dans l'univers.

— Et Mékhane ? Et la résistance humaine ?

— L'intelligence artificielle a fini par gagner la guerre mais elle a été étouffée par la végétation, son plus redoutable adversaire. Une nouvelle civilisation se développe de chaque côté de la grande chute d'eau. Les anthropes ont inventé un système pour franchir la cataracte : les navaques.

— Ta mère est morte depuis longtemps et, pourtant, elle a utilisé les navaques.

— Les paradoxes temporels de Babûlon…

— Que dois-je faire du cristal ?

— Abandonne-le ici. Il ne te sera d'aucune utilité dans ton affrontement avec Cirphaë. Est-ce que ma voix t'a plu ?

Il laissa tomber la pierre et, avec un large sourire, fixa l'oiseau dont la frêle silhouette se découpait sur le fond de ciel bleu.

— Elle est fidèle à ta beauté.

— Elle ne vaut sans doute pas la voix de la féelle Saphyr, mais l'oiseau-capteur a exécuté ma volonté. Suis son vol du regard, il t'indiquera la direction du royaume de Cirphaë. Va en paix : mon sacrifice était l'ultime don des gynes à l'humanité. Adieu, Rohel Le Vioter.

Longtemps après que l'oiseau eut disparu, il marcha vers l'astre bleu du levant et s'enfonça dans la forêt profonde. Il ne se retourna pas une seule fois. Il s'arrêta lorsque la nuit fut tombée et s'aperçut que le vent continuait de colporter la voix d'Emnaëlle, la dernière

gyne.

Fragment de l'*Encyclopédie des mondes recensés*

# CHAPITRE PREMIER

Les friselis des frondaisons sous la brise et les ululements lointains des chouettes-grillottes ne parvenaient pas à troubler le silence tendu qui régnait sur la clairière des assemblées. Sang-du-Ciel, l'astre du couchant, s'abîmait derrière les chênes géants dans un somptueux déploiement de rosaces et de stries pourpres.

Refoulant leur curiosité, les Djolls, hommes, femmes et enfants, baissaient la tête et gardaient les yeux rivés sur le bout de leurs chaussures ou sur leurs pieds nus. Le moment aurait été mal choisi d'attirer l'attention des samans, regroupés en demi-cercle devant l'immense statue de Cirphaë, taillée à même le tronc d'un hêtre à feuilles translucides. C'était le jour de la désignation, le jour où la cruelle déesse des glaces exigeait le sacrifice d'une famille djoll : les malheureux signalés par les samans, des amis, des cousins éloignés, des frères ou des sœurs peut-être, devraient quitter le village au cœur de la nuit, se diriger vers Œil-du-Matin, l'astre du levant, traverser les steppes arides et gagner le monde des glaces éternelles. Là, métamorphosés en animaux, ils serviraient la déesse aussi longtemps qu'elle le désirerait, puis, lorsqu'elle serait lassée d'eux, elle les transformerait en statues de pierre et leur âme serait prisonnière de la matière pour l'éternité.

Il n'y avait pas d'espoir de rédemption : aucun membre d'une famille sacrifiée n'était revenu de son terrible exil et, lors des veillées, les conteurs évoquaient les abominables souffrances endurées par les âmes pétrifiées. En contrepartie, Cirphaë maintenait le sortilège protecteur qui empêchait les tribus sanguinaires des steppes de s'aventurer dans la forêt et de s'emparer du village des Djolls. Les samans, les ministres du culte cirphaïque, estimaient préférable d'immoler quelques membres de la communauté plutôt que de subir

une attaque massive des tribus des steppes et de risquer l'extermination de leur peuple.

Au milieu de l'assemblée, Till le fromager et son épouse, la douce Ermaline, se jetaient des regards à la fois effrayés et complices. Leurs mains pressaient nerveusement les épaules de leurs trois enfants, Lays, la fille aînée, qui venait tout juste de sortir de l'adolescence pour entrer dans l'âge adulte, Elwen et Braïz, les jumeaux âgés d'une douzaine d'années et dont le caractère espiègle les poussait à commettre d'incessantes farces.

Till le fromager n'avait aucune confiance dans l'impartialité des samans. Il se doutait que les prêtres profitaient du jour de la désignation pour se débarrasser des fidèles qui contestaient leur autorité ou qui affichaient ostensiblement leur mépris des règles samaniques. Or, depuis qu'il avait pris publiquement la défense d'Abalar le cordonnier, accusé de perpétuer les anciennes coutumes djolls et de pactiser avec les élémentaux de la forêt, Till faisait partie de la liste des indésirables. Les samans lui lançaient des regards hostiles lorsqu'il venait à les croiser dans les ruelles du village. Ses anciens amis et les membres de sa belle-famille se détournaient de lui, refusaient de lui adresser la parole, interdisaient à leurs enfants de jouer avec les siens. Son intervention n'avait pas empêché Abalar d'être condamné à mort et, aux yeux de nombreux Djolls, Till le fromager était désormais le complice impuni des inavouables activités du cordonnier, un être abject qui forniquait avec les élémentaux de la forêt au cœur des nuits sans étoiles.

Des femmes bien intentionnées avaient conseillé à Ermaline de quitter le domicile conjugal en compagnie de ses enfants et de s'éloigner au plus vite de son monstre d'époux.

— Mon Till ? Forniquer avec les elfides ? avait-elle répliqué avec une vivacité faussement enjouée. Vous n'y pensez pas ! Le pauvre a bien assez à faire avec moi !

Elle feignait d'en rire, mais au fond d'elle-même elle était rongée par l'inquiétude : les rumeurs qui avaient pris Abalar pour cible – et qui avaient fini par le tuer – étaient le fruit de manœuvres savantes orchestrées par les clans qui cherchaient à étendre leur hégémonie sur le village. Elle comprenait que l'atelier du cordonnier, un atelier prospère qui abritait plus de trente ouvriers, ait pu attiser la convoitise de certains, mais elle s'expliquait difficilement la campagne calomnieuse dont Till faisait l'objet : la production fromagère n'avait ni le prestige ni la rentabilité de la cordonnerie et nombreux étaient ceux que la simple perspective de vivre dans l'âpre odeur des cabrettes laitières suffisait à rebuter. Peut-être ces rumeurs avaient-elles un rapport avec la réputation sulfureuse de la famille de Till, dont le père, Erbrill, passait pour un guérisseur – bien des villageois avaient

bravé la loi samanique pour venir se faire soigner dans l'étable des cabrettes – et dont la mère, Laëline, manipulait les charmes et les envoûtements avec une rare efficacité. Ils avaient été pendus en public alors que Till venait tout juste de fêter ses trois ans et que sa sœur, Nettine, n'avait pas encore atteint ses onze mois. Les enfants des suppliciés avaient été confiés à la garde de Ferk le charpentier. Quelques semaines plus tard, une fièvre maligne avait emporté la fillette. Till se souviendrait toute sa vie du visage de sa petite sœur, posé sur un oreiller couvert de crasse, enfin détendu, enfin apaisé. Elle avait pleuré sans discontinuer pendant plus de vingt jours, poussant des vagissements déchirants, refusant obstinément de s'alimenter, recrachant tout le lait qu'on lui faisait ingurgiter.

À sa majorité, Till avait demandé au conseil samanique la permission de quitter sa famille de tutelle et de reprendre la fromagerie de son père, abandonnée depuis plus de dix-huit ans. Ferk le charpentier s'était opposé avec virulence à cette requête, jugeant que leur pensionnaire n'avait pas encore remboursé sa dette, qu'il leur devait un temps de travail au moins égal à celui qu'il avait passé sous son toit. À l'issue d'une interminable délibération, le conseil avait tranché en faveur de Till mais avait assorti son verdict d'une clause de « fourniture gracieuse à l'intention de Ferk le Charpentier ». Celui-ci s'était gardé de contester la décision bien qu'il s'estimât particulièrement lésé par la sentence (ni lui ni les siens n'aimaient le fromage). Till avait donc réintégré la maison de ses parents, restauré les bâtiments (ses connaissances dans le domaine de la charpenterie lui avaient été fort utiles) et peu à peu constitué son cheptel de cabrettes laitières. Il y avait probablement une bonne part d'hérédité dans le métier de fromager car il avait effectué les gestes ancestraux comme s'il n'avait jamais cessé de les accomplir : la traite des cabrettes, l'ensemencement du lait, le moulage des caillés, l'égouttage, la maturation, l'addition d'herbes aromatiques ou de fruits secs… Ses produits avaient rapidement acquis une excellente renommée et la communauté djoll l'avait de nouveau accepté, lui, le dernier rejeton d'une famille maudite.

Ermaline sentait planer une ombre noire et froide au-dessus de sa famille. Bien que vivant à l'écart de la communauté, Till et les siens avaient eu jusqu'alors des rapports cordiaux avec les villageois. Ermaline et Lays se chargeaient de vendre les fromages que fabriquait Till, assisté de temps à autre des deux garçons. La surveillance du troupeau de cabrettes, la traite quotidienne, l'approvisionnement du fourrage pour l'hiver s'ajoutaient aux différents travaux d'entretien des bâtiments et aux tâches ménagères pour compléter un emploi du temps déjà bien chargé.

Pourquoi avait-il fallu que Till prenne la défense d'Abalar le

cordonnier et rompe ce fragile équilibre ?

Même si elle râlait en surface, même si elle craignait que ses enfants ne soient emportés par la tempête, Ermaline ne pouvait s'empêcher d'éprouver une certaine admiration pour son mari : l'accusation portée contre Abalar était si grossière, si absurde, qu'approuver sa condamnation serait revenu à se rendre complice d'un crime. Till avait eu l'audace de redresser l'échine là où les autres continuaient de ployer sous le joug samanique.

Elle releva la tête et contempla le profil de Lays : sa fille, vêtue d'une simple robe de laine écrue, était devenue une femme magnifique. Elle avait rassemblé ses cheveux dorés en un chignon austère qui mettait en valeur la délicatesse de ses traits. Ses iris bleu pâle – bleu de l'Œil-du-Matin – se posaient sur ses interlocuteurs avec la grâce et la légèreté d'oiseaux capteurs d'âme. Depuis quelque temps, elle avait pris l'habitude de se parer d'une large ceinture d'étoffe, autant pour souligner la finesse de sa taille que l'arrogance de sa poitrine. Elle commençait à jouer de sa séduction, feignant d'ignorer les regards admiratifs des hommes qu'elle s'arrangeait pour provoquer.

Elle serrait Elwen et Braïz contre elle, comme si elle craignait que la sentence des samans n'arrache ses jeunes frères à son affection. Les coups d'œil incessants que leur jetaient les villageois lui caressaient la nuque, le front et les joues, mais elle ne tirait aucun plaisir, aucune vanité de ces regards-là.

La brise colportait maintenant les chuchotements des prêtres, vêtus de longues toges noires brodées de perle-fleurs. Ils prétendaient que Cirphaë venait elle-même leur désigner la famille sacrifiée, mais Till ne croyait pas à une quelconque intervention surnaturelle au cours des rituels samaniques. Il soupçonnait les officiants d'orchestrer toute cette mise en scène dans le seul but de renforcer leur pouvoir sur les Djolls.

Il se risqua à observer la forêt par-dessus son épaule. Entre les troncs torturés des chênes, il distingua les toits de chaume, les planches des façades, enduites d'une substance végétale qui retardait le pourrissement du bois, les portes massives, les pierres lisses des allées, les hautes terrasses d'été, construites à même les branches basses, les jardinets bordés de fleurs aux pétales éclatants, les sources d'eau chaude reliées les unes aux autres par des conduits souterrains.

Un sombre pressentiment envahit le fromager : c'était la dernière fois qu'il contemplait ces images familières, la dernière fois qu'il respirait les senteurs entremêlées du village et de la forêt… À l'idée du sort que les autres réserveraient à ses cabrettes s'il venait à disparaître, son cœur se serra et une rage froide lui pinça les entrailles.

La nuit se déposait maintenant sur les reliefs et l'obscurité se répandait dans la clairière comme le désespoir dans l'esprit de Till. Il observa alors Ermaline à la dérobée et s'aperçut que d'épaisses larmes roulaient sur ses joues. Il regretta amèrement d'avoir entraîné sa tendre femme dans sa probable disgrâce. Elle avait accepté de l'épouser et de partager sa vie en dépit de l'opposition farouche de ses parents. Elle avait quitté la maison familiale le matin même de sa majorité et un saman les avait unis devant l'arbre-statue de Cirphaë (Till n'avait pu s'empêcher d'adresser une silencieuse et brève prière aux élémentaux de la forêt pendant que le prêtre prononçait les paroles rituelles). Ermaline ne lui avait donné que trois enfants, parce que son ventre n'était pas aussi fertile que celui des autres femmes du village, mais la beauté de Lays et la solidité des jumeaux compensaient à merveille cette fécondité parcimonieuse. Après la naissance de leur fille, constatant qu'ils rencontraient des difficultés à lui donner un petit frère ou une petite sœur, ils avaient consulté le saman guérisseur du village. Il leur avait prescrit une potion à base de plantes et de minéraux broyés. Ermaline s'était retrouvée enceinte sept ans plus tard après s'être astreinte à ingurgiter chaque jour l'infecte mixture. Ils avaient décidé d'en rester là, d'une part parce qu'elle ne s'imaginait pas avaler la potion pendant sept années supplémentaires, d'autre part parce qu'ils n'avaient pas établi clairement la relation entre la conception des jumeaux et l'action du remède (Till penchait davantage pour une médiation des élémentaux, des elfides fécondatrices surtout, car il n'avait pas omis de déposer des offrandes sur les autels clandestins du culte élémental). Leur famille n'était peut-être pas la plus fournie du peuple djoll mais elle avait le mérite d'être aimante et unie.

Les samans cessèrent de chuchoter. Quelques membres de l'assistance relevèrent la tête, incapables de contenir plus longtemps leur curiosité. Ils virent les douze prêtres se retourner et se disposer en ligne devant l'arbre-statue. Leurs robes noires se confondaient avec l'obscurité environnante et les ultimes lueurs du jour agonisant effleuraient leurs visages blafards. Le grand saman, reconnaissable à sa longue barbe blanche, leva les bras en un geste solennel et lâcha l'oiseau capteur d'âme qu'il tenait entre ses mains. Le petit volatile au bec noir et aux plumes multicolores battit vigoureusement des ailes, prit de la hauteur et plana un petit moment sur les souffles d'air avant de piquer brusquement sur l'assemblée qu'un murmure d'effroi parcourut.

Cette exploitation des capteurs d'âme ulcérait Till – comme d'ailleurs la plupart des éléments du culte cirphaïque, signe que ses inclinations héréditaires ne se limitaient pas seulement à la fabrication

des fromages. Les capteurs d'âme étaient des messagers d'autant plus fiables qu'ils reproduisaient avec une exactitude étonnante la voix de celles ou ceux qui désiraient communiquer avec un correspondant éloigné : des parents avec leurs enfants perdus dans la forêt, des femmes avec leur mari parti relever les pièges, des amants avec leur maîtresse, des veilleurs avec les responsables de la sécurité… Cependant, les samans avaient réglementé l'utilisation des capteurs d'âme avec une telle sévérité que les villageois avaient peu à peu perdu l'habitude de s'en servir. Ces liens autrefois indispensables de la communauté djoll étaient devenus les simples porte-parole d'une poignée de prêtres et de dirigeants.

Till ne fut pas étonné de voir l'oiseau voler dans sa direction, s'immobiliser et se maintenir au-dessus de sa tête. Lays poussa un cri de désespoir, les yeux d'Elwen et de Braïz s'agrandirent d'horreur. Entre ses cils emperlés de larmes, Ermaline s'aperçut que les traits de ses voisins se détendaient et que leurs regards s'emplissaient à la fois de soulagement et de compassion.

— La déesse Cirphaë a rendu sa sentence, dit l'oiseau avec la voix éraillée du grand saman. Elle continuera de protéger notre village à la condition que lui soient confiés Till le fromager, son épouse Ermaline, sa fille Lays et ses deux fils, Elwen et Braïz.

Le capteur d'âme marqua une pause. Pendant quelques secondes, seuls le bruissement de ses ailes et les sanglots de Lays brisèrent l'irrespirable silence.

— Till et les siens devront quitter le village au cours de la nuit et seront escortés pendant deux jours par dix hommes en armes, reprit l'oiseau. Ils marcheront en direction de l'astre du levant, traverseront les steppes et gagneront le pays des glaces éternelles où la déesse les prendra à son service.

La fin de la déclaration glissa sur Till comme un songe. Il comprit vaguement que sa maison serait détruite, ses biens partagés, son cheptel dispersé… Curieusement il n'en concevait aucune colère, comme si le poids de son hérédité et son attachement viscéral au culte élémental l'avaient depuis toujours destiné à cet exil, comme si le fils d'Erbrill le guérisseur, l'ami des élémentaux, ne pouvait pas finir autrement que dans la peau d'un proscrit. Il éprouvait seulement de la tristesse et de l'amertume pour Ermaline et ses enfants, parce qu'ils ne méritaient pas d'être placés au banc de l'infamie, parce qu'ils n'avaient commis aucune faute (même si les femmes djolls, contrefaites pour la plupart, ressentaient la beauté de Lays comme une injure personnelle, même si les jumeaux avaient effectué tant de farces dans le village qu'ils s'y étaient probablement créé de solides inimitiés).

— Et si je refuse d'accomplir la volonté de la déesse ? cria Till

d'un air de défi.

Ses voisins immédiats, surpris par son éclat, reculèrent d'un pas. Le grand saman ne jugea pas nécessaire d'employer les services de l'oiseau capteur d'âme pour répliquer :

— Toi et les tiens serez pendus sur l'heure ! Et la déesse désignera une nouvelle famille.

Ermaline leva un regard suppliant sur son mari et murmura :

— Obéissons, Till, ou d'autres, des innocents, paieront à notre place.

Le fromager acquiesça d'un hochement de tête. Avec ses yeux globuleux et son nez busqué, Ermaline n'était pas ce qu'on pouvait appeler une belle femme mais il la trouva particulièrement séduisante, désirable, dans la nuit naissante. Ses longs cheveux blonds parsemés de fils blancs formaient comme un fichu clair autour de son visage sillonné de rides. Sa robe de lin, brodée de motifs colorés et resserrée à la taille par une large ceinture de cuir, dissimulait un corps encore ferme et aussi blanc que le lait. Il l'attira doucement contre lui, sentit ses larmes brûlantes humecter sa propre tunique de coton, imprégnée, comme tous ses vêtements, de l'odeur aigre des cabrettes. Elle avait bien essayé, au début de leur vie commune, de combattre cette puanteur à l'aide de savons parfumés ou à coups de rinçages vigoureux dans l'eau claire du torrent, mais elle s'y était peu à peu accoutumée au point qu'elle avait fini par renoncer à cette corvée aussi éreintante qu'inutile.

— Je ne veux pas être transformé en animal ou en pierre, gémit Elwen.

— Nous sommes encore des Djolls, bredouilla Till. Vivants, aimants, unis.

*

Cela faisait quatre jours qu'ils avaient quitté le village et qu'ils marchaient en suivant la direction d'Œil-du-Matin. Les dix hommes d'escorte avaient rebroussé chemin au soir du deuxième jour, ne laissant aux exilés qu'une miche de pain, une cruche d'eau et, dans un trait d'humour probablement involontaire, un fromage de cabrette.

— Il ne vient pas de chez nous ! s'était récriée Lays. Jamais mon père n'aurait accepté qu'un fromage aussi vilain sorte de ses égouttoirs !

Les hommes – certains d'entre eux préféraient oublier qu'ils avaient autrefois été soignés par Erbrill le guérisseur – avaient haussé les épaules et s'étaient éclipsés en silence.

Till avait présumé qu'ils ne rencontreraient aucune difficulté à survivre dans un environnement dont il croyait connaître tous les

secrets. Il n'avait jamais eu l'intention d'obtempérer aux ordres des samans, de traverser les steppes, de gagner le pays des glaces, il avait prévu de poursuivre sa route jusqu'à ce qu'ils soient hors de portée des villageois, puis de défricher la forêt, de construire une maison, d'ensemencer la terre, de capturer des cabrettes sauvages, bref de renouer avec le cours interrompu de leur existence. Il espérait que le temps abolirait le culte de Cirphaë, réconcilierait les Djolls avec les élémentaux et lui permettrait un jour ou l'autre de reprendre sa place dans la communauté.

— Si elle ne reçoit pas son offrande annuelle, Cirphaë cessera de protéger le village et les tribus sanguinaires des steppes extermineront notre peuple ! avait vivement protesté Ermaline à qui il s'était ouvert de son projet.

— Balivernes ! Cirphaë n'est qu'une légende et la désignation une pure invention des samans. Notre peuple, dis-tu… Combien se sont levés pour prendre notre défense ? Où donc se cachaient tes parents, tes frères et tes sœurs au moment de notre départ ? Les Djolls ont-ils définitivement perdu toute fierté, toute dignité ?

— C'est la première fois que tu tiens de tels propos.

Des nuances de reproche avaient imprégné la voix d'Ermaline.

— Je ne voulais pas vous attirer des ennuis, avait plaidé Till d'un ton radouci. Mais maintenant que les ennuis sont arrivés, je n'ai plus besoin de me taire… Je ne tiens pas à ce que vous soyez massacrés par les tribus des steppes. Nous nous établirons dans la forêt, nous bâtirons un nouveau village, nous renouerons avec les élémentaux.

— Avec quel mari pour notre fille ? Avec quelles femmes pour nos fils ?

— Le mari et les femmes que les samans auront l'obligeance de nous envoyer. Il suffira de guetter le passage des familles exilées et de leur proposer de se joindre à nous.

Il avait rapidement dû déchanter : au fur et à mesure qu'ils s'y enfonçaient, la forêt se montrait de plus en plus hostile, de plus en plus touffue. Il se rendait compte qu'elle n'offrait aucune possibilité de culture ou d'essartage, d'autant moins qu'il ne disposait d'aucun outil et que l'ampleur et la difficulté de la tâche avaient de quoi décourager les caractères les mieux trempés. Les buissons d'épines, les lianes gluantes, la mousse et les arbustes parasites régnaient ici en maîtres absolus, étouffaient les chênes, les hêtres et les autres géants séculaires. Impossible de labourer et d'ensemencer un sol aussi sec et rocailleux. Une civilisation digne de ce nom ne pouvait s'établir et se développer sur une terre ingrate. Privée d'eau, de céréales, de légumes, de pain, de bétail, elle serait rapidement condamnée à disparaître, à n'abandonner derrière elle que des ruines prises d'assaut par la lèpre végétale.

Griffés, ensanglantés, affamés, exténués, effrayés, Lays et les jumeaux ne cessaient de gémir et de pleurer. La forêt n'était plus le paysage familier et rassurant de leur enfance, mais un univers agressif, un terrifiant piège végétal dont ils ne sortiraient pas vivants. Braïz était parvenu à soustraire un couteau à la vigilance de l'escorte mais, aussi médiocre chasseur que son père et son frère, il manquait régulièrement les martrins à fourrure jaune qui jaillissaient des buissons et filaient devant lui en poussant des cris aigus.

— De toute façon, nous n'avons rien pour cuire la viande, soupirait Ermaline après chaque tentative infructueuse de son fils.

Ils avaient déjà bu toute l'eau, mangé tout le pain, et même le fromage de cabrette rance. Les rafales d'un vent sec s'immisçaient par les déchirures de leurs vêtements et avivaient le feu de leurs blessures.

— Courage, marmonnait de temps à autre Till. Courage. Les élémentaux ne nous abandonneront pas.

Il prodiguait ses exhortations de manière purement machinale, car, gagné lui-même par le découragement, il commençait à douter de l'existence des êtres de la forêt, des elfides, des lutins, des esprits-fleurs, de toutes ces créatures fabuleuses qui, selon les anciens, avaient cessé de se manifester le jour où les premiers missionnaires de Cirphaë étaient arrivés au village. Abalar le cordonnier avait affirmé à Till que les élémentaux n'étaient pas de simples produits de l'imaginaire djoll, que, bien réels, ils réapparaîtraient lorsque le guerrier venu de l'espace aurait plongé l'épée de lumière dans le cœur de la cruelle déesse des glaces. Ces paroles avaient enflammé l'esprit de Till et l'avaient poussé à prendre en public la défense du cordonnier. Il n'avait pas réfléchi à toutes les implications qu'avait entraînées son intervention. Les samans ne l'avaient certes pas traduit devant le tribunal cirphaïque mais ils avaient sauté sur la première occasion pour se débarrasser de lui et des siens. Il prenait conscience, un peu tard, que les élémentaux n'avaient probablement existé que dans les esprits imaginatifs de son père et d'Abalar le cordonnier, qu'aucun guerrier ne viendrait de l'espace pour plonger l'épée de lumière dans le cœur de Cirphaë, que la déesse elle-même n'était sans doute qu'une invention des prêtres, qu'il avait condamné sa famille à une mort certaine, et le désespoir le submergeait comme une vague noire et froide. Même s'ils parvenaient à échapper au piège de la forêt, ils ne seraient pas tirés d'affaire pour autant : ils devraient affronter les tribus des steppes, réputées pour prolonger pendant des semaines l'agonie de leurs prisonniers.

Il se demanda s'il ne valait pas mieux se laisser tomber sur le tapis de mousse rêche et attendre que la mort vienne les délivrer de leurs tourments, puis l'instinct de survie reprit le dessus, le poussa à avancer, à affronter l'inextricable rideau végétal qui se dressait devant

lui.

Ils débouchèrent sur une clairière naturelle à la tombée de la nuit. Cela faisait quelques minutes que Lays avait perçu le murmure caractéristique d'une source et que, mue par un regain d'énergie, elle pressait ses parents et ses frères de l'aider à en découvrir l'origine.

L'eau, subtilement phosphorescente, jaillissait par saccades d'un promontoire dressé au centre de la clairière et dévalait les flancs creusés des roches avant de s'engouffrer dans les entrailles du sol par d'étroites ouvertures. L'épaisse vapeur et l'âcre odeur qui régnaient sur les lieux ne laissaient planer aucun doute sur sa nature sulfureuse.

— Une source tueuse ! s'exclama Elwen.

Un murmure de désappointement s'échappa de la gorge de Lays : non seulement ils ne pourraient pas étancher leur soif, de plus en plus dévorante, mais ils ne pourraient pas non plus laver leurs blessures et détendre leurs muscles fourbus.

Aucune végétation ne poussait à proximité du promontoire rocheux, preuve de l'extrême toxicité des substances chimiques qui imprégnaient l'eau.

— Restons ici pour la nuit, murmura Till, abattu. Au moins nous n'aurons pas froid…

Ils s'assirent au pied des rochers, veillant à ne pas entrer en contact avec les écoulements fumants. Des larmes silencieuses coulèrent sur les joues d'Ermaline, de Lays et des jumeaux, et Till dut lui-même se contenir pour ne pas donner aux siens le spectacle de sa détresse. Ils sentaient le souffle brûlant de la source sur leurs visages et, même s'ils rencontraient des difficultés grandissantes à respirer, ils ne bougeaient pas, trop affamés, trop las pour envisager de se relever, de s'enfoncer dans le cœur oppressant de la forêt, de se battre à nouveau contre les branches, les lianes, les buissons…

Alors que le ciel assombri se couvrait d'étoiles, ils aperçurent, à l'horizon, une colonne de lumière qui, comme la source d'eau chaude, semblait jaillir du sol et se jeter dans les lointaines nébuleuses.

— Tu avais déjà vu cette lumière, papa ? demanda Lays.

Till ne trouva pas en lui la force de répondre, se contentant de secouer la tête à plusieurs reprises : jamais il n'avait contemplé cette colonne scintillante, même lorsqu'il menait le troupeau de cabrettes sur les hauteurs qui dominaient le village. Elle se trouvait probablement à des centaines de kilomètres de là et pourtant elle brillait d'un éclat puissant, irréel, embrasait tout l'horizon, semblait transmettre son énergie et sa lumière aux lointaines étoiles.

Une voix grave les fit sursauter.

— Je cherche le pays de Cirphaë. Peut-être pouvez-vous me renseigner ?

Saisis d'effroi, ils eurent besoin d'une bonne vingtaine de secondes

pour s'apercevoir qu'elle provenait d'un capteur d'âme qui voletait deux mètres au-dessus d'eux. Le murmure de la source les avait empêchés de discerner le bruissement de ses ailes.

— Je cherche le pays de Cirphaë. Peut-être pouvez-vous me renseigner ? répéta l'oiseau.

Revenu de sa surprise, Till se releva avec lenteur et examina le messager ailé dont les plumes déployées formaient un éventail somptueux. Il avait beau fouiller dans ses souvenirs, il ne reconnaissait pas cette voix, beaucoup plus basse et chaude que celle des hommes djolls.

— Je cherche le pays de Cirphaë. Peut-être pouvez-vous me renseigner ?

Till vit que l'oiseau, n'ayant pas obtenu de réponse à sa question, s'apprêtait à repartir. Le fromager eut la brusque certitude que leur seule chance de survie reposait sur une rencontre avec l'homme qui leur avait adressé cet étrange message.

## CHAPITRE II

Rohel fixait la colonne de lumière qui s'élevait du sol et se perdait dans l'espace infini. Elle émettait un rayonnement comparable à un faisceau laser de plusieurs dizaines de kilomètres de diamètre, empêchant la nuit noire de régner en maîtresse absolue sur la voûte céleste.

Les gémissements du vent et les cris des rapaces prenaient une résonance inquiétante dans le silence nocturne. Un bruissement insolite tira Le Vioter de sa contemplation. Il crut d'abord que l'oiseau capteur d'âme était de retour, puis il aperçut la forme caractéristique et fuyante de l'un de ces rongeurs à fourrure jaune qui pullulaient dans les environs.

Il haussa les épaules et réactiva le feu à l'aide d'un bout de bois. Il avait peu à peu perdu toute notion de temps et il ne savait plus depuis combien de jours il errait dans cette inextricable forêt. Il s'était confectionné une lance rudimentaire, une branche relativement mince et droite dont il avait taillé l'extrémité avec une pierre aux arêtes tranchantes et qu'il avait plongée dans un lit de braises pour la durcir. Il se nourrissait de petits animaux qu'il piégeait la plupart du temps aux abords des points d'eau et de fruits sauvages qui poussaient sur des buissons épineux. Il allumait des feux en frottant deux morceaux de bois jusqu'à ce qu'ils s'embrasent et enflamment les feuilles sèches et les brindilles entassées entre deux grosses pierres.

Selon les indications d'Emna la gyne, il suivait la direction de l'astre bleu du levant. Lorsque celui-ci atteignait son zénith et infléchissait sa trajectoire, il suffisait à Rohel de progresser dans le sens opposé, puis, au moment du premier crépuscule et de l'apparition de l'astre rouge du couchant, de conserver la bonne orientation.

Cependant, comme il n'était pas encore sorti de la forêt, il avait la nette impression de tourner en rond et il se demandait s'il avait raison de se fier à la position des corps célestes. Il s'efforçait de bannir le découragement de son esprit, de résister à la tentation qui l'effleurait de plus en plus souvent de renoncer, de s'asseoir sur un rocher et de rester immobile jusqu'à ce que la mort vienne le chercher. Il percevait parfois un murmure au plus profond de lui, un chant à la fois étrange et familier qui semblait provenir d'un lointain univers. Il prenait alors conscience que les pensées de la féelle Saphyr traversaient l'espace et le temps pour le soutenir et, saisi d'un regain d'énergie, il repartait, se frayait un passage dans la végétation à coups d'épaule et de lance.

Il doutait de l'existence de Lucifal, l'épée légendaire offerte aux humains par des dieux oubliés. Les seuls êtres vivants qu'il rencontrait dans cette forêt étaient ces petits animaux à fourrure jaune qui fournissaient l'essentiel de sa nourriture, quelques serpents noirs, des mammifères arboricoles à l'enveloppe tégumentaire épaisse et molle, des papillons aux couleurs éclatantes, des volatiles au plumage gris rehaussé de cercles argentés. Il lui arrivait parfois de se lancer dans de longs monologues pour libérer l'angoisse et les tensions qui s'accumulaient dans son esprit, mais jamais il ne parvenait à rompre le sentiment de solitude qui le rongeait, qui l'oppressait.

L'apparition du capteur d'âme avait agi comme un baume revigorant. Le Vioter n'avait d'abord prêté qu'une attention distraite à cet oiseau aux plumes multicolores et au bec noir qui volait quelques mètres au-dessus de sa tête, puis il s'était souvenu de l'extraordinaire faculté qu'avaient ces volatiles de mémoriser et de reproduire la voix humaine. Emna la gyne ne s'était-elle pas servie de l'un de ces messagers pour lui adresser d'ultimes paroles depuis les mondes de l'Au-delà ?

Le Vioter s'était immobilisé et avait tendu le bras pour inviter le capteur à venir se poser sur sa main. L'oiseau, plus lourd et plus dense que ne le laissait supposer son apparence, était resté quelques secondes suspendu dans les airs avant d'obtempérer. Ses serres s'étaient plantées dans la paume de Rohel, puis il avait replié les ailes et tiré des paupières noires sur ses yeux.

Une dizaine de minutes plus tard, son bec s'était entrouvert et il s'était mis à parler :

— Es-tu capable de reproduire ma voix ?

Des frissons avaient parcouru la nuque et le dos de Rohel. Non seulement l'oiseau avait prononcé les mots qu'il venait de formuler dans son for intérieur, mais il s'était exprimé avec sa propre voix, avec cette voix qui lui paraissait à la fois étrangère et familière lorsqu'elle provenait d'une source extérieure, d'un enregistrement holo ou d'un synthétiseur vocal par exemple.

— Y a-t-il d'autres êtres humains dans cette forêt ?

Il se rendit instantanément compte de l'inutilité, de la stupidité de sa question. L'oiseau n'était pas capable de répondre mais de reproduire avec autant de fidélité que possible les pensées ou les paroles qu'on lui confiait.

— Y a-t-il d'autres êtres humains dans cette forêt ? avait répété l'oiseau.

— Je cherche le pays de Cirphaë. Peut-être pouvez-vous me renseigner ?

— Je cherche le pays de Cirphaë. Peut-être pouvez-vous me renseigner ? Je cherche le pays de Cirphaë. Peut-être pouvez-vous me renseigner ? Je cherche le pays de Cirphaë…

Le capteur d'âme s'était brusquement envolé et avait disparu dans la lumière empourprée du crépuscule. Le Vioter avait compris les raisons de ce départ précipité lorsqu'il avait aperçu les grands rapaces au cou déplumé qui s'étaient lancés à sa poursuite en poussant des trompettements rauques.

Il avait regretté de ne pas avoir eu la présence d'esprit d'éloigner les prédateurs et de retenir son petit messager car, au cas où ce dernier croiserait la route d'êtres doués de langage et de raison, il leur délivrerait des paroles succinctes, sibyllines, où ne figureraient aucune coordonnée, aucun renseignement exploitables. En plus de vingt jours d'errance dans cette forêt, c'était le premier capteur qui lui rendait visite et la chance ne se représenterait probablement pas de sitôt.

Trois jours et trois nuits s'étaient écoulés depuis cette brève rencontre et il avait peu à peu perdu tout espoir de revoir le capteur d'âme. Même si ce dernier échappait aux serres des rapaces, il ne trouverait personne à qui transmettre son message. Les probabilités d'existence d'êtres évolués dans cette forêt étaient infimes, pour ne pas dire nulles.

Un grondement prolongé et une sensation persistante d'humidité le tirèrent de son sommeil à l'aube du quatrième jour. Le ciel bas délivrait une averse rageuse, violente, et les gouttes aussi lourdes que des pierres hachaient les feuilles de l'arbre sous lequel il s'était allongé. L'eau ruisselait sur la terre, incapable d'absorber les cataractes déversées par les nues, et d'importantes coulées de boue se formaient déjà, charriant des pierres, des cadavres d'animaux, des buissons dont les racines ne résistaient pas à la violence du courant.

Il se releva, ramassa sa lance et tenta d'évaluer la situation. Sa combinaison, détrempée, alourdie, l'entravait dans chacun de ses mouvements. Les cordes de pluie et la pénombre du petit jour se conjuguaient pour rendre la visibilité quasi nulle. Les bourrasques faisaient grincer les spectres sombres et torturés de troncs

environnants et déjà des branches s'affaissaient dans des craquements prolongés.

Le Vioter fouilla le clair-obscur du regard mais il ne distingua rien qui ressemblât de près ou de loin à un abri. Des animaux à fourrure jaune, effrayés, filaient comme des éclairs entre les hautes herbes ployées par la tourmente. Il se demanda pourquoi ces rongeurs, qui vivaient dans des terriers, ne s'étaient pas réfugiés dans les entrailles du sol. Il remarqua qu'ils fuyaient dans la même direction et comprit que leur panique avait quelque chose à voir avec le grondement qui s'amplifiait de seconde en seconde et s'accompagnait de vibrations de plus en plus fortes. Tous sens aux aguets, il tenta de deviner la nature de la menace approchante mais il n'aperçut que les éclaboussures des gouttes sur la terre humide et les ruissellements qui se transformaient en rigoles boueuses. Il décida de se lancer sur les traces des rongeurs car, si leur instinct leur commandait d'abandonner leur logis, c'était qu'ils subodoraient l'imminence d'un cataclysme. Sur tous les mondes recensés, les animaux étaient pourvus de ce mystérieux sixième sens qui les prévenait du danger bien avant les êtres humains.

Il se mit en marche. Il ne progressait pas aussi rapidement qu'il l'aurait souhaité. Il devait éviter les torrents de boue, lutter contre le vent tourbillonnant et esquiver les arbres qui s'effondraient autour de lui. Il s'enfonça jusqu'aux genoux dans une fondrière, se raccrocha à la branche basse et flexible d'un arbuste encore debout, se hissa en force sur un rocher dénudé, perdit l'une de ses chaussures de toile en retirant sa jambe. La terre bougeait comme un océan soulevé par des monstres marins. Les ruissellements n'étaient pas seulement alimentés par les précipitations mais également par les sources qui jaillissaient du sol en de multiples endroits.

Le rocher sur lequel Rohel s'était réfugié oscilla pendant quelques secondes puis fut brutalement arraché de son socle et traîné sur une vingtaine de mètres avant de percuter une souche qui venait à sa rencontre. Déséquilibré, Le Vioter lâcha prise, laissa échapper sa lance, glissa sur la surface grenue, tomba lourdement sur le dos. Le souffle coupé, à demi étourdi par le choc, il n'eut pas le temps de se rétablir sur ses jambes : un courant d'une puissance phénoménale le happa. Il perdit pied et sombra dans le sein d'un élément mi-solide mi-liquide d'une fraîcheur saisissante. Il esquissa des mouvements de bras pour essayer de regagner la surface, mais il se rendit rapidement compte de l'inutilité de ses efforts. De la boue s'infiltra dans ses narines, dans sa gorge, et l'air commença à lui manquer. Il repoussa avec l'énergie du désespoir la panique qui s'emparait de lui et appliqua point par point les techniques de rétention du souffle apprises de son instructeur d'Antiter, Phao Tan-Tré, un maître des énergies fondamentales.

Il s'efforçait de faire refluer lentement le peu d'oxygène qui lui restait dans le bas-ventre, entre le pubis et le nombril, quand il heurta un large tronc de plein fouet. Des éclats de roche et de bois, propulsés par des courants latéraux, lui cinglèrent la tête et le dos, mais il s'astreignit à repousser la douleur, à maintenir sa concentration, à ne pas gaspiller son énergie en gestes superflus. « Le cœur de la tempête est l'abri le plus sûr, disait Phao Tan-Tré. À condition d'être serein devant sa fureur. »

Le Vioter savait que tôt ou tard le courant le projetterait vers la surface et lui permettrait de respirer. Il lui fallait seulement faire preuve de patience, ne pas céder à la peur qui risquait d'entamer ses facultés physiques et mentales. Il ne distinguait pratiquement rien à l'intérieur de la coulée. De temps à autre, des formes sombres passaient non loin de sa tête, comme des bancs de poissons pétrifiés. Ses poumons, transpercés d'aiguilles chauffées à blanc, réclamaient à nouveau de l'air. Il avait l'impression que sa peau se rétractait à la façon d'un papier léché par les flammes. Il jugula un nouvel assaut de panique et s'efforça d'atteindre l'état d'éveil au repos, un état proche de la catalepsie où la physiologie fonctionnait au ralenti mais où l'esprit restait vigilant, lucide. Un grand calme se diffusa peu à peu dans son ventre, dans sa poitrine, dans sa tête, dans ses membres.

Il lui sembla que le courant devenait de plus en plus rapide, de plus en plus violent. Des coups sourds et répétés l'ébranlèrent mais il ne ressentit aucune douleur, comme si ces chocs concernaient un autre corps que le sien. Il resta ainsi immergé pendant un temps qu'il aurait été incapable de déterminer. Le chant ensorcelant de l'eau accentuait sa sensation d'évoluer dans un rêve. Il veilla à ne pas franchir le seuil fatidique au-delà duquel il n'aurait plus la possibilité de revenir. Il focalisa son attention sur le visage de Saphyr, sur les flammes vives et changeantes de ses cheveux couleur d'ambre.

Brusquement, un tourbillon le happa et le propulsa enfin à l'air libre. Une lumière intense frappa ses paupières, des rafales de vent lui cinglèrent les joues et le front. Il expulsa immédiatement la boue de ses narines, de sa gorge, pour prendre une longue inspiration. Il vit qu'il flottait au milieu d'un fleuve jaune et majestueux. Il n'avait aucun effort à faire pour surnager, la puissance du courant suffisait à le maintenir en surface. Gonflé par les trombes, par les sources, par les torrents latéraux qui dévalaient des collines environnantes, l'immense cours creusait un lit de plus en plus large, s'enfonçait dans le cœur de la forêt, dévastait tout sur son passage.

Rohel crut voir une forme mobile et multicolore au-dessus de lui. Il voulut affiner son observation mais une vague le recouvrit et le maintint immergé pendant quelques secondes. Lorsqu'il passa de nouveau la tête hors de l'eau, il ne distingua rien d'autre que des

nuées de feuilles et de branches qui voltigeaient entre les gouttes. Il pensa qu'il avait été victime d'une illusion d'optique, et l'espoir de revoir le capteur d'âme s'évanouit presque en même temps qu'il s'était levé.

Le fleuve de boue s'élargissait encore et le grondement se changeait en un rugissement terrifiant. Les arbres, les souches et les pierres formaient un manteau mouvant de plus en plus dense. Le Vioter se demanda dans quel océan ou dans quelle dépression pouvait se jeter ce flot impétueux et éphémère. Les vagues écumantes, les frondaisons flottantes et le rideau de pluie l'empêchaient de distinguer quoi que ce soit en direction de l'aval, mais le vacarme assourdissant et la sensation de vitesse croissante lui indiquaient qu'il approchait d'une chute.

Il évalua aussitôt sa position par rapport à la berge la plus proche. La puissance des rapides lui interdisait de regagner la terre ferme et ne lui offrait aucun point d'ancrage. Les énormes blocs de pierre auxquels il aurait pu se raccrocher étaient ballottés comme de vulgaires brindilles et s'entrechoquaient au gré des courants. Le passage de l'état d'éveil au repos à celui de veille active réveillait ses multiples contusions, le froid commençait à lui engourdir les mains et les pieds.

Il aperçut soudain, se découpant au-dessus des vagues et des gerbes d'écume, l'arête supérieure et droite d'une muraille rocheuse qui s'étirait sur une largeur de plusieurs kilomètres. Il crut d'abord que le fleuve allait se fracasser contre cette barrière naturelle, mais il ne distinguait pas la brume épaisse que n'aurait pas manqué de produire une telle collision. Il comprit alors que l'eau se précipitait dans un gouffre situé avant l'obstacle.

Il repéra des arêtes de roches à fleur d'eau autour desquelles se formaient des remous. Il ne parvint pas à les agripper car elles étaient glissantes et la violence du courant ne lui laissait pas le temps d'assurer ses prises. Ses jambes, ses hanches, ses épaules, sa nuque choquaient à intervalles réguliers des objets flottants, des écueils. Il avalait désormais autant d'eau que d'air. Le grondement amplifié par le gouffre évoquait le roulement permanent d'un orage.

Il fut soudain projeté vers l'avant avec une telle force qu'il vint percuter de plein fouet le bord opposé de la bétoire. Il crut que son épaule s'était disloquée, que ses côtes avaient éclaté dans le choc. À demi étourdi, il lança son bras valide à la recherche d'une éventuelle prise, mais ses doigts n'effleurèrent que de la matière lisse, insaisissable. Plaqué contre le roc par les incessantes projections d'eau, il ne tombait pas franchement, il glissait le long de la paroi enduite d'une substance épaisse, transparente, visqueuse. Un bref regard en contrebas ne lui permit pas d'apprécier l'importance du gouffre mais il s'agissait probablement d'un aven creusé depuis des siècles par les

ruissellements et qui s'enfonçait très profondément dans les entrailles du sol. Sa bouche étroite, ouverte au pied de la muraille, absorbait avec difficulté le débit du fleuve temporaire. Le courant catapultait les objets les plus légers, les branches, les petites roches, les cadavres d'animaux, contre le bord opposé où, comme Rohel, ils restaient un moment suspendus avant d'être happés par le vide.

Il eut la subite impression que quelqu'un le saisissait par les pieds et le tirait vers le bas. Il savait qu'il ne survivrait pas à cette chute et une tempête de pensées se leva dans son esprit. À l'idée du sort que les Garloups réserveraient à Saphyr s'il ne revenait pas se présenter sur Déviel, son cœur se serra et un accès de révolte l'anima. Surmontant sa douleur, il banda ses muscles et tendit de nouveau la main à la recherche d'une excroissance, d'une fissure. La lumière déclinait rapidement à l'intérieur du gouffre, où le fleuve se transformait en une cascade dense et brutale. La paroi n'offrait aucune faille, aucune rugosité, aucune excroissance.

Ses jambes entrèrent en contact avec une matière friable. Il sut instantanément qu'il n'était pas arrivé au fond du gouffre : non loin de lui des formes sombres continuaient de tomber. Des lanières flexibles lui cinglèrent le bassin, le torse et le visage. Il se rendit compte qu'il traversait la frondaison d'un arbre géant qui avait effectué un mouvement de pivot et s'était bloqué en travers de l'aven. Des rameaux se brisèrent sous son poids, un chicot l'érafla du haut de la cuisse jusqu'à l'aisselle. Ces heurts successifs modifièrent sa trajectoire, le jetèrent d'un côté sur l'autre. Un craquement prolongé domina un instant le fracas de la chute.

Une secousse de forte amplitude parcourut l'arbre, criblé par une pluie de rochers et d'objets divers charriés par le fleuve. Le Vioter se reçut sur une branche épaisse qui fléchit et ralentit sa chute. Il écarta les bras et les jambes pour augmenter la surface de contact et favoriser la décélération. Une douleur fulgurante lui déchira l'épaule mais il serra les dents, refusa de céder au réflexe qui le poussait à se recroqueviller sur lui-même. Chacun des coups qu'il prenait était synonyme de frottement, donc de ralentissement. Tout autour de lui, la boue se pulvérisait en une brume opaque et froide. Son dos et sa nuque percutèrent brutalement quelque chose de dur, une branche maîtresse peut-être. Il eut l'impression de tournoyer dans le vide comme un pantin désarticulé avant de perdre connaissance.

*

Rohel ouvrit doucement les yeux. Un silence profond régnait sur le gouffre, troublé seulement par de lointains clapotis. Une lumière radieuse pénétrait à flots à l'intérieur de l'aven, vêtait les parois d'or

clair mais ne révélait pas le fond de l'excavation, plongé dans une obscurité insondable.

Il prit conscience qu'il était allongé sur une fourche formée par deux branches. Il tourna la tête et regarda vers le haut, un mouvement qui réveilla ses douleurs assoupies. Il vit, au travers des trouées de la frondaison, un pan de ciel azur découpé par la bouche étirée ainsi qu'un fragment de muraille teinté de bleu par les rayons de l'astre du matin. Il estima qu'il avait parcouru une cinquantaine de mètres avant d'être retenu par l'arbre, toujours bloqué en travers du puits. L'écharde qui lui transperçait l'épaule et l'empêchait de remuer le bras était symptomatique d'une fracture de la clavicule. Il n'eut pas besoin de palper les différentes parties de son corps pour savoir que ses autres contusions, aux côtes, à la nuque et aux reins en particulier, ne présentaient pas le même caractère de gravité.

Il recouvra peu à peu l'essentiel de ses facultés mentales et chercha un moyen de se sortir de cette situation. La paroi n'offrait aucune possibilité d'escalade et, de toute façon, il n'aurait eu ni la force ni la volonté de franchir cinquante mètres à la force d'un seul bras. Pour les mêmes raisons, il lui était impossible de descendre au fond du gouffre. Il explora une deuxième fois la bétoire du regard. Le rideau ajouré des ramilles déchiquetées ne lui facilitait guère la tâche. Il pensa pendant quelques secondes que cette faille avait toutes les chances de constituer son tombeau, puis il observa machinalement le pied du tronc et remarqua le haut d'une fissure noire dissimulée par les racines.

Ce n'était peut-être qu'une fêlure superficielle provoquée par le poids de l'arbre, mais il n'entrevoyait aucune autre solution et il n'avait pas grand-chose à perdre à aller l'examiner de plus près.

Le franchissement du tronc lui coûta une énergie folle. La blessure de son épaule le contraignait à compenser, à déplacer sans cesse son centre de gravité, à progresser en position couchée, à choisir ses passages avec soin, à veiller à ne pas glisser sur l'écorce encore imprégnée d'humidité. Chacun de ses mouvements lui arrachait un gémissement mais il s'évertuait à rester tendu vers son objectif, à ne pas disperser son énergie. De temps à autre, un long tremblement agitait l'arbre, comme s'il était sur le point de s'abîmer dans l'aven.

Il dut ensuite se faufiler au travers de l'entrelacs des racines, tâche que la fracture de sa clavicule transformait en véritable supplice, puis écarter les radicelles pour dégager en partie la fissure.

Elle n'avait pas été provoquée par la collision avec l'arbre. Elle était bordée par un léger surplomb sur lequel s'était écrasée la base du tronc, créant un point de fixation et entraînant le mouvement de bascule du géant végétal. Elle s'évasait en son milieu et formait une embouchure ronde qui donnait sur une galerie. Les racines

l’obstruaient partiellement mais, à force de contorsions, Le Vioter parvint à s’introduire à l’intérieur de l’étroit boyau.

L’intensité de l’effort l’avait vidé de ses forces. Il resta un long moment étendu sur le sol inégal et dur du cœur de la roche. Un courant d’air frais lécha son visage ruisselant.

*

La pente de la galerie s’accentuait brutalement. Il aurait été incapable de dire combien de mètres – de kilomètres – il avait parcouru depuis qu’il s’était relevé. Il pouvait désormais se tenir debout mais il rencontrait des difficultés à se camper sur ses jambes flageolantes. Il s’était confectionné une écharpe de fortune à l’aide d’un pan déchiré de sa combinaison. Il devait veiller à esquiver les stalagmites qui se dressaient sur son chemin comme des gardiens vigilants et figés. De temps à autre il franchissait des flaques d’eau peu profondes mais aussi larges que des mares. Il lui semblait que l’air était de plus en plus vif et les ténèbres de moins en moins denses.

Il aperçut une lueur dans le lointain. Saisi d’un regain d’énergie, il pressa l’allure en dépit de la forte déclivité. Quelques minutes plus tard, il sortit de la galerie et déboucha sur un plateau dont la blancheur aveuglante le contraignit à refermer les paupières. Les rayons de l’astre bleu, déjà haut dans le ciel, se fichèrent comme des flèches enflammées sur son visage, sur son cou. Il se souvint qu’il ne lui restait plus qu’une chaussure et s’aperçut que sa combinaison, lacérée en de multiples endroits, ne tenait plus que par quelques fils de sa trame.

Le plateau rocheux était longé d’un côté par la lisière de la forêt et de l’autre par une faille tellement large que Rohel n’en distinguait pas le bord opposé. Il comprit qu’il était arrivé au sommet de la muraille rocheuse qu’il avait entrevue quelques heures plus tôt entre les remous, les gerbes d’écume et les gouttes de pluie.

Le spectacle qu’il découvrit en contrebas le stupéfia : le fleuve de boue avait creusé un sillage phénoménal au milieu de la forêt. Il avait tout détruit sur son passage, arbres, rochers, arrachant même la terre sur une hauteur de plus de dix mètres. Tapissé d’une boue ocre et pratiquement sèche, le ruban rectiligne ressemblait à l’une de ces gigantesques artères urbaines des mondes surpeuplés du système de Car-Ban. Le Vioter distingua dans le lointain les taches jaunes et mobiles de rongeurs qui avaient échappé au cataclysme et venaient avec prudence constater l’étendue des dégâts. Sur les rives, certains arbres s’inclinaient dangereusement et n’attendaient qu’un souffle de vent pour basculer vers le fond du lit. Leurs racines pendaient dans le vide, se recourbaient déjà à la recherche de la terre nourricière.

Il se pencha légèrement vers l'avant, discerna la bouche étroite et étirée de l'aven devant laquelle gisaient des fragments épars de roches et de branches. La promptitude avec laquelle s'était formée cette formidable coulée de boue n'avait d'égale que la soudaineté avec laquelle elle s'était évanouie.

— Nous avons bien reçu votre message et nous souhaitons vous rencontrer.

Rohel sursauta, se retourna aussi vivement que le lui permettait sa blessure à l'épaule, perçut un léger bruissement qui l'entraîna à lever la tête.

Le capteur d'âme battait frénétiquement des ailes au-dessus de lui.

— Nous avons bien reçu votre message et nous souhaitons vous rencontrer, répéta l'oiseau.

Rohel n'avait jamais éprouvé une telle joie à contempler un volatile. Il tendit son bras valide pour inciter le messager à se poser sur sa main.

— Suivez le capteur. Il vous guidera jusqu'à nous.

La voix aiguë, haut perchée, avec laquelle parlait l'oiseau appartenait vraisemblablement à un adolescent. Le Vioter aurait voulu se reposer, se restaurer, reprendre des forces, mais le capteur négligea son invitation et s'envola en direction de l'astre bleu du levant.

# CHAPITRE III

Lays retira sa robe et entra dans l'eau. La fraîcheur de la cascade la saisit, la fit frissonner, mais pour rien au monde elle n'aurait renoncé à son bain quotidien.

Les jumeaux avaient découvert ce point d'eau à seulement quelques kilomètres de la source tueuse près de laquelle ils s'étaient arrêtés le quatrième soir. Ils s'étaient donc installés à proximité en attendant le retour du capteur d'âme. Till avait construit un abri sommaire et, aidé des garçons, s'était consacré à la fabrication d'armes, de pièges, d'ustensiles divers, ainsi qu'à la recherche de gibier ou de toute autre forme de nourriture. Ermaline et Lays s'occupaient quant à elles de l'allumage ou de l'entretien du feu, de la confection de matelas – des herbes finement tramées qu'elles rembourraient de feuilles – et de la consolidation du toit de branchages régulièrement endommagé par les bourrasques de vent. Le couteau de Braïz avait servi à creuser, dans le cœur de grosses branches, des récipients rudimentaires qu'on utilisait aussi bien pour le transport de l'eau que pour recueillir les fruits sauvages et les soustraire à la voracité des fourmis, des chouettes-grillottes ou des martrins jaunes.

Lays referma les bras sur sa poitrine. C'était la « petite brune », le moment où Sang-du-Ciel faisait son apparition à l'horizon et chassait Œil-du-Matin de la voûte céleste dans un magnifique déploiement de couleurs bleues, pourpres et mauves. Elle laissa errer son regard sur la cascade qui tombait d'un promontoire rocheux enfoui sous la végétation, sur la surface hérissée et ensanglantée de la retenue d'eau, encerclée par une margelle naturelle, sur le ruisseau qui s'échappait par une invisible perce et disparaissait en serpentant sous les fourrés.

Le terrible orage qui s'était abattu deux jours plus tôt sur la forêt les avait épargnés.

— Pourvu qu'il ne vienne pas jusqu'ici, avait murmuré Till, la mine soucieuse.

Ils n'avaient guère dormi cette nuit-là. Regroupés autour des braises mourantes du foyer, silencieux, ils avaient écouté les gémissements du vent dans les arbres, le crépitement de la pluie sur le toit, sur la terre asséchée, le grondement terrifiant caractéristique d'une coulée de boue. Leur isolement, la précarité de leur situation avaient décuplé leur inquiétude.

Cette tourmente avait ravivé des souvenirs enfouis dans l'esprit de Till et d'Ermaline : leur enfance avait été marquée par l'ensevelissement d'une partie du village djoll sous un fleuve de boue. Les images des maisons submergées, des cadavres jonchant le sol par dizaines, des arbres arrachés, des cultures dévastées étaient à jamais restées gravées dans leur mémoire. Lors de la cérémonie de désignation qui avait suivi cette catastrophe, les samans avaient exigé le sacrifice de trois familles pour rentrer dans les bonnes grâces de Cirphaë. Till, alors âgé de huit ans, avait ressenti cela comme une injustice criante. Déjà.

Lays entendit un craquement derrière elle. Elle se retourna mais ne distingua aucun mouvement dans les buissons et les arbustes environnants. Il arrivait parfois – souvent – que les jumeaux s'amusent à lui faire peur mais elle n'entendit pas les rires qui ponctuaient immanquablement leurs farces.

Elle se laissa peu à peu couler dans le sein de l'onde froide. Elle demeura un long moment immergée, goûtant cette sensation de légèreté, d'apesanteur.

Till avait affirmé qu'ils ne partiraient pas de cet endroit tant que le capteur d'âme ne serait pas revenu. Lays soupçonnait son père d'avoir saisi ce prétexte pour s'installer dans le coin, à quelques jours de marche du village : il parlait déjà de bâtir une maison plus grande, plus confortable, plus solide, de revenir sur ses pas pour récupérer quelques-unes de ses cabrettes et constituer un nouveau cheptel, de défricher la forêt, d'ensemencer la terre, d'attendre le passage des prochaines familles exilées, bref de recréer un nouveau village. Till ne croyait pas réellement à la possibilité d'une rencontre avec l'inconnu qui cherchait le royaume de Cirphaë : le capteur, disait-il, leur avait peut-être délivré un message datant de plusieurs mois, voire de plusieurs années.

L'attitude de son père décevait Lays. Il se hâtait de reproduire son univers familier, ses habitudes, là où les circonstances l'invitaient à l'aventure, à la nouveauté. Elle avait d'abord considéré la désignation des samans comme une tragédie puis, la première frayeur passée, elle

avait peu à peu acquis la certitude que cet exil forcé représentait au contraire une grande chance, un moyen inespéré pour Till et les siens de découvrir un nouveau monde, de connaître les tribus des steppes – elle voulait se persuader que ces dernières n'étaient pas aussi sanguinaires que le prétendaient les samans –, de percer le mystère de Cirphaë, de contempler de plus près la majestueuse colonne de lumière qui embrasait le cœur des nuits noires.

Elle eut soudain la sensation très nette d'être observée. Elle resta pétrifiée pendant quelques secondes, n'osant pas se retourner, puis elle pensa que ses frères lui jouaient un de leurs tours favoris et elle pivota lentement sur elle-même.

Un cri d'effroi s'échappa de sa gorge.

Un homme se dressait à quelques pas de la cascade. La sueur et le sang collaient des mèches de ses cheveux bruns et bouclés sur ses tempes et son front. Une barbe drue lui mangeait les joues. Il arborait un masque de souffrance qui n'altérait en rien la noblesse de ses traits. Les déchirures de son vêtement, fabriqué dans un genre de tissu qu'elle n'avait jamais vu auparavant, dévoilaient de multiples écorchures et tuméfactions. Le bras gauche passé dans une écharpe, il semblait éprouver des difficultés à se tenir sur ses jambes. L'un de ses pieds était nu, une chaussure de toile à moitié éclatée protégeait l'autre. Elle ne décela aucune lueur de méchanceté ou d'agressivité dans ses yeux d'un vert lumineux. La brise et le murmure de la cascade emportèrent sa peur.

L'inconnu était grand pourtant. Un véritable géant.

— Vous êtes celui qui cherche le pays de Cirphaë ?

— Je suis Rohel Le Vioter, déclara le géant.

Elle reconnut la voix grave et chaude qu'avait utilisée le capteur lorsqu'il s'était adressé à eux devant la source tueuse. Bien qu'elle fût enfoncée dans l'eau jusqu'au cou, elle se voila la poitrine de ses mains.

— Je viens d'un monde lointain et je souhaite effectivement me rendre dans le pays de Cirphaë, poursuivit l'homme.

— Vous êtes le guerrier de l'espace dont parle parfois mon père ? demanda Lays.

Il haussa les épaules. Ce geste anodin lui arracha une grimace. La pâleur extrême de son visage et la crispation de ses traits trahissaient une fatigue et une douleur intenses.

— Vous êtes le guerrier de l'espace dont parle parfois mon père ? répéta l'oiseau avec la voix de Lays.

— Je suis Lays, la fille aînée de Till le fromager. Nous avons été chassés de notre village et condamnés à rejoindre l'armée des serviteurs pétrifiés de la déesse Cirphaë. Voulez-vous vous tourner afin que je puisse sortir de l'eau et me rhabiller ?

Il acquiesça d'un hochement de tête mais ne put achever son

mouvement : il s'effondra de tout son poids sur les herbes folles qui bordaient le bassin rocheux de la cascade.

*

Till ne parvenait pas à masquer la contrariété que suscitait en lui l'irruption de l'étranger. Aidé des jumeaux, il l'avait installé sur un brancard de fortune et traîné jusqu'à la cabane à l'aide de lianes résistantes. Il avait peiné mille morts pour haler ce grand corps plus lourd que trois cabrettes. Il l'avait allongé près du feu et, sans cesser de grommeler, était retourné à la cascade pour remplir deux récipients d'eau. Le capteur l'avait suivi un long moment, comme s'il quémandait un nouveau message, puis il s'était éloigné en poussant un croassement de dépit.

Ermaline et Lays avaient retiré son vêtement, son écharpe, sa chaussure à l'homme et avaient lavé ses plaies. Il présentait d'innombrables contusions comme s'il s'était roulé pendant des heures sur un champ de pierres pointues. Ses muscles déliés s'ornaient de longues cicatrices qui témoignaient d'un passé tumultueux. À l'aide du couteau de Braïz, elles avaient ensuite coupé de larges bandes de tissu et lui avaient emprisonné le bras et l'épaule sous un bandage serré. Elles l'avaient enfin recouvert d'une couverture d'herbes tissées et étaient sorties de la cabane pour le laisser se reposer.

Till avait trouvé l'endroit idéal pour fonder le village des exilés et il craignait que l'intrusion d'un élément extérieur – était-il le guerrier de l'espace annoncé par Abalar le cordonnier ? – ne vienne perturber ses projets. Après l'abattement des premiers jours, il avait considéré la découverte de cette source claire comme la réponse des élémentaux à ses prières et il avait envisagé l'avenir avec un enthousiasme que n'avaient refroidi ni la tempête, ni les difficultés de la tâche, ni les mines renfrognées de sa femme et de sa fille. Il avait fini par oublier l'épisode du capteur d'âme. Il regrettait à présent d'avoir retourné le message à son expéditeur.

Il embrassa du regard la cabane de fortune qu'il avait érigée à l'aide de branches, d'herbes et de feuilles, la clairière qu'il avait défrichée avec des outils rudimentaires et qui, si les élémentaux le permettaient, deviendrait une prairie odorante et grasse où brouterait un imposant troupeau de cabrettes.

Une voix intérieure lui soufflait cependant qu'il n'opérait pas le bon choix, qu'il ne recouvrerait sa dimension de Djoll qu'à la condition de sortir de cette forêt et de s'aventurer dans les steppes.

D'affronter son destin.

Il s'empressait de remettre un toit sur sa tête, de tracer des sillons, d'essarter la forêt, de marquer les limites de son territoire, mais il

savait au fond de lui qu'il n'était pas fait pour ce genre d'existence, que les images obsédantes des corps pendus de ses parents et du visage inerte de sa petite sœur sur l'oreiller grisâtre l'empêchaient de s'engager sur la route secrète tracée par Erbrill son père et Abalar le cordonnier. Les samans et sa famille adoptive l'avaient conditionné de telle manière qu'il ne pouvait se résoudre à explorer cette zone inconnue et effrayante de lui-même.

Les jumeaux revenaient de leur expédition en se chamaillant et en riant. Ils progressaient de jour en jour dans l'exercice de la chasse. Ils ramenaient des conils à la chair savoureuse qu'ils auraient manqués quelques jours plus tôt. Elwen s'était fabriqué un arc qu'il perfectionnait régulièrement. Il avait remplacé la liane fine et extensible du début par un fil incassable sécrété par une plante qui servait également à recoudre les vêtements et les chaussures. Il garnissait les pointes de ses flèches de pierres poreuses qu'il aiguisait avec un art consommé de la taille. Braïz s'entraînait sans cesse au maniement du couteau et la vitesse avec laquelle il frappait ses proies n'avait d'égale que sa précision. Ils cueillaient aussi des champignons comestibles que leur père leur avait appris à reconnaître, des baies, des mûres, des noix, des cheveux d'elfides (des filaments sucrés dont la transparence évoquait les chevelures diaphanes des magiciennes de la forêt). À en juger par leurs joues rondes et rouges, par leur énergie, par leur appétit, leur nouvelle vie semblait leur convenir à merveille.

Assise devant l'entrée de la cabane, Ermaline releva la tête et sourit à ses garçons. Elle s'appliquait à réparer la combinaison lacérée de leur hôte endormi – plutôt que de réparation, il aurait convenu de parler de reconstitution – avec du fil végétal qu'elle avait passé dans le chas d'une écharde de bois.

Lays, accroupie, soufflait sur les cendres encore chaudes du foyer extérieur. Le matin, elle frottait deux bouts de bois pour allumer le feu, une technique laborieuse mais plus fiable que la technique des silex frappés l'un contre l'autre. Comme il lui fallait près d'une heure pour obtenir un résultat probant, elle veillait tout au long de la journée à ne pas laisser s'éteindre les précieuses braises.

La forêt bourdonnait d'une activité fébrile, caractéristique de la « deuxième brune ». Les insectes, conscients que la nuit était sur le point de tomber, mettaient à profit les ultimes lueurs du crépuscule pour compléter leur butin. Les martrins se rassemblaient près des points d'eau où les attendaient les nyax, de redoutables félins aux canines et aux griffes aussi longues que des poignards. Des couinements déchirants se mêlaient aux rugissements, aux glapissements, aux bruits confus de chasse et de lutte.

— Bonsoir.

Leur premier réflexe fut de lever les yeux pour tenter de repérer le

capteur qui venait de prononcer ce mot, mais ils ne distinguèrent que des insectes allongés et bleus qui traversaient la clairière. Ils se rendirent alors compte que l'étranger était sorti de la cabane et s'avançait en direction du foyer, vêtu de son seul pansement.

Lays fut la plus prompte à recouvrer ses esprits. Elle se releva, rajusta de son mieux sa robe de laine, tenta, d'un bref revers de main, de donner un semblant de cohérence à sa chevelure.

Le Vioter contempla les êtres qui se tenaient devant lui. Il reconnaissait la plus jeune des deux femmes, même s'il n'avait aperçu que son visage et ses cheveux blonds pendant qu'elle prenait son bain dans l'eau de la cascade. Elle était bien proportionnée et son visage, d'une extrême finesse, n'avait rien à envier à celui des plus belles femmes des mondes recensés, mais elle atteignait péniblement un mètre trente et, n'eussent été les rondeurs de sa poitrine et de ses hanches, il aurait eu l'impression d'avoir affaire à une fillette. L'autre femme et l'homme, plus âgés, se différenciaient d'elle par la grossièreté de leurs traits et par leur allure pataude. Ils lui rappelaient les races gnomomorphiques de certains mondes de la Quinzième Voie Galactica : mêmes membres courts, même nez fort, même menton prognathe, mêmes épaules voûtées. L'homme poussait la ressemblance jusqu'à arborer une barbe noire et fournie qui accentuait son air bourru. Les deux garçons, des jumeaux probablement, n'étaient encore que des enfants mais, sous des dehors rieurs, ils affichaient déjà une dureté qui façonnait leur écorce d'homme. Il remarqua que l'un avait discrètement placé une flèche sur la corde de son arc et que l'autre tenait un couteau plaqué contre sa cuisse. Bien que minuscules, ils savaient se servir de leurs armes à en juger par le gibier qui gisait à leurs pieds. Leurs vêtements de laine ou de toile grossière et leurs chaussures de cuir étaient révélateurs d'une civilisation dépourvue de technologies avancées.

— Donne-lui donc de quoi se rhabiller ! grommela Till à l'adresse de sa femme.

Le Vioter reconnut la voix aigrelette qui s'était adressée à lui par l'intermédiaire du capteur.

— Je n'ai pas tout à fait fini, protesta Ermaline.

Elle peinait pour piquer l'écharde de bois dans le tissu aux mailles beaucoup plus serrées que les étoffes djolls. Bien qu'il fût dans un état déplorable, elle admirait la qualité de ce vêtement, la finesse et la régularité de ses coutures, l'ingéniosité de ses fermetures, et, en dépit de la rusticité de ses ustensiles, elle s'appliquait à le ravauder en le déformant le moins possible.

Till n'était pas spécialement pudique mais il avait conservé quelques principes de base et il n'envisageait pas, par exemple, de soutenir une conversation avec un homme aussi nu qu'un nouveau-né.

D'autant qu'il n'arrivait qu'à la ceinture de son vis-à-vis et que son regard venait immanquablement échouer sur son bas-ventre, une partie de son anatomie qui ne se prêtait guère aux bavardages (exception faite, bien entendu, des conciliabules intimes avec les dames). De plus, l'harmonie et la puissance animale qui se dégageaient de ce corps aux muscles déliés lui procuraient un sentiment d'infériorité que compenserait peut-être le port d'un vêtement.

— Comment vous sentez-vous ? demanda Lays.

Elle aurait dû baisser la tête, en jeune fille bien éduquée, mais elle gardait obstinément les yeux rivés sur le géant, et Till en conçut du dépit. Elle était certes sortie de l'enfance et il s'attendait à ce que tôt ou tard elle regarde d'autres hommes avec les yeux de l'amour et du désir, mais la manière qu'elle avait de dévisager cet inconnu avait quelque chose d'indécent. Till refoula à grand-peine son envie de se précipiter sur elle et de la gifler à toute volée. Il ne l'avait encore jamais frappée, pas davantage d'ailleurs que les jumeaux – qui auraient pourtant mérité une bonne correction de temps à autre –, mais un ressentiment l'envahissait qui ressemblait fort à de la jalousie, excitait sa méchanceté et réveillait les monstres assoupis dans les profondeurs de son âme.

— Mieux, dit le géant avec un pâle sourire. J'ai suivi votre capteur pendant trois jours et trois nuits, et je n'ai pris le temps ni de me reposer ni de me restaurer.

— Que vous est-il arrivé ? demanda Till d'une voix de rogomme (il avait finalement décidé de jouer son rôle de chef de famille et, s'efforçant de maintenir son regard braqué sur le visage de l'étranger, d'omettre le contexte de cette entrevue). On dirait que vous vous êtes roulé dans un champ de pierres…

— Une coulée de boue.

Till vint se placer devant Lays, qui s'écarta aussitôt de quelques pas pour continuer de fixer le géant.

— Impossible ! Nul n'est jamais ressorti vivant d'une coulée de boue.

Le fromager avait craché ces quelques mots avec colère.

— Ce qui est vrai pour les Djolls ne l'est peut-être pas pour lui, fit observer Lays.

— Il est plus grand que nous, mais il respire comme nous, il mange comme nous, il dort comme nous, il… il…

Till se souvint à propos que les jumeaux assistaient à la scène et préféra interrompre là une envolée qui risquait de se transformer en outrage verbal.

— J'ai seulement appliqué une technique de rétention du souffle, expliqua Rohel d'un ton conciliant. La coulée m'a précipité dans un

aven mais un arbre s'est placé en travers et a enrayé ma chute.

Ermaline suspendit son ouvrage et leva sur lui un regard à la fois incrédule et admiratif. Sang-du-Ciel avait déserté la plaine céleste et les arbres n'étaient plus que des formes noires et tourmentées. Les lueurs des braises effleuraient doucement les pierres du foyer.

— Les élémentaux vous ont protégé, maugréa Till. Vous n'êtes pourtant pas un Djoll.

— Les élémentaux ?

— Les premiers protecteurs des Djolls, les elfides, les lutins et les esprits-fleurs qui habitaient cette forêt avant la venue des missionnaires de Cirphaë. Quelle folie vous a poussé à venir sur notre monde ?

— Cirphaë, justement. Elle détient une arme que je compte lui reprendre.

— L'épée de lumière ? Quel sombre idiot vous a chargé de cette entreprise ? La déesse Cirphaë n'existe peut-être que dans l'imagination des samans et dans certains contes djolls.

Des lueurs vives, menaçantes, embrasèrent les yeux du géant. Elwen tendit la corde de son arc et Braïz raffermit sa prise sur le manche du couteau.

— Il vaudrait mieux, pour l'avenir de l'humanité, que Lucifal ne soit pas une légende, murmura Rohel d'un air farouche.

— Nous n'avons pas encore fait les présentations, intervint Lays avec une vivacité enjouée (elle tentait de corriger la désagréable impression que produisait sur leur hôte le ton agressif de son père).

D'un ample geste du bras, elle désigna tour à tour les membres de sa famille.

— Mon père, Till le fromager, ma mère, Ermaline, et mes deux frères, les jumeaux Elwen et Braïz…

Les uns et les autres esquissèrent des grimaces qui pouvaient passer pour des sourires.

— Il s'appelle Rohel Le Vioter et vient d'un monde très lointain, reprit Lays.

— D'Antiter, une petite planète située dans la Seizième Voie Galactica, précisa Rohel.

Ermaline désigna le ciel où s'allumaient les premières étoiles.

— De là-haut ?

— Elle se trouve quelque part dans cette immensité mais elle est trop insignifiante, trop éloignée, pour qu'on puisse l'apercevoir d'ici.

Disant ces mots, il prit conscience qu'il n'était qu'un exilé, un errant, un déraciné, et il se sentit comme un enfant égaré à des centaines de kilomètres de la maison familiale. Les millions d'années-lumière qui le séparaient de Déviel lui apparaissaient soudain comme un infranchissable abîme.

Au cours des siècles, les humains avaient essaimé dans des galaxies de plus en plus éloignées – on recensait plus de cent galaxies habitées – et ils utilisaient la technologie des sauts quantiques pour parcourir ces énormes distances. Il fallait à peu près trente années universelles, soit une génération, pour aller d'un bout à l'autre de l'univers. Se basant sur ses connaissances en astronomie, Rohel avait calculé que six à dix mois lui seraient nécessaires pour regagner la Seizième Voie Galactica. À la condition de disposer d'un vaisseau doté d'un programmateur quantique. L'Église du Chêne Vénérable n'avait probablement pas renoncé à récupérer son bien, la précieuse formule qui lui permettrait d'étendre sa domination sur l'ensemble des planètes colonisées par les humains. Le Vioter devrait affronter ses anciens collègues du Jahad et leurs alliés du clan du Dard pourpre, les Reskwins, la race mutante créée de toutes pièces par le laboratoire génétique de l'Église. Il serait en danger à chaque escale, sur chaque planète-relais où il aurait besoin de faire le plein de carburant.

Son extrême pâleur n'échappa à l'attention de Lays.

— Vous ne vous sentez pas bien ?

La voix musicale de la jeune femme agit sur lui comme un stimulant. Il reprit empire sur lui-même et décida de se concentrer sur le présent, la meilleure – la seule – manière de préserver l'avenir.

— Il a peut-être froid. Donne-lui donc son vêtement ! gronda Till.

— J'ai fini, soupira Ermaline.

Elle se leva et tendit à Rohel sa combinaison. Il s'en revêtit, surpris de la qualité du ravaudage. Plus un accroc ne subsistait et les raccords, pourtant effectués à l'aide d'un matériel sommaire, se remarquaient à peine. Elle avait même reconstitué la trame de l'étoffe dans les endroits où les déchirures s'étaient révélées irréparables.

— Je n'ai pas pu raccommoder votre chaussure, fit Ermaline d'un air désolé. De toute façon, il n'en restait qu'une…

— On lui en fabriquera de nouvelles avec la peau des conils ! s'exclama Lays.

— Il n'y a qu'à les manger, en attendant, ajouta Till entre ses lèvres serrées.

La chair grillée des conils, savoureuse, changea agréablement Rohel de la viande fade des rongeurs à fourrure jaune. D'autant qu'Ermaline y avait ajouté des herbes sauvages dont les arômes subtils, colportés par la fumée, embaumaient la nuit naissante.

Till le fromager raconta l'histoire de sa famille et les événements qui les avaient contraints à quitter leur village. Ermaline et Lays l'interrompaient de temps en temps pour corriger un détail ou donner leur propre version des faits. Ils parlèrent du culte samanique, du jour de la désignation, des terribles épreuves qui attendaient les familles

sacrifiées, du guerrier de légende qui, selon des anciens, viendrait de l'espace pour plonger l'épée de lumière dans le cœur de la déesse Cirphaë et rétablir le règne des élémentaux.

— Des croyances, des bobards, lâchait de temps à autre Till. Mieux vaut cultiver la terre que de courir après des chimères.

Mais les lueurs vives qui dansaient dans ses petits yeux noirs démentaient les propos du petit homme et Le Vioter s'aperçut rapidement qu'il luttait farouchement contre ses propres convictions.

— Mais nous n'avons parlé que de nous, fit Ermaline après un petit moment de silence. Nous ne savons rien de vous.

Rohel leur expliqua succinctement les raisons qui l'avaient poussé à franchir la porte temporelle du pays aux sept étoiles et à gagner leur monde. Ils lui posèrent mille questions – Lays surtout – sur sa planète d'origine, sur les galaxies qu'il avait visitées, sur les vaisseaux merveilleux qui transportaient les hommes à travers l'immensité spatiale, sur la dame de ses pensées, prisonnière d'êtres terrifiants dont seule l'épée de lumière pouvait venir à bout. Ses paroles leur ouvraient de nouvelles perspectives, à eux qui avaient toujours vécu dans la forêt, et d'un seul coup les steppes proches ne leur paraissaient pas aussi immenses, aussi effrayantes. L'homme assis à leurs côtés avait franchi des distances inimaginables et sa haute stature était la seule chose qui le différenciait d'eux. Comme eux, il mangeait, il éprouvait des sentiments, il souffrait, il luttait contre des pouvoirs acharnés à sa perte, il gardait l'espérance en des jours meilleurs.

— Quand comptez-vous partir à la recherche de l'épée ? demanda Lays.

— Demain.

— Votre clavicule n'est pas encore ressoudée.

— Elle se remettra en chemin.

— Je vous accompagnerai.

Lays lança un regard furtif à son père, mais il n'eut pas la réaction escomptée. Il se leva sans dire un mot et disparut dans la nuit noire.

Des larmes roulèrent sur les joues d'Ermaline qui connaissait suffisamment sa fille pour savoir que sa décision était irrévocable. Quant aux jumeaux, ils demeuraient immobiles, la bouche ouverte, le menton dégoulinant de jus. Lays n'avait fait que traduire leur propre désir. Le géant dont ils s'étaient d'abord méfiés les fascinait à présent, et l'idée d'affronter en sa compagnie les mille périls d'une existence aventureuse les exaltait bien davantage que la perspective de renouer avec les habitudes sédentaires d'avant leur départ.

Till ne rentra pas de la nuit. Ermaline, inquiète, ne parvint pas à trouver le sommeil. Lays ne dormait pas non plus, mais pour d'autres motifs : elle ne se lassait pas de contempler le grand corps allongé quelques mètres plus loin sur un matelas de feuilles séchées, souligné

par la lueur diffuse des étoiles.

# CHAPITRE IV

Des épineux rabougris et des résineux à feuilles persistantes supplantaient les chênes séculaires et les hêtres à feuilles translucides. Les arêtes rocheuses formaient des vagues figées au milieu des buissons et des herbes sèches. La forêt s'était dépouillée de son manteau touffu, exubérant, pour se revêtir d'une végétation clairsemée annonciatrice des steppes.

Cela faisait maintenant sept jours qu'ils avaient quitté la cabane et les traits de Lays ne s'étaient toujours pas détendus. Une épaisse barbe noire encadrait maintenant le visage de Rohel. Avant de partir, ils s'étaient lancés durant de longues heures à la recherche de Till, mais ce dernier était demeuré introuvable. Les jumeaux avaient tanné la peau des conils et fabriqué des chaussures grossières à l'intention de leur hôte. Ils avaient doublé l'épaisseur de la peau pour consolider les semelles, assemblant les différentes pièces avec du fil végétal. Rohel les avait essayées et les avait trouvées plutôt confortables en dépit de la médiocre qualité du cuir. Il avait emprunté son couteau à Braïz pour se tailler une lance, plus longue et mince que la première. Elwen lui avait offert une de ses pierres effilées pour la doter d'une pointe solide. Il les avait remerciés en leur apprenant la technique de la rétention du souffle. Ils s'étaient essayés pendant des heures à descendre leur respiration dans le bas-ventre et, malgré l'inquiétude soulevée par la disparition de leur père, leurs tentatives maladroites avaient été ponctuées de gloussements et de fous rires.

Le Vioter avait décidé de partir sans les prévenir. Il estimait avoir perdu suffisamment de temps et il ne tenait pas à séparer Lays de sa famille. Elle semblait déterminée à l'accompagner mais ses parents n'approuvaient pas sa décision, et c'était probablement ce désaccord

qu'avait voulu signifier Till en s'éclipsant. Il s'était donc levé en plein cœur de la nuit, s'était glissé hors de la cabane et s'était enfoncé dans la forêt. Le lever de l'astre bleu lui avait confirmé qu'il suivait la bonne direction.

Alors qu'il se reposait près d'un buisson surchargé de fruits rouges, Lays avait surgi du couvert et s'était plantée devant lui, les jambes écartées, les mains sur les hanches.

— Je n'ai pas changé d'avis ! avait-elle affirmé d'un air de défi.

Elle avait visiblement passé sa robe à la hâte et n'avait pas pris le temps de remettre de l'ordre dans ses cheveux. Elle se mordillait sans cesse la lèvre inférieure pour ne pas libérer les larmes qui mouillaient ses yeux bleus.

— Je vous ai vu vous sauver et je vous ai suivi… Et je continuerai de vous suivre, même si vous ne voulez pas de moi !

— Et tes parents ? Tes frères ?

— Libre à eux de laisser passer leur chance. Moi, je crois aux légendes et je n'ai pas l'intention de vieillir au milieu d'un troupeau de cabrettes. Je veux voir les steppes, les tribus, les serviteurs pétrifiés, la colonne de lumière, l'épée de Cirphaë…

— Ta famille souffrira de ton départ.

— Elle souffrira davantage si je reste avec elle : le malheur de l'une ne peut faire le bonheur des autres.

— L'expédition s'annonce périlleuse.

— Ces dangers-là m'effraient beaucoup moins que la perspective d'une vie monotone.

Il avait compris que rien ne la ferait changer d'avis, qu'il valait mieux la prendre avec lui plutôt que de l'abandonner dans la forêt.

Des crises de désespoir l'agitaient parfois qui se traduisaient par des larmes silencieuses, mais jamais elle ne s'était plainte, jamais elle n'avait paru regretter son choix. Elle souffrait en silence de ne pas avoir revu son père avant son départ, de ne pas avoir embrassé sa mère et ses frères. Elle s'était enfuie comme une voleuse, comme une fille indigne, et cette séparation précipitée avait engendré un manque cruel qu'elle ne pourrait jamais combler.

Le soir venu, pendant qu'elle allumait le feu, Rohel se postait derrière un arbre ou près d'une source pour capturer un conil. Sa lance s'avérait beaucoup précise et meurtrière que le pieu grossier dont il se servait avant d'être happé par la coulée de boue. Le plus souvent, il couchait son gibier dès la première tentative – et c'était préférable car, en dépit du pansement, le mouvement de ressort de son bras vibrait jusque dans l'épaule opposée et ravivait la douleur de sa clavicule brisée. Ils se désaltéraient à l'eau des sources et des ruisseaux, de plus en plus rares au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient de la steppe. Ils avaient pris l'habitude de dormir à la

belle étoile mais le froid vif transperçait leurs vêtements et les contraignait à entretenir le feu jusqu'à l'aube.

Lays peinait pour suivre l'allure de Rohel. Deux ou trois foulées lui étaient nécessaires là où il ne faisait qu'un pas. Elle serrait les dents pour ne pas trahir sa lassitude, ne réclamant rien d'autre que le temps d'un bain lorsqu'ils passaient à proximité d'une source. Il le lui accordait d'autant plus volontiers qu'il appréciait lui-même de se laver et de se délasser pendant quelques minutes dans une eau claire et fraîche. Elle ne se cachait plus de lui pour se dévêtir. Elle ne détestait pas sentir le poids de son regard sur son corps. À ses yeux, leur écart de taille ne représentait pas un handicap. L'attirance qu'elle ressentait pour cet homme venu d'un monde lointain aplanissait leurs différences. Jamais elle n'aurait éprouvé une telle inclination pour un Djoll. Bien sûr, Rohel aimait cette femme captive des terribles créatures venues des trous noirs, mais Lays devinait qu'il souffrait de la solitude, du manque de tendresse et, tant qu'elle cheminerait à ses côtés, tant qu'elle dormirait près de lui, tant qu'elle l'entendrait respirer, elle garderait l'espoir de se ménager une petite place dans son cœur, d'être celle qui apaiserait le feu de ses blessures.

Ils arrivèrent en vue de la steppe au premier crépuscule du neuvième jour. La transition s'opérait en douceur entre l'étendue désertique et la forêt. Les arbres se faisaient de plus en plus rares et les buissons disparaissaient sous une herbe haute et jaune aux épis plumetés. Sa clavicule ne l'élançant pratiquement plus, Le Vioter s'était débarrassé de son écharpe.

Aussi loin que portait le regard, il ne parvenait pas à distinguer les limites de cet océan végétal qui ondulait au gré d'un vent sec et froid. Les seuls reliefs visibles étaient les maigres bosquets et les collines aux courbes douces.

Juchée sur un promontoire rocheux, Lays tremblait sous sa robe de laine. Ces frissons n'étaient pas simplement dus à la bise mordante mais également et surtout à l'extraordinaire impression que produisait sur elle cette immensité. Elle sentait monter en elle une ivresse qui lui rappelait le premier – et unique – gobelet d'alcool de miel qu'elle avait bu à l'occasion de la fête du « mariage des astres ». La même euphorie se diffusait dans tout son corps et la rendait aussi légère qu'une barbe de glume. La forêt regorgeait certes de richesses mais elle n'offrait pas cette perspective infinie qui révélait la puissance de la nature et élevait l'âme jusqu'aux cieux (ces mêmes cieux qui, selon les samans, n'étaient accessibles aux Djolls qu'après leur mort). Les rayons mêlés et rasants d'Œil-du-Matin couchant et de Sang-du-Ciel naissant déposaient un subtil voile mauve sur les épis ondoyants.

— On dirait que le ciel est tombé sur terre ! s'écria-t-elle avec des

lueurs d’émerveillement dans les yeux.

Le regard de Rohel exprimait quant à lui davantage d’inquiétude que de ravissement.

— Les sources et le gibier seront rares, murmura-t-il, les nuits seront froides et nous ne pourrons pas faire de feu sans risquer d’incendier la steppe tout entière. De plus, on ne voit pas le danger arriver dans ce genre d’environnement.

— Les élémentaux nous aideront !

— Je croyais qu’ils vivaient dans la forêt…

Lays s’arracha à sa contemplation et le fixa d’un air grave.

— Qu’est-ce qui empêcherait les elfides, les lutins ou les esprits-fleurs de s’aventurer dans les steppes ? Lorsqu’il ne renie pas sa nature véritable, mon père dit que les Djolls eux-mêmes n’ont pas toujours vécu dans la forêt.

— C’est possible, mais nous ne devons pour l’instant compter que sur nous-mêmes.

Il raffermit sa prise sur la hampe de sa lance et s’enfonça résolument dans les hautes herbes. Lays descendit de son poste d’observation et se lança sans perdre un instant sur ses traces. À peine eut-elle parcouru quelques mètres qu’elle prit à son tour conscience que la traversée de cette étendue sans fin ne serait pas une partie de plaisir. Cette plaine majestueuse lui paraissait maintenant hostile, et chaque bruit qui retentissait autour d’eux avivait son angoisse.

Ils ne disposaient désormais d’aucun autre point de repère que les corps célestes. Ils marchèrent sans prendre un instant de repos jusqu’à ce que Sang-du-Ciel s’abîme derrière la ligne d’horizon dans un embrasement écarlate. Les épis empanachés gênaient la visibilité de Rohel. De temps à autre, il se haussait sur la pointe des pieds pour scruter les environs mais, comme un naufragé au beau milieu d’un océan, il ne distinguait que des lames ondulantes d’un ocre tirant sur le brun et dont les duvets translucides constituaient l’écume. Hormis quelques éperons rocheux qui saillaient hors du moutonnement infini comme des ailerons de cétacés, aucun relief ne brisait la monotonie de ce paysage.

— Je n’en peux plus…

Il se retourna et observa Lays. Il s’aperçut, à ses traits défaits, à son teint blême, à ses yeux brillants de fatigue, à sa respiration sifflante, qu’elle était allée jusqu’à l’extrême limite de ses forces avant d’exprimer sa lassitude. Il se souvint également qu’elle faisait pratiquement le double de foulées par rapport à lui, qu’elle multipliait donc la fatigue par deux, et il se reprocha de ne pas lui avoir accordé une ou deux pauses au cours de la journée, d’autant qu’ils n’avaient trouvé ni source ni ruisseau et que la déshydratation augmentait considérablement la fatigue.

— Nous passerons la nuit ici…

L'absence de point d'eau ne facilitait pas non plus la recherche de nourriture car le gibier restait éparpillé et difficile à forcer dans cet inextricable fouillis.

Lays s'allongea sur un lit d'herbes couchées, tellement fourbue que, malgré le froid, elle faillit s'endormir sur-le-champ.

— Nous devons nous fabriquer un abri, dit Rohel.

— Avec quoi ? demanda-t-elle d'une voix ensommeillée.

— À ton avis ?

Sans attendre la réponse de son interlocutrice, il arracha des herbes et les assembla en botte. Elle en appela à toute sa volonté pour se relever et l'imiter. Les tiges résistantes, déjà imprégnées de l'humidité de la nuit, lui coupèrent les doigts et l'intérieur des mains. Elle comprenait qu'il voulait fabriquer une sorte de cabane de gerbes et cette initiative l'emplissait d'un étonnement admiratif. Elle n'aurait jamais eu l'idée d'affecter les herbes à ce genre d'emploi. Sans lui, sans sa formidable capacité à utiliser les ressources de l'environnement, elle n'aurait pas survécu plus de deux jours dans une nature aussi peu hospitalière. Son père avait probablement refusé l'aventure parce qu'il ne s'estimait pas capable d'affronter un univers qu'il ne maîtrisait pas. Plutôt que d'entraîner les siens dans un périple à l'issue incertaine, il avait préféré les abriter dans un endroit sûr, abondamment pourvu en vivres et en eau. Elle ne pouvait pas lui reprocher ce choix, dicté par sa responsabilité familiale, elle lui tenait seulement rigueur de ne pas avoir interprété l'arrivée de Rohel comme un signe du destin.

Ils besognèrent pendant quelques minutes en silence, liant les bottes à l'aide de tiges entrelacées. La nuit se déposait lentement sur la steppe, accompagnée d'une bise violente, glaciale, qui giflait les herbes, détachait les barbes de leur support et colportait les mille bruissements de l'obscurité naissante.

Lays tremblait de faim et de froid, des larmes brûlantes s'écoulaient de ses yeux et elle assemblait péniblement une botte pendant que Rohel en liait trois, mais elle s'efforçait de surmonter sa détresse et son épuisement pour accomplir sa part de travail.

Un rugissement domina pendant quelques secondes la rumeur confuse. Les autres bruits s'interrompirent, comme si ce cri avait pétrifié l'ensemble des êtres vivants qui peuplaient les environs. Le Vioter lâcha les herbes qu'il venait de couper, s'empara de la lance qui gisait en travers des chaumes et s'immobilisa, tous sens aux aguets.

— Ça ressemblait au hurlement d'un fauve, chuchota-t-il après un irrespirable moment de silence.

— Un nyax géant, bredouilla Lays, livide.

Elle ajouta, devant le regard interrogateur de Rohel :

— Un animal assoiffé de sang, un monstre. Lorsqu'il ne trouve pas

suffisamment de gibier dans les steppes, il étend son territoire jusqu'à la forêt. Mon père m'a raconté de terribles histoires au sujet des nyax géants : l'un d'eux est venu au village alors que je n'étais pas encore née et a dévoré la moitié des animaux du village. Les hommes ont organisé des battues mais jamais ils n'ont réussi à le capturer, ni même à l'apercevoir. Il déjouait leurs pièges d'une manière inexplicable et continuait d'opérer des ravages dans les troupeaux.

— Comment savaient-ils que c'était un nyax s'ils ne l'avaient jamais vu ?

— À la manière dont les animaux étaient dépecés, semblable à celle des nyax de la forêt mais à une échelle plus large et sur des proies plus grosses. Selon mon père et des anciens du village, celui-là a disparu aussi subitement qu'il était apparu, emportant son mystère avec lui, et la vie a repris son cours ordinaire.

Le léger tremblement de sa voix trahissait l'épouvante dans laquelle la plongeait la proximité de l'un de ces prédateurs. Elle secoua la tête, comme pour chasser les noires pensées qui l'assaillaient, puis elle arracha et assembla les herbes avec l'énergie du désespoir. Elle aurait la sensation d'être en sécurité sous un toit et à l'intérieur de murs, même si ces chaumes mal liés risquaient de s'effondrer à la première charge, au premier coup de griffe. Le Vioter se remit également à l'ouvrage, mais sans lâcher la hampe de sa lance.

Il ressentit une présence dans son dos. Il jeta d'abord un coup d'œil à Lays qui n'avait rien remarqué et continuait à confectionner ses bottes avec une ardeur inimaginable quelques instants plus tôt, puis il fléchit sur ses jambes et se retourna.

Le nyax géant avait surgi sans un bruit. Sa silhouette massive se devinait entre les herbes qui bordaient la clairière. Ses yeux captaient les dernières lueurs du jour et luisaient dans la pénombre. Rohel distingua également les taches blanches et effilées de ses canines, d'une longueur qui avoisinait les quarante centimètres. Sa robe claire, d'un brun tirant par endroits sur le jaune pâle, s'ornait de rayures noires horizontales. Il ressemblait à ces grands félins d'Antiter qu'on appelait les lasatigres, en plus volumineux peut-être, et, comme ses lointains cousins, il épiait les réactions de sa proie avant de passer à l'action.

Le Vioter évita de reculer et leva sa lance le plus lentement possible. La moindre manifestation de peur de sa part aurait déclenché l'attaque immédiate et foudroyante du nyax. Il décida pour les mêmes raisons de prévenir une éventuelle réaction de panique de Lays.

— Ne te retourne surtout pas, articula-t-il d'une voix basse et monocorde. Ne t'arrête pas de couper des herbes.

Bien qu'il gardât les yeux rivés sur le nyax, il perçut dans son champ de vision le temps d'arrêt marqué par la jeune femme, la

crispation de sa nuque et de ses épaules, le tremblement de ses mains, la maladresse subite de ses gestes. La peur l'enveloppait comme une ombre mais elle ne commit pas l'erreur d'obéir à l'impulsion qui lui commandait de prendre ses jambes à son cou.

Le fauve leva la tête à plusieurs reprises et poussa un grognement sourd, presque un gémissement, comme s'il hésitait sur la conduite à suivre. Prendre l'initiative, l'un des commandements fondamentaux des combattants d'Antiter… Le Vioter arma sa lance et visa le poitrail de l'animal. Avec un peu de chance, il l'atteindrait sous la gorge et il exploiterait l'avantage que lui procureraient les quelques secondes de saisissement de son adversaire pour lui enfoncer la pointe de son arme dans le cœur. Il lui sembla déceler des lueurs d'intelligence et d'ironie dans les yeux du nyax. Il tendit lentement le bras et l'épaule en arrière pour donner de l'amplitude et de la puissance à son geste, un mouvement qui réveilla la douleur de sa clavicule à peine ressoudée.

— Il serait préférable pour vous de baisser le bras, fit soudain une voix grave. Vous n'avez aucune chance face au seigneur Nyax.

Une silhouette sortit des herbes et vint se placer au centre de la clairière.

— Sa masse imposante ne l'empêche pas d'être aussi silencieux qu'un esprit-fleur, aussi rapide que la foudre.

C'était un vieillard guère plus grand que Lays, vêtu d'une tunique courte, d'un gilet de peau retournée, d'un pantalon large et d'une paire de bottes de cuir épais. Quelques mèches de cheveux gris s'échappaient de l'ample turban qui lui ceignait la tête. Ses yeux éclairaient comme des braises vives sa face sillonnée de rides et encadrée d'une fine barbe blanche. Il n'était armé que d'un bâton noueux et d'un tranchet passé dans sa large ceinture de tissu.

Il joignit les mains à hauteur de poitrine et s'inclina à trois reprises devant le nyax. Intriguée, Lays osa enfin tourner la tête dans sa direction. Lorsqu'elle vit le fauve, un cri d'effroi s'échappa de sa gorge. Le vieil homme lui décocha un regard sévère.

— Le seigneur Nyax ne tue pas les hommes pour les manger mais simplement parce qu'ils violent son territoire, détruisent les herbes et éloignent le gibier. Je veux bien intercéder en votre faveur, mais toute nouvelle manifestation de peur ou d'agressivité de votre part ruinerait définitivement mes efforts. Vous n'avez pas encore abaissé votre lance, et le seigneur Nyax pourrait considérer cela comme une offense.

Le Vioter hésita un moment. Déposer les armes avant d'engager le combat n'était pas une attitude recommandée, surtout lorsque l'adversaire, une véritable machine à tuer, gardait les siennes. Rien ne lui prouvait que ce vieil homme surgi de nulle part avait le pouvoir d'influer sur la volonté du fauve, mais une intuition claire lui souffla qu'il valait mieux obtempérer : il n'avait pratiquement aucune chance

de réussir là où auraient probablement échoué une dizaine de chasseurs parfaitement équipés. En persistant à montrer de l'agressivité, il ne parviendrait qu'à exciter la rage du nyax et à mettre la vie de Lays en danger. Il baissa le bras et laissa tomber la lance.

— Vous ne réagissez pas assez vite. Vous devez modifier vos réflexes si vous voulez survivre dans le Rooph. Le voisinage du seigneur Nyax exige une grande souplesse de caractère car jamais il ne daigne se plier aux coutumes d'autrui.

Le vieil homme parlait d'une voix douce, presque musicale. Sa corpulence était celle d'un adolescent, et pourtant une force mystérieuse, surnaturelle, se dégageait de lui.

— Si j'en juge par ces gerbes, vous témoignez d'un don certain pour la survie, reprit-il. Ne le gâchez pas parce que votre conditionnement guerrier vous ordonne d'éliminer les formes de vie qui vous sont étrangères.

— À première vue, votre seigneur Nyax ne paraissait pas spécialement amical, répliqua sèchement Le Vioter.

Le vieillard lui lança un regard à la fois réprobateur et amusé.

— Vous lui faisiez exactement le même effet. Pour lui vous n'étiez que des intrus venant brûler ou couper ses précieuses herbes. Il vous craignait bien davantage que vous le craigniez.

— Qui êtes-vous ? demanda Rohel.

— Ce serait plutôt à moi de vous poser la question. Mais, avant de faire les présentations, attendons la réponse du seigneur Nyax.

À peine avait-il prononcé ces paroles que le fauve pivota sur lui-même avec une rapidité stupéfiante et disparut silencieusement dans la nuit naissante. Le vieillard demeura un long moment immobile, attentif, comme s'il suivait la course de l'animal à travers les herbes.

— La température va bientôt descendre de trois dizaines de degrés, reprit-il. Vous n'avez plus le temps de construire votre abri. Je vous invite à partager ma modeste demeure.

— Elle est loin d'ici ? demanda Lays, que décourageait la perspective de se lancer dans une nouvelle marche harassante.

— Quelques dizaines de pas. Une chance pour vous d'être passés à proximité de mon logis : j'ai perçu la vibration de vos pieds sur la terre et j'ai cru que deux assassins de la reine Siloë s'étaient égarés dans le Rooph. Une belle occasion m'était offerte de supprimer deux suppôts de cette diablesse, mais d'une part le seigneur Nyax s'est montré plus rapide que moi, et d'autre part vous n'êtes pas des soldats siloïques. Cette demoiselle est certainement une Djoll de la forêt, mais vous, d'où venez-vous ?

Le Vioter désigna la voûte céleste assombrie d'un geste impatient.

— Nous ne devrions pas rester ici : il fera bientôt nuit noire.

Le vieillard esquissa un sourire qui creusa des rides

supplémentaires aux commissures de ses lèvres.

— Vous n'êtes pas ce qu'on peut appeler un homme détendu, mais vous avez raison, nous serons mieux chez moi pour discuter.

Et il s'engagea d'une démarche légère dans le sillon déjà creusé par le nyax.

*

— L'épée de lumière ?

Ugoh hocha la tête à plusieurs reprises. Sa cuillère de bois demeura un moment suspendue entre son assiette et sa bouche. Les lumières dansantes de torches soulignaient les multiples reliefs de sa face. Il avait retiré son turban et séparé son abondante chevelure grise en deux tresses qui lui descendaient jusqu'aux hanches.

— J'en ai entendu parler, comme tous les habitants du Rooph. Mon vieux maître disait que la magicienne dort dans le cœur de la glace éternelle, qu'elle se réveille à chaque fois qu'un fou tente de s'emparer de l'épée et qu'elle le transforme aussitôt en statue. Des religions se sont établies sur le nom de Cirphaë, la légende s'est répandue dans l'univers et des hommes sont venus, parfois de planètes encore plus lointaines que la vôtre, pour tenter leur chance. On ne les a jamais revus. Vous semblez très désireux d'ajouter votre nom à la liste.

— C'est la nécessité qui m'y pousse, non le désir !

L'éclat de voix de Rohel ne sembla pas impressionner Ugoh.

— Ils prétendaient tous avoir de bonnes raisons.

— Rohel est le guerrier de l'espace annoncé par certains Djolls, intervint Lays avec fougue, l'homme qui plongera l'épée de lumière dans le cœur glacé de Cirphaë et rétablira le règne des élémentaux !

Le vieil homme fixa la jeune fille d'un air ironique avant de plonger de nouveau sa cuillère dans son assiette, emplie d'un ragoût composé de viande de serpent, la chair la plus goûteuse de toute la steppe selon lui, et de haricots noirs cultivés dans son jardin – le jardin étant en l'occurrence une serre souterraine où tombaient quelques rayons de lumière.

Comme le Rooph n'offrait pas d'abri naturel, Ugoh avait élu domicile dans les entrailles du sol. Il avait expliqué à ses hôtes qu'il avait procédé de la même manière que ces oiseaux parasites qui profitent de l'absence des propriétaires légitimes du nid pour tuer un oisillon de la nichée, s'installer à sa place et récupérer la nourriture rapportée par les parents. Il s'était introduit dans un ensemble de galeries et de compartiments creusés par une famille de porcars, des rongeurs géants qui constituaient l'essentiel de la nourriture des nyax. Il n'avait pas commis l'erreur de les exterminer d'un seul coup, car,

bien qu'ils fussent d'un naturel placide, leurs griffes, leurs dents et leur masse les rendaient particulièrement redoutables lorsqu'un intrus menaçait le groupe. Il avait donc tué le plus petit de la dernière portée et s'était débrouillé pour être adopté à sa place. Ensuite, il avait patiemment attendu que ses « frères » et « sœurs » aient gagné leur autonomie et quitté le domicile familial pour éliminer la femelle et le mâle dont il avait récupéré la viande et la peau. Il disposait de six compartiments, de vastes pièces situées à plus de quinze mètres de profondeur et reliées les unes aux autres par des galeries. Il y avait installé des matelas de cuir rembourrés de barbes d'épis, une table, deux bancs, un foyer de pierre qui lui servait à la fois de cuisine et de chauffage. Il avait percé un double conduit qui évacuait la fumée et réoxygénait régulièrement l'ensemble du terrier. Il avait en outre posé une trappe sur l'ouverture principale pour tenir à l'écart les porcars solitaires trop paresseux pour creuser leur propre habitation.

— Je constate que vous avez déjà fait une adepte ! ironisa Ugoh en désignant Lays d'un mouvement de menton. À ce rythme-là, vous concurrencerez bientôt les missionnaires cirphaïques.

Une puanteur lourde, aigre, imprégnait l'atmosphère du terrier.

— Mon grand-père, Erbrill le guérisseur, a prédit la venue de Rohel, argumenta Lays, les joues rougies par la colère et le feu. Les élémentaux chasseront bientôt ces maudits samans !

Ugoh leva sur la jeune femme des yeux étonnés.

— Voilà un discours que je n'ai pas l'habitude d'entendre dans une bouche djoll.

— Vous avez déjà rencontré des Djolls ? demanda Le Vioter.

— De pauvres bougres exilés, résignés. Ils m'ont expliqué que les samans sacrifiaient chaque année une famille au culte de Cirphaë. Ils avaient l'intention de se rendre jusqu'au royaume de leur déesse pour entrer à son service et être, un jour ou l'autre, transformés en statue de pierre.

— Que sont-ils devenus ?

— La plupart n'ont pas respecté les coutumes du seigneur Nyax et en ont supporté les conséquences. Quelques-uns sont parvenus jusqu'à la lisière du Rooph où ils ont fait connaissance avec les assassins de la reine Siloë, une femme qui a fédéré plusieurs tribus et qui cherche à étendre son hégémonie sur le Rooph. Elle a déjà fait brûler des milliers de kilomètres carrés de steppe et exterminé des centaines de seigneurs Nyax. Ses barons, des brutes sanguinaires, sont mus par une volonté féroce de conquérir de nouveaux territoires. En outre, la peau du seigneur Nyax est un trophée très convoité.

Rohel mâcha un morceau de viande de serpent. L'apport de calories et la chaleur du foyer se conjuguaient pour envelopper son corps d'une gangue molle et tiède.

— Pourquoi êtes-vous venu vous enterrer dans ce désert ?

— Le Rooph n'est pas un désert et je ne suis pas enterré ! protesta Ugoh.

— Vivre dans cet endroit, concéda Le Vioter.

— Je suis un Ingah de la caste des serviteurs du Nyax, un gardien de l'équilibre du Rooph. Mon existence tout entière est consacrée à la surveillance et à l'entretien de la steppe.

— Quelle raison peut bien vous pousser à veiller sur cette étendue d'herbes ?

— La même qui vous pousse à rechercher l'épée de lumière. Des visions ont montré aux Ingahs que notre monde ne survivrait pas à une destruction massive des herbes de la steppe. Nous sommes plus de mille gardiens disséminés sur le Rooph. Nous nous opposons par tous les moyens aux exactions commises par les barons et les assassins de la reine Siloë. Nous ensemençons les terres brûlées, nous réintroduisons des nyax là où le besoin s'en fait ressentir.

— Quel crédit peut-on apporter à de simples visions ?

— Ces simples visions, selon votre expression, sont des cadeaux des dieux. Nous les obtenons à l'aide d'une alliée…

Il se retourna et saisit une plante séchée sur une pierre du foyer.

— L'Alliée, murmura-t-il. Elle procure la claire vision à l'être au cœur pur et remplit de folie l'être à l'âme noire. Je saurai bientôt si vous êtes réellement dignes de la confiance du seigneur Nyax.

Le Vioter se souvint qu'Ugoh avait jeté une poignée de ces herbes dans le ragoût en cours de cuisson. Il n'eut pas le temps de maudire le petit homme. Vidé de ses forces, il tomba de son siège et s'affala sur la terre battue recouverte d'un tapis de tissu. Il entrevit le corps de Lays, allongé à ses côtés, tenta une dernière fois de se redresser.

— Ne résistez pas, fit une voix caverneuse. L'Alliée ne tolère aucune tricherie : ou votre quête est juste et elle vous soutiendra, ou votre quête est mensongère et elle vous tuera.

# CHAPITRE V

Constituée de prisonniers, la première ligne des porteurs de torche se répandait sur une largeur de plusieurs dizaines de kilomètres. Un écart de cinq mètres les séparait les uns des autres mais chacun d'eux était relié à ses voisins immédiats par une tresse de cuir qui lui enserrait la cheville et interdisait toute tentative de fuite. De plus, pour prévenir toute rébellion, les barons avaient ordonné qu'on leur retirât tous leurs vêtements. Un vieux proverbe disait qu'« un homme nu ne montre de l'ardeur au combat qu'à l'occasion des joutes avec les dames ».

Des nuages de condensation s'évadaient de leur bouche entrouverte et le froid mordant de l'aube couvrait leur peau de frissons. Les torches, de longues tiges de bois entourées d'un tissu enduit de résine, restaient pour l'instant éteintes. Ils traversaient une zone désertique, une ancienne partie du Rooph incendiée, et marchaient en direction de la surface dorée qui ondulait dans le lointain. Outre la torche, on leur avait remis un briquet, une petite pièce d'acier qu'ils devraient frotter contre une pierre pour obtenir des étincelles et enflammer la résine.

Les bataillons des armées de la reine Siloë les suivaient à une centaine de mètres de distance. Les rayons rasants d'Œil-du-Matin miroitaient sur le métal lisse des casques, des boucliers, des lames. La campagne promettait d'être longue et les chariots tirés par des bouvins regorgeaient de nourriture, d'eau et de vreh, un alcool de fruits additionné d'herbes aux propriétés insensibilisantes. Plus loin encore venaient les voitures des barons, des véhicules fermés, frappés des armoiries et tirés par quatre hippars empanachés et cornus.

Un mois plus tôt, la reine Siloë avait ordonné à ses vassaux

d'incendier tout le Rooph et d'exterminer à la fois les nyax et leurs serviteurs, les Ingahs. Les barons s'étaient exécutés avec d'autant plus de zèle que la traque des grands félins de la steppe était l'une de leurs occupations favorites et que cette expédition leur permettrait enfin de vider une très ancienne querelle de préséance cynégétique. Ils avaient donc préparé cette campagne avec la même minutie que lorsqu'ils étaient partis en guerre contre les peuples limitrophes des confins. Ils avaient soumis l'ensemble des tribus comprises entre le Rooph et les grandes régions polaires, réprimant les rares îlots de résistance avec une telle férocité qu'ils avaient éradiqué toute idée de rébellion dans l'esprit des survivants. La paix que leur assurait cette fermeté commençait paradoxalement à les lasser : c'étaient d'anciens chefs de tribus, des guerriers qu'excitaient la vue et l'odeur du sang, qu'ennuyaient l'oisiveté des palais et la mièvrerie des alcôves. Les joutes avec les femmes, élues chaque soir parmi les innombrables captives qui peuplaient les chambres de leurs palais, ne valaient pas le fracas des épées, le doux froissement des lames fouaillant les chairs, le bruit mat des corps décapités qui roulaient dans la poussière, les crissements des lances et des boucliers métalliques, les frottements des muscles luisants de sueur, l'irrespirable poussière qui leur piquait les yeux et la gorge.

Ils avaient donc sauté sur l'occasion que leur offrait la reine Siloë de renouer pendant un temps avec les bonnes habitudes. Leurs bannières claquaient au vent, le sol vibrait sous leurs pas et la mort, leur insatiable maîtresse, s'était glissée dans leur sillage. La misérable poignée d'adorateurs du nyax qui résidaient dans le Rooph ne constituait qu'un piètre adversaire pour des stratèges qui avaient vaincu des dizaines d'armées ennemies, mais ils comptaient se rattraper avec les peaux des grands fauves que le feu débusquerait de leur tanière. La croyance populaire voulait que l'homme se revêtît du courage, de la force, de la vigueur du félin lorsqu'il se parait de sa fourrure rayée, et on mesurait la puissance des vassaux de Siloë à la quantité de peaux qui tapissaient les murs de leurs appartements.

Leurs femmes officielles – celles qu'ils avaient reconnues comme telles et dont les enfants seraient autorisés à porter leur nom – étaient restées au service de la reine, mais ils n'avaient pas oublié d'emmener avec eux quelques-unes de leurs plus jolies prisonnières afin de déployer pleinement leur virilité exaltée par la chasse. Quand ils se lasseraient de ces filles, ils les jetteraient en pâture à leurs soldats et peu d'entre elles survivraient à l'effroyable sauvagerie de ces soudards.

Ils s'entouraient également de musiciens – qui chantaient leurs louanges à longueur de temps – et de bouffons, des prisonniers dont l'impertinence et les grimaces les divertissaient. Ceux-là jouaient

constamment leur existence sur un trait d'humour, sur une expression, sur une attitude. Rataient-ils leur intervention qu'ils tombaient immédiatement en disgrâce et qu'ils finissaient dans un cul-de-basse-fosse pour les plus chanceux, sur une potence ou sur un pal pour les autres.

Pour un bouffon, Djez avait connu une longévité exceptionnelle. Cela faisait plus de six ans qu'il accomplissait ce miracle permanent de distraire le baron Harkand, le chef de la tribu des Sherkkens, un homme ténébreux et violent dont chaque colère se traduisait par la mort d'une dizaine de personnes.

Djez venait tout juste d'atteindre ses cinq ans lorsque sa famille avait été désignée par les samans et condamnée à quitter le village des Djolls. Il n'avait que de vagues souvenirs de sa longue errance à travers la forêt et la steppe. Il croyait se souvenir que la branche d'un arbre frappé par la foudre avait écrasé ses deux plus jeunes sœurs, qu'une source tueuse avait empoisonné sa mère (à moins qu'elle ne fût tout simplement morte de chagrin), que son frère aîné avait disparu dans le Rooph, probablement emporté par un nyax. Il se remémorait également la silhouette de son père grelottant, recroquevillé sur lui-même, vêtu d'un simple maillot de corps, il sentait le souffle glacé de la bise sur ses joues et son front, il revoyait un pan de ciel étoile… Ce n'était que très récemment qu'il avait compris que son père lui avait sauvé la vie en l'emmitouflant dans ses propres vêtements. La suite de son périple se perdait dans les brumes de l'oubli. Les circonstances de son arrivée chez les Sherkkens s'entouraient d'un mystère que ni ses recherches auprès des anciens de la tribu ni ses explorations intérieures n'avaient réussi à éclaircir.

La voix du baron Harkand transperça les cloisons de la voiture, domina le grondement des sabots et le grincement des roues cerclées de fer sur la terre sèche.

— Djez ! Djez ! Où donc est passé ce maudit bouffon ?

Le chef des Sherkkens avait son ton des mauvais jours. Djez se faufila entre les hippars des soldats de la garde et se dirigea au pas de course vers le véhicule noir dont les portières étaient frappées de deux épées en croix. Il sauta sur le hayon arrière, prit appui sur le rebord de la baie rectangulaire et se jucha adroitement à l'intérieur du compartiment après avoir écarté la tenture.

Prostrée sur le plancher, le dos et les cuisses zébrés de stries rouges, une femme sanglotait. Les larmes collaient des mèches de ses cheveux noirs à ses joues et à son cou.

— Elle ne mérite même pas que je la donne à mes soldats ! grommela le baron assis sur le bord du lit.

Il n'avait pas pris le temps de se revêtir de sa robe de chambre, et son corps massif se découpait dans la lumière qui s'engouffrait par les

lucarnes et teintait de bleu les capitons blancs. Comme toujours, Djez fut impressionné par la puissance qui se dégageait de son cou de bouvin, de son torse épais et de ses cuisses aussi larges que des troncs d'arbre. Le Djoll avait vu son maître fracturer la mâchoire d'un homme d'un simple revers de main.

— Que se passe-t-il, mon seigneur ?

Djez connaissait déjà les raisons de l'emportement du baron. Rares étaient les femmes qui maîtrisaient suffisamment la science amoureuse pour réussir à éveiller ses ardeurs viriles. Sa colère tombait immanquablement sur les malheureuses qu'il ne parvenait pas à transpercer de sa lame de chair. Djez soupçonnait en réalité dame Jodinn, son épouse déclarée, d'ajouter des poudres émollientes dans sa nourriture et sa boisson pour l'empêcher de féconder d'autres femmes et de donner le jour à des bâtards, de possibles rivaux pour les héritiers officiels de la baronnie.

Un cahot brutal de la voiture précipita la jeune femme contre le bas d'une ridelle. Djez se cramponna à la poignée d'une portière pour conserver son équilibre. Le poing du baron Harkand s'abattit sur la petite table scellée dans le plancher à côté du lit. Des lueurs de fureur et de détresse dansaient dans ses yeux sombres. Ses cheveux en bataille dessinaient une auréole noire et maléfique autour de sa tête.

— À ton avis, bouffon, que dois-je faire de cette fille ? L'empaler ? La brûler vive ? L'écorcher ? La décapiter ?

Djez roula les yeux et esquissa une grimace.

— La gracier peut-être, mon seigneur.

— Ta réponse n'est guère amusante, bouffon. Où donc as-tu égaré ton sens de la repartie ?

— Je ne suis que l'humble reflet de vos humeurs, mon seigneur.

— Je m'entourerai de miroirs lorsque j'aurai besoin de contempler mon reflet ! Tu n'es pas là pour subir mes humeurs mais pour les changer.

— C'est précisément ce que j'essaie de faire : vous vous êtes mis en tête de tuer cette fille parce qu'elle s'est montrée maladroite, qu'elle ne vous a pas donné satisfaction, et je m'efforce de vous amener à reconsidérer votre position. Vous m'avez souvent affirmé que vous ne mettiez à mort que les adversaires dignes de vous parce que ceux-là vous transmettaient une partie de leur bravoure, que les autres vous semblaient tout juste bons à grossir le rang de vos esclaves.

— Quel rapport avec cette fille ?

Djez s'avança vers le milieu de compartiment et se fendit d'une révérence qui singeait les courbettes des barons devant leur reine. Il n'avait jamais eu l'occasion de rencontrer Siloë, privilège accordé aux seules personnalités du Pays Noir, et il se demandait comment cette

femme aux origines mystérieuses s'y était prise pour assujettir les tyranneaux vaniteux, querelleurs et cruels qu'étaient les chefs des tribus. Jamais ils n'émettaient la moindre critique, la moindre réflexion à l'encontre de leur suzeraine. Djez présumait qu'elle employait la magie pour les maintenir sous sa coupe. Certains serviteurs du palais sherkken affirmaient qu'elle était la fille de Cirphaë, la détentrice de l'épée de lumière dont l'éclat empêchait la nuit de tomber sur les régions polaires, et qu'elle était venue dans le Pays Noir pour annoncer et préparer le retour de sa mère.

— Eh bien, bouffon, je t'ai posé une question !

Djez désigna la fille d'un mouvement de menton.

— Elle n'était pas une adversaire digne de vous, mon seigneur, puisque vous n'avez pas daigné tendre votre épée pour la vaincre. Vous abaisseriez-vous à mettre à mort une aussi piètre jouteuse ?

Pour la première fois depuis que le Djoll s'était introduit dans la voiture, un sourire s'ébaucha sur les lèvres du baron. L'impertinence de son bouffon agissait sur lui à la fois comme un calmant et un euphorisant. La vivacité avec laquelle Djez intégrait toutes les données d'une situation le fascinait.

— Comment sais-tu que mon épée ne s'est pas tendue ?

— Vos triomphes sont généralement silencieux, mon seigneur. Vous n'éprouvez pas ce besoin de faire appel à mes services lorsque vos sens sont assouvis.

Harkand hocha la tête à plusieurs reprises. Les sanglots de la fille ponctuaient le grincement des roues, les gémissements de l'armature du chariot, les grondements des sabots, les cris et les rires des soldats.

— Je dépose le sort de cette mijaurée entre tes mains, bouffon. Fais-moi rire et tu en feras ce que tu voudras.

Il se leva brusquement du lit, s'empara de son épée posée contre le bois du lit, posa le pied sur le dos de la jeune femme qu'un sursaut de peur agita.

— Si tu ne réussis pas à me divertir, Djoll, je lui passe cette lame à travers le corps.

La vue de cet homme nu, musculeux, figé dans l'attitude du chasseur posant avec son trophée et dont les bourses ballottaient mollement à chaque cahot du véhicule, parut à ce point ridicule à Djez qu'il trouva instantanément les gestes et les expressions justes. Il retira ses chaussures, sa tunique, son pantalon, ses sous-vêtements et, lorsqu'il fut aussi nu que son maître, il posa un coussin sur le plancher et adopta une posture identique. Il exagéra le bombement du torse, la raideur du menton, et donna de petits coups de bassin pour amplifier le balancement de ses propres organes génitaux. Le baron ne put garder longtemps son sérieux face à son bouffon, à ce miroir qui traquait implacablement le ridicule de ses poses et de ses expressions.

Il éclata d'un rire tonitruant, un rire qui se prolongea, le secoua de la tête aux pieds et l'entraîna à se rasseoir sur lit.

— Tu as gagné, Djez ! Elle est à toi. Emmène-la et fais-en ce que bon te semblera.

Le Djoll releva la jeune femme. Il entrevit son visage effrayé sous les mèches empourprées de ses cheveux. Sa lèvre inférieure avait éclaté dans le choc avec le pied de la ridelle et elle avait semé une large flaque de sang à l'endroit où elle était restée allongée. Djez l'aida à passer sa robe, se rhabilla rapidement et ouvrit sans attendre la portière latérale qui donnait sur le marchepied. La mansuétude du baron Harkand ne durait parfois que l'espace d'une respiration, et les personnes qu'il avait épargnées pouvaient fort bien se retrouver décapitées dans les secondes qui avaient suivi l'annonce de leur grâce.

Djez et la jeune femme se retrouvèrent dehors sans encombre. Ils se glissèrent entre les hippars des gardes et se dirigèrent vers les chariots bâchés de l'intendance. Le Djoll connaissait un homme qui occupait la fonction officielle de palefrenier mais dont le véritable talent s'exerçait dans le domaine des plantes et des incantations de guérison. Originaire de la tribu des Minoss, Togöl – c'était son nom – avait perdu une oreille et un œil lors de la bataille contre les armées du Pays Noir. Un début de scorbut avait emporté les trois quarts de ses dents. Quelle que fut la saison, son épaisse toque de fourrure ne quittait jamais son crâne.

— La coupure est profonde, mais elle se remettra rapidement avec ça, dit-il en examinant attentivement la lèvre tuméfiée.

Il sortit un flacon de la poche de son gilet de laine et le tendit à la jeune femme en lui recommandant d'enduire la plaie de pommade matin et soir. Elle s'en empara, balbutia un remerciement, fixa intensément Djez comme si elle attendait quelque chose de lui. Le Djoll remarqua alors que la déformation de sa bouche n'altérait en rien sa beauté. Un peu plus grande que lui, elle avait les yeux noirs et la peau dorée des femmes des tribus qui résidaient à l'ouest du Pays Noir.

Les roues des chariots creusaient de profonds sillons sur la terre brûlée. Les lointaines silhouettes des prisonniers porteurs de torche s'évanouissaient dans la lumière rasante d'Œil-du-Matin.

— Autre chose, damoiselle ? demanda Togöl d'un ton bourru. Je dois regagner mon poste ou je me retrouverai bientôt en compagnie de ces malheureux incendiaires.

Elle désigna Djez d'un mouvement de bras.

— Le seigneur Harkand m'a donné à son bouffon. C'est à lui de prendre les décisions qui me concernent.

— Jamais je ne posséderai un être humain ! protesta le Djoll. On n'emprisonne pas davantage les âmes que l'eau, l'air, le feu, la terre.

Tu es libre.

— Elle ne peut pas retourner seule dans le Pays Noir, intervint Togöl. Elle n'a qu'à rejoindre le groupe des cantinières. Elles ont toujours besoin de bras et les soldats ne les importunent pas.

Elle acquiesça d'un hochement de tête. Avant de partir, elle s'approcha de Djez et le dévisagea avec ardeur.

— Je m'appelle Zarya, de la tribu des Génoëtes. Je n'oublierai jamais ce que tu as fait pour moi. Je reviendrai te voir lorsque je serai plus présentable.

Elle se détourna avec brusquerie et courut vers le centre de l'interminable colonne. Djez contempla la flamme dansante et noire de sa chevelure jusqu'à ce qu'elle disparaisse derrière les roues des grands chariots.

*

Rohel errait depuis des heures sur une étendue blanche et glacée. Il évoluait dans un monde irréel où les formes et les sons subissaient de perpétuelles modifications. De même, il avait davantage l'impression de flotter que de marcher.

En cet endroit il n'y avait ni jour ni nuit, seulement la clarté aveuglante d'une colonne de lumière qui montait de la banquise et se perdait dans les cieux. Le vent lui murmurait que Lucifal, l'épée légendaire, le cadeau des dieux à l'humanité, se trouvait quelque part sous cette épaisseur de glace. À ses côtés cheminait Lays, la petite Djoll qui avait absolument tenu à l'accompagner. Le froid accentuait la pâleur de son teint et donnait à penser qu'elle était sur le point de s'effondrer à chaque pas.

Quelques dizaines de mètres en arrière progressait un groupe dont il reconnaissait certains membres, Till le fromager, sa femme Ermaline, les jumeaux Elwen et Braïz, Ugoh le gardien du Rooph. Les autres, des inconnus, l'observaient avec une attention soutenue, épiaient chacun de ses mouvements. Un voile dissimulait le visage d'une femme vêtue de tissus précieux. Une étroite fente laissait entrevoir ses yeux d'un jaune étincelant.

Il n'avait pas encore établi les relations qui unissaient ces hommes et ces femmes, mais il se doutait que leur présence avait un lien avec l'épée de lumière, avec Cirphaë.

Contrairement à Lays, il ne sentait pas le froid, comme si les éléments extérieurs n'avaient pas de prise sur lui. Il avait maintenant l'impression d'être environné d'une clarté presque palpable. Ils arrivèrent au bord du gouffre d'où surgissait le gigantesque rayon de lumière. Lorsqu'ils se furent accoutumés à l'éblouissante luminosité, ils aperçurent au fond de l'excavation une forme légèrement plus

foncée que le givre. Un corps de femme aux cheveux noirs plongée dans un sommeil paisible. Ses mains croisées sur sa poitrine serraient la poignée d'une épée dont la lame reposait sur son ventre.

C'était d'elle, de Lucifal, que montait cette incroyable lumière.

Sa puissance phénoménale faisait reculer les ténèbres sur des millions et des millions de kilomètres.

Il observait les parois à la recherche d'un passage pour descendre au fond du gouffre quand un courant immatériel le saisit et le déposa subitement près de la femme étendue sur un socle de glace. Il releva la tête, aperçut les minuscules silhouettes de Lays, Till, Ugoh et des autres une centaine de mètres au-dessus de lui. Ils lui criaient quelque chose mais il ne les entendait pas. Il haussa les épaules et contempla Cirphaë, l'ancienne gyne de Babûlon. Il admira d'abord la finesse et la sérénité de son visage. La pointe triangulaire de l'épée, assez courte, reposait sur son bas-ventre et masquait en partie sa toison pubienne. Ses doigts entrecroisés étaient simplement placés en protection au-dessus de la poignée, enfoncée dans le sillon de ses seins et façonnée dans un métal qu'il ne parvenait pas à identifier.

Il tendit la main vers l'épée mais un tremblement parcourut aussitôt le corps de Cirphaë et le poussa à suspendre son geste. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et distingua des corps pétrifiés dans les parois translucides. Des hommes pour la plupart, dont les traits exprimaient l'horreur ou la surprise. Les attitudes de certains montraient qu'ils avaient tenté d'échapper à leur funeste sort, mais ils avaient été statufiés en pleine course ou dans un geste de défense dérisoire. Le Vioter identifia des Djolls des deux sexes parmi eux, probablement des membres de familles exilées qui étaient arrivés au terme de leur voyage.

Il tenta de nouveau d'approcher la main de la poignée de l'épée mais les paupières de Cirphaë se soulevèrent et elle l'enveloppa d'un regard qui le paralysa. Les yeux noirs de la magicienne étaient chargés d'une énergie maléfique aussi puissante que l'éclat de Lucifal.

Le froid de la glace se répandit dans le corps de Rohel. Il comprit qu'il était perdu et de ses yeux jaillirent des larmes brûlantes qui s'incrustèrent dans ses joues. Il resterait prisonnier de cette banquise pour l'éternité. Un visage de femme apparut dans son champ de vision. Saphyr ? Des yeux d'un ocre tirant sur le brun, des cheveux noirs et ondulés… Il l'avait vue quelque part mais il ne se souvenait plus des circonstances de leur rencontre. Une plaie déformait sa lèvre inférieure. Elle lui parlait mais son esprit engourdi ne captait que des bribes de mots.

— Formule… feu… fuir…

Il ne pouvait pas repartir sans Lucifal. Il voulut briser la gangue rigide qui l'entravait mais ses muscles ne lui obéissaient plus.

— Le feu… le feu… Réveillez-vous…

Une douleur effroyable lui perfora le cerveau et se diffusa jusque dans les extrémités de ses membres.

— La steppe est en feu !

Il rouvrit les yeux et distingua le visage d'Ugoh penché sur le sien. L'inquiétude déformait les traits du gardien du Rooph.

— Je suis désolé d'interrompre votre voyage dans les mondes prémonitoires de l'Alliée, mais si nous ne partons pas dans les minutes qui suivent, nous mourrons asphyxiés.

Le Vioter se redressa sur un coude et tenta de remettre un peu d'ordre dans ses idées. Il lutta pendant quelques secondes contre la nausée qui le submergeait.

— Lays ? parvint-il à articuler.

— Votre amie djoll reste pour l'instant inerte. Je ne sais pas si elle survivra à l'épreuve de vérité.

Une colère subite embrasa Rohel qui se releva, saisit Ugoh par le col de son gilet et le décolla du sol.

— Maudit fou, je t'étranglerai si elle ne revient pas à la vie !

Ses forces l'abandonnèrent, il relâcha sa prise et retomba sur le matelas d'herbes séchées.

— Tu ne comprends donc rien, homme des lointaines étoiles, murmura Ugoh d'une voix sifflante. Sans l'aide de l'Alliée, tu n'aurais aucune chance d'aller jusqu'au bout de ta route. Elle n'est pas animée d'une volonté meurtrière, elle est seulement le fidèle reflet de tes aspirations. Si la petite Djoll ne trouve pas en elle les ressources pour revenir à la vie, l'Alliée aura seulement précipité le cours de son destin. Mais nous n'avons pas le temps d'en discuter. Le vent pousse le feu dans notre direction.

— Demandez donc à votre alliée de nous sortir de là ! gronda Le Vioter.

— C'est déjà fait, répliqua le petit homme, mais elle estime peut-être que les gardiens du Rooph ne méritent plus de vivre. Elle ne donne pas de réponses toutes faites, elle entrebâille seulement des portes, elle parsème le chemin de bornes indicatrices. Il suffit de rester attentif à la vision. L'Alliée m'a réveillé juste avant toi : elle ne veut donc pas que nous mourions dans ce terrier.

— Comment savez-vous que le Rooph est la proie des flammes si vous n'avez pas encore mis le nez dehors ?

Un sourire furtif éclaira le visage ridé du vieil Ingah.

— L'Alliée m'a transporté à la lisière de la steppe. J'ai vu des milliers d'hommes nus équipés de torches et des milliers de soldats qui les obligeaient à incendier les herbes. J'ai vu les voitures fermées, frappées des armoiries des barons, les chariots bâchés de l'intendance. La reine Siloë a ordonné la destruction définitive du Rooph, des nyax,

des Ingahs.

— L'Alliée ne vous avait pas prévenu de ce dénouement ?

Il n'y avait plus aucune trace d'ironie ou de mépris dans les paroles de Rohel. Une ombre de tristesse glissa sur le visage d'Ugoh.

— J'ai refusé de la croire…

— Où est Lays ?

— Dans la pièce d'à côté… Elle baigne dans son vomi.

*

L'horizon s'ourlait d'une frange rouge orangé surmontée d'une crête noire. Le vent violent couchait les herbes dans la direction du couchant et colportait une âcre odeur de brûlé. Sang-du-Ciel paraissait lui-même se consumer dans la plaine céleste. Les rugissements des nyax, les couinements des porcars, les sifflements des épis composaient un vacarme assourdissant.

— Suivez-moi ! hurla Ugoh.

Le Vioter raffermit ses prises sur les chevilles et les poignets de Lays, juchée sur ses épaules, et se lança sur les traces du vieil homme. Il avait lavé sommairement la jeune femme et n'avait pas oublié de se munir de sa lance avant de sortir du terrier.

Ils coururent sans s'arrêter jusqu'à la tombée de la nuit. Rohel se ressentait encore de sa blessure à la clavicule et de la fatigue consécutive à l'absorption de la plante hallucinogène. En revanche, Lays, aussi légère qu'un enfant, n'était pas un fardeau encombrant. Le vent poussait des brandons qui enflammaient le Rooph tout autour d'eux et l'incendie les gagnait peu à peu de vitesse. La hauteur des herbes les empêchait d'évaluer la progression du feu. La température avait grimpé d'une trentaine de degrés et ils transpiraient en abondance. Ils entrevoyaient parfois les silhouettes massives de porcars que la panique poussait à prendre la mauvaise direction. Une épaisse fumée leur irritait les yeux et la gorge.

Ugoh s'arrêta et reprit son souffle, les mains posées sur les genoux.

— Il finira par nous rattraper, murmura-t-il d'une voix essoufflée. Ce n'est qu'une question de minutes.

— Lorsque nous sommes sortis de la forêt, Lays et moi n'avons mis qu'une journée à rejoindre votre terrier, objecta Le Vioter.

— Je te parle de minutes et tu me réponds en journée ! De plus nous n'avançons pas en direction de la forêt, mais de la bordure septentrionale du Pays Noir.

— Le Pays Noir ?

— C'est ainsi qu'on appelle le royaume de Siloë. Le vent a changé de sens… Quelle importance ? Ni ta quête ni la mienne ne sont justes

puisque l'Alliée ne se manifeste pas.

— Et comment pourrait-elle se manifester dans ce contexte ?

Rohel se retint à grand-peine de frapper les herbes proches. La respiration régulière de Lays lui effleurait la base du cou. Sa peau captait l'haleine menaçante des flammes. Il percevait à présent le grésillement des tiges calcinées, le grondement sourd et persistant de l'incendie.

— De cette façon, par exemple…

Ugoh désigna les deux nyax géants qui avaient surgi dans le dos de Rohel et dont les yeux étincelants transperçaient l'obscurité naissante.

# CHAPITRE VI

Le brasier zébrait la nuit de lueurs livides et mouvantes. Les deux nyax géants progressaient à une allure soutenue au milieu des herbes. Ils donnaient une impression de légèreté étonnante en regard de leur masse. De même ils semblaient se faufiler entre les tiges et les épis ondulants sans les effleurer.

Cramponné au cou de sa monture, Rohel s'efforçait de conserver son équilibre, modifiant sans cesse son centre de gravité pour ne pas perturber le rythme du grand félin. D'une main il retenait le corps de Lays qui, posé en travers sur les puissantes épaules du fauve, glissait sans cesse sur son pelage rayé et humide. Il entrevoyait, quelques mètres devant lui, la silhouette fuyante du deuxième nyax que chevauchait Ugoh. La souplesse et l'habileté avec lesquelles le petit homme maîtrisait sa monte prouvaient qu'il avait l'habitude de ce genre d'exercice.

Le vent avait redoublé de violence et l'incendie se propageait à une vitesse effarante. Certaines flammes atteignaient une dizaine de mètres de hauteur. Une fumée de plus en plus épaisse, de plus en plus noire, occultait les étoiles et recouvrait le Rooph comme un gigantesque linceul. Le feu semblait avoir engagé une course de vitesse contre les fuyards qui tentaient de lui échapper.

Rohel lâcha pendant quelques secondes le cou du nyax et plaça le col de sa combinaison sur son nez. L'épais tissu constituait un filtre grossier, d'une efficacité douteuse, mais il lui évitait au moins d'inhaler les braises ou les cendres qui voletaient autour de lui et traçaient des paraboles fugaces sur le fond de ténèbres. Les duvets des épis s'embrasaient et éclataient dans des crépitements sonores.

Çà et là, des petits nyax abandonnés poussaient des feulements

déchirants. Le grondement de l'incendie absorbait le martèlement sourd des porcars affolés, lancés au grand galop.

La chaleur devenait peu à peu intolérable. La combinaison de Rohel, trempée de sueur, se collait à sa peau et lui irritait l'intérieur des cuisses. Devant eux, une barrière de feu allumée par des brandons et attisée par les rafales se déployait à grande vitesse et leur coupait le chemin. Tout se passait comme si le brasier, doué d'intelligence, cherchait à entraîner les fugitifs dans un endroit où ils ne pourraient pas lui échapper. Il tenta d'infléchir la course du nyax en lui labourant les flancs de coups de talon, mais le félin conserva son cap et fonça sur les traces de son congénère vers cette haie de flammes dansantes. Il comprit que sa monture, guidée par son instinct, estimait préférable de franchir l'obstacle pour briser l'encerclement.

Le Vioter raffermit ses prises sur le corps de Lays et sur le cou du nyax. L'haleine brûlante des flammes couchées par le vent lui lécha le front, l'arête du nez, les lèvres. Il eut l'impression fugace de pénétrer dans un four à déchets du Chêne Vénérable, ces terribles mouroirs dans lesquels les Ulmans enfermaient les hérétiques. La fumée et la sueur qui lui dégoulinait dans les yeux l'empêchaient à présent de distinguer le deuxième félin.

Alors que le nyax semblait se jeter délibérément dans le feu, il s'arracha du sol et franchit la barrière ardente dans un bond prodigieux. Les langues ignées lui roussirent les poils des pattes et de l'abdomen mais il ne se désunit pas et retomba une quinzaine de mètres plus loin. Le choc de la réception déséquilibra Le Vioter, pratiquement couché sur l'encolure de sa monture. Il serra les cuisses, s'agrippa d'une main à la fourrure de l'animal, enraya de l'autre le glissement du corps inerte de Lays. Une seconde traînée enflammée, moins haute que la précédente, se dressait devant eux, et la moindre chute, la moindre hésitation s'avéreraient mortelles au milieu de cette fournaise.

Le nyax effectua son deuxième saut sans prendre d'élan. Il atterrit en souplesse sur une étroite bande de terre calcinée, bordée de l'autre côté par une crête rocheuse. Ses griffes soulevèrent des gerbes de braises et de cendres chaudes. Cette fois-ci la réception ne déséquilibra pas Rohel, qui avait anticipé le choc. Des tremblements agitèrent Lays dont les jambes prises de convulsions frappèrent furieusement le poitrail et les pattes antérieures du fauve.

Le deuxième nyax gravissait déjà la pente douce d'une surface rocheuse, un coupe-feu naturel de plusieurs kilomètres de longueur et de plusieurs dizaines de mètres de profondeur. Le brasier s'y brisait net comme les vagues sur une barrière de récifs. Elle préservait une bonne partie du Rooph, car les brandons colportés par le vent s'éteignaient avant d'avoir atteint les herbes situées de l'autre côté.

Cependant, ce vestige d'une très ancienne chaîne montagneuse ne couvrait pas la steppe sur toute sa largeur et les flammes, s'engouffrant par les passages non protégés, finiraient par dévorer la zone qu'il délimitait.

Rohel comprit que les nyax ne s'étaient pas dirigés de ce côté-ci par hasard. Ils avaient opté pour un affrontement direct et risqué avec l'incendie pour se diriger vers ce pare-feu naturel et gagner un sursis de plusieurs heures. Le vent agitait les épis et les barbes caressés par les lueurs changeantes de l'incendie. Des pans de ciel étoilé apparaissaient entre les écharpes de fumée.

Les deux félins franchirent au pas l'étendue rocheuse, puis ils s'immobilisèrent l'un contre l'autre à l'orée de la forêt d'herbes demeurée intacte. Les palpitations amples et précipitées de leurs flancs, la sueur qui humectait leur robe, leur respiration sifflante et leur gueule écumante témoignaient de la violence de l'effort qu'ils venaient de fournir. La langue pendante, la tête baissée, ils reprirent peu à peu leur souffle. Les pointes de leurs canines et leurs griffes raclaient la surface dure.

Ugoh descendit de sa monture, fit quelques pas en arrière et embrassa du regard le Rooph incendié. Le Vioter mit à son tour pied à terre, s'essuya le front d'un revers de manche, souleva Lays et l'allongea sur le sol. La vie semblait réinvestir le corps de la jeune femme, dont la bouche et les paupières se contractaient de manière spasmodique.

— La mort du Rooph, la fin de notre monde, murmura Ugoh d'une voix imprégnée de tristesse. Nos ancêtres avaient créé le corps des gardiens de la steppe pour prévenir cette catastrophe, mais nous avons échoué, nous n'avons pas su nous opposer aux manœuvres de la reine Siloë. Elle n'a fait que se glisser dans nos insuffisances. Les seigneurs Nyax seront bientôt éliminés et, privés de leur force, de leur sagesse, de leur noblesse, les humains sombreront dans la noirceur de leur âme.

Rohel se releva et se rapprocha du petit homme.

— Un proverbe d'Antiter dit qu'un monde nouveau se lève là où un monde ancien se meurt. Seuls sont balayés ceux qui ne savent s'adapter aux changements.

Ugoh lui décocha un regard peu amène par-dessus son épaule. Le brasier diminuait rapidement d'intensité car il échouait maintenant sur la roche et ne trouvait plus de quoi s'alimenter. Poussé par le vent, il se déplaçait vers la gauche, et la frange rougeoyante de son nouveau front déchirait le velours nocturne. Son éclat mourant soulignait les rides du visage de l'Ingah.

— Je préfère encore disparaître que m'adapter à un monde régi par Siloë et ses feudataires !

— Pourquoi vous plaindre de l'avènement de Siloë puisque vous vous hâtez de lui abandonner la place ?

— L'Alliée m'avait annoncé depuis longtemps que ton arrivée donnerait le signal de la destruction du Rooph, mais je n'ai pas pu me résoudre à te tuer.

— Quel rapport entre cet incendie et moi ? demanda Rohel d'une voix dure.

Ugoh fit quelques pas avant de se retourner et de fixer ardemment son interlocuteur.

— Tu es l'homme sur les épaules de qui se joue l'avenir des humanités de l'univers. Tu es comme ces paratonnerres qui captent la foudre, tu attires les forces noires, les forces de destruction. Protégé par sa porte temporelle, notre monde vivait à l'écart des grands mouvements spatiaux mais, après ton passage, il ne recouvrera jamais sa virginité originelle : d'autres humains viendront de galaxies éloignées, s'engouffreront dans ton sillage, bâtiront des cités de pierre et de métal, recouvriront le sol d'un indestructible manteau de fer pour poser leurs lourds vaisseaux. Siloë n'a fait qu'enclencher le processus. Un processus irréversible.

— Elle ne m'a pas attendu pour passer à l'action !

Les cheveux dénoués d'Ugoh dansaient autour de sa tête.

— L'Alliée m'a enseigné que la présence de la reine Siloë est liée à ton passage.

— D'où vient-elle ?

— Cela fait une trentaine d'années qu'elle est apparue mais l'Alliée ne m'a jamais renseigné sur ses origines. Elle m'a seulement donné la vision des horreurs commises par ses vassaux. Partons maintenant. Les seigneurs Nyax se sont reposés.

Il se rendit d'une allure décidée près des fauves qui poussaient des grognements sourds et prolongés. Il marqua un temps d'arrêt lorsqu'il aperçut la silhouette de Lays dressée devant lui, auréolée de l'or pâle de ses cheveux.

*

Les nyax galopèrent une grande partie de la nuit. Lays s'était installée derrière Ugoh pour une meilleure répartition des poids. Elle n'avait pas prononcé un mot depuis qu'elle était revenue à la vie, mais la crispation de sa bouche et l'expression de ses yeux traduisaient l'intensité de sa tourmente intérieure. Les regards dérobés qu'elle jetait à Rohel étaient à la fois chargés de frayeur et de compassion.

Le froid vif et sec tombé sur le Rooph transperçait leurs vêtements et leur engourdissait les membres. Ils luttaient contre l'assoupissement provoqué par le rythme régulier, lancinant, de la course des fauves,

contre les crampes et les irritations, également, que leur valait leur inconfortable position. Parfois, lorsque les nyax gravissaient des collines aux pentes pelées, ils distinguaient le somptueux rayon de lumière qui s'élevait dans le lointain comme la colonne unique d'un gigantesque temple.

À l'heure où les premières lueurs de l'aube se déposaient sur le moutonnement des épis, ils aperçurent derrière eux une crête noire et mordorée qui embrasait toute la ligne d'horizon. Après avoir contourné l'obstacle rocheux, le feu se lançait avec une fureur redoublée à l'assaut de la partie du Rooph jusqu'alors préservée. Ils discernaient à nouveau, au-delà du bruissement des épis et des expirations sifflantes des nyax, la note grave et prolongée du grondement du brasier. L'odeur de brûlé s'immisçait dans les senteurs de la steppe, exaltées par l'humidité nocturne.

Les frottements incessants sur la peau rugueuse de sa monture irritaient les cuisses et les fesses de Rohel, et la fatigue se conjuguait maintenant au manque de sommeil pour amplifier les douleurs vives de ses membres fourbus. Aussi loin que portait son regard, il ne distinguait aucune autre perspective que l'océan ocre et ondulant. Les seuls repères, les seuls reliefs étaient ces collines nues qui sortaient de terre comme des taupinières géantes. Il se demanda si les nyax, taillés pour les courses brèves, rageuses, comme tous les félins, auraient suffisamment d'endurance pour prolonger leur folle galopade. Des filets de bave s'échappaient de leur gueule entrouverte et leur tête dodelinait de plus en plus, comme s'ils ne maîtrisaient plus les muscles de leur cou. Ils ne gravissaient plus les collines désormais, ils les contournaient, choisissant d'allonger les distances plutôt que d'imposer des efforts brefs et violents à leur organisme. Ils progressaient à une allure soutenue, beaucoup plus vite en tout cas que ne l'aurait fait un homme entraîné à la course à pied, mais, même si les herbes étaient imprégnées de rosée, le feu, aiguillonné par la brise matinale, gagnait inexorablement du terrain sur eux.

Ugoh lança un coup d'œil par-dessus son épaule. Alertés par les divers incendies qui avaient à plusieurs reprises éclaté en lisière du Rooph, les Ingahs avaient commencé à creuser de larges et profonds sillons pour prévenir le danger, mais leur nombre insuffisant et un matériel inadéquat ne leur avaient pas facilité la tâche. Ils n'avaient pas le temps d'achever un coupe-feu que les herbes l'avaient déjà recouvert et que les porcars l'avaient investi. Leurs maîtres les avaient formés pour empêcher l'inéluctable de se produire mais, en dépit de l'appui de l'Alliée, ils avaient failli et la vue de ces hautes flammes emplissait Ugoh d'un sentiment de culpabilité. Les gardiens de sa génération et lui-même étaient les hommes par lesquels s'accomplissait la malédiction, par lesquels se brisait le grand rêve des

ancêtres et s'achevait l'existence des seigneurs Nyax, ces mêmes seigneurs qui tentaient de lui sauver la vie. Il regrettait l'intervention de l'Alliée qui l'avait averti du danger, qui l'avait entraîné à fuir en compagnie de l'homme des lointaines étoiles et de la petite Djoll. Il aurait mille fois préféré périr dans les flammes, disparaître en même temps que la steppe qu'il avait si mal défendue, oublier ces remords qui reviendraient sans cesse le harceler.

Son vœu serait probablement exaucé car il ne voyait toujours pas les frondaisons irisées des arboraquas qui bordaient la frontière septentrionale du Pays Noir, et le feu les aurait bientôt rattrapés. Une seule chose l'empêchait de se laisser tomber de sa monture : l'espoir un peu fou que l'herbe repousserait rapidement sur son lit de cendres, que quelques seigneurs Nyax survivraient à la catastrophe, qu'ils se reproduiraient, qu'ils recommenceraient à courir, libres et heureux, dans la steppe reconstituée. Dans sa grande sagesse, la nature lui offrirait peut-être l'occasion de se racheter, de réparer par la même occasion sa faute et celle de ses confrères.

L'étranger avait raison : en tant que dépositaire de la mémoire des gardiens du Rooph, il devait s'adapter, ployer comme une brindille soufflée par le vent, conserver au fond de son cœur une petite parcelle du rêve, défendre jusqu'à son dernier souffle les anciennes et nobles valeurs des seigneurs de la steppe.

Les rayons d'Œil-du-Matin teintaient de vert le front ardent qui avançait comme un formidable raz de marée. Les volutes de fumée occultaient en partie l'azur du ciel, se mêlaient aux nuages gris, aux bancs de brume qui paressaient dans le lointain.

Le Vioter estima que le feu les aurait repris dans une quinzaine de minutes. Du plat de la main, il flatta l'encolure du nyax et lui murmura des encouragements, mais les fauves donnaient des signes alarmants de fatigue. Leurs feulements plaintifs et leur allure pesante montraient qu'ils avaient épuisé leurs forces. Depuis plus de douze ou treize heures, ils ne s'étaient arrêtés de courir qu'à deux reprises, au moment du franchissement de la barrière rocheuse et au beau milieu de la nuit, pour permettre aux humains qu'ils transportaient de se détendre.

— Nous arrivons ! hurla Ugoh.

Le Vioter scruta la ligne d'horizon enveloppée dans les brumes matinales. Dans un premier temps, il ne vit rien d'autre que les épis parcourus de longs frémissements, puis il distingua des éclats scintillants et bleutés qui évoquaient le chatoiement des pierres précieuses. Il affina son observation, remarqua que ces luminances dessinaient des formes arborescentes aux contours à peine esquissés. Il lui sembla également discerner des franges irisées et fugaces qui s'entrelaçaient et s'évanouissaient en un ballet sans cesse renouvelé.

— Les arboraquas, les arbres à eau de la frontière ! cria Ugoh.

Rohel évalua à trois ou quatre kilomètres la distance qui les séparait de cette étrange végétation. Les nyax avaient sensiblement ralenti l'allure et le feu se rapprochait à une vitesse inquiétante. Les épis, asséchés par les rayons d'Œil-du-Matin et la hausse brutale de la température, crépitaient les uns contre les autres, comme impatients de s'embraser.

Le félin qui portait Ugoh et Lays s'effondra le premier, foudroyé par une crise cardiaque. Il se coucha sur le flanc avec une étrange douceur, produisant un ultime effort pour permettre à ses deux passagers de se recevoir en souplesse sur les herbes environnantes et de se relever sans dommage. Ugoh oublia les douleurs de ses jambes et se précipita vers l'animal, qu'un ultime spasme secoua et dont la tête retomba, inerte, sur le côté. Les yeux du vieil homme s'emplirent de larmes : le nyax avait été jusqu'au bout de ses forces pour sauver la vie de son serviteur. Aux yeux des Ingahs, cette grandeur d'âme, qui caractérisait les fauves géants de la steppe, les rendait supérieurs aux êtres humains. Ils n'étaient pas mus par ces intentions malveillantes qui sous-tendaient les actions des hommes. Leur disparition marquerait la fin d'un éden fabuleux, la fin d'une innocence magnifique.

Le nyax de Rohel s'immobilisa une vingtaine de mètres plus loin. La mort de son congénère avait donné le signal de sa propre délivrance. Il s'affaissa à son tour et passa de vie à trépas de la même manière qu'il avait accompli chacun de ses gestes tout au long de son existence : en silence. Le Vioter se jeta sur le côté pour éviter d'être coincé sous le poids de sa monture, se rétablit sur ses jambes, aperçut la crête supérieure et dansante des flammes. Une pluie de cendres et de brindilles noircies tombait tout autour d'eux. Il enveloppa d'un regard reconnaissant le nyax figé dans la mort puis se rendit en quelques bonds près de Lays et d'Ugoh, prostrés devant le cadavre du deuxième félin. Il avait l'impression qu'à chaque foulée des échardes s'enfonçaient dans ses cuisses et dans ses aines. L'air était aussi brûlant qu'à l'intérieur d'une étuve.

— Qu'est-ce que vous attendez pour foutre le camp ? rugit-il.

Les joues brouillées de larmes, Lays se mordait la lèvre inférieure et se tordait les mains de désespoir.

— À quoi bon ? soupira Ugoh sans relever la tête. Nous n'avons plus aucune chance de nous en sortir. Apprêtons-nous à suivre l'exemple des seigneurs Nyax, à mourir avec dignité.

— La meilleure façon de leur rendre hommage, déclara Le Vioter d'une voix forte, c'est de rester en vie !

— Comment pourrions-nous réussir là où ils ont échoué ?

— Ils n'ont pas échoué. Ils nous ont déposés à quelques kilomètres

de la frontière et nous n'avons pas encore entamé nos réserves.

— Le feu avance plus vite que nous.

Le Vioter réprima un geste d'agacement.

— Libre à vous de renoncer.

La fumée leur irritait la gorge et ils rencontraient des difficultés grandissantes à respirer.

— Je ne réussirai pas à te suivre, gémit Lays.

Rohel se rapprocha de la jeune femme, la saisit par les épaules et la dévisagea avec intensité.

— Si tu suis exactement mes instructions, tu courras aussi vite que le vent, aussi longtemps que les nyax.

Elle lança un coup d'œil horrifié en direction de la vague incandescente qui s'apprêtait à les submerger puis acquiesça d'un hochement de tête. La lueur froide de l'aube et les rougeoiements des flammes dessinaient d'insaisissables jeux de lumière sur son visage crispé.

— Inspire lentement et descend l'oxygène dans le bas-ventre.

Elle se souvint qu'Elwen et Braïz s'étaient exercés pendant des heures à ce genre d'exercice et n'avaient obtenu aucun résultat probant.

— Je n'y arriverai pas, murmura-t-elle. Mes frères…

— Leur vie n'était pas en jeu ! l'interrompit Rohel. Ils n'éprouvaient pas le besoin urgent de mobiliser toutes leurs ressources. Ta résistance sera proportionnelle à ton instinct de survie. As-tu envie de vivre ?

Ugoh prêtait désormais une attention soutenue aux paroles de l'homme des lointaines étoiles. Il se demanda si les seigneurs Nyax eux-mêmes avaient eu envie de vivre, s'ils ne s'étaient pas effacés volontairement pour permettre à d'autres d'investir le champ de la création.

Lays ne répondit pas. Elle repoussa une nouvelle attaque de panique, prit une profonde inspiration, s'efforça de descendre l'air dans le bas-ventre. Un grand calme se diffusa instantanément dans son corps et dans son esprit. Elle se rendit compte que la peur amoindrissait ses facultés physiques et mentales, que la tâche n'était pas insurmontable. Rohel lui ordonna de recommencer à trois reprises.

— Et maintenant, bâillonne ton mental et concentre-toi exclusivement sur les sensations de ton corps, sur le mouvement de tes jambes, sur le balancement de tes bras, sur le rythme de ton cœur. Bannis toute tentation de t'apitoyer sur toi-même. Accepte la douleur, accepte la fatigue. Considère-les comme des gardiennes vigilantes, comme des alliées.

Il s'était tourné vers Ugoh lorsqu'il avait prononcé ces derniers mots. L'Ingah caressa une dernière fois le poitrail de l'animal mort et

se releva.

— Relève ta robe. Elle risque de te gêner…

Elle retroussa sa robe jusqu'à la taille et la coinça dans sa ceinture de tissu. Ses mollets et ses cuisses s'ornaient de plaques rouges qui témoignaient de l'âpreté de leur chevauchée nocturne.

— Tu es prête ?

Un sourire complice éclaira le visage de la jeune femme.

Ils s'élancèrent ensemble en direction des lointains arboraquas dont les frondaisons s'emplissaient de la lumière bleue de l'astre du matin. Ugoh se débarrassa de tout ce qui pouvait l'entraver, de son gilet de peau, de sa ceinture de tissu, de son turban. Il déposa l'ensemble aux côtés du seigneur Nyax, ultime présent du serviteur à son maître. Il garda seulement son tranchet, qu'il plaça dans la poche de son pantalon, puis, appliquant point par point les instructions de Rohel, il s'engouffra dans l'étroit sentier tracé par ses deux compagnons.

Pendant une dizaine de minutes, l'écart se stabilisa entre le feu et les fuyards. Ugoh avait accéléré l'allure pour rejoindre Le Vioter et Lays. Après un moment d'adaptation, il s'était senti comme aspiré par les deux autres, il s'était fondu dans une entité unie par un même souffle, avançant au même rythme. Dans cette homogénéité, il avait retrouvé ce sentiment exaltant d'être relié à son environnement, non seulement à la chevelure blonde qui dansait devant lui, aux épis couchés par le vent, à la terre qui absorbait l'agonie des milliers d'habitants du Rooph, aux flammes tordues de fureur, à la plaine céleste occultée par le rideau de fumée, aux flèches d'azur décochées par l'astre matinal, mais également aux deux seigneurs Nyax qui gisaient plusieurs centaines de mètres plus loin. Il avait vécu ce genre d'expérience lorsque l'Alliée le guidait dans les mondes illusoires des visions. Les situations qui semblaient n'avoir aucun rapport entre elles lui étaient soudain révélées dans leur ensemble, comme des pièces de puzzle parfaitement emboîtées. La destruction de la steppe, la mort des nyax, le règne de Siloë, l'intrusion des humains des autres galaxies, tous ces événements lui apparaissaient désormais dans leur cohérence, dans leur globalité. Il acceptait la mort de son monde comme la fin nécessaire d'un cycle, comme il acceptait la douleur qui montait de ses poumons, de ses jambes, de son ventre.

Un vent violent se leva et les flammes comblèrent inexorablement l'intervalle qui les séparait des trois humains. La sensation persistante de danger entraîna Lays à se retourner.

Une erreur. Elle vit le feu se dresser sur leurs talons, les tiges et les épis s'embraser comme des torches, les brindilles et les barbes tomber en pluie incandescente. Elle prit soudain conscience de l'intolérable chaleur, de la densité de la fumée, de l'implacable étau

qui lui comprimait la gorge, les poumons, et, à nouveau, elle fut gangrenée par la peur. Elle rompit l'invisible lien qui l'unissait à Rohel et à Ugoh, elle ne fut plus qu'une petite Djoll égarée dans un monde beaucoup trop grand pour elle ; elle crut que ses muscles carbonisés, mal irrigués, se déchiraient, éclataient. Emportée par son élan, elle s'effondra lourdement sur le sol. L'Ingah buta sur la jeune femme, perdit l'équilibre, s'affaissa à son tour.

À la lourdeur subite de sa foulée, Rohel prit conscience que ses deux compagnons ne le suivaient plus. Il s'immobilisa, regarda derrière lui, aperçut les corps allongés et entremêlés de Lays et d'Ugoh. Il se rendit compte avec horreur que le feu était sur le point de les engloutir. Son sang bouillait dans ses veines, il avait la sensation d'inhaler du métal en fusion.

Il prit sa décision en une fraction de seconde. Il rebroussa chemin, fondit en quelques foulées sur la jeune femme et le vieil homme. Il releva d'abord Lays, lui fit signe de repartir, puis il se dirigea vers Ugoh, dont la tunique et les cheveux étaient la proie des flammes. Il lutta contre la peur qui lui commandait de tourner les talons, contre cette sensation terrifiante de s'enfourner dans la gueule ardente et grondante du brasier. Il saisit l'Ingah par les aisselles et le tira en arrière. Un souffle brûlant lui roussit les cils et les sourcils. Il s'appliqua d'abord à étouffer les flammes qui se répandaient dans les vêtements d'Ugoh. Le gardien du Rooph reprit ses esprits, se redressa, sortit son tranchet de la poche de son pantalon, coupa d'un geste sec et précis les mèches enflammées de sa chevelure.

— Les arbres ! Les arbres ! hurla Lays.

Tout en courant elle désignait les frondaisons translucides qui éclataient sous l'effet de la chaleur et libéraient leur eau. Des flammèches partaient du bas de sa robe dénouée et grimpaient à l'assaut de ses jambes.

— Enfin, murmura Ugoh.

Le feu s'étira sous l'effet d'une rafale de vent puis il se rétracta, perdit tout à coup de son intensité comme s'il avait pris conscience qu'il ne réussirait pas dans son entreprise. Le Vioter en comprit les raisons lorsqu'il vit les barbes des épis ployer sous le poids des gouttes. Quelques pas plus loin, les arboraquas réagissaient à la température anormalement élevée du Rooph, aspergeaient les herbes en abondance et contraignaient l'incendie à reculer.

Lays retira sa robe et s'exposa avec un plaisir évident aux cataractes fraîches qui lui plaquaient les cheveux sur les épaules et la poitrine. Le spectacle de ces branches et de ces feuilles gorgées d'eau qui se déversaient comme le plus sophistiqué des systèmes d'arrosage avait quelque chose de fascinant. Davantage que des arbres, c'étaient des fontaines arborescentes, des sculptures translucides qui sortaient

du sol et s'emplissaient de la couleur du ciel. Le Vioter établit le rapprochement entre les franges irisées qu'il avait entrevues quelques instants plus tôt et ces gerbes qui jaillissaient de nulle part. Au pied de cette étrange végétation, les herbes, plus petites, se vêtaient d'une somptueuse parure verte.

Le Vioter et Ugoh rejoignirent Lays sous les arboraquas et, comme elle, ne résistèrent pas au plaisir de se dévêtir et de s'offrir à la caresse revigorante de l'eau. De près, on distinguait nettement les contours des arbres, l'écorce plus épaisse du tronc et des branches basses, les fines membranes des rameaux, des feuilles, des fruits ronds, les mouvements de l'eau qui montait du sol, se répandait dans les frondaisons et remplissait les enveloppes vidées par les incessantes aspersions. L'incendie s'éteignait lentement, laissant derrière lui un territoire dévasté.

Ugoh tendit le bras en direction du plateau désertique qui bordait la forêt d'arboraquas.

— Le Pays Noir…

C'est alors seulement qu'ils remarquèrent les innombrables silhouettes qui se tenaient, immobiles et silencieuses, quelques centaines de mètres plus loin.

# CHAPITRE VII

Debout sur le moyeu d'une roue d'un chariot de l'intendance, Djez observait les deux hommes et la femme qui s'avançaient vers la voiture du baron Harkand, escortés par plus de vingt soldats.

L'un des deux hommes était un adorateur du nyax, reconnaissable à sa longue chevelure et à ses vêtements, caractéristiques de la tribu des Ingahs – même si sa tunique était en partie brûlée et quelques-unes de ses mèches grossièrement coupées. En revanche, Djez ne parvenait pas identifier le deuxième homme, un géant brun dont la carrure imposante expliquait en partie l'extrême nervosité des hommes d'armes du baron Harkand (une nervosité accentuée par le parfum de magie qui entourait l'apparition de ces trois rescapés de l'incendie de la steppe). Le vert lumineux de ses yeux, peu commun dans le Pays Noir, et la trame de l'étoffe de son vêtement, plus fine et plus serrée que les tissus les plus précieux des dames de la cour, renforçaient l'impression de mystère qui se dégageait de lui.

Djez pressentait que la fille venait du même village que lui mais sa beauté diaphane s'accordait mal avec les souvenirs qu'il avait gardés des Djolls, ces personnages aux traits grossiers, aux épaules voûtées, aux joues rouges, aux allures pataudes qui venaient parfois le visiter dans ses rêves. Il l'avait aperçue dans le lointain, nue sous les chutes d'eau des arboraquas, et la blancheur de sa peau, sa blondeur irréelle lui avaient donné l'impression saisissante de faire face à une elfide, une créature de la lumière et du vent. Comme ses deux compagnons, elle s'était rhabillée à la hâte lorsqu'elle avait vu le bataillon des soldats se détacher du front et avancer dans sa direction. Les trois rescapés n'avaient pas cherché à fuir, trop épuisés sans doute pour se lancer dans une nouvelle course.

— Tu as changé, Djez, dit soudain Togöl.

Le Djoll se détourna pendant quelques secondes et fixa le guérisseur minoss, debout à côté de la roue.

— Que s'est-il donc passé cette nuit ? insista Togöl.

Des braises égrillardes luisaient dans son œil rond et un sourire entendu se dessinait sur ses lèvres brunes. Djez rougit jusqu'à la racine des cheveux. Zarya était venue le rejoindre en plein cœur de la nuit, s'était glissée dans sa couche et avait commencé à l'affoler de ses baisers et de ses caresses. Le Djoll était resté un moment écartelé entre le désir qui se propageait en lui comme les flammes dans les épis de la steppe et la peur de réveiller les autres qui dormaient à proximité.

En tant que bouffon, il bénéficiait d'un privilège qui l'autorisait à passer ses nuits à l'intérieur d'un chariot bâché, en compagnie d'officiers supérieurs et de responsables de l'intendance. Il avait souvent perçu les soupirs étouffés, les gloussements des femmes et les froissements des draps qui trahissaient les activités nocturnes de ses compagnons de sommeil, mais jamais il n'avait envisagé d'être lui-même concerné par ce genre d'occupation. Avant la visite de Zarya, il ne connaissait des femmes rien d'autre que les poitrines parfois découvertes de servantes délurées.

— Je ne dormais pas et j'ai vu une femme se glisser dans ton chariot, poursuivit Togöl dont l'œil inquisiteur traquait impitoyablement les réactions de son interlocuteur.

— Qu'est-ce qui te prouve qu'elle venait pour moi ?

— J'ai reconnu la silhouette de Zarya la Génoëte et je me suis souvenu de la promesse qu'elle t'avait faite…

Cette discussion raviva chez Djez les braises du désir éveillé par les mains et des lèvres de la jeune femme. Il s'était retrouvé perché sur elle, planté en elle, elle avait remué les hanches en un balancement régulier, lentement au début, puis de plus en plus vite, il avait eu l'impression qu'un torrent fulgurant partait de son bas-ventre et se déversait en elle, emportant tout sur son passage comme ces coulées de boue qui prenaient naissance sur les montagnes terreuses du Pays Noir et se répandaient furieusement dans les avens des plaines. Il était resté un long moment inerte, étourdi, haletant, se demandant ce qui lui était arrivé, tentant de reprendre son souffle et ses esprits. Il avait cru discerner des ricanements alentour. Il s'était souvenu qu'il avait libéré un long gémissement au moment où il s'était projeté dans le ventre chaud de sa partenaire, il avait craint que les soupirs bruyants de Zarya n'aient réveillé et irrité ses voisins, mais nul n'avait manifesté sa mauvaise humeur, et il avait pu recommencer en toute impunité.

— Tu es devenu un homme, petit Djoll.

Le large sourire de Togöl dévoilait ses rares dents branlantes et

déchaussées. Djez s'était réveillé aussi fourbu que s'il avait couru pendant plusieurs heures. Zarya avait profité de son sommeil pour s'éclipser. Il ne s'était pas lavé comme à son habitude, mû par la volonté farouche de respirer le plus longtemps possible l'odeur de la jeune femme, cette odeur d'amour froid qui lui prouvait qu'il n'avait pas été l'objet d'un rêve. Il n'avait pas eu le temps de prendre son petit-déjeuner ni de rendre une visite à son initiatrice, bien que, affamé et amoureux, il mourût d'envie de faire l'un et l'autre.

Au même moment, les ululements des guetteurs avaient provoqué un début de panique dans les rangs des soldats du baron Harkand, chargé par ses pairs de la surveillance de la frontière septentrionale. Le mouvement général avait entraîné le Djoll vers la forêt d'arboraquas. C'est alors qu'il avait distingué dans le lointain, sous les frondaisons scintillantes, les silhouettes de ces deux hommes, de cette femme, et s'était demandé par quel miracle ces trois-là étaient parvenus à traverser le Rooph en feu.

Le cortège approchait de la voiture noire du baron. Le maître de Djez ne s'était pas montré d'humeur très joyeuse ces derniers temps. Depuis que les prisonniers avaient incendié la steppe, il n'avait tué que deux nyax géants là où il avait envisagé d'en abattre des dizaines. Contrairement à ce qu'il avait prévu – et c'était la raison pour laquelle il avait insisté auprès de ses pairs pour obtenir la garde de la frontière septentrionale –, les félins ne s'étaient pas précipités en masse vers les points d'eau que constituaient les arboraquas. En outre, la possibilité ne lui avait pas été offerte de se venger sur les Ingahs car aucun d'eux n'était tombé dans ses filets. Il avait opéré le mauvais choix, et ce sentiment d'échec, conjugué à ses fréquentes défaites avec les dames, l'envahissait d'une rage folle qu'il comptait bien passer sur les trois miraculés de la steppe. Prévenu par un officier, il s'était paré de ses attributs officiels, une longue robe noire frappée de ses armoiries, l'épée de ses ancêtres à la poignée incrustée de pierres de Sang-Céleste, le bâton de commandement des armées de la reine Siloë, et s'était posté sur le marchepied de sa voiture.

Djez sauta du moyeu de la roue.

— Où vas-tu ? lui cria Togöl.

Le Djoll ne répondit pas, fendit avec énergie les rangs serrés des soldats, des cantinières, des serviteurs. Il lui fallait absolument savoir qui étaient ce géant étranger et cette fille blonde. Son statut de bouffon lui offrait la possibilité de s'introduire à n'importe quel moment dans la voiture officielle du chef des Sherkkens.

Une main lui agrippa le bras au passage. Il se retourna avec vivacité et se trouva face à Zarya. Elle le scrutait d'un air à la fois interrogateur et mutin. En un éclair, il revécut toutes les sensations de la nuit et il fut traversé d'un sentiment de gratitude. Bouleversé, il lui

effleura la joue d’un revers de main.

— Zarya, pour cette nuit… balbutia-t-il.

Elle lui posa l’index sur les lèvres.

— N’oublie jamais que je t’appartiens.

— C’est moi qui t’appartiens, à toi qui m’as fait homme.

— Tu es doué pour les joutes d’amour, Djez. Mon corps chante encore au souvenir de tes visites.

Des cernes profonds soulignaient ses yeux sombres. La brise matinale soulevait délicatement les ruisseaux noirs de sa chevelure. Un spasme violent contracta le bas-ventre du Djoll lorsque son regard s’aventura dans le décolleté de sa robe.

— Tu cours chez le baron Harkand ?

Il acquiesça d’un mouvement de tête. Elle lui planta ses ongles dans la chair de l’avant-bras.

— Use de ton influence pour l’empêcher de tuer le géant qui vient des mondes lointains, fit-elle d’un ton farouche.

Le venin de la jalousie se répandit dans les entrailles Djez.

— Il est beau, murmura-t-il d’un air de dépit. Il a l’air d’un seigneur…

Elle lui ébouriffa les cheveux dans un geste tendre et moqueur.

— C’est toi que j’aime, idiot.

— Pourquoi un tel intérêt pour cet homme ? Et d’abord, comment sais-tu qu’il vient d’un monde lointain ?

Les soldats se bousculaient pour prendre place autour de la voiture du baron. Les frottements des boucliers, des casques et des cottes produisaient un bruissement comparable à un concert de stridulations. Les hippars, attachés aux roues des chariots ou aux piquets fichés dans le sol, poussaient des hennissements apeurés, ruaient des quatre fers, et les palefreniers, suspendus aux licols, rencontraient les pires difficultés à les apaiser. Les placides bouvins des attelages, effrayés par cette soudaine agitation, commençaient à tirer sur leur longe, à donner de furieux coups de corne. Seuls restaient immobiles les prisonniers, nus, liés les uns aux autres et parqués à l’intérieur d’un enclos. Certains agonisaient dans d’atroces souffrances, grièvement brûlés par le feu qu’ils avaient eux-mêmes allumé, mais beaucoup étaient morts au cours de la nuit et avaient été abandonnés sur place par les brancardiers, peu soucieux de leur donner une sépulture décente.

— Je ne peux pas tout t’expliquer maintenant, répondit Zarya. Sache seulement que la vie de cet homme est capitale pour tous les êtres qui peuplent le grand univers.

Elle avait levé le bras et pointé l’index sur le ciel. Des lueurs soupçonneuses dansèrent dans les yeux de Djez :

— Tu n’es pas une simple prisonnière, n’est-ce pas ? Tu as été

dépêchée près du baron Harkand pour le séduire, tu t'es arrangée pour attirer son attention et être invitée sur sa couche, mais tu ignorais son problème et tu as compromis ta mission…

Une grande amertume imprégnait la voix du Djoll.

— Je comprends pourquoi le baron t'a gardé près de lui, Djez : la vivacité de ton esprit compense la lourdeur du sien. J'avais en effet pour consigne de séduire Harkand mais, bien qu'éduquée depuis toujours dans la science de l'amour, je n'ai pu éveiller le moindre désir en lui.

— Son épouse officielle, dame Jodinn, emploie la magie pour lui interdire de couvrir d'autres femmes.

Elle hocha la tête à plusieurs reprises.

— Puisqu'il m'a chassée, je te prie d'être mes yeux, mes oreilles, ma voix, ma volonté. Fais tout ce qui est en ton pouvoir pour l'empêcher de tuer cet étranger jusqu'à ce que je trouve le moyen d'entrer en contact avec lui. Les matriarches nous ont chargées, mes sœurs et moi, de nous introduire auprès des vassaux de Siloë pour lui porter assistance au cas où ils viendraient à le capturer.

— Tu es certaine que c'est lui ?

— Il correspond à la description qu'en ont faite les anciennes : grand, mince, brun, des yeux du même vert que l'herbe arrosée par la pluie…

— Et la fille ?

— Je ne sais rien d'elle, si ce n'est qu'elle est très belle et qu'elle est probablement djoll comme toi. À mon tour d'être jalouse…

Elle esquissa un petit sourire en coin qui s'acheva en grimace. Leurs baisers nocturnes et enfiévrés avaient rouvert la blessure de sa lèvre inférieure.

— Tu ne m'aimes pas : tu t'es rabattue sur moi parce que tu as essuyé un échec avec le baron, soupira Djez.

— Tu te trompes, petit Djoll. La perspective de subir les assauts de ce porcar me répugnait et je suis heureuse que les choses se soient déroulées de cette façon. Sans toi, il m'aurait passé l'épée au travers du corps.

— C'est seulement par reconnaissance que tu…

Elle lui posa la main sur la bouche.

— Je t'ai ouvert mon cœur, Djez. Lorsque les temps seront venus, tu pourras t'y blottir tout entier jusqu'à la fin des temps. Va chez le baron et tiens-moi informée de ses décisions.

Elle déposa un baiser sur ses lèvres, le saisit par les épaules et le poussa en direction de la voiture noire.

*

Le Vioter soutint le regard de l'homme qui se dressait sur le marchepied, le chef de cette armée selon toute probabilité. Petit, massif, il caressait machinalement le pommeau de l'épée qui pendait à sa ceinture. La finesse de sa bouche et la manière dont il couvait du regard les nouveaux arrivants trahissaient une tendance à la cruauté. Le vent plaquait sur son torse et ses cuisses sa longue robe noire ornée de deux épées entrecroisées. Une infranchissable haie de soldats entourait le véhicule et les hippars de l'attelage.

Le Vioter les dominait d'une tête pour les plus grands et de deux pour les plus petits, mais leur nombre et leur armement le dissuadaient d'exploiter son apparente supériorité physique pour tenter une évasion en force. De même, il n'avait à aucun moment envisagé de prendre la fuite lorsque, quelques instants plus tôt, une escouade s'était détachée de la ligne et s'était avancée vers les arboraquas. Les cendres encore brûlantes du Rooph incendié proscrivaient tout retour en arrière, et leur état de fatigue était tel qu'ils n'auraient pas réussi à semer leurs poursuivants. Il leur fallait d'urgence se restaurer, se reposer, reconstituer leurs forces. Ils s'étaient rhabillés et avaient emboîté le pas aux soldats sans esquisser un geste de défense. Lays avait tressailli quand la pointe du glaive de l'officier s'était promenée à quelques centimètres de sa gorge.

Le baron écarta les bras pour réclamer le silence à ses troupes. Le calme revint progressivement sur le campement. Les animaux eux-mêmes cessèrent de s'agiter.

Les yeux sombres et luisants du chef des Sherkkens se promenèrent tour à tour sur les visages des trois prisonniers.

— Je pensais que le feu nous avait définitivement débarrassés de ces maudits adorateurs du nyax, gronda-t-il en fixant Ugoh. Tu vas regretter de n'être pas mort avec les autres.

Le petit homme soutint sans ciller le regard du baron.

— Le simple fait de contempler ton visage me le fait déjà regretter, baron !

— Je te couperai la langue avant de t'arracher les yeux ! cracha Harkand. Et ton agonie sera tellement longue et horrible que tu me supplieras de t'achever.

— Souffrir ne me fait pas peur mais entendre le son de ta voix m'est insupportable.

L'attitude du gardien du Rooph souleva une stupeur mêlée d'admiration chez Rohel. En dépit de son aspect misérable, il semblait s'être tout à coup revêtu du courage et de la noblesse d'un nyax. Le baron tira à moitié son épée hors de son fourreau.

— Une autre parole de ce genre et je te coupe en deux ! Je t'apprendrai la soumission, Ingah.

— Les nyax sont mes seuls maîtres et je ne te reconnais que pour

ce que tu es : un porcar.

Les yeux d'Harkand lancèrent des éclairs. Il brandit son épée au-dessus de la tête d'Ugoh, les rayons d'Œil-du-Matin miroitèrent sur la lame lisse. Il se ravisa tout à coup, rengaina son arme, pivota sur lui-même et s'engouffra à l'intérieur de la voiture. Il en ressortit quelques secondes plus tard, muni d'une large peau rayée qu'il lança au pied de l'Ingah.

— Vois ce que sont devenus tes maîtres : des ornements, des descentes de lit.

Ugoh se retint à grand-peine de regarder la dépouille gisant dans la poussière. Il avait trop peur de reconnaître l'un des seigneurs Nyax dont il avait partagé l'existence. Il ne voulait à aucun prix offrir le spectacle de sa détresse à ce valet de Siloë qui le toisait avec morgue du haut de la plate-forme. Il s'efforça également d'ignorer les rires et les quolibets qui s'élevaient de l'assistance.

— Eh bien, Ingah ? Où donc est passée ton insolence ?

Ugoh se mordit les lèvres pour ne pas répliquer. Avec le soutien des âmes des seigneurs Nyax, il obtiendrait sa revanche, il écorcherait ce porcar bouffi de suffisance et clouerait sa dépouille sur un montant de sa berline.

Le baron se tourna vers Lays.

— Cette damoiselle nous vient probablement de la forêt… Djez ! Bouffon !

— Je viens, mon seigneur.

Djez se fraya un passage parmi les rangs serrés des soldats et grimpa avec agilité sur le marchepied. Lays devina qu'il était d'origine djoll même si la régularité de ses traits, l'acuité de son regard et la noblesse de son maintien le différenciaient nettement de son père et des autres hommes du village. Il portait une tunique aux couleurs vives beaucoup trop grande pour lui, un collant de laine noire et des chaussures de cuir à bout recourbé. Il se plaça devant le baron et se fendit d'une courbette ridicule qui souleva une nouvelle vague d'hilarité.

— En te regardant, bouffon, j'étais loin de me douter que les habitantes de la forêt étaient aussi jolies ! fit le baron.

— En vous voyant, mon seigneur, j'étais persuadé que toutes les femmes sherkkens étaient laides ! répliqua Djez en bombant le torse et en imitant la voix grave de son maître.

Harkand se rapprocha de son bouffon.

— Les femmes de ton village sont-elles d'habiles maîtresses ? lui souffla-t-il à l'oreille.

Le Djoll haussa les épaules. L'haleine du baron empestait l'alcool de vreh.

— Comment le saurais-je, mon seigneur ? Je n'entends rien aux

choses de l'amour.

— Certains de mes officiers seraient prêts à jurer qu'une femme t'a rendu visite cette nuit…

Le sang de Djez se figea. Le chef des Sherkkens acceptait de se contempler dans un miroir qui déformait jusqu'à l'absurde ses poses et ses discours, mais en aucun cas il ne tolérerait que son bouffon se montre supérieur à lui dans certains domaines.

— Ils m'ont même certifié que vos soupirs les ont tenus éveillés une grande partie de la nuit. Tu m'avais pourtant assuré que cette petite Génoëte n'était pas une adversaire digne de moi…

— Elle ne l'était pas puisque vous avez refusé de l'affronter. Elle était tout juste bonne pour votre bouffon.

— Je ne t'avais pas ordonné de combattre à ma place !

— Vous m'avez permis d'en disposer à ma guise.

— Je supporte tes insolences depuis trop longtemps.

Le baron avait involontairement haussé le ton et les soldats, comprenant que l'orage éclatait entre le seigneur et son bouffon, ravalèrent instantanément leurs rires. Les emportements du chef de la tribu sherkken se terminaient en général par un bain de sang et aucun d'eux n'avait envie de servir d'exutoire à sa colère.

— Je lie ton sort à celui de cette Djoll, marmonna Harkand avec un sourire sardonique. Ta survie dépendra de son aptitude à me satisfaire. Au nom de la solidarité des habitants de la forêt.

Djez observa la jeune femme à la dérobée. Il vit qu'elle était, comme lui, à peine sortie de l'adolescence, qu'elle n'avait donc qu'une expérience limitée, voire inexistante, dans les choses de l'amour, qu'elle échouerait certainement là où avait échoué une experte comme Zarya. Sa beauté aurait suscité le désir de n'importe quel homme normalement constitué, mais dame Jodinn avait posé autour de son auguste époux des barrières magiques pratiquement impossibles à franchir.

Le baron s'écarta de son bouffon et se tourna vers Rohel.

— C'est la première fois que je te vois, étranger, mais je te reconnais pour l'un de ces aventuriers qui viennent des mondes lointains, attirés par la légende de l'épée de lumière. Je te reconnais pour l'un de ces êtres qui se croient invincibles parce qu'ils ont franchi l'immensité spatiale. La plupart ont violé les règles du Pays Noir et ont achevé leur misérable existence sur un pal. Les plus chanceux se sont regroupés aux confins de la banquise, ont créé un culte clandestin, se sont appelés samans et se sont dispersés pour répandre la parole de Cirphaë. Mais ici s'achève ton périple : ma lame a soif de sang et nous n'attendrons pas davantage pour instruire ton procès. Qu'as-tu à dire pour ta défense ?

Rohel s'avança d'un pas et dévisagea son interlocuteur avec une

telle intensité que ce dernier baissa les paupières au bout de quelques secondes.

— Je suis Rohel Le Vioter, princeps de la planète Antiter, située sur un bras de la Seizième Voie Galactica. Je détiens une formule qui peut te détruire, toi, tes soldats, ton pays tout entier, de la même manière que tu as détruit le Rooph.

Sa voix grave et puissante prenait une résonance solennelle dans le silence tendu du campement.

— Tu n'es pas en position de proférer des menaces ! ricana le baron. Et il faudra inventer une autre fable pour m'impressionner. Je ne juge pas tes arguments recevables et je te condamne à mort. La sentence sera exécutée à l'instant.

À peine avait-il prononcé ces paroles qu'il dégaina de nouveau son épée. À la manière dont il levait son arme, Rohel devina de quel côté se présenterait la lame et se prépara à esquiver le coup. Il lui faudrait mettre à profit l'effet de surprise pour bondir sur le marchepied, se glisser derrière son adversaire, lui comprimer le cou, lui arracher son épée et lui placer le tranchant de l'acier sur la gorge afin de tenir les soldats à distance. Il estima que son intervention ne devrait pas excéder trois secondes. Il ne recourrait à la puissance destructrice du Mentral qu'au cas où cette manœuvre désespérée échouerait. Par chance, Harkand n'avait pas jugé nécessaire de s'entourer d'officiers ou de gardes. Le chef des Sherkkens s'avança d'un pas pour ajuster la trajectoire de sa lame.

— Vous êtes sur le point de commettre une erreur, mon seigneur, s'interposa Djez.

Sans rabaisser son arme, Harkand marqua un temps d'arrêt et lança un regard incendiaire à son bouffon.

— La seule erreur que j'ai commise, bouffon, c'est de ne pas t'avoir tranché la tête plus tôt !

— Elle est si dure que l'acier le plus fin s'y briserait comme du bois mort…

Un rictus cruel déforma la bouche du Sherkken.

— Ta vantardise a fini par te perdre, maudit Djoll ! Tu as provoqué mon épée et elle meurt d'envie de s'abreuver de ton sang.

La respiration de Lays se suspendit : les paroles du baron confirmaient que le bouffon était originaire de son village et autant elle n'éprouvait pour Rohel qu'une crainte ténue, persuadée qu'il disposait de ressources suffisantes pour se défendre contre le vassal de Siloë, autant le Djoll, dont le courage offrait un contraste saisissant avec l'habituelle soumission des habitants de la forêt, paraissait promis à une mort certaine. Elle avait oublié en grande partie les songes prémonitoires qu'avait déclenchés en elle la plante hallucinogène d'Ugoh, mais elle se remémorait vaguement cette scène,

elle croyait se souvenir que le baron entrait dans sa vie intime et qu'elle en retirait un profond dégoût d'elle-même.

Le Vioter épia les mouvements des muscles faciaux et des yeux d'Harkand : ses intentions s'y lisaient comme dans un livre ouvert. Il ne tuerait pas son bouffon tant que ce dernier n'aurait pas satisfait sa curiosité. Des murmures parcouraient les rangs des soldats et venaient s'échouer comme des vagues sonores sur la voiture.

— Ni ta mort ni la sienne ne seront considérées comme des erreurs, maugréa le Sherkken.

— La mienne peut-être pas, encore que vous la regretterez rapidement, mais il me semble vous avoir entendu dire que la reine Siloë avait prié ses vassaux de lui amener les prisonniers venus de l'espace, qu'elle souhaitait vivement les interroger elle-même pour obtenir de précieuses informations sur les civilisations des lointaines étoiles. La reine est prévoyante : elle n'ignore pas que, tôt ou tard, débarqueront dans le Pays Noir des armées mieux équipées que les siennes.

Harkand désigna Le Vioter d'un mouvement de menton.

— Quel rapport avec lui ?

— Gouverner, c'est prévoir, mon seigneur. Comment Siloë pourrait-elle prévoir quoi que ce soit si ses barons tarissent toutes les sources de renseignements ?

Le Vioter admira le sens de la rhétorique du bouffon djoll. En quelques phrases, il avait amené son interlocuteur sur un terrain instable et inversé le rapport de forces.

— Qu'en saura la reine Siloë si je te réduis au silence ?

Djez tira la langue hors de sa bouche et en agita la pointe comme la queue d'un serpent avant de répondre.

— Vous devrez alors réduire tous vos soldats au silence, mon seigneur, murmura-t-il. Ou certains d'entre eux se feront un plaisir de demander audience à leur souveraine pour lui narrer vos aventures par le détail. Nombreux sont ceux qui espèrent secrètement prendre votre place, non seulement vos officiers, mais également vos intendants, vos cantinières, vos palefreniers, vos serviteurs, vos maîtresses… Vous avez massacré leur père, leur mère, leur femme, leur frère, leur fils, leur fille… Tous guettent la première occasion de se venger de vous.

— Je pourrais gagner sur les deux tableaux en te tuant et en épargnant cet homme…

— Vous n'auriez plus personne pour vous divertir, vous agacer, vous montrer les pièges tendus sous vos pas, mon seigneur.

— Ton intérêt pour ton maître me paraît à ce point admirable qu'il en devient suspect.

— Nos intérêts sont liés, mon seigneur : je vis tant que vous vivez.

Une parcelle de votre gloire rejaillit sur ma modeste personne et les privilèges que vous m'avez accordés font d'innombrables envieux. Je ne tiens pas à être entraîné dans votre chute et le mieux, pour cela, est de vous aider à vous maintenir sur votre trône.

— Qu'est-ce qui m'empêche de décapiter l'Ingah ?

— Rien, mais vous gagnerez beaucoup à l'offrir à votre suzeraine. Elle sera certainement ravie d'assister à son agonie et s'arrangera pour vous témoigner sa reconnaissance.

Le baron baissa les bras et la pointe de son épée vint se poser doucement sur les planches disjointes de la plate-forme.

— Tu as encore gagné, maudit bouffon. Je suivrai tes conseils, mais malheur à toi si tu m'as induit en erreur.

— À votre disposition, mon seigneur, fit Djez en exécutant une révérence tellement grotesque que les rires fusèrent de nouveau dans l'assistance.

— N'oublie pas que ta vie est suspendue à l'aptitude de cette Djoll à me donner satisfaction, ajouta le Sherkken à voix basse. Je la veux, lavée, parfumée, sur ma couche à la tombée de la nuit. En attendant, les trois prisonniers resteront enfermés dans le cachot de campagne.

— Que ferez-vous d'elle au cas où elle ne vous contenterait pas ?

— Je la pendrai avec tes propres tripes !

Le baron s'approcha du bord de l'estrade et, avec une rapidité et une précision étonnantes pour un homme de son gabarit, abattit son épée sur la tête d'un soldat. Le casque de cuir épais se fendit comme un fruit mûr et la lame s'enfonça jusqu'à la naissance du cou. Une fontaine de sang jaillit de la plaie béante, arrosa les spectateurs pétrifiés sur un rayon de plus de cinq mètres, macula de taches pourpres la cloison de la voiture. Le baron arracha sa lame d'un coup sec et le corps sans vie s'effondra dans un hideux borborygme.

— Elle avait soif, murmura-t-il avec une étrange douceur dans la voix.

Il contempla un long moment l'acier marbré de sang avant de l'essuyer sur le bas de sa robe et de le glisser dans son fourreau. Puis il transmit ses ordres aux officiers les plus proches, s'engouffra dans sa voiture et referma violemment la portière derrière lui.

Djez croisa le regard de la jeune femme djoll. Il y lut de l'inquiétude, comme si elle avait deviné qu'elle était l'objet d'une tractation entre le baron et son bouffon. Il devait maintenant chercher un moyen de la soustraire à la colère et à la frustration de son maître.

# CHAPITRE VIII

Les verrous de la portière métallique grincèrent sur leurs traverses et Djez s'introduisit dans le cachot de campagne, une voiture aux fenêtres munies de barreaux. Il fut de nouveau frappé par la beauté de la jeune femme Djoll, par la noblesse du géant, par la sérénité de l'Ingah. Même s'ils n'étaient guère mieux traités que les soldats des tribus ennemies capturés par les sbires du baron Harkand, ces trois-là n'étaient vraiment pas des prisonniers ordinaires.

Assis à même le plancher rugueux, adossés aux cloisons, ils avaient à peine touché à l'infâme brouet et à l'eau croupie qu'on leur avait servis dans des écuelles de bois. Harkand avait recommandé que la fille lui soit livrée dans les meilleures conditions et le bouffon avait dû se multiplier en démarches auprès des officiers pour obtenir sa délivrance une heure avant l'heure du rendez-vous et l'emmener chez les matrones chargées de préparer les joutes amoureuses du baron. Il avait tempêté, menacé ses interlocuteurs d'aller se plaindre à qui de droit et fini par obtenir gain de cause, non sans s'être attiré au passage de solides inimitiés.

— Je viens vous chercher, damoiselle…

— Pour m'emmener où ? demanda Lays après avoir brièvement consulté Rohel du regard.

— Le baron Harkand vous trouve à son goût et il souhaite vous accueillir dans sa voiture pour la nuit.

Un voile de pâleur glissa sur le visage de la jeune femme. Elle se rapprocha machinalement de Rohel comme pour se placer sous sa protection. La pénombre supplantait peu à peu la lumière rouille de Sang-du-Ciel.

— Elle ne veut pas se rendre à l'invitation de ton maître, dit Le

Vioter en posant le bras sur les épaules de Lays.

Djez s'accroupit et contempla un moment les flaques pourpres abandonnées par les rais agonisants qui tombaient des fenêtres. Des relents de sueur froide, d'excréments, d'urine, de charogne imprégnaient l'atmosphère confinée du cachot. Il arrivait parfois que des prisonniers oubliés pourrissent pendant des jours à l'intérieur de cette voiture, et le bois des cloisons et du plancher était comme imprégné de leur agonie.

— Lorsque mon maître a jeté son dévolu sur une femme, qu'elle soit libre ou non, elle n'a pas vraiment le choix, murmura le Djoll d'un air sombre.

— Je ne veux pas être touchée par ce monstre ! cria Lays, les yeux emplis de larmes.

Djez jeta un furtif coup d'œil par-dessus son épaule et s'assura que les gardes de faction ne prêtaient aucune attention à leur discussion.

— Mon maître ne peut… comment dire… n'a pas les moyens de ses ambitions. Son épouse dame Jodinn a jeté sur lui un sort qui l'empêche d'honorer d'autres femmes.

— Lays ne risque donc pas grand-chose, intervint Ugoh.

— Au contraire : il reportera sur elle la responsabilité de son échec. Dans certaines circonstances, il peut faire preuve d'une cruauté dont vous n'avez pas idée.

Les mots du bouffon se plantaient comme des flèches acérées dans la poitrine de la jeune femme.

— J'ai cru constater que tu avais de la sympathie pour nous, avança Rohel. Peut-être peux-tu nous aider à prendre la fuite…

Djez releva la tête et tenta de soutenir le regard de son vis-à-vis.

— Nous avons envisagé votre évasion, mais pas dans l'immédiat. Une expédition à travers la banquise ne s'improvise pas.

— Nous ?

— Zarya, une femme de la tribu des Génoëtes, Togöl, un guérisseur minoss, et moi-même.

— Comment sais-tu que nous devons traverser la banquise ?

Djez secoua énergiquement la tête.

— D'après Zarya, les matriarches Génoëtes en connaissent beaucoup sur vous et sont disposées à vous aider, mais nous devons attendre qu'elles nous fassent signe. La précipitation, l'improvisation risqueraient de contrecarrer leurs desseins.

— Nous improviserons ! déclara Le Vioter d'une voix dure. Nous ne pouvons pas accepter le sacrifice de Lays.

— Vous n'auriez aucune chance, argumenta Djez. Les officiers des postes fortifiés de la lisière de la banquise seraient prévenus par les capteurs d'âme de la reine Siloë, et les barons, lancés à votre poursuite, vous prendraient en tenaille.

— Quelle garantie nous offrent vos matriarches ?

Djez leva les bras dans un geste d'impuissance.

— Zarya ne m'a rien dit à ce sujet. Elle m'a simplement demandé d'empêcher le baron de vous tuer et de lui servir d'agent de liaison. Elle prétend que vous entrez pour une grande part dans l'avenir des peuples de l'univers.

Ébranlé par les paroles du bouffon, Le Vioter observa un long moment de silence. Les rires des gardes éclataient comme des fleurs sonores dans la nuit naissante. Une certaine effervescence régnait sur le campement : le bruit courait que le baron se languissait de son épouse, dame Jodinn, et qu'il donnerait bientôt le signal du retour à Relcall, la ville-château de la reine Siloë.

Rohel sentit le corps de Lays se recroqueviller contre le sien.

— Peut-on vraiment faire confiance à cette Zarya ? demanda-t-il.

La question embarrassa Djez, qui eut l'impression d'être découvert jusqu'au fond de l'âme.

— Je l'ai sauvée de la colère du baron Harkand, bredouilla-t-il. Elle et certaines de ses consœurs ont été envoyées près des vassaux de Siloë pour vous apporter leur soutien. Elles savaient que vous deviez traverser le Rooph incendié, mais elles ignoraient à quel endroit précis vous en sortiriez. Éduquées dans la science de l'amour, elles…

— …devaient séduire les barons, coupa Le Vioter. Mais Zarya s'est heurtée au problème d'Harkand, tu es intervenu pour la tirer des griffes de ton maître, elle t'a témoigné sa reconnaissance et tu as accepté de lui servir d'intermédiaire.

Djez lança un regard stupéfait à son interlocuteur. En lui s'ancra la certitude que cet homme venu d'un monde lointain – de la Seizième Voie Galactica, avait-il déclaré au baron, un nom qui résonnait comme la promesse d'un voyage fabuleux – détenait de terrifiants pouvoirs occultes. N'avait-il pas parlé d'une formule capable de détruire le Pays Noir et sa population ?

— Il n'y a aucune sorcellerie là-dedans, ajouta Le Vioter, amusé par l'air ébahi et les yeux exorbités du Djoll. Je ne connais pas cette Zarya, mais elle a agi de la même manière qu'aurait agi n'importe quelle autre femme dans sa situation : qu'un événement l'empêche de séduire le roi et elle s'efforce de charmer le Premier ministre puis, si le Premier ministre reste insensible à son charme, elle se rabat sur les dignitaires, les courtisans, et ainsi de suite jusqu'au bouffon…

— Zarya ne correspond pas à cette description ! se rebiffa Djez, mortifié.

— Possible. Contrairement aux hommes, aucune femme n'est tout à fait cynique. Nous n'avons toujours pas résolu le problème de Lays.

— Je vous l'ai déjà dit : elle n'a pas d'autre choix que m'accompagner.

— Que se passera-t-il si elle refuse d'obtempérer ?

Djez se releva et fit quelques pas en direction de la portière restée entrouverte. L'air chargé d'humidité embaumait l'herbe brûlée et les déjections animales.

— Il nous tuera elle et moi, au nom de la solidarité djoll… Mais il existe une troisième solution, qui ménage les intérêts des uns et des autres.

Il sortit un petit flacon de la poche de sa tunique et le montra à ses vis-à-vis.

— Un élixir d'amnésie, une préparation à base de plantes composée par Togöl. Si Lays parvient à en verser quelques gouttes dans la boisson du baron, il s'endormira comme une masse et aura tout oublié à son réveil.

— Au cas où le baron n'aurait pas soif ? demanda Ugoh.

— Il n'a pas confiance dans ses capacités et boit toujours un ou deux verres de vreh avant de se jeter sur ses proies.

— Trop de risques, intervint Le Vioter. S'il surprend Lays en train d'ajouter quelque chose à sa boisson, sa réaction sera implacable. Essaie plutôt de trouver des montures, des vivres, de l'eau.

Lays s'écarta de Rohel et se redressa, les yeux brillants.

— La solution proposée par Djez semble la meilleure, affirma-t-elle. Elle nous permettra de gagner du temps, de préparer notre fuite, d'entrer en contact avec cette femme, de mettre toutes les chances de notre côté.

Elle ne précisa pas qu'en prenant cette décision elle ne faisait que se conformer aux songes qui l'avaient traversée dans le terrier d'Ugoh.

— Le baron est un homme imprévisible, dangereux, objecta Le Vioter.

— Raison de plus pour le neutraliser. Nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour t'aider, Rohel, car tu es le guerrier de l'espace annoncé par mon grand-père Erbrill et ta quête revêt plus d'importance que nos vies.

— Toute vie est importante !

— Si tu ne réussis pas dans ton entreprise, une nuit éternelle régnera sur l'univers. Ça m'est égal de mourir si c'est pour permettre à la vie de se perpétuer.

La jeune femme se leva et enveloppa Rohel d'un regard brûlant avant de s'avancer d'un pas décidé vers Djez. Elle n'avait pas d'autre choix que d'affronter son destin.

— Conduis-moi près de ton maître.

Un large sourire éclaira le visage du bouffon.

— Tu es courageuse, petite Djoll.

Elle ne répondit pas, car une boule s'était formée au creux de son estomac et elle craignait de vomir si elle desserrait les lèvres.

*

Assis dans un fauteuil rivé au plancher, le baron ne put se retenir d'émettre un sifflement lorsque Lays fit son apparition dans le compartiment de sa voiture.

Conformément à ses instructions, les matrones l'avaient lavée, parfumée et parée d'une robe de tissu précieux. Elles avaient en outre relevé ses cheveux en un chignon qui mettait en valeur la délicatesse de ses traits et la finesse de sa nuque. Les lumières tremblantes des torches soulignaient le grain délicat de sa peau, l'arrondi de ses épaules en partie dénudées.

Le baron se leva et s'approcha de la jeune femme. Elle huma son haleine saturée d'alcool. Elle aperçut, posés sur une table basse, une carafe transparente emplie d'une boisson jaune et deux verres vides. Plus loin, son épée reposait à la verticale contre le montant du lit. Le flacon que lui avait remis Djez semblait peser une tonne et déformer de manière évidente la ceinture de tissu de sa robe. Son sang se glaça d'effroi lorsque le chef des Sherkkens promena sur elle un regard insistant qui lui rappela la manière dont Till le fromager évaluait ses cabrettes. Que faisait son père en ce moment précis ? Était-il revenu près de sa mère et de ses frères ? Avait-il entamé la construction de sa maison ? Avait-il commencé à constituer son cheptel ?

Emportée par un flot de nostalgie, elle fut taraudée par la tentation de se laisser tomber sur le plancher et de libérer toutes les larmes de son corps. Puis elle se souvint que ses chances de réussite reposaient sur sa détermination, se ressaisit et s'efforça de faire bonne figure devant le baron.

— Si les femmes djolls te ressemblent, fit ce dernier, il serait temps pour mes pairs et moi de traverser le Rooph et de pousser jusqu'à la forêt.

L'échancrure de son ample robe de chambre dévoilait en partie son torse velu et massif. Il n'empestait pas seulement l'alcool mais également la sueur et la crasse. L'hygiène était visiblement le cadet de ses soucis. À l'idée que sa peau sale et huileuse pût se frotter à la sienne, Lays fut parcourue de frissons de dégoût.

Il retourna d'une démarche mal assurée vers la table basse et se servit une rasade de vreh.

— Comment ces deux hommes et toi êtes-vous parvenus à sortir vivants de la steppe en feu ? demanda-t-il après avoir avalé d'un trait le contenu de son verre.

— Deux nyax nous ont transportés sur leur échine jusqu'à la frontière du Pays Noir, répondit-elle.

Il posa la main sur la carafe, suspendit son geste, redressa la tête, fixa la jeune femme d'un air incrédule.

— Des nyax ? Ces sales bêtes sont tout juste bonnes à égorger les porcars !

— Ils sont très liés aux Ingahs.

— Étaient… À l'heure qu'il est, il ne doit plus en rester un seul.

— Pourquoi vous êtes-vous acharnés contre eux ? Ils vivaient en parfaite harmonie avec le Rooph.

Un rictus de colère déforma les lèvres du baron.

— C'est la loi des faibles que de disparaître devant les forts ! Et c'est la loi des faibles que de servir les forts ! Déshabille-toi !

Une lame d'angoisse troua le ventre de Lays. Elle avait prévu de verser quelques gouttes de l'élixir d'oubli avant de se dévêtir. En retirant sa robe, elle se séparerait du flacon, elle se condamnerait à subir les assauts furieux et la colère ultérieure de ce porcar. Elle demeura pétrifiée au milieu du compartiment, cherchant désespérément une solution pour se sortir de cette impasse.

Le baron avala une deuxième gorgée de vreh, saisit son épée, s'avança vers elle d'un air menaçant.

— Tu préfères que je t'aide ?

Il tira la lame de son fourreau de cuir et en posa la pointe sur le cou de la jeune femme. D'un geste étonnamment précis pour un homme imbibé d'alcool, il incisa délicatement le tissu à la hauteur de sa gorge et continua de le fendre jusqu'à ce qu'il lui eût dénudé la poitrine. Puis il promena le plat de la lame sur ses seins, se délectant visiblement de chacun des tressaillements que produisait le contact de l'acier froid sur sa peau. Elle suspendit sa respiration, de peur que les mouvements de sa cage thoracique n'entraînent le Sherkken à commettre une irréparable maladresse.

— Je finirai de me dévêtir seule, mon seigneur, articula-t-elle d'une voix blanche.

— Mon épée te fait peur ? Elle a bu beaucoup de sang, et pourtant elle n'est pas encore repue. Elle aime se vautrer dans la chair avec autant d'ardeur que le premier jour. Cette lame-là ne m'a jamais trahi.

Une grande tristesse avait imprégné sa voix lorsqu'il avait prononcé ces derniers mots. La froidure mordante de la nuit, le baiser glacé du métal et la peur déclenchaient d'irrépressibles tremblements dans les membres de Lays.

— Tu es magnifique, petite Djoll. Tu ne me trahiras pas, n'est-ce pas ?

C'était une supplique davantage qu'un ordre. Elle se hâta d'acquiescer d'un hochement de tête. Il maintint pendant quelques secondes son épée pointée sur son ventre. Il avait l'air possédé par un démon des mondes infernaux. Elle crut qu'il allait l'embrocher, contracta violemment ses muscles internes pour ne pas libérer le contenu de sa vessie.

— Finis de te déshabiller…

Il pivota sur lui-même, posa son épée sur la table basse, s'accroupit et s'empara de la carafe. Elle lui tourna le dos et commença à dénouer sa ceinture. Elle jeta un bref coup d'œil par-dessus son épaule, vit qu'il s'affairait à verser de l'alcool dans un verre, saisit le flacon d'élixir, se défit de sa robe et de ses chaussures sans relâcher le précieux récipient. Ensuite, comprenant qu'elle devait à tout prix prendre l'initiative, elle se rapprocha de lui tout en gardant les mains dans le dos. Elle se rendit compte que la carafe était vide mais qu'il n'avait pas encore porté le verre plein à ses lèvres.

— Je suis prête, mon seigneur…

Il l'examina avec une attention soutenue. Ses yeux brillants exprimaient à la fois de la tristesse et de l'adoration, un peu comme ces adolescents qui contemplent les femmes inaccessibles de leurs rêves secrets. Elle détestait la brûlure de ce regard, qu'elle ressentait comme un viol.

En un geste machinal, il leva son verre. Elle surmonta son aversion pour se pencher sur lui et poser les lèvres sur les siennes. Elle eut un haut-le-cœur lorsque la langue râpeuse du baron s'insinua dans sa bouche. Un bruit caractéristique l'informa qu'il avait reposé le verre. Tout en répondant instinctivement au baiser d'Harkand, elle se plaça contre la table, de manière à pouvoir verser quelques gouttes d'élixir à l'intérieur du récipient cristallin. Elle dévissa rapidement le bouchon du flacon. Les mains moites du baron lui agrippèrent les hanches et la contraignirent à se contorsionner dans tous les sens pour l'empêcher de découvrir le petit jeu auquel elle se livrait. Il grognait et soufflait comme un bouvin de labour, tellement absorbé par son étreinte que, heureusement pour elle, il ne se rendit compte de rien. Les bras puissants du Sherkken la comprimaient comme un étau et elle rencontrait des difficultés grandissantes à respirer.

Elle décida de sacrifier son bras libre pour continuer de lui donner le change. Elle n'avait jamais effectué les gestes d'amour, mais elle devinait que les hommes aimaient être caressés entre les jambes, à l'endroit où se gonflaient les pantalons des garçons lorsqu'ils embrassaient les filles.

Elle introduisit la main dans l'échancrure de la robe de chambre, faillit la ressortir aussitôt tant ce contact avec cette peau rude et humide la dégoûta, la plongea comme on se jette dans le vide vers le bas-ventre velu, rencontra une chair molle et chaude agitée d'étranges soubresauts. Elle obtint l'effet qu'elle recherchait car le baron poussa un gémissement, ferma les yeux et renversa la tête en arrière. Elle continua de se promener sur la « petite jambe » du baron – elle avait souvent vu les « petites jambes » de ses frères, ces minuscules virgules de chair dont ils semblaient si fiers, mais jamais elle n'aurait imaginé

qu'elles pussent atteindre une telle taille, d'autant que celle-ci continuait de se gonfler et de durcir sous la pulpe de ses doigts – tandis que, dans son dos, son autre main tâtonnait à la recherche du verre. Harkand tremblait comme s'il était sur le point de défaillir.

Elle se recula sans cesser de le caresser et d'épier ses réactions. Elle plaça le goulot du flacon au-dessus du verre et s'assura que quelques gouttes de l'élixir (« Deux ou trois suffiront », avait certifié Djez) s'écoulaient dans le récipient cristallin.

— Tu me ramènes à la vie, Djoll ! grogna le baron.

Sa « petite jambe » arborait à présent une raideur impressionnante. Énorme, noueuse, sillonnée de veines sombres, elle palpitait et se contractait à intervalles réguliers sous la paume de Lays. Djez lui avait pourtant affirmé que l'instrument d'amour du vassal de Siloë ne se tendait qu'avec son épouse légitime, dame Jodinn. Le bouffon s'était trompé sur ce point ou bien, plus grave, il lui avait volontairement menti pour ne pas l'effrayer et la pousser à accepter la rencontre avec son maître. Elle avait désormais l'impression d'évoluer dans un bain de vapeur. Une sueur abondante perlait sur son visage, des rigoles tièdes s'engouffraient dans le sillon de ses seins et ruisselaient sur son ventre jusqu'au pli de l'aine. Cette moiteur étouffante déclenchait en elle des sensations contradictoires, un mélange improbable de répulsion et de désir. Elle avait rêvé d'être révélée à sa nature de femme par Rohel Le Vioter, elle se retrouvait dans la voiture du baron Harkand, fascinée par la violence animale qui se dégageait du Sherkken, effrayée par ses propres pulsions. Elle détenait sur lui un pouvoir qui lui procurait une jouissance perverse.

— Viens sur le lit, fit le baron d'une voix rauque.

Elle fut tentée un instant de se rendre à son invitation, de laisser cette lame de chair aussi dure que la pierre lui fendre le ventre, puis elle se souvint de ses réactions nauséeuses lorsqu'il l'avait embrassée, de la cruauté avec laquelle il traitait ses serviteurs et ses ennemis, et elle recouvra à la fois son calme et sa détermination. Elle saisit le verre et le leva à hauteur du visage du baron.

— Vous n'avez pas bu votre dernier verre, mon seigneur…

Il s'en empara, lui adressa un sourire et le jeta par-dessus son épaule. Le cristal se fracassa contre la cloison dans un bruit mat.

— Tu me prends pour un Djoll !

Il lui saisit le poignet, lui déplia de force les doigts recroquevillés autour du flacon.

— Encore une invention de Djez, n'est-ce pas ? Ce maudit bouffon se croit très intelligent, mais il ignore que j'ai des yeux et des oreilles partout. Je savais bien avant que tu n'entres dans cette voiture que tu essaierais de m'endormir. Et maintenant, comment comptes-tu te défiler, petite Djoll ? Regarde dans quel état tu m'as mis.

Elle prit conscience qu'elle ne pourrait pas échapper à son sort comme elle l'avait espéré un moment, et tout à coup cet homme et la branche noueuse qui se dressait en bas de son ventre lui parurent pour ce qu'ils étaient, des créatures monstrueuses desquelles elle n'avait aucune clémence à espérer.

— Tuez-moi, mon seigneur, par pitié…

— Tu n'y songes pas ! Cela fait plus de sept ans que j'attends d'être réveillé par une femme de ton genre. Je soupçonne dame Jodinn, mon épouse, d'utiliser la magie pour m'empêcher d'ensemencer d'autres ventres. Tu as vaincu le maléfice, tu t'es montrée plus forte que les jeteuses de sort du Pays Noir et tu voudrais que je te tue ! Je compte bien au contraire te ramener à Relcall, empaler dame Jodinn et faire de toi mon épouse officielle.

— Je ne vous aime pas, mon seigneur…

— Je ne t'en demande pas tant. Je veux seulement que tu agrémentes mes nuits.

— J'ignore tout de l'amour.

— La manière dont tu t'es occupée de moi en t'arrangeant pour verser ta mixture dans ma boisson prouve que tu n'as plus grand-chose à apprendre dans ce domaine.

Lays referma les bras sur sa poitrine pour se réchauffer.

— Je te tiens, je ne te lâche plus, ajouta le baron. J'ai perçu le plaisir que tu prenais à me caresser. Tu resteras confinée dans ma voiture jusqu'à notre retour à Relcall. S'il te prenait l'envie de t'enfuir, je mettrais à mort immédiatement le géant étranger et l'Ingah de la steppe, des hommes auxquels tu sembles très attachée. Si tu te montres coopérative, en revanche, je les libérerai et je leur fournirai tout l'équipement nécessaire à une expédition sur la banquise.

— Qu'est-ce qui me prouve que vous tiendrez parole ?

Le baron se défit de sa robe de chambre, s'assit sur le rebord du lit, observa avec un émerveillement enfantin sa « petite jambe » dressée contre son ventre.

— Rien n'oblige les forts à tenir leur parole… Voyons d'abord si toi tu tiens les promesses que tu as soulevées en moi.

Il tendit le bras pour inviter la jeune femme à venir le rejoindre.

*

Les soldats avaient levé le camp depuis trois jours. Ajoutés aux quatre qui avaient précédé le départ, cela faisait donc sept jours que Le Vioter et Ugoh étaient sans nouvelles de Lays. Ils n'avaient reçu aucun signe de vie de Djez ou de la dénommée Zarya dont leur avait parlé le bouffon. Les seuls visages qu'ils entrevoyaient étaient ceux des gardes qui, deux fois par jour, leur apportaient leur nourriture.

Nourriture était d'ailleurs un grand mot pour décrire quelques bouts de pain rassis, des légumes avariés et des morceaux de gras flottant dans un liquide clair, mais ils s'efforçaient d'en mâcher chaque bouchée pour ne rien perdre de l'apport d'énergie qu'elle représentait.

Outre l'inquiétude soulevée par la disparition de la jeune Djoll, ils étouffaient à l'intérieur du cachot. Ils ne disposaient que d'un trou minuscule dans un coin du plancher pour satisfaire leurs besoins. Ce défaut d'intimité générait une promiscuité humiliante, se conjuguait au manque d'hygiène et à la difficulté de se dégourdir les jambes pour accentuer le côté pénible de cette claustration. Depuis l'aube, les roues cerclées de fer de la voiture grinçaient comme si elles roulaient sur une surface dure.

Le Vioter avait mis à profit cette immobilité forcée pour atteindre l'état d'éveil au repos et refaire le plein d'énergie. Il avait eu tort d'écouter Djez, d'attendre une intervention extérieure.

Il aurait dû obéir à son intuition, prendre la fuite au moment où le bouffon était venu chercher Lays. À chaque fois que le verrou coulissait sur ses traverses, il se plaçait de manière à observer les gardes par l'entrebâillement de la portière, évaluait rapidement la situation, le nombre d'adversaires, la disposition des lieux. Pour l'instant, l'occasion ne s'était pas présentée de passer à l'action. Il en était réduit à se morfondre dans ce cachot exigu et puant, à se poser d'incessantes questions sur le sort réservé à Lays. De temps à autre, pour rompre l'ennui qui le gagnait – « Rien de plus dangereux que l'ennui, disait Phao Tan-Tré, il t'entraîne dans la morne plaine du renoncement » –, il s'astreignait à penser à Saphyr, mais les traits de la féelle se diluaient dans les brumes qui entouraient ses souvenirs.

— L'impatience n'est pas meilleure conseillère que l'ennui, disait parfois Ugoh comme s'il ne perdait rien des tourments de son compagnon de captivité. Pas la peine de t'énerver : le Sherkken t'offre l'hospitalité et te rapproche de ton but… Pas la peine de t'en faire pour la petite Djoll : elle suit les conseils de l'Alliée et elle est suffisamment maligne pour tirer son épingle du jeu…

La plupart du temps, l'Ingah restait prostré contre une cloison, ne sortant de son immobilité que pour proférer des phrases de ce genre, s'emparer de l'écuelle posée sur le plancher, satisfaire un besoin pressant ou se gratter longuement les jambes.

L'interminable caravane progressa pendant des jours et des jours sur le plateau désertique du Pays Noir au rythme lent du pas des bouvins. La chaleur se fit torride à l'intérieur du cachot. Un matin, Rohel crut apercevoir le plumage éclatant d'un capteur d'âme au travers des barreaux d'une fenêtre.

# CHAPITRE IX

— Nous sommes arrivés au milieu de la steppe incendiée. Des milliers de cadavres jonchent les cendres encore chaudes. Nous suivons la direction du Levant. Attendez-nous afin que nous puissions vous rejoindre.

Le Vioter reconnut sans hésitation la voix aigrelette de Till le fromager. Le capteur d'âme s'était posé sur le bord de la fenêtre, avait passé la tête au travers des barreaux et commencé à délivrer son message. Il ressemblait comme un frère à l'oiseau qui avait servi d'intermédiaire entre Rohel et la famille djoll exilée. Il prit soudain la voix d'Ermaline pour ajouter :

— C'est de la folie, Till. Ils sont certainement morts dans l'incendie. Retournons sur nos pas…

— Les parents de Lays ? demanda Ugoh au bout de quelques secondes de silence.

— Till est revenu sur sa décision et s'est lancé à notre poursuite, approuva Le Vioter.

Les deux hommes s'étaient levés et rapprochés de la fenêtre. La lumière d'Œil-du-Matin s'engouffrait à flots à l'intérieur du cachot et teintait de bleu les planches épaisses et rugueuses du plancher. Le capteur d'âme battit des ailes comme s'il voulait s'envoler. Un choc sourd, l'impact d'une flèche ou d'une lance, fit vibrer la cloison.

— Nous sommes prisonniers du baron Harkand et nous nous dirigeons vers Relcall, la capitale du Pays Noir, articula rapidement Rohel.

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage. Le capteur s'éclipsa juste avant que le hast d'une lance ne vienne percuter un barreau à l'endroit où il s'était tenu une demi-seconde plus tôt. Des rires accompagnèrent

son envol dans la lumière aveuglante du matin.

*

Ce fut Djez qui vint leur apporter leur premier repas du jour.

— Je commençais à croire que tu nous avais oubliés, grommela Le Vioter.

Le bouffon s'introduisit à l'intérieur du véhicule, posa les écuelles sur le plancher et s'assit en tailleur en face des deux hommes.

— Pas longtemps, murmura un garde resté à l'extérieur. Le responsable du cachot m'arracherait les yeux s'il te découvrait ici.

Djez acquiesça d'un grognement et referma la porte.

— Zarya attendait des nouvelles des matriarches, dit-il avec une grimace d'excuse.

Les prisonniers se saisirent de leur écuelle et, à l'aide de leur cuillère de bois, commencèrent à manger, outrepassant le goût de moisissure qui imprégnait les légumes et les bouts de pain flottant dans le brouet.

— Des nouvelles de Lays ? demanda Rohel.

Le Djoll fronça les sourcils.

— Elle n'a pas reparu depuis que les matrones l'ont conduite dans la voiture du baron. Le baron non plus, d'ailleurs : il a tiré les rideaux et fermé les fenêtres. Il ne les rouvre que quelques minutes par jour, le temps de transmettre ses ordres à ses officiers.

Rohel fixa son interlocuteur d'un air sévère.

— C'est le rôle d'un bouffon que de tout savoir, bon Dieu !

Il lança son écuelle contre les barreaux avec une telle violence qu'elle se fendit de part en part et que son contenu éclaboussa les trois hommes. L'inaction, le sentiment d'impuissance qui résultait de son enfermement lui vrillaient les nerfs et il éprouvait tout à coup le besoin de passer sa colère sur quelqu'un.

La voix du garde, alerté par le tumulte, traversa la cloison.

— Tout va bien, Djez ?

— Une simple maladresse, lui répondit le Djoll.

Il essuya d'un revers de manche les gouttes et les reliefs du repas qui lui maculaient les cheveux et le visage.

— Harkand semble se défier de moi, reprit-il à voix basse. J'ai tenté à plusieurs reprises de pénétrer dans sa voiture mais, contrairement à l'habitude, il ne m'a pas ouvert la porte. Le bruit court dans la caravane qu'il est devenu fou, qu'il… qu'il se vautre dans le sang de Lays, qu'il dévore son corps morceau par morceau.

— Je crois plutôt qu'il le déguste, intervint Ugoh. Le soir où je vous ai hébergés, l'Alliée m'a montré que la Djoll rendrait sa virilité perdue au chef des Sherkkens.

Le Vioter se tourna vers l'Ingah avec la vivacité d'un serpent.

— Pourquoi n'en as-tu rien dit ? demanda-t-il d'un ton tranchant.

— Avais-je le droit de la détourner de sa route ?

— Rien ne t'empêchait de la prévenir. Elle aurait agi en toute connaissance de cause.

— Elle a toujours eu le choix… Comme moi, comme toi, comme lui, comme tous les êtres vivants qui peuplent le vaste univers. Sans le libre arbitre, le choix n'a aucune valeur.

— Quelle sorte de liberté offre l'Alliée ? La dépendance à une plante hallucinogène n'est pas précisément un gage de libre arbitre.

— Elle donne la possibilité de visiter les rêves, de sonder les hauteurs et les bas-fonds de l'âme, d'affronter les épreuves qu'elle dresse sur le chemin… À l'heure qu'il est, Lays ne serait plus de ce monde si je lui avais révélé ma vision. Elle aurait eu peur d'elle-même, de ses pulsions inavouées, elle aurait préféré se planter un couteau dans le cœur plutôt que d'être livrée en pâture au Sherkken.

— La mort aurait peut-être été pour elle une issue préférable…

Ugoh lapa bruyamment une cuillerée de brouet.

— La mort est toujours la pire des solutions, marmonna-t-il entre ses lèvres serrées. Elle m'a tenté lorsque le feu a dévoré les seigneurs Nyax mais j'ai compris que je continuais de les servir en choisissant de vivre. Morte, Lays n'aurait été d'aucune utilité. Elle a vaincu le maléfice qui neutralisait la virilité du Sherkken. Elle détient un immense pouvoir sur lui, un pouvoir qui t'aidera peut-être dans ta quête. Les fils des destins s'agencent toujours de manière à former une trame solide.

Le Vioter se leva, se rendit près la portière, l'entrebâilla légèrement, aperçut des soldats assis autour de la voiture, les bouvins dételés qui broutaient l'herbe rase, le ruban étiré et gris de terre battue qui sillonnait entre des collines sombres. Il distingua dans le lointain la forme noire d'une citadelle. Djez, qui craignait que le captif ne se lance dans une manœuvre désespérée, le rejoignit près de la portière.

— Relcall, la ville-château de la reine Siloë, précisa le bouffon. Nous l'atteindrons dans deux jours. Zarya m'a dit que les matriarches génoëtes disposent là-bas d'un réseau bien informé et très efficace. Elles sont déjà en train de préparer votre évasion et votre expédition.

— Par quel moyen ont-elles été prévenues ?

— Zarya communique avec elles par un canal que je ne connais pas.

— Un capteur d'âme ?

Le Djoll secoua la tête à deux reprises.

— Ils ne sont pas fiables : ils ont une fâcheuse tendance à délivrer leur message à n'importe qui. Le baron Harkand a cessé de les utiliser

le jour où ils lui ont fait perdre une bataille contre les Hourgis. Les gardes m'ont raconté qu'à l'aube l'un d'eux s'est posé sur le rebord de votre fenêtre…

— Ils ont même tenté de le tuer.

— Une croyance populaire veut que les capteurs emprisonnent les âmes des morts. Avant l'arrivée de Siloë, ils avaient pratiquement disparu du Pays Noir mais, à présent, un édit les protège à l'intérieur de l'enceinte de Relcall. Ils s'y sont multipliés au point qu'ils sont devenus les meilleurs agents de renseignements de la reine. Plus personne n'ose parler ni même penser devant eux. Celui qui vous a rendu visite ce matin n'appartenait ni à Siloë ni à l'un de ses vassaux, car les gardes l'auraient reconnu à ses bagues et ne se seraient pas avisés de lui jeter leur lance.

Le Vioter lança un regard de biais au bouffon, se demandant s'il devait continuer de lui accorder sa confiance. Pour l'instant, tout ce qu'était parvenu à obtenir Djez, c'était cette captivité prolongée et la séquestration de Lays dans la berline privée du baron Harkand.

— Zarya a-t-elle une blessure à la lèvre inférieure ? demanda-t-il soudain.

Il perçut très nettement le tressaillement de Djez. Le Djoll ne lui arrivait pas à la poitrine, comme la plupart des êtres qui peuplaient ce monde, et il avait l'impression tenace d'avoir affaire à un enfant.

— Comment le savez-vous ? bredouilla le bouffon. Vous ne l'avez jamais vue…

Pour la première fois depuis que les soldats l'avaient poussé à l'intérieur de ce cachot roulant, Rohel sourit. Jusqu'alors il n'avait jamais établi le lien entre la femme brune de sa vision et la mystérieuse correspondante de Djez. Il prenait conscience que les matriarches génoëtes détenaient des informations nécessaires à la suite de son expédition. Il ne devait pas précipiter les choses comme son caractère impulsif l'y inclinait. Ugoh avait raison lorsqu'il affirmait que les fils entrecroisés des destins tissaient une trame solide. L'impatience, la colère, le découragement l'entraînaient à négliger les signes qui parsemaient sa route, brisaient les fils, perturbaient l'agencement de la trame.

— Je l'ai aperçue dans les mondes illusoires.

Il se retourna et croisa le regard pétillant de l'Ingah qui vidait son écuelle dans un invraisemblable concert de lapements et de borborygmes.

*

L'astre du couchant s'abîmait derrière le rempart de Relcall, qui occultait une grande partie de l'horizon. La tête passée par la fenêtre

de la voiture du baron, Lays admirait la perspective vertigineuse et les innombrables tourelles de la ville-château de la reine Siloë. Son apparition avait surpris les officiers de la garde personnelle du baron. La rumeur avait couru qu'Harkand l'avait torturée pendant des heures avant de la couper en petits morceaux, or les seules traces de mauvais traitements décelables sur son visage étaient les cernes sombres qui soulignaient ses yeux clairs.

D'innombrables constructions de toile, de bois ou de pierre environnaient la citadelle. La route de terre battue traversait de part en part cette agglomération hétéroclite avant d'aller se jeter dans la bouche sombre et arrondie de la porte monumentale. La longue colonne des armées sherkkens rencontrait les pires difficultés à se frayer un passage au milieu de la foule grouillante qui se pressait autour des étalages et des échoppes. Des bandes d'enfants couraient le long des équipages en poussant des hurlements stridents. Les bêtes effrayées effectuaient des écarts, ruaient, donnaient des coups de tête. Les soldats, fatigués par leur longue marche, irrités, tentaient d'écarter les intrus à coups de manche de lance.

Lays fut frappée par les différences morphologiques, épidermiques ou vestimentaires des habitants des faubourgs de Relcall. Si les uns étaient aussi blonds et clairs qu'elle-même, d'autres avaient la peau aussi noire qu'une nuit sans étoiles, les cheveux aussi denses et crépus que la mousse tapissant les parois des grottes, les yeux aussi brillants que les pierres cristallines des sources d'eau chaude. Ils parlaient la même langue, mais ils ne tournaient pas les phrases de la même façon et ne plaçaient pas les accents toniques sur les mêmes syllabes. Les survivants des tribus soumises par la reine Siloë avaient en partie reconstitué leur territoire et leurs coutumes aux abords de Relcall. Ils portaient leurs vêtements traditionnels, pagnes courts, longues robes de jute brodées de motifs colorés, tuniques de coton, gilets de laine, collants, pantalons bouffants, capes, amples manteaux fermés par des boutons de bois, de fer ou d'ivoire. Les hennins et les chapeaux à large bord se mêlaient aux coiffes les plus variées, aux voiles, aux filets, aux foulards, aux crânes rasés et luisants. La plupart d'entre eux étaient d'une taille similaire à celle des Djolls, mais certains adultes ne dépassaient pas un mètre tandis que les plus grands se rapprochaient de la stature de Rohel.

Rohel… Elle l'avait définitivement perdu. Elle s'était donnée à un autre et, même si cette union résultait d'une contrainte plutôt que d'un désir, elle resterait à jamais souillée par la sueur et la semence du Sherkken comme l'eau d'une source salie par la boue. Pourtant, Harkand la traitait avec des égards et lui témoignait une certaine reconnaissance à défaut de tendresse. Elle n'éprouvait plus pour lui la répulsion viscérale des premières heures, elle ne détestait pas rompre

sous son poids, d'autant qu'il avait enfin daigné se laver, qu'il avait cessé de boire et qu'il se servait de sa lame de chair avec une certaine dextérité. Il n'était jamais rassasié de son corps, comme s'il voulait rattraper en quelques jours les années de disette auxquelles l'avaient condamné les manœuvres de son épouse officielle.

Le hiatus entre ses réactions physiques et ses sentiments profonds culpabilisait Lays. Pis, elle s'estimait trahie par les mécanismes de son corps. C'était à Rohel qu'elle pensait lorsqu'elle se laissait emporter par le plaisir.

Elle avait rapidement acquis le savoir-faire d'une experte et elle jouait sans cesse avec la jouissance du baron. Elle le maintenait pendant des heures au bord du gouffre, se dérobait avec agilité lorsqu'elle détectait les signes annonciateurs de sa défaite. Elle prolongeait jusqu'au vertige la sensation de puissance que lui procuraient ces joutes empreintes de cruauté. Il était maintes fois arrivé que le Sherkken, fou de désir, rampe à ses pieds pour l'implorer de l'achever. Elle feignait alors d'accéder à sa requête, l'invitait à plonger en elle, se dérobait avec un petit rire de gorge jusqu'à ce que, n'y tenant plus, il la saisisse par les poignets, l'allonge de force, lui écarte les jambes du genou, lui fende le ventre d'un puissant coup de hanches, se projette en elle avec une violence inouïe. Écrasée sous son poids, le souffle coupé, elle flottait alors entre satisfaction et répulsion, entre colère et résignation. En dépit de sa fatigue, elle ne trouvait pas le sommeil, fixait pendant les heures le carré de ciel découpé par une fenêtre tandis qu'Harkand, allongé à ses côtés, ronflait comme un soufflet de forge.

Elle n'osait imaginer les réactions de ses parents s'ils apprenaient ce qu'elle était devenue, la maîtresse d'un sbire de Siloë, une prostituée… Elle se remémorait les temps de l'innocence dans le village de la forêt, les fromages alignés sur les étals du marché, les volutes de fumée entrelacées des sources chaudes, les regards timides des garçons, et des larmes silencieuses roulaient sur ses joues.

La colonne approchait de la porte monumentale, une ouverture dont le fronton triangulaire s'ornait d'une sculpture animale de plus de vingt mètres de hauteur. D'énormes chaînes maintenaient relevé le portail de bois, barré de traverses aussi épaisses que des troncs d'arbre. Les soldats dispersaient sans ménagement la foule des badauds et des curieux qui entravaient le passage des voitures. Lays avait écarté le rideau de la fenêtre ; les yeux des hommes se faisaient insistants, admiratifs, lorsqu'ils se posaient sur elle. Elle ne se trouvait pas belle pourtant, elle avait l'impression que la laideur de son âme se lisait sur son visage.

Une main qu'elle ne connaissait que trop bien s'insinua entre ses

jambes.

— Tu seras bientôt baronne des Sherkkens, murmura Harkand. Tu assisteras aux soirées données par la reine et alors, crois-moi, tu ne regretteras pas de m'avoir ouvert ta porte…

Il venait tout juste de se réveiller comme en témoignaient ses yeux chassieux et ses cheveux en bataille. Il repoussa le drap du dessus, se redressa, passa à son tour la tête par la fenêtre.

— Ai-je tenu mes promesses, mon seigneur ? demanda-t-elle sans se retourner.

— Tu as déclenché en moi des extases insoupçonnables…

— À votre tour de tenir les vôtres. Quand donnerez-vous l'ordre de libérer les deux prisonniers ?

Les doigts du baron tentèrent de se faufiler entre les nymphes de la jeune femme, mais elle serra fortement les cuisses pour lui interdire d'aller plus loin.

— Je saurai refermer ma porte si vous n'ouvrez pas la leur, fit-elle d'une voix résolue.

Il ferma le poing et lui frappa sèchement l'os pubien.

— Aucune porte n'est en mesure de me résister !

Le ton était devenu menaçant et la bouche s'était tordue en un rictus effrayant.

— Vous avez beau être plus fort que moi, mon seigneur, vous ne pourrez m'empêcher de me donner la mort, répliqua-t-elle avec calme.

Un argument décisif, car elle l'avait plongé dans un tel océan de volupté qu'il n'avait probablement aucune envie de la perdre. Dame Jodinn elle-même, avec sa prétendue science de l'amour, ses philtres et ses potions plus ou moins magiques, ne l'avait jamais contenté de la sorte.

— Personne ne veut mourir, toi pas davantage que les autres…

Elle leva les yeux sur le sommet de la citadelle, aperçut les silhouettes des sentinelles entre les créneaux du chemin de ronde supérieur, les dentelles formées par les tourelles, les pinacles, les corbeaux, les passerelles, les arches, les arcades. Cette gigantesque construction soulevait en elle un émerveillement comparable à celui qu'elle avait ressenti devant l'immensité du Rooph, elle dont les seules références en matière d'architecture se limitaient jusqu'alors aux habitations de torchis et de chaume du village djoll.

— Je suis déjà morte à l'intérieur, murmura-t-elle d'une voix morne. En me tuant, je ne ferais que me mettre en accord avec moi-même.

Le baron la saisit par les épaules et l'attira contre lui. Ses cheveux se répandirent en ruisseaux dorés sur l'épaule du Sherkken.

— Comment peux-tu dire une chose pareille, toi qui es l'expression même de la vie ?

Elle se retint à grand-peine d'éclater en sanglots. Elle n'était même pas certaine que son sacrifice serait utile à Rohel (les visions provoquées par la plante d'Ugoh ne lui avaient donné aucune certitude à ce sujet).

— Vous n'avez toujours pas répondu à ma question, mon seigneur…

Le baron lui mordilla l'épaule.

— Tu es aussi têtue qu'un Sherkken, petite Djoll… Rien ne me garantit que tu ne mettras pas ta menace à exécution lorsque je les aurai libérés.

— Vous n'avez pas d'autre choix que de prendre le risque. Rien n'oblige les faibles à rester en vie contre leur gré.

Harkand se fendit d'un long soupir.

— Tu as l'esprit aussi vif et retors que Djez ! La reine exige que nous lui amenions tous les prisonniers étrangers. Mon devoir de vassal voudrait donc que je lui remette ce Rohel Le Vioter. Que savons-nous de lui ? Ne risque-t-il pas de semer le trouble et la révolte dans le Pays Noir ?

— Il est venu sur notre monde dans le seul dessein de s'emparer de l'épée de lumière.

— Simple légende ! ricana le baron.

— La colonne de lumière qui brille dans la nuit n'est pas une légende.

— Un phénomène naturel, probablement… En admettant que la légende recouvre une réalité, pour quelle raison tenterait-il de l'arracher à la magicienne des glaces ?

— Il en a besoin pour lutter contre des êtres maléfiques surgis du néant. Ils ont capturé la femme qu'il aime et menacent d'exterminer les races humaines peuplant les étoiles.

Le léger tremblement de sa voix n'échappa pas à l'attention du Sherkken.

— Le feu de la passion te brûle lorsque tu parles de lui, murmura-t-il d'un air sombre.

— Je ne lui appartiendrai jamais puisque je vous appartiens.

Il la saisit par les épaules, la repoussa avec une extrême douceur, la maintint au bout de ses bras tendus, s'immergea dans les lacs clairs de ses yeux.

— Un jour tu parleras de moi avec la même flamme, petite Djoll, j'en fais le serment ! Je saurai te donner le goût de la vie, le goût de l'amour. Je tiendrai mes promesses : l'étranger sera libéré dans deux jours, le temps de préparer son expédition. Cinquante de mes hommes l'escorteront et le protégeront jusqu'à la frontière du Pays Noir. J'espère seulement que la reine ne l'apprendra jamais. Il est temps maintenant de nous habiller.

Il se pencha de nouveau par la fenêtre et héla l'officier le plus proche de la voiture.

— Cours chercher les matrones. Qu'elles apportent immédiatement la plus belle de leurs robes et le plus précieux des parfums.

L'officier hocha la tête, tira sur les rênes de son hippar, effectua une demi-volte et remonta le courant des badauds, des marchands ambulants et des soldats jusqu'au chariot des matrones.

La voiture frappée des armoiries franchit le seuil de la porte monumentale. L'ombre étirée du rempart recouvrait les deux tiers de l'esplanade intérieure. Les bannières qui flottaient aux fenêtres des tours indiquaient que d'autres barons étaient déjà rentrés d'expédition. Des milliers de capteurs d'âme, posés sur les toits, sur les branches des arbres, sur les saillies des murs, sur les poutres, sur les encorbellements, formaient une mosaïque de couleurs vives et changeantes, répercutaient les voix qu'ils captaient pour orchestrer une cacophonie criarde, insupportable. Certains survolaient la berline en lâchant des bribes de phrases emportées par le vent.

— On s'habitue à leur jacassement, soupira Harkand. On s'habitue à tout…

*

Siloë contempla la longue procession des armées du baron Harkand. Elle avait congédié ses servantes, ses dames de compagnie et s'était rendue seule sur la terrasse supérieure de la Tour de la Reine pour assister à l'arrivée de son vassal sherkken. Non pas qu'elle lui accordât une estime particulière – elle n'éprouvait que du mépris pour cette brute et ses pairs –, mais le capteur d'âme expédié par son agent l'avait informée qu'un étranger géant et brun avait été enfermé dans le cachot de campagne, un prisonnier qui correspondait fidèlement à la description de l'homme qu'elle attendait depuis plus d'un quart de siècle.

Cela faisait une trentaine d'années qu'elle avait franchi la porte temporelle et s'était installée sur ce monde. Il ne lui avait guère été difficile de fédérer les chefs des vingt tribus les plus puissantes, car, comme la plupart de ses consœurs du mouvement secret du Matrix, elle était experte dans l'art de la manipulation des décisionnaires, qu'ils fussent tribuns, généraux, empereurs planétaires, présidents élus de manière démocratique, ministres, tyrans, conquérants, chefs d'Église, capitaines d'industrie, scientifiques, visionnaires…

Il lui avait suffi d'appliquer des techniques de base pour soumettre ces roitelets à sa volonté et leur ordonner de lancer leurs armées sur tout le Pays Noir. Elle ne tenait pas particulièrement à

régner sur ces terres désolées, abandonnées des hommes et des dieux, mais elle avait estimé qu'elle mettrait toutes les chances de son côté en se plaçant au sommet de la pyramide et en disposant des gens de confiance soigneusement conditionnés dans l'entourage de ses feudataires. Elle avait parfois douté de la justesse de cette décision, fondée sur la centralisation des informations, mais les événements lui confirmaient aujourd'hui le bien-fondé de son raisonnement : elle avait maintenant la possibilité de récupérer à la fois la formule destructrice et l'épée de lumière, deux armes qui lui assureraient une domination absolue sur les peuples de l'univers recensé.

Les sœurs du Matrix, retirées sur Elbon, une planète de la Douzième Voie Galactica – appelée également la galaxie des Chevaux d'Argent –, avaient développé pendant des siècles une technique de projection mentale dans le futur. Elles utilisaient les principes de vitesse quantique inversée, c'est-à-dire qu'elles accéléraient de manière virtuelle les mouvements des galaxies pour accéder à leurs futurs probables ou possibles. Le Matrix était parti de l'hypothèse que, si le passé de l'univers était inscrit dans l'espace intersidéral, il suffisait d'anticiper son évolution ultérieure pour connaître son avenir. Après quelques échecs, les sœurs avaient obtenu des résultats probants : elles avaient prédit la plupart des guerres et des mouvements sociaux qui avaient non seulement secoué la galaxie des Chevaux d'Argent mais également l'ensemble des systèmes colonisés.

Les gouvernements planétaires, impressionnés par leurs travaux, leur demandaient conseil de manière régulière, si bien qu'elles gouvernaient un grand nombre de mondes par l'intermédiaire de leurs consultants. Au cours d'un promenfut (PROjection-MENtale-FUTur), la sœur Ig-Siloelle s'était retrouvée virtuellement sur Orginn, une planète de la Deuxième Voie Galactica. Elle avait vu un homme recueillir des lèvres d'un prêtre agonisant une formule sonore et mentale dont la simple prononciation provoquait de terribles cataclysmes. Elle n'était malheureusement pas parvenue à capter les syllabes chuchotées par le mourant, mais elle avait peu à peu reconstitué le futur de Rohel Le Vioter, cet homme que les Garloups avaient contraint à dérober le Mentral. Elle avait déterminé qu'il partirait en quête d'une épée légendaire et passerait sur ce monde sans nom situé de l'autre côté du temps. Elle s'était ouverte de ses recherches à ses consœurs – il n'y avait pas de hiérarchie au sein du Matrix. Elles s'étaient aperçues que seul Rohel Le Vioter avait la capacité d'arracher l'épée des mains de sa détentrice, et elles avaient décidé de se rendre sur les lieux de son passage pour tenter de récupérer à la fois la formule et Lucifal.

Nombreuses étaient les organisations, officielles ou secrètes, qui souhaitaient anéantir le Matrix. Lors d'un promenfut collectif, les sœurs avaient détecté l'explosion de leur planète dans un avenir assez

proche – moins d'un siècle – et elles faisaient tout ce qui était en leur pouvoir pour éviter une telle issue. Leur stratégie de survie reposait maintenant sur la possession du Mentral et de l'épée de lumière, des moyens de dissuasion d'une puissance telle que personne n'oserait les agresser. Lorsqu'elles prenaient en compte cette donnée, les projections futures se modifiaient de manière radicale : non seulement elles évitaient l'extermination, mais elles empêchaient l'invasion massive des êtres venus des trous noirs, organisaient la résistance contre les Garloups de Déviel, prenaient le contrôle total des humanités des étoiles, formaient un gouvernement intergalactique et régnaient durant une période minimale de cent siècles.

Ig-Siloelle avait été investie de la responsabilité de cette mission. Les vingt sœurs choisies pour l'accompagner n'avaient pas survécu au passage de la porte temporelle. Le vaisseau du Matrix avait effectué un saut quantique trop long et était entré en collision avec un invisible mur magnétique. Un accident qu'elles n'avaient pas détecté dans les promenfuts collectifs (probablement parce que la vitesse du vaisseau influait sur le cerveau électronique qui accélérait les trajectoires des galaxies). Détruit aux deux tiers, l'appareil s'était posé en catastrophe dans un massif montagneux et désert du centre du Pays Noir.

Seule survivante, Ig-Siloelle avait dégagé de la carcasse carbonisée un module de secours – autonomie : trente jours sidéraux ; propulsion : SQL (saut quantique limité) ; rayon d'action : mille années-lumière – et l'avait dissimulé dans une grotte proche. Elle n'avait pas cherché à contacter le siège d'Elbon, d'une part parce qu'elle craignait que les organisations rivales interceptent ses communications, d'autre part parce qu'une règle voulait que les sœurs expédiées en mission se débrouillent seules quelles que soient les circonstances, et enfin parce que son orgueil la poussait à triompher seule de l'épreuve. Elle s'était rendue à pied à Relcall, une citadelle construite par un tyran oublié et abandonnée depuis des siècles, et, de là, avait entamé ses manœuvres de conquête. Elle avait pris le nom de Siloë, plus facile à prononcer et dont la terminaison donnait à penser aux autochtones qu'elle était parente de Cirphaë. Comme elle ne disposait plus de l'accélérateur de mouvements galactiques, qu'elle était par conséquent privée de la possibilité de se projeter dans le futur, elle avait dû se contenter de tisser des intrigues traditionnelles – et néanmoins passionnantes – pour contraindre les chefs des tribus à reconnaître sa légitimité. Elle avait joué avec un égal bonheur de ses charmes, de la menace, du poison, de la promesse, de la jalousie, de l'envie et des substances aliénantes.

Des capteurs d'âme se mirent soudain à jaser autour d'Ig-Siloelle et elle eut l'impression d'être environnée de la nuée babillante de ses

servantes et de ses dames de compagnie.

Elle aperçut la voiture-cachot, escortée par plus de trente hommes, deux cents mètres en contrebas. Ce misérable véhicule de fer et de bois tiré par quatre bouvins renfermait l'homme le plus précieux de l'univers. Les devins de sa planète d'origine avaient prédit qu'une fille née de son union avec une féelle chasserait les Garloups et rendrait l'espoir aux peuples humains.

Cela ne serait pas.

Ig-Siloelle écrirait un autre futur. Elle prendrait la formule, l'épée, et, après avoir détruit elle-même la planète Elbon, elle régnerait seule sur des milliers et milliers de mondes.

Tant pis pour celles et ceux qui n'entraient pas dans ce projet.

# CHAPITRE X

— Veuillez nous suivre, dit le capitaine.

Les dix soldats qui l'accompagnaient s'étaient disposés de chaque côté de la porte. Ils n'avaient pas dégainé leur épée, et Rohel fut effleuré par la tentation de sauter à la gorge de l'officier, de lui arracher son arme, de se placer derrière lui, de gagner la sortie en s'en servant comme d'un bouclier humain. Mais l'aspect aléatoire de l'entreprise le retint de passer à l'action : la vie d'un homme, fût-il capitaine des armées sherkkens, n'avait peut-être aucune valeur dans le Pays Noir et son initiative pouvait fort bien se retourner contre lui.

Il emboîta donc le pas à Ugoh et se dirigea vers la porte. Lorsqu'ils étaient arrivés à Relcall, ils n'avaient aperçu de la ville-château qu'une partie de l'immense cour intérieure et les perspectives vertigineuses de quelques tours. Le cachot roulant s'était engouffré dans un tunnel à la forte déclivité et s'était immobilisé le long d'une sorte de quai où un imposant bataillon de gardiens avait pris les deux prisonniers en charge. Le caveau dans lequel ils avaient été transférés se situait dans les profondeurs des sous-sols et, privés de la lumière du jour, ils avaient peu à peu perdu toute notion de temps, d'autant que les repas – guère meilleurs que ceux qu'on leur avait servis lors du trajet – leur étaient distribués de manière irrégulière, au gré, probablement, des humeurs du responsable de la prison. Ils avaient éprouvé des difficultés à trouver le sommeil sur leurs paillasses humides et moisies. Ugoh avait été secoué par des quintes de toux qui s'achevaient en râles sifflants. Les gémissements déchirants des autres prisonniers avaient bercé leurs insomnies et les yeux de rats agressifs avaient brillé comme des étoiles maléfiques sur le fond de ténèbres.

En dépit des exhortations d'Ugoh à la patience, Le Vioter avait été

la proie de terribles crises de colère au cours desquelles il frappait le mur du poing et poussait des hurlements de fauve enragé. Les gardiens étaient intervenus à plusieurs reprises et l'avaient menacé de l'enchaîner s'il ne recouvrait pas son calme. À chaque fois il avait été tenté de mettre à profit l'ouverture de la porte pour essayer de s'évader, mais un reste de raison l'en avait dissuadé. Il ne connaissait pas les lieux et les gens d'armes étaient tellement nombreux alentour que ses chances de réussite étaient quasiment nulles. Le déroulement des événements le contraignait à s'en remettre au destin. Cette immobilité forcée n'était pas facile à accepter car elle allait à l'encontre de son habitude de provoquer les situations plutôt que de les subir.

Les heures s'étaient égrenées, interminables, éprouvantes, ponctuées par les quintes de toux d'Ugoh et les grignotements des rats, jusqu'au moment où le capitaine des armées sherkkens s'était introduit dans la petite pièce voûtée et les avait invités à le suivre.

— Où voulez-vous nous conduire ? avait demandé Ugoh.

L'officier n'avait pas répondu, estimant sans doute qu'il n'avait pas de temps à perdre en vaines discussions avec un Ingah du Rooph et un étranger à la barbe belliqueuse et au regard aussi engageant que celui d'un nyax géant.

Ils empruntèrent d'abord un couloir qui desservait une succession de cachots, gravirent ensuite un étroit escalier en colimaçon, parcoururent un deuxième passage criblé de rais scintillants qui tombaient d'invisibles soupiraux, débouchèrent enfin sur une cour imprégnée d'une forte odeur d'écurie.

Plusieurs minutes furent nécessaires à Rohel et Ugoh pour s'accoutumer à la luminosité aveuglante d'Œil-du-Matin, l'astre bleu du levant.

— On dirait que vos affaires s'arrangent, fit une voix qu'ils reconnurent immédiatement.

Djez se détacha d'un groupe de soldats et s'avança vers eux, le sourire aux lèvres. Il était toujours vêtu de sa tunique bariolée, de son collant noir et de ses bottes à bouts recourbés.

— Mon très cher maître a donné l'ordre de vous libérer, poursuivit le bouffon. Mieux encore : il a décidé de vous fournir les montures, l'équipement, et de vous faire escorter jusqu'à la lisière de la banquise.

Tout en parlant, il avait désigné d'un ample geste du bras les quatre hippars harnachés que des palefreniers tenaient par la bride, ainsi qu'une escouade de cavaliers regroupés quelques mètres plus loin.

— Que nous vaut ses soudaines faveurs ? s'étonna Rohel. Tu lui avais pourtant conseillé de nous remettre à la reine.

— Lays, souffla Ugoh.

Djez approuva l'Ingah d'un clignement de cils.

— Je l'ai vue hier. Elle revenait de la fête donnée par Siloë pour célébrer le retour de ses vassaux. Le baron a décidé de l'élever au rang d'épouse officielle. L'ancienne, dame Jodinn, sera empalée dans deux jours pour avoir employé la magie à l'encontre de son époux. Les enfants qu'elle lui a donnés seront simplement décapités.

— Comment Lays t'a-t-elle paru ? demanda Le Vioter.

— Ni heureuse, ni malheureuse, répondit le Djoll. Plutôt indifférente, comme éteinte.

— Aurons-nous la possibilité de la saluer avant notre départ ?

— Je crains que cela soit impossible.

— Le baron s'y oppose ?

— C'est elle qui ne le souhaite pas. Elle m'a toutefois chargé de vous assurer qu'elle vous accompagnait par la pensée.

— Et Zarya ?

Djez jeta un bref regard autour de lui, comme s'il craignait tout à coup que quelqu'un interceptât sa conversation, et s'approcha des deux hommes.

— Je l'ai informée des dernières évolutions de la situation, fit-il à voix basse. Les matriarches génoëtes vous contacteront au moment voulu.

Le Vioter désigna d'un mouvement de menton les cavaliers de l'escorte.

— Peut-on faire confiance à ces hommes ?

— Ils vous défendront au besoin contre les bandes de pillards qui hantent le Pays Noir. Ce sont de simples exécutants des volontés de leur maître.

— Et quelles sont les volontés du baron ?

Djez haussa les épaules.

— On ne peut jamais savoir ce qui se passe dans la tête d'un Sherkken, mais il a l'air très amoureux, et un homme amoureux est enclin à la magnanimité…

Des capteurs d'âme volaient au-dessus d'eux. La lumière bleue du matin scintillait dans les extrémités translucides de leurs plumes. Ils lâchaient de temps à autre un bout de phrase inachevé avec une voix d'homme, de femme ou d'enfant, et donnaient l'impression de tenir une conversation incohérente, absurde. Outre le long bâtiment des écuries aux portes frappées des armoiries sherkkens, une tour carrée et un pan du rempart encadraient la courette. Relcall avait été pavoisée pour célébrer le retour victorieux des vassaux de Siloë, la destruction de la steppe et l'extermination des nyax géants, ces animaux effrayants qui hantaient depuis toujours l'inconscient collectif des tribus du Pays Noir. Drapeaux et bannières claquaient au vent, et des guirlandes de

tissu reliées d'un toit à l'autre formaient des voûtes ajourées, colorées, mouvantes.

— Vous disposerez d'environ trois semaines de vivres et d'eau, plus qu'il n'en faut pour gagner la lisière de la banquise, reprit Djez. De même, vous trouverez des vêtements chauds et des armes dans les fontes de vos montures. Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bonne chance.

Le Vioter se tourna vers Ugoh.

— Rien ne t'oblige à me suivre…

Un pâle sourire éclaira la face ridée du vieil Ingah.

— Nos fils sont maintenant trop emmêlés pour qu'on puisse les débrouiller.

Ils prirent congé du Djoll, se juchèrent sur deux des quatre hippars qui leur étaient réservés, puis, suivis des cinquante cavaliers de l'escorte, se dirigèrent au pas vers la porte monumentale de Relcall. Ils traversèrent d'abord l'esplanade centrale qui, pratiquement vide à cette heure matinale, résonnait des bruissements des milliers de capteurs d'âme. Des ivrognes ou des miséreux dormaient à même le sol au beau milieu des légumes avariés, de restes de repas ou de déjections. Le réveil de la citadelle s'accompagnait des relents nauséeux des lendemains de fête.

En dépit de la fatigue consécutive à ses insomnies, une douce euphorie se diffusait dans le corps et l'esprit de Rohel. Les palpitations de sa monture, la tiédeur des premiers rayons d'Œil-du-Matin, le crépitement des sabots sur les pavés lui donnaient l'impression de revivre. Il sortait enfin du cauchemar que constituaient la claustration, l'immobilité, le remugle oppressant du cachot. De nouveau il respirait, il bougeait, il agissait, il avait une emprise sur le cours de son existence.

Il ouvrit le couvercle des fontes, caressa la poignée lisse et froide de l'épée enfoncée dans son fourreau. Bientôt, il l'espérait, il effleurerait le pommeau de Lucifal et, fort de la puissance que lui conférerait l'épée de lumière, il défierait les Garloups de Déviel, il délivrerait Saphyr, et les fils entrelacés de leurs vies tisseraient la nouvelle trame de l'humanité. Il lui fallait encore rencontrer les matriarches génoëtes car, sans les indispensables renseignements qu'elles cherchaient à lui communiquer, il risquerait de sombrer dans le sommeil éternel que, selon la vision provoquée par l'alliée d'Ugoh et les légendes djolls, déclenchait le regard glaçant de Cirphaë.

Ils franchirent la porte monumentale, s'engagèrent sur le ruban de terre battue puis, quelques centaines de mètres plus loin, empruntèrent un chemin creux qui s'étirait à perte de vue en direction du levant.

*

— Tu viens me narguer, petite putain ? cracha dame Jodinn.

Lays recula d'un pas, comme frappée par la violence de la voix de son interlocutrice. Elle ne craignait pas grand-chose pourtant, car une lourde porte de fer séparait les deux femmes. Elles se parlaient à travers un judas doté de solides barreaux. Dame Jodinn n'avait pas été enfermée dans les prisons des sous-sols mais dans une pièce du sommet de la tour. On lui avait rasé les cheveux et on l'avait entièrement dévêtue pour lui retirer toute possibilité de se pendre avant l'exécution de la sentence.

Pour autant que Lays pût en juger, l'épouse déchue du baron Harkand avait été une belle femme.

— Je ne suis pas venue dans l'intention de vous provoquer, ma dame, répliqua Lays, mais parce que l'une de vos servantes m'a prévenue que vous désiriez me rencontrer.

Des éclairs de tristesse s'allumèrent dans les yeux noisette de dame Jodinn. La froidure humide de la tour la faisait frissonner, d'autant qu'elle n'avait aucun autre moyen pour se réchauffer que de croiser les bras sur sa poitrine. Des plaies sanguinolentes sillonnaient son crâne glabre.

— Tu es magnifique, Djoll, murmura-t-elle d'une voix tremblante, mais ta beauté ne suffit pas à expliquer ta victoire sur les pratiques magiques des enchanteresses du Pays Noir.

— Je suis totalement ignorante des choses de la magie, protesta Lays.

Bien qu'elle eût pris la précaution de jeter une cape sur ses épaules, elle grelottait sous sa robe de laine épaisse. La fatigue expliquait en partie ce manque de résistance au froid : en tant que future épouse du baron Harkand, elle était conviée aux réceptions officielles données par la reine et elle devait subir les assauts répétés du baron durant les quelques heures qui précédaient l'aube. En outre, à peine les rayons d'Œil-du-Matin s'immisçaient-ils entre les tentures que les servantes débarquaient en force dans la chambre, l'obligeaient à se lever, l'empêchaient de goûter un repos mérité.

Les doigts de dame Jodinn se refermèrent autour des barreaux du judas.

— Avez-vous apporté ce dont ma servante vous a parlé ?

— Voyons d'abord ce que vous avez à me dire, répondit Lays.

— Mes informations concernent le géant étranger et l'Ingah du Rooph, les deux hommes en compagnie desquels vous avez traversé la steppe. Mais je ne reprendrai cette conversation que lorsque vous m'aurez remis la dague.

— Que voulez-vous faire de cette arme ?

— Que veux-tu que j'en fasse à part me donner la mort, petite idiote ? Je n'ai aucune envie de finir mes jours sur un pal.

— Espérez dans la clémence de la reine…

Un sourire amer affleura les lèvres violacées de dame Jodinn.

— Mon sort lui est indifférent. Elle ne porte personne dans son cœur. Je préfère en appeler à ta clémence.

Les deux épouses du chef des Sherkkens, l'ancienne et la future, éprouvaient des sentiments identiques vis-à-vis de la reine. Lays n'avait pas eu besoin d'approcher Siloë de près pour se rendre compte qu'une énergie maléfique émanait de cette grande femme – presque aussi grande que Rohel – aux étranges yeux jaunes et au visage émacié.

— Vous pourriez vous tuer avant de révéler ce que vous savez.

— Prends le risque, petite Djoll, ou je mourrai empalée avec mes secrets.

Dame Jodinn avait passé le bras au travers des barreaux et tendait la main comme une mendiante des ruelles de Relcall. Lays prit conscience que la captive préférerait agoniser dans d'atroces souffrances plutôt que transiger sur ce point. Elle ignorait quelle réalité recouvraient ces prétendues révélations sur Rohel et Ugoh, mais elle n'avait pas d'autre choix que d'aller jusqu'au bout de sa démarche pour se faire sa propre opinion. Elle tira donc de la ceinture de sa robe la dague qu'elle avait dérobée au baron et, après avoir jeté un bref coup d'œil en direction de l'entrée du couloir et vérifié que personne ne la surveillait – la servante lui avait assuré que le gardien, soudoyé, fermerait les yeux, les oreilles et la bouche sur cette entrevue –, plaça le manche nacré dans la paume ouverte de dame Jodinn.

La Sherkken ramena précipitamment le bras de l'autre côté des barreaux et posa la pointe de la lame sous son sein gauche. Une goutte de sang perla de l'incision pratiquée par l'acier aiguisé.

— Ce monstre a fait mettre mes enfants à mort, ses propres enfants, gémit dame Jodinn.

L'espace de quelques secondes, Lays crut qu'elle allait enfoncer la lame entre ses côtes, mais elle retint son geste et leva des yeux désespérés sur sa rivale djoll.

— Harkand n'a aucune parole, aucun honneur, poursuivit-elle d'un ton monocorde. C'est la raison pour laquelle j'ai recouru aux pratiques magiques. Je craignais qu'il n'ensemence d'autres femmes et ne déshérite les enfants que je lui avais donnés. Mes craintes étaient fondées puisque tu m'as supplantée dans son cœur et sur ma couche, puisque les fruits de mes entrailles ont été décapités.

— Vous ne m'apprenez rien pour l'instant, ma dame, marmonna Lays.

L’atmosphère confinée de ce couloir sinistre, l’odeur de moisissure, l’absence de lumière et la frayeur commençaient à lui vriller les nerfs. Elle refoula une envie subite de tourner les talons. Le visage blême de dame Jodinn, creusé par le chagrin et la fatigue, s’agitait sur le fond de ténèbres comme un spectre des enfers samaniques.

— Tu es éprise, Djoll, mais pas de mon mari. Tu ne t’es pas donnée à Harkand par plaisir et le sort de cet étranger t’importe bien davantage que le titre de baronne des Sherkkens, n’est-ce pas ?

Le mutisme de Lays équivalait à un aveu.

— Ton cher amour court un grand danger, ma belle, reprit la captive. Harkand a ordonné à ses hommes de le tuer à la lisière de la banquise.

La respiration de Lays se suspendit.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ? balbutia-t-elle.

— Tu es douée pour les joutes sensuelles mais tu ne connais pas encore les hommes, petite Djoll. Ce cher baron te considère comme son bien et il n’a jamais eu l’intention de te partager avec son rival. Ses sbires égorgeront l’étranger et lui ramèneront sa tête. Il n’a pas voulu l’assassiner dans l’enceinte de Relcall, car chacune des pierres des murs de la ville-château a des yeux et des oreilles. Il a feint d’accéder à tes désirs pour mieux te posséder, mais l’escorte chargée de convoyer l’étranger et son ami ingah n’est en fait que leur peloton d’exécution.

— Rohel n’est pas son rival ! Il aime une autre femme et il partira dès qu’il aura repris l’épée de lumière à Cirphaë.

— Harkand redoute que le géant étranger ne revienne sur ses pas pour t’enlever. Il a trouvé une perle, une femme qui exalte sa virilité, et il ne tient pas à la partager avec quelqu’un, même en pensée.

— Comment avez-vous obtenu ce genre de renseignement en étant enfermée dans cette tour ? cria Lays d’une voix vibrante de colère.

— Beaucoup de mes servantes me sont restées fidèles, répondit calmement dame Jodinn. L’une d’elles a surpris une conversation entre mon mari et l’un de ses officiers. Elle est venue m’en avertir. Nous avions toutes les deux un intérêt dans cette affaire : toi la possibilité de sauver celui que tu aimes, moi l’opportunité d’échapper au supplice du pal.

Au comble de l’exaspération, Lays pivota sur elle-même et se dirigea d’un pas décidé vers la sortie du couloir.

— Tu t’es montrée plus forte que la magie, petite Djoll ! cria dame Jodinn. Tu as en toi des pouvoirs que tu ignores.

Lays lança un coup d’œil par-dessus son épaule et vit, au travers des barreaux du judas, l’ancienne épouse du baron Harkand enfoncer

d’un coup sec la lame de la dague sous son sein gauche.

*

La nuit était tombée depuis deux bonnes heures et Harkand n’avait toujours pas paru. Penchée sur la fenêtre, Lays trompait son impatience en observant les mouvements contradictoires de la foule en contrebas. Les gourdes passaient de main en main, le vreh dégoulinait sur les mentons et les gorges, des orchestres se formaient spontanément sur des estrades improvisées, et les notes de musique, aigrelettes, nostalgiques, se mêlaient aux cris et aux rires répercutés par les capteurs d’âme.

Lays avait mandé Djez et l’avait chargé de préparer deux hippars cornus et des provisions pour une quinzaine de jours. Le bouffon avait longuement hésité avant de donner son accord. Ils s’étaient fixé rendez-vous à la sortie de Relcall au milieu de la nuit, au moment où les citadins, épuisés par les libations et les danses, dormiraient d’un sommeil de plomb. Elle devait accomplir une dernière tâche avant de partir. Elle avait pris sa décision avant même d’avoir parcouru le couloir de la tour. D’autres images de ses songes prémonitoires lui étaient revenues, brutales, saccadées, pleines de fureur et de sang.

La reine ayant convoqué ses vassaux en assemblée, Lays avait eu tout le loisir d’apprêter son projet. Elle avait résolu de chevaucher jour et nuit pour prévenir Rohel du piège que lui destinait le baron. Elle ne serait pas de taille à lutter avec les soldats du détachement, mais elle s’arrangerait pour l’avertir de manière discrète et l’aider à leur fausser compagnie. Elle espérait seulement qu’elle n’arriverait pas trop tard. À en croire les informations de dame Jodinn, les soldats avaient reçu l’ordre de le tuer à la lisière de la banquise et elle aurait le temps d’opérer la jonction. Elle doutait parfois de la véracité des dires de la captive, de simples divagations, peut-être, d’une femme dérangée par la terreur et la douleur, mais l’angoisse l’aurait rendue folle si elle était demeurée à Relcall. Elle saisissait le premier prétexte pour s’enfuir de la cage étouffante que lui destinait Harkand et rejoindre Rohel.

— Retire ta robe, ma douce, je viens !

Elle tourna la tête et chercha des yeux la silhouette massive du chef des Sherkkens mais elle se rendit compte qu’elle était toujours seule.

Elle aperçut alors le capteur d’âme qui, posé sur une saillie du mur deux mètres au-dessus d’elle, avait parlé avec la voix d’Harkand.

— Eh bien, tu es toujours habillée ?

Elle eut la brève impression qu’un deuxième capteur s’était engouffré dans la pièce.

— Tu as reçu mon message, pourtant…

Le baron referma la porte et s'avança vers elle tout sourire. Il était paré de ses vêtements officiels, comme à chaque fois qu'il se rendait chez la reine, et sa cape noire flottait dans son sillage comme l'aile d'une chauve-souris.

Son air guilleret indiquait qu'il n'avait pas encore été prévenu du suicide de dame Jodinn.

— La reine a besoin de repos. Elle nous a prévenus qu'elle se retirait pendant dix jours dans ses appartements. Nous ferons comme la reine, ma douce : nous garderons la chambre pendant dix jours, mais nous, nous ne prendrons pas de repos !

Lays s'efforça de sourire. Il la saisit par les épaules et l'attira contre lui.

— Commençons tout de suite, mon seigneur.

Elle se défit de sa robe, de son bustier et de son jupon de coton léger, et dégrafa l'attache de la cape du Sherkken.

— Je t'avais bien dit que tu finirais par m'aimer, murmura le baron.

Ils commencèrent par faire l'amour debout près de la fenêtre, puis Lays s'arrangea pour attirer son amant vers le lit à baldaquin qui trônait au centre de la pièce.

Lorsqu'il se fut allongé sur elle, elle glissa la main gauche dans l'étroit espace compris entre le matelas et le montant de bois. Tout en épousant les furieux mouvements de bassin d'Harkand, elle referma les doigts sur le manche de la dague qu'elle y avait dissimulée quelques heures plus tôt. C'était la mort de dame Jodinn qui lui avait donné cette idée. Elle n'avait rencontré aucune difficulté à dérober une deuxième arme dans le coffre de bois précieux du vestibule.

Il se souleva soudain sur un coude et la dévisagea d'un air soupçonneux. Elle eut l'impression qu'une main aux doigts glacés lui malaxait les intestins.

— Tu as l'air absente, ma douce, grogna le baron. Ton corps m'échappe.

— Vous vous méprenez, mon seigneur. Je suis totalement à vous.

Elle glissa sa main libre entre les jambes du Sherkken et le caressa aux endroits qu'elle savait particulièrement sensibles. Il poussa un soupir de satisfaction, s'abattit de nouveau sur elle, mais elle ne commit pas l'erreur de précipiter les choses. Elle attendit que monte le plaisir du baron, sortit la dague de la cachette à l'instant où il se répandait en elle, leva le bras et, de toutes ses forces, lui planta la lame entre les omoplates. Elle sentit très nettement le crissement de l'acier sur les vertèbres cervicales d'Harkand. Le manche de l'arme lui échappa. Elle crut dans un premier temps qu'elle avait manqué son coup, car le Sherkken se releva et, les yeux exorbités, esquissa

quelques pas vacillants tout en essayant de retirer de son dos cette écharde métallique qui lui déchirait les chairs.

— Sale petite…

Bien qu'elle fût enfoncée jusqu'à la garde, il parvint à dégager la dague. Paniquée, Lays roula sur elle-même, tomba de l'autre côté du lit, se reçut durement sur les dalles de terre cuite de la chambre. Le souffle coupé, elle eut besoin de quelques secondes pour reprendre ses esprits et se relever. Elle se retrouva soudain en face d'Harkand, qui, après avoir contourné le lit afin de lui barrer le passage, avait agrippé le montant du baldaquin pour ne pas défaillir. Elle se recula instinctivement, se heurta au mur du fond. La semence de l'homme qu'elle venait de poignarder lui dégouttait entre les jambes.

— Je t'aimais, râla le baron. De toi, j'aurais fait une… une reine…

Il lâcha le baldaquin et s'avança vers elle d'un air menaçant. Elle sauta de nouveau sur le lit, se prit les pieds dans le drap, perdit l'équilibre, s'affala de tout son long. Elle perçut le déplacement du Sherkken derrière elle mais n'eut pas le temps de se redresser. Elle entendit un bruit sourd, fut soulevée comme un fétu de paille, projetée violemment contre une surface dure. À demi étourdie, elle s'attendit à recevoir le coup mortel puis se rendit compte que le baron ne bougeait plus.

Les yeux fixes d'Harkand se recouvraient d'un voile vitreux. Ses forces l'avaient abandonné et il s'était effondré de tout son poids sur le lit. Ses doigts étaient crispés autour du manche de la dague plantée profondément dans le matelas. Le sang jaillissait de la plaie dans un borborygme qui évoquait le babil d'une source.

Couverte de sueur, Lays se releva, s'essuya les cuisses à l'aide d'un pan de drap et se rhabilla. Elle avait estimé que la confusion entraînée par la mort du baron lui procurerait quelques jours de tranquillité, augmenterait ses chances de rejoindre Rohel avant d'être elle-même rattrapée par d'éventuels poursuivants. La vue de ce cadavre se vidant de son sang ne suscitait en elle que de l'indifférence. Le plaisir mécanique qu'elle avait pris avec lui n'avait noué aucun lien affectif. Elle avait détourné le cours de son destin : elle ne serait jamais baronne des Sherkkens.

*

— Et le baron ? demanda Djez.

— Il a rejoint son épouse dans les mondes de l'Au-delà, répondit Lays.

Elle n'avait pas oublié de fermer la porte à double tour lorsqu'elle avait quitté la chambre. Pendant quelques heures, peut-être une journée, les servantes croiraient que le baron et sa future épouse ne

souhaitaient être dérangés sous aucun prétexte. Elle était sortie de la tour par les escaliers de secours, le visage dissimulé sous un voile. Elle s'était ensuite faufilée au milieu de la foule en liesse et s'était dirigée vers l'entrée monumentale, repoussant sans ménagement les hommes qui venaient la solliciter.

Elle avait franchi sans encombre le seuil de la porte. Comme convenu, Djez l'attendait de l'autre côté. Il avait surgi d'un repli de ténèbres et s'était avancé vers elle jusqu'à ce que son visage apparaisse dans les lueurs mouvantes des torchères.

— Où sont les deux hippars ? demanda Lays.

— Les six hippars, corrigea Djez. Nous avons décidé de t'accompagner.

— Nous ?

— Zarya et moi. C'est elle qui surveille les montures un peu plus loin.

Il marqua un temps de pause avant de poursuivre :

— Ainsi tu as tué mon maître.

— C'était nécessaire.

Contrairement à elle, il avait noué des liens affectifs avec le chef des Sherkkens et ses yeux s'emplirent de larmes. Elle lui posa la main sur l'épaule et murmura :

— Je n'avais pas le choix.

Soufflée par le vent, la flamme d'une torchère s'étira et les environna de lumière.

— Lays ! fit une voix aigrelette surgie de la nuit.

Saisie, la jeune femme glissa la main dans la poche de sa robe et empoigna le manche de la dague.

# CHAPITRE XI

Seuls les massifs d'arbustes épineux et les manteaux neigeux des hauts reliefs égayaient le désert rocailleux et noir. La température s'était abaissée de plusieurs dizaines de degrés. Les cavaliers avaient passé leurs sous-vêtements de coton, leurs gants de peau, leurs bonnets de fourrure de porcar et leurs épais manteaux de laine.

Rien ne distinguait à présent Le Vioter et Ugoh des soldats de l'escorte, si ce n'était leurs chaussures, les grossiers mocassins fabriqués par Elwen et Braïz pour l'un, des bottes au cuir fauve et usé pour l'autre. La monotonie des paysages traversés se conjuguait à la froidure polaire et à la fatigue de l'interminable chevauchée pour réduire les hommes au silence. Les seuls mots échangés concernaient les haltes, le choix des bivouacs, la recherche du bois pour le feu, la préparation des repas, les soins apportés aux bêtes. En dépit de sa lassitude, Rohel ne parvenait jamais à s'endormir profondément. Quelque chose, une intuition, un sixième sens, l'empêchait de s'abandonner entièrement à l'oubli réparateur du sommeil. Il se sentait en danger depuis qu'il avait quitté la ville-château du Pays Noir, et le moindre bruit, le moindre craquement, le moindre souffle de vent suffisaient à le réveiller. Il se redressait alors et contemplait la colonne de lumière qui s'élevait du sol et fendait les ténèbres comme une lame étincelante et majestueuse. La splendeur de Lucifal – il était désormais persuadé que ce rayon était émis par l'épée légendaire – générait une clarté diffuse jusqu'à ce que les coursiers éclatants de l'aube chassent les ténèbres et annoncent l'avènement triomphal du jour.

Un soir, il s'était ouvert de son inquiétude à Ugoh.

— La menace plane comme un oiseau de proie au-dessus de nos têtes, avait confirmé l'Ingah. Soyons vigilants.

— Nous devrions peut-être fausser compagnie aux soldats du baron.

— Pas maintenant : leur présence tient à l'écart les bandes de rebelles ou de pillards du Pays Noir. De plus, ils utiliseraient des capteurs d'âme pour prévenir les postes avancés et nous tendraient une souricière à la lisière de la banquise.

À plusieurs reprises, en effet, ils avaient aperçu des silhouettes furtives sur les crêtes des collines environnantes, mais l'importance de l'escorte avait dissuadé les rôdeurs de les attaquer. De temps à autre, un capteur d'âme les accompagnait et s'amusait à reproduire leurs voix, à la grande joie des Sherkkens qui éclataient de rire avant de chasser l'oiseau à coups de flèches ou de pierres.

Ils s'arrêtaient au crépuscule de Sang-du-Ciel, rassemblaient tout le bois qu'ils pouvaient trouver sur cette étendue désolée, allumaient des feux à l'aide de briquets à tissu et posaient les morceaux de viande séchée sur des pierres chaudes. Les intendants qui avaient préparé l'expédition n'avaient pas fourni l'eau en quantité suffisante, et des groupes de soldats devaient galoper jusqu'au sommet d'une colline afin d'y découper des blocs de glace qu'on faisait fondre dans des récipients de terre cuite.

Ils couchaient à la belle étoile, à même le sol. Les couvertures ne parvenaient pas à conserver leur température corporelle et la plupart d'entre eux se pelotonnaient contre le flanc de leur monture. Grâce à leur peau épaisse et poilue, les hippars cornus ne souffraient pas du froid. Outre cette remarquable adaptabilité aux conditions extrêmes, ils présentaient également l'avantage de se contenter de faibles quantités de nourriture et d'eau. Un sac de grain suffisait à nourrir une dizaine d'entre eux pendant plus de quinze jours. De nature pacifique, ils pouvaient se transformer en redoutables combattants lorsqu'ils se sentaient menacés. Ils se servaient alors de leur corne frontale comme d'une lame qu'ils tentaient d'enfoncer dans le flanc ou dans le poitrail de leur adversaire.

Le Vioter remarqua que les hommes et les bêtes devenaient de plus en plus nerveux au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient de la banquise. Ils traversaient à présent de mornes étendues où les sabots des hippars foulaient autant de glace que de terre gelée ou de roche. La végétation avait entièrement disparu, n'étaient-ce les plaques de mousse jaunâtre qui tapissaient les gros rochers. Les jours s'allongeaient et les nuits ressemblaient à des crépuscules prolongés.

La colonne de lumière était désormais visible en permanence. Son éclat or se détachait sur le fond bleu, sanguin ou sombre de la plaine céleste.

À l'aube du neuvième jour, l'un des deux éclaireurs agita les bras et hurla :

— Du monde devant !

Le Vioter songea immédiatement aux matriarches génoëtes. Djez lui avait affirmé qu'elles trouveraient le moyen d'entrer en contact avec lui durant le trajet. Sa monture, plus fraîche que les autres – il disposait, ainsi qu'Ugoh, de deux hippars et il en changeait toutes les deux heures –, rejoignit la première les deux éclaireurs.

Le spectacle qu'il découvrit le stupéfia. Il y avait là, alignées devant une congère, une vingtaine de vieilles femmes vêtues de robes d'apparat. Il se demanda de quelle manière elles s'y étaient prises pour se transporter dans cet endroit désert car il ne voyait ni chariot ni bêtes, seulement des sortes de dais décorés de tissus précieux et de guirlandes de fleurs. Leurs visages ridés s'ornaient de motifs bleutés, complexes, qui évoquaient les tatouages de certains mondes reculés. La bise glaciale soulevait les cheveux blancs, gris ou noirs qui leur tombaient sur les épaules et les hanches.

— Des sorcières génoëtes, souffla un éclaireur.

— Elles ne nous feront aucun mal, affirma Le Vioter.

— Qu'en savez-vous ? Elles sont capables de nous transformer en statues de glace d'un seul regard !

— Elles sont venues pour me rencontrer, pas pour me changer en glace.

Ugoh, le capitaine et le gros du détachement se regroupèrent progressivement autour des trois hommes. Les cavaliers rencontraient des difficultés inhabituelles à maîtriser leurs montures, qui piaffaient, ruaient, poussaient des hennissements agressifs.

— Comment ces maudites enchanteresses sont-elles arrivées jusqu'ici ? grogna l'officier.

— Elles volent sur les ailes du vent, répondit Ugoh.

— Ce sont leurs têtes qui vont bientôt voler ! glapit le capitaine en posant la main sur le pommeau de son épée.

Le spectacle de ces femmes assises sous leurs dais décorés, aussi immobiles que les pierres environnantes, avait quelque chose d'intimidant. Elles donnaient à Rohel la même impression d'irréalité que les spectacles holographiques grandeur nature auxquels il avait assisté lors de certaines de ses missions pour le compte du Jahad.

— Laissez votre épée en place, capitaine ! fit Le Vioter d'un ton sans réplique. Elles ne sont pas animées d'intentions agressives. Vos hommes et vous resterez ici pendant que j'irai leur parler.

— À votre aise, murmura l'officier avec un sourire détestable.

— Je t'accompagne, dit Ugoh.

Il ne leur fallut que quelques secondes pour franchir les cinquante mètres qui les séparaient des matriarches génoëtes. Les couleurs vives de leurs robes, des fleurs et des dais offraient un contraste étonnant avec le fond blanc de la congère, une muraille de glace de plus de

vingt mètres de haut. Rohel se rendit compte qu'elles étaient assises sur des sièges recouverts de peaux animales. Aucun mouvement, aucune expression ne troublait le hiératisme de leurs traits. Seules les lueurs de leurs yeux trahissaient le feu de la vie dans leur corps desséché.

Les deux hommes descendirent de leur monture et s'approchèrent lentement du dais central, plus haut et large que les autres. Le vent sifflait rageusement dans la toile et les montants de bois sculpté oscillaient de manière inquiétante. La femme assise en son centre semblait nettement plus âgée, plus ridée que ses consœurs. Son visage était entièrement couvert de motifs bleus, et ses iris étaient à ce point délavés qu'ils se diluaient dans le blanc de ses yeux. Sa chevelure se répandait à profusion autour d'elle, se confondait avec les longs poils soyeux de la couverture de peau qui habillait la banquette. Sa robe de lin clair s'ornait de broderies naïves et colorées qui représentaient des scènes de la vie quotidienne.

Le Vioter s'immobilisa à l'entrée du dais.

— Je suis Rohel Le Vioter, princeps d'Antiter. Je suis venu sur votre monde pour prendre Lucifal, l'épée de lumière, et lutter contre les Garloups de Déviel.

— Nous savons qui tu es et quels sont les motifs de ton passage, dit la matriarche d'une voix caverneuse. Nous connaissons l'importance de ton rôle dans la pérennité de l'humanité et nous t'espérons depuis des siècles. Le dernier message de Zarya faisait état de ton départ de Relcall, et nous avons décidé de t'attendre sur le chemin.

Ses paupières sillonnées de veinules sombres occultèrent ses yeux pendant quelques secondes. Les autres matriarches restaient figées sur leur siège, comme si cette entrevue ne les concernait pas.

— Comment vous êtes-vous transportées jusqu'ici ? demanda Rohel.

Elle fut secouée par un long hoquet qui, il s'en aperçut au bout de quelques instants, était un rire.

— Nous avons appris depuis longtemps à exploiter les propriétés des éléments fondamentaux. La terre nous soutient, l'eau nous rafraîchit, le feu nous réchauffe, le vent nous transporte. Certains habitants de ce monde vivaient autrefois en parfaite harmonie avec les éléments. On les appelait les élémentaux, les enfants de l'air, de la terre, du feu, de l'eau. Ils se sont retirés après avoir emprisonné l'enchanteresse dans les glaces éternelles.

Ses paroles ravivèrent dans l'esprit de Rohel le souvenir de ses conversations avec Lays. Elle parlait souvent des élémentaux, des elfides, des lutins, des esprits-fleurs, de tous ces êtres légendaires qui peuplaient l'imaginaire djoll.

— Ils ne sont pas parvenus à neutraliser le regard de Cirphaë, poursuivit la matriarche. Ils ont eu peur de ces yeux qui les pétrifiaient et ils se sont enfuis à travers le Pays Noir, à travers le Rooph. Ils ont oublié quelle était leur véritable nature, quelles étaient leurs véritables fonctions. S'ils se ressaisissent à temps, ils empêcheront l'enchanteresse de te condamner à la congélation perpétuelle.

— Je suis seul avec cet Ingah, dit Le Vioter en désignant Ugoh. Les élémentaux ne se sont manifestés ni de près ni de loin.

Une grimace étira les lèvres rainurées de la vieille femme – un sourire peut-être. Le bleu du ciel se couvrait par endroits de rosaces et de traits d'or pâle.

— Salut à toi, serviteur du nyax géant de la steppe, dit-elle en s'inclinant devant Ugoh. Le feu a exterminé les nobles seigneurs du Rooph mais leur esprit vit à travers toi.

Ses yeux revinrent se poser sur Rohel.

— Les élémentaux t'ont approché de très près, homme des lointaines étoiles, mais tu n'as pas su les reconnaître. Sans leur appui, ton combat sera difficile, dangereux. Ta seule chance de vaincre le maléfice de Cirphaë sera d'utiliser…

Il perçut un léger sifflement sur sa gauche. La phrase de la matriarche s'acheva en un gargouillis inaudible. Une flèche venait de lui transpercer la gorge. Le poids de sa tête l'entraîna vers l'avant et elle s'affala de tout son long sur la peau étalée au pied de la banquette. Après un ultime soubresaut, elle se figea dans la mort, recouverte de ses cheveux comme d'un linceul immaculé.

L'instinct de survie poussa Rohel à plonger sur le côté, à rouler sur le sol, à se glisser derrière le dossier de bois de la banquette. Deux projectiles sifflèrent à l'endroit où il s'était tenu deux secondes plus tôt. Des cris de douleur et d'effroi s'élevèrent des dais voisins. Accroupi, il vit qu'Ugoh avait eu le réflexe salvateur de se réfugier derrière un rocher, mais les flèches décochées par les cavaliers de l'escorte touchèrent les autres matriarches, figées sur leur siège. Les râles des agonisantes se mêlèrent aux aboiements du capitaine, qui effectuait de larges moulinets de son épée tout en exhortant ses hommes.

En moins d'une minute, les archers eurent couché les vingt femmes. Fou de rage, Le Vioter se maudit d'avoir laissé son épée dans les fontes de sa selle. Son intuition l'avait pourtant averti de la félonie du baron Harkand. Ugoh se tournait de temps à autre dans sa direction, lui lançait des regards à la fois interrogateurs et inquiets. Une nouvelle volée de flèches s'abattit sur les dais, puis les cavaliers dégainèrent leurs armes de poing, se déployèrent en ligne et, poussant des rugissements de fauves enragés, se lancèrent au grand galop en

direction des deux survivants.

— Aux hippars ! hurla Rohel.

Il sortit de sa cachette et s'élança vers sa monture, affolée par le brusque vacarme et l'odeur du sang colportée par le vent.

*

Ig-Siloelle sauta de son hippar avant même qu'il se soit arrêté et s'engouffra sans perdre une seconde dans la grotte où elle avait remisé le module de secours. Elle remonta sa robe et son jupon jusqu'aux hanches pour ne pas être entravée dans ses mouvements. Le vent qui soufflait sur le plateau s'insinua entre ses cuisses, lui glaça le bassin et le ventre.

Elle espérait que ses gardes infiltrés parmi les soldats du baron Harkand se montreraient dignes de sa confiance. Ses agents de renseignement, des capteurs d'âme dressés – c'était la raison pour laquelle elle avait interdit qu'on tuât les précieux volatiles dans l'enceinte de Relcall –, lui avaient appris que le chef des Sherkkens, par jalousie, projetait d'exécuter l'étranger à la lisière de la banquise. Prise de court, elle avait paré au plus pressé en glissant six de ses gardes personnels, des hommes fanatisés par des poudres psychodépendantes et entièrement dévoués à sa cause, dans le détachement chargé d'escorter et d'assassiner Rohel Le Vioter. Ils ne lui avaient donné aucun signe de vie, preuve que le voyage s'était jusqu'à présent déroulé sans anicroche, mais elle craignait qu'ils ne soient rapidement débordés au cours des hostilités, que Le Vioter ne perde la vie avant d'avoir eu le temps de livrer son secret. Pour une fois, elle avait manqué de discernement (la conscience collective rétrograde de ce monde altérait vraisemblablement ses fonctions cérébrales) : non seulement elle n'avait pas eu le temps d'empêcher cette expédition, mais elle n'avait pas mis toutes les chances de son côté en prévoyant seulement six éléments pour plus d'une quarantaine d'adversaires. Une erreur qui compromettait la réussite d'un projet ayant nécessité plus de trente années de labeur.

Le module de secours n'avait pas changé de place. Trente années qu'il attendait son retour, enfoui sous sa bâche isolante et conservatrice. Il ressemblait à un sarcophage de dérive plutôt qu'à un véritable vaisseau, mais son système hypsaut avait la puissance et la sophistication d'un appareil long-courrier.

Elle rabattit son jupon et sa robe sur ses jambes et dégrafa les attaches codées de la bâche. Le module semblait sortir tout droit d'une chaîne de fabrication. Le spunstène des feuilles de la coque ne présentait aucune trace d'usure ou de rouille. D'une hauteur de quatre mètres et d'une largeur de deux, posé sur un trépied rétractable, il

avait la forme d'un tube aux extrémités légèrement incurvées. Le sas circulaire d'accès à la cabine de pilotage se situait à hauteur du visage d'Ig-Siloelle. Tout autour se devinaient les linéaments des gaines des boucliers de refroidissement atmosphérique.

Elle ouvrit le volet de la niche de la console, entra une succession de chiffres et de lettres sur les touches du clavier, une combinaison qui surgit presque spontanément des profondeurs de sa mémoire. Le sas se déverrouilla dans un chuintement prolongé. Elle pénétra à l'intérieur du module et, instantanément, elle fut emportée par un flot de souvenirs liés au Matrix. Elle se remémora les hurlements de ses sœurs pulvérisées par le mur magnétique, le long voyage dans l'espace insondable, le départ de l'expédition de l'astroport du siège de l'organisation, les promenfuts collectifs qui avaient anticipé la trajectoire de Rohel Le Vioter, les tourbillons générés par les accélérations des mouvements galactiques, les heures studieuses passées dans les salles des archives universelles, les premières impressions lors de son arrivée sur Elbon… Une existence tout entière consacrée à la grande cause du Matrix, cette même cause que, forte de la puissance que lui apporteraient Lucifal et le Mentral, elle trahirait sans la moindre hésitation.

Elle gravit la courte échelle encastrée dans la cloison et qui menait à la cabine de pilotage aménagée dans la partie supérieure du fuselage. Son arrivée déclencha l'allumage automatique des lampes plafonnières. La bâche avait empêché la poussière de se déposer sur les instruments du tableau de bord, sur les écrans, les manettes, les consoles de saisie, les propulseurs hypsaut. Elle vit, par le hublot de forme ovale, les stalactites qui hérissaient la voûte inégale de la grotte. Elle avait l'impression d'avoir quitté le module quelques heures plus tôt. Elle prit conscience que ces trente années s'étaient déroulées à une vitesse effarante, qu'elle avait sacrifié toute sa jeunesse à guetter la venue d'un homme entrevu dans un futur virtuel, et elle jugula à grand-peine une violente montée de larmes. En elle s'enracina la résolution de faire payer au Matrix, aux tribus du Pays Noir, à l'humanité tout entière cet absurde gâchis.

Ses doigts pianotèrent rageusement sur la console de paramétrage. Les écrans et les symboles holographiques s'allumèrent l'un après l'autre. Le cerveau électronique procéda aussitôt aux vérifications d'usage. Les lignes scintillantes qui représentaient les circuits du module s'affichèrent sur l'écran et dessinèrent des figures à la complexité sans cesse croissante. Une sonnerie retentit quelques minutes plus tard, annonçant la fin du contrôle.

— Tu seras récompensé de ta fidélité, mon beau, fredonna Ig-Siloelle. Tu seras l'emblème du monde nouveau, du monde de la reine Siloë.

Elle mit en marche les moteurs atmosphériques et attendit qu'ils montent en régime pour commander le retrait du trépied et sortir de la grotte en pilotage manuel. La carte-jauge lui indiquait qu'elle disposait de carburant en quantité suffisante pour passer de l'autre côté de la porte temporelle et gagner un monde de la Neuvième Voie Galactica, la galaxie dite des Souffles Gamétiques.

Là, il ne lui serait guère difficile de trouver un vaisseau en partance pour la Douzième Voie Galactica et de regagner Elbon, qu'elle détruirait à l'aide du Mentral. Hors de question de laisser ses consœurs entraver sa marche triomphale. Les probabilités étaient infimes que les promenfuts eussent révélé son projet aux responsables du Matrix : elle était restée pendant trente années universelles sur un monde situé de l'autre côté du temps, et les Matrixiennes ne pouvaient concevoir d'être trahies par l'une des leurs. Ig-Siloelle se chargerait de les démentir de la plus radicale des manières.

Le module déboucha en position couchée sur le plateau désertique. Elle apercevait dans le lointain la ligne blanche de la banquise. Elle distinguait également, se détachant légèrement sur le fond de ciel bleu, la colonne de lumière émise par Lucifal. Elle pressa le bouton de reconnaissance planétaire. Des images défilèrent à grande vitesse sur l'écran… la surface rocheuse, les lacs gelés, la glace de la banquise. Le mouchard visuel ne se déplaçait pas physiquement, il raccourcissait les distances et grossissait les reliefs comme s'il aspirait les éléments du paysage dans son objectif.

Il atteignit enfin le gouffre au fond duquel reposait Cirphaë. Ig-Siloelle orienta la manette de manière que le mouchard plonge dans l'excavation et se rapproche du corps de l'enchanteresse. Elle avait effectué ces gestes trente années plus tôt et, comme cela s'était passé la première fois, la lumière aveuglante de l'épée emplit tout l'écran, l'empêcha de distinguer les formes. Puis la focale et le diaphragme des optiques s'adaptèrent à cette luminosité excessive, et les images recouvrèrent leur netteté.

Elle vit le corps blême de Cirphaë, auréolée de sa chevelure noire, prisonnière d'un épais carcan de glace aussi transparente que le cristal, la poignée de l'épée reposant entre ses seins et la pointe sur le bas de son ventre… L'ancienne prêtresse de Babûlon semblait dormir d'un sommeil paisible. Le mythe voulait qu'elle ait été emprisonnée dans la glace par les créatures élémentales, mais Ig-Siloelle présumait qu'elle avait été surprise par le froid de la banquise, que des nomades l'avaient trouvée au fond de ce gouffre et que, impressionnés par la lumière qui émanait de l'épée, ils avaient érigé ce mausolée en hommage à celle qu'ils avaient prise pour une déesse tombée des cieux. Certains d'entre eux avaient poussé l'adoration jusqu'à se laisser congeler à ses côtés.

Ig-Siloelle n'avait pas tenté de récupérer Lucifal par ses propres moyens, car les promenfuts avaient indiqué de manière formelle que seul Rohel Le Vioter aurait en lui les ressources d'arracher l'épée des mains de sa détentrice. Une prédiction qui ne revêtait aucun caractère irrationnel, aucun aspect légendaire : seul un homme disposant d'une formule aussi puissante que le Mentral avait la possibilité de briser une glace d'une telle densité, d'une telle épaisseur.

Les coordonnées planétaires du gouffre s'affichèrent sur un coin de l'écran. Elle saisit les chiffres sur la console de programmation des sauts en atmosphère, puis, lorsque le triangle vert d'accord clignota sur la droite du tableau de bord, elle appuya d'un geste assuré sur la touche de transfert. Son incroyable imprévoyance ne lui laissait pas d'autre choix que de se rendre auprès du mausolée de Cirphaë et d'espérer que Rohel Le Vioter se sortirait sans dommage du piège tendu par les soldats du baron Harkand.

*

— Plus vite ! Plus vite ! hurlait sans cesse Lays.

Un sombre pressentiment l'avait envahie au petit matin et elle avait décidé de forcer l'allure en dépit de l'extrême fatigue des hippars et de leurs cavaliers.

Elle se retournait de temps à autre et lançait un regard inquiet en direction de ses parents, pour qui cette chevauchée représentait un véritable calvaire.

Lorsque Till le fromager, Ermaline et les jumeaux s'étaient avancés dans le cercle lumineux dessiné par la torchère, elle avait cru défaillir de bonheur. Riant et pleurant à la fois, elle s'était jetée dans les bras de son père, de sa mère, et ses frères l'avaient enlacée avec une tendresse qu'ils ne lui avaient encore jamais témoignée.

— Nous sommes arrivés à Relcall au deuxième crépuscule, avait dit Till, les yeux emplis de larmes. Nous comptions nous introduire dans la ville à la faveur de la nuit. Une chance que nous soyons tombés sur toi…

— Tu partais sans nous attendre ? avait demandé Ermaline d'une voix entrecoupée de sanglots. Tu n'as donc pas reçu notre message ?

— Elle était enfermée dans la voiture du baron Harkand, était intervenu Djez. Mais probablement est-ce votre capteur d'âme qui a rendu une visite matinale à Rohel dans le cachot de campagne…

— Il nous a répondu qu'il était prisonnier du baron et qu'il se dirigeait vers Relcall.

Djez avait précisé, devant le regard scrutateur de Till :

— Je suis djoll, comme vous… Ma famille a été décimée sur le chemin de l'exil. J'ai été recueilli par des Sherkkens et je suis devenu

le bouffon du baron Harkand. Comment êtes-vous parvenus à traverser le Rooph ?

C'est Braïz qui avait répondu :

— Des pluies ont éteint les braises. Et pour la nourriture, il nous a suffi de manger les animaux grillés par l'incendie.

Lays leur avait brièvement expliqué la situation. Ses parents et les jumeaux avaient décidé de l'accompagner sur la banquise, « parce que sans ta mère, tes frères et moi, tu n'arriveras à rien de bon », avait affirmé Till sans daigner fournir d'explication complémentaire. Ils avaient donc modifié leurs projets. Comme Djez avait jugé trop dangereux de retourner aux écuries pour dérober d'autres montures, ils s'étaient réparti les six hippars déjà harnachés, ce qui les avait contraints à observer des haltes plus fréquentes et plus longues que prévu. Elwen et Braïz, les plus légers, s'étaient vu confier une monture pour deux. Les vivres et l'eau avaient été sévèrement rationnés, et, pendant que les autres préparaient le feu et le repas du soir, Ermaline s'était débrouillée pour confectionner sept vêtements chauds à l'aide de trois manteaux et de deux couvertures.

À plusieurs reprises, Till avait tenté d'en savoir un peu plus sur les liens qui avaient uni Lays et le baron sherkken, mais à chaque fois il s'était heurté à une fin de non-recevoir. Au premier regard, Ermaline s'était rendu compte que sa fille était devenue une femme. Elle en avait présumé que sa défloration était l'œuvre de ce baron qui l'avait claustrée dans sa voiture pendant plusieurs jours. Malgré sa curiosité dévorante, elle évitait d'en parler à Lays, estimant que c'était à sa fille de faire le premier pas.

Djez et Zarya profitaient des moindres moments de répit pour s'isoler et s'aimer avec fougue sur leurs vêtements dépliés en guise de couvertures. Parfois, la bise glaciale enveloppait leurs corps nus et leur donnait l'impression d'être deux blocs de glace se frottant l'un contre l'autre. La plupart du temps, ils prétextaient la corvée de bois pour s'éloigner et ne revenaient qu'une heure plus tard, les bras chargés de maigres branches qu'ils avaient ramassées sur l'herbe gelée. Au cœur des nuits éclairées, la froidure se faisait mordante et tous se resserraient instinctivement les uns contre les autres pour préserver et échanger leur chaleur corporelle.

— On aurait dû rester dans la forêt, soufflait Ermaline à l'oreille de Till. Fonder ce village dont tu rêvais, rassembler un troupeau de cabrettes, fabriquer des fromages.

Il se contentait de lui caresser la joue d'un revers de main. Il savait qu'elle ne pensait pas ce qu'elle disait, qu'elle était consciente, comme lui, comme les jumeaux, comme Lays, comme Djez, comme Zarya la Génoëte, d'avoir enfin trouvé le chemin de sa légende intérieure.

— Vite !

Lays craignait d'arriver trop tard. Elle fouettait rageusement le flanc de sa monture à l'aide d'une branche souple. Des écharpes de buée s'échappaient de ses lèvres entrouvertes. Des flocons d'écume s'envolaient des naseaux du hippar. Œil-du-Matin désertait la voûte céleste dans un éclaboussement qui associait toutes les nuances du mauve et du bleu. Le roulement des sabots enflait comme un fracas de tonnerre dans le silence du premier crépuscule.

# CHAPITRE XII

Le Vioter tirait d'une main sur les rênes pour maintenir sa monture contre le mur de la congère. De l'autre, il abattait son épée sur les adversaires qui se pressaient autour de lui. Les chocs étaient d'une violence telle qu'une vibration douloureuse l'élançait du poignet jusqu'à l'épaule. Il avait sauté sur son hippar avant que les cavaliers lancés à toute allure n'aient eu le temps d'opérer la jonction. Ugoh avait tenté de l'imiter, mais l'animal effrayé l'avait désarçonné et l'Ingah, à terre, avait été englouti par la vague déferlante des Sherkkens.

Rohel avait esquivé les premiers coups, puis il avait tiré son épée de ses fontes et commencé à riposter. Il s'était alors aperçu que des hommes du détachement se battaient entre eux et en avait conclu que des alliés s'étaient glissés parmi les soldats du baron Harkand. Il s'était demandé si Lays, informée des projets du chef des Sherkkens, ne s'était pas débrouillée pour soudoyer des éléments de l'escorte. À moins encore que ce renfort inattendu n'ait été le fait de Djez et sa compagne Génoëte. Il avait estimé que ses partisans étaient au nombre de cinq, peut-être six, que chacun d'eux avait donc affaire à six ou sept adversaires. Ils se battaient avec une rare énergie, comme des guerriers d'une cause fanatique. Les hippars se frottaient les uns contre les autres, donnaient des coups de corne, piétinaient les cadavres des matriarches, renversaient les dais, déchiraient les toiles.

Le capitaine du détachement, resté en arrière, tentait de mettre un semblant de cohérence dans la bataille qui se déroulait sous ses yeux. Il avait estimé que l'apparition des sorcières génoëtes devant ce mur de glace lui offrait une excellente opportunité d'exécuter les volontés du baron Harkand : non seulement il apporterait à son maître la tête

du géant étranger, mais également celle de ces magiciennes dont chaque habitant du Pays Noir redoutait les pouvoirs. Il avait ordonné aux archers de cribler les dais d'une volée de flèches puis, constatant que l'étranger s'était réfugié derrière une banquette de bois, il avait donné le signal de la charge.

La suite des opérations ne s'était pas déroulée comme prévu. Des cavaliers s'étaient subitement retournés contre leurs compagnons d'armes. Une telle confusion avait alors régné autour des dais que l'étranger avait eu tout le loisir de bondir sur son hippar et d'esquiver la première charge. Puis, en combattant avisé, il avait dirigé sa monture vers la congère, là où le mur de glace interdisait tout contournement, toute attaque venant de l'arrière. Il maniait l'épée avec une rare dextérité, au point qu'il avait déjà occis trois hommes et qu'il tenait en respect les cinq autres qui tournaient autour de lui.

Les Sherkkens ne se rendaient pas compte que leur supériorité numérique se retournait contre eux. Au lieu de lancer des assauts méthodiques, ils se ruaient tous en même temps contre leurs adversaires isolés et se gênaient mutuellement. Leurs montures effectuaient de brusques écarts qui les déséquilibraient et les amenaient à commettre des fautes d'inattention. Le Vioter exploitait instantanément ces failles, frappant d'estoc les gorges ou les flancs découverts. Deux cavaliers, le ventre ou le cou transpercés, vidèrent de leur selle et chutèrent lourdement sur la terre gelée. De temps à autre Rohel s'essuyait le front d'un furtif revers de manche pour empêcher la sueur de l'aveugler. Il serrait les cuisses pour empêcher son hippar de céder à la panique, et des échardes cuisantes lui déchiraient les aines.

Il entendit les aboiements du capitaine qui battait le rappel de ses troupes. Il mit à profit le court instant de flottement qui s'ensuivit pour planter sa lame dans une poitrine offerte. Le Sherkken vomit un flot de sang et se coucha sur l'encolure de sa monture qui partit au galop. Il tomba un peu plus loin, mais son pied resta accroché à l'étrier et le hippar affolé le traîna sur une distance de plus de deux cents mètres.

L'un après l'autre, les soldats du baron rompirent et se rassemblèrent autour de leur officier. Couvert de sueur, les membres lourds de fatigue, Le Vioter évalua du regard les forces en présence : il ne restait que trois de ses six partisans, et les soldats du baron étaient environ une vingtaine. Des hippars s'étaient empalés sur les montants des dais renversés. Les cadavres des matriarches, piétinés par les sabots des bêtes, formaient un véritable tapis de chair et de sang. Il aperçut, dans le lointain, le corps inerte d'Ugoh et pensa que l'Ingah avait succombé à ses blessures après avoir trouvé en lui la force de ramper à l'écart de la bataille. Son cœur se serra : il avait fini par

apprécier la compagnie du serviteur du nyax, ce vieillard qui en savait bien davantage que ne le laissait supposer son aspect renfrogné.

Il éperonna sa monture et s'avança vers ses trois alliés regroupés au milieu des dais dévastés. Leurs traits impassibles n'exprimaient aucune émotion, mais les flammes étranges qui brillaient dans leurs yeux trahissaient une exaltation assimilable à de la démence. Il se rendit compte qu'ils étaient sous l'emprise de poudres fanatisantes, une pratique courante sur les planètes recensées mais insolite sur un monde situé de l'autre côté d'une porte temporelle. Jusqu'alors, il ne les avait pas différenciés parmi les autres soldats du détachement, probablement parce que les drogues ne produisaient leurs effets qu'aux moments où le besoin s'en faisait sentir.

Il lança un coup d'œil sur les Sherkkens, massés une centaine de mètres plus loin. Ils restaient pour le moment immobiles, réfléchissant au meilleur moyen de vaincre ces quatre combattants aussi dangereux qu'une horde de nyax géants.

— Qui vous envoie ? demanda Rohel aux trois hommes.

— Nous sommes de la reine, répondit l'un d'eux d'une voix gonflée de fierté.

— Quelle raison pousse la reine à me venir en aide ?

— Nous ne sommes que les instruments de sa volonté. Elle seule peut décider de ce qui doit être. Elle nous a ordonné de vous protéger et nous lui obéissons.

— Comment vous êtes-vous introduits dans le détachement ?

— Nous avons tué six Sherkkens et nous avons pris leur place.

— Les autres auraient pu s'apercevoir de la substitution.

— Les soldats des barons sont trop nombreux pour se connaître tous. Les uniformes suffisent à donner le change.

— De quelle tribu êtes-vous ?

— Nous sommes de la reine.

Le Vioter hocha la tête et désigna les Sherkkens d'un geste du bras.

— Ils vont bientôt fondre sur nous, en ordre cette fois-ci.

— La première attaque nous a surpris et nous avons failli à notre devoir, mais à la prochaine vous vous placerez derrière nous.

— Rester groupés n'est probablement pas la meilleure solution : nous n'aurions aucune chance dans une bataille rangée, où le nombre procure un avantage décisif. Nous devons au contraire les séparer, les isoler.

— De quelle façon ?

— Nous nous diviserons en deux groupes et nous feindrons de fuir dans des directions opposées. L'excitation de la poursuite les entraînera à commettre des imprudences, à rompre leur belle ordonnance. Nous pourrons alors nous retourner et les frapper.

— La reine nous a ordonné de vous protéger et vous nous demandez de vous abandonner…

— La meilleure protection, c'est d'exploiter nos forces et leurs faiblesses. La reine approuverait cette stratégie.

— Ils nous cribleront de flèches.

— Ce sera pire si nous restons sur place.

Ils se consultèrent du regard et s'assurèrent que chacun d'eux approuvait la décision.

— Nous agirons conformément à votre volonté. Quand partons-nous ?

— Immédiatement. Il ne faut pas leur laisser le temps de reprendre leurs esprits.

— Ils fuient, capitaine ! hurla un cavalier.

Les quatre survivants s'étaient en effet scindés en deux groupes et s'étaient lancés au grand galop dans des directions diamétralement opposées. Le géant étranger et son acolyte filaient en direction du levant tandis que les deux autres rebroussaient chemin et s'éloignaient vers le couchant.

L'officier forma rapidement un premier détachement d'une dizaine d'unités, qu'il confia à la responsabilité d'un vétéran, et prit lui-même la tête du deuxième groupe. Il se chargea de la poursuite de l'étranger, dont la capture et la mort relevaient désormais de sa fierté, de son honneur.

Ils galopèrent jusqu'à l'endroit où la terre noire s'effaçait devant les mornes étendues des glaciers. Tantôt la distance diminuait qui les séparait des fuyards, tantôt elle augmentait, selon que le terrain était plus ou moins praticable, plus ou moins glissant. Le disque d'Œil-du-Matin s'abîmait derrière la ligne d'horizon et teintait de bleu l'immensité immaculée. Le froid transperçait leurs manteaux, leurs bonnets, leurs gants. L'engourdissement progressif de leurs doigts interdisait l'usage des arcs, le givre rigidifiait les mèches de leurs cheveux, leurs sourcils, les poils de leur barbe. Les sabots des bêtes soulevaient de grandes gerbes d'épis de glace.

Le capitaine fouettait l'encolure de son hippar à l'aide de ses rênes. Il se rapprochait peu à peu de ses proies et, tendu vers son but, il exhortait machinalement ses hommes. Il dégaina son épée, leva le bras, se tint prêt à frapper. Il se rendit compte, à la vitesse à laquelle il fondait sur les deux fuyards, que ces derniers avaient brusquement ralenti l'allure et il fut traversé d'un sombre pressentiment. Leur volte-face le prit au dépourvu. Surprise, sa monture se cabra et il déploya toute son énergie à rester en selle. Il jeta un coup d'œil en arrière, se rendit compte avec effroi qu'enivré par l'excitation de la chasse il avait creusé un écart de plus de cinquante mètres avec le plus proche de ses hommes. Il tira désespérément sur les rênes pour contraindre

son hippar à effectuer une demi-volte, mais ses deux adversaires l'encadrèrent et l'empêchèrent d'effectuer sa manœuvre. Dans un réflexe désespéré, il para un premier coup de taille, un second coup d'estoc, mais il n'eut pas le temps de riposter. Une pointe d'acier s'engouffra dans son plexus solaire et ressortit entre ses omoplates.

— Ils se sont égrenés ! cria Le Vioter. Cueillons-les un à un !

Il retira sa lame du corps de l'officier et, sans perdre une seconde, lança sa monture en direction des poursuivants dispersés dans la plaine blanche striée de bandes noires.

*

On se battait dans les collines proches. Tous sens aux aguets, les Djolls et Zarya entendaient les ahanements des combattants, les cliquetis des armes, les hennissements des hippars, les râles des blessés.

— Des rebelles, des rôdeurs, avait suggéré Djez.

Mais Lays avait la certitude que cette bataille avait quelque chose à voir avec Rohel. Dès qu'ils avaient entendu les premiers cris, ils avaient immobilisé leurs montures entre deux collines aux sommets enneigés. Le vent colportait une tenace odeur de sang.

Ils n'avaient pratiquement pas pris de repos depuis l'aube. Une vapeur blanche s'élevait des flancs humides des hippars. Leurs membres rompus imploraient le repos. Les curieux manteaux confectionnés par Ermaline n'arrêtaient pas le froid et ils n'avaient plus aucun contrôle sur leurs extrémités gelées.

— Montons sur la colline pour jeter un coup d'œil, proposa Braïz.

Les jumeaux avaient déjà fourbi leurs armes en prévision d'un affrontement. Elwen avait sorti une flèche de son carquois et Braïz pointait la lame de son couteau vers le ciel.

Le silence se rétablit tout à coup, un silence sépulcral qui rappela à Djez les ambiances funèbres des lendemains de bataille. Puis un bruit de cavalcade retentit et, quelques secondes plus tard, trois cavaliers surgirent au détour d'une colline et progressèrent dans leur direction.

— Nous ne devrions peut-être pas rester là, suggéra Till.

— Des soldats du baron Harkand, marmonna Djez. Ne bougez pas. Je m'en charge.

Elwen encocha une flèche et dissimula son arc dans le dos de son frère. Les Sherkkens opérèrent la jonction en moins d'une minute. Les robes de leurs hippars, leurs vêtements et leurs visages étaient maculés de gouttelettes pourpres. L'un d'eux perdait son sang en abondance par une profonde entaille sur le flanc gauche. Les deux autres n'avaient pas encore rengainé leur épée, dont la lame s'ornait

de longs filets rouges. Leurs traits tirés traduisaient toute l'intensité du combat qu'ils venaient de livrer. Djez vint au pas à leur rencontre.

— Que fais-tu ici, bouffon ? grogna l'un d'eux.

— Mission pour le compte du baron, répondit le Djoll. Il m'a chargé d'un message pour un poste avancé.

Des braises soupçonneuses s'allumèrent dans les yeux du Sherkken.

— Il n'y a aucun poste frontière dans cette direction…

— Nous avons dû nous tromper de route. Je n'ai jamais eu le sens de l'orientation.

— Le baron a l'habitude d'utiliser des capteurs d'âme !

— Les capteurs ne sont pas des messagers très fiables pour des informations confidentielles.

Le soldat désigna le reste de la petite troupe d'un mouvement de menton.

— Et ceux-là ?

— Des Djolls. Ils se rendent en pèlerinage au mausolée de Cirphaë.

Les yeux du Sherkken s'attardèrent sur Lays.

— Tu mens. Je reconnais cette fille, la future épouse du baron Harkand. Je crois plutôt que tu l'as aidée à prendre la fuite.

— Absurde ! Les Djolls n'habitent pas sur la banquise mais dans la forêt.

— Tu en répondras devant le baron, bouffon.

— Et toi tu répondras de ton incapacité. Je lui rapporterai de quelle manière tu m'as interdit d'accomplir sa volonté.

— Tu en parleras au capitaine lorsqu'il sera de retour. Il jugera si ton message est digne d'être transmis au responsable du poste frontière. Il a pris la tête du deuxième groupe.

— Je n'ai pas le temps de l'attendre. Je dois me mettre en route pour avoir une chance d'arriver au poste avancé avant la nuit.

— Je crois plutôt que tu nous suivras en compagnie de cette fille jusqu'à Relcall.

— Et les autres ? Que comptez-vous en faire ?

Le regard du Sherkken se promena sur Till, Ermaline, Zarya et les jumeaux. Un sourire cruel étira ses lèvres gercées et des étincelles meurtrières dansèrent dans ses yeux. Le sang appelait le sang.

— Ils nous retarderaient. Ici s'achève leur pèlerinage.

Il leva son épée et, du genou, guida sa monture vers celle d'Ermaline, terrorisée. Il abattit son arme, mais sans la puissance et la précision qu'il escomptait : la flèche décochée par Elwen s'était fichée sous son occiput et était ressortie sous son menton. Sa respiration se transforma tout à coup en un gargouillis sinistre. Sa lame manqua largement sa cible et le poids du métal l'entraîna brusquement vers le

bas. La hampe de la flèche se brisa dans sa chute et un morceau de bois lui transperça la joue.

Sans perdre de temps, Elwen encocha un deuxième projectile. Ses gestes étaient tout à coup devenus nerveux, fébriles. Les incessants piaffements du hippar ne lui facilitaient pas la tâche. Heureusement, les deux autres Sherkkens, hébétés, mirent du temps à reprendre leurs esprits. Elwen leva son arc, visa pendant quelques secondes par-dessus l'épaule de Braïz. Sa flèche manqua sa cible, atteignit le cou du hippar qui poussa un terrible hennissement, rua des quatre fers et désarçonna son cavalier. Au moment où ce dernier entra en contact avec le sol gelé, son arme lui échappa des mains. La réaction de Djez fut la plus prompte : il sauta à terre, fondit en deux bonds sur l'épée, la ramassa et la passa au travers de la poitrine du soldat.

Elwen acheva d'un projectile en plein cœur le troisième Sherkken déjà blessé. Les opérations s'étaient déroulées en une poignée de secondes.

— Retournons dans la forêt, Till, gémit Ermaline, plus blanche que la neige environnante.

— Il est trop tard pour faire marche arrière, ma douce, murmura le fromager. Depuis des siècles le courage a manqué aux Djolls et les temps sont venus du rachat. Ce sont nos enfants qui nous montrent l'exemple.

Ils récupérèrent les armes et les montures des Sherkkens – à la grande joie des jumeaux, qui eurent enfin la possibilité de monter chacun leur hippar – et reprirent leur progression un moment interrompue.

Le ciel se couvrait à présent d'une teinte rouille annonciatrice de l'avènement de Sang-du-Ciel. Les paroles des soldats avaient soulevé une folle inquiétude dans l'esprit de Lays. Elle redoutait à tout instant de tomber sur les cadavres de Rohel et d'Ugoh.

Son cœur s'arrêta de battre lorsqu'ils arrivèrent en vue d'un paysage de désolation qui, de loin, évoquait un village de toile dévasté. L'omniprésente odeur de sang se doublait d'une puanteur de charogne. Des oiseaux de proie qui tournoyaient au-dessus de cadavres déchiquetés s'enfuirent à leur approche et se posèrent au sommet d'une congère proche.

Zarya reconnut les tissus des dais, les fleurs décoratives, les peaux de bêtes, les sièges renversés, et comprit que ces corps affreusement mutilés étaient ceux des matriarches. Elle contint ses larmes, car une légende génoëte prétendait qu'on ne pleurait les morts que dans la paix de la nuit. Désormais, les quelques familles éparpillées dans le Pays Noir étaient les seuls survivants de sa tribu, décimée dix ans plus tôt par les armées des vassaux de Siloë. La guerre lui avait retiré ses parents et ses frères, le massacre des matriarches la rendait

définitivement orpheline.

— Quelle pitié, souffla Ermaline qui, devant l'atrocité de ce spectacle, se couvrit la bouche et le nez d'un pan de son manteau.

Certains corps avaient été piétinés avec un tel acharnement qu'on ne savait plus très bien à qui appartenaient certains membres, certains organes. Les viscères et les cerveaux s'étaient répandus sur le sol où ils formaient une sorte de boue rosâtre.

Djez remarqua l'extrême pâleur et les yeux larmoyants de Zarya.

— Les matriarches ? s'enquit-il d'une voix douce.

Elle acquiesça d'un hochement de tête. Il rapprocha son hippar de celui de la jeune femme, lui entoura les épaules de son bras et l'attira contre lui. Abandonnée sur la poitrine du Djoll, elle ne put retenir plus longtemps ses larmes. La nuit était déjà tombée sur son âme et, même si elle ne lui apportait pas la paix, elle l'autorisait à libérer son chagrin.

Lays ne distingua pas le corps de Rohel parmi les dépouilles et, en dépit de l'horreur que suscitait en elle cette barbarie, elle en conçut un immense soulagement.

— Qui donc est capable de se livrer à de tels actes ? gronda Till.

— Les soldats du baron Harkand, répondit une voix surgissant d'une banquette renversée et d'un amoncellement de peaux de bêtes.

Ugoh sortit de son abri et s'avança vers eux d'une démarche mal assurée. Lays sauta de son hippar et courut se jeter dans ses bras. Bien que l'Ingah ne souffrît d'aucune blessure apparente, il empestait le sang.

— J'ai cru que les Sherkkens étaient de retour, dit-il. Je me suis caché et puis j'ai reconnu la voix de Djez.

— Nous avons appris que le baron avait donné l'ordre à ses soldats de vous exécuter, expliqua Lays. Nous avons tenté de vous prévenir mais nous sommes arrivés trop tard.

— Un capteur d'âme aurait été plus rapide que vous !

— Nous n'avions aucune garantie de sa discrétion. Imaginez un instant qu'il ait délivré son message devant ceux-là mêmes qui avaient reçu l'ordre de vous tuer.

— Vous n'étiez pas les seuls informés des intentions du baron. Quelqu'un s'était débrouillé pour glisser des hommes chargés de nous défendre parmi les Sherkkens. Sans eux, je ne serais plus qu'un cadavre à l'heure qu'il est, comme mes sœurs génoëtes. Ils m'ont permis de me traîner sans encombre hors de la zone dangereuse. Puis quelque chose, un sabot peut-être, m'a frappé à la tête et j'ai perdu connaissance.

— Et Rohel ?

La voix de Lays s'était muée en un filet sonore à peine audible.

— La dernière fois que je l'ai aperçu, il était vivant. Il fonçait en

direction du levant avec une dizaine de Sherkkens à ses trousses. Un deuxième groupe est parti par là…

Il désigna l'horizon empourpré du couchant.

— Nous avons rencontré trois d'entre eux, déclara Djez.

— Trois qui ne feront plus de mal à personne ! ajouta Braïz.

Ils ne purent enterrer les matriarches, le sol gelé refusant de s'ouvrir, mais ils entreprirent de leur donner une sépulture décente. Ils rassemblèrent les corps au pied du mur de neige, les ensevelirent sous les tissus des dais et les peaux de bêtes, puis recouvrirent le tout de blocs de glace. Ils édifièrent un mausolée sommaire dont ils bouchèrent les fissures à l'aide de neige molle. Une étrange impression se dégageait de ce monument mortuaire improvisé qui laissait entrapercevoir des taches de couleur à l'intérieur de ses murs grossiers sans que l'on sût précisément à quoi elles correspondaient.

Ensuite, ils enflammèrent le bois des dais et des banquettes, mais les flammes crépitantes, aussi claires et vives que la colonne de lumière qui se dressait dans le ciel assombri, ne réussirent pas à les réchauffer. Ermaline sortit d'un sac quelques galettes de céréales durcies par le gel et les jeta dans les braises. Elle ne perdait jamais le sens des réalités, même dans les situations les plus extrêmes, et elle savait qu'ils avaient besoin de se nourrir, de reconstituer leurs forces. Un dicton djoll disait que « le désespoir s'engouffre dans un ventre vide mais qu'il a bien du mal à se frayer un passage dans un ventre plein ». Elle tendit les deux premières galettes à ses fils, qui ne se firent pas prier pour les engloutir en quelques bouchées.

Elle ordonna à Braïz d'aller découper un cube de glace, « pour la faire fondre, car il n'y rien de mieux que de boire chaud pour lutter contre le froid ». Il grimpa agilement sur le mur de neige et planta la lame de son couteau dans une étroite crevasse. Son attention fut attirée par un martèlement lointain. Il se releva, embrassa du regard l'immensité blanche recouverte d'un voile rose. La colonne de lumière gagnait en intensité lumineuse au fur et à mesure que le jour déclinait. Il aperçut deux points noirs qui grossissaient lentement dans son champ de vision.

— Des cavaliers ! hurla-t-il.

— Combien ? demanda Ugoh.

— Deux !

Elwen se précipita sur son arc et rejoignit son frère au sommet de la congère. Djez et Till s'armèrent d'une épée et se disposèrent de chaque côté du mur de neige. Zarya et Lays camouflèrent une dague dans la manche de leur vêtement et Ermaline adressa une brève prière aux élémentaux, bien qu'il n'y eût aucune chance qu'ils se fussent aventurés en des contrées aussi désolées.

Ugoh, assis sur une pierre, continua de mâcher tranquillement

une bouchée de sa galette. Le vent n'avait pas encore dispersé la lourde odeur de sang qui régnait sur les lieux.

Les cavaliers aperçurent probablement les lueurs mouvantes des flammes car ils ralentirent sensiblement l'allure, et c'est au petit trot qu'ils franchirent les derniers mètres qui les séparaient de la congère.

Elwen coucha en joue le plus grand des deux. Curieusement, il se souvint de la leçon de rétention du souffle que leur avait donnée le géant étranger dans la forêt. Mais bientôt il relâcha la tension de la corde et dévala au pas de course le versant opposé du monticule de neige.

— Tu es fou ! s'écria Braïz.

Les hurlements de joie des jumeaux avaient prévenu les autres que les arrivants n'étaient pas animés d'intentions malveillantes. Bien qu'elle en mourût d'envie, Lays n'osa pas se jeter dans les bras de Rohel car elle pensait que sa liaison avec le baron Harkand l'avait avilie à ses yeux. Ce fut donc lui qui s'approcha d'elle et prit l'initiative de l'enlacer longuement, chaleureusement. En revanche, il lui suffit d'échanger un bref regard avec Ugoh pour lui exprimer sa joie de le savoir en vie.

Pressé de questions, il raconta de quelle manière ils avaient semé leurs poursuivants avant de les éliminer un à un.

— Pourquoi ceux-là sont-ils venus à votre aide ? demanda Djez en désignant son accompagnateur, un homme aux yeux fiévreux vêtu d'un uniforme sherkken.

— La reine connaissait les intentions du baron. Elle a glissé quelques-uns de ses gardes personnels dans le détachement sherkken, répondit Le Vioter.

— C'est donc Siloë qui vous protège ? s'étonna le bouffon.

— J'en ignore les raisons. Et ses gardes n'en savent pas davantage que moi.

La présence de Till, d'Ermaline et des jumeaux ne surprit pas vraiment Le Vioter dans la mesure où le capteur d'âme l'avait informé de leur arrivée quelques jours plus tôt.

— Vous sembliez résolu à vous établir dans la forêt dit-il à l'adresse de Till. Pourquoi avez-vous changé d'avis ?

Le Djoll jeta un regard de biais à son épouse.

— Au bout de trois nuits d'insomnie, j'ai fini par m'endormir au pied d'un chêne et les élémentaux m'ont envoyé un rêve. J'ai compris que Lays avait pris la bonne décision. Le plus difficile, ensuite, a été de persuader Ermaline. Nous avons marché bon train mais l'incendie de la steppe nous a retardés. Nous avons dû attendre que les pluies éteignent les braises pour continuer. Nous avons traversé un paysage de désolation, une étendue noire jonchée de squelettes, de cadavres,

de charognards. Nous avons failli rebrousser chemin à plusieurs reprises, mais un capteur d'âme nous a survolés et nous lui avons confié un message. Il est revenu trois jours plus tard pour nous transmettre votre réponse. Nous avons repris courage et nous avons fini par arriver à Relcall.

Zarya se détacha du groupe et se tourna vers le mausolée de glace, effleurés par les lueurs dansantes des flammes.

— Est-ce que les matriarches vous ont parlé ? demanda-t-elle d'une voix où se devinaient des fêlures.

— Elles ont seulement évoqué le rôle des élémentaux. Les soldats d'Harkand ne leur ont pas laissé le temps d'en dire davantage. Comment communiquais-tu avec elles ?

— Le vent leur portait mes pensées.

Ils se restaurèrent et passèrent la nuit dans cet endroit, abrités du vent par la congère. Allongée contre Djez, Zarya pleura jusqu'à l'aube et ses sanglots s'envolèrent avec les âmes des mortes dans la paix nocturne.

Pas davantage que la Génoëte, Lays ne trouva le sommeil. Un reste de pudeur la dissuada d'enlacer Rohel dont le souffle tiède et régulier lui effleurait le visage.

# CHAPITRE XIII

Le silence absorbait tous les bruits. La colonne de lumière brillait d'un tel éclat qu'elle supplantait désormais la clarté d'Œil-du-Matin. La blancheur de la banquise les contraignait à garder en permanence les paupières mi-closes. Emmitouflés dans leurs vêtements, ils se recroquevillaient sur eux-mêmes pour lutter contre le froid, contre le vent mordant qui s'infiltrait dans les moindres interstices des étoffes.

Ils progressaient avec une lenteur désespérante sur cette plaine de glace dont les seuls reliefs étaient les vagues ondulantes et figées des congères. Ils n'avaient plus la possibilité de faire du feu car, dès le premier jour, ils avaient épuisé les quelques débris des dais et des sièges que la prévoyante Ermaline avait discrètement entassés dans ses fontes. Ils plaçaient les aliments sous leur selle pour les décongeler et suçaient des glaçons pour étancher leur soif.

Lays avait d'abord refusé que sa mère et ses frères prennent part à l'expédition, mais Till s'était interposé avec autorité, affirmant qu'ils ne devaient pas commettre la même erreur deux fois de suite, qu'ils ne réussiraient dans leur entreprise qu'à la condition que la famille restât unie, soudée. En dépit de l'immense frayeur que suscitait en elle la banquise, Ermaline avait approuvé son époux. La seule compagnie de ses deux garçons n'aurait pas suffi à la rassurer au beau milieu des charognards et des morts. Les jumeaux, quant à eux, étaient prêts à suivre Rohel jusque dans les abîmes infernaux des samans.

Les réserves de grain avaient diminué de manière alarmante. Les hippars allaient au pas sur le sol verglacé. Leur épuisement et leur sous-alimentation se traduisaient par des sautes d'humeur fréquentes, insolites chez ces animaux d'un naturel placide. Ils renâclaient, baissaient la tête, raclaient la glace de leur corne, tentaient de se

débarrasser de leur cavalier en pliant les membres antérieurs ou en lançant de brusques ruades.

Les deux astres diurnes, Œil-du-Matin et Sang-du-Ciel, continuaient de régner alternativement sur la voûte céleste mais la nuit n'était plus qu'un clair-obscur diffus, un léger assombrissement de la voûte céleste, un fond de grisaille sur lequel tranchait le gigantesque rayon lumineux. Ils avaient l'impression que la colonne de clarté se reculait au fur et à mesure qu'ils s'en rapprochaient, comme si elle avait attendu que les humains atteignent le cœur de la banquise pour révéler son caractère inaccessible. Elle semblait s'échapper d'une faille du sol et se projeter avec une puissance inouïe jusqu'aux plus lointaines étoiles.

Ils disposaient les animaux en cercle lorsque le temps était venu de prendre un peu de repos. Ils se serraient les uns contre les autres au milieu de cet îlot de chaleur et tentaient d'oublier le froid pour s'assoupir quelques heures. Ils n'y parvenaient pas, envahis du pressentiment qu'ils ne pourraient pas se réveiller s'ils s'abandonnaient complètement au sommeil. Parfois, lorsque les vents violents soulevaient des tempêtes de neige, ils découpaient des blocs de glace à l'aide de leurs épées et construisaient des abris sommaires. Ils estimaient plus pratique d'édifier plusieurs petits iglous plutôt qu'un seul de grande taille, lequel aurait exigé, pour ne pas être renversé par la première bourrasque, une structure complexe qu'ils n'avaient ni la force ni la volonté de concevoir. Ugoh partageait sa maison de glace avec le garde de la reine, qui s'appelait Sargon, Djez avec Zarya, Till avec Ermaline, les jumeaux s'installaient ensemble et Lays avec Rohel bien sûr.

Elle n'osait pas encore manifester l'envie qu'elle avait de se donner à lui, mais elle profitait de cette promiscuité pour se blottir dans sa tiédeur, dans son odeur, et pour l'instant cela suffisait à son bonheur. D'étranges sensations traversaient le corps de la jeune femme, qui s'amplifiaient, qui se précisaient au fur et à mesure qu'ils s'enfonçaient dans le désert blanc. Elle avait cru qu'elle devenait folle dans les premiers temps, mais à présent elle établissait le lien entre ces manifestations physiologiques et certains songes provoqués par la plante hallucinogène d'Ugoh. Elle éprouvait la même sensation de flotter dans les airs, non pas comme un capteur d'âme ou un oiseau des forêts, mais comme un courant d'une légèreté et d'une fluidité absolues. Ce sentiment de liberté infinie réveillait les souvenirs de l'ivresse qu'elle avait expérimentée lors de son voyage dans le monde illusoire de l'Alliée. Elle se rappelait également que des yeux maléfiques s'étaient ouverts sur le fond du ciel et l'avaient terrorisée. Elle avait ressenti une soudaine lourdeur, était tombée comme une masse sur un sol dur et froid, avait aperçu une statue de glace qui

n’était autre que Rohel. Écrasée par le poids de sa culpabilité, elle avait perdu toute envie de vivre et avait sombré dans une profonde inconscience…

Rohel l’avait ressuscitée en la sortant du brasier.

Rohel… Elle se retourna. Les flocons de neige et les cristaux de glace, giflés par un vent hurlant, cinglaient les blocs de l’iglou. Elle distingua des éclats furtifs dans la pénombre. Il ne dormait pas, il la fixait avec un mélange de désir et de tristesse qui la fit frissonner de la tête aux pieds. Elle osa glisser les mains dans l’échancrure de son manteau, sous sa combinaison. Sa peau brûlante, fiévreuse, lui parut incomparablement plus douce que l’épiderme rugueux et velu du baron. Elle rampa contre lui de manière à hisser son visage à hauteur du sien, à poser les lèvres sur les siennes.

Le corps de Rohel fut le champ où elle se réconcilia avec elle-même, où sa véritable nature de femme lui fut révélée, où elle apprit que le plaisir était incomparable lorsqu’il se conjuguait avec le ravissement de l’âme.

Rohel se refusa à succomber au cours de leurs ébats mais il puisa en elle de nouvelles forces, une nouvelle énergie, et ils ressortirent tous les deux vainqueurs de la joute d’amour, lui parce qu’il s’était régénéré, elle parce qu’elle avait dispensé la vie.

— Le baron et moi, commença-t-elle, la tête posée sur l’épaule de Rohel.

Il lui posa l’index sur les lèvres.

— Nous avons tous nos jardins secrets.

D’un geste empreint de tendresse, elle éprouva de nouveau la rigidité de cette lame qui avait triomphé d’elle et qui refusait toujours de plier.

— Bientôt tu partiras, soupira-t-elle.

— Il me faudra d’abord affronter Cirphaë.

— Je t’aiderai à la vaincre.

— Comment ?

— Ses yeux. Je neutraliserai ses yeux.

Le cinquième jour, les tempêtes polaires s’apaisèrent et ils purent reprendre leur marche en avant. Quatre hippars moururent d’inanition au crépuscule d’Œil-du-Matin. Ermaline leur planta immédiatement une dague dans la veine jugulaire pour récupérer leur sang encore chaud et en distribuer à la cantonade dans les récipients de terre cuite qu’elle avait soigneusement conservés. De même elle préleva autant de viande que les fontes pouvaient en contenir, « au cas où nous manquerions de nourriture ». La saveur doucereuse du sang tira une grimace aux jumeaux mais leur mère les somma de le boire jusqu’à la dernière goutte.

La colonne de lumière occupait désormais un bon tiers de l'horizon, au point qu'ils rencontraient des difficultés grandissantes à localiser sa source. Des troupeaux d'animaux à la fourrure blanche, aux pieds palmés, au bec allongé et à la démarche dandinante fuyaient à leur approche en poussant des piaillements aigus. Elwen gaspilla des flèches à tenter d'en abattre quelques-uns. De temps à autre, un grondement déchirait le silence, trahissant la présence d'invisibles prédateurs qu'Ugoh appelait les seigneurs des neiges.

Le septième jour, ils arrivèrent en vue d'un cirque de plusieurs kilomètres de diamètre. C'était de cette gigantesque excavation que jaillissait la lumière. Ils en atteignirent le bord à la tombée de la première brume. Trois autres hippars passèrent de vie à trépas.

On les abandonna sur place, au grand désespoir d'Ermaline, obligée de renoncer à toute cette viande, à tout ce sang (le froid conserverait la viande cependant, et elle aurait peut-être l'occasion d'effectuer des prélèvements lors du trajet de retour, si retour il y avait). La vue de ce gouffre ravivait chez les Djolls la légende des serviteurs pétrifiés et d'autres souvenirs liés à l'enseignement des samans. Leurs certitudes s'effilochaient soudain comme des nuages écharpés par le vent. Ils doutaient tout à coup de leur capacité à résoudre le mystère que recelait cette faille qui, depuis des siècles, avait régi l'existence de leur peuple.

Ils durent gravir un talus raide et glacé qui surplombait l'excavation, une énorme dépression naturelle probablement creusée dans la banquise par une chute de météore, un tremblement de terre ou les heurts des plaques tectoniques.

Le Vioter ne distinguait pas le fond du cirque, beaucoup plus grand que la vision proposée par la plante hallucinogène d'Ugoh. Il voyait seulement la colonne de lumière se rétrécir peu à peu en un mince filet étincelant qui se fondait dans l'obscurité. Elle semblait jaillir d'un orifice minuscule, s'élargir peu à peu, heurter les parois du gouffre qui s'évasaient comme la corolle d'une fleur, former enfin la colonne droite qui s'élevait du sol et se jetait dans les cieux. Elle avait la puissance d'un rayon laser mais ses faisceaux ne gardaient pas la cohérence d'une émission électromagnétique, ils se dispersaient, se répandaient tout autour d'elle, formaient une sorte de brouillard lumineux qui perdait de l'intensité au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient de son centre. Si elle donnait de loin une impression d'unité, de cohésion, de près elle paraissait désordonnée, informe. Rohel n'avait jamais contemplé de phénomènes lumineux de ce genre, même sur les mondes en formation du Sanf-Fans où les réfractions créaient d'insolites effets d'optique.

Il affina son observation et repéra, au centre du gouffre, une

forme légèrement plus sombre sous le filet lumineux. Il inspecta les parois du regard, se rendit compte qu'elles étaient lisses, qu'elles n'offraient donc aucune prise. Il estima qu'il leur faudrait plus de deux jours pour gagner le fond, d'autant qu'ils devraient s'encorder et qu'ils n'avaient pas d'autre choix que de sacrifier une partie de leurs vêtements pour confectionner des câbles solides.

— Trop long, murmura Ugoh comme s'il n'avait rien perdu du cheminement intérieur de Rohel. Nous sommes déjà en hypothermie et serons morts de froid avant d'atteindre le but. Demandons à la matriarche de nous transporter sur le vent.

— Quelle matriarche ?

L'Ingah désigna Zarya dont le visage disparaissait sous la toque de fourrure qu'elle avait récupérée sur le cadavre d'un soldat.

— Les anciennes en mourant lui ont légué leur pouvoir. Elle est le dernier maillon de la chaîne.

La Génoëte releva la tête et fixa Ugoh d'un air incrédule.

— Je ne suis pas capable de…

— Elles t'ont appris à diriger tes pensées sur le vent, coupa l'Ingah. Le procédé est identique pour le transport des corps et des autres matières denses. Il requiert seulement davantage de puissance.

— Comment le savez-vous ? Vous n'êtes pas génoëte !

Elle claquait des dents de froid et de colère.

— L'Alliée m'en a informé, répondit calmement l'Ingah. Nous n'avons pas tous besoin de nous rendre près de Cirphaë : je resterai ici avec Ermaline, Djez et toi. Nous sommes tous les quatre des intermédiaires, des serviteurs, et nous devons nous effacer quand vient l'heure du combat.

Ermaline, à qui la perspective de descendre dans ce gouffre inspirait une terreur sans nom, aurait bien sauté au cou d'Ugoh si seulement le visage ridé de l'Ingah n'avait pas été aussi ingrat.

— Recouvrez tous vos pouvoirs ou cette glace sera notre tombeau, ajouta le serviteur du nyax.

Une fois passées les premières vagues de découragement, Zarya, assise en tailleur dans la neige, rétablit le calme en elle et embrassa du regard les six personnes qui se tenaient devant elle. Rohel enlaçait Lays, qu'il dépassait de deux têtes, les jumeaux tenaient leur père par la main, et Sargon, le garde de la reine, observait la scène d'un air hébété. Till avait longuement embrassé Ermaline avant de rejoindre le groupe. Si elle n'avait pas éclaté en sanglots, c'était seulement parce que les larmes gelaient sur les joues et que la peau s'arrachait si on avait le mauvais réflexe de les balayer d'un revers de manche. Elle le savait parce qu'elle n'avait pas arrêté de pleurer depuis qu'elle avait posé le pied sur cette étendue de glace et qu'elle avait les joues tout écorchées.

Zarya s'astreignit à considérer ces six êtres humains comme des pensées. Elle n'y réussit pas tout de suite, car elle percevait leur densité alors que les pensées étaient des courants immatériels, d'une légèreté infinie. Elle ressentit d'abord une terrible migraine et faillit renoncer, puis, en son for intérieur, s'éleva un murmure à peine perceptible, une note prolongée qui s'amplifia peu à peu en un chœur vibrant. Des centaines de voix résonnèrent en elle, et ces voix, elle en eut la certitude, étaient celles des matriarches qui s'étaient succédé depuis des siècles à la tête de la tribu, comme si toute la mémoire génoëte se déversait d'un seul coup dans son esprit. Elle avait accès à toutes les expériences, à toutes les connaissances accumulées par ses devancières. Elle était, ainsi que l'avait affirmé Ugoh, l'ultime maillon de la chaîne, un pont jeté entre le passé et le futur. Avec Djez, ce Djoll qui lui avait sauvé la vie et redonné le goût de l'amour, elle fonderait une nouvelle tribu, une nouvelle civilisation. Elle ferma les yeux, indifférente aux larmes qui roulaient sur ses joues. Elle vit le fond du gouffre, le corps dénudé de Cirphaë prisonnier de la glace, la lumière qui montait de l'épée, les silhouettes figées dans les parois du gouffre. Puis elle arrondit les lèvres et souffla doucement en direction des six êtres denses qui attendaient leur transfert, aussi légers que des pensées.

L'expiration de Zarya les déposa en douceur près du mausolée de Cirphaë. L'air expulsé par la bouche de la Génoëte s'était transformé en un puissant courant qui les avait soulevés et les avait expédiés au fond du gouffre de la même manière qu'un tube antigravitationnel. La descente n'avait duré qu'une vingtaine de secondes, à la grande déception des jumeaux que cette façon de voyager avait enthousiasmés.

— Mon Dieu !

Lays s'était retournée et avait distingué un corps pétrifié dans un pilier de glace : un homme aussi grand que Rohel, parfaitement conservé, vêtu d'une combinaison qui révélait ses origines étrangères, figé dans une expression qui traduisait la surprise et la peur. Çà et là, à l'intérieur des parois, d'autres silhouettes également pétrifiées, de toutes tailles, de toutes provenances. La lumière de l'épée soulignait les formes, les reliefs, les dentelles de givre, et conférait à la scène un aspect fantasmagorique.

— Des Djolls ! s'exclama Braïz en désignant un homme et une femme statufiés dont les vêtements ressemblaient à ceux des habitants de la forêt.

— Ils sont arrivés au terme de leur voyage, dit Till d'une voix blanche. La déesse a pétrifié ses serviteurs.

Sargon, le garde de la reine, ne parvenait pas à détacher son

regard de la femme nue qui reposait au cœur du tertre de glace, les mains posées sur la poignée de l'épée d'où jaillissait la lumière. Ses longs cheveux noirs, auréolés autour de sa tête, évoquaient les rayons inégaux d'une étoile à la brillance sombre. Son corps d'une blancheur immaculée déclenchait en lui un mélange d'attirance et de répulsion. Les aréoles de ses seins semblaient avoir été effacées par le temps. Ce qui le fascinait le plus peut-être, c'était la pointe métallique qui épousait parfaitement le triangle de son pubis, comme si le bas-ventre de la femme avait servi de modèle pour le façonnage de l'arme. Il avait entendu parler de Cirphaë, comme tous les habitants du Pays Noir, mais il n'y avait jamais cru, pas davantage qu'aux contes enfantins qui parlaient du guerrier de l'espace à la voix aussi destructrice qu'un tremblement de terre.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Elwen.

Son index était pointé sur une boîte noire sertie dans le sol de glace. Le Vioter reconnut un producteur d'énergie magnétique, un engin qu'on utilisait pour forer des puits ou des galeries sur certains mondes glaciaires. L'un des visiteurs avait visiblement essayé de faire fondre le mausolée de Cirphaë, mais quelque chose – le froid ? – l'avait empêché d'aller jusqu'au bout de son entreprise.

Sargon se remémora tout à coup les légendes se rapportant à l'épée de lumière : elle procurait une puissance phénoménale et assurait l'invincibilité, la gloire à l'homme qui la possédait. Elle était l'arme fabuleuse dont rêvait tout guerrier, le sceptre glorieux devant lequel s'inclinaient toute reine, tout baron, tout officier, tout soldat. Avec elle, il régnerait sur le Pays Noir, il conquerrait la steppe, la forêt, il guiderait ses armées jusqu'aux chutes infernales qui bordaient ce monde.

Il tira son épée de métal de son fourreau et en frappa le tertre transparent. Malgré la violence de ses coups, le métal n'entama pas la glace lisse. Il s'obstina, redoubla d'ardeur, mais ce fut sa lame qui commença à s'ébrécher, ce furent ses mains et ses bras qui souffrirent des chocs.

— Les yeux de Cirphaë ! hurla Lays. Baissez la tête !

L'enchanteresse avait en effet entrouvert les paupières et tourné la tête en direction de Sargon. Une énergie terrifiante émanait de ces yeux noirs. Alerté par le cri de Lays, le garde de la reine lâcha son épée, se recula, mais un réflexe malheureux l'entraîna à croiser le regard de Cirphaë. Un violent soubresaut l'agita, puis il effectua des gestes similaires à quelqu'un qui cherche à se débarrasser d'un parasite. Ses membres parurent soudain peser des tonnes. Il tenta encore de briser l'envoûtement qui lui interdisait de bouger, mais seuls les muscles de son visage lui obéirent. Une expression d'épouvante déforma ses traits lorsqu'une pellicule de glace le

recouvrit de la tête aux pieds. Elle ne provenait ni du sol ni des parois environnantes, elle jaillissait de son propre corps, un peu comme une araignée produisant la matière nécessaire au tissage de sa toile. Il s'immobilisa définitivement à l'intérieur de ce qui deviendrait un pilier ou un repli de paroi. Ses yeux s'ouvraient sur l'horreur pour l'éternité.

— Elle s'est rendormie ! s'exclama Braïz au bout de quelques secondes d'un irrespirable silence.

— Tu es inconscient, Braïz ! cria Lays. Elle aurait pu te pétrifier.

— C'est elle qui a peur de nous ! répliqua le garçon.

— En tout cas, vous ne pouvez pas prendre l'épée, intervint Till. Cette glace est indestructible et la moindre vibration tire la déesse de son sommeil.

La paralysie de Sargon avait exhumé dans l'esprit de Rohel les sensations qu'avait provoquées en lui l'absorption de la plante hallucinogène. En songe, il avait croisé le regard de Cirphaë, il avait expérimenté la diffusion du froid dans son organisme. Ugoh l'avait réveillé au moment où il était sur le point de perdre connaissance… Une femme lui criait quelque chose… Une plaie lui déformait la lèvre inférieure… La formule…

Le Mentral.

Lui seul avait la capacité de venir à bout de cette glace plus dure que le plus résistant des alliages métalliques.

— J'ai peut-être le moyen de briser le mausolée, murmura-t-il.

— Le regard de la déesse vous tuera, objecta Till.

— Je dois prendre le risque. Éloignez-vous !

Till et les garçons commencèrent à reculer mais Lays resta sur place, plongée dans le cours de ses pensées, comme absente.

— Écarte-toi ! insista Rohel.

Elle leva sur lui un regard brillant.

— Je t'ai promis de t'aider et je tiendrai parole.

— D'après les matriarches, seuls les élémentaux ont le pouvoir de neutraliser le regard de Cirphaë.

Leurs voix s'envolaient dans le silence feutré qui régnait sur le gouffre. Des dentelles de givre se détachaient de leur support et se brisaient en touchant le sol.

— Nous, Djolls, nous sommes les esprits des éléments fondamentaux, déclara Lays d'une voix calme mais résolue. Nous sommes les enfants du feu, de la terre, du vent, de l'eau. Nous sommes les elfides, les esprits-fleurs, les lutins…

— Moi je suis un lutin du vent ! s'écria Braïz.

— Et moi je suis une goutte d'eau ! renchérit Elwen.

— Mon père Till est un esprit-fleur de la terre et je suis une elfide, une fille du feu, ajouta Lays. La mémoire de mon peuple m'est

entièrement restituée : nos ancêtres ont lutté contre Cirphaë lorsqu'elle est apparue sur ce monde, emplie de fureur et de haine. Ils ont utilisé la puissance des éléments pour l'emprisonner dans une gangue de glace qu'aucun visiteur n'était en mesure de briser. Mais elle a gardé le pouvoir de paralyser du regard tous ceux qui tentent de lui reprendre l'épée. Les Djolls n'ont pas réussi à dompter son esprit, ils ont eu peur de ses yeux, peur qu'elle ne se libère de sa prison et ne cherche à se venger d'eux. Ils ont alors décidé de mettre la plus grande distance possible entre elle et eux. Ils ont traversé le Pays Noir, le Rooph, et se sont établis dans la forêt, où ils ont peu à peu oublié leur véritable nature, embrassé la religion des missionnaires samaniques et vécu dans la terreur.

— Et ceux-là ? demanda Le Vioter en désignant le couple de Djolls figés dans la paroi.

— Ils ont accompli la volonté des samans. Leur foi leur a permis de vaincre les dangers du Rooph, du Pays Noir, de la banquise, et ils sont devenus les serviteurs pétrifiés de la déesse. Ils sont allés au bout de leur croyance. Nous ne nous écarterons pas cette fois, Rohel, nous nous placerons de chaque côté du mausolée et nous resterons unis pour neutraliser le regard de Cirphaë. Loué soit mon père ! Il a eu mille fois raison d'insister pour que nous restions groupés.

— Louée soit ma fille ! renchérit le fromager, les yeux emplis de larmes. Loué soyez-vous ! Sans elle, sans vous, nous serions restés de misérables habitants de la forêt. Pulvérisez donc ce tas de glace. Nous sommes prêts à régler nos comptes avec l'enchanteresse.

Ils se placèrent aux quatre coins du mausolée et, sur les recommandations de Lays, ils fermèrent les yeux pour s'unir par la pensée. Chacun d'eux invoqua l'élément dont il était l'esprit incarné : la puissance du feu se déversa dans le corps de Lays, la puissance de la terre dans le corps de Till, la puissance de l'air dans le corps de Braïz, la puissance de l'eau dans le corps d'Elwen.

Les syllabes du Mentral se pressaient déjà dans la gorge du Rohel. Comme à chaque fois, la formule se montrait impatiente d'accomplir ce pour quoi elle avait été conçue : détruire.

Il ouvrit la bouche et injecta toute la force de son mental dans les sons qui s'envolèrent de sa bouche. Les parois et les piliers se lézardèrent alentour et des blocs de glace dégringolèrent en pluie dans le fond du gouffre. Ils sentirent le sol trembler sous leurs pieds, mais la volonté de son détenteur avait dirigé le Mentral comme un rayon à haute densité sur le tertre transparent, et là se limitait son action, même si sa puissance provoquait des dommages secondaires à l'intérieur de l'excavation.

Des fissures apparurent sur les parois du mausolée, s'agrandirent rapidement, puis la glace vola en éclats comme une vulgaire vitre. Le

Vioter dut se protéger le visage de son bras pour éviter les débris coupants, projetés avec force contre les parois et les piliers environnants.

Il se redressa, se rendit compte que le corps de Cirphaë, allongé sur un socle étroit, était dorénavant découvert. C'était de cette façon qu'il l'avait aperçue dans sa vision. L'intensité de la lumière de l'épée s'était considérablement accrue depuis que le Mentral avait désintégré la glace. Il s'approcha, tendit la main vers la poignée. L'enchanteresse tourna aussitôt la tête en sa direction et souleva lentement les paupières. Il suspendit son geste mais elle continua d'ouvrir les yeux. Un froid indicible s'empara de lui, un courant d'une énergie terrifiante le happa, qui provenait d'un autre espace, d'un autre temps.

Lays, Till et les jumeaux demeuraient d'une immobilité de marbre, maintenaient l'union des éléments, réalisaient cette fusion fondamentale qui engendrait toute forme de vie sur les mondes de matière. Rohel eut une pensée pour Saphyr, qui l'attendait à des milliers d'années-lumière de là. Il n'avait pas le droit de renoncer, de se laisser emporter. Il reprit empire sur lui-même, se concentra corps et âme sur Lucifal, sur l'arme légendaire dont il percevait le murmure à la fois proche et lointain. D'un geste résolu, il écarta les mains de Cirphaë. Le contact avec la peau glacée de l'enchanteresse lui donna l'impression de toucher un concentré de haine fossilisé. Elle suivait ses mouvements du regard, mais ses traits conservaient leur hiératisme, leur impassibilité. La force maléfique de ses yeux offrait un contraste saisissant avec l'absence d'expression de son visage, avec la rigidité de ses cheveux.

Il plongea la main entre ses seins et glissa les doigts autour de la poignée de l'épée. Il n'avait jamais palpé une matière de ce genre. Il eut la sensation d'être pénétré de lumière. Une série de soubresauts agitèrent le corps allongé. Il leva Lucifal au-dessus de sa tête et poussa un long hurlement de triomphe.

— Plonge-la dans son cœur ! hurla Lays.

Il enfonça de toutes ses forces la pointe de la lame sous le sein gauche de Cirphaë. L'épée brilla d'un éclat aveuglant puis cessa subitement d'émettre sa lumière, et le gouffre tout entier fut plongé dans l'obscurité.

Lorsqu'il se fut accoutumé aux ténèbres, Le Vioter s'aperçut que le corps de l'enchanteresse avait disparu. Seules les silhouettes figées dans la glace des parois et des piliers lui indiquaient qu'il n'avait pas été le jouet d'un rêve.

— L'épée brillera de nouveau lorsque tu affronteras d'autres forces obscures, affirma Lays.

Le Vioter contempla Lucifal, faite d'un métal qu'il ne connaissait

pas mais qui, pour le moment, ressemblait à une épée banale avec son pommeau dépouillé, sa poignée lisse et sa lame courte.

— Sans votre protection, Cirphaë m'aurait gelé, murmura-t-il avec un pâle sourire.

— Sans vous, nous n'aurions jamais retrouvé le chemin de notre légende, déclara Till.

À cet instant, un grondement prolongé retentit au-dessus d'eux et le faisceau d'un phare balaya les ténèbres.

# CHAPITRE XIV

Le Vioter identifia immédiatement le type d'appareil qui s'était posé à proximité du premier pilier : un module de secours d'un vaisseau long-courrier. Celui-ci avait la forme d'un cylindre aux extrémités légèrement incurvées. Il ne venait pas de loin car son pilote n'avait pas jugé nécessaire de recourir au transfert hypsaut, se contentant des moteurs de propulsion atmosphérique.

Les Djolls avaient d'abord été inquiétés par l'intrusion de cet étrange objet volant, mais le calme de Rohel les avait en partie rassurés. Les lumières des phares sculptaient les reliefs tourmentés du gouffre.

Un sas latéral s'ouvrit dans un chuintement prolongé et trois marches jaillirent de leurs niches dans une succession de claquements. Une silhouette se faufila dans l'entrebâillement de l'ouverture. Une femme, vêtue d'une robe richement brodée, au visage dissimulé par un turban noué autour de sa tête et qui ne laissait paraître que les yeux.

Des yeux d'une étrange couleur jaune.

Les yeux de ma vision ! pensa Rohel.

— La reine ! s'exclama Lays.

La nouvelle arrivante descendit les marches et s'avança d'une démarche altière vers le petit groupe. Parvenue à moins de deux mètres d'eux, elle s'immobilisa et retira son ruban d'un geste théâtral. Ses longs cheveux clairs, parsemés de fils blancs, se répandirent sur ses épaules. Elle était sans âge, un peu comme ces fous de jeunesse qui subissaient de nombreuses cures de rajeunissement cryogénique. D'un geste du bras, elle désigna Lucifal, enveloppée d'une clarté diffuse.

— Tu as réussi, Rohel Le Vioter. Je suis Ig-Siloelle, plus connue sur ce monde sous le nom de Siloë. J'attendais ton passage depuis plus

de trente ans. Grâce à mon mouchard de bord, j'ai suivi toutes les péripéties de ton affrontement avec Cirphaë. Mes sœurs m'ont chargée de te conduire sur un monde de la Neuvième Voie Galactica, afin que tu puisses combattre les Garloups de Déviel et libérer Saphyr d'Antiter.

— Qui sont vos sœurs et comment me connaissez-vous ? demanda Rohel.

— As-tu entendu parler du Matrix ?

Il hocha la tête. Il tenait enfin une explication cohérente au fanatisme artificiel des six gardes.

— Un groupement de voyantes consultées par de nombreux chefs de gouvernement, répondit-il.

— Le terme voyante est impropre. Nous sommes des scientifiques, nous utilisons les propriétés de certaines lois physiques pour établir nos prévisions. Nous savions que tu devais passer sur ce monde et mes sœurs m'ont expédiée ici pour t'aider.

— Pourquoi n'êtes-vous pas intervenue plus tôt ? Les soldats d'Harkand ont failli me tuer.

— Mon informateur, un Minoss du nom de Togöl, m'a prévenue au dernier moment. J'avais ordonné aux barons de me communiquer toute information ayant trait aux étrangers échoués sur ce monde, mais je n'avais pas prévu que le chef des Sherkkens tomberait amoureux de cette Djoll, te jalouserait et projetterait de t'assassiner. J'ai eu juste le temps de placer quelques-uns de mes hommes dans le détachement chargé de t'exécuter.

— Pourquoi n'avez-vous pas tenté de prendre vous-même Lucifal ?

— Seul l'homme qui détenait le Mentral avait une chance d'y parvenir.

— Vous connaissez donc l'existence de la formule ?

— Rien de ce qui te concerne ne m'est étranger. Nous devons partir maintenant. Tu tiens le sort des humanités entre tes mains. Le Matrix te soutiendra sans réserve.

— Pourquoi avez-vous ordonné l'incendie du Rooph ?

— C'était pour moi l'occasion de déployer un gigantesque filet dans lequel tu ne manquerais pas de tomber. Et puis les barons avaient besoin d'exercice. Ils commençaient à s'ennuyer, à se quereller.

— Quelle distance peut franchir votre module ?

— Une distance suffisante pour gagner un monde de la galaxie des Souffles Gamétiques.

— La Neuvième Voie Galactica…

— Je vois que tu n'as rien perdu de ta culture céleste ! De là, tu trouveras un vaisseau en partance pour la Seizième Voie Galactica.

Lays avait l'impression que cette conversation se déroulait à des millions de kilomètres d'elle. Ils parlaient de lointaines étoiles, si lointaines que les Djolls ne les avaient probablement jamais aperçues lors des paisibles nuits d'été. Elle comprenait seulement que Rohel s'apprêtait à la quitter. Elle devrait surmonter sa détresse pourtant, guider ses frères djolls sur le chemin de leur renouveau, devenir le feu et danser comme une flamme lors des fêtes élémentales. Jusqu'à sa mort elle resterait seule, pour mieux chérir le souvenir de l'unique homme qu'elle eût jamais aimé.

Les jumeaux eux-mêmes pleurèrent lorsque Le Vioter prit congé d'eux. Braïz lui fit cadeau de son couteau et Elwen lui remit une de ses flèches.

— Méfie-toi de cette femme, lui souffla Elwen à l'oreille. Je ne l'aime pas.

— Que les éléments vous guident, déclara Till en lui pressant chaleureusement la main.

— Voulez-vous que le module vous dépose à la lisière de la banquise ? demanda Le Vioter.

— Nous sommes des élémentaux, répliqua Till. La force du vent est à notre disposition.

— Saluez Ermaline, Ugoh, Djez et Zarya de ma part. Dites-leur que je ne les oublierai pas.

— Nous n'y manquerons pas.

Rohel embrassa Lays.

— Tu seras toujours dans mon cœur, murmura-t-elle.

Elle se mordit les lèvres jusqu'au sang pour ne pas pleurer, puis, après que la porte du module se fut refermée sur lui, elle se laissa tomber sur le sol et put enfin s'abandonner à son désespoir.

*

— La tradition du Matrix, fit Ig-Siloelle en lui tendant une coupe d'une boisson qui ressemblait à du vin.

La lame de Lucifal, glissée dans la ceinture de sa combinaison, irradiait une chaleur intense.

— Est-ce une tradition du Matrix que d'ajouter des poudres fanatisantes dans ses boissons ?

Les traits de l'ancienne reine du Pays Noir se durcirent instantanément. Les lumières rougeâtres du tableau de bord la paraient d'une aura maléfique. Elle reposa sa coupe sur une tablette et tira de sa poche un vibreur cryogénique.

— Ta perspicacité m'oblige à employer des méthodes plus expéditives, Rohel Le Vioter. J'ouvrirai ton cerveau et j'y puiserai moi-

même les informations dont j'ai besoin.

— Le Mentral vous intéresse, n'est-ce pas ?

— Le Mentral et Lucifal. J'en ai besoin pour imposer certaines de mes idées à l'univers recensé. Adieu, Rohel Le Vioter. Tu aurais pu être mon prince consort. Lorsque tu te réveilleras, tu auras vieilli de plusieurs milliers d'années !

Elle pressa la détente de son vibreur, mais il esquiva aisément la première salve et l'onde blanche alla se fracasser contre la cloison. Il glissa la main dans la poche de son manteau, s'empara de la flèche d'Elwen et, tout en se jetant sur le côté pour éviter le deuxième tir, la lança en direction de son adversaire. La pointe acérée se ficha dans le plexus solaire d'Ig-Siloelle. Elle voulut appuyer une nouvelle fois sur la détente mais elle tomba à genoux sur le siège de pilotage, sans forces.

*

Les Djolls coururent à l'endroit où la machine de fer avait soudain disparu. Quelques secondes plus tôt, le sas s'était ouvert et un corps avait été précipité sur la glace.

— La reine, murmura Lays, soulagée.

Elle s'essuya les joues d'un revers de main et contempla inutilement le ciel.

— Il l'a tuée avec ma flèche ! se rengorgea Elwen.

— Allons rejoindre les autres, proposa Till. Votre mère doit être folle d'inquiétude.

— Tenez-vous prêts, dit Braïz. Je suis un lutin du vent et mon souffle est tellement puissant qu'il peut vous emmener jusqu'aux chutes infernales du bord du monde.

FIN TOME II